This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

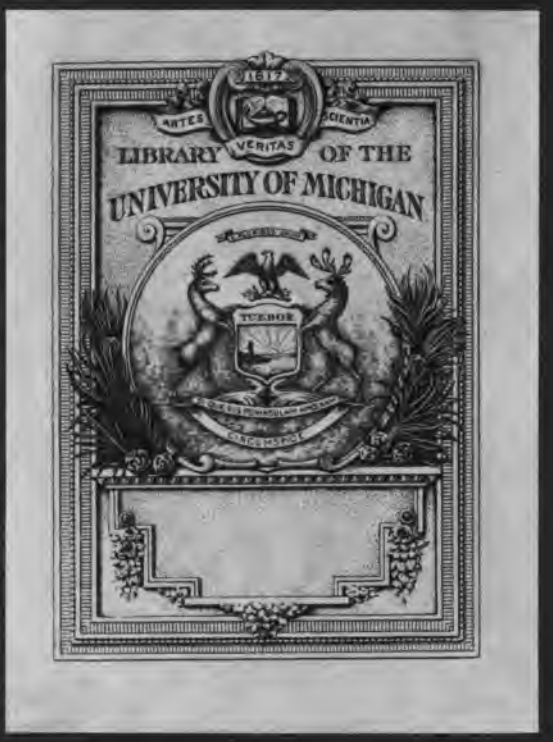
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,589,108


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

compl qu 7 n° 1
4.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JUILLET 1897. T. LXXX. 1.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE-SIXIÈME

(QUATRE-VINGTIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
5, RUE SAINT-SIMON, 5

1897

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

Compl. nets
Swets
7-14-37
33235

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE (SUITE)

MORALE ET SOCIOLOGIE. — 10. *Philosophie morale et sociale*, par le R. P. DE PASCAL. Paris, Lethielleux, 1894-1896, 2 vol. de 349 et 531 p., 3 fr. 50 le vol. — 11. *La Responsabilité morale*, par TH. DESDOUITS. Paris, Fontemoing, 1896, in-8 de 180 p., 4 fr. — 12. *La Question morale à la fin du XIXe siècle*, par PAUL DUPUY. Paris, Schleicher, in-8 de 452 p., 6 fr. — 13. *Science et Morale*, par M. BERTHELOT. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-8 de 518 p., 7 fr. 50. — 14. *La Moralité de la doctrine évolutive*, par F. BRUNETIÈRE. Paris, Firmin-Didot, 1896, in-18 de 92 p., 0 fr. 50. — 15. *L'Emploi de la vie*, par S. JOHN LUBBOCK, trad. de l'anglais par E. LOVELACQUE. Paris, Alcan, 1897, in-12 de 211 p., 2 fr. 50. — 16. *Misère de la philosophie*, par KARL MARX. Paris, Giard et Brière, 1896, in-12 de 292 p., 3 fr. 50.

10. — *Operatio humana, ordinata in finem, vel etiam homo, prout est voluntarie agens propter finem.* Telle est la définition de la morale donnée par saint Thomas, et il n'en est pas de meilleure. Le R. P. de Pascal le rappelle au début de sa *Philosophie morale et sociale;* déjà, nous avons eu l'occasion de recommander le second volume de cet ouvrage, *le Droit naturel*, où sont appliqués les principes de l'Éthique. La philosophie sociale est une conséquence de la philosophie morale qui nous occupe aujourd'hui : Anthropologie morale, Nomologie, Droit social en général, tels sont les trois livres contenus en ce premier volume. On s'attend, sans doute, à y trouver les questions ordinaires de ce qu'on peut appeler la morale classique, traitées comme elles le sont ordinairement par les auteurs. Cependant, il faut insister sur le développement des aperçus métaphysiques si importants et parfois si négligés. Signalons à cet égard les pages où sont décrits les divers modes d'activité par lesquels tendent à leur fin les créatures naturelles, sensibles et raisonnables (p. 21), la discussion sur les rapports de la vertu et du désintéressement (p. 50 à 55), le chapitre IX sur l'imputabilité et le mérite. Sans prétention à une profondeur inintelligible très en faveur auprès de nos contemporains, le R. P. de Pascal dit tout l'essentiel en donnant à chaque chose la place qui lui convient. Au second livre, il emprunte avec raison à Balmès une admirable page trop peu connue où le philosophe espagnol ramène le principe de l'obligation à l'amour que Dieu se porte à lui-même. Peut-être passe-t-il un peu vite sans montrer la valeur de cette conception qui explique à merveille la morale tout entière; il siérait de la rapprocher des systèmes évolutionnistes, criticistes, positivistes, très bien analysés par l'auteur, et de l'opposer à Spencer, Kant, A. Comte, qui ont fait œuvre stérile et

pernicieuse. — En sociologie générale, l'auteur démontre solidement que l'ordre juridique est sous la dépendance de l'ordre moral, ce qu'il faut rappeler de temps à autre aux jurisconsultes. La prétendue émancipation du droit autorise, produit, sanctionne toutes les tyrannies. Nous en aurions la démonstration directe, si nous n'étions déjà convaincu, en lisant l'excellente étude sur *les Fausses conceptions du droit* (p. 298 à 325). Pour tout dire, il apparaît que le Révérend Père est, avant tout et par goût, un sociologue. Je n'aurais garde de le lui reprocher; ce n'est point seulement l'attrait des questions, mais la vue du péril auquel sont exposés les peuples modernes qui incline aujourd'hui tant de bons esprits vers les sciences sociales. C'est à la préoccupation de les aborder le plus promptement possible qu'il faut attribuer la brièveté de certains paragraphes, sur la liberté par exemple, ou le probabilisme; enfin, ne serait-il pas opportun d'indiquer les arguments allégués par les partisans de l'opinion contraire, à propos de l'élément constitutif du bonheur (qui est pour l'auteur opération de l'intelligence, tandis que d'autres l'attribuent à la volonté) et des actes indifférents ? Très légères réserves qui n'enlèvent rien au mérite de l'auteur et au prix de l'ouvrage.

11. — L'Académie des sciences morales et politiques avait mis au concours *la Responsabilité morale;* le mémoire couronné est l'œuvre de M. Th. Desdouits qui est, à la fois, un penseur et un écrivain. Les idées de devoir, droit, responsabilité, sont nécessaires à l'homme; elles n'ont donc jamais été nulles, fausses, illusoires et ont fait partie de la morale qui se perfectionne, se complète, se fait par addition mais non par destruction comme la science. La responsabilité morale est niée par les positivistes, tels que Stuart Mill, et les criminalistes de l'école italienne (Lombroso, Garofalo) qui soutiennent cette thèse : un individu est responsable uniquement parce qu'il est dangereux; elle est diminuée par Spencer, qui en cherche l'origine dans la lutte de l'instinct altruiste contre l'instinct égoïste; par M. Paulhan, qui la fait résulter de la tendance à mettre nos actes en harmonie avec les lois générales de l'univers; par M. Tarde, qui relie la notion de responsabilité à celle de personnalité, et se représente celle-ci comme une identité relative sans admettre, pour fonder la morale, Dieu et la liberté humaine; enfin, elle est envisagée par M. Levi Brühl comme une réaction juste de la société qui suppose la prévision de l'acte commis, mais ne tient pas compte de la liberté qui appartient au monde des noumènes, aux inconnaissables. Comme ces divers systèmes se fondent sur le déterminisme ou les altérations diverses de la personnalité, M. Desdouits critique les principes dont ils sont l'application et trouve le moyen de donner une forme nouvelle à des réfutations plusieurs fois tentées et souvent avec succès. Mais parce que des conséquences morales, juridiques, esthétiques, pédagogiques, découlent des notions admises au sujet de la personna-

lité, l'auteur les indique en quatre chapitres : les actes impunis et secrets sont justes; l'autorité, l'obligation, le mérite et le démérite disparaissent, tout jugement même probable, parfois nécessaire sur la valeur d'un homme devient impossible.... Voilà ce que devient la morale sans responsabilité. Dans l'ordre juridique, M. Desdouits emprunte ses arguments à un ouvrage de M. le professeur Vidal, criminaliste distingué, et les confirme par de solides réflexions sur la ruine de l'individualisme, l'abolition des droits personnels et politiques d'après les nouvelles théories. En littérature, le déterminisme a créé l'école naturaliste, et remplacé l'étude du cœur humain et le culte de l'idéal par la pathologie et la physiologie; enfin l'éducation a pour base nécessaire l'idée de responsabilité liée aux idées de Dieu, de devoir, d'effort et d'honneur indispensables pour élever les âmes et former les caractères. — Nous nous associons aux éloges donnés par l'Académie à cette œuvre saine et attrayante qui exprime, sous une forme élégante, de salutaires et fortes vérités.

12. — Que l'homme soit responsable, M. Dupuy l'admet et l'affirme en plusieurs endroits de son livre : *la Question morale à la fin du XIXe siècle ;* que s'est-il proposé en l'écrivant ? Il le sait, sans doute, et c'est ma faute, peut-être, si je n'ai su l'apercevoir nettement. Il s'agit, dans l'introduction, des sciences biologiques. M. Dupuy veut démontrer que « le mécanisme comme principe général d'explication et de genèse des phénomènes vitaux, pour être simpliste et moniste, n'en est pas moins une hypothèse aussi gratuite qu'illusoire. » Qu'il ait raison, nous le croyons ; qu'il le prouve suffisamment, on peut l'admettre, quoique ses preuves nous semblent présentées et distribuées de manière assez confuse. — Il distingue ensuite le moi phénoménal du vrai moi, et cette distinction est fondée, mais il ne semble pas avoir des notions très précises au sujet de la personnalité « qui a son point de départ dans l'individualité, dans le germe qui, lui, est l'unité et la cause qui coordonne entre eux les divers phénomènes propres au corps vivant. » Enfin, il ne veut pas confondre évolution et progrès, et il a encore une fois raison. Mais pourquoi ces prolégomènes ? — Leur but est de séparer la science et la morale; il suffirait de s'entendre, car il est vrai que la liberté ne continue pas la nature et que la morale est supérieure à la matière, mais les sciences morales méritent leur titre aussi justement que les sciences physiques ou naturelles; car elles partent de principes évidents, procèdent par déductions rigoureuses, atteignent des conséquences et formulent des conclusions certaines. Suit un long chapitre qui est l'histoire de la morale dans l'antiquité juive, chrétienne, grecque, romaine. Nous y trouvons quelques assertions discutables : « Le stoïcisme me paraît compléter heureusement la doctrine chrétienne.... » — « Le christianisme attribue un caractère trop exclusif à l'amour fra-

ternel ou sympathie, assigne des récompenses extérieures à la pratique du bien. » M. Dupuy le lui reproche et ne veut voir en sa morale « que l'équivalent approximatif du stoïcisme. » La morale dans les temps modernes est ensuite étudiée en ses principaux représentants : Bentham, Stuart Mill, Spencer, parmi les empiristes; Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Schopenhauer rangé parmi les partisans de l'idéalisme critique (?); Cousin, Jouffroy, Janet, Fouillée (?) de l'école éclectique; Ravaisson, Renouvier, etc. Est-il bien sûr qu'ils reconnussent leurs idées dans l'exposé qu'en a fait M. Dupuy ? et nous ne sommes qu'à moitié de son livre. Il y est question du socialisme, de la propriété, du droit de punir...., etc. L'auteur veut nous conduire par ce chemin détourné et un peu long à la glorification de la liberté morale : « C'est par là, positivistes, évolutionnistes à tous crins, c'est par là, messieurs de la nature, que vous avez commencé votre œuvre néfaste » (p. 451). Indignation généreuse qui part d'un bon naturel et témoigne d'intentions excellentes. Il y a des recherches, des considérations utiles, des maximes sages, des pensées vraies dans ce livre, mais trop de confusion, de notions vagues, d'expressions inexactes. Il est regrettable que M. Dupuy n'ait pas abordé les questions philosophiques avec les soucis de méthode et de précision qu'il apporte, en excellent praticien qu'il doit être, à l'examen des questions médicales.

13. — Sous le titre de *Science et Morale*, M. Berthelot a réuni des discours, des articles, des études de valeur très inégale. Lorsqu'il traite, en physicien, de la machine à vapeur et de son inventeur Papin, ou, en chimiste, de la découverte de l'alcool, de la transmission des industries chimiques de l'antiquité au moyen âge, de la chimie chez les Arabes, il écrit, d'une plume un peu lourde, quelques chapitres intéressants de l'histoire des sciences, qui se font lire parce qu'ils révèlent une érudition exacte et une indiscutable compétence. Les discours prononcés sur des tombes sont parfois empreints d'une sensibilité qui honore l'orateur, mais les toasts de banquets bruyants et l'article intitulé *la Science et la Morale* sont deux fois déplorables, et par l'esprit antireligieux qui les anime, et par l'absence d'esprit philosophique qui les distingue. — L'auteur s'obstine à soutenir que la science seule a transformé les conditions matérielles et morales de la vie des peuples, » alors qu'il est évident qu'elle n'a rien à voir avec la morale, la fin où elle tend, les moyens dont elle dispose, les lois qui la régissent, les forces qu'elle met en jeu étant fixés par le déterminisme, tandis que la morale suppose, exige la liberté. — Il bannit le « mystère » et le miracle du langage et des méthodes scientifiques; et certainement « on ne rencontrera ni l'un ni l'autre dans les mémoires des physiciens et des chimistes; » mais précisément cela démontre que l'objet de la science ne renferme pas « les principes de la connaissance et les règles de la vie, » car le mystère est

au commencement et à la fin de toutes choses; le savant se heurte à chaque pas à l'inconnaissable, s'arrête à tout instant devant l'inexplicable. Il est puéril de nier que le mystère subsiste au-dessus des cimes élevées qu'atteint la science, au fond des abîmes insondables où elle descend; il est injuste d'affirmer que « jamais les dogmes religieux n'ont apporté aux hommes la découverte d'aucune vérité utile, ni concouru en rien à améliorer leur condition. » — La proposition est gratuite et, il faut bien le dire, odieuse, même quand on essaie de la prouver; « ce ne sont pas eux qui ont inventé l'imprimerie, le microscope, les matières colorantes.... les règles de l'hygiène; ce ne sont pas eux qui ont dompté et tourné à notre usage les forces naturelles. » Soit; mais ils ont « dompté » l'orgueil et la violence, la cupidité et la luxure, ils ont « tourné à notre usage » la bonté, la douceur, la tendresse, le dévouement, la pureté, l'abnégation, l'espoir, toutes les forces morales de l'humanité, et cela devrait suffire pour les défendre contre les attaques des incrédules eux-mêmes, s'ils estimaient comme ils le doivent ce qui fait la grandeur de l'homme et le prix de la vie.

14. — Dans son retentissant article *la Science et la Religion*, M. Brunetière avait écrit : « Si nous demandions au darwinisme des leçons de conduite, il ne nous en donnerait que d'abominables. » Il a reconnu que l'expression était « trop absolue dans sa brièveté, » et, dans sa brochure : *La Moralité de la doctrine évolutive*, il veut montrer que la véritable interprétation de l'évolutionnisme peut différer de celle que nos savants en donnent, qu'il y a quelque moyen de réduire ses enseignements aux leçons de l'éternelle morale. Et, d'abord, la théorie de la descendance a ruiné l'hypothèse naïve ou même niaise et dangereuse de la bonté naturelle de l'homme et donné une forme physiologique à ce dogme du péché originel qui dépassait la raison, contrariait notre idée de liberté, choquait nos idées de justice. A la vérité, la formule scientifique et la définition dogmatique ne coïncident pas; il est inutile de le faire remarquer à M. Brunetière : il le sait et il se croit autorisé quand même à soutenir que ce « symbole » qui répugnait à la raison de nos pères est devenu presque une réalité pour les évolutionnistes. De même l'éducation, qui est une lutte contre l'instinct, s'éclaire par la théorie de la descendance qui nous oblige à nous souvenir de nos origines animales pour y être infidèles et lutter contre les tendances qu'elles produisent en nous. Enfin la société devient belle, grande et presque sainte, puisque le conflit entre l'individu et la société n'est plus une loi de nature; tout au rebours, les forces sociales nous sont indispensables pour vaincre cette nature dont il faut se dégager, et les intérêts de l'espèce ne peuvent différer des instincts de l'individu. Enfin, ces causes finales si discréditées, déclarées stériles par Bacon, voici qu'elles reprennent faveur, et la biologie les suppose et les évoque, impuissante à tout expli-

quer par le pur mécanisme. Lamark affirme que « tout ce qui paraît désordre, renversement, anomalie, rentre sans cesse dans l'ordre général, et même y concourt, » « l'idée créatrice » de Claude Bernard renferme la même signification et M. Brunetière, après avoir parfaitement défini la vraie finalité, s'élève avec force et avec esprit contre l'affirmation trop aisément admise que « la science ne s'enquiert que du comment et jamais du pourquoi des choses. » — Et donc, qu'allons-nous conclure de ces justes réflexions : que l'évolutionnisme est démontré? Non sans doute, et nous sommes certains qu'on ne prouvera jamais que l'homme tout entier, créature raisonnable, descend de l'animal. La variation et la transformation des espèces n'est qu'une hypothèse; que l'on peut tirer une morale de la science et de la doctrine évolutive? Non, encore, puisque « il ne saurait évidemment y avoir de morale, dit excellement M. Brunetière, sans obligation ni sanction. » Mais si la doctrine évolutive est une méthode permettant de classer les faits, de les éclaircir, de pénétrer plus profondément dans leur connaissance, d'en acquérir de nouveaux; si elle est une discipline pour l'esprit, si elle a créé une habitude générale, une certaine manière de penser, il n'est pas négligeable d'établir qu'elle n'a rien d'incompatible avec la morale qui l'a précédée et lui survivra, il est utile de montrer que le seul vrai progrès humain est essentiellement moral, et l'auteur, avec la vigueur de sa pensée, la rigueur de sa logique, son courage intellectuel, le ferme et ingénieux appareil de ses preuves, le tour personnel d'une phrase qui détermine si exactement l'idée, a rempli cette tâche de manière à forcer l'attention de ceux mêmes qui ne veulent pas être convaincus.

15. — S'il faut apprendre à vivre, comme à marcher et à parler, un livre qui nous donnerait les règles de cette science pratique serait un ouvrage précieux. M. Lubbock a essayé de l'écrire. Nous sommes créés pour être heureux et notre bonheur dépend de nous. La première qualité serait-elle le tact? C'est du moins la première énumérée; le caractère pourra donc être la seconde, et la tranquillité d'âme la troisième. « J'aimerais mieux la gaieté que 150,000 francs de rente, » dit J. Hume. A la bonne heure, mais certaines gens prétendent qu'argent et bonne humeur ne sont pas incompatibles, et même que posséder le premier aide à conquérir ou à conserver la seconde. L'auteur nous parle donc de l'argent; dépense, épargne, etc., de la santé et des règles d'hygiène qui la protègent, puis du plaisir de la lecture et des bibliothèques qui le rendent possible, de l'éducation intellectuelle qui nous y prépare, de l'application qui le rend utile. En bon Anglais, il est enthousiaste de l'éducation nationale. La récréation n'est pas moins nécessaire que le travail et revêt, suivant les âges, les circonstances, les caractères, diverses formes dont la nature, l'art, le jeu, fournissent les

éléments. La vie sociale avec ses devoirs et ses charmes développe des qualités, échange des biens, procure des avantages. Supérieure encore, la vie religieuse nous unit au Créateur par la foi, l'espérance et la charité; l'élévation et le repos de l'âme nous assurent ainsi « une vie sereine, paisible et heureuse. » — Tout cela est très sensé, assez banal, presque inutile. Ce qu'il y a de curieux dans ce volume, ce sont les citations dont il est émaillé, du moins quelques-unes d'entre elles, car les autres sont des « truismes » affligeants. M. Lubbock est un optimiste décidé : il en a le droit ; l'existence lui a été sans doute facile et favorable. Les assemblées scientifiques, politiques, commerciales de son pays lui ont ouvert leurs portes : il est respecté, honoré ; c'est à merveille. Mais ce bonheur hautement bourgeois est-il à la portée de tous? Certainement *l'Emploi de la vie* abonde en conseils sages et prudents; les opinions protestantes de l'auteur se font jour en quelques assertions inexactes mais non agressives ; ses intentions paraissent honnêtes et bonnes; c'est un brave homme.

16. — Je n'en dirai pas autant de Karl Marx, un des plus fougueux révolutionnaires d'outre-Rhin. La Bibliothèque socialiste internationale nous donne une nouvelle édition d'une œuvre polémique intitulée la *Misère de la philosophie*. Le livre fut écrit en 1848 ; c'était une réponse à *la Philosophie de la misère*, de Proudhon, et, pour parler la langue des réunions publiques, celui-ci y est empoigné et éreinté. Eh quoi ! socialisme et fraternité ne seraient-ils point synonymes? — Le chapitre premier : *Une Découverte scientifique*, est une discussion économique : valeur d'utilité et valeur d'échange, valeur constituée, loi de la proportionnalité appliquée à la monnaie et au travail, énigmes, logogriphes, divagations en langue technique, les pires de toutes. Mais le second chapitre : *La Métaphysique de l'économie politique*, est plus lourd, moins compréhensible. Il y est traité de la méthode, de la division du travail et des machines, de la concurrence et du monopole, de la propriété et de la rente foncière, des grèves et des coalitions ouvrières. Assurément, il est difficile d'être folâtre ou amusant en soulevant ces matières un peu pesantes; pourtant, tel économiste non socialiste, M. Leroy-Beaulieu ou le très regretté Claudio Jannet, trouvaient le moyen d'être clairs, accessibles, intéressants. Karl Marx reproche à Proudhon d'introduire des notions *a priori*, les catégories kantiennes ou la dialectique hégélienne dans une science qui a pour bases l'observation et l'expérience. Je n'ai pas l'intention de défendre Proudhon, mais il ne saurait être plus obscur que son contradicteur germanique. Ce qui est clair, courtois et charmant, c'est le portrait de l'anarchiste français tracé par son émule d'outre-Rhin : « Il s'attaque avec sans-gêne à des problèmes pour la solution desquels les connaissances les plus élémentaires lui faisaient défaut.... Il déclame systématiquement, s'échauffe à froid.... N'ayant jamais compris

la dialectique scientifique, il ne parvint qu'au sophisme.... » Tout cela n'est pas très agréable, mais voici l'injure finale dont un socialiste demeurera à jamais accablé : « Il n'est qu'un petit bourgeois.... » Si la littérature « classique » des socialistes renferme plusieurs chefs-d'œuvre de ce genre, je lui préfère la littérature bourgeoise, et je n'ai aucune envie de vivre dans un monde transformé et renouvelé suivant les formules de Karl Marx et de Proudhon; il y faudrait lire de trop ennuyeux ouvrages ; on y serait très malheureux. L. MAISONNEUVE.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

RECUEILS DE NOUVELLES. — 1. *Contes héroïques*, par ANDRÉ LICHTENBERGER. Paris, Fischbacher, 1897, in-18 de 224 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Jardin des délices*, par A. LACOIN DE VILLEMORIN. Paris, « Mercure de France, » 1897, in-18 de 258 p., 3 fr. 50. — 3. *L'Œil du voisin*, par XANROF. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 263 p., 3 fr. 50. — 4. *Le Chapeau sur l'oreille*, par GEORGE AURIOL. Ibid., 1897, in-18 de 298 p., 3 fr. 50. — 5. *La Petite Femme*, par ALFRED RUFFIN. Paris, Ollendorff, 1897, in-18 de 348 p., 3 fr. 50. — 6. *Les Rêves fols*, par GUSTAVE RANDANNE. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1897, in-18 carré de 102 p., 3 fr. — 7. *Contes exotiques*, par Mme SIERRA. Leipzig-Paris, Welter, 1897, in-18 de 262 p., 3 fr. — 8. *Les Joyeux Récits des péchés capitaux*, par LUCIEN COLSON. Paris, Vanier, 1897, in-18 de 168 p., 2 fr.

LES ANORMAUX. — 9. *Les Hors nature*, par RACHILDE. Paris, « Mercure de France, » 1897, in-18 de 384 p., 3 fr. 50. — 10. *Chair mystique*, par MARCEL BATILLIAT. Ibid., 1897, in-18 de 254 p., 3 fr. 50. — 11. *Penses-tu réussir?* par JEAN DE TINAN. Ibid., 1897, in-18 de 407 p., 3 fr. 50. — 12. *La Conversion de Gaston Ferney*, roman spirite, par PAUL GUIRAUD. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 283 p., 3 fr. 50. — 13. *Le Roi de la Mer*, par GABRIEL SARRAZIN. Paris, Perrin, 1897, in-18 de 255 p., 3 fr. 50.

LES NAÏFS. — 14. *Amitié amoureuse*, par H. L. N. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 481 p., 3 fr. 50.

LES ANODINS. — 15. *Histoire naturelle pittoresque*, par DE LA BLANCHÈRE. Paris, Téqui, 1897, 364 p., 2 fr. — 16. *Olivier d'Anet*, par ERNEST SAGERET. Ibid., 1896, 2 vol. in-12 de 450-456 p., 3 fr. le vol.

ŒUVRES DE MÉTIER. — 17. *Vendus à l'ennemi*, par THÉODORE CAHU. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 343 p., 3 fr. 50. — 18. *La Rançon de l'honneur*, par THÉODORE CAHU. Ibid., 1897, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 19. *L'Enfant du péché*, par PIERRE SALES. Ibid., 1897, in-18 de 446 p., 3 fr. 50. — 20. *Passions de jeune fille*, par le même. Ibid., in-18 de 456 p., 3 fr. 50. — 21. *Le Collier de cheveux*, par LOUIS LÉTANG. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 296 p., 3 fr. 50. — 22. *Rolande et Andrée*, par ERNEST DAUDET. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 283 p., 3 fr. 50. — 23. *Une Cause sensationnelle*, par ROGER DES VARENNES. Paris, Charlet, 1897, in-18 de 208 p., 3 fr. 50. — 24. *Le Roman de Claudine*, par ACHILLE MÉLANDRI. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 262 p., 3 fr. 50. — 25. *Trouillard électricien*, par J. SAGERET. Paris, Perrin, 1897, in-18 de 273 p., 3 fr. 50. — 26. *Partie du pied gauche*, par MARIE-ANNE DE BOVET. Paris, Lemerre, 1897, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 27. *L'Amour dominateur*, par Mme HECTOR MALOT. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 350 p., 3 fr. 50. — 28. *Cœur de savant*, par VIGNÉ D'OCTON. Paris, Lemerre, 1897, in-18 de 312 p., 3 fr. 50.

ŒUVRES D'ART. — 29. *Le Prince Alex*, par la baronne DE BOUARD. Paris, Tastevin, 1896, in-18 de 520 p., 3 fr. 50. — 30. *Fantoches! Fantoches!* par CHARLES ÉPRY. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1897, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 31. *Acte de raison*, par EUGÈNE DE LA QUEYSSIE. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 323 p., 3 fr. 50. — 32. *Angette*, par GEORGES MARESCHAL DE BIÈVRE. Ibid., 1897, in-18 de 280 p., 3 fr. 50. — 33. *Invincible Charme*, par DANIEL LESUEUR. Paris,

Lemerre, 1897, in-18 de 399 p., 3 fr. 50. — 34. *Joies d'amour*, par Gyp. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 367 p., 3 fr. 50. — 35. *Déchéance*, par Jane Dieulafoy. Paris, Lemerre, 1897, in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 36. *L'Indestructible Passé* — es War, — par H. Sudermann; trad. de l'allemand par W. Volentin et M. Remens. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 407 p., 3 fr. 50. — 37. *Le Jardin secret*, par Marcel Prevost. Paris, Lemerre, 1897, in-18 de 303 p., 3 fr. 50. — 38. *Le Maître de l'heure*, par Hugues Le Roux, roman d'histoire et d'aventures. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 463 p., 3 fr. 50.

Trente-huit volumes ! si nous essayions de les classer, pour une fois? Ce sera dur, mais moins dur que de les lire, oh ! combien moins! Nous allons en faire six paquets, sur chacun desquels nous mettrons une étiquette idoine, indiquant soit la nature, soit la valeur de « la marchandise. » Les étiquettes classiques : *Roman de mœurs*, *Roman d'aventures*, *Roman psychologique*, *Roman romanesque*, *Roman naturaliste*, etc., etc., ne sont pas toujours applicables à des œuvres dont tout le mérite est de n'avoir rien de classique et de ne pas respecter la « distinction des genres. » J'aime mieux en employer d'autres, pour aujourd'hui du moins, et pour les cinq derniers paquets. Elles n'ont rien de technique ni de philosophique; un esthète n'en voudrait pas : elles manquent d'obscurité. Mais elles ont l'avantage d'être commodes ; elles soulagent déjà le critique, elles comportent un jugement, épargnent des répétitions et abrègent la besogne.

Recueils de nouvelles. — Ils sont huit : dans les deux premiers il y a du talent, dans les cinq suivants de la bonne volonté, dans le dernier des fautes de français (n'allez pas croire toutefois qu'il n'y en ait que dans celui-là !).

1.— Les *Contes héroïques* pourraient être donnés en prix dans toutes les écoles de garçons, si d'abord le huitième conte, *Amour suprême*, où sont racontés l'infidélité et le retour d'une épouse coupable, n'attirait pas l'attention sur des sentiments auxquels les enfants doivent rester étrangers, et surtout s'ils n'étaient pas tous pénétrés de l'esprit révolutionnaire et jacobin. Ce n'est pas qu'il n'y soit fait des efforts visibles de neutralité politique : « Les Aristocrates » n'y sont pas tous des « sang-impur, » et les « Bleus » n'ont pas le monopole de l'héroïsme. Mais sous cette affectation d'impartialité et même de courtoisie, l'esprit jacobin se montre et s'affirme, fidèle, malgré son triomphe, à toutes ses vieilles haines. C'est dommage! Parmi ces treize contes, d'une inspiration vraiment héroïque, trois sont particulièrement remarquables : ce sont d'ailleurs les plus respectueux pour les réactionnaires : *Tous héros*, *la Croix de Saint-Louis*, *les Promeneuses*. Le premier est un épisode militaire où les républicains et les émigrés se combattent de manière à exciter leur admiration réciproque. *Les Promeneuses* nous racontent avec une émotion sincère et contagieuse (malgré un peu de procédé) les dernières heures de Madame Élisabeth marchant à l'échafaud. Dans *la Croix de Saint-Louis*, le petit-fils d'un émigré,

chargé d'aller vendre la croix de son grand-père et de rapporter en échange des vivres pour ses grands-parents, qui sont à jeun depuis plusieurs jours, rencontre sur son chemin une des estrades où l'on recueillait les souscriptions « pour les volontaires patriotes ; » l'enthousiasme le gagne, il dépose la croix sur « l'autel de la patrie ; « après quoi il vend ses souliers et achète une miche; sa famille, au pain sec, pleure de joie et bénit l'enfant. — Les professeurs « d'humanités » pourront trouver ici de beaux sujets et de bons « corrigés » de narrations françaises (à la condition qu'ils prennent la peine de les épurer). Il ne serait pas invraisemblable que l'auteur eût pensé à l'utilité scolaire de son œuvre ; peut-être nous donne-t-il ses propres essais scolaires.... revus et corrigés. Pas assez corrigés toutefois. « En vrai » pour « en vérité, » et « le parlementaire *se pense le condamné* » pour « croit être, » ces locutions et ces tours appartiennent à une langue mal débarrassée encore des inexpériences et des patois du premier âge. Mais l'habileté de la mise en scène et l'exécution de quelques détails sont d'un artiste déjà mûr, et l'accent de l'œuvre tout entière est d'une âme généreuse.

2. — *Le Jardin des délices* est d'un érudit doublé d'un poète. C'est un recueil de contes persans, tous inédits, traduits dans un français très limpide. Vous y prendrez un plaisir extrême que vous ne pourrez malheureusement pas faire partager à vos enfants : le symbolisme persan s'allie à un sensualisme qui peut étonner notre pudeur occidentale.

3. — *L'Œil du voisin* est un titre suggestif; la gravure qui accompagne ce titre est encore plus suggestive : quant aux seize nouvelles qui suivent, elles sont quelconques, toute la suggestivité dont dispose l'auteur s'étant épuisée dès la couverture. On dit que M. Xanrof fait des vers spirituels; que n'écrit-il en vers? « Le délicieux humoriste, » dont parlent les prospectus de librairie, est un prosateur plutôt banal et plat; ses « fantaisies » manquent surtout de fantaisie; c'est cherché, c'est pénible, ennuyeux et même attristant. Je ne connais rien de plus laborieusement « sot » que *Petite Légende*, une impiété dont les personnages ne sont rien moins que Dieu le Père, Dieu le Saint-Esprit et le Pape. Il y a des artistes qui prennent leur bien partout où ils le trouvent et qui le trouvent partout : M. Xanrof cherche le sien jusque dans le ciel.

Allez chercher moins loin
Ce qu'avez de besoin,

dit une chanson d'un « délicieux humoriste » qui n'est pas M. Xanrof.

4. — *Le Chapeau sur l'oreille* est un recueil de ces petits articles grotesques publiés chaque jour par des journaux dits littéraires, et dont le coq-à-l'âne, le calembour, la niaiserie affectée et la folie laborieuse doivent être le fond et le mérite. Il paraît qu'il y a un certain nombre de nos

contemporains qui font leur régal de cette littérature, et la preuve, c'est que le créateur du genre, Alphonse Allais, a fait des imitateurs et des disciples. Ils sont une demi-douzaine à exécuter chaque matin, à l'heure de l'apéritif, ces clowneries, chères aux buveurs d'absinthe; M. Auriol y réussit presque aussi bien qu'Alphonse Allais, mais, paraît-il, avec des mérites personnels pourtant, et distincts de ceux du maître. Il y a des critiques pour discerner tout cela et pour établir une hiérarchie entre nos Scarrons et nos Sous-Scarrons. Je me déclare incompétent; je trouve les uns et les autres également ennuyeux.

5. — *La Petite Femme* est le premier des dix-sept contes fantaisistes et fantastiques de ce volume. Un peintre trouve un jour, pendue à un arbre, une petite poupée grande comme la main. Il la dépend et s'aperçoit qu'elle remue, qu'elle parle, qu'elle sourit. Bref, la poupée est une femme et une femme bien commode et pas gênante; on peut la mettre dans la poche; elle ne fait pas de notes chez la modiste, ne court pas les magasins, ne lit pas *le Journal*, ne flirte pas avec ses voisins! Elle sert de modèle à l'artiste, et elle meurt, après avoir vécu ce que vivent les poupées, l'espace de quelques mois. L'auteur semble avoir pris un plaisir extrême à nous raconter cette sornette, et à l'encadrer dans les détails du plus réaliste modernisme. L'histoire qui suit est intitulée : *Dîner de squelettes*. C'est moi qui m'échappe.

6. — Les sept nouvelles qui composent *Rêves fols* sont écrites avec un soin et un sérieux dont la dédicace pourrait vous donner une idée, si elle n'était pas trop longue pour être citée; elle a cinquante lignes. Il y est question des transformations qu'Avril opère « dans les vertes ramures, » de la « chatoyante vêture » dont il enserre les tiges, des « bourgeons mols » éclos aux extrémités des branches, tout cela pour signifier « la grâce des matins emperlés de rosée » que l'Amour met dans les yeux des femmes, auxquelles les *Rêves fols* sont adressés comme un « hommage de franche sincérité! » Le premier « rêve fol » nous raconte comment un amoureux se venge d'être abandonné en séduisant la jeune sœur de sa maîtresse; le second, comment un mari trompé veut se venger de l'amant de sa femme en essayant de le ruiner, sans y parvenir. Faisons-nous grâce, voulez-vous? des cinq autres *Rêves fols*, qui, d'ailleurs, ne sont pas aussi fols ni aussi ennuyeux que semble le promettre l'enfantine dédicace.

7. — Les *Contes exotiques* ont moins de prétention littéraire; la langue en est très simple, parfois banale, parfois incorrecte. Les sentiments ont aussi quelque banalité, notamment dans la première nouvelle, qui n'a d'exotique que le cadre : la scène se passe sur un bateau et en Égypte : elle pourrait se passer à Pézenas : un jeune homme n'épouse pas la pure jeune fille qu'il a cru aimer, il se laisse épouser par une actrice qui l'ensorcelle, mais d'ailleurs le rend heureux et lui reste fidèle, par calcul et par lassitude;

elles n'ont pas toutes « la nostalgie de la boue. » Dans les autres nouvelles, notamment *Autorités orientales*, *Autorités européennes*, *en Albanie*, quelques détails de mœurs vraiment exotiques relèvent la banalité ou la médiocrité de la donnée.

8. — Dans *les Joyeux Récits des péchés capitaux*, il n'y a ni gaieté, ni récits, ni style, ni grammaire. A peine la volonté de scandaliser, mais pas la force. Livre absolument négligeable.

Les Anormaux. — C'est la catégorie des livres qui sont en dehors des habitudes ordinaires de l'humanité. Elle comprend deux divisions : celle des anormaux inconscients et celle des anormaux volontaires. La première catégorie compte trois cas : les nos 9, 10 et 11.

Le n° 9, *les Hors nature*, est l'histoire de deux frères qui s'aimaient d'un amour trop tendre. Le ton de l'écrivain est plus étrange que la maladie de ses deux personnages ; on dirait une Sibylle écumante, dressée sur son trépied, gesticulant parmi les ombres et les éclairs d'une caverne fantômatique, et répandant, d'une bouche tordue par l'inspiration, des énigmes solennelles! C'est à donner le cauchemar aux lecteurs sensibles et naïfs. Les autres, et ceux-là surtout qui ont traversé les salles de la Salpêtrière ou seulement entendu parler des expériences de Charcot, discerneront facilement la cause de toutes ces contorsions et de toute cette écume lyrique et déclamatoire ; ils y verront un phénomène de cet alcoolisme littéraire qui fait autant de victimes que l'autre alcoolisme, ou simplement un très vulgaire accès de cabotinisme, la tentative exaspérée d'une « gendelettre » pour attirer l'attention sur elle. Ils n'en ressentiront pas moins un peu de tristesse, quelque chose d'analogue au sentiment qu'on emporte d'une visite dans une maison de santé.

10-11. — Et de même pour *Chair mystique*, qui est la narration lyrique d'un long « stupre » renouvelé et répété jusqu'à ce que mort s'ensuive, et pour *Penses-tu réussir?* où un jeune homme nous confie, en style de fin de souper, avec des phrases inachevées, des hoquets, ses débauches et bonnes fortunes. Tout cela ressemble à certains discours entendus chez le docteur Falret, à Vanves, lorsque quelques « sujets » admis de temps en temps à la table du médecin, parce qu'ils sont plus calmes que les autres et ne souffrent pas ou ne se doutent pas de leur maladie, prennent la parole pour raconter leurs souvenirs ou leurs rêves ! Il y en a qui y mettent du style! Ce n'est que plus horrible. Mais imaginez que l'un des convives s'écriât : « Voilà une nouvelle et bien intéressante forme d'art ! » vous le prendriez pour un confrère de l'orateur. Il a paru, dans un journal, un éloge dithyrambique des *Hors nature*. Il est vrai que le journal a aussi des anormaux !

— Deuxième sous-catégorie : *Les Anormaux volontaires*. Elle ne compte aujourd'hui que deux cas : un roman spirite et un roman byronien.

12. — *La Conversion de Gaston Ferney* est l'histoire d'une femme

qui meurt le soir de son mariage, est enterrée, ne ressuscite pas, mais accomplit son voyage de noces trois mois après son enterrement, et devient, à l'heure voulue, mère d'un beau garçon. « La mère et l'enfant se portent bien; » ce que voyant, le mari, Gaston Ferney, se convertit au spiritisme. Car c'est le spiritisme qui a fait ces merveilles. Mme Ferney était bien morte, mais son âme s'est réincarnée dans le corps d'une actrice qui lui ressemblait traits pour traits, et en vertu de cette opération bien connue et à la portée du moindre initié, qui s'appelle le transfert de l'âme! M. Paul Guiraud, l'auteur de cette mirifique calembredaine, semble doué d'un esprit net et sain; son style est plutôt d'un homme bien portant que d'un rêveur gâté par la pratique de l'occultisme ou l'abus de la littérature. Je ne crois pas être téméraire en lui donnant le conseil de traiter des sujets plus dignes de lui et de nous.

13. — *Le Roi de la Mer* est de l'auteur de ces *Mémoires d'un centaure* qui nous racontaient l'histoire de cet Anglais moitié homme, moitié cheval, qui gagnait le prix du Derby, était nommé premier ministre, honorait l'Angleterre par ses multiples talents, et puis la trahissait au profit de la Russie, l'écrasait dans une grande bataille, devenait roi de l'Inde, et méritait l'admiration d'un critique qui « écrit bien » et qui a écrit ceci : « Ne reconnaissez-vous pas dans ce centaure la figure même de l'humanité ? » Non, je ne l'avais pas reconnue, et je m'en vante (les esprits grossiers sont très heureux : ils jouissent de leur grossièreté même). Le même critique confesse que dans *le Roi de la Mer* « l'imagination est moins ailée, et la pensée moins vaste. » Cela voudrait-il dire que ce roman est plus raisonnable que l'autre? Il représente une tentative pour ressusciter un genre, celui du roman poétique, ou mieux du poème romantique. Wilfrid, poète et guerrier, corsaire et guitariste, « âme d'aurore éclose à tout ce qui est grand » (auteur : le critique qui écrit bien), a répandu la terreur de son nom sur toutes les mers et sur tous les océans; des rives de l'Amérique à celles de l'Asie Mineure, partout où se faisait entendre l'appel de l'opprimé, son vaisseau, le *Cygne noir*, apparaissait vengeur et infligeait de cruelles leçons aux tyrans! Wilfrid est un Don Quichotte moderne et tragique. Un jour il rencontre la dame de ses pensées, et il la reconnaît, bien qu'il ne l'ait jamais vue; elle s'appelle Aurora! Comme guerrier, il l'arrache à ses persécuteurs; comme barde, il la célèbre dans des strophes sublimes; comme homme, il s'apprête à l'épouser, lorsque, surpris par « son ennemi mortel, » le corsaire barbaresque Soliman, il est tué, après une bataille racontée en prose rutilante. Voici de quoi juger de ce style, qui met en joie les âmes poétiques et celle du critique qui « écrit si bien! » — « Pendant que l'âme en fête de Wilfrid s'envolait dans le chant, qui s'envolait lui-même dans l'aube, jamais les splendeurs d'un tel jour n'avaient lui sur la terre et sur la mer. L'aube s'était changée

en soleil, et *celui-ci* montait, *montait* comme un triomphateur. L'armée des flèches de lumière s'avançait d'une pièce, comme une phalange, avec un rythme alterné, pour s'élargir à chaque retour du rythme, pour s'épandre peu à peu par tout l'espace et l'envahir, l'inonder de son éclat. » Au risque de paraître le plus épais des bourgeois, j'ose donner à l'auteur de ces lignes le conseil d'écrire moins bien, et de s'appliquer à des sujets plus simples et à des formes moins « dessus de pendule. »

Les Naïfs. — 14. — Ils ne sont pas nombreux : un seul, et c'est assez : *Amitié amoureuse*. C'est la correspondance entre un homme et une femme, encore jeunes, très épris l'un de l'autre, mais qui s'aident à rester honnêtes et purs. On ne sait pas si l'un des deux n'a jamais dit à part soi le mot fameux d'une héroïne d'Octave Feuillet : imbécile ! Ce qu'ils s'écrivent n'est qu'un long merci, une effusion de gratitude; ils se remercient du respect qu'ils se témoignent, du secours qu'ils se sont prêté à l'heure du péril. Les remerciements ont l'air d'être sincères. Ils sont d'ailleurs vraisemblables. C'est si bon d'avoir été bon ! Mais de l'être, c'est si dur ! Et c'est peut-être parce que les héros s'en rendent compte qu'ils restent éloignés l'un de l'autre; ils se contentent d'un bonheur épistolaire; ils jouissent de l'amour platonique à distance, la seule manière inoffensive d'en jouir. Et encore ! L'amour platonique, ce rêve des âmes féminines — des deux sexes — qui n'est souvent qu'une hypocrisie des âmes masculines, est dangereux de loin comme de près. Ou bien il est une torture, ou bien il n'est qu'une illusion provisoire, préparant, pour une date plus ou moins lointaine, les moins platoniques réalités. Ce n'est pas faire une œuvre utile que de le prendre au sérieux et de faire croire qu'il est possible, même exceptionnellement. Quel est l'amoureux qui ne prend pas « l'objet aimé » pour une exception et qui ne veut pas être lui-même une exception ? C'est une règle générale que l'amour commence par l'illusion de « l'exception » et mène au « lieu commun, » le platonique comme l'autre ou les autres. Les héros dont l'auteur presque anonyme d'*Amitié amoureuse*, H. L. N., nous fait lire la correspondance, restent exceptionnels; ils réservent « le lieu commun, » la femme pour sa fille, l'homme pour son frère; ils les marient l'une à l'autre. J'espère qu'ils leur souhaiteront de ne pas rencontrer l'occasion de vertus exceptionnelles, et qu'ils ne mettront pas un exemplaire de leurs lettres dans la corbeille de noces.

Les Inoffensifs. — 15. — Ils sont deux, et dans le premier : *Histoire naturelle pittoresque*, par M. de la Blanchère, il n'est question ni des hommes ni des femmes. Les lions, les tigres, les singes, tous les hôtes d'une ménagerie foraine, y racontent leurs « mémoires » à une petite fille qui a le don de comprendre « le langage des bêtes. » Les aventures de ces intéressants personnages n'ont rien de symbolique; et c'est en quoi d'abord ces fables diffèrent de celles de La Fontaine. Elles ont une

valeur scientifique plus grande, parce qu'elles prétendent nous faire connaître une « histoire naturelle » un peu moins fantaisiste que celle que nous enseigne le « bonhomme. » Il y a d'autres différences que vous devinez, mais qui, dans l'espèce, n'ont aucune importance.

16. — Dans le second, il s'agit des Anglais, des Armagnacs, des Bourguignons, des Français sans épithète, et de Jeanne d'Arc. *Olivier d'Anet* est un roman historique en deux volumes. Dans le vaste cadre de la guerre de Cent ans l'auteur place une petite idylle : les amours d'Olivier et d'Élisabeth, laquelle se termine par la mort de la jeune épouse qu'Olivier ensevelit de ses propres mains, aidé par le moine qui les avait mariés. Ainsi Atala fut ensevelie par Chactas et le père Aubry !

Œuvres de métier. — 17, 18. — *Vendus à l'ennemi* et *la Rançon de l'honneur* sont deux épisodes de la même histoire ; on y voit un officier qui est amené par l'amour à trahir son pays, et qui, ne pouvant supporter la honte de son crime, se tue d'un coup de revolver. « L'écriture » en est quelconque, la psychologie nulle ; pas de raisonnements, rien que des faits se suivant, se pressant les uns les autres. De l'intérêt.

19, 20. — Encore une seule histoire en deux volumes à titre différent : *L'Enfant du péché* et *Passions de jeune fille ;* et encore une histoire pleine de péripéties intéressantes, nouées et dénouées par le plus expert de nos jeunes feuilletonistes, M. Pierre Sales. Sachez que dans le premier volume il est question de la faute, du mariage, de l'expiation d'une malheureuse femme ; l'expiation, c'est l'enfant qu'il a fallu cacher, qu'il faut soigner et élever, qui est découverte par le mari ; et c'est encore la désaffection du mari et sa mauvaise conduite. Dans le second volume, il est question de cette enfant du péché, qui est devenue une grande et belle jeune fille, très sage, très pure, très bien élevée par son père, qui est un artiste ! Elle épouse celui qu'elle aime et qu'elle a le droit d'aimer ; elle n'est pas punie de la faute de sa mère !

21. — Un Anglais est à la recherche d'une princesse qui a un collier de cheveux ; il croit la reconnaître dans une jeune dompteuse qui fait courir tout Paris et qui est aussi sage que belle. « Sans parents, sans famille, » elle avait failli épouser un bon jeune homme ; repoussée par le père de son fiancé, elle s'était jetée à l'eau ; un saltimbanque russe l'avait sauvée, l'avait instruite de son métier ; et voilà comment miss Éva, qui d'ailleurs s'appelait Marthe, était devenue dompteuse ! Mais le bon jeune homme, qui a perdu son père et recouvré du coup sa liberté, lui fait quitter ses bêtes et la ramène chez lui pour l'épouser en justes noces. Le curé de l'endroit lui raconte alors une histoire bien intéressante et lui présente un frère qu'elle ne se connaissait pas, et qui est prêtre, et qui, en sa qualité de prêtre, avait reçu le dernier soupir et la confession écrite du marquis de Rochegrise, lequel avait à se reprocher un crime énorme : il avait jeté à l'eau deux enfants de son frère, un garçon et une fille. Or ce

garçon, c'était le frère de miss Éva, et la jeune fille Éva elle-même, c'est-à-dire Marthe ! Pourquoi le marquis de Rochegrise avait-il voulu tuer ces enfants ? Quelle était la mère de ces enfants ? Qui possède *le Collier de cheveux ?* Et quel rapport y a-t-il entre ce collier, l'Anglais, Éva, le prêtre, le Russe, c'est ce que vous apprendrez dans le volume qui a pour titre : *Le Drame de Rochegrise*, que je n'ai pas encore reçu.

22. — J'aurais voulu pouvoir classer *Rolande et Andrée* dans la catégorie des œuvres d'art (subdivision des *Avortées*) ; mais c'est impossible, absolument impossible, ce dont j'enrage un peu, car voilà la cinquième fois au moins que M. Ernest Daudet, — qui a pourtant ajouté, par quelques-unes de ses œuvres, à l'honneur du nom qu'il porte, — m'oblige à juger des besognes à peine dignes d'un manœuvre de lettres. Donc il nous raconte ici, en style que je n'ose pas qualifier, les aventures d'une institutrice, Rolande, qui d'abord épouse le père d'Andrée, puis devient la maîtresse du fiancé d'Andrée, mais est enfin découverte par son mari, qui la tue et venge Andrée. Le meurtrier passe en cour d'assises, et il est acquitté. A côté de ce vulgaire fait divers, *le Collier de cheveux* est une œuvre d'art.

23. — *Une Cause sensationnelle* n'a pas dû coûter de grands frais d'invention à M. des Varennes ; elle est la reproduction du procès Boisleux et La Jarrige, avec quelques modifications dans les noms propres. C'est ainsi que la « Société des uns » est appelée ici la « Société des unités. » Le seul changement important est au dénouement. L'auteur, voulant exploiter l'actualité et « paraître » vite, n'avait pas attendu la fin des débats ; escomptant un léger mouvement d'opinion qui s'était produit, un moment, en faveur des deux accusés, il les fait acquitter. On n'est pas plus malheureux. L'auteur proteste qu'il avait les plus hautes, les plus utiles intentions ; il voulait prêcher la morale « à nous autres, les éducateurs, les mâles, les puissants, au profit desquels les lois semblent avoir été faites. » Qu'il lui soit donné acte de sa protestation et de son style !

24. — *Le Roman de Claudine*, par M. Mélandri, appartient au genre burlesque et tintamarresque ; c'est une peinture caricaturale du libertinage, étudié successivement chez les paysans et dans les cabarets parisiens. Mais comme elle manque de gaieté, elle est sans excuse.

25. — Dans *Trouillard électricien*, de M. Sageret, il y a une certaine verve, mais une inexpérience, une inculture littéraire à peu près complète. Analyser cette œuvre, ce sera faire croire qu'elle vit, qu'elle existe ; elle n'est qu'à l'état de projet et de scenario. Il y est question d'un « faiseur d'affaires » besogneux et charlatan, qui allait peut-être réussir et ne pas faire de dupes, lorsqu'il se heurte à la rancune d'une juive, qui l'avait aimé pour l'exploiter, qu'il avait abandonnée par lassitude, qui se venge en le ruinant et le déshonorant. Il ne lui reste d'autre ressource que de

se faire journaliste, c'est-à-dire « d'abuser de la sottise de tout le monde, après avoir abusé de celle de ses amis ! » C'est sévère, mais injuste : il y a des journalistes qui, au risque de se voir traiter de « pions » et même « d'assassins, » se font un devoir de ne jamais exploiter la sottise, pas même celle, — si facilement exploitable — des « gendelettres. »

26. — *Partie du pied gauche*, Hermance est parvenue à être une châtelaine respectable ou du moins respectée. Quant aux moyens de parvenir, elle les a choisis sans trop de scrupule ; elle a même pratiqué la maxime que les scrupules sont un obstacle au succès. Et c'est pourquoi elle n'en a montré aucun ni avant ni après son premier mariage. C'était déjà un joli succès que d'avoir pu se faire épouser par un artiste apprécié ; mais elle trouve mieux, et n'hésite pas à divorcer pour contracter un second mariage avec un gentilhomme authentique et riche. Elle monte de chute en chute ; à la fin du livre elle offre le pain bénit et elle est marraine dans un baptême de cloches. La grossièreté n'est pas ici dans la forme, qui ne laisse pas d'être spirituelle, quoique fort visiblement imitée de celle de Gyp.

27. — Anatole est une femme qui sera, toute sa vie, soumise à *l'Amour dominateur ;* femme, elle adore son mari ; veuve, elle l'adore encore, et c'est même pour lui rester fidèle qu'elle refuse d'épouser un gentilhomme « aussi distingué qu'intelligent ! » Elle préfère devenir sa maîtresse. Mais voici que se présente le jeune Hubert de Yausay ; et c'est lui qui domine Anatole pour la troisième fois ! La scène se passe successivement à Venise, à Paris, à Londres ; Anatole a l'humeur voyageuse et changeante. Elle n'est fidèle qu'à l'Amour, dit Mme Malot ; à son tempérament, dirait un lecteur moins « poétique. »

28. — Comment un professeur de paléontologie comparée, absorbé jusque-là par ses travaux et par l'unique passion de la science, est amené à s'apercevoir que la femme est un objet d'études aussi intéressant qu'un autre, et que sa femme, en particulier, vaut la peine de n'être plus considérée seulement comme une ménagère ou comme une sorte d'aide préparateur, voilà le sujet de *Cœur de savant*. La donnée n'est pas grossière, elle serait plutôt spirituelle. On ne peut en dire autant du développement. Le docteur Roucairol a mis en émoi toute la ville de Montpellier par l'audace d'une de ses thèses (inutile de dire laquelle ; elle prête à de trop faciles plaisanteries). Sommé dans une conférence publique et contradictoire de fournir une preuve matérielle dont la nécessité lui avait échappé d'abord, mais ne lui paraît plus discutable, il s'engage à la trouver avant un an. Où est-elle ? Et comment la découvrir ? Espérons que la méthode d'investigation de ce savant n'aura pas les incertitudes de sa logique. Il s'agit, en effet, de trouver un fragment d'os qui manque à un squelette extrait des grottes de Gabian (Hérault) ; Roucairol n'hésite pas : il part pour Naples ! Il n'y trouve

pas l'os ! Mais il y fait la rencontre d'une dame et la sauve d'un accident de voiture. Le nom de Gabian, prononcé par elle, lui rappelle qu'il s'est trompé de route. Il revient sur ses pas, court à Gabian, s'enfonce dans la grotte, y fait une chute, est relevé à moitié mort et transporté dans la maison la plus rapprochée, laquelle, par un merveilleux hasard, se trouve appartenir à la voyageuse de Naples. Ce n'est pas tout : quand il revient à lui, la première chose qu'il aperçoit, ou du moins qu'il regarde, ce n'est pas le joli visage de son hôtesse, anxieusement tendu vers lui, c'est, dans une vitrine de la chambre, l'os, le fameux os ! Pour l'obtenir, il est prêt à tout; il donnerait sa fortune. Mais Rosette ne peut ni le vendre ni le céder; il fait partie d'une collection qui lui est sacrée et dont elle ne peut rien enlever, celle qu'avait formée, avec combien de frais et combien de peines, feu son mari ! Mais elle peut faire mieux : elle peut épouser Roucairol ! Pour avoir l'os, le professeur accepte de prendre la femme. Mais le soir de son mariage, il est envoyé en prison, le cabriolet aux mains. Pourquoi? Parce que la police s'était trompée. L'erreur reconnue, il arrive à Montpellier, exhibe sa preuve et triomphe ! Mais sa femme n'est pas contente : ce n'est pas un homme qu'elle a épousé, c'est un pur esprit ! Elle se jure de mettre ordre à tout cela. Recourant à un moyen connu de toutes les grisettes, elle flirte avec deux confrères de son mari. La manœuvre réussit : Roucairol est jaloux ! Il souffre, donc il aime ! Sa femme l'aide à s'en apercevoir et à l'avouer ! Et voilà comment le cœur de Roucairol, qui, comme celui de Gœthe, était monté dans son cerveau, redescendit à sa vraie place. Il y a dans cette histoire des éléments vaudevillesques dont elle eût pu se passer; en revanche, il y manque les éléments psychologiques que semblait promettre le titre. Cette étude d'un *Cœur de savant* commence par être l'étude d'une « Tête de savant ; » cette première partie du sujet, la plus facile, est la plus longue; elle occupe deux cent treize pages sur trois cent douze. Les cent dernières sont consacrées à divers sujets, à une interminable biographie du premier mari de Rosette, à des « dialogues des morts » entre l'ombre de ce mari et la jolie veuve, à l'invraisemblable hors-d'œuvre de l'erreur policière, et même à des souvenirs d'enfance personnels à l'auteur. On voit ce qui reste de place pour le vrai sujet, qui est la transformation du cœur de Roucairol. Par quelles insensibles et progressives approches l'amour finit par envahir un cœur qui semblait à jamais défendu contre lui, voilà ce que M. Vigné s'était engagé à nous montrer. C'était peut-être plus difficile que de reproduire et de railler des dissertations d'anthropologie sur la descendance du singe; mais, pour être réelle, la difficulté n'était pas insurmontable; elle était faite pour tenter un romancier même novice. M. Vigné semble s'être appliqué surtout à l'esquiver. Il y a réussi. Les quelques pages qui contiennent l'essentiel de son œuvre n'ont ni valeur psycho-

logique ni valeur dramatique, et si elles ne paraissent pas trop courtes à la lecture, c'est qu'elles ne sont pas intéressantes. Et voilà pourquoi *Cœur de savant* a dû être classé dans le paquet des œuvres faites « de chic » avec des procédés d'atelier. Il y a quelques heureux détails de style. M. Vigné soigne en effet son style. Si le député socialiste de Clermont-l'Hérault n'est pas un penseur ni un artiste, c'est un calligraphe !

Œuvres d'art. — Ce sont les romans, qui, à des titres et à des degrés divers, très divers, peuvent valoir la peine d'être lus et jugés. J'en compte dix ! Dix ! on ne dira pas que je suis trop sévère.

29. — *Le Prince Alex* est remarquable par l'intérêt, par le respect de la morale et par le respect de la langue. Il fait partie de la collection des *Bons Romans* que publie M. Tastevin, l'heureux auteur du *Carnet d'un séminariste soldat*. Il faut noter cependant que dans ce « bon roman » il y a une « mauvaise femme, » une actrice, cause des fautes et des malheurs du prince Alexis. Il l'avait eue pour maîtresse avant son mariage ; il la reprend après, quittant pour cette méchante et égoïste enchanteresse sa douce et vertueuse femme. Il en fut puni par la ruine d'abord, par l'abandon ensuite : sorti à moitié brûlé de l'incendie d'un théâtre, il est porté à l'hôpital. Et c'est là que sa femme, qui n'a cessé de l'aimer de toute son âme, va le retrouver, le soigner et le sauver. Sur ce thème, Mme la baronne de Bouard a su bâtir une œuvre pleine de détails intéressants et de personnages très vivants entre lesquels se remarquent principalement ce prince slave à l'âme fuyante, « à la fois charmeur et cruel, subtil et barbare, faible comme un enfant et violent comme un ouragan déchaîné, » et sa femme, que l'amour le plus pur, le plus ardent et le plus héroïque rend capable de tous les sacrifices.

30. — *Fantoches ! Fantoches !* est un livre plein de bonne volonté. L'analyse y est fine, le ton délicat, les idées élevées ; la morale y est respectée et même un peu prêchée. C'est le métier qui manque le plus ; l'action n'est pas assez nettement dégagée des dissertations, monologuées ou dialoguées ; les mobiles qui poussent les personnages ne sont pas assez clairement indiqués ; quelques-uns de ces personnages semblent des figurants en carton, amenés sur la scène et retirés on voit trop par quelle ficelle. Bref, c'est un roman qui en promet un meilleur pour un jour prochain ; l'ouvrier y est plus intéressant que l'œuvre. Et cependant il se fait lire jusqu'au bout, tant il révèle de sincérité et d'ardeur intellectuelle, mises au service d'une ferme et noble conception de la vie. — Michel, Suzanne sa femme, leurs amis ont conçu la vie de telle sorte qu'ils sont condamnés à n'être que des « fantoches » malheureux. L'un vit de son côté de l'existence inutile et creuse d'un clubman ; sa femme, après avoir fait l'essai loyal de la vie à deux, est sur le point de tenter la vie à trois et à quatre (c'est dans l'explication des motifs qui amènent la fin de l'essai loyal et le commencement de l'autre qu'il eût

fallu un peu plus de précision et de clarté). Un drame qui arrive tout près d'eux, — un coup de pistolet tiré par un mari trompé sur sa femme, une ancienne écuyère, — arrive à point pour achever la conversion que l'ennui, le remords commençaient à opérer dans l'âme des deux époux. L'obstacle qui les séparait semble ne plus exister, et nous pouvons espérer qu'ils connaîtront enfin le bonheur.

31. — *Acte de raison* est le résultat d'un noble et généreux effort. M. Eugène de la Queyssie a voulu nous présenter le tableau d'une vie dépourvue d'aventures romanesques, de vertus conventionnelles, d'obligations décoratives et théâtrales, mais soutenue par la pratique du simple et obscur devoir, par la résignation dans le malheur, par l'acceptation sans phrases des nécessités, des médiocrités et des platitudes les plus humiliantes, par la constance et l'énergie de la volonté. C'est « une tranche de vie, » mais c'est aussi une leçon de morale qu'il nous présente, et une leçon qui s'adresse à un public plus étendu et plus intéressant que celui des noctambules, familiers des clubs, des coulisses et des bureaux de rédaction. Son livre s'adresse à tous ceux qui ont plus de charges que de ressources matérielles; il tâche de leur prouver par un exemple que la meilleure des ressources, c'est le courage personnel. L'auteur nous avertit par une épigraphe qu'il a voulu faire « du Goncourt; » il nous donne la surprise de faire « du Goncourt » moral. Il nous raconte donc la naissance, l'éducation, le mariage, la ruine, la déchéance matérielle, la résignation laborieuse de Pierre d'Eyrault et de sa femme, la mort de sa mère, la naissance de ses deux enfants, leur éducation, leur mariage, en outre la naissance, les mariages, les enfants et petits-enfants de leurs amis, tout cela sans frais d'invention, en empruntant les faits à la vie commune, en reproduisant, dans les dialogues de ses personnages, les tours simples et les formules banales dont usent les gens de moyenne condition et même les autres, quand ils ne veulent pas « parler comme un livre. » Le parti pris « goncourtiste » est un peu trop visible pourtant; ce tableau de toute une vie est trop large, trop vaste, encombré de menus détails, d'ailleurs parfaitement réalistes; il intéresse sans doute, mais comme une gageure soutenue avec une intrépide candeur, et aussi parce qu'il met bien en évidence l'erreur esthétique du système. Mais il intéresse surtout par ce qu'il laisse transparaître d'intentions élevées, d'amour du bien et d'énergie morale. L'auteur n'est pas encore un artiste ni même un écrivain très sûr; mais c'est un caractère, et nous lui adressons l'hommage de notre respect et de nos espérances!

32. — L'auteur d'*Angette* sait écrire et il sait raconter; il possède cet art du récit que les romanciers contemporains dédaignent ou feignent de dédaigner et d'abandonner aux feuilletonistes. Seulement les sujets de ses récits ne sont pas choisis avec un assez grand souci des convenances

morales. Ce n'est pas qu'*Angette* soit un roman immoral ; comme dans *Berthe et Berthine* qui l'a précédée, la vertu y est récompensée et le vice puni. Mais le vice y est peint avec une complaisance de nature à blesser certains lecteurs, ceux qui ont le sentiment de la pudeur exigeant et qui veulent être respectés. Dans *Angette*, nous voyons un enseigne de vaisseau aux prises avec trois femmes : une bouquetière niçoise, qui représente le plaisir ; une Anglaise, qui est le flirt mondain, et Angette, qui est le mariage et l'honneur. La bouquetière « lâche » le jeune homme, parce que les bouquetières ne sont pas fidèles et ne se contentent pas d'une seule fleur pour leurs bouquets ; la flirteuse est « lâchée, » après avoir été humiliée par celui dont elle faisait son jouet, et humiliée jusqu'au point de devenir sincèrement amoureuse ; Angette est épousée, après des coups de pistolet essuyés par « lui, » des chagrins et des souffrances supportés par « elle. » Les deux premières amours de l'officier sont peintes avec des détails d'un réalisme un peu trop libre.

33. — *Invincible Charme*, qui avait eu beaucoup de succès dans le feuilleton du *Temps*, a été bien accueilli par la critique et a obtenu le suffrage de lecteurs et lectrices difficiles. Il est intéressant, quoique composé d'éléments qui ont déjà beaucoup servi ; il a une valeur littéraire, faite à la fois de délicatesse et de force, de grâce poétique et de précision réaliste, quoiqu'il contienne un certain nombre de phrases comme celle-ci : « Cette torture d'amour est ce qu'il y a de plus noble dans l'amour ; c'est la meurtrière puissance, c'est le piédestal formé par tant de tombeaux qui du besoin a fait un Dieu !! » (p. 317) Les meilleurs talents féminins sont rarement à l'abri de la préciosité. Celui de Mme Daniel Lesueur n'en est pas moins considérable, et son œuvre est de celles qui peuvent intéresser tout le monde, les esprits délicats et les amateurs de grosses émotions. Elle pose et résout un problème moral, un de ces cas de conscience qui émeuvent à la fois notre esprit et nos meilleures passions. « La fille d'un officier français peut-elle épouser le fils d'un officier prussien ? » L'auteur conclut et nous fait conclure par l'affirmative, mais à la fin et pour nous récompenser de notre docilité, elle nous apprend que le Prussien était lui-même d'origine française ; nous n'aurons pas forfait au patriotisme en consentant au mariage d'Odette et de Jean. Jean est né d'un viol commis pendant la guerre de 1870 par un officier prussien sur la maîtresse d'un officier français. Élevé dans la maison de ce dernier, qui s'est marié, qui a eu une fille, qui est devenu colonel, il est lui-même entré dans l'armée française et il est lieutenant dans le régiment que commande son bienfaiteur. Naturellement il aime la fille de son colonel, Odette, et il est aimé. Le bon colonel n'avait pas prévu cette complication. Quand il s'en aperçoit, il est bien tard ! Mais il espère que la perspective d'un mariage avec le comte de Mauclain guérira sa fille d'un amour qu'il juge sacrilège. De son côté, Mauclain, qui

est jaloux et qui connaît le secret de la naissance de Jean, insulte son rival en plein cercle et l'appelle Prussien ! Le colonel est obligé de permettre le duel entre les deux jeunes gens ; mais il exile loin de lui, à Madagascar, Jean victorieux, et il révèle à Odette les motifs qui l'empêchent de consentir à son mariage avec son compagnon d'enfance. Et c'est ici qu'opère « l'invincible charme » de l'amour. Il fait accomplir à Jean des prouesses qui lui valent d'être cité à l'ordre du jour du corps expéditionnaire et décoré de la Légion d'honneur; il empêche Odette-Chimène de haïr le Rodrigue moins coupable mais aussi vaillant, aussi charmant, aussi noble, aussi pur que celui de la légende (Jean est en effet le plus sympathique de tous les personnages sympathiques qui remplissent cet aimable roman) ; il décide enfin le colonel à bénir et à unir ses deux enfants, à la grande satisfaction des lecteurs sensibles. Et c'est pour achever de les satisfaire, pour rassurer leur conscience tourmentée peut-être du remords d'avoir laissé mollir les intransigeances de leur patriotisme au trop invincible charme, que l'auteur nous révèle ce détail : Si le père de Jean était Prussien, son grand-père était Français. Ah ! tant mieux, ô ciel ! Tant mieux !

34. — Et maintenant voici trois romans qu'on pourrait ranger parmi les romans à thèse. Ils sont tous les trois dirigés contre l'amour libre. Ils n'en sont pas plus ennuyeux pour cela. Le premier, *Joies d'amour*, est une des plus divertissantes lectures qu'on puisse faire. Est-ce une lecture morale ? Peut-être bien ! Cela dépend de qui la fait. Gyp y prêche la fidélité conjugale, mais à sa manière, qui n'est pas celle des prédicateurs, ni même celle des romanciers tragiques d'autrefois. La sienne consiste à opposer, dans un même tableau, aux joies que peut donner l'infidélité les ennuis qu'elle amène inévitablement : la brièveté et la rareté des rencontres, les pénibles et longues préparations qu'elles coûtent, la peur d'une distraction et d'une surprise, la jalousie de l'amant pire que celle du mari, l'inélégance et l'inconfortable de cette existence toujours préoccupée, vibrante, fiévreuse. Conclusion : le péché ne vaudra pas ce qu'il coûte ! Telle est la morale que prêche Gyp ; elle n'est pas très haute. Mais gardons-nous d'en faire fi : elle est sans doute au niveau des âmes que vise le spirituel prédicateur, âmes que l'infini ne tourmenta jamais, mais que « l'inconfortable » effraie par-dessus tout, qui s'abstiendront des plaisirs criminels pour ne pas perdre leurs plaisirs ordinaires, et qui ne seront pas vicieuses précisément parce qu'elles sont sensuelles, âmes de poupée sans vie intérieure, sans besoins de conscience et qui ne méritent pas que Gyp se mette pour elles en frais de considérations élevées. L'héroïne des *Joies d'amour*, Mme de Claret, n'est pourtant pas une enfant-poupée, il faut en convenir. Elle a de l'énergie, elle a du bon sens, un bon sens coupant et déconcertant, qui annonce une belle santé mentale, comme

la fraîcheur et l'éclat de sa beauté annoncent une belle santé physique ; il ne lui manque qu'une chose : le sens moral. Sans doute elle n'aime pas le mal pour lui-même ; mais elle ne le hait pas parce qu'il est le mal. Si elle s'en est abstenue jusqu'ici, c'est parce qu'il ne s'est pas présenté sous des apparences assez séduisantes. Elle ne se fait pas illusion sur son mari, un homme « grand, mince, distingué, avec une de ces silhouettes toujours élégantes, quel que soit le costume, et ce genre de physionomie fine et fermée qui permet de supposer l'esprit, » au demeurant, un sot bien habillé et un parfait égoïste, toujours à courir après quelque nouvelle aventure. Elle lui reste fidèle pourtant, jusqu'au jour où elle rencontre sur son chemin un homme qui ne lui parut pas un simple mannequin de couturier, et qui lui dit : Je vous aime ! avec un accent qu'elle n'a jamais entendu à aucun autre de ses amoureux ; et tout de suite, sans marchandages, sans phrases, avec la tranquillité et la sérénité d'une âme que l'idée du devoir n'a jamais pénétrée, elle se donne à cet homme. Et ce fut alors qu'elle connut tout ce que les joies d'amour recèlent d'humiliations et de peines. « Elle avait voulu les connaître, ces joies ? Eh bien ! c'était ça. » « Ça » est minutieusement détaillé ; il n'y manque rien, depuis les mensonges à faire au mari, les prétextes à invoquer pour s'échapper (mal de dents, leçon de chant, essayage de robes), jusqu'aux interrogatoires jaloux de l'amant, à ses reproches, à ses colères, que suivent les larmes et les excuses. Quelle vie ! mon Dieu ! quelle vie ! Et comme cette pauvre femme, qui était si tranquille avant, est maintenant à plaindre ! Heureusement elle n'a pas de remords ! Et c'est.... c'est ce qui restreint la portée morale et la valeur démonstrative de son histoire. Qu'elle serve de leçon aux « petites poupées, » c'est possible, à moins que le tableau des joies ne les ait impressionnées plus que celui des ennuis, ou qu'elles ne concluent que certaines joies valent la peine d'être payées de quelques ennuis. Mais les autres femmes, c'est-à-dire la plupart des femmes, y trouveront un scandale, et un scandale des plus dangereux, celui de la sérénité dans la dépravation. Même aux heures où la vie extérieure de Mme de Claret est la plus troublée, sa conscience ne l'est pas. Elle garde le bien suprême, le seul qui vaille vraiment la peine de résister au mal, la paix de la conscience. Et alors, que prouve son exemple à celles qui ont de la conscience ? Ah ! le singulier prédicateur de morale qu'est cette Gyp ! Elle est capable de faire aimer ce qu'elle condamne, et sa morale ne vaut que pour ceux qui n'ont pas de morale ! Mais quelle artiste ! Comme elle sait voir et faire voir ! Comme elle sait faire vivre et faire parler ses personnages ! Et comme elle a de l'esprit ! Et comme sa gaminerie de gavroche élégant sait parfois s'attendrir d'une pointe, — oh ! très fine ! — d'émotion ! Ajoutez que ce dernier volume est peut-être le plus sagement composé qui soit sorti de « sa trop féconde plume. »

35. — Dans *Déchéance*, il y a un plaidoyer contre le divorce. Germaine de Deyme a consacré sa jeunesse à élever son frère Jean, à développer en lui tous les sentiments d'honneur et de religion qui ont été l'apanage de la famille. Elle y a réussi au point que lorsque, sa tâche maternelle finie, elle songe à épouser un honnête homme qui l'aime et qu'elle aime, mais qui est protestant, l'intransigeance religieuse de son jeune frère s'oppose à ce mariage et le fait rompre. Jean est devenu un catholique militant, un apôtre laïque. Envoyé à la Chambre, son éloquence, son caractère, son activité, sont une des meilleures et des plus chères espérances de la Droite. Mais, comme il advint au Michel Tessier d'Édouard Rod et à tant d'autres frères littéraires du Samson biblique, tout ce talent, toute cette force deviennent la proie d'une femme. Celle-ci est une divorcée. Jean ne veut pas en faire sa maîtresse et il ne veut pas s'en séparer. L'épousera-t-il? Entre ce qui reste de noblesse dans son âme et ce que sa nouvelle passion y a mis de violence, la lutte est terrible. Jean est décidé à y mettre fin par l'abandon de toutes ses convictions passées. C'est le moyen qu'il a trouvé de concilier son honneur et sa passion. Il est de ceux qui ne peuvent se résigner à contredire leurs principes par leur conduite et qui, ne pouvant pas ou ne voulant pas changer de conduite, changent de principes; il leur semble plus fier d'être un « renégat » qu'un « tartufe. » Les intransigeants n'ont pas l'esprit juste, quoiqu'ils l'aient raide. Renier ses principes n'est pas plus honorable que de les violer, à moins que le reniement ne soit de bonne foi, qu'il ne soit désintéressé de tout résultat pratique et qu'il n'ait précédé les besoins qui en profitent. Dans le cas contraire, c'est une défaillance ajoutée à une autre, c'est la pire de toutes, parce qu'elle ne laisse plus l'espoir du relèvement; c'est la déchéance définitive. La sœur de Jean le sait bien. Elle ne discute pas une minute sur la question de savoir si on peut se faire des principes à volonté; elle rappelle à son frère qu'en cas de désaccord entre les principes de toute une vie et la passion, il n'y a qu'une ressource pour l'homme honnête et fier, le sacrifice de sa passion. Et elle le lui dit avec une autorité, une abondance d'arguments, une véhémence qui ébranlent le cœur du révolté, mais ne peuvent en avoir raison. Ce que voyant, Germaine, à bout de forces et de souffle, implore l'argument suprême : elle meurt. « Les seules causes qui meurent sont celles pour qui l'on ne meurt pas, » disait Veuillot. Germaine morte obtient ce qu'elle n'a pas obtenu vivante. Agenouillé auprès de ses restes, Jean trouva le courage de s'arracher à une passion qui allait le déshonorer. — Cette analyse sommaire ne donne qu'une faible idée de tout ce que contient d'éléments dramatiques l'œuvre enflammée de Mme Jane Dieulafoy, et surtout de tout ce qu'elle exprime d'idées graves et généreuses.

On remarquera que la littérature du roman et du théâtre qui a réclamé le divorce, tant que nous ne l'avions pas, ne cesse pas de l'atta-

quer depuis qu'il est devenu une de nos « lois intangibles. » *Si Pergama dextra everti possent....* On peut parler latin à Mme Dieulafoy, fût-ce pour la féliciter d'avoir assené un bon coup sur ce « pilier d'airain » que des bras plus robustes finiront, espérons-le, par renverser.

36. — *L'Indestructible Passé* est un roman triste, voilé du deuil des âmes, mais voilé aussi de la brume germanique; il est destiné à prouver combien il est difficile de s'arracher à son péché, d'en arrêter les conséquences quand on veut et comme on veut, et de ne plus le recommencer, même quand on en a assez. La démonstration est intéressante, poignante même; elle manque seulement de cette netteté qui était « le vernis » de nos maîtres jadis, mais qui, maintenant, paraît le comble de la vulgarité aux disciples français des écrivains d'au delà du Rhin et d'au delà de la Baltique. C'est du nord aujourd'hui que nous vient.... l'ombre et la pénombre à la mode dans la littérature. Toutefois, derrière les brouillards de Sudermann, on peut apercevoir ce qui ne se devine même pas derrière ceux de ses voisins et surtout derrière ceux de ses imitateurs français : un ardent et puissant foyer de pensées. Réduisons le drame, un peu touffu, à ses personnages essentiels : la femme, le mari, l'amant, — Lizzie, Ulrich, Léo. Ulrich et Léo étaient amis intimes depuis l'enfance ; dans une île voisine de leurs deux propriétés, ils avaient élevé un temple à l'Amitié ! Une femme survint, Lizzie. Léo avait été son amant et avait tué son mari. Quand elle avait été veuve, Ulrich, qui l'aimait depuis longtemps et qui n'était pas au courant, était allé trouver l'ami Léo et lui dit : « J'aime cette femme. Sais-tu quelque chose qui doive m'empêcher de l'épouser ? » Et Léo, après un long regard vers le temple de l'Amitié, avait répondu : Non ! Mais sous un prétexte quelconque, il avait disparu. Émigré en Amérique, il y avait cherché la mort dans toute espèce de périls et de travaux ; il n'y avait gagné que la fortune. Enfin, bronzé et brûlé par le soleil de l'Équateur, séché par les fièvres, mais guéri de son amour, il revient. Il apprend que Lizzie est une coquette enragée et qu'elle rend Ulrich malheureux ; mais Lizzie lui fait savoir qu'il dépend de lui de la rendre sage. Elle lui donne un rendez-vous au temple de l'Amitié ! Et il y va. Et là, avec des soupirs, des larmes, dont la sincérité ne semble pas suspecte à Léo (ils sont tous deux Germains et piétistes), elle le supplie de faire la communion avec elle. On ne dira rien à Ulrich, mais on ne cessera pas de s'occuper ensemble et en secret du bonheur d'Ulrich. Léo se cabre un peu et résiste, car pour être Germain on n'en est pas moins homme de bon sens ; il préférerait que Lizzie remplît seule ses devoirs envers son époux et envers Dieu. Mais il cède, et ce fut la première des défaites que lui infligea la diplomatie de Lizzie, âme féline et orgueilleuse, moins amoureuse qu'humiliée d'avoir été quittée et qui ne veut pas permettre à son ancien amant de garder une liberté si chèrement reconquise. Elle

le reprend donc petit à petit, et ce sont ses manœuvres, ses approches, ses fuites, ses succès, qui sont le principal sujet du livre et le triomphe de la pénétrante et puissante psychologie de Sudermann. La scène qui termine le chapitre XXIII et où elle voit à ses pieds anéanti, corps et âme, et prêt à la trahison suprême, ce « géant » de volonté, est de la plus rare beauté. La trahison est empêchée par le hasard : la brusque arrivée d'Ulrich au moment précis où les manœuvres de Lizzie cessaient d'être psychologiques. Léo prouve qu'il est une victime ; un divorce délivre Ulrich, et le temple de l'Amitié recevra sans doute encore les visites des deux amis. C'est sur cet espoir que se termine cette œuvre puissante et singulière, qui a les audacieuses sentimentalités d'une romance, mais les non moins audacieuses hardiesses d'une étude médicale et philosophique, et où l'on voit s'agiter, comme dans une atmosphère crépusculaire et lunaire, des silhouettes d'un relief étonnant et qu'on ne peut plus oublier, y compris celle du pasteur Brenkerberg, dont je n'ai pas parlé, éloquent et ivrogne, servile avec ses ouailles riches, mais capable de leur assener du haut de sa chaire tous les anathèmes de sa Bible.

37. — Avec M. Marcel Prévost et son *Jardin secret* nous faisons encore de la morale, mais une morale qui n'est pas au niveau de celle des deux œuvres précédentes. Elle n'est pas plus haute que celle de Gyp ; elle est toutefois plus hautaine et plus pessimiste. Gyp fonde la sienne sur la nécessité de ne pas troubler nos petites habitudes ; c'est de la morale épicurienne ; M. Prévost fonde la sienne sur le mépris ; c'est de la morale pessimiste et schopenhauerdisante. Dans l'espèce toutefois et par une exception bien remarquable, l'une arrive aux mêmes conclusions que l'autre, et l'une et l'autre arrivent aux mêmes conclusions que la morale du catéchisme : il faut respecter le mariage. « Tout chemin mène à Rome, » disent les bonnes gens ; j'engage toutefois ceux qui en sont encore à choisir et qui veulent arriver à la vertu, à ne pas trop s'aventurer sur les audacieux chemins que leur montrent ces deux prédicateurs. — Il y a donc un enseignement moral dans *le Jardin secret* et il y a aussi un symbole poétique : c'est le titre. Par ces mots mystérieux, l'auteur a voulu désigner cette part de nous-mêmes que nous ne révélons à personne, pas même à cette moitié de nous-mêmes qu'est l'épouse ou l'époux ; ce sont de secrètes faiblesses, passées ou présentes, cachées derrière le décor officiel de notre existence, et que nous continuons à entretenir, comme un soigneux jardinier entretient son parterre. Mme Lecoudrier pénètre avec effraction dans le jardin de M. Lecoudrier et elle y découvre qu'elle est indignement trompée. Que fera-t-elle? c'est le cas de conscience, l'espèce morale qu'examine et résout M. Prévost. Ce soir-là, M. Lecoudrier était parti pour quelques jours. L'idée de cette séparation, la première depuis treize ans de mariage, fait souffrir Mme Lecoudrier.

Elle en souffre au point de s'en étonner un peu et d'éprouver le besoin de s'expliquer son état d'âme. Elle médite donc pendant les longues heures qui ont suivi le dîner solitaire, dans le cabinet de travail de son mari où, les autres soirs, après avoir quitté la salle à manger et couché leur petite Yvonne, ils ont l'habitude de se retrouver et de causer, tout en prenant le café ou en jouant au bésigue. Elle revit par la pensée les treize années de ce mariage paisible, qui a fini par être une véritable union, par accorder et identifier leur existence, leurs goûts, leurs besoins, leurs idées et même leur cœur. Elle aime son mari, puisqu'elle souffre de son absence ; elle l'aime, quoiqu'elle l'ait épousé sans amour. Elle lui est restée fidèle, et lui-même a su la rendre heureuse. Elle se dit que c'est décidément une bonne et bienfaisante chose qu'un foyer honnête et loyal, où l'on est deux, mais où il n'y a qu'une âme, où l'on sait tout l'un de l'autre, où l'on se soutient, l'on s'encourage.... Tout à coup sa songerie est interrompue : sur un tiroir du secrétaire, une clef, qu'elle n'a jamais vue, que son mari a certainement oubliée. Cette clef, elle ne peut pas en détourner son regard, elle ne peut pas s'empêcher d'aller la toucher, la faire tourner. Un tiroir s'ouvre. Elle y trouve, rangées en bon ordre, les preuves les plus complètes, les plus précises, que son mari a eu et a encore des maîtresses, qu'il avait un enfant avant de se marier, qu'il cache une partie de son avoir pour entretenir ses vices, qu'il ment enfin, qu'il n'a pas cessé de mentir depuis treize ans et que le foyer, son bon et bienfaisant foyer, est établi sur le mensonge ! Eh bien ! c'est très simple ! elle divorcera. Elle prend copie de toutes ces pièces, elle va trouver un homme d'affaires, elle prépare tous ses moyens d'attaque, et puis.... elle réfléchit, elle écrit même ses réflexions. Elle réfléchit, elle s'examine, elle se confesse à elle-même : jeune fille, elle a aimé ; femme, elle a flirté, elle a flirté trois fois, et une fois elle était décidée à dépasser le flirt, à aller jusqu'à l'infidélité complète : c'est le flirteur qui avait reculé au dernier moment ! Eh bien ! alors ? Elle aussi, elle ment, elle a menti ! Elle n'est pas une honnête femme ! Elle n'est qu'une demi-honnête femme, comme d'autres sont des demi-vierges ! Elle ne vaut pas plus que son mari, elle n'a pas le droit de le quitter comme indigne. Plus de divorce ! Elle reconnaît, elle comprend que le mariage « fondé sur le mensonge réciproque ne peut vivre que par la durée du mensonge réciproque ! ! » D'ailleurs que gagnerait-elle à un scandale, aux investigations de l'enquête judiciaire, aux divulgations de l'audience ? Le plaisir de se venger ? Oh ! qu'il vaut mieux sacrifier l'intérêt de l'amour-propre et ne pas compromettre la tranquillité encore possible de l'avenir, les intérêts de l'enfant, de la famille !.... Bref, M. Lecoudrier peut rentrer. Il ne se doutera pas du bris de clôture opéré sur son jardin secret ni de cette promenade dans les allées obscures du passé de sa femme. Mme Lecoudrier ne dira rien, mais elle agira : « Au lieu de cher-

cher à venger l'imperfection (du mariage) sur mon mari, je m'efforcerai de le rendre parfait en moi! » C'est trop beau! Heureusement pour M. Lecoudrier que Mme Lecoudrier a passé l'âge des autres vengeances, sinon.... cet héroïsme sublime, soutenu par le mépris, le mépris des autres et de soi-même, tomberait vite au niveau des motifs qui l'inspirent. On n'est pas bon, on n'est pas héroïque, on n'est pas sublime parce qu'on se méprise, parce qu'on a menti, qu'on vous a menti et qu'on veut continuer à mentir! Et ce n'est pas encore ce mobile qui remplacera le sentiment du devoir! A cela près, il faut reconnaître que l'œuvre de M. Marcel Prévost n'est point vulgaire, bien que « l'écriture » en soit peut-être un peu plus lente, plus appliquée, moins brillante que dans ses charmantes et damnables *Lettres de femmes*. Inutile aussi de dire que cette confession d'une femme mûre, qui a eu une passion et trois flirts, n'est pas faite pour les petites filles.

38. — *Le Maître de l'heure*, de M. Hugues Le Roux, a été présenté au public, avec de très grands éloges, par M. Marcel Prévost, comme l'œuvre de M. Prévost avait été présentée elle-même par M. Armand Silvestre, comme les œuvres dudit Armand Silvestre sont présentées par ses confrères en « journalisme littéraire. » C'est de l'admiration, ou plutôt, car il faut être juste, c'est de l'assistance mutuelle. Quant à la critique, elle n'a rien à voir dans ces éloges. On la laisse aux « praticiens. » Eh bien! pour cette fois, l'humble praticien n'a qu'à souscrire aux éloges donnés par un confrère à un confrère. Le roman historique de M. Hugues Le Roux renferme une page que je tiens à citer tout entière, et qui est une des plus belles parmi celles qu'il a pu écrire et que puisse écrire un romancier. Il est vrai qu'elle est dans la préface, et qu'une préface prouve les intentions plutôt que le talent de l'auteur. N'importe! Voici la page : « J'ai désiré que ce livre fût un livre utile. Je n'ignore point ce qu'un pareil dessein soulève de réprobation chez les purs esthètes. Leurs répugnances me sont connues, mais je mets la sincérité au-dessus de toutes les théories. La mienne était depuis longtemps gênée dans l'attitude que lui imposait une superstition juvénile pour des opinions illustres. Elle ne savait plus comment les accorder avec les exigences de ma conscience morale qui s'est éveillée à côté de ma conscience d'artiste. A cette heure, à travers ma page d'écriture, j'aperçois le lecteur inconnu comme un frère dont l'état d'âme ne m'est pas indifférent. Je souffrirais d'accroître ses dégoûts, de troubler sa sensualité, surtout de la décourager de l'action. Un écrivain qui avoue ces préoccupations cesse, aux yeux de quelques-uns, d'être un pur homme de lettres. J'accepterais volontiers cette déchéance pour le seul plaisir de me sentir tout simplement un homme. » Ah! les belles, les bonnes paroles! Et comme nous félicitons et remercions l'auteur d'apporter cette confirmation inattendue, mais si précieuse, aux théories si souvent

exposées et défendues ici sur la nécessaire subordination de l'art aux lois de la vie! Comme nous sommes loin de *Gladys*, même pour le talent! Je donnerais toutes les pages tortillées, précieuses et pailletées de ce roman pour ces quelques lignes si pleines, si fermes, si nettes. C'est aussi beau comme expression que comme inspiration. Et maintenant vais-je vous analyser le roman qu'elles annoncent? Je n'analyse jamais (j'ai dit pourquoi) les romans historiques. Celui-ci a pour sujet la révolte kabyle de 1871, dont le chef était appelé par ses soldats « le Maître de l'heure. » A cette histoire, traitée avec un souci minutieux de l'exactitude et un vif sentiment esthétique, sont mêlés des épisodes romanesques, dont le plus important est l'enlèvement d'une jeune fille par un chef arabe. La victime est la fille du maire d'un village ; elle est aimée par un capitaine, par un médecin de colonisation, par l'Arabe qui l'a ravie et par un de ces aventuriers qui se réfugient dans nos colonies, les uns pour échapper aux gendarmes, les autres pour échapper à leurs remords. La merveille, c'est que cette jeune fille n'est pas seulement un prétexte à peindre les milieux qu'elle traverse et les mondes si divers dont se compose notre colonie : elle est bien vivante et elle intéresse par elle-même. Du reste, lisez l'œuvre ; elle est digne de la préface, et ce n'est pas peu dire : elle est instructive, elle est utile et elle n'est pas ennuyeuse.

CHARLES ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. *Le Socialisme et le droit de propriété*, par A. CASTELEIN, S. J. Paris, Retaux, 1897, in-8 de 584 p., 7 fr. — 2. *Socialisme et catholicisme*, par ÉDOUARD SODERINI. Lille et Paris, Desclée et de Brouwer, 1896, in-8 de 364 p., 4 fr. — 3. *Le Triomphe du socialisme*, par HIPPOLYTE VERLY. 2e edit. Paris, Le Soudier, 1897, in-12 de 242 p., 2 fr. 50. — 4. *Principes de sociologie*, par FRANKLIN GIDDINGS. Paris, Giard et Brière, 1897, in-8 de 362 p., 6 fr. — 5. *Problèmes sociaux contemporains*, par ACHILLE LORIA. Ibid., 1897, in-8 de 176 p., 4 fr. — 6. *Études d'économie sociale*, par LÉON WALRAS. Lausanne, Bouge, 1896, in-8 de 464 p., 7 fr. 50. — 7. *La Question sociale est une question de méthode*, par A. VAZEILLE. Paris, Giard et Brière, 1897, in-8 de 92 p., 2 fr. — 8. *Paradoxes sociologiques*, par MAX NORDAU. Paris, Alcan, 1897, in-12 de 184 p., 2 fr. 50. — 9. *Les Mensonges conventionnels de notre civilisation*, par le même. Ibid., 1897, in-8 de 354 p., 5 fr. — 10. *Le Problème social*, par LOUIS ULLMO. Genève, Eggiman ; Paris, Alcan, s. d., in-12 de 216 p., 3 fr. — 11. *Brissonnet, ou Entretiens avec un ouvrier*, par CHARLES BERTHEAU. Paris, Chevalier-Marescq, 1897, in-12 de 130 p., 1 fr. 50. — 12. *Entretiens familiers sur la question religieuse et sociale*, par G. BOVIER-LAPIERRE. Paris, Delhomme et Briguet, 1897, in-12 de 140 p., 1 fr. 25. — 13. *Lettres d'un économiste classique à un agriculteur souffrant*, par ERNEST BRELAY. Paris, Colin et Cie, s. d., in-16 de 68 p., 1 fr. — 14. *Étude de sociologie pratique*, par EUGÈNE DE MASQUARD. Nîmes, « Revue du Midi, » s. d., in-8 de 32 p., 0 fr. 30. — 15. *Société, État, Patrie*, par P. FABREGUETTES. T. Ier. Paris, Chevalier-Marescq, 1897, in-8 de 664 p., 9 fr. — 16. *La Science sociale d'après les principes de Le Play et de ses continuateurs*, par VIGNES. Paris, Giard et Brière, 1897, 2 vol. in-8 de 460 et 456 p., 16 fr. — 17. *La Viriculture*, par G. DE MOLINARI. Paris, Guillaumin, 1897, in-12 de 254 p., 3 fr. 50. — 18. *L'Imposta progressiva*, da E. MASÈ-DARI. Turin, fratelli Bocca, 1897, in-8 de 750 p., 12 fr. — 19. *Travail et salaires en Angleterre depuis le XIIIe siècle*, par THOROLD ROGERS. Paris, Guillaumin, 1897, in-8 de

494 p., 7 fr. 50. — 20. *Le Trade-unionisme en Angleterre*, par PAUL DE ROUSIERS. Paris, Colin et Cie, 1897, in-12 de 356 p., 4 fr. — 21. *Le Socialisme et le congrès de Londres*, par A. HAMON. Paris, Storck, 1897, in-12 de 280 p., 3 fr. 50. — 22. *Praktische Massregeln zur Bekæmpfung der Arbeitlosigkeit*, par HANS VON MEYERRINCK. Iéna, Fischer, 1896, in-8 de 128 p. — 23. *Études sur les pensions ouvrières d'invalidité et de vieillesse*, par JULES DALLEMAGNE. Liège, Grandmont-Donders, 1897, gr. in-8 de 120 p. — 24. *Le Travail des couturières en chambre et sa réglementation*, par HECTOR LAMBRECHTS. Bruxelles, Société belge de librairie, 1897, in-12 de 112 p. — 25. *Les Grèves et la conciliation*, par ARTHUR FONTAINE. Paris, Colin et Cie, 1897, petit in-12 de 92 p., 1 fr. — 26. *Enquête sur la question sociale en Europe*, par JULES HURET. Paris, Perrin, 1897, in-8 de 272 p., 3 fr. 50. — 27. *Lectures on justice, police, revenue and arms by Adam Smith*, par EDWIN CANNAN. Oxford, Clarendon Press, 1896, in-8 de 294 p. — 28. *Handbuch des Socialismus*, par STEGMANN et C. HUGO. Zurich, Stabelitz, 1897, in-8 de 878 p. — 29. *Staatslexikon*. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1897, 44e fasc., gr. in-8 à 2 colonnes de 801 à 960.

1. — Comme toujours, le socialisme a continué à inspirer un bon nombre de volumes. Un des meilleurs, sans conteste, est *le Socialisme et le droit de propriété*, du R. P. Castelein, de la Société de Jésus. Le savant auteur disserte comme philosophe, comme théologien, comme économiste même, avec une solidité de preuves et une abondance de documents qui lui ont heureusement permis de rajeunir son sujet. L'ouvrage est divisé en trois parties : 1° caractère et puissance du socialisme ; 2° arguments du socialisme ; 3° droit de propriété. Ce sont les deux dernières parties qui nous ont le plus impressionné. Selon le P. Castelein, les théories socialistes successivement écloses se ramènent à quatre : 1° celle de Platon, fondée sur le despotisme d'un État chargé d'assurer la paix et le bonheur par la communauté des pensées et des volontés ; 2° celle de Rousseau, fondée sur l'égalité naturelle des hommes ; 3° celle de Louis Blanc, fondée sur le droit au travail ; enfin 4° celle de Karl Marx, fondée sur une fausse conception de la valeur et de ses rapports avec le travail. Chacune de ces thèses est exposée, puis discutée, et dans cette critique les considérations philosophiques les plus élevées alternent heureusement avec les enseignements de la statistique et de l'histoire. Le théologien se révèle par des vues profondes sur le péché originel et la nature déchue (p. 218 et suiv.). L'économiste chrétien fait admirer l'harmonie providentielle des intérêts et des besoins de l'humanité. Quant à la réfutation de Karl Marx, elle est la plus irrésistible de toutes celles que j'ai rencontrées. La polémique n'a rien d'âpre : c'est dans un langage toujours digne que le P. Castelein cherche la fissure par où l'erreur s'est glissée dans le raisonnement de ses adversaires. La troisième partie, sur la propriété, mêle à une argumentation tout aussi didactique des aperçus théologiques fort instructifs sur l'usage de la fortune et sur la nécessité de la charité, seule capable de donner l'intelligence et la vraie pratique de la justice. — Avec ce raisonnement de bon aloi, aussi éloigné de la subtilité que de la pédanterie, le P. Castelein devait se défendre mieux que bien d'autres des illusions du jeune parti démocratique chrétien. On s'en doute aux premières

pages du livre, quand on le voit reprocher au socialisme d'avoir « perfidement exagéré certains griefs » (p. 24). Il n'est donc nullement un pessimiste. Comme M. P. Leroy-Beaulieu et tous les hommes d'observation, il est convaincu que la grande industrie a eu sa période « chaotique » (p. 25 et suiv.). « Ce qu'il faut surtout, dit-il, proclamer à haute et retentissante voix contre les haineuses déclamations des socialistes, c'est que notre régime économique et social est bien meilleur que celui qui a existé dans n'importe quel pays et quel peuple hors des sociétés chrétiennes, » sans qu'il faille abandonner la pensée de « pouvoir l'améliorer sur bien des points sous les inspirations de la foi chrétienne » (p. 187). A cet égard les renseignements sur la hausse générale des salaires réels ouvriers dans la dernière période (p. 182 et suiv.) sont corroborés par une étude documentée sur le progrès économique de la Belgique depuis 1830 jusqu'à 1895 (p. 554 et suiv.). L'auteur conclut à un enrichissement général du pays « en faveur du travail et au détriment du capital : » la richesse réelle absolue de la classe ouvrière industrielle aurait au moins quadruplé depuis 1830, avec un autre accroissement, mais beaucoup moindre, de la richesse réelle absolue de la classe ouvrière agricole (p. 555). Tout cela étayé sur des faits et des chiffres. Quant à la cause de ce progrès, il faut la reconnaître franchement dans « le principe fécond de la liberté économique, concilié avec le progrès de la justice et de l'humanité » (p. 556). Les fausses interprétations des textes ne sauraient prévaloir contre cette évidence des choses. « Qu'on cesse donc, dit le P. Castelein, d'invoquer l'Encyclique (*Rerum novarum*) pour flétrir sous le nom d'usure des formes parfaitement utiles et honnêtes du commerce international. Le théologien qui fait cette confusion discrédite la théologie auprès des laïques instruits » (p. 451, n.). Le savant religieux va même jusqu'à regretter que « en maint passage la traduction n'ait pas rendu les nuances si bien calculées de cette magistrale Encyclique » (p. 257, n.). Il n'y a pas un économiste libéral qui puisse refuser ses suffrages aux principes des diverses réformes que le P. Castelein voudrait voir réaliser dans le monde ouvrier. Le catholicisme y concourra, et la victoire — mais une victoire qui lui coûtera cher — clora la lutte entre lui et ce nouvel « ennemi séculaire » qui sera le socialisme (p. 118). Bref, c'est un admirable volume : le retentissement en sera immense, non moins que le bienfait.

2. — Aussi, à côté du livre du P. Castelein, celui du comte Édouard Soderini, *Socialisme et catholicisme*, ne peut moins faire que de pâlir, malgré son très réel mérite. Nous en avions fait l'éloge l'an dernier, en souhaitant qu'il trouvât un traducteur, et ce vœu vient d'être réalisé. Toutefois le traducteur, M. le chanoine Le Monnier, a usé du néologisme avec un peu trop de liberté. Passe encore pour des mots que tout

le monde comprend, comme celui de « commutabilité; » mais les expressions « libéristes » et « école libériste » ont le défaut beaucoup plus grave d'engendrer des équivoques. Faut-il traduire ces mots-là par « libéraux » et « école libérale, » ou bien par « libre-échangistes ? » Voilà des ambiguïtés qu'un écrivain tant soit peu familiarisé avec l'économie politique aurait sagement évitées. Il est également regrettable qu'auteur et traducteur n'aient pas profité de la circonstance pour corriger ou au moins pour pallier les erreurs que l'édition italienne contenait au sujet de la monnaie. M. Soderini confond les problèmes du change international avec ceux du bimétallisme : et quand on le voit persister dans la conviction « qu'il est nécessaire de rendre à l'argent la valeur qui lui a été assignée à juste titre par le passé sur les marchés internationaux » (p. 227), il est clair qu'il ne soupçonne nullement les vicissitudes que le rapport de valeur des deux métaux a traversées, même autrefois. Pourquoi le 15 1/2 serait-il devenu immuable comme le fameux π des géomètres? Mais l'œuvre, dans son ensemble, n'en est pas moins intéressante et solide, malgré ces quelques imperfections, qui n'ont guère d'autre portée que de montrer combien il faut être prudent quand on s'aventure dans les questions sociales sans connaître les questions économiques.

3. — Pour combattre le socialisme, M. Hippolyte Verly s'y est pris tout autrement : il a fait un roman, d'une désopilante lecture, où la vérité n'est jamais sacrifiée à l'intérêt. Son *Triomphe du socialisme*, renouvelé de l'opuscule de l'Allemand Richter, est le journal d'un brave et honnête ouvrier parisien qui a cru et qui croit encore de bonne foi aux théories collectivistes. Or donc, en l'an 1900 et quelques, les élections ont donné une majorité nettement socialiste, et la France est mise au régime des idées de Bebel. Quels malheurs s'ensuivent, je ne le dirai pas : je laisserai au lecteur la curiosité de l'imprévu. Il faut souhaiter à ce volume un grand nombre d'éditions. Nous le mettons bien au-dessus de l'œuvre semblable de Richter, non seulement par le sens éminemment français qui le caractérise d'un bout à l'autre, mais encore par un exposé plus vivant et plus dramatique de ce que la vie sera devenue sous le niveau collectiviste. Un des traits les plus originaux et les plus vrais de cette peinture, c'est l'augmentation naturelle du nombre des suicides sous l'influence de la nostalgie sociale née de l'uniformité et de l'impossibilité où l'on sera de se distinguer en s'élevant. Certaines pages, notamment les discours parlementaires du Premier délégué et du citoyen Mirabeau, sont des chefs-d'œuvre d'analyse économique sur les conséquences de la nationalisation des moyens de produire.

4. — Malheureusement les nombreuses publications de l'école sociologique évolutionniste révèlent trop bien, d'autre part, l'appui que le socialisme reçoit du positivisme darwinien, qui a corrompu notre haut enseignement universitaire. — D'abord la « Bibliothèque sociologique in-

ternationale, » dirigée par M. Worms, s'est enrichie d'une traduction des *Principes de sociologie* de M. Giddings. Le volume de M. Giddings, conçu dans l'esprit du transformisme darwinien appliqué à l'étude des phénomènes sociaux, se divise en quatre parties : 1° les éléments de la théorie sociale ; 2° les éléments de la structure de la société ; 3° l'évolution historique de la société, avec ses quatre formes d'association « zoogénique, anthropogénique, ethnogénique et démogénique ; » enfin, 4° les lois et les causes du *processus* social. Selon l'auteur, « aucune raison ne permet de mettre en doute la continuité de la société humaine ou animale » (p. 190). Toutefois ces affirmations, si hardies et si peu fondées quand il s'agirait de démolir la tradition biblique, ne garantissent point que ceux qui les soutiennent soient d'accord entre eux sur le reste : ils se divisent au contraire passablement, et M. Giddings tout le premier se sépare de l'école organique en concluant que, « si la société est un organisme, » au moins cet organisme n'est-il que « essentiellement psychique avec une base physique » (p. 358). Il n'y a que le parti pris et l'esprit de secte qui puissent faire le succès des livres de ce genre : ils sont bien ennuyeux et bien creux.

5. — La même « Bibliothèque sociologique internationale » nous donne les *Problèmes sociaux contemporains* de M. Achille Loria, et le même M. Worms en a écrit un chaleureux éloge, à la suite des critiques divers qui ont fait à M. Loria la réputation de s'être placé au premier rang des économistes italiens. Ce volume justifie-t-il une aussi haute opinion ? Je ne le pense point. C'est le recueil des huit conférences que M. Loria a professées à Padoue en 1894. Elles sont intitulées : la Question sociale, la Liberté, la Propriété, la Population, le Socialisme, le Darwinisme social, l'Évolution et la Révolution. C'est sans doute agréable et clair, et je reconnais la séduction que cette sophistique peut exercer sur des esprits peu philosophes ; mais j'ai le droit d'être sévère pour le peu de justesse des idées et le peu de solidité de l'argumentation. Ainsi les deux leçons sur la propriété et la population ne se recommandent que par l'étrange disparate des idées et des points de vue qui y sont confondus. M. Loria a beau se donner pour un tenant de l'école historique, il ne discute pas et n'éclaircit pas le phénomène de l'ascension progressive des peuples vers la propriété individuelle, parce qu'elle dérange ses convictions de socialiste : historique à sa façon, il ne l'est guère que lorsqu'il accuse « la philosophie juridique de commettre la moins pardonnable des fautes en affirmant l'existence d'un droit de nature ou de principes immuables de justice, d'après lesquels les institutions civiles devraient être jugées » (p. 69). Ses explications que « le coefficient de fécondité chez l'homme ne tient pas à sa nature physiologique, mais à ses conditions économiques » (p. 83), ou bien que la stérilité française est l'effet du morcellement de la pro-

priété (p. 88), ne révèlent pas davantage, soit un analyste critique et profond, soit un statisticien éclairé et consciencieux. Sa foi aveugle au socialisme l'égare parfois jusqu'au blasphème, puisqu'elle lui fait prendre *le Capital* de Marx pour « l'œuvre la plus belle, la plus parfaite, la plus symétrique qu'il connaisse » (p. 107), et puisqu'il trouve que « Jésus, tout le long de sa vie trop tôt fauchée, demeure un socialiste fervent, dont les doctrines communistes ne sont pas étrangères à sa fin tragique » (p. 100). C'est pour tout cela que l'homme et le livre ont été vantés, beaucoup plus que pour le mérite intrinsèque de l'œuvre, qui se réduit à peu de chose ou à rien.

6. — M. Louis Walras, dont nous analysions l'an dernier les *Éléments d'économie politique*, vient de grouper en un volume, sous le titre d'*Études d'économie sociale*, plusieurs publications de diverses dates, à commencer par des « Leçons publiques faites à Paris en 1867-1868 sur la théorie générale de la société, » et à finir par des fragments sur l'impôt. Par la méthode, M. Walras appartient à l'école mathématique; par les doctrines économiques, il est et se dit « démocrate socialiste; » enfin, en philosophie, il est matérialiste, sauf à admettre provisoirement la liberté de l'homme comme un fait d'expérience. Son originalité consiste à vouloir fusionner en synthèse toutes les contradictions, comme celles du spiritualisme et du matérialisme, du socialisme et de l'économie politique, de l'intérêt et de la justice. Partisan de l'impôt unique et direct sur le capital et fort peu ami de la propriété, il étudie ensuite très longuement, dans le fragment intitulé « Réalisation de l'idéal social, » l'idée que James Mill avait laissée à son fils Stuart, sur l'attribution de l'*unearned increment* à l'État. Selon lui, l'État devrait être propriétaire de tout le sol, et les cultivateurs ne devraient être que des fermiers qui soumissionneraient périodiquement aux enchères le renouvellement de leur bail avec l'État. Là-dessus M. Walras aborde la discussion des formules mathématiques de l'Allemand Gossen (1854), sur les conditions de temps dans lesquelles l'État, une fois qu'il aurait eu acquis à l'amiable toutes les propriétés foncières, amortirait par la croissance de la rente les emprunts qu'il aurait émis pour payer tous ces prix d'achat. Il y a là des pages interminables d'équations algébriques. Seulement M. Walras n'a pas démontré que le revenu agricole dût augmenter automatiquement comme l'avait affirmé Ricardo, ni que cette augmentation, à supposer qu'elle se manifestât, dût être assez régulière pour qu'on pût l'exprimer par une courbe mathématique. C'était cependant par là qu'un vrai philosophe aurait commencé. L'ayant omis, M. Walras a raisonné dans le vide : il a fait un livre qui peut bien avoir quelque intérêt pour les songe-creux, mais qui n'en a aucun pour les économistes, sinon de leur faire toucher du doigt l'inanité de la méthode mathématique en économie.

7. — L'opuscule *la Question sociale est une question de méthode* est

une bluette sophistique et prétentieuse : M. Vazeille, désireux de donner « un complément de démonstration à l'appui d'un principe contesté, le principe collectiviste, » entreprend de montrer qu'une analyse vraiment scientifique de l'homme et de sa nature mène nécessairement au collectivisme. Par ailleurs, M. Vazeille est positiviste en philosophie; mais sa philosophie, si positiviste qu'elle se déclare, ne fait que planer dans des abstractions qui s'enchaînent assez mal les unes aux autres.

8. — M. Dietrich nous donne deux élégantes traductions de l'Allemand Max Nordau. Commençons par les *Paradoxes sociologiques*. Voici la contexture, fort peu homogène, de ce livre : A Berlin, au sortir d'un bal, M. Nordau s'abandonne à ses réflexions sur le progrès matériel et intellectuel que l'humanité a accompli depuis ses origines simiesques. Cinq chapitres, sans lien entre eux, suivent cet exorde, qui s'appelait « Regard en arrière. » Deux de ces chapitres, le « Succès » et « l'État destructeur des caractères, » sont des critiques de l'organisation ou des idées actuelles. L'important, dit M. Nordau, est de réussir : on devrait donc avoir des écoles « qui ne prépareraient rien qu'au succès et ne feindraient pas de servir je ne sais quels idéals abstraits » (p. 40) : encore n'en faudrait-il aucune pour les filles, à qui la nature enseigne très suffisamment l'art de plaire et la coquetterie. Surtout il faudrait prémunir la jeunesse contre la tendance à la bienveillance et à la modestie, deux qualités fort nuisibles. Voilà pour la partie négative du volume, qui en est la moins mauvaise. Les autres chapitres, la « Suggestion, » la « Reconnaissance » et la « Nationalité, » forment la partie positive du livre. La suggestion, « transmission des mouvements moléculaires d'un cerveau à un autre à la façon dont une corde sonore transmet les vibrations » (p. 73), est le seul procédé de tout enseignement : et « l'exemple de la moralité comme de la corruption n'agit que par la suggestion » (p. 85). C'est assez matérialiste, comme on voit. Le chapitre « Reconnaissance » est franchement athée. M. Nordau, convaincu que la reconnaissance n'est que « le sentiment des faveurs à venir, » et qu'il n'y a pas de « sentiment humain qui n'ait son origine dans sa nécessité ou son utilité pour la conservation de l'individu ou de l'espèce » (p. 95), ne trouve aucune base anthropologique à la reconnaissance des foules (p. 101). Même envers des divinités, les actions de grâces et les prières ne s'expliquent que par des croyances superstitieuses à des dieux personnels et à une vie future (p. 98) : aussi, quand on sera bien convaincu que l'organisme ancestral périt tout entier et que l'individu ne se survit que par la vie qu'il laisse à d'autres en la perdant pour soi, si l'on conserve encore le culte des héros, au moins ne sera-ce plus que comme un moyen de suggestion pour faire pratiquer la morale utilitaire, la seule vraie (p. 99). Passant au sentiment de la « nationalité, » M. Nordau ne le rattache ni à la communauté d'origine, ni à celle du passé, ni à l'identité des besoins, mais unique-

ment à celle du langage (p. 138 et suiv.). Quant aux luttes entre nationalités, « la sentimentalité, dit-il, peut bien avoir les yeux mouillés en voyant périr un peuple, mais l'intellectuel le range parmi les formes biologiques vaincues sur lesquelles a passé l'évolution du monde» (p. 165). Décidément M. Nordau mourra de toute autre chose que d'une maladie de cœur ! Le « Regard en avant, » qui clôt le volume, prédit que les nationalités d'Europe vont fusionner en quatre ou cinq grandes nations, et que la guerre y sera désormais impossible. Une partie du trop-plein de la population blanche exterminera les races jaune, rouge et noire pour se faire une place au soleil, et l'autre partie ira s'étioler dans les régions tropicales, où elle deviendra inféconde et où elle aura besoin d'être remplacée sans cesse par de nouvelles couches d'émigrants, jusqu'au jour où le refroidissement progressif du globe aura permis aux Européens d'y garder leurs qualités reproductives. — Tout cela valait-il l'honneur d'une traduction, et M. Dietrich a-t-il fait une œuvre saine ? Assurément ni l'un ni l'autre.

9. — J'en dis autant des *Mensonges conventionnels de notre civilisation*, du même auteur, ouvrage paru en 1883, qui a eu, en allemand, l'équivalent d'une bonne trentaine de nos éditions françaises, et qui a été traduit en six langues avant de l'être en français par M. Dietrich. Je comprends ce succès, parce que ce livre a une vraie puissance de sarcasme ; je le déplore, parce qu'il y en a peu qui respirent aussi effrontément le plus pur nihilisme. Mais au fond la valeur philosophique du livre est absolument nulle. En voici l'analyse. La note caractéristique de la société contemporaine, c'est le mécontentement et la mélancolie, par suite du « contraste qui subsiste entre notre conception scientifique du monde et toutes les formes de notre vie intellectuelle, sociale et politique » (p. 25). (Inutile de faire observer que M. Max Nordau est un fanatique du transformisme, pour qui « Dieu est une hypothèse indémontrable, et l'âme, une autre hypothèse incompréhensible, irrationnelle, en désaccord avec toutes les lois naturelles reconnues inattaquables » [p. 267].) Bref, le régime actuel repose sur des mensonges. Au premier rang, le mensonge religieux : car la religion, quoique « croyance sincère chez beaucoup d'hommes, » n'est qu'une « faiblesse fonctionnelle due à l'imperfection de notre organe pensant » (p. 35), par suite d'une fausse interprétation des rapports et des lois de causalité, et par une certaine sentimentalité poétique qui, fondée jusqu'ici sur la religion, a besoin de se faire donner une direction différente (p. 47). Le mensonge religieux a engendré le « mensonge monarchique et aristocratique : » car, bien que religion et aristocratie puissent exister sans monarchie, la monarchie ne pourrait pas exister sans l'une et l'autre à la fois. Ici, virulente critique de la monarchie libérale ou constitutionnelle, qui est une inconséquence en politique comme le protestantisme en est une en

face du catholicisme (p. 76) : il faut donc être absolutiste ou républicain (p. 101). Le « mensonge politique » consiste dans les multiples contraintes imposées par l'État, beaucoup supérieures aux services qu'il rend. » M. Nordau fait la satire du parlementarisme, et il conclut à l'autarchie, avec le minimum d'administration et de gouvernement. Le « mensonge économique » consiste dans la misère artificielle que la civilisation économique a engendrée. Car « l'homme primitif ne souffre pas la faim (!!), et tant qu'un peuple ne connaît que l'agriculture, l'élevage des troupeaux et l'industrie domestique, il peut être pauvre en métal précieux, mais aucun de ses membres n'est dépourvu de moyens d'existence (!!!) » (p. 192). Donc aujourd'hui, pour guérir le mal, il faut revenir à l'agriculture comme industrie unique ou à peu près unique ; puis il faut supprimer l'héritage et remplacer la propriété par une possession viagère dont l'État limiterait l'étendue : Nordau se défend d'ailleurs d'être communiste. Je suis plus embarrassé pour analyser le « mensonge matrimonial. » Certaines pages y sont cyniques. Qu'y a-t-il dans le mariage tel que nous le pratiquons? Du calcul et point d'amour : l'attraction des penchants naturels est étouffée ou masquée sous la pruderie d'une fausse morale, que le christianisme a implantée en haine de tout amour (p. 287). Au surplus, la monogamie est contraire à la nature humaine, et la fidélité est un sentiment conventionnel (p. 301). Après cela, il serait logique de conclure à l'union libre : mais logique, M. Nordau ne l'est pas ; il tourne court et se borne à exprimer l'espoir que dans une société qui protégera la femme et l'enfant, « le mariage, de mensonge qu'il est, doit devenir une vérité » (p. 313). « Divers petits mensonges, » tels que l'autorité de la presse et le duel, complètent ces tristes élucubrations d'un cerveau malade. On ferme le volume sur quelques pages d'un enthousiasme lyrique en l'honneur de l'harmonie future qui doit découler d'une croyance universelle à la « solidarité de l'Humanité, d'où résulte une nouvelle morale incomparablement plus profonde, plus sublime et plus naturelle » (p. 351).

10. — *Le Problème social*, de M. Ullmo, est moins méchant, mais plus enfantin, avec une trame très simple et une argumentation très creuse. Théoriquement, d'après M. Ullmo, le mal social vient de ce que nous ignorons les lois naturelles sur lesquelles repose la société : en fait, il vient de ce qu'il y a, dans la société, « des individus qui ne sont pas propriétaires et qui sont obligés, pour se conserver, d'entrer en association avec des propriétaires qui les exploitent » (p. 37). Comme remède, il faut que l'État rachète de gré à gré toutes les terres pour les donner ensuite à exploiter. L'auteur se défend néanmoins d'être un collectiviste. Une longue explication de l'histoire, aussi fantaisiste que tout le reste, coupe la dissertation : on y voit à maintes reprises que « le christianisme fut avant tout un mouvement

social (dirigé contre l'esclavage), et par accessoire seulement un mouvement religieux » (p. 86). M. Ullmo ne parait avoir aucune idée économique; de plus il affirme toujours et ne démontre jamais : il ne cherche même pas à démontrer.

11. — Contre la séduction de toutes ces doctrines, les brochures de propagande ne seront jamais trop nombreuses. Dans ce nouvel ordre d'idées, nous citons volontiers *Brissonnet, ou Entretiens avec un ouvrier*, par M. Charles Bertheau. M. Jules Simon a fait la préface : il veut bien y reconnaître que « nous avons contribué, par nos exemples et nos leçons, à enlever la foi religieuse à ceux qui ont reçu une culture intellectuelle incomplète. » Malheureusement l'auteur ne s'élève pas au-dessus d'un déisme où l'idée chrétienne n'occupe pas toute la place qui lui revient. Cela dit, on ne peut que goûter les entretiens supposés que M. Bertheau aurait eus avec un brave forgeron de campagne, entre 1876 et 1889. Tous les sujets y sont effleurés, souveraineté du peuple, propriété, religion, éducation, avec de bons et honnêtes conseils. C'est d'un bout à l'autre le langage simple et clair de la raison.

12. — Comme esprit et comme intention, j'aime beaucoup mieux les *Entretiens familiers sur la question religieuse et sociale*, par M. G. Bovier-Lapierre (aussi bon chrétien que son homonyme le député est parfait franc-maçon). Mais le but est tout autre que celui de M. Bertheau. M. Bovier-Lapierre s'est efforcé, dans un genre très simple, de répondre à certaines objections courantes contre la religion, de démontrer la nécessité de l'enseignement de la morale chrétienne, enfin de faire voir combien sont creuses les promesses des socialistes, combien solides les principes sociaux du christianisme. « Avec sa forme modeste, dit M. Bovier-Lapierre dans sa préface, ce livre est destiné particulièrement aux petits et aux humbles ; son but est de leur montrer qu'il n'y a de consolation et d'espérance ici-bas que dans la croyance en Dieu. »

13. — M. Brelay a mis incontestablement beaucoup de verve et de feu dans ses *Lettres d'un économiste classique à un agriculteur souffrant*. Je le soupçonnerais plutôt d'en avoir mis un peu trop et de s'être laissé emporter par l'esprit de système. Ainsi la démonstration de M. Zolla, à savoir que « la terre ne paie en principal que 6 °/₀ tout au plus de son revenu, » est-elle aussi péremptoire que M. Brelay la représente (p. 10), et surtout serait-elle aussi concluante? Est-il vrai davantage que « les souffrances de l'agriculture sont avant tout l'expression de revendications égoïstes et cyniques, tendant à maintenir à leur taux les revenus de cinq à six cent mille individus sur huit millions de propriétaires, aux dépens de trente-huit millions de mangeurs de pain » (p. 22) ? Tout cela est dit du ton le plus tranchant : on sent que M. Brelay ne parle que pour des gens convaincus, mais que, renonçant à raisonner, il renonce du même coup à prouver. Il se laisse aller toujours au courant de

sa plume, et celle-ci reste jeune et vagabonde, malgré l'âge de l'écrivain. Contre les socialistes chrétiens aussi, M. Brelay est plus que sévère (et ce n'est pas nous que l'on soupçonnera d'une sympathie exagérée pour eux). Nous craignons enfin que le sens religieux ne lui fasse défaut, ne fût-ce que quand il ose dire que « depuis les *Petits Pamphlets* de Bastiat, aucun opuscule ne lui a fait autant de plaisir que la *Morale de la concurrence* de M. Yves Guyot » (p. 53). Bref, de tout ce petit volume, ce que je vois surtout à retenir, c'est la « Lettre à un publiciste modéré. »

14. — Il fallait, en sens inverse, des exagérations comme celles de M. de Masquard dans son *Étude de sociologie pratique*, pour faire comprendre la verdeur de M. Brelay. M. de Masquard est l'apôtre du « terrianisme, » doctrine sociale qui donne pour base à toutes les réformes la prospérité de l'agriculture. Le terrianisme est pour le reste une forme de socialisme. M. de Masquard défend son système d'une manière assez décousue, en louant et citant le congrès protestant des études sociales tenu à Bordeaux en octobre 1895, le congrès d'études sociales de Saint-Quentin en septembre 1895, et le congrès ouvrier de Reims de mai 1896. A ce dernier congrès, la démocratie chrétienne avait élaboré un programme assez socialiste : nous pouvons la plaindre d'avoir obtenu les suffrages de M. de Masquard, nous ne chercherons pas à prouver qu'elle ne les ait point mérités. Quant aux inepties économiques de cet opuscule, nous n'avons pas perdu notre temps à les compter.

15. — M. Fabreguettes nous était connu comme juriste : il perd à vouloir l'être comme philosophe. Son travail *Société, État, Patrie*, sera un volumineux compendium dont nous n'avons encore que le premier volume. Il le commence avec les thèses transformistes sur l'apparition de l'homme et l'évolution de la civilisation ; il le continue avec un tableau de l'histoire de l'humanité brossé à sa façon ; il l'achève par un exposé dithyrambique des principes de 1789 et des constitutions variées de la période révolutionnaire. Très enthousiaste de cet âge, il fait gloire à la Révolution d'avoir « créé dans les idées et dans la réalité la patrie française » (p. 183). Puis tout à coup, au milieu du volume, le criminaliste se révèle par une longue étude sur la « responsabilité humaine au point de vue moral ou pénal et sur la médecine nerveuse. » Tout cela manque un peu de suite et d'unité. Le style est haché et sentencieux, ponctué de points d'exclamation. Le texte est bourré de citations plus ou moins longuement transcrites, qui dénotent bien une grande connaissance de la littérature positiviste et darwinienne, mais qui ne sont pas discutées avec une philosophie droite et sûre. Il n'y est non plus toujours commode de discerner ce que M. Fabreguettes en prend d'avec ce qu'il en laisse. Enfin ces citations laissent entièrement de côté la philoso chrétienne ou même simplement spiritualiste, probablement par

de l'ignorance où en est M. Fabreguettes. Mais dans le fond ce dernier ne s'identifie proprement avec personne : il rend même une certaine justice à la morale du christianisme, au moins par ce qu'on en appelle aujourd'hui le côté humanitaire et altruiste, et il réserve quelque part une place à Dieu, à la condition que l'on n'en fasse aucune aux religions (p. 197). Le mal, c'est que M. Fabreguettes a été subjugué par le prestige de la biologie évolutionniste et matérialiste. « Sachons le reconnaître, dit-il, le libre arbitre a vécu » (p. 57) ; et quand bien même il existe une morale absolue et immuable, « essayer de la déterminer *a priori*, c'est déserter la méthode scientifique : la seule voie à prendre est l'étude embryologique des idées morales, avec la recherche de leur genèse appuyée sur des faits sûrs » (p. 166).

16. — Dans les deux volumes de *la Science sociale d'après les principes de Le Play et de ses continuateurs*, M. Vignes s'est proposé, non de réformer, mais de décrire et d'expliquer. Il débute par une étude consciencieuse de la méthode de l'école de Le Play : les vues intéressantes y abondent, mêlées à de justes critiques des prétentions métaphysiques de Comte, de Stuart Mill et de Spencer, qui ont abusé de la déduction et de l'hypothèse, qui n'ont considéré le monde et l'histoire que par le côté subjectif et l'impression qu'ils en avaient, et qui ont eu enfin le tort de ramener toutes les évolutions de la société à des évolutions de la pensée. Vient ensuite, dans les deux volumes, une esquisse générale de la marche des sociétés à travers les trois âges : 1° de la production spontanée et des outils à bras; 2° des machines à eau ou à vent et des forces animales; 3° de la houille, de la vapeur et de l'électricité. Il faut rendre justice aux excellents sentiments de M. Vignes. En maint endroit, il se prononce contre les doctrines évolutionnistes ou darwiniennes de la polygénèse, ainsi que contre celles de la promiscuité et du matriarcat primitifs ; il reconnaît franchement l'influence moralisatrice du christianisme; il ne craint pas même de dire que « la funeste législation du divorce menace, avec le malthusianisme, de ruiner la famille moderne » (t. II, p. 447). Est-il vrai cependant que la suppression de l'esclavage et du servage tienne à des causes économiques et non religieuses (t. I, p. 379), et que l'indissolubilité du mariage ait attendu saint Augustin, voire même les scolastiques du XIIIe siècle, pour devenir une règle de la morale chrétienne (t. I, p. 381, en note)? Nous croyons également que M. Le Play, porté à demander beaucoup plus aux mœurs et aux traditions qu'à la contrainte des lois, n'aurait point accepté aussi facilement que M. Vignes le principe des assurances obligatoires contre les accidents et surtout contre la vieillesse (t. II, p. 298 et suiv.). Enfin, je me doute que l'auteur, en parlant des « risques considérables auxquels le travail des mines soumet l'ouvrier » (*ibid.*), a été impressionné par l'opinion, beaucoup plus qu'éclairé par l'observation statistique. Du

reste, ces quelques remarques n'enlèvent rien à l'éloge bien sincère que nous faisons de ce travail.

17. — Je ne dirai point que *la Viriculture* de M. de Molinari ait grandi celui-ci à mes yeux, car il s'y révèle d'un naturalisme profondément immoral. Passe que l'économie politique, en tant que science, ne soit pas subalterne de la morale, c'est mon avis ; « l'homme, comme l'a dit justement un autre protestant, M. Block, ne doit pas cependant perdre de vue les préceptes de la morale lorsqu'il applique les données de la science économique. » Or, M. de Molinari n'y pense point. C'est une sorte d'évolutionniste qui ne voit en toutes choses, même dans l'abandon des vieillards et le meurtre des enfants, que des procédés parfaitement moraux jadis, puisqu'ils répondaient aux fins que les sociétés d'alors poursuivaient. Adaptation des moyens au but, voilà la clef de toute l'histoire morale de l'antiquité et du moyen âge. Cependant, sur la question de savoir pourquoi la population française est actuellement stationnaire et presque en décroissance, M. de Molinari nous paraît, en un point, un analyste plus exact et plus net que M. Paul Leroy-Beaulieu. Il écarte justement l'action des facteurs physiologiques, et il avoue les « causes morales au moyen de la pratique de plus en plus répandue de la contrainte physique » (p. 83). Seulement, d'après lui, ces causes « morales » n'ont rien à voir avec ce qu'on appelle naïvement la « moralité, » et il ne rapporte cette déviation du sentiment qu'à des causes « économiques, » qui — étant donnée sa foi absolue au libre-échange — ne sont pas autre chose que « la politique protectionniste » suivie en France (p. 86). Voilà une assertion qui aurait dû apporter ses preuves avec elle; mais M. de Molinari s'est dispensé de nous les exposer. Le livre respire ainsi, d'un bout à l'autre, un matérialisme répugnant et brutal, sans que perce nulle part le moindre souci des devoirs quelconques de la morale, si tant est qu'il en existe une. M. de Molinari serait peut-être un excellent accoupleur de bêtes : c'est pour les haras, je suppose, et pour les écoles d'agriculture qu'il a écrit son livre. Pourquoi aussi, puisqu'il se préoccupe de la décroissance de la natalité, ne veut-il point examiner l'efficacité, même actuelle, du facteur religieux, particulièrement dans certaines classes élevées, alors qu'il accuse ces classes-là, plus que toutes autres, de stérilité volontaire? Sur ce dernier point, M. Levasseur, dans son magnifique ouvrage sur *la Population*, avait parfaitement rendu hommage à la bourgeoisie lyonnaise, et si M. de Molinari avait trouvé Lyon un peu loin de Paris, il aurait pu se renseigner à Roubaix et à Tourcoing, qui en sont plus près. Le malheur, c'est que M. de Molinari avait son siège fait d'avance, et cela en dehors de toute idée religieuse et morale. — A signaler, pour être complet, de curieux renseignements sur les perfectionnistes d'Oneïda.

18. — Nous citions ici avec éloges, il y a six mois, le travail italien

de M Tullio Martello sur l'impôt progressif. *L'Imposta progressiva*, de son compatriote M. Masè-Dari est bien autrement volumineuse, mais la thèse n'en est peut-être pas aussi juste. L'ouvrage débute par une étude très longue et fort bien documentée sur l'histoire de la progressivité dans l'impôt, soit au point de vue des faits, soit au point de vue des arguments et des doctrines. Ensuite, M. Masè-Dari, qui a posé en principe que « l'État a le droit d'atténuer les trop grandes fortunes et d'en rendre la transmission plus incertaine » (p. 363), s'étend avec complaisance sur la justification de l'impôt progressif. Il est évidemment très favorable à cette forme de taxation : cependant il reconnait que la progressivité, ni la proportionnalité non plus, ne présente pas une supériorité absolue et intrinsèque ; pour lui tout est relatif, toutes les formes de fiscalité sont nées des circonstances, et le plus grand mérite qu'un système d'impôts puisse avoir, c'est d'être bien harmonisé avec les conditions économiques du présent (p. 601 et suiv.). Le côté mathématique de la question, bien traité dans Tullio Martello, est aussi moins approfondi dans Masè-Dari, et ce dernier glisse aussi quelque peu sur les effets économiques de la progressivité et de ses innombrables formules. Un long appendice est consacré à l'Italie. L'auteur, après avoir discuté brièvement sur le point de savoir si le fameux article 25 du Statut impose définitivemement le système proportionnel, n'a pas de peine, dans tous les cas, à démontrer que le contribuable italien, criblé de dettes et d'impôts, ne saurait être chargé davantage, et il termine en combattant le projet d'impôt général et progressif sur le revenu, déposé par le cabinet Giolitti en 1893. Il venait cependant de conclure que la municipalité de Rome ferait bien de se faire attribuer une large part de l'*unearned increment* des nouveaux quartiers de la ville. Cet appendice est des plus instructifs, et tout le volume sera consulté avec fruit.

19. — Nous en avons fini avec les livres de doctrine, et nous passons à ceux d'histoire et de description économique. Sous ce rapport, peu d'ouvrages présentent autant d'intérêt que *Travail et salaires en Angleterre depuis le XIIIe siècle*, par Thorold Rogers, excellente histoire intérieure et sociale du pays pendant six siècles. Les faits y abondent, enchâssés dans un style agréable : et même les idées personnelles de l'auteur ne transforment pas trop ostensiblement un livre d'histoire en une thèse. On sait que M. Thorold Rogers est ennemi de l'aristocratie, membre militant du parti radical, et qu'au point de vue des doctrines économiques il appartient à l'école historique, adversaire souvent aveugle de l'école orthodoxe. A ce titre, M. Thorold Rogers voit le socialisme sans inquiétudes et il ne redoute de lui ni revendication injuste ni révolution. Mais, d'autre part, sur le terrain religieux il rend hommage à l'influence sociale que le clergé catholique, protecteur du peuple anglais contre les duretés de la vieille noblesse, avait exercée

avant la Réforme (p. 323); il reconnaît aussi que, grâce à l'Église, l'instruction était couramment répandue dans le peuple au XIVe siècle et que le zèle des réformateurs pour ouvrir des écoles a tenu moins au désir du progrès qu'au besoin de relever une partie des ruines. Ce n'est pas à dire que M. Thorold Rogers ne partage pas plus d'un préjugé anglican sur l'intolérance du papisme, et qu'il ne voie pas dans la Réforme une œuvre de justice et de vérité rendue nécessaire par les fautes du catholicisme. Les pages sur le XIXe siècle sont écourtées, et quelques lecteurs en trouveront certaines affirmations un peu tranchantes. La conclusion, c'est que le remède aux maux actuels est dans le développement du trade-unionisme, qui ressuscitera les anciennes ghildes du moyen âge.

20. — Précisément M. Paul de Rousiers vient de diriger, avec un esprit parfait d'investigation, l'enquête que le Musée social de M. le comte de Chambrun faisait faire sur *le Trade-unionisme en Angleterre*. M. de Rousiers et ses collaborateurs, MM. de Carbonnel, Festy, Fleury et Wilhelm, font très bien ressortir les qualités morales qui ont permis aux ouvriers anglais de porter leurs trade's-unions au point où elles sont parvenues. Des chapitres spéciaux concernent l'industrie du bâtiment, l'agriculture, les *dockers*, l'industrie minière, la construction navale, les mécaniciens et l'industrie textile. Peut-être la question du néo-trade-unionisme est-elle exposée un peu trop brièvement, en même temps que l'optimisme de l'auteur l'aurait empêché de signaler l'infiltration des idées socialistes dans plusieurs des trade's-unions. Beaucoup plus lente sans doute que sur le continent, cette invasion du socialisme n'en mérite pas moins d'attirer l'attention et de provoquer une certaine inquiétude, surtout après les congrès de Swansea, de Belfast et de Norwich.

21. — *Le Socialisme et le congrès de Londres*, par M. Hamon, ne nous écarte guère de ce sujet. J'avoue toutefois que le bizarre procédé de composition que cet auteur avait employé pour sa *Psychologie de l'anarchiste socialiste* m'avait fait attendre pour cette fois-ci moins bien que je n'ai trouvé. Ce n'est pas que les idées du volume nouveau soient davantage les miennes, tant s'en faut; mais les comptes rendus sont sobres, les appréciations sont brèves, et la masse de notes et de documents qui s'y trouve n'est point à dédaigner. M. Hamon donne d'abord un aperçu général du socialisme, qui n'a rien de bien neuf; puis il entre dans une étude substantielle des forces et des organisations socialistes dans tous les pays du monde; enfin il fait un exposé complet de tout ce qui s'est passé au dernier congrès socialiste international, tenu à Londres du 27 juillet au 1er août 1896. Les discussions y ont été aigres, presque continues, de manière à donner un avant-goût peu attrayant de ce que deviendrait le monde si les socialistes parvenaient à le conquérir. En conclusion M. Hamon, qui person-

nellement est un allemaniste, se plaint qu'à Londres les votes aient été émis par nationalité, sans qu'on ait tenu compte des proportions de délégués et de mandants; il s'élève contre la tendance des trade-unionistes à voir des anarchistes partout; il condamne sévèrement l'esprit d'autoritarisme et d'intolérance dont les membres du congrès ont fait montre en toute occasion (p. 181 et suiv.). Dans l'ensemble, on peut prendre le volume pour un plaidoyer du socialisme français contre la « démocratie sociale » allemande; l'auteur affecte de vanter le nombre et l'intelligence des socialistes français, beaucoup supérieurs selon lui à leurs frères ou rivaux d'Allemagne, et il semble bien qu'il veuille faire rendre aux groupes français la direction du socialisme international, qui paraissait leur avoir été enlevée sous l'influence du marxisme.

22. — Les *Praktische Massregeln zur Bekæmpfung der Arbeitlosigkeit*, de M. de Meyerrinck, nous transportent dans un autre monde. L'auteur a voulu exposer d'abord ce que les divers États ont fait pour donner de l'ouvrage aux ouvriers sans travail, aux mendiants et aux vagabonds, comme aussi pour les corriger s'il y a lieu ; il examine ensuite si les moyens employés en Allemagne ne peuvent pas être perfectionnés. Ce travail ne manque pas d'intérêt pour ce qui concerne l'Allemagne. Ailleurs il est très incomplet. Ainsi pour la France, après quatre lignes — ni plus ni moins — données aux dépôts de mendicité, il déclare que « en fait d'établissement d'assistance par le travail, il n'en existe qu'un seul pour toute la France, la maison hospitalière pour les ouvriers sans asyle (*sic*) et sans travail de la rue Fessart, à Belleville » (p. 76). Je doute que le parallèle entre les temps actuels et l'ancien régime industriel soit exact; je trouve aussi les conclusions bien empreintes de socialisme d'État genre Bismarck, ce qui n'exclut nullement les termes peu flatteurs employés à l'adresse des « démocrates sociaux. »

23. — Nous préférons beaucoup, dans le même genre, quoique sur un autre sujet, *les Études sur les pensions ouvrières d'invalidité et de vieillesse*, par M. Jules Dallemagne. L'auteur, « à la demande, dit-il, de quelques amis de l'Union catholique et de la Fédération ouvrière (de Belgique), » s'est proposé « l'analyse des principaux documents sur la question et l'exposé, aussi exact que possible, de ce qui se fait dans notre grande industrie, en faveur des ouvriers, au point de vue des pensions; » puis il a résumé la loi allemande et ses conséquences au point de vue de la bienfaisance publique. C'est un travail admirablement documenté; on y trouve le sommaire, sinon le texte, de tous les projets qui ont attiré l'attention, avec nombre de tableaux intéressants. Plusieurs de ces documents seraient difficiles à consulter ailleurs, par exemple les projets de pensions ouvrières présentés au congrès démocratique chrétien de Charleroi, les 24 et 25 septembre 1896. M. Jules Dallemagne est déjà bien connu comme secrétaire de l'Association des

patrons catholiques belges; ici, quoique très sobre d'appréciations personnelles, il a montré le bon sens, le tact et la haute compétence dont tous les mémoires rédigés par sa plume portaient heureusement la trace.

24. — M. Hector Lambrechts nous donne, de son côté, une excellente étude sur *le Travail des couturières en chambre et sa réglementation*. En quelques pages aussi pleines que sobres, il signale les plaies trop réelles du *sweating system* des ouvrières de l'aiguille ; seule la Belgique, probablement par suite de la situation officielle que l'auteur y occupe, est exceptée de ce rapide tableau. En examinant les remèdes ou les palliatifs à adopter, M. Lambrechts rejette avec raison la solution simpliste, qui consisterait à supprimer l'atelier domestique pour le remplacer par la manufacture; il préconise, avec beaucoup de sens, divers moyens tendant à l'amélioration simultanée des détails du régime actuel. Tout au plus faisons-nous nos réserves contre le vœu qu'il ne soit plus permis d'envoyer du travail à l'aiguille à faire dans les campagnes (p. 84).

25. — Les *Questions du temps présent*, collection populaire et de petit format qui contient généralement de bonnes choses, viennent de s'enrichir d'un opuscule de M. Arthur Fontaine, *les Grèves et la conciliation*. C'est une étude simple et familière, fort bien pensée également, sur les grèves et la manière de les prévenir par des conseils de conciliation et d'arbitrage. Les notions générales sur la conciliation et l'arbitrage, sur les conflits juridiques et les conflits sociaux, sur les conseils d'usine, les conseils de métier et les conseils régionaux, sont bien exposées. L'appendice donne le texte des statuts des conseils de conciliation et d'arbitrage de Bascoup, de Nottingham et de Cholet.

26. — M. Jules Huret avait eu l'idée d'interviewer des personnalités des mondes les plus divers pour leur demander à toutes : « Que pensez-vous de la question sociale ? » Ce sont ces articles qui, parus jadis dans le *Figaro*, viennent d'être publiés de nouveau en volume. Il en résulte un kaléidoscope de descriptions, d'idées, de tableaux et de systèmes. MM. Eugène Pereire, de Mun, Rothschild, Brousse, Jules Guesde, Mgr Ireland, le général Booth et le prince de Lichtenstein viennent causer tour à tour devant le public. Parfois M. Huret a visité les usines au lieu de questionner les hommes : alors il nous parle du Creusot, des ateliers russes, des paysans français et des *mirs*. Par malheur tout cela est superficiel. L'auteur est un reporter parisien avec une plume facile et beaucoup d'esprit : mais, outre que les qualités d'un article de journal sont facilement des défauts pour un livre, on peut se demander si M. Huret rend bien fidèlement, avec toutes leurs nuances, la pensée de ceux qu'il a mis sur la sellette. Il y a des personnages dont le soi-disant portrait ressemble fort à une caricature ; et les lettres rectificatives que M. Huret s'est attirées de MM. de Mun, de la Rochefoucauld et Alphonse

de Rothschild, laissent planer plus d'un doute à l'égard de ceux des interviewés qui n'ont pas protesté. Dans le fond M. Huret, qui ne paraît pas connaître les questions économiques et industrielles, a des sympathies marquées pour le socialisme. Même avant de le laisser deviner par sa manière de mettre en scène ses interlocuteurs, il le donne suffisamment à entendre dans l'avant-propos, en accusant les adversaires du socialisme de n'opposer « à l'organisation des forces ouvrières et à l'idéal de matérialisme scientifique » que « des effronteries historiques à la Bossuet et à la Loriquet, des principes économiques qui furent d'actualité au temps des diligences » (p. 7). Deux lettres-préfaces ouvrent le volume, l'une de M. Jaurès, l'autre de M. Deschanel. Le premier s'y montre plus franchement collectiviste et tout aussi blasphémateur qu'il l'est à la Chambre ; quant à M. Deschanel, désireux peut-être de ne pas trop détonner sur l'ensemble, il paraît faire au socialisme certaines concessions fort exagérées.

27. — On savait qu'Adam Smith avait fait des cours à Glasgow, entre 1752 et 1763, comme professeur de philosophie morale, mais on croyait que rien n'en avait été conservé et que ses amis avaient détruit fidèlement toutes ses notes, comme il l'avait demandé lui-même, soit à Hume en 1773, soit à James Hutton et à Black en 1790, quelques jours avant sa mort. Or, précisément un avocat anglais, M. Ch. Maconochie, vient de révéler qu'il possède un manuscrit, sinon d'Adam Smith lui-même, au moins d'un copiste qui aurait relevé, en 1766, les notes d'un étudiant. C'est ce manuscrit qui vient d'être publié. M. Edwin Cannan en a fait faire une édition très soignée; il y a mis une introduction des plus intéressantes, et il l'a enrichie de notes et de nombreuses références. La première partie de ces *Lectures* est consacrée à la justice; la seconde, à la police (ou plus exactement à certaines questions essentielles de l'économie politique, telles que la division du travail, la monnaie, la balance du commerce, l'intérêt, etc.); les trois dernières parties, très courtes et réduites à quelques pages, s'occupent des impôts, de l'armée et du droit international. L'éditeur a soigneusement rapproché tous les passages correspondants de la *Richesse des nations*. On a ainsi les éléments d'une étude fort intéressante sur la manière dont les idées d'Adam Smith se sont formées. M. Cannan, à ce propos, discute s'il est vrai qu'Adam Smith, publiant sa *Richesse des nations* en 1776, ait puisé ses idées dans les *Réflexions* de Turgot, parues dès 1770 dans les *Éphémérides du citoyen*, ou s'il n'est pas plus exact de supposer que Turgot ait puisé les siennes dans les cours d'Adam Smith, professés au plus tard en 1763. Évidemment l'amour-propre national des Anglais ne peut pas rester indifférent à la solution.

28. — Je reconnais de bonne foi que si MM. Stegmann et Hugo ont voulu faire avancer le socialisme en lui donnant son manuel, *Handbuch*

des Socialismus, ils auront réussi également à aider tous ceux qui voudront le connaître pour le combattre. Ce manuel, en forme de dictionnaire biographique, entremêlé çà et là de monographies un peu plus étendues sur des systèmes ou des institutions socialistes, sera une mine féconde de renseignements, surtout sur les hommes. Tout l'état-major présent et passé y défile, à travers le nombre respectable de plus de quatre cents articles.

29. — Le *Staatslexikon* de la *Gœrresgesellschaft* s'achemine rapidement vers sa fin. Nous possédons la 44e livraison, qui commence la lettre U et nous mène jusqu'au mot *Versuch* (tentative).

JOSEPH RAMBAUD.

THÉOLOGIE

Doctoris ecstatici D. DIONYSII CARTHUSIANI **opera omnia in unum corpus digesta** ad fidem editionum Coloniensium, cura et labore monachorum sacri ordinis cartusiensis, favente Pont. Max. Leone XIII. Tomus I. *In Genesim et Exodum* (I-XIX). Montreuil-sur-Mer, imp. de Notre-Dame des Prés, 1896, in-4 de LXXIX-684 p. — Prix : 15 fr., et pour les souscripteurs, 8 fr.

Ce premier volume nous a causé une vraie joie. On rencontrait encore, de temps à autre, en librairie, quelques volumes de Denys le Chartreux, comme ses commentaires sur les Évangiles et sur les épîtres de saint Paul, et c'était une bonne fortune qu'on ne croyait jamais payer trop cher. Nous aurons désormais les œuvres complètes du docteur extatique, l'un des plus grands commentateurs de l'Écriture, philosophe et théologien éminent, auteur ascétique admirable. Le volume que nous avons sous les yeux montre que cette édition sera digne des écrits qu'elle remet au jour et de la piété des Chartreux pour leur grand docteur. Déjà, au XVIe siècle, Théodoric Loer reprochait aux Chartreux de cacher leurs gloires et de tenir ainsi la lumière sous le boisseau ; nous les félicitons d'avoir relevé ce reproche en entreprenant une œuvre éminemment utile et d'une grande importance. L'ouvrage entier comprendra quarante-huit volumes in-4. Personne n'a autant écrit que le vénérable Denys.

Notre volume débute par un bref de Léon XIII adressé au prieur général des Chartreux, et par une belle préface qui contient des détails bibliographiques intéressants. Du sein de cette érudition sort une fleur charmante, l'histoire de ce jeune homme que le Pape envoie à la Chartreuse : il y médite le livre de Denys sur les quatre fins dernières et y trouve le salut : *Certa tibi inde salus*, dit Léon XIII dans la poésie qu'il fit sur ce sujet. Vient ensuite la *Vie du vénérable Denys*, par Théodoric Loer, et enfin la recension de ses ouvrages au nombre de cent quatre-vingt-sept. Alors commencent les beaux commentaires sur les cinq livres de Moïse, d'après les éditions de Cologne, de Pierre et Jean Quentel. Le

commentaire sur la Genèse finit à la page 469; les cent soixante-quinze pages qui suivent nous mènent au chapitre XIX de l'Exode; trois index bien soignés terminent le volume.

Pour caractériser d'un mot la manière du grand commentateur, nous dirons que ses explications sont tout à la fois très riches, très sobres et très élevées, très riches sur tous les points importants, car on trouve en Denys la somme des explications des Pères et des docteurs de l'école, très sobres sur les parties du texte sacré qui sont assez claires par elle-même, très élevées et très pieuses toujours. Quant aux éditeurs, ils méritent les plus grands éloges pour la manière dont ils ont rempli leur tâche. De l'imprimerie de Notre-Dame des Prés est sorti un volume magnifique : l'impression est belle, la correction parfaite. Les volumes suivants seront dignes du premier. LAMOUREUX.

Des Vocations sacerdotales et religieuses dans les collèges ecclésiastiques, par le P. J. DELBREL, de la Compagnie de Jésus. Paris, Poussielgue, 1897, in-12 de XIV-128 p. — Prix : 1 fr. 50.

Le P. Delbrel estime que beaucoup de vocations ecclésiastiques et religieuses se perdent dans les collèges chrétiens, faute de culture et faute de soins, et il a écrit son livre pour attirer sur ce grave sujet l'attention de ses confrères de l'enseignement libre ; c'est donc aux maîtres que ce livre surtout s'adresse ; nous pensons pourtant que beaucoup de parents chrétiens pourraient en faire leur profit, car n'est-ce pas souvent leur faute si les vocations de leurs enfants sont étouffées dans leur germe, et si dans le monde s'étiole et meurt la bonne plante que Dieu et des maîtres chrétiens ont semée ? L'auteur y développe ces quatre idées : Il faut tenir à avoir dans nos collèges de nombreuses vocations sacerdotales et religieuses ; il faut préparer le terrain à la vocation ; il faut semer la vocation ; il faut cultiver la vocation. Et comme l'auteur est un homme d'expérience, et qu'il écrit avec cette conviction que donne l'amour des choses de Dieu, nul doute que les maîtres chrétiens ne tirent profit de son livre, et qu'ils ne travaillent, à son exemple, à multiplier le nombre de ces vocations si nécessaires pour assurer l'avenir de la France chrétienne. P. TALON.

JURISPRUDENCE

Codex sanctae catholicae romanae ecclesiae quem, adnotationibus illustratum, exponit in pontificio seminario vaticano D. HENRICUS MARIA PEZZANI. Romae, Filiziani, 1893 et 1896. Pars prima. *Juris pontificii canones fundamentales*. Gr. in-8 de 178 et 20 p. Pars secunda. *De Personis*. 3 vol. gr. in-8 de XII-1070 et 293 p. — Prix : 18 fr.

Au concile du Vatican et bien des fois depuis, on a réclamé une codification du droit ecclésiastique. Aux tentatives privées déjà faites dans

ce sens, Mgr Pezzani vient d'en joindre une nouvelle. Mais il se rend bien compte que toute rédaction privée demeurera sans autorité officielle, et que seule une codification faite par ordre du Saint-Siège pourra devenir un texte consulté et admis par tous. Aussi, pour suppléer à ce défaut irrémédiable et donner à sa collection une sorte d'authenticité, l'auteur s'est-il appliqué à rédiger ses courts articles en empruntant, autant que possible, le texte même des décisions conciliaires, des constitutions pontificales et des actes des congrégations romaines. Ce projet de codification est encadré dans un commentaire et des notes qui sont l'équivalent d'un véritable traité de droit canonique; on y trouvera les indications des sources, l'exposition de la jurisprudence, les discussions et controverses, enfin tout l'appareil ordinaire d'un cours.

Mgr Pezzani adopte la division classique en trois parties : *Des personnes; des choses; des jugements et des peines;* mais il consacre une première partie à ce qu'il appelle les *lois fondamentales du droit ecclésiastique*, autrement dit, la constitution de l'Église. On y a fort remarqué (can. 48) l'assertion qui autorise le Pape, dans des circonstances exceptionnelles, à se désigner un successeur. C'est dire que l'élection n'est pas le moyen requis de droit divin pour la désignation du Souverain Pontife et qu'on pourra, qu'on devra même y suppléer autrement, si jamais la pratique de l'élection par le Sacré Collège devenait impossible. Ce seul exemple suffira pour montrer le caractère personnel de l'ouvrage. — La deuxième partie, *Des personnes*, est logiquement divisée en six chapitres : *Des fidèles en général; Des fidèles mariés; Des clercs; Des réguliers; Des défunts; Des saints.* On voit sans peine quelles matières du droit ecclésiastique viennent se ranger sous ces titres. Il serait fastidieux d'entrer dans le détail. Je me bornerai à féliciter l'auteur pour sa rédaction heureusement condensée, pour le soin et la richesse de ses références, pour la sûreté et l'ampleur de son exposition. Je pourrais seulement relever quelques omissions de détail, la citation de plusieurs textes apocryphes, la trop grande rareté des notions historiques (quoiqu'il soit en progrès sur la moyenne des ouvrages récents d'origine romaine), enfin les fautes d'impression.

Mgr Pezzani nous promet dans un bref délai les deux autres parties de son cours; elles seront certainement aussi bien accueillies que les deux premières. Sous une forme originale et neuve, son ouvrage est un excellent traité de droit ecclésiastique dans les plus pures traditions romaines.

A. Boudinhon.

SCIENCES

Esquisse d'une philosophie de la religion, par A. Sabatier. Paris, Fischbacher, 1897, in-8 de xvi-415 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce livre est d'un homme de talent. Le style en est remarquable, les sentiments élevés; on y trouve des pages éloquentes, comme toutes les fois qu'un auteur développe cette grande pensée de l'union intime et affectueuse de l'âme humaine avec l'auteur de son être. Car, selon M. Sabatier, cette union est toute la religion. La conscience de l'homme ne s'éveille que par le choc des agents extérieurs, et ce choc est douloureux. De là la nécessité de se tourner vers Dieu pour y chercher le calme, la résignation et l'espérance. Là est l'origine de la religion. La forme la plus élevée de la religion est le christianisme. Jésus-Christ a éprouvé, plus qu'un autre homme (j'exprime la pensée de M. Sabatier), le sentiment de tendre et filiale confiance en Dieu, et il en a laissé le modèle parfait à tous les hommes. S'inspirer de ce modèle, c'est être chrétien. Les rites et les dogmes des églises particulières ne sont que des formes transitoires. Il faut des dogmes, parce que la piété a besoin de se faire une idée de son objet. Mais il ne faut pas tenir exclusivement à un dogme. Toute forme est bonne dans la proportion où elle nourrit la piété. M. Sabatier concilie ainsi, ou croit concilier son christianisme avec l'exégèse nouvelle, avec les sciences, avec la philosophie moderne. Sans doute, la conciliation est assez facile à celui qui abandonne tout.

Un catholique ne peut évidemment admettre un point de vue aussi large. Il nous paraît que l'auteur se laisse entraîner par sa thèse à des assertions trop peu fondées. Représenter Luther et Calvin comme les apôtres de la piété filiale envers Dieu, c'est méconnaître singulièrement leur caractère historique. Nous aurions beaucoup à dire aussi sur ces théories récentes que M. Sabatier adopte si facilement, mais il faudrait faire un volume. Nous préférons marquer l'erreur fondamentale de son livre. La thèse de M. Sabatier pourrait être bonne en principe s'il ne s'agissait que de religion naturelle. On concevrait que l'homme, saisi par un sentiment de reconnaissance et d'amour pour son auteur, exprimât ce sentiment sous des formes variées, suivant les temps et les lieux. Mais il s'agit dans le christianisme de tout autre chose. Il a plu à Dieu de nous élever à un état supérieur à celui de pure créature humaine, à la vision béatifique. Comme dit Musset, qui d'ailleurs n'était pas un modèle de piété chrétienne :

Une immense espérance a traversé la terre.

Cette espérance, M. Sabatier n'y fait aucune allusion. Cependant c'est là l'essence du christianisme. On n'est chrétien qu'autant qu'on vise

au bonheur surnaturel. Jésus-Christ n'est venu sur la terre que pour nous y conduire.

Si M. Sabatier veut bien prendre en considération cette donnée, il comprendra, croyons-nous, facilement, que Dieu, si son Dieu n'est pas purement idéal, a le droit de nous donner des ordres spéciaux et le pouvoir de les confirmer par des opérations exceptionnelles de sa puissance. Ces ordres que la raison ne peut deviner, bien qu'elle puisse en reconnaître la haute sagesse, doivent être promulgués par une institution vivante, visible, s'étendant au monde entier et durant autant que lui. Indépendamment de cette autorité visible, comment les hommes, avec leurs raisonnements incertains et variables, arriveraient-ils à savoir que telle est la volonté de Dieu? La Bible n'y suffit pas, car un livre peut s'interpréter de cent manières.

Vous avez dès lors tout le catholicisme. Les premiers prédicateurs de la Réforme n'ont pas nié cette destinée surnaturelle de l'homme, mais ils ont procédé comme si l'homme pouvait en juger par lui-même. De là à la confondre avec nos destinées naturelles, il n'y avait qu'un pas : M. Sabatier l'a franchi. Quelques-uns de ses collègues le lui reprocheront. A nos yeux, il n'a fait que tirer les conséquences extrêmes du principe protestant. Le protestantisme n'est logique que par la suppression complète du surnaturel. D. V.

Nouvelle Éducation de la femme dans les classes cultivées, par la vicomtesse D'ADHÉMAR. Paris, Perrin, 1896, in-12 de XII-289 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il est des gens qui sont facilement portés à croire qu'on n'a rien fait de bon avant eux et que, par exemple, dix-huit siècles de christianisme ont passé sur le monde sans avoir encore trouvé le secret de bien élever les jeunes filles et de les bien préparer à leur rôle délicat d'épouse et de mère. Tel est ou à peu près l'avis de Mme la vicomtesse d'Adhémar, qui daigne enfin révéler au monde sa formule et ses procédés de régénération intellectuelle et morale sous le patronage de M. l'abbé Naudet et de M. l'abbé Frémont, brillants orateurs, personne n'en doute, et surtout grands réformateurs et prophètes de l'avenir, c'est du moins leur opinion, qui n'est pas d'ailleurs universellement acceptée. Je suis de ceux qui se méfient beaucoup de cette école, ayant constaté, par leurs œuvres mêmes, qu'on s'y grise volontiers de mots, ou, pour employer l'expression de l'un d'eux, qu'on s'y laisse facilement prendre par l'ivresse du verbe et parfois emporter, sur les ailes de l'éloquence, très loin de l'humble domaine du bon sens. Grâce à Dieu, les couvents et pensionnats religieux ne sont pas aussi désertés que Mme d'Adhémar veut bien le dire, et il en sort beaucoup de jeunes filles charmantes qui ne sont point niaises, et qui sont parfaitement capables de bien remplir leurs rôles de femmes et

de mères et d'y faire même preuve des plus hautes vertus. Si je le dis, c'est que je le sais, et je plaindrais Mme d'Adhémar et ses patrons si elle n'avait pas eu l'occasion de faire les mêmes constatations. D'ailleurs je ne nie pas que là comme ailleurs il ne soit possible de mieux faire encore; car toutes choses ici-bas sont perfectibles, et si l'auteur visait simplement les progrès à réaliser dans l'éducation des jeunes filles, je n'y verrais pour ma part nul inconvénient, et je souhaiterais au contraire que tous les intéressés en fissent leur profit. Peut-être quelques idées justes noyées dans un pathos souvent peu clair ne seront-elles pas inutiles aux éducatrices de nos jeunes filles chrétiennes; mais là doit se borner le profit à tirer de ce livre, qui pourrait, du reste, être facilement suppléé par d'autres plus anciens et de beaucoup meilleurs.

Mais, en dehors de ce but général, beaucoup trop large pour sa modeste envergure, l'auteur en vise un autre plus immédiat et plus pratique, c'est la fondation d'un nouvel institut: les dames du préceptorat chrétien, destiné à former de bonnes institutrices pour les familles chrétiennes en même temps qu'à assurer par l'association une organisation meilleure à cette classe intéressante de la société. Le but est louable à coup sûr et l'Institut peut rendre des services, mais non pas sans doute tous ceux que la fondatrice se promet. Nous souhaitons donc que l'Institut se fonde et prospère; mais nous engageons Mme d'Adhémar, qui y semble malheureusement très portée, à faire lire autre chose à ses institutrices que les livres passés et futurs de M. l'abbé Frémont. Je dis futurs, car ce sont ceux-là surtout que l'auteur recommande, ce qui me fait craindre que M. l'abbé Frémont lui-même n'ait eu une trop grande part dans la confection du livre de Mme d'Adhémar, et trop largement collaboré au programme du futur Institut. Ce n'est pas une raison, d'ailleurs, pour que je ne souhaite pas à cet Institut, qui peut rendre des services, un brillant avenir. Mais il sera nécessaire de faire subir à son programme, trop déclamatoire et très délayé, de sérieuses retouches qu'il faudra confier à des hommes d'expérience et de bon sens. P. Talon.

Théories modernes sur les origines de la famille, de la société et de l'État, par Adolphe Posada. Traduit de l'espagnol par Frantz de Zeltner; préface par René Worms. Paris, Giard et Brière, 1896, in-8 de 148 p. — Prix: 4 fr. broché; 6 fr. relié.

La sociologie est une science d'observation. Elle a pour objet la description des sociétés humaines et des éléments qui les composent. Tant qu'elle s'applique à l'étude des faits actuellement ou historiquement connus, sa marche est sûre et facile à contrôler. Mais quand elle aborde les questions d'origine, elle perd pied et substitue l'hypothèse à la méthode d'observation. Depuis une trentaine d'années, sous l'influence des doctrines évolutionnistes, on s'est beaucoup occupé des origines de la

famille et des sociétés humaines. Deux théories sont actuellement en présence. Les uns soutiennent que l'humanité a débuté par un état de promiscuité où la parenté paternelle restait indéterminée, tandis que la mère, par cela même qu'elle était seule connue avec certitude, devenait le véritable chef de la famille. C'est le régime du « matriarcat. » Les autres pensent que le rôle de chef de famille n'a jamais appartenu en fait à d'autres qu'au père. C'est ce qu'on appelle le « patriarcat. » On trouve dans le premier camp Bachofen, Mac Lennan, Morgan, Lubbock, Tylor, Spencer, Giraud-Teulon, et dans le second, Fustel de Coulanges, Sumner Maine, Ihering, Westermark, etc. L'une et l'autre opinion sont habilement défendues ; aussi n'est-il pas facile de s'orienter au milieu de ces contradictions. M. Posada a rendu service aux personnes que cette question intéresse, en résumant les débats avec autant de clarté qu'il peut y en avoir dans un sujet aussi obscur. En effet, que savons-nous des sociétés primitives, en dehors des lumières de la foi et de la révélation? La première société humaine ne se présente ni dans l'histoire ni dans les conjectures de la préhistoire. On a prétendu trouver les éléments du problème dans l'étude des sociétés animales. Mais ces considérations n'ont de valeur que pour ceux qui admettent la descendance animale de l'homme. L'état des sauvages modernes ne nous renseigne pas mieux. C'est par un abus de mots qu'on les appelle des primitifs. Ils ont subi, comme les civilisés, l'influence prolongée des causes nombreuses qui les ont faits ce qu'ils sont. L'éminent professeur estime qu'il faut partir de l'hypothèse du progrès évolutif. Mais il n'admet pas l'hypothèse d'un progrès continu, passant par une série de phases analogues chez tous les peuples et parmi toutes les races, à partir d'un même état initial. Il pense, avec raison, que l'évolution sociologique est un résultat très complexe, où les influences de milieu jouent un rôle considérable, qui modifie la marche de l'évolution.

Sans refuser à personne le droit de puiser aux sources les plus diverses et d'interpréter tous les faits qui, de près ou de loin, intéressent la sociologie, M. Posada discute, avec un grand sens critique, la valeur des hypothèses proposées. Il conclut qu'on ne peut admettre ni la promiscuité primitive absolue, ni l'organisation de la famille reposant à l'origine uniquement sur la femme et sur la parenté maternelle. Il faut tenir compte du sentiment de la jalousie, incompatible avec l'état d'indifférence et de promiscuité. Quel que soit le rôle de la femme dans la famille primitive, l'avantage de la force physique a dû assurer, dès l'origine, une situation prépondérante à l'homme. Il y a des groupes d'animaux qui ne reposent pas exclusivement sur la parenté et des sociétés sauvages où la fonction sexuelle est secondaire. Les nécessités de la vie en commun (Symbiose) ont déterminé l'organisation de la société familiale en vue de l'intérêt collectif. C'est le germe de l'État. Ainsi,

d'autre appui qu'une tradition douteuse. C'est la matière du chapitre troisième, le plus étendu de l'ouvrage (p. 69-144) : sûreté et abondance de l'érudition, finesse du sens littéraire et précision du savoir historique s'y donnent heureusement la main.

Le sujet est ainsi traité à fond, et cependant l'auteur lui-même est loin de se flatter d'avoir toujours réussi dans sa tâche délicate. Bien des contestations demeurent possibles. Néanmoins, en songeant à tant d'autres procès analogues, où se passionnent en sens opposés les amis des lettres et de la philosophie antiques, on applaudira sans réserve à la brève déclaration qui termine le présent volume : « Qu'importe le petit nombre des spécimens qu'une critique rigoureuse nous a permis de considérer comme authentiques? Les sacrifices mêmes que cette critique nous a imposés n'ont fait que rendre plus pure et plus vraie l'image, enfin retrouvée, de l'art et du génie de Simonide. » C. Huit.

Étude sur les Bucoliques de Virgile, par A. Cartault. Paris, Colin et Cie, 1897, in-12 de viii-507 p. — Prix : 5 fr.

« Le but de ce travail est de dégager aussi nettement que possible ce que nous pouvons savoir de la jeunesse de Virgile et d'étudier la formation de son talent poétique. La méthode consiste à mettre en pleine lumière ce que nous apprennent les Bucoliques, à exclure ce qui, chez les biographes et les commentateurs, peut n'être qu'une induction tirée du texte parfois mal compris. » Ces lignes, qui se lisent en tête de l'*Avertissement*, donnent une très juste idée du livre. Rarement, jamais peut-être œuvre classique n'a été fouillée et annotée avec un soin aussi minutieux : pas un nom propre n'est oublié, pas une imitation, pas une allusion directe ou cachée ne passe inaperçue. On citerait, je crois, difficilement quelque publication ancienne, moderne ou même contemporaine sur le sujet qui n'ait été compulsée par le docte professeur de la Sorbonne, lequel nous offre, en outre, un précieux contingent de réflexions et de recherches personnelles. Il est à supposer que certaines de ses conclusions seront à leur tour discutées : mais il paraît difficile, sinon impossible, de verser désormais au procès de nouveaux documents. Au reste, le tout se présente, sauf exceptions, sous forme d'une suite de notes plutôt que d'une rédaction complètement ordonnée.

Le premier chapitre nous entretient des « protecteurs et amis de Virgile, » et en particulier de l'influence exercée par Pollion sur les progrès du jeune poète : le second établit par de judicieuses considérations que les Églogues ne se sont pas succédé dans l'ordre traditionnel, imaginé d'ailleurs presque au lendemain de la mort de Virgile. A maintes reprises M. Cartault met son lecteur en garde contre l'abus de l'interprétation allégorique : voici, par exemple, comment il s'exprime à propos de la IVe Églogue, objet de tant de commentaires imprévus

commence, dans les Universités allemandes, l'enseignement sérieux des mathématiques; mais c'est l'Italie qui produit les maîtres et les savants les plus habiles : Battista Alberti et Luca Paciuolo; les travaux de ce dernier sont déjà considérables; ceux de Chuquet et Lefèvre, en France, méritent aussi d'être mentionnés.

Avec le XVIe siècle, on entre dans une période mieux connue et plus riche en découvertes dans le domaine des sciences exactes, quoiqu'il faille descendre jusqu'au XVIIe siècle pour voir les géomètres en possession de cette merveilleuse méthode qu'on a appelée le calcul infinitésimal, dont l'emploi a été aussi fécond en résultats dans les mathématiques, que la méthode expérimentale dans les sciences physiques et naturelles. On lira avec un vif intérêt l'étude que M. Cantor a faite de la grande question de priorité entre Newton et Leibnitz, relativement à l'invention du calcul différentiel et intégral; le dernier fascicule paru (de 1700 à 1726) traite à fond le sujet des origines du haut calcul et sera peut-être considéré par les connaisseurs comme la partie la plus remarquable de ce beau livre, digne d'un bon historien et d'un grand géomètre.

H. Courbe.

LITTÉRATURE

De l'authenticité des épigrammes de Simonide, par Amédée Hauvette. Paris, Alcan, 1896, gr. in-8 de 160 p. — Prix : 5 fr.

Les questions d'authenticité, si volontiers abordées et approfondies en Allemagne, ont généralement trouvé peu de faveur en France : depuis quelques années seulement elles commencent à faire l'objet de travaux méthodiquement conçus et consciencieusement poursuivis. De ce nombre est le présent volume rédigé par M. Hauvette avec la collaboration de quelques-uns des meilleurs élèves de son cours de Sorbonne.

Le premier chapitre, comme il est naturel, est consacré à l'étude critique des textes où se sont conservées les épigrammes attribuées à Simonide. La multitude des monuments épigraphiques rendus à la lumière au cours de ce siècle ne suffit pas pour trancher ce genre de difficultés, puisqu'à l'époque classique les inscriptions métriques, funéraires ou votives, ne portent jamais le nom du poète qui les a composées. Comme Platon, comme Lysias, Simonide a dû plus tard à sa renommée d'être proclamé l'auteur de pièces versifiées dont l'origine était mal connue. « On ne prête qu'aux riches, » ainsi que le rappelle judicieusement M. Hauvette.

Mais alors, quel procédé adopter pour faire le départ entre l'authentique et l'apocryphe? Le voici : établir quelles sont, parmi les épigrammes, celles que des témoignages concluants font remonter avec certitude à Simonide (M. Hauvette en compte vingt) : puis les soumettre à une étude approfondie capable de servir de base à la discussion de celles qui n'ont

d'autre appui qu'une tradition douteuse. C'est la matière du chapitre troisième, le plus étendu de l'ouvrage (p. 69-144) : sûreté et abondance de l'érudition, finesse du sens littéraire et précision du savoir historique s'y donnent heureusement la main.

Le sujet est ainsi traité à fond, et cependant l'auteur lui-même est loin de se flatter d'avoir toujours réussi dans sa tâche délicate. Bien des contestations demeurent possibles. Néanmoins, en songeant à tant d'autres procès analogues, où se passionnent en sens opposés les amis des lettres et de la philosophie antiques, on applaudira sans réserve à la brève déclaration qui termine le présent volume : « Qu'importe le petit nombre des spécimens qu'une critique rigoureuse nous a permis de considérer comme authentiques ? Les sacrifices mêmes que cette critique nous a imposés n'ont fait que rendre plus pure et plus vraie l'image, enfin retrouvée, de l'art et du génie de Simonide. » C. Huit.

Étude sur les Bucoliques de Virgile, par A. Cartault. Paris, Colin et Cie, 1897, in-12 de viii-507 p. — Prix : 5 fr.

« Le but de ce travail est de dégager aussi nettement que possible ce que nous pouvons savoir de la jeunesse de Virgile et d'étudier la formation de son talent poétique. La méthode consiste à mettre en pleine lumière ce que nous apprennent les Bucoliques, à exclure ce qui, chez les biographes et les commentateurs, peut n'être qu'une induction tirée du texte parfois mal compris. » Ces lignes, qui se lisent en tête de l'*Avertissement*, donnent une très juste idée du livre. Rarement, jamais peut-être œuvre classique n'a été fouillée et annotée avec un soin aussi minutieux : pas un nom propre n'est oublié, pas une imitation, pas une allusion directe ou cachée ne passe inaperçue. On citerait, je crois, difficilement quelque publication ancienne, moderne ou même contemporaine sur le sujet qui n'ait été compulsée par le docte professeur de la Sorbonne, lequel nous offre, en outre, un précieux contingent de réflexions et de recherches personnelles. Il est à supposer que certaines de ses conclusions seront à leur tour discutées : mais il paraît difficile, sinon impossible, de verser désormais au procès de nouveaux documents. Au reste, le tout se présente, sauf exceptions, sous forme d'une suite de notes plutôt que d'une rédaction complètement ordonnée.

Le premier chapitre nous entretient des « protecteurs et amis de Virgile, » et en particulier de l'influence exercée par Pollion sur les progrès du jeune poète : le second établit par de judicieuses considérations que les Églogues ne se sont pas succédé dans l'ordre traditionnel, imaginé d'ailleurs presque au lendemain de la mort de Virgile. A maintes reprises M. Cartault met son lecteur en garde contre l'abus de l'interprétation allégorique : voici, par exemple, comment il s'exprime à propos de la IVe Églogue, objet de tant de commentaires imprévus

depuis le commencement de l'ère chrétienne : « Après s'être occupé d'introduire dans la littérature latine les bergers-poètes de Théocrite, Virgile tout à coup manifeste des ambitions bien autrement grandes et élevées. C'est le sort de son pays qui le passionne : il veut faire œuvre politique et sociale.... Son style prend une gravité toute spéciale, mais l'imagination reste pauvre et la conception faible. » D'autre part, il convient de reconnaître que là même où il marche sur les pas de son modèle sicilien, l'auteur des Bucoliques marque tous ses emprunts d'une empreinte qui n'appartient qu'à lui.

La Ire Églogue amène M. Cartault à parler des flatteries tant de fois reprochées à Virgile : « Du premier coup il pousse à l'extrême l'expression de sa reconnaissance. L'hyperbole est d'autant plus désagréable qu'Octave ne faisait en somme qu'excepter le poète d'une mesure violente et brutale. » Mais a-t-on suffisamment remarqué que tout à côté, par la bouche de Mélibée, la protestation s'exprime avec une égale éloquence et un surcroît d'énergie?

Un dernier exemple suffira pour faire connaître un autre genre d'intérêt qui s'attache à l'ouvrage. On sait que dans la VIe Églogue Silène prisonnier, obligé de racheter sa liberté par ses chants, déroule le vaste tableau de l'origine du monde. D'où vient, peut-on se demander, l'idée première de cette violence? « De la croyance que pour tirer des dieux prophétiques ayant la connaissance des choses de la nature les révélations dont on a besoin, il faut les surprendre et s'imposer à eux par la force. » Quant à la théorie philosophique qui se laisse apercevoir au fond de cet épisode, M. Cartault affirme qu'elle n'a pu être inspirée à Virgile que par une méditation complète et approfondie du chef-d'œuvre de Lucrèce.

Après l'explication détaillée de chacune des dix Églogues, un treizième et dernier chapitre contient sous ce titre : *Les Réalités rustiques* (traduction telle quelle dans notre langue de l'expression allemande *Realien*), une sorte de dictionnaire des personnages, coutumes, mœurs, croyances et institutions dont la connaissance exacte importe au lecteur érudit des Bucoliques. C. Huit.

La Vie et les livres (3e série), par Gaston Deschamps. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de 336 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les articles que publie M. Gaston Deschamps dans un grand journal du soir méritent entre tous les honneurs du volume. D'abord les sujets en sont choisis parmi les plus intéressants de l'actualité littéraire et mondaine; il n'y en a aucun, dans cette *Troisième série*, qui puisse laisser indifférent un esprit cultivé : *La Littérature et la Démocratie*, *le Roman et les Gens du monde*, la poésie de *Verlaine* et de *Henri de Regnier*, etc., etc. Ensuite, ces articles de journal ne sont pas des articles de journal : par les proportions plus étendues (quelques-uns ont cinquante

pages), par « l'écriture » plus soignée, par la quantité et la valeur de documents mis en œuvre et d'idées remuées, ils se rapprochent des *Essais* les plus dignes d'être conservés, dignes au moins de vivre plus que ce que vivent les innombrables « éphémérides » qui se disputent notre attention et qui encombrent notre corbeille à papier. Ils sont plus qu'agréables à lire ; ils peuvent être utiles à consulter, et il est bon de les avoir sous la main, dans sa bibliothèque. Ils portent la trace d'une forte culture, d'une érudition étendue et précise, du goût pour les idées générales et de l'habitude des idées élevées. Ils ne sont gâtés ni par le pédantisme scolaire que garde l' « ancien élève de l'École normale » quand il veut rester sérieux, ni par le pédantisme mondain qu'il contracte quand il s'évertue pour paraître léger et parisien; ils sont graves, ils sont solides, ils sont bien composés, ils sont clairs, oh ! très clairs ! ils appellent un chat un chat, et M. Zola le plus pauvre de nos penseurs; ils n'enveloppent et ne dissimulent pas la pensée de l'auteur dans des formules d'une laborieuse ironie et d'une hypocrite politesse ; ils sont l'œuvre d'un homme sérieux qui n'a pas peur d'être appelé un « pion, » mais qui sait être intéressant et spirituel, sans y trop tâcher d'ailleurs. La sincérité n'a pu en être contestée que par ceux qui se sont sentis atteints dans leurs vanités ou leurs amitiés. Est-ce à dire que nous acceptions comme indiscutables tous les jugements de M. G. Deschamps, et que nous voulions nous en porter garants ? Pas le moins du monde. Mais il nous tardait de rendre hommage au talent et au caractère du critique qui a mérité d'être appelé un « assassin » par M. Zola, pour avoir refusé de voir dans *Rome* une œuvre estimable. CH. ARNAUD.

Le Roman de mes romans, par HECTOR MALOT. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 315 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cinquante-huit romans (en vente chez le même éditeur), quarante ans de production, quelques gros succès, une notoriété qui est presque de la gloire.... en Angleterre et en Allemagne, sinon en France (c'est l'auteur lui-même qui nous donne ces renseignements, avec une modestie non exempte de fierté) : voilà la matière et l'excuse de ce volume. Quand on a l'honneur de fournir à l'Angleterre « de petits livres pour servir à l'étude de notre langue, » on est excusable de croire qu'on doit à ses contemporains l'histoire de ces petits livres. L'auteur dit « le roman ; » est-ce pour indiquer qu'il n'a pas respecté la vérité ? Je crois plutôt que c'est pour nous avertir, dès et par le titre, qu'il n'a pas toujours respecté cette langue qu'il enseigne aux Anglais ! La propriété dans les mots, l'heureux choix, le pittoresque, M. Malot ne s'en est jamais inquiété outre mesure, pas plus que des qualités de la phrase ou de la valeur des pensées. L'à peu près lui suffit. « Ceux qui n'aiment pas ça sont avertis » (p. VIII); ce sont des pédants, ce sont des artistes, et M. Malot sait trop ce qui

fait réussir un feuilleton pour se permettre d'être jamais un pédant ou un artiste. Le récit de sa visite au Vatican, dans les pages 110 à 123 du présent volume, est tout à fait caractéristique de son genre d'esprit : c'est clair, c'est plat, mais c'est intéressant; c'est la conversation d'un notaire de province qui aurait de la verve, mais pas la moindre prétention à la littérature ou à la philosophie. Il s'étonne des « règles d'étiquette » qui président aux audiences du Pape : « Je me disais que c'étaient là des règles bien sévères chez celui qui se croyait le Vicaire de Jésus, né dans une étable! » Et ceci vous donne la hauteur, la largeur et la profondeur de l'esprit qui a conçu les cinquante-huit romans, « en vente chez le même éditeur, » et le roman de tous ces romans. « Comment il a eu l'idée de chacun de ces ouvrages, comment il l'a étudié, où il a pris ses personnages, dans quelles conditions il l'a exécuté, » s'il était malade ou bien portant, si son éditeur a été généreux ou « grigou, » etc., etc., etc., c'est ce qu'apprendront ces trois cent quinze pages. Pour en saisir tout l'intérêt, il faut peut-être avoir lu les cinquante-huit romans; mais pour en comprendre le mérite littéraire, il suffit d'en lire quelques-unes. La valeur « documentaire » est plus considérable; c'est une des manifestations les plus curieuses de cette « hypertrophie du moi, » qui est le résultat fréquent et la punition de certains succès. Elle a cela de curieux qu'elle n'est pas trop impatientante; il y a une bonhomie qui est très rare dans ces étalages de la personnalité. L'auteur a cherché son plaisir plus que sa glorification : c'est si bon, après quarante ans de travail, de retrouver le souvenir de chaque effort, de chaque succès! Il a cherché peut-être aussi l'utilité des apprentis romanciers, en les introduisant ainsi dans son atelier et en les initiant à tous les détails de sa journée d'ouvrier littéraire. Bref, si ce livre étonne ceux qui pensent, avec M. Brunetière, que « M. Malot s'est fait du genre honnêtement ennuyeux comme son domaine privé, » il paraîtra excusable et peut-être même intéressant à ceux qui partagent l'avis de M. Taine sur le « talent original et solide, » bien qu' « incorrect, » de l'auteur des *Victimes d'amour*, lequel n'avait pourtant pas écrit encore *Sans famille*, lorsque M. Taine lui décernait ce brevet reproduit en belle place aux premières pages du *Roman de mes romans*. C. A.

HISTOIRE

En Amérique. Souvenirs de voyages et notes scientifiques, par H. de Varigny. Paris, Masson, s. d., in-18 de 300 p. — Prix : 3 fr. 50.

Chargé d'une mission scientifique il y a deux ans, M. de Varigny dut visiter Chicago et les principales villes de l'est des États-Unis. C'est le résultat de ses observations qu'il nous donne dans le présent volume.

L'auteur n'a nullement prétendu écrire un traité didactique, mais seulement relater ses impressions au jour le jour. Cela ne l'a pas empêché de beaucoup observer, et il est peu de questions qu'il n'ait pour le moins touchées en passant. Voilà précisément, à notre avis, ce qui fait le charme et le mérite tout à la fois de son livre. Il n'est à peu près personne, dans la masse du public lettré, qui n'y trouve de quoi l'intéresser. On ne parcourra pas notamment, sans un vif sentiment de curiosité, ce qu'il nous dit de l'exposition de Chicago, à laquelle sans doute, malgré certaines lacunes et imperfections, on n'a peut-être pas rendu toute la justice à laquelle elle a droit. Il faut reconnaître que les autres cités des États-Unis ne se sont pas montrées sur ce point animées d'un bien vif sentiment de confraternité. Telle autre ville populeuse, jalouse du succès de sa rivale, n'a pas mieux demandé que de rabaisser le mérite d'une exposition qui n'avait pas eu lieu chez elle, et les critiques trop vives des journalistes américains n'ont pas manqué d'être accueillies en Europe comme autant de jugements sans appel. Ce que dit M. de Varigny de la question noire dans la grande république américaine semble de nature à rectifier plus d'une idée en vigueur de ce côté-ci de l'Atlantique. La philanthropie des hommes du nord a bien pu aller jusqu'à tirer les nègres d'esclavage, elle n'a pas du tout eu pour effet de les rendre sympathiques à leurs libérateurs, et dans plusieurs États, aujourd'hui encore, les mariages entre gens de couleur et blancs sont punis par la loi. Toutefois, le péril noir ne semble réellement pas fort à craindre, l'accroissement de la population blanche étant trop considérable par rapport à celui des fils d'Africains. Quant à la race indienne, elle continue à décroître, sauf dans quelques localités restreintes où les enfants des anciens Peaux-Rouges sont résolument entrés dans la voie de la civilisation. Somme toute, il ne se passera plus qu'un bien petit nombre de générations avant qu'elle se soit tout à fait fondue avec les descendants d'Européens.

Disons un mot, en passant, de la question des bisons. Ils ont été presque exterminés et à présent on conserve avec un soin jaloux ceux qui subsistent encore, et toutes sortes d'efforts sont faits pour empêcher la race de s'éteindre entièrement. Espérons que ce sera avec succès.

Appelons, une fois encore, en terminant, l'attention des lecteurs sur le livre de M. de Varigny. Ils seront surpris de la masse de renseignements que l'auteur a su condenser d'une façon si pittoresque dans un si petit nombre de pages.

COMTE DE CHARENCEY.

A travers l'histoire, études critiques par A. LECOY DE LA MARCHE. Paris, Téqui, 1896, in-18 de III-440 p. — Prix : 3 fr.

Quelques mois avant sa mort, M. Albert Lecoy de la Marche avait eu l'idée de réunir sous ce titre certains comptes rendus développés, pu-

bliés par lui dans divers recueils périodiques, notamment dans *la Vérité*, et se rapportant soit à l'histoire de France, soit à la littérature ou aux arts. Nous ne voulons pas ici faire la critique de la critique. On sait quelle était la compétence particulière de l'auteur sur tout ce qui touchait au moyen âge, objet de ses études préférées. La simple énumération des chapitres contenus dans ce volume montrera qu'il savait à l'occasion agrandir le champ de ses recherches et que toutes les périodes de notre histoire lui étaient familières. Ces études font voir avec quel talent il mettait à la portée du grand public le résultat des découvertes historiques, et avec quelle aisance il maniait notre langue. Ajoutons qu'en plus d'une page de ce volume, comme d'ailleurs dans tous ceux qui sont sortis de la plume de M. Lecoy de la Marche, se fait jour le désir d'affirmer des convictions religieuses dont il était fier et de combattre pour elles. Les matières qui composent le présent ouvrage, rangées dans l'ordre chronologique, ont été divisées en deux parties : l'histoire politique et sociale, l'histoire littéraire et artistique. Les chapitres de la première sont les suivants : Les Esclaves et les serfs ; — la Main-morte, son véritable caractère et sa disparition ; — Saint Bernard et son influence sociale; — Maguelone ; histoire d'une ville pontificale ; — Pierre l'Ermite et la première Croisade ; — le Double Esprit des croisés ; — Louis VIII le Lion ; — Blanche de Castille ; — Un Prétendant au trône de France au XIVe siècle ; — la Jacquerie ; — Jeanne d'Arc, sa nationalité et son pays d'origine ; — Jeanne d'Arc dans la littérature anglaise ; — le Cardinal d'Ossat et l'abjuration de Henri IV ; — Louis XIV et le Saint-Siège ; — Marie-Thérèse d'Autriche ; — le Concile national de 1811 ; — De quelques questions controversées. La seconde partie se compose des morceaux suivants : La Faculté de théologie de Paris ; — la Prédication au point de vue littéraire ; — la Littérature nationale au moyen âge ; — Thomas de Cantimpré et son recueil d'anecdotes ; — le Sire de Joinville et ses Mémoires ; — Roger Bacon et ses découvertes scientifiques ; — Froissart et sa chronique ; — Gerson, sa doctrine et ses œuvres ; — Joseph de Maistre ; l'homme et l'écrivain ; — les Origines du théâtre moderne ; — Un nouveau Mystère de la Passion ; — l'Innomée, ou l'Architecture gothique ; — l'Art français en Italie ; — la Question des classiques dans les arts. ALBERT ISNARD.

Le Célibat ecclésiastique au premier siècle de l'Église, *depuis Notre-Seigneur Jésus-Christ jusqu'à l'an 100*, par l'abbé AUGUSTE VASSAL. Paris, Oudin, 1896, in-8 de VIII-701 p. — Prix : 8 fr.

Pour arriver à écrire plus de sept cents pages sur le sujet fort restreint indiqué par le titre que je viens de transcrire, M. Vassal s'est trouvé dans la nécessité d'élargir outre mesure le cadre de son étude, d'abord pour l'objet, ensuite pour le temps. A côté du célibat ecclésiastique, il

est question de continence, de virginité, de chasteté conjugale ; c'étaient là autant de vertus par lesquelles le christianisme tranchait plus vivement sur la corruption païenne. De même, si l'auteur demeure dans les limites du premier siècle en parlant des personnages et des écrits du Nouveau Testament, il dépasse cette limite lorsqu'il place uniformément au premier siècle tous les Pères apostoliques. Il y a plus : afin de fortifier sa thèse par l'exemple des premiers prédicateurs de l'Évangile, M. Vassal entreprend une longue démonstration de l'apostolicité des Églises de Gaule et des autres pays d'Occident ; il admet sans discussion la liste des soixante-douze disciples. Sur chacun des personnages ainsi transportés au premier siècle, comme pour ceux dont la mention se trouve dans les livres du Nouveau Testament, il établit une sorte d'enquête : l'apôtre, le disciple, l'évêque, était-il marié ? a-t-il du moins observé la continence après son ordination ? les documents où il est question de lui nous le représentent-ils comme jouissant d'une réputation de vertu, de chasteté, de sainteté ? Les renseignements positifs sont bien peu nombreux ; beaucoup de ceux que relève l'auteur n'ont pas la valeur probante qu'il croit pouvoir leur attribuer.

Au reste, M. Vassal le reconnaît lui-même dans la conclusion de son travail : « Nous n'avons pas trouvé, dit-il, de loi précise et formelle sur le célibat. Mais si la coutume fait loi, le célibat fut établi dès le premier siècle. » Il me semble impossible de souscrire à cette affirmation, au moins sous cette forme trop générale. Ce qui paraît bien prouvé, c'est l'interdiction, pour les clercs supérieurs, de contracter mariage après l'ordination. La défense d'user du mariage déjà contracté demeure pour moi fort problématique. Mais tout nous porte à admettre que la pratique volontaire de la continence après l'ordination remonte pour les ministres sacrés, surtout pour les évêques, à une tradition apostolique.

A. Boudinhon.

Histoire de l'abbaye de Silos, par D. Marius Férotin, bénédictin de Solesmes. Paris, Leroux, 1897, gr. in-8 de x-368 p. avec 2 plans et 17 planches hors texte. — Prix : 20 fr.

Qui connaissait Silos il y a une vingtaine d'années, avant la vente, à Paris, des beaux manuscrits tirés de cette abbaye, et achetés pour la plupart par la Bibliothèque nationale ou le British Museum de Londres ? Or, en 1880, après l'expulsion violente des religieux de leurs monastères, quelques bénédictins de la congrégation de Solesmes, réfugiés dans cette antique abbaye, en ont entrepris et mené à bonne fin la restauration. Un des moines de cette colonie monastique chargé d'écrire l'histoire de Silos se mit à compulser avec une sorte d'avidité les riches archives que l'abbaye possède encore. Il y trouva des documents importants, nombreux, presque tous inconnus. Il fut amené à étendre ses

recherches aux principaux dépôts littéraires des provinces du nord et du centre de l'Espagne, jusqu'à ceux de la capitale. De ces recherches sont sortis deux ouvrages considérables : *Le Recueil des chartes de l'abbaye de Silos*, dont nous n'avons pas à nous occuper, et *l'Histoire de l'abbaye de Silos*, que nous voulons rapidement faire connaître à nos lecteurs. L'abbaye de Silos, située dans la Vieille-Castille, province de Burgos, est une des plus anciennes et des plus illustres abbayes de l'Espagne. Elle a subsisté jusqu'en 1835, époque de la suppression des ordres religieux par les libéraux espagnols.

L'auteur divise son ouvrage en six parties. La première comprend les origines du monastère, certainement antérieures à l'invasion arabe, mais enveloppées d'ombres épaisses, et s'étend jusqu'à la mort de saint Dominique, dans la seconde moitié du XIe siècle. Son histoire, en réalité, ne commence qu'à sa restauration, au début du Xe siècle, par Fernand Gonzalez, ce premier comte de Castille, célèbre par ses exploits contre les Maures. Saint Dominique trouva cette abbaye dans un état lamentable ; mais, par le double ascendant de sa haute intelligence et de son éminente sainteté, il l'éleva à un très haut degré de prospérité matérielle et spirituelle. Sa grande figure domine toute l'histoire de Silos, dont elle est la gloire et la vie.

La seconde partie va de la mort de saint Dominique (1073) à la réforme bénédictine du pape Benoît XII (1335). C'est, pour l'abbaye de Silos, la période brillante que signalent une suite d'abbés remarquables par l'intelligence, le savoir et les vertus, sous la crosse desquels viennent se ranger successivement des villes et des villages en grand nombre. Mais sous cet éclat extérieur apparaissent les germes de la décadence. L'ère des contestations et des procès est ouverte.

Dans la troisième partie est racontée l'histoire de Silos depuis la réforme de Benoit XII jusqu'à l'union avec la congrégation de Saint-Benoît de Valladolid, en 1512. Cette réforme permet de constater la pauvreté de Silos, qui, néanmoins, gardait son éclat extérieur avec son hôpital et sa léproserie, pauvres aussi, avec ses vastes dépendances, les libéralités et l'amitié des rois de Castille, et sa confrérie de Saint-Dominique qui comptait, au XVe siècle, près de cinquante mille membres, répandus dans les divers États chrétiens de l'Espagne, et ayant à leur tête les rois de Castille, d'Aragon, de Navarre et de Portugal. La commende pénétra à Silos, mais ne put s'y implanter, grâce à son union avec la congrégation réformée de Valladolid. Dès cette époque, où commence la quatrième partie, jusqu'à la suppression des ordres religieux, en 1835, Silos perdit beaucoup de son importance et ne fut plus qu'un membre de la congrégation réformée. Avec ses abbés triennaux, elle jouit du moins de la paix, dans la régularité de l'observance monastique, jusqu'à l'invasion française et aux guerres civiles, qui amenèrent la

suppression des maisons religieuses en Espagne. La cinquième partie est consacrée aux monastères dépendants de Silos, dont l'auteur donne des notices succinctes, mais puisées le plus souvent à des sources inédites.

L'histoire littéraire de Silos forme la sixième partie de l'ouvrage, et ce n'est pas la moins intéressante. Durant sa longue existence, Silos fut toujours un foyer d'étude, plus ou moins ardent, mais qui ne s'éteignit jamais. Son école de copistes a laissé des manuscrits magnifiques; sa bibliothèque, au moyen âge, était une des plus riches de l'Espagne; son activité intellectuelle jeta un grand éclat, surtout durant les trois derniers siècles de son existence, et donna naissance à des écrivains, à des théologiens, à des historiens, à des archivistes remarquables.

Ce qui fait peut-être le principal mérite de ce savant livre, aux yeux des érudits, ce sont les notes placées au bas des pages. Comme l'auteur a eu à pleines mains des documents inconnus avant lui, comme il a tout vu, tout examiné par lui-même et tout relevé, qu'il a eu recours à tous les moyens d'information, soit dans des livres, soit dans sa correspondance avec des érudits, il s'ensuit que ses notes sont très riches, très variées, très détaillées et très abondantes. On y trouve des documents importants donnés *in extenso* ou analysés avec soin ; puis, des éclaircissements ou des renseignements sur les faits de l'histoire générale ou locale, politique ou religieuse, monastique ou littéraire, qui donnent à l'auteur l'occasion de relever bien des erreurs échappées parfois aux maîtres mêmes de l'érudition contemporaine.

La septième partie de l'histoire de Silos est remplie par des appendices. 1° *Les Manuscrits de Silos.* L'auteur fait connaître tous ceux qui existent encore, leur valeur, leur contenu, leur état présent, l'usage qu'on en a fait, les remarques curieuses des copistes, et donne des citations textuelles quand il y a lieu. Les manuscrits qui ont disparu étaient bien plus nombreux. L'auteur ajoute : « Telle qu'elle nous est parvenue, la bibliothèque wisigothique de Silos n'a pas sa pareille au monde, surtout pour le nombre et la valeur de ses livres liturgiques du rite mozarabe. » Ces manuscrits wisigothiques sont au nombre de quarante, échelonnés du IXe au XIIe siècle. 2° *Les Inscriptions de Silos et de ses dépendances.* Il y en a une centaine, dont cinq de la période romaine, inédites ou mal connues ; 3° *Liste des églises dédiées à saint Dominique de Silos.* On en compte plus de cinquante ; 4° *Évêques sortis de Silos*, au nombre de cinq ou six ; 5° *Liste des officiers de l'abbaye de Silos*, abbé, grand prieur, sous-prieur, cellérier.... ; 6° *Liste des artistes connus ayant travaillé pour l'abbaye de Silos et ses dépendances.* Cette liste commence au XIIe siècle et s'achève par les noms des artistes qui ont, récemment, restauré l'antique abbaye; 7° *Les Reliques de l'abbaye de Silos ;* 8° *Les Plans de l'abbaye de Silos ; Silos au XIIe siècle et Silos moderne*, avec des explications détaillées, précises, complètes.

Viennent ensuite les planches hors texte, au nombre de dix-sept, dont trois reproductions de chartes originales, deux du xe siècle, une du xie, qui est celle du célèbre Cid Campeador et de sa femme. Les autres reproduisent le fameux calice de saint Dominique, du xie siècle, avec sa patène et ses pierres précieuses; un coffret en cuivre doré de 1020; des fragments d'architecture et quelques peintures.

En résumé, on peut assurer qu'en Espagne, ni peut-être même en France, aucun ouvrage de ce genre n'est comparable à l'*Histoire de l'abbaye de Silos* pour l'érudition vaste et sûre, pour la méthode parfaite, pour le récit sobre, rapide, clair, pour l'abondance et la valeur des documents qu'il renferme ou sur lesquels il s'appuie. Un pareil début est, pour l'auteur, un engagement, et, pour nous, une espérance qui, nous le savons, ne sera pas trompée. D. L. L.

Beiträge zur Geschichte der französischen Handelspolitik, von Colbert bis zur Gegenwart. von Dr Alexander von Brandt. Leipzig, Duncker und Humblot, 1896, in-8 de xiv-233 p. — Prix : 6 fr.

Le travail de M. Alexander von Brandt constitue une histoire complète de la politique commerciale de la France depuis 1660, ou (pour parler plus exactement) depuis 1789. C'est très rapidement, en effet, que l'auteur a parlé de la politique successivement suivie sous les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI en matière commerciale, et même d'un traité aussi important que celui de 1786. Au contraire, à partir de 1789, et plus encore à partir de 1814, M. von Brandt s'étend avec complaisance sur le sujet, et il retrace avec une grande compétence les variations de la politique commerciale française. L'examen des différentes lois promulguées à l'époque de la Restauration (ch. IV) est excellent; d'un très vif intérêt sont les chapitres consacrés au traité de commerce franco-anglais de 1860 et à ses conséquences (ch. VII), et à la politique commerciale de la troisième République jusqu'en 1895 (ch. VIII). C'est donc surtout une étude d'histoire contemporaine qu'a faite M. von Brandt; il l'a écrite de très bonne foi, avec un grand soin et dans un esprit que fait connaître l'épigraphe du volume, empruntée à Chaptal : « La France est du petit nombre de ces nations privilégiées qui peuvent, pour ainsi dire, se suffire à elles-mêmes. » Un certain nombre de tableaux statistiques, publiés en appendice, complètent le livre de M. Alexander von Brandt, en tête duquel se trouve une bonne bibliographie sommaire du sujet (p. xi-xiii).

Quelques fautes d'impression, surtout dans les noms propres (Lassemas pour Laffemas, p. 3; Neyrnarch pour Neymark, p. 23; Fresmeau pour Fresneau, p. 191) et dans certains titres d'ouvrages (p. xiii, 190: *Documents parlamentaires;* p. xiii : *Revue de l'Économie politique, An-*

nales de commerce extérieur), déparent cet ouvrage où nous n'avons relevé qu'une grossière erreur (l'attribution de la Jamaïque à la France au XVIIe siècle, p. 15). Peut-être M. von Brandt aurait-il dû donner certaines références complémentaires (p. 152, par exemple), indiquer l'édition du *Dictionnaire du commerce* de Savary à laquelle il renvoie de préférence (p. 15, note 2). Tel qu'il est, son livre n'en est pas moins un travail méritoire, utile, pour lequel l'auteur a droit à tous nos remerciements. HENRI FROIDEVAUX.

Le Port des anneaux dans l'antiquité romaine et dans les premiers siècles du moyen âge, par M. DELOCHE (Extr. des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*). Paris, Klincksieck, 1896, in-4 de 112 p. — Prix : 4 fr. 40.

Le mémoire du savant académicien comble une lacune ; ce n'est pas simplement une dissertation archéologique, ce n'est pas non plus une étude des anneaux au point de vue de l'art. L'auteur a voulu préciser le droit de porter un anneau, en métal désigné suivant la condition de la personne, à diverses époques depuis les temps antiques jusqu'à l'époque barbare. Il passe en revue tout ce qui touche à la distinction des classes et, particulièrement, à la condition originelle des personnes.

Primitivement, l'anneau est en fer ; du VIe au IVe siècle, les sénateurs envoyés en ambassade ont seuls l'anneau en or ; pendant deux siècles ensuite, la noblesse sénatoriale, ainsi que les chevaliers *equo publico*, porte l'anneau en or qui, peu à peu, est attribué à la milice et à tous les hommes nés libres ; les affranchis ont l'anneau en argent, les esclaves, la bague en fer. M. Deloche consacre des chapitres particuliers aux Gallo-Romains, aux femmes, aux prêtres païens, aux évêques et abbés chrétiens. Il s'occupe enfin des anneaux sigillaires qui, au moyen âge, furent remplacés par les sceaux et par les signets.

Ce mémoire, rédigé avec l'érudition et la critique qui sont une des qualités des travaux de M. Deloche, offre un grand intérêt et ne peut manquer d'être apprécié par tous ceux qui veulent être mis au courant des institutions et des usages anciens. B.

Fénelon, Erzbischof von Cambrai. Ein Lebensbild, von RICH. MAHRENHOLTZ. Leipzig, Renger, 1896, in-8 de VII-188 p.

Il n'y a pas qu'en France qu'on s'occupe de la vieille querelle de Bossuet et de Fénelon : un Allemand protestant vient de consacrer à l'apologie de l'archevêque de Cambrai un petit volume plein de faits et d'arguments. Ce lettré d'outre-Rhin connaît bien notre grand siècle ; mais il suit non moins les travaux contemporains. Et il semble avoir été tant soit peu impatienté par ce regain de popularité classique qu'on a voulu dans ces dernières années donner à Bossuet. S'il n'a pas suivi les

fameuses leçons de M. Brunetière à la Sorbonne, il a lu avec l'esprit le plus critique les travaux du savant professeur à la Faculté des lettres, M. Crouslé, et surtout il a étudié, non sans indignation, l'ouvrage, déjà vieux de dix ans, de M. Douen, sur *l'Intolérance de Fénelon*. Il est ainsi devenu une sorte de défenseur juré de l'auteur du *Télémaque* et a voulu se porter garant des vertus épiscopales du prélat grand seigneur.

M. Mahrenholtz prend Fénelon à son enfance; il établit la sincérité de sa vocation religieuse; il insiste sur sa tolérance vis-à-vis des protestants, et démontre que, contrairement à Bossuet, il n'approuva jamais la révocation de l'édit de Nantes, et que, tandis que beaucoup de catholiques poussaient Louvois et Louis XIV aux mesures de rigueur contre les dissidents, il n'était préoccupé que de convertir ses ouailles par la prédication, par la persuasion, par la tolérance en un mot. Et il faut avouer que ce système convenait bien plus à son caractère. N'a-t-il pas en politique suivi les mêmes doctrines ? Ses principes pour l'éducation des princes n'étaient-ils pas ceux du sage Ulysse, et ne rêvait-il pas une égalité et une fraternité universelles, dont Bossuet n'avait pas même la notion ? Il y a beaucoup de vérité dans toutes ces observations. Peut-être l'auteur est-il moins heureux quand il aborde les graves questions du quiétisme ou du jansénisme. Fénelon, dans ses luttes théologiques, fut évidemment battu par Bossuet, et il n'accepta sa condamnation que dans la mesure où un évêque orthodoxe ne pouvait faire autrement. M. Mahrenholtz semble mieux inspiré lorsqu'il met en relief les qualités sacerdotales de l'archevêque de Cambrai, en s'appuyant sur ses instructions pastorales et sa correspondance. En résumé, il est curieux de voir un étranger à notre langue, à nos mœurs, à notre religion, connaître si bien son sujet et juger avec une telle impartialité un personnage célèbre, que la mode a, sans motifs, déprécié dans son propre pays.

G. Baguenault de Puchesse.

Souvenirs d'un historien de Napoléon. — Mémorial de J. de Norvins, publié avec un avertissement et des notes par L. de Lanzac de Laborie. T. III, 1802-1810. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-8 de 356 p., portrait en héliogravure. — Prix : 7 fr. 50.

S'il est un homme qui semble avoir été poursuivi par la mauvaise fortune, c'est assurément Norvins, tel que nous le représente le troisième volume de ses *Mémoires*. Sauvé de la captivité par le 18 brumaire, secrétaire général de la préfecture de la Seine, il avait quitté un poste qui lui convenait et un préfet qui l'appréciait pour suivre à Saint-Domingue son ami le général Leclerc. Il s'y était comporté vaillamment; il y avait échappé à la fièvre jaune, — ce fut sa seule chance; mais la faiblesse qui en fut la suite et la mort de Leclerc le forcèrent à revenir en France, sans place et sans grade. L'Empereur lui fit l'accueil le plus

gracieux et il se prit à rêver d'un bel avenir; mais l'hostilité du ministre de la marine Décrès modifia les intentions de l'Empereur : Norvins ne fut pas employé. Il donne d'ailleurs à ce revirement une raison plus profonde et qui doit être la vraie : Napoléon, comme tous les despotes heureux, n'aimait pas ceux qui lui rappelaient un échec, et Norvins était pour lui, à une heure où il n'avait eu que des succès, le témoin vivant de la désastreuse aventure de Saint-Domingue. Repoussé du côté du maître, le malheureux fonctionnaire sans fonctions se retourna du côté de la famille du Premier Consul et des ministres. Joseph, en disgrâce comme lui, l'assure qu'il lui donnera une place dès qu'il sera rentré lui-même en faveur. Joseph est nommé roi de Naples; il tourne le dos à Norvins. A son départ d'Haïti, Pauline, la veuve de Leclerc, lui a promis son appui; rentrée en France, la *diva Paolina* ne songe plus au bras droit de son mari. Talleyrand l'engage à entrer dans la diplomatie et ne lui trouve pas de place. Cambacérès lui promet un titre d'auditeur au conseil d'État, et quand Norvins lui rappelle sa promesse, se contente de lui répondre : « Vous êtes trop vieux. » Joséphine elle-même, malgré l'intérêt qu'elle lui porte, ne peut le tirer de l'obscurité et de l'inaction. Un moment, il jouit à Brienne, — faveur inespérée, — d'un tête-à-tête avec l'Empereur, lui rappelle ses services et ses désirs, obtient une espérance. Quelque temps après, Duroc lui apprend qu'il est désigné pour être maréchal des logis du quartier général impérial dans la campagne qui se prépare contre l'Autriche et doit aboutir à Austerlitz, et c'est Philippe de Ségur qui est nommé. Le malheureux Norvins en est réduit à s'engager dans un corps de formation récente et de courte durée, les gendarmes d'ordonnance, et il finit par échouer, avec un titre assez vague, à la cour du jeune roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte, où les déboires ne lui manquent pas non plus. Ce ne fut qu'en 1810 qu'il obtint enfin un poste sérieux, celui de directeur de la police à Rome, avec le général Miollis.

C'est donc, à proprement parler, le récit de ces déceptions de l'historien de Napoléon que contient ce troisième volume des Mémoires : récit intéressant d'ailleurs, plein d'humour, entremêlé d'anecdotes piquantes. Il est vraiment fâcheux qu'il s'arrête précisément à cette date et que l'histoire du séjour de Norvins à Rome ait été égarée ou volée. Nous perdons là assurément, — ne fût-ce qu'à en juger par l'amusant récit, donné en appendice, d'un voyage de Fouché à Rome, — de curieux chapitres, qui eussent bien complété la très attachante publication de M. de Laborie. Espérons qu'il lui donnera une suite en éditant à leur tour des Mémoires qu'il cite à plusieurs reprises et qui dorment encore dans les cartons, ceux d'un ami de Norvins, le vicomte d'Espinchal.

M. DE LA ROCHETERIE.

BULLETIN

Sacrae liturgiae Compendium. Lectiones liturgicae.... olim habitae ab Em.- J. Pourbaix, episc. titul. Eudociad. ....quas sedulo recognitas, etc. edidit F. X. Coppin. Parisiis, Retaux, 1897, in-8 de xxiii-613 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. le chanoine Coppin, professeur de liturgie au grand séminaire de Tournai, vient de rééditer le *Compendium sacrae liturgiae* d'un de ses prédécesseurs, Mgr Pourbaix, auxiliaire de Mgr du Roussaux. Nous ne saurions trop louer la méthode concise et la lucidité de style avec lesquelles sont exposées dans ce livre consciencieux les multiples prescriptions des rubriques. Les deux savants professeurs, après avoir établi dans une vingtaine de pages les principes de la science liturgique, divisent leur travail en trois grandes parties où sont examinées, par demandes et par réponses, les rubriques du bréviaire romain, celles du Missel et celles du Rituel. Nous aurions peut-être préféré voir donner une plus grande extension à quelques-unes des subdivisions de ces trois parties principales, par exemple aux chapitres consacrés au propre du temps et à celui des saints, qui sont réellement un peu trop succincts, mais cette remarque n'enlève rien au mérite de l'ouvrage destiné surtout aux élèves des séminaires, et condamné par conséquent à ne pas dépasser le volume d'un manuel d'étude. — Les décisions récentes des congrégations romaines ont été fidèlement recueillies et les modifications apportées par elles depuis le commencement de l'impression de l'ouvrage font l'objet d'un chapitre spécial ajouté à la préface.

G. P.

Théorie nouvelle de la vie, par Félix Le Dantec. Paris, Alcan, 1895, in-8 de 323 p. — Prix : 6 fr.

Le Déterminisme biologique et la personnalité consciente, par le même. Paris, Alcan, 1897, in-12 de 158 p. — Prix : 2 fr. 50.

La vie des êtres organisés n'est que la résultante des vies élémentaires des « plastides, » c'est-à-dire des cellules innombrables dont se compose chaque organisme. Et la vie « plastidiaire » ou élémentaire résulte elle-même des réactions chimiques entre les atomes composants de chaque cellule ou plastide. Les cellules naissent, se développent, meurent, laissant la place à de nouvelles cellules, et lorsque le nombre des cellules qui disparaissent surpasse le nombre des cellules nouvelles, c'est le déclin de la vie de l'ensemble, de la vie « polyplastidiaire, » laquelle s'éteint à son tour. Toutefois, la mort de l'organisme peut précéder la mort élémentaire des cellules; elle résulte alors « d'une discontinuité nerveuse » qui empêche la « sommation » des vies élémentaires. Telle est, résumée en quelques mots, *la Théorie nouvelle de la vie*, de M. Le Dantec. Quant aux phénomènes d'ordre moral, intellectuel, volontaire, rationnel, ce ne sont pas, à proprement parler, des phénomènes, mais seulement des « épiphénomènes, » provenance accessoire des phénomènes physiologiques, les seuls vrais phénomènes. Nous avons ainsi l'illusion de la conscience, l'illusion de la volonté, l'illusion de l'intelligence, l'illusion de la raison, rien que des illusions résultant de ce que, étant tous conformés de la même manière, nos sens saisissent les choses également de la même manière. Mais ce que nous prenons pour des vues intellectuelles, pour des actes volontaires, est fatalement déterminé par le jeu de nos organes, lui-même déterminé par l'action des plastides; d'où résulte fatalement que, lorsque la cessation des phénomènes

vitaux est amenée par la mort, à plus forte raison disparaissent les « épiphénomènes, » c'est-à-dire les « illusions » de conscience, de raison, d'âme spirituelle, etc. On le voit, ces deux ouvrages de M. Le Dantec sont une théorie scientifique du matérialisme le plus absolu. Beaucoup de science, beaucoup d'observation, beaucoup de subtilité y sont dépensées pour arriver à des conclusions d'une fausseté manifeste. Pourquoi? Parce que l'auteur a été guidé constamment par une idée préconçue et un principe faux, à savoir : que l'on ne peut et que l'on ne doit raisonner et établir de lois que « pour ce qui frappe nos sens. » C'est nier *à priori*, par une affirmation tranchante et sans preuves, tout un monde de phénomènes, de lois qui dépassent les sens et reposent sur une certitude supérieure même au témoignage de ces derniers.

JEAN D'ESTIENNE.

La Passion de Notre-Seigneur Émile Zola, ou Un Messie devant les Jeunes, par LOUIS PILATTE DE BRINN' GAUBAST (Ajax). Paris, Collection bibliophile de l'Aube, in-8 de 15 p. — Prix : 0 fr. 75.

Cette plaquette n'est autre chose qu'un article quelconque contre M. Zola, dont le titre blasphématoire ne sauve ni n'excuse la banalité. Seulement, elle revêt une forme typographique qui n'est pas ordinaire. Un titre vert, une signature qui ne ressemble pas à toutes les autres, et des dessins de femmes, les unes nues, vertes ou noires, les autres vêtues de longues taches noires. Il y a peut-être parmi nos lecteurs des bibliophiles amateurs de ces sortes d'excentricités. C'est à ceux-là seuls que je signale la plaquette de M. Louis Pilatte de Brinn' Gaubast, qui met une croix au-dessous de sa signature. Il doit être de la famille du Sâr Péladan. P. TALON.

Portraits intimes, par ADOLPHE BRISSON. Deuxième série. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de 358 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre n'est pas très juste. Pour être entré un instant dans le magasin du confiseur Boissier, dans la loge de l'acteur Mounet-Sully, ou dans la chambre de la citoyenne Louise Michel; pour avoir une fois entendu à l'église Saint-Paul le P. Ollivier, au Palais M. Waldeck-Rousseau, a-t-on pour cela pénétré dans l'intime des gens? Pas plus, évidemment, que pour avoir, sa carte de reporter à la main, obtenu cinq minutes d'entretien de la courtoisie de M. Henri de Bornier, de M. Massenet, de l'abbé Daëns ou du prince de Monaco.... Peut-être même, pour recueillir quelques traits piquants, plutôt que d'aller droit aux grands hommes.... du jour, vaudrait-il mieux s'attarder dans l'antichambre et faire causer leurs domestiques. Il n'y a donc rien à apprendre dans ces rapides « interviews, » qui, n'ayant aucune prétention aux idées, devraient en revanche, semble-t-il, être plus riches d'anecdotes. Ce sont, d'ailleurs, toujours les mêmes compliments de convention que l'on sait : M. Brisson, qui écrit évidemment pour les journaux très bourgeois du centre, n'égratigne, avec le P. Ollivier, que les personnalités de droite et de gauche : M. Costa de Beauregard, M. Lockroy ou Mme Séverine. Il a l'admiration qui convient pour Catulle Mendès, Forain et Aurélien Scholl; à plus forte raison pour Yvette Guilbert, Mounet-Sully et Madeleine Brohan. Je note à peine deux ou trois « visites » un peu plus fructueuses que les autres : celles faites à la maison des champs de M. F. Coppée, à la mansarde du bon vieux poète André Lemoyne, et à l'observatoire de M. Camille Flammarion, où l'on voit cette chose étrange : un livre relié « en peau de femme; » et l'on y voit aussi un prêtre qui dispense un astronome du billet de confession nécessaire au mariage, à condition qu'il le laissera prendre part à son voyage de noce en ballon!! G. A.

Histoire générale, rédigée conformément aux programmes des écoles normales primaires, par Édouard Driault et G. Monod. Première année. *Les origines. Histoire ancienne des peuples de l'Orient; histoire grecque; histoire romaine; histoire du moyen âge.* — Deuxième année. *Les Temps modernes (1328-1789).* — Troisième année. *Le XIXe siècle (1789-1896).* Paris, Alcan, 1895-1897, 3 vol. in-12 de VII-516 p., IV-620 p., IV-492 p. — Prix : 3 fr. 50, 4 fr. 50, 3 fr. 50.

C'est après avoir longtemps professé dans les écoles normales que M. Édouard Driault a écrit à leur usage ce cours complet d'histoire. Il n'a pas seulement voulu condenser dans ces trois volumes correspondant aux trois années d'étude les notions historiques que doivent posséder les élèves de ces écoles, il s'est encore attaché à leur montrer, par son propre exemple, comment il faut apprendre aux autres après avoir soi-même appris. Chaque volume comprend autant de leçons que les programmes en supposent pour une année. Chaque leçon forme un tout parfaitement délimité : un court sommaire, placé en tête et divisé en paragraphes, indique les grandes lignes du plan; tandis qu'à la fin se trouve une sorte d'index bibliographique mentionnant les principaux ouvrages qui peuvent permettre de compléter les cours et de les contrôler. En groupant ainsi les faits de l'histoire générale, l'auteur prend soin de faire ressortir ceux qui ont été d'une importance capitale pour le développement de l'humanité. Le texte de l'ouvrage est parfaitement approprié à sa destination. En un nombre de pages restreint, l'auteur a su présenter tous les faits marquants de l'histoire universelle sans que nulle part son récit ressemble à une sèche nomenclature de noms et de dates. Il indique la cause des événements, leurs résultats, leur enchaînement, et son exposition, faite sans parti pris et avec un évident désir d'impartialité, est toujours d'une parfaite clarté. Chaque volume se termine par une revision raisonnée. Agréablement écrit, accompagné de nombreuses cartes et gravures, bien choisies et d'une bonne exécution, le travail de M. Driault a été tenu au courant du mouvement historique, et la revision qu'en a faite M. Gabriel Monod garantit l'exactitude du fond : aussi nous semble-t-il appelé à rendre de véritables services au personnel des écoles normales. Albert Isnard.

Lexicon der deutschen Dichter und Prosaisten des neunzehnten Jahrhunderts, von Franz Bammer. Leipzig, Reclam, 1896, in-16 de 96 p. — Prix : 0 fr. 25.

M. Philippe Reclam, le grand éditeur populaire de Leipzig, nous a envoyé la première livraison du Lexique des poètes et prosateurs allemands du XIXe siècle, qui est donné par M. François Bammer. Dans cette première livraison, l'auteur arrive à la lettre B, et il y aura dix-neuf autres livraisons semblables : il nous est difficile d'apprécier l'ouvrage entier par ce court spécimen, et nous attendrons la fin de cette publication pour en donner une appréciation motivée. Disons cependant que le plan nous paraît intéressant et très pratique; c'est un dictionnaire de contemporains spécial, destiné à rendre service à tous ceux qui s'occupent de littérature. Mensch.

L'Animo di Torquato Tasso rispecchiato ne' suoi scritti, da Felice Vismara. Milan, Hœpli, 1895, in-12 de 159 p.

Cette brève étude sur *l'Esprit du Tasse réfléchi dans ses écrits* est l'un des deux travaux jugés dignes d'une médaille d'argent dans le concours ouvert entre les étudiants des Facultés des lettres et de philosophie des Universités d'Italie, à l'occasion du troisième centenaire de la mort du grand poète. Ce concours, ouvert le 1er janvier 1895, fut clos le 31 mars suivant. Pour qui

connaît l'œuvre du Tasse, ces trois mois sembleront courts. Et, en effet, il n'est sorti de cette épreuve que des travaux qui ne sont pas sans intérêt, comme celui de M. Vismara, mais que l'on peut se dispenser de lire, même si l'on fait profession de « tassisme. » — La « bibliographie du troisième centenaire du Tasse, » qui termine ce petit livre, a été refaite depuis, d'une manière bien supérieure, par M. Angelo Solerti. **Léon Dorez.**

CORRESPONDANCE

A Monsieur Geoffroy de Grandmaison

Monsieur,

Vous avez bien voulu parler aux lecteurs du *Polybiblion* (t. LXXIX, p. 442-445) des *Mémoires du baron d'Haussez*. Je me suis vu associer à cette publication par mon éminent ami le comte de Circourt, et j'ai dû continuer seul une tâche qui n'était pas complètement terminée. C'est ce qui m'autorise à vous remercier d'avoir relevé des erreurs dont parfois la rectification pourra améliorer une édition nouvelle, et aussi à vous adresser quelques observations touchant certaines parties de votre minutieux article.

Vous traitez très favorablement notre introduction, tout en y trouvant un peu longues des digressions sur la décentralisation. Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler ce qui nous y a conduits. Le 14 novembre 1862, Monsieur le comte de Chambord, dans une de ces communications qu'il adressait fréquemment aux royalistes, exposait magnifiquement les avantages de la décentralisation. Sur des notes de M. le comte de Circourt qui réfléchissaient les idées du Prince et par l'ordre de celui-ci, M. Vaillant, directeur du *Vœu national* de Metz, et moi écrivîmes une brochure, *Décentralisation et Régime représentatif*, dont deux éditions furent rapidement enlevées et qui précéda de plus d'un an les travaux analogues de Nancy. J'aime, je l'avoue, à rappeler l'initiative de Monsieur le comte de Chambord, et, dans ce moment où une question qui lui était chère préoccupe tant d'esprits sérieux, il ne nous a pas paru déplacé de nous y arrêter épisodiquement.

Je crains que ce que vous dites de notre bienveillance aimable pour M. d'Haussez ne nous fasse soupçonner de partialité. Nous avons tâché de peindre l'ancien ministre tel qu'il nous apparaissait avec ses qualités et ses défauts. Rappelez-vous, Monsieur, je vous en prie, la manière fort nette, rude même, avec laquelle nous avons parlé de sa défaillance aux Cent-Jours (p. 38 et note de la p. 154 du t. Ier des *Mémoires*).

Vous dites que le duc de Richelieu n'émigra pas en 1789. Je lis dans la *Correspondance du comte de Serre*, tome II, page 40 : « Armand-Emmanuel du Plessis, duc de Richelieu, né à Paris le 25 septembre 1766, avait quitté la France en 1789. » — Vous demandez comment Louis XVIII aurait pu confier à M. Corcelle le portefeuille des finances en 1813. On a imprimé un 3 au lieu d'un 5.

Vous nous reprenez d'avoir fait naître M. de Sèze en 1748 au lieu de 1749. Nous nous trouvons d'accord avec le *Dictionnaire de Bouillet*, la *Correspondance du comte de Serre*, etc.; mais je ne vois pas d'inconvénient à donner à M. de Sèze un an de moins.

Je ne comprends pas la phrase suivante : « M. de Breteuil serait né le 29; c'est le 27 mars 1781; » et c'est précisément ce que nous avons écrit.

Vous pensez qu'il y a confusion à nommer « Journées de juin » l'émeute qui suivit l'enterrement du général Lamarque. Certes, il y eut les sanglantes journées des 23, 24, 25 et 26 juin 1848, mais la sédition de 1832 fut assez

grave pour mériter aussi ce nom de journées, qui apparaît tant de fois dans notre histoire d'une manière sinistre, et si vous ne dédaignez pas d'ouvrir le *Dictionnaire de Bouillet*, vous y trouverez la mention de cette révolte sous ce titre : « Juin 1832, journées des 5 et 6 juin; » et dans l'article Lamarque, vous remarquerez ce renvoi : « V. Journées des 5 et 6 juin. »

Une faute d'impression nous a fait écrire que l'amiral de Rigny était né en 1773 : vous voulez bien me dire que ce fut en 1782; mais je crois qu'il vint au monde à Toul en 1783. Le comte de Serre dit en 1785 (t. III, p. 491).

Dans les Mémoires de Castellane, j'avais lu, comme nous l'avons rappelé tome II, page 265, que le baron de Glandevès refusa de prêter serment à Louis-Philippe; mais le *Dictionnaire des parlementaires* (t. III, p. 194) dit tout le contraire : « Le baron de Glandevès ne refusa pas de prêter serment à Louis-Philippe; il resta à la Chambre haute jusqu'à sa mort (1832). »

A propos de Chateaubriand, vous renvoyez à la page 248; or il n'est question de Chateaubriand ni à la page 248 du tome I ni à celle du tome II des *Mémoires du baron d'Haussez*.

Un *n* a pris indûment la place d'un *u* dans le nom du député massacré au 1er prairial. Vous redressez cette erreur et vous en faites une petite en écrivant Feraud au lieu de Ferraud.

Vous démolissez de fond en comble ce que j'ai dit de M. Franchet. Sur ce personnage de second ordre, je n'ai trouvé des renseignements que dans le *Dictionnaire de la conversation*, et je les ai reproduits exactement.

Vous signalez avec raison une erreur de date et d'attribution au sujet du prince de Polignac, et vous ajoutez qu'il n'est pas mort en Angleterre en 1847. Il n'est pas mort, non plus, comme vous l'avancez, à Versailles le 29 mars. De Serre le fait mourir à Paris le 20 mars; mais, d'après le plus grand nombre des biographies, il est mort à Saint-Germain-en-Laye le 30 mars. Ce qui d'ailleurs ne change rien aux Ordonnances et à la Révolution de juillet.

Vous dites qu'une *malchance* s'est attachée aux dates de la naissance et du décès des pairs de France. Plusieurs erreurs peuvent, comme vous le reconnaissez, être mises sur le compte de fautes typographiques, mais je ne saurais accepter toutes vos rectifications. Je crois que M. de Sainte-Aulaire est mort le 12 novembre 1854 (l'*Annuaire* de Borel d'Hauterive dit le 13). M. Lainé le 25 décembre 1835, et que M. de Saint-Cricq mourut à Pau et non à Paris.

Pour Mgr Frayssinous, on balance entre 1841 et 1842.

Quant à M. de Chabrol de Crouzol, nous avons dit, comme le *Dictionnaire de la conversation*, qu'il mourut en 1839. Vous dites le 8 octobre 1836, le *Dictionnaire des parlementaires* donne pour date le 7 octobre 1836, et la *Biographie générale*, de même que le comte de Serre (tome III, p. 512), le 7 août de la même année. On a l'embarras du choix. — Jusqu'à plus ample informé, nous croirons que M. Siméon a pu mourir le 19 aussi bien que le 30 janvier 1848.

Mais n'est-ce pas trop s'arrêter à de pareilles discussions? A moins de parcourir une partie de la France et de chercher dans une masse de registres de l'état civil les deux ou trois cents noms cités dans les *Mémoires du baron d'Haussez*, il fallait bien se résoudre à consulter les biographies, et il y règne souvent un tel désaccord, qu'il est prudent, en pareille matière, de ne pas prendre un ton trop affirmatif.

Vos observations, qui ne sont pas toutes irréfragables, portent sur une trentaine de notes; or, dans nos deux volumes, il y en a plus de deux cent trente, plusieurs fort amples et offrant des confrontations avec d'autres Mémoires; beaucoup émanent de mon ami si savant et si regretté, le comte

de Circourt, et traitent non seulement d'importantes questions historiques, politiques et administratives, mais éclairent aussi les faits relatifs à la glorieuse expédition d'Alger, à laquelle leur auteur avait bien jeune pris part.

Quelles que soient nos erreurs, j'espère qu'elles n'enlèveront pas à notre publication une valeur qui pourrait sembler fort diminuée par la conclusion de votre article. Ah! Monsieur, comme il est difficile de ne pas se tromper! Vous-même n'en donnez-vous pas la preuve? Ne pourrait-on vous demander pourquoi vous faites de Mme la duchesse d'Almazan la petite-fille et non l'arrière-petite-fille de l'ancien ministre? — Une erreur plus singulière : vous avancez que M. d'Haussez, avant ses Mémoires, « avait écrit entre autres choses encore : *d'abord* une autobiographie sous le titre significatif de *Moi.* » Vous avez pu oublier ce que, dans l'introduction, il est dit de l'époque où ce livre fut composé. Mais vous citez la bibliographie des œuvres nombreuses de l'ancien ministre, vous pouviez y voir que ce livre *Moi*, loin d'avoir été composé *d'abord*, fut le dernier qu'écrivit M. d'Haussez : il parut en 1854, et ce fut le 10 novembre de cette année que M. d'Haussez mourut.

Avec de nouveau mes remerciements pour ce que votre article peut nous offrir de profitable, je vous prie, Monsieur, d'agréer l'assurance de mes sentiments très distingués. COMTE DE PUYMAIGRE.

Paris, le 2 juin 1897.

A Monsieur le comte de Puymaigre.

Paris, 5 juin 1897.

MONSIEUR LE COMTE,

Un modeste compte rendu bibliographique ne méritait pas une longue lettre et je suis votre débiteur pour les remerciements que vous me faites l'honneur de m'adresser.

J'avais consacré dans l'*Univers* aux intéressants *Mémoires du baron d'Haussez* un article dont Mme la duchesse d'Almazan, en particulier, a bien voulu me féliciter; j'ai réservé pour le *Polybiblion* les quelques remarques techniques qui ont fait l'objet de mes critiques et de vos observations. Relever ces détails eût été de la minutie dans une étude d'histoire; ils étaient à leur place, il me semble, dans une revue bibliographique. Ils étaient même nécessaires, sous peine de faire peser sur cette revue — dont nous sommes tous deux les collaborateurs — le reproche de partialité.

Vous voulez bien, dans votre lettre, m'indiquer comment les erreurs que j'ai pris la liberté de signaler ont été produites; puisque vous tombez d'accord que ce sont des négligences, je n'ai plus à me défendre d'avoir eu la tâche ingrate de les condamner. Bouillet et le *Dictionnaire de la conversation* ne sont peut-être pas des sources de premier ordre et je n'oserais m'y confier pleinement. Les dates que j'ai données de la mort de MM. Lainé, de Chabrol, etc., sont exactes, je vous assure; pour Mgr Frayssinous, ne balancez plus et dites hardiment que c'est le 12 décembre 1841 qu'il est décédé.

Je ne pense pas que ces taches, relatives aux Notes et non au texte, infirment en rien le mérite des *Mémoires* dont j'ai plus que personne proclamé la valeur. Elles auraient presque un avantage à mes yeux, puisqu'elles me fournissent l'occasion de vous dire l'estime que je professe pour votre caractère et votre talent. Cependant, je ne voudrais pas abuser et je vous demande de considérer comme terminée une petite « polémique » qu'il était bien loin de ma pensée de faire naître et qui n'intéresserait sans doute pas plus longtemps nos lecteurs.

Veuillez agréer, Monsieur le comte, l'assurance respectueuse de ma considération très distinguée. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Hippolyte Blanc est mort à Paris, le 16 juin, âgé de soixante-dix-sept ans. Né en 1820, il fit sa carrière dans l'administration et fut attaché au ministère de la justice et des cultes, où il devint chef de division. C'est à cette époque qu'il publia ses premiers ouvrages : recherches statistiques et travaux d'histoire religieuse. Lorsqu'il eut pris sa retraite avec le titre de chef de division honoraire et la croix de chevalier de la Légion d'honneur, il consacra de tout cœur ses loisirs aux œuvres ouvrières. M. Maurice Maignen, qu'il connut à la maison de Notre-Dame de Nazareth, le poussa vers l'étude du passé ouvrier. M. Blanc se mit avec ardeur à ce travail; esprit consciencieux et difficile, il voulut voir et contrôler par lui-même tous les documents; il dut, pour cela, recueillir avec une longue patience les éléments d'une *Bibliographie des corporations de métiers*, qui fut publiée en 1885 par la Société bibliographique. Depuis lors il n'avait cessé d'accroître cette bibliographie, et les nouvelles indications réunies par lui étaient assez considérables pour nécessiter une nouvelle édition, à laquelle il travaillait quand la mort est venue le frapper. Toujours prêt à se mettre au service de la cause catholique, M. Blanc n'avait pas hésité, en 1881, malgré son âge déjà avancé, à aller fonder à Nevers la *Croix du Nivernais* et à en être le principal rédacteur pendant deux années. Nous donnons ici une liste, que nous aurions voulu rendre plus complète, des publications du regretté savant : *De l'Inspiration des Camisards* (Paris, 1859, in-18); — *Étude sur le recrutement de l'armée* (Strasbourg, 1862, in-8. Extrait du *Journal de la Société de statistique de Paris*); — *Du Suicide en France* (Strasbourg, 1862, in-8. Extrait du même recueil); — *Simple argument à l'usage de ceux qui ne veulent pas argumenter* (Paris, 1864, in-8); — *Le Merveilleux dans le jansénisme* (Paris, 1865, in-8); — *Les Compagnies des corporations de métiers et l'organisation ouvrière du XIIIe au XVIIIe siècle* (Paris, 1883, in-8. Extrait de l'*Association catholique*); — *Lectures sur la géographie industrielle et commerciale* (Paris, 1884, in-16); — *Le Régime du travail dans les arts et métiers avant 1789* (Paris, 1885, in-8. Extrait de l'*Association catholique*); — *L'Atelier dans les anciennes corporations de métiers* (Paris, 1885, in-8. Extrait du même recueil); — *Bibliographie des corporations ouvrières avant 1789* (Paris, 1885, in-8); — *La Propriété du métier avant 1789* (Paris, 1886, in-8); — *Le Roi et les Corporations* (Paris, 1886, in-8. Extrait de l'*Association catholique*); — *Fragment d'une monographie des anciennes corporations ouvrières* (Montluçon, 1887, in-8); — *Les Anciennes Corporations ouvrières* (Paris, 1887, in-8. Extrait de l'*Association catholique*); — *Les Corporations de métiers, leur histoire, leur esprit, leur avenir* (Paris, 1888, in-18); — *Des Anciennes Corporations ouvrières de Nevers* (Nevers, 1888, in-8. Extrait du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres*, etc.); — *Les Ouvriers ont-ils été victimes de la Révolution?* (Nevers, 1889, in-16); — *La Révolution est-elle satanique?* (Arras, 1890, in-8. Extrait de la *Revue des sciences ecclésiastiques*); — *Saint Louis était-il socialiste d'État?* (Paris, 1890, in-8. Extrait de l'*Association catholique*); — *La Mine aux mineurs avant 1789* (Paris, 1890, in-8. Extrait du même recueil); — *Le Mineur en dehors du régime corporatif* (Paris, 1891, in-8. Extrait du même recueil); — *Table synoptique du livre des métiers* (Bar-le-Duc, 1892, in-8); — *Les Anciennes Corporations ouvrières* (Langres, 1895, in-18. Extrait de l'*Ami du clergé*).

— M. Paul Schützenberger, l'éminent professeur de chimie au Collège de France, est mort le 26 juin, à Mézy (Seine-et-Oise). Né le 23 décembre 1829, à Strasbourg, dont son père, jurisconsulte distingué, fut maire sous Louis-

Philippe, il fit ses études médicales et prit le doctorat à l'Université de cette ville (1855). Professeur de chimie à l'École supérieure des sciences de Mulhouse, il fut appelé à la Faculté des sciences de Paris avec le titre de directeur adjoint du laboratoire de chimie. Il devint bientôt chef des travaux chimiques au Collège de France, fonctions qu'il exerça jusqu'au moment où on lui donna la chaire de chimie dans cet établissement (1876). Quelques années plus tard l'Académie de médecine lui accorda le fauteuil de Dumas dans la section de chimie (1884), et l'Académie des sciences reconnaissait à son tour ses mérites éminents en le choisissant comme successeur de Debray (1888). Outre quelques ouvrages de longue haleine, parmi lesquels son *Traité de chimie générale* est le plus considérable, M. Schützenberger a publié un assez grand nombre de mémoires. Nous citerons ici : *Chimie appliquée à la physiologie animale, à la pathologie et au diagnostic médical* (Paris, 1864, in-8) ; — *Des couleurs*, traduit de l'allemand de E. Brücke (Paris, 1866, in-12) ; — *Traité des matières colorantes* (Paris, 1866, 2 vol. in-8) ; — *Leçons de chimie professées à la Société chimique de Paris en 1866 et en 1867* (Paris, 1868, in-8), avec MM. Sainte-Claire Deville et F.-P. Le Roux ; — *Leçons de chimie professées à la Société chimique de Paris en 1868 et en 1869* (Paris, 1870, in-8), avec MM. Friedel, Dehérain, Le Roux, Gautier et Tollens ; — *Les Fermentations* (Paris, 1875, in-8), formant le tome XIII de la *Bibliothèque scientifique internationale ;* — *Traité de chimie générale* (Paris, 1879-1896, 8 vol. gr. in-8) ; — *Éléments de chimie pour l'enseignement de la chimie dans la classe de philosophie* (Paris, 1881, in-12) ; — dans les *Comptes rendus hebdomadaires de l'Académie des sciences*, les mémoires suivants : *Recherches sur la cochenille* (t. XLVI, 1er sem. 1858) ; — *Sur quelques produits d'oxydation de la morphine sous l'influence de l'acide azoteux* (ibid.) ; — *Recherches sur la cinchonine* (ibid.) ; — *Note sur deux nouveaux dérivés de la quinine et de la cinchonine* (ibid.) ; — *Recherche sur les alcaloïdes de la noix vomique* (ibid.) ; — *Note concernant un produit de l'action de l'acide azoteux sur la naphtalidame*, avec M. Vilmann (ibid.) ; — *Recherches sur la strychnine* (t. XLVII, 2e sem. 1858) ; — *Recherches sur la quinine* (ibid.) ; — *Dérivés benzoïques de la quinine, de la cinchonine et de la strychnine* (ibid.) ; — *Dérivés sulfuriques des alcaloïdes végétaux* (ibid.) ; — *Note sur la phtalamine* (ibid.) ; — *Mémoire sur la matière colorante de la gaude* (t. LII, 1er sem. 1861), avec M. Paraf ; — *Substitution des corps électro-négatifs aux métaux dans les sels oxygénés* (ibid.) ; — *Action de l'ammoniaque caustique sur les substances organiques* (ibid.) ; — *Produits de décomposition du benzoate d'iode sous l'influence de la chaleur* (ibid.) ; — *Combinaisons des acides entre eux* (t. LIII, 2e sem. 1861) ; — *Un nouveau Dérivé de l'acide benzoïque* (ibid.), avec M. Sengenwald ; — *L'Acétate de cyanogène* (t. LIV, 1er sem. 1862) ; — *Nouvelles Recherches sur l'acétate d'iode* (ibid.) ; — *Action du protochlorure d'iode sur quelques substances organiques* (ibid.), avec M. Sengenwald ; — *Nouveaux Dérivés de l'indigotine* (t. LXI, 2e sem. 1865) ; — *Action de l'acide acétique anhydre sur la cellulose, etc.* (ibid.) ; — *Moyen rapide et pratique de préparer le gaz méthyle* (ibid.) ; — *Composé nouveau de platine* (t. LXVI, 1er sem. 1868) ; — *Cristallisation du soufre* (ibid.) ; — *Réactions donnant lieu à la formation de l'oxychlorure de carbone* (ibid.) ; — *Nouvel Acétate de chrome* (ibid.) ; — *Nouvelles Recherches sur l'action du gaz hypochloreux sec sur un mélange d'iode et d'anhydride acétique* (ibid.) ; — *Nouvelles recherches concernant l'action du gaz hyperchloreux sur un mélange d'iode et d'anhydride acétique* (t. LXVII, 2e sem. 1868) ; — *Sur les diverses matières colorantes que renferme la graine de Perse* (ibid.) ; — *Dérivés acétiques des substances hydrocarbonées*, avec M. Naudin (t. LXVIII, 1er sem. 1869) ; — *Nouvel Acide du soufre* (t. LXIX, 2e sem. 1869) ; — *Synthèse des glucosides* (ibid.) ; — *Action de*

l'anhydride sulfurique sur le perchlorure de carbone (ibid.); — *Combinaisons du protochlorure de platine avec l'oxyde de carbone* (t. LXX, 1er sem. 1870); — *Recherches sur le platine* (ibid.); — *Les Composés phosphoplatiniques* (ibid.); — *Nouveau Procédé de dosage de l'oxygène libre* (t. LXXV, 2e sem. 1872), avec M. Gérardin; — *Combinaison nouvelle de brome et d'éther* (ibid.); — *Action de l'iode sur quelques carbures d'hydrogène de la série aromatique* (ibid.); — *Recherches sur le pouvoir oxydant du sang* (t. LXXVI, 1er sem. 1873), avec M. Risler; — *Action de l'oxygène dissous dans l'eau sur les réacteurs*, avec le même (ibid.); — *Respiration des végétaux aquatiques immergés* (t. LXXVII, 2e sem. 1873), avec M. Quinquaud; — *Faits pour servir à l'histoire de la levure de bière* (t. LXXVIII, 1er sem. 1874); — *Expérience concernant les combustions au sein de l'organisme animal* (ibid.); — *Recherches sur les matières albuminoïdes* (t LXXX, 1er sem. 1875); — *Sur une fermentation butyrique spéciale* (ibid. et t. LXXXI); — *Fermentation butyrique provoquée par les végétaux aquatiques immergés dans l'eau sucrée* (ibid.); — *Recherches sur le carbone de la fonte blanche*, avec M. Bourgeois (ibid.); — *Constitution des matières albuminoïdes* (t. LXXXI, 2e sem. 1875); — *Constitution de la fibroïne et de la soie* (ibid.), avec M. Bourgeois; — *Constitution des matières collagènes*, avec le même (t. LXXXII, 1er sem. 1876); — *Note sur un nouveau dérivé des matières albuminoïdes* (t. LXXXIV, 1er sem. 1877); — *Action de l'eau sur les chlorures d'iode* (ibid.); — *Nouveau dérivé de l'indigotine* (t. LXXXV, 2e sem. 1877); — *Sur la combustion des gaz* (t. LXXXVI, 1er sem. 1878); — *Constitution de la laine* (ibid.); — *Modification allotropique du cuivre* (ibid.); — *Allotropie métallique* (ibid.); — *Recherches sur la levure de bière* (t. LXXXVIII, 1er sem. 1879), avec M. Destrem; — *Sur la fermentation alcoolique*, avec le même (ibid.); — *Azoture de silicium* (t. LXXXIX, 2e sem. 1879); — *Composition des pétroles du Caucase*, avec M. Ionine (t. XCI, 2e sem. 1880); — *Hydrosulfite de soude* (t. XCII, 1er sem. 1881); — *Sur le silicium*, avec M. Colson (ibid. et t. XCIV, 1er sem. 1882); — *Sur un radical métallique* (t. XCVIII, 1er sem. 1884); — *Recherches sur la combustion respiratoire* (ibid.); — *Sur quelques phénomènes d'occlusion* (ibid.); — *Recherches sur la synthèse des matières albuminoïdes et protéiques* (t. CVI, 1er sem. 1888); — *Phénomènes qui se produisent pendant la condensation des gaz carbonés sous l'influence de l'effluve* (t. CX, 1er sem. 1890); — *Condensation de l'oxyde de carbone* (ibid.); — *Condensation de la vapeur de benzine et de l'acétylène* (ibid.); — *Faits relatifs à l'histoire du carbone* (t. CXI, 2e sem. 1890); — *Nouvelles Recherches sur l'effluve* (ibid.); — *Sur un sulfocarbone de platine* (ibid.); — *Synthèse des matières protéiques* (t. CXII, 1er sem. 1891); — *Volatilité du nickel* (t. CXIII, 2e sem. 1891); — *Contribution à l'histoire des composés carbosiliciques* (t. CXIV, 1er sem. 1892); — *Faits touchant l'histoire chimique du nickel* (ibid.); — *Constitution chimique des peptones* (t. CXV, 2e sem. 1892); — *Volatilisation de la silice* (t. CXVI, 1er sem. 1893). Il a également inséré nombre de dissertations savantes dans les *Annales de chimie*, dans le *Bulletin de la Société chimique de Paris*, et, au temps où il était à Mulhouse, dans le *Bulletin de la Société scientifique et industrielle* de cette ville.

— Mgr Sebastian Kneipp, le fameux curé-médecin de Wörishofen, est mort le 16 juin, à Wörishofen. Il était né le 17 mai 1821, à Stefansried, près Ottobeuren, en Bavière. Il exerça d'abord le métier de tisserand, mais son intelligence lui fit obtenir une pension qui lui permit de faire des études ecclésiastiques à Dillingen et à Munich. Ordonné prêtre en 1852, pourvu en 1855 d'une chapellenie, ce n'est qu'en 1881 qu'il fut nommé curé de Wörishofen. Il put alors appliquer le système médical qu'il avait expérimenté dans sa jeunesse, avant même de recevoir la prêtrise, et qui l'avait,

en 1848, sauvé d'une grave maladie. Nul n'ignore plus maintenant ce système de cure d'eau, qu'il a prôné dans des écrits dont le retentissement a été considérable, et le succès merveilleux, non seulement en Allemagne, mais dans toute l'Europe. Wörishofen devint un centre où affluèrent les malades; dans nombre d'endroits la méthode fut appliquée par des partisans enthousiastes; des instituts et des sociétés Kneipp furent établis de divers côtés; le nom du curé Kneipp devint vite populaire, et le Souverain Pontife lui décerna un témoignage de haute considération en le nommant prélat de sa maison. Mgr Kneipp a publié : *Meine Wasserkur* (Kempten, 1887, in-8); — *Bienenbüchlein* (Augsburg, 1888, in-8); — *So sollt ihr leben* (Kempten, 1889, in-8); — *Fritz, der eifrige Viehzüchter* (Augsburg, 1890, in-8); — *Sämmtliche Vorträge gehalten in Wörishofen vom 3 Juni 1890 an* (Kaufbeuren, 1890-1891, in-8); — *Wörishofener Kneippkalender* (Kempten, 1891 et suiv., in-8); — *Pflanzen-Atlas zu Seb. Kneipp's Wasserkur* (Kempten, 1890-1891, in-8); — *Kinderpflege* (Donauwörth, 1891, in-8); — *Rathgeber für Gesunde und Kranke* (Donauwörth, 1891, in-12); — *Volksgesundheitslehre* (Kempten, 1891, in-8); — *Volkstümliche Vorträge* (Wörishofen, 1892, in-8); — *Vortrag über seinen Naturheilverfahren* (Wien, 1892, in-8); — *Vortrag über naturliche Hygieine* (Barmen, 1893, in-8); — *Mein Testament* (Kempten, 1894, in-8); — *Oeffentliche Vorträge* (Kempten, 1894, in-8); — *Wasser thut's freilich* (Zurich, 1895, in-8); — *Ausgewählte Vorträge* (Wörishofen, 1895, 2 vol. in-8). Citons comme traductions françaises : *Vivez ainsi, ou Avis et conseils pratiques pour vivre en bonne santé* (Bruxelles, 1891, in-16, et Strasbourg, 1892, in-12); — *Comment il faut vivre. Avertissements et conseils s'adressant aux malades et aux gens bien portants pour vivre d'après une hygiène simple et raisonnable* (Kempten, 1892, in-8); — *Un mot sur le choléra* (Kempten, 1893, in-8); — *Conférences populaires sur les douches, maillots, bains et ablutions* (Kempten, 1893, in-8); — *Mon Testament. Conseils aux malades et aux gens bien portants* (Bruxelles, 1895, in-12); — *Nouvelles Conférences* (Paris, 1896, in-8).

— Mrs Margaret Oliphant, née Wilson, est morte à Wimbledon, dans le comté de Surrey (Angleterre). Née à Wallyford, dans le Midlothian, en 1828, elle n'avait que vingt et un ans quand elle donna au public son premier roman : *Mrs Margaret Maitland* : cette étude de mœurs écossaises fut accueillie avec faveur, et ce succès décida de la carrière littéraire de la jeune romancière. Depuis lors il ne s'est guère passé d'année qu'elle n'ait mis au jour quelque roman. Quelques-unes de ces œuvres ont eu les honneurs de plusieurs éditions. Mrs Oliphant ne s'est pas bornée à écrire des ouvrages de pure imagination; on lui doit quelques études littéraires et historiques qui ont été fort goûtées. Voici la liste chronologique de ses principales publications : *Mrs Margaret Maitland* (1849, in-8); — *Merkland* (1850, 3 vol. in-8); — *Harry Muir* (1853, 3 vol. in-8); — *Magdalen Hepburn* (1854, 3 vol. in-8); — *Quiet Heart* (1854, in-8); — *Zaidee* (1855, 3 vol. in-8); — *Katie Stewart* (1855, in-12); — *Sundays* (1857, in-12); — *The Athelings or Three gifts* (1857, 3 vol. in-8); — *Orphans* (1857, in-8); — *Lillies leaf* (1859, in-8); — *Adam Graeme of Morsgray* (1860, 3 vol. in-8); — *Home on the Moor* (1860, 3 vol. in-8); — *Agnes Hopetoun's Schools and Holidays* (1862, in-12); — *Life of Edward Irving* (1862, 2 vol. in-8); — *Agnes* (1865, 3 vol. in-8); — *Madonna Mary* (1866, 3 vol. in-8); — *Brownlows* (1868, 3 vol. in-8); — *Chronicles of Carlingford* (1869, in-8); — *Minister's wife* (1869, 3 vol. in-8); — *Historical sketches of the reign of George II* (1869, 2 vol. in-8); — *John* (1870, 2 vol. in-8); — *Three Brothers* (1870, 3 vol. in-8); — *Francis Assisi* (1871, in-8); — *Son of the soil* (1871, in-12); — *Squire Arden* (1871, 3 vol. in-8); — *At his Gates* (1872, 3 vol. in-8); — *Ombra* (1872, 3 vol. in-8); — *Innocent* (1873,

3 vol. in-8); — *May* (1873, 3 vol. in-8); — *Rose in Juni* (1874, 2 vol. in-8); — *For love and life* (1874, 3 vol. in-8); — *The Last of the Mortimers* (1875, in-12); — *Story of Valentine and his brother* (1875, 3 vol. in-8); — *Curate in charge* (1876, 2 vol. in-8); — *Days of my life* (1876, in-12); — *Heart and Cross* (1876, in-12); — *The Makers of Florence : Dante, Giotto, Savonarola* (1876, in-8); — *Phœbe Junior* (1876, 3 vol. in-8); — *Whiteladies* (1876, in-8); — *Young Musgrave* (1877, 3 vol. in-8); — *Mrs Arthur* (1877, 3 vol. in-8); — *Carità* (1877, 3 vol. in-8); — *Dress* (1878, in-8); — *Lucy Crofton* (1878, in-12); — *Primrose Path* (1878, 3 vol. in-8); — *Within the Precincts* (1879, 3 vol. in-8); — *The greatest Heiress in England* (1879, 3 vol. in-8); — *He had will not when he may* (1880, 3 vol. in-8); — *Beleagured city* (1880, in-8); — *Harry Jocelyn* (1881, 3 vol. in-8); — *Literary History of England* (1882, 3 vol. in-8); — *In trust a lady and her lover* (1882, 3 vol. in-8); — *Hester* (1883, 3 vol. in-8); — *It was a lower and his lass* (1883, 3 vol. in-8); — *Ladies Lindores* (1883, 3 vol. in-8); — *Wizard's sons* (1884, 3 vol. in-8); — *Sir Tom* (1884, 3 vol. in-8); — *Madam* (1885, 3 vol. in-8); — *Oliver's bride* (1886, in-12); — *House divided against itself* (1886, 3 vol. in-8); — *Effie Ogilvie* (1886, 2 vol. in-8); — *County gentleman and his family* (1886, 3 vol. in-8); — *The Makers of Veneci* (1887, in-8); — *Son of his Father* (1887, 3 vol. in-8); — *Second son* (1888, 3 vol. in-8); — *Joyce* (1888, 3 vol. in-8); — *Cousin Mary* (1888, in-8); — *Lady Car* (1889, in-8); — *Neighbours on the Green* (1889, 3 vol. in-8); — *Poor Gentleman* (1889, 3 vol. in-8); — *The Duke's daughter* (1890, 3 vol. in-8); — *Kirsteen* (1890, 3 vol. in-8 ; — *The Mystery of Mrs Blencarron* (1890, in-8); — *Royal Edinburgh* (1890, in-8) ; — *Sons and Daughters* (1890, in-8); — *Two stories of the Seen and Unseen* (1890, in-8); — *Janet* (1891, 3 vol. in-8); — *Jerusalem* (1891, in-8); — *Railway. Man and his children* (1891, 3 vol. in-8); — *Cuckoo in the nest* (1892, 3 vol. in-8); — *Diana Trelawny* (1892, 2 vol. in-8); — *The Heir presumptive and the heir apparent* (1892, 3 vol. in-8); — *The Marriage of Elinor* (1892, 3 vol. in-8); — *Memoir of Lawrence and Alice Oliphant* (1892, in-8); — *Victorian Age of English literature* (1892, 2 vol. in-8); — *Chalmers* (1893, in-8); — *Sir Tom* (1893, in-8); — *The Sorceress* (1893, 3 vol. in-8); — *A House in Bloomsbury* (1894, 2 vol. in-8); — *Historical sketches of the reign of Queen Anne* (1894, in-8); — *Lady William* (1894, 3 vol. in-8); — *The Prodigals and their inheritance* (1894, 2 vol. in-8); — *Second son* (1894, in-8); — *Who was lost and is found* (1894, in-8); — *Sir Robert's Fortune* (1895, in-8); — *The Makers of modern Rome* (1895, in-8); — *The two strangers* (1895, in-8); — *Child's history of Scotland* (1896, in-12); — *Jeanne d'Arc* (1896, in-8); — *Old Mr Tregold* (1896, in-8); — *The two Marys* (1896, in-8); — *The Injust Steward* (1896, in-8).

— On annonce encore la mort de : M. Andriveau-Goujon, l'éditeur bien connu de géographie, mort à soixante-cinq ans, le 22 juin; — de M. le docteur Anstett, mort à la fin de juin, à Soultz-sous-Forêts (Alsace); — du R. P. Barral, O. P., mort le 8 juin, à Châtillon (Seine) ; — de M. le docteur Bertrand, mort le 20 juin, à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine) ; — de M. Jean-Étienne Beauverie, ancien président la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon, mort le 16 juin ; — de M. le docteur Boivin, mort le 21 juin, à Versailles ; — de M. Ludovic Chénard, rédacteur à l'agence Havas, mort le 4 juin ; — de M. le docteur Abel Clermont, secrétaire du docteur Potin, mort le 8 juin, âgé de cinquante-deux ans; — du T. C. F. Cyrus, assistant du supérieur général des Frères des écoles chrétiennes, mort le 1er juin, à Saint-Omer; — de M. Depéronne, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Nancy, mort dans cette ville, le 2 juin ; — de M. Gustave Fischbach, directeur du *Journal d'Alsace*, à qui l'on doit des traductions allemandes, notamment de l'*Avare* et des *Précieuses ridicules*, mort le 15 juin,

à Strasbourg ; — de M. Georges LALLEMANT-DUMONTIER, ancien élève de l'École des langues orientales, interprète du consulat de France à Shanghaï, mort en mai ; — de M. Edmond MARÉCHAL, bien connu par des manuels d'histoire et notamment par son *Histoire contemporaine*, mort le 17 juin ; — de M. le docteur Jules MARÉCHAL, président de l'Association des médecins du Finistère, médecin principal de la marine en retraite, mort le 26 juin, à Brest ; — de M. Victorien MORIDE, chimiste, mort à soixante-dix-huit ans, le 22 juin ; — de M. Auguste OUDIN, conseiller honoraire à la cour de Rennes et juriste éminent, mort le 10 juin ; — de M. PÉNEL, rédacteur de la *Croix de Morlaix*, mort dans cette ville, le 14 juin, âgé de soixante-cinq ans ; — de M. Edmond RENARD DE LA FERRIÈRE, mort à cinquante-quatre ans, le 23 juin ; — de M. B. ROBIDOU, ancien rédacteur en chef de l'*Avenir*, mort le 10 juin ; — de M. l'abbé ROUFF, professeur au petit séminaire de Notre-Dame des Champs, auteur de diverses publications classiques, mort à cinquante-quatre ans, le 14 juin ; — de M. Eugène SCHNERB, conseiller d'État, rédacteur au *XIXe siècle*, mort le 25 juin ; — de M. Félix SCHROEDER, professeur d'histoire au collège de Melun, mort le 17 juin ; — de M. E. DE TEULE, ancien professeur de philosophie au collège de Sorèze, mort le 13 juin, à Carcassonne.

— A l'étranger, on annonce la mort de : sir Henry AYERS, mort à Adélaïde (Australie), âgé de soixante-dix-neuf ans ; — de Mrs. L. George BANKS, poète et romancière, morte âgée de soixante-seize ans, le 5 mai, à Londres ; — de M. James Théodore BENT, voyageur anglais, bien connu par son volume *The Cyclades* (1885, in-8), mort à quarante-cinq ans, le 6 mai, à Londres ; — de M. BRAUN, professeur de médecine à l'Université de Moscou ; — de M. BRASSAI, le savant mathématicien et botaniste autrichien, mort à Klausenburg, le 24 juin, âgé de cent un ans ; — de miss Harriett G. BRITTAN, romancière et missionnaire américaine, morte le 30 avril, âgée de soixante-quatorze ans, à San Francisco ; — de M. Alwin CLARKE, astronome, mort le 9 juin, à New-York ; — de D. Cayetano CORNET Y MAS, rédacteur du *Diario de Barcelona*, mort dans cette ville, le 24 juin, âgé de soixante-douze ans ; — de M. L. DEROUBAIX, professeur à l'Université libre de Bruxelles ; — de M. Ney ELIAS, voyageur anglais, mort le 31 mai ; — de M. Jakob VON FALKE, jadis bibliothécaire du prince Liechtenstein, à Vienne, et connu par des travaux sur l'histoire des arts et de la civilisation, dont le plus considérable est *Die deutsche Trachten- und Modenwelt* (Leipzig, 1858, 2 vol. in-8), mort à soixante-treize ans, le 9 juin ; — de sir Augustus W. FRANKS, président de la Société des antiquaires de Londres, où il est mort âgé de soixante-douze ans, le 21 mai ; — de M. Karl Remigius FRESENIUS, éminent chimiste allemand, mort le 11 juin, âgé de soixante-dix-neuf ans, à Wiesbaden ; — du R. P. GOVERNA, jésuite espagnol fort distingué, mort le 26 juin, à Barcelone ; — de M. Richard T. GRANT, linguiste, poète et littérateur, mort à New York, le 20 mai ; — de M. Jean GREMAUD, professeur d'histoire à l'Université de Fribourg, mort à soixante-quinze ans, le 20 mai ; — de M. HAYDEN, député à la Chambre des communes et journaliste, mort le 27 juin ; — de M. Ludwig HIRZEL, professeur de langue et de littérature allemande à Berne, mort à cinquante-neuf ans, le 1er juin, dans cette ville ; — de M. Horatio KING, à qui l'on doit plusieurs volumes, parmi lesquels nous noterons des *Sketches of travel*, mort le 20 mai, âgé de quatre-vingt-six ans, à Washington ; — de M. Wilhelm KUFAL, professeur de langues étrangères à Prétoria, mort dans cette ville, à cinquante-quatre ans, le 6 mai ; — de M. Peter LANGEN, professeur de philologie classique à Münster, mort dans cette ville le 26 mai, à soixante-deux ans ; — du docteur William Thomson LUSK, professeur de physiologie à l'Université, mort à New York, à cinquante-neuf ans, au commencement de

juin; — de M. Franz MERTENS, architecte et écrivain d'art, mort à quatre-vingt-dix ans, le 30 mai, à Berlin; — de M. Fritz MÜLLER, naturaliste, mort au Brésil, à Blumenau, âgé de soixante-dix-sept ans, le 21 mai; — du chevalier VON PECHAN, directeur du cabinet des médailles à Vienne, où il est mort à soixante-sept ans, le 10 juin; — de M. Rudolf PHILIPPI, historien, mort le 28 mai, à Wiesbaden; — de M. William H. PHILLIPS, juriste distingué, mort le 9 mai; — de M. Louis RICHARD, député au parlement belge, auteur d'une Histoire estimée des finances publiques en Belgique, mort le 26 juin, à Bruxelles; — de M. Julius VON SACHS, naturaliste, mort le 29 mai, à soixante-cinq ans, à Wurzbourg; — de M. le baron E. SOMMARUGA, professeur de chimie à l'Université de Vienne, mort à cinquante-trois ans, le 10 mai; — de M. Karl STARK, connu par ses études de psychiatrie, mort à soixante et un ans, le 21 mai, à Stephansfeld; — du R. P. Valentino STECCANELLA, l'un des plus vaillants rédacteurs de la *Civiltà cattolica*, qu'il a dirigée pendant quelque temps, dont on cite entre autres ouvrages : *Il valore e la violazione della dichiarazione pontificia sopra il dominio temporale delle S. Sede* (Roma, 1864, in-8); *Delle elezioni popolari nella Chiesa* (Prato, 1878, in-16), mort le 1er juin, âgé de soixante-dix-huit ans; — du commandeur Federico STEFANO, directeur du *Nuovo Archivio veneto*, mort en avril, à Venise; — de M. Alfred STOCQUART, professeur d'anatomie à l'Université de Bruxelles, mort à quarante et un ans, le 5 juin; — de M. Peter VON TUNNER, connu par ses travaux sur l'industrie minière, mort à quatre-vingt-neuf ans, le 6 juin, à Leoben; — de M. Martin WILCKENS, physiologiste, mort à Worms, le 10 juin, âgé de soixante-quatre ans.

INSTITUT DE FRANCE. — *Élections. Académie des sciences morales et politiques.* — M. G. Monod a été élu membre libre en remplacement de M. de Rémusat, au 2e tour de scrutin, par 24 voix sur 40 votants.

Académie des sciences. — M. de Lapparent a été élu membre de la section de minéralogie en remplacement de M. des Chalmas, au 1er tour de scrutin, par 48 voix contre 5 à M. Barrois, 2 à M. A. Munier-Chalmas et 1 à M. Lacroix.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 4 juin, M. Müntz a lu un mémoire sur les illustrations de la Bible du VIe au IXe siècle. — Le 11, M. Clermont-Ganneau a communiqué les photographies et dessins d'un reliquaire récemment découvert à Jérusalem dans les ruines de l'établissement des chevaliers de l'Hôpital; M. Schlumberger a communiqué deux photographies d'une trouvaille faite récemment à Sofia; M. Héron de Villefosse a communiqué, de la part de Mgr J.-M. Pereira Botto, la photographie d'un monument épigraphique qui formait autrefois le support de la chaire de Notre-Dame-da-Luz. — Le 18, M. Müntz a continué la lecture commencée le 4; M. Lutoslawski a lu un long mémoire sur le style et la chronogie; M. Michel Bréal a fait une communication sur le mot « Bratoudé » des inscriptions dites gauloises du sud de la Gaule et de l'Italie; M. Héron de Villefosse a lu une lettre du P. Delattre annonçant la découverte à Carthage d'un trésor de monnaies et de lamelles de plomb portant des inscriptions grecques et latines. — Le 25 juin, M. Oppert a rendu compte de ses travaux sur l'histoire des derniers temps de l'empire assyrien; M. Héron de Villefosse a communiqué un diplôme militaire romain découvert près de Nazareth, de l'an 139 après J.-C.; M. Léger a lu un mémoire sur l'empereur Trajan dans la mythologie slave.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 15 juin, M. L. Passy a présenté un rapport de M. le comte de Luçay sur la réforme des contributions directes; M. Levasseur a lu le travail de la commission générale pour le recensement de la population de l'empire

russe ; M. Stourm a lu une notice sur M. Léon Say. — La séance du 12 a été consacrée à des présentations de volumes. — Le 19, M. Bardoux a lu le premier chapitre de son ouvrage sur le comte de Kersaint, ancien député à la Convention, père de la duchesse de Duras; M. F. Rocquain a lu un chapitre de son mémoire sur le grand schisme, relatif aux pontificats de Boniface IX et de Benoît XIII (1394-1404). — Le 26, M. Wiesener a commencé la lecture d'un mémoire sur lord Stair et Law.

Concours et Prix. — *Académie française.* — Prix Langlois (1,200 fr.) à la traduction des *Vierges aux rochers*, roman de M. d'Annunzio, par M. Hérolle. — Prix Jules Favre (1,000 fr.) à Mlle Dugard, pour *la Société américaine.* — Prix Saintour (3,000 fr.), partagé entre M. A. Darmesteter, pour le cours de grammaire historique de la langue française (2,000 fr.), et M. Michaut, pour l'édition des *Pensées de Pascal.* — Prix Archon-Despérousses, partagé entre M. Gregh, pour *la Maison de l'enfance* (2,000 fr.); M. Léonce de Joncières, pour l'*Ame du sphinx* (500 fr.); G. Druilhet, pour *Au temps des lilas* (500 fr.); F. Fontenelle, pour l'*Ère bretonne* (500 fr.); Formont, pour le *Triomphe de la rose* (500 fr.). — Prix Bordin, partagé entre M. de Pressensé, pour le *Cardinal Manning* (1,500 fr.); E. Ritter, pour *la Famille et la jeunesse de Rousseau* (1,000 fr.); H. Bordeaux, pour *la Vie et l'art : Sentiments et idées de ce temps* (500 fr.). — Prix Marcellin Guérin, partagé entre MM. Baraudon, pour *la Maison de Savoie (1713-1722)* et *la Triple alliance* (1,500 fr.); Ch. Rabany, pour *Carlo Goldoni : le Théâtre de la vie en Italie au XVIIIe siècle* (1,000 fr.); V. Rossel, pour l'*Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne* (1,000 fr.); vicomte de Brimont, pour *M. de Puységur et l'église de Bourges pendant la Révolution (1789-1802)*; M. Ricardon, pour *la Critique littéraire, étude philosophique* (500 fr.); M. l'abbé Delmont, *Bossuet et les saints Pères* (500 fr.).

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Premier prix Gobert : M. Frantz Funck-Brentano *(Les Origines de la guerre de Cent ans; Philippe le Bel en Flandre)*; second prix : M. Baudon de Mony (*Relations politiques des comtes de Foix avec la Catalogne jusqu'au commencement du XIVe siècle*). — Prix Estrade-Delcos, à M. E. Pottier.

Académie des sciences morales et politiques. — Prix Saintour (3,000 fr.), prorogé à l'année 1900; le sujet reste le même : Étude historique et critique sur la personnalité des sociétés civiles ou commerciales et des associations qui n'ont pas pour but de partager des bénéfices. — Prix Joseph Audiffred, partagé entre MM. H. Lorin, pour *le Comte de Frontenac* (1,500 fr.); G. Saulnier de la Pinelais, pour *le Parlement de Bretagne* (1,000 fr.); l'abbé Nicq, pour *Vie du R. P. Siméon Lourdel* (1,000 fr.); Decelles, pour *les États-Unis, origines, institutions, développements* (500 fr.); J. Laurence, pour *le Moi éternel* (500 fr.); Mme la vicomtesse d'Adhémar, pour *la Nouvelle Éducation de la femme dans les classes cultivées* (500 fr.). — Prix Odilon Barrot (500 fr.) pour 1901, sujet : Étude critique sur l'instruction préparatoire en matière d'infraction à la loi pénale jusqu'à l'audience exclusivement. — Prix Bordin (2,500 fr.) pour 1902, sujet : Étude sur la responsabilité des accidents de travail. — Prix Saintour (3,000 fr.) pour 1902, sujet : Étudier la répression des outrages aux bonnes mœurs et à la morale publique au triple point de vue de la nature de l'infraction, de la pénalité et de la juridiction.

Congrès. — Il est un peu tard pour annoncer le congrès international du repos du dimanche convoqué à Bruxelles du 6 au 9 juillet, sous la présidence d'honneur du ministre de l'industrie et du travail. Si notre indication ne vient pas à temps pour permettre d'y assister à ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à cette question importante, du moins pourront-ils profiter de ce qui s'y sera dit d'utile en souscrivant au volume qui con-

tiendra les rapports et le compte rendu des séances (10 fr. — M. Julien, secrétaire, 2, rue Latérale, à Bruxelles).

— Du 2 au 4 août, doit se réunir à Bruxelles, sous le patronage du gouvernement belge, la deuxième conférence bibliographique internationale. Nos lecteurs savent déjà qu'il y a deux ans (septembre 1895) que s'est réunie la première conférence provoquée en vue d'établir un programme général de coopération pour la rédaction d'un répertoire bibliographique universel, et qu'à la suite de cette réunion il s'est fondé un Institut international de bibliographie, dans le but de dresser ce répertoire d'après la classification décimale de Melvil Dewey. Le programme du congrès comporte l'étude de neuf questions : I. État général des travaux bibliographiques. II. Organisation générale du répertoire bibliographique universel. III. Coopération internationale. — Collaboration apportée au répertoire bibliographique universel : *a*) Par les gouvernements : Dépôt légal, bibliographies nationales, catalogues des grandes bibliothèques nationales ; *b*) par les sociétés scientifiques; *c*) par les bibliothèques; *d*) par les éditeurs ; *e*) par les auteurs ; *f*) par les bibliographies périodiques existantes. IV. Classification bibliographique internationale. V. Bibliographie des diverses espèces de documents. VI. Bibliographie des diverses sciences. VII. Rédaction des titres bibliographiques. VIII. Publication des bibliographies. IX. Accessoires bibliographiques. Les adhésions doivent être adressées à l'Institut international de bibliographie, place du Musée, 1, Bruxelles. Le français, l'allemand et l'anglais seront les langues officielles de la conférence. Les personnes qui ne font point partie de l'Institut international de bibliographie pourront y prendre part. Leur cotisation sera de 20 francs : et elles recevront toutes les publications de la conférence.

Une Province et ses célébrités dans la caricature. — L'on se souvient sans doute de l'article que le *Polybiblion* a publié en 1895 sur la *Société des dépiauteurs* (t. LXXVIII, p. 179-181). Là, entre autres choses, nous disions que le président de cette société, que nous n'avions pas cru devoir nommer alors, préparait une étude sur la caricature dans le Dauphiné, étude que pouvait seule lui permettre son incomparable collection constituée pour une bonne part, au point de vue iconographique, au moyen du « dépiautage. » Or, ce travail est aujourd'hui en voie de publication. Il est intitulé : *Le Dauphiné et les Dauphinois dans la charge et la caricature.* Les trois premières livraisons, qui viennent de paraître, nous mènent à la page 48 (gr. in-4, Grenoble, Falque et Perrin ; Lyon, Bernoux et Cumin; Paris, Chacornac ; et Billancourt, chez l'auteur, 30, rue Théodore). Les trois fascicules suivants seront distribués incessamment. Le prix de chaque livraison est de 3 fr. au maximum; il sera diminué lorsqu'il n'aura pas de planches hors texte. Le prix pour les souscripteurs est de 2 fr. — D'ores et déjà, nous pouvons dire que cet ouvrage servira de modèle dans le genre; édité avec grand luxe, il sera illustré d'un nombre considérable de dessins inédits et de reproductions. Un tel ensemble intéressera non seulement le Dauphiné, mais la France entière et même l'étranger. Là, en effet, figurent déjà ou sont appelés à figurer Émile Augier, la tragédienne Agar (une Dauphinoise de Sedan), Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, Ponsard, Ponson du Terrail, Stendhal (Henri Beyle), le fameux Mandrin, etc., etc. — Quant à l'auteur, un érudit connu et un homme de goût, à qui plusieurs jetteront quand même la pierre en raison de sa qualité de président de la Société des dépiauteurs, il n'est autre que M. Paul Guillemin, inspecteur général de la navigation. Toutefois, en attendant que M. Guillemin soit lapidé par ceux qui n'ont jamais péché, nous nous empressons de recommander son livre

à tous les amateurs, aux vrais bibliophiles. Nous aurons d'ailleurs à revenir sur cette œuvre curieuse qui s'annonce magistralement.

Paris. — La maison Hachette, jugeant que la place accordée à Paris dans son *Almanach* encyclopédique n'était pas suffisante et que la capitale de la France avait bien droit à une publication spéciale, nous donne sous ce titre : *Annuaire Hachette, Paris*, un « Manuel pratique de la vie quotidienne » (in-18 de XII-1408-XLIV p.). L'*Annuaire* comprend quatre parties. La première, qui est aussi la plus considérable, contient les renseignements les plus divers classés par ordre alphabétique : monuments et établissements publics, fournisseurs, documents législatifs et statistiques, sociétés savantes, revues, journaux, le tout abondamment illustré soit de portraits (membres des académies, artistes dramatiques, ministres, littérateurs. etc.), soit de monuments et de plans (Arc de triomphe, Opéra, Odéon, Panthéon, etc.), soit de schémas (statistique des arrivages aux halles, consommation de Paris, etc.), soit de croquis divers (par exemple, v° Halles, le monde qui les fréquente), soit même de gravures fantaisistes (v° Usages de Paris, *Nos Ennemis*, par Forain). Cet amusant et intéressant dictionnaire est précédé d'un calendrier, d'un agenda et d'une sorte de « préface collective » où des écrivains connus nous parlent tour à tour : du rayonnement de Paris (Clémenceau); de Paris charitable (c^te^ d'Haussonville); du charme de Paris (H. Rochefort); de la jeunesse des écoles (R. P. Didon); de la façon dont Paris reçoit ses hôtes (A. Humbert); des finances de la ville de Paris (J. Roche); du Métropolitain (Y. Guyot); de l'Hospitalité de nuit (c^te^ de Mun); de l'exposition de 1900 (P. Baudin); de Paris éducateur (G. Geffroy); de Paris artistique (H. Maret); de la Seine à Paris (O. Reclus); de Paris qui s'en va (A. Callet) et de Paris qui vient (R. Loiseau). Quelques pages donnant en raccourci l'histoire de l'année et exposant les grandes questions parisiennes complètent cette préface. — La deuxième partie présente pour chaque arrondissement des renseignements officiels et des listes de fournisseurs, le catalogue des rues de Paris, des plans, avec légendes copieuses. de chaque arrondissement, un « guide dans Paris, » une carte des environs et des plans de la ville à travers les âges. — La troisième partie donne l'adresse du « Tout-Paris. » — Enfin la dernière partie est constituée par un guide de l'acheteur. Inutile de dire que les acheteurs de l'*Annuaire* comme ceux de l'*Almanach* bénéficient de bons-primes. N'oublions pas d'ajouter que vous trouverez sur la couverture le moyen d'évaluer rapidement « les distances et la durée des courses à Paris. »

— Entré depuis vingt-cinq ans dans le tiers ordre de Saint-François, Léon XIII n'a cessé de lui prodiguer tous ses encouragements ; et comme évêque et comme Souverain Pontife, il n'a cessé de prêcher la diffusion d'une institution qu'il regarde comme un des plus puissants moyens de la réforme sociale. Aussi quand il a célébré, cette année, ses noces d'argent comme tertiaire franciscain, toutes les branches de la grande famille franciscaine se sont unies pour participer à la joie de cette fête. Le 23 mai dernier, dans le couvent des PP. Capucins de la rue de la Santé, le P. Ludovic de Besse a prononcé un éloquent discours en présence non seulement des tertiaires capucins, mais aussi de ceux des obédiences des Observants et des Récollets, invités à la cérémonie. Ce discours, où il expose *les Idées de Léon XIII sur le tiers ordre de Saint-François*, a été publié d'abord dans les *Annales franciscaines*, puis tiré à part (Paris, 15, rue de la Santé, in-8 de 24 p.).

— La Société d'histoire contemporaine a tenu, le 26 mai, sa septième assemblée générale sous la présidence de son vice-président M. le marquis de Beaucourt, assisté du trésorier M. Bégis et du secrétaire M. Albert Malet.

Le compte rendu de cette réunion, qui vient de paraître : *Société d'histoire contemporaine. Septième assemblée générale* (Paris, 5, rue Saint-Simon, in-8 de 37 p.), contient, outre le brillant discours où M. le comte Boulay de la Meurthe a fait ressortir l'utilité de l'histoire contemporaine, et le rapport de M. Malet sur les travaux et l'état financier de la Société, une intéressante communication de M. V. Pierre sur *P.-Fr. de Rémusat, député au conseil des Anciens, devant la commission militaire de Paris*, d'après un mémoire de l'auteur perdu dans une édition de ses œuvres complètes.

— M. René de Lespinasse vient de terminer par la publication du tome III l'important recueil des *Métiers et corporations de la ville de Paris*, qui fait partie de la Collection de l'histoire générale de Paris. On lui saura bon gré d'avoir tiré à part la préface de ce tome III où, sous le titre : *Les Prévôts de Paris et les statuts des métiers* (Paris, Imp. nationale, in-4 de 19 p.), il expose « le rôle utile des prévôts de Paris dont les noms figurent en tête des statuts » et rappelle « le souvenir de ces administrateurs zélés et soucieux du bien-être de la population parisienne. »

— Le titre seul de la nouvelle plaquette de M. Ernest Jovy en dira l'extrême importance : *Une Oraison funèbre inconnue de Bossuet* (Communication faite à la Société des sciences et arts de Vitry-le-François le 6 mai 1897. — Vitry-le François, veuve Tavernier, in-8 de 26 p.). L'heureux chercheur a découvert à la Bibliothèque nationale, dans le ms. fr. 11569, un texte qui établit formellement que le grand orateur prononça le 16 juillet 1685, à l'abbaye de Faremoutiers, près de Coulommiers (Seine-et-Marne), l'oraison funèbre de l'abbesse Marie-Constance du Blé d'Uxelles, tante de Mme de Beringhen, laquelle lui succéda dans le gouvernement de l'abbaye.

— Pour paraître prochainement : *Mazarin et Charles IV (1644-1659)*, par M. Ferdinand des Robert, auteur des *Campagnes de Charles IV, duc de Lorraine et de Bar (1634-1643)* (Paris, Champion; Nancy, Sidot). L'auteur a puisé ses documents aux Archives du ministère des affaires étrangères et dans les Archives de Bruxelles. Ils lui ont permis de raconter avec les plus grands détails les campagnes et les négociations de Charles IV jusqu'à la paix des Pyrénées et la mort de Mazarin. Il complète dans ce livre tout ce qu'a dit M. le comte d'Haussonville sur le duc de Lorraine, victime de la diplomatie éminemment française, mais impitoyable, de Richelieu et de Mazarin, contre lesquels il voulut lutter à la fois par les armes et par la ruse.

— M. F. Mazerolle publie une brochure magnifique et — c'est le cas de le dire — doublement précieuse sur *Jules-Clément Chaplain, membre de l'Institut. Biographie et catalogue de son œuvre* (Paris, R. Serrure, in-8 de 39 p. Tirage à part de la *Gazette numismatique française*). La notice sur le grand artiste, né à Mortagne (Orne) le 12 juillet 1839), est courte et précise (p. 5-7). Le *Catalogue*, très développé (p. 8-36), est divisé en deux parties : la première comprend les médailles frappées, la seconde les médailles fondues, les unes et les autres classées par ordre chronologique depuis l'année 1867 jusqu'à l'année 1896. Le catalogue n'a pas moins de cent onze articles : il est suivi d'un index alphabétique.

— Nous recevons un très curieux album de Forain, dont les cent quatre-vingt-neuf croquis, groupés en trois rubriques : *Sous Carnot, sous Casimir Périer, sous Félix Faure*, ont paru d'abord dans le *Figaro*. Titre : *Doux Pays* (Paris, Plon et Nourrit, in-18 carré de 209 p. — Prix : 3 fr. 50). Les éditeurs ont vraiment eu tort de ne pas faire imprimer en tête du recueil, en guise de préface, la note volante, sur papier jaune, qui y était jointe. Comme elle sort des réclames banales et qu'elle traduit bien notre propre pensée, nous la reproduisons *in extenso :* « Sous le titre ironique de *Doux Pays*, le maître

caricaturiste Forain fait paraître chez Plon un album incisif qui a toutes les saveurs d'un pamphlet. Une série de dessins mordants, soulignés de brèves légendes plus mordantes encore, font défiler sous nos yeux toutes les scènes de la comédie politique contemporaine. L'audacieux dessinateur soulève tous les voiles, nous introduit non seulement dans les couloirs du Parlement et les antichambres des ministères, mais jusque dans le cabinet des ministres eux-mêmes et dans leur intimité; l'Élysée même n'a pas de secrets pour lui ! Forain dit d'un mot ce que nous pensons sur tout. Pas un scandale qu'il ne relève, avec une apparente bonhomie et sans avoir l'air d'y toucher, d'un crayon aigu et vengeur ! »

Bretagne. — Il vient de se fonder à Rennes une société d'études historiques et géographiques de la Bretagne dont le bureau, pour l'année 1897, se compose de MM. Loth, doyen de la Faculté des lettres, Jarno, Georges Dottin et Léon Vignols. La cotisation est de 5 fr. par an. La Société tient des séances mensuelles, donne des conférences et organise des excursions. Une session annuelle est tenue à tour de rôle dans une ville de Bretagne. La Société publie un *Bulletin trimestriel* et a en même temps, pour insérer les travaux de ses membres, les *Annales de Bretagne*.

— *La Langue bretonne considérée aux points de vue religieux, pédagogique, social et national*, par M. Buléon (Vannes, Lafolye, in-12 de 46 p.) est un chaud plaidoyer pour la conservation et la diffusion de la langue de Bretagne. Il y est prouvé que l'enseignement religieux à tous ses degrés, l'enseignement primaire doivent être donnés en breton, si l'on considère les résultats. Au point de vue national, la disparition du breton dans les gros bourgs amènerait « une gêne dans les relations sociales, et la disparition totale de cette langue causerait une perte au point de vue français. » Toutes ces raisons peuvent s'appliquer à nos idiomes et patois de France qui malheureusement tendent à devenir langues mortes.

Ile-de-France. — La *Conférence d'histoire et d'archéologie du diocèse de Meaux*, fondée et rédigée par les ecclésiastiques de Seine-et-Marne, vient de publier son « Bulletin » n° 5 (Lagny, imp. Colin, 1897), qui renferme des travaux de réelle valeur, entre autres : Le Culte populaire de saint Faron, par M. l'abbé Bobard; — Les Comptes de la confrérie de Sainte-Foi de Coulommiers au xve siècle, par M. l'abbé Vernon; — La Compagnie du noble jeu de l'arc à Saint-Pathus, par M. l'abbé Weidenbach; — Panneaux sculptés provenant de l'église des Chartreux de Bourgfontaine, par M. l'abbé Jouy; — Le Privilège de saint Faron, évêque de Meaux, pour l'abbaye de Faremoutiers, par M. Maurice Lecomte.

— Le même M. Lecomte vient de publier, dans le *Moyen âge* (mars-avril 1897), une bulle d'Alexandre III pour l'abbaye de Faremoutiers, d'après l'original conservé à la bibliothèque de Provins.

— Vient de paraître : le tome Ier des *Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens*, par MM. Paul Quesvers et Henri Stein; nous rendrons compte prochainement de cet important volume de huit cents pages in-4, qui est publié à un très petit nombre d'exemplaires (100 seulement) et comble une lacune considérable.

— La maison Hennuyer vient de publier le troisième fascicule de la *Région du Sud* des *Promenades et excursions dans les environs de Paris*, de M. Alexis Martin (in-18, p. 470-610, avec 38 grav. et 3 cartes, dont 2 coloriées). Ce joli volume, qui fait partie de la collection bien connue des *Étapes d'un touriste en France*, se recommande par les mêmes qualités que ses devanciers. Nous voudrions maintenant, ainsi que nous l'avons dit déjà, que M. Alexis Martin voulût bien nous « promener » en province. Il a déjà

commencé : recommandons-lui comme particulièrement intéressantes et suggestives pour le temps présent nos provinces de l'Est : Lorraine, Champagne, Franche-Comté, qui avoisinent « l'ennemi héréditaire. »

Languedoc. — M. Dubédat, un des quarante mainteneurs, publie un remarquable discours : *Académie des jeux floraux. Réponse au remerciement de M. Tresserre, lue en séance publique le 30 mai 1897* (Toulouse, imp. Douladoure-Privat, in-8 de 24 p.), très éloquent éloge du cardinal Florian Desprez, dont M. Tresserre est le successeur. M. Dubédat pouvait d'autant mieux parler des vertus de l'ancien archevêque de Toulouse, qu'il les connaissait parfaitement, étant un de ses plus intimes amis.

Limousin. — *Le Vicomte de Pompadour et Marie Fabry, vicomtesse de Pompadour* (in-8 de 79 p. Extrait de la *Revue des questions historiques*, avril 1897), est une étude qui intéressera vivement ceux qui aiment les reconstitutions de la vieille société, d'après les livres de raison et les archives privées. Avant la favorite de Louis XV, le château de Pompadour était à Philibert de Pompadour (1618), qui épousa une fille de la haute bourgeoisie. Il était prodigue à l'excès et brillant capitaine. Tallemant, « Saint-Simon d'antichambre, » a calomnié Marie Fabry.

Picardie. — Mentionnons une très élégante plaquette sur *Alcius Ledieu* (Abbeville, in-8 de 14 p.) contenant le portrait du conservateur de la Bibliothèque et des musées d'Abbeville, son *curriculum vitæ*, sa *Bibliographie* (depuis l'année 1875, sa vingt-cinquième année) en soixante-dix-neuf articles, l'indication de ses ouvrages sous presse et en préparation, enfin, l'énumération des journaux, revues, almanachs, annuaires, mémoires de sociétés savantes, auxquels il a collaboré.

Poitou. — Mgr Barbier de Montault, faisant, en 1882, l'inventaire des curiosités archéologiques de l'ancienne église abbatiale de Saint-Savin-sur-Gartempe (Vienne), remarqua un vase de verre bleu conservé sur sa cheminée par le doyen du lieu, M. Lebrun. Son flair d'archéologue lui fit reconnaître un monument d'un intérêt exceptionnel dans cet objet; grâce à son initiative, le ministère, pour en assurer la conservation, en fit don au Musée de la Société des antiquaires de l'Ouest. Chargé par cette compagnie savante d'examiner de près le vase de Saint-Savin, d'en déterminer l'âge et la destination, l'éminent prélat a fait une enquête minutieuse, recourant à tous les moyens d'information : ouvrages spéciaux et opinions des érudits les plus compétents en la matière. Les conclusions auxquelles il est ainsi arrivé sur *le Vase antique de Saint-Savin*, et qu'il nous fait connaître dans un mémoire considérable (extrait des *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*, t. XIX. Poitiers, imp. Blais et Roy, in-8 de 115 p. avec 2 pl.), sont remarquables et méritent de fixer l'attention des archéologues. Contrairement à l'opinion de Palustre, qui avait cru y reconnaître un produit de l'époque romaine destiné à servir d'urne cinéraire, Mgr Barbier de Montault pense que nous avons affaire à une œuvre chrétienne, probablement de fabrication poitevine (il serait même porté à y voir un produit d'une verrerie établie à Saint-Savin, où il pense que des fouilles pourraient amener des découvertes intéressantes) et destinée, dès le début, à un usage liturgique. Ce serait « un *dolium* eucharistique [un curieux texte de saint Ambroise précise le sens liturgique de ce mot] datant de la fin du IVe siècle et destiné à la communion, sous l'espèce du vin, d'une petite paroisse rurale, dans l'oratoire particulier d'une noble famille. » Ceux mêmes que ne convaincrait pas complètement l'argumentation du savant auteur liront avec plaisir et profit cette belle étude, où se trouvent accumulés une foule de renseignements précieux.

Provence. — Recommandons de nouveau les très utiles et parfois pi-

quantes *Éphémérides bas-alpines*, par M. Ernest de Crozet (Avignon, Aubanel, in-8 de 40 p.). Les Éphémérides de 1896 sont suivies d'un *Index bibliographique* où sont énumérées toutes les publications de 1896 relatives aux Basses-Alpes et d'une *Table alphabétique*. Souhaitons que M. de Crozet continue longtemps et avec la même verve une série d'Éphémérides où les renseignements sont aussi exacts que les épigrammes sont amusantes.

— M. le chanoine E. Marbot nous donne un travail instructif qu'il a présenté au congrès des Sociétés savantes : *De la substitution du français au latin dans les Actes administratifs aixois* (Aix, Makaire, gr. in-8 de 6 p.). Il nous apprend que les actes des notaires d'Aix sont écrits en français dès 1540 ; que le parlement avait devancé l'ordonnance de Villers-Cotterets de 1539, puisque le premier registre des Arrêts, commençant au 9 janvier 1531, est entièrement rédigé en français ; que le conseil de ville, à son tour, n'attendit pas l'ordre royal de 1539, ses délibérations étant écrites en français à partir du 15 décembre 1536 ; enfin que les actes ecclésiastiques ne témoignent pas du même empressement à accomplir cette évolution, car quelques actes de baptême sont en latin jusqu'en 1542, et d'autres jusqu'en 1615.

Allemagne. — Rudolf Springer avait donné, en 1880, un *Statistisches Handbuch für Kunst und Kunstgewerbe im deutschen Reich* qui ne tarda pas à être suivi d'une deuxième édition (1881). Élargissant son cadre, il donna de son travail une troisième (1883), puis une quatrième édition (1886) sous le titre : *Kunsthandbuch für Deutschland, Oesterreich und die Schweiz*. Il préparait une cinquième édition de ce travail quand la mort l'enleva. La direction des musées de Berlin a jugé utile de reprendre cette œuvre ; mais elle a cru, comme le gouvernement autrichien a entrepris en 1891 une publication analogue pour l'empire austro-hongrois, devoir se borner à l'Allemagne seule : *Königliche Museen zu Berlin. Kunsthandbuch für Deutschland* (Berlin, W. Spemann, in-8 de vi-676 p.). Seize chapitres nous font connaître dans l'ordre alphabétique des noms de lieux : les administrations chargées des objets d'art, les collections publiques ou privées, les trésors des églises, les établissements d'instruction artistique, les sociétés artistiques ou archéologiques. A chaque article, on trouve une notice sommaire sur l'établissement, la date à laquelle il a été fondé, l'objet auquel il est destiné, les publications qui y sont relatives. Un appendice donne la liste : I, des revues artistiques ; II, des maisons établies pour les ventes artistiques. Après deux pages de rectifications, on trouve trois tables : I, topographique ; II, géographique (par pays) ; III, onomastique, qui facilitent la consultation de cet utile répertoire.

Espagne. — Nous saluons avec un vif plaisir l'apparition du *Boletin bibliográfico español*, qui depuis le mois d'avril dernier se publie à Madrid (Leopoldo Martínez, Correo, 4), avec l'autorisation officielle du ministère de *fomento*, sous la direction de D. Miguel Almonacid y Cuenca. A l'imitation du *Polybiblion*, le *Boletin* comprend une partie « technique » où l'on trouve des données bibliographiques précises sur les publications nouvelles et une partie de comptes rendus, cette dernière peu développée jusqu'ici : des deux numéros que nous avons sous les yeux le premier consacre aux analyses bibliographiques sept pages sur soixante-quatre, et le second zéro. Par contre, chaque numéro contient un dépouillement des revues espagnoles assez développé, — trop développé même, car que sert-il de noter qu'une revue contient des *anuncios*, des *noticias*, une *crónica*, une *correspondencia*, sans dire de quoi il y est question ? C'est un défaut auquel nous espérons voir notre confrère espagnol remédier, soit en supprimant les

indications parasites, soit en les développant assez pour leur donner au moins une apparence d'utilité. La bibliographie courante en Espagne n'était représentée jusqu'ici que par le *Boletin de la libreria*, intelligemment rédigé d'ailleurs par la librairie Murillo. Le *Boletin bibliográfico* s'en distingue : 1° parce que les livres y sont classés méthodiquement, ce qui est évidemment plus commode pour ceux qui le consultent ; 2° parce que les renseignements y sont encore plus précis ; 3° parce que, contrairement à l'organe de la librairie Murillo, il ne donne, si nous ne nous trompons, que les publications faites en Espagne ; 4° parce qu'il adopte la classification de Melvil Dewey ; 5° enfin par le sommaire des revues, aussi classées méthodiquement.

— M. le chevalier Portal a consacré une étude fort bien faite à *Pierre Michel Carbonnel, chroniqueur et poète catalan* (Extrait du *Compte rendu du Congrès international des langues romanes, tenu à Bordeaux*, du 5 au 10 août 1895. Bordeaux, imp. Demachy, Pech et Cie, in-8 de 23 p.). Carbonnel, presque inconnu aux littérateurs et aux savants des siècles derniers, eut un mérite réel comme poète et plus particulièrement comme chroniqueur. S'aidant des trois volumes dans lesquels M. Manuel Bofarull y Sartorio, chef des archives de la couronne d'Aragon, a publié, en 1864, la biographie et les ouvrages de Carbonnel, l'excellent critique retrace la vie du poète-chroniqueur (né à Barcelone le 8 février 1435, mort en 1517) et apprécie ses vers et sa prose, donnant (p. 9-21) divers extraits de ses plus remarquables poésies (*Continuation de la danse de la mort*, 1497, et *Défense d'une dame*, 1505).

Italie. — L'histoire politique et artistique vient de s'enrichir, en Italie, d'un nouvel organe, *la Rassegna abruzzese di storia ed arte*, que dirigent MM. G. Pansa et P. Piccirilli (Sulmona, bureaux de la Revue. 3 fr. par an, 3 fasc. par an). Le premier fascicule, paru le 15 avril, contient le commencement d'une étude de M. G. Pansa sur un humaniste de Sulmone, Giovanni Quatrario, poète du xive siècle ; une notice de M. Piccirilli sur un artiste du xvie siècle, Bartolommeo Balcone, à qui l'on doit le chœur de l'Annonciation de Sulmone ; un article de M. Celidonio sur les archives de Saint-Pamphile, à Sulmone ; des variétés et des comptes rendus.

— Les belles mosaïques qui décorent les églises de Ravenne et qui sont chaque année un attrait pour les touristes ont été déjà l'objet de nombreux travaux. « A la veille de voir paraître deux publications qui annuleront probablement les précédentes » (l'une de M. Eug. Müntz, l'autre de MM. Revoil et Didron), Mgr Barbier de Montault n'a pas jugé superflu de reprendre la question à son tour ; tout le monde lui en saura gré. Un examen attentif et minutieux qu'il a fait sur place de ces monuments d'un art italo-byzantin, la connaissance qu'il a de tous les travaux de ses devanciers, sa vaste érudition en matière d'archéologie et de symbolisme, lui ont permis de rédiger un mémoire extrêmement instructif qui a paru par tranches dans la *Revue de l'art chrétien*, et tout récemment sous forme de tirage à part : *Les Mosaïques des églises de Ravenne* (Bruges, imp. Desclée, de Brouwer et Cie, in-4 de 128 p.). Il n'a point eu « d'autre ambition, dit-il, que d'avoir rédigé un manuel dont devront se munir désormais tous ceux qui tiendront à étudier consciencieusement les mosaïques de Ravenne, mais plus particulièrement ceux qui prendront part dans cette ville, en 1897, au congrès international des archéologues chrétiens. » Ceux qui connaissent la méthode claire et précise de Mgr Barbier de Montault, qui savent combien ce qu'il écrit est « suggestif, » ne douteront point qu'il n'ait admirablement réussi. Suivant l'ordre chronologique, assez facile à établir approximativement, grâce aux inscriptions ou aux portraits qui figurent sur les mosaïques, précisant, d'ailleurs, les dates par des considérations archéologiques, Mgr Barbier de

Montault étudie en onze chapitres : I, le baptistère de la cathédrale (449-452) ; II, l'église Saint-Nazaire (vers 449 ?) ; III, le palais de Théodoric (VIe siècle) ; IV, la chapelle de l'archevêché (VIe siècle) ; V, l'église de Sainte-Marie in Cosmedin (avant 526) ; VI, l'église Saint-Apollinaire in Classe (vers 567) ; VII, l'église Saint-Apollinaire le Neuf (VIe siècle) ; VIII, l'église Saint-Vital (de 534 à 547) ; IX, l'église Sainte-Agathe (VIe siècle) ; X, la chapelle Saint-Marc (VIe siècle) ; XI, l'église Saint-Michel in Africisco (VIIe siècle). Le savant archéologue, qui a dressé (p. 2, col. 2, n. 1) la bibliographie du sujet, indique pour chaque pièce les représentations qui ont été faites des mosaïques. Chemin faisant, en même temps qu'il expose ses idées, il lui arrive de relever les erreurs commises par ses devanciers. Et ce n'est pas seulement aux visiteurs de Ravenne, qui pourraient difficilement trouver un guide plus sûr, mieux informé et qui leur fasse mieux voir les détails des objets, que servira ce mémoire; aucun de ceux, amateurs ou archéologues de profession, qui examineront les mosaïques de Ravenne, ne pourra se dispenser d'y avoir recours. Entre autres observations curieuses faites par Mgr Barbier de Montault, nous noterons ce qu'il dit (p. 47) de la décadence, sous Théodoric, de l'arianisme, devenu simple « question d'éducation ou de nationalité, » à ce point que, dans la décoration d'un baptistère arien, l'on n'hésitait pas à proclamer le dogme catholique de la Trinité.

Publications nouvelles. — *Judas Makkabaeus*, von Dr H. Weiss (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Die chromatische Alteration im liturgischen Gesang der abendländischen Kirche*, von G. Jacobsthal (in-8, Berlin, Springer). — *De religione revelata*. Libri quinque, auctore G. Wilmers, S. J. (in-8, Ratisbonne, Fr. Pustet). — *Les Jeunes Gens*, par l'abbé H. Bolo (in-18, Haton). — *Les Conciles généraux et particuliers*, par Mgr P. Guérin (3 vol. in-8, Savaète). — *Concepto y teoria del Derecho*, por A. Bonilla y San Martin (in-18, Madrid, Suárez). — *Des Formalités du mariage simplifiées par la loi du 20 juin 1896*, par M. Loubat (in-8, Chevalier-Marescq). — *Traité des privilèges et hypothèques*. T. II, par L. Guillouard (in-8, Pedone). — *Les Juridictions commerciales au moyen âge*, par F. Morel (in-8, Rousseau). — *Blaise Pascal, opuscules et pensées*, publiés par L. Brunschvicg (petit in-16 cart., Hachette). — *L'Année philosophique*, publiée par F. Pillon (in-8, Alcan). — *La Religion de la science et de l'esprit pur*, par J. Strada (in-8, Alcan). — *L'Évolution des idées générales*, par T. Ribot (in-8, Alcan). — *Précis de logique évolutionniste. L'Entendement dans ses rapports avec le langage*, par P. Regnaud (in-18, Alcan). — *Essai critique sur l'esthétique de Kant*, par V. Basch (in-8, Alcan). — *Nature et Moralité*, par C. Chabot (in-8, Alcan). — *Traité des causes secondes*, par J. Trithème (in-18 carré, Chamuel). — *La Science sociale, morale et politique*, par T. Funck-Brentano (in-8, Plon et Nourrit). — *La Sociologie*, par A. Comte (in-8, Alcan). — *Annales de l'Institut international de sociologie*. T. III, publié par R. Worms (in-8, Giard et Brière). — *Les Origines du socialisme d'État en Allemagne*, par C. Andler (in-8, Alcan). — *Le Sang de l'industrie*, par P. Bory (in-8, Paillart). — *Apprezzamento dei valori pubblici e delle operazioni di Borsa*, del F.-P. Piccinelli (petit in-16 cart., Milano, Hœpli). — *L'Avenir de la race blanche*, par J. Novicow (in-18, Alcan). — *L'Hypnotisme franc*, par le R. P. M.-T. Coconnier (in-18, Lecoffre). — *Psycho-physiologie du génie et du talent*, par M. Nordau (in-18, Alcan). — *Les Criminels dans l'art et la littérature*, par E. Ferri (in-18, Alcan). — *Nouvelle Étude sur les tempêtes, cyclones, trombes ou tornados*, par H. Faye (in-8, Gauthier-Villars). — *Cours supérieur de manipulations de physique*, 2e édition, par A. Witz (in-8, Gauthier-Villars). — *Thermochimie. Données et lois numériques*, par M. Berthelot (2 vol. in-8, Gauthier-Villars). — *Les Plantes céréales*,

par G. Heuzé (in-18, Librairie agricole de la maison rustique). — *Les Plantes dans l'antiquité et au moyen âge, histoire, usages et symbolisme*, par C. Joret (in-8, Bouillon). — *Éducation et instruction des troupes*. 2e partie, *la Méthode*, par Loukiane Carlovitch (in-8, Berger-Levrault). — *Essai sur l'instruction pratique des cadres dans la cavalerie*, par le Ct P. S. (in-8, Berger-Levrault). — *Dressage et menage*, par le comte de Comminges (gr. in-8, Plon et Nourrit). — *Lexique de la langue de Molière comparée à celle des écrivains de son temps, avec des commentaires de philologie historique et grammaticale*, par C.-L. Livet. T. II et III [D.-L.] (in-8, Impr. nationale; Welter). — *Chrestomathie française*, par J. Passy et A. Rambeau (in-8, Le Soudier). — *Chants de la vie*, par H. Michel (in-18 carré, Librairie de l'Art indépendant). — *Sur la harpe*, par L. Tiercelin (in-18, Lemerre). — *Les Soliloques du pauvre*, par J. Rictus (in-18, « Mercure de France »). — *Les Féeries*, par J. Rameau (in-18, Ollendorff). — *Lourdes, échos et souvenirs*, par E. Laubarède (in-18, Bloud et Barral). — *Dans la paix du soir*, par P. Courtois (in-18, Perrin). — *La Maison de l'enfance*, par F. Gregh (in-18, Calmann-Lévy). — *Adriades*, par P. Pasini (in-8, Venetiis, typ. Visentini). — *Mazarin*, drame, par J. d'Ars (in-18, Bricon). — *Villégiatures d'artistes*, par M. Guillemot (in-18, Flammarion). — *Chroniques du péché*, par Mirepoix (in-18, Comptoir d'édition). — *Les Vendeuses d'amour*, par E. Ducret (in-18, Flammarion). — *Le Curé de Favières*, par G. Ohnet (in-18, Ollendorff). — *Abandonnées*, par P. Sales (in-18, Flammarion). — *Chouette! v'là des artisses*, par Plume (in-18, Flammarion). — *L'Amour d'aimer*, par L. de Caters (in-18, Flammarion). — *Quatuor*, par E. Demolder (in-18, « Mercure de France »). — *Contes pour tous les âges*, par le Vte O. de Poli (in-18, Delhomme et Briguet). — *La Fédor*, par A. Daudet (in-18, Flammarion). — *Mieux que l'amour*, par Destin (in-18, Flammarion). — *La Confession d'un autre enfant du siècle*, par H. Kist (in-18, Flammarion). — *Les Lauriers sont coupés*, par E. Dujardin (in-18, « Mercure de France »). — *Les Jeunes, ou l'Espoir de la France*, par H. Lavedan (in-18, Calmann Lévy). — *Aventures*, par E. Ducoté (in-18, « Mercure de France »). — *Cow-Boy*, par Auzias-Turenne (in-18, Calmann Lévy). — *La Vocation de Soledad*, par Cat (in-18, Perrin). — *Monsieur le Neveu*, par J. Thiéry (in-18, Colin et Cie). — *Le Roman du prince Othon*, par R.-L. Stevenson (in-18, Perrin). — *La Troisième Chambre*, par H. Garland (in-18, Calmann Lévy). — *Responsable*, par la princesse O. Cantacuzène Altieri (in-18, Calmann Lévy). — *Sur les pointes*, par P. d'Alheim (in-18, « Mercure de France »). — *Coups de désir*, par P. Mathiex (in-18, Chamuel). — *Lettres de George Sand à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve* (in-18, Calmann Lévy). — *Histoire de la littérature latine*, par R. Pichon (in-16, Hachette). — *Histoire de la littérature française*, par G. Meunier (in-32, Alcan). — *Marivaux*, par G. Deschamps (in-18, Hachette). — *Geoffroy et la Critique dramatique sous le Consulat et l'Empire, 1800-1814*, par C.-M. des Granges (in-8, Hachette). — *Pages de contrebande*, par G. Dufarric (in-18, Fisbacher). — *Studi shakespeariani*, da G. Chiarini (in-18, Livorno, Giusti). — *Henri Heine poète*, par J. Legras (in-18, Calmann Lévy). — *Voyages et aventures de Français Pyrard de Laval*, par A.-F. Anis (in-18, Bloud et Barral). — *L'Italie* (in-8, Larousse). — *La Jeune Grèce*, par M.-A. de Bovet (in-18, May). — *La Vie de saint Pierre Fourier*, par le R. P. Dom J.-B. Vuillemin (gr. in-8, Retaux). — *Le Martyrologe de l'Église du Japon*, T. II et III, par l'abbé Profillet (2 vol. in-18, Téqui). — *Le Père Hecker, fondateur des « Paulistes » américains. 1819-1888*, par le P. W. Elliot (in-18, Lecoffre). — *Une Fleur cueillie au printemps de la vie, Marguerite de ***, récit d'un oncle* (in-18, Poussielgue). — *Le Cardinal Bourret, souvenirs intimes*, par E. Ricard (in-8, Bloud et Barral). — *Histoire politique*

de l'Europe contemporaine. Évolution des partis et des formes politiques, 1814-1896, par C. Seignobos (in-8, Colin et Cie). — *Les Origines historiques de l'alliance franco-russe*, 1re série, par A. Le Glay (in-16 carré, Champion). — *Trois années de la question d'Orient, 1856-1859*, par L. Thouvenel (in-8, Calmann Lévy). — *Le Journal d'un évêque*, publié par Y. Le Querdec (in-18, Lecoffre). — *Congrès universel des religions en 1900*, par l'abbé V. Charbonnel (in-18, Colin et Cie). — *Nos Fils, que feront-ils?* par H. Le Roux (in-18, Calmann Lévy). — *Formation de la nation française*, par G. de Mortillet (in-8 cart., Alcan). — *Adémar de Chabannes, chronique*, publié par J. Chavanon (in-8, Picard). — *Histoire de France*. T. XV *(Louis XV)*, par J. Michelet (in-8, Flammarion). — *M. Thiers, le Comte de Saint-Vallier, le général de Manteuffel, la libération du territoire (1871-1873)*, par H. Doniol (in-18, Colin et Cie). — *L'Économie sociale de la France sous Henri IV (1589-1610)*, par G. Fagniez (in-8, Hachette). — *Campagne du Nord en 1870-1871. La Défense nationale dans le nord de la France*, par P. Lehautcourt (in-8, Berger-Levrault). — *Chaville historique*, par l'abbé Dassé (in-8, Haton). — *Joseph II et la Liberté de l'Escaut. La France et l'Europe*, par F. Magnette (in-8, Bruxelles, Lebègue). — *Die Entstehung der Vorherrschaft, Venedigs an der Adria mit Beiträgen zur Verfassungsgeschichte*, von W. Lenel (in-8, Strasbourg, Trübner). — *La Serbie chrétienne, étude historique*, par A. d'Avril (in-8, Leroux). — *Études russes et européennes*, par A. Leroy-Beaulieu (in-18, Calmann Lévy). — *La Pathologie de l'Islam et les moyens de le détruire*, par D. Kimon (in-18, chez l'auteur, 196, rue de Rivoli, Paris). — *Les Sources de la constitution des États-Unis*, par C. Ellis Stevens, trad. par L. Vossion (in-8, Guillaumin). — *Autour de Honoré de Balzac*, par le Vte Spoelberch de Lovenjoul (in-18, Calmann Lévy). — *Stanislas Poniatowski et Maurice Glayre*, par E. Mottaz (in-18, Calmann Lévy). — *Mortes au champ d'honneur, Bazar de la Charité (4 mai 1897)*, par P. Fesch (in-8, Flammarion). VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Dispense du maigre à l'occasion de visites officielles. — Au cours du récent voyage dans l'Ouest de M. le Président de la République, les journaux ont annoncé que Mgr Cotteau, évêque de Luçon, avait dispensé les fidèles de l'obligation du maigre aux Sables-d'Olonne pour la journée du vendredi 23 avril, date où cette ville était honorée de la présence de M. Félix Faure. Des concessions de ce genre étaient-elles déjà accordées par l'autorité ecclésiastique au temps où le Chef de l'État était un monarque? Le sont-elles pour le passage des monarques dans d'autres pays que le nôtre?

Palafox. — Quel degré de parenté existe-t-il entre le général Palafox, le célèbre défenseur de Saragosse, et l'impératrice Eugénie? — Où peut-on trouver la généalogie de la maison de Porto-Carrero, marquis de Montijo, continue jusqu'à nos jours? — Cette généalogie a paru dans une Revue dont l'on désirerait connaître le nom.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *La Prédication. Grands Maîtres et grandes lois*, par le R. P. G. LONGHAYE, S. J. Paris, Retaux, 1897, gr. in-8 de 554 p., 7 fr. 50. — 2. *Œuvres de saint François de Sales*. T. VIII. *Sermons*. Vol. II. Genève, Trembley, 1897, gr. in-8 de xx-448 p., 8 fr. — 3. *Sermons et panégyriques pour les fêtes de l'année*, par le P. GONDRAND. Paris, Delhomme et Briguet, 1897, 2 vol. in-12 de xxxii-400 et 432 p., 7 fr. — 4. *La Voix de l'Évangile, ou Sujets d'homélies pour les dimanches et les fêtes*, par l'abbé F. ALLEMAND. Ibid., 1897, in-12 de viii-400 p., 3 fr. 50. — 5. *Les Évangiles des dimanches et des principales fêtes de l'année au point de vue historique et archéologique*, par l'abbé G. MARTIN. Ibid., 1897, in-12 de xii-816 p., avec 92 grav., 4 fr. 75. — 6. *Précis de la doctrine catholique*, par le R. P. WILMERS, S. J. Tours, A. Mame, 1896, in-8 de xxiv-586 p., 7 fr. 50. — 7. *Élévations dogmatiques. L'Incarnation, ou Jésus intime* (1re série), par M. SAUVÉ. Dijon, Chamagne, 1897, 3 vol. in-12 de 354, 438 et 344 p., 7 fr. 50. (2e série) *La Sainte Trinité, ou Dieu intime*. In-12 de 452 p., 2 fr. 50. — 8. *Horizons du monde moral et religieux*, par l'abbé A. RICHAUD. Paris, Vic et Amat, 1897, in-12 de x-374 p., 3 fr. — 9. *L'Eucharistie et le mystère du Christ, d'après l'Écriture et la tradition. Élévations et considérations*, par le P. MARIE-BONAVENTURE, Frère mineur. Paris, Poussielgue, 1897, in-4 de vi-720 p., 7 fr. 50. — 10. *L'Idée du sacrifice dans la religion chrétienne, principalement d'après le P. de Gondren et M. Olier*, par l'abbé M. LEPIN. Paris, Delhomme et Briguet, 1897, in-8 de 444 p., 4 fr. 75. — 11. *Le Directeur des retraites de première communion*, par l'abbé R. TURCAN. Séez, Vve Leguerney-Montauzé, 1896, in-12 de xiv-274 p. — 12. *Pie IX et la jeune communiante*, nouv. édit. par l'abbé VINCENT. Paris, Haton, s. d., in-12 de iv-236 p., 1 fr. 50. — 13. *Le Saint-Esprit. Son action depuis la création du monde jusqu'à nos jours*, par la comtesse SAINT-BRIS. Paris, Téqui, 1897, in-12 de xxxiv-484 p., 3 fr. 50. — 14. *La Vie liturgique*, par l'abbé EUGÈNE CHIPIER. 3e édit. Lyon, Vitte, 1892, in-12 de 446 p., 3 fr. — 15. *Jésus adolescent. Méditations pour le temps de la Septuagésime*, par l'abbé MAX. CARON. Paris, Haton, 1896, in-18 de xvi-368 p., 2 fr. — 16. *Trente et un jours à la gloire de Marie*, par l'abbé L. ARNOULIN. Paris, Delhomme et Briguet, 1897, in-12 de 332 p., 1 fr. 50. — 17. *Les Voix de Lourdes*, par l'abbé E. DUNAC. Paris, Retaux, 1897, in-12 de 278 p., 3 fr. — 18. *Tribut quotidien de prières affectueuses et de louanges à la très sainte et immaculée Vierge Marie, mère de Dieu*. Extrait des œuvres de SAINT BONAVENTURE. Trad. de l'italien, 9e édit. Paris, Vic et Amat, 1897, in-32 de 190 p., broché, 0 fr. 60 ; relié percaline, 1 fr. — 19. *Le Mois de saint Joseph, à l'usage des maisons religieuses*, par Mgr DABERT, évêque de Périgueux. Nouv. édit. Lille et Paris, Société Saint-Augustin, s. d., in-18 de 300 p., 1 fr. 50. — 20. *Jeunesse et vie chrétienne*, par le R. P. LAMBERT. Paris, Lecoffre, 1897, in-12 de xx-300 p., 2 fr. — 21. *La Retraite du Sacré-Cœur*, par le R. P. DEHON. Tournai, Castermann, in-18 de 416 p., 2 fr. — 22. *La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Lectures pendant le saint temps de carême*. Lille, Société Saint-Augustin, s. d., in-18 de x-390 p., 0 fr. 75. — 23. *Venez à moi, vous qui souffrez. Consolations. Espérances*, Paris, Vic et Amat, 1896, in-18 de 240 p., 1 fr. — 24. *Petit Mois de saint Jean*, par le P. VINCENT JEANROY. 2e édit. Lille et Paris, Société Saint-Augustin, in-18 de 138 p., 0 fr. 50. — 25. *Le Petit Livre des tertiaires de Saint-François d'Assise*, par le R. P. VENANCE DE ROULERS. Bruxelles, Société belge, 1897, in-32 de 182 p., 0 fr. 50.

1-5. — PRÉDICATION. — C'est par la parole que les apôtres, fidèles aux ordres du Sauveur, ont converti le monde; ils ont prêché partout

et leur voix a retenti jusqu'aux extrémités de la terre. Depuis les apôtres, les évêques, leurs successeurs, se sont servis également de la parole pour propager encore l'Évangile et gagner les âmes à Jésus-Christ. *Fides ex auditu*, a dit saint Paul; en entendant la parole divine, les peuples ont reçu le don de la foi. *La Prédication* a eu ses grands maîtres; elle a ses grandes lois; pratiquée pendant dix-huit siècles, elle nous apparaît aujourd'hui comme une puissance merveilleuse, toute parée des victoires et des conquêtes du génie, mais aussi protégée, défendue et fortifiée par les règles ou les lois spéciales qui conviennent à son caractère, à sa dignité, au but qu'elle se propose. Les maîtres de la prédication, dans le livre du R. P. Longhaye, sont, d'abord, les prophètes, que l'auteur appelle « les vrais prédicateurs » du peuple de Dieu; le P. Longhaye étudie le fond de leur prédication, où il trouve une dogmatique très simple et une morale précise, vigoureuse; il nous montre enfin les prophètes comme d'excellents modèles littéraires. Après les prophètes, c'est Jésus-Christ dont l'auteur étudie la parole dans son double caractère humain et surhumain. Puis, ce sont les apôtres, en particulier saint Paul; ensuite saint Jean Chrysostome, saint Augustin, Bossuet et Bourdaloue. Nous ne quittons pas les hauts sommets, mais, grâce à notre guide expérimenté, nous pouvons y parvenir et y contempler le rayonnement de la belle éloquence chrétienne, les éminentes qualités dont Dieu avait doté ces grands maîtres; l'auteur nous fait connaître les aptitudes oratoires et la méthode de chacun d'eux; il nous dit comment ils conçoivent la prédication, par quels moyens ils s'y sont formés, comment ils l'ont pratiquée. A l'appui de son jugement, il nous offre de Bossuet et de Bourdaloue un sermon qu'il appelle « type, » parce que mieux que tout autre ce sermon nous révèle le caractère de ces deux maîtres. Dans la seconde partie, l'auteur traite des lois, d'abord par rapport à l'objet de la prédication et ensuite par rapport à l'auditeur. Il passe en revue les sources de la prédication, qui sont surtout nos livres saints; puis les parties essentielles de son objet, qui sont le dogme, la morale, l'apologétique; enfin l'objet par excellence de la prédication, qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ. En ce qui concerne l'auditeur, le R. P. Longhaye expose avant tout et démontre la nécessité de le bien connaître; il décrit l'action qu'il faut exercer sur lui; il analyse les passions chrétiennes, qui sont la crainte de Dieu, l'espérance, la charité et la pénitence. Dans un chapitre supplémentaire, il parle spécialement du prédicateur en tant qu'il est l'homme de Dieu, recommandant la préparation lointaine et prochaine, indiquant le style et le débit convenables au prédicateur. Une note sur les genres et la lettre de la Sacrée Congrégation sur la prédication terminent ce livre, qui est avant tout pratique : c'est vraiment le manuel du prédicateur.

— Un maître de la prédication, un prédicateur vraiment « homme de

Dieu, » c'est saint François de Sales; sa réputation est bien établie sous ce rapport comme sous le rapport de la spiritualité; elle n'a pu que gagner à la publication complète de ses *Sermons*. Le premier volume nous réservait à ce sujet de très agréables surprises; le deuxième n'est ni moins riche ni moins intéressant. « Le second volume, nous dit le consciencieux éditeur, est le plus remarquable de toute la collection des *Œuvres de saint François de Sales*, au point de vue des matières inédites dont il est enrichi. On pourrait même dire que le volume entier est inédit, puisque sur les quatre-vingt-quinze pièces qu'il contient, neuf seulement ont été précédemment publiées. » Il est vrai que ce ne sont que des canevas; l'orateur, devenu évêque, est plus sûr de son talent, il n'écrit plus de discours, ce sont de simples sommaires, des plans, parfois des notes fort brèves. Mais, d'autre part, notre saint n'est plus lui-même que dans ces canevas tracés souvent à la hâte et toujours sans prétention aucune de réputation et de gloire humaine. C'est ici également qu'apparaît davantage le docteur de l'Église; il enseigne avec une précision, une fermeté qui subjuguent et ne laissent place ni au doute ni à la moindre tergiversation. A ses accents on reconnaît l'apôtre du Chablais, prêchant, avec autant de feu et d'éloquence que dans sa jeunesse, les dogmes fondamentaux de notre croyance. Les discours, aussi bien que le *Traité des controverses*, renferment des sentences qui, réfutant d'avance les hérésies modernes, préviennent de trois siècles les décisions du Concile du Vatican. Ce volume contient, comme les précédents, un *fac-similé* de l'écriture de saint François de Sales, un avant-propos de Dom B. Mackey, un glossaire des locutions et des mots surannés. C'est toujours la même richesse typographique, qui fera de la nouvelle édition une œuvre digne du héros.

— Après les maîtres peut venir en bonne place l'œuvre du P. Gondrand : *Sermons et panégyriques pour les fêtes de l'année*. L'auteur ne songeait pas à les publier, et il est mort laissant ses trésors enfouis ou entassés dans leur obscure cachette. Heureusement un de ses amis, le P. Nicolas, sur les instances d'un grand nombre d'évêques, a résolu de livrer au public les œuvres dont il était le dépositaire, et nous voilà en possession d'un excellent livre. L'ouvrage a deux volumes, dont le premier s'ouvre par le rapport « très éloquent et très motivé » écrit, à l'invitation de Mgr l'archevêque d'Aix, par M. le chanoine Mille; suit l'approbation donnée par Mgr Gouthe-Soulard. Une introduction assez étendue nous fait connaître les principaux faits de la trop courte vie du P. Gondrand. La série des sermons débute par celui qui traite de l'avènement de Jésus-Christ, sermon d'ouverture pour la station de l'Avent; elle se déroule jusqu'à celui de Pâques sur la communion pascale, comprenant deux sermons pour Noël et un pour le lendemain, un pour saint Étienne, trois pour la Circoncision, huit pour l'Épiphanie, un

pour la Purification, pour la Sexagésime, le carnaval et les Quarante Heures, le mercredi des Cendres, le dimanche et le jeudi de la semaine de la Passion, les Sept Douleurs de Marie, deux pour le lavement des pieds, deux sur la Passion, etc. Le second volume commence par trois sermons sur Pâques et nous conduit de Quasimodo aux dernières fêtes de novembre : discours sur l'Ascension, la Pentecôte, la Trinité, le Sacré Cœur, la Transfiguration, l'Assomption, la Toussaint, le Purgatoire, etc., avec les panégyriques de saint Pierre et saint Paul, saint Élie, sainte Anne, saint Roch, saint Michel, le Rosaire, saint Bruno, sainte Thérèse, saint Martin, sainte Cécile, etc. Tels sont les principaux sujets traités dans cette publication, « qui se recommande par une sûreté et souvent par une élévation de doctrine qui n'ont d'égales que la puissance de conception et la rigueur de logique de l'auteur. » Le style, malgré quelques hardiesses, est toujours pur et d'un goût irréprochable.

— *La Voix de l'Évangile*, par M. l'abbé Allemand, a un cadre plus restreint; ce volume ne contient que des « sujets » d'homélies pour les dimanches et les fêtes, tirés de chaque évangile, avec un développement méthodique, très précis, mais surtout très court. En revanche, chaque évangile ou chaque fête offre matière à trois sujets, de telle sorte que l'évangile ou le mystère est envisagé sous toutes ses faces principales et fournit les leçons ou les enseignements les plus variés et les plus utiles. « Ce ne sont pas des discours, dit l'auteur, mais des sujets, et des sujets sommaires, synthétisant dans leur brièveté le plus de matière qu'il a été possible d'y condenser. » Son plan est loin d'être banal, et il a été bien rempli; ce travail se distingue « par une doctrine purement orthodoxe, des commentaires lumineux et précis, par des vues personnelles d'une exquise originalité, par des réflexions très suggestives souvent et irrésistiblement édifiantes toujours. » On ne peut que difficilement se faire une idée de la somme de travail et de patience qu'a exigée la composition de ce livre, qui offre une mine précieuse pour les prédicateurs, mais aussi une lecture substantielle et agréable pour les personnes pieuses. Le style de l'auteur, naturellement simple, concis comme il convient à des sommaires, est parfois très pressant et vif à propos. Ce livre rendra les meilleurs services aux prêtres appelés par leur ministère ou par les circonstances à faire connaître aux fidèles cet évangile, cette parole même de Dieu qu'ils ne connaîtront jamais assez.

— *Les Évangiles des dimanches et des principales fêtes*, par M. l'abbé G. Martin, forment comme le développement historique et archéologique du précédent. L'auteur nous donne d'abord la traduction du texte de l'Évangile, — ce que nous regrettons de ne point trouver dans le livre précédent, — puis il indique l'époque de la vie de Notre-Seigneur à laquelle se réfère la page de l'évangile du jour; il y ajoute la description du théâtre où se passe la scène qui est l'objet du texte sacré; il four-

nit, au fur et à mesure que le texte les demande, les explications historiques, archéologiques, dogmatiques et morales; enfin il met en évidence la leçon qui se dégage du commentaire. Il s'est surtout attaché aux explications historiques et archéologiques, s'efforçant de bien placer chaque évangile dans son cadre historique, et de donner tous les éclaircissements relatifs aux mœurs et aux usages du temps où vivait le Sauveur. S. Ém. le cardinal Perraud se plaît à reconnaître « l'importance d'un travail dans lequel sont accumulées tant de choses qui doivent être profitables à l'instruction et à la piété des fidèles; » il loue les réflexions substantielles dont l'auteur a fait suivre chaque évangile; il le félicite d'avoir résumé avec compétence, sur les nombreuses questions d'exégèse ou d'histoire, tout ce qu'il importe le plus à des chrétiens de savoir, d'y ajouter à propos les ineffaçables impressions qu'il a rapportées de son séjour en Palestine, d'avoir intercalé dans le texte de nombreuses illustrations qui permettent de voir les personnages et les monuments. L'évêque d'Autun juge que ce livre se recommande ainsi par lui-même; il espère que, répandu parmi les fidèles, il les habituera à un commerce plus facile avec le saint livre, et que leur foi, devenue plus vive, se traduira par de plus solides vertus et un continuel progrès dans la vie chrétienne. On ne peut souhaiter de meilleures destinées à un livre, et une plus douce récompense à son auteur.

6-8. — Enseignement. — La parole a dû être le premier moyen de faire parvenir au monde la vérité; puis est venue l'écriture, et ces deux moyens n'ont cessé, à travers les siècles, de remplir leur mission auprès des âmes. A l'enseignement oral doit se joindre l'enseignement écrit; le premier, plus incisif, plus pénétrant, prépare les voies, excite la curiosité; le second réclame une plus grande attention, une sérieuse étude, et à la suite la lumière pénètre plus abondante dans l'esprit. Après nos grands orateurs, nos apôtres, nos missionnaires, voici nos docteurs, nos érudits, nos théologiens. De ce nombre est le R. P. Wilmers, qui nous offre son *Précis de la doctrine catholique*. Ce livre est un *Précis*, parce qu'il n'est qu'un résumé, un abrégé, mais il est plus qu'un simple catéchisme; dans sa concision, il y a toujours la part du raisonnement; il ne laisse échapper aucune occasion de mettre en pleine lumière l'accord de la raison et de la foi et l'enchaînement rationnel des vérités catholiques. Ce *Précis* renferme toute la doctrine, le dogme et la morale. Il se divise en trois parties. La première a pour objet : la vérité de la religion catholique, et l'auteur y traite de la révélation en général et de la révélation chrétienne, de l'Église souveraine dispensatrice de la religion chrétienne, son institution, sa fin, sa constitution, ses notes, son autorité doctrinale. La seconde partie est consacrée au dogme chrétien, considéré d'abord dans son auteur, qui est Dieu : unité de Dieu et trinité; Dieu créateur et Dieu rédempteur; considéré ensuite par rapport au plan

divin du salut dans les individus, où il est traité de la grâce actuelle et de la grâce habituelle, des moyens de recevoir la grâce, qui sont les sept sacrements, de l'Église comme moyen de salut et des fins dernières. La morale fait l'objet de la troisième partie : morale en général, c'est-à-dire fondements et conditions de la moralité, du bien moral et du mal moral; la morale chrétienne en particulier : devoirs envers Dieu par les trois vertus théologales et la vertu de religion; devoirs envers nous-mêmes et envers le prochain, devoirs spéciaux et œuvres de surérogation ou perfection chrétienne. Un supplément contient des notions spéciales sur les conciles œcuméniques et les professions de foi jusqu'à celle du concile du Vatican, la Lettre encyclique *Providentissimus Deus*, de Léon XIII, sur l'étude de l'Écriture sainte. Le *Précis* du P. Wilmers est vraiment une œuvre de science catholique correspondant au plus grand besoin des âmes, à cette heure solennelle où se pose, dans le domaine philosophique comme dans le domaine religieux, la redoutable question de savoir si le triomphe du spiritualisme sera la gloire et la couronne des dernières années du XIXe siècle. Il continuera le bien qu'ont accompli les œuvres philosophiques et apologétiques des Frayssinous, des Lacordaire, des Auguste Nicolas, etc., qui ont fait pénétrer la lumière dans tant d'intelligences, et mérité à tant d'âmes la grâce d'une sérieuse conversion.

— M. l'abbé Sauvé, lui, cherche, dans l'ensemble de la doctrine, les points ou les vérités qui sont les plus nécessaires à connaître et que le commun des fidèles néglige le plus d'étudier : la Sainte Trinité, l'Incarnation, la Grâce, la Gloire, etc.; il se propose de les approfondir et de reconquérir, pour ces vérités si essentielles et si méconnues, l'attention et la sympathie des esprits sérieux. Il commence par *l'Incarnation, ou Jésus intime*. Ce premier livre de ses *Élévations dogmatiques* envisage d'abord le mystère de l'Incarnation comme un mystère d'union, union physique et personnelle, union d'amour, union sainte, union lumineuse et union bienheureuse. Pénétrant plus avant dans le mystère, il contemple Jésus, « Homme-Dieu; » expliquant le sens rigoureux et exact de cette formule théologique, qui est l'expression même de la vérité, déduisant ensuite les conséquences de cette vérité, soit à l'égard de Dieu, soit à l'égard de la sainte humanité, soit à l'égard de l'homme, soit à l'égard du monde. Sa troisième élévation a pour objet Jésus, « Homme-Verbe, » avec toutes les perfections spéciales du Verbe, qui lui appartiennent personnellement, avec la nature divine et toutes ses perfections, avec son union indissoluble au Père et à l'Esprit-Saint. L'auteur étudie ensuite le corps de Jésus, l'âme de Jésus ou sa sainteté, l'intelligence de Jésus ou sa science, le cœur de Jésus ou son amour. Voilà bien tout Jésus, le voilà étudié dans cette intimité qui fait surtout le charme des âmes privilégiées. Ces élévations s'adressent d'abord aux

prêtres déjà familiarisés avec la théologie. « Les prêtres, écrit Mgr Oury à l'auteur, vous liront avec bonheur, car il leur sera doux, nous en sommes sûr, de pénétrer à votre suite dans les mystères du Verbe incarné. » Mais ce livre s'adresse encore à nombre d'âmes éclairées et ferventes vivant dans le cloître ou dans le monde : « Celles-là, ajoute le vénérable évêque de Dijon, puiseront dans votre livre le solide aliment que, la plupart du temps, elles demandent en pure perte à d'autres auteurs. » Dans son second volume, M. Sauvé s'attache exclusivement à considérer le Cœur de Jésus, dans ses souffrances ou dans ses joies, dans ses infirmités, dans ses mystères, dans ses vertus, dans son sacrifice, enfin dans son influence sur son Père. Dans le troisième, c'est encore le Sacré Cœur, mais considéré par rapport au mystère de l'Incarnation : le Cœur de Jésus ou l'Incarnation dans le cours des siècles, le Cœur de Jésus ou l'Incarnation dans l'éternité, le Cœur de Jésus en ce que l'Incarnation nous révèle en Dieu. Le livre se clôt sur deux chapitres consacrés à la Très Sainte Vierge et à saint Joseph. Le sujet est ainsi bien épuisé; le traité de l'Incarnation est complet : le savant directeur du grand séminaire y a mis toute son intelligence, toute son érudition, toute sa piété, tout son zèle et tout son cœur.

— *La Sainte Trinité, ou Dieu intime*, du même auteur, est dans la même donnée et d'après la même méthode. La Sainte Trinité ! C'est bien pour beaucoup, même de bons chrétiens, le « Dieu inconnu; » les fidèles les plus pieux aussi manquent sur ce point de notions précises; ils se laissent facilement séduire par quelques pratiques de dévotion qu'ils jugent suffisantes et ils désertent un peu trop ces vérités plus élevées, ces sommets de la doctrine chrétienne dont l'austérité les effraie. Il convient de les ramener à une meilleure formation spirituelle; en vain prétendrait-on que les personnes pieuses ne veulent pas de lectures dogmatiques : il faut savoir les leur imposer; le moyen de faire un bien sérieux aux âmes n'est point de les flatter; on doit leur rappeler qu'il faut savoir par moments se résoudre à un effort pour connaître mieux Dieu, Jésus, notre âme : la piété vraie, profonde, est à ce prix. Mais ces élévations s'adressent particulièrement aux prêtres qui doivent se familiariser, par la méditation et par la prière, avec les grandes vérités de la foi, se plaire habituellement sur les sommets de la doctrine et de la vie surnaturelle. La récente encyclique de Léon XIII sur la Trinité et l'Esprit-Saint a confirmé l'opportunité de cet enseignement élevé, sérieux, surnaturel, dont on croyait incapables les intelligences de nos contemporains déshabituées de cet aliment substantiel, mais que le Souverain Pontife n'a pas craint de leur offrir comme une force et comme une lumière au milieu de l'affaiblissement de la vertu et des ténèbres de l'erreur. Six pensées principales résument ce livre et en disent tout l'objet : Dévotion à Dieu le Père, à Dieu le Fils, à Dieu le Saint-Esprit, à la Nature

divine et à ses attributs, aux perfections divines par les vertus surnaturelles, aux perfections divines par des actes et des états particuliers. C'est là la vraie dévotion, source et garantie de toutes les autres.

— Par son livre : *Horizons du monde moral et religieux*, M. l'abbé Richaud se propose le même but, mais il cherche à l'atteindre par un enseignement moins austère. Le titre seul indique que la méthode n'est pas la même; il annonce une forme plus littéraire que didactique, et par là, il peut être plus à la portée de certaines intelligences réfractaires à l'exposition grave et concise de l'enseignement doctrinal. L'auteur traite de l'âme, de la vie humaine, de l'immortalité, des droits de Dieu, de la religion, des sciences, du bonheur, de la souffrance, de Jésus-Christ, de la Vierge Marie, de la vie surnaturelle; sur ces questions, c'est la révélation qui fait entendre sa voix, à laquelle vient se joindre, en s'harmonisant avec elle, la voix de la raison; l'auteur mêle à cette exposition, que nous pourrions appeler « officielle, » ses considérations personnelles, ses sentiments intimes; il s'efforce de les faire partager à ses lecteurs. Mgr l'évêque de Digne, — récemment promu à l'archevêché de Bourges, — donne à cet ouvrage une approbation sans réserve; il le recommande aux prêtres, surtout à la jeunesse intelligente, « estimant que ce volume serait utilement distribué comme prix dans les établissements d'éducation et d'instruction aux divers degrés. » Signalons en particulier, avec Mgr Servonnet, les chapitres sur Jésus-Christ et sur la Vierge Marie. Voilà les seuls horizons qui doivent s'ouvrir aux yeux de toute intelligence : c'est par ces larges envolées que les âmes trop habituées à se traîner et à s'étioler dans une atmosphère imprégnée d'indifférence, de bassesse, s'élèveront à ces hauteurs sereines où elles recouvreront leur vraie grandeur, leur dignité originelle.

9-14. — Eucharistie, Esprit-Saint, Liturgie. — Après l'ensemble ou le corps de la doctrine, voici « la théologie spéciale, » c'est-à-dire des traités ayant pour objet ou un mystère, ou un sacrement, ou un article du symbole. Le premier que nous présentons est *l'Eucharistie et le mystère du Christ d'après l'Écriture et la tradition*. Ce volume renferme les témoignages principaux fournis par nos livres saints et par la tradition en faveur du sacrement de nos autels; il se divise en deux parties principales : L'Eucharistie comme sacrement, et l'Eucharistie comme sacrifice. Ici et là ce sont des « élévations » qui emportent l'intelligence dans le domaine surnaturel et divin, là où, soutenue des ailes de la foi, elle plane au sein de la lumière divine qui l'éclaire; ce sont aussi des « considérations » qui excitent dans le cœur les plus vifs et plus doux sentiments de piété et d'amour. A l'occasion, le R. P. Marie Bonaventure sait se retourner avec énergie contre les ennemis de l'Eucharistie, et sans dissimuler la force de leurs objections, il les combat et les détruit victorieusement. L'auteur consacre deux chapitres à mon-

trer comment l'homme devenu misérable par son péché, isolé du ciel sa patrie, a besoin de l'Eucharistie ; comment l'Eucharistie répond aux besoins du cœur : aucune considération ne saurait être plus efficace pour exciter l'âme à connaître et à recevoir ce sacrement. Les chapitres qui ont pour objet l'Eucharistie comme sacrifice offrent aussi le plus piquant intérêt ; malgré l'élévation et la profondeur du mystère, il est encore permis à l'œil de l'homme de comprendre tout ce que ce grand œuvre de la droite de Dieu peut avoir de merveilleux en lui-même et de salutaire pour nos âmes. Ce traité de l'Eucharistie aura pour effet de faire mieux connaître ce prodige de l'amour de Dieu et d'inspirer un plus ardent désir de le recevoir. Le format du livre n'est pas fait pour le rendre populaire ; il ne convient guère qu'aux hommes d'étude ; nous exprimons le vœu qu'une nouvelle édition, moins lourde, moins compacte, de dimensions réduites, en deux ou trois petits volumes in-12, vienne permettre aux simples fidèles de l'aborder sans appréhension. Que le P. Marie-Bonaventure ne redoute pas de se faire petit pour gagner les petits : nous lui promettons de nombreuses conquêtes.

— M. l'abbé Lepin ne retient de l'Eucharistie que la partie relative au sacrifice et donne à son sujet ainsi réduit la plus grande ampleur. Ses guides sont surtout le P. de Gondren et M. Olier, et il les suit avec la plus grande fidélité. Son livre : *L'Idée du sacrifice dans la religion chrétienne*, comprend quatre parties. Dans la première, l'auteur traite des fondements du sacrifice chrétien : la religion du Verbe incarné ; la deuxième partie est consacrée aux sacrifices figuratifs de l'ancienne Loi, leur nature, leurs rites, la forme essentielle ; la troisième partie a pour objet le sacrifice même de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et c'est ici surtout que l'auteur met à contribution les richesses de ses deux guides : Sacrifice de Jésus-Christ durant sa vie mortelle, à Bethléem, à Nazareth, dans sa vie publique, dans sa passion ; sacrifice de Jésus-Christ dans sa vie glorieuse, à la résurrection, à l'ascension, au ciel ; sacrifice de Jésus-Christ dans sa vie eucharistique. Enfin, dans la quatrième partie, l'auteur parle du sacrifice du corps mystique de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son union avec Marie, dans son union avec l'Église. Un appendice nous fait connaître le sacrifice des âmes spécialement victimes, d'abord aux temps apostoliques, ensuite à travers les siècles chrétiens et jusqu'à nos jours. C'est toute la structure du livre de M. l'abbé Lepin, nous devrions dire de sa « thèse, » puisque ce travail a servi à son auteur pour son épreuve de doctorat en théologie : ce plan embrasse bien tout le sujet ; il a fourni matière au plus heureux développement, et nous ne sommes point surpris que les doctes examinateurs de la Faculté de théologie de Lyon en aient été pleinement satisfaits. C'est une étude sérieuse, bien réfléchie, très documentée, écrite dans un style clair, sobre, irréprochable.

— L'initiation à l'Eucharistie a été, de tout temps, l'objet de la sollicitude de l'Église; pour les fidèles aussi, le jour de la première communion a été toujours considéré comme le plus beau de leur vie, et c'est pourquoi il est entouré de tant de solennité. Préparer l'âme à ce grand jour est le but que se propose M. l'abbé Turcan dans son livre : *Le Directeur des retraites de première communion;* l'auteur veut indiquer aux catéchistes ce qu'ils doivent faire pour que la première communion soit bonne et même fervente. C'est un vétéran du sacerdoce, plein de science et d'expérience, qui leur donne les conseils les plus utiles et les plus pratiques; il sera un guide sûr pour ses jeunes confrères qui voudront s'en rapporter à son enseignement. Rien de plus simple que le plan de l'ouvrage : l'auteur suit jour par jour le prêtre et les enfants, donnant au prêtre les conseils et aux enfants les instructions qu'il croit les plus convenables aux jours où ils se trouvent. M. l'abbé Turcan semble craindre que les instructions ne soient trop longues. Ses craintes sont fondées pour la plupart de ces instructions, que le jeune et trop mobile auditoire ne pourrait supporter jusqu'au bout. Mais il y a remède à cet inconvénient; rien n'oblige le catéchiste d'être l'esclave absolu de l'auteur; il peut couper une instruction en deux ou même trois parties; ce qui lui fournirait l'avantage d'avoir à sa disposition plusieurs retraites; il pourrait quelquefois n'en donner qu'un résumé. Mgr l'évêque de Séez, en accordant l'*imprimatur* au livre de M. l'abbé Turcan, se plaît à déclarer que dans ces pages « on entend parler non seulement une expérience consommée, mais aussi le cœur de celui qui disait : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

— Après la théorie, la pratique. Dans *Pie IX et la jeune communiante*, M. l'abbé Vincent offre aux mères chrétiennes et à leurs enfants la narration détaillée d'un touchant et remarquable événement qui s'est accompli il y a quelques années, et qui mérite une place dans les annales de la charité chrétienne aussi bien qu'un paragraphe dans l'histoire de la vie si pleine et si édifiante de Pie IX. C'est une mère qui a l'ardent désir d'obtenir à sa jeune fille le privilège de communier de la main du Pontife; l'enfant est heureuse d'entrer dans les vues de sa mère et aussitôt commence le récit de cette édifiante, disons même merveilleuse épopée qui, à travers mille incidents heureux ou malheureux, conduit enfin la mère et la fille au Vatican, où Pie IX accorde la faveur si désirée. La préparation se fait, et, après trois semaines, le jour de la fête du Sacré Cœur, Pie IX va au couvent du Sacré-Cœur donner la sainte communion à l'angélique Marie Richemont. N'était la certitude que nous donne l'auteur de la réalité du fait, cette première communion paraîtrait plutôt un idéal qu'un fait accompli; d'autant mieux que, dans la plupart des réflexions de la jeune enfant et de ses réponses, il y a une élévation d'idées, une expression de foi, une force d'âme

qui n'est pas ordinaire dans une jeune fille de douze ans : peut-être l'auteur s'est-il alors trop substitué lui-même à son héroïne. Toutefois, ce contraste se fait-il à peine sentir dans la trame si bien tissue de cet émouvant récit ; et d'autre part on peut présumer que dans cet événement où la Providence intervient si souvent et si clairement, la jeune Marie, abondamment favorisée de la grâce, trouve dans une intervention du ciel, surtout dans la vivacité de sa foi, ce que son intelligence, à peine formée, n'aurait pu lui suggérer. Pie IX, à la vue de ce prodige, s'écriait : En vérité, je n'ai jamais trouvé une si grande foi en Israël. A chaque page du livre de M. l'abbé Vincent on se dit : Je n'ai jamais rien lu d'aussi saisissant, d'aussi merveilleux, et on dévore ces pages, qui ne font que faire croître l'émotion et vous arracher des larmes. Aucune lecture ne saurait mieux convenir pour une retraite de première communion.

— Une autre vérité doctrinale très importante, mais très négligée, c'est la vérité relative au Saint-Esprit. Le pape Léon XIII, dans sa récente encyclique, a voulu ramener l'attention à ce dogme et a tenu à rappeler l'enseignement de l'Église sur l'adorable personne de la Très Sainte Trinité que nous appelons l'Esprit-Saint : on sait avec quelle précision de doctrine, quelle clarté d'exposition, quelle abondance de citations de l'Écriture ou des Pères, quelle élégance de langage, quelle énergie de conviction, le Souverain Pontife a résumé, dans quelques pages, l'enseignement théologique concernant le Saint-Esprit. Mme la comtesse de Saint-Bris avait devancé l'intervention de Léon XIII en publiant son livre : *Le Saint-Esprit, son action depuis la création du monde jusqu'à nos jours*. Mais ce livre est si bien en harmonie avec l'œuvre du Pape, qu'on le dirait un commentaire de l'encyclique. Il n'est pas étonnant qu'un grand nombre d'évêques lui aient accordé leur approbation et que Léon XIII lui-même, après l'avoir fait examiner, l'ait agréé et béni. Ce travail témoigne de beaucoup de recherches, de beaucoup de réflexion. C'est une bonne et grande leçon donnée à certains hommes qui reculent devant le labeur que leur imposerait la sérieuse étude de la science du *Credo* et qui se laissent effrayer par l'aridité que leur semble offrir un tel travail. Cette terreur est loin d'être justifiée, mais ils s'en servent pour se dispenser d'aborder même de telles questions. Ils feraient mieux de suivre l'exemple de Mme de Saint-Bris, ou au moins de lire son livre qui les instruirait, sans effort et pleinement, sur la nécessité et l'opportunité du culte du divin Paraclet, sur le rôle du Saint-Esprit dès l'origine des temps, auprès des prophètes, dans le plan divin, dans l'Évangile, dans l'Église ; sur l'action du Saint-Esprit dans le septénaire sacramentel, dans la confirmation, surtout, par ses sept dons et par ses fruits. Le livre se termine par des résumés de discours qui peuvent être prêchés le jour d'une confirmation, par les offices et les prières en l'honneur du Saint-Esprit.

— La liturgie est une manifestation de l'action incessante du Saint-Esprit dans l'Église : c'est l'ensemble des règles ou des lois qui président à l'ordre et à la succession des fêtes, à la célébration de la sainte messe et de tous les offices, à tout ce qui concerne le culte catholique ; l'Église a déterminé ces règles ou ces lois, mais en s'acquittant de cette charge, elle était seçondée par le divin Esprit : ce que l'Église écrivait, le Saint-Esprit le dictait, de telle sorte que la vie liturgique dans l'Église, c'est la vie de l'Esprit-Saint. Vous en serez pleinement convaincus quand vous aurez lu le livre de M. Eugène Chipier intitulé : *La Vie liturgique, ou l'Ame se nourrissant, se consolant et tendant à sa destinée dans le culte social que l'Église rend à Dieu.* Le sous-titre indique clairement à quel point de vue l'auteur étudie la liturgie chrétienne. Après un chapitre préliminaire sur la vie, M. l'abbé Chipier nous entretient de la vie par le culte divin et du culte divin par la liturgie. Les quatrième, cinquième et sixième chapitres traitent de la liturgie par le sacrifice eucharistique, lequel sacrifice est accompagné du sacrifice de notre louange et du sacrifice de notre souffrance. Les quatre chapitres suivants continuent à expliquer comment le sacrifice de louange se poursuit dans l'office canonique. Un mot ici sur le chant liturgique. Puis, dans les chapitres XII et XIII, la vie liturgique par les fêtes et par les sacrements. Une excellente lettre d'approbation par Mgr Mermillod signale en particulier les chapitres où l'auteur décrit l'autel et sa majesté, celui du sacrifice de louange, continué par l'office des vêpres : « Voilà des pages, ajoute l'évêque de Genève, que je voudrais voir popularisées dans toutes les familles. » Le cardinal-archevêque de Lyon se réjouit à son tour du succès du livre, qui en est à sa troisième édition ; il aime à espérer qu'il contribuera à développer chez les fidèles l'estime de la sainte liturgie de l'Église romaine, et par conséquent l'attachement aux offices de leur paroisse. Ce but, le livre de M. l'abbé Chipier l'atteindra sûrement ; il continuera le bien accompli dans les âmes par l'*Année liturgique* de Dom Guéranger et tous les ouvrages qui s'en sont inspirés.

15-18. — Jésus, Marie, Joseph. — Le savant et pieux supérieur du petit séminaire de Versailles nous offre ses méditations sur *Jésus adolescent* (méditations pour le temps de la Septuagésime). Il prend Jésus quand il descend à Nazareth et nous décrit d'abord cette petite ville comme elle devait être aux jours du Christ adolescent ; il nous montre Jésus obéissant, vrai Dieu et vrai homme ; il le suit à la synagogue de Nazareth ; il rentre avec lui dans l'échoppe de l'ouvrier où Jésus travaille avec Joseph sous les regards de Marie ; travail, humilité, pauvreté : telles sont les vertus qui s'épanouissent dans l'atelier de Joseph. Maintenant Jésus est en prière : quel recueillement ! Il lit les divines Écritures : quelle attention ! Le voici avec ses compagnons d'âge qui le surnomment : la douceur ! Une épreuve survient plus douloureuse que les précédentes :

la mort de Joseph. Puis bientôt, c'est aussi la séparation du Fils et de la Mère, car Jean-Baptiste annonce le Verbe de Dieu, et l'heure de sa mission publique a sonné. Plus tard Jésus reparaîtra à Nazareth, mais les Nazaréens, ingrats, chercheront à se saisir de lui pour le précipiter du sommet d'une colline. Trois méditations complémentaires achèvent l'œuvre : ouvriers de la dernière heure; parabole des semences; *Ad augusta per angusta.* Ce livre s'adresse surtout à nos chers adolescents. « Ces pages d'un brillant coloris, écrites avec amour, les yeux fixés sur l'invisible, les saisiront ; ils y respireront le divin et leur âme se dilatera. Leurs mères les liront aussi et elles béniront l'auteur. »

— *Trente et un jours à la gloire de Marie* est un nouveau mois de Marie. Il y en aura toujours, de ces livres, et il n'y en aura jamais assez ; chacun a sa méthode, son attrait spécial; tous arrivent à leur but : faire mieux connaître et faire aimer davantage l'auguste Mère de Dieu. Le livre de M. l'abbé Arnoulin n'est pas œuvre d'inspiration personnelle; l'auteur a préféré s'effacer et emprunter ses développements aux plus belles pages de l'Évangile et des écrits des Pères. La vie de la Sainte Vierge s'y déroule jour par jour, et fournit peu à peu matière à des considérations pratiques qui portent l'âme à se conformer à ce parfait modèle. Chaque exercice est accompagné d'un récit édifiant, d'une légende tirée des vies des saints. Mgr l'évêque de Meaux, en approuvant le livre de M. l'abbé Arnoulin, le félicite d'avoir mêlé à la trame de son travail l'histoire des fêtes de la Sainte Vierge en faisant ressortir l'enseignement de ces solennités qui consacrent le souvenir des circonstances les plus marquantes de la vie de la Mère de Dieu.

— M. l'abbé Dunac a prêté une oreille attentive auprès de la grotte de Massabielle et il a entendu *les Voix de Lourdes*, dont il aime à se faire auprès de nous le complaisant écho. Sous la forme de trente et une méditations — ce qui pourrait bien faire encore un nouveau mois de Marie — l'auteur rappelle le souvenir de toutes les merveilles dont Lourdes a été le théâtre privilégié ; Bernadette, l'apparition, le chapelet, le bonheur n'est qu'au ciel, journée d'épreuve, le prêtre, le rosier, pénitence, le sanctuaire demandé, la source, la touffe d'herbe, les cierges, les miracles, l'Immaculée Conception, la persécution, le triomphe, etc., tout autant de titres qui parlent à l'esprit et au cœur : c'est encore, sous une forme nouvelle, attrayante, une histoire de l'apparition de l'Immaculée. Il nous a paru que la vérité historique y est aussi irréprochable que l'exactitude théologique, mais nous eussions aimé comme garantie plus sûre, en tête du livre, au moins un *Imprimatur;* après la publication des nouveaux décrets sur l'Index, cette garantie est tout à fait indispensable.

— Le petit opuscule en l'honneur de Marie, intitulé : *Tribut quotidien de prières affectueuses et de louanges à la très sainte et immaculée*

Vierge Marie, est un extrait des œuvres du séraphique docteur saint Bonaventure ; il permet à l'âme de payer chaque jour à l'auguste Vierge le tribut de ses hommages et de sa piété ; ce sont des prières d'un saint, d'un docteur qui a été surnommé « séraphique ; » il ne peut être rien ni de plus substantiel ni de plus affectueux ; l'éditeur y a ajouté un choix d'autres prières des plus variées en l'honneur de Marie.

—C'est enfin le tour de saint Joseph, et la Sainte Famille tout entière aura trouvé place dans ce compte rendu. Saint Joseph nous est présenté par le vénérable doyen de l'épiscopat français, Mgr Dabert, évêque de Périgueux, qui étudie les vertus, les mérites, toute la vie du saint patriarche, en vue de les offrir en exemples aux communautés religieuses. Ces âmes privilégiées ne sauraient trop se convaincre de l'utilité qu'elles trouveraient à méditer les quelques faits que nous fournit l'Évangile sur la vie de saint Joseph. Vocation à la vie religieuse, grâces et moyen de vocation, correspondance à ces grâces, noviciat, profession, charité, sainte communion, fuite du péché, vie cachée, perte de Jésus, charges, exercices de piété, saintes règles, etc., le vénérable auteur trouve dans la vie de saint Joseph tout ce qui convient à une parfaite religieuse, à sa vie intérieure, à ses vœux : la mort de saint Joseph doit être une image de la mort d'une religieuse, et la glorification du Père nourricier du Sauveur peut très bien symboliser la récompense éternelle qu'une religieuse doit mériter. On voit quel intérêt offre ce *Mois de saint Joseph ;* il est bien tout entier et uniquement à l'usage des maisons religieuses.

20-25. — Spiritualité, piété. — Le livre du R. P. Lambert : *Jeunesse et vie chrétienne*, arrive escorté de deux excellents parrains : M. l'abbé Paguelle de Follenay, l'historien du cardinal Guibert, et M. le marquis de Ségur, frère du saint prélat que nous vénérons. C'est plus qu'il n'en faut pour mériter bon accueil. Aussi bien le livre en serait-il digne par son titre seul : ce qui touche à la jeunesse est sûr de plaire, d'intéresser. Mais à l'attrait du titre se joignent ici des enseignements appuyés sur une doctrine pure, des conseils d'une longue expérience, des leçons inspirées par le plus affectueux dévouement. Dix entretiens suffisent à traiter de la vie sérieuse, de la vie de foi, de piété, de labeur, de lutte, de sacrifice, de progrès, d'édification, d'apostolat et de persévérance. L'essentiel est là pour la jeunesse que le zélé missionnaire cherche à sanctifier et à préserver. Et la jeunesse, comme le lui prédit M. le chanoine Paguelle de Follenay, le lira avec plaisir. « Cet ouvrage, dicté par le cœur, ajoute M. de Ségur, ira au cœur de ces chers jeunes gens que le P. Lambert connaît à fond, avec leurs grandeurs et leurs misères, et qui se ressemblent tous sous la diversité de surface. » L'idéal que l'auteur leur montre ne les effraiera pas; il ne propose rien qui ne soit réalisable et à la portée de toutes les bonnes volontés.

— Avec *la Retraite du Sacré Cœur*, nous entrons dans les livres

de piété. « Le cœur de Jésus, dit le R. P. Dehon, est bien le lieu le plus favorable pour une retraite spirituelle : c'est le creux du rocher où l'âme, comme une colombe timide, trouve la paix et la sécurité. » La retraite du Sacré Cœur comprend quarante méditations; elles ont pour objet tout ce qui concerne le Cœur de Jésus : Dieu est charité; miséricorde de Dieu ; le péché blesse la bonté divine ; le sacrilège renouvelle la trahison de Judas; le péché véniel blesse le Cœur de Notre-Seigneur; conversion de Zachée, de la Samaritaine, de Marie-Madeleine, de saint Pierre; le Cœur de Jésus est la voie pour aller à Dieu, le Cœur de Jésus modèle d'humilité, de pauvreté, d'obéissance, le règne du Sacré Cœur en nous, etc. Chaque méditation débute par un résumé qui sert de préparation pour la veille; elle continue par le corps même de la méditation divisée en trois points bien développés ; elle se termine par des affections et résolutions, ainsi que par un bouquet spirituel formé de plusieurs textes de nos livres saints. Le R. P. Dehon fait parler directement Notre-Seigneur, parce que c'est bien en réalité le Seigneur qui parle aux âmes dans l'oraison : il a imité — et nous ne saurions l'en blâmer — l'auteur de l'*Imitation* et d'autres écrivains spirituels.

— *La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, que publie, sous le voile de l'anonyme, la Société de Saint-Augustin, est de nature à favoriser le développement de la piété dans les âmes : il n'est pas de nourriture plus substantielle et plus salutaire que celle des grandes pensées et des beaux sentiments réveillés en nous par le souvenir du drame du Calvaire. Ce petit travail se divise en trois parties : 1° Ce que Notre-Seigneur a fait dans la nuit du jeudi au vendredi saint; 2° Ce qui s'est passé dans la matinée du vendredi saint; 3° Ce que Notre-Seigneur a souffert le vendredi saint après midi. Chacune de ces parties est subdivisée en deux sections, et chaque section comprend sept chapitres : telle sera la matière d'un nombre de méditations correspondant au nombre des jours du Carême. Quant à la méthode de l'auteur, elle est simple : d'abord le texte de l'évangile; puis un commentaire de ce texte, ensuite une exhortation ; enfin une prière. Nous recommandons ce livre aux âmes pieuses.

— Unie à Jésus souffrant, l'âme supporte mieux la tribulation et l'épreuve : après les méditations sur la Passion, voici un autre opuscule qui apprend à l'âme cette union réconfortante. Ce n'est plus la voix de l'Esprit-Saint que nous entendons, mais ce sont des conseils, des exhortations d'âmes saintes, d'esprits élevés, qui lui font écho. Le livre : *Venez à moi, vous qui souffrez*, est un choix de réflexions et de prières pour consoler l'âme au milieu des douleurs de la vie. « Ce choix est des plus heureux, dit Mgr l'évêque de Valence ; l'auteur a puisé dans les ouvrages de ceux qui ont le mieux compris le mystère de la douleur. »

— *Le Petit Mois de saint Jean* correspond à une pratique nouvelle de

piété qui a été bien vite en usage : cette pratique s'harmonise admirablement avec l'extension de la dévotion au Sacré Cœur, puisque saint Jean est le disciple privilégié du Cœur de Jésus. Le plan de l'ouvrage est celui de tous les livres de ce genre : chaque jour une méditation, une pratique, un exemple, le tout se rapportant à saint Jean, même l'exemple. Les fidèles qui liront ces pages y trouveront, dans le disciple que Jésus aimait, la triple prédilection de l'Église, principalement en ces temps : le culte de l'Eucharistie, celui du Sacré Cœur et celui de Marie.

— Terminons par le *Petit Livre des tertiaires de Saint-François d'Assise*. C'est un petit manuel contenant la règle du tiers ordre, le catalogue des indulgences, le règlement de vie ; les diverses prières en usage dans l'ordre franciscain, etc. : il sera utile à tous les membres du tiers ordre, auxquels le dédie le pieux auteur, le R. P. Venance, et nous croyons qu'il deviendra leur meilleur conseiller. F. CHAPOT.

POÉSIE

1. *La Fin de Satan*, par VICTOR HUGO, éd. définitive d'après les manuscrits originaux. Paris, Hetzel et May, 1897, in-12 de 316 p., 2 fr. — 2. *Les Féeries*, 2e éd., par JEAN RAMEAU. Paris, Ollendorff, 1897, in-12 de 284 p., 3 fr. 50. — 3. *Gens de mer* (poésies à dire), par YANN NIBOR. Préface de François Coppée. Paris, Flammarion, 1897, in-12 de IX-258 p., 52 illustrations de Paul Jobert, 3 fr. 50. — 4. *Les Mirages*, par PIERRE DE BOUCHAUD. Paris, Lemerre, 1897, in-12 de 131 p., 3 fr. — 5. *La Cloche engloutie*, conte dramatique en 5 actes, par GERHARDT HAUPTMANN, trad. par A.-Ferdinand Herold. Paris, « Mercure de France, » 1897, in-12 de 246 p., 3 fr. 50. — 6. *Les Chansons épiques* (*geste de Guillaume*), par PAUL DELAIR. Paris, Ollendorff, 1897, in-12 de IV-191 p., 3 fr. 50. — 7. *L'Enchantée*, par LOUIS MERCIER. Ibid., 1897, in-8 de 209 p., 4 fr. — 8. *Les Jeux rustiques et divins*, 2e éd., par HENRI DE RÉGNIER. Paris, « Mercure de France, » 1897, in-12 de 287 p., 3 fr. 50. — 9. *Images tendres et merveilleuses. La Joie de Maguelonne. La Fée des ondes. Floriane et Persigaut. La Légende de sainte Liberata. Le Victorieux*, par A.-FERDINAND HÉROLD. Ibid., 1897, in-12 de 256 p., 3 fr. 50. — 10. *Ballades françaises*, par PAUL FORT. Ibid., 1897, in-12 de XII-351 p., 3 fr. 50. — 11. *Chansons d'aube*, par HENRI GHÉON. Ibid., 1897, in-12 de 71 p., 2 fr. — 12. *Crépuscules. Les Vergers illusoires. Nuits d'Épiphanies. Les Estuaires d'ombre. Idylles et Élégies. L'Eau du fleuve*, par ANDRÉ FONTAINAS. Ibid., 1897, in-12 de 241 p., 3 fr. 50. — 13. *Squelettes fleuris*, par TRISTAN KLINGSOR. Ibid., 1897, in-12 de 106 p. — 14. *Le Cygne rouge*, mythe dramatique, par ALBERT THIBAUDET. Ibid., 1897, in-12 de 201 p., 3 fr. 50. — 15. *La Vie héroïque*, par MARCEL RÉJA. Ibid., 1897, in-12 de 210 p., 3 fr. 50. — 16. *Les Soliloques du pauvre*, 3e éd., par JEHAN RICTUS. Ibid., 1897, in-12 de 208 p., 3 fr. 50. — 17. *La Poésie contemporaine*, 1884-1896, 2e éd., par E. VIGIÉ-LECOCQ. Ibid., 1897, in-12 de 288 p. 3 fr. 50. — 18. *La Maison de l'enfance*, par FERNAND GREGH. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-12 de 239 p., 3 fr. 50. — 19. *Le Poème du Rhône*, en XII chants, texte provençal et trad. française, par FRÉDÉRIC MISTRAL. Paris, Lemerre, 1897, in-12 de 345 p., 3 fr. 50. — 20. *De la Terre aux Étoiles*, poésies, par CHARLES GRANDMOUGIN. Paris, Rouam, 1897, in-12 de 94 p., 2 fr. 50. — 21. *Pièces et Morceaux*, 4e éd., par ÉDOUARD PAILLERON, de l'Académie française. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-12 de 362 p., 3 fr. 50. — 22. *L'Esprit qui passe*, par SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE. Paris, « Mercure de France, » 1897, in-4 de VII-244 p., 6 fr. — 23. *Poésies et Poèmes*, par MAURICE RICHARD. Paris, Lemerre, 1897, in-12 de 139 p., 3 fr. — 24. *Chants de la vie*, par HENRI MICHEL. Paris, libr. de l'Art indépendant, 1897, in-8 de 98 p., 3 fr. — 25. *Sur la route*, chansons et monologues, 4e mille, par ARISTIDE BRUANT. Paris, chez l'auteur, Château de Courte-

nay, Loiret, 1897, in-12 de 207 p., dessins de Borgex, 3 fr. 50. — 26. *Dans la paix du soir*, par PIERRE COURTOIS. Paris, Perrin, 1897, in-12 de 284 p., 3 fr. 50. — 27. *Le Récit évangélique*, traduit et paraphrasé en vers français, par RODOLPHE HANQUEZ. Paris, Oudin, 1897, in-8 de XXX-411 p., 6 fr. — 28. *Sur la harpe*, poésies (1886-1896), par LOUIS THIERCELIN. Paris, Lemerre, 1897, in-12 de 114 p., 3 fr. — 29. *Fables*, par ÉDOUARD DUCOTÉ. Paris, Perrin, 1897, in-12 de 119 p., 2 fr. 50. — 30. *Visions d'épopée*, par BLANCHE SARI-FLÉGIER. Paris, Vanier, 1897, in-8 de VI-215 p., 3 fr. 50. — 31. *L'Orient et les Tropiques*, par VICTOR ORBAN. Ibid., 1896, in-8 de 45 p., 2 fr. — 32. *Sonnets à la Lune*, par LE LASSEUR DE RANZAY. Paris, Lemerre, 1897, in-8 de 52 p., illustré. — 33. *Poésies. Rimes retrouvées. Les Anniversaires*, par EUTROPE LAMBERT. Paris, Vanier, 1897, in-12 de 53 p., 2 fr. — 34. *Les Douleurs cadettes*, par CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE. Paris, Perrin, 1897, in-12 de XI-119 p., 2 fr. 50. — 35. *Poèmes fabuleux*, par HENRI ROUGER. Paris, Lemerre, 1897, in-12 de 114 p., 3 fr. — 36. *Plaintes du cœur*, par ÉDOUARD QUET. Paris, Vanier, 1897, in-12 de 106 p., 3 fr. — 37. *Pantomimes modernes*, par CHARLES AUBERT. Paris, Flammarion, 1897, in-12 de 356 p., illustrations de P. Kauffmann, 3 fr. 50. — 38. *Amour et Souvenir*, récits, monologues, poésies pour la jeunesse, par CARITAS. Paris, Haton, 1896, in-12 de 211 p., 3 fr. — 39. *En Carême*, poésies, par JACQUES PRABÈRE. Paris, Retaux, 1897, in-12 de 34 p., 0 fr. 60. — 40. *Lourdes*, échos et souvenirs, par ÉTIENNE LAUBARÈDE, avec lettres préfaces de S. G. Mgr Dabert et de M. Henri Lasserre. Paris, Bloud et Barral, 1897, in-12 de XI-140 p., 2 fr. — 41. *La Mort de Roland*, drame en 5 actes et en vers, par l'abbé LOUIS-MARIE EUBOIS, musique des romances par l'abbé Chérion. Paris, Retaux, 1897, in-12 de 127 p., 1 fr. 50. — 42. *Le Connétable de Bourbon*, drame en 5 actes et en vers, par G. BIZET. Ibid., 1897, in-12 de 98 p., 1 fr. 50. — 43. *Enfances Guesclin*, drame en un acte, en vers, par P.-H. D'ARRAS, S. J. Ibid., 1897, in-12 de 44 p., 1 fr. — 44. *Haceldama. La Mère de Judas*, mystère en un acte, représenté la première fois sur le théâtre de la Bodinière, par le Comte DE LARMANDIE. Paris, Cerf, 1897, in-12 de 40 p. — 45. AUSONE, *Poèmes divers*, traduits par ÉDOUARD DUCOTÉ. Paris, librairie de l'Art indépendant, 1897, in-12 de V-186 p., 3 fr. — 46. *Poèmes*, par lord ALFRED DOUGLAS. Paris, « Mercure de France, » 1896, in-12 de 191 p., 3 fr. 50. — 47. *Le Butor, roman sans pas-sion (sic)*, par MATHIAS GALLI. Paris, Galli, 1897, in-12 de 447 p., 3 fr. 50. — 48. *Le Petit Savoyard*, avec une lettre du marquis Costa de Beauregard. Paris, Lemerre, 1897, in-8 de III-19 p., illustré. — 49. *Chants populaires pour les écoles*, poésies de MAURICE BOUCHOR, mélodies recueillies et notées par Julien Tiersot. Paris, Hachette, 1895, in-8 de 81 p., 0 fr. 75.

Comme le guerrier accablé par le nombre, moi aussi je m'écrierai, désespéré : Ils sont trop! En vérité, si la production poétique augmente toujours dans de pareilles proportions, nous en serons bientôt réduits à ne plus donner que la nomenclature des volumes de vers du semestre. Nous n'en sommes pas encore là, mais déjà faut-il que nous ne disions que deux mots d'ouvrages qui mériteraient une étude détaillée. Si parfois nous ne nous arrêtons qu'à certains chapitres de tel ou tel poète, qu'il soit entendu une fois pour toutes que le manque de place est la seule raison de notre silence à l'égard des autres.

1. — A tout seigneur tout honneur. Comment ne pas parler de Victor Hugo, même à propos d'une réédition? Les éditeurs Hetzel et May continuent, en effet, la publication des œuvres posthumes de l'illustre poète, en une édition à bon marché, mais fort soignée et définitive, d'après les manuscrits originaux. On n'attend pas de nous, à ce propos, une critique détaillée. Bornons-nous à quelques impressions. *La Fin de Satan*, c'est bien toujours le Victor Hugo que nous connaissons : de l'énorme, de l'étrange, du fantastique, du grossissement, de l'amplification sans fin,

de l'ombre, du noir, de la nuit, des heurts et des horreurs, des profils qui se détachent brisés, brusques, irréguliers, illimités dans des ténèbres apocalyptiques, du sublime et du grotesque, du génie et de la folie, et tout cela dans une lave de mots tantôt d'une vérité frappante, tantôt d'une rhétorique manifeste, au milieu d'un fracas de rimes étourdissant, d'un roulement de tonnerre qui ne s'arrête pas. Si Victor Hugo n'est pas un penseur, avec quelle maestria il se donne toutes les apparences d'un philosophe! L'Ange déchu est précipité à travers des énormités de toute nature, et voici comment se termine la description exubérante, où les mots s'entassent sur les mots et se choquent :

Or, près des cieux, au bord du gouffre où rien ne change,
Une plume échappée à l'aile de l'archange
Était restée, et, pure et blanche, frissonnait.
L'ange au front de qui l'aube éblouissante naît
La vit, la prit, et dit, l'œil sur le ciel sublime :
— Seigneur, faut-il qu'elle aille, elle aussi, dans l'abîme ?
Dieu se tourna, par l'être et la vie absorbé,
Et dit : — Ne jetez pas ce qui n'est pas tombé.

C'est superbement décrit, et cela a l'air de renfermer une pensée. Mais voici le déluge. La première goutte de pluie tombe au front du patriarche :

Alors, Noé, suivi des siens, entra dans l'arche,
Et Dieu, pensif, poussa du dehors le verrou.

Puis le déluge touche à sa fin :

Les monts sortaient de l'eau comme une épaule nue....
L'océan s'en allait, laissant des lacs amers,
Ces quelques flaques d'eau sont aujourd'hui nos mers.

Mais la principale œuvre de ce volume est *Jésus-Christ*. Là encore, le sublime côtoie le faux, au milieu de vers magnifiques et de superbes descriptions. Naturellement, Victor Hugo ne peut sortir de l'Évangile sans donner un coup de griffe à l'Église :

Contre la vérité le prêtre est factieux;
Tous les cultes, soufflant l'enfer en leurs narines,
Mâchent des ossements mêlés à leurs doctrines....
Toute église a le meurtre infiltré dans ses dalles....

Quelle logique ! Il suffit de s'inspirer plus que quiconque de l'idéal, pour tomber plus à fond dans la boue !

Voici maintenant pour le grotesque :

L'abîme profond s'ouvre; un dogme est une corde
Qui pend dans l'ombre énorme et se perd dans la nuit.

Quel amalgame de grandeurs et de petitesses que cette poésie de Victor Hugo !

2. — *Féeries !* Certes, le titre est bien choisi; il répond à merveille au fond de l'ouvrage. Oui, ce sont bien des contes de fées, et souvent très enfantins. Quelquefois — oh ! comme sujet seulement, certes ! — on dirait d'un commentaire d'une image d'Épinal. Ainsi de l'histoire de ce Tintintin qui veut un ballon. Son père ne peut le lui donner. Alors, pour arranger les choses, c'est le soleil en personne qui se fait ballon pour lui. Le poète me dira que la vie est si laide qu'il est bon de vivre un peu dans les nuages. Je n'en disconviens pas; mais encore y a-t-il nuages et nuages, et je préférerais de l'idéal réalisable, si je puis ainsi m'exprimer. C'est de lui que nous vivons, du moins par l'espérance, et nous ne nous intéressons guère qu'à ce qui peut nous toucher. Oh ! je sais bien aussi — théorie à laquelle je n'ai d'ailleurs jamais rien compris — qu'on n'a pas le droit de demander compte au poète du sujet qu'il a choisi. Je m'arrête donc, et vivement, tout heureux de rendre la plus complète justice au grand talent de forme de M. Rameau. Oui, la forme de M. Rameau est excellente de tout point : harmonie, césures placées avec tact, rimes riches, élégance, facilité résultant d'une connaissance parfaite du métier, charme séduisant, rapidité et richesse de palette, tout y est. Assurément, à ce point de vue, *Féeries* est le meilleur volume de M. Rameau. Citons, au moins, ces quelques vers, parce qu'ils donnent une juste idée du genre du poète et me fournissent, en même temps, l'occasion de formuler une légère critique :

Cric-crac-cric-croc, la vieille fée,
De trois rameaux de houx coiffée,
Descend de sa tour de corail.
Cric-crac-cric-croc est amazone
Et monte un fringant crapaud jaune
Haut de trois pieds et long d'une aune,
Avec sept cloches au poitrail.

La légère critique ? Je la tire de cette habitude que M. Rameau entretient de fabriquer des mots étranges à la façon de ce cric-crac-cric-croc. Mais c'est peu de chose, et je ne retiens que ce que j'ai dit des qualités.

3. — Pour un genre différent, on peut dire que celui de Yann Nibor est différent, car il puise, lui, toutes ses inspirations dans la réalité la plus positive, ajoutant à ce fond la forme en argot la mieux caractérisée. *Gens de mer* est précédé d'une préface de M. Coppée, où nous lisons : « L'éloge de Yann Nibor, de ses belles chansons de marins, de ses poésies criblées d'apostrophes, mais pleines d'émotion et de vérité, n'est plus à faire; et il n'est pas besoin de présenter au public le savoureux poète des *Mathurins* et des *Terreneuvas*. » En effet, tout le monde connaît Yann Nibor et sait que les grands chefs de la flotte ont si bien compris le rôle de sa poésie, son souffle vivifiant, son utilité, qu'ils l'ont autorisé à naviguer sur nos grands cuirassés, simplement pour chanter et donner

du cœur aux marins. Car on sait qu'au mérite de composer Yann Nibor joint celui de dire à merveille. Sa poésie est touchante, émue, triste et mélancolique souvent, parfois terrible et lugubre, dure et tendre, mais toujours si vraie ! C'est la mer ! Les *Petits Bretons* viennent de plonger et ils sortent de l'Océan, après un bon bain :

L'eau salé' donnant d'l'appétit,
On voit ensuit' chaque brav' petit
Tortiller son pain près d' sa mère.
S'il y en a qu'ont du beurre avec,
Beaucoup, sans s' plaindr', le dévor'nt sec;
Ce sont ceux qui n'ont plus leur père !

J'aimerais mieux la poésie populaire qui se passerait de ce jargon, mais je me garderai de trop chicaner sur cette question de procédé, préférant la poésie vraie, avec ce défaut, à la littérature vide et prétentieuse des rimailleurs qui ne connaissent rien de la vie réelle.

4. — Nous avons eu déjà l'occasion de parler de M. Pierre de Bouchaud. L'auteur des *Mirages* se rattache à un petit groupe de parnassiens humanistes, bons lettrés, épris de l'antiquité classique ou de la Renaissance italienne. Leur art délicat ne se risque pas aux grands thèmes lyriques; ils interprètent plus volontiers les impressions d'histoire ou de littérature. M. Pierre de Bouchaud est plutôt l'élève de MM. de Nolhac et Frédéric Plessis, que leur pair. Sa facture est moins savante et moins ferme que la leur et ses descriptions empruntent trop au vocabulaire usé des jeunes, plus vieux déjà que celui des anciens. Il n'est pas toujours assez sévère pour lui-même. Ainsi je trouve deux fois le mot sombré — un de ces termes qui veulent être neufs — dans le premier sonnet, accompagné du même soleil :

Où les rais du soleil sombré luisent encor....
De l'immortel Passé sombré comme un soleil.

Je n'aime pas non plus cet attirail mythologique de nymphes, de faunes, etc., pour peindre la splendeur toute naturelle et si grande de la vraie nature. Sauf de rares exceptions, comme *les Mères* (p. 93) et *la Mort des roses* (p. 104), les thèmes de pur sentiment lui réussissent peu. On peut en dire autant de ses méditations pseudo-philosophiques. La série intitulée *Essor* serait mieux dénommée *Effort ;* c'est laborieux et loin d'être nouveau. Que si je m'étends sur ces critiques, c'est que, par ailleurs, M. de Bouchaud s'est montré réellement poète et qu'il compte des pièces parfaites lorsqu'il s'en tient à son genre. Ses évocations plastiques sont excellentes, et les séries *Rome* et *Impressions de Venise* méritent d'arrêter l'attention. Ce sont de belles visions éclatantes et précises. Son recueil compte de jolies pièces de nature. Je voudrais au moins citer un sonnet. Prenons *le Colisée :*

L'énorme amphithéâtre évoque et garde encore
Le grandiose écho des clameurs d'autrefois,
Alors que des milliers et des milliers de voix
Sortaient en ouragan de sa masse sonore.

Dans cette calme enceinte où croît l'agreste flore
Des lichens tapissant la pierre et les parois,
Devant le peuple auguste, héritier des vieux rois,
Les fontaines de sang jaillissaient dès l'aurore ;

Tandis que le velum d'un fin tissu de Tyr
Laissait sur le lutteur, combattant ou martyr,
Avec de frais parfums tomber une ombre douce.

Et j'écoute une foule exciter de ses cris
Les grands fauves hagards, que la pourpre éclabousse,
Sur les corps lacérés dont ils se sont nourris.

5. — Nous ne saurions mieux faire, pour varier, que de passer des *Mirages* de M. de Bouchaud à *la Cloche engloutie* de Hauptmann. C'est une fantaisie lyrique, où la forme est de première importance. Et comment juger de la forme à travers une traduction ? Voyons au moins la donnée. Le maître fondeur Henri a fondu une cloche superbe pour une église. Pendant qu'on la hisse, un faune la précipite dans un lac, au fond de la vallée, Henri est blessé. Une nixe, Rautendelein, moitié jeune fille, moitié fée, le soigne et le ramène à la santé, s'étant éprise de lui. Henri abandonne femme et enfants et s'enfuit, avec Rautendelein, sur les sommets où, aidé de nains et de lutins, il fond une autre cloche, merveilleuse, qui « forcera toutes les cloches d'église à se taire. » Surviennent les appels de la vie ancienne : visite et reproches du curé, mystérieuse sonnerie de la cloche enfouie dans le lac, etc. Voici enfin les deux enfants de Henri qui montent péniblement jusqu'à lui, pliant sous le poids d'une lourde cruche, et cette cruche contient les larmes de l'abandonnée — de la morte ! D'où lutte terrible, dans l'âme du maître fondeur, entre le passé et le présent. Un moment il se reprend et le remords le saisit. Mais voici qu'il veut revoir, une dernière fois, Rautendelein, et le baiser de la nixe le tue. Une sorcière, des elfes, un faune, un gnome, des lutins, se mêlant aux légendes populaires, puis au souvenir évoqué des dieux de l'Edda ; le curé, le barbier, le maître d'école du village, au milieu de la mythologie ; des scènes réalistes coupant des contes de fées, quelle étrange mixture et que de dissonances choquantes en résultent ! Quelque peu net que paraisse le sens symbolique de la pièce, il serait injuste de ne pas reconnaître que l'action vous entraîne, que l'émotion vous gagne à la lecture du drame et que le poète a eu des accents de sincérité empoignants, dans les passages où il s'inspire de la douloureuse réalité des choses.

6. — Des féeries septentrionales passons aux trouvères du geste de Guillaume :

Oncle ! Écoutez bien !
Vous me donnez à moi, l'enfant Vivien,
L'épée ardente, à férir destinée,
Et je la prends comme elle m'est donnée.
Mais c'est à charge, entendez-moi, Seigneur,
De faire un vœu qui m'enchaîne d'honneur.
Je jure à Dieu dans sa gloire sacrée,
Devant Guibour, votre femme honorée,
Qui m'a nourri comme elle eût fait sa chair,
Devant quiconque est ici votre pair,
Et devant vous, de qui je tiens l'épée;
Je jure, eussé-je encontre moi groupée
L'Afrique horrible, et, sortis de ses ports,
Les peuples noirs, hérissés comme porcs,
Au cuir si dur qu'il ne craint pas l'entaille
Et qu'il leur sert de cotte de bataille,
Je jure à Dieu qu'on ne me verra pas,
Moi vivant, faire en arrière un seul pas !

Tel est le serment de Vivien, magnifiquement reproduit en une large et grandiose période poétique par M. Paul Delair, de regrettée mémoire. Cette seule citation suffira à démontrer quel parti le poète a su tirer du décasyllabe, qu'il a seul employé, en ce long poème, à l'exclusion de l'alexandrin. La *Franciade*, de Ronsard, n'avait pu sauver ce rythme déchu, du moins pour l'épopée. Mais n'oublions pas que le décasyllabe est encore le vers épique des Anglais et que c'est en ce mètre que sont écrites les admirables *Idylles du roi*, de Tennyson. Il est vrai que nos voisins le coupent très librement; mais ne pourrions-nous pas l'assouplir de notre côté ? Qui ne sent, d'ailleurs, la prestesse facile de ce vers ? N'est-ce pas le rythme le plus « allant » qui soit ? Cette reproduction du moyen âge par un artiste moderne est faite avec une conscience, un tact et une mesure qui mérite tous les éloges. Sans doute, Victor Hugo, dont la plume a touché à tout, se montre plus coloré et d'un art autrement puissant, lorsqu'il s'inspire du moyen âge. Mais aussi, cette époque subit une réfraction prodigieuse en passant par l'imagination d'Hugo, et elle en sort magnifiquement déformée. Il n'en est pas de même chez M. Delair.

7. — Je tire de *l'Enchantée* cette strophe de la pièce intitulée *les Vieilles horloges :*

A les ouïr sonner, on dirait des aïeules
Qui, la quenouille aux doigts,
Le soir, au coin du feu, se parlent toutes seules
Des choses d'autrefois.

Dans *les Vieux nids*, le poète conseille aux enfants de ne pas toucher à ceux des saisons dernières, car

Comme l'enfant prodigue, un jour,
Revient au toit qui l'a vu naître....

Las d'avoir faim, las de courir,
Plus d'un petit oiseau, peut-être,
Revient se coucher et mourir
Dans le vieux nid qui l'a vu naître.

J'aurais peut-être mieux fait de citer : *Parabole des blés*, *la Manne*, *Soir d'été*, ces deux dernières pièces excellentes dans le genre descriptif; ou encore : *Tentation de Moïse*, belle poésie, pleine d'allure et d'ampleur, d'harmonie variée et forte; et *Tueurs de sirènes*, *Songe d'hiver*, ou la plupart des sonnets; mais il aurait fallu donner de plus amples extraits et la place me fait défaut. L'embarras du choix où je me trouve doit suffire à prouver au lecteur qu'il s'agit ici d'un ouvrage de valeur et où se rencontrent des pièces de tout premier ordre. Ce sont pourtant les vers d'un débutant, et il y paraît par une certaine habitude d'amplification, où l'imagination et le souvenir des choses lues apparaissent plus que la vision personnelle nettement accentuée. Ce goût naturel de la belle phrase cadencée dénote une nature de poète, mais encore faut-il y veiller. Je ne veux point m'arrêter à des chicanes et j'aime mieux m'en tenir au plaisir de signaler à l'attention ce poète, qui, s'il se fait de plus en plus lui et s'il évite de tomber dans les filets de l'école dite moderne, comme *Songe d'hiver* pourrait le faire craindre, peut devenir quelqu'un. De superbes envolées lyriques le prouvent. L'auteur de *l'Enchantée* s'appelle Louis Mercier, et je veux espérer que ce nom marquera.

8. — Longue est la série des volumes publiés par le *Mercure de France*, où se développe particulièrement la nouvelle école, l'école symboliste et moderne. Commençons par le dernier ouvrage de M. Henri de Régnier. Nous avons eu précédemment l'occasion de parler de M. de Régnier. *Les Jeux rustiques et divins* ne changent rien à notre jugement. Leur auteur a tout ce qu'il faut pour être un grand poète : richesse d'expression, don inné de la nature et science du vers, érudition classique, artistique et personnalité puissante. Ses vers, lorsqu'il veut se conformer aux regles, qu'il considère comme des entraves peut-être et qui ne sont que des moyens excellents de mieux faire resplendir la pensée poétique, ses vers sont de premier ordre. Mais aussi que de pièces pénibles par leur éloquence forcée, par leur longueur de période, sans qu'un point vienne vous permettre de reprendre haleine ! Et quelle manie assommante que celle de vouloir faire des vers où il n'y ait ni césure, ni mesure, ni rime, ni rien qui se conforme aux vieilles prescriptions, dans le cercle desquelles, cependant, les Corneille, les Racine, les Molière, les La Fontaine et même les Victor Hugo, les Lamartine et les Musset ont trouvé le moyen de faire des chefs-d'œuvre. Pourquoi vouloir tout bouleverser? Pour donner du nouveau? Mais le nouveau, ce n'est pas dans des modifications trop faciles de métrique et de forme qu'on le trouvera, c'est dans la claire expression de ce qu'un poète moderne bien

inspiré peut sentir. Citons quelques vers, pris dans *la Corbeille des Heures*, où se trouve beaucoup de charme et de grâce facile :

Le temps furtif vient, tourne et rôde
Invisible autour de nos vies,
Et l'on entend glisser sa robe
Sur le sable et sur les orties.

Il nous signale sa présence
Minutieuse et souveraine,
Par un taret de la crédence,
Par une moire en la fontaine,

Un craquement, une fêlure,
Rouille qui mord, bloc qui s'effrite,
Doigt qui laisse à la place mûre
L'empreinte où le fruit pourrit vite.....

Les *Inscriptions pour les treize portes de la ville* sont de petites toiles admirablement brossées. Signalons surtout *l'Homme et la sirène*, pièce d'un lyrisme et d'une magnificence tels qu'elle pourrait gagner aux vers libres les plus intransigeants. Notons enfin le beau poème *le Vase* et la plupart des pièces des *Flûtes d'avril et de septembre*. En somme, virtuosité prestigieuse, imagination riche et souple, dont on est en droit d'attendre quelque chose de parfait; trop de variations purement verbales jusqu'ici.

9. — Voici venir le beau fiancé que rêve Maguelonne :

Avec le glaive large et lourd comme une faulx,
Il arrive à travers les plaines orgueilleuses,
Et déjà les bouleaux, les pins et les yeuses
Semblent chanter pour lui des hymnes triomphaux.

Il vient en s'écriant :

Par la prairie où bourdonnaient les vols d'abeilles,
Où chantaient les ruisseaux parés de nénufars,
Les vierges qui portaient des fruits en leurs corbeilles
Ont dardé vers moi l'or joyeux de leurs regards.

Mais le magnifique jeune homme des *Images tendres et merveilleuses* ne veut pas se laisser séduire par l'amour. Il rêve de grands exploits et se retire. Maguelonne entre au couvent :

Je veux vivre dans le repos du monastère.
Je ne veux plus errer par les gazons moroses,
Je veux prier loin des hommes, dans l'inconnu.

Et les nonnes de chanter, car M. Ferdinand Herold nous donne aussi des vers latins modernisés :

Virgo, sancta Dei mater,
Tu quam circumfluit ether,
Pias vide nos clementer....

Puis ce sont des poésies fort belles, pleines de large harmonie et de grande allure, bien que le poète y fasse fi des règles classiques et qui nous amènent au dénouement. Le roi d'Égypte offre sa fille Émeraude au héros, laquelle, avec un certain manque de retenue, lui dit :

Viens : étreins follement mon corps impérial.

Et le héros cède, pendant que la douce amante Maguelonne meurt avec son rêve au couvent, puis lui apparaît, pour l'emmener aux cieux, au moment où Émeraude, la passionnée, vient de le trahir avec un roi vaincu. Tel est le thème du premier poème, d'une réelle valeur poétique et que valent d'ailleurs les suivants, malgré l'acharnement du poète à vouloir mépriser toutes les règles de prosodie reçues.

10. — Avec M. Paul Fort, l'apparence extérieure du vers est elle-même négligée. C'est de la prose avec une certaine cadence. Je me garderai bien de faire la critique de ce genre, qui justifierait pourtant la surprise de M. Jourdain, alors qu'il ne se doutait pas faire de la prose, car M. Fort écrit en prose-vers, genre nouveau :

Plusieurs ont dit que j'étais bête parce qu'ils ne m'ont pas compris.
Et que me manque-t-il en somme, bien qu'oublieux des routes passées, si je n'ai besoin de personne pour me dire les routes où je vais ?
Parce que je vais à l'aveuglette plusieurs m'ont dit que j'étais bête, aveugle d'autres, et d'autres fou.
Ils m'ont jeté des boules de neige....

Je ne dirai ni qu'il est bête, ni qu'il est aveugle, ni qu'il est fou, genre de critique absurde, sans parler de la grossièreté de la forme; mais j'avouerai humblement que je ne saisis pas très bien son genre. Je sais bien que la préface de M. Pierre Louys déclare que trois dons font le génie : le don d'émotion, le don de style et le don de charme, et qu'elle ajoute : « Ce livre est né sous la triple étoile; il annonce un grand écrivain. » Je crois néanmoins qu'il faut y regarder à dix fois avant de prononcer un tel jugement, et quelque qualité que je reconnaisse à M. Fort, bien qu'il ait d'ailleurs créé le *Théâtre de l'art*, et écrit ses « *Ballades*, livre admirable, » je ne puis conclure avec le préfacier : « Désormais, il existe un style intermédiaire entre la prose et le vers français, un style complet qui semble unir les qualités contraires de ses deux ainés. » Après tout, je ne veux pas me prononcer en pédant, et je fais juge le lecteur. Voici le début complet de *Ma Légende :*

« Le cou est nu. Elle est charmante, et c'est idiot. Son nom doux, non moins doux que le doux nom d'Hévah. Elle fait hi, elle fait ha. Elle saute sans raison. A d'aiguës petites dents elle se fait saigner un petit doigt qu'elle suce, puis broute des bluets. C'est des simples. C'est une simple. Elle a bien de l'esprit, elle fait hi, elle fait ha. Elle va par les pierres. Elle butte, elle rit. Elle est idiote, et c'est charmant — la vie. »

11. — Je suis obligé de courir. *Les Chansons d'aube* débutent ainsi :

Des matins mon âme est si jeune,
quand je vois les rideaux rosir,
qu'elle se demande si elle s'éveille
ou si elle naît à l'existence, toute neuve....

Elle emplit la chambre de sourires,
elle salue la lumière,
elle va voir à la fenêtre
ce qui se passe dans la cour,
et elle voudrait s'échapper par les faubourgs.

Et tout le volume est composé de la sorte. Je ne nie pas qu'il y ait dans l'œuvre de M. Ghéon de l'harmonie, de la couleur, de la vérité réaliste, mais enfin, est-ce là ce qu'on appelle des vers?

12. — Encore un symboliste décadent, avec toutes les licences qui font qu'on ne sait plus si c'est de la poésie qu'on a devant soi. C'est des *Crépuscules*, de M. André Fontainas, que je parle.

L'heure jeune du soleil gai,
L'heure lassante qui pleure.
Les heures après les heures
Défilent lentes ou gaies,
Le long des quais.

Voilà le genre. On voit, si toutes les règles y sont transgressées, qu'il n'y manque ni d'harmonie ni de vérité. Mais quel besoin M. Fontainas a-t-il donc de nous servir des assonances bizarres et qui n'ont aucune raison d'être :

Le cor de corne sonne....
Les périls puérils....
La dame lasse de la terrasse....
Les paroles d'espoir parlent à mon espoir....
N'est-ce l'espoir vieilli d'illusoires paroles....
La pâle opale de l'exil et de l'espoir....

Ce ne sont pas ces excentricités qui renouvelleront la poésie. Combien, par de bons vers, harmonieusement berceurs et charmants, le poète nous démontre, s'il voulait être plus simple et renoncer à toutes ces décadences, qu'il n'a pas besoin de ces jeunes vieux procédés pour se distinguer !

13. — *Squelettes fleuris!* c'est bien le titre, tout étrange et macabre qu'il soit, qui convenait au volume de M. Tristan Klingsor. Le poète se plaît en effet à conduire, en les couvrant de roses, tous ses personnages à la mort, puis à fleurir ensuite leur squelette. C'est l'idée de la tête de mort qui domine toute l'œuvre :

Quand tu seras morte, petite chérie,
je voudrais garder toujours — mais veux-tu ?
ton cœur sur mon cœur comme on prie,
ton cœur sur le mien qui a tant battu,
si tu avais un cœur, petite chérie.

Mais je garderai peut-être
les osselets de tes doigts si doux,
je les garderai — chers mignons squelettes —
pour en faire un joli joujou de fou,
n'est-ce pas, m'aimée? pour mes jours de fête.

Voilà qui va joliment consoler « m'aimée » de mourir. Oui, mais si « m'aimée » mourait après son poète, qu'est-ce qu'elle garderait de lui? Sans doute son mépris de la prosodie classique, ce qui serait peu de chose. Nous n'en donnerons pas d'autres exemples. Ils pullulent, avec cette différence que la plupart des sujets sont empruntés au moyen âge, dans ce qu'il avait de barbare et de sanglant, et que le poète fait encore plus macabre. Il est désolant de voir combien de talents se gaspillent dans ces excentricités.

14. — Encore du symbolisme coulant à pleins bords. Il y a mille ans que Vyolkor chasse *le Cygne rouge*, nous raconte M. Albert Thibaudet :

Toi contre qui, mille ans, j'ai crispé mon espoir
Et raidi l'arc vibrant de mon désir tenace,
Cygne rouge éployé sur le parvis des cieux,
Oiseau fantômatique au vol de pourpre claire....

Il ne l'a pas atteint, mais il ne perd pas courage :

Je marcherai toujours, — dix mille ans s'il le faut !
Les dieux m'ont dispensé le temps à pleines urnes.
Mon bras est toujours fort et mon cœur toujours haut
Entre les flots grondants et les cieux taciturnes.

Et mon arc lourd jamais n'épuisera l'amas
Des traits d'or entassés au fond de ma carène.
L'ouragan déchaîné ne submergera pas
Ma barque où les flots noirs brisent leur rage vaine.

Voilà de bons vers, et il y en a d'ailleurs dans tout le volume une quantité de grande valeur, au milieu d'autres ultra-modernes et de passages en prose. Mais quel mythe que ce *Cygne rouge* et comme l'ensemble en est obscur ! Quelle manie de nous jeter ainsi en pleins nuages de symbolisme, en pleines brumes du nord, nous dont l'esprit aime tant la clarté, la simplicité, la vérité ! Sans doute la réalité est laide et les poètes nous font du bien qui nous en sortent quelquefois. Mais n'y a-t-il pas moyen de s'élever au-dessus d'elle autrement qu'en se plongeant dans les brouillards ?

15. — Et toujours la même école, représentée par M. Marcel Réja avec *la Vie héroïque*, mais avec des outrances de forme que je n'ai pas trouvées chez M. Thibaudet. Un exemple : je l'emprunte à *la Rose stable :*

Stagne la vie au loin, en plaine immense et morne,
lac identique, lac sans bornes,

qui se détruit et s'engendre soi-même,
si désespérément le même,
malgré l'aspect des coins où le soleil
se brise et se joue, allume émeraude et topaze
et des espoirs, et des splendeurs et de l'extase
tout un paradis sans pareil ;
stagne la vie,
eau froide, insipide, eau croupie,
avec, tout autour, des roseaux,
avec, sur sa tige dressée
farouche, par-dessus les eaux,
la rose inaccessible en l'azur balancée.

Comme la plupart des symbolistes décadents, M. Réja, quand il veut faire des vers, en compose d'excellents, mais il doit trouver que ce genre singulier est bien supérieur au vers classique. Nous le trouvons, nous, déplorable, sans compter qu'un fond de tristesse et d'ennui se retrouve dans toutes ces poésies de la nouvelle école.

16. — Certes, si une poésie sort des nuages et du symbolisme, c'est bien celle de M. Jehan Rictus. *Les Soliloques du pauvre* commencent par le mot de Cambronne et continuent dans la même note, avec un réalisme cynique, des blasphèmes et des anathèmes désolants, mais qui vous déconcertent, car ils ont l'air, tant Rictus est peuple, d'être inconscients. C'est un cri de misère d'une vérité terrible, mais sans récriminations violentes, sans menaces de révolte. Il vient de faire une description frappante de la misère, et il termine par ces mots :

Pis on s' dit : Ben quoi, c'est la vie !
Gn'a rien à fair', gn'a qu'à pleurer.

Tout le volume est composé dans cet argot, et je ne crois pas que ce soit une affectation. Jehan Rictus a écrit dans la langue qu'il possédait le mieux. C'est dans l'horrible souffrance qu'il a puisé et ses qualités et ses défauts : éloquence corrosive, tirée de l'odieuse réalité de quelques situations, sincérité, netteté parfaite, d'une part ; désintéressement de tout ce qui n'est pas la misère, rudesse populacière d'expression, de l'autre. Voici comme il parle de la mort, sauf le juron :

.... La Femme en noir,
La Sans-remords.... la Sans-mamelles,
La Dure-aux-cœurs, la Fraîche-aux-moelles,
La Sans-Pitié, la Sans-Prunelles,
Qui va jugulant les pus belles
Et jarnacquant l' jarret d' l'espoir :

Vous savez ben. .. la grande en noir
Qui tranch' les Frouch's par ribambelles
Et dans les tas les pus rebelles,
Envoye son tranchoir en coup d'aile
Pour fair' du silence et du soir !

Et faire enfin qu'il y ait du bon
Pour l' gas qui rôde à l'abandon.

Cette conclusion dit toute la navrance du volume. J'aurais voulu citer un passage plus savoureux de cet étrange cri de misère ; mais la plupart sont si difficiles à reproduire ! Une question : je me demande pourquoi l'auteur ne parle jamais du travail.

17. — M. Vigié-Lecocq veut « prouver que les réformes des poètes d'aujourd'hui, ceux qu'on nomme les « décadents » et les « symbolistes, » sont moins des nouveautés dangereuses que le terme naturel de l'évolution poétique qui commence avec le romantisme. » Si c'est vrai, cela n'est pas à la gloire du romantisme. Toujours est-il que l'auteur de *la Poésie contemporaine* plaide avec distinction la cause de la nouvelle école et nous recommandons la lecture de son ouvrage à ceux qui se demandent quels peuvent bien être l'idée, le but des poètes qu'ils ne comprennent pas. Assurément, nous ne partageons pas toutes les théories de M. Vigié-Lecocq, mais nous croyons qu'il y a, pour tout amateur qui veut être au courant du mouvement poétique, utilité à le lire avec attention. Cette lecture peut faire tomber bien des préjugés, sans aller certes jusqu'à démontrer que l'avenir de la poésie se trouve dans les extravagances dont nous avons donné, d'autre part, des exemples.

18. — Tous les journaux ont parlé de l'incident Fernand Gregh, l'Académie française ayant, pour la première fois, séduite par les qualités de l'auteur, accordé un prix de poésie à un poète qui ne s'était pas gêné pour mettre de côté plusieurs règles classiques : entre-croisement des rimes, nombre du vers, etc. Puisqu'il y a discussion, commençons par citer :

En hiver, près de l'âtre où le vent gronde et pleure,
Ayant derrière nous nos ombres colossales,
Nous écoutions craquer le parquet vieux des salles,
Et parfois une horloge au loin chevroter l'heure....

Puis, sous les miroirs gris qu'un reflet vert effleure,
Le long des corridors pavés de grandes dalles,
Frissonnants au seul bruit fourré de nos sandales,
Nous allions dans le fond de l'antique demeure.

Dehors, tourbillonnait la neige des tourmentes,
Et, frileux, nous serrions nos doigts joints sous nos mantes,
Et le vent éternel emportait les journées ;

Aux vitres pâlissaient de grandes fleurs de givre,
Et le temps s'arrêtait, tout semblait las de vivre,
Et dans l'ombre sonnaient des heures étonnées.

Pas une rime masculine, mais ce talent brillant, facile, musical, gracieux, où les images sont si fraîches, ne vous séduit-il pas ? Sans doute, on pourrait retrouver en lui l'influence dominante de H. de Régnier, de

Rodenbach et surtout de Verlaine ; sans doute, il y a là comme une virtuosité de postiche ; mais aussi, quel accent de sincérité, qui, jointe à une nervosité délicate, peut nous donner un vrai poète. Que M. Gregh soit de plus en plus lui, en dehors de toutes les coteries, et il sera quelqu'un. *La Maison de l'enfance* me le fait espérer.

19. — Le *Poème du Rhône*, de Mistral, est un mélange, très habilement fondu, de bon réalisme et de légende romanesque. Le poète nous dit la vie du Rhône, de ses bateliers, de ses riverains, avant la navigation à vapeur. L'action se passe parmi les Condrillots (gens de Condrieu), qui, chargeant sur leurs grands bateaux les marchandises embarquées à chaque station, s'en vont les vendre à la foire de Beaucaire, admirablement dépeinte, tout comme les coutumes, les types, les traditions locales. Un art savoureux et délicat préside à l'œuvre entière. Pour la légende romanesque, pleine de charme, surtout dans ce qu'elle a de vraiment humain et de psychologique sans recherche — car le côté féerique nous laisse froid — en voici le thème : Un prince d'Orange s'embarque avec les Condrillots, cherchant une fleur merveilleuse, la « fleur du Rhône. » Et voici qu'il s'éprend — sans oublier d'ailleurs certaines dames — de la petite Anglore, fillette étrange qui a eu un jour une entrevue avec l'Esprit des eaux, et qui s'en va, pour le moment, sur le fameux bateau, à la foire de Beaucaire. Elle voit en lui le « Drac, » sorte d'ondin qui habite les profondeurs du fleuve, et auquel elle a toujours rêvé, depuis le jour de son apparition. Elle est donc toute prête à se laisser séduire. Mais en remontant le Rhône, voici tout à coup un vapeur qui crève le radeau. C'est la fin de la bonne vieille navigation : plus de bateau à rames, plus de chevaux haleurs. La vapeur a tué la poésie du Rhône. Mistral est le poète populaire. Pas un de ses vers qui ne soit à la portée de tous. Et sa poésie est superbe, large, évocatrice, pleine d'art. Ne venez donc plus nous dire, ô décadents, que le vers n'est fait que pour des coteries étroites.

20. — De beaux vers, de larges peintures, œuvre d'un poète qui connaît et goûte l'art classique et l'art plastique et dont le culte pour la nature est aussi artistique que prédominant, tel est le fond du dernier volume de M. Charles Grandmougin : *De la Terre aux Étoiles*. Aimable, facile, simple, cette poésie est l'opposé du genre décadent. Peut-être y voudrait-on parfois une note un peu plus personnelle, mais on est séduit par le charme, et n'est-ce pas énorme déjà? Voici comme il rend la tristesse du mineur, enviant ceux que leur métier n'enferme pas dans la nuit des galeries souterraines :

Heureux, trois fois heureux sur terre
Le laboureur lent et voûté
Qui, dans la brise salutaire,
Se hâle au grand soleil d'été !

Heureux le bûcheron superbe
Qui, dans la forêt pleine d'herbe,
Marche, sans peur du lendemain !
Heureux le pauvre qui mendie
Sur la route, et qui psalmodie,
Son vieux chapeau vide à la main !

Que de pièces mériteraient d'être signalées, comme *le Vallon normand*. Donnons au moins ces vers de *Une Lumière dans la nuit* :

Croire, c'est être fort et calme pour toujours !
Croire, c'est le bonheur, même dans la torture !
C'est le baume divin des cruelles amours !
C'est tout transfigurer dans l'immense nature,
C'est parfumer sa vie et son cœur pour toujours !

21. — *Pièces et morceaux*, de M. Édouard Pailleron, forment un volume composite où l'on trouve du théâtre, des nouvelles, des souvenirs, de la critique, des vers. *Mieux vaut douceur.... et violence* a été apprécié et jugé de toutes parts. Le succès n'a pas été grand et la critique s'est montrée assez sévère. L'œuvre n'est pas des meilleures de M. Pailleron. *Un grand enterrement* me semble un peu gros pour un esprit si fin. Le dénouement est si brusque qu'il faut lire : *fin*, pour y croire. *Les Poètes de collège* sont le récit spirituel des débuts de l'artiste et du dramaturge. Suivent d'aimables critiques de Labiche et d'Émile Augier. Le volume se termine enfin par quelques pièces de vers enlevées avec une grande facilité. Dans *Noël*, il dit au riche en parlant du pauvre :

Car — et ce que je dis va te sembler étrange —
L'aumône, entre le pauvre et toi, n'est qu'un échange.
Vous souffrez tous les deux : toi de l'horrible ennui,
Lui de l'horrible faim. — Tu souffres plus que lui.

Je ne suis guère de l'avis de M. Pailleron sur ce dernier point. Mais passons. Il conclut justement :

Guéris son corps, afin qu'il guérisse ton âme :
Votre mal à tous deux s'appelle pauvreté....
Faites-vous tous les deux, frères, la charité.

22. — « La royauté du poète sur la foule chétive des hommes n'a jamais été contestée. » Ainsi s'ouvre la préface de M. Sébastien-Charles Leconte. J'avouerai que rien n'est propre à m'indisposer contre un auteur comme ce qui est prétentieux et suffisant. Le génie est toujours modeste, le vrai génie, j'entends. Je m'efforce d'ailleurs d'oublier ce défaut, comme tous les autres, pour ne donner qu'une impartiale critique. Voyons donc. M. Leconte se propose d'établir d'où les poètes tiennent cette royauté, « au prix de laquelle couronnes, mitres et tiares de la terre sont hochets puérils. » Il le fera « aux clartés de la renaissance ésotérique, » grâce auxquelles il montrera que pour tout être qui

pense, le poète est un homme *autre que lui*, car il sait *ce qui fut* et il se rappelle avoir *erré parmi les siècles....* A travers *ses existences, il marche vers la lumière....* Et c'est en majuscules formidables, dans un livre d'ailleurs luxueusement imprimé, qu'il consigne tous ces oracles.

L'Esprit qui passe est un poème essentiellement symboliste et wagnérien; l'ensemble en est vague, mais il contient des vers de toute beauté, larges, pleins, fermes, rappelant à merveille la manière de Leconte de Lisle. La forme est digne d'éloge.

23. — Je suis désolé de n'avoir pas plus de place. Car vraiment, M. Maurice Richard mériterait une longue étude. En deux mots, l'auteur de *Poésies et Poèmes* nous offre des vers gracieux, aimables, faciles, coulants, parfois familiers et spirituels, variés, toujours bien faits, toujours artistiques, d'une élégante simplicité naturelle, harmonieuse, et qui sont dans la pure tradition française, car il met en pratique ce précepte qu'il donne :

Peuple gaulois, suis ton génie,
Fait de lumière et d'harmonie....

Ah! celui-là n'est pas un décadent symboliste! Et il connaît bien l'antique et toujours seul vrai moyen de bien faire :

Qui que tu sois : peintre, artisan,
Chanteur, écrivain, paysan
Ou poète; quoi que tu fasses :
Des socs de fer ou des préfaces,
Des sillons le long de tes champs,
Des tableaux, des vers ou des chants,
Si tu veux faire œuvre qui vaille,
Debout dès l'aurore, travaille!

Partout, les rimes sont riches et la facture excellente. La philosophie de M. Richard est juste, douce, indulgente, pleine de commisération en certaines pièces, mêlée d'un peu de scepticisme parfois.

24. — « La poésie, telle que je la comprends, dit M. Henri Michel a pour sujet, toujours le même et toujours à renouveler, le mélange de douleurs et de joies, de tristesses et d'espérances, de labeurs et de rêves, qui demeure, quels que soient le temps et le lieu, le fond permanent de la vie humaine. Faite d'idée et d'émotion, tableau du monde visible et du monde intérieur, sa place est au carrefour de tous les chemins de l'esprit, point de rencontre de la pensée abstraite et du pur sentiment, de la sagesse et de la musique. » Et c'est conformément à cette théorie que M. Michel compose avec grâce, délicatesse, et une véritable élévation de sentiment. Voyez, par exemple, la pièce intitulée *Prière :*

O Père, qu'une main s'étende sur nos fronts!
Nous ne murmurons pas des maux que nous souffrons;
Nos travaux nous sont chers et son angoisse même

Fait plus tendre le cœur aux faibles cœurs qu'il aime.
Sois béni dans les pleurs s'ils ont un but divin.

Un fond lamartinien avec une forme moderne, tels sont à peu près les *Chants de la vie.*

25. — Est-il besoin de définir le genre de M. Aristide Bruant? Qui ne connaît sa verve, son esprit et son réalisme poussé jusqu'aux dernières limites? Sa langue? Celle du faubourien, avec l'argot qui ne recule devant aucune crudité. Assurément, ce qu'il nous dépeint *Sur la route* est vrai, mais quel besoin de prendre dans le vrai ce qui est de plus laid? Elles existent assurément, ces verrues, mais quel plaisir on éprouve à les oublier! Or, c'est à nous les rappeler que M. Bruant consacre son talent. Voici le genre, dans les passages que nous pouvons citer. C'est le *Terrassier* qui parle :

Écoute un peu c' que j' te vas dire :
J'en crains pas un pour l'instruction,
Ej' sais ben lire et ben écrire,
Ej' sais aussi la division.
Quand l' contremaître i' fait mon compte,
I' sait qu' c'est pas à moi qu'on l' monte.
Oui, mon vieux, pour un terrassier,
J' suis vraiment un homme à la r'dresse.
Faut pas y faire avec Ernesse....
A ta santé ! j' paye un d'mi-s'tier.

26. — M. Pierre Courtois est très complexe. On trouve chez lui de la poésie de sentiment, de la poésie plastique, de la philosophie, de l'idéalisme et du réalisme. Mais ce qui domine *Dans la paix du soir*, c'est en somme l'amour du bien, du simple, de la sagesse. *L'Hymne à la vie* se termine par cette strophe :

L'homme qui portera comme un fardeau béni
L'héroïque travail et la bonté tranquille,
Verra son front marqué d'un rayon d'infini
Et resplendira sur la ville.

En hâte, je veux au moins signaler *la Grèce*, série de bas-reliefs fort bien ciselés. Mais pourquoi M. Courtois s'acharne-t-il à ne pas vouloir du croisement des rimes masculines et féminines? Et comment, ce qui est plus grave, oublie-t-il de temps en temps la mesure?

27. — M. Rodolphe Hanquez s'est attaché à reproduire en vers tout l'Évangile. C'est un long et consciencieux travail, savant même, des commentaires nombreux venant expliquer le texte latin de la Vulgate et la traduction en vers français. Cette œuvre, vraiment littéraire, est un monument élevé à la religion. Les vers sont bons, fermes, clairs, et serrent de près le texte divin. Le *Récit évangélique* est fait selon l'ordre chronologique.

28. — Ces vers sur *la Loi du travail*, tirés de *Sur la harpe*, diront tout de suite la façon de M. Louis Tiercelin :

O bonheur des foyers tranquilles où palpite
Un radieux essaim d'enfants ! Bonheur de voir,
Quand tous sont réunis pour le repas du soir,
La table, tous les ans, devenir trop petite.

Et plus loin :

O travail, sois béni, car ce sont tes bienfaits !
C'est toi, le Dieu vivant, le Tout-puissant qui fais
Palpiter toute chose !
Sois béni ! Les sueurs, les larmes et le sang
Font luire sur ton front, même en l'éclaboussant,
La splendeur d'une apothéose.

Cela suffit à montrer quelle est l'inspiration toute chrétienne de M. Tiercelin. Le talent du poète est facile, trop facile quelquefois. Mais les bonnes pièces sont en majorité.

29. — Nous voici revenu au genre décadent symboliste, avec M. Édouard Ducoté, qui se revendique de La Fontaine, et veut faire des fables. Mais les fables demandent avant tout de la clarté, de la simplicité. Elles procèdent par apologues, comparaisons, non par symbolisme pur. La morale ne doit pas être confuse. Fond et forme, nous sommes loin de La Fontaine. Voici d'ailleurs une de ces fables :

Narcisse s'est penché sur le miroir des eaux
et, du creux de ses mains se faisant une coupe,
il a rempli ses mains de la fraîcheur des eaux
et vers sa lèvre en feu il a porté la coupe.

Mais, ô déception, l'onde de la fontaine
loin de calmer sa soif l'irrite, âcre et amère.
Narcisse alors découvre auprès de la fontaine
l'enfant Éros qui pleure et dont les pleurs amers
corrompent la fontaine.

Rimes, mesure, élision, césure, hiatus, M. Ducoté marche un peu sur toutes ces vieilleries, et ses fables sont plutôt des récits.

30. — Le livre de Mme Blanche Sari-Flégier commence par une série de sonnets déifiant Napoléon Ier. L'Aigle, encore l'Aigle, toujours l'Aigle envoyé par Dieu. Il y a des vers vibrants, mais aussi d'étonnantes césures, comme en celui-ci :

A peine à son flanc a-t-on suspendu l'épée.

Je préfère les sonnets sur *Quelques maîtres* de la musique : Bach, Beethoven, Berlioz, Bizet, Glück, Haydn, etc. Celui sur Berlioz est un des meilleurs. Dans *Brumes et rayons*, nous trouvons des sujets religieux, généralement bien traités. *Harpes et violons* offrent des vers faciles, aimables. Les *Chansons de l'Armor* comptent parmi les meilleures poésies du volume.

31. — Chaque pièce de *l'Orient et les Tropiques* est inspirée par une phrase, un mot de M. Pierre Loti, pour qui M. Victor Orban professe un culte ardent. Voici la fin du sonnet sur *Ramadhan :*

Croyants, prosternez-vous ! A l'Orient nacré,
Le premier croissant d'or du Ramadhan sacré
Entr'ouvre sur le ciel ses paupières arquées;

Et déjà, pour bénir vos hymnes familiers,
Parmi la nuit d'Islam s'allument, par milliers,
Les couronnes de flamme au front noir des mosquées.

C'est une suite de tableaux tirés des épisodes des romans de M. Pierre Loti. M. Orban rappelle Leconte de Lisle et M. de Hérédia, sauf peut-être que ses rimes sont moins opulentes. Ses vers sont fermes, plastiques, imagés. A l'exemple de ses maîtres, il les emplit de noms peu harmonieux, dont il essaie de tirer le meilleur parti possible.

32. — L'auteur des *Sonnets à la lune*, M. Le Lasseur de Ranzay, s'est amusé, avec adresse et savoir-faire, à composer une suite de sonnets allant graduellement du vers monosyllabique jusqu'à l'alexandrin, puis redescendant de l'alexandrin au vers monosyllabique, sans oublier celui de neuf et de onze pieds. Chaque page, c'est-à-dire chaque sonnet, est ornée de jolies illustrations.

33. — Les *Poésies* de M. Eutrope Lambert sont personnelles. Les unes datent de sa jeunesse, et l'on y trouve de l'élégance, de la grâce ; les autres sont de l'âge mûr. C'est à tort que l'auteur a l'air de préférer les premières aux secondes, car celles-ci ont bien vieilli. Nous aimons mieux les bons vers que le poète a composés sur la mort de sa fille.

34. — M. Cantacuzène nous ramène à la poésie moderne, étrange, et qui ne vise guère à la clarté. *Les Douleurs cadettes* s'ouvrent par des *Paroles à Henry Bérenger*. « Ce titre, dit le poète : *Les Douleurs cadettes*, m'a souri par son caractère synthétique. » Et il ajoute : « On peut dire qu'aujourd'hui toute femme est un *mallarmé*, » prononcez une arcane. « C'est pourquoi le poète moderne s'adonnera — il le doit — à l'abstention de tout enthousiasme ; — et son travail sera — pour ne pas souffrir et ne pas faire souffrir — de rendre incorruptibles son époque et lui, et de dessécher l'âme, le cœur. C'est à quoi visent ces poèmes, — avec une nuance d'ironie intense. » Et il prie M. Henry Bérenger d'accepter ses vers, en lui donnant cette explication : « Puisqu'un même amour est en nous pour les toilettes sombres et les ardentes locomotives. » On voit tout de suite comme cette raison est décisive. Les vers suivants suffiront enfin à donner une idée du genre :

Ceux que la peur marqua de son doigt lourd et pâle
Dans une figure pâle — ou rose et normale —
Ont les yeux pris par une fascination.
L'on s'abstient de tromper — tuer, quand on redoute

Soit la rétorsion, soit la punition ;
Et l'on est vertueux quand la peur vous dit : « Doute ! »

Telles sont la morale, la philosophie et la forme de l'ouvrage.

35. — Les *Poèmes fabuleux* se divisent en trois parties : *La Mer*, *l'Épée*, *la Nuit*. Voici la donnée de *la Mer :* Le poète est sur les bords de l'Océan, et il lui prend tout à coup l'idée de se laisser engloutir, oh! par simple jouissance. Il va au fond, où lui apparaissent les millions de formes indéfinies des trépassés. Il éprouve le besoin de leur déclarer qu'il est pur, très pur, affirmation qui suscite chez les ombres une hilarité ou une indignation générale et irrésistible. Les flots, pris sans doute de pitié, rejettent notre artiste sur le rivage, où il trouve, après tout, qu'il a eu tort de ne pas admirer la vie. Toujours de l'étrange symbolisme. Mais hâtons-nous d'ajouter que les vers sont excellents et la forme très savoureuse. Nous préférons de beaucoup les *Poèmes fabuleux* au précédent ouvrage de M. Henri Rouger : *Jardin secret.*

36. — Avec les *Plaintes du cœur*, nous revenons au romantisme mélancolique, vaporeux, imprécis, aux termes généraux, vagues, mais avec des sentiments élevés et nobles :

Déjà, le léger zéphyr
Te caressait, — belle rose
Qui n'était encore éclose —
Avec un tendre soupir,
Ainsi que le craintif père
Regarde son enfant chère
Pour connaître son désir.

C'est bien vieux jeu, sans parler du craintif père qui est mauvais, tout comme l'hémistiche suivant : « .... et mon âme jeune erre. » Heureusement, l'ensemble du volume vaut beaucoup mieux, mais encore y faudrait-il un peu plus de travail et de soin. Vingt fois sur le métier....

37. — Avec les *Pantomimes modernes*, de M. Charles Aubert, recueil de petites pièces en prose, nous passons aux arlequinades, où se fait jouer l'inévitable Pierrot. *Nuit de noce*, *le Suicide de Pierrot* sont à citer entre autres. C'est gai, de la gaieté un peu spéciale à ce genre de comédies. Il y a de l'entrain, de la verve, souvent de l'esprit, de l'esprit parisien surtout, facile et léger, quelquefois un peu trop léger.

38. — Il n'y a rien de difficile à faire comme les compliments de fête, de bonne année, de circonstances quelconques. Caritas, l'auteur de *Amour et souvenir*, a dû s'en convaincre. Prenons au hasard les premiers vers de la pièce intitulée *Bienvenue :*

Le voici donc enfin, ce jour tant désiré,
Après lequel longtemps nous avons soupiré !
Salut à son ciel bleu, que le soleil colore
De si belles couleurs, au lever de l'aurore....

Et s'il se met à pleuvoir ce jour-là, que faire? Prenons la pièce suivante : *Un Regret plein d'espérance :*

Le voici donc ce jour, dont l'aurore attendue
Fait depuis bien longtemps battre mon pauvre cœur !
Le voici de retour, saluant sa venue,
Je voudrais le chanter aux accents du bonheur....

Ce lever de l'aurore, ce jour béni, ces cœurs pleins de reconnaissance, l'humble tribut d'amour, la douce récompense, l'hymne d'amour, les accents du bonheur, le clair ruisseau coulant dans la prairie, etc. Voyez-vous, c'est trop usé, trop banal. Je le dis avec peine, rendant hommage aux excellents sentiments de l'auteur, mais ce genre est à abandonner, dans l'intérêt même du bien qui doit être uni au vrai et au beau.

39. — *En Carême* est une petite plaquette dont les pièces découlent d'une bonne et large inspiration chrétienne :

Oh ! je n'ai pas voulu proférer un blasphème;
Et, c'en est un peut-être !.... O Dieu, pardonne-moi.
Non, je n'ai pas douté de toi, puisque je t'aime.
Tu sais bien que je t'aime et que je crois en toi !
J'ai simplement plié sous le fardeau qui pèse....

Il y a de bons vers. Quelques césures vous déconcertent.

40. — Aux défenseurs de la vérité, M. Étienne Laubarède, l'auteur de *Lourdes*, dit :

Honneur à vous, héros dont la sublime tâche
Est d'écraser le faux sous ce vrai qu'on nous cache !
Honneur aux champions des grandes libertés !
Honneur aux combattants de toutes vérités.

Plus loin, il écrit :

L'art n'existe, ne vibre
Que s'il est à la fois profond, sincère et libre.

Et M. Laubarède a mis en pratique cette théorie, en vers pieux, touchants, émus, qui expriment tout son culte pour Lourdes, où depuis quatorze ans il va prier. On nous dit que le poète est aveugle de naissance; il n'y paraît guère à ses belles descriptions. Une préface de M. Henry Lasserre fait le juste éloge des dons artistiques du poète.

41, 42, 43, 44. — Il nous faut aller à la vapeur. Nous ne pouvons dire, par suite, que quelques mots de trois drames et d'un mystère, qui mériteraient de nous arrêter plus longuement. *La Mort de Roland*, par M. l'abbé Dubois, a quelques longueurs et des passages où l'on voudrait plus de simplicité et de clarté; mais il s'y trouve aussi de belles périodes, des situations dramatiques, et l'ensemble est composé de beaux vers. —M. G. Bizet a pris *le Connétable de Bourbon* au moment où, dépouillé de ses biens, il se prépare à passer à l'étranger et à se révolter contre le Roi. Le drame est pathétique et le poète en a tiré parti en une

belle et forte langue. — Les *Enfances Guesclin* nous disent le premier exploit du jeune héros. C'est simple, mais très vibrant. Ces trois pièces seront étudiées par tous ceux qui cherchent des drames à faire représenter sur la scène improvisée de nos collèges religieux. — *La Mère de Judas* est maudite de tous, de ceux-là mêmes qui doivent porter au monde la grande parole de charité du Christ. M. de Larmandie nous la montre au moment où elle vient d'être repoussée par Pierre, Jean, Thomas, Simon, etc. Mais voici la Mère de Jésus qui la rencontre, et c'est elle qui pardonne à celle dont le fils a vendu son propre fils. On sent toute l'émotion qui doit se dégager d'une pareille situation.

45. — Aux *Fables* de M. Ducoté, dont nous avons parlé plus haut, nous préférons la bonne traduction qu'il vient de nous donner d'Ausone, le poète latin de la décadence. Elle n'était pas facile à faire, cette traduction, le versificateur de Bordeaux n'ayant guère de valeur que par la forme, et une forme toute d'école, si l'on peut ainsi s'exprimer, toute de convention. Le traducteur l'a, d'ailleurs, reconnu dans sa préface, lorsqu'il dit d'Ausone : « Il demeura rhéteur avant tout : c'était le meilleur des ouvriers, et un ouvrier savant; cela ne suffit point à faire un grand poète; aussi son génie est-il incomplet. » M. Ducoté a su le rendre, à ce qu'il nous paraît, aussi bien que possible et dans une forme très soignée.

46. — Il est bien regrettable qu'un talent comme celui de lord Alfred Douglas rappelle celui d'un autre poète anglais, dont la condamnation a fait tant de bruit. Il y aurait à dire beaucoup sur ses qualités littéraires. Il n'y a qu'à garder le silence sur ses *Poèmes*.

47. — « Les ricochets ou la députation-cauchemar, polylogue en zéro acte et cinq cent quatre-vingt-un tableaux, avec subsidiaire contribution à la réforme ortografique des noms communs et propres, ou sous quel aspect peut nous apparaitre, au premier abord, une assemblée (août 1894) vue à vol de martin-pêcheur en eau trouble. » Tel est le titre de la première partie du *Butor*. Ce titre est suivi d'un *Avant-propos*, puis d'une *Invocation* que voici :

Saint (Charles) Borromée, assis ô mon patron,
Fais ici, je te prie, un miracle sans nom !
— Comment donc, command' donc !.... mais cinq cassis en.... non !
.... A toi de me servir : Mêlés cassis, garçon !
— Tu ris.... saint !

Suit la nomenclature des députés en calembours :
« Là Bourdonnaye l'Arène des Abeilles...., etc. »

Le Rêve du Pape a ce mérite rare d'être tout entier composé de rimes en *tion*, pendant dix pages. Inutile d'en dire davantage.

48. — A signaler une très jolie réédition, avec de nombreuses et charmantes illustrations, du *Petit Savoyard* de Guiraud. Cette plaquette est précédée d'une préface du marquis Costa de Beauregard.

49. — Les *Chants populaires pour les écoles*, poésies de M. Maurice Bouchor, m'ont fait craindre tout d'abord quelques banalités ; mais en lisant le tout, j'y ai rencontré de jolies pièces et qui seront parmi les meilleures du genre. P. SAINT-MARCEL.

HISTOIRE MILITAIRE

1. *Souvenirs militaires du baron* DE BOURGOING (1791-1813), publiés par le baron PIERRE DE BOURGOING. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-12 de 342 p. et portrait, 3 fr. 50.— 2. *Le Registre de l'île d'Elbe. Lettres et ordres inédits de Napoléon Ier (28 mai 1814-22 février 1815)*, publiés par LÉON-G. PÉLISSIER. Paris, Fontemoing, 1897, in-12 de 310 p., 3 fr. 50. — 3. *Complément du Mémorial de Sainte-Hélène, Napoléon en exil*, par le docteur BARRY E. O'MEARA. Paris, Garnier, 1897, 2 vol. in-12 de XI-412-502 p., 7 fr. — 4. *Le Général Souham* (1765-1837), par RENÉ FAGE. Paris, A. Picard et fils, 1897, in-8 de VIII-204 p., 5 fr. — 5. *Campagne de l'an XIV* (1805). *Le Corps d'armée aux ordres du maréchal Mortier et le Combat de Dürrenstein*, par le capitaine ALOMBERT. Paris, Berger-Levrault, 1897, in-8 de 420 p., avec une carte, un croquis et une gravure, 6 fr. — 6. *Bautzen, une bataille de deux jours (20-21 mai 1813)*, par le commandant FOUCART. Ibid., 1897, in-8 de 337 p., 5 fr. — 7. *Les Hussards de Chamborant* (2e hussards), 1735-1897, avec une introduction par le colonel DE CHALENDAR. Paris, Firmin-Didot, 1897, gr. in-8 de XVIII-334 p., illustré de 2 planches en couleur d'après Grammont et Dodelier et de 24 pl. hors texte en noir, d'après Carle Vernet, Eug. Lami, Charlet, Chigot, etc., 20 fr. — 8. *Le Maréchal Bazaine pouvait-il, en 1870, sauver la France?* par CH. KUNTZ, trad. de l'allemand par le colonel E. GIRARD. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 246 p., 4 fr. — 9. *Campagne de 1870-71. Le 13e corps dans les Ardennes et dans l'Aisne ; ses opérations et celles des corps allemands opposés.* Étude par le capitaine breveté VAIMBOIS. Ibid., s. d., in-8 de 224 p., 3 fr. 50. — 10. *La Campagne de l'Est en 1870-71 (Héricourt, La Cluse)*, par PIERRE LEHAUTCOURT. Paris, Berger-Levrault, 1896, in-8 de 302 p., avec 4 cartes, 5 fr. — 11. *Campagne du Nord en 1870-71. La Défense nationale dans le nord de la France*, par le même. Ibid., 1897, in-8 de 348 p., 6 fr. — 12. *Les Combats d'Ablis, de Châteaudun et d'Alençon en 1870-71. Colonne mobile du général de Lipowski.* Paris, Chamuel, 1897, in-8 de 95 p., 1 fr. 50. — 13. *La Bataille de Loigny, le 2 décembre 1870*, par H. MOREL. Lille, B. Bergès, s. d., in-8 de 58 p., avec une carte, 1 fr. — 14. *Les Corps auxiliaires créés pendant la guerre 1870-71*, 1re partie, *Garde nationale mobile ;* 2e partie, *Garde nationale mobilisée*, par A. MARTINIEN. Paris, Dubois, 1897, 2 broch. in-8 de 36-34 p. — 15. *Le Livre d'or de 1870*, par GASTON ARMELIN. Paris, Flammarion, s. d., in-16 de 450 p., 3 fr. 50. — 16. *Dans le rang. Notes d'un dispensé*, par FÉLI BRUGIÈRE. Paris, Delagrave, 1897, in-12 de 327 p., 3 fr. 50. — 17. *Feuilles d'or de l'École militaire d'infanterie. Avord et Saint-Maixent*, par le capitaine PAIMBLANT DU ROUIL. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., gr. in-8 de 424 p., 5 fr. — 18. *Un Gouverneur de Paris. Le Général Lecointe. Les Buzot et les Caffieri*, par LÉON TYSSANDIER. Paris, Flammarion, 1897, in-12 de 292 p., 3 fr. 50.— 19. *Bibliographie générale de la guerre de 1870-71. Répertoire alphabétique et raisonné des publications de toute nature concernant la guerre franco-allemande, parues en France et à l'étranger*, par le commandant PALAT. Paris, Berger-Levrault, 1896, in-8 de X-582 p., 15 fr. — 20. *En Smaala*, par MICHEL ANTAR. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-12 de 267 p., 3 fr. 50. — 21. *La Normandie méridionale dans la défense de la France*, avec 6 cartes et croquis dans le texte, par le commandant BIOTTOT. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 232 p., 4 fr. — 22. *Opérations militaires au Tonkin*, par le commandant CHABROL, avec 72 cartes et croquis dans le texte. Ibid., s. d., in-8 de 348 p., 6 fr. — 23. *Expédition de Madagascar. Carnet de campagne du lieutenant-colonel* LENTONNET, publié par H. GALLI. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-12 de 240 p., 3 fr. 50. — 24. *Les Italiens en Érythrée. Quinze ans de politique coloniale*, par le capitaine d'artillerie C. DE LA JONQUIÈRE. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 352 p., 5 fr. — 25. *Rapport du général Lamberti, vice-gouverneur de l'Érythrée, sur la bataille d'Adoua (1er mars 1896)*. Ibid., s. d., in-8 de 56 p.,

1 fr. 50. — 26. *L'Abyssinie et les Italiens*, par H. Castonnet des Fosses. Paris, Téqui, 1897, in-12 de 396 p., 3 fr.

1. — Plus l'on va et plus on est étonné de constater combien est profonde la mine ouverte avec l'apparition des souvenirs du général Marbot. On est stupéfait de voir combien parmi ces soldats du premier Empire, qu'on avait pris longtemps pour de vulgaires sabreurs, se trouvaient d'hommes aimant à penser, à observer, à écrire. Chaque jour c'est une éclosion inattendue, la mise en lumière de quelque manuscrit nouveau, pas tous d'égal intérêt, mais ayant chacun, à des degrés divers, leur valeur, leur couleur, leur côté pittoresque. Aujourd'hui, la maison Plon nous donne les *Mémoires du baron de Bourgoing*, que bien des gens ne connaissaient sans doute que comme diplomate et qui demande, à son tour, à prendre rang parmi les médaillés de Sainte-Hélène. Fils d'un ambassadeur de France, accrédité à Madrid d'abord, puis dans diverses cours du nord de l'Europe, le baron de Bourgoing entra à Saint-Cyr au commencement de 1809 et en sortit en 1811 comme sous-lieutenant dans un des régiments de jeune garde nouvellement formés. Ce n'était plus, pour entrer dans l'armée, la bonne époque; mais la plupart de ces jeunes gens, pleins d'entrain, d'ardeur et d'illusions, n'étaient point, ne pouvaient être assez prescients pour entrevoir la chute imminente de l'Empire, la fin des succès militaires fantastiques dont les récits avaient bercé leurs premières années. Ils étaient au contraire à ce point crédules qu'à l'annonce de la fatale campagne de 1812, ils déploraient que cette guerre fût vraisemblablement la dernière à laquelle pût les convier Napoléon. L'Europe conquise, puis l'Asie, il y avait à parier que l'Empereur lui-même se déclarerait satisfait. Alors paix générale et sabre au fourreau pour tout le monde. Comme conséquence, plus de batailles, plus d'hécatombes, plus d'avancement, plus de dotations. C'était navrant. Et ces chers enfants étaient effectivement dans la désolation, malgré ce que pouvaient leur dire, pour les consoler, de vieilles moustaches comme le capitaine Thiéry, qui, en dépit des apparences, leur affirmait « qu'ils n'étaient pas au bout et qu'il y en aurait pour tout le monde. » C'est sur cette espérance que Bourgoing part pour la Russie. Cependant, dès les premiers jours, soit par suite d'un pressentiment inexpliqué, soit pour toute autre cause, il sent une angoisse immense l'envahir. « La monotonie des solitudes de la Russie, écrit-il (p. 89), produisit chez nos jeunes soldats une tristesse profonde ayant tous les caractères de la nostalgie, et plusieurs cas de suicide eurent lieu dans nos régiments nouveaux. » Attaché comme interprète au général Delaborde, Bourgoing fit la campagne dans des conditions de bien-être spéciales et n'eut à souffrir réellement que dans la seconde partie de la retraite. Il eut encore la bonne fortune de s'en tirer, fit en 1813 la campagne d'Allemagne, celle de 1814 en France, et quitta l'armée pour la diplomatie au moment de la première Restauration. Au

point de vue militaire, les *Mémoires du baron de Bourgoing* sont une contribution assez faible à l'histoire des campagnes napoléoniennes. Outre qu'il ne nous est parlé dans ce livre que des trois dernières années de la période impériale, l'auteur était, à l'époque à laquelle il fait allusion, dans une situation trop modeste pour voir autre chose que le dessus des cartes, c'est-à-dire les événements par les côtés que tout le monde pouvait apercevoir. De plus, il raconte beaucoup de choses par ouï-dire, comme par exemple dans le chapitre consacré au voyage de Napoléon, de Smorgoni en France, tiré tout entier des Mémoires de l'officier polonais Dunin Wonsowicz. Mais en dehors de ces pages qui présentent un intérêt nécessairement secondaire puisqu'elles ne sont pas de première main, on trouve dans ces souvenirs une quantité notable de détails intéressants, surtout au point de vue de la situation intérieure des régiments, de leur allure, de leur vie en campagne. Un de ceux qui nous ont particulièrement frappé est la physionomie bigarrée que présentaient les corps de troupes au début de la campagne de 1812. A cette époque, où l'administration militaire était plongée dans un chaos dont nous n'avons aujourd'hui aucune idée, les colonels étaient obligés d'aviser souvent aux moyens les plus bizarres pour habiller, nourrir, cantonner leurs troupes. A défaut de vêtements de la couleur réglementaire, on s'habillait comme on pouvait. Les colonels renchérissaient encore sur cette situation en ajoutant au corps sous leur commandement quelques signes distinctifs : plumet, tresse, galon, soutache, etc. « Il en résultait, dit Bourgoing, une bigarrure que le rigorisme administratif ne peut approuver, mais qui donnait à chacun de ces divers corps une physionomie à part, qui se gravait dans la mémoire et le faisait reconnaître de loin. » Nombre de détails de ce genre placent ces souvenirs à un bon rang dans la collection des Mémoires récemment publiés sur la période napoléonienne.

2. — Le *Registre de l'île d'Elbe*, publié par M. Léon Pélissier, est la collection des lettres et ordres inédits de Napoléon pendant son séjour à l'île d'Elbe, du 28 mai 1814 au 22 février 1815. Sans être d'une valeur historique considérable, ce recueil n'en constitue pas moins une contribution curieuse à l'histoire de l'Empereur. Comme le dit très justement M. Pélissier, ce n'est pas seulement Napoléon qui apparaît dans ces documents, ce sont aussi, par un remarquable phénomène de survivance ou de récurrence psychologique, certains traits, grossis d'ailleurs, de ce qu'avait été Bonaparte. Dans l'âme du Souverain déchu, ce qui domine, c'est l'autocrate, ce qui apparaît, c'est l'égoïsme. L'île d'Elbe lui ayant été abandonnée par l'Europe, il la gère comme son bien et la dote d'une organisation sociale destinée à assurer sa complète sécurité.... à lui Napoléon. Le bonheur de ses habitants, il n'y songe guère; ce à quoi il vise, c'est à assurer son propre bien-être. En matière d'argent, il se sou-

cie encore moins de l'intérêt public : il n'abandonne rien aux communes, refuse un remboursement d'avances faites par la municipalité de Marciana, revendique pour le domaine une partie des rentes de l'hospice municipal de Porto-Ferrajo, agit partout en séparant ses intérêts de ceux des habitants de l'île. En regard de ces quelques lettres qui touchent aux affaires publiques, il serait trop long d'énumérer toutes celles qu'ont dictées l'intérêt particulier de Napoléon. Sa sécurité personnelle comme homme et comme Souverain est son unique souci. Ces lettres nous révèlent la survivance, avec une extraordinaire intensité de vie, d'un officier d'administration dans le généralissime. Et aujourd'hui que le sort le réduit à administrer lui-même les petites choses, on est surpris et effrayé de voir sourdre, inquiétante sous le masque engraissé de César, la petite âme d'un riz-pain-sel. Quelle sera la tenue des marins sur les canots impériaux? L'once de riz hygiénique sera-t-elle attribuée à toutes les troupes ou seulement à la Garde? Quel doit être le nombre des gardes du génie ? A qui incombe la conservation des vieilles ferrailles? Cette manie du détail se complique d'un amour de la forme, de la paperasse et de la filière hiérarchique qui fait rêver. Jamais le souverain de l'île d'Elbe ne prend directement un arrêté ou un ordre de nomination : il écrit « au gouverneur » de lui présenter « un projet pour nommer un sieur un tel. » Notons que le « gouverneur, » le général Drouot, était son commensal d'à peu près tous les jours et qu'en cinq minutes de conversation il pouvait lui donner tous les ordres du monde. Tout cela a plutôt une importance psychologique qu'historique. M. Pélissier a su écrire pour ce *Registre de l'île d'Elbe* une préface très attachante, très colorée, prise sur le vif, qui mérite une attention spéciale : nous signalons tout particulièrement son livre aux curieux et aux chercheurs.

3. — De toutes les exhumations littéraires motivées par l'engouement passager du public pour le premier Empire et la période napoléonienne, un petit nombre a présenté l'intérêt du *Mémorial de Sainte-Hélène*, dont nous entretenions naguère les lecteurs du *Polybiblion*, et des souvenirs du docteur O'Meara, qui paraissent aujourd'hui sous le titre : *Napoléon en exil*. Bien que la valeur historique de ces derniers mémoires ait été fort contestée, l'on y rencontre un nombre considérable de renseignements dont l'exactitude n'a jamais été controuvée. Ils valent assurément mieux que toute la collection de souvenirs fantaisistes élaborés, sous la Restauration, chez Ladvocat et consorts, qui doivent être lus avec circonspection. Mais le fond en est véridique et donne bien une idée de la façon dont les Anglais traitèrent leur prisonnier à Sainte-Hélène. Nous ne pouvons être soupçonné de tendresse envers le Souverain qui, en vingt années de despotisme, nous fit tuer quatre millions d'hommes, pour la seule satisfaction de se faire proclamer le plus grand militaire des temps anciens et modernes. Ses qualités géniales de chef

d'armée reconnues, nous avons dit à maintes reprises, ici et ailleurs, combien funeste avait été le régime de Bonaparte au commencement du siècle, quel arrêt il marquait dans le développement prospère du génie de notre nation. Mais cette façon d'apprécier le rôle de Napoléon Ier en France ne nous empêche point de reconnaître l'indignité des procédés anglais à son égard, l'infamie d'une persécution dont Hudson Lowe se constitua le triste agent. Un ennemi tombé a droit, sinon à notre sympathie, du moins à l'équité et à la justice. Il faut lire le *Mémorial de Sainte-Hélène*, il faut lire les *Souvenirs du docteur O'Meara*, pour se rendre compte de cette persécution de chaque jour, qui n'a jamais un moment d'arrêt, un temps de répit. Il y a là une série de tortures morales et même physiques qui dépassent toute limite. A un autre point de vue, les Mémoires du docteur anglais ont encore l'intérêt de nous donner l'opinion de Napoléon sur toute une série d'hommes et d'événements dont il aimait, captif, à évoquer le souvenir douloureux ou glorieux. Ici nous avons de fortes réserves à faire, car il est certain qu'en les formulant, Napoléon les rédigeait bien plus pour la postérité que pour la vérité. Quoi qu'il en soit, certaines de ces appréciations donnent encore aujourd'hui à *Napoléon en exil* un mérite historique qu'il convient de signaler.

4. — *Le Général Souham*, de M. René Fage, nous retrace la vie d'un personnage bien connu du premier Empire. Souham fut un soldat intrépide, et même un chef de valeur, comme le montre notamment sa conduite en Russie, et en Allemagne en 1813. Mais, chez lui, le caractère n'était pas à hauteur des qualités militaires, et si, sur ce dernier point, il peut marcher de pair avec la plupart des généraux du premier Empire, il n'en reste pas moins sur sa mémoire une ombre que ses défenseurs auront de la peine à effacer. Sans doute, Napoléon l'avait traité avec une sévérité outrée, poursuivant en lui l'ancien ami de Pichegru, de Moreau et de Mac-Donald ; mais enfin, il l'avait lavé de soupçons injustes, en le rappelant à la tête des armées et en l'employant dans des situations honorables, de 1807 à 1814. Aussi est-il difficile de ne pas juger sévèrement la conduite de Souham à Essonnes en 1814, de ne pas la qualifier de trahison, trahison d'autant plus misérable, qu'il essaya de s'en disculper pendant les Cent-jours, après s'en être fait un piédestal pour obtenir, au commencement de la première restauration, la faveur de Louis XVIII. Il y a là une fin de carrière qu'on voudrait effacer de la vie d'un homme qui avait joué si souvent son existence sur le champ de bataille. Quand, le 20 mars 1815, Napoléon rentra aux Tuileries, Souham, commandant pour le Roi la 1re subdivision et la 20e division militaires, s'empressa d'écrire au maréchal Davoust pour lui exprimer l'enthousiasme des troupes à reprendre la cocarde tricolore. — Il est loin de penser, ajoute-t-il, « que la position dans laquelle il s'est trouvé l'an der-

nier à l'armée (à Essonnes) ait pu donner des doutes sur les sentiments dont il a fait preuve pendant vingt-cinq ans, et que cette circonstance ait altéré la confiance de Sa Majesté.... » Cette platitude ne lui sert point, et par décret du 3 avril il est destitué. — N'importe, il ne perd pas courage; il part pour Paris, se présente aux Tuileries et essaie de fléchir l'Empereur : « Que voulez-vous encore de moi? lui dit brutalement Napoléon ; vous voyez bien que je ne vous connais plus. » Souham rentre alors chez lui et s'y tient forcément coi. — Mais voilà que Waterloo arrive, que Napoléon tombe encore, cette fois pour toujours. Souham reprend alors la plume, cette plume qui avait écrit la lettre du 27 mai au maréchal Davoust, et, s'adressant directement à Louis XVIII, il lui reparle d'Essonnes, de sa liaison avec Moreau, et finit par lui demander un commandement et « les honneurs de la pairie, » comme récompense de sa conduite royaliste « en un temps où de courageux citoyens bravaient la puissance de Bonaparte et comme dédommagement de ses persécutions. » Le Roi paraît accueillir ces excuses et lui rend le commandement de la 20e division militaire, mais reste muet au sujet de la pairie. Souham, tenace, revient à la charge et écrit une lettre extraordinaire d'audace, où il affirme, lui, le vieux révolutionnaire des clubs, que ses services « n'ont jamais eu d'autre objet que celui de voir restituer aux légitimes souverains des Français leur ancienne propriété. » C'est dans ce document qu'on lit encore cette phrase monumentale : « Je suis l'un des plus anciens lieutenants généraux de Votre Majesté et j'ose dire l'un des plus fidèles ! » Louis XVIII était trop fin pour se laisser prendre à des protestations aussi fantaisistes; toutefois, il parut ne pas douter de ce dévouement fraîchement éclos et nomma Souham d'abord inspecteur d'infanterie, puis gouverneur de la 5e division militaire. C'est là qu'était encore ce vieux caméléon militaire, quand éclata la révolution de 1830. Il mourut en 1837, en retraite depuis 1831.

5. — D'un tout autre genre que celui des volumes que nous venons d'analyser est l'ouvrage de M. le capitaine Alombert : *Le Corps d'armée aux ordres du maréchal Mortier et le Combat de Dürrenstein, en 1805*. Tout le monde se rappelle, au moins vaguement, ce combat de Dürrenstein (et non Diernstein ou Durnstein, comme on l'écrit dans la plupart des cours d'histoire militaire; Diernstein n'existe pas et Durnstein est en Tyrol). En 1805, après Ulm, Napoléon, s'élançant à la poursuite des débris de l'armée autrichienne et allant au-devant de l'armée russe, forme, à la date du 6 novembre, sous les ordres du maréchal Mortier, un nouveau corps d'armée, qu'il charge : 1° de le flanquer sur la rive gauche du Danube, dans sa marche sur Vienne ; 2° de menacer la retraite de l'armée russe vers la Moravie. Le 5 novembre, notre avant-garde avait rencontré à Amstetten l'avant-garde ennemie et lui avait livré un combat violent; le 8, nous avions occupé la position de Saint-

Pœlten; mais, ce même jour, Koutousof se dérobe, franchit le Danube à Krems et brûle le pont derrière lui. C'est alors que, le 11, le maréchal Mortier, mal éclairé et ayant les diverses troupes de son corps d'armée désunies, vient se heurter, avec sa première division seulement, contre la masse de l'armée russe; il éprouve, à Dürrenstein, un échec qui fût devenu un désastre, sans l'énergie de ses soldats, sans l'arrivée opportune de sa seconde division et sans l'hésitation de l'ennemi. C'est la formation de ce corps d'armée du maréchal Mortier et sa courte campagne, que nous donne aujourd'hui M. le capitaine Alombert, non point en nous faisant un récit des opérations, mais en produisant toutes les pièces officielles relatives à l'organisation et à la direction de ce corps, telles qu'elles existent au dépôt de la guerre. Il est inutile de dire combien la lecture de tels documents, méthodiquement juxtaposés, est profitable au point de vue de l'histoire militaire. Ce serait même la seule manière profitable de l'étudier, si cette façon de procéder était toujours possible. Malheureusement, ce luxe de détails précieux n'est permis que pour des épisodes, à moins de tomber dans une prolixité dont, à la vérité, ne se plaindront jamais les militaires, mais qui deviendrait fatigante pour des lecteurs qui ne font point de la guerre leur métier. Si l'on songe que l'histoire du corps d'armée de Mortier, en 1805, dont l'existence ne dura guère que cinquante-six jours, a demandé au capitaine Alombert un volume in-8 de quatre cent dix-huit pages, on jugera de ce que serait l'histoire complète de la seule campagne de 1805, avec ses huit corps d'armée, et celle de toutes les campagnes du premier Empire. Il n'y a, évidemment, que les officiers qui puissent et doivent étudier l'histoire militaire ainsi détaillée; mais pour eux, sans conteste, un livre comme celui de M. le capitaine Alombert est le plus précieux et le plus utile des guides.

6. — Tout ce que nous avons eu l'occasion de dire à propos de l'étude de M. Alombert s'applique aux ouvrages du commandant Foucart et nous le répéterons particulièrement pour son livre sur *Bautzen*. M. le commandant Foucart n'est pas à proprement parler un écrivain militaire, ou plutôt, s'il en est un, ce n'est point en cette qualité qu'il peut être apprécié dans les divers ouvrages auxquels il a récemment attaché son nom. Il a su sacrifier la satisfaction bien permise d'étudier par lui-même les événements, de les juger, d'en tirer des conclusions, à la pensée d'être utile en nous présentant les événements dans leur nudité originelle, dans leur complète et rigoureuse exactitude, se bornant à les classer avec méthode, laissant les faits parler et imposer d'eux-mêmes leurs enseignements. Cette méthode didactique, il l'avait adoptée pour la campagne de 1806 : il s'en sert également aujourd'hui pour Bautzen. Le présent volume nous donne la série des événements qui se sont développés en Allemagne en 1813, à l'armée commandée par l'Empereur, du

3 mai au 21 mai 1813, et qui se terminent par la bataille de Bautzen. Pour nous donner à connaître ce que fut cette campagne, il ne nous dit point : l'Empereur fit telle chose, ou ordonna telle chose, donna telle prescription, songea à exécuter tel mouvement, il prend dans le portefeuille de l'Empereur, du major général, dans les archives du dépôt de la guerre ou dans les archives nationales, les lettres mêmes de l'Empereur, celles de Berthier développant les prescriptions du généralissime, les rapports des généraux qui eurent à exécuter ces prescriptions : il classe ces différentes pièces par ordre de date et présente ainsi un tableau complet, authentique des événements. L'intérêt d'un travail de ce genre est tout à fait original et captivant. Se sentir en communication directe avec les acteurs mêmes du drame, les entendre parler, dire leurs espérances, leurs préoccupations, leurs craintes, est pour le lecteur une attraction puissante. Dans ce tableau journalier des mille péripéties d'une campagne, l'ensemble des événements disparaît parfois ; de tels ouvrages ne pourront être consultés avec profit que par le lecteur possédant déjà à fond la trame même des événements et pouvant discerner, à chaque trait, à chaque page, à quel point de l'ensemble se rattache tel ou tel détail. Mais pour un lecteur ainsi préparé les travaux de M. le commandant Foucart ont une valeur inappréciable. Nous signalons particulièrement ce volume sur Bautzen en premier lieu aux officiers, puis aux érudits et aux curieux, à tous ceux qui voudraient se rendre compte de ce qu'est la conduite d'une masse armée de deux cent mille hommes.

7. — Moins technique, d'une lecture plus facile, écrit aussi bien à l'usage des gens du monde qu'à celui des officiers, *les Hussards de Chamborant* constituent une magnifique publication. L'auteur assure à la première page que « tout le monde sait » que les hussards de Chamborant sont représentés aujourd'hui par le 2e hussards. Cette affirmation nous a un peu humilié, car nous sommes obligé, en toute franchise, de confesser que nous étions à cet égard de la plus complète ignorance. Ce que nous savions, c'était le passé glorieux de ce nom effectivement légendaire dans notre armée, le plus populaire même de tous ceux qu'ont portés jadis nos régiments de houzards. Ce livre est un « historique, » c'est-à-dire une histoire où sont mis habilement en relief, comme dans les « livres de famille » de l'ancien régime, surtout les traditions glorieuses de la communauté, les grands souvenirs, ceux dont il y a toujours intérêt à garder la mémoire. Au point de vue de la critique historique, il y aurait quelques restrictions à faire ; mais dans cette littérature spéciale, qui a pour but élevé l'éducation morale de nos soldats et la glorification du drapeau, l'excès de chauvinisme n'est point un défaut. Nous signalerons cependant au colonel de Chalendard quelques légères erreurs. Ainsi il ne paraît pas avoir connu l'ordonnance du 15 mai 1757 sur l'uniforme des hussards. Nous croyons également que la composition

du régiment, telle qu'il la donne d'après l'ordonnance de 1776, est incomplète. Aux termes de cette organisation, chaque régiment fut composé non pas de cinq escadrons de cavalerie mais de quatre de cavalerie, d'un de chevau-légers et d'un escadron auxiliaire destiné à pourvoir « en tous temps » au remplacement des hommes qui venaient à manquer dans les cinq autres. Il est vrai qu'il y a lieu de supposer que l'escadron auxiliaire ne fut jamais formé, car dans l'annuaire de 1776, par exemple, pas plus que dans celui de 1786, nous ne voyons figurer que cinq lieutenants en premier, cinq en second et dix sous-lieutenants ; comme il y avait dans chaque compagnie ou escadron deux lieutenants et deux sous-lieutenants, il n'en reste plus pour l'escadron auxiliaire. C'est, en tous cas, un point à élucider. Pourquoi, en parlant de la guerre de 1870, le rédacteur de l'historique du 2e houzards appelle-t-il *L'Admirault* le général de Ladmirault ? Cette orthographe inexacte choque pour un général que la plupart d'entre nous ont connu. Pour terminer nous dirons que les *Hussards de Chamborant*, en outre d'un luxe typographique très appréciable, présentent une série d'illustrations aussi variées que soignées. C'est un livre à signaler, en dehors de son mérite technique, à tous les amateurs de publications artistiques.

8. — Le livre que nous venons d'examiner nous a fait parcourir le cycle glorieux d'un régiment à travers l'ancien régime, le premier Empire, la Restauration et l'époque contemporaine. Avec le livre du major Kuntz, *le Maréchal Bazaine pouvait-il, en 1870, sauver la France ?* nous quittons les époques heureuses pour entrer dans les périodes sombres, pour arriver à la date la plus triste de notre histoire militaire. Avec une impartialité très appréciable chez un Allemand, M. le major Kuntz expose la situation militaire telle que l'avaient établie les grandes batailles des 14, 16 et 18 août 1870, et conclut en ces termes : « L'armée de Metz posa les armes devant un adversaire très peu supérieur en nombre et sans avoir été terrassée par la force des armes. Elle a péri parce que Bazaine l'a fait périr, et la haine violente qui se déchaîna dans toute la France contre le maréchal est pleinement justifiée ; Bazaine pouvait donner à la France les moyens de pourvoir les armées de nouvelle formation de nombreux et excellents cadres. Même dans ce cas, les Français auraient été difficilement en état de terminer victorieusement la guerre, mais il est très probable qu'ils auraient réussi à obtenir des conditions de paix beaucoup plus douces que celles qu'ils obtinrent en réalité. » Ce jugement, sorti de la bouche d'un officier allemand, est écrasant pour la mémoire du maréchal : il sera, malheureusement pour lui, celui de l'histoire.

9. — L'ouvrage de M. le capitaine Vaimbois, *le 13e Corps dans les Ardennes et dans l'Aisne*, nous repose un peu de la tristesse du précédent. La conduite du corps commandé par le général Vinoy en 1870,

si elle ne fut point glorieuse, demeura au moins honorable. Même au point de vue purement technique, elle présente de sérieux enseignements et mérite d'être étudiée. Le 13e corps, destiné à faire partie de l'armée de Châlons, ne put, par suite de la nouvelle direction prise par cette armée vers Mézières et Sedan, rejoindre à temps le maréchal Mac-Mahon pour prendre part à la bataille de Sedan. Coupé du gros de nos forces, il put exécuter sa retraite sur Paris, où il devint le plus précieux appoint de l'armée d'opérations dont disposa le général Trochu. Ce sont ces opérations de la retraite que nous présente M. le capitaine Vaimbois, d'après la relation du grand état-major prussien et le livre qu'a consacré le général Vinoy à l'histoire de son corps d'armée. L'ouvrage, composé avec méthode, est écrit avec concision et netteté. Les nombreuses fautes commises par les Allemands dans la poursuite, leurs tâtonnements y sont bien mis en lumière. L'auteur aurait eu avantage à consulter le travail publié sur le même sujet, il y a un petit nombre d'années, par M. le commandant de Jacquelot du Boisrouvray : il y aurait trouvé, sur les opérations des cavaleries allemande et française, de précieux renseignements.

10. — M. Lehautcourt nous donne aujourd'hui la fin de *la Campagne de l'Est*, dont nous avons analysé en son temps la première partie. Nous avons dit déjà les qualités qui distinguent les travaux de cet écrivain militaire : la clarté et la méthode dans l'exposition, la rigoureuse exactitude des faits, un style facile, sobre sans sécheresse, qui rend la lecture attrayante et l'étude profitable. Il nous est impossible, en quelques lignes, d'analyser un travail de ce genre et il nous suffira de le signaler. Ce que nous pouvons dire, c'est que de tels livres, bien qu'écrits à un point de vue tout militaire, seront parcourus avec le plus grand intérêt même par des gens n'appartenant point à l'armée. Nous devons noter tout particulièrement la conclusion qui termine ce récit de *la Campagne de l'Est*. Comme le dit avec une grande vérité et avec une élévation de langage frappante M. Lehautcourt, les malheurs de la campagne de l'Est, comme ceux de toute cette guerre désastreuse, sont imputables moins aux hommes pris en particulier qu'à l'ensemble même de la nation. « Si nos généraux, dit-il, si nos officiers avaient désappris les occupations de la pensée, si l'armée de 1870 était bien loin de valoir celle de 1840, c'est que la France du second Empire ne valait plus celle de Louis-Philippe et de la Restauration.... Qu'on ajoute à ces causes celles qui tiennent par essence au caractère national.... Ils ont grandement contribué à faire de cette guerre une des plus désastreuses de notre histoire.... » Tout cela est sainement pensé et vigoureusement écrit. Excellent travail, qui fait le plus grand honneur à l'écrivain.

11. — De M. Pierre Lehautcourt encore l'histoire de *la Campagne du Nord*. Cette nouvelle édition d'un premier travail consciencieux, mais qui n'avait ni l'envergure ni la sûreté de renseignements désirables, est

à recommander. Mêmes qualités chez l'écrivain, mêmes mérites que dans ses dernières études sur les campagnes de l'armée de la Loire et de l'armée de l'Est. Il semble que le moment soit arrivé où nous pourrons enfin espérer voir mettre au jour sur la guerre de 1870 des travaux définitifs. Grâce aux monographies, études de détails, tableaux partiels de cette désastreuse campagne, l'historien a entre les mains toutes les pièces séparées de ce procès complexe : il lui est possible d'en donner un ensemble synthétique et de tirer des faits les enseignements rationnels qui en découlent. La bibliographie générale des ouvrages publiés sur la guerre franco-allemande récemment éditée par M. le commandant Palat a dû être d'un grand secours à M. Lehautcourt pour sa campagne du Nord. Et quelles leçons ne ressortent pas de cette partie de la guerre relativement à la valeur des théories émises à la fin du second Empire que les armées permanentes sont inutiles, et que dans un pays comme la France la levée en masse nous donnera toujours plus d'excellentes troupes qu'il ne nous en faudra jamais. L'armée du Nord, sans compter la faiblesse de la direction, fut une des armées de province qui laissa le plus à désirer sous le rapport de la valeur morale. Il y eut là des officiers, comme ce général Rollin, ancien capitaine mis en réforme avant la guerre, auquel Faidherbe avait eu la faiblesse de confier un commandement, qui constituent de véritables types d'opéra-comique. Les méfaits de ce fantoche galonné égaieraient à eux seuls ce récit, s'il n'était pas fait pour nous inciter plutôt aux larmes qu'au rire.

12. — La brochure de M. le général Lipowski sur *les Combats d'Ablis, de Châteaudun et d'Alençon* nous raconte divers événements militaires de la guerre de 1870, sans autre importance que celle de coups de main exécutés par des francs-tireurs. Elle constitue un souvenir intéressant pour les soldats improvisés qui y prirent part, mais l'histoire générale trouvera peu à glaner dans ces pages écrites pour mettre en lumière les individualités plutôt que les faits.

13. — *La Bataille de Loigny*, de M. H. Morel, est, au contraire, une monographie intéressante de cette journée qui, avec un peu plus de liaison dans les opérations, eût pu devenir une véritable victoire. L'auteur n'apporte en réalité aucune contribution nouvelle à l'histoire de cette sanglante affaire ; cependant sa façon de présenter les faits est toute personnelle, et les réflexions que lui a suggérées la charge de Loigny font honneur aussi bien à ses sentiments patriotiques qu'à ses connaissances militaires. C'est à très juste titre qu'il défend le brave général de Sonis contre les accusations d'imprudente témérité et d'irréflexion que n'ont pas craint de formuler à cette occasion contre lui quelques écrivains de mince mérite. Nous signalons tout particulièrement cette petite brochure à nos amis ; ils la liront avec intérêt.

14. — En publiant les *Listes des corps auxiliaires créés pendant*

la guerre de 1870-1871, tant dans la garde nationale mobile que dans la garde mobilisée, M. Martinien a produit une œuvre utile qui ne peut manquer d'acquérir un jour une véritable valeur. Bien que ce travail présente des lacunes — la tâche était complexe et délicate — nous le signalons aux bibliographes comme une mine précieuse de renseignements.

15. — *Le Livre d'or de 1870* par Gaston Armelin. Encore un ouvrage sur la guerre franco-allemande ; mais à l'envers de la plupart de ceux qui nous parlent de cette campagne fatale, celui-là est doux, est réconfortant à lire. Écrit sans prétention, il met heureusement en lumière de nombreux traits de véritable héroïsme, dont le souvenir s'est conservé çà et là dans nos régiments, mais dont le recueil méthodiquement classé constitue bien un livre d'or à l'honneur de notre armée tout entière. Aujourd'hui que des théories sont faites dans nos corps de troupes sur les devoirs moraux du soldat, sur la patrie, le drapeau, le dévouement, le courage, l'abnégation, nous ne connaissons pas de traité qui soit préférable à celui-ci pour inculquer à nos jeunes gens les vertus dont il faut leur parler dans un langage clair, facile, accessible à leur intelligence. En fait d'enseignement, aucun n'a la force de l'exemple : la lecture de quelques pages du *Livre d'or* vaudra mieux que d'insipides, de froides dissertations. Nous appelons la bienveillance des ministres de la guerre et de l'instruction publique sur ce volume : il mérite d'être signalé d'une façon spéciale aux officiers et, dans les campagnes, aux instituteurs.

16. — Du même genre, bien que composées sur un cadre différent, sont les *Notes d'un dispensé*, de M. Féli-Brugière. Après *Sous-offs*, après *la Gamelle*, après les écœurantes et malsaines élucubrations de M. Hamon sur la *Psychologie du militaire professionnel*, ce livre nous a causé un réel soulagement. Sans doute, nous savions que parmi ces jeunes gens, d'une situation sociale sinon élevée, du moins plus élevée que le commun de nos recrues ordinaires, il en était — et c'était la majorité — qui se rendaient compte du but que vise le rôle éducateur de l'officier. Néanmoins nous avons eu une satisfaction particulière à entendre cette affirmation dans la bouche de l'un d'eux, et nous la notons comme un symptôme heureux après tant de paroles haineuses et démoralisatrices. En dehors de l'église, l'armée est le seul endroit où l'on parle encore de ces choses démodées qu'on appelle le dévouement, le désintéressement, l'abnégation, l'esprit de subordination et de sacrifice, où l'on apprend à un misérable qui n'a souvent ni feu ni lieu qu'il doit se faire tuer pour ceux qui possèdent, dans une soumission sublime à l'entité idéale, intangible, qu'il ne comprend pas et qui s'appelle : patrie. Quand la foi religieuse était plus développée qu'elle ne l'est aujourd'hui, le rôle de l'officier était plus facile et il lui était loisible d'étayer ses théories morales sur des bases chrétiennes et un système de compensation admissible. Mais il faut bien reconnaître qu'en dehors de l'idée religieuse le système du sacrifice est une théorie dif-

ficile à expliquer, surtout à des intelligences frustes comme celle de nos soldats. Quoi qu'il en soit, nous reviendrons à l'excellent livre de M. Brugière que nous signalons à tous, notamment aux officiers, comme une publication recommandable dans le fond et dans la forme.

17. — Le livre consacré par M. le capitaine Paimblant du Rouil à ses camarades de Saint-Maixent nous paraît prématuré. Jusqu'ici on écrivait l'histoire des gens après leur mort; vouloir la commencer pendant leur vie est s'exposer à de singuliers mécomptes. Au dire de l'auteur des *Feuilles d'or de l'école militaire d'infanterie*, tous nos officiers seraient des héros ou des génies : il y a là sans doute une pensée d'excellente camaraderie, mais il est bon d'attendre que quelques années en viennent corroborer l'exactitude. La louange adressée aux vivants est dangereuse, et dans la situation mal définie qui est actuellement celle de notre pays, au lendemain de désastres militaires inouïs, nous ne savons s'il convient de nous couronner ainsi de lauriers pour la simple raison du devoir accompli. M. Paimblant du Rouil, après avoir été un volontaire de la première heure — il fit la guerre de 1870 à quinze ans — est devenu depuis un brave officier et il occupe les loisirs d'une retraite anticipée à des œuvres d'esprit très appréciées des érudits et des chercheurs. Il a été moins heureux ici dans l'élection de son sujet.

18. — Avec le travail de M. Léon Tyssandier sur *le Général Lecointe* nous n'abandonnons pas l'histoire contemporaine, mais nous passons de l'histoire générale ou philosophique à la monographie. A vrai dire, on se demande tout d'abord en ouvrant ce livre si l'ancien gouverneur de Paris, tout vaillant soldat qu'il ait été et tout respectable que soit sa mémoire, a dépassé, a même atteint ce niveau supérieur qui constitue les grandes figures et qui permet d'indiquer un homme soit comme exemple à ses survivants, soit comme modèle à la postérité. Nous venons de fermer cette biographie et nous répondrons par la négative. Or quel que soit le talent de l'écrivain il lui est difficile de donner de l'intérêt à un sujet qui en est dépourvu par lui-même.

19. — En fixant à dix mille le nombre des ouvrages de toute sorte consacrés à la guerre de 1870-1871, nous devons rester au-dessous de la vérité: mais en adoptant ce chiffre, nous nous trouvons déjà devant un amas énorme de documents, renseignements, plaidoyers de toute sorte. Si l'on constate, d'autre part, que l'histoire de la campagne franco-allemande est encore à écrire, — nous parlons de l'histoire définitive, *ne varietur*, de la relation véridique et impartiale, qu'on doit désirer voir un jour paraître, — on peut se demander avec angoisse ce qu'il nous faudra encore écrire et lire avant d'arriver à connaître enfin la vérité, toute la vérité. Mais il se peut bien, il doit même advenir que cette vérité, si désirable, gise éparse dans ce fatras immense, où les détails sans valeur, ou même les erreurs voulues se sont glissées à côté de renseignements

exacts, véridiques, authentiques. Il s'agit donc d'effectuer tout d'abord ce triage, opération délicate, difficile, d'un labeur considérable, et c'est dans le but de procéder à cette opération que M. le commandant Palat a voulu dresser la *Bibliographie générale* des ouvrages publiés tant en France qu'à l'étranger sur la guerre de 1870-71. Il existait bien des méthodes pour établir ce catalogue : celle qu'a adoptée le laborieux officier nous paraît une des plus rationnelles. M. le commandant Palat nous donne d'abord la liste par ordre alphabétique de noms d'auteurs — ou par titre d'ouvrages pour les travaux anonymes — de toutes les publications dont il a eu connaissance. Nous regretterons à cet égard qu'il n'ait point numéroté ses fiches, ce qui eût facilité les recherches et nous eût permis de connaître à première vue la totalité des ouvrages analysés. Dans une deuxième partie, qui a nécessité un travail d'analyse considérable, l'auteur nous donne le classement méthodique des ouvrages déjà cités dans la première partie, en les groupant en dix-neuf catégories comprenant : les divers théâtres d'opérations de la guerre, les ouvrages ayant trait aux opérations d'ensemble ou aux opérations de détail, les monographies, biographies, histoires particulières des unités : corps, divisions, brigades, régiments, etc., etc., services divers de l'armée, enseignements tactiques, etc. Rien, à notre connaissance, n'a été publié jusqu'à ce jour, ni en France ni en Allemagne, qui soit aussi consciencieusement fait, aussi complet que le travail du commandant Palat. L'auteur avait, à vrai dire, l'avantage de pouvoir se servir des quelques ouvrages similaires déjà parus sur la matière : il faut reconnaître qu'il les a très intelligemment utilisés et qu'il les a laissés loin derrière lui. A-t-il fait une œuvre définitive? il faut bien avouer que non. Comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement? Seuls les gens qui ne se doutent point de la difficulté d'un travail aussi vaste, aussi compliqué, pourront penser que le consciencieux écrivain eût pu arriver à la perfection. Nous avons eu récemment sous les yeux une revue bisontine où notre sympathique collaborateur M. E.-C. Gaudot signalait au commandant Palat, rien que pour la guerre dans l'Est, une douzaine d'ouvrages oubliés. A notre tour, nous avons eu occasion de constater un certain nombre de lacunes. Sans nous étendre beaucoup sur ce sujet et dans la seule pensée de rendre service à M. Palat, nous lui signalerons les ouvrages suivants qui méritent, par leur importance, de n'être point omis dans l'édition prochaine : Almirante (le général). *Estudio sobre la guerra franco-alemana.* Madrid, imp. du *Memorial de Ingenieros*, 1891, in-8 de 495 p., 1 pl. ; — Annenkoff, le premier des trois ouvrages cités dans la Bibliographie (comme un chiffre nous rendrait ici service !), trad. par le général O'Ryan. *Ibid.*, *id.*, 1881, de 306 p. ; — Chevalier (Mgr). *Tours capitale.* Tours, Mame, 1896, in-8 de 349 p. ; — Schneidnagel (D. Leopoldo). *Las Operaciones del cuerpo de Ingenieros alemán en la guerra franco-alemana.* Madrid, imp. du

Mémorial, 1875 ; — SEDDLER (baron). *La Infanteria, la artilleria y la caballeria alemanas en el combato y fuera del campo de batalla durante las campañas de 1870-71* (trad. par le lieutenant général D. Tomas O'Ryan. Madrid, *Mémorial*, 1877, de 71 p.; — SENSINE (Henri). *Scènes de l'année terrible pendant la défense nationale*. Lausanne, F. Payot, 1894, in-12 de 304 p., 2 fr.; — SIRVEN (A.). *Les Prussiens à Dreux*, in-12 de 16 p.; — NOYRIT (J.-C.). *Les Chemins de fer en temps de guerre*. Bayonne, 1874. En cherchant un peu on constaterait bien d'autres oublis; comme nous l'avons dit, la complète exactitude dans un ouvrage de ce genre n'est guère possible. Toutefois si tous ceux qui liront ou consulteront le livre de M. Palat voulaient prendre la peine, de lui signaler, comme l'a fait M. Gaudot, les erreurs ou les lacunes de son livre, la *Bibliographie générale* marcherait rapidement vers la perfection. Tel qu'il est actuellement, ce travail fait le plus grand honneur à un officier bien connu déjà dans le monde des lettres et dans l'armée par une série d'ouvrages remarquables : la *Bibliographie* est appelée, auprès des chercheurs de tous pays, à un succès mérité.

20. — Si, comme nous le disions tout à l'heure à propos du livre de M. Tyssandier, le choix du sujet importe, il est certain qu'on voit des esprits bien doués tirer un parti inattendu d'une matière en apparence ingrate, broder sur un rien des pages charmantes, et c'est assurément le problème que vient de résoudre Michel Antar — un pseudonyme vraisemblablement — avec ce petit volume *En Smaala*, qui se lit d'un bout à l'autre et d'un trait avec infiniment de plaisir. Michel Antar est un jeune sous-lieutenant qui, après avoir croqué un peu trop vite sa « légitime, » va se mettre au vert en Algérie pour se refaire une virginité. Là, sur les bords de l'Oued-Mouilat — nous disons Moulouya en France — il s'installe bravement au milieu d'un clan de spahis et accepte sans regrets sa vie nouvelle comme une pénitence méritée. Ce faisant, il regarde, il étudie, il observe, et il nous décrit de la façon la plus humoristique les péripéties de cette existence nouvelle, pour laquelle d'ailleurs il ne se sent aucun goût. Ce livre, teinté d'une mélancolie douce, est d'une lecture attrayante et d'une charmante couleur : livre vécu, plein d'observations fines et délicates.

21. — Beaucoup plus grave est l'ouvrage du commandant Biottot : *La Normandie méridionale dans la défense de la France*. Un officier qui, avant 1870, eût étudié la Normandie, même méridionale, au point de vue de la défense du pays, eût passé pour un esprit chagrin ou tout au moins pour un mauvais plaisant. Mais depuis que nous avons vu les Allemands camper au Mans et menacer Cherbourg, nous nous sommes assagis, et l'ouvrage du commandant Biottot n'apparaît plus que comme l'effort d'un esprit prudent, disposé à envisager certaines hypothèses. L'écrivain a divisé son travail en quatre parties. Dans la première, il

examine la nécessité de rattacher la Normandie méridionale à l'organisation défensive de la France. Il étudie, dans la seconde, la Normandie au double point de vue géologique et géographique. La troisième partie est consacrée à des considérations historiques ; enfin, dans la quatrième partie, l'écrivain discute au point de vue militaire quelles pourraient être les dispositions stratégiques à prendre pour organiser la défense. Cette étude consciencieuse, qui a demandé au commandant Biottot de très sérieuses recherches, est à signaler à tous nos officiers : il est de ceux que nos bibliothèques militaires doivent posséder.

22. — Quittons un moment l'Europe pour les pays d'outre-mer; cependant nous sommes encore en France, au Tonkin où nous emmène M. le commandant Chabrol. De tous les ouvrages que nous avons eu l'occasion de parcourir sur la guerre du Tonkin, voilà le premier qui nous donne une physionomie exacte des opérations militaires telles que nos officiers ont à les pratiquer sur les bords du fleuve Rouge, qui nous explique cette lutte de tous les jours si différente de la guerre d'Europe, si étrange pour des officiers qui, en fait de science militaire, nous parlent à tort et à travers de l'archiduc Charles et de Jomini. L'ouvrage de M. le commandant Chabrol est divisé en deux parties distinctes. Dans la première, il fait l'historique détaillé de toutes les opérations de guerre qui ont eu lieu d'octobre 1885 à décembre 1894. Dans la seconde, il étudie les opérations déjà exposées pour en faire ressortir un système de guerre approprié au pays et à l'ennemi spécial que nous avons devant nous au Tonkin. Ce livre est d'une utilité exceptionnelle. Comme le dit très bien l'écrivain, en matière de guerre, grande ou petite, les meilleurs enseignements sont ceux qui découlent des faits. Aussi M. Chabrol a-t-il grandement eu raison de nous détailler ces mille opérations dont l'importance ne ressort ni du grade du chef ni du nombre des troupes, mais qui ont demandé cependant, à des degrés divers, une intelligence de la guerre, une initiative, une décision dont rarement auront à faire preuve des chefs de même grade dans la guerre d'Europe. On est frappé, en lisant la première partie de cet ouvrage, de voir des colonnes relativement importantes, des convois nombreux, considérables, conduits par des lieutenants, par de simples sous-officiers qui en maintes circonstances témoignent d'une capacité militaire, d'un sang-froid, d'un coup d'œil véritablement surprenants. Évidemment cette école du Tonkin doit former d'excellents officiers et des sous-officiers comme nous n'en avons point en France, où toute l'ambition d'un sergent est actuellement de réciter convenablement le mot à mot de l'École de compagnie ou du Manuel de tir. Nous signalons les *Opérations militaires au Tonkin* à ceux de nos officiers que les hasards de leur carrière envoient au Tonkin : c'est le premier livre qu'ils ont à mettre dans leur cantine : ils ne le méditeront pas sans profit.

23. — Qui se rappelle aujourd'hui — en dehors de l'armée — le nom du colonel Lentonnet, qui eut cependant, au lendemain du combat de Tsarasaotra, son heure de célébrité et de gloire? C'était le 29 juin 1895. Entouré par deux mille Hovas, n'ayant avec lui que deux compagnies, deux petites pièces et un peloton de chasseurs, le lieutenant-colonel, alors commandant Lentonnet, grâce à sa vigueur et à l'habileté de ses dispositions, était venu à bout d'un ennemi pour la première fois entreprenant : non seulement il l'avait arrêté et brisé son mouvement enveloppant, mais il l'avait rejeté à sept kilomètres en arrière avec de grosses pertes. Qu'était-ce donc que ce commandant Lentonnet? Un général en herbe, un élève de l'École de guerre? Non pas. C'était un enfant de la balle, né dans une rue inconnue du faubourg du Temple, d'une famille d'ouvriers modestes, parmi lesquels il conservait encore de nombreuses relations. Et ce vieux soldat — il venait d'avoir cinquante-quatre ans et il n'en était pas plus fier, disait-il en souriant — n'avait pas hésité, à la fin de sa carrière, à courir le risque d'une nouvelle campagne, où la mort, hélas! le guettait. Rapatrié vers le milieu de 1896, il ne devait point revoir la France ni l'impasse noircie où s'était écoulée son enfance : il mourut à bord du *Djemnah*, le 17 juin 1896, emporté par la maladie dont il avait contracté le germe sous l'équateur. Mais le lieutenant-colonel Lentonnet, en dépit des lacunes d'une éducation très plébéienne, n'en était pas moins un observateur; il aimait à consigner ses impressions sur le papier, et ce sont les carnets où il résumait chaque soir les faits saillants de la journée qu'une main amie livre aujourd'hui au public. Est-ce un effet de la sympathie qui s'attache nécessairement à cette victime du devoir accompli, est-ce mérite réel? nous ne savons; mais nous avons parcouru avec un véritable charme ce petit livre où nous retrouvons jour par jour cette rude campagne de 1895, dite par le menu. On se rendra compte, en parcourant ces pages, des difficultés extraordinaires que présenta cette expédition, préparée avec une incurie lamentable. Tel qu'il est, le *Carnet de campagne du lieutenant-colonel Lentonnet* constitue un document vécu d'une valeur précieuse.

24. — Heureusement pour la France, la vaillance et l'endurance de nos soldats suppléèrent, à Madagascar, à l'insouciance de nos gouvernants. Mais il y a danger à compter démesurément sur les forces humaines et sur l'initiative individuelle. On s'expose souvent à des mécomptes : les Italiens en ont fait la pénible expérience en Abyssinie. M. le capitaine de la Jonquière, dans le volume qu'il vient de publier sur *les Italiens en Érythrée*, a bien mis en lumière cet essai de colonisation de nos voisins en Afrique, essai jusqu'ici malheureux et dont on ne peut guère prévoir qu'il ait un développement fécond. L'écrivain militaire nous donne un tableau complet de la question, en la prenant à ses débuts, c'est-à-dire à l'expédition de Giuseppe Sapeto, et en la conduisant jus-

qu'au désastre d'Adoua. L'Italie a reçu à Adoua une leçon sévère. En se lançant dans l'entreprise d'Abyssinie, les hommes d'État italiens n'ont pas compris qu'une nation comme la nation italienne, faite d'hier, sans homogénéité à l'intérieur, sans prestige à l'extérieur, a autre chose à faire qu'à courir les grand'routes et à chercher les aventures. La conduite de ce peuple né de notre sang, il n'y a pas un demi-siècle, et qui s'est retourné contre nous, pour nous donner le coup de pied de l'âne, a quelque chose d'odieux qui fait que nous ne saurions nous apitoyer sur sa dernière mésaventure. Que l'Italie aille chercher à Berlin et à Vienne quelqu'un qui la plaigne ou qui la soutienne : elle n'est plus pour nous qu'une ennemie, que l'alliée de nos adversaires déclarés : elle ne saurait prétendre à nous tromper une seconde fois.

25. — C'est encore de l'Abyssinie et tout particulièrement de la bataille d'Adoua que nous parle le *Rapport du général Lamberti*, récemment vice-gouverneur de l'Érythrée. Ce rapport, très substantiel, nous donne la physionomie complète de l'engagement, et tout en essayant d'atténuer les responsabilités, fait bien comprendre ce que ce désastre a eu d'écrasant pour l'armée italienne. Les militaires le liront avec intérêt. Il y a là, notamment en ce qui concerne les manœuvres de l'armée abyssine, des détails extrêmement curieux.

26. — Le titre du livre de M. Castonnet des Fosses : *L'Abyssinie et les Italiens*, ne nous paraît point exact. On pourrait croire, à première vue, que ce travail est consacré, comme celui de M. de la Jonquière, à l'essai de conquête tenté par le gouvernement du roi Humbert contre le Négous, tandis qu'il n'est, en réalité, qu'une étude géographique et historique consacrée à l'empire de Menélick. Ces restrictions faites, nous sommes heureux de constater que l'ouvrage, composé avec méthode, présente de l'intérêt. On pourrait souhaiter que l'écrivain, qui a pris la manière de son livre un peu partout, eût profité davantage des derniers renseignements fournis sur l'Abyssinie par les missions envoyées récemment dans les États du Négous. Sous ce rapport, il eût trouvé des éclaircissements précieux dans nombre de travaux publiés en Italie, notamment dans la *Rivista* [illegible] et dans l'ouvrage très bien fait du professeur Francesco Vasile, qui paraît n'avoir pas connu.

Arthur de Claparède.

THÉOLOGIE

Saint Augustin et le néo-platonisme, par [illegible] Paris, [illegible] 1896, gr. in-8° de [illegible] pages. Prix : [illegible] fr.

Que les premiers Pères de l'Église aient été [illegible] dans leurs écrits un [illegible] de notions et d'aspirations empruntées aux philosophes

grecques antérieures ou contemporaines, c'est un point au-dessus de toute discussion, et notamment il était à peu près universellement admis que saint Augustin devait infiniment à Platon.

M. Grandgeorge conteste cette affirmation, ou du moins demande qu'elle soit modifiée en ce sens que Plotin y soit substitué à Platon, et le néo-platonisme au platonisme proprement dit. Au IVe siècle de notre ère, le premier était dans tout son éclat, et pour s'initier aux théories de Plotin saint Augustin avait, croit-on, le précieux auxiliaire d'une traduction latine (celle de Victorinus), lequel lui faisait défaut en ce qui concerne Platon. De plus (et c'est ici la partie essentielle et originale du mémoire dont nous parlons), les rapprochements abondent entre les enseignements de l'évêque d'Hippone et ceux du chef de l'école alexandrine, chez qui le premier trouvait, outre un écho de plusieurs de ses croyances chrétiennes, des armes efficaces pour combattre la redoutable hérésie des manichéens. Quoique ce fût avant tout par l'extase que le néo-platonisme entendît combler l'abîme entre l'homme et Dieu, entre la terre et le ciel, il est certain que la doctrine entière est traversée d'un souffle tout religieux.

Ces arguments ont leur valeur, mais il ne faut pas oublier que la plupart des vues de Plotin citées ou acceptées par saint Augustin se retrouvent déjà chez Platon, tandis que d'autres sont l'objet de réserves formelles. Ainsi, pour les trois philosophes, Dieu est une pure essence, d'une simplicité absolue; néanmoins, M. Grandgeorge lui-même a soin de faire remarquer que saint Augustin n'a jamais osé aller avec Plotin jusqu'à placer l'Un au-dessus du bien, raison d'être de toute existence. Ailleurs, après avoir fait justice de l'identité si fréquemment établie entre la Trinité chrétienne et les trois hypostases néo-platoniciennes, il rappelle qu'au sujet de l'origine du monde la séparation entre saint Augustin et le panthéisme de son modèle est absolument radicale. Enfin, avec une très louable impartialité, il constate que cette influence de Plotin va graduellement en s'effaçant durant les années qui suivirent la conversion de l'illustre évêque, dès lors de plus en plus disposé, lorsqu'une difficulté ou une contradiction se présente, à subordonner la philosophie à la religion, la raison à la foi.

La tâche dont M. Grandgeorge vient de s'acquitter n'avait encore tenté personne, et son ouvrage peut être regardé comme une précieuse contribution à l'histoire du christianisme primitif. C. Huit.

SCIENCES ET ARTS

Der Grundgedanke der cartesianischen Philosophie, von prof. Otten. Freiburg im Breisgau, Herder, 1896, in-8 de 142 p. — Prix : 4 fr.

On sait qu'en l'année 1896 tombait le trois centième anniversaire de

la naissance de Descartes. Cette circonstance a provoqué plusieurs manifestations dans les milieux philosophiques. Ainsi la *Revue de métaphysique* a consacré un numéro entier à l'étude de divers problèmes de la philosophie cartésienne, et l'on a formé le projet de préparer une nouvelle édition des œuvres du célèbre écrivain. M. le professeur Otten a saisi la même opportunité pour publier l'étude ci-dessus annoncée sur la pensée fondamentale du système cartésien. Cette étude est très intéressante. Elle n'est ni un éloge ni un blâme explicite de la philosophie cartésienne. C'est une critique faite avec beaucoup de finesse et de pénétration, et qui touche à deux points principaux : le fondement subjectif de la certitude qui est, selon Descartes, notre existence propre et son fondement objectif qu'il place dans l'idée de Dieu. M. Otten arrive même à montrer, par le rapprochement des textes, que le premier fondement, aux yeux de Descartes, était l'idée de Dieu qui contient en elle-même la certitude de son existence, tandis que nous ne nous connaissons nous-mêmes que par la lumière divine. Sans sortir du ton d'une critique modérée et impartiale, M. Otten fait très bien ressortir certaines tendances dangereuses et certaines inconséquences du philosophe de La Haye.

D. V.

L'Église libre. Paris, Stock, 1897, in-18 de VI-392 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il m'est pénible de contrister un auteur anonyme, qui est un croyant, mais que j'hésite à dire bien pensant. Son Église libre n'est pas fondée, comme on serait tenté de le supposer tout d'abord, sur des principes subversifs et hétérodoxes; ce n'est pas une chapelle du peladanisme, bien au contraire. Dans ce livre, où j'ai trouvé de tout, sinon des hérésies, est présenté un projet de rénovation de la société sur des bases exclusivement chrétiennes. Les trois unités sociales sont la famille, la paroisse et le diocèse. Une paroisse comprend cent familles, c'est-à-dire mille habitants, grâce à la restauration du mariage chrétien. Le curé du village et son clergé sont les seuls administrateurs permanents; le père de famille gouverne sa maison d'après le Décalogue, et chaque procès est jugé, également d'après le Décalogue, par un jury de douze pères de famille, dont les noms sont tirés au sort le dimanche matin, avant la messe; le jugement est rendu sommairement, car il doit être publié par le curé au prône. Les enfants reçoivent à sept ans le sacrement de pénitence; à quatorze, ils sont admis à participer à l'Eucharistie; à vingt et un ans, la Confirmation les fait entrer dans une condition d'attente qui, au bout de sept nouvelles années, les conduira au sacerdoce, à la milice ou au mariage. L'âge où se reçoit l'Extrême-Onction n'est pas prévu dans ce règlement. — Cent paroisses forment un diocèse, qui fonctionne sous la direction de l'évêque, avec la même simplicité d'organismes que la paroisse.

Si j'ai bien compris, la patrie se fondrait dans un internationalisme vague ; tout ce qui est « progrès, » c'est-à-dire « corruption, » doit disparaître : capital, usines, livres, chemins de fer, etc., il m'a semblé voir, à travers un dédale de propositions, à dessein inintelligibles, que la doctrine communiste ne déplairait pas à l'auteur ; il transformerait le monde en une sorte d'Icarie chrétienne, qu'il croit une reproduction des communautés établies par les jésuites au Paraguay.

Comme préambule à l'élucubration de cet inoffensif paradoxe, il faut lire trois cent vingt-cinq pages, qui sont un résumé de l'histoire du monde : les chapitres sont intitulés : *l'Apôtre, l'Évêque, le Moine, le Pape, le Chevalier, Communes, le Légiste, le Routier, l'Érudit, le Politique, le Courtisan, Révolution.* Puis vient la doctrine exposée en trois chapitres : *Veritas, Via, Vita.* Je me bornerai à constater que cette philosophie de l'histoire a un défaut qui m'a dispensé de chercher les autres ; elle repose sur une histoire de convention, conforme aux rêves de l'auteur, mais assez éloignée de la réalité.

Les utopies de ce genre peuvent se présenter sous la forme humoristique ; le lecteur y prend ce qu'il veut, et telles idées lancées sous forme de boutade ont parfois fait beaucoup de chemin. Mais celui qui donne au paradoxe la forme dogmatisante s'expose au pire des dangers que puisse courir un écrivain : celui de ne pas être lu. P. Pisani.

LITTÉRATURE

Éléments de grammaire comparée du grec et du latin, d'après la méthode historique inaugurée par l'auteur. 2e partie. *Morphologie*, par Paul Regnaud. Paris, Colin et Cie, 1896, in-8 de viii-372 p. — Prix : 8 fr.

Ce nouveau volume, dû à la plume aussi infatigable que savante du distingué professeur de la Faculté des lettres de Lyon, est la seconde partie du travail important qu'il a consacré à l'étude de la grammaire comparée. La première partie s'occupait de la phonétique ; celle-ci traite de la morphologie.

Toujours fidèle à sa doctrine de l'évolution, l'auteur tente de reconstituer ce que l'on pourrait appeler l'histoire philosophique du langage. Dans la préface (p. vii), après avoir parlé de l'inanité de toutes les hypothèses imaginées jusqu'à ce jour en matière de linguistique, il dit avec une assurance qui ne messied pas toujours aux inventeurs, surtout lorsqu'ils ont une foi absolue dans l'importance de leurs découvertes personnelles ; « Une seule reste à côté d'elles (de ces hypothèses trompeuses), en dehors d'elles, prête, ce semble, si l'on en juge par ses succès sur tous les domaines où elle a été appliquée, à faire entrer la science du langage dans le vaste cycle de celles dont les méthodes dar-

winiennes ont livré le secret. » Pour M. Regnaud, la doctrine de Darwin sur l'évolution des espèces est article de foi; c'est chose absolument démontrée. Il nous souvient, à ce sujet, d'une parole de M. de Quatrefages dont nous suivions les cours au Muséum. « La doctrine de Darwin, nous dit-il, est séduisante par sa simplicité. Pour moi, je ne demande, pour m'y rallier, qu'une preuve, une seule preuve. Oui, que l'on me montre, une bonne fois, quelque espèce en train d'évoluer et je me range aussitôt parmi les partisans du darwinisme; mais jusqu'ici cette preuve manque totalement. » Nous croyons que, depuis la mort de l'illustre savant, la preuve qu'il demandait fait toujours défaut et que le darwinisme, en dépit de ses apôtres les plus fervents, continue d'être une brillante hypothèse, mais rien de plus. Nous souhaitons que l'évolution « phonétique et sémantique » de M. Regnaud soit, sous ce rapport, plus heureuse que l'évolution des espèces, imaginée par Darwin, dont il se réclame si hautement. Pour donner une idée du système de l'auteur, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire le tableau suivant où se trouve indiquée « l'évolution logique et fonctionnelle du nom » (p. 9). « 1° Appellation du genre universel — plus tard, pronom démonstratif (*genus generalissimum*). 2° Noms des genres généraux — plus tard, adjectifs qualificatifs (*genus generalius*). 3° Noms des genres proprement dits — noms communs (*genus*). 4° Noms individuels ou propres — combinaison du nom commun et de l'adjectif. 5° Noms abstraits — adjectifs employés substantivement. » Telle est la quintuple hypothèse philosophico-historique imaginée par l'auteur et développée par lui tout le long de ce volume.

D'autre part, voici un spécimen de l'évolution qu'aurait subie le langage. La méthode de l'auteur s'y trouve renfermée tout entière. Nous citons (p. 71) : « Le relatif, qui ne différait pas à l'origine du démonstratif (article), contient comme éléments morphologiques primordiaux un thème ksoâà(s), respectivement kôà(s), élargi au moyen du suffixe ôânts, d'où ksôà-ôânts, kôà-ôânt(s) ; formes qui cessent de paraître étranges, si l'on remarque que la seconde répond lettre pour lettre, sous un état vocalique fort, au sanscrit k(v)i-vant, dérivé relativement récent, mais refait très vraisemblablement à l'image d'un antécédent amoindri par l'usure phonétique. Ksvâ-vants, forme affaiblie des précédentes, d'où svê-vants rend compte du relatif sanscrit yas-yô(s), par les intermédiaires svi-oans, svyoas-syoas (Cf. le zend hyat (= syat) qui a conservé la sifflante initiale) ainsi que du grec ὅς pour ἑος (σϝε-ος, σϝέ-ωσς). En latin, la forme correspondante skvâ-oants, kvâ-oas, a abouti, par des réductions analogues, aux trois thèmes qvoe, qvo, q(v)ue ou q(v)ui qui servent alternativement de base à la déclinaison du relatif. »

Ce système est au moins ingénieux. L'auteur, du reste, lui donne les développements les plus abondants et parfois les plus curieux. Ses

études approfondies de la science du langage font qu'on le suit avec intérêt, même lorsqu'on ne partage pas toutes ses convictions. Rien n'échappe, du reste, à ses investigations, pas même « la transition du cri au langage proprement dit » (p. 333). Seulement, comme tous les inventeurs de méthodes, il a des tendances à plier à la sienne tous les phénomènes du langage ; par suite, il ne les examine peut-être pas toujours avec toute l'indépendance et l'impartialité désirables. Nous nous permettrons de signaler à M. Regnaud une inexactitude qui, du reste, n'enlève rien à la valeur que peut avoir son hypothèse de l'évolution « sémantique : » dans la Genèse (cap. II, v. 19), ce n'est pas Dieu qui « indique à Adam le nom des êtres vivants » (p. 3), mais bien Adam qui, lui-même, donne un nom à chacun des animaux que Dieu fait défiler devant lui. M. Regnaud, en niant toute révélation externe ou interne, demeure fidèle, non seulement au positivisme, dont il semble être l'un des adeptes les plus convaincus, mais encore au darwinisme, c'est-à-dire à ce système évolutionniste que la révélation embarrasse et déroute et qui, par suite, n'en veut absolument pas. Il reste à savoir si, pour se délivrer d'un adversaire redoutable, il suffit de se persuader qu'il n'exista jamais. A. Roussel.

Antinomies linguistiques, par Victor Henry. Paris, Alcan, 1896, in-8 de 78 p. — Prix : 2 fr.

Voici comment l'auteur explique le but qu'il s'est proposé dans cette étude. « Aucune science n'est encore plus contestée que la linguistique, — aucune plus injustement, à la juger sur ses résultats, — aucune à meilleur droit si l'on s'en prend à ses prémisses. Antinomie d'origine qui contient toutes les autres : cette science du langage parlé à l'air libre n'a pas encore oublié qu'elle a pris naissance dans le confinement poudreux des bibliothèques ; cette science du vivant toujours jeune traîne à sa suite un inquiétant bagage d'entités surannées. Ce sont ces antinomies que j'essaie ici d'exposer et de résoudre, une à une, en rappelant au passage quelques vérités depuis longtemps reconnues et trop souvent méconnues. » Il étudie successivement : 1° la nature du langage dans ses généralités, sa vie et la vie des mots ; 2° son origine. Il examine spécialement le langage réflexe, le langage-signal et le langage interprète de la pensée ; puis dans un dernier paragraphe intitulé : « Φύσει ou Θέσει, » il se demande si le langage vient de la nature ou d'une convention sociale. Dans un troisième chapitre enfin, qu'il intitule : « Langage et pensée, » l'auteur, après s'être arrêté un instant aux généralités, parle du langage où il y a moins de mots que d'idées, de celui où il y a, au contraire, plus de mots que d'idées, du langage transmis et du langage appris, de la conscience de l'acte et de l'inconscience du procédé. Chacun des chapitres se

termine par une synthèse ou un résumé des principes émis et développés par l'auteur.

La méthode d'évolution est celle qu'adopte M. Henry, à l'instar de son collègue de Lyon, M. Regnaud, mais il l'expose d'une manière qui lui est toute personnelle et qu'il base moins sur une théorie *à priori* que sur des faits. Cependant l'imagination, qui ne perd jamais complètement ses droits, même chez les esprits qui se piquent le plus de « positivisme, » joue un certain rôle dans cette étude. Assez souvent l'hypothèse ou la conjecture remplace la preuve et tient lieu de démonstration. L'auteur nous dit, page 27, que « pour l'anatomiste et le physiologiste, il n'y a évidemment entre le langage des animaux et la parole humaine qu'une simple différence quantitative, celle-ci possédant un registre beaucoup plus étendu, un timbre et des articulations infiniment plus variées. » Me plaçant à son point de vue purement naturaliste, je me permets de lui demander : Qu'en savez-vous ? Pour juger cette question, il faudrait connaître le langage même des animaux, puisque langage il y a. Lorsque nous assistons à la conversation d'étrangers dont nous ignorons la langue, nous ne parvenons à saisir que deux ou trois modulations qui nous semblent revenir continuellement et nous sommes instinctivement portés à penser qu'ils se disent perpétuellement la même chose dans les mêmes termes. Qui sait s'il n'en est pas ainsi des animaux ? Lorsque nous écoutons, par exemple, deux oiseaux se répondre d'un arbre à l'autre, que savons-nous s'ils n'engagent pas ensemble une conversation en règle, bien que ce soient toujours les mêmes sons qui frappent nos oreilles ?

Le darwinisme, chez la plupart de ses partisans, est une doctrine matérialiste. Il impose dès lors une grande réserve à ceux-ci, toutes les fois qu'il s'agit des bêtes, même les plus humbles, de notre sœur l'oie ou de notre frère l'ours, comme eût dit, dans un autre sens, le bon saint François d'Assise. Nous n'avons plus le droit de les mépriser, car nous ne sommes pas bien sûrs de leur être supérieurs, même sous le rapport du langage. Le volume de M. Henry se lit sans fatigue; on devine que c'est le délassement d'un savant doublé d'un homme d'esprit.

A. Roussel.

Les Portefeuilles du président Bouhier : *extraits et fragments de correspondances littéraires (1715-1746)*, par Emmanuel de Broglie. Paris, Hachette, 1896, in-8 de xi-349 p. — Prix : 7 fr. 50.

C'est avec plaisir que nous voyons M. Emmanuel de Broglie continuer ses fructueuses recherches dans les fonds encore trop peu explorés des manuscrits de la Bibliothèque nationale, et publier, après ses charmantes études sur l'entourage de Mabillon et de Montfaucon, un précieux volume sur le président Bouhier, ce collectionneur ardent, cet amateur passionné

qui fut, en même temps que l'une des gloires du parlement de Bourgogne, l'un des hommes en qui s'incarne le mieux cette société littéraire du XVIIIe siècle si animée et si curieuse. M. L. Delisle avait étudié en Bouhier le bibliophile et le collectionneur ; MM. de Lescure, Desnoireterres, Larroumet et quelques autres avaient déjà extrait de ses manuscrits nombre d'anecdotes ou de renseignements utiles à tel point de vue particulier qui les intéressait ; restait à écrire l'étude d'ensemble que nous avons aujourd'hui et qui nous dédommagera d'avoir si longtemps attendu. A vrai dire, la trop courte table des matières qui termine le volume ne permet pas de se rendre compte de tous les renseignements contenus dans le livre de M. de Broglie et dans les nombreuses lettres inédites qu'il y a insérées ; nous eussions voulu y trouver une table analytique détaillée, et il faut lire ces trois cent cinquante pages l'une après l'autre pour y retrouver tous ces noms, connus ou oubliés, qui vivaient autour de Bouhier et que nous voyons revivre avec tant de plaisir et de curiosité : ce sont successivement un homme de cour, Valincourt, et un grammairien, l'abbé d'Olivet, puis Mme Dacier, l'abbé Le Blanc, compatriote de Bouhier, M. de Nocé, Desfontaines, le célèbre nouvelliste Mathieu Marais, Houdart de La Motte, Voltaire, Montesquieu, l'abbé de Saint-Pierre, l'abbé de Bernis, Gédoyn, Rémond de Montmort et ses frères, et son voisin l'abbé d'Orbais, M. de Montsours, puis encore l'abbé Goujet, le bourguignon Michault, Buffon, le chevalier Perrin, Silhouette, le président Hénault, Piron, Crébillon fils, le comte de Caumont, etc. Que d'heureuses trouvailles et que de charmantes lettres exhumées ! H. STEIN.

HISTOIRE

Augustus und seine Zeit, von V. GARDTHAUSEN. Leipzig, Teubner, 1891-1896, 2 vol. in-8 de x-1032 et 649 p. — Prix : 50 fr.

M. V. Gardthausen a entrepris de nous donner une monographie complète, dans les limites chronologiques indiquées par le nom d'Auguste, sur l'ensemble d'un sujet si vaste et si délicat, que les esprits les mieux scientifiquement outillés et les plus hardis pour se mesurer aux difficultés de la tâche ont hésité à l'aborder. Qu'il nous suffise de rappeler que Mommsen lui-même a reculé devant une tentative qui lui a sans doute paru trop audacieuse, et que, finalement, il s'est dérobé. M. Gardthausen n'a pas été, de son côté, sans éprouver un petit mécompte, dont aucun savant, du reste, ne se plaindra : lorsque parut, en 1891, le premier volume de sa remarquable étude, l'auteur estimait pouvoir aboutir avec le second ; or le second ne le conduit encore que jusqu'à la mort d'Agrippa, c'est-à-dire au mois de mars de l'an 12 avant l'ère chrétienne, et comme la matière devient de plus en plus abondante au fur et à mesure que ses investigations se multiplient et qu'il pénètre plus

profondément dans ses recherches, c'est au troisième volume qu'il se voit aujourd'hui obligé d'ajourner la fin de son manuscrit.

Nous n'avons pas la prétention, et pour cause, d'examiner en détail l'ouvrage de M. Gardthausen : il y a des livres qui se prêtent mal à l'analyse, parce que, pour la faire sérieuse, il faudrait excéder de beaucoup les limites assignées à un modeste compte rendu. Nous nous contenterons donc de signaler les traits caractéristiques de l'ouvrage.

Ce qui frappe dès l'abord, c'est la sûreté de vues et la richesse d'informations dont témoigne l'érudit auteur; c'est ensuite un art consommé de mettre les faits en lumière et de leur assigner leur vraie place, en les exposant là où, grâce à leur enchaînement logique et rationnel, ils s'expliquent d'eux-mêmes; c'est enfin un réel talent d'écrivain, qui se manifeste par un style clair, précis et pénétrant, laissant dans l'esprit des impressions fortes. Il y a là toute une réunion de qualités éminentes, que M. Gardthausen possède à un degré rare. Un autre mérite est d'être parvenu à alléger l'effort du lecteur en rejetant, de parti pris, dans une seconde partie, tout l'appareil scientifique et critique qui sert comme d'étai à la partie narrative de l'œuvre. Celle-ci ne contient qu'un petit nombre de références choisies, appelées par des astérisques et des lettres de l'alphabet; quant aux chiffres, ils ont pour mission spéciale de renvoyer au volume de notes. Au moyen de cet ingénieux procédé, M. Gardthausen donne ainsi satisfaction à deux intérêts également dignes d'être pris en considération : à ceux, d'abord, que rebuterait un texte noyé dans des notes; aux savants, ensuite, qui, si ces notes se trouvaient rejetées en appendice dans le même volume que le texte dont elles sont la justification, auraient été condamnés à feuilleter sans cesse le livre entamé sur deux points à la fois. Ajoutons que les notes renferment d'inestimables trésors : on y trouve une masse énorme de documents : textes d'auteurs, textes épigraphiques, textes numismatiques, descriptions de monuments, dont les plus considérables sont accompagnés de dessins ou de plans, discussions sur des points spéciaux, le tout enrichi d'un luxe inouï d'indications bibliographiques. Mise à part l'inscription de Philae, en l'honneur de Cornélius Gallus, découverte tout dernièrement, c'est-à-dire soit pendant, soit après l'impression du second volume, il n'y a pas, à notre connaissance, un seul document actuellement connu et utilisable qui ne figure dans ce répertoire. Et comme ce prodigieux arsenal s'y trouve, non pas à l'état de simples références, mais à l'état de citations proprement dites, il en résulte qu'il est possible de contrôler immédiatement les assertions du texte.

Envisagée au fond, l'œuvre de M. Gardthausen ne mérite pas moins d'éloges que considérée dans sa forme. L'esprit du livre est, à tous égards, excellent, et cela parce que le point de vue auquel s'est placé l'historien pour juger les hommes et les choses est dominé par la ferme volonté

d'être impartial. Signalons, comme dignes de fixer l'attention, les portraits d'Octave et d'Auguste, qu'il nous représente possédé par l'idée fixe de l'ambition du pouvoir, qu'il nous montre toujours en quête des moyens propres à le lui faire acquérir ou conserver, et dont il sait au besoin flétrir la conduite ou les inutiles cruautés, comme il le fait, par exemple, à propos des proscriptions triumvirales et des odieuses exécutions des *Arae Perusinae*. Sans être jamais optimiste de parti pris, l'auteur connaît tout au moins l'art de demeurer toujours bienveillant avec mesure et réflexion, se tenant à une égale distance des calomnies qui pullulent et des enthousiasmes trop faciles. Autour de la grande figure de son héros, il a su grouper des portraits secondaires, minutieusement étudiés. Nous citerons notamment ceux de Livie, de Cléopâtre, de Brutus, de Lepidus, d'Antoine, d'Agrippa et de Mécène. Nous ferons toutefois, à ce sujet, une réserve. M. Gardthausen nous paraît abuser parfois des parallèles empruntés à l'histoire moderne ou contemporaine. Ce n'est encore là qu'un péché véniel ; mais la faute devient plus grave, lorsque ce mélange intentionnel de l'ancien et du moderne vient y ajouter un manque de tact, pour ne pas dire de courtoisie, ainsi que cela est arrivé au début du livre (p. 5), à propos du sens du mot province dans l'antiquité. Il y a là quelques lignes malencontreuses, sur lesquelles nous préférons ne pas insister, mais que notre rôle de critique nous fait un devoir de relever. A cette réserve près, l'éloge subsiste seul. M. Gardthausen nous a donné une idée aussi complète que possible du monde romain à l'apogée de sa civilisation, en passant au crible d'une analyse judicieuse toutes les questions relatives aux institutions politiques ou administratives de l'empire, tel qu'il fut organisé par son fondateur. A ce titre, il occupera sans contredit un rang d'honneur parmi les grandes œuvres de l'érudition contemporaine. X.

Moines et Papes. Essais de psychologie historique. par Émile Gebhart. Paris, Hachette, 1896, in-8 de 306 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume comprend quatre études : l'État d'âme d'un moine de l'an 1000; le Chroniqueur Raoul Glaber; — Sainte Catherine de Sienne ; — Un problème de morale et d'histoire : les Borgia ; — le Dernier Pape-Roi. A noter, dans ce quatrième chapitre, de curieux instantanés de Rome à la veille de Mentana, et des plaisanteries peut-être un peu faciles sur la littérature émanée de quelques indiscrets admirateurs de Pie IX. Les trois premiers sont trois études historiques des plus remarquables. On y retrouve les mérites ordinaires qui font de M. Gebhart un *essayist* de premier ordre : verve, esprit, style brillant, vive intelligence du passé et don de l'évoquer avec un relief saisissant. J'aurais envie toutefois de me permettre une double observation. D'abord la recherche du trait expressif et caractéristique n'amène-t-elle

pas M. Gebhart à accueillir trop facilement telle anecdote suspecte, à présenter comme certain tel fait douteux ? Ainsi (et sans vouloir d'ailleurs être aussi affirmatif en sens contraire que l'est par exemple M. Pastor), est-il bien sûr qu'Innocent VIII ait fait assassiner Girolamo Riario, que César Borgia ait fait tuer le duc de Gandia, et poignardé Pierotto dans les bras d'Alexandre VI ? Il faudrait des points d'interrogation ; mais les réserves prudentes de l'historien rendraient l'impression du lecteur moins vive. Ailleurs, à force de mettre en lumière certains traits de la physionomie de ses héros, M. Gebhart en néglige d'autres qui compléteraient la ressemblance. Ainsi le portrait de ce pauvre Glaber est vraiment un peu poussé à la caricature ; non que M. Gebhart exagère son ignorance, sa superstition, ses puérilités ; mais il y a autre chose chez lui que de « l'effarement ; » il y a de la curiosité, ce qui n'est pas déjà si banal pour son temps. Par l'étendue de cette curiosité, par l'ampleur du cadre qu'il a essayé de remplir, sinon par la sûreté de ses informations, surtout par l'intensité des impressions, il n'occupe pas un rang si méprisable parmi les chroniqueurs du moyen âge. Comme l'a très bien dit son dernier éditeur, M. Prou, « il s'intéresse à ce qu'il écrit ; » il a eu et il nous donne le sentiment très net de certaines grandes choses qui se passaient autour de lui, le développement de l'ordre de Cluny, par exemple, ou la renaissance du XIe siècle. Seulement, il fallait que Glaber devînt le type de l'état d'âme d'un moine de l'an 1000 ; et comme l'âme d'un moine de l'an 1000 n'était assurément pas quelque chose de très cultivé, M. Gebhart, qui compose en peintre plus qu'en historien, a un peu sacrifié à l'effet. Dans le même chapitre, je crois aussi que M. Gebhart a exagéré l'opposition entre les écoles monastiques et les écoles épiscopales, et la haine des moines pour les auteurs profanes. Il y a à ce sujet, chez les hagiographes, bien de la convention, bien des formules de style et des récits tout faits que les uns copient sur les autres. M. Sackur me semble avoir donné la note juste dans son livre sur les Clunisiens. D'autre part, l'idée que M. Gebhart a développée dans son *Italie mystique :* celle du contraste entre le christianisme libre, serein, mystique, italien, et le christianisme hiérarchique et officiel (le premier ayant d'ailleurs toutes ses sympathies), cette idée se retrouve par endroits dans son nouveau livre. Je dirais même qu'elle me paraît le traverser tout entier à l'état latent. Cela explique ce qui étonnerait dans un esprit moins souple : l'intérêt sympathique que M. Gebhart porte aux choses religieuses et la respectueuse convenance avec laquelle il parle d'une sainte Catherine ou d'un Savonarole ; et en même temps la manière dont il exécute les Papes de la Renaissance, non seulement sans ménagements, ce que je suis loin de lui reprocher, mais avec la verve amusée d'un homme heureux de découvrir de beaux cas psychologiques. Qu'il y ait quelque chose de vrai dans les vues de M. Gebhart sur les

caractères particuliers de l'esprit religieux en Italie, je suis loin d'en disconvenir. Mais je crois qu'ici encore il a trop appuyé. Surtout je crois que s'il est vrai pour tout homme impartial (même en dehors de la foi chrétienne) que le christianisme a été en ce monde la cause d'un grand progrès moral, il n'est pas moins vrai que l'agent principal de ce progrès a été encore l'Église officielle, avec ces choses : dogme, hiérarchie, discipline, dont M. Gebhart paraît faire bon marché. La méconnaissance de ce fait est peut être ce qui l'a empêché de se poser, dans le livre particulier qui nous occupe, un des « problèmes d'histoire » les plus intéressants, à mon sens, que soulèvent Alexandre Borgia et ses prédécesseurs ou successeurs immédiats. Comment l'institution ecclésiastique a-t-elle duré, en dépit des vices et des crimes de ses chefs, maintenue même à certains égards, vaille que vaille, par ceux-là mêmes qui la compromettaient et la déshonoraient? J.

Jeanne d'Arc et la Normandie au XVe siècle, par Albert Sarrazin. Rouen, Léon Gy, 1896, in-4 de xi-635 p. Illustrations de J. Adeline, G. de Beaurepaire, Charpentier, Deshays, etc., etc. — Prix : 35 fr.

« Déjà le xxe siècle se lève à l'horizon, dit M. Albert Sarrazin, et Jeanne d'Arc n'a pas encore, à Rouen, le monument que l'opinion publique réclame depuis tant d'années. »

En attendant, voici un livre qui est un premier et noble hommage rendu par la ville de Rouen à l'héroïque martyre, et qui, par son texte comme par ses illustrations, fera date parmi les si nombreuses publications dont Jeanne d'Arc a été l'objet.

« Ce que nous voulons, écrit l'auteur, c'est reconstituer l'histoire *vraie* de sa captivité, de son procès et de son supplice, en groupant les opinions émises, et en présentant les faits certains d'où se dégagent les multiples aspects sous lesquels on peut envisager cette merveilleuse figure. »

Mais, avant tout, c'est un livre de patriotisme qui nous est offert. C'est aussi un livre de foi : « Jeanne n'est pas seulement le type le plus achevé du patriotisme, elle est encore l'incarnation de notre pays dans ce qu'il a de meilleur.... Jeanne réunit tous les titres qui lui permettront de figurer aux plus nobles pages du martyrologe : car elle est bien véritablement *vierge* et *martyre*. C'est donc justice que, parmi les croyants de France, elle soit déjà la grande sainte nationale. »

Après avoir montré dans quel dessein et dans quel esprit l'auteur a composé son œuvre, examinons comment elle se présente à nous.

Le livre premier intitulé : *Avant le procès de Rouen*, prend Jeanne à Compiègne, au lendemain du jour où elle est saisie par un archer picard et livrée à Jean de Luxembourg. Ici l'auteur s'arrête un instant sur la question controversée de l'étendue de sa mission, qu'il tranche

un peu légèrement dans le sens de M. Quicherat, en soutenant que cette mission ne se bornait pas à la délivrance d'Orléans et au sacre de Reims. Puis, après un regard sur l'état misérable de la région normande depuis l'invasion anglaise, sur la situation de Rouen soumis à la domination étrangère, sur les dispositions du chapitre, privé d'un archevêque, qui se décide à rendre la Pucelle justiciable de l'évêque de Beauvais Pierre Cauchon, l'auteur, dans son second livre, suit Jeanne du château de Beaulieu à Rouen, dressant minutieusement son itinéraire présumé, s'arrêtant longuement à décrire et à retracer la situation politique de tous les lieux qu'elle traverse. Après ce déploiement d'érudition locale, il arrive, avec la Pucelle, à Rouen ; nous montre cette ville au moyen âge et sous la domination anglaise ; examine l'état des esprits ; décrit le vieux château où Jeanne est prisonnière, la tour où elle est enfermée ; raconte les mauvais traitements dont elle fut l'objet. Le livre suivant est consacré au tribunal ecclésiastique : organisation du tribunal ; membres du grand conseil ; juges ; assesseurs, avec la biographie de tous les personnages ayant figuré au procès. Vient ensuite le procès, exposé dans tous ses détails, jusqu'au supplice. Enfin un chapitre est consacré aux manuscrits du procès. Les deux livres suivants nous montrent la suite des événements jusqu'à la délivrance de la Normandie en 1449 et à l'expulsion totale des Anglais. L'ouvrage se termine par un exposé du procès de réhabilitation et des honneurs rendus par les Rouennais à la mémoire de la Pucelle.

Ce vaste plan a été rempli par M. Albert Sarrazin avec autant de talent que d'érudition ; il a constamment puisé aux sources originales, et sa connaissance approfondie de tout ce qui touche à la topographie locale lui a permis de préciser et de résoudre de nombreux points de détail. Son exposé ne peut donc donner lieu à de sérieuses critiques. Tout ce qu'il serait permis de regretter, c'est le parti pris témoigné par l'auteur contre Charles VII et l'insistance avec laquelle il parle de son « indifférence coupable, » de sa « véritable lâcheté, » de son « incroyable négligence, » et même (p. 509) de « ses trahisons envers la Pucelle. » M. Sarrazin aurait dû laisser cela au compte de MM. J. Quicherat et Henri Martin. Il dit quelque part (p. 425), dans son exposé *Après le supplice*, à l'année 1439, que Charles VII fut « stimulé par la belle et séduisante Agnès, » oubliant que, comme lui-même le constate plus loin (p. 493), Agnès Sorel ne parut à la cour de Charles VII qu'en 1444. Il y a là une pente regrettable à céder à des préjugés invétérés, qu'il est bien difficile de déraciner de l'histoire sérieuse.

Ce qui mérite aussi d'être loué, et cette fois sans réserve, c'est la riche illustration qui remplit toutes les pages de ce beau livre, et pour laquelle rien n'a été épargné ; elle mériterait une ample description, que le manque de place ne nous permet pas de donner ici ; disons seulement

que la table des figures, dressée par ordre alphabétique, remplit six pages à deux colonnes. A elle seule, cette illustration constitue un véritable monument. C'est pour hâter l'accomplissement du vote du Sénat qui, le 8 juin 1894, vota l'érection d'un monument national sur une place publique de Rouen, que l'auteur a composé son ouvrage. Souhaitons que son vœu soit promptement réalisé et félicitons-le vivement du magnifique hommage qu'il vient de rendre à celle dont le nom est aussi inséparablement lié à la ville de Rouen, où elle subit son glorieux martyre, qu'à la ville d'Orléans, où elle accomplit ses miraculeux exploits.

G. DE B.

Hortense de Beauharnais, par C. D'ARJUZON, avec un portrait en héliogravure. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 323 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre très agréablement écrit et d'une lecture des plus faciles. L'auteur a cherché les documents, il les a trouvés, son récit le témoigne, mais ne s'en ressent pas par un étalage d'érudition inutile.

A prendre position dans la littérature « napoléonienne, » Mlle d'Arjuzon, — qui était attirée vers le premier Empire par d'honorables traditions de famille et son goût particulier, — devait chercher un sujet féminin. Ainsi a-t-elle fait : Joséphine et Marie-Louise étaient, par leur terrible époux du moins, des personnages bien considérables ; elle a choisi, tout en gardant le cadre, un portrait plus accessible, comme cette gracieuse miniature de Sain qui orne la première page de son livre et qui représente Hortense de Beauharnais.

La facilité même avec laquelle on parcourt ce volume donne l'impression qu'on lit un roman ; et, de fait, Mlle d'Arjuzon s'est attachée au côté charmant, aimable, délicat d'une existence qui n'a point toujours été aussi idyllique. De là l'absence de la sévérité, et cette absence doit paraître un défaut. A ne pouvoir aborder certaines parties scabreuses ou tout le moins légères de cette histoire, l'auteur a jeté un voile fort convenable sur des aventures peu édifiantes et des mœurs trop « XVIIIe siècle. » Voilà qui est très décent, mais cette réserve ne rend plus assez ressemblant le portrait. C'est presque de la partialité que d'oublier tout ce qui fut répréhensible dans la conduite de Joséphine et dans l'éducation morale de sa fille. Atténuer les détails, très bien ; effacer les vilaines aventures, passe encore ; mais tout colorer en rose d'un pinceau gracieusement partial, c'est excessif et cela prête à la critique. Mlle d'Arjuzon fait de l'histoire ; à ce titre sérieux, elle a droit à tous les encouragements pour ses recherches, à tous les compliments pour ses trouvailles, à toutes les exigences qu'on réclame du talent.

Si donc la société du Directoire et du Consulat en général devient, sous sa plume, plus élégante et enjouée que grossière et immorale, si Joséphine en particulier apparaît comme une épouse modèle et une mère

attentive (ce qui dépasse la mesure), du moins cette société est-elle peinte avec beaucoup de soin. Le théâtre, le monde, les arts, le corps diplomatique, l'entourage du Premier Consul, la Malmaison, les Tuileries, tout prête à des tableaux successivement bien dessinés et bien brossés. Il y a, entre autres, une description de l'attentat de la machine infernale, qui est conduite de main de maître et avec un art infini : toute cette soirée mouvementée et sanglante est représentée avec une élégance de touche et une vérité d'expression qui fait grand honneur au mérite de l'auteur.

Le livre est partagé en trois parties : L'Enfance ; la Pension ; la Cour consulaire. Le second chapitre met en scène une femme quasi célèbre, beaucoup bas-bleu et par cela même un peu agaçante ; elle a eu, du moins, c'est indéniable, une grande influence sur la formation des femmes de son temps : Mme Campan. Il me semble qu'elle apparaît ici un peu ridicule, sans qu'on veuille lui donner ce personnage, mais elle le mérite. Cette éducation par les dehors, à coup de petites anecdotes, d'arts d'agrément et de désirs de plaire, était peut-être dans la note du temps, elle ne pouvait former des femmes sérieuses, et aussi ne l'a-t-elle pas fait. On trouverait sans doute là une des meilleures excuses pour justifier la conduite, mettons : frivole, d'Hortense de Beauharnais ; mais c'est assez pour condamner le système. En vérité, à reprendre précisément les trois chapitres de ce volume : l'Enfance, la Pension et la Cour consulaire, voilà trois théâtres bien peu faits pour former une femme d'esprit agréable à une vie utile ; entre son père et sa mère séparés, son institutrice pédante et son beau-père tout-puissant et orgueilleux, Hortense n'a pas eu d'heureux modèles à imiter ; elle aurait pu encore plus mal faire, et sa conduite trouve une excuse dans ses « éducateurs. »

Ce livre, qui sera, si je suis bien informé, suivi de deux autres volumes, s'arrête au mariage de Louis Bonaparte avec Hortense de Beauharnais. Ce n'est pas ce mari-là non plus qui sera un éducateur ! Ce fut une union aussi mal assortie que possible, exigée par l'égoïsme, fort déçu dans l'avenir, de Joséphine, malgré les répugnances du fiancé et les pleurs de la fiancée. La façon même dont cet « amusement » fut conclu et les hésitations réciproques qu'il fallut vaincre donnent l'impression d'un marché entre un homme qui a le droit d'être méfiant, et une femme qui a la prétention d'être sacrifiée. Ceci était délicat à bien dire : Mlle d'Arjuzon a parfaitement vaincu la difficulté.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Le Directoire, 2e partie. *Les Fructidoriens. Le 30 Prairial. Le 18 Brumaire*, par LUDOVIC SCIOUT. Paris, Firmin-Didot, 1897, 2 vol. in-8 de 688 et 741 p. — Prix : 12 fr.

Ces deux volumes contiennent la fin de la précieuse enquête que M. Sciout a poursuivie aux Archives nationales sur les méfaits adminis-

tratifs et diplomatiques du gouvernement institué par la Constitution de l'an III. Dans la mémoire populaire comme chez les historiens antérieurs (Henry, Carnot-Feulins, de Barante, Granier de Cassagnac), il n'y a guère, entre le 18 fructidor et le 18 brumaire, qu'une figure vivante, celle de Bonaparte ; on ne connaît qu'en bloc les misères de la France d'alors, les attentats de ses gouvernants envers les autres peuples, qui expliquent pourtant jusqu'à quel point le régime consulaire a été réparateur et bienfaisant, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. M. Sciout eût ajouté peut-être à l'autorité de son récit en retenant plus souvent sous sa plume des épithètes et des qualifications qui sentent le réquisitoire ; les faits parlaient assez d'eux-mêmes. Il n'a pas non plus développé également toutes les parties de son sujet ; ses récits des opérations militaires ont été puisés à des sources déjà connues, et c'est dans le livre des Goncourt qu'il faudra continuer à aller chercher le tableau de la société et de la littérature, esquissé ici en quelques pages (IV, 606-617). L'auteur tenait sans doute avant tout à faire bien connaître comment Barras et ses amis gouvernaient la France et comment ils se conduisaient envers les autres nations, rivales ou vassales ; à cet égard, il a pleinement réussi ; sa démonstration, faite sur les pièces officielles, est probante et complète. Dans sa conclusion, il constate avec raison ce que les apologistes du jacobinisme, se plaçant à un autre point de vue, ne contestent plus, à savoir que le 18 brumaire devait être approuvé par le parti républicain, ce parti préférant les intérêts de la Révolution à ceux de la liberté.

L. P.

Mémoires du cardinal Consalvi. *Mémoire inédit sur le concile national de 1811 ;* texte italien et français publié par l'abbé Rance-Bourrey. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., gr. in-8 de 98 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce fragment des *Mémoires* de Consalvi a été copié sur le manuscrit original. Ce fascicule, détaché sans doute des autres Mémoires du cardinal, n'était pas venu à la connaissance de Crétineau-Joly quand il a publié son édition. M. l'abbé Rance-Bourrey, qui connaît bien les choses d'Italie, a eu le mérite de le découvrir et la bonne pensée de le publier. Depuis lors, en éditant une très bonne réimpression des *Mémoires* de Consalvi, le P. Drochon, des Augustins de l'Assomption, a donné place à ce fragment très digne d'être conservé. Il avait été en la possession du cardinal Pacca, et le chevalier Artaud, en écrivant la *Vie de Pie VII*, paraît en avoir eu communication, probablement par la gracieuse confiance du cardinal. L'authenticité en est indéniable ; l'écriture de Consalvi est trop connue pour qu'on puisse s'y tromper. M. Rance-Bourrey donne un fac-similé intéressant. Ce manuscrit, où les surcharges et les ratures sont nombreuses, a été écrit à Reims, pendant l'exil que Con-

salvi y subissait, de 1810 à 1813, comme l'un des « cardinaux noirs. »

Il s'agit du soi-disant concile national de 1811. Toutes rapides qu'elles soient, ces informations sont une contribution importante à cette histoire ; il y faut moins chercher des faits matériels que des appréciations autorisées sur le but et les intentions de Napoléon et sur la manière dont il sut se servir d'évêques sans doute trop souples. Le détail des événements est loin d'être négligé et une large part est faite aux séances du concile, en même temps que les principes sont longuement examinés. Tout ce que nous savons déjà de cette assemblée est confirmé par Consalvi, avec l'autorité de sa parole. Les précédents du concile : démarches tentées à Savone auprès de Pie VII, formation d'un comité ecclésiastique, rôle des cardinaux Fesch et Maury, visite des trois évêques au Pape, sont relatés. Pendant le concile : solennité de l'ouverture rédaction de l'adresse, discipline, règlement intérieur, dissolution violente. Après le concile : flatteries de Napoléon envers les évêques, rôle « odieux » de certains cardinaux vis-à-vis de Pie VII, refus du Pape d'acquiescer aux mesures souscrites, tels sont les points principaux du « Mémoire. » — M. Rance-Bourrey y a joint d'importantes « pièces justificatives, » annexées au texte de Consalvi, documents extraits des archives du Vatican. Il reproduit ce texte italien a côté de la traduction française et l'accompagne de notes exactes. Des portraits, des gravures du temps donnent un attrait de plus à cette publication, qui a un véritable caractère scientifique. G. DE G.

Mémoires de Mme de Chastenay. T. II. *L'Empire, la Restauration, les Cent-Jours.* Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-8 de 598 p.— Prix : 7 fr. 50.

Le tome II de ces Mémoires (pour le t. I, v. la livraison d'avril, p. 346-347) embrasse les années 1804-1815. Il a été composé de 1816 à 1818, et l'esprit de réaction contre le régime napoléonien s'y manifeste assez vivement. L'Empereur et son entourage sont appréciés avec sévérité, les sympathies de l'auteur n'étant demeurées qu'à l'impératrice Joséphine et à des personnages qu'on n'est pas habitué à voir traiter avec indulgence, à Fouché, à Réal, aux ducs de Bassano et de Rovigo. La chanoinesse de Chastenay a contemplé l'Empire du seuil du faubourg Saint-Germain ; elle était de ce monde qui ne dédaignait pas de servir l'usurpateur, mais se réservait tout en se ralliant ; elle n'eût pas été fâchée de devenir dame d'honneur ou même gouvernante des enfants de Murat, mais eût voulu faire sentir l'honneur qu'elle accordait en acceptant ces places. De même son père s'est laissé nommer au Corps législatif comme au « corps de réserve qui devrait, au moment du danger, assurer le salut de l'État » (p. 150). Quelques mois avant la chute de Napoléon, elle attendait ce salut de Bernadotte (p. 346) et néanmoins elle se persuada, après la Restauration, avoir toujours été fidèle

royaliste. Alors, ses vieilles relations renouées avec les d'Orléans et la petite cour du Palais-Royal la rendirent clairvoyante sur les fautes qui furent commises aux Tuileries et qui amenèrent les Cent-Jours. Ses récits sur les années 1814-1815 sont particulièrement intéressants.

En ce qui la concerne personnellement, on peut signaler les pages relatives à ses mariages manqués avec MM. d'Aubusson et de Courtomer et avec le vieux maréchal Kellermann, celles aussi relatives à ses études vraiment encyclopédiques, à ses rapports avec les savants, notamment avec Arago et Cuvier. Les menues erreurs de détail sont assez fréquentes sous sa plume. Elle confond la reine Hortense et la reine Julie (p. 58), fait naître Cuvier à Porrentruy (p. 266) et Guizot à Genève (p. 383), et croit que c'est Soult qui a perdu la bataille de Vittoria (p. 416). Quelques notes rectificatives de l'éditeur n'eussent pas été de trop ; tout au moins eût-il pu rétablir l'orthographe par trop fantaisiste de certains noms propres, comme *Escowitz* pour *Escoiquiz* (p. 86), *Kinner* pour *Kinnaird* (p. 474), *Guebel* pour *Leguevel* (p. 534). L. P.

BULLETIN

Pensées humaines, par Alexis Chavanne. Paris, Lemerre, 1897, in-12 de 182 p. — Prix : 3 fr. 50.

Encore un recueil de pensées, dont l'auteur, naturellement, est mis par son préfacier, M. Thiaudière, un orfèvre, sur le rang des Pascal, des Corneille, des La Rochefoucauld, des La Bruyère, des Voltaire, etc. Ces messieurs, on le voit, sont peu modestes. Pour exprimer son admiration par un mot nouveau, car les mots d'autrefois ne seraient pas adéquats au mérite de M. Chavanne, M. Thiaudière écrit qu'il fait de la « cogitine, » une façon de dire sans doute qu'il y a beaucoup de drogue là dedans. Recueillons donc quelques gouttes de la « cogitine » de M. Chavanne. — « Religion ? Opium. Poésie ? Haschisch. Deux poisons. Deux complices. » — « C'est une femme enceinte qui a inventé le mariage. » — « Le christianisme, la chevalerie, le roman moderne ont inventé la maîtresse ; ils ont rendu la femme mariée impossible. » — « L'animal souffre : serait-il entaché, lui aussi, de péché originel ? » — « On ne devient un vrai homme (*vir*) qu'à la condition d'avoir vomi tout dépôt de lait, qu'il ait nom dogmes ou métaphysique. » — « Vous m'accordez que l'animal est intelligent, j'en conclus qu'il est moral. — Est-il religieux ? — Parbleu ! L'aurions-nous domestiqué sans cela ? » — Et enfin, car il faut un terme à tout : « Les vices des rois ont tué la royauté ; les vices du peuple tueront la république. » Que M. Chavanne laisse les rois tranquilles, il ne les connaît pas ; mais il connaît le peuple, car il a été député ; nous n'avons donc aucune raison de douter que sa prophétie ne s'accomplisse. Et nous prenons congé de lui en rappelant cette phrase de son préfacier : « Les écrivains se superposent en raison inverse de la densité de leur public, de telle sorte que plus leur niveau est élevé, moins ils trouvent de lecteurs sur un point déterminé de l'espace et du temps. » Et j'en conclus que ces messieurs ne sont pas aussi naïfs qu'ils en ont l'air et qu'ils ne sont jamais à court de phrases charlatanesques et incompréhensibles pour expliquer leurs infortunes d'auteurs. Voilà du moins un point

où M. Thiaudière ne s'est pas trompé. Et ce disant, il n'a pas fait une prophétie, il a résumé, dans son style sibyllin, le résultat de sa propre expérience.

P. TALON.

De la paix, par le général JUNG. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 43 p. — Prix : 1 fr.

Peu de temps avant sa mort, le général Jung a écrit quelques pages en vue de la réunion du congrès interparlementaire de la paix. Après des considérations très générales et un peu vagues sur une foule de sujets scientifiques, philosophiques et historiques, l'auteur constate que le congrès de la paix n'a pas en mains la sanction susceptible d'assurer l'exécution de ses résolutions; il conclut ainsi : « Contentons-nous de travailler dans le sens du progrès, c'est-à-dire de la marche de l'humanité vers la simplification, vers l'unité.... Encourageons l'instruction, multiplions les voies de communication, supprimons les légendes, les barrières. En un mot, au point de vue du commerce, de l'industrie, des échanges, simplifions, supprimons, élaguons, et nous aurons accompli une œuvre saine et logique » (p. 42).

A. D'AVRIL.

Les Temps sont proches, par le comte L. TOLSTOÏ. Paris, Perrin, 1896, in-12 de 34 p. — Prix : 1 fr.

Cette brochure a pour but la destruction des armées permanentes. L'auteur parle d'une lettre supposée d'un Hollandais qui refuse d'entrer dans la garde civique. Il déclare que sa conscience lui défend de tuer et qu'il ne peut faire partie d'une organisation où il lui faudrait tuer par ordre.

M. le comte Tolstoï est un homme de grand talent. Il comprendra cependant que nous ne puissions nous associer à sa thèse. Il est de ceux qui s'emparent d'une idée et la poussent jusqu'à l'extrême, sans tenir compte d'aucune autre. Tant qu'il y aura des hommes violents, passionnés et injustes, il en faudra d'autres qui les arrêtent, il faudra des armées. D. V.

Anglophilie gouvernementale. Manœuvres des protestants à Tahiti et à Madagascar, par F. GARDEY. Paris, Chamuel, 1897, in-18 de 48 p. — Prix : 0 fr. 50.

Nous croyons devoir recommander cette brochure, qui jette un jour éclatant sur les manœuvres de nos pires ennemis dans les diverses parties de la France d'outre-mer. On sait déjà qu'à Madagascar qui dit « protestant » dit « Anglais, » qui dit « catholique » dit « Français; » il en est de même à Tahiti, et nous ajouterons presque partout ailleurs, parce que dans tous les pays les esprits populaires sont simplistes et ne savent pas séparer la religion de la politique. L'opinion publique vient de s'émouvoir des conséquences désastreuses pour notre action à Madagascar de l'alliance des protestants anglais avec les protestants français sous la bienveillante protection de l'incomparable gouverneur Laroche, et le gouvernement s'est vu forcer la main pour en finir avec ce scandale désastreux. M. Gardey, ancien fonctionnaire colonial, nous apprend qu'il en est de même à Tahiti depuis que le drapeau français y a été arboré, c'est-à-dire depuis 1844, soit un demi-siècle. Avec la complicité ou même les encouragements des plus hautes autorités locales ou métropolitaines, les missionnaires protestants « français » ont conspiré au plein jour avec les Anglais pour entraver la colonisation et même la civilisation dans ce malheureux archipel livré aux étonnantes fantaisies d'une secte aussi fanatique qu'envahissante. C'est fort instructif, et

l'on conçoit sans peine, après cette lecture, que les progrès de nos colonies soient si lents et si insensibles. Il est bon de noter que l'auteur se pose lui-même en libre penseur. COMTE DE BIZEMONT.

Der deutsche Protestantismus und die Heidenmission im 19. Jahrhundert, von D. CARL WIRBT (*Vorträge der theologischen Konferenz zu Giessen*. XI Folge). Giessen, J. Ricker, 1896, in-18 de 56 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'Église évangélique allemande n'a pu songer qu'après deux siècles écoulés à prêcher sa « foi » aux idolâtres. On pourrait, il est vrai, rencontrer plus tôt des velléités d'extension religieuse par le moyen des missions, mais c'est en partie au « piétisme » du XVIIe siècle que l'Allemagne protestante a dû l'origine de ce mouvement nouveau. La renaissance nationale du commencement de notre siècle, qui a été en même temps un renouvellement religieux, a enfin donné une impulsion dernière à cette tendance. Les résultats atteints, hâtons-nous de le dire, semblent bien minimes en face des efforts dépensés, et il suffit à un observateur indépendant de les mettre en regard de l'activité des missionnaires catholiques pour s'édifier sur la valeur comparative de l'hérésie luthérienne et de l'Église romaine. Le travail du docteur Wirbt intéressera tous ceux qui s'occupent des œuvres des missions et fournira d'utiles indications assez difficiles à recueillir jusqu'ici. G. P.

Carlo Emanuele I secondo i più recenti studi, da GIOVANNI CURTI. 2. edizione. Milan, Bernardoni, 1896, in-12 de 306 p.

Dans cette seconde édition d'un ouvrage récent, assez prématuré et accueilli avec une faveur médiocre par la critique, M. Curti a apporté quelques changements qui ne sont pas tous des améliorations. Il a supprimé l'introduction de sa première édition (p. 1-7), qu'il a remplacée par une dédicace au marquis de Rudini et une lettre de remerciements royaux écrite par le général Ponzio Vaglia. Il a ajouté aux douze chapitres déjà connus et assez peu modifiés (surtout pour le fond) deux chapitres nouveaux : le chapitre XIII n'est que la fin du chapitre XII de la première édition (p. 224-232), et contient un jugement d'ensemble sur le prince; le chapitre XIV examine si Carlo Emanuele a réellement souhaité et tenté de réaliser l'indépendance et l'unité politique de l'Italie. M. Curti a aussi ajouté un appendice de documents relatifs à la fameuse Entreprise de Genève (ou Escalade), sur laquelle il se montre, d'ailleurs, assez peu documenté. La bibliographie et l'indication des sources restent toujours les points faibles de ce travail, qui est cependant amélioré. Souhaitons qu'à la troisième édition l'auteur veuille bien donner des titres à ses chapitres et permettre ainsi aux lecteurs de se débrouiller plus aisément dans le tableau synthétique qu'il a tracé de l'activité complexe et multiforme de Charles-Emmanuel Ier. L.-G. PÉLISSIER.

Histoire du palais épiscopal de Québec, par Mgr HENRI TÊTU. Québec, Montmorency-Laval, 1896, in-8 de 304 p., plans et gravures.

Comme le dit Mgr Têtu au début de son Introduction, une Histoire du palais épiscopal de Québec ne peut offrir qu'un intérêt très restreint, d'une valeur purement relative et toute locale. Du moins est-il juste de reconnaître que cet intérêt est réel, et que Mgr Têtu a fait son possible pour l'augmenter, en racontant, à propos des deux résidences successives des évêques de Québec, tout ce qui se rattachait directement à son sujet. Bien des dé-

tails y sont dignes d'être notés, qu'il s'agisse de Sarrazin (p. 105-111), de Marin (p. 117, note 1, ou des variations de l'affection pour la France au Canada (p. 156-157); mais plus d'une fois aussi le lecteur constatera l'insuffisance des données bibliographiques (p. 190), l'existence de fâcheuses fautes d'impression (1840 pour 1740, p. 61), la présence de naïvetés (« comme il est.... plein de vie et de santé, il nous pardonnera facilement si nous ne faisons pas ici son oraison funèbre, » p. 200), ou encore d'expressions peu françaises ou singulières (p. 133 : les affaires « ne prenaient jamais l'épouvante » avec Mgr Signay; p. 203 : il « est en frais » de faire trois ou quatre paroisses aux dépens de la sienne; p. 119 : Mgr Cazeau « se dépensait sans miséricorde. ») Ce sont là de petites taches qu'on regrette de trouver dans ce livre très soigneusement fait, pourvu en appendice de pièces justificatives dont quelques-unes sont intéressantes, ainsi que de plans et de gravures facilitant l'intelligence des descriptions. HENRI FROIDEVAUX.

André Denjoy, soldat et apôtre, aumônier militaire à Madagascar (*1852-1895*), par J.-T. DE MIRAMONT. Paris, librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, 1897, in-12 de 323 p., orné de 11 grav. — Prix : 3 fr.

Rien de plus édifiant que cette vie d'un héros mort victime de son dévouement à Dieu et à sa patrie. André Denjoy avait une âme ardente et un caractère difficile; aussi son éducation fut-elle des plus laborieuses jusqu'au jour où il entra dans un collège dirigé par les Pères jésuites. Ces admirables éducateurs surent tirer le meilleur parti de cette nature généreuse, et André ne songea plus qu'à se donner jusqu'à la mort. En 1870, à peine sorti du collège, il s'enrôla dans les volontaires de Cathelineau et fit plus que son devoir. La paix faite, il entra dans la Compagnie de Jésus et fut envoyé missionnaire à Madagascar. A cette époque, son frère allait au Tonkin comme sous-lieutenant à la légion étrangère; il mourut glorieusement en portant secours à des Chinois qui se noyaient. En 1895, André retourna une seconde fois à Madagascar et s'y prodigua auprès des mourants qui encombraient les ambulances; il tomba malade à son tour et expira le jour même où il apprenait l'entrée des Français à Tananarive. Il emportait les regrets de tous les officiers et des soldats qui l'avaient connu et dont plusieurs lui devaient la vie. Ce livre, composé surtout avec des fragments de lettres des deux frères, est fort intéressant. On trouve dans celles d'André des appréciations très justes sur les causes de l'effroyable mortalité qui sévit sur nos troupes dans cette malheureuse campagne de Madagascar si mal organisée en France. C'est une lecture qui se recommande à tous.

COMTE DE BIZEMONT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — L'archéologie chrétienne fait en France une perte considérable par la mort de M. Edmond LE BLANT, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, décédé le 6 juillet. Né à Paris, le 12 août 1818, il suivit, après avoir terminé ses études classiques, les cours de l'École de droit. Reçu avocat, il n'en exerça pas les fonctions, mais entra au ministère des finances, où il demeura trente années. Les loisirs que lui laissaient ses occupations officielles furent employés par lui à des recherches d'art et d'archéologie; il eut justement pour collègue au ministère des finances M. Jacquemart, qui avait les mêmes goûts; ils travaillèrent ensemble à une histoire de la porcelaine. Mais M. Le Blant était porté à circonscrire ses études aux anti-

quités chrétiennes. De longues recherches lui permirent de publier, avec le concours du gouvernement impérial, le précieux recueil des *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, qui demeure un de ses principaux titres et lui ouvrit en 1867 les portes de l'Académie des inscriptions. La nature de ses recherches désignait naturellement M. Le Blant aux fonctions de directeur de l'École de Rome. Il les remplit pendant plusieurs années avec autant de succès que de zèle (1883-1889) et c'est en partie à lui que cette École doit son éclat. M. Le Blant a publié : *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIIIe siècle* (Paris, 1856-1865, 2 vol. in-4) ; — *La Question du vase de sang* (Paris, 1859, in-8) ; — *Sur les graveurs des inscriptions antiques* (Paris, 1859, in-8) ; — *Mémoire sur l'autel de l'église de Minerve (Hérault)* (Paris, 1861, in-8) ; — *Histoire artistique, industrielle et commerciale de la porcelaine* (Lyon, 1861-1862, 3 vol. in-4), avec M. Jacquemart ; — *Manuel d'épigraphie chrétienne* (Paris, 1869, in-12) ; — *Tables égyptiennes à inscriptions grecques* (Paris, 1875, in-8) ; — *Les Martyrs chrétiens et les supplices destructeurs du corps* (Paris, 1875, in-8) ; — *Études sur les sarcophages chrétiens antiques de la ville d'Arles*, dans la collection de documents inédits (Paris, 1878, in-4) ; — *Des Voies d'exception employées contre les martyrs* (Paris, 1885, in-8) ; — *Les Sarcophages chrétiens de la Gaule*, dans la Collection de documents inédits (Paris, 1886, in-4) ; — *L'Épigraphie chrétienne en Gaule et dans l'Afrique romaine* (Paris, 1890, in-8) ; — *Nouveau Recueil des inscriptions de la Gaule antérieures au VIIIe siècle* (Paris, 1892, in-4) ; — *Les Persécutions et les martyrs aux premiers siècles de notre ère* (Paris, 1893, in-8) ; — *Catalogue des monuments chrétiens du musée de Marseille* (Paris, 1895, in-8). M. Le Blant a publié dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres : *Recherches sur les bourreaux du Christ et sur les agents chargés des exécutions capitales chez les Romains* (1870, t. XXVI, 2e p., p. 127-150) ; — *Mémoire sur la préparation au martyre dans les premiers siècles de l'Église* (1874, t. XXVIII, 1re partie, p. 53-78) ; — *Mémoire sur les martyrs chrétiens et les supplices destructeurs du corps* (1876, t. XXVIII, 2e partie, p. 75-96) ; — *Polyeucte et le zèle téméraire* (ibid., p. 335-352) ; — *Les Actes des martyrs, supplément aux « Acta sincera » de dom Ruinart* (1883, t. XXX, 2e partie, p. 57-348) ; — *De l'ancienne croyance à des moyens secrets de défier la torture* (1892 et dans la *séance publique* de 1891, t. XXXIV, 1re partie, p. 289-300) ; — *Note sur quelques anciens talismans de bataille* (1895, t. XXXIV, 2e partie, p. 113-124) ; — *Sur deux déclamations attribuées à Quintilien* (ibid., p. 353-369) ; — dans le compte rendu de la *Séance publique annuelle* de cette académie : *Histoire d'un soldat goth et d'une jeune fille d'Édesse* (1881, p. 93-101) ; — *Le Christianisme aux yeux des païens* (1885, p. 128-137) ; — *De quelques statues cachées par les anciens* (1890, p. 87-91) ; — dans les *Comptes rendus* de la même compagnie : *Note sur les bases juridiques des poursuites dirigées contre les martyrs* (1866, p. 358-373) ; — *Le Détachement de la patrie* (1872, p. 374-395) ; — *Inscription chrétienne d'un sarcophage mérovingien* (1873, p. 169-170) ; — *Les Martyrs de l'Extrême-Orient et les persécutions antiques* (1874, p. 115-117) ; — *Le Catalogue du musée Fol* (ibid., p. 286-290) ; — *Les Larmes de la prière* (1875, p. 49-51) ; — *Sur une légende peinte dans un hypogée à Rome* (ibid., p. 114-118) ; — *Sur l'authenticité du martyre de sainte Félicité* (ibid., p. 138-141) ; — *Fragments de marbre ayant fait partie du tombeau de saint Martin de Tours* (ibid., p. 345-347) ; — *La Richesse et le christianisme à l'âge des persécutions* (1876, p. 145-146) ; — *Le Symbolisme dans les représentations de l'antiquité chrétienne* (1877, p. 262-264) ; — *Explication d'une épitaphe carlovingienne du cloître de Saint-Sauveur à Aix* (ibid., p. 338-342) ; — *Sur quelques lampes égyptiennes en forme de grenouille* (1879, p. 27-29) ; —

Les « Acta martyrum » et leurs sources (ibid., p. 210-217) ; — *Origine antique d'un récit inséré dans l'histoire de Cogia Hassan* (ibid., p. 235-240) ; — *Discours prononcé à la séance publique annuelle du 12 novembre 1880* (1880, p. 363-380) ; — *Note sur l'exposition de Tunisie au Louvre* (1881, p. 244-247) ; — *Sur de récentes découvertes d'antiquités égyptiennes faites à Rome* (1883, p. 282-283) ; — *Le Christianisme aux yeux des païens* (1883, p. 458-466) ; — *Lettre sur la découverte à Rome du tombeau de sainte Félicité* (ibid., p. 367-370) ; — *Note sur une pierre gravée publiée par Gruter* (1887, p. 346-350) ; — *Notes d'archéologie sur la chevelure féminine* (1888, p. 419-425) ; — *Lampes chrétiennes découvertes à Carthage* (ibid., p. 445-446) ; — *Note sur les fouilles de l'église des Saints-Jean et Paul* (1889, p. 24-25) ; — *Inscription juive d'Auch* (ibid., p. 432-437) ; — *Note sur l'épitaphe du diacre Aemilius* (1890, p. 324-329) ; — dans les *Séances et travaux* de l'Académie des sciences morales : *De quelques principes sociaux rappelés dans les conciles du IVe siècle* (t. CXI, 1879, p. 378-392) ; — dans la *Revue archéologique : Représentation inédite de Job sur un sarcophage d'Arles* (nouvelle série, t. XI, 1860, p. 36-44) ; — *Inscription trilingue découverte à Tortose* (ibid., p. 345-350), avec M. Renan ; — *L'Église de Trèves après l'invasion des Ripuaires* (t. VIII, 1863, p. 531-536) ; — *Sur quelques noms bizarres adoptés par les premiers chrétiens* (t. X, 1864, p. 4-11) ; — *Rachat des captifs au temps des invasions barbares* (ibid., p. 435-448) ; — *La Parabole de la vigne aux premiers siècles chrétiens* (t. XI, 1865, p. 461-473) ; — *Le Vase de sang des catacombes* (t. XIX, 1869, p. 429-446) ; — *Les Martyrs chrétiens et les supplices destructeurs du corps* (t. XXVIII, 1874, p. 178-193) ; — *Tables égyptiennes à inscriptions grecques* (ibid., p. 244-252, 307-314, 390-392 ; t. XXIX, 1875, p. 179-182, 231-243, 304-312) ; — *D'une lampe païenne portant la marque Anniser* (t. XXIX, 1875, p. 1-5) ; — *D'une acception épicurienne du verbe benefacere* (ibid., p. 358-361) ; — *Le Tombeau de saint Martin* (t. XXXI, 1876, p. 111-113) ; — *La Vierge au ciel représentée sur un sarcophage antique* (t. XXXIV, 1877, p. 353-359) ; — *Une Épitaphe métrique du cloître de Saint-Sauveur à Aix* (t. XXXV, 1878, p. 37-40) ; — *Un Encolpium de Monza* (t. XXXVI, 1878, p. 108-111) ; — *Du Symbolisme dans les représentations des premiers chrétiens* (ibid., p. 139-154) ; — *Les Bas-reliefs des sarcophages chrétiens et les liturgies funéraires* (t. XXXVIII, 1879, p. 223-241, 276-292) ; — *La Richesse et le christianisme à l'âge des persécutions* (t. XXXIX, 1880, p. 320-330) ; — *Le Sarcophage chrétien de Léro de Béarn* (t. XL, 1880, p. 129-134) ; — *L'Exposition de la cour Caulaincourt au Louvre*, avec MM. Mowat, Cagnat et Berger, t. XLII, 1881, p. 227-248) ; — *Une Collection de pierres gravées de la bibliothèque de Ravenne* (3e série, t. I, 1883, p. 299-308) ; — *La Maison des Vestales* (t. III, 1884, p. 82-87) ; — *Le Vol des reliques* (t. IX, 1887, p. 317-328) ; — *Quelques monuments antiques relatifs à la suite des affaires criminelles* (t. XIII, 1889, p. 23-30, 145-167) ; — *A propos d'une gravure sur bois du Térence de 1493* (t. XVII, 1891, p. 7-10) ; — *Note sur quelques formules cabalistiques* (t. XIX, 1882, p. 55-64) ; — *Simple conjecture au sujet d'un passage de saint Augustin* (t. XX, 1892, p. 18-20) ; — *Sur quelques carreaux de terre cuite récemment découverts en Tunisie* (t. XXII, 1893, p. 273-280) ; — *Le Premier Chapitre de saint Jean et la Croyance à ses vertus secrètes* (t. XXIV, 1894, p. 9-13) ; — *J.-B. de Rossi* (ibid., p. 145-151) ; — *De quelques représentations du sacrifice d'Abraham* (t. XXVII, 1896, p. 154-159) ; — *Paléographie des inscriptions latines du IIIe siècle à la fin du VIIe* (t. XXIX, 1896, p. 177-195, 345-353) ; — dans la *Gazette archéologique : Fragment d'un sarcophage chrétien à Nîmes* (1876, p. 73-94) ; — *Fête de la vierge de Saint-Maximin (Var)* (1877, p. 153-154) ; — *Lettre sur un sarcophage chrétien portant l'image des Dioscures* (1878, p. 1-5) ; — *Fragment de sarcophage*

chrétien (ibid., p. 73-74) ; — *Note sur une coupe de bronze* (ibid., p. 93-96) ; — *Sarcophage chrétien de Ravenne* (1881-1882, p. 131-132) ; — dans les *Mémoires* de la Société nationale des antiquaires de France : *Autel de l'église de Minerve* (t. XXV, 1862, p. 1-40) ; — *Noms propres : leurs rapports avec la nationalité à l'époque mérovingienne* (t. XXVIII, 1865, p. 69-89) ; — *Accusation de magie dirigée contre les premiers chrétiens* (t. XXXI, 1869, p. 1-36) ; — *Daniel dans la fosse aux lions* (t. XXXV, 1874, p. 68-78) ; — *Pierre tumulaire avec l'inscription « Christus hic est »* (ibid., p. 79-91) ; — *Chanson hollandaise sur le meurtre du maréchal d'Ancre* (t. XXXVI, 1875, p. 229-268) ; — *Lampes égyptiennes en forme de grenouille* (t. XXXIX, 1878, p. 99-104) ; — dans les *Bulletins* de la même Société : *Intailles amulettes avec inscriptions grecques* (1859, p. 191-195) ; — *Inscription latine métrique d'Aix* (1860, p. 47-49) ; — *Intaille antique portant les attributs de Neptune* (ibid., p. 32-35) ; — *Inscriptions chrétiennes à Vienne dans l'église Saint-Pierre* (ibid., p. 145-151) ; — *Déclinaison latine oubliée au VIe siècle* (1862, p. 141) ; — *Étoile en forme de monogramme constantinien sur les monuments chrétiens* (ibid., p. 119) ; — *Inscription latine trouvée à Boulogne-sur-Mer* (1861, p. 169-173) ; — *L'Origine du christianisme à Trèves* (ibid., p. 174-176) ; — *Inscription latine dans le cimetière de Prétextat* (ibid., p. 103-106) ; — *L'Anneau de sainte Radegonde* (1864, p. 64-69) ; — *Inscriptions latines chrétiennes accompagnant le vase de sang* (ibid., p. 109) ; — *Inscriptions latines chrétiennes trouvées à Briord* (1865, p. 49-52) ; — *Inscription métrique du musée de Carpentras* (ibid., p. 125-127) ; — *Inscription découverte à Lyon dans le Rhône* (ibid., p. 105) ; — *Fibule mérovingienne avec ratoalds* (1866, p. 149) ; — *Inscription trouvée dans une chapelle près du château de Brion* (ibid., p. 124-129) ; — *« Recessit » dans les inscriptions chrétiennes* (ibid., p. 66) ; — *Urne baptismale en plomb trouvée à Carthage* (1867, p. 142) ; — *Inscriptions latines chrétiennes de la cathédrale d'Évreux provenant des catacombes de Rome* (ibid., p. 107) ; — *Inscription trouvée à Metz dans l'église Saint-Maximin* (ibid., p. 47-50) ; — *Intaille basilidienne représentant la crucifixion* (ibid., p. 111-113) ; — *Coupe en bronze* (1870, p. 100) ; — *Inscriptions provenant du cimetière Saint-Laurent de Clermont* (1873, p. 117) ; — *Inscriptions provenant de Bourgogne* (ibid., p. 141) ; — *Cachet avec nom propre grec* (1874, p. 97) ; — *Cercueil antique en plomb trouvé à Annet* (ibid., p. 135) ; — *Inscription italienne relative à saint Charles sur un tableau du XVIIe siècle* (1875, p. 112) ; — *Inscription trouvée au Fleix et mentionnant l'évêque Saffarius* (ibid., p. 125-129) ; — *Inscription trouvée à Rome dans la catacombe de Domitilla* (ibid., p. 85) ; — *Silex taillés en usage aux XVIe et XVIIIe siècles* (ibid., p. 80-83) ; — *Têtes romaines trouvées au Puy-de-Dôme* (1876, p. 144) ; — *Plombs antiques de filets de pêcheurs trouvés à Marseille* (ibid., p. 142) ; — *Bande de chape en ivoire du trésor de Saint-Césaire* (1877, p. 196-198) ; — *Vases, terres cuites et monnaies trouvées dans des tombeaux à Boulogne la Grasse* (ibid., p. 152) ; — *Bas-reliefs représentant des mineurs* (1878, p. 130) ; — *Dé antique trouvé à Autun* (ibid., p. 134) ; — *Antiquités provenant d'Utique* (1881, p. 247, 248, 257) ; — *Croix funéraire en bronze avec inscription grecque* (ibid., p. 193) ; — *Sarcophages chrétiens à la cathédrale de Tarragone* (ibid., p. 156) ; — *Sarcophages de Mende et de Gondargues* (1882, p. 147-150) ; — *Fouilles récemment faites à Pompéi* (ibid., p. 301) ; — *Tête en marbre du cardinal de Richelieu retrouvée à Rome* (1884, p. 138) ; — *Colliers de faïence à inscriptions galantes* (ibid., p. 139) ; — *Antiquité de l'usage de ne pas se marier en mai* (1894, p. 143-144) ; — *Figure magique représentant un œil percé d'une lance* (ibid., p. 293) ; — dans la *Gazette des Beaux-Arts : La Porcelaine de Chine : décor des vases*, avec M. Jacquemart (I, 1859, p. 65-75 ; 207-220) ; — *Anciennes faïences françaises*, avec

le même (II, 1859, p. 142-164) ; — *Job sur un sarcophage d'Arles* (VII, 1860, p. 128) ; — dans la *Revue de l'art chrétien : Sur les graveurs des inscriptions anciennes* (t. III, 1859, p. 367-384) ; — *D'un argument des premiers siècles de notre ère contre le dogme de la résurrection* (t. VI, 1862, p. 118-126) ; — *Sur la bague attribuée à sainte Radegonde* (t. VIII, 1864, p. 252-257) ; — *Essai de lecture d'une inscription antique trouvée à Boulogne* (ibid., p. 380-383) ; — *Recherches sur les bourreaux du Christ* (1873, p. 409-433) ; — *Sur une pierre tumulaire portant les mots : Christus hic est* (1875, I, p. 25-31) ; — *Notes sur quelques représentations antiques de Daniel dans la fosse aux lions* (ibid., p. 89-95) ; — *Les Martyrs de l'Extrême-Orient et les persécutions antiques* (1876, I, p. 297-323) ; — *Sur un passage des actes de saint Patrocle* (1894, p. 376-378) ; — dans le *Correspondant : Notice sur les œuvres de Jacob Spon, archéologue lyonnais* (25 juin 1858) ; — *Les Épigraphes datées des premiers chrétiens de Rome* (25 janvier 1863) ; — *Les Dernières Découvertes aux catacombes de Rome* (24 août 1865) ; — *Les Femmes blondes selon les peintres de l'École de Venise* (25 mars 1870) ; — *Le Détachement de la patrie* (25 octobre 1872) ; — *La Préparation au martyre aux premiers siècles de l'Église* (25 novembre 1873). — M. Le Blant a encore collaboré à diverses revues (*Bulletin* de l'Association des études grecques, etc.).

— M. Étienne Vacherot, membre de l'Institut, est mort à quatre-vingt-sept ans, le 28 juillet. Né à Langres, le 28 juillet 1809, admis à l'École normale en 1827, agrégé de philosophie en 1833, il avait à peine pris son doctorat (1836) que V. Cousin, qui l'estimait beaucoup, le faisait nommer directeur des études à l'École normale (1837), puis lui confiait (1839) la suppléance de son cours au Collège de France. A l'École normale, M. Vacherot, dont le spiritualisme se manifestait comme fort peu orthodoxe, eut des démêlés avec l'aumônier, l'illustre P. Gratry. Mis en disponibilité en 1851, il fut, l'année suivante, déclaré démissionnaire pour refus de serment. Quelques années plus tard, son livre sur *la Démocratie* (1859) excita contre lui les colères du gouvernement, qui le priva de ses droits politiques. En revanche, l'Académie des sciences morales et politiques lui donna le fauteuil laissé vacant par la mort de V. Cousin. En 1871, M. Vacherot occupa un siège à l'Assemblée nationale. Plus tard, il se présenta en vain aux élections sénatoriales ; mais il ne renonça pas pour cela aux luttes politiques, et soit dans la *Revue des Deux Mondes*, soit plus tard dans le *Soleil*, il prêta le concours d'une plume alerte au parti conservateur, dont il se rapprocha de plus en plus. Nous donnons la liste des publications de M. Vacherot : *Cours d'histoire de la philosophie morale* de V. Cousin (Paris, 1839-1841, 5 vol. in-8) ; — *Histoire critique de l'École d'Alexandrie* (Paris, 1846-1851, 3 vol. in-8) ; — *La Métaphysique et la Science* (Paris, 1858, 2 vol. in-8 ; 2e éd. 1863, 3 vol. in-12) ; — *La Démocratie* (Paris, 1860, in-12 ; 2e éd. Bruxelles, 1860, in-8) ; — *Essais de philosophie antique* (Paris, 1864, in-8) ; — *La Religion* (Paris, 1868, in-8) ; — *La Science et la conscience* (Paris, 1870, in-12) ; — *La Politique extérieure de la République* (Paris, 1881, in-8) ; — *Le Nouveau Spiritualisme* (Paris, 1884, in-8). — Nous citerons de M. Vacherot dans *la Revue des Deux Mondes : La Situation philosophique en France* (15 juin 1868) ; — *La Théologie catholique en France* (15 juin 1868) ; — *La Crise religieuse au XIXe siècle* (15 oct. 1868) ; — *La Méthode théologique* (1er mars 1869) ; — *La Science et la conscience* (1er mai, 1er juill., 1er août 1869) ; — *La Psychologie contemporaine* (1er déc. 1869) ; — *L'Ancien et le Nouveau Testament* (15 avril 1870) ; — *La Nouvelle Philosophie en France* (1er août 1870) ; — *La Situation politique et les lois constitutionnelles* (1er déc. 1874) ; — *La Deuxième Chambre* (15 déc. 1874) ; — *La Liberté de l'enseignement supérieur* (15 janv. 1875) ; — *La Science*

moderne et la Philosophie des causes finales (1er avril 1876); — *La Cause première* (1er sept. 1876); — *La Difficulté de la situation politique de la France* (15 oct. 1876); — *La Vie et la matière* (1er et 15 déc. 1878); — *La République constitutionnelle et parlementaire* (15 nov. 1879); — *La République libérale* (1er mars 1880); — *Les Nouveaux Jacobins* (1er juill. 1880); — *Les Trois États de l'esprit humain selon l'école positiviste* (15 août 1880).

— Un auteur dramatique, qui a obtenu dans l'opérette et la comédie des succès considérables, M. Henri Meilhac, est mort à Paris, le 6 juillet. Né dans la même ville, le 23 février 1831, il avait fait ses études au lycée Louis le Grand, avait été quelque temps employé dans la librairie. Sa verve spirituelle commença par s'exercer dans la caricature et dans le journal humoristique. Mais il ne tarda pas à aborder le théâtre, et il n'avait pas vingt-cinq ans quand sa première pièce, *Garde-toi, je me garde* (1855), fut jouée non sans succès au Palais-Royal. Dès lors, M. Meilhac produisit avec une activité remarquable. *Le Petit-fils de Mascarille* (1859) assura sa réputation. Nous ne pouvons pas mentionner ici les innombrables productions dramatiques de M. Meilhac, dont beaucoup furent faites en collaboration. On n'ignore pas que son nom est presque inséparable de celui de M. Ludovic Halévy. C'est avec lui qu'il a écrit quelques-unes de ses pièces les plus célèbres : *la Belle Hélène* (1865), *Barbe bleue* (1866), *la Grande-Duchesse de Gérolstein* (1867), *Froufrou* (1869), *le Roi Candaule* (1873), *Carmen* (1875), *le Petit Duc* (1878). Parmi les pièces pour lesquelles M. Meilhac n'a point eu de collaborateur, nous citerons particulièrement : *La Vertu de Célimène* (1861) et *Fabienne* (1865). L'Académie française avait consacré le talent de M. Meilhac en lui donnant le fauteuil vacant par la mort du spirituel Labiche.

— M. Auguste Lacaussade est mort à Paris, le 29 juillet. Né à l'Ile-Bourbon en 1817, il fut envoyé tout jeune encore à Nantes par ses parents, pour y faire ses études. Il retourna dans son pays en 1834, et, après avoir hésité quelque temps entre le droit et la médecine, il se tourna définitivement vers la littérature, où il débuta par des vers insérés dans la *Revue de Paris*. Élève enthousiaste de Victor Hugo, c'est au maître qu'il dédia son premier recueil, *les Salaziennes* (1839, in-8). Une traduction des *Œuvres complètes d'Ossian* (1842, in-12) lui valut un prix de l'Académie française. A deux reprises secrétaire de Sainte-Beuve, tour à tour rédacteur de la *Revue contemporaine* et directeur de la *Revue européenne*, M. Lacaussade se mêlait, entre temps, de politique, et allait diriger à Vannes un organe démocratique : *la Concorde*. Ses recueils de vers : *Poèmes et paysages* (1852, in-12), et *les Épaves* (1861, in-18), lui obtinrent des prix de l'Académie française. Attaché, en 1860, à la Bibliothèque du Sénat, M. Lacaussade en était devenu bibliothécaire depuis quelques années. Nous citerons encore : *Cri de guerre. Væ victoribus* (1871, in-12); — *Le Siège de Paris* (1871, in-12); — *Poésies. Les Épaves. Le Poète et la Vie. Les Anacréontiques. Études poétiques. Les Autumnales. Poèmes nationaux* (1876, in-8); — *Un Moraliste contemporain* (1895, in-18); — *Stances à Leopardi. Ultima verba* (1895, in-18). Très porté à la mélancolie et même au pessimisme, M. Lacaussade était un admirateur de Leopardi, dont il a publié une adaptation en vers français (1888). Il s'est, enfin, fait l'éditeur de Barbier et de Mme Desbordes-Valmore.

— Un historien éminent, M. le chevalier von Arneth, est mort à la fin de juillet, à Vienne. Alfred von Arneth était né dans la même ville, le 10 juillet 1819. Après avoir achevé son droit, il entra dans l'administration autrichienne. Les fonctions d'archiviste, auxquelles il fut appelé, lui permirent de se livrer aux recherches historiques, suivant l'exemple de son père, membre de l'Académie des sciences de Vienne. Ses travaux sur Stahrem-

berg et le prince Eugène de Savoie attirèrent sur lui l'attention et le firent nommer sous-directeur des archives (1858), dont il devint quelques années après le directeur (1868). Dès 1859, il commençait la publication de ces volumes sur Marie-Thérèse qui ont fini d'asseoir sa réputation et qui ont jeté la lumière sur cette époque. En France, il est plus connu encore par la mise au jour de la correspondance de Marie-Antoinette, à laquelle donnèrent lieu les publications suspectes du fameux Feuillet de Conches. Membre de l'Académie des sciences de Vienne, M. d'Arneth avait aussi l'honneur d'appartenir à notre Institut de France à titre de correspondant étranger. Nous citerons de lui : *Das Leben des kaiserl. Feldmarschalls Grafen Guido Stahremberg (1657-1737)* (Wien, 1853, in-8); — *Prinz Eugen von Savoyen* (Wien, 1858, 3 vol. in-8); — *Maria Theresia und der Hofrath von Greiner* (Wien, 1859, in-8); — *Die Relationen der Botschafter Venedigs über Oesterreich im 18. Jahrhundert*, t. XXII des *Fontes rerum Austriacarum* (Wien, 1863, in-8); — *Maria Theresia's erste Regierungsjahre* (Wien, 1863, in-8); — *Maria Theresia und Marie Antoinette. Ihr Briefwechsel während der Jahre 1770-1780* (Wien, 1865, in-8; 2e édit. augmentée 1866); — *Maria Theresia, Joseph II und Leopold II* (Wien, 1866, in-8); — *Maria Theresia und Joseph II. Ihre Correspondenz sammt Briefen Joseph II an seinem Bruder Leopold* (Wien, 1867, 3 vol. in-8;) — *Marie Antoinette nach ihren Briefen* (Wien, 1867, in-8;) — *Beaumarchais und Sonnenfels* (Wien, 1868, in-8;) — *Maria Theresia nach dem Erbfolgekriege* (Wien, 1869, gr. in-8); — *Joseph II und Katharina von Russland* (Wien, 1869, in-8); — *Johann Christoph Bartenstein und seine Zeit* (Wien, 1871, gr. in-8); — *Zwei Denkschriften der Kaiserin Maria Theresia* (Wien, 1871, gr. in-8); — *Joseph II und Leopold von Toscana. Ihr Briefwechsel* (Wien, 1872, 2 vol. in-8); — *Marie-Antoinette. Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau* (Paris, 1874, 3 vol. in-8, avec M. Geffroy); — *Maria Theresia und der siebenjährige Krieg* (Wien, 1875, 2 vol. in-8); — *Maria Theresia's letzte Regierungszeit* (Wien, 1876-1879, 4 vol. in-8); — *Die Wiener Universität unter Maria Theresia* (Wien, 1879, in-8); — *Briefe der Kaiserin Maria Theresia an ihre Kinder und Freunde* (Wien, 1881, 4 vol. in-8); — *Heinrich Freiherr von Haymerle* (Berlin, 1882, in-8); — *Graf Philipp Cobenzl und seine Memoiren* (Wien, 1885, gr. in-8); — *Maria Theresia* (Leipzig, 1885, in-8); — *Correspondance secrète du comte de Mercy-Argenteau avec Joseph II et le comte de Kaunitz* (Paris, 1891, 2 vol. in-8, avec M. Flammermont) ; — *Aus meinem Leben* (Stuttgart, 1893, 2 vol. in-8); — *Anton Ritter von Schmerling* (Prag, 1895, in-8). — M. d'Arneth a donné, dans les *Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften : Maria Theresia und der Hofrath von Greiner* (t. XXX, 1859, p. 307-378); — dans l'*Archiv für österreichische Geschichte : Bericht des Kurfürsten Friedrich August von Sachsen an Kaiser Leopold I über den Feldzug des Jahres 1696 gegen die Türken* (t. XII, 1854, p. 219-233); — *Hauptbericht des Grafen Philipp Ludwig von Sinzendorft an Kaiser Leopold I nach Beendigung seiner Mission in Frankreich* (t. XIII, 1854, p. 1-70); — *Eigenhändige Correspondenz des Königs Karl III von Spanien, nachmals Kaiser Karl VI, mit dem Obersten Kanzler des Königreiches Böhmen Grafen Johann Wenzel Wratislaw* (t. XVI, 1856, p. 1-224); — *Johann Christoph Bartenstein und seine Zeit* (t. XLVI, 1871, p. 1-214); — *Zwei Denkschriften der Kaiserin Maria Theresia* (t. XLVII, 1871, p. 267-354); — *Graf Philipp Cobenzl und seine Memoiren* (t. LXVII, 1886, p. 1-182).

— L'érudition et la science espagnoles viennent de faire une grande per- dans la personne de Dom Francisco Xavier Simonet, professeur d'arabe l'Université de Grenade, décédé à Madrid, le 9 juillet dernier, dans soixante-huitième année. Il était né à Malaga en 1829. Les écrits qu'il a

bliés lui ont acquis une réputation qui a dépassé de beaucoup les limites de l'Espagne. Nous citerons seulement : Un martyrologe espagnol des années 1040-1060, composé originairement en arabe, traduit en latin par l'éditeur, avec annotations espagnoles (Madrid, 1875, dans le t. V de l'ancienne *Ciudad de Dios* de M. Orti y Lara). Ce document est d'un intérêt considérable pour l'hagiographie espagnole ; — *Glosario de las voces ibericas y latinas usadas entre los Mozarabes* (Madrid, 1889, in-4) ; — *Tercero concilio Toledano* (Madrid, 1891), édition polyglotte de ce concile, qui a fondé l'unité catholique de l'Espagne. Il laisse, en outre, manuscrite et inachevée, une Histoire des Mozarabes d'Espagne, à laquelle il tenait beaucoup. Nous ignorons si elle sera imprimée, mais nous le désirons vivement en raison des renseignements de tout genre et peu connus qui y sont consignés.

— L'Espagne fait une autre perte considérable en la personne de D. José DE LETAMENDI, mort le 6 juillet, à soixante-neuf ans. De bonne heure orphelin de père, il dut, en même temps qu'il suivait les cours de l'Université, donner des leçons pour soutenir ses jeunes frères. En 1857, il obtint la chaire d'anatomie à l'Université de Barcelone. De Barcelone il passa à Madrid, où il donna des cours de pathologie générale, et où il fut doyen de la Faculté de médecine. Ses cours fort suivis et ses ouvrages fort appréciés, parmi lesquels on cite le *Curso de patologia general*, lui obtinrent un fauteuil à l'Académie espagnole de médecine. Il faisait en même temps partie du conseil de santé, et pendant quelques années (1886) du Sénat, où il représentait la province de Tarragone. Esprit souple et brillant, D. José de Letamendi ne s'est pas confiné dans ses études médicales. Musicien, il a pris part au débat entre wagnériens et antiwagnériens, et a composé lui-même plusieurs morceaux, entre autres un *Dies irae* et une méditation pour piano : *El bien perdido*, qui obtint un succès considérable en 1886. Peintre, il a employé son pinceau au service des études médicales, et des tableaux anatomiques envoyés à l'exposition universelle de 1867 attirèrent les éloges de Nélaton et de Tardieu. Au point de vue littéraire, il a fait d'assez nombreuses publications. Rappelons enfin *la Vanguardia dinastica*, journal politique que le savant dirigea pendant quelques années.

— On annonce encore la mort : de M. Georges BERTAL, chroniqueur dramatique au *Rappel*, mort le 27 juillet ; — de M. Zéphyrin BLANCHARD, chanoine titulaire et vicaire général honoraire du diocèse de Gap, ancien supérieur du grand séminaire de ce diocèse, auteur d'une *Vie de Mgr d'Arbaud* et de divers opuscules, mort à quatre-vingt-cinq ans, le 28 juillet ; — du docteur Félix BOUREAU, médecin de l'hospice Saint-Lazare, mort à Marray (Indre-et-Loire), à soixante et onze ans, le 30 juillet ; — du docteur CADE, praticien estimé et lettré distingué, mort à cinquante-quatre ans, le 11 juillet ; — du docteur COMME, médecin en chef de la marine, mort à cinquante-quatre ans, le 4 août, à Brest ; — de M. Eutrope DUPON, qui, après avoir professé dans un séminaire, s'était jeté dans la politique radicale et dirigeait *le Peuple* de Saintes, mort le 9 juillet, dans sa soixante-quinzième année ; — du docteur DEBROU, ancien chirurgien en chef de l'hôtel-Dieu d'Orléans, membre correspondant de l'Académie de médecine, mort le 9 juillet, à quatre-vingt-quatre ans, à la Ferté Saint-Aubin (Loiret) ; — du docteur HANTRAYE, mort à cinquante-neuf ans, le 9 juillet, à Saint-Hilaire du Harcouet, près d'Avranches ; — de M. Abel HOULBRAT, ingénieur de l'École centrale, mort à soixante-cinq ans, le 3 juillet ; — de M. Adrien HUARD, avocat à la cour d'appel de Paris, qui s'était fait une spécialité des matières de propriété littéraire et industrielle, dont nous devons citer : *Répertoire de législation et de jurisprudence en matière de brevets d'invention* (1863, in-18, nouv. édit., 1885) ; *Réper-*

toire de législation, de doctrine et de jurisprudence en matière de marques de fabrique (1865, in-18); *Répertoire de législation, de doctrine et de jurisprudence en matière de propriété littéraire et artistique* (1891, in-8), mort à soixante-six ans; — de M. HUBERT, fondateur de *la Chaîne d'union*, l'un des organes du parti maçonnique, mort le 10 juillet; — de M. le marquis DE LA JONQUIÈRE, membre de la Société des agriculteurs de France, mort le 29 juillet; — de M. le comte DE LUDRE, écrivain distingué, auteur du *Journal d'un ouvrier* et d'une remarquable *Histoire d'une famille de chevalerie lorraine* en 2 vol. (1894), mort le 4 mai, à soixante-sept ans; — du docteur MICHEL, mort le 20 juillet, à Firminy, à trente ans; — de M. l'abbé Z. PEISSON, ancien vicaire à Saint-Thomas d'Aquin, fondateur de la *Revue des religions*, et qui laisse entre autres ouvrages une *Histoire des religions de l'Extrême-Orient* (Amiens, 1888, in-8), mort à cinquante-quatre ans, le 1er juillet, à Lescure (Lozère); — de M. Gustave PETITPIERRE-PELLION, ingénieur civil des mines, pendant plusieurs années secrétaire de l'Association de la presse scientifique, auteur de recherches sur Haïti, mort en juillet, à Haïti; — de M. l'abbé PIAU, supérieur du grand séminaire de Chartres, mort à cinquante-cinq ans, dans cette ville, en juin; — de M. l'abbé RIVIÉ, curé de Saint-François-Xavier, astronome distingué, mort le 1er juillet; — du docteur THOLOZAN, ancien professeur au Val-de-Grâce, médecin du Schah de Perse, membre correspondant de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine, mort à soixante-dix-sept ans, à Téhéran; — de M. TROLLEY DE ROCQUES, mort à soixante-neuf ans, en juillet.

— A l'étranger, l'on annonce la mort : de M. Friedrich ALTHAUS, littérateur anglais, professeur de littérature allemande à l'University College, qui laisse de nombreux ouvrages, notamment des vies de Nelson et de lord Beaconsfield, et une correspondance avec Humboldt, mort à soixante-huit ans, vers la mi-juillet; — de M. Adam ASRNYK, poète polonais distingué, mort à cinquante-neuf ans, à Cracovie; — de Don Lázaro BARDÓN Y GOMEZ, le savant helléniste espagnol, professeur de l'Université centrale de Madrid, dont il fut recteur, mort à quatre-vingts ans, le 9 juin, à Collano Mediano (province de Ségovie); — de M. Oscar BOER, connu par ses recherches bactériologiques, mort à Berlin, le 11 juillet, âgé de cinquante ans; — de M. Jürgen BONA MEYER, professeur de philosophie à l'Université de Bonn, où il est mort le 22 juin; — de miss Juliet CORSON, qui laisse divers traités sur la cuisine et sur la tenue du ménage, et qui collabora, entre autres recueils, à *The national quarterly review*, morte le 18 juin, à New-York; — de M. Théophile DROZ, professeur de français au Polytechnicum de Zurich, mort en juillet; — de M. Eduard VON ENGERTH, longtemps directeur des musées impériaux de Vienne, mort le 30 juillet; — de M. Emil FIEK, botaniste, mort le 21 juin, à Kunnersdorf; — de M. Eulogios GEORGIEV, qui a profité d'une immense fortune pour aider à la fondation en Roumanie d'une Université et de divers établissements d'instruction, mort en juillet, à Bucarest; — de M. Lewin GOLDSCHMIDT, professeur de droit commercial à l'Université de Berlin, mort âgé de soixante-neuf ans, le 16 juillet, à Wilhemshöhe; — de Don Carlos GODÓ, fondateur de *la Vanguardia* de Barcelone, mort dans les premiers jours de juillet, à Teya; — de M. Conrad HERMANN, professeur de philosophie à l'Université de Leipzig, mort le 15 juillet, âgé de soixante-dix-huit ans, à Klosterlausnitz; — du R. P. HEWITT, fondateur des missionnaires de Saint-Paul, mort dans sa soixante-dix-septième année, le 4 juillet, à New-York; — de miss J. INGELOW, romancière anglaise, morte le 22 juillet; — de M. Carlo JONHAND, dramaturge, auteur d'une biographie de Schiller, mort le 30 juin, âgé de soixante-treize ans, à Florence;

— de M. Joh. Stanisl. Kubary, explorateur, connu particulièrement par ses voyages aux îles Tonga et Samoa, mort en décembre dernier, dans la Nouvelle-Bretagne; — du chevalier Johann Derch, professeur de médecine à l'Université de Vienne, mort à quatre-vingt-quatre ans, le 7 juillet; — de M. Jakob Leyser, gœthiste, mort à soixante-sept ans, à Spire; — de M. Wilhelm Marmès, professeur de pharmacologie, mort le 26 juin, âgé de soixante-cinq ans, à Gœttingue; — de M. Jul. Nathan, philosophe, mort à quarante-deux ans, le 4 juillet, à Berlin; — de M. Eugen Obermayer, écrivain d'art, mort à soixante-dix-huit ans, le 8 juillet, à Vienne; — de M. P.-C. Plugge, professeur de pharmacologie à Groningue, mort à cinquante ans, en juin, à Buitenzorg (Java); — de M. Wilhelm Preyer, physiologiste, mort le 15 juin, à cinquante-six ans, à Wiesbaden; — de M. Leo Pribyl, connu par des travaux d'économie forestière, mort à quarante-neuf ans, le 10 juillet, à Vienne; — de M. Fr. von Rziha, professeur de science des chemins de fer, mort le 23 juin, âgé de soixante-sept ans, à Vienne; — de M. Karl Schultz, chimiste, mort à soixante-dix ans, le 27 mai, à New-York; — de M. Herman Semmig, professeur de littérature et d'histoire françaises à Leipzig, qui s'est particulièrement occupé de l'histoire de la littérature et de la civilisation françaises en Suisse, mort le 22 juin, âgé de soixante-dix-sept ans; — de M. Vladimir Sherwood, membre de l'Académie des beaux-arts, à Moscou, mort âgé de soixante-quatre ans, à la fin de juillet; — de sir John Skelton, qui s'est spécialement occupé de la réhabilitation de Marie Stuart, mort à Londres, le 20 juillet; — de M. Joh. Japetus Steenstrup, astronome et anthropologiste danois, mort le 20 juin, âgé de quatre-vingt-cinq ans, à Copenhague; — de M. Struck, professeur de science politique à l'Université de Greifswald, mort à quarante ans, le 7 juillet; — du chevalier Ludwig Trost, archiviste et historien, mort le 23 juin, à Munich, âgé de soixante ans; — de M. Alfred Trumble, éditeur de la revue artistique *The Collector*, et auteur de divers ouvrages, mort le 16 juin, à New-York; — du docteur Johan Winkler, conservateur du musée Taylor à Haarlem, dont nous citerons particulièrement un volume sur les anciens Pays-Bas (*oud Nederland*, Haarlem, 1888, in-8), mort à soixante-quinze ans, dans cette ville, le 29 juillet.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 2 juillet, M. Clermont-Ganneau a présenté un fragment d'inscription phénicienne trouvée à Tyr et entrée au musée du Louvre; M. Dieulafoy a communiqué un travail qui fait suite à son étude sur le Château-Gaillard et l'évolution de la poliorcétique au XIIIe siècle et qui est relatif à la bataille de Muret (1213). — Le 9, M. Dieulafoy a communiqué en seconde lecture le mémoire indiqué ci-dessus; M. Clermont-Ganneau a fait une communication sur la présence des Samaritains à Jabneh en Palestine et sur le stratège nabatéen Makebos, battu par Hérodote le Grand; le même savant a lu ensuite un mémoire de M. J. Rouvier, de Beyrouth, sur les monnaies frappées vers le milieu du IVe siècle à Sidon par les satrapes de Phénicie; M. S. Reinach a présenté la photographie d'un groupe en marbre, provenant d'Athènes et représentant une Aphrodite drapée, en compagnie d'un Eros. — Le 16, M. Ducroquet, agriculteur en Tunisie, a adressé la copie d'une inscription romaine découverte à Oudra; M. Héron de Villefosse a lu une lettre du R. P. Delattre contenant une inscription trouvée dans les ruines de l'antique Thibaris par le P. Heurtebise; M. Clermont-Ganneau a achevé la lecture du mémoire de M. J. Rouvier sur les monnaies frappées à Sidon, et communiqué ensuite une étude sur les gouverneurs romains de la province d'Arabie. — Le 23, M. Botto, directeur du

musée archéologique de Faro (Portugal), a envoyé le dessin d'une inscription hébraïque trouvée dans les sablières aux environs de Faro; M. le marquis de Vogüé a communiqué l'estampage d'une inscription nabatéenne relevée à Bosra par le R. P. Séjourné; M. Th. Reinach a commenté une inscription récemment découverte à Delphes, qui révèle l'existence d'un nouveau roi de Bithynie, Nicomède III, mari de la reine Laodice de Cappadoce, fille de Mithridate V; M. L. Delisle a lu une notice sur un psautier du XIIIe siècle, appartenant au comte de Crawford; M. E. Bertaux a commencé la lecture d'un travail sur *Castel del Monte et les architectes français de l'empereur Frédéric II.*

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 3 juillet, M. Wisner a terminé la lecture de son mémoire sur *la Régence et le système de Law.* — Le 10, M. M. Block a lu une notice sur la vie et les ouvrages de M. Erwin Nasse, correspondant de l'Académie; M. A. Leroy-Beaulieu a lu son mémoire sur les *Transformations sociales de la Russie contemporaine;* M. Lefèvre-Pontalis a fait une lecture sur les dernières élections en Hongrie. — Le 17 et le 24, M. G. Picot a lu un rapport sur un ouvrage de M. Ch. Benoist intitulé *la Crise de l'État moderne; de l'organisation du suffrage universel.* — Le 31, la séance a été levée en signe de deuil à l'occasion de la mort de M. Vacherot.

Concours et prix. — *Académie française.* — Prix Vitet à M. Pouvillon; prix Alfred Née (5,000 fr.) à M. Mistral, pour son poème *le Rhône;* prix Toirac (4,000 fr.) à M. Brieux, pour sa pièce *l'Évasion;* prix Lambert (1,000 fr.) à M. René de Pont-Jest et (600 fr.) à M. Casale; prix Monbinne (3,000 fr.) à M. Godefroy (2,000 fr.), à M. J. Prior (500 fr.) et à M. d'Hervilly (500 fr.); prix Botta (3,000 fr.) à M. Roujou (1,000 fr.), à M. Estaunié (1,000 fr.), à M. Anzias (500 fr.), à M. Fierens-Gevaert (500 fr.); prix de Jouy (1,500 fr.) à MM. Peyrebrune, Guiraud et de Rouvre (500 fr. chacun); prix Berger (12,000 fr.) à M. A. Duquet, pour son *Histoire du siège de Paris (1870)*; prix Montyon : 2,000 fr. à M. l'abbé A. Favier, pour son ouvrage intitulé *Péking;* 1,500 fr. à Mme Th. Bentzon, pour *les Américaines chez elles;* 1,000 fr. à M. Félix Dubois, pour *Tombouctou la mystérieuse;* à M. Masson-Forestier, pour *les Remords d'un avocat;* à M. le marquis de Sassenay, pour *les Derniers Mois de Murat;* à M. Georges de Lys, pour *Officier et soldat;* à M. Philippe Heuzey, pour les *Actes de Diotime;* 500 fr. à M. J. Sigaux, pour *Au printemps de la vie;* à M. E. Cealis, pour *De Sousse à Gafsa*; à M. H. Lion, pour *la Tragédie et les théories dramatiques de Voltaire;* à M. Marmottan, pour *le Royaume d'Étrurie (1801-1807);* à M. E. Thiaudière, pour *la Soif du juste;* à M. l'abbé Cerf, pour *le Livre d'or du diocèse de Reims (1870-1871)*; à M. G. Weill, pour *l'École saint-simonienne;* à M. E. d'Eichtal, pour *Alexis de Tocqueville;* à M. A. Cim, pour *Grand'mère et petit-fils;* à M. H. Lapauze, pour *De Paris au Volga;* à M. Ch. Diguet, pour *Nos Amis. Les Bêtes;* à M. l'abbé Schall, *Adolphe Baudon (1819-1888)*; à M. Bittard des Portes, pour *l'Armée de Condé;* à M. A. Marguillier, pour *A travers le Salzkammergut;* à MM. A. Rey et L. Féron, pour l'*Histoire du corps des gardiens de la paix;* à Mlle J.-P. Ferrier, pour *Ninette Buraton;* à M. E. Foa, pour *Du Cap au lac Nyassa;* à M. J. Ajalbert, pour *l'Auvergne;* à M. J. Kout, pour *la Hongrie littéraire et scientifique;* à M. A. Poizat, pour *Airla des Saints.* Prix Sobrier Arnoud (2,000 fr.), partagé entre M. E. Legouis, pour *la Jeunesse de William Wodsworth (1771-1798), Étude sur le prélude;* et M. G. Capus, pour *A travers la Bosnie et l'Herzégovine.* Prix Narcisse Michaut (2,000 fr.), partagé entre M. E. Bourgeois, pour *le Grand siècle,* et M. P. Guiraud, pour *Fustel de Coulanges.* Prix Furtado (1,000 fr.) à

M. L. d'Artige du Fournet, pour le *Journal d'un commandant de « la Comète. » Chine. Siam. Japon.*

Académie des sciences morales et politiques. — Prix Rossi (4,000 fr.), à décerner en 1900. Sujet : « Des Changements survenus au XIXe siècle dans les conditions de la navigation et de l'industrie des transports maritimes. » — Prix du Budget (2,000 fr.), à décerner en 1901. Sujet : « Étude des relations commerciales de la France et de l'Angleterre depuis Henri IV jusqu'à la Révolution française et appréciation de leurs conséquences économiques. » — Prix Léon Faucher (3,000 fr.), à décerner en 1901. Sujet : « De la Situation présente et de l'avenir de la grande, de la moyenne et de la petite propriété en France. » — Prix du Budget (2,000 fr.), à décerner en 1900. Sujet : « La Recherche de la paternité. » — Prix Bordin (2,500 fr.), à décerner en 1901. Sujet : « Des Méthodes applicables à l'étude des faits sociaux. » — Prix Saintour (3,000 fr.), à décerner en 1901. Sujet : « Rechercher quels obstacles a pu rencontrer en France, depuis le commencement de ce siècle, le développement de l'esprit d'initiative et de l'effort personnel dans les habitudes sociales, le système d'éducation et de législation. » — Prix Halphen (2,000 fr.), décerné à M. E. Petit, pour *Autour de l'éducation populaire* et divers autres travaux sur le même sujet; 500 fr. à M. F. Lechantre, pour son *Cours complet d'instruction morale et civique* et son *Résumé d'instruction civique.*

Livres a l'index. — Par décret du 2 juillet, la Congrégation de l'Index a condamné et proscrit les ouvrages suivants : M. Diaz Rodriguez : *Sensaciones de viaje* (Paris, Garnier Hermanos, 1896); — *Historia general de la masoneria desde los tiempos mas remotos hasta nuestra época*, por Danton G. ***, con un prólogo por el eminente escritor Don Emilio Castelar (Barcelona, Garcia, D. Jaime Seix y Compania, 1882). — *Der Zukunftsstaat.* Ein Trostbüchlein von Canonicus Dr. A. Rohling (St. Polten 1894. Pressvereinsdruckerei). — *Civitas futura. Libellus consolatorius*, auctore A. Rohling. *S. Hippolyti 1894, typis et sumptibus Societatis typographicae* (*Francisci Chamra*). — David L. G., auctor operis *Le Clergé canadien, sa Mission, son Œuvre* (*Montréal, 1896*), prohib. Decr. S. Off. Fer. IV. 9 Decembris 1896, laudabiliter se subjecit, et opus reprobavit.

Marguerite de Valois. — Notre collaborateur M. Ph. Tamizey de Larroque nous donne une série de *Lettres inédites de Marguerite de Valois à Pomponne de Bellièvre* (Extrait des *Annales du Midi*, t. IX, 1897; Toulouse, E. Privat, in-8 de 38 p.). Si l'usage en existait encore, on aurait pu mettre en sous-titre : Soucis et tristesses d'une grande dame. Qui reconnaîtrait en effet la joyeuse reine Margot dans ces lettres où se révèlent tous les embarras d'argent, toutes les peines de sa situation? N'est-elle pas obligée de paraître joyeuse, enchantée, quand un témoin oculaire nous rapporte qu'il ne vit jamais « visage plus lavé de larmes ni yeux plus rougis de pleurs » (p. 35)? Elle parle du « contentement » où elle est avec le roi son mari (p. 36). Plaçons en regard cette épître à Bellièvre où elle dit : « Puisque ma vie est resduite à la condition de cele des esclaves, j'obéiré à la forse et à la puissance à quoi je ne puis ressister » (p. 21). Qu'on ne croie pas qu'elle perde au milieu de tout cela le petit mot pour rire : « Dieu veuille que se soit le plus grand annui que la roine ma mere ait de cete anée! Je croi que sa rate ne lui an anflera point » (p. 23). Mais ce n'est là qu'un éclair. Elle ne parle au fond que de guerres, que de manque d'argent, que de rhumes, que de ces fléaux du prince et du peuple qu'on appelle les courtisans, — voir sa pointe contre Matignon, « un dangereux et fin Normand » (p. 33, n. 1). Comme elle les juge avec finesse et sévérité ceux qui ont toujours « anvie de nous remestre à la gaire » (p. 31)! Voilà bien des ombres dans le sédui-

sant tableau que l'histoire et la légende nons ont laissé de Marguerite. *Sunt lacrymae rerum!* Rois et reines le savent mieux que personne, et l'épouse de Henri IV l'exprime avec une telle vigueur de style qu'elle a mérité d'être appelée la Sévigné du XVIe siècle.

Les Prédicateurs du XVIe siècle. — M. Armand Gasté, le savant professeur de littérature française à la Faculté des lettres de l'Université de Caen, a essayé de restituer en français du commencement du XVIe siècle les sermons de *Michel Menot* (Caen, H. Delesques, in-8 de 71 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen pour 1897*), une sorte de P. Ollivier de ce temps-là! Rien n'est plus curieux ni mieux fait, car l'auteur a pris soin, avec toute l'intelligence d'un érudit, de distinguer les passages en langue vulgaire dans le texte primitif et il a bien choisi les deux sujets qu'il a traités : le sermon sur l'enfant prodigue et le sermon sur la Madeleine. Ce qui ajoute surtout un prix inestimable à ces harangues enflammées, ce sont les commentaires fort savants et fort ingénieux de M. Gasté. Il nous indique d'abord comment ont été recueillis ces sermons, il ne craint pas d'en rechercher le modèle dans Vincent Ferrier et de critiquer le mauvais goût de Menot, mais surtout il dégage la langue de ces orateurs sacrés dont on a voulu faire des latinisants de bas étage et qui ont parlé la langue populaire, avec addition parfois de latin et de jeux de mots, mais avec une verve qui fait lire et relire la brochure de M. Gasté, comme celle d'un maître qui sait, comme aux siècles passés, à l'angevine, dans le banc de l'œuvre de Notre-Dame Viroise, savourer la faconde du prédicateur, s'esbaudir aux bons endroits et, d'une lèvre méprisante, souligner les autres.

Concours d'affiches. — Cette année, un des grands journaux quotidiens a ouvert un concours d'affiches, et, pour en perpétuer le souvenir, il consacre une série de fascicules à la reproduction des projets exposés. *Les Affiches illustrées*, concours organisé par le journal *l'Éclair*, introduction de G. Montorgueil (Paris, aux bureaux de l'*Éclair*, gr. in-8 de 2 p. et 8 pl. Prix : 2 fr.), prendront certainement place parmi les collections déjà formées avec les Chéret, les Willette, etc., etc. Ce qu'il faut noter dans le premier fascicule, c'est la recherche de l'étrange. Il fallait attirer l'attention. Et pas un des artistes n'a eu une idée simple. Presque tous les concurrents se sont inspirés du titre : et l'éclair fend la nue et autre chose encore, sous toutes ses formes. Seul M. Prinet a fait un croquis populaire : un gamin se précipite, sa feuille à la main, et le chien aboie, tandis que le bourgeois et son épouse passent indifférents. Heurts de tons et de dessin, le projet de M. Motet. Tout à la noire, M. Charles Blondel. Compliqué, M. H. Royet; petites dames plus ou moins extraordinaires ont été pourtraicturées par MM. Max Delastre, G. Lefèvre et G. Heinrich. En fait de dames, le projet de M. Mangin sur la couverture est le meilleur. En tête trois mots très simples, et d'autant plus goûtés, de M. Montorgueil.

Paris. — *Auguste Daubrée*, qui est mort le 29 mai 1896 (Cf. *Polyb.*, t. LXXVI, p. 536), était en France, selon l'expression de M. Joseph Bertrand, « le représentant le plus autorisé de la géologie. » Par le soin pieux de ses enfants vient d'être publié (Mâcon, imp. Protat frères, in-8 de 104 p.) un recueil qui contient la reproduction des discours prononcés à ses obsèques, le procès-verbal de la séance de l'Académie des sciences, où sa mort a été annoncée, l'article que lui a consacré M. Bertrand dans le *Journal des savants*, la liste des titres et fonctions du regretté savant et enfin une excellente bibliographie par ordre chronologique, dressée par les soins de M. Stéphane Malloizel, sous-bibliothécaire au Muséum, et qui à elle seule remplit plus de cinquante pages.

— Le R. P. Marie-Antoine dédie « aux familles de nos victimes de la charité » une brochure où il rappelle les enseignements que nous donne ce terrible incendie du Bazar de la Charité : *Regardons le ciel! la grande catastrophe* (Paris et Poitiers, H. Oudin, in-8 de 30 p.). Ces enseignements sont : la préparation à la mort, l'esprit de sacrifice, la pensée de l'éternité, le mépris du monde, l'acceptation de la souffrance, enfin l'union des cœurs. N'oublions pas de dire que la brochure se vend au profit des œuvres de charité.

— Ceux de nos lecteurs que préoccupe *la Question de la langue internationale*, agitée avec tant d'insistance depuis plusieurs années, ne liront pas sans intérêt ni sans profit l'habile plaidoyer que M. Gaston Moch consacre à l'Esperanto (Extrait de la *Revue internationale de sociologie*. Paris, Giard et Brière, in-8 de 53 p.).

— Nous avons déjà parlé de *l'Anneau de César*, de M. Alfred Rambaud, quand cet ouvrage, magnifiquement illustré, a paru sous le format grand in-8. Aujourd'hui nous avons à signaler l'édition in-12 (Paris, Hetzel, 2 vol. in-18 de 333 et 338 p., illustré. Prix : 6 fr.). L'auteur a retracé d'une façon éloquente les dernières luttes de l'indépendance gauloise contre Rome conquérante. Sous la forme du roman, ces pages très patriotiques font revivre d'une façon intense une époque héroïque et malheureuse qui rappelle à divers égards les affres de la guerre franco-allemande. En somme, c'est le récit fait, par un soldat de Vercingétorix, des projets, des espérances et des désespoirs d'un peuple vaincu, malgré sa bravoure, autant par ses divisions intestines que par l'organisation supérieure des légions de César.

Bourgogne. — Le tome XXIV de la nouvelle série des *Mémoires de la Société éduenne* qui vient de paraître (Autun, imp. Dejussieu, in-8 de xxx-469 p. avec une planche) contient les travaux ci-après : *Fouilles du Beuvray en 1894*, par M. J.-G. Bulliot ; — *Note sur le sceau de la collégiale de Saint-Georges de Chalon-sur-Saône, trouvé à Saint-Denis-de-Vaux*, par M. l'abbé A. Martinet ; — *Note sur le droit d'usage dans la forêt de Planoise, accordé aux habitants de L'Abergement de la Porcheresse, par les ducs Hugues IV et Eudes IV en 1231 et 1325*, par M. A. de Charmasse ; — *François de la Chaise et les Origines du Creusot*, par M. A. de Monard ; — *L'Abbé Charles Doret*, notice biographique, par M. J.-G. Bulliot ; — *Jean-Louis Gouttes, évêque constitutionnel du département de Saône-et-Loire, et le Culte catholique à Autun pendant la Révolution* (suite), par M. A. de Charmasse ; — *Correspondance du maréchal de Brézé, 1632-1649* (suite et fin), par M. P. Montarlot ; — *Notes historiques sur la fabrique de dentelles à la main établie au Creusot, 1844-1866*, par M. F. Courtois ; — *Les Monastères de la Visitation Sainte-Marie dans le diocèse d'Autun* (suite et fin), par M. l'abbé L.-C. Berry ; — *Georges de Champeaux, conservateur des collections d'histoire naturelle de la Société éduenne*, notice biographique, par M. J.-G. Bulliot.

Bretagne. — La vaste publication que notre savant collaborateur M. René Kerviler a entreprise avec tant de courage et qu'il dirige avec tant de zèle, le *Répertoire général de biobibliographie bretonne*, se poursuit avec régularité. Le vingt-cinquième fascicule (Rennes, J. Plihon et L. Hervé, in-8) s'étend de Clérec jusqu'à Coëtmohan, et termine le neuvième volume, dont il comprend les pages 321-477. Parmi les articles les plus intéressants du nouveau fascicule, nous noterons les suivants : Clisson (bibliographie et iconographie du connétable) ; Coat (le poète-ouvrier Vincent) ; Coëtivy, Coëtlogon, du Coëtlosquet (Cf. notamment la notice sur l'évêque de Limoges de 1731 à 1738, et celle du député de la Moselle à l'Assemblée législative de 1849). Dans la notice sur Louis-Philippe de Coëtlogon (p. 430-431),

le tréma n'est-il pas mis à tort dans les vers cités de la *Gazette de Robinet* et du *Nouveau Siècle de Louis XIV?* La mesure semble exiger une prononciation *Cotlogon* ou probablement *Cologon*, comme dans *la Muse historique.*

-- La brochure de M. le comte A. de Bremond d'Ars : *Les Anciennes Cloches de paroisse et leurs inscriptions. Bénédiction des cloches de la paroisse Saint-Pierre de Riec, le 20 avril 1897.* Extrait du tome XXIV du *Bulletin de la Société archéologique du Finistère* (Quimper, imp. Ch. Cotonnec, gr. in-8 de 15 p.), est également intéressante comme page d'histoire ecclésiastique contemporaine et comme recueil d'inscriptions des vieilles cloches fondues en 1678 et en 1781, inscriptions accompagnées d'excellents renseignements biographico-généalogiques relatifs à Alain de Guer, marquis de Pontcallec, comte de la Porte-Neuve, baron de Riec, « père » de la cloche de 1678, alors recteur de Riec et Moëlan et chanoine de Saint-Pierre de Vannes, ce qui ne l'empêchait pas de résider dans son château de la Porte-Neuve présentement occupé par l'auteur de la brochure.

— M. E. Ducrest de Villeneuve publie une très curieuse étude sur *la Révolte des paysans de Cornouaille* (1675) *et l'assassinat du marquis de Montgaillard* (Saint-Brieuc, René Prud'homme, gr. in-8 de 27 p.). L'auteur ajoute beaucoup à ce que MM. Luzel et Tempier nous avaient appris sur quelques incidents de l'affaire. Dans des liasses de procédure de la cour de Carhaix conservées aux archives du Finistère, M. D. de Villeneuve a trouvé toutes les informations faites à la suite de l'assassinat du marquis de Montgaillard à Carhaix le 12 septembre 1675; il a pu, grâce à ces documents, reconstituer entièrement ce tragique événement; il a pu aussi fournir des renseignements précis sur la brutale répression de certains agents du duc de Chaulnes et sur les tentatives de pacification du marquis de Nevet.

Comtat-Venaissin. — M. J. Marchand, dans sa curieuse notice historique sur *la Faculté des arts de l'Université d'Avignon* (Paris, Picard, in-8 de 60 p., expose les origines de l'Université et son histoire jusqu'au xvie siècle. Ensuite il traite de la collation des grades dans la Faculté des arts et du collège des jésuites; de l'enseignement philosophique à l'Université; de la restauration de la Faculté des arts et des statuts de 1675; de la Faculté des arts depuis sa rénovation jusqu'à la suppression de l'Université. Enfin il donne le texte inédit des statuts de 1675; la liste chronologique des professeurs de philosophie de l'Université depuis 1666; la formule des lettres de maître ès arts (1753).

Dauphiné. — M. Rey, inspecteur d'académie, a mis en souscription, au prix de 5 fr., à la librairie Gratier, à Grenoble : *L'Ancien Royaume de Cottius et la province des Alpes Cottiennes de César à Dioclétien.* Cet ouvrage, qui ne sera tiré qu'à 100 exemplaires, dans le format in-8, comprendra de très nombreuses inscriptions et trois cartes.

Franche-Comté. — M. H. Libois a extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* le travail qu'il a rédigé sur *l'Instruction primaire dans le département du Jura pendant la Révolution* (Lons-le-Saunier, imp. L. Déclume, in-8 de 207 p.). M. Libois résume dans les termes suivants l'objet précis de sa brochure : « Les essais d'organisation de l'instruction primaire tentés sous la Révolution sont l'œuvre de la Convention nationale, qui, en moins de deux années, du 29 frimaire an II au 3 brumaire an IV, rendit trois décrets sur ce sujet. C'est l'application de ces décrets dans le département du Jura que nous allons étudier d'après les documents déposés aux archives départementales. » Les nombreuses pièces analysées ou reproduites souvent d'une façon littérale par M. Libois ont un réel intérêt. L'ensemble répand un jour particulier sur les tâtonnements des premiers temps et fait connaî-

tre la distribution des écoles primaires dans les districts de Lons-le-Saunier, Arbois, Poligny, Saint-Claude et Dole. On remarquera aussi les principes parfois étranges en vertu desquels les instituteurs et les institutrices étaient rétribués, notamment dans le district d'Arbois. Les pages 178 à 187 sont relatives aux mesures prises par le jury d'instruction contre divers instituteurs plus ou moins réfractaires aux idées révolutionnaires. Très bonne contribution, bien documentée, à l'histoire de l'enseignement.

— Signalons la notice par laquelle l'érudit M. Émile Longin retrace l'histoire de l'ancienne *Confrérie de Saint-Martin à Montagney* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 31 p.). Les guerres du XVIIe siècle, qui aboutirent à la réunion définitive de la Franche-Comté à la France, suspendirent, en quelque sorte, l'existence de cette confrérie, mais les statuts dressés le 4 juillet 1689, une fois l'ordre rétabli et la sécurité générale assurée, rendirent bien vite la vie à cette association religieuse qui s'est perpétuée jusqu'aux temps présents, en dépit des mauvais jours de la Révolution. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, son but moral était assez étendu; aujourd'hui la confrérie « n'est plus guère qu'une association de prières pour les âmes des trépassés. » L'opuscule se termine par la liste des bâtonniers de la confrérie de Saint-Martin, dont l'auteur a été l'avant-dernier en exercice (1896-1897). Les observations et les conseils par lesquels M. Longin termine son travail sont excellents, et nous souhaiterions qu'ils fussent entendus.

Guyenne et Gascogne. — M. Félix Frank publie une curieuse brochure dont le titre, un peu long, résume si bien tout le travail, que nous n'aurons rien, après cela, à en dire d'utile : *Dernier voyage de la reine de Navarre Marguerite d'Angoulême, sœur de François Ier, avec sa fille Jeanne d'Albret, aux bains de Cauterets* (1549); *Épîtres en vers inconnues des historiens de ces princesses et des éditeurs de leurs œuvres. Étude critique et historique d'après des textes inédits et des recherches nouvelles, suivie d'un appendice sur le vieux Cauterets, ses thermes et leurs transformations* (Toulouse, Ed. Privat; Paris, Lechevalier, gr. in-8 de 112 p.). La brochure mérite d'être emportée et lue à Cauterets, aux bords enchanteurs de ce même gave auprès duquel le séjour de Marguerite reste à jamais mémorable.

— M. Adrien Lavergne nous donne une intéressante notice sur *Peyrusse-Grande, Peyrusse-Vieille et Mouchan* (Gers) (Toulouse, imp. Chauvin, gr. in-8. Extrait du *Bulletin de la Société archéologique du midi de la France*). Le savant archéologue décrit avec une netteté parfaite les trois remarquables édifices religieux; il les considère ainsi que toutes les autres églises à chevet plat comme des copies des temples païens. La brochure est ornée de deux dessins qui représentent la Montjoie de Roquebrune et l'église de Peyrusse-Grande.

— M. le vicomte Pierre de Pelleport-Burète, dont le nom revient souvent dans cette chronique, a donné à la *Revue catholique de Bordeaux* puis a fait tirer à part le solide rapport présenté par lui au congrès national catholique tenu à Reims l'an dernier, dans lequel il traite *De la nécessité de fonder des comités catholiques* (Bordeaux, imp. Demachy, Pech et Cie, in-8 de 15 p.). Il conviendrait que les catholiques fissent passer dans la pratique les excellents conseils donnés par le président de l'Union catholique de la Gironde.

— On lira avec beaucoup de profit la savante étude de M. Eugène Camoreyt sur *la Ville des Sotiates* (Auch, imp. Th. Bauquet, in-8 de 150 p. avec vignettes et cartes). Répondant à une dissertation de feu le docte abbé Breuils, qui avait cherché à prouver que la ville des Sotiates est représentée par la ville de Sos (Lot-et-Garonne), le conservateur du musée de Lectoure s'applique à établir que c'est cette dernière ville qui occupe l'emplacement de l'oppidum

des Sotiates. M. Camoreyt adresse (*Appendices*) de nombreuses et vives objections à un des plus savants épigraphistes de l'Allemagne, M. Otto Hirschfeld, qui a (dans un mémoire sur l'Aquitaine à l'époque romaine, Berlin, 1896) soutenu la même thèse que le regretté abbé Breuils.

MAINE. — Un esprit fin et cultivé, M. Jules Chappée, vient de publier dans *la Revue historique et archéologique du Maine* les richesses que contient *le tombeau de Jean de Chaulay, évêque du Mans, à l'abbaye de Rembly* (Mamers, G. Fleury et A. Dangin, in-8 de 16 p.). Ce sont une crosse émaillée et deux émaux cloisonnés d'or, dont nous avons une description soignée et deux reproductions typographiques.

NORMANDIE. — On fait maintenant des merveilles avec la phototypie! Voici le *Guide illustré de Saint-Vaast-la-Hougue et ses environs de Quinéville à Barfleur* (Versailles, H. Lebon, in-16 de 102 p.), qui est vraiment un modèle du genre. Il ne contient pas moins de vingt photos et une carte, beaucoup de renseignements pratiques, et il est rédigé avec tant d'envolée poétique qu'« avec un peu d'imagination » (p. 32), on croirait que Saint-Vaast est un vrai petit paradis.

— Lire un travail de M. P. Le Verdier est toujours une bonne fortune, mais avoir le plaisir de parcourir les cinq *Discours du président* qu'il a prononcés au nom de l'*Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen* en *1895 et 1896* (Rouen, Cagniard, in-8 de 64 p.), c'est se remettre en mémoire toute la vie littéraire de la capitale normande pendant ces deux années et notamment les assises de Caumont. S'il répond à M. le docteur Giroud, il nous fait un tableau enchanteur de l'asile d'aliénées de Saint-Yon. A M. le docteur Boucher, l'auteur de *la Peste à Rouen*, il sert comme un régal « le tourteau » de Richard Le Gros, un sien confrère du XVIe siècle. Il esquisse, devant M. Henri Wallon, le tableau des constructions navales à Rouen au XVIIIe siècle. Enfin, après avoir remercié les rapporteurs des assises de Caumont, il revendique avec raison une part des trésors amassés par le Dépôt légal pour la province qui les a vus naître. Heureuse et sage idée, que verra peut-être réaliser quelque siècle futur.

— C'est dans un style tout plein d'une délicieuse poésie que M. Florentin Loriot nous conte l'*Histoire du prieuré de Notre-Dame-sous-Eau près Domfront* (Évreux, imp. de l'Eure, in-8 de 29 p.). C'est en 1020 que les bénédictins élevèrent les murs du prieuré. Il faut lire la pittoresque description de leur église, le calme claustral de leur vie monastique, les fondations des Ledin et des Boispitard, les guerres sanglantes de religion, avec leurs épisodes cruels. M. Loriot nous conte tout, et ce qui, sous une autre plume, est aride et sans saveur, prend sous la sienne un intérêt tout particulier. Ne nous donne-t-il pas, chemin faisant, l'origine du dicton :

Domfront, ville de malheur!
Arrive à midi, pendu à une heure!

et ne sait-il pas flétrir, en empruntant les paroles mêmes de Talvas dans la charte de fondation, le barbare ingénieur qui, en 1836, fit passer la route départementale, « cette chose incomparablement droite » (p. 27), sur les tombes de la nef de Notre-Dame. Avec l'exquise Mme Shalk de la Faverie, il écoute le chant des pierres et il nous redit la légende de « Jean de la Vierge », « cet ouvrier qui fut un poète et un saint.

— M. Leopold Delisle vient de publier les *Papiers de Hervé de Longaunay, gouverneur de la Basse-Normandie 1575-1589* (Saint-Lô, imp. Le Tual, in-8 de 28 p.). Ils serviront, d'après le savant éditeur, non point à infirmer, mais à compléter et à enrichir l'*Histoire du Cotentin et de ses îles*.

par M. Gustave Dupont. Parmi les documents principaux, il faut signaler les termes de la commission du gouverneur, le mémoire adressé au Roi sur les mesures à prendre pour mettre les places de Basse-Normandie à l'abri d'un coup de main, les ordres de disperser les rassemblements, d'arrêter ceux dont les extorsions avaient été signalées au Roi par les députés à Blois, etc., etc. A la suite, M. Delisle a recueilli des documents bibliographiques très précieux qui constatent « quelle importance les plus illustres membres de la noblesse (notamment les Longaunay et les Matignon) attachaient alors à faire donner une instruction libérale à leurs enfants. »

— Le discours prononcé par M. le docteur L. Boucher à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, le 1er mai 1896, contient les détails les plus curieux et les plus circonstanciés sur *la Peste à Rouen au XVIe et au XVIIe siècle* (Rouen, Cagniard, in-8 de 59 p.). C'est en 1518 que nous sentons pour la première fois les émanations nauséabondes de la Renelle, et ce n'est qu'en 1533 que le conseil de ville prit ce qu'on appellerait aujourd'hui des mesures prophylactiques. On comprend la terreur qui saisit les habitants dès qu'on crie à haute voix les terribles ravages de la peste. Heureux en effet qui pouvait échapper deux fois au sinistre fléau. Seuls les prêtres, les officiers de justice, d'administration, d'armée, les médecins, les employés demeurèrent en employant les meilleurs préservatifs qu'ils peuvent, tels que boire l'eau mélangée avec de la crème de tartre ou du vinaigre. Bientôt les processions solennelles se déroulent, cependant qu'on met en vigueur des ordonnances préventives contre les mendiants, les bouchers, les fruitiers, les vendeurs d'habits des décédés, les laveuses; qu'on crée les « esventeurs, » qu'on désinfecte les appartements. Et pour finir, on va enterrer nuitamment les morts par delà la porte Cauchoise. Une suite de notes instructives sur les médecins et chirurgiens de Rouen termine ce saisissant tableau.

— M. Léon de Vesly a fourni aux Assises de Caumont deux brochures très curieuses; l'une sur *les Marques ou signes lapidaires relevés sur l'abbatiale de Saint-Ouen de Rouen* (Rouen, P. Leprêtre, in-8 de 10 p.), l'autre sur *le Schéme de l'ornementation dans le style de la Renaissance* (ibid., 8 p.). Personne n'était mieux qualifié que lui pour traiter avec compétence des sujets aussi délicats.

— On ne saurait assez remercier M. l'abbé Tougard de nous avoir donné ses *Menus faits de l'histoire de Normandie* à la fin du XVIIIe siècle, suivis de : *Un Opuscule du sr de Croismare* (Rouen, Cagniard, in-8 de 27 p.). Petite mais savante contribution à l'histoire de la province.

— M. Albert Perquer a raconté avec beaucoup de verve, sous le titre : *Une Villégiature impériale en pays de Caux* (Paris, P. Ollendorff, in-16 allongé de 117 p.), le séjour de quelques semaines que fit l'impératrice d'Autriche au château de Sassetot-le-Mauconduit en 1875. Tous les incidents, même les plus minimes, sont racontés sans que l'intérêt du récit languisse; au contraire.

Périgord. — Annonçons un bon et beau volume qui fera la joie de tous les amis de l'histoire des livres : *Publications de la Société historique et archéologique du Périgord. Bibliographie générale du Périgord*, par MM. A. de Roumejoux, Ph. de Bosredon, Ferd. Villepelet. Tome Ier. *A.-F.* (Périgueux, imp. de la Dordogne, gr. in-8 de XVIII-444 p.). Les trois zélés et savants auteurs ont catalogué et décrit : 1° les écrits de tout genre composés par un auteur périgourdin; 2° les écrits imprimés en Périgord; 3° les écrits qui se rapportent directement au Périgord. Ils ont cru devoir arrêter leur travail au 31 décembre 1893. Ils prient les lecteurs d'y relever toutes mentions in-

suffisantes ou inexactes. Pour répondre en quelques lignes à leur appel, nous dirons qu'à l'article *Delpit* (Jules), on a indiqué (p. 193) une publication imaginaire (avec un signe dubitatif, il est vrai) : *François de Grailly, évêque d'Aire*, et qu'à l'article *Dezeimeris* (Rheinhold) on a, en revanche, oublié d'inscrire une mince plaquette tirée à petit nombre d'exemplaires et non mise dans le commerce, relative au R. P. Garasse et extraite de la *Revue des bibliophiles* publiée à Sauveterre-de-Guienne par Chollet. En donnant des éloges particuliers à l'ample article *Fénelon* fourni au recueil par un spécialiste renommé, M. le marquis de Chantérac (p. 289-417), nous constaterons l'omission du livre paradoxal du pasteur O. Douen sur l'*Intolérance de Fénelon* et la réfutation de l'insoutenable thèse par notre collaborateur M. Tamizey de Larroque dans la *Revue des questions historiques*.

Picardie. — La Société d'émulation d'Abbeville, qui célèbre cette année son centenaire, avait, avec le bienveillant concours de la municipalité, organisé une exposition rétrospective des richesses de la région : cette fête a été inaugurée le 11 juillet. Nous n'en parlons aujourd'hui que parce qu'elle a été suivie d'une réunion littéraire tenue à l'hôtel de ville. Des lectures intéressantes ont été faites sur *les Origines du théâtre à Abbeville* par M. Hall, au nom de M. Paul de Caïeu empêché; sur *la Reine Radegonde en Picardie*, par M. Alfred Julia; sur *Abbeville en liesse : jeux et divertissements au XVe siècle*, par M. Alcius Ledieu, et sur *Enguerrand d'Eudin, gouverneur du Ponthieu et du Dauphiné, fondateur des Célestins d'Amiens*, une grande figure du XIVe siècle, par le comte de Galametz; nous espérons avoir à revenir plus tard sur cette étude biographique.

— M. Alcius Ledieu a extrait du tome VIII de la *Revue de l'Art chrétien* une notice sur *Ernoul Delf, entailleur à Abbeville au XVe siècle* (imp. Desclée, de Brouwer, in-4 de 8 p.), qui contient des renseignements entièrement nouveaux, trouvés par l'actif érudit en compulsant les comptes des argentiers de la ville d'Abbeville. Une des œuvres de cet artiste, une *Mater dolorosa*, avait été exécutée pour la salle même desdites archives. En 1462, l' « entailleur », qui était né à Delft, en Hollande, fut reçu bourgeois avec sa femme (Marguerite Dubos) et ses deux filles, et paya les seize sous que devaient acquitter ceux qui sollicitaient le droit de bourgeoisie.

Poitou. — Le *Dictionnaire historique et généalogique des familles du Poitou*, revu et refondu par MM. H. et P. Beauchet-Filleau, est arrivé au troisième volume, qui s'ouvre par la lettre D, laquelle remplit tout le premier fascicule, que nous avons sous les yeux. Nous y signalerons les notices sur les familles Daguin, Daillon, Dassier, David, Delavau, Desaivre, Descartes, Desmier, Desprez, Devezeau. Peu de noms connus, mais d'innombrables mentions, qui ont nécessité de très laborieuses recherches. Combien il serait à désirer que le bel exemple donné par MM. Beauchet-Filleau fût suivi, et que chaque province eût ainsi un dictionnaire généalogique de ses familles !

Pays basque. — *Une Paroisse basque et son curé au XVIIIe siècle, d'après un Livre de raison de 1767 à 1804* (Bayonne, Lasserre, in-12 de 81 p.). Cette paroisse est celle d'Itsasson, arrondissement de Bayonne. D'après le livre de comptes d'un ancien curé de cette paroisse qui l'administra de 1753 à 1779, tenu avec une ponctualité scrupuleuse, relatant fort exactement le détail des comptes de ménage, des dettes actives et passives du curé d'alors, des comptes avec ses vicaires, l'auteur compare l'état des revenus de la cure d'Itsasson avant la Révolution avec les indemnités allouées aujourd'hui au clergé de cette même paroisse, et fait ressortir une énorme disproportion des ressources d'avant la Révolution et de celles du régime du Concordat.

Provence. — M. le marquis de Boisgelin nous donne un travail d'une admirable exactitude : *Les Thomas, marquis de la Garde, barons de Sainte-Marguerite*, etc. *Généalogie* (Aix, A. Makaire; Draguignan, C. et A. Latil, gr. in-8 de 149 p. Extrait du t. XX du *Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan*). M. de Boisgelin n'a rien avancé qu'après des vérifications infinies dans les ouvrages imprimés et dans les documents inédits.

— On vient de mettre en vente : *Les Poètes provençaux vivants et le félibrige, traduction d'une conférence faite au Cercle philologique de Turin* par le professeur Louis Zuccaro (Avignon, Roumanille, gr. in-8 de 27 p.). La brochure, dédiée « A la Provence et à son Homère, Frédéric Mistral, » plus loin appelé un autre Dante, est écrite avec la verve la plus poétique. Tout serait à louer dans la brillante étude du professeur Zuccaro, si (p. 11) il n'avait apporté ses hommages aux pieds d'une femme imaginaire « Clémence Isaure, la magnifique et docte trouveresse de Toulouse, » et si (p. 17) il n'avait trop diminué Lamartine en se contentant de l'appeler « le grand Tibulle français. »

Quercy. — M. l'abbé B. Taillefer publie une agréable brochure : *Le Presbytère au XVIIe siècle, ou Lettres d'un curé à son vicaire, 1689-1707* (Cahors, imp. A. Coueslant, gr. in-8 de 31 p.), lettres vraiment paternelles écrites par le vénérable curé de Labastide-Fortunière (Haut-Quercy), aujourd'hui Labastide-Murat, à son vicaire, l'abbé Antoine Quatre. On trouvera un peu de tout dans la substantielle brochure, même le mot pour rire.

Velay. — *Les Évêques du Puy et la Collation des bénéfices de ce diocèse, d'après les Schedæ inédites des archives du Vatican*, par M. l'abbé de Surrel de Saint-Julien (Rome, Cuggiani, in-8 de 85 p.), est une précieuse contribution à l'histoire diocésaine. Les *Schedæ* ou fiches de Garampi et autres érudits (1723-1792) ont résumé leurs recherches. Avec celles des diocèses de Rodez et de Saint-Flour ce sont les seules actuellement publiées. M. de Surrel y établit la comparaison du catalogue des évêques du Puy, d'après les *Schedæ*, avec le catalogue officiel de nos jours et avec celui de Gams concernant le même diocèse (p. 7-56). Ensuite, il dresse la liste des collations de bénéfices ecclésiastiques au diocèse du Puy, depuis 1265 jusqu'à 1667.

Italie. — M. le baron Alberto Lumbroso, qui étudie avec tant d'amour l'époque napoléonienne et qui en a entrepris avec tant de science la bibliographie (en cours de publication depuis 1893), vient de nous donner une remarquable *Bibliografia del blocco continentale per servire alla storia della lotta economica tra la Francia e la Gran Bretagna fino alla caduta di Napoleone I* (Roma, Modes et Mendel; Paris, A. Picard et fils, in-8 de 52 p. à 2 col.). Le savant auteur ne s'est pas contenté de réunir, dans l'ordre alphabétique, environ cinq cents titres d'ouvrages; il a encore pris le soin de donner une notice sur plusieurs et de mentionner pour les ouvrages rares, les bibliothèques publiques où ils se trouvent à sa connaissance. L'utilité d'un semblable travail est trop évidente pour qu'il soit nécessaire de le louer longuement.

— Du même érudit, signalons un beau *Per nozze*, relatif aussi à l'époque napoléonienne : *Nozze Lumbroso-Besso. Dalla raccolta napoleonica di Alberto Lumbroso. Roma, 16 giugno 1897* (Roma, in-8 oblong de 20 p.). Le précieux recueil contient : une lettre de Hancart à Fabre d'Églantine fils, de Wilna, 15 juillet 1812; une lettre du baron Serra au baron Bignon, le 10 mai 1813, Prague; une lettre du marquis d'Osmond au duc de Duras (Gènes, 11 mars 1815); une, enfin, du comte Arnaud Saint-Sauveur à Talleyrand (Gonnesse, 3 juillet 1815).

Russie. — M. Ch. de Larivière, auteur de diverses études sur la Russie,

et notamment d'un ouvrage sur Catherine II d'après sa correspondance, consacre à *Un Historien russe* dont nous avons eu à déplorer la mort il y a quelques mois : *Alexandre Brückner*, quelques pages qui seront lues avec profit (Paris, H. Le Soudier, in-8 de 30 p.). Cet opuscule, dans lequel la vie de feu M. Brückner est esquissée à longs traits et sa valeur scientifique justement appréciée, se termine par une bibliographie assez complète, où l'on regrette, cependant, que l'auteur ait cru devoir donner les titres simplement en traduction française et qu'il n'ait pas toujours précisé suffisamment les renseignements bibliographiques.

Suisse. — On vient de publier une notice sur *Jules Vuy (1815-1896)* (Genève, Georg et Cie. Extrait du t. XXXIV du *Bulletin de l'Institut national genevois*, gr. in-8 de 46 p. avec portrait). Le recueil contient les morceaux suivants : 1° *Discours de M. le professeur Eugène Ritter*, président de l'Institut genevois, à la séance annuelle du 27 mars 1896; 2° Notes autobiographiques sous le titre de *Souvenirs personnels* (*mes premiers pas dans la voie de la publicité littéraire*), lues le samedi 23 décembre 1882, dans la séance publique de la section de littérature de l'Institut; 3° *Cursus honorum* de Jules Vuy, né à Malbuisson, commune de Copponesc (Haute-Savoie), le 21 septembre 1815, mort à Carouge, près Genève, le 15 février 1896; 4° *Notice bibliographique* divisée en *poésie*, en *prose* (nombreux ouvrages et opuscules, parmi lesquels on remarque divers travaux relatifs à saint François de Sales et principalement *la Philothée de saint François de Sales. Vie de Mme de Charmoisy* (Paris, 1878-1879).

Chine. — Dans une brochure : *Beleuchtung der Bemerkungen Kühnert's zu meinen Schriften über das nestorianische Denkmal zu Singan Fu*, le R. P. Heller accuse son compatriote Kühnert de lui faire une querelle d'Allemand au sujet de son étude sur l'inscription nestorienne de Singan Fu. Parce qu'il n'a pas toujours su le chinois, Kühnert qui, lui, se donne pour un sinologue émérite, accuse le savant religieux d'ignorer toujours cette langue. Le R. P. Heller répond à cette accusation en rappelant à M. Kühnert qu'il n'a pas dédaigné jadis de lui emprunter certaines interprétations d'expressions chinoises dont le sens était encore mal connu jusqu'alors. De plus, il convainc son adversaire de lui avoir prêté des opinions qui n'étaient pas du tout les siennes et de lui avoir fait dire ce qu'il n'a jamais dit. Enfin, il établit le bien fondé de certaines identifications syriaques ou bouddhistes, niées par son contradicteur. Le R. P. Heller oppose souvent à docteur docteur et demi, Hirth à Kühnert. Il conclut en affirmant qu'il existait en Chine, en 781, d'après l'inscription étudiée par lui, une petite chrétienté nestorienne qui avait réussi à maintenir son organisation hiérarchique.

Afrique du Nord. — M. Émile Belloc, bien connu par ses intéressantes recherches sur la flore algologique, a communiqué en 1896 au congrès tenu à Carthage par l'*Afas* un *Aperçu de la flore algologique d'Algérie, de Tunisie, du Maroc et de quelques lacs de Syrie* (Paris, Association française, in-8 de 7 p.). L'auteur annonce devoir parler avec quelque développement, un peu plus tard, de la flore algologique des lacs de Syrie; son travail actuel constitue en tout cas une nouvelle contribution, très précise, à la connaissance de la flore du Maghreb.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *L'Inspiration des divines Écritures d'après l'enseignement traditionnel et l'encyclique « Providentissimus Deus. » Essai théologique et critique*, par l'abbé C. Chauvin. Paris, P. Lethielleux, 1897, in-12 de xv-230 p., 3 fr. 50. — 2. *Étude sur le grec du Nouveau Testament comparé avec celui des Septante. Sujet, complément et attribut*, par l'abbé Joseph Viteau. Paris, E. Bouillon, 1896, in-8 de v-316 p., 12 fr. — 3. *Notice du ms. Bibl. nat. fr. 6447 (Traduction de divers livres de la Bible. Légendes de saints)*, par Paul Meyer. Tiré des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*, t. XXV, 2e partie. Paris, C. Klincksieck, 1896, in-4 de 78 p., 3 fr. 20. — 4. *Vocabulaire de l'angélologie d'après les manuscrits hébreux de la Bibliothèque nationale*, par Moïse Schwab. Extrait des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1re série, t. X, 2e partie. Ibid., 1897, in-4 de 318 p., 12 fr. — 5. *Questions bibliques*, par l'abbé de Broglie. Œuvre extraite d'articles de revues et de documents inédits, par l'abbé C. Piat. Paris, V. Lecoffre, 1897, in-12 de vii-408 p., 3 fr. 50. — 6. *Judas Makkabæus. Ein Lebensbild aus den letzten grossen Tagen des Israelitischen Volkes*, entworfen von Dr Hugo Weiss. Freiburg im Breisgau, Herder, 1897, in-8 de viii-122 p., 2 fr. 50. — 7. *Jésus de Nazareth. Études critiques sur les antécédents de l'histoire évangélique et la vie de Jésus*, par Albert Réville Paris, Fischbacher, 1897, 2 vol. in-8 de x-500, 522 p., 15 fr. — 8. *Die Irrtumslosigkeit Jesu Christi und der christliche Glaube*, von Dr Paul Schwartzkopff. Ein Nachwort zu der Schrift : Konnte Jesus irren? Giessen, J. Ricker, 1897, in-8 de 122 p., 2 fr. 50. — 9. *In epistolas ad Titum, Philemonem et Hebræos*, auctore Antonio Padovani. Paris, P. Lethielleux, 1897, in-12 de vii-360 p., 3 fr.

1. — M. l'abbé Chauvin a publié sur *l'Inspiration des divines Écritures* un excellent *Essai théologique et critique*. Il expose successivement dans huit chapitres : 1° la notion ; 2° la psychologie ; 3° les fausses théories ; 4° les critériums ; 5° la démonstration ; 6° l'étendue ou l'objet de l'inspiration ; 7° la controverse relative à l'inspiration verbale ; 8° les conséquences de l'inspiration plénière de la Bible. Bien que ce plan ait le grave défaut de rompre l'ordonnance logique du sujet et de placer notamment l'explication de la nature de l'inspiration avant la démonstration de son existence, le livre a néanmoins une grande valeur doctrinale. Comme l'inspiration biblique est un fait psychologique d'ordre surnaturel, il faut puiser sa notion aux sources mêmes de la révélation et l'expliquer à la lumière d'une saine philosophie. « Or l'Écriture donne à l'inspiration son *nom* théologique ; les Saints Pères exposent sa *nature;* l'Église, interprète infaillible de Dieu, précise ses *effets ;* la psychologie enfin nous permet d'analyser son *jeu* sur les facultés de l'écrivain sacré » (p. 1). L'analyse psychologique de l'action du Saint-Esprit sur les facultés des auteurs inspirés est la partie la plus neuve et la

mieux traitée de tout l'ouvrage. M. Chauvin ne l'a pas faite d'après les données de la critique interne, mais suivant les principes de la théologie et de la philosophie ; et pour rester dans la ligne doctrinale indiquée par Léon XIII, il a pris pour guide saint Thomas. Or, selon l'enseignement traditionnel, l'inspiration est un influx surnaturel que l'Esprit-Saint exerça sur des hommes en vue de leur faire écrire des livres qui contiennent, sans mélange d'erreur, la pensée divine et sont tout à la fois l'œuvre de Dieu et l'œuvre de l'écrivain. L'influx inspirateur déterminait par une impulsion physique la volonté de l'écrivain et éclairait son intelligence, sa mémoire et son imagination par une lumière supérieure qui fortifiait ces facultés et dirigeait leurs opérations respectives. Cette illumination diversifiait ses effets, suivant les cas et la nature des concepts qui devaient être exprimés. Sous son action unique, tous les concepts se présentaient clairement, quoique de manières différentes, au regard de l'intelligence de l'auteur sacré qui les percevait, les réunissait et les groupait comme Dieu le voulait et l'entendait. De cette sorte, la pensée exprimée était à la fois tout entière de Dieu et de l'homme, et celui-ci laissait tomber de sa plume le verbe écrit de Dieu. Le même influx divin agissait sur l'imagination de l'écrivain inspiré et concourait à l'extériorisation des pensées, au choix des mots, à l'emploi des métaphores, à la création des figures et au coloris du style. M. Chauvin aboutit donc en dernière analyse à l'inspiration verbale ; mais il la conçoit autrement que les anciens théologiens. Elle n'est plus pour lui une dictée des mots, une révélation ni même à proprement parler une suggestion des expressions ; c'est un concours simultané de Dieu et de l'écrivain pour la rédaction, une assistance concomitante qui influait positivement sur le choix des expressions et la composition du livre. En résumé, l'Esprit inspirateur fit surnaturellement et comme cause principale, avec les facultés de l'auteur sacré devenues ses instruments, tout le travail psychologique auquel l'homme se serait naturellement livré, s'il eût écrit sa propre pensée au lieu d'exprimer la pensée même de Dieu. Dans l'Écriture, tout est de Dieu, tout est de l'homme, mais à des titres divers. Cette analyse dénote un théologien versé dans les doctrines scolastiques. Le critique est moins bien renseigné. M. Chauvin n'a pas suffisamment étudié l'histoire du dogme de l'inspiration. De là, dans son livre, des lacunes et des inexactitudes qui en diminuent le mérite, sans rien enlever toutefois à la valeur doctrinale.

2. — M. l'abbé Viteau poursuit son *Étude sur le grec du Nouveau Testament*. Dans sa thèse de doctorat ès lettres, soutenue en 1893, il avait examiné le verbe et la syntaxe des propositions ; dans le 114e fascicule de la Bibliothèque de l'École des hautes études, il étudie le sujet, le complément et l'attribut. Ce dernier travail se divise en quatre parties : Principes généraux — Verbe et sujet — Verbe et complément

— Verbe et attribut. Il est impossible, dans un simple compte rendu, de résumer la somme de renseignements accumulés dans ces pages savantes ; il suffira d'en tirer quelques conclusions et d'indiquer les avantages pratiques que cette grammaire fournit aux exégètes. Le grec du Nouveau Testament est le grec post-classique de forme judéo-chrétienne. Il présente dans la structure générale de la phrase, et en particulier dans les rapports du verbe avec le sujet, le complément et l'attribut, les mêmes caractères que dans la syntaxe des propositions. Les idées et les mots, qui devraient être réunis et s'accorder, sont dissociés et séparés, ou seulement juxtaposés. Cette absence d'association et de subordination dérivait pour le Juif, qui parlait grec, de l'hébreu, sa langue maternelle. Elle permet de distinguer avec précision ce que le grec du Nouveau Testament a de commun avec le grec classique et avec le grec post-classique, quels apports lui ont été faits par l'hébreu et par le grec hébraïsant des Septante et enfin ce qui lui est particulier. Le grec des Septante et le grec du Nouveau Testament ne sont pas identiques ; ce sont deux langues sœurs, dont la plus âgée a eu une grande influence sur la plus jeune. En les comparant, il est facile de constater que le grec des Septante, très difficile et très étrange, a moins de fautes qu'on ne le croit ordinairement. Si on le juge d'après ses règles particulières, il a une valeur supérieure à celle que lui assigne l'opinion courante. Cette comparaison explique le caractère propre du style de l'Apocalypse. La langue de ce livre est empruntée au grec des Septante et l'accumulation des constructions irrégulières ou extraordinaires lui donne de la rudesse et une couleur étrangère bien marquée. La connaissance scientifique du grec des Septante et du Nouveau Testament, qui a de l'importance en elle-même, en a aussi en raison de ses conséquences ; elle est la base nécessaire d'une exégèse sérieuse. Il faut traduire le grec biblique, non pas d'après les règles de la grammaire classique, mais d'après ses caractères propres. L'*Étude* de M. Viteau, qui les fera connaître aux exégètes, leur fournira de nombreux exemples dont le sens est précisé par l'application de ces principes grammaticaux. Une dernière conclusion intéresse la critique biblique. Certaines leçons, autorisées par les manuscrits, paraissent bizarres et inexplicables. Il ne faut pas les rejeter pour cette seule raison, car presque toutes peuvent se ramener à des lois déterminées, propres au grec biblique. L'étrangeté d'une leçon, bien appuyée par les manuscrits, ne doit pas empêcher son admission dans le texte du Nouveau Testament et encore moins dans celui des Septante. Les critiques et les commentateurs bibliques doivent donc étudier la grammaire du grec des Septante et du Nouveau Testament. Nous leur recommandons les travaux de M. l'abbé Viteau.

3. — La *Notice du ms. Bibl. nat. fr. 6447* signale des traductions françaises de divers livres de la Bible et des légendes de saints, jusqu'à

présent à peu près ignorées. M. Paul Meyer décrit d'abord brièvement le manuscrit et en résume l'histoire. Transcrit en 1275 ou à peu près, dans la région septentrionale de la France et très probablement en Flandre, ce manuscrit a fait partie, pendant deux siècles au moins, de la bibliothèque des ducs de Bourgogne, puisqu'il figure sur les inventaires de 1467 à 1647. On le perd de vue pendant un siècle environ. Il est entré à la Bibliothèque royale avant 1746. La partie de son contenu qui nous intéresse le plus comprend la traduction française de plusieurs livres de la Bible. La version des Juges et des Rois était déjà connue et elle est reproduite dans d'autres copies. Mais le manuscrit 6447 est l'unique représentant de deux autres traductions faites, non sur la Vulgate, mais d'après des poèmes français perdus, dans lesquels les textes sacrés étaient traités avec la plus grande liberté. On retrouve dans la prose des phrases rythmées et souvent des rimes qui peuvent aider à découvrir la leçon primitive. La version de la Genèse trahit l'emploi successif de deux sources différentes autant par l'esprit que par la métrique. Le début dérive d'un poème inconnu en vers de huit syllabes, dont l'auteur appartient à la race de ces jongleurs qui cherchaient à provoquer le rire et qui, sans crainte de scandaliser leurs auditeurs, développaient en termes à la fois naïfs et grossiers les récits les moins réservés de la Bible. L'histoire de Joseph est empruntée au poème, en vers alexandrins, d'Herman de Valenciennes, dont le ton est grave et qui tend à l'édification. Il en résulte que cette traduction de la Genèse présente une choquante disparate. La version des Machabées, assez libre aussi, semble la mise en prose d'une chanson de geste en vers alexandrins. Les exemples proposés par Mathathias sont longuement paraphrasés d'après les autres parties de l'histoire sainte. Certains passages sont la traduction assez exacte du texte latin ou l'imitation d'un poème qui a fait des emprunts à l'Histoire des Juifs de Josèphe. Ce manuscrit contient encore des annales qui ont servi à déterminer son âge et sa patrie, des sermons français et un important recueil de légendes de saints. Quelques-unes de ces légendes montrent la popularité dont jouissaient au moyen âge plusieurs écrits apocryphes du Nouveau Testament.

4. — Pour faciliter l'étude archéologique des monuments antérieurs au VIIIe siècle et le déchiffrement des noms bizarres, hébreux, grecs et latins, qu'on y trouve inscrits, on a pensé qu'il serait bon d'avoir sous les yeux une liste alphabétique, aussi complète que possible, de toutes les dénominations d'anges et de démons qui avaient cours parmi les hommes superstitieux. M. Schwab a donné satisfaction à ce désir, en publiant le *Vocabulaire de l'angélologie d'après les manuscrits hébreux de la Bibliothèque nationale*. Le livre contient plus que le titre n'annonce. Aux noms des anges, bons et mauvais, extraits du livre d'Hénoch, du Talmud, de la Kabbale, des papyrus magiques et des inscrip-

tions de vases, de coupes, de gemmes, de médailles, etc., l'auteur a joint les noms divins avec leurs transformations, les noms des astres, des vents, etc., toute la nomenclature de la littérature magique et kabbalistique. Dans une préface qu'il est difficile de résumer, il a indiqué la formation de ces mots, leur histoire et leur emploi. La superstition, qui s'attache comme une lèpre à la religion, a multiplié chez les Juifs les noms d'anges et de démons. On a attribué aux esprits célestes ou infernaux des fonctions variées ; on a personnifié en eux toutes les forces et tous les phénomènes de la nature. Des anges ont présidé aux astres, aux signes du zodiaque, aux vents, aux pluies, aux mois, aux saisons, à toutes les heures du jour et de la nuit. Ils ont été placés comme gardiens aux portes des parvis célestes ; ils ont été préposés aussi aux affections humaines, aux vices et aux passions, qui sont excitées par autant de démons. Pour mettre l'idée de Dieu à la portée de toutes les intelligences, on a donné aux attributs divins des équivalences corporelles, et les qualificatifs de Dieu sont devenus des personnifications. Pour dénommer ces pouvoirs occultes, on a eu recours à des procédés étranges et à des assemblages énigmatiques de lettres, propres à dérouter les profanes. La magie s'en est emparée. La conjuration des esprits a souvent consisté à les évoquer par des formules d'incantation. Par respect, on ne prononçait pas le nom de Dieu, ni ses dérivés, ni ceux qui s'y rattachent ; on les remplaçait par des congénères, dont la formation exigeait toute sorte de subterfuges. M. Schwab a dressé deux listes alphabétiques des mots formés à l'aide de ces procédés. La première comprend les noms hébreux et chaldéens ; la seconde, les noms grecs et latins. Les interprétations proposées ne sont pas toutes certaines, et les doutes nombreux sont signalés par un point d'interrogation. Cet essai d'explication, qui a exigé beaucoup de travail et un examen fastidieux, est une heureuse contribution à l'histoire des doctrines kabbalistiques et des superstitions populaires des Juifs français au moyen âge.

5. — Sous le titre de *Questions bibliques*, M. l'abbé Piat vient de publier une *Œuvre extraite d'articles de revues et de documents inédits*, du savant et regretté abbé de Broglie. L'éditeur a groupé des fragments détachés et les a reliés par une idée maîtresse qui en forme un tout logiquement ordonné. Les pensées principales sont développées en quatre livres. Le premier présente un nouveau plan de défense à employer dans le conflit actuel entre catholiques et rationalistes sur le terrain biblique. Au lieu de commencer par les questions d'exégèse et de critique et de démontrer, par exemple, l'authenticité du Pentateuque, il vaut mieux débuter dans la controverse par l'étude des grands faits d'histoire, qui embrassent l'ensemble de la vie d'Israël ou ses origines, l'exode, la promulgation d'une loi religieuse, le monothéisme. Ces thèses historiques doivent être démontrées par des arguments indépendants des questions

critiques relatives au Pentateuque. Le deuxième livre est consacré au Pentateuque. Après un exposé rapide des opinions rationalistes touchant la composition tardive et documentaire des cinq livres attribués à Moïse, l'apologiste montre qu'elles ne reposent sur aucun monument récemment découvert, mais sur trois hypothèses dont il fait voir la faiblesse. On suppose que : 1° le Pentateuque est formé de documents divers ; 2° qu'Israël, au temps de l'exode, n'était encore qu'un peuple barbare ; 3° que la composition du Pentateuque ne peut être que très postérieure à Moïse. Le troisième livre traite d'une nouvelle histoire d'Israël, fabriquée de toutes pièces en plein XIXe siècle par les interprètes rationalistes de la Bible, et qui concerne principalement l'origine de l'humanité, l'origine du peuple juif, la période patriarcale, l'exode et le séjour des Hébreux au désert. Le quatrième livre est intitulé : *Les Prophètes*. L'abbé de Broglie démontre : 1° que le monothéisme n'est pas leur œuvre et qu'il exige la révélation primitive du Dieu unique de l'univers ; 2° que les auteurs du Nouveau Testament ont bien compris les prophéties qu'ils citent, notamment les prophéties messianiques. Pour faire des documents employés un tout bien ordonné, l'éditeur a dû choisir ce qu'il y avait de meilleur, élaguer les parties inutiles et même, en quelques endroits, ajouter de courtes transitions, destinées à mettre en lumière la suite des développements. Ce travail de remaniement a été exécuté avec prudence et sobriété. Aussi les *Questions bibliques* sont un livre d'apologétique remarquable, qui présente des vues d'ensemble très larges et très élevées, dignes de l'un des esprits les plus distingués du clergé français contemporain.

6. — Dans son *Judas Makkabæus*, M. Weiss a tracé un tableau vivant des derniers grands jours du peuple d'Israël. L'introduction décrit brièvement la situation des Juifs revenus de la captivité de Babylone et les premières tentatives des Syriens contre le temple et la population de Jérusalem en 175 avant Jésus-Christ. L'ouvrage est consacré aux luttes héroïques que les Machabées ont soutenues pour reconquérir la liberté religieuse et politique de leur nation. L'auteur s'est efforcé d'accorder les récits des deux livres des Machabées et de faire disparaître les contradictions apparentes que présentent les deux narrations. La concordance qu'il établit est un exposé sommaire, clair et précis, de l'histoire de ces temps chevaleresques. Le point de départ est l'édit de 168 par lequel Antiochus Épiphane ordonne aux Juifs d'accomplir les sacrifices païens. Si les Sadducéens s'accommodent aux prescriptions du tyran, les véritables Israélites y opposent une résistance vigoureuse : Éléazar et les sept frères subissent le martyre ; Mathathias et ses fils se soulèvent. Judas Machabée est le héros principal de ce soulèvement. M. Weiss raconte ses prouesses et montre le vaillant capitaine gagnant victoire sur victoire et parvenant à purifier, à restaurer et à consacrer le

temple de Jérusalem. Il nous fait assister ensuite à ses glorieux combats pour maintenir la liberté religieuse reconquise. Il le suit pas à pas sur ous les champs de bataille, coordonne les faits, détermine les sites et les localités et fait ressortir les hauts faits de ce « Martel » qui, avant de mourir, avait scellé l'alliance des Juifs avec les Romains. Cette histoire héroïque est savamment conduite ; elle éclaircit et explique bien des passages des livres des Machabées.

7. — Dans *Jésus de Nazareth*, M. Albert Réville s'est proposé de reprendre « avec plus de sévérité dans la méthode et plus de fermeté dans l'appréciation critique des documents » l'œuvre de Renan. Ayant renoncé à l'hypothèse d'une révélation miraculeuse, la science moderne doit, pour résoudre le problème des origines réelles du christianisme, scruter ses antécédents et ses affinités. Or si le christianisme se moula dans des formes grecques, il y jeta un contenu qui, bien que détaché du judaïsme, était absolument juif d'origine. Pour déterminer son principe originel, il ne faut pas sortir de Palestine. C'est pourquoi M. Réville a longuement recherché les antécédents de l'Évangile dans le passé national et religieux d'Israël. Il a voulu appuyer son étude sur une notion précise de l'état politique, religieux et moral du peuple juif au temps de Jésus. Mais cet état lui-même résulte d'évolutions et d'événements très anciens. M. Réville a cru nécessaire de résumer l'histoire antérieure d'Israël, en se bornant aux grandes lignes, à celles qui dessinent son développement religieux et en faisant aux détails une part de plus en plus grande à mesure qu'il approchait de l'ère chrétienne. On trouve donc dans la première partie un aperçu de l'évolution naturelle de la religion d'Israël, depuis le culte de Jahvé, dieu sinaïtique de la foudre, jusqu'au monothéisme, en passant par la monolâtrie. Les prophètes ont été les principaux agents de ce développement. Aux vues rationalistes sur le « prophétisme » se joignent des renseignements sur la captivité de Babylone, la restauration de Juda, le régime perse, le régime grec, les Asmonéens, les Scribes, les synagogues, les Pharisiens, Sadducéens et Esséniens, les nouvelles doctrines, l'attente messianique, les Hérodes et l'état de la Palestine au temps de Jésus. M. Réville se tient à l'écart des extrêmes et il accepte les idées des rationalistes modérés. En quelques points particuliers, par exemple, sur les mobiles de la politique d'Hérode le Grand, il aboutit à des conclusions nouvelles.

La deuxième partie, qui étudie les sources de l'histoire évangélique, est d'un intérêt capital. Jésus est un personnage historique. Dégagée de quelques éléments mythiques qui se sont glissés dans les traditions populaires, son histoire personnelle est racontée dans les Évangiles. Il importe donc de savoir quelle est la valeur historique des Évangiles et quels renseignements certains ils fournissent sur Jésus. La tradition orale a été le premier mode de transmission de l'histoire évangélique.

Les dires de Jésus et les péripéties de sa vie étaient confiés oralement à la mémoire des auditeurs. Pour les mieux graver, les apôtres les transmettaient en formules brèves, sentencieuses et faciles à retenir. Néanmoins, la tradition orale tomba bientôt en pleine désagrégation et déformation. On sentit alors le besoin de la fixer par écrit et de la consolider. Ces écrits sont les Évangiles canoniques. Ils se rangent en deux groupes : les trois premiers constituent un trio en grande partie homogène; le quatrième s'en distingue d'une façon très marquée pour la chronologie, l'ordre des événements, l'enseignement et le point de vue auquel la personne de Jésus est présentée. Aux yeux de M. Réville, l'Évangile, attribué à saint Jean, n'est pas un témoin historique. Il a été écrit entre 130 et 140, plutôt vers 140 que vers 130, en Asie Mineure, probablement à Éphèse. L'auteur a refondu l'histoire évangélique, en la pliant à la théorie spéculative du Logos. Son Jésus est transfiguré systématiquement et idéalisé. Néanmoins, le quatrième Évangile reproduit quelques traits de la vie de Jésus, puisés à des sources traditionnelles. Quand les détails particuliers de sa narration ne sont pas dominés par les exigences de sa théorie du Logos, l'historien peut y chercher des éclaircissements, des compléments, quelquefois même des solutions. Pour expliquer les ressemblances si frappantes et les différences si caractéristiques des Synoptiques, M. Réville a recours à la théorie des sources. A la base des trois premiers Évangiles, il retrouve quatre documents préexistants : 1° les Logia ou discours de Jésus, écrits en hébreu par Matthieu et répartis en groupes concernant le royaume de Dieu; 2° le Proto-Marc, ou histoire anecdotique, commençant au baptême de Jésus; 3° un écrit d'origine inconnue, que reproduit saint Luc, notamment IX, 51-XVIII, 14; 4° la tradition orale qui se perpétuait et dont quelques fragments ont été fixés par l'écriture. Les trois premiers Évangiles actuels ont diversement combiné ces sources. L'Évangile de saint Matthieu a inséré dans le récit du Proto-Marc les Logia qu'il connaissait d'après une version grecque; il y a joint quelques notices particulières légendaires. L'Évangile de saint Marc n'est qu'une édition un peu retouchée du Proto-Marc. Luc a les Logia sous une forme brisée et disséminée et moins complètement que Matthieu, les récits du Proto-Marc et l'écrit inconnu, déjà mentionné. Les trois Synoptiques ont paru dans les dernières années du Ier siècle et dans les premières du IIe, dans l'intervalle qui va de la fin du règne de Domitien au commencement de Trajan. Le Proto-Marc a été écrit très peu d'années après la destruction du temple et de Jérusalem, de 70 à 75. Le texte primitif des Logia a dû être écrit avant 70. Sauf quelques détails légendaires, les Synoptiques décrivent un Jésus réel et plein de vie concrète. C'est donc avec les données des Synoptiques que M. Réville a cherché à reconstituer l'histoire réelle de Jésus. Il l'a divisée en cinq parties : 1° Préliminaires de l'histoire évangélique;

2° l'Évangile en Galilée ; 3° le Messie ; 4° la Passion ; 5° la Résurrection. Bornons-nous à signaler la méthode suivie et les principaux résultats. La méthode se réduit à la discussion critique des sources. Les actes et les paroles du Sauveur ont été racontés longtemps avant d'être écrits; la tradition les avait déjà embellis ou modifiés, quand ils ont été consignés dans les premiers documents. Les derniers rédacteurs ont arrangé les sources d'après une tendance propre, dans un but particulier et pour se mettre en conformité d'idées avec leurs lecteurs. Matthieu est un judéo-chrétien de la fraction libérale, universaliste en principe ; il rassemble les dires de Jésus dans un ordre logique, sans souci chronologique, en vue de sa thèse. Le récit de Marc est une rapide succession d'actes et d'enseignements, destinés à montrer le pouvoir surnaturel de Jésus, sans arrière-pensée de dogme et de controverse. Luc est universaliste et neutre, quoiqu'en plusieurs endroits il représente les idées du milieu ébionitique. Cela étant, l'historien donnera la préférence à Marc. Par suite, les récits de l'enfance que Marc ne connaît pas sont des légendes d'un grand charme esthétique, mais sans valeur historique. Sauf de rares traits, la vie historique de Jésus commence à son baptême. La trame en sera demandée au Proto-Marc. Or, le contenu du Proto-Marc comprendrait les récits communs aux Synoptiques, dégagés de quelques traits mythiques. La doctrine sera extraite des Logia de Matthieu et concernera la bonne nouvelle du royaume de Dieu : sentiment religieux, pur de formes extérieures, consistant surtout dans les dispositions morales et rattachant l'homme à Dieu. Jésus se regardait lui-même simplement comme un prophète. Ce n'est que peu à peu qu'il se fit à l'idée qu'il était le Messie attendu, non pas un Messie temporel, mais un prédicateur de la vérité, un réformateur de la tradition, un rénovateur des consciences. Il est le Fils de l'homme, un simple prophète, serviteur de Dieu, mais aussi la personnification de l'homme idéal que Dieu a destiné à dominer le monde entier, à être le roi de la création.

On peut reconstituer l'histoire de Jésus sans y reconnaître de miracles. Jésus ne nie pas le miracle, mais il ne l'aime pas et ne cherche pas à en faire le fondement de sa religion. Le plus grand nombre des miracles qui lui sont attribués sont des guérisons et l'expulsion des démons. Ils s'expliquent suffisamment par l'influence morale que produisait sur des agités et des névrosés une personne telle que Jésus. Personne n'a constaté que le soulagement a persévéré, qu'il n'a pas été passager et que le mal ne revenait plus. Les témoins oculaires ont vu des miracles là où il n'y en avait point ; leur enthousiasme religieux a transfiguré les faits. On peut constater encore aujourd'hui, dans les récits parallèles, l'amplification graduelle du merveilleux. D'autres miracles, comme la multiplication des pains, pourraient bien n'être en tout ou en partie que la transformation d'un enseignement symbolique en actes religieux.

D'autres enfin, comme la marche sur les eaux et la transfiguration, ressemblent beaucoup à des visions dues à l'enthousiasme d'esprits ardents, peu cultivés, poètes pourtant à leur manière. Les prédictions attribuées à Jésus sont des vues rétrospectives. Ses disciples ont pensé que le Messie avait dû prévoir et prédire sa mort et sa résurrection. La prédiction de la proximité de la fin du monde est une illusion et une erreur de Jésus. Les disciples ont cru à la réalité de la résurrection de leur maître. La raison moderne, qui ne peut accepter leur croyance, est en mesure de l'expliquer. Cette croyance a pour point de départ la question du tombeau vide. Si on met de côté l'historiette de la garde romaine, placée autour du sépulcre, il ne reste plus qu'à conjecturer que les Juifs avaient enlevé le corps du Crucifié. Cette disparition du cadavre excita les imaginations. Des femmes crurent avoir vu Jésus vivant; les disciples, d'abord incrédules, partagèrent la conviction et revirent dans des extases le maître qu'ils pleuraient. La foi en la résurrection corporelle de Jésus était établie.

En fin de compte, M. Réville nous a donné une reconstitution arbitraire de la vie de Jésus. Il a écarté, pour des raisons insuffisantes, le quatrième Évangile ; il a fait un triage systématique des sources qu'il daignait consulter. Quand les documents faisaient défaut, il a eu recours à la conjecture. Il a, en particulier, tracé une esquisse de la vie cachée de Jésus et présenté le développement graduel de sa conscience religieuse, en prolongeant en arrière les lignes de la vie publique. Le procédé peut être légitime ; mais il est d'un emploi délicat et difficile ; il a abouti ici à exprimer les idées personnelles de l'historien plutôt que la réalité historique. Dans l'ensemble, M. Réville n'a réussi qu'à publier un nouveau et brillant roman sur *Jésus de Nazareth*.

8. — Si Jésus n'a pas été le Fils de Dieu, s'il faut le considérer seulement comme un prophète qui a prêché une religion et une morale nouvelles, on peut se demander s'il a pu se tromper et s'il s'est trompé. Tout en reconnaissant encore la divinité de Jésus, quelques théologiens protestants se posent la même question. M. Schwartzkopff vient de lui donner une réponse affirmative dans sa brochure : *Die Irrtumslosigkeit Jesu Christi und der christliche Glaube.* C'est une réplique aux théologiens et notamment à Zöckler, qui ont réfuté une brochure précédente du professeur de Wernigerode. L'infaillibilité absolue de Jésus-Christ est une conséquence nécessaire de sa divinité. Pour la rejeter, M. Schwartzkopff est obligé de se faire une idée nouvelle de l'Incarnation. Renouvelant d'une certaine manière les erreurs de Nestorius, il n'admet pas en Jésus l'existence des deux natures, divine et humaine, comme l'entendaient les anciens théologiens. Leur explication entraînerait l'existence de deux personnes en Jésus. Pour lui, Jésus est véritablement homme ; il n'est pourtant pas un pur homme et sa personnalité est un

mystère. C'est, autant qu'on peut le dire, un homme dont la divinité a pénétré pleinement l'être humain; il n'a pas avec Dieu identité d'être, mais seulement communauté d'être. Quoi qu'il en soit, puisqu'il est vraiment homme, il doit pouvoir se tromper. La possibilité d'erreur n'est pas sans doute un principe constitutif de l'humanité; elle en est une conséquence psychologique. Non seulement Jésus a pu errer, mais il a erré réellement. Ses erreurs possibles et réelles ne nuisent pas à la certitude de la foi chrétienne. Elles peuvent concerner les sciences, la géographie, l'histoire, la métaphysique, la psychologie, etc.; qu'elles soient graves ou légères, elles n'atteignent pas l'objet essentiel de la révélation. M. Schwartzkopff a indiqué quelques erreurs de Jésus. Il s'est trompé dans la malédiction du figuier stérile, dans la signification qu'il a donnée à l'histoire de Jonas, dans l'application qu'il s'est faite du psaume CIX, en fixant la date de son second avènement à la génération de ses contemporains. Ces erreurs historiques et non pas religieuses ne changent rien à la personne du Sauveur ni à son origine. L'infaillibilité de Jésus n'existe qu'en ce qui a rapport à sa mission et à la révélation. Dans les questions religieuses et morales, elle repose sur sa conscience : comme prophète, Jésus ne mentait pas et n'induisait personne en erreur. La christologie de M. Schwartzkopff est fausse ; fausses sont les conséquences qu'il en déduit. Les théologiens catholiques prouvent facilement que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme tout ensemble, est la vérité absolue ; bien interprétés par nos exégètes, les passages incriminés de l'Évangile sont exempts d'erreurs.

9. — M. Padovani poursuit son commentaire classique des épîtres de saint Paul. Dans le volume : *In epistolas ad Titum, Philemonem et Hebræos,* comme dans les volumes précédents, il fait précéder chaque épître d'une courte introduction, dans laquelle il résume en quelques pages les questions critiques particulières. Le commentaire est à la fois littéral et théologique. Le sens de la lettre est clairement mis en lumière par le recours au texte grec, quand il en est besoin ; la connexion des phrases et l'enchaînement des idées sont bien marqués. Les conséquences dogmatiques des affirmations de l'Apôtre sont indiquées par des citations d'Estius, de Franzelin et de Mazzella. Un soin spécial a été donné à l'interprétation de l'épître aux Hébreux. E. MANGENOT.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *La Défense de l'Europe contre la peste et la Conférence de Venise de 1897*, par le prof. PROUST. Paris, Masson, 1897, in-8 de XI-452 p avec fig. et cartes, 9 fr. — 2. *Les Injections massives de solution saline dans l'infection*, par le Dr H. ÉTABLE. Paris. Soc. d'édit. scient., 1897, in-8 de 120 p , 4 fr. — 3. *Contribution à l'étude de l'étiologie et du traitement de la chlorose*, par le Dr GOSSELIN. Paris, Bolin, 1897, gr. in-8 de 84 p. — 4. *Étude clinique du mal de Bright chez les vieillards*, par le Dr R. PARMEN-

TIER. Paris, Jouve, 1897, gr. in-8 de 60 p. — 5. *Essai sur le sous-carbonate de soude et le bicarbonate*, par le Dr THUBERT. Ibid., 1896, in-8 de 84 p. — 6. *Le Purpura. Sa pathogénie*, par le Dr EUG. APERT. Paris, Steinheil, 1897, gr. in-8 de 136 p., 4 fr. — 7. *Étude sur l'arsenicisme*, par le Dr G. BROUARDEL. Ibid., 1897, gr. in-8 de 208 p., 8 fr. — 8. *Étude médicale sur les ouvriers des houillères (anthracose et tuberculose)*, par le Dr OBERTHÜR. Rennes, Oberthür, 1897, gr. in-8 de 195 p. avec tableaux, dessins et pl. — 9. *Cure marine de la phtisie pulmonaire*, par le Dr LALESQUE. Paris, Masson, 1897, gr. in-8 de 325 p., avec planches, dessins, tableaux. 6 fr. — 10. *La Cure d'altitude*, par le Dr P. REGNARD. Ibid., 1897, petit in-4 de 435 p. avec 29 pl. et 110 fig., 15 fr. — 11. *Les Artérites, leur rôle en pathologie*, par le Dr BRAULT. Paris, Masson; Gauthier-Villars, petit in-8 de 175 p., 2 fr. 50. — 12. *Artérites et scléroses*, par le même. Ibid., 1897, petit in-8 de 166 p., 2 fr. 50. — 13. *Morphinomanie et morphinisme*, par le Dr P. RODET. Paris, Alcan, 1897, in-12 de 330 p. cart. à l'angl., 4 fr. — 14. *Genèse et nature de l'hystérie*, par le Dr P. SOLLIER. Ibid., 1897, 2 vol. gr. in-8 de v-525 et 335 p., 20 fr. — 15. *Les Criminels dans l'art et dans la littérature*, par ENRICO FERRI. Trad. de l'italien par E. LAURENT. Ibid., 1897, in-18 de 180 p., 2 fr. 50. — 16. *Psycho-physiologie du génie et du talent*, par MAX NORDAU. Trad. par A. DIETRICH. Ibid., 1897, in-8 de 170 p., 2 fr. 50. — 17. *L'Évolution régressive en biologie et en sociologie*, par JEAN DEMOOR, JEAN MASSART, ÉMILE VANDERVELDE. Paris, Alcan, 1897, in-8 cartonné de 324 p. avec fig., 6 fr. — 18. *Introduction à la médecine de l'esprit*, par le Dr M. DE FLEURY. Ibid., 1897, in-8 de x-475 p., 7 fr. 50. — 19. *Le Médecin*, par le Dr GUARDIA. Paris, Pedone, 1897, in-18 de 256 p., 3 fr. 50. — 20. *Le Monde et la science*, par SAINT-GEORGES MIVART. Trad. de l'anglais par J. SEGOND. Paris, Lethielleux, 1897, in-12 de 570 p., 3 fr. 50. — 21. *La Fatigue et l'entraînement physique*, par le Dr PH. TISSIÉ. Paris, Alcan, 1897, in-18 de XVI-340 p. avec grav., cartonné, 4 fr. — 22. *Le Suicide. Étude de sociologie*, par EM. DURKHEIM. Ibid., 1897, in-8 de XII-460 p., 7 fr. 50. — 23. *Crime and criminals*, par SANDERSON CHRISTISON. Chicago, Keaner Comp., 1897, in-12 carré de 118 p. avec fig. et portraits, cartonné. — 24. *La Science et les faits surnaturels contemporains*, par le P. LESCŒUR (de l'Oratoire). Paris, Roger et Chernoviz, 1897, in-8 de 200 p., 1 fr. 50. — 25. *Névroses et possessions diaboliques*, par le Dr CH. HÉLOT. Paris, Bloud et Barral, 1897, in-8 de 550 p., 6 fr. — 26. *Hypnotisme et religion*, par le Dr F. REGNAULT. Paris, Reinwald, 1897, in-16 de VIII-315 p. avec dessins, 3 fr. 50. — 27. *Les États profonds de l'hypnose*, par A. DE ROCHAS. Paris, Chamuel, 1896, in-8 de 120 p., 2 fr. 50. — 28. *L'Extériorisation de la sensibilité (Étude expérimentale et historique)*, par le même. 2e édit. Ibid., 1895, gr. in-8 de 258 p. avec pl., 7 fr. 50. — 29. *L'Extériorisation de la motricité (recueil d'expériences et d'observations)*, par le même. 4e édit. Ibid., 1896, gr. in-8 de 480 p. avec pl. et fig., 8 fr. — 30. *Les Effluves odiques*, conf. faites en 1866 par le baron DE REICHENBACH, avec *Notice hist. sur les effets mécaniques de l'od*, par A. DE ROCHAS. Paris, Flammarion, 1897, gr. in-8 de 190 p. avec fig., 6 fr. — 31. *L'Ame humaine; ses mouvements et ses lumières, et l'iconographie de l'invisible fluidique*, par le Dr HIPP. BARADUC. Paris, G. Carré, 1896. in-8 de 300 p. avec pl. et fig., 7 fr. 50. — 32. *La Force courbe cosmique (méthode de radiographie humaine)*, par le même. Paris, Ollendorff, 1897, in-8 de 50 p. avec fig. et pl. — 33. *Introduction au spiritualisme expérimental*, par FALCONER. Trad. par DESCORMIERS. Paris, Leymarie, 1896, in-8 de 39 p. — 34. *Animisme et spiritisme (Essai d'examen critique des phénomènes médiumniques. Réponse à M. de Hartmann)*, par ALEXANDRE AKSAKOF. Trad. du russe par BERTHOLD SANDOW. Paris, Leymarie, 1897, in-8 de 640 p. avec portrait et pl. — 35. *Les Miracles et le moderne spiritualisme*, par Sir A.-R. WALLACE. Trad. de l'anglais. Paris, Libr. des sciences psychologiques, in-8 de 382 p. avec portrait. — 36. *Bulletin de la Société d'anatomie et de physiologie normales et pathologiques de Bordeaux*. T. XVII. Bordeaux, impr. Gounouilhou, 1896, gr. in-8 de 400 p. avec fig.

1. — Si les civilisations européennes avaient à faire valoir leur suprématie vis-à-vis des autres, elles trouveraient un argument de haute valeur dans les progrès qu'elles ont fait faire à l'hygiène publique et surtout dans les résultats qu'elles ont obtenus par la détermination des règles de l'hygiène internationale et par l'application de ces règles à no-

tre vieux continent. Le livre de M. Proust montre ce qu'on a décidé et ce qu'on a obtenu de ces règles appliquées à la prophylaxie de la peste. Les travaux de la conférence de Venise de 1897 y sont exposés de façon à faire comprendre comment on peut réaliser *la Défense de l'Europe contre la peste*, au moyen de mesures à prendre en Égypte, dans la Méditerranée et en Europe, mesures sévères sans doute, mais bien plus faciles à accepter que les errements anciens et largement conciliables avec les intérêts du commerce et de la navigation. On trouve là le récit des luttes que les représentants de la France, constitués en même temps les défenseurs de la santé publique et des progrès de la science, eurent à affronter en face des intérêts peu tolérants de l'Angleterre et de la routine insouciante de la Turquie. La discussion eut là ses heures d'animation et de tiraillements délicats. Les documents sur lesquels se sont appuyés nos représentants figurent dans cet ouvrage ; et au premier rang parmi eux, l'histoire monographique de la peste, de ses épidémies et de sa prophylaxie internationale. Les origines et le berceau de la peste, ses modes de transmission, les points critiques où l'on peut la saisir et les moyens de lui barrer le passage, soit à son point de départ, soit, en cas de surprise, à ses points d'arrivée en Europe : tels sont les sujets traités dans ce volume, sans oublier les données que la bactériologie a introduites dans cette histoire, les pratiques de la désinfection, de la sérothérapie et de la vaccination antipesteuse (?) telle que le docteur Yersin la pratique, et non sans un grand succès, semble-t-il. L'ouvrage se termine par une riche bibliographie de la peste et des problèmes qui s'y rattachent. Des cartes et des figures éclairent cette étude.

2. — Je viens de nommer la sérothérapie : c'est une méthode de traitement simple, rationnelle et fort efficace dans bien des cas de grave intoxication et dans toute infection, quel qu'en soit d'ailleurs l'agent. Une brochure du docteur Étable sur *les Injections massives de solution saline dans l'infection*, constitue non seulement une thèse sérieusement établie, mais une monographie très opportune, même après le gros volume du docteur Cheron sur la médication hypodermique. Tandis que ces injections massives de solutions minéralisées sont restées infructueuses chez les animaux placés expérimentalement en état d'infection, ce même moyen produit au contraire, chez l'homme tombé dans ce même état, les effets les plus favorables. L'auteur donne la formule et la technique des procédés à adopter, cherche à expliquer le mode d'action de cette pratique et semble ne craindre qu'une chose : la timidité de l'opérateur rendant l'intervention insuffisante. C'est encourageant.

3. — La chlorose, qui a inspiré tant de poètes plus ou moins élégiaques, n'a pas suggéré moins de travaux scientifiques. Et malgré tout, la cause en reste souvent obscure et le traitement parfois inefficace. Le docteur Gosselin adopte, pour l'interprétation de ces faits, une théorie

mixte dans laquelle les troubles nerveux et l'altération du sang ont leur part; et ce n'est pas le seul point sur lequel l'auteur adopte un sage éclectisme. Un des points intéressants de sa *Contribution à l'étude de l'étiologie et du traitement de la chlorose* gît dans l'espèce d'antagonisme que l'auteur semble admettre entre la chlorose et la tuberculose, et aussi dans le rôle qu'il attribue au repos, parmi les moyens de traitement de cette maladie.

4. — Encore une courte thèse, mais bien conduite et sur un sujet pratique, *Étude clinique du mal de Bright chez les vieillards :* les maladies des reins sont fréquentes chez les vieillards, les observations recueillies par M. Parmentier ne prouvent pas seulement ce fait déjà connu; elles montrent qu'elles sont souvent obscures, latentes même, et qu'elles exposent les sujets qui en sont atteints aux accidents de l'intoxication dite urémique. Parmi ces accidents, il en est un plus important ou en tous cas plus fréquent : c'est la dyspnée. Le régime du lait est le traitement reconnu de ces accidents.

5. — De l'*Essai* du docteur Thubert *sur le sous-carbonate de soude et le bicarbonate*, je ne saurais dire tout le bien que je pense, et cela pour plusieurs raisons. Il a trait à un point tout spécial de la thérapeutique : l'avantage qu'il y a à remplacer par de minimes doses de sous-carbonate de soude les doses massives de bicarbonate, dans certains troubles de l'estomac, consistant surtout en une hyperacidité qu'il importe de neutraliser. Le sous-carbonate de soude, sel fortement alcalin, peut être employé pour modifier les cavités muqueuses dans lesquelles l'acescence tend à s'exagérer ou à se produire d'une façon anormale. M. Thubert rapporte des faits démonstratifs à ce sujet.

6. — Il se rencontre des malades chez lesquels le sang est altéré à ce point qu'il transsude à travers les membranes muqueuses et marque la peau de taches ecchymotiques. C'est *le Purpura*, maladie connue depuis longtemps, mais sur la nature et sur les causes de laquelle il persiste bien des problèmes. C'est qu'il y a nombre de variétés de purpura. M. Apert s'est appliqué à les réduire à quelques types cliniques : le purpura exanthématique, qui se comporte comme une fièvre éruptive; le purpura infectieux, qui marche comme une septicémie; le purpura hémorragique ou maladie de Werlhof, et des formes secondaires. Exposé lucide et méthodique d'une question fort complexe.

7. — L'étude de l'empoisonnement par l'arsenic s'est enrichie récemment de données nouvelles, et elle constitue un type parfait pour examiner l'ensemble des phénomènes de l'intoxication en général. C'est ce qu'a compris M. G. Brouardel. Le neveu du professeur de médecine légale de la Faculté de médecine ne pouvait mieux choisir sa thèse inaugurale. Son *Étude sur l'arsenicisme* repose sur les observations déjà connues et sur celles qu'il apporte à son tour à l'appui de son mémoire,

qui est presque une monographie, et de l'empoisonnement aigu et de l'intoxication chronique, par l'effet d'un quelconque des agents de la série arsenicale; car il ne s'agit pas seulement des effets connus de longue date que produit sur les voies digestives l'ingestion d'un sel arsenical, mais de tous les cas où, absorbé lentement et longtemps, comme dans certaines conditions professionnelles, l'arsenic fait au sein de l'économie des ravages beaucoup moins tapageurs, mais aussi dangereux que dissimulés. Parmi les symptômes, les manifestations cutanées de l'empoisonnement et les troubles nerveux sont la partie la plus originale de cette étude. Troubles de la sensibilité, de la motricité et de la nutrition sont soigneusement étudiés. Enfin, un chapitre encore plus neuf a trait à l'étude des localisations du poison dans l'économie, dans le foie surtout où il s'emmagasine, au grand détriment de cet organe. Même dans le cas d'une seule ingestion du poison, ses effets sont prolongés parce que son élimination est des plus lentes. Il est encore à signaler que si le foie peut accumuler le poison, ce n'est pas dans cet organe qu'il séjourne le plus longtemps, mais bien dans le système nerveux et dans les os.

8. — Ce n'est pas une thèse ordinaire que celle du docteur Oberthür, mais un mémoire plein de renseignements utiles au médecin et à l'hygiéniste, et intéressant même pour ceux-là que préoccupent les questions sociales. Dans la première partie l'auteur nous fait vivre de la vie des mineurs. Ces chapitres sont le fruit d'une expérience acquise par de nombreux voyages dans les mines de la France et même de l'étranger; et le mineur a été étudié sur place, dans ses deux vies, celle de sous terre et celle de plein air. L'auteur montre les progrès réalisés par l'hygiène dans cette double existence, dans l'habillement et dans la nourriture, et aussi par les douches hygiéniques qu'on lui administre au sortir de la mine, enfin tout ce qui concerne le bien-être, l'instruction, les caisses de retraite et le service médical. Suit un résumé d'expériences sur la composition de l'air des mines, sur son humidité exagérée et sur sa privation presque absolue de micro-organismes. La deuxième partie est consacrée à l'étude des maladies des voies respiratoires chez les mineurs, d'où il résulterait qu'elles ne sont pas aussi fréquentes que dans les autres professions. M. Oberthür s'attache surtout à l'examen de l'anthracose et de la tuberculose. L'anthracose, infiltration de poussières charbonneuses dans les voies aériennes et dans les ganglions bronchiques, n'est pas pour lui une maladie, parce qu'elle n'entraîne par sa présence aucune autre altération des organes que sa présence elle-même (ce qui est bien déjà quelque chose). Il accorde d'ailleurs que ces poussières ne sont pas non plus curatives, et que la mine ne saurait passer pour un sanatorium; mais il serait porté à incriminer plutôt la grande humidité de l'atmosphère houillère. Cette *Étude médicale sur les ouvriers des houillères* est enrichie de tableaux et de planches, appuyée sur des statis-

tiques importantes et sur les opinions des médecins et des ingénieurs des mines de houille de l'Europe occidentale, sans compter les observations originales et les expériences personnelles de l'auteur.

9. — Il est plus que jamais à l'ordre du jour le traitement de la tuberculose pulmonaire, et le volume sur la *Cure marine de la phtisie pulmonaire* est tout d'actualité. Il nous donne d'ailleurs tout ce que son titre nous promet : « Faire apprécier les ressources ignorées ou méconnues du littoral atlantique; étendre en France le domaine si riche et si délaissé de la climathérapie, » telle est l'ambition du docteur Lalesque. Ambition légitime, étant donné l'importance du sujet, l'utilité du but poursuivi, l'expérience de l'auteur et la valeur des moyens qu'il a su mettre en œuvre. La première partie, consacrée à la climatologie, est illustrée de planches et hérissée de chiffres qui offrent une idée de la somme de travail et d'observations que représentent ces tableaux. Trois phénomènes météorologiques sont particulièrement mis en lumière : la stabilité thermique, la stabilité hygrométrique, encore plus importante à mon avis, et la prédominance des brises marines. La seconde partie expose l'action de ce milieu sur l'organisme : c'est la climatophysiologie. Elle conduit M. Lalesque à cette formule : il y a un climat méditerranéen tonique et excitant, et il y a un climat atlantique tonique et sédatif. Et il proteste contre l'opinion fausse qui confond toute sédation avec une débilitation, distinguant fort justement l'activité nutritive de l'activité fonctionnelle, et montrant que ce qui peut être stimulant de la première peut être en même temps modérateur de la seconde. La climathérapie forme la troisième partie de ce livre. L'auteur y rappelle, pour ce qui regarde la phtisie pulmonaire, que la cure marine, fort préconisée par les anciens, fut abandonnée par la plupart des modernes, tandis qu'on y revient beaucoup aujourd'hui. Il est vrai qu'on y revient en précisant mieux les cas auxquels cette cure peut convenir et ceux auxquels elle est indifférente ou nuisible. C'est ce que notre auteur s'est attaché à bien définir, en montrant qu'il faut savoir discerner d'une part les formes de phtisie auxquelles l'on a affaire et, d'autre part, les divers éléments que réunit l'action de la cure marine. Rien n'est à négliger, en effet, dans cette analyse, et l'influence des cultures de pins autour d'Arcachon joue dans l'atmosphère de ce séjour un rôle important, sérieusement justifié par les données qui permettent d'établir son action tout à la fois prophylactique et curative. Ce qui permet à l'auteur de conclure que la mer vaut la montagne.

10. — Sans sortir des cures hygiéniques, nous rencontrons un ouvrage d'aspect gracieux et sérieux à la fois, d'un volume qui ressemble à un ouvrage de salon, par son aspect, par ses planches, par sa belle justification, et qui, par son objet et par la façon sévère dont il est traité, tout le caractère d'un livre de science. Les planches et les figures nou

conduisent avec le texte sur les plus hauts sommets connus de notre globe et surtout de notre Europe, et, dans cette saison de voyages, on n'en saurait faire de plus facile et de plus instructif, sinon de plus pittoresque. Les cures hygiéniques, dit avec assez de justesse M. le docteur Regnard, ont remplacé la polypharmacie dans la médecine. Or, *la Cure d'altitude* est, avec la cure marine, un des moyens les plus puissants que nous possédions pour nous tenir en état de défense armée contre l'envahissement des microbes, que l'auteur appelle des schizophytes. C'est l'objet de ce livre. La première partie est un aperçu de la climatologie des montagnes, et l'auteur y insiste sur un fait curieux : la rareté des microbes dans les altitudes, même très habitées. La seconde est l'étude, faite au laboratoire, de l'action physiologique de l'atmosphère et de la raréfaction de l'air. Le mal des montagnes est pour l'auteur l'occasion d'une étude intéressante, appuyée sur les observations et les expériences de P. Bert et de Jourdanet. Enfin une troisième partie est consacrée aux diverses stations où se pratique dès aujourd'hui la cure d'altitude que l'auteur appelle encore hypsiatrie. M. Regnard proclame qu'il doit beaucoup à la montagne, et que son but serait moins encore un but d'études qu'un acte de propagande en faveur de ces stations sanitaires, si puissantes dans leurs effets curatifs, et encore peu connues et peu fréquentées. Sur ces hauteurs, en effet, que rencontre-t-on? dit-il. Des milliers d'Allemands, d'Anglais et d'Américains et à peine quelques Français. L'enthousiasme de l'auteur l'a peut-être quelque peu entraîné parfois; mais comment l'en blâmer si sa cause est juste et si elle est savamment plaidée?

11-12. — Nous trouvons dans l'*Encyclopédie scientifique des aide-mémoire* deux petits volumes qui se recommandent par leur sujet et par le nom de leur auteur. M. le docteur Brault, auquel des travaux spéciaux ont acquis une haute compétence dans l'étude de l'anatomie pathologique, était mieux que quiconque qualifié pour nous dire ce qu'il faut penser de ces théories si connues, lesquelles, parce que les artères distribuent le sang dans toute l'économie, en concluent que ce sont elles aussi qui répandent partout ces lésions à généralisation facile, telle que la sclérose, par exemple. Les chapitres des causes de *l'Artérite* et de sa pathogénie sont très méthodiquement résumés. C'est que cette pathogénie explique comment se distribuent et se répartissent les altérations de structure dans l'épaisseur des parois artérielles. Quelles que soient d'ailleurs ces altérations, toutes peuvent avoir pour résultat l'oblitération du vaisseau ou sa rupture. Or, l'oblitération, à condition qu'elle soit complète et permanente, c'est la mortification fatale des organes en rapport avec le vaisseau oblitéré et irrigués par lui avant son oblitération. Mais incomplète ou passagère, l'oblitération n'entraîne guère de troubles nutritifs sérieux, et n'occasionnerait pas de scléroses des organes. Dans

trois chapitres successifs, l'auteur s'attache à prouver qu'il n'y a pas de relation entre les artérites, d'une part, et les inflammations aiguës, les inflammations nodulaires et les inflammations chroniques, d'autre part. Je ne saurais contester ces conclusions, appuyées sur les données solides de l'anatomie pathologique; mais, comme le dit l'auteur, les questions de pathogénie impliquent une part faite à l'interprétation, et sur laquelle la discussion est toujours ouverte.

13. — En présence des progrès que ne cesse de faire l'abus de la morphine, l'Académie de médecine avait mis au concours la question de la *Morphinomanie*. Le mémoire qui lui fut adressé sur ce sujet par M. le docteur Rodet fut couronné par elle (prix Fabret). C'est ce mémoire que l'auteur publie aujourd'hui. Il ne s'est pas borné à peindre le morphinomane, mais il a analysé soigneusement les faits qui se rattachent à l'intoxication morphinique, comme conditions prédisposantes, comme mœurs ou habitudes des intoxiqués, comme signes de leur intoxication, comme moyens de les traiter et de les guérir. Parmi les points les plus curieux à relever dans ce travail, signalons les cas de morphinomanie à deux, les chiffres indiquant la propagation de ce singulier mal, et la théorie de la cure par l'abstinence brusque et radicale. Ne sont pas moins intéressants les chapitres consacrés aux intoxications mixtes de la morphine avec l'alcool ou avec la cocaïne, etc. L'étude médico-légale de cette intoxication prête à des questions délicates et à des problèmes compliqués. Le chapitre du traitement comprend les diverses méthodes employées à cet effet, et les indications qui leur correspondent. Enfin un riche index bibliographique, comprenant quantité de publications françaises et étrangères, permet de juger de l'état actuel de la science sur ce sujet. Ce tableau n'occupe pas moins de trente-huit pages; l'auteur y a ajouté les titres de six publications littéraires, de Claretie, de Daudet entre autres, dans lesquelles le morphinisme a été plus ou moins décrit.

14. — Avec toutes les productions médicales qu'a provoquées l'étude de l'hystérie, on ferait une belle bibliothèque, que notre époque aurait largement dotée. *Genèse et nature de l'hystérie*, du docteur Sollier, y figurerait avec honneur. L'hystérie, nous dit-il, a été trop exclusivement transportée dans le domaine de la psychologie par les derniers auteurs qui s'en sont occupés; et les psychologues, entraînés par la tendance actuelle qui les conduit à ramener tous les processus au mouvement, ont trop laissé de côté la sensibilité, dont l'importance est cependant primordiale pour l'étude de la psychologie prise du point de vue de la physiologie, et dont les troubles sont cependant bien à la racine et dans les fondements de l'hystérie. Loin de faire double emploi avec les traités antérieurs, cet ouvrage est plein d'originalité; et bien que j'aie des réserves à émettre sur quelques points, j'y ai trouvé les données les plus intéressantes, l'analyse la plus perspicace, jointes aux vues générales les plus

fécondes et dont plus d'un psychologue pourra faire son profit. Et cependant M. Sollier se défend de tirer aujourd'hui de ses observations des applications théoriques ou même pratiques. Il a principalement eu en vue de ramener la question sur le terrain de la clinique et de la physiologie cérébrale, quitte à l'en faire sortir plus tard à son tour et à sa façon. C'est ainsi qu'il a cherché à établir la nature du trouble primordial en quoi consiste la maladie hystérique, lequel trouble serait lié à un épuisement nerveux, mais consisterait en une sorte de sommeil ou plutôt de somnambulisme qu'il appelle le vigilambulisme, bien que ce ne soit ni le sommeil ni la veille. Le premier volume contient l'exposé des faits et des doctrines; on y trouve une fine observation des phénomènes qui précèdent et accompagnent le réveil de la sensibilité dans les points où elle avait disparu, du fait de la maladie, soit du côté des membres, soit du côté des viscères, soit même du côté du cerveau. L'auteur sépare ensuite les accidents somatiques des accidents mentaux, ce qui justifie la distinction de deux formes correspondant à ces deux classes d'accidents dans l'évolution de la maladie, et peut conduire à expliquer les prétendus dédoublements de la personnalité. Enfin, après avoir donné son interprétation des stigmates de l'hystérie, il résume la conception générale que l'on peut se faire de la nature de cette maladie. L'hystérie est un trouble physique, fonctionnel du cerveau, consistant dans un engourdissement ou un sommeil, partiel ou général, des centres cérébraux.... Les hystériques confirmés ne sont que des vigilambules. Telle est à peu près la définition par laquelle se termine un ouvrage fait pour intéresser les penseurs et les psychologues autant que les médecins, aujourd'hui que tout le monde parle de l'hystérie avec plus ou moins de compétence.

15. — C'est un professeur, député au parlement italien, mais c'est surtout un élève hier, un émule aujourd'hui de Lombroso, en tout cas un partisan des doctrines de l'école italienne d'anthropologie criminelle, M. Enrico Ferri, qui, ayant traité en conférence à Pise : *Des Criminels dans l'art et dans la littérature*, fait de ce sujet un petit volume intéressant et tout d'actualité. L'art semble avoir devancé l'école philosophique qui a substitué l'étude du criminel à celle du crime. Le drame passionnel et le roman se sont dès longtemps appliqués à peindre le criminel; l'intuition artistique, aidée par la puissance de l'observation, a su donner à certains mouvements des attitudes longtemps discutées par les écoles et reconnues exactes par les instantanés photographiques; elle a su de même devancer les données de l'anthropologie criminelle. Les arts décoratifs, le drame avec ses crimes de sang, le roman lui-même, ont fourni des types de criminels achevés. Les maîtres à citer sont : Shakespeare, Schiller, Victor Hugo, Coppée, d'Annunzio, Ibsen, Tolstoï, Dostoïewsky, Bourget, Zola et Gaboriau; l'art septentrional paraît avoir eu sur ce point les meilleures inspirations.

16. — M. Max Nordau, bien connu chez nous depuis sa *Dégénérescence* et ses *Paradoxes psychologiques et sociologiques*, publie aujourd'hui une étude faite pour arrêter l'attention du psychologue : *Psychophysiologie du génie et du talent.* Ce n'est pas sans curiosité que j'ai ouvert ce livre, comptant qu'un aussi puissant observateur et un aussi fin analyste ne pouvait manquer d'apporter quelque lumière à la solution d'un problème aussi délicat que celui qui a trait à la distinction et à l'étude du talent et du génie, si souvent confondus. Et je recommande aux méditations de qui de droit la formule qu'il propose à ce sujet : Le génie repose sur un développement organique primitivement supérieur ; le talent, sur un plein déploiement acquis par l'application de l'exercice de dispositions naturelles que possède, d'ailleurs, la majorité sinon la totalité des hommes. Le talent n'est même pas le privilège de l'humanité, et la culture des centres cérébraux des animaux peut aussi le produire. Le génie, au contraire, est purement humain ; ce sont les centres supérieurs du système nerveux, et en particulier ceux qui collaborent au jugement et à la volonté (et pourquoi pas du sentiment?), qui sont susceptibles de produire les manifestations du génie. Le génie dans l'art, le génie pictural, par exemple, ne dépend pas seulement des hautes qualités du sens de la couleur ; il y faut en plus une aptitude à distinguer et ce que l'œil voit et ce que comprend l'intelligence, et aussi une puissante faculté d'interprétation et de reproduction du sujet ainsi compris. Il y a des génies qui sont des dompteurs de la matière, des dompteurs de la pensée et des dompteurs d'hommes. Majorité et minorité : tel est le titre de l'introduction dans laquelle l'auteur oppose les raisons biologiques de la banalité à celles de l'originalité.

17. — C'est une tendance avérée des sociologues de notre époque de chercher dans les phénomènes et dans les lois de l'histoire naturelle et de la biologie des analogies qui, en permettant de rapprocher la sociologie et la biologie, permettent aussi d'appliquer à l'une les lois reconnues bonnes pour l'autre. Cela demande toutefois une certaine sévérité dans l'appréciation des faits et une grande réserve dans les interprétations auxquelles ils prêtent. Les trois professeurs qui se sont réunis pour écrire un volume sur *l'Évolution régressive en biologie et en sociologie* ont suivi la tendance que je viens de dire, sans oublier les réserves que j'ai ajoutées. L'évolution régressive, c'est le progrès à rebours, c'est, dans les organes vivants, l'atrophie, la dégénérescence, et dans les groupes sociaux, l'altération et la disparition des institutions dont ils ont vécu. Les sociétés, comme les organismes, reconnaissent une mobilité de constitution dont les résultantes sont dues au concours de deux principaux facteurs : la ressemblance et l'adaptation. Ces études ont été poursuivies à l'Institut des sciences sociales de Bruxelles, et, comme le remarque la préface, s'il est vrai que les sciences naturelles ont beaucoup à donner aux

sciences sociales, il n'est pas moins vrai qu'il faut se méfier des assimilations exagérées et hâtives en une telle matière.

18. — « Puisque les religions, en ces heures de trouble, n'étendent plus leurs bras assez loin ; puisque d'ailleurs chacun est mauvais juge de ses actes, et bien souvent inapte à se conduire ; puisque personne ne dit mot et n'offre de venir efficacement au secours de tous les malheureux qui méritent mieux que leur sort...., la science, modestement (?), avec le sentiment très net de sa faiblesse et des moyens pauvres et détournés dont elle dispose pour atteindre jusqu'au moral, la science se propose et demande à intervenir, en s'excusant de tant d'audace : J'ai quelque chose à vous donner, quelque chose de bien restreint, de bien relatif et de bien terre à terre, mais quelque chose cependant ; et comme, hier encore, vous n'aviez rien, on pourrait toujours essayer !.... » Le point d'exclamation est dans le texte. Et bien que cette citation résume l'esprit de l'*Introduction à la médecine de l'esprit*, on y trouve bien autre chose encore. Dans la première partie, le docteur de Fleury passe en revue les principales idées générales développées par les médecins de notre âge, relativement aux maladies du système nerveux. Les rapports de la science avec la justice, avec les lettres et la critique d'art, avec la psychologie notamment, sont exposés en trois chapitres qui résument très nettement l'enseignement de la Salpêtrière et les problèmes que cet enseignement a provoqués. Dans la seconde partie, l'auteur s'est efforcé de tracer de la paresse et de son traitement, de la tristesse et de son traitement, de la colère et de son traitement, de la médecine des passions. Un chapitre sur la morale moderne, auquel j'ai emprunté la citation ci-dessus, termine ce livre de vulgarisation intéressant, que l'auteur a su rendre facile à lire, malgré la difficulté inhérente au sujet, mais qu'il ne convient pas de mettre entre toutes les mains.

19. — Le petit livre de M. le docteur Guardia sur *le Médecin* examine successivement l'art, la profession et la doctrine. C'est du moins le plan qu'il s'est proposé de suivre ; mais à force de considérer le médecin, non comme un être impersonnel, et abstraction faite de toute autre chose, l'auteur, s'étant appliqué à le voir dans son milieu, y a réussi à ce point que, le plus souvent, c'est le milieu, le milieu scientifique, le milieu philosophique, le milieu social, le milieu historique même qui passe au premier plan et nous dérobe le sujet lui-même. Nul plus que l'auteur de *la Médecine à travers les âges* ne pouvait envisager ainsi et mieux poursuivre cette étude ; mais on se tromperait si l'on y cherchait un travail didactique et méthodiquement exposé. C'est une œuvre critique, dont M. Guardia se défend d'être un satirique, car il sait bien lui-même qu'il procède par boutades et par escarmouches, plus que par une sévère discussion. Il souhaite, dit-il, des lecteurs éclairés, curieux et capables de lire entre les lignes, car il ne fait entendre qu'une partie de

ce qu'il semble vouloir dire, mais touche à une foule de questions et de problèmes de science, de déontologie professionnelle et de doctrine. Toutefois le point de vue historique est celui qui domine cet ensemble ; de sorte que le livre, qui s'attaque à une foule de questions actuelles, est encore plus une revue de l'historique de ces questions qu'une étude de leur actualité. Malheureusement le pessimisme y domine et sa philosophie est celle du sceptique.

20. — J'ai présenté récemment ici un ouvrage de M. Saint-Georges Mivart sur *l'Homme;* celui qui m'arrête aujourd'hui est la suite de ce dernier, pour ainsi dire. *Le Monde et la science* est une œuvre méthodique par excellence et synthétique, embrassant la nature inorganique, la nature organique ou vivante, les fonctions nutritives et les fonctions animales ou de relation externe; puis après un chapitre consacré à la nature et un à la cause première, un dernier chapitre tout d'actualité traite de l'évolution. Impossible de suivre l'auteur dans la série de ces chapitres, où toutes les questions philosophiques relatives à l'origine des choses sont abordées, l'observation à la main, et jugées rationnellement de la façon la plus hardie et la plus pondérée en même temps. Toute la partie consacrée à la nature, par exemple (chap. VI), et qui touche aux questions de philosophie mécanique, à la théorie atomistique du monde et à la théorie mécanique des forces, qui traite de l'énergie et de la matière, de la physiologie et de la psychologie, est un résumé largement conçu et comme une condensation puissamment effectuée d'un aussi vaste ensemble. Je passe sur le chapitre VII consacré à la cause première et tout inspiré par la philosophie la plus spiritualiste et par une élévation d'idées qui n'enlève rien à leur solidité; et je reviens sur le chapitre de l'évolution (chap. VIII), tout à fait remarquable en ce qu'il trace dans l'œuvre de Darwin la part de l'observation qu'il convient d'admettre et celle de l'interprétation, laquelle réclame une sélection. Et de cette sélection, l'évolution des espèces sort transformée et apparaît comme une forme de la création elle-même.

21. — Après les livres de Mosso et du docteur Lagrange sur la fatigue et sur les exercices physiques, le docteur Tissié nous en offre un autre sur ce même sujet; et quand je dis un autre, j'entends que c'est en effet une étude toute différente et originale. L'auteur a montré quelle part il sait faire dans ces études à l'élément psychique, que celui-ci agisse comme cause, ou comme subissant les effets du surmenage. « Notre race française, dit-il pittoresquement, est faite de caoutchouc et d'acier, comme la bicyclette, peut-être avec plus de caoutchouc que d'acier, car elle témoigne plutôt encore d'élasticité que de persistance dans l'action. » Il divise donc les sujets, selon le tempérament de leur volonté, en trois classes : les passifs qui n'en ont guère, les affectifs qui en ont par intervalles et à l'occasion, les affirmatifs qui ont une forte

volonté. — C'est dans l'émission nerveuse exagérée qu'il trouve la principale cause pathologique de l'entraînement intensif, soit chez les sujets sains, soit surtout chez les débiles nerveux qu'il désigne sous le nom de fatigués, supposant que leur débilité tient surtout à une sorte d'épuisement de leur potentiel nerveux. Enfin, après avoir exposé les caractères des principales méthodes de gymnastique, l'auteur décrit la sienne propre, qu'il appelle psycho-dynamique, et qui repose sur la puissance des réactions nerveuses observées dans chaque groupe d'individus. *La Fatigue et l'entraînement physique* est un livre vécu, plein d'enseignements dont l'hygiène et la psychologie peuvent tirer profit.

22. — « La sociologie est à la mode, » nous dit M. Durkheim dans la préface de son volume sur *le Suicide;* comme la biologie, avec laquelle elle présente de grandes analogies et de nombreux points de contact, elle tend à devenir fort envahissante. On lui crée des chaires, on en fait des livres. Elle avoue bien qu'elle n'en est encore qu'à « l'ère des constructions et des synthèses philosophiques, » mais elle a de grandes ambitions, notamment celle de nous donner une interprétation nouvelle du suicide et un remède efficace. Comme facteurs de ce sinistre produit qu'est le suicide, l'auteur, après avoir justement éliminé les prétendus suicides d'animaux, note la folie et l'alcoolisme, et surtout la neurasthénie, ou la grande névrose à la mode; mais ce n'est que pour montrer comment ce sont là tout au plus des causes occasionnelles et comment la cause du suicide est surtout sociale, et comment enfin il y a « un taux social de la mortalité suicide, » un rapport entre le nombre annuel des cas de suicide et le chiffre de la population. Il divise les variétés en trois grandes classes : le suicide égoïste, qui vient de ce que les hommes méconnaissent la raison d'être de la vie; le suicide altruiste, qui tient à ce que la raison leur paraît être en dehors de la vie elle-même; et enfin le suicide qu'il appelle anomique, qui vient de ce que leur activité est déréglée et de ce qu'ils en souffrent. Du reste, ce travail brille par le luxe des définitions et par la rigueur de la méthode; ce qui ne veut pas dire que tout y soit irrépréhensible. Mais on y trouve nombre de documents intéressants et de faits curieux dont les moralistes et les apologistes de la foi chrétienne peuvent faire leur profit. Par exemple, sur l'influence désastreuse que le divorce paraît avoir dans l'espèce, sinon comme cause, au moins comme signe de la désintégration (*sic*) de la famille, de ces signes qui retentissent sur leurs causes pour les aggraver. Quant aux remèdes, l'auteur ne les trouve ni dans la société politique, ni dans la société religieuse (?), ni même dans la famille. Toutes ces sociétés sont en pleine décomposition, dit-il, et incapables de jouer le rôle d'un remède efficace. Ce qu'il faut, c'est restaurer la corporation, ce groupe social que nous avons brisé bien à tort et qui peut devenir « l'instrument de notre réorganisation morale. »

23. — M. Sanderson Christison nous envoie de Chicago une plaquette, *Crime and criminals*, où sont réunis des articles publiés déjà par lui dans le *Chicago Tribune* sous ce titre : *Jail types*. Ce n'est pas seulement en Europe que s'élève le chiffre de la criminalité ; aux États-Unis, d'après les statistiques des prisonniers criminels, les crimes sont cinq fois plus nombreux qu'il y a quarante ans. Après une courte introduction à laquelle j'emprunte cette donnée, suivent des observations de délinquants divers, observations courtes, mais curieuses, parce que l'auteur sait y mettre en lumière la caractéristique qui les recommande à l'attention. A plusieurs de ces cas sont joints les portraits des sujets ainsi que des tracés relatifs aux circonvolutions cérébrales et à la configuration des oreilles. Un chapitre sur le traitement du crime termine cette promenade à travers les particularités les plus intéressantes de la criminalité.

24. — D'une série d'articles publiés dans les *Annales de philosophie chrétienne*, le P. Lescœur a fait un livre admirable d'élévation, de clarté, et cela dans une matière délicate et difficile. *La Science et les faits surnaturels contemporains* est une étude attachante par la multiplicité et par l'obscurité des problèmes qu'elle aborde. Ces problèmes, indépendamment de leur importance pratique, se rattachent aux singularités et aux merveilles les plus propres à piquer notre curiosité. Si le surnaturel nous assiège toujours, sans que la science soit parvenue à l'écarter définitivement, il ne convient pas pour cela, dit le P. Lescœur, d'en accuser « la faillite de la science, » mais c'est « la banqueroute du rationalisme » qu'il faut dire. Et cette première partie est une démonstration résumée du peu de solidité des attaques de Renan contre la sainte Écriture. Mais ce n'en est pas une réfutation, à vrai dire ; l'auteur se propose surtout de montrer « que les assertions hautaines de la science rationaliste trouvent une réfutation inattendue dans tout un ensemble de faits en contradiction avec les lois de la nature.... » A l'appui de sa thèse, l'auteur passe rapidement en revue les faits les plus étranges rapportés par des auteurs dignes de foi, des savants avérés et reconnus comme tels. Il s'applique à établir, en présence de ces faits, que le miracle est tout autre chose que « l'inexpliqué, » et qu'il n'st pas plus la destruction de la science que de l'ordre naturel. Il conclut sur ce point que les forces irrégulières que manifeste le monde spirite ne pourront jamais rentrer dans les lois harmonieuses et fécondes qui gouvernent le monde. Réfutant enfin les hypothèses rationalistes au moyen desquelles Crookes, Lombroso et autres se sont efforcés d'expliquer le surnaturel spirite, il montre les tristes fruits de ces étranges pratiques : aliénation, suicide et immoralité sous ses formes les plus abjectes. Il termine en dévoilant leur origine démoniaque. Le miracle, ajoute-t-il judicieusement, tombe sous le contrôle scientifique, pour ce qui est de la conviction rationnelle et même expérimentale du fait miraculeux ; mais ce qui

échappe à tout procédé scientifique, c'est l'acte de foi surnaturelle que le miracle a pour but et souvent pour effet de provoquer.

25. — L'auteur de *Névroses et possessions diaboliques* n'est pas seulement un honnête homme, c'est encore un médecin, un médecin auquel ses loisirs ont permis une ou plutôt plusieurs enquêtes sur des faits étranges, dans lesquels il cherche consciencieusement la part qu'il faut faire à la maladie et celle qu'il convient d'attribuer à une influence démoniaque. Le livre débute par dix-sept observations relatant ces faits étranges, à propos desquels l'auteur a écrit son livre. Une seconde partie intitulée : « Jugement de la science, » passe en revue les causes d'erreur dont ces faits peuvent être l'occasion ; notamment les maladies complexes ou simulées, les intoxications, les névroses, folie, hystérie, hypocondrie, épilepsie, chorée, somnambulismes divers et enfin l'hypnotisme avec ses suggestions ; il s'applique à distinguer ces différents états de ceux qu'il a en vue et dont il a rapporté l'histoire. A cette occasion, plusieurs des miracles de Lourdes sont cités et leur valeur miraculeuse est discutée et comparée aux résultats merveilleux que la suggestion a donnés à Nancy, par exemple. Ici, je ne saurais suivre M. Hélot dans toutes ses appréciations sur l'hypnotisme, pas plus que sur les procès qu'il semble faire à M. l'abbé Schneider, au R. P. de Bonniot, et qu'il ferait encore mieux sans doute au P. Coconier, en les accusant de tendance naturaliste. La troisième partie a pour sujet le jugement de l'Église. Après avoir rappelé ce que l'Église enseigne ou conseille au sujet de la tentation, de l'obsession et de la possession et des prestiges démoniaques, l'auteur résume en deux chapitres fort étudiés le diagnostic et les remèdes qui conviennent en pareille occurrence. Une si rapide analyse ne permet guère de critique. Nous dirons seulement qu'un professeur de théologie morale de Rouen apprécie en ces termes l'ouvrage du docteur Hélot : « C'est une critique scientifique des théories naturelles inventées par la science athée pour nier le surnaturel, en même temps qu'il est une exposition claire de la doctrine de l'Église. C'est le langage d'un médecin chrétien dont les études ont affermi et justifié la foi. »

26. — Tout autre est *Hypnotisme et religion* du docteur Regnault, ouvrage curieux par la quantité considérable de faits qui y sont notés, mais non par la solidité et par la rigueur du raisonnement. Tout y est confusément réuni : la sorcellerie et le culte religieux; les phénomènes hystériques et ceux de la démonomanie ; les juifs errants et les fous, les sorciers et les prêtres, les fakirs, les jansénistes et les martyrs, etc. Et ce qui n'est pas moins curieux, c'est l'étrange préface de M. Saint-Saëns, qui paraissait peu qualifié pour cela.

27. — Ces livres, ceux du docteur Hélot, du P. Lescœur et aussi ceux que j'ai déjà présentés dans des revues antérieures sur ce même sujet, m'ont engagé à rappeler ici quelques ouvrages qui y sont visés et

que ne peuvent méconnaître ceux qui s'intéressent à ces questions. Ces livres ne concluent pas dans le même sens que les auteurs ci-dessus rappelés, mais quelque erronés qu'ils soient dans leurs principes, quelques-uns du moins sont inspirés par la bonne foi, dictés par l'observation et contrôlés par la science. Commençons par ceux de M. de Rochas. M. de Rochas, qui avait publié en 1893 une étude sur *les États superficiels de l'hypnose*, l'a complétée en nous donnant, l'an passé, un autre volume sur *les États profonds de l'hypnose*. Une distinction aussi tranchée entre les divers phénomènes qui appartiennent à l'hypnotisme est faite pour encourager ceux qui se refusent à condamner en bloc et au même titre toutes les pratiques hypnotiques. Et si les lecteurs des *États profonds* ne demeurent pas convaincus qu'il s'agit là de faits naturels et innocents, il leur sera du moins difficile de condamner comme surnaturels et essentiellement nuisibles *les États superficiels*.

28-29. — Poursuivant ses études sur les mêmes matières, M. de Rochas a publié successivement deux autres volumes sur *l'Extériorisation de la sensibilité* et sur *l'Extériorisation de la motricité*. Il appelle la première une étude expérimentale et historique, et la seconde un recueil d'observations et d'expériences. Comment la sensibilité, qui est une fonction affective, peut-elle s'extérioriser? Ceci doit s'entendre en ce sens qu'il y aurait sensation possible sans contact; et cela au moyen d'effluves qui partiraient de la surface du corps et en particulier de toutes ses extrémités, pour transmettre ou recevoir des impressions sensibles. Ces effluves mêmes seraient colorés, sensibles seulement pour certains sujets doués d'une sensibilité particulière, notamment dans l'état d'hypnose. Est-ce là un phénomène purement physique, ou bien est-il propre aux organismes vivants seulement? Est-il objectif ou subjectif? Est-il réel ou n'est-ce qu'une illusion? L'auteur étudie toutes ces questions. Il y répond dans une certaine mesure. C'est pour lui un phénomène réel, plus marqué chez les êtres vivants, variable dans certaines conditions déterminées, susceptible d'être modifié dans sa direction par l'aimant et par beaucoup d'autres influences et perceptible par plusieurs sens, mais surtout par la vue. Cet effluve présente des caractères constants qui le rapprochent d'une flamme éclairante et non brûlante, et des caractères variables qui portent sur sa direction, sa dimension, son intensité et sa coloration, qui va du rouge au bleu ou au violet. Enfin, la production et la perception de l'effluve peuvent s'expliquer par nos connaissances scientifiques actuelles. A cette occasion, l'envoûtement et la sympathie sont étudiés dans deux chapitres où les théories ne sont pas moins curieuses que les faits d'observation. Avec l'extériorisation de la motricité, nous entrons dans un domaine encore plus étrange. On nous présente d'abord la grande médium de notre époque, Eusapia Paladino, puis toutes les expériences dont elle a été le mé-

dium et le résumé de toutes celles qui s'y rattachent. Les noms de Lombroso, de Crookes, de Richet et d'autres moins connus, mais notables encore, reviennent souvent dans ces pages. Nous avons le résumé des expériences de Naples en 1891 et en 1892-1893, de Rome en 1893-1894, de Varsovie à la même époque, de Carqueirane et de l'île Roubaud en 1894, de Cambridge et de l'Agnélas en 1895. M. de Rochas s'applique à établir que les faits qu'il rapporte sont bien réels et qu'ils ne sont le résultat ni de la fraude ni de la supercherie. Mais ce qui me paraît plus étrange peut-être que ces faits eux-mêmes, c'est que ces savants croient pouvoir invoquer, pour expliquer ces faits, soit les effluves dont je viens de parler, soit des influences électriques tout à fait inexpliquées et en apparence bien inexplicables, modifiées d'ailleurs par la lumière et par l'électricité connue, et qu'ils veuillent y voir la manifestation d'une force qui commence à se révéler à eux. La lecture de l'*Extériorisation de la motricité* fera plutôt penser, à mon avis, aux conclusions du P. Lescœur, cité plus haut : que ces faits, aujourd'hui établis, pourraient bien relever de tout autre chose que des forces naturelles et qu'il importe de s'en garder. Si la sensation sans contact est à la rigueur possible, parce qu'un fluide quelconque peut toujours transmettre une impression sous une forme quelconque, on ne comprend guère que la transmission du mouvement puisse se faire de même et se communiquer sans contact à toute sorte d'objets.

30. — Ces effluves et le quelque chose qui peut agir à distance, le baron de Reichenbach l'avait nommé l' « od, » et en 1866 il fit sur ce sujet, à l'Académie des sciences de Vienne, des conférences que réédite M. de Rochas, sous ce titre : *Les Effluves odiques*, en les faisant précéder d'une notice historique sur Reichenbach et son œuvre et sur les expériences dont ces phénomènes ont été récemment l'objet. C'est tout une physique nouvelle, bien que calquée sur l'ancienne dans sa majeure partie, mais une physique dont les phénomènes sont rares, difficiles à reproduire, sujets à des variations dont le déterminisme nous échappe, et par suite encore plus difficiles à contrôler.

31-32. — Ces effluves odiques, on a bien cherché à les rendre palpables et à en fixer les caractères. On a même employé dans ce but la photographie ; et c'est la partie la plus originale des recherches du docteur Baraduc. Ce chercheur, qui avait déjà publié (1893) *la Force vitale. Notre corps fluidique. Sa formule biométrique*, a repris cette question, et, armé de l'appareil photographique, il a recueilli des faits réunis dans cet autre volume : *L'Ame humaine, ses mouvements et ses lumières, et l'iconographie de l'invisible fluidique.* Ce titre fera sourire plus d'un lecteur ; il se demandera ce qu'on peut bien entendre par les mouvements et par les lumières de l'âme, si l'on ne prend plus ces expressions au figuré, mais dans leur sens propre et physique. Y aurait-

il donc un milieu autre que le milieu organique, dans lequel retentiraient les mouvements dont l'âme est le principe et qui serait capable d'être isolé et des organes et de l'âme elle-même? — Ce serait le corps astral ou fluidique, que tendent plus ou moins à admettre tous ces auteurs que je passe ici en revue, corps dont le docteur Baraduc croit avoir saisi les manifestations. A étudier les épreuves photographiques qu'il nous présente, il est difficile de ne pas y reconnaître la trace de quelque chose; mais ce quelque chose est-il très démonstratif? Sont-ce bien les marques d'un fluide spécial concentré en boulettes, comme il les décrit, ou en tourbillons, comme il pense le montrer dans sa brochure : *La Force courbe cosmique; méthode de radiographie humaine?* Tout cela demeure incertain et demande un supplément de recherche patiente et de sévère critique.

33. — A ceux qu'effraient les gros livres, signalons la plaquette, un peu pâle mais fort condensée, publiée par M. Falconer, traduite par M. Descormiers, où sont résumées sur la conscience, les sens et la suggestion, sur l'homme et la force animique, les données que le *Spiritualisme expérimental* moderne s'efforce de mettre en lumière et de faire prévaloir.

34. — Le livre d'Aksakof, *Animisme et spiritisme*, a été provoqué par l'ouvrage où le docteur von Hartmann s'efforce de ramener aux phénomènes physiques ordinaires toutes les merveilles du spiritisme, mettant le reste sur le compte de la jonglerie ou de l'illusion. Aussi cet ouvrage offre-t-il un grand intérêt, parce que, pour soutenir sa thèse, l'auteur a réuni les principaux phénomènes et les faits les plus étranges observés dans les séances médiumnimiques. Les manifestations de sensibilité à distance ou télépathie, et de motricité sans contact, télécinésie, les simples apparitions d'objets ou de sujets absents, téléphonie, et enfin l'apparition de ces objets ou sujets se présentant avec les attributs de la corporéité, téléplastie, constituent les quatre catégories dans lesquelles se résument la plupart des phénomènes de l'animisme. L'auteur passe en revue les preuves sur lesquelles on peut s'appuyer pour établir que ces phénomènes sont bien réels et non illusoires, non imaginaires; aux manifestations par les bruits, par les signes, par la parole, il ajoute les empreintes laissées par les apparitions sur des vases remplis de poudre ou de plâtre, les moulages obtenus avec la paraffine surtout, les photographies, tous procédés qui ont permis de fixer les caractères de ces fantômes, et jusqu'aux modifications de poids qu'ils ont pu déterminer, soit directement, soit indirectement, chez le médium d'abord, et sur les objets en expérience, en y comprenant les faits de lévitation souvent reproduits. Les hypothèses sur la pénétration et l'impénétrabilité de la matière, sur les matérialisations, comme ils disent, ou espèce de condensation de la substance éthérée qui nous entoure et nous pénètre, toutes

ces données sont au moins touchées en passant par Aksakof, sans compter une discussion approfondie sur l'identité personnelle des revenants, laquelle identité, dit-il, ne saurait être prouvée d'une façon certaine. Les tendances de l'auteur sont pour un idéalisme philosophique particulier, car il conclut volontiers non à l'existence d'un monde surnaturel d'individus surnaturels, mais à celle d'un monde de perceptions transcendantales (*sic*) appartenant à une forme de conscience transcendantale elle-même....

35. — Sir Alfred Russel Wallace, savant avéré, naturaliste et explorateur, membre du bureau de la Société royale de Londres, émule de Darwin, s'est appliqué à son tour à contrôler les *Miracles du moderne spiritualisme*, qu'il regarde comme devant hâter « l'exhaussement individuel et collectif, » et comme devant conduire, « par des principes éthiques infiniment purs et généreux, » à l'harmonie sociale et au plus haut terme du progrès (?). Après la mort, l'esprit de l'homme survit en un corps fluidique doué de facultés nouvelles, et ainsi constitué, l'être passe par des transformations successives, dont la rapidité et le progrès sont proportionnels aux mérites qu'il a pu acquérir pendant sa vie physique. « Ainsi les idées de beauté et de puissance arrivent à être réalisées par la volonté, et le cosmos infini devient un champ où les plus hauts développements de l'intellect peuvent s'ouvrir à l'acquisition des connaissances illimitées. » Telle est la doctrine tout hypothétique de ce livre ; elle se fait fort d'expliquer tous les phénomènes médiumniques et spiritiques, ou tout au moins d'en donner une interprétation, en des termes que l'on pourrait d'abord prendre pour orthodoxes. L'auteur réfute les objections que font aux miracles les écoles positiviste et matérialiste. Un chapitre est consacré à l'aspect scientifique du surnaturel, un autre aux miracles dans leurs rapports avec la science moderne, un autre aux enseignements moraux qui découlent de la doctrine spiritique, que l'auteur appelle le moderne spiritualisme. En un mot, après avoir établi la réalité des phénomènes médiumniques, l'auteur les réunit au moyen d'une théorie dont le principal danger est qu'elle emprunte à la plus pure doctrine religieuse ses expressions et même quelques-unes de ses conceptions, au point de donner le change à ceux qui n'y regarderaient pas à deux fois. C'est une remarquable singerie de la vérité.

36. — La Société d'anatomie et de physiologie normales et pathologiques de Bordeaux est une de nos sociétés médicales de province dans lesquelles on travaille. Il en est plus d'une comme cela, mais celle-ci tient parmi elles un rang des plus honorables, ainsi qu'en témoigne le *Bulletin (1896)* que je viens de parcourir. Ce sont toutes questions bien spéciales qui se trouvent dans ce recueil, et leur ensemble ne comporte guère l'analyse. Mais il suffit d'y jeter les yeux pour se convaincre que la vie scientifique est loin d'être nulle dans les centres universitaires

de la province, et que la loi qui consacre leur autonomie n'est pas sans opportunité.

DOCTEUR A. FERRAND.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Atlas universel de géographie*, ouvrage commencé par VIVIEN DE SAINT-MARTIN et continué par FR. SCHRADER. N° 15. *France*, en six feuilles; feuille Sud-Est. N° 55. *Archipel asiatique*. N° 80. *Amérique du Sud*, feuille Est. Paris, Hachette, 2 fr. chaque carte. — 2. *Album géographique*, par MARCEL DUBOIS et CAMILLE GUY. Paris, Colin et Cie, 1897, 2 vol. in-4 de 247 et 244 p., ornés de 950 grav., 15 fr. le vol. — 3. *Les Étapes d'un touriste en France. De Paris au Tréport par Amiens*, par ALEXIS MARTIN. Paris, Hennuyer, 1897, in-16 de 254 p., orné de 51 grav. et 2 cartes, 5 fr. — 4. *Les Étapes d'un touriste en France. La Baie de Somme, Boulogne et Calais*, par J. PIZZETTA. Paris, Hennuyer, 1897, in-16 de XXIII-246 p., avec 10 grav. et 3 cartes, 5 fr. — 5. *Meiringen et ses environs*, par OTTO JOSSI. Zurich, Art. Institut Orell Füssli. N°s 186 et 187, petit in-8 de 50 p. avec 17 illustr. et 1 carte. — 6. *A travers la Norvège et Spitzbergen*, par MAURICE LETELLIER. Paris, Lamulle et Poisson, 1897, gr. in-16 de 341 p., avec une carte, 8 fr. — 7. *Au Pays des fjords (Danemark, Suède, Norvège)*, par J. DE BEAUREGARD. Lyon, Vitte, 1897, in-8 de 314 p. orné de 61 grav., 3 fr. — 8. *En Congé. Égypte, Ceylan, sud de l'Inde*, par GEORGES NOBLEMAIRE. Paris, Hachette, 1897, in-16 de 321 p., 3 fr. 50. — 9. *Une Mission française en Abyssinie*, par S. VIGNÉRAS. Paris, Colin et Cie, 1897, in-12 de 224 p., orné de 69 grav. d'après des photographies de l'auteur, 4 fr. — 10. *Notes et impressions sur la Tunisie*, par J. DAUBEIL. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 258 p., orné de grav., 4 fr. — 11. *Dahomey, Niger, Touareg. Notes et récits de voyage*, par le commandant TOUTÉE. Paris, A. Colin et Cie, 1897, in-12 de 370 p. avec une carte, 4 fr. — 12. *La Jeune Amérique (Chili et Bolivie)*, par ANDRÉ BELLESSORT. Paris, Perrin, 1897, in-16 de 342 p., 3 fr. 50. — 13. *Vers le Pôle*, par FRIDJOF NANSEN, traduit et abrégé par CHARLES RABOT. Paris, Flammarion, s. d., in-8 de 424 p., orné de 200 illustrations, d'après les photographies et dessins de l'explorateur, 10 fr. — 14. *Voyages et aventures de François Pyral, de Laval*, par AUG.-F. ANIS. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-12 de 137 p., 1 fr. 50.

1. — La publication du grand *Atlas universel de géographie* dit de Vivien de Saint-Martin se poursuit avec assez de régularité ; dans chacun de nos articles semestriels, nous pouvons signaler l'apparition de deux cartes en moyenne. Sur quatre-vingt-sept cartes qui composent l'atlas entier, trente-sept ont paru ; il en reste donc une cinquantaine à publier ; à raison de six par an, il faut encore compter un peu plus de douze ans. Ce laps de temps paraît long, mais il convient de tenir compte du travail minutieux que demandent l'établissement et la gravure d'une carte ; pour atteindre la perfection, ce n'est vraiment pas trop, et il faut convenir que la grande publication de la maison Hachette s'en approche de très près. Le progrès est même sensible dans l'exécution d'une année à l'autre. Nous pouvons en citer comme preuve la belle feuille Sud-Est de la France (n° 15 de l'atlas) dressée par M. Prudent ; on ne saurait mieux faire comme finesse. Elle est au 1/1,000,000, ce qui permet de donner beaucoup de détails et de se faire une idée de ce que sera la carte générale du monde à la même échelle, dont l'exécution a été décidée en principe au congrès international de Londres, en 1895. La carte de l'archipel asiatique (n° 55 de l'atlas) est au 1/10,000,000.

Elle comprend l'Indo-Chine avec le tracé des frontières, d'après les traités de 1893, 1895 et 1896, les îles Philippines, les Indes néerlandaises, Bornéo et les petites îles jusqu'à l'ouest de la Nouvelle-Guinée et le nord de l'Australie. Dans des cartouches, on trouve Java au 1/5,000,000, les détroits de Malacca et Manille avec ses environs au 1/2,500,000. La feuille n° 80, au 1/6,000,000, donne le Paraguay, le sud du Brésil, le nord de l'Uruguay et de la République Argentine, l'est de la Bolivie; dans un cartouche, la magnifique baie de Rio-Janeiro. Nous rappelons qu'il y aura cinq feuilles en tout pour l'Amérique du Sud.

2. — L'*Album géographique* de MM. Marcel Dubois et Camille Guy a été inspiré par une idée très juste. On s'efforce, en France, depuis quelques années, de rendre l'étude de la géographie le plus attrayante possible, et, dans cette voie, on a réalisé d'énormes progrès. Nous possédons déjà d'excellents atlas qui peuvent, ainsi que nous l'avons dit à plusieurs reprises, rivaliser avec les atlas anglais et allemands. Mais il a semblé à nos auteurs que l'atlas ne suffisait pas pour donner à la jeunesse française une idée de la surface de la terre ; il faut en effet beaucoup d'habitude et aussi d'imagination pour se faire, d'après des cartes même parfaites, une idée exacte de la configuration du sol, de l'aspect des montagnes et des vallées, par exemple. Le but est bien mieux atteint avec des images qui parlent aux yeux, et voilà pourquoi MM. Marcel Dubois et Camille Guy ont conçu le projet de faire connaître la surface du globe terrestre par des images, reproductions autant que possible de photographies d'après les explorateurs, en y joignant des textes explicatifs, d'ailleurs très courts. On peut dire que, du premier coup, ils ont presque parfaitement réussi. Le premier volume de cet important ouvrage est consacré à la géographie physique en général. Il ne comprend pas moins de quatorze chapitres : plaines, plateaux et montagnes, fleuves et lacs, l'Océan et ses rivages, les plantes, les animaux, les races humaines et l'étude géographique de l'homme, la vie dans les montagnes, la vie sur les fleuves, la vie maritime, la vie agricole, la vie industrielle, le commerce et ses voies, les régions polaires, les habitations humaines et les villes. Le second volume décrit spécialement les régions tropicales, qu'il divise en quinze chapitres, consacrés chacun à une région différente. En tête de chaque chapitre se trouve une sorte de préface composée de considérations générales; chaque dessin est accompagné d'un texte explicatif d'une brièveté parfois excessive, et c'est le seul reproche que nous ferons à cette publication. Ainsi, à la page 151 du second volume, pour prendre un exemple, nous voyons représenté le cratère de Kilauéa et le texte ne dit pas qu'il se trouve dans l'archipel d'Hawaï, ce que savent seulement les personnes très instruites en géographie; à la même page, on trouve une vue générale de l'île d'Ualen, et rien n'indique de quel groupe fait partie cette île assez peu connue. Texte et

gravures sont d'une convenance parfaite, en sorte qu'on peut, en toute confiance, donner cet ouvrage en étrennes aux jeunes gens des deux sexes ; c'est un utile stimulant à l'étude de la géographie. Notons que, dans la partie consacrée à l'Afrique équatoriale, une place honorable est réservée aux missions catholiques établies dans la région des grands lacs.

3. — M. Alexis Martin décrit très bien le trajet *De Paris au Tréport.* Il s'arrête longuement à Amiens pour faire admirer sa cathédrale et quelques autres monuments ; il donne aussi d'intéressants renseignements sur l'active industrie de cette grande ville. Il s'arrête de même avec complaisance à Abbeville pour noter l'église de Saint-Wulfran et le monument de l'amiral Courbet. A Eu nous trouvons également une église très curieuse à visiter, puis le château, dont on ne peut s'empêcher de déplorer l'état d'abandon auquel le condamnent les passions politiques. Enfin nous aboutissons au Tréport et à la plage de Mers, très fréquentés dans la saison des bains de mer. Ce guide est bien écrit, dans un bon esprit ; et les notices historiques se recommandent par leur impartialité ; nous ne relevons qu'une phrase un peu trop élogieuse pour la Révolution, qui, au dire de l'auteur, a donné un essor nouveau à l'industrie d'Abbeville ; ce serait bien étonnant ; car l'on sait que partout, en général, la Révolution n'a semé que des ruines.

4. — M. J. Pizetta décrit le littoral de la Manche depuis Cayeux jusqu'à Calais, avec arrêt prolongé à Boulogne. L'auteur donne une large part aux renseignements historiques, qu'il traite avec impartialité. Toutefois nous regrettons qu'à la page 22, en parlant des troubles de la Ligue, il représente les catholiques comme des révoltés contre l'autorité royale ; cette appréciation est beaucoup trop absolue. Par contre, nous n'avons rien à critiquer dans les descriptions des sanctuaires vénérés du nord de la France, ni dans le récit des touchantes légendes qui les concernent, bien que M. Pizzetta soit visiblement porté au scepticisme à l'endroit de ces légendes, qui sont, d'ailleurs, bien loin d'être des articles de foi. *La Baie de Somme* est un agréable guide qui sera surtout utile aux personnes ayant à faire choix d'une station de bains de mer.

5. — La collection des petits guides d'Orell Füssli vient de s'enrichir d'un nouvel opuscule intitulé : *Meiringen et ses environs.* Il s'agit cette fois de la description d'un coin des Alpes bernoises de plus en plus fréquenté par les touristes depuis l'ouverture du chemin de fer du Brunig, qui mène d'Interlaken à Lucerne à travers une région très accidentée et pittoresque. Meiringen par lui-même a peu d'importance, mais c'est un excellent point de départ pour de nombreuses excursions : les gorges de l'Aar et de l'Alpach, le Halisberg, la grande Scheidegg, la vallée d'Urbach, le Grimsel, le col du Susten, Engelberg, etc. Cette brochure est agrémentée, comme toutes les autres de la même collection, de très belles

gravures. Nous regrettons que la nécessité de se réduire à un faible volume ait empêché l'auteur de donner tous les renseignements pratiques que l'on aimerait à trouver dans un guide.

6. — M. Maurice Letellier est Luxembourgeois et membre de la Société bibliographique; il est voyageur passionné et nous lui devons déjà l'agréable récit d'une excursion sur le Haut Nil et en Syrie. Sans doute pour varier ses plaisirs, c'est vers l'océan Arctique qu'il conduit aujourd'hui ses lecteurs en deux campagnes bien remplies. Dans la première, il s'est borné à visiter les côtes de Norvège jusqu'au cap Nord, en faisant quelques pointes hardies dans l'intérieur, en suivant des routes peu fréquentées et parfois dangereuses. Notre confrère est très modeste : il se qualifie souvent de touriste non savant; il convient de rétablir la vérité et de lui reconnaître tout au moins des connaissances en toutes choses largement suffisantes pour bien observer et bien décrire; il sait même parfaitement, à l'occasion, donner les explications scientifiques des phénomènes qu'il lui est donné d'observer sur sa route. Il a aussi un talent particulier pour portraiturer ses compagnons de voyage et tirer de leurs ridicules des éléments comiques qui agrémentent le récit. Nous louerons aussi ses traductions de quelques poésies charmantes du Norvégien Munch, qui font bien connaître la vie intime de ses compatriotes de la campagne. Une légère critique cependant, au point de vue scientifique : M. Letellier nous dit que, du cap Nord, « si nos rayons visuels étaient plus puissants, nous apercevrions, sans qu'aucune terre y apporte obstacle, ce fameux pôle Nord. » Eh bien, non; à défaut de terres, qui existent peut-être, le contraire n'étant pas prouvé, il y a encore la rotondité de la terre qui s'y opposerait. Nous n'avons pas besoin de dire que notre confrère se montre bon catholique, qu'il élève souvent son cœur vers le Créateur des merveilles naturelles qu'il contemple avec ravissement, et qu'il a soin de visiter les établissements religieux partout où il peut en rencontrer. Son livre *A travers la Norvège et Spitzbergen* pourrait être mis entre toutes les mains s'il ne s'y lisait une très curieuse légende datant simplement de 1795, où l'on voit le futur roi Louis-Philippe débarquer au nord de la Norvège et s'éprendre d'une jeune fille qui se trouve être enfant naturelle de son père Philippe-Égalité. Elle est venue échouer avec sa mère, morte depuis, sur ce rivage lointain, et partage l'existence d'un vieux sorcier finnois qui prédit au prince ses futures destinées.

Le second voyage de M. Letellier le conduit en 1896 au Spitzberg, où il est allé, avec d'autres touristes, assister au départ en ballon, pour le pôle Nord, de M. Andrée et de ses compagnons. Son attente fut déçue, puisque le départ ne put avoir lieu, faute de vent favorable, mais notre voyageur eut la satisfaction de contempler des paysages arctiques que peu d'Européens connaissent, et de vivre, en ces parages désolés, des

heures inoubliables. Le retour s'effectua par la côte de Norvège déjà décrite, et M. Letellier eut la satisfaction de se trouver à Vadsœ, près du cap Nord, en même temps que plusieurs missions scientifiques venues pour observer l'éclipse de soleil du 9 août. Beau livre, très intéressant et bien écrit ; nous espérons qu'il sera suivi de plusieurs autres : qui a voyagé voyagera !

7. — Chaque année nous signalons un nouveau récit de voyage dû à la plume élégante de notre ami J. de Beauregard. Son dernier itinéraire : *Au Pays des fjords*, est des plus intéressants et traverse les pays du Nord. Ses descriptions sont fort enthousiastes, notamment en ce qui concerne les trois capitales : Copenhague (qu'il appelle avec raison *Kjöbenhavn*), Stockholm et Christiania. Il visite également Upsala, Lund, toutes deux célèbres par leurs universités, puis Bergen, Trondjem, et pousse son excursion jusqu'au cap Nord, où il salue le soleil de minuit. Partout il s'extasie sur la magnificence des œuvres du divin Créateur ; partout aussi, surtout en Norvège, il constate avec joie les progrès de la propagande catholique à laquelle il ne manque que des ouvriers. Dans les pièces justificatives, il cite les articles publiés par un professeur de l'Université de Christiania, indiquant une tendance manifeste vers une réconciliation avec l'Église de Rome. Au point de vue politique, il note les sympathies pour la France qui s'affirment volontiers dans les trois royaumes scandinaves ; mais, d'autre part, il signale les efforts de l'empire germanique en vue de constituer une puissante marine et regrette que nos politiciens, préoccupés avant tout de laïciser les écoles et de persécuter les congrégations, négligent de surveiller les projets inquiétants de nos voisins. M. de Beauregard est aussi bon Français que zélé catholique, et nous le félicitons de la perspicacité avec laquelle il jette son cri d'alarme : *Caveant consules !*

8. — M. Georges Noblemaire est fils de l'éminent directeur de la compagnie des chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée, et officier dans l'armée française. Il utilisa un congé pour visiter l'Égypte, Ceylan et l'Inde, et eut la bonne idée de publier ses impressions de voyage, qui sont très personnelles et très suggestives. Une bonne moitié de *En congé* est consacrée à l'Égypte, où l'auteur a remonté le Nil jusqu'à l'île de Philœ. Ce n'est pas un admirateur passionné et sur commande de toutes les antiquités signalées par les guides ; mais il sait s'arrêter aux bons endroits, et les monuments ne le séduisent qu'avec l'encadrement d'un beau paysage. L'intérieur de l'île de Ceylan lui plaît infiniment ; mais dans l'Inde méridionale il ne trouve dignes d'intérêt que les localités illustrées par des événements historiques ; l'architecture indoue avec sa débauche d'ornementation bizarre ne lui sourit que médiocrement. Le récit du voyage est égayé par beaucoup d'anecdotes qui ne sont pas toujours à l'usage des jeunes filles, quoique M. Noblemaire se montre en toute occasion chrétien convaincu ; il ne manque pas la messe le

dimanche et fait le plus grand éloge des missionnaires. Agréable livre, d'une lecture facile, d'un style bien personnel et souvent poétique.

9. — L'Abyssinie est à la mode. Sans parler de certaines querelles retentissantes, la résistance couronnée de succès que ce peuple un peu oublié a opposée aux envahisseurs italiens a produit un mouvement de sympathie en sa faveur, et Ménélik, le « Napoléon éthiopien, » est entré de plain-pied dans l'histoire ; sa magnanimité envers les vaincus ne l'a pas moins servi que ses victoires. En France notamment, c'est avec un véritable empressement qu'on a recherché l'amitié de ce peuple chrétien, qui affirmait d'une manière si chevaleresque ses droits à être traité en nation civilisée. Une mission officielle a été envoyée au Négous sous la direction de M. Lagarde, ancien gouverneur de Djibouti. Son secrétaire, M. Vignéras, s'en est fait l'historiographe; et il décrit avec enthousiasme le pays, la courtoisie de ses habitants, la grandeur de Ménélik et les succès de la mission. Grand chasseur devant l'Éternel, il n'a garde d'oublier ses exploits cynégétiques contre les lions, léopards, gazelles et outardes. Au point de vue religieux, l'esprit d'*Une Mission française en Abyssinie* est parfait; les illustrations, d'après des photographies de l'auteur, sont nombreuses, mais manquent pour la plupart de netteté. C'est un excellent livre qu'on peut mettre entre toutes les mains, et qui intéressera tous les lecteurs.

10. — Encore un ouvrage sur la Tunisie ! se récriera-t-on peut-être. On en a beaucoup écrit, en effet, et ils ont tous entre eux, il faut bien l'avouer, un grand air de parenté, en ce sens que toutes les appréciations concordent dans l'éloge presque sans restriction. M. Daubeil est peintre ; il voit donc les choses en artiste, et cependant l'on doit reconnaître que ses descriptions ne sont nullement exagérées de ton. Son style est simple, et il raconte sincèrement ce qu'il a vu. Il est resté deux ans dans la région, ce qui est suffisant pour la bien comprendre. Il a séjourné principalement à Tunis, à Gabès, à Kairouan et à Aïn-Draham en Kroumirie ; ce sont des aspects fort différents de cet intéressant pays. L'auteur ne se hasarde pas dans des considérations de politique coloniale ; il se borne à raconter son séjour et ses impressions personnelles sur les hommes et sur les choses ; il le fait avec convenance, en sorte que ses *Notes et impressions sur la Tunisie*, d'ailleurs faciles à lire, pourraient être mises entre toutes les mains, si l'on n'y trouvait, à la page 62, une apologie de la polygamie qui appelle les plus sérieuses réserves.

11. — Nous connaissons peu de récits de voyage aussi agréables à lire que celui de M. le chef d'escadrons d'artillerie Toutée intitulé : *Dahomey, Niger, Touareg*. Disons d'abord quel fut son itinéraire. Avec une mission officielle bien définie, il parcourut le Dahomey du sud au nord, traversa ensuite des pays inconnus pour gagner la rive droite du Niger, au-dessous des chutes de Boussa, et y fonda un poste français auquel il donna le nom

d'Arenberg. Entre parenthèses, l'Angleterre ayant aussitôt protesté en revendiquant sur ce point des droits antérieurs qu'elle n'avait jamais fait valoir, le ministre des colonies d'alors, dans une inexplicable défaillance, ordonna l'évacuation de ce poste d'une importance capitale, qui paraît définitivement perdu pour la France ! De ce point, pris comme base de ses opérations, le commandant Toutée entreprit de monter le cours du Niger, jusqu'à ce qu'il eût atteint une région où se fît sentir sérieusement l'influence de la garnison française établie à Tombouctou. Il traversa ainsi des royaumes nègres, où il reçut un accueil enthousiaste, puis la zone d'occupation des Touareg, où ces irréconciliables ennemis de la civilisation et de la France essayèrent d'écraser sa petite troupe ; à deux reprises, il fut obligé de se défendre et infligea de sanglantes défaites aux pillards du Sahara. Parvenu au but qu'il se proposait, il redescendit le Niger jusqu'à son embouchure ; mais les eaux étaient au plus bas étiage, et il ne fit pas moins de neuf fois naufrage dans les chutes et les rapides, où il perdit huit pirogues. Grâce à son énergie, qui se maintint entière malgré les fièvres et la dysenterie qui l'éprouvèrent presque continuellement, grâce au dévouement de son personnel, il put gagner la côte et rentrer en France, sans avoir perdu un seul homme. Les résultats politiques et scientifiques de ce beau voyage sont considérables. Le récit qu'en fait le commandant Toutée est empoignant parce qu'il est vécu ; on y sent la plus grande sincérité, et, à mesure qu'on avance dans la lecture du livre, l'auteur devient de plus en plus sympathique ; on devine, en effet, que s'il fut admirablement reçu par les populations nègres, qui n'avaient encore vu aucun blanc, si son retour fut surtout triomphal, si le personnel blanc et noir le servit et l'aida avec un dévouement sans bornes, c'est que le chef était d'une bonté parfaite. Comment ne pas l'admirer, pansant et guérissant d'horribles plaies qui, depuis des mois, faisaient souffrir un misérable nègre qui venait de lui voler une de ses pirogues ? Comment, dès lors, s'étonner que jeté à l'eau dans un rapide du Niger, il soit sauvé par un de ces Touareg qui l'ont assailli quelques jours auparavant, et qu'il a fait prisonnier ? Et avec quelle bonne humeur et quel esprit délicat et fin il raconte ses désopilantes entrevues avec les potentats africains dont il visite les États ! Et ce n'est pas seulement un vaillant voyageur et un agréable conteur ; il se montre encore philosophe et économiste lorsqu'il analyse les mœurs de ces peuplades sauvages, traite la grave question de l'esclavage et donne ses appréciations sur la colonisation de la vallée du Niger. Ce rare ensemble de qualités supérieures fait de M. le commandant Toutée un des explorateurs les mieux doués que nous possédions, et il est à désirer qu'il ne s'en tienne pas à ce coup d'essai, qui est un coup de maître ; car, en peu de mois, il a fait plus de bonne besogne que d'autres, moins modestes, en plusieurs années.

12. — Une partie importante de l'étude de M. Bellessort sur *la Jeune Amérique* a déjà paru dans la *Revue des Deux Mondes ;* ceux-là mêmes qui l'ont lue la retrouveront avec plaisir dans l'agréable volume qui vient d'être publié sous ce titre. L'auteur s'est plus particulièrement attaché aux questions industrielles ; après de courtes visites à Santiago et à Valparaiso, il a séjourné plus longuement à Iquique, à Antofogasta, et a gravi les pentes du plateau bolivien jusqu'aux riches mines d'argent de Pulacayo. Mais c'est surtout sur l'exploitation du salpêtre dans la région d'Atacama, récemment conquise sur le Pérou par le Chili, qu'il a porté son attention. Il y a observé les monstrueux abus des spéculateurs étrangers qui exploitent la population indigène, usant ses forces physiques et la maintenant dans l'abrutissement intellectuel et la corruption morale pour en tirer une main-d'œuvre soumise et incapable de rébellion. Il flétrit notamment l'emploi des enfants aux travaux les plus pénibles et les plus antihygiéniques, en sorte que ces malheureux ne parviennent même pas à la première jeunesse. Comme type de ces spéculateurs éhontés, il cite le fameux North, « roi du Salpêtre, » dont la biographie est des plus curieuses. Suivant lui, le Chili, qui s'était maintenu jusqu'alors au-dessus du niveau moyen des républiques espagnoles, est voué par ces indignes agissements à une décadence précoce et irrémédiable. M. Bellessort ne paraît pas être un catholique convaincu, mais il déplore que la féodalité financière qui opprime ce peuple d'Indiens et de métis en écarte systématiquement les consolants et fortifiants enseignements de la religion, qui l'aideraient sans doute à se relever, mais aussi lui inspireraient des idées plus libérales et le rendraient moins souple sous le joug. A côté de ces tableaux lamentables, tracés de main de maître, l'auteur conte agréablement des anecdotes dont tout son esprit ne parvient pas à voiler le réalisme. Citons notamment l'histoire d'un ancien étudiant du quartier latin qui est allé finir son existence mouvementée comme curé ultra-rabelaisien d'une paroisse de Bolivie ; si l'aventure est authentique, il faut convenir qu'on n'a rien à espérer d'un tel clergé pour la moralisation de ce peuple.

13. — On n'a pas encore oublié la sensation produite dans le monde géographique par la nouvelle du retour de F. Nansen, après son audacieux voyage *Vers le Pôle*, ni la magnifique réception que lui fit la Société de géographie de Paris. On ne pouvait fêter trop chaleureusement le jeune héros norvégien qui, après avoir quitté sa femme et son enfant, s'était lancé dans ces redoutables régions polaires qui ont déjà fait tant de victimes et repoussent tous les assauts. Il ne manque pas d'esprits pratiques pour objecter que les résultats à obtenir de ces tentatives ne valent pas les sacrifices en hommes et en argent qu'elles ont déjà coûté et que sans doute elles exigeront encore ; les terres que l'on découvre par ces hautes latitudes ne sont pas colonisables, pas même habitables,

et le point mathématique où se trouve le pôle ne présente vraisemblablement aucun intérêt spécial : c'est un lieu géographique comme un autre. Cette objection n'est qu'en partie fondée, et il n'est pas contestable que la solution de bien des problèmes scientifiques, de ceux notamment qui concernent l'étude climatérique du globe, dépend des observations recueillies dans les régions arctiques et antarctiques ; l'étude de la géographie physique ne pourra être complète qu'après entière exploration de ces déserts glacés. C'est à cette tâche scientifique que se dévouait Fridjof Nansen, et c'est à elle qu'il a consacré trois années de sa jeunesse. Son voyage a été combiné avec une science consommée. Il avait étudié soigneusement les diverses connaissances qui pouvaient être utilisées ; il avait dirigé la construction de son navire en vue des hivernages dans la banquise ; il avait choisi minutieusement son personnel, son matériel et ses approvisionnements. Grâce aux soins apportés par lui dans l'organisation de son expédition, le *Fram* et son équipage ont pu rester trois ans emprisonnés dans la banquise, sans qu'il en soit résulté le moindre accident ; hommes et navire sont rentrés sains et saufs, tout prêts à affronter de nouveaux périls. Voilà ce qui frappe avant tout le lecteur. Un autre sentiment s'en dégage également : c'est l'admiration pour le caractère énergique de cet homme qui, après deux hivernages à bord, impatient de voir que la dérive n'entraîne pas son navire aussi près du pôle qu'il le souhaiterait, prend le parti héroïque de l'abandonner avec un de ses compagnons et de se lancer à corps perdu à travers la banquise, sans autre ressource que deux traîneaux avec leurs attelages de chiens. Là commencent des misères à peine croyables : le champ de glaces est hérissé d'obstacles, les chiens meurent d'épuisement les uns après les autres, les provisions disparaissent, et cependant la marche vers le pôle est d'une lenteur désespérante. Bientôt, il faut se rendre à l'évidence et renoncer à parvenir au but si ardemment poursuivi ; la retraite commence, de plus en plus pénible ; les jours succèdent aux jours, et la situation ne fait qu'empirer. C'est tout à fait à bout de forces et de ressources que les deux voyageurs atteignent une île inconnue, dans laquelle ils se construisent une hutte en pierre où ils passent leur dernier hivernage, vivant de la chair des ours et des morses qu'ils parviennent à tuer, non sans risquer continuellement leur vie. Puis, la nuit polaire écoulée, ils se remettent en marche, et la Providence les conduit au campement d'une mission anglaise qui les accueille et les rapatrie. Pendant ce temps, le *Fram* parvient à rompre la barrière de glace qui l'enserre, et rentre en Norvège. Le récit de ces aventures est captivant au possible ; la traduction de M. Ch. Rabot est excellente, telle qu'on pouvait l'attendre d'un explorateur polaire capable d'apprécier les exploits de Nansen. Les reproductions de photographies et de dessins de l'auteur sont très réussies.

14. — François Pyrard, originaire de Laval, était un de ces aventuriers du XVIIe siècle que la passion des voyages, et aussi le désir de faire fortune, entraînait aux Grandes-Indes, comme on disait alors ; ces traversées au long cours étaient autrement périlleuses que de nos jours ; les navires étaient mal construits et mal armés ; les vivres faisaient généralement défaut en mer, les maladies réduisaient parfois les équipages de moitié ; avec les cartes très imparfaites que l'on possédait, on évitait difficilement des écueils tout à fait inconnus ; enfin on courait de grandes chances de rencontrer des pirates ou des ennemis de la nation. Les équipages étaient alors réduits en esclavage ou tout au moins à des captivités extrêmement pénibles. François Pyrard, en une seule campagne, connut toutes ces traverses, ce qui la fit durer dix ans, de 1601 à 1611 ; comme il était lettré, il écrivit le récit de ses aventures en deux volumes qui contiennent de curieux détails sur les pays où il fut forcé de séjourner : Madagascar, les îles Maldives, le Bengale, la côte de Malabar, Goa, Sainte-Hélène, le Brésil. C'était un homme très religieux, aussi fut-il protégé par les missionnaires jésuites des colonies portugaises, sans quoi il n'aurait sans doute jamais pu rejoindre sa patrie. M. Anis a très bien résumé les *Voyages et aventures de François Pyrard, de Laval* en mettant en relief les passages intéressants qui peuvent nous faire connaître la manière de naviguer à cette époque et les mœurs des peuples visités.

COMTE DE BIZEMONT.

ART MILITAIRE (SUITE)

27. *Dictionnaire militaire*, 8e et 9e livraisons (*Désordres-État-Major*). Paris, Berger-Levrault, 1896, gr. in-8, 3 fr. la livraison.— 28. *La France administrative et l'armée*, par l'intendant général DELAPERRIÈRE. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., 2 vol. gr. in-8 de 558 et 750 p., 16 fr. — 29. *Éducation et instruction des troupes. I. La Doctrine. II. La Méthode. Paroles selon Mikhael Ivanovitch*, par LOUKIANE CARLOVITCH, cosaque de Kouban. Paris, Berger-Levrault, 1897, 2 vol. gr. in-8 de 158 et 154 p., 6 fr.— 30. *Principes de cavalerie*, par le chevalier DE BOISDEFFRE. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 97 p., 2 fr. — 31. *Die russische Kavallerie in Krieg und Frieden, unter besonderer Berücksichtigung der Kavallerie-Reglements vom Jahre 1896*, vom Freiherr VON TETTAU. Leipzig, Zuckschwerdt, 1897, in-8 de 170 p., 3 fr. 75. — 32. *Essai sur l'instruction pratique des cadres dans la cavalerie*, par le commandant P. S. Paris, Berger-Levrault, 1897, gr. in-8 de 148 p., 3 fr. — 33. *Artillerie et budget*, par GASTON MOCH. Paris, Berger-Levrault, 1897, in-8 de 44 p., 0 fr. 50. — 34. *Règlement de manœuvres de l'infanterie allemande*. Paris, Charles-Lavauzelle, 1897, in-18 de 105 p., cart., 2 fr. — 35. *Règlement sur le service en campagne de l'armée italienne*. Ibid., s. d., in-18 de 164 p. — 36. *Problemas de balistica aplicados á la fortificacion y á la tactica*, por el coronel D. JOAQUIN DE LA LLAVE Y GARCIA. Madrid, imp. du *Memorial de Ingenieros*, 1896, in-4 de x-184 p., 4 fr. — 37. *El Estado actual de la cuestion del cañon de campaña segun el general Ville*, por el coronel DE LA LLAVE. Madrid, impr. del Cuerpo de artilleria, 1896, in-8 de 16 p. — 38. *Règlement sur la remonte des officiers*. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 cart. de 72 p. — 39. *Loi du 25 juillet 1889 sur le recrutement de l'armée, mise à jour jusqu'en 1897*. 10e édition. Paris, Charles-Lavauzelle, 1897, in-8 de 58 p., 0 fr. 50. — 40. *Indice analitico de las memorias, articulos y noticias que constituyen la colección del Memorial de ingenieros del ejército, desde el año de 1846 al*

1895. Madrid, impr. du *Memorial*, 1896, in-8 de XII-86 p. — 41. *Ronda volante. Episodios, narraciones y estudios de la vida militar*, por D. FRANCISCO BARADO. Valencia, Pascual Aguilar, s. d., in-32 de 196 p., 0 fr. 50.

27. — Avec la multiplicité des connaissances exigées aujourd'hui de nos officiers, il est important qu'ils aient sous la main une sorte d'aide-mémoire synthétique dans lequel l'ensemble de ces matières soit analysé avec suffisamment de détails. Le *Dictionnaire militaire* de la maison Berger-Levrault, dont les fascicules 8 et 9 viennent de paraître, remplit très convenablement ces conditions.

28. — Un dictionnaire de ce genre ne supplée pas les ouvrages spéciaux ; il ne peut donner, par exemple, qu'une idée très approximative de ce qu'est l'administration générale dans ses rapports avec l'armée. Pour avoir des idées nettes sur ce sujet complexe on aura recours à un ouvrage comme *la France administrative et l'armée*, par M. l'intendant général Delaperrière. Ce beau travail a pour but de faire connaître les divers rouages de la vaste administration de notre pays, et particulièrement d'examiner le rôle et les attributions des personnels qui ont une part dans cette administration. Le premier volume est affecté à l'étude de l'administration en général ; c'est un ouvrage de droit administratif, établi suivant les programmes généralement suivis dans les écoles ; le second volume est une étude des diverses branches de l'administration, du fonctionnement des divers ministères, avec l'attribution des personnels qui y ressortissent. Les matières composant le premier volume devraient être parfaitement connues des personnes qui ont des attributions administratives ; les fonctionnaires de l'intendance, en particulier, trouveront là des notions indispensables ; le second volume, tableau méthodique de l'organisation et du rôle des divers personnels avec lesquels tout militaire peut avoir à entretenir des relations de service, contient des renseignements qui seront utiles à tous les officiers et surtout aux officiers du service d'état-major. Il est malheureusement vrai qu'en France l'administration n'est connue de personne, pas plus des administrateurs que des administrés, situation regrettable qui demeure la cause principale des nombreux à-coups dont souffre notre société. Nulle part cette insuffisance des agents administratifs n'est aussi patente que dans les relations avec l'armée. Dans les mairies, les sous-préfectures, les ministères, les erreurs les plus grossières sont commises chaque jour, sur lesquelles les chefs militaires sont, la plupart du temps, obligés de fermer les yeux pour ne pas entamer d'interminables polémiques. Il serait temps qu'on remédiât à une situation aussi fâcheuse, aussi préjudiciable tant aux intérêts privés qu'à l'intérêt général. Comme le dit l'auteur, en France chacun est plus ou moins fonctionnaire, soldé ou non soldé ; et pour bien remplir le rôle qui lui est attribué, il est nécessaire que chacun connaisse les rouages voisins qui peuvent avoir

une action réflexe sur ses propres attributions. Sous ce rapport, le livre de M. Delaperrière est appelé à rendre de réels services.

29. — Au mois de février dernier nous présentions aux lecteurs du *Polybiblion* une très spirituelle critique de *Nos grandes manœuvres*, écrite par une personnalité militaire en vue, mais que sa situation même obligeait à garder l'anonyme. L'auteur nous faisait alors connaître que ce travail était la troisième partie d'une étude d'ensemble dont il nous promettait pour plus tard le commencement. Il vient de tenir ses engagements et nous donne aujourd'hui, sous le titre : *Éducation et instruction des troupes*, deux nouveaux volumes qui vont être accueillis avec la même faveur que *Nos grandes manœuvres*. Admirateur fanatique du général Dragomiroff, l'écrivain est un révolutionnaire dans toute la force du terme, révolutionnaire en fait de routine militaire, s'entend. Donc, le sympathique réformateur qui signe « Loukiane Karlovitch, cosaque du Kouban, » trouve que tout ne va pas le mieux du monde dans l'armée française, et avec un bon sens frappant il indique d'abord dans un volume consacré à *la Doctrine*, puis dans une deuxième partie intitulée *la Méthode*, les principes auxquels il voudrait nous voir revenir pour l'éducation et l'instruction de nos soldats. La pensée de Loukiane Karlovitch est que nous « scientifisons » démesurément un métier qui par lui-même est simple et peu compliqué, que nous ne nous occupons pas suffisamment de la préparation morale du soldat, que la guerre est avant tout la synthèse de l'idée du sacrifice, et que c'est sur cette idée que nous devons baser toutes nos méthodes didactiques.

30. — *Les Principes de cavalerie*, du chevalier de Boisdeffre, que vient de rééditer la maison Charles-Lavauzelle, dans sa *Collection des grands écrivains militaires*, nous font connaître ce qu'était l'enseignement de l'équitation sous l'ancien régime, dans un corps de troupes à cheval. Petit livre d'une lecture facile, que parcourront avec plaisir spécialement nos officiers de cavalerie et quiconque s'occupe du cheval. Il est regrettable que la notice imprimée en tête de ces pages ne nous donne pas plus de détails sur Boisdeffre, ne nous dise pas ce qu'il fut, dans quelles conditions il écrivit son livre et à quelle date il le publia. Nous savons que le premier volume des *Principes* parut en 1788, qu'ils furent réédités en 1790 et en 1803, que Boisdeffre publia également un ouvrage sur les Mémoires de Dumouriez, mais c'est dans la nouvelle édition des *Principes* et non ici que tout cela et bien d'autres détails auraient dû être donnés. La critique historique exige aujourd'hui que les restitutions littéraires soient documentées.

31. — La nouvelle étude du baron von Tettau, *Die russische Kavallerie*, est divisée en sept parties principales, consacrées la première à l'organisation; la seconde au recrutement; la troisième à la remonte; la quatrième à l'armement, l'habillement, l'équipement; la cinquième à

l'alimentation des chevaux; la sixième au commandement et à l'administration; enfin, la septième à l'étude des règlements. D'après l'auteur, la cavalerie russe comprendrait, en temps de paix et sans les formations de réserve, 620 escadrons, dont 384 établis sur la frontière austro-allemande : ces troupes s'augmenteraient en temps de guerre de 129 régiments de cosaques et de 42 sotnias formant corps. Ces calculs ne cadrent pas avec ceux que nous établissons en France d'après des sources russes que nous avons lieu de supposer exactes. D'après nos chiffres, les forces de la cavalerie russe se décomposent de la façon suivante : 1° en temps de paix, 643 escadrons ou sotnias comprenant 4,117 officiers, 518 employés divers, 8,010 sous-officiers ou brigadiers, 116,806 cavaliers et 98,361 chevaux ; 2° en temps de guerre, 1,243 escadrons ou sotnias, 5,462 officiers, 868 employés, 10,851 sous-officiers et brigadiers, 209,221 cavaliers, 217,038 chevaux. En face de cette force colossale la triple alliance peut mettre :

En temps de guerre.	Allemagne,	649 escadrons	et 105,000 chevaux.	
—	Autriche,	391 —	et 58,000	—
—	Italie,	144 —	et 22,000	—
Total.		1,184 escadrons.	185,000 chevaux.	

En temps de guerre, la cavalerie russe, seule, serait donc supérieure à la cavalerie de la triplice de 59 escadrons et 32,000 chevaux. A part quelques détails peu importants, l'ouvrage du baron von Tettau ne nous apprend rien que nous ne connaissions sur la cavalerie russe; mais là où son livre prend un intérêt particulier, c'est dans la façon dont il analyse les méthodes d'instruction appliquées dans l'armée russe et notamment dans son commentaire du règlement de 1896.

32. — L'essai sur l'*Instruction pratique des cadres dans la cavalerie* est une étude spéciale très fournie, qui ne peut manquer d'obtenir un légitime succès chez nos officiers des troupes à cheval. Les manœuvres avec cadres sont des études sur le terrain, exécutées par les officiers seuls, opérant sans la troupe, c'est-à-dire se mouvant sur le terrain dans des conditions de liberté et de facilité qu'ils ne rencontrent point autrement. Ces manœuvres ont été très discutées et leur utilité mise plusieurs fois en doute. L'auteur anonyme est de ceux pour lesquels les manœuvres avec cadres sont un moyen d'instruction excellent, et il est certain que si ces exercices étaient toujours donnés d'après les principes qu'il expose, le profit qu'en pourraient tirer les officiers serait incontestable. Malheureusement, il est loin d'en être ainsi. Le livre du commandant P. S. dépasse le programme qu'indique son titre : c'est en réalité un commentaire très pratique et très détaillé du *Service en campagne*.

33. — La brochure de M. Moch sur l'*Artillerie et le budget* présente un certain nombre d'idées justes à côté de propositions discutables. Elle a le grand tort, au moment où la question du canon à tir rapide va être

résolue chez nous par l'affirmative, de remettre sur le tapis le problème et de jeter dans les esprits un trouble inutile.

34. — Le *Règlement de manœuvres de l'armée allemande* nous donne l'exemple d'une simplicité de doctrine dont nous sommes, hélas! bien éloignés en France. Notre règlement de manœuvres pour l'infanterie, avec ses diverses écoles, compte cinq cent deux pages : le règlement allemand en compte seulement cent soixante-quatre, et encore comprend-il l'*Instruction pour le combat*, que nous avons insérée dans le *Service en campagne*. Quand arriverons-nous à cette simplicité si désirable?

35. — Si le règlement de manœuvres allemand mérite d'être étudié de près et imité surtout dans sa concision, nous n'en dirons pas autant du *Service en campagne de l'armée italienne*. Toutefois, c'est une excellente pensée qui a présidé à cette publication. Il est bon de connaître les procédés de combat de son ennemi, à titre de renseignement. Encore un livre que nos bibliothèques d'officiers feront bien d'acquérir.

36. — Plus techniques que les précédents ouvrages, mais d'une science certaine et — en tenant compte du sujet — d'une grande clarté sont les *Problemas de balistica*, publiés récemment par le colonel du génie espagnol D. Joaquin de la Llave y Garcia. Les perfectionnements apportés aujourd'hui dans la construction des armes à feu, canon ou fusil, ont donné au tir une importance si considérable qu'on peut dire que ces armes priment toutes les autres et qu'aucune ne mérite d'attirer au même degré l'attention de nos officiers. Déjà le colonel de la Llave avait publié une *Balistique abrégée* qui avait fait sensation dans le monde savant et dont le succès fut tel qu'une deuxième édition devint bientôt nécessaire. Il donnait à connaître dans cet ouvrage les méthodes de Siacci et de Chapel pour le tir rasant, d'Otto pour le tir plongeant, et complétait son exposition par quelques problèmes destinés à vulgariser une méthode simple et facile de disposer les calculs. Aujourd'hui, le colonel complète son premier travail en nous donnant une *Balistique appliquée à la fortification et à la tactique*, qui rendra des services encore plus étendus que la première. L'éminent professeur à l'École de guerre de Madrid pose d'abord en principe que l'essentiel, en fait de calcul, est l'ordre. En classant méthodiquement les opérations, on en diminue l'aridité, on évite les chances d'erreur, enfin on abrège le travail. Les calculs balistiques s'établissent d'ordinaire au moyen de logarithmes. Mais le colonel de La Llave estime que se servir des tables de Callet ou de Schrön à sept décimales est un luxe inutile et il conseille les tables de Houel à quatre et cinq décimales qui sont, dit-il, très suffisantes, ou celles — identiques — qui ont été publiées par notre service géographique de l'armée. Il ne nous est pas possible, de donner une analyse plus détaillée de cette excellente publication. Nous la recommandons chaudement à tous ceux qu'intéressent les questions scientifiques.

37. — M. le colonel de La Llave est un travailleur intrépide, et c'est à lui encore que nous devons l'étude sur *le Canon à petit calibre*, d'après le général Ville. Quiconque s'occupe d'artillerie sait la notoriété que s'est acquise dans la matière cet officier général autrichien, mais peu de gens ont lu ses ouvrages, qui n'ont été publiés qu'en allemand. Tout le monde parle de cette question, grosse d'avenir, du canon à petit calibre, et peu de gens savent ce que c'est que ce canon, ce que c'est que ce « tir rapide, » cause immédiate de la réduction, l'état général du problème, son avancement, sa situation actuelle. On lira donc avec plaisir, en une langue très répandue dans notre armée, cette petite brochure.

38. — Nous ne ferons que signaler le nouveau *Règlement sur la remonte des officiers*, document qu'il est toujours bon d'avoir et qu'on a souvent peine à trouver quand il faut aller le chercher dans le fatras du *Bulletin officiel*.

39. — La nouvelle édition de la *Loi du 25 juillet 1889 sur le recrutement de l'armée*, complétée et remaniée jusqu'à l'année 1897, est encore une brochure précieuse. Avec les changements apportés chaque jour par les bureaux de la guerre à notre organisation, avec les modifications sans cesse introduites dans notre législation par des députés jaloux surtout de faire œuvre personnelle sans s'inquiéter si cette œuvre est judicieuse, il n'y a pas de traité de législation qui soit au courant pendant plus de quinze jours. Force est donc de les remplacer incessamment par d'autres.

40. — *L'Indice analítico*, ou table des matières du *Mémorial du génie espagnol*, publié à Madrid au commencement de cette année, nous donne les titres de tous les travaux publiés depuis cinquante ans par cette excellente publication, dont la notoriété est européenne et dont la plupart des collaborateurs ont un nom apprécié des érudits. Cette collection est effectivement une mine extrêmement fertile en documents de toute sorte, mais à part les officiers qui vivent à Madrid, qui pouvait en utiliser les richesses, faute d'un catalogue raisonné, faute d'un fil d'Ariane permettant de suivre ce dédale sans trop grande perte de temps? C'est aujourd'hui un travail fait pour les cinquante premières années du Mémorial. Il semble qu'en fixant la date du second volume à vingt-cinq ans, la direction du génie espagnol ferait œuvre sage et mériterait l'approbation de tous les lettrés.

41. — C'est encore d'Espagne que nous arrive *Ronda volante*, du capitaine Barado, série de morceaux, les uns historiques, les autres fictifs, qu'on lira certainement avec plaisir. M. Barado, jouit dans son pays d'une réputation militaire méritée. Nous avons eu à présenter naguère à nos lecteurs son *Sitio de Amberes*, travail d'érudition très remarquable, et sa *Vie militaire en Espagne*, illustrée par Cusachs, qui n'a d'égal, comme valeur littéraire et artistique, que *l'Armée française* de

Detaille. Cette fois M. Barado se montre comme écrivain humoristique, et, dans cette gamme particulière, il nous apparaît un peu mélancolique, mais plein d'originalité et de couleur. Son petit livre mérite de passer les Pyrénées, et nous le recommandons comme un spécimen de ce que la littérature espagnole contemporaine peut produire d'honnête et d'agréable. *Ronda volante* donne à M. Barado une place honorable à côté de Perez Gáldos et de Doña Emilia Pardo Bazán. Il est à souhaiter qu'il n'abandonne pas complètement une voie où il a si bien débuté.

ARTHUR DE GANNIERS.

THÉOLOGIE

Pastoral Theology, by WILLIAM STANG, D. D., vice-rector of the American College, Louvain, and professor of pastoral theology at the same. Bruxelles, Société belge de librairie, 1897, gr. in-8 de VIII-303 p. — Prix : 6 fr.

La théologie pastorale, ou plus simplement la pastorale, est l'ensemble des directions et règles pratiques pour l'utile exercice du ministère sacerdotal. Elle présuppose toutes les sciences ecclésiastiques élémentaires dont elle tire les conclusions et applications pratiques pour le prêtre chargé d'une paroisse. Elle se trouve donc plus ou moins explicitement comprise dans les manuels de théologie morale, de droit canonique, d'administration temporelle des paroisses, de liturgie et de piété. Mais il est bon de grouper toutes ces notions éparses en un livre spécial, surtout lorsqu'un professeur chargé d'enseigner la théologie pastorale y ajoute le commentaire d'une parole vivante et d'une expérience personnelle.

Les jeunes clercs américains qui font leurs études théologiques au collège de Louvain retireront d'autant plus de profit de ce livre qu'ils sont le plus souvent placés à la tête d'une mission aussitôt après leur ordination, sans qu'il leur soit donné de s'initier à la pratique du ministère comme auxiliaires d'un autre prêtre. Ils trouveront dans l'ouvrage du docteur Stang une direction sage et très sûre, marquée au coin de l'expérience, et appuyée sur l'enseignement et les exemples des saints qui ont le plus travaillé au bien des âmes. Ils y sentiront une véritable et très solide piété, sans mièvrerie ni exagération ; un zèle sacerdotal du meilleur aloi ; ils y recevront d'excellents conseils adaptés aux diverses catégories d'âmes auxquelles ils auront affaire dans leurs paroisses.

Le premier livre est consacré à la prédication et aux catéchismes. Les directions très précises, très pratiques, données au prédicateur, auraient pu être corroborées par des emprunts à la récente circulaire de la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers sur la prédication. La méthode pour les catéchismes est excellente, et les observations pra-

tiques d'une justesse frappante. Je regretterai seulement que M. Stang n'ait pas donné plus de place aux catéchismes de persévérance, et ne leur ait pas consacré un paragraphe spécial, aussi intéressant que celui où il traite des catéchismes de première communion. — Du second livre, qui traite de l'administration des sacrements, je ne puis que signaler l'importance et la grande valeur. En particulier, le chapitre consacré à la Pénitence est de tous points excellent. J'ai eu grande joie à y voir M. Stang flétrir comme elle le mérite l'injustifiable pratique de ne jamais donner l'absolution aux enfants, jusqu'au moment de leur première communion. Le chapitre sur le mariage est réduit à quelques pages : M. Stang renvoie à un livre, d'ailleurs excellent, d'un de ses collègues ; ce n'est pas suffisant. — Enfin, le troisième livre donne au jeune prêtre les indications les plus utiles pour la direction de sa paroisse ; c'est peut-être le plus pratique, parce qu'il traite de cette partie du ministère où le prêtre doit nécessairement prendre une initiative plus personnelle, exercer une action plus directe, et compter sur lui-même plus que sur des règles bien fermes.

Ce manuel de théologie pastorale, le premier écrit en langue anglaise, rendra les plus grands services au clergé des États-Unis ; d'autres encore pourront en tirer grand profit. A. Boudinhon.

Les Origines de la scolastique et Hugues de Saint-Victor, par l'abbé Mignon. Paris, Lethielleux, s. d., 2 vol. in-8 de 378-406 p. — Prix : 12 fr.

Nous possédons, en France, d'importants travaux de patrologie et des livres estimables sur le XIIIe siècle ; mais l'état de la théologie depuis Alcuin jusqu'à Albert le Grand n'avait pas suscité des recherches et des vues d'ensemble comparables à celles que renferme et suggère cette histoire. La vie de Hugues de Blackemburg nous est d'abord narrée en raccourci, avec tout l'essentiel et d'intéressante manière ; deux chapitres sont ensuite consacrés à sa philosophie comparée aux méthodes dialectiques et aux systèmes métaphysiques des écoles avant le XIIe siècle. M. l'abbé Mignon y fait preuve de sévère critique, éliminant avec raison les ouvrages faussement attribués au docteur de Saint-Victor, apocryphes qui ont induit en erreur, au sujet de ses vraies doctrines, plusieurs historiens et théologiens. Par Boèce, Hugues se rattache à la philosophie grecque, à Aristote plutôt qu'à Platon ; mais s'il a négligé la philosophie première, omis ou laissé sans solution d'importants problèmes, donné parfois des preuves insuffisantes, ce n'est pas sans avoir semé le bon grain qui devait, plus tard, germer et fructifier.

La théologie est l'objet d'un examen beaucoup plus détaillé et, on peut le dire, complet. Cette étude est précédée de considérations très importantes sur la naissance, les raisons d'existence, le développement

de la théologie scolastique. Jusqu'à cette époque, par des textes choisis, interprétés, combinés, les Pères et les premiers docteurs avaient essayé de formuler avec précision les dogmes de la foi. Comment la raison les prépare, les rend intelligibles (je n'ai pas dit compréhensibles), les confirme, les appuie, leur fournit des principes, des liens, des applications, en extrait les conclusions, en déroule les conséquences, en un mot accomplit ce travail d'analyse et de synthèse, de distinction et de démonstration qui est la science, M. Mignon l'exprime succinctement, mais avec clarté. *Fides quaerens intellectum*, la phrase de saint Anselme résume la méthode et le but; Hugues fut l'un des premiers à mettre en œuvre les procédés, à se proposer la fin de la théologie scolastique.

Toutes les questions qu'il a traitées sont examinées par son historien, elles touchent au dogme, à la morale, aux sacrements, à la vie mystique. Les solutions qu'il indique ou atteint sont d'abord comparées à celles de ses devanciers. Le savant professeur expose nettement l'opinion des divers docteurs sans amplifications inutiles, après l'avoir puisée aux vraies sources; puis il développe l'enseignement de Hugues, en ayant soin de marquer ce par quoi il se distingue, ses affirmations caractéristiques, et, quand il y a lieu, ses erreurs. Par exemple, il faisait consister l'essence du péché originel dans l'ignorance et la concupiscence : *ignorantiam in mente et concupiscentiam in carne;* une définition inexacte de la nature humaine, qu'il réduisait à l'âme seule, l'amenait à soutenir que Jésus est resté homme pendant les jours passés dans le tombeau, ce qui est faux, puisque l'homme est à la fois corps et âme; à propos de la charité, il ne semble pas s'élever au-dessus de l'amour de concupiscence. Le chapitre consacré à l'Eucharistie est très intéressant : il montre combien était générale, enracinée si je puis ainsi dire, la tradition de la présence réelle, l'antique conviction du sens littéral dans lequel devaient être prises les paroles du Sauveur. Certes, l'exposition dogmatique présente des lacunes : le Docteur angélique n'a point encore précisé avec son merveilleux génie et sa vaste science la doctrine de la transsubstantiation, mais le dogme est déjà scientifiquement étudié, avec finesse et rigueur d'esprit, en son ensemble et ses détails.

On sait le rang occupé par Hugues de Saint-Victor parmi les mystiques. Le désir de lui assigner sa vraie place, avec les motifs qui la lui méritent, a dicté à M. Mignon deux excellents chapitres dont la lecture, salutaire et agréable à tous, serait indispensable aux philosophes rationalistes qui se piquent de comprendre nos maîtres de la vie spirituelle sans posséder les notions les plus élémentaires sur la vie mystique. Ils les trouveront ici, en bon ordre, sagement exprimées, avec une pleine connaissance de ce difficile sujet et des auteurs qui l'ont abordé. En somme, livre d'érudition, de bon sens, de logique, écrit par un théologien dans un style sobre et ferme, qui apporte une contribution considérable à l'histoire de

la théologie, et que l'on peut présenter avec confiance et opposer avec succès aux auteurs et aux ouvrages allemands trop souvent encombrés par un fatras de documents indigestes ou gâtés par les préjugés du rationalisme et de l'hérésie. L. MAISONNEUVE.

SCIENCES ET ARTS

Les Pensées de PASCAL, disposées suivant l'ordre du cahier autographe. Texte critique établi d'après le manuscrit original et les deux copies de la Bibliothèque nationale, avec les variantes des principales éditions, précédé d'une introduction, d'un tableau chronologique et de notes bibliographiques par G. MICHAUT. Fribourg en Suisse, Librairie de l'Université, 1896, in-4 de LXXXIX-469-4 p. (*Collectanea Friburgensia. Commentationes Academicae Universitatis Friburgensis Helvet. Fasciculus VI.*)—Prix : 20 fr.

Les plus grands éloges sont dus à cette nouvelle édition. M. Michaut a pieusement dédié ce beau volume à la mémoire de son père. Il n'a pas moins pieusement consacré tous ses efforts à rendre son travail digne des suffrages des lecteurs les plus délicats. Tant en la rédaction de l'Introduction, des notes et des tables, que dans l'établissement du texte, il a déployé toutes les qualités désirables et il a bien mérité des amis de Pascal, des amis de notre littérature.

Persuadé avec raison que l'on ne saurait étudier de trop près la biographie d'un homme tel que son héros, si l'on veut bien comprendre les *Pensées*, si l'on veut, comme il le dit, les « éclairer par l'extérieur, » il examine tour à tour, dans l'*Introduction* (p. IX-LV), en tous leurs détails, les « époques de la pensée de Pascal, » ainsi divisées : *Les Débuts*, 1623-1646 ; *Première Conversion*, 1646-1649 ; *Le Monde*, 1649-1654 ; *Seconde Conversion*, 1654-1662. Il traite les sujets suivants : Le milieu (la famille de Pascal ; rang, fortune. Étienne Pascal, ses sentiments religieux, son goût pour les sciences, éducation de Pascal) ; les premiers travaux scientifiques (Pascal à Rouen, la machine arithmétique) ; l'arrivée de Pascal au jansénisme (nature, circonstances, causes de sa conversion, ses écrits jansénistes, prière sur le bon usage des maladies, lettre sur la mort, autres lettres, l'affaire Saint-Ange, travaux, découvertes, polémiques scientifiques, le jansénisme et les études profanes) ; la période mondaine (Pascal en Auvergne. Liaison avec le duc de Roannez. Études et travaux scientifiques. Liaison avec le chevalier de Méré. Le monde et les lettres. La rhétorique de Pascal. Le discours sur les passions de l'amour. Le « libertinage » au XVIIe siècle. Attiédissement du sentiment religieux de Pascal) ; retour définitif au jansénisme (les causes, le ravissement, la retraite à Port-Royal, les sciences, de l'esprit géométrique, la philosophie, entretien avec M. de Sacy, la théologie, les premières *Provinciales*, le miracle, l'effet qu'il produit, les dernières *Provinciales* et les *Pensées*, l'ascète et l'hérétique).

A cette introduction si profondément fouillée, couronnée par une judicieuse conclusion, succède (p. LVI-LXIV) un *Tableau chronologique* dressé avec la plus minutieuse exactitude, commençant à l'année 1618, où Étienne Pascal épouse Antoinette Bégon, et finissant au 21 août 1662, où Blaise fut enterré. Non seulement les indications d'années, mais encore les indications de jour, sont données de la façon la plus précise, et c'est là un chapitre-modèle de cet *Art de vérifier les dates littéraires*, dont on a souvent demandé la publication. Dans les *Notes bibliographiques* (p. LXV-LXVII) ne sont pas moins sûrement mentionnées les éditions principales des *Pensées*, depuis celle de 1670, véritable édition *princeps* (car celle de 1669 fut faite spécialement pour les amis de Port-Royal), jusqu'à celles du chanoine Didiot, lequel « ne voit dans Pascal que le janséniste » (Desclée, de Brouwer, 1896) et du chanoine Guthlin, lequel « ne l'y voit pas du tout » (Lethielleux, 1896), et même — ce qui constitue presque un excès de scrupule dans l'information — jusqu'à celle de M. Brunschvicg, laquelle n'est qu'en préparation. M. Michaut enregistre ensuite (p. LXVII-LXXIV) les « documents, études, travaux concernant Pascal, » et là encore il multiplie les références, sans omettre de simples et récents articles de journaux, enfin ne se contentant pas d'énumérer les sources imprimées, mais parfois même les sources inédites, telles que les Mémoires manuscrits de l'abbé Beaubrun, conservés à la Bibliothèque nationale (f. fr. 13895).

En tête de l'*Avertissement* (p. LXXV), l'éditeur expose ainsi ce qu'il a voulu faire : « Si je crois pouvoir en ajouter encore une [édition], c'est qu'il ne m'a point paru impossible de perfectionner, en m'en aidant, tant d'estimables travaux, c'est qu'il m'a paru utile de présenter aux lecteurs une édition aussi complète que possible — qui n'eût, systématiquement, ni plan ni apparence de plan, — qui permît au premier coup d'œil de distinguer le plus ou moins d'authenticité des fragments, — qui comprît, en outre, les diverses leçons du manuscrit original, les variantes des copies, les lectures des éditions antérieures les plus importantes. J'ai voulu publier les *Pensées* comme on publie les auteurs grecs et latins, en donner, en un mot, une édition critique. » M. Michaut justifie très bien, un peu plus loin (p. LXXXI-LXXXV), le parti qu'il a adopté de suivre jusqu'au bout le manuscrit original, disant spirituellement : « Ne cherchons point de plan, ne cherchons point de classement, et puisque, après tout, il faut bien un ordre, prenons simplement celui du manuscrit. Cet ordre, je l'avoue, est un désordre, et un désordre arbitraire; mais c'est précisément ce qui en fait la supériorité. C'est un désordre, et les *Pensées* nous apparaissent avec le caractère — qui est bien le leur — de notes confuses, de matériaux entassés. C'est un désordre arbitraire, et nulle disposition factice ne fausse notre impression, personne ne vient s'interposer entre Pascal et nous. » On aurait presque

le droit de dire que la reproduction du texte, tant elle est fidèle, ressemble à un fac-similé photographique. Et non seulement nous possédons ainsi l'équivalent du manuscrit original, mais encore, grâce aux variantes recueillies avec un soin extrême et groupées au bas de chaque page, l'équivalent de tous les autres manuscrits connus.

A la suite des neuf cent quatre-vingt-dix articles qui forment le recueil réel des *Pensées*, et des seize articles supplémentaires qui, sous le titre de *Conversations de Pascal* (p. 427-433), ont été extraits des lettres de Jacqueline, des écrits de Marguerite Périer, de Nicole, etc., nous trouvons (p. 435-469) les *Tables de concordance* : 1° du manuscrit original, 2° de la première copie, 3° de la seconde copie, 4° de l'édition de Port-Royal, 5° de l'édition Bossut, 6° de l'édition Faugère, 7° de l'édition Havet, 8° de l'édition Molinier, c'est-à-dire de toutes les éditions qui méritent d'être consultées. Ces tables, pour lesquelles ont été dépensées d'énormes quantités d'attention et de patience, seront aussi facilement utilisées qu'elles ont été péniblement préparées.

En constatant que rien ne manque à l'édition de Fribourg, pas même deux photographies du masque de Pascal (une de face, l'autre de profil), je me demande comment s'y prendra l'érudit chargé de publier les *Pensées* dans la collection des *Grands Écrivains de la France*, pour nous donner mieux que le travail de M. Michaut, travail auquel — ou je me trompe fort — on n'adressera pas de reproche plus grave que celui-ci : N'est-ce pas se montrer trop dédaigneux, trop injuste pour un homme de la vertu et du talent de l'abbé J.-J. Boileau, le « bras droit » du cardinal de Noailles à l'archevêché de Paris, que rejeter sans la moindre discussion son « témoignage peu autorisé? » T. DE L.

Voyages et découvertes de M. Faubert, par YVES GUYOT. Paris, Flammarion, s. d., in-12 de 436 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Faubert est un type créé par l'auteur qui va le faire voyager de ci, de là, et s'en servir pour réfuter les idées qu'il combat non moins que pour exposer les siennes. C'est ce qu'on appelle, dans le sens vulgaire du mot, un brave homme. Il n'a aucune méchanceté native, mais au contraire un certain bon sens superficiel, auquel cependant manque une véritable instruction, et comme il possède de plus cette bonhomie prudhommesque si fréquente chez nous, M. Faubert a naturellement emmagasiné tous les lieux communs qui s'épanouissent dans les journaux populaires et les phrases toutes faites qui, sonores et redondantes, se répètent au café et dans les réunions publiques. Il ne sait donc rien ou presque rien de son cru, n'a appris que ce qu'il a lu dans sa gazette ou entendu de ses pareils : c'est le composé le plus parfait de tous les dit-on, de tous les aphorismes qui se débitent.

L'auteur a donc beau jeu pour en faire ce qu'il veut. Lorsque Faubert,

sorti de son petit milieu, est en présence des faits eux-mêmes, de la réalité et guidé par un interlocuteur intelligent, il a assez de bon sens naturel pour comprendre bien des choses fermées pour lui jusque-là, ou sur lesquelles les idées les plus fausses s'étaient accumulées dans son cerveau. On comprend dès lors tout le parti que M. Yves Guyot a pu tirer de cette mise en scène ingénieuse. Il faut d'abord reconnaître que sur nombre de points il redresse mille opinions erronées et que ses démonstrations sont en général bien présentées. Suivant son excursioniste dans le Médoc, dans les centres houillers, en Suisse, en Angleterre, etc., il a de bonnes pages judicieuses sur la production du vin, la vie des mineurs, les revendications ouvrières et leurs utopies dangereuses. Chemin faisant il condamne le monopole de l'alcool et glose quelque peu sur la verrerie ouvrière. Divers points paraîtront plus contestables, quelques-uns inadmissibles. Alors, en effet, que quelque idée religieuse se trouve sur son chemin, l'auteur y apporte un esprit sceptique et pour ainsi dire d'hostilité. N'est-il pas lui-même quelque peu Faubert sur ce point? Qu'avait-il d'ailleurs besoin d'aborder ces sujets? Son livre eût gagné à les voir passer sous silence. Quelle nécessité, en visitant l'exposition de Rouen, de raconter, à l'aide de Michelet comme source, le procès de Jeanne d'Arc, et sur l'autorité du Guide Joanne le supplice des réformés ? Vraiment ce n'était pas la peine de gâter des pages souvent de bon sens et de prendre pour épigraphe du livre « ce qu'on ne trouve pas dans les guides. » G. DE S.

Kitâb el Tanbih oual Ichrâf. Le Livre de l'Avertissement et de la Revision, par MAÇOUDI. Trad. par B. CARRA DE VAUX. Paris, Imprimerie nationale, 1897, in-8 de XII-570 p.

Ce livre du célèbre auteur des *Prairies d'or* est assez singulier. C'est une table des matières et un résumé de tous les ouvrages qu'il a composés sur l'histoire, la géographie, la politique, la théologie, les religions comparées, les sciences physiques, en tout vingt ouvrages, dont le seul qui nous soit parvenu contient, avec la traduction de M. Barbier de Meynard, neuf volumes in-8. C'est beaucoup pour un seul homme et l'on a soupçonné Maçoudi d'avoir été le précurseur des « Jeunes » de notre fin de siècle, qui publient longtemps d'avance la liste des œuvres qu'ils ont l'intention d'écrire et qu'ils n'écriront jamais. Il touche à une foule de questions fort intéressantes et dont il nous dit seulement qu'il en a parlé dans un autre livre que nous n'avons pas et dont il n'est pas sûr qu'il ait jamais existé, puisqu'on n'en trouve la mention nulle part ailleurs. Aucune lecture n'est plus fertile en déceptions que celle du Kitâb el Tanbih. Ainsi Maçoudi nous apprend qu'il a traité amplement des doctrines des Manichéens et de leur histoire, que les autres auteurs se sont trompés sur leur compte, au demeurant il ne nous donne aucun

renseignement précis et il doit nous suffire de savoir que Maçoudi était bien informé à ce sujet. Il eût mieux valu prouver qu'en effet il connaissait la question en en faisant un résumé clair, qui eût été d'autant plus précieux que les livres des Manichéens sont perdus. Je cite cet exemple entre cent. Toutefois on rencontre une foule de choses curieuses sur la physique du globe, la géographie, l'histoire des peuples et des religions, et M. Carra de Vaux n'a point perdu sa peine à traduire cet ouvrage. Il y a mis beaucoup de conscience, s'est attaché à joindre l'élégance à la fidélité, dont nous le devons louer; il a très bien rendu certains endroits trop rares, où Maçoudi, renonçant à se contenter de simples énumérations, consent à nous conter divers événements avec une brièveté un peu sèche encore, mais très vive et très nette, qui rappelle assez la manière de Xénophon dans l'*Anabase*, ou de Mérimée dans ses essais historiques. Nous regretterons seulement que M. Carra de Vaux se soit interdit toute critique du texte. Les deux manuscrits de Londres et de Paris sont assez récents pour qu'il y ait lieu de craindre d'assez nombreuses interpolations, et les historiens ne devront pas se servir sans quelque défiance de la présente traduction, qui, du reste, je le répète, est excellente, mais ne peut donner que ce que donne le texte sur lequel elle a été faite.

F. GRENARD.

LITTÉRATURE

Berliner Beiträge zur germanischen und romanischen Philologie, veröffentlicht von Dr. EMIL EBERING. Berlin, C. Vogt, 1895. VII. *Romanische Abteilung*, n° 2. *Das altprovenzalische Klagelied, mit Berücksichtigung der verwandten Litteraturen.* Eine litterarhistorische Untersuchung. Nebst einer Beilage über die Vizgrafen von Marseille und das Haus Baux in ihren Beziehungen zu den Trobadors, einer kritischen Ausgabe einiger Lieder und zwei ungedruckten altfranzösischen Klageliedern. Von Dr. HERMAN SPRINGER. In-8 de 111 p. — IX. *Romanische Abteilung*, n° 3. *Jacques d'Amiens*, von PHILIPP SIMON. In-8 de 72 p.

Les deux fascicules de cette nouvelle collection qui nous sont parvenus offrent de l'intérêt et seront bien accueillis par les romanistes.

M. Springer a étudié ce genre littéraire que les Provençaux appelaient *planch*, et les trouvères *complainte*, *déploraison*, *regrets;* c'est une sorte de poésie lyrique nécrologique. L'auteur donne quelques remarques générales sur les genres analogues dans l'antiquité, chez les Grecs θρῆνοι, ἐπικήδεια, à Rome *naeniae*, *elegiae* et les *planctus* si nombreux chez les poètes latins du moyen âge, et insiste surtout sur les *planchs* provençaux, dont nous avons une liste très copieuse, sinon complète. Il donne ensuite une généalogie de la famille des vicomtes de Marseille qui eurent de fréquents rapports avec d'illustres troubadours qui chantèrent souvent le trépas de l'un de ses membres. La partie la plus inté-

ressante de ce travail est l'édition critique de quatre pièces provençales et de deux pièces françaises inédites et publiées ici d'après tous les manuscrits connus; les *planchs* provençaux sont accompagnés d'une traduction que l'obscurité du texte rend très utile.

Jacques d'Amiens est l'auteur incontesté d'un *Art d'Amors*, autrefois publié par M. Körting; est-il aussi l'auteur du *Remède d'Amors* que le même savant lui attribue? Cette opinion, qui avait eu peu de succès, est repoussée par M. Ph. Simon; Jacques d'Amiens imite Ovide, tandis que l'auteur du *Remède d'Amours* ne connaît qu'André le chapelain. Mais M. Simon conclut à l'identité de l'auteur de l'*Art d'Amours* avec le Jacques d'Amiens qui eut un « débat » bien connu avec Colin Muset et avec le Jacques d'Amiens auquel le célèbre manuscrit de chansons de Berne attribue sept pièces. Le texte de ces chansons qui vient ensuite semble bien établi et est accompagné d'une traduction. J. C. P.

Studies in early Victorian Literature, by Frederic Harrison. Second edition. London and New-York, Arnold, s. d., in-8 cartonné de 224 p. — Prix : 4 fr. 25.

Les études réunies ici se rapportent toutes à la première moitié du règne de Victoria. L'auteur a choisi neuf des écrivains de ce temps, tous romanciers sauf deux (Carlyle et Macaulay), pour consacrer à chacun d'entre eux un chapitre séparé. Il ne s'occupe point des ouvrages de poésie, de philosophie ou de science, ni de ceux dont les auteurs sont encore vivants. Des vues d'ensemble sur la littérature « victorienne, » comme on l'appelle en Angleterre, ouvrent le volume.

Les critiques de M. Harrison, fort concises, ont de grandes qualités; écrites dans une langue sobre et ferme, présentées de façon intéressante, elles sont partout nettes, équitables, sensées. Les traits distinctifs des auteurs, les grandes lignes de leur talent et de leur caractère y sont bien dégagés; les appréciations sont motivées et judicieuses. Ami de George Eliot, M. Harrison nous donne à son sujet d'intéressants souvenirs personnels. Sur Dickens ou Thackeray, Carlyle ou Macaulay, on ne peut attendre des aperçus entièrement nouveaux, mais on lira avec plaisir les études consacrées à Disraeli, Kingsley ou Trollope, qu'on est un peu surpris d'abord de trouver en si haute compagnie.

La partie la plus remarquable du livre est sans doute le chapitre d'introduction, chapitre de considérations générales sur la littérature anglaise des soixante dernières années. M. Harrison démêle et expose fort bien les caractères principaux de cette période « plus scientifique que littéraire, plus historique que dramatique, plus grande par les découvertes que par la pensée abstraite, » où la science et les transformations politiques et sociales ont si profondément influé sur les lettres et changé la conception même qu'on se faisait de la littérature. Peut-être

exagère-t-il toutefois le manque d'unité, la diversité un peu incohérente des œuvres. « Jusqu'à la mort de Scott et de Coleridge, dit-il, presque chaque page de prose ou de vers anglais pouvait, sur le simple examen du style, être rapportée à la génération qui l'a produite. » Il n'en est plus de même aujourd'hui, pense-t-il. Mais c'est là une question que l'on ne peut décider encore. Nos descendants ne pourront-ils pas trouver entre les ouvrages de notre temps des ressemblances, un air de famille qui nous échappent? Ou bien, n'avons-nous pas rapproché artificiellement les uns des autres ceux des temps passés, voulant à toute force y trouver une inspiration, un esprit communs ? Quoi qu'il en soit d'ailleurs de ce point et de plusieurs autres, ces quelques pages renferment bien des idées justes et curieuses; et ce qui en accroît la valeur pour nous, c'est que beaucoup des remarques de M. Harrison sur la littérature anglaise contemporaine s'appliqueraient on ne peut mieux à la nôtre.

A. Barbeau.

La Leyenda de los infantes de Lara, por Ramón Menéndez Pidal. Madrid, imprenta de los hijos de José M. Ducazcal, in-8 de xvi-448 p. — Prix : 10 fr.

Il fallait une sagacité peu commune pour reconstituer, sur des fragments épars, vagues, informes, l'épopée originale des *Sept infants de Lara;* et non seulement pour reconstituer une épopée, mais pour retrouver la trace de trois *Gestes* distinctes. C'est à quoi est parvenu le patient auteur de ce livre, qui a examiné quarante chroniques manuscrites relatives à la légende, les comparant, les classant, formant entre elles une espèce de généalogie, comme s'il s'agissait d'un illustre lignage, et y découvrant plus de cinq cents vers de huit syllables, preuve évidente que le chroniqueur avait tout simplement calqué une ancienne chanson, analogue à celle du Cid.

Dans le chapitre consacré aux *romances*, la science et la perspicacité de M. Pidal ont de quoi s'exercer ; car il est extrêmement difficile de préciser d'une façon certaine ce qui, dans un *romance*, appartient au texte primitif, et ce qui a été ajouté, changé, interpolé dans la suite des siècles. Les travaux de Grimm, Wolf, Depping, de Puymaigre, Durán, Milá y Fontanals, etc., n'ont pas épuisé encore, depuis soixante ans, cette matière délicate et intéressante. M. Pidal a porté ses efforts de ce côté, et notons en passant qu'outre les romances connus, qui ont trait aux infants de Lara, il en cite sept nouveaux, et il donne le texte complet de quatre d'entre eux.

Quant au théâtre, il étudie successivement les drames de Juan de la Cueva, Lope de Vega, Hurtado de Velarde, Cubillo, Matos Fragoso et quelques autres. Il recherche la source d'inspiration de chaque composition ; il indique la marche suivie par chaque auteur, et il apprécie la

valeur esthétique de chaque œuvre. Ici encore, il a trouvé une pièce dramatique anonyme, datée de 1583, intitulée *Famosos hechos de Mudarra*, dont le manuscrit inédit appartint d'abord à la célèbre bibliothèque d'Osuna avant d'entrer à la Bibliothèque nationale de Madrid. Il en reproduit de longs fragments dans la seconde partie de son ouvrage.

Enfin, M. Pidal suit la légende dans ses dernières manifestations littéraires, dans le poème du duc de Rivas, *El Moro exposito ;* dans ceux d'Arolas et de Garcia Gutiérrez ; dans la nouvelle pseudo-historique de Fernández y González, etc. Pour terminer, il nous donne un magnifique chapitre sur les lieux illustrés par la tradition, Burgos, Lara, Salas, le monastère de San Pedro de Arlanza, Canicosa, Almenar et autres endroits où s'est déroulé le drame dont parle la légende. Que de choses importantes accumulées dans ces pages substantielles ! Que de documents précieux, souvent inconnus, sont rassemblés et classés avec un ordre judicieux et une science critique admirable !

La seconde partie de l'ouvrage contient les textes principaux de la chronique générale d'Alphonse X, de la chronique abrégée de don Juan Manuel, de la chronique de 1344 (avec leurs variantes), et, comme nous l'indiquions plus haut, de la comédie inédite de 1583.

Nous avons rarement l'occasion de signaler des travaux de cette importance, publiés par l'Espagne. Aussi, n'hésiterons-nous pas à joindre nos félicitations à celles que la presse de Madrid a si justement décernées au savant auteur de la *Leyenda de los infantes de Lara.*

G. Bernard.

HISTOIRE

Historia apologetica de los Papas desde S. Pedro al Pontifice reinante, por el doctor Don Urbano Ferreiroa. Valencia, Domenech, 1895-1897, 5 vol. in-8 de 316, 326, 290, 394, 408 p. — Prix : 10 fr.

On l'a dit cent fois, et on ne saurait trop le répéter : « Les Papes n'ont besoin que de la vérité. » La meilleure apologie qu'on peut écrire en leur faveur consistera toujours à les représenter tels qu'ils ont été de fait dans leurs actes et toute leur conduite. C'est précisément le but que s'est proposé un savant membre du clergé espagnol, en consacrant ses veilles et son talent à écrire une histoire de la Papauté qui fût à la hauteur de l'érudition contemporaine, mais dans laquelle aussi les exagérations et les erreurs de la critique moderne fussent justement signalées et réprouvées. De là le nom significatif d'*Histoire apologétique des Papes*, que M. Urbano Ferreiroa, le fondateur directeur d'une revue mensuelle : *Las Soluciones católicas*, des plus estimées en Espagne, a voulu donner à son important ouvrage. Ce serait se tromper soi-même que de prendre ce titre dans un autre sens. Je puis en parler en connaissance de cause ; car j'ai sous les yeux les cinq premiers volumes de

ce travail et la narration y embrasse les neuf premiers siècles de l'histoire de l'Église (42-900). Or, l'auteur se garde bien d'y laisser dans l'ombre ou de couvrir d'un voile les erreurs de conduite ou les fautes qui sont à la charge des successeurs de Pierre de cette période, témoin ce qu'il dit de Félix II, de Symmaque, de Vigile, d'Honorius, etc., etc. Il se plaît, d'autre part, à rendre justice aux travaux les plus récents de la critique et s'en sert à l'occasion pour mettre en lumière les côtés obscurs du sujet qu'il traite. Troja et son *Codice diplomatico longobardo*, Jean-Baptiste di Rossi et sa *Roma sotterranea*, l'abbé Duchesne et son édition du *Liber Pontificalis*, Gregorovius et son *Histoire de Rome et des Papes pendant le moyen âge*, ont été, en particulier, largement mis à contribution. Mais aussi l'historien espagnol a su se préserver d'une admiration exagérée, n'admettre qu'avec doute telle opinion nouvelle, au besoin la combattre, et demeurer fidèle à la tradition. Ainsi, par exemple, en ce qui concerne la prétendue identité des Papes Clet et Anaclet, non content de ne pas adopter cette identité dans son tome II (p. 11 et 12), il a encore reproduit dans son tome III, comme appendice (p. 267-279), une dissertation empruntée aux *Analecta Juris Pontificii*, où elle me paraît solidement réfutée, et à laquelle, jusqu'à présent, on n'a rien répondu. L'espace me manque pour entrer dans plus de détails sur l'histoire des Papes, dont il s'agit ici, mais je fais des vœux pour que l'auteur ne tarde pas à mener à bon terme une œuvre si digne d'éloge et de recommandation dans son ensemble. FRANÇOIS PLAINE.

Histoire de l'Église. Manuel à l'usage des séminaires, par le docteur BRÜCK. Trad. de l'allemand. Paris, Lethielleux, 1897, 2 vol. in-8 de 546 et 560 p. — Prix : 12 fr.

Le manuel de M. Brück a eu un incontestable succès, puisqu'il en est à sa sixième édition allemande et à la seconde française, sans parler de traductions anglaise et italienne; et il le mérite dans une certaine mesure, ne fût-ce que par l'abondance des renseignements. Je dois avouer, pourtant, qu'il ne me paraît pas réaliser tout ce qu'on peut demander à un livre de ce genre. Il est bien compact et bien touffu; peu de vues générales; les grandes périodes de l'histoire ecclésiastique ne sont pas nettement caractérisées; le plan uniforme suivi pour chacune d'elles a quelque chose de bien rigide qui ne s'applique pas également bien à toutes et ne permet pas de faire ressortir leurs traits essentiels et leur importance particulière; enfin c'est un répertoire commode de faits et de dates plutôt qu'un livre d'orientation pour le débutant. Peut-être aussi le ton sent-il parfois un peu trop la polémique ; certaines expressions désobligeantes pour des adversaires auraient pu être évitées. L'introduction ne me paraît pas très heureusement conçue. On y trouve une complète et longue énumération de tous les auteurs qui ont composé des

manuels ou des histoires générales de l'Église, alors que cependant la plupart de ces ouvrages ont aujourd'hui perdu toute valeur. Il serait plus utile de donner aux étudiants des indications sur les grandes collections que l'historien doit connaître et manier constamment, le Pertz, le Dom Bouquet, les Bollandistes, etc. Sans doute, quelques-uns de ces renseignements se trouvent dans le corps de l'ouvrage, mais dispersés et plus difficiles à retrouver. — Dans le détail, les informations de M. Brück sont étendues et généralement solides ; pourtant, on rencontre des taches. Ainsi, pour ne parler que des institutions ecclésiastiques du moyen âge, ce qui concerne les finances pontificales est vague et peu exact (ce qui n'est guère surprenant, l'auteur paraissant ignorer les récents travaux de MM. Fabre, Gottlob et Kirsch). On est étonné de lire des phrases comme celles-ci : « Au XIe siècle, les évêques des sept diocèses suburbains, les curés des vingt-huit paroisses, ainsi que les dix-huit diacres de Rome, reçurent le titre de cardinaux » (I, 348). — « Il (Jean XXII) établit la chancellerie romaine et le tribunal de la Rote » (I, 502). Je dois faire observer, d'ailleurs, que je n'ai sous les yeux que l'édition française et que je ne puis affirmer que le traducteur ait toujours parfaitement rendu l'original. Il serait injuste d'insister outre mesure sur les erreurs de détail d'un livre qui atteste du travail et des recherches.

Passons au traducteur anonyme. Les défauts qu'on peut lui reprocher sont plus graves peut-être, en ce sens, du moins, qu'ils étaient plus faciles à éviter. Je ne parle pas de trop nombreuses fautes d'impression ou autres distractions (quelques-unes, pourtant, sont graves, en ce qu'elles altèrent le sens ou le rendent inintelligible et ne pourront pas toujours être rectifiées par des inexpérimentés). Mais le traducteur déclare avoir « suivi ponctuellement » l'édition allemande. Or, c'est là se faciliter par trop sa tâche. Un manuel de ce genre, étant donné que les besoins varient suivant les pays, demandait à être adapté plutôt que traduit. Par exemple, le chapitre sur l'Église de France au XIXe siècle, très suffisant dans un livre allemand destiné à des Allemands, est bien maigre et bien vague pour un livre français (ainsi, on ne se douterait pas, à le lire, de l'intérêt et de la vivacité des discussions engagées entre les catholiques libéraux et leurs adversaires, ni de l'importance de la loi de 1850). Il est à croire que M. Brück n'aurait pas refusé à son traducteur l'autorisation de faire, sous sa responsabilité, cette retouche et quelques autres. Mon observation s'applique surtout à la bibliographie. Celle de M. Brück est presque purement allemande, ce qui se conçoit. Encore, même chez lui, quelques-unes des omissions que je vais signaler sont-elles regrettables. Elles sont inexcusables chez son traducteur, qui aurait dû ajouter aux indications de l'original allemand les noms des bons ouvrages français sur chaque matière, quand il y en a. Dans l'introduction, à propos des sciences auxiliaires de l'histoire, ne figurent, pour la paléo-

graphie et la diplomatique, que des livres allemands; on chercherait vainement les travaux de MM. Prou et Giry. Dans le reste de l'ouvrage, ne sont cités ni le *Liber pontificalis*, *les Origines chrétiennes*, *les Origines du culte chrétien*, *les Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, de M. Duchesne, ni les *Élections épiscopales*, de M. Imbart de la Tour, ni l'édition du *Liber Censuum* et l'*Étude sur le Liber Censuum*, de M. Fabre, ni des ouvrages plus récents, mais qui auraient dû être cités, ne fût-ce que dans des *addenda :* la *Vie de saint Bernard,* de M. Vacandard; le *Jean VIII*, du P. Lapôtre; *la France et le Grand Schisme d'Occident*, de M. Valois; ni encore, au chapitre relatif aux croisades, les publications de *la Société de l'Orient latin;* ni, pour une époque plus récente, le *Bossuet historien du protestantisme*, de M. Rébelliau; et, à propos de l'Église russe ou de l'Église catholique des États-Unis, les ouvrages de MM. Leroy-Beaulieu et de Meaux. Sait-on quels noms manquent dans la liste (donnée t. II, p. 462) des périodiques catholiques français consacrés à l'histoire? Seulement la *Revue des questions historiques*, la *Revue biblique* et le *Bulletin critique* (je ne parle pas du *Polybiblion*, qui aurait trop l'air de plaider *pro domo*, ni de la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, qui aurait bien droit à figurer dans la liste, mais est assez récente pour qu'on soit excusable de ne pas la connaître). Pour les livres allemands dont il existe de bonnes traductions françaises, au moins partielles, comme l'*Histoire des Papes*, de Pastor, ou l'*Histoire du peuple allemand*, de Janssen, ces traductions ne sont même pas signalées. On mentionne, à propos des catacombes, la *Roma sotterranea* anglaise de Northcote-Brownlow et l'adaptation allemande qu'en a donnée Kraus; on oublie l'adaptation française de M. Allard. Il serait très facile de grossir cette liste. — En résumé, ce livre a laissé de côté un grand nombre d'indications qui seraient précieuses pour le public français; et au contraire, les renseignements qu'il donne seront en grande partie inutilisables pour les lecteurs auxquels il s'adresse, dont beaucoup lisent difficilement l'allemand ou n'ont pas à leur portée les livres allemands. S'il est vrai qu'une bonne bibliographie est un élément essentiel d'un bon manuel, on voit ce qui manque à celui-ci.

E. Jordan.

Documents pontificaux sur la Gascogne, par l'abbé Guérard. Paris, Champion; Auch, Cocharaux, 1896, in-8 de LXXX-252 p. — Prix : 8 fr.

La Société des archives de Gascogne vient de prendre une très intelligente initiative en commençant la publication des documents pontificaux relatifs à la Gascogne conservés aux archives du Vatican. Ce grand dépôt international est encore un de ceux où l'on a le plus de chances de faire ample moisson, même pour l'histoire locale. Un autre exemple

bon à citer, c'est l'appui éclairé que le haut clergé de la région a fourni à l'entreprise. Chacun des évêques ayant actuellement sous sa juridiction l'un des onze évêchés de l'ancienne province d'Auch, s'était engagé à fournir cent francs par an. Ce concours a abouti à la mission dont M. l'abbé Guérard, chapelain de Saint-Louis des Français, a été chargé de 1888 à 1892. C'était naturellement du côté des papes d'Avignon qu'il y avait lieu de se tourner tout d'abord, les archives vaticanes n'offrant que peu de chose avant le pontificat d'Innocent III, et les registres des papes, depuis Honorius III jusqu'à Clément V, étant ou devant être publiés, soit sous les auspices du Vatican, soit par l'École française de Rome. M. Guérard s'est donc attaqué à Jean XXII. Son premier fascicule, qui comprend cent soixante numéros, renferme les *Secrètes* de ce pape, relatives à la Gascogne, de 1316 à 1321. Ces pièces sont publiées avec soin et fort bien annotées, ce qui est d'autant plus précieux que pour quelques-unes il y avait lieu de déterminer la date, qui manque dans le registre. A signaler particulièrement celles qui concernent les efforts faits par le Pape pour défendre les libertés ecclésiastiques; ses démêlés avec la famille de Clément V, son intervention pour rétablir la paix en Gascogne, notamment entre les maisons d'Armagnac et de Foix; ses relations avec l'administration royale dans le sud-ouest et avec le Roi lui-même. Dans son introduction, M. Guérard donne sur les divers fonds conservés aux archives vaticanes et sur les inventaires qui en existent, des renseignements qu'on est heureux de trouver ainsi groupés et qui seront très utiles aux travailleurs. Il conclut en émettant le vœu que les chapelains de Saint-Louis continuent son œuvre et entreprennent ainsi, province par province, le dépouillement des archives du Vatican. J'ignore si son appel sera entendu; mais il y a certainement là une place à prendre. L'École de Rome commence par plusieurs pontificats à la fois l'étude des registres du XIVe siècle; mais elle doit publier seulement les *Secrètes* relatives à la France, laissant de côté les *Communes* et les *Curiales*. Or, c'est dans ces deux groupes que se trouvent la plupart des documents administratifs; par eux seulement on pourra se faire une idée de la vie de l'Église et, comme le dit M. Guérard, « porter enfin un jugement bien fondé sur la centralisation ecclésiastique et la fiscalité de la curie au XIVe siècle; » sans parler de l'intérêt que des actes purement administratifs et de peu d'importance intrinsèque peuvent prendre pour l'histoire générale, s'ils sont suffisamment nombreux et bien interprétés. Il serait donc fort désirable de voir d'autres sociétés historiques de province suivre l'exemple de celle de Gascogne; si elles s'y décident, la maison de Saint-Louis des Français peut devenir un excellent quartier général pour les « missionnaires » envoyés à Rome. Il serait si simple et si indiqué de profiter des ressources et des fondations que l'on a ainsi sous la main! D'autant que ce ne serait pas la pre-

mière fois, Dieu merci ! que Saint-Louis abriterait des travailleurs.

E. Jordan.

Jeanne d'Albret et la guerre civile, par le baron de Ruble. T. I. Paris, Paul et Guillemin, 1897, in-8 de v-475 p. — Prix : 8 fr.

M. le baron de Ruble s'est fait de nos jours le grand historien du XVIe siècle. Depuis quelque trente ans, il n'a pas publié sur cette époque moins de vingt-cinq volumes, tant d'éditions critiques, comme celles, si justement estimées, des *Commentaires et lettres de Monluc*, des *Mémoires inédits de La Huguerie*, de l'*Histoire universelle de d'Aubigné*, que de savants ouvrages, comme le *Traité de Cateau-Cambrésis*, *La Première jeunesse de Marie Stuart*, *Le Mariage de Jeanne d'Albret*, *Antoine de Bourbon*. Personne ne connaît mieux que lui les sources imprimées et manuscrites : nul n'est plus impartial et plus consciencieux. Et aux documents en quelque sorte publics, il joint les trésors d'une riche collection particulière et d'une bibliothèque entretenue avec amour, en érudit autant qu'en bibliophile. Après avoir exposé les principaux événements du règne de Henri II et de la régence jusqu'au commencement des luttes religieuses, il aborde « la guerre civile, » depuis la prise d'armes du prince de Condé et de Coligny jusqu'à la bataille de Dreux et la pacification connue sous le nom de traité d'Amboise, œuvre collective de Catherine de Médicis et du chancelier de l'Hospital, dont les efforts conciliants méritaient peut-être un meilleur succès.

Le récit, très détaillé et très nourri, a pour trame en quelque sorte la vie de Jeanne d'Albret, qui, bientôt veuve, sera en réalité le grand chef des protestants de France. C'est ce qui explique la part considérable faite dans ce volume aux événements passés en Guyenne, dans les États héréditaires de la reine de Navarre et dans le gouvernement attribué à son mari et ensuite à son fils, Henri de Bourbon.

M. de Ruble est ici sur son terrain : à la connaissance des lieux il joint la familiarité plus difficile avec l'histoire locale, avec tout ce qui a été écrit depuis trois siècles sur la province de Languedoc, si bien qu'il a pu faire un tableau fort nouveau et fort complet des incidents si multiples qui se sont produits au début des querelles religieuses dans toute cette partie du Midi. Deux chefs catholiques, Burie et Monluc, en sont les tristes héros, et on comprend que les passions protestantes aient été très difficiles à apaiser, quand on voit à quel point elles ont été surexcitées, sans oublier les sanglantes représailles dont les deux partis ne se faisaient pas faute. La moitié du volume est consacrée à cette histoire qui, par la multiplicité des faits et des personnages, échappe à l'analyse. Le dernier chapitre raconte la première guerre civile, celle qui est marquée par la double captivité de Condé et de Montmorency, après la bataille de Dreux, et par l'assassinat du duc de Guise devant Orléans. Sur

ce crime politique, qui devait être suivi de tant d'autres, l'auteur réserve des documents qu'il fera valoir dans une étude spéciale et qui seraient assez compromettants pour la complicité de l'amiral de Coligny. Le reste n'offre pas de renseignements spéciaux.

Il serait superflu de relever la méthode de travail connue de M. le baron de Ruble : toutes ses affirmations sont appuyées sur des notes et des références. Et de plus, il a eu la bonne pensée, pour ne pas surcharger son texte, de rejeter aux « pièces justificatives » la liste détaillée de toutes les sources manuscrites auxquelles il a puisé : il analyse ainsi de nombreux recueils très peu connus, même de ceux qui ont l'habitude des travaux historiques et qui remercieront l'auteur d'avoir mis à leur disposition un tel trésor.

Nous voilà bien loin de Jeanne d'Albret. A-t-elle joué dans tous les événements un rôle aussi prépondérant que celui que lui attribue M. de Ruble? La suite de son ouvrage nous le dira. En tout cas, il est certain qu'elle sera le centre, ou, si l'on veut, l'occasion d'un beau livre de plus sur une des époques particulièrement attachantes de nos annales.

G. Baguenault de Puchesse.

Marie-Antoinette. La Captivité et la mort, par G. Lenotre. Paris, Perrin, 1897, in-8 de xxi-430 p. — Prix : 8 fr.

Ce n'est point le récit de la captivité et de la mort de Marie-Antoinette que contient ce volume, mais la réunion de tous les documents au moyen desquels peut être écrit ce récit. La plupart de ces documents sont devenus très rares, quelques-uns sont introuvables. Les auteurs, comme le remarque M. Lenôtre, ne sont « ni des gentilshommes de cour ni des historiographes à brevet ; ce sont de petites gens, une servante, un gendarme, un garçon d'office, un maître de pension, un concierge; » ce sont ceux qui ont eu le redoutable honneur d'approcher de près pendant ces heures douloureuses la Reine martyre. Après la Terreur, mais surtout à la Restauration, tous ceux qui avaient été témoins de quelque particularité de ces derniers jours se sont empressés de rédiger ou de faire rédiger leurs souvenirs. L'historien a quelque peine à se reconnaître au milieu de ces narrations diverses, souvent contradictoires et où naturellement chacun s'attribue le beau rôle. M. Lenôtre y aide par ses notes judicieuses et par la reproduction très curieuse de dessins du temps et particulièrement de plans précieux pour la topographie des derniers et tristes palais habités par Marie-Antoinette, le palais du Temple et celui de la Conciergerie. Il prend la Reine au 10 août 1792 et la conduit jusqu'au 16 octobre 1793. Sur le court séjour aux Feuillants, il y a la relation de Dufour et un extrait du *Moniteur* sur l'incident Rohan-Chabot. Sur le Temple, la relation du commissaire de la Commune Daujon, du garçon d'office Turgy, de l'officier municipal

Goret, du maître de pension Lepitre, un des associés, mais le moins héroïque, de Toulan et de Batz, dans leurs audacieuses tentatives pour faire évader les prisonniers, enfin celle de Moëlle, membre de la Commune.

Sur la Conciergerie, les documents sont plus nombreux. M. Lenôtre admet, comme nous l'avons fait nous-même jadis dans la *Revue des questions historiques*, et comme M. Victor Pierre l'a démontré plus tard, la réalité du fait de la communion de la Reine, et il le corrobore lui-même en montrant que plusieurs prêtres, et notamment M. Émery, ont dit à diverses reprises la messe à la Conciergerie. Sur ce point contesté jadis, mais qui ne nous paraît plus pouvoir l'être, il reproduit les souvenirs de Mlle Fouché, rédigés par le comte de Robiano ; la déclaration même de l'abbé Magnin, le prêtre intrépide et exemplaire qui eut le périlleux honneur de communier la fille de Marie-Thérèse ; le récit de la femme Bault, veuve du dernier concierge, et celui de la servante Rosalie Lamorlière. Nous aurions quelques réserves à faire sur ce dernier récit, et M. Lenôtre les a faites lui-même ; le rédacteur du récit de Rosalie était Lafont d'Aussonne, prêtre défroqué, justement suspect, et qui a voulu se faire de cette relation arrangée par lui une arme contre l'abbé Magnin, qu'il poursuivait de sa haine. A partir d'ailleurs du remplacement de Richard, après l'affaire de l'œillet, la femme Bault et sa fille approchaient seules de l'auguste prisonnière.

Enfin sur le procès et l'exécution, il y a les notes de Chauveau-Lagarde, les souvenirs de Moëlle, le récit du porte-clefs Larivière, de l'officier de gendarmerie de Busne, du gendarme Léger, de des Essarts et du vicomte Desfossés. On voit par cette simple liste quelle série de pièces intéressantes M. Lenôtre, qui connaît si bien le Paris révolutionnaire, a réunie dans ce volume et quel service il a rendu aux historiens. Ajoutons, pour être complet, que ce livre ne peut être mis dans toutes les mains, le récit de Daujon sur les massacres de septembre contenant certains détails qu'on n'a pu imprimer qu'en latin.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires de la comtesse Potocka (1791-1820), publiés par CASIMIR STRYIENSKI. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-8 de XXXI-424 p. — Prix : 7 fr. 50.

Anna Tyskiewicz, comtesse Potocka, puis comtesse Wonsowicz, morte en 1867 à l'âge de quatre-vingt-dix ans, a laissé sur la période la plus brillante de sa vie une série de récits remplis par les grands noms du commencement de notre siècle. Polonaise, elle nous fait assister aux dernières illusions de la Pologne se survivant à elle-même, se reprenant à de vaines espérances suscitées par l'empereur Napoléon et le tsar Alexandre, sous la figure du modeste duché de Varsovie ou du royaume qu'administrait le grand-duc Constantin. Elle nous introduit successi-

vement dans les résidences aristocratiques de Bialystok, de Lançut, de Pulawy, à la cour du grand-duc Frédéric-Auguste, puis dans les salons de Vienne, au temps du fameux congrès.

Toutefois la plus large place dans ses souvenirs appartient à la France. La comtesse Potocka avait connu la société de l'ancien régime et elle peint au vif une famille d'émigrés, ridicule et prétentieuse, qui avait reçu l'hospitalité de ses parents; il fut question d'un mariage entre elle et le duc de Berry ; mais tout cela disparut bientôt de sa pensée devant l'éblouissement de la gloire impériale. Elle vit Napoléon entrer en Pologne comme un libérateur, elle le contempla ensuite au milieu des splendeurs de sa cour, lors du mariage avec Marie-Louise, et elle garda pour lui le culte enthousiaste de beaucoup de ses compatriotes. Ce sentiment donne un accent très particulier à la troisième partie de ses Mémoires, consacrée à son voyage à Paris en 1810. Là surtout les anecdotes, les piquants portraits abondent. Impératrices, princesses, militaires, artistes, sont dessinés tour à tour en vives silhouettes, et, à côté d'eux, dans une pénombre discrète, un brillant officier que Mme Potocka ne nomme pas, mais qu'elle désigne aussi clairement que possible, Charles de Flahaut. La noble étrangère s'est promis d'être « franche dans toute la rigueur du mot » (p. 247) ; mais la courtoisie tempérant sa malice, elle ne dépasse jamais le point où sa franchise pourrait être taxée de méchanceté ou éveiller le scandale.

Son éditeur, qui porte lui-même un nom polonais, a fait preuve dans ses notes d'un savoir discret et solide et a placé en tête du volume une reproduction du portrait de l'auteur par Angelica Kauffmann. Anne Tyskyewicz, qui aimait et cultivait les arts, est représentée un crayon à la main ; sa plume, bien qu'exotique, vaut mieux pour nous que son crayon, car elle a tracé des pages qui feraient honneur aux Françaises les plus aimables, littérairement parlant, du siècle passé. L. P.

Journal d'un commandant de la « Comète. » Chine, Siam, Japon (*1892-1893*), par le commandant Louis Dartige du Fournet. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 302 p., avec grav. — Prix : 4 fr.

Nous avons rarement lu un récit de campagne aussi intéressant que celui du commandant Dartige du Fournet. C'est écrit d'un style correct, élégant, toujours sobre, sans recherche prétentieuse; çà et là quelques descriptions d'une poésie pénétrante qui s'exhale tout naturellement du sujet lui-même. L'esprit de l'auteur est excellent; toujours content de ses chefs et de ses subordonnés, il parle des événements politiques qui se déroulent sous ses yeux en fidèle et loyal serviteur de la France ; d'autre part, il est pénétré de la noble mission qu'il a reçue, comme commandant d'un navire français en Extrême-Orient, de veiller avec sollicitude à la protection des missions catholiques. Sur tous les points, sa

première visite est pour ces dévoués propagateurs de la civilisation chrétienne et de l'influence française. Pendant son commandement de la *Comète*, M. Dartige du Fournet eut la bonne fortune de jouer un rôle très actif dans les événements du Siam, et son navire est un des deux qui forcèrent brillamment les passes du Ménam, le 14 juillet 1893. On connaît trop peu en France ce beau fait d'armes qui fait le plus grand honneur à la marine française et rappelle, sur une plus petite échelle, le glorieux combat de Fou-Tchéou où s'immortalisa Courbet. Deux petits navires y combattirent avec succès contre toute la flotte siamoise appuyée par des forts armés de grosse artillerie. L'auteur raconte, avec une simplicité vraiment éloquente, ce coup d'audace où l'habileté du commandant fut servie, on ne saurait le méconnaître, par une chance providentielle. Si le capitaine de frégate Bory, qui dirigeait la manœuvre, avait eu un grade plus élevé, nul doute que le combat du Ménam n'eût éveillé davantage l'attention publique. Le résultat fut un traité avantageux conclu par M. Lemyre de Villers ; mais la leçon ne paraît pas avoir été suffisante, et tout porte à croire que nos marins seront avant peu obligés d'infliger au roi de Siam une nouvelle leçon qui, espérons-le, sera décisive cette fois. On lira aussi avec intérêt les pages consacrées au Japon, ce paradis de l'Extrême-Orient, que le commandant Dartige du Fournet décrit *con amore*, et qu'il quitte à regret, même pour rentrer en France. C'est là, pour nous résumer, un livre charmant qui a l'avantage de pouvoir être mis entre toutes les mains sans aucune exception.

COMTE DE BIZEMONT.

Histoire de l'enseignement primaire en Hainaut, par ERNEST MATTHIEU. Mons, Dequesne-Masquillier, 1897, in-8 de 492 p.

L'auteur entend par Hainaut la province belge actuelle de ce nom. Il n'est donc pas question, dans son gros volume, de la partie de l'ancien comté de Hainaut qui, aujourd'hui, se trouve en France ; en revanche, il y est beaucoup parlé de l'ancienne province du Tournaisis. Cela posé, je me plais à déclarer que le travail de M. Matthieu témoigne de longues et sérieuses recherches, et qu'il est très satisfaisant, bien qu'en certains endroits fort incomplet, non par la faute de l'auteur sans doute, mais par le manque de documents. L'ouvrage se compose de deux parties : l'une, générale, où l'auteur jette un coup d'œil d'ensemble sur l'enseignement dans le Hainaut, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; l'autre, spéciale, où il passe successivement et minutieusement en revue l'histoire de l'enseignement dans chacune des communes dela province à laquelle il a consacré son livre.

Il se dégage de l'ensemble de l'ouvrage cette vérité, encore méconnue par quelques bons esprits, qu'avant la révolution de la fin du siècle dernier, tout n'était pas à faire. Sans doute, alors, on n'aurait pas eu l'idée

de contraindre un père de famille à envoyer ses enfants dans une école, pour y prendre une vague teinture d'une foule de choses inutiles, et qu'il s'empressera d'oublier aussitôt parvenu à l'âge de raison. Sans doute l'État ne gaspillait pas, avant ladite révolution, des sommes d'argent fantastiques pour construire des écoles parfois inutiles et entretenir une armée d'institutrices et de professeurs souvent inactifs. A ceux qui voulaient s'instruire, cependant, les moyens ne manquaient pas pour le faire. Moins de gens, peut-être, savaient mal quelques petites choses, mais plus nombreux étaient ceux qui savaient bien ce qu'ils devaient savoir. Voilà ce que l'*Histoire de l'enseignement primaire en Hainaut* démontre une fois de plus, comme l'avaient attesté déjà l'*Histoire de l'enseignement populaire en Belgique*, de Lebon, l'*Histoire de l'enseignement primaire dans le département du Nord avant 1789*, du comte de Fontaine de Resbecq, et d'autres bons travaux encore. Je suis de ceux qui se réjouiront toujours de voir la vérité mise au jour et l'erreur dissipée. Je félicite donc M. E. Matthieu d'avoir contribué à ce double résultat par son nouveau et très intéressant ouvrage.

ARMAND D'HERBOMEZ.

Florentia. Uomini e cose del quattrocento, da ISIDORO DEL LUNGO. *Il Poliziano in patria, in famiglia, in parentado, etc.* Firenze, G. Barbera, 1897, in-12 de VIII-461 p.

En plaçant son nouveau volume « sous le nom et les auspices géniaux de Florence, » M. del Lungo n'indique nullement son contenu véritable, et les sous-titres, — dont je cite seulement le premier, et qui sont vagues et fantaisistes : *Nello studio fiorentino; In teatro, Alla Storia aneddota dell' umanismo, Lauri sub umbra* — ne corrigent pas ce défaut de précision du titre. En réalité, il ne s'agit dans ce lourd et compact in-12, bourré de renseignements utiles, de faits nouveaux, de notes précises et serrées, et débordant d'une érudition savoureuse encore qu'un peu prolixe, que de l'humaniste Angelo Poliziano. « Ces divers mémoires, dit M. del Lungo (en dédiant son livre à Carducci, en souvenir d'études entreprises en commun, *nel dolce tempo della prima etade*), sont presque tous sortis d'un dessein juvénile d'écrire la vie de cet illustre humaniste. » M. del Lungo a décidément renoncé à écrire cette biographie annoncée par lui il y a trente ans, en 1867, dans sa publication des *Prose volgari inedite* et des *Poesie latine e greche edite ed inedite*, mais il réunit ici diverses études de détail aussi neuves qu'intéressantes, qui touchent les points les plus curieux de la vie de Poliziano, et qui seront un très important appoint et un guide indispensable pour quiconque s'occupera ultérieurement de l'auteur des *Sylvae* et de l'*Orfeo*. M. del Lungo débute par une centaine de pages (les plus difficiles à lire de tout son volume) qui sont relatives à la patrie, à la famille, au nom et aux

alliances de son héros; il conclut par l'espoir que cette question sera désormais décidément *addormentata* (enterrée) pour toujours : ce n'était pas la peine alors de l'avoir réveillée ; une série de reproductions phototypiques très médiocres des médailles consacrées à l'humaniste est jointe à ce chapitre. Ensuite l'auteur étudie Poliziano écolier du *Studio fiorentino*, la *Strega* et les *Sylvae*. Une série de cinq courtes notices réunies sous le titre commun de *Alla storia aneddota dell' umanismo* étudie *Un umanista in sacrestia, mecenate e cliente Medici, il Poliziano e la Vaticana, Pagine di epistolario, Pagina di cronaca;* c'est-à-dire la rencontre de Politien avec Julien de Médicis dans une association pieuse dite *Compagnia di dottrina*, les relations de Poliziano avec Laurent de Médicis et avec le Saint-Siège, et ses démarches en vue d'être nommé bibliothécaire de l'Église romaine, une illustration de lettres italiennes de Poliziano, découvertes depuis 1867, et que M. del Lungo n'a pu joindre aux trente-trois de l'édition donnée alors, et des informations sur la mort de l'humaniste. Nous revenons à la critique littéraire avec une fort importante étude sur *l'Orfeo di Poliziano alla corte di Mantova*, que suivent quelques pages sur le caractère du *pastore schiavone*, qui apparaît avec Mercure dans le prologue d'Orfeo; puis vient une étude sur *la Représentation des Ménechmes et le double prologue de la Calandra*, et quelques détails sur les autres représentations de comédies latines à Florence au xve siècle. La dernière partie, mal et obscurément désignée par le titre *Lauri sub umbra* (quand donc l'érudition renoncera-t-elle tout de bon à ces titres fantasques à la Carlyle, qui ne sont même plus des appâts pour le grand public, et qui ont, le plus souvent, des prétentions au symbolisme assez peu justifiées ?), comprend diverses études sur des épisodes de la vie de Poliziano, l'identification de la Giostra de Julien de Médicis chantée par Poliziano, un document sur le carnaval de 1512, tentative vaine d'une restauration du carnaval populaire du xve siècle, sur Ser Matteo Franco, l'aumônier de la femme de Laurent de Médicis, la tenson, imitée des troubadours, entre Laurent de Médicis, Pandolfo Collenuccio, Girolamo Benivieni et Politien lui-même « sur les peines de la fortune et les peines de l'amour; enfin, *la Pensée pour Dante*, l'inévitable chapitre, fort curieux d'ailleurs, et où M. del Lungo met en lumière ce fait ignoré que Laurent de Médicis avait songé à rapatrier à Florence les restes de l'Alighieri. Tel est le contenu de ce livre remarquablement érudit et presque toujours original ; il faut savoir bon gré à M. del Lungo d'avoir sauvé du commun naufrage des périodiques, en les y réunissant, ces mémoires et ces notices, apport considérable à l'histoire menue et minutieuse de l'humanisme florentin, supplément et *rifacimento* en bien des endroits de la bonne vieille biographie de Mencke, qu'il faudra toujours corriger par le présent volume.

LÉON-G. PÉLISSIER.

L'Allemagne catholique au XIXe siècle. Windthorst, ses alliés et ses adversaires, par G. Bazin. Paris, Bloud et Barral, 1897, in-8 de LVIII-332 p. — Prix : 4 fr.

C'est avec une véritable satisfaction que nous avons appris l'apparition de cet ouvrage; notre attente n'a pas été déçue : c'est là un bon livre, réconfortant et viril, plein de grands enseignements et fécond en consolantes leçons. Rarement, en effet, le catholicisme s'est trouvé aux prises avec tant de difficultés réunies : hostilité sectaire de l'État enorgueilli par une victoire sans égale; soupçons immérités de déloyauté; apostasie troublante des vieux catholiques; mais rarement aussi, dans le cours de la longue histoire de l'Église, un homme sorti des rangs des laïques a sû à ce point, par sa droiture, sa grandeur d'âme, sa persévérance, faire triompher aussi complètement ses intérêts.

Originaire du Hanovre, où il devait à son seul mérite d'être devenu membre du cabinet de Georges V, tenu en suspicion, à cause de son loyalisme dynastique, par le gouvernement prussien maître de l'Allemagne, le frêle député n'hésita pas à heurter de front le chancelier de fer, alors dans tout l'éclat de son insolente victoire. Les efforts tentés par la « petite Excellence » pour la défense des jésuites, pour obtenir la liberté de l'enseignement, pour procurer le succès des élections catholiques, pour faire obstruction aux lois antireligieuses de mai, puis pour amener leur retrait, sont dignes de l'admiration de tous et particulièrement de la nôtre, puisque nous gémissons d'un traitement analogue à trop d'égards aux pratiques de Kulturkampf. Il faut dire que l'épiscopat, le clergé, la noblesse catholique, les plus humbles fidèles soutinrent vaillamment celui qui s'était fait le porte-drapeau du catholicisme. Les prisons se refermèrent d'abord sur Mgr Ledochowski, sur l'évêque de Trèves, l'archevêque de Cologne, l'évêque auxiliaire de Posen, le coadjuteur de Gnesen, l'abbé Majunke, député au Reichstag. Les curés ne craignirent pas davantage de faire à leur tour connaissance avec les cachots ou les routes de l'exil, et les fidèles ne furent pas, de leur côté, inférieurs à leurs pasteurs. Le chef du Centre catholique sentit toujours qu'il s'appuyait sur un terrain qui ne se dérobait pas sous ses pieds. C'est ainsi que le Centre remporta des succès éclatants aux élections, et put tenir jusqu'au bout tête à un gouvernement omnipotent. Les lois scélérates furent peu à peu modifiées, et quand Mgr Galimberti et le cardinal Jacobini, circonvenus par le chancelier, voulurent amener les catholiques à cesser la résistance avant le triomphe complet, Windthorst, en général intelligent qu'il était, n'hésita pas à modifier les instructions pontificales et à pousser à bout sa victoire. M. de Bismarck avait essayé de compromettre le Pape pour diviser les catholiques : son dernier atout devint inutile grâce au jeu serré de son honnête adversaire. Il faut lire le fameux discours prononcé à cette occasion par Windthorst le 6 février

1887, à Cologne. Il est impossible de transposer plus habilement par le commentaire et de paralyser avec plus de soumission respectueuse d'augustes directions qui pouvaient devenir funestes si elles avaient été suivies à la lettre. Ce fut vraiment un tour de force oratoire dont un des témoins oculaires me disait, émerveillé : « Windthorst eut le talent de faire dire au Pape ce que le Pape ne voulait pas, et il fut assez heureux pour convaincre à la fois son auditoire et le Pape, qui lui sut gré d'avoir réussi un coup si dangereux ! » De telles audaces, disons-le bien vite, doivent être forcément rares, et seuls le dévouement désintéressé et l'habileté exceptionnelle d'un Windthorst peuvent les légitimer quand le succès les consacre. L'œuvre du grand homme n'était cependant pas terminée, et, après s'être montré un lutteur irréductible, il apparut bientôt comme l'organisateur incomparable des congrès catholiques qui sont la force de la religion en Allemagne, et partout où les Allemands essaiment. Aurons-nous à notre tour un Windthorst qui défende pied à pied à la tribune nos libertés chaque jour réduites, qui crie à tous les échos du pays : « Justice pour les catholiques ! » qui sache grouper en un faisceau nos forces éparses et réveiller nos enthousiasmes éteints? Ils abondent pourtant dans notre France, les nobles caractères, mais ils doutent trop de leur réelle valeur. Courage donc! L'exemple du leader allemand est bien fait pour nous rendre confiance. En dépit des plus sombres perspectives, Windthorst a marché sans effroi et sans recul. Son redoutable adversaire, M. de Bismarck, est tombé, et lui est demeuré jusqu'au bout sur le terrain conquis, emportant dans sa tombe glorieuse les regrets émus de l'empereur d'Allemagne et l'admiration de toutes les classes de la société sans distinction d'opinion. Une telle vie, dit justement l'auteur, « n'a pas besoin d'être louée, il suffit qu'on la connaisse. » Nous ajouterons : il est impossible qu'après avoir lu les pages enflammées où revit cette belle existence, on ne se sente le désir de l'imiter. C'est le plus digne éloge que nous puissions faire de M. Bazin et de son héros.

G. Péries.

L'Anglo-catholicisme, par le P. Ragey, précédé d'une préface par S. Ém. le cardinal Vaughan, archevêque de Westminster. Paris, Lecoffre, s. d., in-16 de L-252 p. — Prix : 2 fr. 50.

« Ce volume est la suite et le complément de *la Crise religieuse en Angleterre* (Cf. *Polybiblion*, t. LXXVI, p. 251). Il ne sera pleinement compris, au moins en France, que par ceux qui auront lu ce premier volume (p. XXXI). » Dans ce nouvel ouvrage, le P. Ragey retrace les origines de l'anglo-catholicisme, simple tendance qui se manifeste surtout chez les membres de la Haute-Église et les pousse à se rapprocher chaque jour davantage de l'Église catholique romaine, adoptant nos rites et nos cérémonies, professant la croyance à la plupart de nos dogmes,

éloignés de nous par le refus de reconnaître l'autorité du Souverain Pontife, auquel ils sont prêts, d'ailleurs, à accorder une primauté d'honneur. Le P. Ragey fait voir comment, en même temps qu'elle devient de plus en plus romaine par certains points, l'Église anglicane se montre de plus en plus antiromaine ; comment, à mesure qu'elle se rapproche davantage de nous, elle se raidit davantage pour ne pas faire le pas suprême qui la ferait entrer dans le sein de l'Église catholique. Il retrace les tentatives illusoires faites dans ces dernières années pour amener l'union en corps, tentatives dont l'éphémère *Revue anglo-romaine* a été en France l'organe. Il rappelle la lettre *ad Anglos*, l'encyclique *Satis cognitum* et la bulle *Apostolicae curae*, par laquelle Léon XIII a mis à néant les espérances de ceux qui comptaient voir le successeur de Pierre reconnaître la validité des ordinations anglicanes. Et comme dans son premier volume, le pieux auteur insiste sur la nécessité de la prière, le plus puissant moyen d'obtenir l'union non pas en corps — ce qui semble une chimère irréalisable, — mais par des conversions individuelles qu'il faut demander instamment à la miséricorde de Dieu.

Comme préface, le P. Ragey a obtenu une belle lettre du vénérable archevêque de Westminster. S. Ém. le cardinal Vaughan rappelle que l'Église anglicane n'a qu'un nombre relativement restreint de fidèles ; que la conversion de cette Église n'amènerait pas de toute nécessité celle de l'Angleterre et des possessions britanniques. Lui aussi, d'ailleurs, il pense que c'est à la prière qu'il faut demander ces conversions, comme le P. Ragey, qu'il déclare « appelé de Dieu à prendre une part importante à la propagation dans la France catholique d'un apostolat de la prière pour la conversion de l'Angleterre. » L'on ne peut que souhaiter la diffusion du nouvel ouvrage du P. Ragey et son action sur les âmes catholiques pour l'organisation de cette croisade de prières. La récente tenue du pseudo-concile de Lambeth, sur lequel le P. Ragey s'est expliqué dans le *Correspondant*, donne à cet ouvrage un caractère plus frappant d'actualité. E.-G. L.

A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons, par Edmond Demolins. Paris, Firmin-Didot, 1897, in-12 de IV-412 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre de l'ouvrage n'est peut-être pas très bien choisi, car si la race anglo-saxonne a une supériorité incontestable sur les races latines à certains égards, elle leur est souvent inférieure sur d'autres points ; mais le fond en est des plus intéressants et instructifs. M. Edmond Demolins, s'inspirant de la doctrine et de la méthode de son maître Le Play, a tour à tour étudié le Français et l'Anglo-Saxon à l'école, dans la vie privée, dans la vie publique, exposant les contrastes et montrant les résultats respectifs obtenus. Comparez un de nos lycées à l'école fondée par le docteur Reddie à Abbotskolme ! La comparaison sera certainement

à l'avantage du cottage anglais, situé en pleine campagne, en Derbyshire, et qui donne l'impression d'une maison familiale et non celui d'une caserne ou d'une prison. « Cette école est un *home* et non simplement un endroit où l'on donne l'instruction. » Toutes les facultés y sont développées harmoniquement; le tableau de service comprend cinq heures pour le travail intellectuel; quatre heures et demie pour les exercices physiques et travaux manuels; deux heures et demie pour des occupations artistiques et récréations de société; neuf heures sont consacrées au sommeil et trois heures sont laissées pour les repas et le temps libre.

Il est incontestable que l'éducation anglaise prépare à la lutte pour la vie; elle éloigne du fonctionnarisme, oriente les jeunes gens vers les professions les plus utiles, celles qui se rattachent à l'agriculture, au commerce, à l'industrie, leur donne assez d'esprit d'initiative pour aller chercher fortune dans les colonies les plus lointaines. Dans la vie publique, le caractère se manifeste d'une façon non moins suggestive, et M. Demolins, s'appuyant sur une curieuse statistique, montre en quelles proportions sont représentées au Parlement français et au Parlement anglais les diverses professions.

En France, les professions dites libérales comptent deux cent soixante-dix membres, c'est-à-dire deux fois plus que l'agriculture, le commerce et l'industrie réunis. En Angleterre, les trois professions essentielles comptent trois cent soixante-trois représentants, et les carrières libérales, cent sept. Si les Anglais ne comprennent pas comme nous la représentation de leurs intérêts, ils ont une autre conception de la solidarité et de l'indépendance individuelle que les Français et les Allemands; et l'auteur en déduit que les Anglo-Saxons sont plus réfractaires que les autres peuples au socialisme.

En résumé, l'œuvre de M. Demolins est nourrie de faits sociaux et de considérations pratiques du plus grand intérêt. J'y relève une inexactitude de détail. En parlant de la répudiation du militarisme, M. Demolins, s'appuyant sur la *Géographie* de M. É. Reclus, écrit que « l'armée régulière anglaise est d'environ cent mille hommes. » C'est deux cent mille qu'il eût fallu dire, le seul contingent affecté aux Indes étant de quatre-vingt-dix mille hommes.

ROGER LAMBELIN.

Armenien und Europa. Eine Anklageschrift, von LEPSIUS. Berlin, Faber, 1896, in-8 de 248 p.

Le livre du docteur Lepsius apporte la voix de l'Allemagne chrétienne dans le concert d'indignation et de pitié que le massacre systématique des Arméniens a suscité en France et en Angleterre. L'auteur n'a pas donné seulement à cette manifestation l'autorité de son nom, qui est grande; il y a joint de précieux documents : une lettre officielle du vice-consul britannique sur les massacres d'Orfa — un article de la *Contem-*

porary Review paru en 1895 — la liste des profanations d'églises, des meurtres de prêtres, des enlèvements, des viols, telle que le R. P. Charmetant l'a publiée dans le *Martyrologe arménien*.

Le docteur allemand s'est convaincu, par une enquête personnelle, que les massacres ont été combinés et ordonnés d'en haut. Des paysans du pays font remonter au Scheik-ul-Islam une part de la responsabilité qu'on s'accorde aujourd'hui à faire remonter jusqu'au Sultan.

Les puissances européennes ne sont pas épargnées dans les appréciations. On rougit de honte quand on se rappelle ce qui s'est passé en 1860. Il a suffi alors d'annoncer qu'une division française allait être embarquée à Toulon pour arrêter, comme d'un coup de baguette, les massacres du Liban. Quelques mois après, les Turcs fusillaient le pacha de Damas, et depuis trente-sept ans il n'y a plus eu de massacre dans la montagne et dans la Cœlé-Syrie. Dans la Grande-Arménie, la clôture des détroits eût empêché la France et l'Angleterre (si elles l'eussent voulu) d'envoyer leurs escadres dans la mer Noire ; mais si, après les premiers meurtres dans le Sassoun, on eût appris que la Russie s'entendait avec les autres puissances pour faire avancer deux bâtiments de Batoum et une division de Kars, les massacres auraient cessé comme par enchantement.

Enfin, ce qui nous a le plus touché dans l'œuvre de M. Lepsius, c'est la tâche qu'il a assumée de relever aux yeux de l'Europe trompée la grandeur morale d'âmes arméniennes. « Faites-vous tuer, mais ne reniez pas le Seigneur Jésus, » criait une mère dont on voulait faire apostasier les fils à Orfa. A Bitlis, on promet, à condition d'apostasie, la vie à une centaine de femmes dont les maris avaient été tués pour avoir refusé d'apostasier ; elles répondent aux égorgeurs : « Non, nos maris sont morts pour le Christ, nous voulons faire comme eux ! » Inutile d'ajouter qu'elles furent égorgées. — *Armenien und Europa* est un bon livre et une bonne action.

A. D'AVRIL.

Les Lamoignon. Une Vieille Famille de robe, par LOUIS VIAN. Paris, Lethielleux, 1896, in-12 de 328 p. — Prix : 3 fr. 50.

« La France a été créée par les rois, mais elle a été conservée par les grandes familles de tous les états. Pour écrire l'histoire de France, rien n'est plus précieux que de connaître la vie de ces grandes familles et même de toutes les familles. Une des plus vieilles du Parlement est celle des Lamoignon ; ses exemples forment le meilleur héritage de l'ancien régime. » Ces lignes sont les premières de la préface de cet intéressant volume ; elles en précisent très exactement la portée.

Le lecteur s'intéressera à cette lignée illustre, dans laquelle la place qui leur convient est faite au premier président du Parlement de Paris sous Louis XIV, et à ses fils : Chrétien-François de Lamoignon, le

célèbre avocat général, et Baville, intendant du Poitou et du Languedoc; enfin, à Malesherbes. Il y trouvera des exemples de fidélité et d'indépendance et la marque de la collaboration étroite entre la Couronne et les sujets, pour le bien de l'État et le perfectionnement des institutions. Ce qui frappe le plus dans cette monographie, non pas d'un individu mais d'une famille, c'est l'impression profonde qu'on en retire de la sécurité que trouvait l'État dans la forte constitution des familles. Depuis la Révolution, on affecte de ne tenir compte que de la valeur de l'individu et de laisser de côté celle de la famille, pour l'accès aux fonctions publiques. Quand, par la force des choses, on est amené à ne pas appliquer ce principe à la lettre, on s'en cache comme d'une faute et on prend des détours. On veut essentiellement que fonctions et honneurs soient viagers. L'exagération de ce principe a produit peut-être plus d'inconvénients que l'exagération du principe contraire, et on peut dire qu'elle est pour beaucoup dans l'instabilité générale qui tue la France. M. Vian termine son livre en saluant, dans le dernier descendant par les mâles du premier président de Lamoignon, le « rejeton d'une de ces grandes familles qui, par de longs services rendus à la patrie, s'élevaient aux suprêmes fonctions de l'État; qui prenaient dans leurs mœurs quelque chose de royal et conservaient dans leurs opinions quelque chose de populaire également fait pour servir la monarchie et la nation. » « La France, dit-il, en était pleine autrefois, de même qu'elle était couverte de grands bois qui maintenaient les terres sur la pointe des montagnes, garantissaient le sol des inondations, protégeaient l'existence des sources, défendaient les frontières et rendaient l'air plus salubre. Des défrichements mal entendus les ont détruites. Les agriculteurs pourront reboiser nos landes et nos dunes, mais qui pourra jamais faire renaître de grandes familles? »

Il en est pourtant et malgré tout encore d'excellentes, et elles sont ce qu'il y a de meilleur en France. C'est à la famille de M. Vian, à sa veuve, à ses enfants et à son gendre, M. Émile Bertinot, que nous devons ce bon livre, ouvrage posthume de M. Louis Vian. Le regretté auteur de l'histoire de Montesquieu est, en effet, décédé en 1884, laissant son ouvrage sur les Lamoignon entièrement terminé, mais inédit, et on doit remercier les siens de l'avoir fait paraître. EUGÈNE GODEFROY.

Une Cour et un aventurier au XVIIIe siècle. Le Baron de Ripperda, d'après des documents inédits des Archives impériales de Vienne et des archives du ministère des affaires étrangères de Paris, par GABRIEL SYVETON. Paris, Leroux, 1896, in-12 de XIII-309 p. — Prix : 4 fr.

Bien aventurier, en effet, et bien étrange aventurier que ce baron de Ripperda, né en Hollande, ministre de Hollande à Madrid et qui, trahissant son gouvernement pour celui près duquel il est accrédité, devient

l'homme de Philippe V ou plutôt de sa femme, Élisabeth Farnèse. Celle-ci cherchant toujours des trônes pour ses enfants, puisque le trône d'Espagne ne semblait pas devoir être pour eux, rêvait de demander à l'Autriche ce qu'elle n'avait pas trouvé près de la France et de l'Angleterre. Ripperda fut l'homme de ce rêve; il fut envoyé à Vienne pour tâcher de le faire accepter par Charles VI. Le projet était bien simple : l'Empereur avait deux filles, Élisabeth Farnèse avait deux fils; de là un double projet d'union qui réaliserait les aspirations ambitieuses de l'altière princesse. Moyennant cela, l'Espagne se mettrait à la disposition de l'Autriche pour refouler la Prusse, maintenir les protestants d'Allemagne, réduire le Hanovre et déposséder la France de ses plus récentes conquêtes; étrange besogne pour un petit-fils de Louis XIV. Après bien des péripéties, le pacte fut conclu, mais avec bien des réserves du côté de l'Empereur, qui tenait à donner sa fille au dernier duc de Lorraine. Élisabeth se contenta d'une promesse assez vague, et en récompense de son succès apparent, Ripperda fut créé duc et principal ministre, bientôt même, presque seul ministre, la plupart des affaires intérieures, extérieures, maritimes et militaires ayant été réunies entre ses mains. Tant de grandeur grisa ce médiocre personnage. Il embrouilla tout, ne sut réunir ni argent ni armée, intrigua de plus en plus, mais finit par lasser toutes les bonnes volontés, et ne révéla que son incapacité. Ses ennemis se coalisèrent contre lui, l'ambassadeur d'Autriche l'abandonna, et après une scène violente avec le Roi, Ripperda fut disgracié le 14 mars 1726 et emprisonné à Ségovie. Au bout de deux ans, il réussit à s'évader et à se réfugier au Maroc, où il mourut en 1737, après de nouvelles aventures, disent les uns; obscurément, disent les autres.

Tel est l'homme dont M. Gabriel Syveton a entrepris de raconter la vie et les louches intrigues; il lui a fallu un long travail et une grande perspicacité pour reconnaître, au milieu de la confusion des textes et des dépêches qui se croisent et se contredisent, la personnalité vraie et les projets politiques de ce personnage. Ce n'est point une petite besogne et ce n'a point été un mince mérite que d'éclairer ce point très obscur de l'histoire du XVIIIe siècle. M. DE LA ROCHETERIE.

Le Cardinal de Loménie de Brienne, archevêque de Sens. Ses dernières années. *Épisodes de la Révolution*, par JOSEPH PERRIN. Paris, A. Picard et fils, 1896, in-8 de 318 p. — Prix : 4 fr.

Le ministère de Brienne, qui a duré quinze mois (1787-1788), précède immédiatement la réunion des États généraux et la Révolution. Celui qui a donné son nom à ce ministère a été en même temps un des rares évêques français qui aient accepté la Constitution civile du clergé, le seul peut-être qui soit mort officiellement sous son empire. M. Perrin a étudié sa vie depuis son arrivée dans le diocèse de Sens (1788) jusqu'à sa

mort (1794). Il nous montre comment un prélat pourvu de tous les dons de l'esprit et de toutes les qualités mondaines, mais dominé par le désir de faire servir l'Église à son ambition, à la fois philanthrope et philosophe, a pu, après ses déceptions comme homme politique, descendre de chute en chute, comme évêque, aux pires capitulations. Le défaut de principes et de croyances avait anéanti chez Brienne, presque sans qu'il s'en doutât, l'esprit de conduite et le caractère. Il y a là une étude psychologique autant qu'historique du plus vif intérêt. Néanmoins cet homme, qui avait été un jour maudit par toute la France, fut jusqu'à sa dernière heure populaire parmi ses diocésains. On l'aima pour ses bienfaits, on l'aima aussi pour ses faiblesses. Il fut défendu longtemps et avec succès contre la Convention par la commune de Sens. Une fois arrêté, le « citoyen Loménie » se serait, dit-on, empoisonné dans sa prison. Par l'étude comparée des documents, M. Perrin établit d'une façon péremptoire que sa mort, pour avoir été soudaine et inattendue, n'en a pas moins été naturelle. — Si, dans son récit, l'auteur a adopté un style et s'est laissé aller à quelques développements qui conviendraient mieux à l'homélie qu'à l'histoire, il a d'autre part utilisé ou intégralement publié dans les appendices de son livre bon nombre de documents curieux, à commencer par certaine lettre de 1790 signée Caron de Beaumarchais et à finir par les *Mémoires* de la vicomtesse de Loménie. Un beau portrait du prélat, qui doit dater du temps où l'original était archevêque de Toulouse, a été joint à cet estimable travail. L. P.

A French volunteer of the war of Independence (The chevalier de Pontgibaud) translated and edited by Robert Douglas. Paris, Ch. Carrington, 1897, in-18 cart. de xi-209 p.

La première édition de ces *Mémoires*, écrits en français, date de 1835. Elle sortit des presses d'un imprimeur qui devait être un grand romancier, Honoré de Balzac, passa presque inaperçue et était devenue très rare. Un Anglais vient de traduire ces Mémoires en sa langue, et nous apprend dans sa préface que l'arrière-petit-neveu de l'auteur a bien voulu lui fournir, avec un portrait, certains détails empruntés à ses propres souvenirs et à ses archives de famille.

César de Moré-Challins, chevalier de Pontgibaud, d'une bonne famille connue d'Auvergne, eut une jeunesse difficile et fut enfermé par lettre de cachet à Pierre-Encise. S'étant évadé de prison, il alla combattre aux côtés de La Fayette en Amérique et passa aux États-Unis la plus grande partie de sa jeunesse. Pendant la Révolution il y rencontra à Philadelphie Volney, le vicomte de Noailles, Talleyrand ; même, si l'on en croit l'homme le mieux informé de l'émigration, son compatriote d'Espinchal, il aurait prêté six cents louis à l'ex-évêque d'Autun et lui aurait ainsi fourni les moyens de regagner la France. Entre temps il avait fait

la campagne de l'armée des Princes en 1792. Rentré définitivement en Europe, il rejoignit un de ses frères qui, sous le nom de Labrosse, avait fondé une banque à Trieste et, dans ce coin oublié de l'Europe, vit passer et affirme avoir connu les gouverneurs français des provinces illyriennes, Fouché, Bertrand, Junot et même deux rois détrônés, Gustave IV de Suède et Jérôme Bonaparte. Il était né en 1758; on ne nous donne pas la date de sa mort.

Pourquoi ne nous rend-on pas le texte primitif? Le manuscrit original existe-t-il encore? Balzac, en l'imprimant, n'aurait-il pas cédé à la tentation de l'interpoler, afin de le rendre plus intéressant? Tout en se posant ces questions, le lecteur reconnaîtra qu'en somme ces *Mémoires* ne contiennent pas de détails contraires à la vérité générale des événements qu'ils côtoient, et que, sous leur vêtement étranger, ils conservent la libre et vive allure des anciennes autobiographies. L. P.

BULLETIN

L'Idée de Dieu en nous, par le R. P. Lécuyer, dominicain. Poitiers, Oudin et Cie, 1895, in-32 de xxiv-166 p.

Ce petit livre ne traite pas, comme le titre pourrait le faire croire, de l'idée que nous avons de Dieu, mais au contraire de l'idée que Dieu a de nous. Dieu a de chacun de nous une idée, un type surnaturel qu'il veut réaliser et auquel il nous conduit par sa grâce. Cette idée est la raison vivante de notre être; elle nous anime, elle nous dirige, à moins que, par notre mauvaise volonté, nous n'y mettions obstacle. Bien que le P. Lécuyer, surpris par la mort, n'ait pu mettre la dernière main à cette étude, on y reconnaît facilement un écrivain de haute valeur et un penseur vigoureux. Quelques propositions ne sont peut-être pas d'une exactitude absolue, l'auteur ayant voulu rattacher trop de choses à son idée principale. Néanmoins dans l'ensemble, cet écrit suggère des sentiments très élevés et donne une idée profonde de la vie chrétienne. Le P. Libercier a été bien inspiré d'en donner connaissance au public religieux. D. V.

L'Astronomie pittoresque, *descriptions et récits, monuments et médailles se rapportant à l'étude du ciel*, par l'abbé J. Laridan. Lille, Desclée, de Brouwer, s. d., gr. in-4 de 398 p. avec 57 grav. — Prix : 5 fr. 50.

Le sous-titre de cet ouvrage en indique assez bien le but, mais il passe sous silence une particularité importante qui ne contribue pas peu à la valeur et à l'agrément du volume; c'est qu'au lieu de viser à faire œuvre personnelle, au lieu d'ajouter un numéro de plus à la liste déjà assez longue des ouvrages de seconde main sur l'astronomie, l'auteur a voulu composer une véritable anthologie astronomique. Ce sont les astronomes eux-mêmes, les voyageurs, les marins, qu'il fait parler en leur empruntant des passages bien choisis de leurs écrits; quelquefois cependant, mais plus rarement, ce sont des journalistes ou des écrivains scientifiques.

Un ouvrage ainsi composé ne peut pas être un traité sur la matière; les questions n'y sont pas exposées méthodiquement, *ex professo;* beaucoup de points essentiels sont passés sous silence; mais il forme le complément

utile, je dirai volontiers indispensable, de tous les traités, parce qu'il envisage les questions sous un point de vue concret et, ainsi que l'annonce le titre, pittoresque, que les traités négligent et qui est cependant nécessaire pour avoir une idée exacte et complète de la science. Après l'avoir lu, on n'est certes pas un astronome praticien, mais on sait une partie des choses que d'ordinaire on n'apprend que par la pratique, par l'observation personnelle. En même temps, la science se dépouille de l'aridité des traités et acquiert une partie de l'intérêt qu'elle offre à celui qui l'a vécue. Un certain nombre de dessins, portraits d'astronomes, vues de lieux intéressant l'astronomie ou figures théoriques, viennent à l'appui du qualificatif de pittoresque, mais il faut avouer que l'illustration n'est pas à la hauteur des ressources de notre époque.

Dans le détail, nous aurions bien quelques observations à présenter sur le texte. Ainsi, dans la préface, l'auteur parle de régions du globe où il y a « plusieurs nuits de vingt-quatre heures et d'autres qu'éclaire le soleil de minuit. » J'aimerais mieux dire qu'il y a chaque année une nuit de plusieurs fois vingt-quatre heures; en outre, si ces périodes de vingt-quatre heures sont des nuits, celles « qu'éclaire le soleil de minuit » sont des jours. Chose plus grave. Nous trouvons (p. 22-24) sous la plume de M. Maspéro un passage où l'astrologie semble être donnée comme une véritable science d'observation. Si telle est réellement la pensée du savant égyptologue, je suppose que M. l'abbé Laridan ne la partage pas : il aurait dû le dire.

Au total, l'idée était bonne et l'exécution, malgré quelques taches, est réellement très satisfaisante. E. V.

Sur la question mycénienne, par W. Helbig. Paris, Klincksieck, 1896, in-4 de 85 p. — Prix : 3 fr. 50 (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*).

Monuments grecs relatifs à Achille, par Félix Ravaisson. Paris, Klincksieck, 1895, in-8 de 48 p. et 6 pl. — Prix : 4 fr. (Extrait du même recueil).

Les publications archéologiques nous arrivent en assez grand nombre. Leur intérêt est trop spécial pour que nous les analysions ici longuement. Celles-ci touchent pourtant à des questions assez générales pour que nous puissions les signaler au grand public. Le mémoire de M. Helbig sur *la Question mycénienne*, qui a été l'objet d'une lecture et d'une longue discussion à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a pour but d'établir l'importance, dans l'art dit mycénien, des éléments phéniciens au détriment des éléments purement helléniques qu'on a voulu exclusivement y reconnaître. L'influence phénicienne dans l'art grec primitif est établie avec pièces à l'appui par le savant romain, dont l'opinion a soulevé, comme on le sait, de nombreuses contradictions. L'intérêt d'un tel mémoire pour l'histoire de la civilisation est indiscutable. Ajoutons qu'il est très vivement et très clairement écrit.

— Le travail de M. Ravaisson sur *les Monuments grecs relatifs à Achille* a également un intérêt général mais plutôt d'ordre littéraire. Les vases peints et les bas-reliefs que le savant archéologue a mis à contribution l'amènent à conclure que « pour expliquer des monuments relatifs à cet héroïsme dont l'idée domina dès le principe la civilisation grecque, ce n'est pas tant à Homère qu'il faut recourir qu'à des sources plus anciennes qu'il négligea quelquefois, sans que ses poèmes, si populaires qu'ils fussent devenus, en fissent perdre le souvenir, et que devaient remettre en honneur plus que jamais les luttes des vie et ve siècles contre l'Orient. » P. N.

Les Formes typiques de liaison et d'argumentation dans l'éloquence latine, par J. Krekelberg et E. Remy. Namur, Wesmaël-Charlier, 1896, in-12 de 155 p. — Prix : 2 fr.

La satisfaction littéraire que laisse la lecture des chefs-d'œuvre de l'antiquité est incontestable : mais comment convient-il de l'expliquer? Assurément l'habileté de la construction y entre pour une large part, et les procédés qui servent ici à enchaîner, là à opposer les idées, donnent à ces dernières une précision et un relief rares dans nos langues modernes. Pour ne citer qu'un exemple, en latin que de formules diverses d'interrogation dont chacune répond à une nuance particulière de la passion ou du sentiment! Ce problème si intéressant pour les humanistes, MM. Krekelberg et Remy l'ont étudié sous un de ses aspects les plus curieux. Leur travail, en grande partie original, a été composé avec soin, quoique çà et là on soit tenté d'y reprendre certains raffinements de subtilité. En outre, si l'on comprend dans une certaine mesure qu'ils se soient attachés exclusivement à Cicéron, il semble regrettable que, se bornant aux discours les plus connus du grand orateur, ils aient écarté de leurs investigations tous ses traités philosophiques, le *De Senectute* seul excepté. C. Huit.

Une voix d'Alsace, par Ignotissimus (en français et en allemand). Paris, Colin et Cie, 1896, petit in-12 de 99 p. — Prix : 1 fr.

Ignotissimus nous paraît identique à Heimweh, dont nous avons souvent préconisé ici les intéressantes publications, mais dont la personnalité nous demeure inconnue. En tête de ce nouveau travail, il a inscrit en dialecte alsacien cette devise : « Nous restons fidèles au passé » et, en patois messin, ces mots : « Ce n'est pas pour toujours. » C'est la double pensée du livre, lequel est écrit en vue du public allemand; nous essaierons de résumer sa pensée. La possession de l'Alsace-Lorraine a rapporté à l'Allemagne : augmentation des charges militaires, inquiétude continuelle, progrès constants du socialisme. — Le traité de Francfort n'est pas plus intangible que toute autre stipulation internationale. — La germanisation n'est pas accomplie. — Le nombre des émigrants augmente. — Les appréciations anglaises sur la germanisation sont contradictoires. — Les journaux allemands montrent que la germanisation n'est pas faite, comme en témoignent la *Gazette de la Croix* et la *Gazette de Cologne*, à qui elle déclare que les prétendus ralliés ne méritent pas confiance, et où l'on lit cette phrase : « Il vaut mieux jeter une douche d'eau froide sur l'illusion d'une germanisation accomplie que de s'exposer à des désillusions périodiques » (p. 55). La *Gazette de Voss* affirme que « l'on a germanisé pendant vingt-cinq ans et l'on n'est pas plus avancé qu'en commençant » (p. 57). La pensée d'Ignotissimus est que l'Alsace-Lorraine n'appartient ni à la France ni à l'Allemagne, mais à elle-même. Son espoir est qu'elle sera appelée à exprimer ce qu'elle veut être et que sa volonté sera accomplie. Pourquoi pas ? D'autres peuples sont revenus d'un plus long effacement. A. d'Avril.

Les Français avant, pendant et après la guerre de 1870-1871, par le docteur Édouard Koschwitz, traduction française par Jules Félix. Paris et Leipzig, Welter, 1897, in-12 de viii-234 p. — Prix : 3 fr.

Le docteur Koschwitz a collectionné scrupuleusement les livres, brochures et journaux parus en France, ayant trait à la guerre de 1870-1871, à ses préliminaires, à son dénouement, et il s'est servi de ces documents pour échafauder une thèse. Cette thèse consiste à établir que les sentiments

d'hostilité des Français à l'égard de l'Allemagne proviennent d'une agitation factice créée et entretenue par une partie de la presse et par de nombreux ouvrages littéraires : poésies, nouvelles et romans. Il serait aisé de renverser toute l'argumentation et de montrer que si les journalistes, les romanciers et les poètes ont fulminé contre les vainqueurs de 1870, et appelé l'imagination à la rescousse de l'histoire pour justifier la haine des Prussiens, c'est parce qu'ils étaient certains de correspondre aux idées de l'opinion publique et de flatter les instincts populaires. Quoi qu'il en soit, il y a dans ce livre des souvenirs à recueillir et des enseignements à méditer. Il est incontestable que les articles d'Edmond About et les chroniques d'Aurélien Scholl ne donnaient pas une idée fort exacte de l'armée allemande à la veille de la guerre; que les dépêches officielles du gouvernement de la défense nationale fournissaient des renseignements fort approximatifs sur les opérations militaires de l'armée de la Loire et le siège de Paris. Que de folies furent écrites et commises en ces tristes temps !

L'ouvrage du docteur Koschwitz était destiné à des lecteurs allemands, mais il n'en sera pas moins lu avec profit par les Français qui ne craignent pas d'entendre certaines vérités désagréables et dont le patriotisme est assez élevé pour dédaigner quelques mesquines calomnies. Et c'est pourquoi l'on saura gré à M. Jules Félix d'en avoir publié une excellente traduction.

ROGER LAMBELIN.

Mes Parents, par Un Père de la Compagnie de Jésus. Paris, Téqui, 1897, in-18 de 274 p. — Prix : 3 fr.

Le lundi 5 août 1895, Notre-Dame des Neiges dut sourire d'un sourire tout spécial en recevant le dernier soupir d'un vieux docteur de quatre-vingt-trois ans. C'était un chrétien de race que cet homme. A chaque étape de son existence, il avait trouvé l'épreuve et il l'avait courageusement acceptée. Son cœur, né pour les joies du foyer, s'était vu priver tour à tour de ses enfants, de sa femme, de ses amis, de ses serviteurs mêmes qui étaient comme un prolongement de la famille. Nous les suivons tous dans la vie avec leur caractère propre. Les natures fougueuses, les instincts de révolte, les exubérances de tempéraments d'élite s'apaisent, se dissipent sous l'action bienfaisante d'un éducateur qui prie et qui travaille sans relâche les âmes dont il a la charge.

Nous savons gré au pieux jésuite de ne pas avoir gardé pour lui seul les souvenirs d'une famille que le culte de la croix a élevée au plus haut degré de la noblesse humaine. Aïeul, père, mère, frères, sœurs, domestiques défilent tour à tour sous nos regards. Rien de convenu dans ce volume, où le désir d'offrir à des frères en Jésus-Christ de salutaires exemples se manifeste avant toute préoccupation. Cette monographie, d'une lecture attrayante, ne saura produire que du bien. Elle soulève le voile qui cache les mérites et les traditions des familles chrétiennes de la bourgeoisie où la dignité de la vie, le culte des lettres, le grand respect de l'Église sont moins méconnus qu'on ne s'époumone à le faire croire. A ce point de vue l'ouvrage du modeste jésuite est une page consolante, réconfortante de l'histoire sociale au XIXe siècle.

H. LE FRANC.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — C'est une perte douloureuse pour la science et pour la cause catholique que la mort de M. Léon GAUTIER, enlevé subitement le 25 août,

à peine âgé de soixante-cinq ans ; cette perte est encore plus profondément sentie par le *Polybiblion*, que M. Gautier avait longtemps honoré de sa collaboration et au comité de rédaction duquel il avait appartenu. Né au Havre le 8 août 1832, tour à tour élevé au lycée de Laval, puis au collège Sainte-Barbe de Paris, il se présenta, ses études secondaires terminées, à l'École des chartes. Il en sortit second avec une thèse fort remarquée sur la poésie liturgique du moyen âge, sujet qu'il étudia toute sa vie avec amour et à la connaissance exacte duquel il a contribué par diverses publications. C'est d'abord une *Histoire abrégée des proses jusqu'à la fin du XIIe siècle*, mise en tête de son premier volume des *Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor* (Paris, 1858, 2 vol. in-18 ; 2e éd. Paris, 1881, in-18 ; 3e éd., fort remaniée, en 1894) et tirée à part (Paris, 1858, in-8); c'est aussi et surtout son *Histoire de la poésie liturgique au moyen âge*, dont il n'a malheureusement paru que le premier volume (Paris, 1886, in-8). M. Gautier, qui avait commencé sa carrière administrative par être archiviste départemental de la Haute-Marne, n'avait point tardé à revenir à Paris comme archiviste aux Archives nationales (1858). Le métier ne l'absorbait point, et sa plume active se mettait tour à tour au service de la science et de la religion, qu'il a toujours unies dans un même amour et dans un même respect. Livres de propagande et d'apologétique (*Comment faut-il juger le moyen âge ?* Paris, 1858, in-16 ; — *Études historiques pour la défense de l'Église*. Paris, 1864, in-12 ; — *Études littéraires pour la défense de l'Église*. Paris, 1865, in-12, etc.), ouvrages de piété comme ce *Choix de prières d'après les manuscrits*, qui a eu jusqu'à six éditions ; ouvrages philosophiques, moraux et d'imagination (*L'Amour*. Paris, 1860, in-18 ; — *Scènes et nouvelles catholiques*. Paris, 1861, in-18), se mêlaient aux études de critique et d'histoire (*Quelques mots sur l'étude de la paléographie*. Paris, 1859, in-18. — *Benoît XI*. Paris, 1863, in-8). Il s'était plongé dans l'étude de nos vieilles épopées médiévales, et dès 1865 paraissait la première édition de ses *Épopées françaises*, travail considérable qu'il n'a cessé de remanier et dont la seconde édition, commencée en 1878, vient de s'achever par la publication du tome V, distribué il y a quelques jours à peine. Collaborateur de la *Revue des questions historiques* dès la fondation, il y publiait dans le premier volume un article remarqué sur *l'Avenir des études historiques* (1866). La croix de chevalier de la Légion d'honneur venait récompenser ses services (1870) et bientôt il était appelé à occuper la chaire de paléographie à l'École des chartes (1871), où il avait déjà fait un cours sur la poésie latine du moyen âge (1866). Tandis que son activité scientifique se manifestait par cette grande édition de la *Chanson de Roland* (1872), à laquelle l'Académie des inscriptions décernait le grand prix Gobert, par les nouvelles éditions de ses *Épopées*, de son *Adam de Saint-Victor*, par la publication de son ouvrage considérable sur *la Chevalerie* (1884), il bataillait dans le journalisme (notamment dans le *Monde*) et se livrait en même temps aux œuvres, faisant des conférences pour les cercles catholiques d'ouvriers et ne dédaignant pas d'écrire de petites brochures de propagande (*Histoire de la charité*, *Histoire des corporations ouvrières*, etc.), publiées en partie pour la Société bibliographique, dont il était l'un des plus anciens membres. L'Académie des inscriptions lui ouvrait ses portes en 1886. Secrétaire des Archives nationales la même année, il devenait, en 1893, chef de la section historique. Nous ne donnerons point aujourd'hui la bibliographie de notre savant ami, nous réservant de la dresser aussi complète que possible pour notre prochain fascicule.

— L'assassin qui, le 8 août dernier, à Santa Agueda (Guipuzcoa), a frappé traîtreusement Don Antonio Canovas del Castillo, fait perdre à la monar-

chie espagnole l'un de ses plus fermes soutiens, à l'Espagne l'un de ses hommes d'État et de ses hommes de lettres les plus éminents. Né à Malaga le 8 février 1828, son père, qui n'était qu'un modeste professeur, voulait le pousser à l'étude des sciences exactes. Mais le goût passionné que le jeune homme témoignait pour la littérature triompha des volontés de sa famille. A dix-sept ans, Cánovas avait déjà fondé un journal, *la Joven Malaga*, qui d'ailleurs n'eut pas de succès. C'est à la suite de cette déception et à cause de la situation précaire où le réduisit la mort de son père qu'il vint chercher fortune à Madrid (1845), où la protection de son oncle, le fameux « solitaire » don Serafin Estébanez Calderón, lui obtint un poste à la compagnie du chemin de fer de Madrid à Aranjuez. Cánovas n'en continua pas moins à cultiver les lettres et collabora, de 1849 à 1851, à *la Patria* de don Pacheco ; il prit aussi part à la rédaction du *Semanario pintoresco*, de l'*Ilustracion*, des *Novedades*, et fut l'un des membres les plus brillants d'une académie de jeunes étudiants fondée à l'Institut de Saint-Isidore. La passion des livres qui le posséda toute sa vie lui faisait consacrer tout l'argent disponible à l'achat de volumes, humble fondement d'une bibliothèque sans cesse accrue avec amour ; les trente mille imprimés et manuscrits qui la composent à l'heure actuelle ont été légués au gouvernement espagnol par l'illustre amateur et iront accroître les collections de la Bibliothèque nationale de Madrid. Outre ses articles de revue, Cánovas n'avait guère publié qu'un volume de poésie quand il lança une nouvelle historique, *la Campana de Huesca*, auquel le public fit le meilleur accueil. Peu après paraissait une œuvre historique (*Historia de la decadencia de España desde el advenimiento al trono de D. Felipe III hasta la muerte de Carlos II*) qui mettait le sceau à la réputation de l'écrivain et lui ouvrait les portes de l'Académie d'histoire, dont à sa mort il était le directeur. Il prit dès lors une part assez active au mouvement politique et fut, dit-on, l'auteur de l'éphémère journal satirique *El Murciélago*. Chargé à Rome d'une mission politique, Cánovas en profita pour étendre ses connaissances historiques et littéraires. A son retour (1856), il fut successivement sous-directeur du ministère d'État, puis gouverneur civil de Cadiz. C'est en 1864 qu'il commença à prendre comme ministre une part plus active aux affaires. Nous n'avons point à retracer ici son rôle politique. Rappelons seulement la part qu'il prit au rétablissement de la monarchie et le dévouement énergique avec lequel il servit depuis lors Alphonse XII, puis son successeur. Don Cánovas, que les affaires politiques ne détournèrent jamais du culte des lettres, fut à diverses reprises président de l'Athénée de Madrid ; nommé en 1867 membre de l'Académie espagnole, où il occupa le fauteuil du duc de Rivas, l'auteur célèbre de *Don Alvaro*, en 1881 membre de l'Académie des sciences morales, il faisait également partie de l'Académie des beaux-arts de Saint-Ferdinand, de l'Académie de jurisprudence, dont il avait été président, et, à titre honoraire ou comme correspondant, de l'Académie de droit de Barcelone et de diverses compagnies savantes de la péninsule et de l'étranger. Sans prétendre dresser une bibliographie complète de l'illustre écrivain, nous signalerons ici les œuvres suivantes : quelques poésies dans l'*Album del Bardo* (Madrid, 1850, in-4) et dans la *Biografia del Excmo. Sr. D. Manuel de Enna* de don Juan Barrié y Agüero (Madrid, 1851, in-4) ; — *La Campana de Huesca. Crónica del siglo XII* (Madrid, 1852, in-8) ; — *Discurso leido ante la Real Academia de la historia en su recepcion pública el 20 de mayo de 1860* [La domination espagnole en Italie] (Madrid, 1860, in-4) ; — *Estudios literarios : Poesias, discursos académicos, memorias, apuntes y articulos varios* (Madrid, 1868, 2 vol. in-8) ; — des articles dans le *Diccionario general de*

politica y administracion de Est. Suarez Inclan et de Francisco Barca (Madrid, 1868, in-4) ; — *La Cuestion de Roma bajo su aspecto humano y político y la supremacia militar germánica. Discurso leido en la apertura de las cátedras del Ateneo científico y literario de Madrid en el año 1870* (Madrid, 1870, in-4) ; — *Discurso pronunciado el dia 25 de noviembre 1873 en el Ateneo científico y literario de Madrid, con motivo de la apertura de sus cátedras* (Madrid, 1873, in-4) ; — Préface à *Los Vascongados*, de Miguel Rodriguez Ferrer (Madrid, 1874, in-4) ; — *Memorias* de Matias de Novoa (Madrid, 1875, 2 vol. in-8) ; — *Discursos pronunciados en las Córtes durante la discusion del mensaje de contestacion al discurso de la corona en la legislatura de 1876* (Madrid, 1876, in-fol.) ; — *Discursos pronunciados en el congreso de los Diputados en los dias 2, 3 y 4 de enero de 1877, con motivo del proyecto de ley levantando la suspension de garantias* (Madrid, 1877, in-fol.) ; — *Discurso pronunciado en el congreso de los Diputados, resumiendo la discusion del mensaje, el 28 de febrero de 1878* (Madrid, 1878, in-8) ; — *Relacion de la teología con las ciencias morales y políticas. Discurso pronunciado el dia 26 de noviembre de 1879 en el Ateneo científico y literario de Madrid* (Madrid, 1879, in-8) ; — une préface à la *Vida de la princesa de Eboli*, de don Gasparo Muro (Madrid, 1879, in-8) ; — *Autores dramáticos contemporaneos* (Madrid, 1881, in-fol. La préface de cet important ouvrage a été traduite en français par M. Magnabal sous ce titre : *Le Théâtre espagnol contemporain* (Paris, 1886, in-12) ; — *Las últimas hipótesis de las ciencias naturales no dan más firmes fundamentos á la sociologia que las creencias en que esta ciencia se ha fundado. Discurso de recepcion en la Academia de las ciencias morales y políticas* (Madrid, 1881, in-8) ; — *Discurso sobre el concepto de las naciones, pronunciado il dia 6 de nov. de 1882 en el Ateneo científico y literario de Madrid* (Madrid, 1882, in-8) ; — *El solitario y su tiempo. Biografía de D. Serafin Estébanez Calderón y crítica de sus obras* (Madrid, 1883, 2 vol. in-8), dans la *Coleccion de escritores castellanos ;* — *Problemas contemporaneos* (Madrid, 1884-1890, 3 vol. in-8, dans la même collection) ; — *Participacion del Ateneo científico y literario de Madrid en la cultura patria. De los cursos y maestros que más la han enriquecido desde su cátedra. Discurso pronunciado con motivo de la apertura del curso de 1884* (Madrid, 1884, in-8) ; — *Artes y letras* (Madrid, 1887, in-8), dans la *Coleccion de escritores castellanos ;* — *Obras poéticas* (Madrid, 1887, in-8), même recueil ; — *Estudios del reinado de Felipe IV* (Madrid, 1888, 2 vol. in-8), dans la *Coleccion de escritores castellanos ;* — une préface au t. I des *Novelas* de D. Juan Valera (Madrid, 1888, in-8, dans la même collection ; — *Criterio histórico con que las distintas personas que en el descubrimiento de América intervinieron han sido juzgadas. Conferencia inaugural pronunciada el dia 11 de febrero de 1891 en el Ateneo de Madrid* (Madrid, 1892, in-4). — Don Cánovas a édité les œuvres de La Revilla (Madrid, 1883, in-8). Enfin c'est sous sa direction qu'avait été entreprise l'importante *Historia general de España* (Madrid, 1892 et suiv., in-8), dont il a déjà paru une dizaine de volumes.

— M. Alfred Duméril, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Toulouse, et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de cette ville, est mort le 19 août. Né à Saint-Omer en 1825, il entrait à l'École normale en 1844, était reçu premier à l'agrégation d'histoire et soutenait avec succès en 1856, devant la Faculté des lettres de Paris, ses thèses pour le doctorat : *De senatu romano sub imperatore Augusto Tiberioque* (Douai, 1856, in-8), et *Étude sur Charles V* (Paris, 1856, in-8). Après quelques années de professorat dans l'enseignement secondaire, il fut appelé en 1860 à la Faculté des lettres de Dijon, d'où il passa en 1874 à celle de Toulo[illegible] . Doy[illegible] en 1880, il

fut admis à la retraite en 1892 et aussitôt nommé doyen honoraire. Outre les thèses que nous avons ci-dessus signalées, M. Duméril a écrit un certain nombre de mémoires, insérés dans divers recueils et notamment dans les *Mémoires* de l'Académie toulousaine, dont il était le secrétaire perpétuel. Voici les titres des principales parmi ces publications : dans les *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon : Influence des jésuites considérés comme missionnaires sur le mouvement des idées au XVIIIe siècle* (1874, p. 1-34) ; — dans les *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse : Des Causes qui changèrent le gouvernement d'Auguste en une affreuse tyrannie sous ses premiers successeurs* (7e série, t. VIII, p. 179-254) ; — *Rôle politique des aubergistes dans la Suisse allemande au XVIIIe siècle* (t. IX, 1877, p. 284-298) ; — *L'Économie politique devant l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse au XVIIIe siècle* (ibid., p. 339-359) ; — *La Légende politique de Charlemagne au XVIIIe siècle et son influence à l'époque de la Révolution française* (t. X, 1878, p. 145-186) ; — *Aperçu pour servir à une nouvelle histoire de l'empereur Julien* (8e série, t. I, 1879, p. 166-241) ; — *Des Vœux et doléances renfermés dans les cahiers de 1789 relativement à l'instruction publique* (t. II, 1880, p. 35-99) ; — *Les Préliminaires de la seconde guerre civile à Rome* (t. III, 1881, p. 55-109) ; — *Un Aventurier toulousain au XVIIIe siècle* [Favier]. *Épisode de l'histoire diplomatique du règne de Louis XV* (ibid., 2e p., p. 3-39) ; — *Un Publiciste toulousain aux derniers jours de la Renaissance. Vincent Cabot* (t. IV, 1882, p. 34-145) ; — *L'Iliade judiciaire du Parlement de Toulouse au temps de Louis XIII* (t. V, 1883, p. 55-94) ; — *Machiavel* (t. VI, 1884, p. 18-54) ; — *Un Publiciste de l'ordre des jésuites calomnié, le P. Mariana* (t. VII, 1885, p. 83-185) ; — *Du recrutement des armées dans l'antiquité et particulièrement dans la république romaine* (t. VIII, 1886, p. 13-85) ; — *Un Chapitre de l'histoire de la rage. Essai sur l'Hydrophobie de Christophe Nugent, trad. partielle* (t. IX, 1887, p. 63-112) ; — *Tacite historien et philosophe* (t. X, 1888, p. 77-192) ; — *Considérations sur l'histoire des religions dans l'antiquité* (9e série, t. I, 1889, p. 150-194) ; — *Hérode historien et théologien* (t. II, 1890, p. 1-70) ; — *Introduction à une histoire de l'influence de l'Orient sur les civilisations grecque et romaine* (t. III, 1891, p. 1-57) ; — *L'Ange gardien de Socrate* (t. IV, 1892, p. 16-65) ; — *Tendance des sociétés orientales à rattacher toutes choses à leurs croyances religieuses* (t. V, 1893, p. 95-143) ; — *Evhémère et l'Évhémérisme* (ibid., p. 476-488) ; — *Mémoires d'un moine français du XIIIe siècle* (t. VI, 1894, p. 1-39) ; — *Les Défauts de l'organisation de la marine française au XVIIIe siècle* (ibid., p. 143-167) ; — *L'Équilibre européen* (t. VII, 1895, p. 1-19) ; — *Les* Gesta Dei per Francos *de Guibert de Nogent* (ibid., p. 161-226) ; — *Caractères de la chevalerie dans les différentes périodes de son existence* (t. VIII, 1896, p. 1-29) ; — dans les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux : Origine des délateurs et précis de leur histoire pendant la durée de l'Empire romain* (1881, p. 262-281) ; — *La France et la cour de Rome au temps de Henri IV. Le Cardinal d'Ossat* (1882, p. 117-177) ; — *Apollonius de Tyane* (1883, p. 133-167) ; — *La Captivité de François Ier considérée comme un épisode de l'histoire de l'équilibre européen* (1884, 2e fasc., p. 1-44) ; — *Commines et ses Mémoires* (1885, p. 93-148) ; — *Un Chapitre de l'histoire des femmes au XVIe siècle* (1887, p. 195-256) ; — *Tibère et le Sénat romain* (1888, p. 118-193) ; — *Conquête de l'Angleterre par les Normands* (1889, p. 105-171) ; — *Auguste et la fondation de l'Empire* (1890, p. 1-87) ; — *Aperçus sur l'histoire de l'Empire romain depuis la mort de Tibère jusqu'à l'avènement de Vespasien* (1891, p. 276-326) ; — *Essai sur le caractère et le rôle historique d'Alexandre le Grand* (1893, p. 339-356) ; — dans la *Revue des Universités du Midi*, qui, comme on le sait, fait suite

au recueil précédent : *Histoire de l'Empire romain en France sous le second Empire* (t. II, 1896, p. 303-352) ; — dans le *Bulletin de la Société académique franco-hispano-portugaise : Charles V et les Turcs ottomans* (t. V, 1884, p. 67-97 et 197-230).

— Le vénérable et savant chanoine Louis-Alexandre Pougeois, curé-doyen de Moret (Seine-et-Marne), est mort le 2 août, âgé de soixante-dix-huit ans. Né le 8 avril 1819, à Signy-Pigneti, il fit ses études au petit séminaire de Meaux, d'où il passa au grand séminaire de ce diocèse afin de se préparer au sacerdoce. Il enseigna quelque temps au séminaire d'Avon (1842-1847). Ordonné prêtre le 8 décembre 1844, il fut aussitôt appelé à la cure d'Othis, d'où il passa dans la paroisse de Bourron (1848). C'est là que la découverte des restes mortels de Vansleb l'amena à écrire sur ce savant orientaliste un ouvrage qui reçut les encouragements de Napoléon III et fut remarqué. Appelé au gouvernement de la cure et du doyenné de Moret en 1872, l'abbé Pougeois se mit à étudier le passé de la vieille cité, dont il écrivit une bonne histoire qui a eu les honneurs d'une seconde édition. Lors de la laïcisation de l'enseignement primaire, il sut doter sa paroisse de deux écoles libres. Il était chanoine honoraire des diocèses de Meaux et de Bordeaux. Orateur distingué, le chanoine Pougeois laisse des homélies, des sermons, des panégyriques, dont plusieurs ont été publiés dans la *Tribune sacrée*. Il a collaboré à diverses feuilles catholiques et notamment aux *Semaines religieuses*. Nous nous contenterons de rappeler ici le titre de ses ouvrages principaux : *L'Abyssinie* (Paris, 1868, gr. in-8); — *Vansleb, savant orientaliste et voyageur* (Paris, 1868, gr. in-8); — *Histoire de Pie IX, son pontificat et son siècle* (Paris, 1877-1886, 6 vol. in-8); — *L'Antique et royale Cité de Moret-sur-Loing (Seine-et-Marne)* (Paris, 1875, in-8; 2e éd., Abbeville, 1889, in-18).

— L'Espagne, si cruellement éprouvée par la mort de D. Antonio Cánovas, fait encore une perte douloureuse en la personne du cardinal Monescillo, mort à Tolède le 11 août. Né à Corral de Calatrava (Ciudad Real) le 2 septembre 1811, c'est au séminaire de Tolède qu'Antolin Monescillo y Viso commença, à l'âge de douze ans, ses humanités. De brillantes études lui firent obtenir rapidement la licence et le doctorat en théologie. Ordonné prêtre à vingt-quatre ans, professeur de théologie au séminaire de Tolède (jusqu'en 1835), vicaire général d'Estepa (1847), chanoine de Grenade (1852), écolâtre de Tolède, il fut appelé en 1861 à l'évêché de Calahorra, et en 1865 à celui de Jaën. Il quitta ce siège pour l'archevêché de Valence (1877), fut promu au cardinalat en 1884, et appelé par Léon XIII, en 1892, à l'archevêché de Tolède, qui lui valut le titre de primat d'Espagne. Orateur de la chaire fort apprécié, docte théologien, écrivain distingué et tout nourri de la meilleure littérature, le cardinal ne dédaignait pas de prendre une part active à la rédaction de divers périodiques. En outre de ses lettres pastorales, dont plusieurs sont fort remarquables, l'éminent prélat laisse diverses publications, parmi lesquelles nous signalerons : *Teodicea cristiana*, traduction de l'ouvrage de H.-L.-C. Maset (Madrid, 1845, in-8); — *Diccionario de teologia por el abate Bergier. Segunda version en castellano* (Madrid, 1845, in-4); — *Refutacion de las herejias ó el triunfo de la Iglesia*, traduction de l'ouvrage de saint Alphonse-Marie de Liguori (Madrid, 1846, 2 vol. in-8); — *La Simbolica ó esposicion de las contrariedades dogmáticas entre los católicos y protestantes*, traduit de Moehler sur la traduction française (Madrid, 1846, in-8); — *Historia elemental de la filosofía*, traduction revisée de l'ouvrage de Mgr Bouvier (Madrid, 1846, 2 vol. in-8); — *Los Deberes de los niños* (Madrid, 1847, in-16); — *Manual del seminarista* (Madrid, 1848, in-8); — *Devocionario mozárabe*

(Toledo, 1856, in-16); — *Filosofia de los niños* (Madrid, 1856, in-16); — *Suplemento al diccionario de teologia del abate Bergier* (Madrid, 1857, in-4); — *Coleccion de sermones-homilias para todos los domingos y fiestas principales del año* (Madrid, 1873-1874, 6 vol. in-8); — *Jesucristo maestro divino de las naciones* (Madrid, 1876, in-8); — *Oracion funebre en honor de D. Pedro Calderon de la Barca* (Valencia, 1881, in-4). Citons encore les paroles d'un *Salve*, dont Mancinelli fit la musique, et qui fut chanté à Saint-François le Grand de Madrid en 1892. Mgr Monescillo faisait partie des Sacrées Congrégations du Concile, de l'Index, de la Discipline, des Réguliers et des Études.

— L'illustre historien et critique d'art Jakob Burckhardt est mort, âgé de soixante-dix-neuf ans, le 9 août, à Bâle. Né le 25 mai 1818, dans cette ville, il y suivit à l'Université les cours de théologie, de littérature et d'histoire, puis alla compléter son instruction à Berlin, où il se lia d'amitié avec Kugler. A son retour à Bâle, il devint professeur à l'Université, quitta momentanément ce poste pour aller enseigner au Polytechnicum de Zurich qui venait de se fonder, mais ne tarda guère à rentrer dans sa patrie, où il n'a cessé de donner un enseignement brillant et fécond jusqu'en 1893, qu'il se fit admettre à la retraite. Dès l'origine, il se tourna vers l'étude de l'art et de la civilisation et particulièrement de la Renaissance. Parmi ses ouvrages, deux surtout lui ont acquis une réputation européenne et ont eu l'honneur de nombreuses traductions : le *Cicerone*, cet excellent guide artistique en Italie, et la *Grande Histoire de la civilisation en Italie*, dont les éditions ont été se multipliant, revues par Ludwig Geiger. Voici, d'ailleurs, la liste chronologique des travaux de l'éminent érudit : *Die Kunstwerke der belgischen Städte* (Düsseldorf, 1842, in-8); — *Conrad von Hochstaden, Erzbischof von Köln, 1238-1261* (Bonn, 1843, in-8); — *Erzbischof Andreas von Krain und die letzte Concilsversammlung in Basel 1482-1484* (Basel, 1852, in-8); — *Die Zeit Constantin's des Grossen* (Basel, 1853, in-8; 2e édit., Leipzig, 1880); *Der Cicerone, Anleitung zum Genuss der Kunstwerke Italiens* (Basel, 1855, in-8; la dernière (6e) édition est de Leipzig, 1893); — *Die Gegenreformation in den Vogteien Zwingen, Pfeffingen und Birseck des unt. Bisthums Basel am Ende des 16. Jahrhunderts* (Basel, 1855, in-8); — *Die Cultur der Renaissance in Italien* (Basel, 1860, in-8; la dernière (6e) édition est de Leipzig, 1896, 2 vol. in-8); — *Geschichte der neuen Baukunst. Die Renaissance in Italien* (Stuttgart, 1867, in-8, 3e édit., 1890), formant le 5e vol. de la *Geschichte der Baukunst* de F. Kugler. Nous devons citer les traductions françaises qui ont été données du *Cicerone* par M. Aug. Gérard (Paris, 1885-1892, 2 vol. in-8) et de *la Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, par M. Schmitt (Paris, 1885, 2 vol. in-8).

— Nous donnerons encore une mention spéciale à M. Charles de Comberousse, ancien président de la Société des ingénieurs civils de France, membre du conseil supérieur de l'instruction publique, mort à soixante et onze ans, le 20 août. Né à Paris le 31 août 1826, il entra en 1850 à l'École centrale; à sa sortie il exerça quelque temps le métier d'ingénieur et s'occupa de la ligne de Saint-Germain. Il quitta ces fonctions pour se consacrer à l'enseignement scientifique, entra comme professeur au collège Chaptal, où il demeura jusqu'en 1886. Il était aussi professeur de mécanique à l'École centrale et de génie rural au Conservatoire des arts et métiers. Il laisse quelques ouvrages fort estimés dont voici les titres : *Cours de mathématiques à l'usage des candidats à l'École centrale des arts et manufactures* (1860-1862, 3 vol. in-8 ; 2e édit. en 7 vol., 1876-1893); — *Traité de géométrie élémentaire*, avec M. Rouché (1864-1865, 2 vol. in 8), souvent réimprimé et dont la plus récente édition a paru en 1891 ; — *Éléments de géométrie* (1866, in-8), avec le même, également réimprimé à diverses reprises et pour la

dernière fois en 1888; — *La Femme dans la famille* (1867, in-32); — *Les Grands Ingénieurs* (1867, in-18); — *La Coopération. La Société de Beauregard et les Équitables pionniers de Rochdale* (1869, in-18); — *Appel aux femmes de France. La Rançon, le salut* (1872, in-12); — *Histoire de l'École centrale des arts et manufactures* (1879, in-8); — *J.-B. Dumas* (*1800-1884*) (1884, in-8 avec portrait).

— On annonce encore la mort : de M. Bonfils, doyen honoraire et professeur de droit commercial à l'Université de Toulouse, qui laisse entre autres ouvrages un *Traité élémentaire d'organisation judiciaire, de compétence et de procédure en matière civile et commerciale* (Paris, 1886, in-8) et un *Manuel de droit international public* (Paris, 1894, in-8), mort à soixante-deux ans, le 10 août; — de M. le docteur Bordes-Pages, mort à Seis (Ariège) le 6 août; — de M. Émile Brocard, ancien élève de l'École polytechnique, ingénieur du génie maritime, chargé par le khédive du percement de l'isthme d'Ismailieh, mort à soixante-trois ans, le 20 août, au château de Vaufrey (Doubs); — de M. J. Brossard, archiviste départemental et conservateur de la bibliothèque municipale de Bourg (Ain), auteur de nombreuses publications d'histoire locale et notamment de *Mémoires* en plusieurs volumes sur la ville de Bourg, mort à cinquante et un ans, le 19 août; — de M. Louis Dainville, membre de la Société centrale des architectes, mort à Nogent-l'Artaud, dans l'Aisne; — de M. Louis Debuire du Buc, poète populaire lillois, mort le 12 août; — de M. Gustave Eyriès, fondateur du *Globe*, ancien rédacteur en chef de l'*Estafette*, et depuis rédacteur de l'*Événement*, mort le 14 août, à cinquante et un ans, à Paris; — de M. le docteur Gros, professeur à l'école de médecine d'Alger, correspondant de l'Académie de médecine, mort le 12 août; — de M. le baron de Lassus, ancien député à l'Assemblée nationale, qui laisse diverses études d'histoire et d'archéologie locales, mort le 21 août; — de M. le docteur Le Noir, directeur de l'Institut médical, mort le 13 août; — de M. Mantion, ingénieur en chef des ponts et chaussées, mort le 21 août, à Saint-Lunaire; — de M. Charles Murat, fondateur de l'*Atelier* (1848-1850), mort à quatre-vingts ans, le 17 août; — de M. Jean Philibert, ancien inspecteur des bibliothèques de la ville de Paris, mort le 17 août, à soixante et un ans; — de M. le chanoine Ravin, vice-doyen de la Faculté catholique des sciences d'Angers, mort le 4 août; — de M. Roguet, ancien proviseur des lycées de Brest et de Metz, puis censeur des études au lycée Louis le Grand et directeur du collège Rollin, mort le 12 août; — de M. le chanoine Tournemine, ancien aumônier de l'École normale supérieure, mort âgé de quatre-vingt-un ans, le 19 août, à Versailles.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Feodor Ivanovitch Bouslaiev, professeur émérite de l'Université de Moscou et membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, mort à soixante-dix-neuf ans, le 19 août; — de M. Costa, ministre de la justice d'Italie, mort à Ovada, le 12 août; — de M. Wilhelm Fuchs, professeur à la Faculté de droit de Vienne, mort dans cette ville, à quarante-quatre ans, le 17 juillet; — de M. Kurth von Heinfelder, écrivain américain, mort âgé de quarante-neuf ans, le 9 juillet, à Belleville (Illinois); — de M. Jules Horvath, député et publiciste hongrois, rédacteur en chef du *Magyar Hirlap*, mort à cinquante-deux ans, le 20 août; — du Révérend William Walsham How, évêque protestant de Wakefield, auteur de nombreuses publications théologiques, mort à soixante-quatorze ans, le 10 août; — de M. Hermann Arthur Kortegarn, mort âgé de soixante ans, à Interlaken; — de M. Samuel Laing, auteur de *Modern science and modern thought* et d'autres ouvrages importants, mort à quatre-vingt-sept ans, en août; — de M. Wilhelm Liebenow, cartographe allemand, mort à soixante-

quinze ans, le 21 juillet, à Schönberg, près de Berlin; — de M. Victor Meyer, savant chimiste, professeur à l'Université d'Heidelberg, dont nous citerons le *Lehrbuch der organischen Chemie*, en collaboration avec M. Jacobson (Leipzig, 1891 et suiv., in-8), mort le 9 août, à Heidelberg; — de D. Angel Muro, collaborateur de revues madrilènes, auteur de traités culinaires estimés dans la péninsule (*El Practicon*, *Conferencias culinarias*, etc.), mort aux environs de Vigo; — de M. Joseph Oertel, professeur de médecine interne à l'Université de Münich, auteur d'ouvrages importants, parmi lesquels : *Die Pathogenese der epidemischen Diphterie* (Leipzig, 1888, in-8 avec atlas in-fol.), mort à Munich, le 19 juillet, âgé de soixante-deux ans; — de M. Wilhelm Petzold, géographe, mort à cinquante ans, le 26 juillet; — du docteur Souza Martius, professeur à l'École de médecine de Lisbonne, mort le 18 août; — de M. Alexander Wheelock Thayer, auteur d'une biographie estimée de Beethoven, mort le 15 juillet, à Trieste, où il était consul de l'Angleterre; — de M. Karl Vogel, cartographe, mort à soixante-dix ans, le 17 juillet, à Gotha; — de M. Hermann Wasserfuchs, connu par des travaux sur l'hygiène, mort le 16 juillet, âgé de soixante-quatorze ans, à Berlin.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 30 juillet, M. le professeur Frothingham a fait une communication sur l'arc de Trajan à Bénévent, et M. Clermont-Ganneau a commencé la lecture d'un mémoire sur les tombeaux de David et des rois de Juda à Jérusalem. — Le 6 août, M. Clermont-Ganneau a continué la lecture commencée le 30 juillet, et M. Bertaux a continué la lecture de son mémoire sur les architectes français de l'empereur Frédéric II. — Le 13, M. Clermont-Ganneau a continué la lecture commencée le 30 juillet et le 6 août. — Le 20, M. Heuzey a fait une communication sur les monuments du roi Ourou-Kaghina, prince chaldéen antérieur à Naram-Sin; M. l'abbé Chabot a communiqué les inscriptions et les estampages de dix-huit inscriptions palmyréniennes recueillies au cours de sa mission en Syrie; M. Clermont-Ganneau a analysé un mémoire de M. le docteur Rouvier sur plusieurs monnaies de Tripoli faisant partie de sa collection.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 14 août, M. L. Menard a lu un mémoire sur *l'Éducation d'un Dauphin*, et M. Alaux, un mémoire sur la *Question algérienne*. — Le 21, M. L. Menard a continué la lecture commencée le 14 août; M. Lefèvre-Pontalis a rendu compte des dernières élections dans les Pays-Bas. — Le 28, M. M. Block a lu trois notices sur des correspondants de l'Académie : M. Roscher, de Hanovre; M. Lorentz de Stein, de Vienne; M. Czornig, baron de Gernhausen, de Vienne; M. L. Menard a continué sa lecture du 14 et du 21.

Concours et prix. — *Académie des sciences morales et politiques.* — Prix Le Dissez de Penanrun: 1,000 fr. à M. E. Thouveraz pour *le Réalisme méthaphysique;* 500 fr. à M. Merignhac pour son *Traité théorique et pratique de l'arbitrage international;* 500 fr. à M. J. Valéry pour *les Contrats par correspondance;* mentions très honorables à M. L. Marlet pour *Charlotte de la Trémoille, comtesse de Derby*, et à M. A. Lods pour son *Traité de l'administration des cultes protestants.* — Prix du budget, sujet: Histoire d'un département de 1800 à 1810 (2,000 fr.), à MM. G. Saint-Yves et J. Fournier; sujet du même prix pour 1902: « Histoire, de 1800 à 1810, d'un des départements faisant partie d'une des anciennes province d'Alsace, de Lorraine, Champagne, Picardie et Flandre. » — Prix Blaise des Vosges, sujet pour 1899: « Les Pensions de retraite pour la vieillesse dans les populations industrielles et rurales en France et à l'étranger. »

Congrès. — La Société bibliographique provoque pour la troisième fois la réunion d'un congrès bibliographique international qui se tiendra pendant la semaine de Pâques, du 13 au 16 avril 1898, à Paris. Parmi nos lecteurs, plusieurs, sans doute, se souviennent des congrès antérieurs réunis en 1878 et en 1888 et dont les travaux remplissent deux beaux volumes gr. in-8. Le comité d'organisation, à la tête duquel se trouve le président de la Société bibliographique et le directeur de ce recueil, M. le marquis de Beaucourt, s'efforce de rendre le troisième congrès digne des précédents. La cotisation, qui est de dix francs (cinquante francs pour les membres fondateurs), donne droit aux adhérents d'assister aux séances du congrès, de prendre part aux discussions et de présenter des travaux (sauf approbation du comité d'organisation), et de recevoir le volume qui contiendra le compte rendu des séances. Comme les précédents, le congrès comprend quatre sections : I. Mouvement scientifique et littéraire; II. Publications populaires; III. Bibliographie proprement dite; IV. Sociétés et relations internationales. Le Comité d'organisation a déjà reçu la promesse d'un grand nombre de rapports. Nous citerons, dans la première section : MM. Allard (Paul), *les Antiquités chrétiennes;* Arcelin (Adrien), *Anthropologie et archéologie préhistorique;* Arnaud (Charles), *le Roman français contemporain;* Avril (le baron d'), *Droit international;* Baguenault de Puchesse, *Histoire moderne;* Barthélemy (Anatole de), membre de l'Institut, *Numismatique;* Batiffol (abbé P.), *Histoire de l'Église;* Beauvois (Émile), *les Publications relatives au Mexique précolombien;* Bizemont (comte de), *Géographie;* Bourmont (comte Amédée de), *la Presse quotidienne en France;* Delattre (le R. P.), S. J., *Assyriologie;* Des Rotours (le baron J.), *Morale;* Ferrand (Dr), membre de l'Académie de médecine, *le Mouvement bibliographique médical;* Flamini (Francesco), professeur à l'Université de Padoue, *Littérature italienne;* Fontaine (le R. P.), S. J., professeur aux Facultés catholiques d'Angers, *Apologétique;* Fournier (Paul), professeur à la Faculté de droit de Grenoble, *Histoire du droit;* Gaudeau (R. P.), S. J., *Théologie dogmatique;* Gedoelst (Louis), *Biologie cellulaire;* Giesswein (Dr Alexander), secrétaire de l'évêché de Györ, *Linguistique;* Górski, délégué de l'Académie de Cracovie à Paris, *Littérature polonaise;* le même, *Périodiques polonais;* Goyau (Georges), ancien élève de l'École française de Rome et de l'École normale supérieure, *Histoire et épigraphie romaines;* Guérin (Urbain), *Sciences sociales;* Huit (Charles), *Littérature ancienne;* Kurth (Godefroid), professeur à l'Université de Liège, *les Études franques;* La Rocheterie (M. de), *Histoire de la Révolution;* Lemoine (J.), attaché à la Bibliothèque nationale, *les Sources de l'histoire de France;* Mangenot (le chanoine), professeur au grand séminaire de Nancy, *Écriture sainte;* Margerie (Emmanuel de), *Géologie;* Marsy (comte de), *les Congrès scientifiques;* Pélissier (Léon-G.), docteur ès lettres, maître de conférences à l'Université de Montpellier, *Histoire d'Italie;* Prou (Maurice), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, membre du Comité des travaux historiques, *Paléographie et diplomatique;* Ragon (abbé), *le Progrès des méthodes dans l'enseignement libre;* Rameau (J.), *Littérature canadienne;* Reichenbach (Cornelius), *les Périodiques allemands;* Saint-Paul (Anthyme), *l'Archéologie du moyen âge en France;* Spont (Alfred), docteur ès lettres, *les Périodiques anglais;* Surbled (Dr), *Psychologie physiologique;* Vandal (Albert), de l'Académie française, *Histoire diplomatique;* Vorges (comte Domet de), ancien ministre plénipotentiaire, *la Philosophie thomiste.* Dans la troisième section, nous noterons les rapports de MM. de Champorin (*les Ouvrages relatifs à la reliure depuis vingt ans*); H. Stein (*les Progrès de la bibliographie dans les dix dernières années*); Vidier (*les Revues critiques*

de bibliographie et les bibliographies périodiques depuis dix ans, et *les Catalogues de bibliothèques*). Nous tiendrons nos lecteurs au courant de la préparation de ce congrès. Disons, dès à présent, que les adhésions peuvent être adressées, soit au secrétaire général (5, rue Saint-Simon, à Paris), soit aux délégués établis en divers endroits (par exemple, pour la Belgique, M. Godefroid Kurth, professeur à l'Université de Liège; pour l'Espagne, Don R. Rodriguez de Cepeda, professeur à l'Université de Valence ; pour la Hongrie, Dr. Alexander Giesswein, secrétaire de l'évêché de Győr).

— C'est à Paris que se tient, du 5 au 12 septembre, — pendant que s'imprime ce numéro, — le congrès international des orientalistes. Le congrès se divise en sept sections : I. Langues et archéologie des pays aryens (Inde et Iran); II. Langues et archéologie de l'Extrême-Orient; III. Langues et archéologie musulmanes; IV. Langues et archéologie sémitiques; V. Égypte et langues africaines; VI. Grèce, Byzance et relations de l'hellénisme avec l'Orient; VII. Ethnographie et folklore de l'Orient. La cotisation de vingt francs se verse entre les mains du trésorier, M. Ernest Leroux.

— La Société générale d'éducation et d'enseignement vient de publier le *Compte rendu du congrès pédagogique et de l'assemblée générale de l'alliance des maisons d'éducation chrétienne tenus à Versailles les 25, 26 et 27 août 1896* (au secrétariat de la Société, 35, rue de Grenelle, Paris, in-8 de 182-52 p.; prix : 3 fr.). La première partie contient, outre l'allocution où notre excellent collaborateur M. Pontal résume avec verve les travaux de la session, les rapports sur les dix-huit questions soumises au congrès : instruction religieuse, développement de la piété, examens d'instruction religieuse, œuvres de jeunesse, éducation de la volonté, enseignement social, économique, philosophique à l'école primaire, enseignement agricole, école professionnelle, etc. Nous attirerons l'attention sur le rapport où M. le chanoine Touzery insiste sur la nécessité de propager les journaux pédagogiques chrétiens et notamment d'éducation catholique. Pour la commission d'enseignement supérieur un seul rapport est imprimé, celui du P. de la Barre, S. J., sur le récent mouvement de curiosité théologique. Les procès-verbaux résument le beau rapport du regretté Mgr d'Hulst sur l'enseignement de la philosophie. La seconde partie du volume est consacrée à l'assemblée générale de l'Alliance des maisons d'éducation chrétienne. Tous ceux qui s'occupent d'enseignement ont intérêt à posséder ce volume plein de choses et d'idées.

Paris. — Annonçons une plaquette que tous les chrétiens lettrés voudront lire et relire : *Sa Sainteté Léon XIII à la France. Ode latine.* Traduction en vers du vicomte Oscar de Poli (Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, in-8 de 15 p.). L'Ode papale a pour épigraphe la célèbre exclamation : *Vivat Christus qui diligit Francos.* L'habile traducteur nous présente ainsi le texte et la traduction : « Sa Sainteté a daigné envoyer cette ode admirable à S. Ém. le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, à l'occasion du dix-neuvième centenaire du baptême de Clovis et de la France. Elle n'est pas remarquable seulement par l'élégante pureté de sa latinité, mais encore par les fortes pensées qu'elle exprime et la singulière bienveillance de l'auguste Poète envers la Patrie française. »

— Le troisième fascicule de la *Bibliothèque de la Faculté des lettres* de l'Université de Paris contient des *Mélanges d'histoire du moyen âge* publiés sous la direction de M. Achille Luchaire (Paris, Félix Alcan, in-8 de 92 p.). C'est d'abord une importante dissertation de M. Luchaire lui-même sur *Hugues de Clers et le de Senescalcia Franciae.* M. Bémont avait pris récemment (*Études d'histoire du moyen âge dédiées à Gabriel Monod*, p. 253-260) la

défense de ce document; M. Luchaire, par une discussion serrée, prouve que le traité, rédigé dans l'entourage d'Hugues de Clers et produit vers 1158, contient un travestissement volontaire des faits qui doit le rendre suspect aux historiens. — Dans *Jean d'Orléans, comte d'Angoulême, d'après sa bibliothèque*, M. Dupont-Ferrier a voulu nous faire pénétrer dans l'intimité intellectuelle et morale de son héros, en nous montrant l'usage qu'il a fait de ses livres, ceux dont il faisait sa lecture préférée et, par suite, les tendances de son esprit. M. Dupont-Ferrier a déployé de l'ingéniosité dans cette étude psychologique, et de l'érudition dans l'annotation du catalogue de la bibliothèque du prince, dans l'identification des ouvrages qui la composaient. Ici pourtant nous devons relever un défaut de méthode qui étonne chez un auteur qui a déjà fait ses preuves d'érudit : quand des ouvrages sont décrits avec assez de précision, que le rédacteur du catalogue a pris soin, comme dans le cas présent, d'indiquer les premiers mots du deuxième ou troisième feuillet et les mots de la fin ou même de l'avant-dernier feuillet, l'on n'a pas le droit de se demander si l'on est en présence de tel ou tel ouvrage ; on fait la vérification soi-même ; on identifie complètement, ou bien l'on n'identifie pas du tout. Par exemple, il eût été aisé à M. Dupont-Ferrier de s'assurer que le n° 26 est certainement et non pas « vraisemblablement » un exemplaire du *De dictis et factis memorabilibus* de Valère Maxime : les mots *Nostra civitas* sont au § 8, chap. I du livre Ier (p. 564, col. 2, l. 6 de l'édition donnée dans la collection Nisard) ; que le n° 16 est un exemplaire des *Grandes Chroniques ;* que le n° 95 n'est pas l'*Imitation de Jésus-Christ*, etc. Au n° 6, Aurelius n'est pas « peut-être Antoine d'Arezzo, » mais indubitablement Pierre Auriol. Nous ne comprenons pas pourquoi « selon toute apparence le comte croyait rêver en lisant les merveilleux voyages de Marco Polo, de Rubucquis et de Jean de Mandeville » (p. 49). Une grosse naïveté : p. 48-49, M. Dupont-Ferrier a pris pour un « roman d'aventures » deux de ces expositions en langue romane des Écritures saintes si communes au moyen âge. — Le volume des Mélanges se termine par une note où M. Poupardin résume ce que l'on sait d'Ebles, abbé de Saint-Denis au temps du roi Eudes.

— M. Émile Picot publie une remarquable notice sur *le Duc d'Aumale et la Bibliothèque de Chantilly* (Paris, Techener, gr. in-8 de 48 p.). Il étudie spécialement dans le prince si regretté le « collectionneur passionné, » le « fondateur, » ou, si l'on veut, le « restaurateur de la bibliothèque de Chantilly. » M. Picot pouvait d'autant mieux traiter ce sujet qu'il a plus connu en Mgr le duc d'Aumale l'amateur de livres, qu'il a aussi plus connu l'admirable collection formée par Henri d'Orléans. On trouvera dans cette brochure des détails curieux sur les livres et les manuscrits de Chantilly.

— Signalons le *Discours de M. Héron de Villefosse, président de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, prononcé aux funérailles de M. Edmond Le Blant, le mercredi 7 juillet 1897* (Paris, typ. Firmin-Didot, in-4 de 13 p.). Il était impossible de mieux louer que ne l'a fait l'orateur, le grand travailleur « mort sur la brèche, comme un soldat, terrassé par un mal aussi soudain qu'imprévu. » M. Héron de Villefosse a très éloquemment raconté la noble fin de son confrère, « plein de confiance en la bonté et en la justice de Dieu. » Il a non moins éloquemment rendu hommage au véritable créateur en France des études d'archéologie chrétienne.

— M. Gustave Mouravit publie : *Paroles pour l'art pour servir d'introduction à l'Album des reliures d'art de Charles Meunier* (Dijon, imp. Darantière, in-4 de 30 p.). Les lecteurs du *Polybiblion*, qui sont tous des amis du livre, trouveront là d'excellents conseils, spirituellement formulés.

— Dans une *Note complémentaire sur les oiseaux utiles de la France*, parue au *Bulletin de la Société nationale d'acclimatation* (mars 1897) et tirée à part (Paris, Léopold Cerf, in-8 de 6 p.), M. le baron d'Hamonville, toujours infatigable défenseur de ces amis de l'homme, attire l'attention sur diverses causes qui en amènent la destruction.

— M. Henri Beaune vient de publier dans l'*Université catholique*, et ensuite en tirage à part, des extraits des *Mémoires* de M. de Séguret, qui fut de 1782 à 1788 secrétaire de la cassette et premier commis des petits appartements du roi Louis XVI. Ces extraits, précédés d'une notice biographique sur l'auteur des *Mémoires*, sont intéressants pour l'histoire privée de Louis XVI et sa vie au sein de la famille royale. Ils contiennent en outre des détails inédits sur les inventaires des diamants de la couronne au XVIIIe siècle.

— Le même écrivain a publié dans l'*Université catholique* d'août 1897 une étude sur Montalembert, d'après l'ouvrage récent de M. le vicomte de Meaux. Cette étude très complète examine surtout le rôle du grand orateur dans la formation et la direction du parti catholique de 1846 à 1860.

— Notre collaborateur M. l'abbé G. Péries a fait tirer à part l'étude qu'il a publiée dans la livraison d'août dernier de la *Revue des sciences ecclésiastiques* sur *le Procureur fiscal ou promoteur* (Lille, H. Morel, in-8 de 19 p.).

Angoumois. — Les simples procès-verbaux de sociétés savantes offrent parfois un réel intérêt : tel est le cas du tome VI de la sixième série des *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique et historique de la Charente* pour 1896, qui vient de nous parvenir (Angoulême, L. Coquemard, in-8 de CX-358 p., avec planches). Ces procès-verbaux sont appuyés souvent d' « annexes » qu'il convient de noter, savoir : *Récolement d'inventaires au château d'Angoulême (1529-1538)*, par M. A. Dujarric-Descombes ; *Établissement gallo-romain de Bellurce*, par M. A. Favraud ; *Les Grottes de la Chaume-du-Luquet*, par M. A. Favraud ; *Cimetière barbare de Saint-Germain, commune de Saint-Front*, par M. Chauvet ; *Cimetière gallo-romain de Chez-Chante, commune de Messeux*, par M. R. du Vignaud ; *Les Cimetières de Saint-Germain et d'Herpes*, par M. Philippe Delamain ; *Station quaternaire de Micoque (Dordogne)*, par M. G. Chauvet ; *Les Tapisseries du château de Chalais*, par M. Émile Biais. — Mais ce qui fait le principal mérite de ce recueil, ce sont les deux études suivantes qui représentent chacune la valeur d'un volume. Signalons d'abord les *Notices historiques sur la baronnie de Marthon en Angoumois*, par M. l'abbé Ad. Mondon. L'auteur donne ici (p. 1-220) la deuxième partie de son travail, qui comprend, disposées par ordre alphabétique, des notes généalogiques sur les familles importantes ayant vécu dans l'étendue de la baronnie de Marthon ou y ayant eu de grands intérêts : c'est un véritable travail de bénédictin. Le volume se termine (p. 221-348) par l'œuvre de M. G. Chauvet : *Stations humaines quaternaires de la Charente*, pourvue d'un index des noms de personnes et d'un index archéologique très bien faits.

Artois. — M. Pagart d'Hermansart a publié dans le *Bulletin historique et philologique* et en tirage à part quelques *Documents inédits contenus dans les archives de Saint-Omer* (Paris, Imp. nationale, in-8 de 13 p.). Ce sont : 1° des lettres du magistrat de Saint-Omer refusant obéissance à Robert prétendant au comté d'Artois (1314) ; 2° des pièces relatives à la défense de Saint-Omer au début de la guerre de Cent ans, notamment une ordonnance intéressante parce qu'elle donne une idée des fortifications de la ville à cette époque.

Berry. — Dans un Mémoire lu le 6 janvier dernier à la Société des antiquaires du Centre, M. Gustave Maillard attire l'attention sur un camp romain ou gaulois qu'il a cru découvrir sur le plateau des Guibourets, dans la commune de Mayais, près de Saint-Amand-Mont-Rond : *Le Camp romain du*

Champ clair (Saint-Amand, imp. Bussière frères, in-8 de 15 p., avec plan).

Champagne. — Nous signalons à l'attention de nos lecteurs le discours prononcé, le 4 août dernier, à la distribution des prix du petit séminaire de Langres, par le préfet des études, M. l'abbé Marcel. Avec l'autorité que lui donne son expérience, et avec un grand bon sens soutenu par beaucoup de verve, il s'est attaqué à ce qu'il appelle *la Prématuration dans les études* (Langres, Rallet-Bideau, in-8 de 21 p.), à cette rage que l'on a de nos jours de précipiter les études, à cette « éducation en serre chaude » qui trop souvent n'a que des résultats funestes. Que de personnes pourraient méditer l'axiome qui termine ce discours : « En matière d'éducation, prétendre avoir des primeurs, c'est s'exposer à ne récolter que des fruits secs. »

Franche-Comté. — *L'Église de Chissey* (*Jura*) a fait, sous ce titre même, l'objet d'une description minutieuse de la part de M. l'abbé P. Brune. C'est dans le *Bulletin archéologique* de 1896 que ce sérieux travail a paru tout d'abord; il en a été exécuté un tirage à part (Paris, Imp. nationale, in-8 de 8 p., avec 2 pl. en phototypie). L'auteur, en exposant ses raisons, conclut que l'église de Chissey (classée en 1843, puis restaurée) a été élevée non au xiie siècle, comme on l'a cru jusqu'ici, mais au xiiie.... dans la seconde moitié du xiiie siècle, plutôt que dans la première. »

— L'étude que M. l'abbé Huot-Marchand vient de publier : *Évillers-sous-Usier; quelques souvenirs de la vie paroissiale aux siècles passés, avec une petite notice sur le val d'Usier* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 80 p.), se recommande à tous les points de vue. Les résumés que l'auteur nous offre de l'histoire du val d'Usier et des annales du village d'Évillers, dont il est le curé actuel, sont intéressants, mais ne peuvent entrer en parallèle avec les détails curieux groupés dans les deux chapitres intitulés : *La Paroisse d'Évillers et la vie religieuse* et *Situation matérielle du pays aux XVIIe et XVIIIe siècles*. Là ont été consignés des renseignements précieux sur les fêtes, les coutumes locales, les fondations pieuses, les confréries, l'école paroissiale et l'église; il est aussi question de la condition des habitants pendant les deux derniers siècles, de leurs ressources et des productions du pays. La brochure se termine par une *Note sur le château et la seigneurie de Maillot*. Les travaux de ce genre ne sauraient être trop encouragés, car non seulement ils apprennent aux natifs à aimer davantage leur coin de terre, mais ils sont aussi de la plus grande utilité pour les historiens généraux. Un plan et une vue d'Évillers, de même qu'une carte du val d'Usier, eussent trouvé ici tout naturellement leur place.

— Avec *Sancey et ses environs, souvenirs historiques* (Besançon, impr. Millot frères, in-8 de 83 p. et une phototypie), M. Armand Nédey montre que, comme M. l'abbé Huot-Marchand, il a eu la pensée de composer un opuscule où seraient rassemblées nombre d'indications exactes sur un pays qu'il connaît parfaitement. L'intention est des plus louables; mais, tout en en félicitant l'auteur, nous avons le regret de constater que la mise en œuvre laisse à désirer : le travail manque d'unité et la forme n'est pas toujours correcte. Ces critiques ne nous empêchent pas de reconnaître que la brochure de M. A. Nédey fourmille de choses attachantes, principalement en ce qui concerne les mœurs, le système de construction des maisons, la nourriture des habitants, l'industrie, la culture, sans oublier quelques légendes et contes du cru. Ces pages sont accompagnées d'une jolie vue des grottes de la Baume, territoire de Sancey-le-Long; mais, comme pour la précédente monographie, nous regrettons l'absence d'un plan de Sancey et d'une carte de la région.

— La question viticole est toujours d'actualité en France. M. H. Clémen-

çot, professeur au lycée de Lons-le-Saunier, qui en est bien persuadé, a voulu, pour contribuer à la résoudre, apporter à ceux qui y sont intéressés l'aide de son savoir et de son expérience. Dans sa brochure : *Reconstitution du vignoble dans le canton de Gy et dans la Haute-Saône* (Gray, imp. G. Roux, petit in-16 de 56 p.), qui semble être un tirage à part de journal local, l'auteur, « en s'appuyant sur des faits connus et sur ses propres essais, après avoir analysé tous les lieux dits du vignoble de Gy (700 analyses), a pu retracer les règles de la reconstitution dans son pays natal. » Les dernières pages du travail sont relatives au traitement de quelques maladies de la vigne, telles que le mildiou, le black-rot, l'anthracnose, la chlorose. Cet utile opuscule a le tort de ne pas comporter de table; c'est le seul reproche que nous lui ferons.

Guyenne et Gascogne. — M. Gustave Labat a extrait des tomes XXXII et XXXIII des *Archives historiques du département de la Gironde* une série de *Documents* inédits *sur la ville de Royan et la Tour de Cordouan, 1582-1803.* Quatrième recueil (Bordeaux, imp. Gounouilhou, in-4 de xiv-127 p.). Le nouveau recueil se compose de cinquante-neuf pièces. Signalons particulièrement une intéressante introduction, la reproduction de deux dessins originaux, l'un de l'ingénieur Toufaire, représentant la porte de la marée à la Tour de Cordouan ; l'autre, de l'ingénieur Teulère, représentant la coupe du mur d'enceinte du même monument.

Languedoc. — Nous avons reçu le tome XIX de la septième série des *Mémoires de l'Académie de Nîmes* (année 1896) (Nîmes, imp. Chastanier, in-8 de lv-262 p.). Nous y relevons les pièces ou travaux suivants : *Éducation et religion*, discours d'ouverture, par M. le pasteur A. Grotz ; — *Compte rendu des travaux de l'Académie pendant l'année 1895*, par M. l'abbé Goiffon ; — *Quand j'étais improvisateur*, par M. A. Ducros ; — *Lou maou marida*, fable patoise imitée de La Fontaine, par M. A. Bigot ; — *L'Hôpital Saint-Jacques à la fin du XVe siècle*, par M. l'abbé Goiffon ; — *Histoire de Génolhac*, d'après les documents inédits, par M. l'abbé C. Nicolas ; — *La Taula del possessori de Nismes (1479)*, publiée par M. E. Bondurand ; — *Chronologie des seigneurs de Vezenobre de 1240 à 1789*, par M. A. Bardon ; — *Introduction à une étude sur l'école avignonaise de peinture*, par M. G. Bayle ; — *Un La Fontaine languedocien* (M. Bigot), par M. l'abbé C. Delfour.

— La promotion sortante de l'École des chartes s'est rendue en excursion archéologique les 25, 26 et 27 juillet à Toulouse et à Carcassonne. Elle a été reçue avec la plus grande gracieuseté par MM. les membres de la Société archéologique du midi de la France. Le savant professeur de l'École des chartes, M. le comte de Lasteyrie, a pu, grâce à cet accueil, faire visiter à ses élèves non seulement les monuments publics les plus remarquables, mais encore les hôtels particuliers. Le programme avait été tracé par M. Cartailhac, qui, avec M. le baron de Bouglon, M. le marquis de Champreux, M. Pasquier et M. P.-E. Privat, a accompagné les visiteurs. A Carcassonne, M. de Lahondès, président de la Société archéologique du midi de la France, et M. Marcamp, architecte diocésain, ont fait les honneurs de la cité. On trouvera un compte rendu sommaire de cette visite dans le *Messager de Toulouse* des 27, 28 et 29 juillet, en attendant la brochure commémorative que comptent publier les futurs archivistes paléographes de la promotion de 1898, en collaboration avec leurs amis de Toulouse.

Lyonnais. — Nous signalions, dans une de nos dernières chroniques (t. LXXIX, p. 550), une note de M. Dorez, relative à l'usurpation par le libraire lyonnais Tinghi de la marque des Giunti : la fleur de lis de Florence. Voici dans le *Bibliographe moderne* (mars-avril 1897), des *Lettres royales en*

faveur de Philippe Tinghi, que publie M. Stein, et qui, accordant à Tinghi l'usage exclusif de ladite marque (2 juin 1578), défendent de le poursuivre pour avoir fait imprimer hors du royaume (5 juillet 1580).

Poitou. — Une note de Mgr Barbier de Montault, insérée dans le premier trimestre de 1897 du *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest* (tirée à part, Poitiers, imp. Blais et Roy, in-8 de 5 p.), nous fait connaître trois *Reliures armoriées* conservées dans le Mirebalais, l'une aux armes d'un Colbert, que le savant prélat croit être Jean-Baptiste, second marquis de Seignelay, bien qu'il soit mort en 1690 et qu'une note manuscrite mais non autographe porte la date de 1692; la seconde, aux armes du chancelier Boucherat; la troisième, aux armes de Mgr Rosset de Fleury, archevêque de Tours, puis de Cambrai.

Alsace-Lorraine. — Encore un volume de la *Petite Collection alsacienne* qui ranimera le patriotisme de nos frères séparés, en leur montrant comment leurs pères se dévouaient pour la défense de la patrie contre l'étranger germanique : *Nicolas Wolff et la défense des Vosges, 1814-1815*, par M. Ch. Nerlinger (Strasbourg, F. Staat-Noiriel, in-16 de 40 p.). Wolff est ce vaillant qui laissa toutes ses affaires pour aller défendre son pays, et qui, avec cent cinquante braves, repoussa victorieusement, à Rothau, l'attaque des Bavarois. Populaire encore dans le petit coin des Vosges qui fut le principal théâtre de ses actions, Wolff était bien oublié ailleurs, et il faut remercier M. Nerlinger d'avoir fait revivre à nos yeux cette figure.

Belgique. — Le *Polybiblion* a signalé (t. LXXVII, p. 362) l'article de M. Eugène Hubert, intitulé : *Un Chapitre de l'histoire du droit criminel dans les Pays-Bas autrichiens au XVIIIe siècle.* L'érudit professeur à l'Université de Liège revient aujourd'hui sur le même sujet dans un important travail extrait du tome LV des *Mémoires couronnés et mémoires des savants étrangers*, publiés par l'Académie royale de Belgique. Le nouvel ouvrage de M. E. Hubert a pour titre : *La Torture aux Pays-Bas autrichiens pendant le XVIIIe siècle. Son application; ses partisans et ses adversaires; son abolition.* On y trouve, condensés en cent soixante-seize pages in-4, tous les renseignements que l'auteur a pu recueillir, au cours de plusieurs années d'études et d'investigations de toute sorte, sur la très intéressante question d'histoire du droit qu'il a eu l'excellente inspiration de soulever.

Espagne. — L'Association pour l'étude et la défense des intérêts ouvriers a tenu son assemblée générale le 9 mai dernier, en présence du nonce apostolique. Du rapport présenté par le secrétaire Don Javier Ugarte (*Associacion general para el estudio y defensa de los intereses de la clase obrera. Memoria leida por el secretario.* Madrid, tip. de San Francisco de Sales, in-8 de 43 p.), nous retenons les indications suivantes : à Madrid seulement, les cinq cercles catholiques comptent près de six mille ouvriers. Ceux de nos lecteurs qui s'intéressent aux œuvres ouvrières liront avec profit ce court rapport, où ils trouveront un tableau des cercles catholiques qui existent sur tout le territoire espagnol (p. 34-42).

— Nous avons signalé récemment le bel ouvrage de dom Marius Férotin sur l'*Histoire de l'abbaye de Silos.* Le R. P. dom Martial Besse, de l'abbaye bénédictine de Ligugé, vient de publier une courte brochure qui peut former à ce gros volume un utile complément. Outre que cette *Histoire d'un dépôt littéraire. L'Abbaye de Silos* (Bruges, Société de Saint-Augustin, in-8 de 27 p.), contient quelques rectifications à l'ouvrage de dom Férotin, elle résume à grands traits l'histoire de la restauration de Silos par les bénédictins français, complètement omise par ce dernier.

Italie. — Il s'est tenu à Orvieto, du 5 septembre au 5 novembre 1896, à

l'occasion du congrès eucharistique, une exposition dont les organisateurs ont demandé le concours de Mgr Barbier de Montault pour la confection de l'album qui en perpétuera le souvenir. Le savant archéologue a cru devoir décliner cette invitation, mais à propos d'une notice de M. Bertaux sur cette exposition, il a donné, dans le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze* (tiré à part. Tulle, imp. Crauffon, in-8 de 15 p. et 2 grav.), un article sur *les Émaux de Limoges à l'exposition d'Orvieto*, qu'il consacre presque tout entier à la description et à l'explication d'une Vierge du trésor de Lorette, œuvre limousine du XIIIe siècle, mais restaurée à Venise, et sans doute arrivée assez tard à Lorette en ex-voto.

— Comme souvenir du *Pèlerinage des ouvriers français à Rome*, qui a laissé une profonde impression dans l'esprit de tous ceux qui y ont assisté, on a publié une petite brochure (s. l. n. d., in-8 de 15 p.), où se trouvent reproduites : 1° l'adresse au Saint-Père, lue par Son Éminence le cardinal Ferrata; 2° l'adresse au Saint-Père, lue par M. Léon Harmel ; 3° enfin, la Réponse de Sa Sainteté.

Afrique. — Dès l'année 1886, M. J. de Crozals avait écrit dans la *Revue de géographie* deux articles sur le commerce du sel du Sahara au Soudan. Les découvertes importantes faites au Soudan depuis dix ans l'ont incité à reprendre cette ancienne étude et à en composer un travail absolument nouveau, qui a paru dans les *Annales de l'Université de Grenoble* et a été ensuite tiré à part (*le Commerce du sel du Sahara au Soudan, étude de géographie africaine*. Grenoble, imp. F. Allier, in-8 de 67 p.). C'est une excellente étude de géographie économique et la meilleure préparation à l'examen des précieux renseignements publiés par le *Bulletin du comité de l'Afrique française* (juillet 1897. *Renseignements économiques*, n° 3) sur les carrières de sel et l'extraction du sel dans le Sahel soudanais.

Publications nouvelles. — *Histoire de la Passion, d'après les quatre évangélistes*, par l'abbé H. Lesètre (in-18, Lethielleux). — *Archéologie de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par J.-H. Friedlieb, adaptée en français par F. Martin (in-8, Lethielleux). — *Étude historique et archéologique sur les reliques de la Passion*, par l'abbé F. Martin (in-8, Lethielleux). — *Praelectiones dogmaticae*, auctore C. Pesch. T. VII (in-8, Freiburgi Brisgoviae, Herder). — *Tractatus canonicus de sanctissima Eucharistia*, auctore P. Gasparri. Vol. II (in-8, Delhomme et Briguet). — *Instruction sur les états d'oraison*, œuvre inédite de Bossuet (in-8, Firmin-Didot). — *Le Pater et l'heure présente*, par l'abbé J. Poirine (petit in-8 carré, Lethielleux). — *Manuel des Indulgences*, par le R. P. J. Hilgers (petit in-16, Lethielleux). — *Jésus-Christ et la Vierge chrétienne*, par le R. P. Vieille (petit in-16, Lethielleux). — *La Apostasia castigada*, por D. J. Salamero y Martinez (in-18, Madrid, tip. de San Francisco de Sales). — *Le Chemin de la perfection, ou le Curé d'Ars conduisant le chrétien au ciel*, par Dom G. Maillet-Guy (in-18, Delhomme et Briguet). — *La Perfection dans le monde*, par le R. P. Pica (in-18, Casterman). — *Les Incantations*, par Sédir (in-18, Chamuel). — *L'Avocat du clergé*, par P. Caulet (in-18, Lethielleux). — *Les Étrangers devant la justice en droit international privé*, par G.-A. Mandy (in-8, Chevalier-Marescq). — *Supplément aux principes de droit civil français de François Laurent*, par R. Janssens, J. Servais et P. Leclercq. T. I, 2e livr. (in-8, Chevalier-Marescq). — *De la Responsabilité du fait des choses inanimées*, par L. Josserand (in-8, Rousseau). — *Traité théorique et pratique du contrat d'assurance sur la vie*, par J. Lefort (in-8, Fontemoing). — *Chasse et braconnage, Manuel juridique du chasseur*, par G. Morael (in-18, Pedone). — *Institutiones philosophiae naturalis secundum principia S. Thomae Aquinatis, ad usum scholasticum* ac-

commodavit T. Pesch (2 vol. in-8, Friburgi Brisgoviae, Herder). — *Éléments de philosophie chrétienne*, par le chanoine A. Gouin (2 vol. in-8, Lethielleux). — *Le Kantisme et ses erreurs*, par le R. P. T. Pesch; trad. de l'allemand par M. Lequien (in-18, Lethielleux). — *La Philosophie de M. Balfour*, par J. Rey (in-18, Lethielleux). — *L'Éthique, le Psychisme social*, par E. de Roberty (in-18, Alcan). — *La Création et la Providence devant la science moderne*, par E. Maillet (in-8, Hachette). — *Études sur les populations rurales de l'Allemagne et la crise agraire*, par G. Blondel (in-8, Larose). — *Le Socialisme en Angleterre*, par A. Métin (in-18, Alcan). — *Le Suicide, étude de sociologie*, par E. Durkheim (in-8, Alcan). — *Le Catholicisme social*, par P. Lapeyre. T. II (in-18, Lethielleux). — *L'Œuvre internationale*, par Magalhaes Lima (in-18, Giard et Brière). — *Les Socialistes au pouvoir*, par H. Verly (petit in-16, Le Soudier). — *Le Monde et la Science*, par Saint-Georges Mivart, trad. de l'anglais par J. Segond (in-18, Lethielleux). — *Théorie des fonctions algébriques de deux variables indépendantes*, par E. Picard et G. Simart, T. I (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Du Char antique à l'automobile*, par F. Marcevaux (gr. in-8, Firmin-Didot). — *La Machinerie au théâtre depuis les Grecs jusqu'à nos jours*, par E.-M. Laumann (in-8, Firmin-Didot). — *Essai de sémantique (science des significations)*, par M. Bréal (in-8, Hachette). — *Méthode pratique de la version latine*, par l'abbé A. Simonet (in-18, Delhomme et Briguet). — *Œuvres oratoires de Challemel-Lacour*, avec introd. et notices, par J. Reinach (in-8, Delagrave). — *Léon XIII poète et la France*, par Mgr A. Guthlin (in-18, Lethielleux). — *Toujours plus haut!* par J.-E. Alaux (in-18, Lemerre). — *Au gré du vent*, par P. Seure (in-18, Lemerre). — *Brand*, poème dramatique, par H. Ibsen, trad. par le comte Prozor (in-18, Perrin). — *Son Altesse*, comédie-vaudeville, par A. Mars (in-18, Bricon). — *Morceaux choisis de Victor Hugo* (prose), par V. Hugo (in-16 cart., Delagrave). — *Le Journal de Liliane*, par le comte A. de Wodzinski (in-18, Calmann Lévy). — *Le Mariage de Gabrielle*, par D. Lesueur (in-18, Calmann Lévy). — *Le Drame de Rochegrise*, par L. Létang (in-18, Calmann Lévy). — *Pauline Fossin*, par E. Daudet (in-18, Plon et Nourrit). — *Poum (aventures d'un petit garçon)*, par P. et V. Margueritte (in-18, Plon et Nourrit). — *Ami des Jeunes*, par J. Pravieux (in-18, Plon et Nourrit). — *Ame d'artiste*, par J. Vincent (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Beau Fernand*, par Mme de Bovet (in-18, Hachette). — *La Jeunesse du doyen*, par H. Druon (in-18, Lethielleux). — *Le Cri de la chair*, par Un prêtre (in-18, Dentu). — *Les Trois Filles de Pieter Waldorp*, par J. Bertheroy (in-18, Colin et Cie). — *Stéphanette*, par R. Bazin (in-18, Tours, Mame). — *Cœurs naïfs*, par M. Luguet (in-18, Tours, Mame). — *Le Roman d'une princesse*, par C. des Granges (in-18, Delhomme et Briguet). — *Germain Vandelle*, par C. des Granges (in-18, Delhomme et Briguet). — *Les Classiques comparés et le R. P. Verest*, par l'abbé Guillaume (in-18, Vic et Amat). — *Les Auteurs français expliqués*, par l'abbé Verdunoy (in-18, Delhomme et Briguet). — *Littérature et genres littéraires*, par l'abbé F. Montagnon (in-18, cart., Lyon, Vitte). — *Nouvelles Causeries historiques et littéraires*, par E. Biré (in-8, Vic et Amat). — *Essais d'histoire et de littérature*, par Ch. Felgères (in-18, Charles). — *La Vie et les livres*, 4e série, par G. Deschamps (in-18, Colin et Cie). — *Histoire de la littérature latine et auteurs latins*, par l'abbé Verdunoy et l'abbé Thierry (in-18, Delhomme et Briguet). — *Précis de géographie économique*, par MM. Dubois et J.-G. Kergomard (in-8, Masson). — *En voyage. Alpes et Pyrénées*, par V. Hugo (in-18, May). — *D'Aix en Aix*, par F. Régamey (in-18, Flammarion). — *En voyage, France et Belgique*, par V. Hugo (in-18, Hetzel). — *Sur la Côte*, par C. Le Goffic (in-18, Colin et Cie). — *De Saint-Pétersbourg à Samarkande*, par R. de

Souhesmes (in-8, Challamel). — *Journal d'un marin*, par P. Vigné d'Octon (in-18, Flammarion). — *Brésil et Argentine*, par E. Montet (in-18, Fischbacher). — *Histoire de l'Europe et en particulier de la France, de 1270 à 1610*, par P. Bondois et C. Dufayard (in-18 cart., Alcan). — *Lectures historiques. Histoire contemporaine (1789-1889)*, par H. Salomon (in-18 cart., Alcan). — *Histoire de l'Église*, par le docteur H. Brück (2 vol. in-8, Lethielleux). — *La Cour de Rome et l'esprit de réforme avant Luther*, par F. Rocquain. T. III (in-8, Fontemoing). — *Les Sulpiciens et les prêtres des Missions étrangères en Acadie*, par l'abbé H.-R. Casgrain (in-8, Québec, Pruneau et Kirouac). — *Les Martyrs de l'épiscopat*, par G. de Pierrefeux (in-18, Flammarion). — *Saint Pierre Fourier de Mattaincourt*, par le P. H. Chérot (in-8, Desclée et de Brouwer). — *Vie de la bonne mère Marie de Jésus, née Sophie Brochet de la Rochetière*, par l'abbé J. Condamin (in-8, Lyon, Vitte). — *Auguste Ruellan, conversion et vie religieuse* (gr. in-8, Société de Saint-Augustin). — *Le Journal d'un archevêque*, publié par E. Delloye (in-18, Retaux). — *Un Curé breton au XIXe siècle. Vie de M. Huchet*, par le T. R. P. M.-J. Ollivier (in-18, Lethielleux). — *L'Élection papale*, par L. Lector (in-18, Lethielleux). — *La France chrétienne à Reims*, par *** (gr. in-8, Firmin-Didot). — *Nouveau Dire sur le système du moins possible et Demain dans la société chrétienne*, par Mgr Isoard (in-18, Lethielleux). — *Réunion royaliste d'études sociales à Reims* (in-18, Oudin). — *Le Juif roi, comment le détrôner*, par L. Vial (in-18, Lethielleux). — *Le Long des routes*, par A. Dayot (in-18, Flammarion). — *La Société des Jacobins, recueil de documents pour l'histoire du club des Jacobins de Paris*, par F.-A. Aulard. T. IV (gr. in-8, Cerf, Quantin, Noblet). — *Lettres inédites de Napoléon*, publiées par L. Lecestre (2 vol. in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires du comte Ferrand, ministre d'État sous Louis XVIII*, publiés pour la Société d'histoire contemporaine, par le vicomte de Broc (in-8, A. Picard et fils). — *Souvenirs et impressions, 1840-1871*, par le marquis P. de Massa (in-18, Calmann Lévy). — *Paris depuis ses origines jusqu'à nos jours*, par E. de Ménorval. T. III (in-8, Firmin-Didot). — *La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres*, par l'abbé P. Féret. T. IV (in-8, A. Picard et fils). — *L'Ancien Chapitre de Notre-Dame de Paris et sa maîtrise (1326-1790)*, par F.-L. Chartier (in-18, Perrin). — *Les Monastères de la Visitation Sainte-Marie dans le diocèse d'Autun*, par l'abbé L.-C. Berry (in-8, Autun, Dejussieu). — *Katharina II, Kaiserin von Russland, im Urtheile der Weltliteratur*, von B. von Bilbassoff (2 vol. in-8, Berlin, Räde). — *Zeïtoun depuis les origines jusqu'à l'insurrection de 1895*, par Aghassi, trad. par d'Archag Tchobanian (in-18, « Mercure de France »). — *Histoire de l'Amérique du sud depuis la conquête jusqu'à nos jours*, par A. Deberle (in-18, Alcan). — *Portraits intimes*, par A. Brisson, IIIe série (in-18, Colin et Cie). — *Acteurs et actrices d'autrefois*, par A. Pougin (in-8, Juven). — *Un libérateur du pays. Duguesclin*, par A. Gombert (gr. in-8, Desclée et de Brouwer). — *Martial Delpit, député à l'Assemblée nationale*, par P.-B. des Valades (in-8, Firmin-Didot). — *Zénaïde Fleuriot, sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, par F. Fleuriot-Kérinou (in-18, Hachette). — *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements*. T. XXXII. *Besançon*, par A. Castan. T. I (in-8, Plon et Nourrit). — *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes*, publiés par V. Chauvin. T. II (in-8, Leipzig, Harrassowitz).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

RECUEILS. — I. Les Anormaux. — 1. *Aventures*, par Édouard Ducoté. Paris, « Mercvre de France, » 1897, in-18 de 322 p., 3 fr. 50. — 2. *Les Lauriers sont coupés*, par Édouard Dujardin. Ibid., 1897, in-18 de 354 p., 3 fr. 50. — 3. *Quatuor*, par Eugène Demolder. Ibid., 1897, in-16 de 161 p., 2 fr. 50.

II. Les Œuvres de métier. — 4. *En Pique-Nique*. Publication annuelle de la Société des gens de lettres. Paris, A. Colin et Cie, in-18 de 298 p., 3 fr. 50. — 5. *Les Chroniques du péché*, par Mirepoix. Paris, Comptoir d'édition, 1897, in-18 de 309 p., 3 fr. 50. — 6. *Chouette! V'là des artisses*, par Plume. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 336 p., 3 fr. 50.

III. Les Œuvres d'art. — 7. *Les Jeunes, ou l'Espoir de la France*, par Henri Lavedan. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 280 p., 3 fr. 50. — 8. *Le Journal de Liliane*, par le comte A. Wodzinski. Ibid., 1897, in-18 de 344 p., 3 fr. 50. — 9. *La Fédor*, par Alphonse Daudet. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 258 p., 3 fr. 50. — 10. *Poum*, par Paul et Victor Margueritte. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 287 p., 3 fr. 50. — 11. *Le Carnaval de Nice*, par les mêmes. Ibid., 1897, in-18 de 276 p., 3 fr. 50. — 12. *Sur les marches du Temple, Récits grecs*, par Henri Ouvré. Paris, Perrin, 1897, in-18 de 262 p., 3 fr. 50.

ROMANS. — I. Les Anormaux. — 13. *Sur les Pointes*, par Pierre d'Alheim. Paris, « Mercvre de France, » 1897, in-18 de 272 p., 3 fr. 50. — 14. *La Confession d'un autre enfant du siècle*, recueillie par Kist, roman sardonique. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 274 p., 3 fr. 50. — 15. *La Nichina*, par Hugues Rebell. Paris, « Mercvre de France, » 1897, in-18 de 484 p., 3 fr. 50. — 16. *Les Chevaux de Diomède*, par Remy de Gourmont. Ibid., 1897, in-18 de 249 p., 3 fr. 50. — 17. *La Femme pauvre*, par Léon Bloy. Ibid., 1897, in-18 de 393 p., 3 fr. 50.

II. Œuvres de métier. — 18. *Le Cri de la chair*, par « Un prêtre. » Paris, Dentu, 1897, in-18 de 308 p., 3 fr. 50. — 19. *Coups de désir*, par Paul Matthieu. Paris, Chamuel, 1897, in-18 de 291 p., 3 fr. 50. — 20. *Pauline Fossin*, par Ernest Daudet. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 279 p., 3 fr. 50. — 21. *La Rue Saint-Jean et le Moulin*, par Georges Beaume. Ibid., 1897, in-18 de 288 p., 3 fr. 50. — 22. *Les Vendeuses d'amour*, par Édouard Ducret (Henri Davenel). Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 388 p., 3 fr. 50. — 23. *La Vocation de Soledad*, par Cat. Paris, Perrin, 1897, in-18 de 236 p., 3 fr. 50. — 24. *Le Drame de Rochegrise*, par Louis Létang. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 360 p., 3 fr. 50. — 25. *L'Amour d'aimer*, par Louis de Caters. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 350 p., 3 fr. 50. — 26. *Les Baisers restent*, par Gaston Homsy. Paris, Lemerre, 1897, in-18 de 331 p., 3 fr. 50. — 27. *Cow-Boy*, par Auzias Turenne. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 361 p., 3 fr. 50. — 28. *Mieux que l'amour*, par Destruc. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 348 p., 3 fr. 50. — 29. *Les Deux Amours de Jean Seguin*, par Martin Vidéau. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 295 p., 3 fr. 50. — 30. *Adoptée*, par Mary Floran. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 355 p., 3 fr. 50. — 31. *Abandonnées*, par Pierre Sales. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 418 p., 3 fr. 50. — 32. *Vainqueurs et vaincus du métier militaire*, par Georges Bayard. Paris, Perrin, 1897, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 33. *Le Ladies' Club*, par Charles Donos (De Martrin-Donos). Paris, Vanier, 1897, in-18 de 323 p., 3 fr. 50.

III. Œuvres d'art. — 34. *Le Curé de Favières*, par Georges Ohnet. Paris, Ollendorff, 1897, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 35. *Un Vicaire parisien*, par Paul Junka. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1897, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 36. *Renée Orlis*, par Henri Ardel. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 336 p., 3 fr. 50. — 37. *La*

Conquête du bonheur, par CHAMPOL. Ibid., 1897, in-18 de 405 p., 3 fr. 50. — 38. *Bas-Bleu*, par HENRIETTE BEZANÇON. Ibid., 1897, in-18 de 278 p., 3 fr. 50. — 39. *Ame d'artiste*, par J. VINCENT. Ibid., 1897, in-18 de 350 p., 3 fr. 50. — 40. *Responsable*, par la princesse OLGA CANTACUSÈNE-ALTIERI. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 349 p., 3 fr. 50. — 41. *Les Trois Filles de Pieter Waldorp*, par JEAN BERTHEROY. Paris, A. Colin et Cie, 1897, in-18 de 309 p., 3 fr. 50. — 42. *Les Locataires de Mme Black, concierge*, par Mlle LABILLOIS-GASSIS. Paris, impr. Noblet, 1897, in-16 de 180 p., 2 fr. 50. — 43. *Le Mariage de Gabrielle*, par DANIEL LESUEUR. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 288 p., 3 fr. 50. — 44. *Dans la brume*, par LÉON DE TINSEAU. Ibid., 1897, in-18 de 309 p., 3 fr. 50. — 45. *De toute son âme*, par RENÉ BAZIN. Ibid., 1897, in-18 de 300 p., 3 fr. 50. — 46. *Ramuntcho*, par PIERRE LOTI. Ibid., 1897, in-18 de 351 p., 3 fr. 50.

Jusqu'à nouvel ordre, nous nous en tiendrons au classement adopté et expliqué dans notre dernière revue trimestrielle. Les recueils de Nouvelles et les Romans seront rangés séparément sous ces trois rubriques : les *Anormaux*, les *Œuvres de métier*, les *Œuvres d'art*. Il est convenu aussi que dans cette dernière classe pourront être comprises les œuvres qui ne seront artistiques et littéraires qu'intentionnellement. Il faut honorer l'effort, même malheureux.

I. — RECUEILS. — 1° *Les Anormaux*. — Rappelons que par *Anormaux* il faut entendre les livres où sont méconnues les lois ordinaires de la vie. Je ne dis pas « les lois ordinaires de la vie animale, » mais « les lois de la vie humaine ; » et je n'ajoute pas « les lois ordinaires de l'art, » parce que peut-être on objecterait que l'art n'a pas de lois, mais parce que surtout il est inutile de mêler des considérations esthétiques à une question qui est antérieure et supérieure à l'esthétique. *Prius est esse quam esse tale :* avant d'être un artiste, il faut être un homme. Or les auteurs de ces livres se mettent, volontairement ou non, en dehors de l'humanité, du moins de l'humanité saine. Un médecin n'hésiterait pas à trouver dans leur état mental les symptômes d'une triple hypertrophie : celle du sens artistique : ils sont artistes horriblement, à incommoder les voisins ; celle du sens génésique : ils arrivent à être nymphomanes ; et enfin et surtout celle du sens personnel : ils sont plus vains, plus pontifiants, plus candides dans leur culte du « moi » qu'un sociétaire de la Comédie-Française !

1. — Cela posé, je n'ai aucune peine à reconnaître qu'il y a un vif sentiment de l'art dans les trois recueils que nous envoie la Société du Mercure de France. Le premier conte d'*Aventures* se passe chez « la princesse Gloriane » et a pour héros « le duc de Germanie, » « l'empereur d'Asie, » « le roi d'Athènes, » et « Orphée ; » les trois premiers veulent se faire aimer de Gloriane, qui les méprise ; Gloriane veut se faire aimer d'Orphée, qui la méprise ; elle tue Orphée, qui « chantait toujours un poignard dans le cœur. » Cela doit être un conte symbolique à signification très haute ! Je me fais honneur de n'y point atteindre. Le dernier conte s'appelle le « Septénaire de notre amour ; » le « passé réel apparaît dans des contes irréels » que la nommée Sorella a découverts « dans les

fantastiques figures que dessinent les flammes de la cheminée ; » elle fait part de sa découverte à son ami. Encore du symbolisme ! Il y a aussi « l'Autre péché, » qui est l'histoire d'Adam et d'Ève, retouchée et continuée par « l'intellectualisme contemporain ; » Dieu ordonne cette fois de manger la pomme ; Adam et Ève refusent, croyant entendre la voix du serpent, et cette désobéissance est punie...., etc., etc., etc.

2. — *Les Lauriers sont coupés* comprennent trois parties : les « Hantises, » « Trois Poèmes en prose, » et enfin « les Lauriers sont coupés. » Les « Hantises » sont au nombre de treize. « Seule l'idée est ; le monde où nous vivons est notre ordinaire création ; et parfois nous vivons d'autres idées, d'autres mondes. Sur les spéciales créations de la vie et les hallucinations de l'idée et sur quelques hantises, ces chapitres. » Impossible d'être plus clair ni à la fois plus profond ! Çà et là, quelques histoires ont un caractère moins élevé et sont plus accessibles à des intelligences bourgeoises, notamment « la Terreur de sa fille, » dont il m'est difficile pourtant d'indiquer le sujet. Ces concessions à la faiblesse de notre esprit ne sont malheureusement pas assez fréquentes, et c'est pourquoi le mérite des « Hantises » et même des « Poèmes » m'échappe. Quant aux « Lauriers, » c'est l'histoire des amours d'un jeune homme et d'une actrice, représentée dans un brouillard et comme derrière le rideau. La pudeur n'y gagne rien du reste ; on ne comprend pas, mais on est « scandalisé » tout de même.

3. — Les quatre nouvelles de ce *Quatuor* ne sont pas symboliques ; elles sont même réalistes. « Pieter s'était décidé à se lever. Il se frotte les yeux, assis au bord du lit, bâillant, la langue épaisse ; puis il prit un vase.... » (p. 63). On comprend ! On comprend même trop. L' « anormal » n'est pas nécessairement l'inintelligible.

II. — Les Œuvres de métier. — 4. — *Le Pique-nique de 1897* n'est pas sensiblement différent des précédents volumes publiés chaque année, sous le même titre, par le Comité de la Société des gens de lettres. C'est une œuvre de bonne confraternité ; les vingt-quatre auteurs qui y ont collaboré prouvent qu'ils ont bon cœur ; ils ont prouvé ou ils prouveront ailleurs qu'ils ont du talent. C'est tout ce qu'il y a à dire des vingt-quatre nouvelles de ce volume.

5. — *Les Chroniques du péché* sont d'un homme habile : il sait trouver des titres et allécher certains clients. Quant à satisfaire les curiosités qu'il a excitées, c'est une autre affaire. Cet homme habile est un honnête homme et un écrivain plat ; ses vingt *Chroniques du péché* sont presque aussi ennuyeuses que certaines chroniques de la vertu. Avis aux amateurs de littérature faisandée !

6. — *Chouette ! V'là des artisses !* C'est un monde légèrement faisandé qui est représenté dans cette longue série de nouvelles ; mais l'auteur a de l'esprit et de la gaieté ; il sait observer et sans doute ima-

giner un peu, et il sait écrire. Son livre est sur les confins des œuvres de métier et des œuvres d'art.

III. — Les Œuvres d'art. — 7. — Cette seconde série s'ouvre par un recueil d'un art très moderne et très personnel : *Les Jeunes, ou l'Espoir de la France*. On dirait un album d'instantanés, mais avec une netteté de lignes et un relief que n'ont pas d'ordinaire les épreuves photographiques et qu'on ne trouve que dans les eaux-fortes. Les jeunes gens n'y paraissent pas en beau et le sous-titre est une ironie, mais une ironie qu'il ne faudrait pas prendre trop au sérieux. Car enfin il n'y a pas plus lieu de désespérer des Jeunes que des Anciens. Chaque âge a ses défauts; la jeunesse a les siens, sans doute; mais l'âge mûr a les siens aussi, parmi lesquels celui d'oublier que les défauts des jeunes gens ne sont guère que les défauts de leurs frères aînés, de leurs oncles et même de leurs pères. Le petit jeune de dix-huit à vingt-cinq ans est d'ordinaire l'image de l'ex-jeune de trente-cinq à soixante-cinq ans. Il faut avouer toutefois qu'il en est souvent la charge et la caricature. De même que, chez les enfants, l'accent du pays se marque et s'exagère, de même, chez les jeunes gens, les mœurs du milieu ambiant prennent des proportions et une outrance qu'elles n'ont pas elles-mêmes, mais qui peuvent permettre d'en juger le vrai caractère. La jeunesse ne sait pas atténuer ; il lui suffit d'adopter une mode pour en faire aussitôt ressortir tout le ridicule ou tout l'odieux, selon la nature de cette mode, selon qu'elle touche à nos chapeaux ou à nos sentiments. Et c'est pourquoi sans doute les jeunes de notre temps sont si peu aimables et offrent une si riche matière à mettre en satire. Les petites comédies satiriques dont se compose le livre de M. Lavedan sont acerbes, amères, et cependant elles restent gaies. La plupart des poses et des cabotinages auxquels s'abandonnent, inconsciemment ou non, nos fils et nos neveux, y sont notés d'un trait vif, rapide, parfois cruel. Sous le sourire de l'ironiste, on devine l'indignation de l'honnête homme pour qui reste cher et sacré tout ce que ces petits fantoches s'amusent à mépriser ou à profaner.

8. — Les deux nouvelles de ce volume, *Le Journal de Liliane*, sont pleines de bonnes intentions. Elles sont de tonalité et de couleur très différentes; la première est gris-perle, si on peut dire; la seconde est d'un « noir d'abîme, » si toujours on peut dire. Le *Journal* retrace les menus incidents, insignifiants pour la plupart, mais honnêtes, dont se compose la vie quotidienne de Mlle Liliane. La seconde, *Pour « la Sainte Terre,* » nous montre ce que peut dans une âme de paysan l'amour de la terre, la cupidité « terrienne. » Ici, un père et une mère vont jusqu'à assassiner leur fils pour s'emparer d'une sacoche pleine d'or qu'il rapportait du service militaire. Il est vrai qu'ils ne connaissent l'identité de leur victime qu'après qu'ils l'ont enterrée dans un coin de leur terre.

9. — *La Fédor* contient huit fragments d'inégale valeur et d'inégal

intérêt, mais où se reconnaît encore la maîtrise de l'auteur. Le plus long, qui donne son titre à tout le recueil, est le tableau de la vie et de la mort de l'illustre comédienne Loulou Fédor; — mais c'est un tableau en raccourci, avec l'enterrement au premier plan, le reste placé en perspective et se perdant peu à peu dans les fonds estompés de brouillard et d'oubli. Et l'effet ne laisse pas d'être saisissant. L'ancien amant de la Fédor, aujourd'hui châtelain, marié et père de famille, apprend que la pauvre fille vient de mourir dans une maison de campagne, tout près de la sienne. Il va pour assister aux obsèques; on ne l'y admet pas. Réfugié dans une auberge voisine, d'où il pourra voir passer le triste cortège, il s'y rencontre avec son successeur auprès de la comédienne, un artiste alcoolique, d'une élégance canaille, sentimental comme une romance et cruel comme l'égoïsme et le vice. Le gentleman est obligé de subir les confidences du musicien, ainsi que le détail des misères, de l'avilissement où tomba l'illustre Fédor avant de venir, là, en face de chez lui, vivre ses derniers jours. Après quoi il rentre dans sa maison où il retrouve sa femme et son petit enfant. « Oh ! l'odeur des citronniers après l'averse ! » Oh ! la douce atmosphère du foyer familial après les odeurs de l'absinthe et les parfums rancis des coulisses ! Oh !.... (Ne trouvez-vous pas que certains de nos maîtres abusent des *oh?* que d'oh ! que d'oh ! oh ! que d'oh !).

10. — Des deux recueils de MM. Margueritte, *Poum* et *le Carnaval de Nice*, *Poum* est celui que la réclame a le plus vanté et qui aura le plus de lecteurs. Peut-être les mérite-t-il? mais le sujet m'en semble déplaisant. *Poum*, c'est l'enfant considéré dans toutes ses petites misères physiques et morales, objet des railleries, des persécutions et des basses vengeances des domestiques, s'offrant lui-même aux humiliations et aux souffrances par sa lâcheté, sa gourmandise, sa paresse.... C'est l'« enfant-plastron, » plastron de son entourage, plastron de la littérature. Nous voilà loin du respect et des caresses d'antan. Lorsque l'enfant paraissait,

> Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
> Et sa bouche aux baisers,

les poètes se faisaient aimables, souriants, caressants, paternels. Aujourd'hui, avec *Poum*, les écrivains se font gouailleurs, ironiques, taquins, comme de vieux célibataires grognons, sans tendresse ni indulgence pour les tout petits, ou comme des rhétoriciens, à barbe naissante et cravate voyante, qui sont pleins de mépris pour les « mioches. » L'idée d'entreprendre et de poursuivre laborieusement pendant trois cents pages cette sorte de brimade littéraire n'est pas d'un père (peu importerait d'ailleurs que les auteurs eussent chacun douze enfants; « ma remarque n'en subsisterait pas moins »). Elle est d'un ouvrier de lettres en qui la préoccupation du métier absorbe toutes les autres facultés.

Faire du neuf et du réel, éviter le sentimentalisme et le berquinisme, peindre l'enfant tel qu'il est et ne pas donner une nouvelle édition de « l'enfant Roi, » de « l'enfant Ange, » de « l'enfant Rêve, » de « l'enfant littéraire, » voilà sans doute ce qu'ont voulu les auteurs de *Poum*. Malheureusement la peur de l'élégance banale et poétique les a fait tomber dans la grossièreté; leurs plaisanteries sont lourdes; elles tournent au calembour, et à des calembours presque aussi démodés que les fadeurs berquinesques. « *Poum* ressemblait à tous les autres enfants; il vint au monde en pleurant, il était de tempérament humide.... » « Les premiers voyages d'exploration auxquels il se livra furent assis, alors que soudé à un singulier petit meuble.... » « Poum est triste. Pourquoi lui faut-il embrasser une carrière? Il embrasse sa mère.... il embrasse son petit frère.... mais une carrière? » Ce dernier trait est du *Petit Faust*, comme vous savez, et de tout le monde. Vouloir n'être pas Berquin et devenir Hervé! Chercher l'originalité et trouver — laborieusement — les saillies d'un commis voyageur! Quelle malechance!

Il ne faut pas faire aux enfants
Nulle peine, même légère!

Cela porte malheur! Inutile d'ajouter que ce livre déplaisant est « de la belle ouvrage, » exécutée de main d'ouvrier.

11. — *Le Carnaval de Nice*, des mêmes auteurs, contient deux nouvelles, dont la seconde, *le Pacte*, est un « petit bijou, » très ouvragé aussi, comme tout ce qui sort de l'atelier Margueritte. Le sujet en est très simple. Un écrivain illustre vient de mourir; sa veuve charge un ami de dépouiller ses papiers. Parmi ces papiers se trouvent les lettres d'une femme mariée; l'ami soustrait ces lettres, les cache à la veuve et les rend, sans un mot, à l'auteur, qu'il aime, lui aussi. Un baiser fraternel scelle le pacte de leur silence à tous deux. Encore une fois, c'est fait de rien; mais comme c'est fait! — *Le Carnaval de Nice* est le tableau, un peu long, de la désagrégation d'un nouveau ménage dans l'influence dissolvante du carnaval niçois. Les deux nouveaux mariés arrivent à Nice s'aimant, d'une tendresse d'ailleurs toute physique. Quinze jours après, ils sont divorcés; le mari a été infidèle, la femme s'est vengée par une égale infidélité, et voilà deux vies gâchées.

12. — *Sur les marches du Temple* est d'un art un peu compliqué, je n'ose pas dire un peu prétentieux. C'est « le roman de l'Hellénisme » — une « sorte d'histoire grecque » et huit contes, qui sont des « rêveries chronologiques! » et symboliques! et philosophiques! — Me serais-je trompé de casier, et le volume appartiendrait-il au casier n° 1? Non, car tout le venin est dans la Préface; les récits ont de la simplicité, malgré la science dont ils sont pénétrés. Ils peuvent intéresser ceux qui aiment l'archéologie romanesque et symbolique.

II. Romans. — 1° Les Anormaux. — 13. — Celui-ci nous raconte l'histoire de la Russie dans ses rapports avec la chorégraphie. Les variations de la danse expliquent les variations des mœurs et de la politique dans l'empire des Tsars. La Russie *Sur les Pointes;* vous saisissez l'idée ? Elle est d'un prix que l'auteur ne cherche pas à se dissimuler : « Hors des Mémoires, qu'elle se recroqueville en un précis ou se développe en vingt tomes, qu'elle *sentencie*, s'exalte ou *fantaisie* (les soulignements ne sont pas dans le texte), l'histoire est toujours même vieille, fâcheuse, crachant de ses plumes d'oie bridée mêmes encres épaissies. » Ce que crache la plume de l'auteur, vous le voyez déjà. Elle émet d'autres apophtegmes dont je vous fais grâce ; — emportez seulement celui-ci, pour le méditer à loisir : « La Force n'est point dans le cerveau diffus en matière, mais dans l'esprit ramassé en soi, » et souvenez-vous que toute la philosophie de l'histoire peut se résumer dans ce mot qui résume lui-même le livre de M. P. d'Alheim : « Dis-moi comme tu danses, je te dirai qui tu es ! »

14. — Celui-ci est *la Confession* d'un aliéné, perverti par son oncle, épuisé par la débauche, ruiné par une bande de voleurs qui venaient détrousser sa maison et qu'il invite à dîner, au lieu de les livrer à la police ; il leur confie même tous ses capitaux. Là-dessus, sa famille le fait enfermer dans une maison de santé. — Admirable matière à mettre en prose !

15. — *La Nichina* est une longue, plate, pédante, ennuyeuse obscénité ; toutes les audaces et tout le convenu des contes à la Boccace et à la Voltaire, moins l'esprit et le style. Littérature mer*c*urielle, sans *v*.

16. — Avec *les Chevaux de Diomède* il faut rétablir le *v;* nous sommes dans le grand art, l'art philosophique, symbolique, allégorique et même « elléborique, » si c'est être elléborique que d'avoir besoin d'ellébore. Malheureusement, les personnages de ce roman, Pascase, Diomède, Christine, Mauve, Fanette, ne semblent pas avoir conscience de ce besoin. Ce sont des gens graves, contents d'eux-mêmes, mais très méprisants à l'égard des bourgeois. Sans doute ils professent que dans le même homme « aucun geste n'est supérieur, ni différent...., et toutes les manifestations de l'activité vitale sont équipollentes ! » (p. 8.) Mais d'homme à homme les différences existent, et elles sont telles que seuls les artistes, les esthètes, les métaphysiciens et peut-être les courtisanes ont droit à l'existence. Que se passe-t-il entre eux ? « Des c...., » comme disait l'abbé Taconet de Paul Bourget, et des dissertations philosophiques. Ils font l'Ange et ils font la Bête, — avec des succès qui ne sont pas « équipollents. » Ils sont d'ailleurs insupportables dans l'un comme dans l'autre rôle, — et l'on est furieux contre soi-même d'être resté quelques minutes en si sotte, si prétentieuse et si attristante compagnie.

17. — Pour *la Femme pauvre*, même jugement, avec circonstances

aggravantes : 1° les prétentions en sont plus hautes. Celles de M. Remy de Gourmont sont surtout esthétiques; celles de M. Léon Bloy sont en outre religieuses et sociales. Le premier émet des énigmes, le second rend des oracles, prophétise et anathématise ; tous deux sont pontifes, mais le premier ne pontifie que dans le temple du Goût, le second tend à pontifier dans l'Église catholique, à côté et même au lieu et place du Pape et des évêques, dont il n'est pas content ; 2° la fable qui se dégage de cette collection d'anathèmes, de prophéties, de méditations, d'oraisons jaculatoires, d'oraisons funèbres et d'oraisons lugubres, est incohérente et plate tout ensemble. Une pauvre fille, que sa mère et le compagnon de sa mère voudraient bien vendre, est recueillie par un artiste, qui est un grand homme et un honnête homme, qui la respecte, qui l'élève, qui lui fait des dissertations; elle n'est plus pauvre, elle se sent devenue pure. Mais le grand homme, qui était riche, lui est enlevé par un assassinat. Elle est alors recueillie, élevée, prêchée par un autre grand homme, qui est pauvre, qui l'épouse, qui est très malheureux, qui a des histoires avec ses voisines et qui meurt dans l'incendie de l'Opéra-Comique. « L'auteur n'a jamais promis d'amuser personne. Il a fidèlement tenu sa parole » (p. 141). C'est l'auteur lui-même qui fait cet aveu, dépourvu d'ailleurs de sincérité. Parce qu'il se sent impuissant à intéresser et « amuser personne, » il appelle « punaises sentimentales » (ibid.) les lecteurs qui veulent être intéressés. Mais s'il dédaigne de donner de l'agrément, il ne refuserait pas de recevoir l'admiration. « Comme elle m'écoutait! » dit un de ses truchements, que l'attention admirative de « la femme pauvre » exalte jusqu'au lyrisme. « Elle est délicieuse! comme elle m'écoutait ! Il y a donc encore des âmes sur la terre ! » (p. 121.) Hélas ! je n'ai pas écouté, je n'ai pas d'âme ; je ne suis pas délicieux ; je suis peut-être une « punaise sentimentale ; » mais je me résigne à mon sort. L'auteur pourrait voir « flotter dans mes yeux l'escadre vaincue des résignations » (p. 25).

II. — Les Œuvres de métier. — 18. — Et d'abord les œuvres industrielles. *Le Cri de la chair*, par « Un prêtre, » est une simple spéculation, d'une ignominie sans mélange. Elle a d'ailleurs été recommandée par M. J. de Bonnefon, c'est tout dire. Ce n'est pas qu'en se faisant le patron de cette « affaire, » ce « gentilhomme » n'ait essayé de sauvegarder sa dignité, de baisser les yeux, de parler de morale offensée et de pudeur blessée ; la réclame n'en était que meilleure. Je doute que le profit en ait été sérieux. Le livre dégage une odeur boutiquière qui, dès les premières pages, devient suffocante. Un monsieur, qui se dit prêtre, confesse ses péchés, depuis l'enfance jusqu'à sa vingt-cinquième ou trentième année. Il s'humilie des premiers, il se glorifie des derniers. Il a manqué au devoir, donc le devoir n'existe pas. C'est ce qu'il prétend prouver par cette ignoble autobiographie, odieusement longue, sans in-

térêt, sans style, et presque sans orthographe. Cela se donne pour une thèse; ce n'est qu'une ordure, à jeter « au cabinet » avec des pincettes qu'on aura soin de désinfecter.

19. — *Coups de désir*, par M. P. Mattheix, est d'une littérature moins canaille, mais d'une morale « équipollente, » comme dit l'esthète cité plus haut. On y voit comment un journaliste est devenu député, tout en satisfaisant ses appétits sensuels avec une actrice, une pharmacienne, une femme de banquier, et quelques autres. L'œuvre ne manifeste aucun sentiment élevé, pas même en matière d'art; elle est écrite en style de reporter; la précédente l'est en style de goujat.

20. — On devine dans quel style est écrite *Pauline Fossin*, par M. E. Daudet. J'ai eu plusieurs fois le chagrin de le dire; on voudra bien m'épargner celui de le répéter encore une fois. C'est déjà assez d'avoir été obligé d'apprendre, et d'être obligé de vous informer que Pauline est la fille d'un misérable maître-chanteur, lequel, en possession de lettres compromettantes d'un ancien ami, menace de les publier, à moins qu'on ne les lui achète. Empêché, et par Pauline elle-même, de vendre ces lettres, il veut vendre Pauline, et au même client. Celui-ci refuse de prendre livraison, mais finit par épouser la noble enfant, après avoir fait déporter le père dans un emploi quelconque, aux colonies.

21. — M. Georges Beaume a reçu ici assez d'éloges pour qu'il nous donne, en échange, le droit d'être un peu exigeant. Or, dans *la Rue Saint-Jean et le Moulin* il n'y a pas de quoi satisfaire même les plus bénignes exigences. La fable n'est ni claire ni intéressante; elle est noyée dans une infinité de détails, mal choisis, sans portée, sans signification comme « détails de mœurs, » sans « valeur éthique ni esthétique, » comme on dirait chez les professionnels. La scène se passe toujours dans l'Hérault, à Pézenas et à Clermont; un cordonnier et un meunier en sont les personnages principaux. Le cordonnier est un brave homme; le meunier un incapable et un viveur qui finit par être une dupe. Leurs aventures ne sont qu'un prétexte à tableaux de mœurs, lesquels eux-mêmes ne sont qu'à l'état d' « intentions. » Des intentions et des prétextes, c'est insuffisant. On pouvait attendre plus de l'évidente sincérité et des efforts de l'auteur.

22. — Un ministre de l'intérieur, plein de génie, mais plein de vices, finit par se suicider, avec son secrétaire, après avoir eu toutes sortes de maîtresses et avoir violé la fille de sa femme. C'est là le fond de *Vendeuses d'amour*, œuvre d'un homme qui a la plume exercée et les « tuyaux » du journaliste, qui sait son métier et reproduit, pêle-mêle, commérages et renseignements sur les dessous de la politique contemporaine.

23. — *La Vocation de Soledad* se réclame du patronage de

Mgr d'Hulst, tant pour « la pensée » que pour « l'exécution. » Sur ce dernier point, on ne me refusera pas le droit de garder des doutes, et sur le premier, aussi. L'idée de discuter dans un roman, et de faire juger par des lecteurs de roman les questions les plus délicates de la théologie catholique et de la « Direction ecclésiastique, » ne peut pas avoir facilement l'approbation d'un esprit sérieux. Quant à la manière dont ces questions sont présentées et discutées dans *Soledad*, il n'y a qu'à dire qu'elle est à la fois pleine de bonne volonté et d'inexpérience. Ce n'est pas qu'il n'y ait des intentions d'habileté, entre autres celle de faire une créole de la jeune fille que son exaltation mystique trompera sur sa vocation. Mais alors ? Le cas de *Soledad* devient exceptionnel et n'intéresse guère les Européennes. Sachez donc que cette créole, — victime de son tempérament outre-océanien, de la légèreté de sa mère, qui est une perruche, des excitations de sa nourrice, qui est une hystérique, et des conseils de son directeur, qui est un sot, béat et solennel, — renonce à un fiancé qu'elle aime et qui l'aime, prend l'habit religieux, mais le quitte au bout de quelques mois, pour revenir à son fiancé, lequel n'était pas loin de se laisser consoler par une délicieuse amie de la pauvre égarée. Conclusion : il est facile de se tromper sur sa vocation. « Je le savais, Ascanio ! »

24. — *Le Drame de Rochegrise* est la suite du *Collier de cheveux*, que nous avons eu le plaisir d'analyser ici. On y retrouve les mêmes personnages que dans le premier roman et on y découvre la clef de tous les mystères qui avaient excité notre curiosité et découragé notre sagacité. C'est très habilement fait et très intéressant : du Ponson du Terrail supérieur, si tant est qu'il y ait des degrés dans le Ponson.

25. — *L'Amour d'aimer* est un titre « suggestif » et qui semble annoncer de la psychologie ou peut-être de la physiologie. Rassurez-vous ! *L'Amour d'aimer* est un mélodrame. Un vaurien, d'ailleurs gentilhomme de naissance, épouse une jeune fille qui à tous les dons de la « nature » joint les dons de « la grâce, » qui aime les hommes pour l'amour de Dieu, et qui est un ange de dévouement et de charité. Son Barbe-Bleue de mari la tue le soir même du mariage et met à sa place une servante. Le pays tout entier est dupe de la substitution et ne soupçonne rien du crime. Mais la servante est névropathe et bavarde. Elle trahit le secret de la tragédie. Un commissaire de police, averti par les dénonciations anonymes de domestiques renvoyés, se présente chez l'assassin ; et qu'y trouve-t-il ? La femme légitime en personne que son tuteur avait ressuscitée et cachée pendant quelques années, et qui revient juste à point pour sauver son mari de l'échafaud, lui pardonner et pratiquer « l'amour d'aimer » au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il !

26. — Des dissertations, pas trop longues mais fréquentes, des para-

doxes, dont quelques-uns seulement ne sont pas pris au sérieux par l'auteur, des études d'âme, des études littéraires, des études de nature et des paysages, vous trouverez tout cela dans *les Baisers restent*, avec quelques fautes de français (« l'on est riche de tout *ce qu'on* manque, » p. 149), lesquelles fautes ne sont pas toutes des fautes d'impression ; mais d'action, point. Le nommé Léonce distingue la nommée Luce ; il décide qu'il se fera aimer d'elle ; il y parvient, par des conversations qui auraient tout aussi bien pu le faire prendre en grippe ; l'amour qu'il a voulu inspirer, il le ressent. Et quand Luce, reprise par son mari et par le devoir, cesse d'aller chez Léonce, celui-ci se console en pensant au passé.

27. — *Cow-Boy* nous raconte, dans une forme fiévreuse comme la vie des « hommes de la prairie, » entrecoupée d'expressions anglaises, comme doit l'être, au bout de quelque temps, le langage des émigrants français eux-mêmes, les exploits des éleveurs de chevaux et des chercheurs de mines d'or, dans un coin de l'ouest américain. D'honnêtes gens, héros d'audace et d'activité, luttent, loin de la protection et des règles ordinaires des codes, contre des périls et des difficultés de tous ordres, dont les pires viennent de l'audace et de l'activité des malfaiteurs qui travaillent et luttent avec eux et contre eux. Peu de discours ; beaucoup de coups de revolver, dont quelques-uns atteignent qui les mérite. A la fin du volume, les honnêtes gens ont la joie d'exécuter, sans forme de procès, mais non sans avoir offert au condamné l'assistance du prêtre, le « général » Johnson, voleur et assassin des plus distingués.

28. — *Mieux que l'amour* se passe parmi le monde le plus aristocratique, entre des descendants de rois, des marquis, des comtes, des princes, qui parlent d'ailleurs un français d'épicier : « Elle me fera arranger son salon, des abat-jour de papier plissé. Personne ne s'entend comme elle à utiliser ceux qui veulent bien l'être » (p. 92). « On m'a toujours dit que l'influence de ce vieil ami-là m'était salutaire : *c'est un objectif* qui ne *concorde* pas en général avec les choses que j'aime » (p. 70). « La Providence aidera ma bonne volonté de faire de ces enfants des êtres *superlativement* honnêtes. » Il l'est aussi superlativement honnête, ce *Mieux que l'amour;* mais il n'est pas intéressant. Une fille du plus grand monde épouse un capitaine du plus grand nom ; elle n'est pas heureuse ; son mari la trahit pour des dames « superlativement » aristocratiques, il commet d'autres indélicatesses, pour lesquelles la morale mondaine a moins d'indulgence. Il va être déshonoré, si sa femme ne le sauve pas. Elle le sauve ; mais sa magnanimité reste inutile en partie. Son mari est tué, assassiné à peu près, par un vengeur de la morale, superlativement peu scrupuleux. Sa femme, qui nous raconte elle-même son histoire, reste veuve avec des enfants, auxquels elle enseignera le français, quand elle l'aura appris.

29. — *Jean Seguin* était un bon garçon qui aima d'abord une cuisinière, laquelle le trompa avec un sergent; qui aima ensuite une fille-mère, laquelle mourut, écrasée par une charrette, au moment où il allait l'épouser. Pauvre Jean Seguin! Sa lamentable destinée attendrit son historien, qui essaie de communiquer son attendrissement dans un style attendri, lui aussi, et tout mouillé de pleurs. Et tout cela ne laisse pas d'avoir quelque mérite et de promettre mieux, pour une autre fois.

30. — *Adoptée* par une marraine riche et un parrain condescendant, Sabine, fille de parents pauvres, devient une enfant insupportable de vanité. Mais ayant perdu ses protecteurs, elle devient très malheureuse, sans cesser d'être vaniteuse. Ses fautes et ses malheurs sont racontés en deux parties symétriques et d'après des procédés identiques, qui sentent l'artifice. Une chute de bicyclette, qui défigure Sabine, lui épargne des chutes plus graves et la rend alors raisonnable. Morale en action et à double compartiment.

31. — *Abandonnées* est un roman-feuilleton aussi intéressant que tous ceux dont M. P. Sales a la spécialité. Il y est question d'une fille adultérine, d'une fausse mère de cette fille, laquelle fausse mère a pris cette enfant à sa charge pour sauver l'honneur de la vraie mère dont elle est la sœur. Ce que deviennent ces deux pauvres créatures abandonnées dans Paris, sans ressources, pauvres, mais honnêtes, et comment le mensonge de la fausse mère est découvert par le mari de la vraie mère, et comment enfin le vrai père est tué par ledit mari, et à la suite de quelles aventures la fille de l'homme adultère épouse le fils de la femme de son père, c'est ce que l'auteur explique avec sa clarté ordinaire, son art de raconter et son habileté à exciter et à satisfaire la curiosité de ses lectrices, les plus affamées d'émotions et les plus gobeuses d'extraordinaire.

32. — *Vainqueurs et vaincus du métier militaire* nous dévoilent les dessous douloureux ou ridicules de la vie de nos officiers. Pourquoi les uns parviennent-ils, tandis que d'autres s'attardent dans les grades inférieurs? Qui fait les vainqueurs et les vaincus dans cette lutte, si honorable d'ailleurs et qui oblige à toute sorte d'efforts, pour l'avancement, pour les décorations, pour les emplois brillants? C'est parfois le mérite, c'est parfois le hasard, c'est parfois le carnet de la générale ou de la colonelle. Mais n'importe! Vaincus ou vainqueurs dans ces batailles civiles prendront tous une égale part à la revanche dont l'espérance remplit leur cœur! C'est sur cette assurance que se termine cette œuvre potinière et chauvine.

33. — *Le Ladies' Club* est une fantaisie laborieuse et un peu longue qui nous représente un cercle de femmes dans quelques années d'ici. C'est un composé de faits divers, rédigés en style congru aux faits divers sur l'ouverture, les fêtes et les intrigues de ce nouveau club. Un petit

roman scandaleux se développe à travers cette multitude d'informations et d'interviews. Une des dames du comité s'éprend d'un journaliste et se bat pour lui avec une autre dame. Elle est blessée; le journaliste s'installe à son chevet, d'où il chasse le mari, en le menaçant du revolver. « Et le mari indigne recule devant l'amant chaste et vengeur. » Et c'est à quoi aboutit l'émancipation des femmes en l'an 1900 et quelques années. Les hommes deviennent pires et les femmes prennent les vices et les ridicules des hommes, sans rien perdre de ceux qui leur sont propres à elles. La « moralité » de cette fable pourrait être un peu plus et un peu mieux marquée.

III. — Œuvres d'art. — 34. — Commençons par une œuvre de M. Ohnet ! Ne vous récriez pas! M. Armand Silvestre y a trouvé de l'art, des traces d'art. *Le Curé de Favières* met en scène un prêtre, martyr du secret professionnel. Il était entré dans le sacerdoce pour se consoler de n'avoir pas pu épouser la femme qu'il aimait. Cette femme, il la retrouve, mariée au maire de la commune dont il est curé, mais déchue. Elle a un amant, lequel tue le mari. Ce meurtre, le curé en connaît tous les détails; mais il ne peut rien en révéler, même le jour où c'est lui qui est accusé d'en être l'auteur. Il est près d'en supporter la peine, lorsque enfin, poussé par le remords, le vrai coupable parle. Ce drame, conçu dans un esprit de sympathie, d'ailleurs banale, pour le clergé et exécuté d'après des formules un peu sommaires et faciles, est très intéressant et très dramatique. Il ne serait pas même « inesthétique » au témoignage d'esthètes jurés. M. Ohnet va-t-il se réconcilier avec « la littérature » et ses représentants officiels ?

35. — *Un Vicaire parisien* est moins mélodramatique que *le Curé de Favières;* mais il est peut-être plus tragique, s'il n'y a rien de plus capable d'exciter « la terreur et la pitié » que la déchéance d'un prêtre. Celui-ci, par l'esprit de sa vocation, devient d'abord « un homme du monde, » et finit par être un renégat se présentant devant le maire de son arrondissement pour se marier, mais là, excitant le dégoût de tous, à ce point que sa complice elle-même le refuse net. *Quomodo cecidit?* Les causes et les préparations de la chute sont indiquées avec assez de pénétration : la vanité, une vanité de parvenu et d'orateur cabotin, l'habitude de céder aux impulsions de la sensibilité, la faiblesse d'une volonté inexercée. Cette psychologie du malheureux est établie avec soin et gravité, et dans un style qui serait meilleur, s'il n'était pas si appliqué. Et je louerais volontiers cette étude d'un cas individuel, si j'étais bien sûr que, dans la pensée de l'auteur, elle n'a qu'une valeur « particulière, » et s'il n'y avait pas lieu de craindre surtout que certains lecteurs n'en prissent occasion de conclure « du particulier au général. »

36. — Voici trois ou quatre œuvres de bonne volonté, qui veulent être littéraires et qui, de plus, veulent être morales. Dans *Renée Orlis*, nous

retrouvons l'aimable talent et, malheureusement aussi, les procédés qui caractérisent les œuvres de M. H. Ardel. Jeune fille parfaite opposée à une jeune fille frivole; un jeune homme engagé à celle-ci et préférant celle-là; nous connaissons déjà ces personnages et leur histoire; mais c'est le cas de dire que les anciennes connaissances sont toujours agréables. Renée Orlis quitte une tante riche et tyrannique, chez qui elle était élevée, pour aller soigner son père malade. Elle rencontre un jeune homme fiancé à une jeune Anglaise, laquelle ne peut pas soutenir la comparaison avec la pure, la noble, la grave, l'aimable, l'angélique Française. Conclusion : rupture avec l'Anglaise, mariage avec Renée.

37. — Qui marche et qui arrive à *la Conquête du bonheur?* C'est Catherine et c'est Roland! Et quel chemin les y mène? Le mariage et la vertu. Roland avait d'abord fait fausse route, ou plutôt il avait eu à supporter un accident de voiture sur la bonne route. Sa première femme ne lui avait pas apporté le bonheur, d'abord parce qu'elle était morte trop tôt, et ensuite parce qu'elle avait apporté avec elle sa mère, une personne « forte en gueule, » comme disait Molière, et son père, un homme sans distinction. Sa seconde femme, qui aurait été la première et l'unique, s'il eût été plus tôt docile aux conseils de sa famille, doit lutter contre le souvenir de la morte, contre la mélancolie, l'indifférence et parfois les injustices d'un veuf remarié presque malgré lui. Grâce à son dévouement, à sa patience, à son courage, Catherine triomphe dans cette tâche exceptionnellement ingrate; elle conquiert le bonheur dont elle est si digne, et elle le partage avec son époux, qui l'avait si longtemps attendu!

38. — *Bas-Bleu* est l'histoire de deux bas-bleus — les deux font la paire. Toutes les deux sont d'ailleurs d'honnêtes femmes, malgré l'occasion. L'une était mariée à Pierre, qui ne la comprenait pas, et elle aurait pu épouser Paul, qui l'eût si bien comprise! Mais voici que l'institutrice de ses enfants, l'autre bas-bleu, trouve aussi que ledit Paul (je ne sais plus s'il s'appelle Paul) serait une intelligence adéquate à la sienne. De là, lutte silencieuse, mais violente, entre les deux femmes, qui se termine par la séparation d'abord, par la réparation ensuite. Le bas-bleu marié demande pardon au bas-bleu à marier, qui épouse et qui est heureuse. Que fait le mari dans tout cela? Rien. Et de cette nullité c'est peut-être sa femme qui est responsable. L'auteur a dû voir qu'un mari de Bas-Bleu n'a rien à faire qu'à se résigner. Mais il aurait pu donner un peu plus d'importance à la « psychologie » du Bas-Bleu.

39. — *Ame d'artiste* est d'une tonalité analogue à celle du précédent volume, mais avec des touches plus fermes et un dessin plus net. Le bas-bleu, c'est ici l'homme, pas la femme. Un professeur-poète, à l'âme féminine, épouse une institutrice à l'âme toute virile. Ils apportent en mariage beaucoup d'amour et peu d'argent. Leurs économies épuisées, l'homme cherche à tirer parti de ses œuvres toutes inédites, naturelle-

ment, et entre autres d'un poème qu'il sent promis à la gloire. Grâce à l'intervention de sa femme, qui a de l'activité, du courage, de la patience, le poème trouve un éditeur et des patrons chaleureux. Le succès arrive et la fortune, mais, hélas! arrive aussi la trahison. Parmi les relations que lui procure sa notoriété, l'auteur rencontre une jeune veuve dont il fait sa maîtresse. Sa femme ne lui pardonne pas; elle l'aimait malheureux, elle le méprise infidèle. Elle réclame le divorce, et se retire dans une fière solitude. Ah! les femmes viriles! Elles manquent parfois de mesure! c'est du moins ce que pensent les hommes qui les voudraient indulgentes à leurs fautes comme elles ont été secourables à leur faiblesse.

40. — *Responsable* est à la fois une œuvre romanesque et une thèse sur le pouvoir de la volonté personnelle. Viviane est l'héritière d'une grosse fortune, mais elle craint de l'être aussi de tares ancestrales très graves. Elle travaille à détruire en elle tous les germes de cette hérédité physique et morale, et elle y réussit. Son père avait été un prodigue et un libertin; elle administre ses biens avec une sagesse toujours vigilante, tout en en distribuant aux pauvres une large part, avec la générosité d'une vraie chrétienne. Sa mère était morphinomane; elle n'est tentée de morphine qu'une fois, mais elle triomphe de la tentation au point de s'en libérer pour jamais. Son frère était poitrinaire; elle s'impose des exercices, une vie saine et fortifiante, qui donnent à sa santé une solidité à toute épreuve. Et c'est quand elle est bien convaincue qu'elle a échappé à l'hérédité, qu'elle se permet le droit qu'elle s'était d'abord refusé, d'épouser celui qu'elle aime. Elle l'avait, en effet, éloigné d'elle, pour attendre les événements; et lui, très affligé, avait eu recours à des consolations ignominieuses. Elle les lui pardonne, s'en croyant responsable! Belle âme! Belle œuvre!

41. — De même *les Trois Filles de Pieter Waldorp*, sauf le romanesque en moins. Nous avons ici un tableau d'un réalisme intime et très honnête, d'où l'héroïsme n'est pas exclu, mais garde un caractère plus modeste et, si j'ose dire, plus bourgeois. Le chef de la maison Waldorp meurt subitement, laissant trois filles orphelines. L'aînée se substitue à lui, et prend en main la direction de l'usine et de la famille. Cette main ferme, quoique frêle, tient vigoureusement le gouvernail et, malgré vents et marées, sauve l'équipage, à l'exception cependant de la sœur cadette, qu'elle n'a pu sauver d'un sot mariage. Mais pour en arriver à ce résultat, elle a dû se sacrifier sans merci et sans trêve. Après avoir renoncé à une première union, que son père avait préparée, elle renonce à l'amour d'un noble cœur qu'elle avait conquis par ses vertus. Elle fait plus. Le bien qu'elle refuse pour elle, elle le donne à sa troisième sœur, et c'est ainsi que l'aînée des trois orphelines fut la mère de ses sœurs. Livre à mettre entre toutes les mains.

42. — Une noble existence de femme et un très chaste et très pur roman d'amour regardé à travers une âme vile et basse, tel est le petit livre de Mlle Labillois-Gassy intitulé : *Les Locataires de Madame Black, concierge.* Ladite Mme Black, l'ancienne maîtresse de M. Black, a tous les défauts, toutes les mesquineries, toutes les ruses et tous les vices qu'il est convenu de prêter à une certaine catégorie de concierges, ceux qui ne veulent pas être appelés portiers (car c'est peut-être à ce signe, ne le dites pas, qu'on peut distinguer le bon du mauvais concierge). Elle a une jeune locataire très digne, très discrète, qui ne lui adresse la parole que pour s'acquitter de ses devoirs de politesse, mais qui jamais ne lui a fait des confidences. Blessée de cette discrétion, offensante en vérité de la part d'une personne qui loge au sixième étage, Mme Black se met à l'espionner, pour son propre compte d'abord, et ensuite pour celui de la locataire d'un étage inférieur, personne, par conséquent, d'un ordre supérieur, quoiqu'elle soit une entretenue. Elle découvre que ceci, que cela, et patati, et patata ; elle est près de déshonorer la noble enfant, et avec elle d'autres personnes également respectables, lorsque, malgré son trousseau de doubles clefs, son art de décacheter les lettres et de suppléer par l'imagination à ce qu'elle n'y comprend pas ou n'y découvre pas, elle est réduite à l'impuissance, pardonnée, assistée et consolée par celle qui avait failli être sa victime et qui est une admirable héroïne de désintéressement, de bonté, de courage et de bon sens. J'ai infiniment goûté cette bluette, d'une ingéniosité et d'un artifice non vulgaires.

43. — Mme Daniel Lesueur doit un nouveau succès à l'idéalisme romanesque, dont les romanciers avaient pris l'habitude de faire fi. *Le Mariage de Gabrielle* aura autant de lecteurs et les charmera autant que *l'Invincible Charme.* Sur les conseils d'une tante ambitieuse, un noble ruiné demande la main de Gabrielle, l'héritière de riches bourgeois. Il n'aime pas ; il veut seulement « redorer le blason. » Comme Gabrielle est intelligente, elle refuse de se prêter à cette opération. Mais comme elle est très belle et très aimable, elle inspire au jeune homme l'amour qu'il se contentait de simuler, et, du coup, transforme en héros ce froid spéculateur. Celui-ci, pour échapper à l'accusation et à la honte de n'être qu'un coureur de dot, se met à travailler ; il renonce à son titre de comte, qui le gênerait, et se fait « peuple, » se fait ouvrier, se fait émigrant. Il va en Amérique. La fortune étant parfois complice du mérite, il en revient chargé de dollars, il épouse Gabrielle et son premier-né est fait marquis par la noble tante qui avait failli se fâcher : un comte travailler de ses mains ! Quelle horreur ! Peut-être un peu conventionnelle, cette tante, et encore ! J'ai connu des oncles qui avaient, eux aussi, des préjugés contre le travail, et ils étaient fils de maquignons !

44. — Il est bien entendu que l'auteur de *Dans la brume* ne veut pas « composer » ses œuvres avec logique et unité, mais qu'il est toujours ai-

mable, spirituel, élégant (précieux même, çà et là) et intéressant. L'héroïne de son dernier roman a une âme un peu compliquée. Elle semble être toute énergie, et volonté, et droiture, et pureté. Elle travaille pour nourrir sa mère, elle fait des romans pessimistes, que la protection d'un jeune ami et d'une vieille dame fait couronner par l'Académie. Quant à aimer son jeune ami, elle n'en a pas le temps, elle n'y songe pas. Forcée pourtant d'y songer par les circonstances (la vieille dame marieuse, les amis jaloux du jeune ami, les rivales jalouses du prix académique), elle ne parvient pas à discerner bien nettement l'état de son âme. L'amour y est caché, quoique présent, tel le soleil dans la brume ; survient un coup de vent, un orage, un accès de jalousie provoqué par l'arrivée d'une cousine millionnaire, et voilà l'amour qui se montre, qui rayonne, qui brûle et qui allume les flambeaux de l'hymen. Le jeune ami est payé de toutes ses peines. C'est la cousine qui n'est pas contente ! Elle s'était mise à aimer, elle aussi, et avec tant de modestie, de générosité, de pudeur, que, ma foi ! son amour émeut et attendrit plus que celui de la raide et compliquée *authoress*. Mais c'est nous qui sommes attendris, pas le jeune ami ! Et c'est pourquoi la millionnaire repart pour Chicago d'où elle était venue, résignée au bonheur d'autrui et y collaborant même par le don de la moitié de sa fortune. *All right !*

45. — Nous voici en face de l'œuvre la plus sérieuse, la plus touchante et peut-être la plus belle de l'année. Et si je me hâte d'accumuler d'avance les éloges sur *De toute son âme,* c'est que je suis sûr de n'en pouvoir pas faire sentir, dans l'analyse qui va suivre, tout le mérite et tout le charme. Il n'est pas « analysable, » en effet. Il se dégage de tous les détails et ne tient spécialement à aucun; il échapperait au compte rendu le plus serré comme un parfum échappe aux plus fines mailles d'un filet. La fable en est d'ailleurs très brève, elle est distribuée et un peu éparpillée dans une multitude d'épisodes. Elle peut tenir en deux mots : Une jeune modiste, Henriette, soutien de son vieil oncle, renonce à l'amour d'un brave pêcheur de Nantes et à l'amitié de toutes ses compagnes, pour se consacrer au soin des pauvres, au milieu desquels elle a vécu et auxquels elle a donné « toute son âme ; » elle se fait religieuse. Voilà le thème. Mais chaque détail en est développé, avec une puissance qui se dissimule sous la plus aimable facilité. Pas d'efforts apparents, quelques touches légères et délicates qui semblent des indications et des ébauches, mais qui vous laissent dans l'esprit un tableau achevé, d'un relief et d'une intensité de vie admirables. A citer : le tableau de l'atelier de modes, avec la silhouette de chaque ouvrière et de l'imposante patronne ; l'usine où travaillent l'oncle de l'héroïne et son frère ; les bords de la Seine, où habite le brave pêcheur ; les faubourgs de Nantes, avec son grouillement de misères et de vices ; le conseil de guerre, devant lequel comparaît, dès les premiers mois de son service militaire, le

frère d'Henriette ; la chambre d'hôpital où meurt une compagne d'atelier, qu'Henriette n'a pas pu sauver du vice ; la maison d'habitation de l'usinier, avec son grand escalier clair qui trouble l'âme et charme les yeux de la pauvre ouvrière appelée à le monter, etc., etc. Cette œuvre d'un artiste puissant et délicat est aussi l'œuvre d'un penseur élevé et sûr. Les tableaux, si vivants qu'ils soient, n'y sont que l'illustration de l'idée ; et les idées de l'auteur sur les rapports des ouvriers et des patrons, sur la souffrance humaine, la pauvreté et l'aumône, sur toutes les questions qui alimentent à cette heure tant d'articles de journal, tant de conversations de salon, tant de discours et de sermons, ne sont pas celles d'un improvisateur ou d'un rhéteur. Elles révèlent le savant, le philosophe, le jurisconsulte qu'est le professeur de procédure criminelle à la Faculté catholique d'Angers, quand il n'est pas le délicieux écrivain des *Débats* et de la *Revue des Deux Mondes*.

46. — *Ramuntcho* pourrait être appelé une idylle élégiaque à dénouement mélodramatique, si toutes ces dénominations classiques et convenues pouvaient s'appliquer à une œuvre aussi profondément originale, aussi audacieusement contraire à toutes les conventions et, parfois, à toutes les vraisemblances. Deux jeunes Basques s'aimaient d'amour tendre et pur; Elle s'appelait Gracieuse; Lui s'appelait Raymond, Ramuntcho. Ils s'étaient promis l'un à l'autre, et le mariage devait avoir lieu après le service militaire de Raymond. Mais quand le jeune homme revint de l'armée, il ne retrouva plus Gracieuse : elle était allée au couvent, poussée par la haine de sa mère contre Ramuntcho, et elle avait déjà prononcé ses vœux ! Désespéré, le malheureux conçoit le projet d'enlever sa fiancée. Il pénètre dans le couvent où elle se cache, accompagné du frère même de la jeune fille; mais désarmé par la candeur des religieuses, par la tranquille et fraternelle indifférence de Gracieuse, il se retire, seul, et part pour l'Amérique, où l'attirait depuis longtemps le mystérieux appel « des au delà ! » Voilà l'idylle, avec son dénouement à mélodrame tronqué. L'élégie est dans l'âme de Ramuntcho et dans toutes les choses qui l'entourent. Elles pleurent ces choses (n'hésitons pas à citer l'inévitable *sunt lacrymae rerum*) comme pleure cette âme, et ces larmes viennent d'un sentiment profond, dont rien ne peut les distraire, du sentiment de la mort. Montagnes, forêts, golfes, hommes, femmes, animaux, tout est imprégné de tristesse, enveloppé de deuil : un long gémissement s'exhale de tout ce qui vit : les pierres elles-mêmes gémissent. Eh bien ! c'est ici qu'est l'invraisemblance et même la contre-vérité. Si les Basques sont graves, ils ne sont pas pessimistes, même quand il leur arrive, comme à Ramuntcho, d'avoir eu pour père un homme du Nord, qui a oublié de les reconnaître à la mairie. Encore moins sont-ils capables, même s'ils sont d'émérites joueurs de pelote, de se livrer de grand matin aux méditations schopenhauerdisantes dont la

conclusion est que les églises sont vides, que le ciel est vide, qu'il n'y a pas de Dieu, que la vie est un jeu cruel de la Nature où nous, ses victimes, nous n'avons qu'une chose à faire, celle que ferait l'agneau à l'abattoir, s'il était doué d'intelligence, juger notre bourreau et le mépriser. Non ! tout cela n'est pas basque ; et si M. Pierre Loti l'a vu dans les âmes et les paysages des bords de la Bidassoa, c'est qu'il est encore plus poète qu'observateur, qu'il teint les choses des couleurs de son imagination et que pour lui le monde extérieur n'est « qu'un état d'âme. » Le jeune Ramuntcho, c'est Loti lui-même, qui a dépouillé son habit d'académicien et d'homme du monde, coiffé le béret basque, joué au contrebandier et fait des parties enragées de pelote, mais qui n'a pas pu changer son âme, et qui est resté, sous ce déguisement, l'esprit sceptique et endolori que nous connaissons. Et c'est pourquoi enfin ce qu'il y a de plus intéressant dans *Ramuntcho*, ce n'est pas l'idylle, si touchante, ce ne sont pas les personnages, si vivants (du moins quand ils ne font pas du pessimisme), ce ne sont pas les paysages, évoqués avec une puissance telle qu'on en a presque la sensation dans les yeux, c'est l'âme même de l'auteur répandue dans tous les détails et se livrant à nous avec la candeur des poètes subjectifs et personnels, une candeur lyrique et littéraire, qui n'a rien à voir, comme l'on sait, avec la vraie candeur.

CH. ARNAUD.

JURISPRUDENCE

DROIT CIVIL. — 1. *Code civil allemand et loi d'introduction promulgués le 18 août 1896*, traduits et annotés par O. DE MEULENAERE. Paris, Marescq, 1897, gr. in-8 de XIII-792 p., 12 fr. 50. — 2. *Traité des privilèges et hypothèques*, par L. GUILLOUARD, tome II. Paris, Pedone, 1897, in-8 de 542 p., 8 fr. — 3. *Traité théorique et pratique de code civil*, par THÉOPHILE HUC, tome X. Paris, Pichon, 1897, in-8 de 657 p., 9 fr. — 4. *Supplément aux Principes de droit civil français de François Laurent*, par RAYMOND JANSSENS, JEAN SERVAIS et PAUL LECLERCQ, t. Ier, 2e livr. Bruxelles, Bruylant ; Paris, Marescq, 1897, in-8 de 312 p., 3 fr. — 5. *La Cautio judicatum solvi. Les Étrangers devant la justice en droit international privé*, par GEORGES A. MANDY. Paris, Marescq, 1897, in-8 de 180 p., 4 fr. — 6. *Des Formalités du mariage simplifiées par la loi du 20 juin 1896*, par M. LOUBAT. Ibid., 1897, in-8 de 207 p., 5 fr. — 7. *De la Responsabilité du fait des choses inanimées*, par LOUIS JOSSERAND. Paris, Rousseau, 1897, in-8 de 131 p., 2 fr. — 8. *Traité théorique et pratique du contrat d'assurance sur la vie*, par J. LEFORT, t. III. Paris, Fontemoing, 1897, gr. in-8 de 307 p., 12 fr. 50.

DROIT PÉNAL. — 9. *Les Erreurs judiciaires et leurs causes*, par MAURICE LAILLER et HENRI VONOVEN. Paris, Pedone, 1897, in-8 de XII-586 p., 7 fr. 50. — 10. *Éléments de droit pénal et d'instruction criminelle*, par J. MARIE. Paris, Giard et Brière, 1896, in-12 de VII-486 p., 6 fr. — 11. *Notas sueltas sobre la pena de muerte*, por Q. NEWMAN, con un apendice de E.-H. Bradley. Santiago de Chile, Barzelona, 1896, in-12 de XII-228 p. — 12. *La Pena de muerte y el derecho de indulto*, por el P. JERONIMO MONTES. Madrid, Aguado, 1897, gr. in-8 de 254 p. — 13. *L'Assistance hospitalière et le Secret professionnel*, rapports présentés à la Société internationale pour l'étude des questions d'assistance, par CH. MUTEAU. Paris, Marescq, 1896, gr. in-8 de 55 p., 2 fr. — 14. *Chasse et braconnage, manuel juridique du chasseur*, par GEORGES MORAEL. Paris, Pedone, 1897, in-12 de 206 p., 2 fr. 50.

DROIT INTERNATIONAL. — 15. *Études de droit international et de droit politique*, par ER-

NEST NYS. Paris, Fontemoing, 1896, gr. in-8 de VIII-416 p., 10 fr. — 16. *Du Principe des nationalités*, par PIERRE DE ROQUETTE-BUISSON. Paris, Rousseau, 1896, in-8 de 221 p., 3 fr. 50. — 17. *Del commercio neutrale passivo dei generi di contrabbando*, par GAETANO VASSALLO BAGLIO. Catania, Pansini, 1896, gr. in-8 de 57 p.

DROIT CIVIL. — 1. — La promulgation du *Code civil allemand* est un événement considérable, qui marquera dans l'histoire du droit. Elle a eu lieu le 18 août 1896, mais le code n'entrera en vigueur que le 1er janvier 1900. Un intervalle de trois ans a été jugé nécessaire pour permettre aux divers États de l'Allemagne de mettre leurs lois particulières d'accord avec le nouveau droit. Il nous semble que cet intervalle ne sera pas de trop non plus pour laisser le temps aux juges, aux avocats et aux officiers ministériels d'étudier et de comprendre les formules, souvent très abstraites, de ce code, qui est une œuvre de science et de doctrine bien plutôt qu'une œuvre de pratique. C'est même par là, suivant nous, qu'il restera inférieur à notre code civil, tout en lui étant supérieur sous d'autres rapports. Le principal mérite d'un code n'est pas d'être très savant, c'est plutôt d'être clair et facile à comprendre. La loi, qui est faite pour tout le monde, doit se mettre, autant que possible, à la portée de tout le monde. Or, les auteurs du code allemand ne paraissent pas s'être proposé ce but; en tous cas ils ne l'ont pas atteint. Tandis qu'on admirera la belle ordonnance de leur œuvre dans les Universités, on pourra bien en déplorer l'obscurité et l'imprécision dans les études de notaire et dans les tribunaux. Ce n'en est pas moins incontestablement une grande œuvre, fruit d'un travail énorme, qui a duré plus de vingt ans et auquel se sont associés les plus éminents juristes de l'Allemagne. L'étude de ce code se recommande à tous les jurisconsultes : elle pourra contribuer à dissiper bien des préjugés, qui, en France notamment, sont souvent acceptés par la doctrine et par la jurisprudence comme des axiomes. Si le nouveau code allemand est moins facilement intelligible que le code français, on doit reconnaître qu'en revanche il est beaucoup plus libéral : il laisse, en général, aux citoyens une plus grande liberté d'agir ; il permet, dans une mesure raisonnable, les substitutions fidéicommissaires, les donations à cause de mort, les exhérédations, toutes choses que notre code interdit d'une manière absolue. M. de Meulenaere, le savant conseiller à la cour de Gand, qui a traduit les œuvres de Ihering, vient de nous donner aussi la traduction française du code civil allemand. Le nom de l'auteur suffit pour en garantir la parfaite exactitude. Des titres en lettres grasses placés en tête de chaque article, de nombreuses notes tirées des travaux préparatoires de la loi, une table alphabétique très développée, accompagnent cette traduction et faciliteront singulièrement l'étude du nouveau code.

2. — En France, notre code civil continue d'être l'objet d'importants commentaires, au premier rang desquels il faut placer les traités de M. Guillouard, qui font suite à ceux de M. Demolombe. Le second vo-

lume du *Traité des privilèges et hypothèques* vient de paraître. Il comprend la fin des règles particulières aux privilèges et les principes constitutifs des hypothèques légales, judiciaires et conventionnelles. On ne saurait souhaiter plus d'ordre ni plus de clarté que le savant professeur n'en apporte dans ces matières ardues. Si jamais décoration fut justifiée, c'est assurément celle qui a été décernée récemment à l'auteur de tels travaux.

3. — M. Théophile Huc vient aussi de publier un nouveau volume de son *Traité théorique et pratique du code civil*. Ce tome dixième embrasse les titres de la vente, de l'échange et du louage. Ce sont les matières les plus usuelles du droit, et l'auteur les étudie dans toutes les applications qu'elles ont reçues de la jurisprudence la plus récente. Un certain nombre de lois nouvelles, qui se rattachent à ces matières, sont aussi commentées dans ce volume. Nous citerons notamment la loi du 2 août 1884 sur les vices rédhibitoires dans les ventes d'animaux domestiques, celle du 18 juillet 1889 sur le colonage partiaire, et celle du 27 décembre 1890 sur le louage de services. Enfin un appendice est consacré à la loi du 20 juin 1896, qui a modifié quelques dispositions du titre du mariage.

4. — Nous devons encore signaler la seconde livraison du tome Ier du *Supplément aux principes du droit civil français* de François Laurent. Comme nous l'avons déjà dit lorsqu'a paru la première livraison, trois magistrats belges, MM. Raymond Janssens, Jean Servais et Paul Leclercq ont entrepris de mettre au courant de la doctrine et de la jurisprudence, au moyen d'un supplément, le grand ouvrage de Laurent. Ils résument en quelques lignes un ou plusieurs paragraphes de cet ouvrage et y ajoutent quelques observations ou au moins des renvois aux auteurs et aux arrêts récents. Ils n'hésitent pas à rectifier les opinions du fameux professeur de Gand lorsqu'ils les jugent erronées, et cela leur arrive assez fréquemment ; nous le disons à leur louange, car on sait que Laurent a apporté dans l'étude du code civil un esprit systématique et des préjugés sectaires qui l'ont souvent égaré. Grâce au *Supplément* de MM. Janssens, Servais et Leclercq, l'œuvre de Laurent sera non seulement rajeunie, mais améliorée.

5. — Voici maintenant quelques monographies ou thèses de doctorat se rattachant au code civil. — Sous le titre : *Les Étrangers devant la justice*, M. Georges A. Mandy étudie la règle qui veut que tout étranger qui intente, comme demandeur, une action judiciaire contre un Français, soit obligé de fournir la caution *judicatum solvi*. Après avoir fait l'historique de ce principe, qui remonte à l'ancien droit, M. Mandy en expose le fonctionnement actuel ; puis il le suit dans les législations étrangères, et enfin il le critique comme suranné et destiné à bientôt disparaître. Pourtant le législateur français, par une

loi du 5 mars 1895, vient d'étendre la nécessité de la caution *judicatum solvi* aux affaires commerciales. Le code civil ne l'exigeait des étrangers qu'en matière civile. Mais, il y a quelques années, un armateur du Tréport se vit obligé de fournir une caution de 2,500 francs, pour actionner en Angleterre les propriétaires d'un navire anglais qui, par un abordage, avait coulé une barque lui appartenant. Cet armateur avait des amis à la Chambre, et ceux-ci, au nombre desquels M. Félix Faure, prirent prétexte de la circonstance pour proposer une modification à l'article 16 du code civil, à l'effet d'imposer la caution *judicatum solvi* à tout étranger demandeur, même devant les tribunaux de commerce. Cette proposition, que les chambres de commerce approuvèrent avec ensemble, passa à la Chambre et au Sénat sans difficulté. Nos législateurs ont ici marché d'accord avec le sentiment public qui, depuis quelque temps, se montre peu favorable aux étrangers. Les masses sur ce point sont en contradiction avec le monde savant, qui prêche, au contraire, l'assimilation des étrangers aux nationaux. Dans le moment même où nos Chambres législatives étendaient l'application de la caution *judicatum solvi*, la France prenait part à une conférence internationale, réunie à la Haye, qui avait pour but d'en poursuivre la suppression, et le 14 novembre 1896, cette suppression fut, en effet, consacrée par un traité entre la Belgique, l'Espagne, la France, l'Italie, le Luxembourg, les Pays-Bas, le Portugal et la Suisse, au profit de leurs nationaux respectifs.

6. — M. Loubat, procureur de la République à Saint-Étienne, publie un traité des *Formalités du mariage simplifiées par la loi du 20 juin 1896*. C'est un commentaire pratique des modifications apportées par la nouvelle loi à quelques dispositions du code civil. On sait que cette loi a décidé que les fils, de vingt-cinq à trente ans, et les filles, de vingt et un à vingt-cinq ans, pourront se marier sans le consentement de leurs parents, moyennant un seul acte respectueux, tandis qu'il en fallait trois auparavant. Cette innovation et les quelques autres qui l'accompagnent sont recommandées par M. Loubat, dans son introduction, comme pouvant contribuer à relever la population de la France. En revanche, il refuse d'admettre que l'excès des impôts et la loi militaire comptent parmi les causes réelles de la dépopulation. Ces causes, il les voit, « avec la plupart des économistes, dans l'état de nos mœurs. » Mais d'où vient l'état de nos mœurs? Nous comprenons qu'un fonctionnaire qui ne manque aucune occasion d'invoquer les exemples de la Révolution soit un peu embarrassé pour s'expliquer sur les principes d'une décadence morale qu'il est bien obligé de constater. Dans sa conclusion, il demande que nos législateurs, à l'imitation de « nos pères de 1792, » ouvrent « toutes larges les portes du mariage. » Mais M. Loubat ne sait-il pas qu'en 1792 l'ouverture des portes du mariage a servi beaucoup moins à y entrer qu'à en sortir?....

7. — Dans une thèse intitulée : *De la Responsabilité du fait des choses inanimées*, M. Louis Josserand analyse et discute les diverses théories qui se sont produites dans ces derniers temps sur la responsabilité du patron à l'égard de ses ouvriers. On avait cru généralement jusqu'ici que pour être responsable d'un accident, le patron devait avoir commis une faute, être au moins coupable de négligence ou d'imprudence. Mais, en présence de tous les dangers qu'entraîne aujourd'hui le travail industriel, cette responsabilité de droit commun a paru insuffisante. Des jurisconsultes ont imaginé une autre théorie, celle de la responsabilité contractuelle. Elle consiste à supposer que le patron qui engage un ouvrier s'oblige à le préserver de tout mal, à le rendre à lui-même sain et sauf à sa sortie de l'usine : de là résulte que tout accident, même fortuit, oblige le patron à indemniser l'ouvrier. M. Josserand n'admet pas ce système, dont il reconnaît les conséquences excessives; mais il en propose un autre qui serait encore pire. Il prétend que le code civil, en disant qu'on est responsable du dommage causé par le fait des choses qu'on a sous sa garde (article 1384), a entendu rendre le propriétaire responsable de tout dommage causé par les choses qui lui appartiennent, même sans qu'il y ait de sa faute. Une tuile tombe de mon toit et blesse un passant; on a toujours enseigné que, si mon toit n'est pas en mauvais état, je ne suis pas responsable. Suivant M. Josserand, au contraire, je devrais, dans tous les cas, une indemnité au passant; cette obligation m'incomberait, en vertu de la loi, quand bien même je n'aurais commis aucune faute, aucune négligence. Théorie commode.... pour ceux qui ne sont pas propriétaires. Mais si elle était réellement dans le code, comment expliquer que personne avant M. Josserand ne l'y ait aperçue?....

8. — Nous avons déjà parlé du *Traité théorique et pratique du contrat d'assurance sur la vie*, par M. J. Lefort, lorsqu'ont été publiés les deux premiers volumes. Nous avons dit que c'est incontestablement l'ouvrage le plus approfondi qui ait paru sur cette matière, qu'aucune loi n'a encore réglementée en France. Le troisième et dernier volume, qui vient d'être publié, traite des modes d'extinction du contrat d'assurance, des règles de compétence et de procédure applicables aux contestations qui peuvent naître des assurances sur la vie, et enfin du régime fiscal auquel elles sont soumises. Dans ce volume comme dans les précédents, les notes sont très nombreuses et occupent au moins autant de place que le texte; elles montrent que l'auteur n'a rien négligé pour faire un ouvrage aussi complet et aussi documenté que possible. Pour le fond, il nous a semblé parfois que M. Lefort se montrait un peu trop favorable aux compagnies d'assurances. C'est ainsi qu'il approuve les clauses des polices qui attribuent compétence exclusive aux tribunaux du siège social des compagnies. Ces clauses sont assurément licites, mais elles ont souvent pour effet de contraindre les assurés ou les bénéficiaires des indemnités à su-

bir la loi des compagnies, plutôt que d'entamer avec elles un procès devant un tribunal éloigné, qui est ordinairement celui de la Seine, où la moindre affaire exige de forts déboursés. Il serait désirable, à notre avis, que le législateur interdît de telles clauses ou, mieux encore, que les compagnies eussent la sagesse d'y renoncer.

Droit pénal. — 9. — C'est un livre grandement instructif et profondément troublant que celui que MM. Maurice Lailler et Henri Vonoven viennent d'écrire sur *les Erreurs judiciaires et leurs causes*. C'est même mieux qu'un bon livre, c'est une bonne action. « Les erreurs judiciaires sont très rares à notre époque, » disait à la tribune M. Fallières, garde des sceaux, le 28 juin 1890. N'en croyons rien. Dans la longue liste des erreurs judiciaires reconnues, que MM. Lailler et Vonoven donnent en tête de leur ouvrage, il y en a trois qui datent de 1890, une de 1891, quatre de 1892, trois de 1893, une de 1894 et une de 1895. Les faits ont donc démenti M. Fallières. Et à quoi faut-il attribuer la fréquence de ces condamnations qui frappent des innocents ? MM. Lailler et Vonoven le disent sans détour : « Il n'est pas d'erreur judiciaire qui ne soit imputable à un magistrat. » Leur but n'est pourtant nullement d'attaquer la magistrature; ils s'en défendent dès la première page de leur livre; ils proclament avec raison que de tout temps les mêmes causes ont produit les mêmes effets. Ces causes, MM. Lailler et Vonoven les ont classées sous six rubriques : la passion publique; les témoignages; les experts; le juge d'instruction; à l'audience; l'inégalité de l'accusation et de la défense. Pour ne parler que de la première, la passion publique, il ne faut pas croire qu'elle soit moins à redouter aujourd'hui qu'autrefois. Lachaud, plaidant une seconde fois pour la femme Lerondeau, condamnée à tort à vingt ans de travaux forcés, s'écriait : « L'accusation qui a poursuivi cette femme est née de la rumeur publique, de cette passion inintelligente et aveugle qui s'empare des esprits et qui transforme en charges terribles les choses les plus insignifiantes. » Or, la rumeur publique à notre époque se propage et s'amplifie par la presse. Les journaux sont naturellement disposés à grossir les crimes, pour les rendre plus dramatiques; ils adoptent la première explication qui s'est répandue dans le public et qui est presque toujours la plus malveillante; ils reçoivent — c'est un grand abus — des communications de la police, et ces communications ne peuvent être que défavorables au prévenu, que la police a désigné et arrêté.... Bref, la presse contribue trop souvent à égarer l'opinion; c'est là certainement une des principales sources des condamnations immérités. Et néanmoins ces condamnations ne se produiraient pas si les magistrats étaient toujours à la hauteur de leur tâche. C'est parce qu'ils se laissent eux-mêmes influencer par les préventions populaires, qu'ils se fient trop légèrement à des témoignages suspects, qu'ils

croient plus volontiers les témoins qui accusent que ceux qui justifient, c'est surtout parce qu'ils se contentent d'apparences et de présomptions, parce qu'ils méconnaissent le grand principe du droit criminel qui défend de condamner tant qu'un doute subsiste sur la culpabilité, que la liste des victimes de la justice est si longue et qu'elle augmente de plus en plus.... Non contents de s'en prendre aux magistrats, MM. Lailler et Vonoven accusent la loi, qui certes n'est pas elle-même irréprochable. Toutefois ils exagèrent un peu lorsqu'ils disent : « Nos arrière-neveux liront avec stupeur nos traités criminels; ils s'indigneront à l'étude d'un code qui autorise et organise l'instruction à huis clos, la mise au secret et la détention préventive sans terme ni condition; ils confondront parfois ce code avec quelque loi féodale ou barbare.... » Non, notre code n'est pas si barbare; son plus grand tort, quant à l'instruction, est de ne pas exiger qu'elle soit contradictoire, de ne pas autoriser l'accusé à se faire assister d'un défenseur; mais l'accusé lui-même aurait plus à perdre qu'à gagner, croyons-nous, à la publicité de l'information. En tout cas, ce qui nous manque le plus actuellement, c'est ce que les Anglais, comme le disait naguère M. Cruppi, avocat général à la cour de cassation, ont toujours exigé pour eux-mêmes : « des magistrats d'une indépendance absolue, d'une impartialité visible, d'une capacité notoire. » — Après une première partie consacrée à l'étude des causes des erreurs judiciaires, MM. Lailler et Vonoven, dans une seconde partie, fournissent les exemples à l'appui. Ils rendent compte de toutes les affaires criminelles dans lesquelles la condamnation a été plus tard officiellement reconnue injuste, soit sous l'ancien régime, soit dans le cours du XIXe siècle. Cette longue série des iniquités de la justice humaine devrait surtout être méditée par les juges, qui pourraient y puiser de précieuses leçons de prudence, de modestie et de défiance d'eux-mêmes. Mais il est bon aussi que les justiciables apprennent à connaître, comme disait d'Aguesseau, « le néant de la justice, qui dans les questions de fait est forcée de juger des choses sur leurs ombres, leurs figures et leurs apparences. »

10. — On se convaincra que nos lois pénales ne sont pas aussi mauvaises que pourraient le faire croire les abus qui en résultent, en lisant les *Éléments de droit pénal et d'instruction criminelle* de M. J. Marie. Tout en exposant les principes de notre législation répressive, M. Marie en montre la raison d'être et le fondement rationnel. C'est par là surtout que son livre nous paraît se distinguer des autres manuels que nous avons déjà sur la même matière; c'est aussi pour cela que nous le recommanderions de préférence aux étudiants. Ce livre est divisé en quatre parties, qui embrassent, dans un ordre naturel, tout l'ensemble du droit pénal et de la procédure criminelle : les éléments de l'infraction, les peines, la procédure, l'application de la peine ou le régime péniten-

tiaire. Rien n'y est omis : des chapitres sont consacrés aux délits de presse et aux lois sur les contributions indirectes. L'esprit est excellent : en ce qui concerne le droit de punir, la peine de mort, la publicité des exécutions capitales, les progrès de la récidive, le développement de la criminalité dans la jeunesse, les insuffisances de la répression, l'auteur exprime les idées les plus sages, les plus élevées, les plus chrétiennes.

11. — La question de la légitimité de la peine de mort ne s'agite plus guère en France. Les attentats anarchistes ont, pour longtemps peut-être, éclairé l'opinion à cet égard. Mais la controverse conserve tout son intérêt dans les pays où la peine de mort est abolie comme dans ceux où elle ne s'applique plus. L'auteur d'un petit ouvrage publié à Santiago du Chili, sous le titre de *Notas sueltas sobre la pena de muerte*, M. Newman, nous apprend qu'au Chili, dans la majorité des cas, les assassins en sont quittes pour quatre à cinq ans de prison; ils peuvent ainsi facilement recommencer trois ou quatre fois dans le cours de leur vie. Aussi, dans la seule province de Santiago, qui compte environ 300,000 habitants, il n'y a pas eu moins de deux cent quatre-vingt-dix assassinats en 1894, ce qui fait en moyenne 96.66 pour 100,000 habitants (en France la proportion est de 2.73 pour 100,000). M. Newman s'indigne, non sans raison, de cette situation. Il défend la peine de mort, en se plaçant sur le terrain du matérialisme scientifique. Il croit au mythe du criminel-né et en déduit sans peine la conclusion que cet être malfaisant doit être éliminé de la société.

12. — La vraie théorie de la peine de mort, elle est parfaitement exposée dans l'ouvrage du R. P. Jérôme Montès : *La Pena de muerte y el derecho de indulto*. Non content d'en établir la légitimité d'une manière générale, le savant religieux en montre la nécessité dans l'état présent de la société. Il invoque à bon droit cette parole de Bossuet : « Quand les crimes se multiplient, la justice doit être plus sévère. » Il examine ensuite à quels crimes la peine capitale doit s'appliquer et de quelle manière elle doit être exécutée. La publicité des exécutions capitales, si attaquée de nos jours, lui paraît devoir être conservée : elle manifeste à tous la gravité du châtiment suprême; elle garantit la sincérité et la régularité de l'exécution. Dans une seconde partie, le P. Montès étudie le droit de grâce. Après en avoir démontré l'utilité, il en signale les abus et se demande si, dans l'organisation des gouvernements modernes, l'exercice de ce droit doit rester aux mains des chefs d'État. Suivant lui, cette prérogative devrait plutôt appartenir au pouvoir judiciaire qu'au pouvoir exécutif; elle serait plus utile si elle était confiée à un tribunal supérieur qui aurait mission d'atténuer, suivant les cas particuliers, les rigueurs de la loi. Ce système toutefois nous paraît soulever une objection : pourrait-il se concilier avec la nature du droit de grâce, qui suppose un pardon, une faveur, et ne doit pas se confondre avec le recours à une juridiction supérieure?

13. — La détermination de l'étendue et des limites du secret professionnel est assurément un des problèmes les plus délicats de la morale et du droit pénal. L'article 378 du Code pénal punit d'une peine sévère quiconque révèle les secrets qui lui ont été confiés à raison de son état. Comment concilier cette règle avec celle de l'article 30, qui veut que tout témoin d'un attentat contre la sécurité publique ou contre la vie ou la propriété d'un citoyen en avertisse le procureur de la République? A notre avis, le problème est tellement difficile que dans bien des cas il est insoluble. Exemple : un médecin est appelé près d'une femme, qui lui révèle qu'elle a été empoisonnée par son mari; doit-il dénoncer le mari? Ou c'est un enfant que ses parents apportent à l'hôpital et le médecin reconnaît que les parents ont eux-mêmes attenté à la vie de l'enfant; le médecin est-il obligé d'avertir la justice?.... Ces questions et d'autres semblables sont examinées et résolues par M. Ch. Muteau, dans deux rapports présentés à la Société internationale pour l'étude des questions d'assistance et publiés sous le titre : *L'Assistance hospitalière et le secret professionnel*. M. Muteau décide en principe que le secret professionnel s'impose d'une manière absolue; il croit néanmoins pouvoir le concilier avec les devoirs du médecin comme témoin d'actes criminels. Ainsi, dans les deux cas que nous citions tout à l'heure, il donne une solution différente : pour le premier, il décide que le médecin ne doit pas dénoncer le mari, parce que c'est la femme qui lui a révélé l'empoisonnement; pour le second, il estime, au contraire, que le médecin doit dénoncer les parents, parce que c'est par lui-même qu'il a découvert leur crime; mais si les parents ne lui avaient pas apporté l'enfant, il n'aurait pas connu ce crime.... Ces solutions sont discutables; en tout cas, le travail de M. Muteau peut éclairer sur leurs devoirs les médecins et les administrations hospitalières.

14. — Pour en finir avec le droit pénal, il nous reste à signaler un nouveau manuel juridique du chasseur : *Chasse et braconnage*, par M. Georges Morael. La loi sur la chasse ne compte aujourd'hui guère moins de commentateurs que les œuvres d'Horace n'ont eu de traducteurs. Si nous ne pouvons louer M. Morael d'avoir « comblé une lacune, » nous le féliciterons du moins d'avoir réussi à exposer clairement, à l'aide d'exemples bien choisis et empruntés à la jurisprudence, les règles que tout chasseur doit sans cesse avoir devant les yeux. « A la chasse, a dit Blaze, le plus honnête homme braconne toujours un peu. » M. Morael s'est particulièrement appliqué à bien distinguer ce qui est permis de ce qui est défendu. Le chasseur qui aura lu son livre ne pêchera donc plus par ignorance; il connaîtra exactement la limite qui sépare la chasse du braconnage.

Droit international. — 15. — Sous le titre d'*Études de droit international et de droit politique*, M. Ernest Nys, le savant professeur de

l'Université de Bruxelles, publie une série de travaux sur des questions diverses, mais qui se rattachent tous à l'histoire du droit des gens ou du droit politique moderne. On sait que tel a déjà été l'objet des précédents ouvrages de l'auteur (V. *Polybiblion*, t. LXVIII, p. 322; t. LXXI, p. 318; t. LXXVI, p. 396). Ne pouvant entrer dans l'examen des quinze études que comprend ce nouveau volume, nous nous bornerons à les indiquer dans l'ordre qu'elles occupent, en insistant un peu sur celles qui nous ont paru les plus intéressantes. La première, intitulée : *Autour de la Méditerranée*, nous offre le tableau des luttes par lesquelles les chrétiens et les musulmans se disputèrent pendant des siècles la suprématie dans la Méditerranée. L'auteur y constate les efforts incessants des Papes pour défendre l'Europe contre les infidèles. Pour comprendre combien ces efforts étaient justifiés, il suffit de jeter un regard sur le sort des malheureuses populations chrétiennes qui, après la prise de Constantinople, eurent à subir la dure servitude et les atroces exactions des Turcs. L'étude suivante traite du droit des gens dans les rapports des Arabes et des Byzantins. Le droit des gens alors était assurément réduit à sa plus simple expression. Du côté des musulmans il ne consistait que dans quelques préceptes du Coran, commentés par des auteurs arabes. Peu de guerres furent plus sanglantes et plus cruelles que celles des Arabes contre les Byzantins. Les *Siete Partidas* nous font connaître le droit des gens des nations chrétiennes au XIIIe siècle ; M. Nys analyse les dispositions, assez nombreuses et fort remarquables, de l'œuvre législative du roi de Castille Alphonse X sur la guerre terrestre ou maritime. Deux études sont consacrées au droit de la vieille Irlande et à celui du Haut Nord, c'est-à-dire de ces populations danoises et norwégiennes dont les *sagas* nous ont conservé les coutumes. Les rapports de l'Angleterre et du Saint-Siège au moyen âge font ensuite l'objet d'un travail où l'auteur a mis à profit des documents émanés de la cour de Rome et conservés au British Museum : ils sont relatifs à la perception du Denier de saint Pierre, ainsi qu'à des tributs annuels que les rois anglo-saxons s'étaient engagés à payer au Pape pour l'Angleterre et pour l'Irlande. L'auteur remarque qu'à partir de la conquête normande la politique des rois d'Angleterre fut généralement hostile au Saint-Siège. Une étude sur Honoré Bonet et Christine de Pisan fait ensuite ressortir l'intérêt de l'*Arbre des batailles* et du *Livre des faits d'armes et de chevalerie* pour la connaissance du droit public et du droit international au XIVe siècle. Le chapitre suivant nous ramène en Angleterre : M. Nys y montre le développement progressif du régime constitutionnel pendant le moyen âge. Dans deux autres chapitres, l'auteur, peu favorable pourtant à la Papauté, s'attache à réfuter deux légendes historiques qui la concernent. Le pape Alexandre VI passe pour avoir, de sa pleine puissance et autorité divine, partagé les Indes entre l'Espagne et le Portugal par une ligne de démarcation tirée d'un pôle à

l'autre. Voltaire a ri de tant d'impudence ; Joseph de Maistre admirait tant de grandeur. M. Nys démontre que la raillerie comme la louange tombait à faux. A la suite des découvertes de Christophe Colomb, les rois de Castille et de Léon, Ferdinand et Isabelle, se conformèrent à un ancien usage en demandant au Pape la confirmation de leur souveraineté sur les îles nouvellement découvertes ; la chancellerie pontificale n'a fait que répondre à leur demande en leur octroyant un diplôme sur le modèle d'autres diplômes qui, auparavant, avaient été fréquemment accordés. Une autre légende, répétée par de nombreux auteurs, assure que le pape Jules II, en 1504, a promulgué un règlement de préséance entre les princes chrétiens. Jules II, en réalité, n'a promulgué rien de semblable : on a pris pour un règlement un simple mémorial d'un maître de cérémonies de la chapelle papale. — Dans un travail sur les publicistes espagnols au XVIe siècle, M. Nys rend hommage aux grands théologiens d'Espagne, Barthélemy de Las Casas, François de Vitoria, Melchior Cano, Joseph d'Acosta, d'autres encore, qui ont défendu les droits des Indiens et protesté contre les traitements barbares par lesquels on prétendait les soumettre et les convertir. — Nous ne pouvons que signaler un intéressant résumé des opinions des jurisconsultes et des publicistes sur l'esclavage des noirs, où nous regrettons toutefois de trouver une violente diatribe contre Bossuet. Le travail suivant est consacré à l'exposé des théories politiques qui eurent cours en Angleterre au XVIe et au XVIIe siècle. Puis, sous le titre de *Deux irénistes au XVIIe siècle*, M. Nys nous fait connaître deux écrivains qui, avant l'abbé de Saint-Pierre, ont publié des projets de paix perpétuelle : le landgrave Ernest de Hesse-Rhenfels, auteur d'un livre allemand intitulé *le Catholique discret*, et Émeric Crucé, auteur du *Nouveau Cynée*. Enfin, le dernier travail que contient le volume est une étude assez étendue sur la Révolution française et le droit international. Ici l'auteur obéit trop visiblement à une idée préconçue ; il s'est proposé, comme il le déclare dans sa préface, de justifier la Révolution des fautes qu'on lui a reproché d'avoir commises contre le droit des gens. Ces fautes, telles que les promesses de secours adressées aux peuples qui se révolteraient contre leurs souverains ou les décrets de la Convention ordonnant aux généraux de ne pas faire de prisonniers, M. Nys ne peut les nier ; il les excuse seulement en les présentant comme des représailles. Mais l'excuse vaut-elle beaucoup mieux que celle de Frédéric II alléguant qu'il avait dû s'annexer une partie de la Pologne « pour indemniser la monarchie prussienne de ses pertes passées ? »

16. — Depuis Frédéric on a trouvé mieux encore que le système des compensations pour justifier les annexions ; on a, de plus, maintenant le *Principe des nationalités*. Ce nouveau principe, qui fut cher à Napoléon III et que Cavour et Bismarck surent mettre à profit, n'a plus guère

actuellement, et pour cause ! de partisans en France, mais il compte encore d'ardents défenseurs parmi les jurisconsultes allemands et italiens. Le livre que M. de Roquette-Buisson lui a consacré ne manque donc pas d'actualité. Ce livre est intéressant et bien écrit, mais un peu trop métaphysique par moments. Tout d'abord, l'auteur veut montrer l'origine et le développement de l'idée de nation, qu'il croit à tort n'être guère antérieure à la Révolution : des faits et des documents anciens auraient ici mieux valu que des citations de Renan et de M. Fouillée. M. de Roquette-Buisson discute ensuite les divers éléments dans lesquels on prétend faire consister la nationalité : la race, la langue, la religion, les frontières naturelles, l'intérêt économique. Il montre sans peine que l'existence d'une nation n'est liée nécessairement à aucun de ces éléments. Si l'on recherche quelles ont été les manifestations du principe des nationalités dans l'histoire contemporaine, on constate qu'il n'a produit que la guerre, la conquête et l'asservissement des petits États; si l'on se demande quelles seraient ses conséquences dans l'avenir, on ne peut s'empêcher de reconnaître, et les nationalistes eux-mêmes en font l'aveu, qu'il serait pour longtemps encore une source de conflits et une cause de maintien de la paix armée. Après cette démonstration, M. de Roquette-Buisson aboutit naturellement à la condamnation de ce prétendu principe; mais sentant bien qu'il ne peut se borner à cette conclusion toute négative, il recherche quelle pourra être désormais l'idée directrice de la politique internationale et il ne trouve guère mieux que le vieil équilibre européen. N'est-ce pas là une conclusion bien pâle et bien timide, et y aurait-il donc trop d'audace à espérer que les États civilisés pourront un jour s'élever jusqu'à l'idée de justice, jusqu'à cette règle que la Papauté a tenté de faire prévaloir dès le moyen âge et qui n'est après tout que le respect et la garantie des droits acquis?

17. — Tout en conservant l'espoir de voir s'affirmer de plus en plus dans le monde civilisé le règne du droit, on ne peut se dispenser de prévoir l'hypothèse — malheureusement non improbable — où la guerre éclaterait. C'est en vue de cette redoutable éventualité qu'il est utile que soient élucidées des questions comme celle que traite M. Gaetano Vassallo Baglio dans une dissertation intitulée : *Del commercio neutrale passivo dei generi di contrabbando*. Il est de principe que les nations neutres doivent s'abstenir, en cas de guerre, de s'immiscer dans les hostilités; de là résulte l'interdiction pour les navires neutres de transporter la contrebande de guerre. Mais ne faut-il pas aller plus loin et obliger les puissances neutres à s'abstenir, elles et leurs nationaux, non seulement de porter, mais même de vendre des armes et des munitions aux belligérants? M. Vassallo Baglio le soutient; il cite même quelques précédents en faveur de sa thèse. Tout en rendant hommage à la droiture de ses intentions, on ne saurait cependant se dissimuler que le triomphe

de cette thèse tournerait au bénéfice des plus forts. Ce sera toujours la nation la plus faible, la moins bien préparée, qui aura besoin d'aller chercher des armes à l'étranger; ce sera aussi quelquefois, comme en 1870, la nation qui aura essuyé les premiers revers. Est-il donc opportun d'enlever, en pareil cas, à cette nation tout moyen de suppléer à ce qui lui manque? Faut-il dire au vaincu, dès sa première défaite : *Lasciate ogni speranza ?*

MAURICE LAMBERT.

THÉOLOGIE

Praelectiones dogmaticae quas in collegio Ditton-Hall habebat CHRISTIANUS PESCH, S. J. — Tomus II. Tractatus : I. *De Deo uno secundum naturam.* II. *De Deo trino secundum personas.* — Tomus III. Tractatus : I. *De Deo creante et elevante. De peccato originali.* II. *De Deo fine ultimo. De actibus humanis.* — Tomus IV. Tractatus : I. *De Verbo incarnato.* II. *De Beata Virgine.* III. *De cultu sanctorum.* — Tomus VI. Tractatus : *De Sacramentis in genere. De Baptismo. De Confirmatione. De SS. Eucharistia.* Freiburg im Breisgau, Herder, 1895-1896, 4 vol. in-8 de XII-369, XII-370, XII-350 et XVIII-428 p. — Prix : pour les tomes II, III et IV, 6 fr. 25, et pour le tome VI, 7 fr. 25.

Dès l'apparition du tome Ier, comprenant les traités de la Religion, de l'Église et des Lieux théologiques, nous avons bien auguré de cette théologie, dont les volumes se suivent aux époques prévues et qui sera bientôt terminée. Nous avons loué cette exposition sobre et riche à la fois, cette méthode magistrale, cet art de préciser sans rien omettre. L'auteur nous paraissait dès lors admirablement au courant de tout ce qui concerne l'apologétique et la controverse; l'examen des volumes qui ont suivi nous l'ont montré ajoutant à toutes ces qualités la science consommée de la doctrine des Pères et des docteurs de l'École et surtout la pratique familière de saint Thomas.

On ne nous demandera pas d'analyser tous ces beaux traités où dans un ordre parfait tous les points de doctrine sont clairement présentés et toutes les opinions résumées et discutées. Nous dirons simplement qu'ils ont leur physionomie distincte et que la manière du professeur de Ditton-Hall le rapproche beaucoup plus des auteurs de la célèbre théologie de Wurzbourg que des professeurs du Collège romain. Du reste, il est partout lui-même et il n'hésite pas à se séparer des opinions de Franzelin. Dans le traité de l'Incarnation, il examine longuement la question si difficile de la conciliation de la liberté et de l'impeccabilité du Christ dans l'accomplissement du précepte paternel de l'œuvre de la rédemption, il trouve que l'explication donnée par le docte cardinal se borne à reculer la difficulté. En réalité, c'est beaucoup déjà, dans ces sortes de questions, que de forcer l'ombre à reculer un peu. Il n'adopte pas non plus la belle explication qui, plaçant dans l'immolation l'essence du sacrifice, nous fait voir dans l'Eucharistie, avec l'immolation

mystique qui représente le sacrifice de la croix, l'immolation réelle qui constitue le sacrifice non sanglant et qui résulte de l'état sacramentel. Certes, le P. Pesch est bien libre de s'attacher à Vasquez plutôt qu'à De Lugo et à Franzelin, et nos observations ne tendent nullement à diminuer l'éloge que nous avons fait d'un ouvrage de si grande valeur. Il est une question toutefois qu'il n'a pas traitée comme il nous paraît qu'elle doit l'être aujourd'hui. Pour lui, il n'y aurait point d'athées de bonne foi. Or, nous vivons dans un temps où l'on a parlé sérieusement de ces « saints (hommes sincères) qui ne croient pas en Dieu. » Ne suffirait-il pas et ne serait-il pas plus juste de dire que, s'il n'est pas impossible qu'il y ait des athées de bonne foi, il est impossible que ces hommes n'arrivent pas tôt ou tard à la connaissance d'un Dieu personnel, car Dieu veut donner à tous le salut et sa grâce, appelle tous les hommes à la connaissance de la vérité? LAMOUREUX.

The Ambassador of Christ, by JAMES, cardinal GIBBONS, Archbishop of Baltimore. Baltimore, J. Murphy, 1896, in-18 de XI-404 p.

L'Ambassadeur du Christ, par S. É. le cardinal GIBBONS, traduit de l'anglais par l'abbé ANDRÉ. Paris, Lethielleux, 1897, in-18 de XXIX-512 p. — Prix : 4 fr.

Le cardinal Gibbons s'est inspiré du mot de saint Paul : *Pro Christo legatione fungimur*, pour appeler son dernier livre : *L'Ambassadeur du Christ*, titre un peu étrange qu'on pourrait traduire plus simplement : *Le Prêtre catholique*. L'éminentissime auteur y expose l'excellence du ministère sacré, la nécessité de la vocation sacerdotale et ses marques, les devoirs qu'elle entraîne, les vertus qu'elle suppose. Il insiste tout particulièrement sur l'importance de la science pour le prêtre, et il donne à cette occasion de très sages avis pratiques. Nous signalerons encore en particulier quelques autres chapitres relatifs : à l'instruction et à la réception des protestants qui reviennent à la vraie foi ; à la visite des malades; au chant paroissial, etc.; où sa longue expérience de la vie pastorale lui permet d'être très instructif.

Cet ouvrage, auquel le nom de son auteur attirera certainement des lecteurs de l'autre côté de l'Océan, n'aura peut-être pas le même succès chez nous, bien qu'une bonne traduction soit venue le mettre hâtivement à la disposition du clergé français. Sa méthode de composition, en effet, non moins que son style ont quelque chose qui déroute. A côté d'allusions très modernes à un état politique et social qui diffère grandement du nôtre; à côté de traits historiques empruntés à la vie de littérateurs, de généraux, de penseurs américains, tels que les Harrison, les Johnson, les S. Randall, les Grant — modèles protestants trop fréquemment présentés au clergé dans ce livre, — le cardinal Gibbons se plaît à multiplier les citations et les récits classiques qui émaillent de si

curieuse façon les chapitres de Montaigne et de ses contemporains. C'est ainsi que défilent pour notre édification : Philippe de Macédoine, Socrate, les Lacédémoniens, Plutarque, Sénèque et autres accessoires analogues des humanistes d'autrefois.

La courte préface par laquelle s'ouvre le volume mérite une mention spéciale, parce qu'elle a l'allure d'un manifeste un peu chauvin et qu'elle a donné lieu à de vives contradictions, même aux États-Unis. L'hymne entonné en l'honneur de la Constitution et de l'esprit religieux des Américains, les éloges accordés à leur respect de la loi (il s'agit pourtant du pays classique du lynchage), l'affirmation répétée de leur largeur d'idées et de leur esprit de tolérance, ont déjà fait pâmer d'aise, à la suite du traducteur, certaine école libérale qui s'imagine que la lumière doit nous venir de l'ouest. Nous ne pouvons laisser répandre ces impressions sans apporter au moins quelques restrictions. — Est-il exact de dire, de façon si générale et si positive, que le catholique américain trouve la plus large mesure possible de liberté religieuse, quand, dans cette école même de West-Point, dont le cardinal parle avec tant d'admiration à plusieurs reprises (p. 73 et suiv., *passim*), les catholiques ne peuvent pas seulement obtenir l'autorisation de construire « à leurs frais » une chapelle de leur culte, alors que les autres dénominations protestantes sont laissées libres de le faire, et en profitent ? — Le dernier refus date de quelques mois à peine.... — Est-ce qu'en dépit de la Constitution, muette sur ce point, on oserait jamais présenter un candidat catholique à la Présidence ?.... On sait quels marchés d'influence et quels sacrifices politiques ont été nécessaires pour arriver au grand résultat d'introduire enfin un catholique dans le cabinet de M. Mc Kinley !

M. Thorne, éditeur du *Globe Review*, esprit d'une grande originalité, quoiqu'un peu excessif parfois dans sa virtuosité, ne craint pas de reprocher durement au cardinal son optimisme exagéré, lui affirmant que « dans toute l'histoire des États-Unis, il n'y a pas un seul acte signalé de justice sociale. » Et il rappelle les indignes traitements employés à l'égard des colons espagnols du Sud et des Indiens autochtones, il relève l'injuste obligation imposée aux catholiques de payer des contributions pour soutenir les Public Schools où sombre l'âme de leurs enfants, il stigmatise enfin en termes indignés la *bigotry* odieuse et l'hypocrisie des Puritains du Maine, ainsi que l'immoralité officielle des Dakota, où tous les adultères de l'Union peuvent venir librement chercher une sentence de divorce qui n'est jamais refusée.

— Ces critiques, nous les adresserons particulièrement à notre tour au traducteur, dont l'introduction historique, sous la forme qu'il lui a donnée et avec les omissions voulues qu'elle présente, est de nature à fausser le jugement d'un lecteur trop crédule. M. André sait lui-même, — aussi bien que tous les prêtres français qui ont vécu en Amérique,

je parle même de ses confrères sulpiciens, — quelles ombres auraient dû être ajoutées à son tableau trop enthousiaste, pour le faire ressemblant, et il n'ignore pas que son parti pris de les négliger constitue un acte d'*insincerity* dont un historien consciencieux et surtout un prêtre chargé de former des prêtres n'aurait pas dû se rendre coupable. Son excuse est sans doute son attachement à des personnalités religieuses américaines qu'il est fier de pouvoir réclamer pour amis, mais c'était l'occasion ou jamais de se souvenir du *magis amica veritas*. — Nous signalerons en passant à M. André la publication récente de la correspondance de l'évêque England, qui pourra modifier quelques-unes de ses idées à l'égard de cet Irlandais fanatique, dont les sentiments souverainement injustes à l'égard du rôle du noble clergé français en Amérique sont devenus, hélas ! le programme de l'école libérale américanissime dont M. André est l'admirateur. Rappelons-lui aussi qu'il n'y a pas de « Primat » aux États-Unis.

Nous avons cru en conscience devoir présenter au moins ces critiques, en face des éloges *à priori* de certains « reviewers, » afin de mettre le public français en garde contre de naïfs enthousiasmes auxquels nous convient trop souvent de séduisantes préfaces. Après nous être trop longtemps crus le modèle des autres peuples, nous sommes trop disposés aujourd'hui à nous imaginer inférieurs à tous. Le saint archevêque de Baltimore peut, dans la candeur de son âme, ne pas apprécier au même titre que le Yankee converti, M. Thorne, certains défauts de ses compatriotes : de tels jugements procèdent sans doute de sa très grande charité et de son ardent *loyalism* pour la patrie d'adoption de ses parents, mais il serait souverainement dangereux pour nous, catholiques français, d'aller vanter, sans réflexion ni contrôle suffisants, comme notre modèle religieux, un pays où le catholicisme a fait de nobles et grandes œuvres, sans doute, mais où l'atmosphère d'indépendance individuelle et de libre examen a aussi accumulé pas mal de ruines. — Nous recommanderons donc l'*Ambassador of Christ* comme un document intéressant de la littérature religieuse américaine, où le profond esprit de foi de l'auteur apparaît à chaque page avec un charme pénétrant qui résulte de son respect pour la dignité sacerdotale et d'une sympathique familiarité pour le lecteur, plutôt que comme un livre pouvant avoir sur notre clergé français une portée directe et effective.

G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

Karl Ernst von Baer und seine Weltanschauung, von Dr B. Stölzle. Regensburg, nationale Verlagsanstalt, 1897, in-8 de xi-687 p. — Prix : 11 fr. 25.

Baer naquit en Esthonie en 1792. Il était issu d'une famille noble

originaire d'Allemagne. Doué d'un génie original et très étendu, il se montra supérieur dans toutes les sciences. Il s'appliqua spécialement aux sciences naturelles et à la physiologie. Il enseigna successivement à Kœnigsberg, à Saint-Pétersbourg et à Dorpat, où il mourut en 1876. Dans le cours de cette longue vie, il s'occupa beaucoup de la théorie de l'évolution. Il détermina presque en même temps que Cuvier, mais par d'autres considérations, les quatre embranchements du monde animal, et à la fin de sa carrière, il combattit la théorie de Darwin.

Un esprit aussi universel ne pouvait manquer de dépasser l'expérience et de s'élever à la considération des raisons premières des choses. Aussi trouve-t-on dans ses ouvrages et dans sa correspondance beaucoup d'aperçus philosophiques. Ce sont ces aperçus que le docteur Stölzle a voulu réunir en un seul corps de doctrine. Baer inclina quelque temps vers le panthéisme; il finit par s'arrêter à un théisme incomplet à quelques égards, mais bien accusé. Il admettait trois sources de connaissances : la pensée, l'expérience et le sentiment. Il regardait la religion comme répondant à des besoins spéciaux, les besoins du cœur, et ne doutait pas qu'elle ne s'harmonisât parfaitement avec la science.

Le docteur Stölzle n'accepte pas toutes les vues de Baer; il constate plusieurs erreurs dans ses spéculations philosophiques. Mais il trouve un sérieux intérêt à faire connaître la manière de voir de ce grand naturaliste, parce que si tout n'y est pas irréprochable, il a cependant défendu avec vigueur de grandes et importantes vérités. D. V.

Governments and parties in continental Europe, by A. Lawrence Lowell. Boston and New York, Houghton, Mifflin and Co, 1896, 2 vol. in-8 de xiv-377 et viii-455 p. — Prix : 25 fr.

Résumer la constitution des divers États européens, décrire le mécanisme de leurs gouvernements et le fonctionnement de leurs institutions, condenser l'histoire de leurs dernières luttes intérieures, établir le bilan des partis qui se disputent le pouvoir : tel est le but complexe visé par M. A. Lawrence Lowell.

Il s'est acquitté avec conscience de la tâche laborieuse qu'il avait entreprise et a réuni des documents officiels qui forment une véritable encyclopédie de droit administratif. Ses réflexions personnelles, les comparaisons qu'il expose, les conclusions qu'il déduit, enlèvent à cette importante partie de l'ouvrage l'aridité inhérente à un pareil travail. Mais quand l'auteur, s'écartant des principes, des lois, des articles de constitution, veut juger les actes des partis, doser leurs espérances, sonder les racines qu'ils étendent dans les profondeurs du pays, ses appréciations deviennent incertaines, hasardées et parfois fausses. Il ne faut pas s'en étonner. Ce n'est pas dans les livres ni même par un long séjour à Paris ou à Rome que l'on peut trouver la notion précise et juste

de l'âme française ou de l'âme italienne. M. A. Lawrence Lowell n'a pu, à cet égard, réunir que des aperçus superficiels et invoquer des témoignages qui ne pouvaient être impartiaux. Pour connaître l'état des partis en France, il s'en est rapporté à *la France en 1889* du comte de Chaudordy et à des articles de M. G. Monod, publiés dans la *Contemporary Review*. Or, M. de Chaudordy, en sa qualité de diplomate, ne pouvait qu'être plein de bienveillance pour le régime dont il était l'agent, et M. G. Monod a toujours passé pour un républicain à vues étroites. Des réserves analogues peuvent être faites en ce qui concerne l'antagonisme de l'Église et de l'État en Italie. Ce chapitre paraît inspiré des idées fort contestables en la matière de Sir Charles Dilke. Mais je reconnais volontiers que, dans l'ensemble de son livre, l'écrivain américain a fait œuvre d'historien, de politique et de philosophe. C'est avec une grande sûreté de méthode qu'il guide le lecteur dans le dédale des constitutions de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, de la Confédération helvétique ; et bon nombre des observations qu'il formule pourraient être mises à profit par les hommes d'État européens.

Un appendice soigneusement collationné donne, dans la langue du pays, le texte des lois constitutionnelles et fondamentales ; et un index alphabétique termine cet ouvrage si complet, si documenté, qui a sa place marquée dans la bibliothèque de quiconque participe au gouvernement d'un peuple civilisé. ROGER LAMBELIN.

Flore forestière, par A. MATHIEU. *Description et histoire des végétaux ligneux qui croissent spontanément en France et des essences importantes de l'Algérie.* Quatrième édition revue par P. FLICHE. Nancy, Jacques ; Paris, J.-B. Baillière, 1897, in-8 de XXXII-705 p. — Prix : 15 fr.

Pour tous ceux qui, à un titre quelconque, s'intéressent aux choses de la botanique forestière et de la sylviculture, la *Flore forestière* de Mathieu est devenue un livre classique. Il n'est pas, en France, un forestier digne de ce nom, — qu'il appartienne ou ait appartenu à l'administration publique, ou bien qu'il gère ou ait géré des forêts à titre privé, — qui n'ait puisé dans cet ouvrage des connaissances innombrables sur tout ce qui intéresse les végétaux ligneux, arbres, arbrisseaux ou arbustes, dont nos forêts sont peuplées. Mais le vénérable auteur est mort depuis plusieurs années déjà, et la troisième et plus récente édition qu'il ait publiée de sa *Flore*, remontant à l'an 1876, n'est plus suffisamment, aujourd'hui, au niveau des progrès de la science. Il appartenait à son successeur dans la chaire d'histoire naturelle de l'École forestière de Nancy, M. Fliche, un savant dont la science n'est égalée que par la modestie, de mettre la *Flore forestière* en pleine harmonie avec les nécessités scientifiques de l'époque. Il l'a fait avec la discrétion, le tact et la prudence qui conviennent au disciple d'un maître

aimé et hautement apprécié, conservant avec un soin jaloux, toutes les fois que la chose a été possible, le texte intégral de l'auteur primitif, et marquant d'un signe particulier chacune des nombreuses additions ou rectifications qu'il a dû apporter à l'œuvre de Mathieu.

Le titre de l'ouvrage n'en indique pas toute la portée : chaque article de la flore proprement dite est accompagné d'une notice entomologique sur les insectes vivant aux dépens du végétal considéré, avec indication de leur mode de procéder et de la nature de leurs ravages. L'aire géographique de chaque essence est soigneusement indiquée, ainsi que les conditions de sol, de climat et d'altitude qui conviennent à sa bonne croissance, la densité et les différentes qualités et aptitudes de son bois soit comme charpente, fente, menuiserie, boissellerie ou toutes autres professions qui emploient le bois, soit comme teneur en tanin, comme production de gomme ou de résine, comme valeur calorifique, etc.

Trois annexes sont à signaler à la fin du volume. L'une est une *Clef analytique* donnant le moyen de déterminer la nature d'un végétal ligneux pendant l'hiver, alors que ni feuilles, ni fleurs, ni fruits ne sont là pour servir d'indicateurs. La suivante contient la récapitulation, en un tableau d'ensemble, des densités des essences indigènes, au nombre de cent cinquante environ. La troisième s'occupe de la structure des bois observés à la vue simple, et établit une classification « générique » des bois d'après le mode de distribution ou de groupement des vaisseaux répartis dans le tissu ligneux.

Ce volume n'intéresse pas seulement les forestiers et les botanistes ; il peut rendre également des services aux divers professionnels qui emploient, d'une manière méthodique et raisonnée, les différentes natures de bois dans leurs travaux. C. DE KIRWAN.

Dressage et menage, par le comte DE COMMINGES. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-8 de x-194 p., avec dessins de Crafty. — Prix : 6 fr.

Ce livre vient à son temps. C'est à la campagne que l'on mène le plus, et que l'on a le plus de temps pour dresser gens et bêtes. Aussi faut-il conseiller vivement à tous ceux qui viennent de « s'enrosser » aux ventes de Chéri ou du Tattersall, ou qui vont recevoir de jeunes « potaches » frais émoulus des « bachots, » d'emporter cet excellent livre, de le lire et de le faire lire à tous ceux à qui, pour leur malheur personnel et celui de leurs chevaux tout particulièrement, ils vont pendant deux mois confier les rênes. Ne serait-ce que le chapitre sur la responsabilité des cochers et des propriétaires ! Car on trouve tout ici : on peut lire la loi et les prophètes. J'appelle prophètes les compagnies de chemins de fer qui annoncent toujours des réductions de tarifs qui ne viennent jamais. Ce dont on ne peut jamais se débarrasser, c'est du marchand de chevaux et du cocher, ânes bâtés souvent tous deux (comme dit M. de Com-

minges, et je l'approuve), mais qui le sont souvent encore moins que la « perle » de propriétaire. Avez-vous enfin un cheval judicieusement choisi, ni trop grand, ni trop petit, débourrez-le d'après la méthode du marquis de Mauléon. Rien n'est plus pratique ni plus sûr. Garnir, atteler, marcher, arrêter, reculer, remiser ; autant de termes qui font sourire les débutants, les imbéciles et les ignorants, et dont nous trouvons ici la sage et heureuse explication.

Ce qui, dans ce livre, sera certainement très apprécié, c'est toute l'étude des défenses du cheval. Howlet, que cite souvent avec raison M. de Comminges, donne une jolie définition des « défenses de l'homme, » qui ne sait pas, la plupart du temps, se faire comprendre et par conséquent se faire obéir. Harnacher et atteler un cheval, tenir les guides, marcher au pas et arrêter, M. de Comminges vous l'expliquera avec précision. Que de bonnes recommandations sur le menage en route et à la ville, ne fût-ce que de « ne pas râcler le trottoir avec les roues. » Que de choses à dire, et bien dites dans ce volume, sur les voitures et les harnais! Il n'y a vraiment qu'à louer d'un bout à l'autre. Seulement, *in cauda venenum :* au bout du volume j'ai vainement cherché la table, l'auteur l'a oubliée. Ce n'est pas pardonnable. Dans toute bonne sellerie, il faut une armoire à clés. A. D'E.

LITTÉRATURE

Grammaire latine, simplifiée par l'étude des rapports de syntaxe entre le français et le latin, par le R. P. Dom Boussion. 3e édition. Paris, Delhomme et Briguet, 1896, in-8 de 211 p. — Prix : 1 fr. 60.

Le déclin des études classiques n'empêche pas les grammaires latines de se multiplier. Pour être de date assez récente, celle du R. P. Dom Boussion n'en a pas moins conquis une place fort honorable : une seconde édition paraissait en 1892, et voici la troisième, « entièrement refondue et augmentée. » La *Préface* nous avertit notamment que, suivant un conseil donné à l'auteur, le *Supplément à la syntaxe* des éditions précédentes a été fondu avec la syntaxe elle-même, tandis que le *Supplément aux Éléments* recevait une extension considérable. On y trouvera notamment sur les mots primitifs, dérivés et composés, sur les divers préfixes et suffixes, des observations un peu savantes peut-être pour de très jeunes élèves, mais auxquelles leurs aînés ne peuvent manquer de prendre un vif intérêt.

Bien comprises et fidèlement retenues, les Remarques ajoutées en plus petits caractères aux règles principales épargneront à nos écoliers, depuis la sixième jusqu'à la rhétorique et au delà, bien des méprises fâcheuses et de fastidieux solécismes. J'en dirai autant soit du tableau complet des verbes irréguliers (p. 83-87), soit de la longue liste de gallicismes

qui commence à la page 189, soit encore des règles (à mon sens un peu trop sommaires) relatives à l'emploi du subjonctif dans les propositions subordonnées (p. 181 et 182). Au haut de la page 110 figurent un certain nombre de verbes qui, transitifs en français, sont intransitifs en latin, et à ce titre passent pour la cause occasionnelle de maint solécisme : d'autres, tels que *parcere*, *occurrere*, *opitulari*, *mederi*, devraient être ajoutés à cette trop courte énumération. D'autre part, la remarque qui figure au bas de la page 122 a un caractère de généralité qu'en réalité elle ne comporte pas ; enfin la théorie des questions de lieu (p. 149 et 150) contient plus d'une assertion, sinon manifestement inexacte, du moins singulièrement subtile.

Il y a des grammaires latines plus méthodiquement ordonnées, plus savantes, mais celle-ci nous paraît tout à fait propre à enseigner rapidement à nos jeunes latinistes ces deux choses qu'ils ont tant de peine à acquérir : correction et élégance. En effet, les treize dernières pages renferment sous ce titre : *Principes de traduction*, une série de conseils pratiques assez détaillés et accompagnés d'exemples puisés dans les meilleurs auteurs. C. Huit.

Lexicón etimológico, naturalista y popular del Bilbaino Neto, compilado por un Chimbo (don Emiliano de Arriaga). Bilbao, tip. de S. de Amorrortu, 1896, in-12 de 317 p. — Prix : 3 fr.

Il serait à désirer que tous les dialectes particuliers eussent leur lexique complet; ce travail aiderait singulièrement à la linguistique, à la grammaire comparée et à la philologie. En attendant, voici un petit dictionnaire qui rendra service à tous ceux qu'intéresse l'étude approfondie de l'idiome castillan et de ses ramifications dans le nord de l'Espagne. Don Emiliano de Arriaga, qui signe spirituellement *un chimbo*, a rassemblé mille soixante-trois mots usités à Bilbao et dans la Biscaye; il en donne la signification précise, l'étymologie, les dérivés, et par de nombreux exemples il achève d'éclaircir les difficultés qui peuvent se présenter à un étranger dans ses relations avec le peuple de cette contrée. Ce n'est pas un dictionnaire de la langue basque; le « patois » de Bilbao, si j'ose m'exprimer ainsi, ne diffère de l'espagnol proprement dit que par certaines expressions et certaines locutions qui lui sont spéciales, bien qu'il ait emprunté un certain nombre de mots à l'euskera, soit 45 0/0; à peu près autant qu'il en a pris au castillan. D'ordinaire, un dictionnaire n'est pas ce qu'on appelle un livre amusant. Il en est tout autrement du *Lexicon* d'Emiliano de Arriaga, pétillant d'esprit, plein de verve et de bonne humeur. Ce livre intéressant se fait lire avec le charme qu'on éprouve à parcourir une œuvre de Dickens ou de Marc Twain. Chaque mot est pour l'auteur l'occasion de curieuses digressions sur les mœurs, sur les usages, sur les traditions de son pays.

Une simple recherche étymologique lui fournit une abondante matière à des discussions pleines de sel et de gaieté en même temps que d'érudition. Et que dire des quatre discours préliminaires, ainsi que des appendices divers qui couronnent ce volume? Je ne sais s'il se trouvera quelque critique austère qui trouvera que le *chimbo* abuse de la note joyeuse dans son Lexique : pour nous, sans ce caractère d'intarissable « humour, » nous n'aurions pas lu avec le même empressement le vocabulaire du langage de Bilbao. Ce n'est d'ailleurs pas seulement un vocabulaire, c'est un tableau, une peinture vivante des coutumes et de l'histoire de cette région. G. BERNARD.

Histoire de la littérature française, des origines au milieu du XIXe siècle, par PIERRE ROBERT. Première partie : *Des origines au XVIIe siècle.* Paris, Paul Dupont, 1896, in-18 de 470 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le plus grand tort de la présente histoire littéraire, c'est de venir après beaucoup d'autres. L'originalité en ce genre d'ouvrages est devenue difficile, et M. P. Robert ne paraît pas d'ailleurs l'avoir cherchée. Il n'a donc pas fait un livre tout savoureux d'idées personnelles, comme fut en son temps la littérature de Nisard, comme est celle toute récente de M. Lanson. Il a d'autre part évité de nous donner un de ces manuels rapides et par trop incomplets comme nous en avons tant; et il y a dans ces cinq cents pages beaucoup plus de choses qu'on ne croirait d'abord.

Son mérite est d'avoir simplement et clairement résumé tous les travaux déjà considérables, thèses, monographies, études, que notre époque a produits sur le moyen âge et le XVIe siècle. Par exemple, le chapitre sur la poésie épique est fait avec les ouvrages de MM. Gaston Pâris et Léon Gautier ; le chapitre sur les Fabliaux et le Roman du Renart avec ceux de MM. Lenient, Clédat, Bédier et Sudre ; le chapitre sur la tragédie du XVIe siècle avec la thèse de M. Faguet, et ainsi du reste. Si c'est là une œuvre de conscience et de patience plutôt que d'invention et de verve, elle gagne en utilité ce qu'elle perd en éclat. Grâce à l'exactitude des informations, cette histoire littéraire rendra les plus grands services aux écoliers, aux étudiants, aux professeurs, et, suivant les cas, dispensera de lire les travaux des spécialistes, ou y préparera.

D'ailleurs l'érudition de M. P. Robert, tout en étant très précise, a su généralement demeurer sobre et se garder des détails qui rebutent. Ainsi, tandis que deux cent quarante pages sont consacrées au XVIe siècle, il y en a juste deux cent vingt pour tout le moyen âge, dont l'histoire est coupée par genres : I. *La Poésie épique* (30 pages), avec division des cycles, étude générale des chansons de geste, éclairée de quelques épisodes intéressants pris à droite et à gauche, et étude particulière de la Chanson de Roland ; — II. *La Poésie lyrique*, un chapitre, ordinairement sa-

crifié, qui des chansons des troubadours va par les poètes du Nord, aristocrates comme Thibaut de Champagne, bourgeois et hommes du peuple comme Colin Muset, Jean Bodel, Adam de la Halle, Rutebœuf, jusqu'à Eustache Deschamps et Froissart, pour toucher au XVIe siècle avec Charles d'Orléans et Villon ; — III. *Les Fabliaux et le Roman de Renart ;* — IV. *Le Roman de la Rose et la Poésie allégorique ;* — V et VI. *Le Théâtre sérieux* et *le Théâtre comique*, deux chapitres pour lesquels M. Petit de Julleville a été sérieusement mis à contribution ; — et enfin un seul chapitre sur la prose, bien qu'en dehors de l'étude des quatre chroniqueurs il y ait un aperçu sur l'éloquence sacrée, politique, judiciaire, sur les traductions, les ouvrages de science, de morale ou de piété, les romans et les nouvelles. On voit que M. P. Robert, tout en cherchant à être complet, sait user discrètement de son érudition. Son livre est une compilation, soit ; mais faite avec du tact et du goût par un mélange habilement dosé de considérations d'ensemble (voir par exemple dans le XVIe siècle un très bon chapitre sur *la Renaissance et l'humanisme*), d'études particulières (voir *Rabelais*, *Montaigne*, *les auteurs de Mémoires*, *Ronsard et la Pléiade*, etc.), d'analyses d'ouvrages importants (*Satire Ménippée*, *Manifeste de du Bellay*, etc.), parfois même de citations caractéristiques. Et s'il y a quand même çà et là quelques noms de trop, ou quelques notices un peu sèches, quelques appréciations un peu faibles, il n'en est pas moins vrai que cela constitue un précis d'histoire littéraire des mieux au courant, et des plus recommandables. GABRIEL AUDIAT.

Histoire de la littérature française hors de France, par VIRGILE ROSSEL. 2e édition. Paris, Fischbacher, 1897, in-8 de XV-531 p. — Prix : 7 fr. 50.

Je ne suis pas très sûr que soit absolument juste le reproche que nous adresse M. Rossel de ne pas nous intéresser assez à ces petites France étrangères, qui conservent en Europe et même au Canada devenu anglais l'esprit et le goût français. Il apparaît bien que, tantôt par courtoisie, tantôt par snobisme, nous avons au contraire l'enthousiasme facile pour tous les étrangers qui nous font l'honneur de nous envahir. En tout cela, je ne vois vraiment d'ignoré que le Canada. Il n'en est pas moins vrai que j'estime excellent tout livre qui, par le seul fait de plaider la cause de nos provinces en contant leur histoire (et littérairement la Belgique, la Suisse romande et le Canada sont bien de nos provinces), donne à ces provinces, avec le sentiment de leur force, le désir d'entretenir en elles, par la France et pour la France, la vitalité intellectuelle dont, à certaines heures, elles ont fourni des preuves.

Sagement d'ailleurs, M. V. Rossel conseille à ces petites France hors de France, tout en entretenant en elles les sources d'originalité, d'être

systématiquement conservatrices, et de ne pas, sous prétexte d' « écriture artiste, » de rajeunissement et d'affranchissement de la langue et du goût, abandonner le pur français des grands maîtres. Car à vouloir diriger les lentes et nécessaires évolutions de l'idiome d'un grand peuple, les petites provinces sont sûres de retomber dans le suisse ou dans le belge, c'est-à-dire dans le patois. Ce livre est donc plein de bons sentiments. Il est aussi plein de noms et d'indications utiles, et, quand l'auteur tient une idée générale et la suit un moment, il est intéressant et bien écrit. Mais, il faut le dire franchement à un écrivain qui a le talent pour faire mieux, ce livre est mal fait.

C'est une première erreur d'avoir voulu, en cinq cents pages, écrire l'histoire complète de la littérature française hors de France. De là des parties forcément négligées. Des pays tout entiers sont passés sous silence : Italie, Espagne, Grèce, Autriche, Hongrie, Pologne, ou à peine mentionnés. Il y a quatre pages sur la Suède et le Danemark, autant sur la Russie qui, rien que par Catherine II et le XVIIIe siècle, semblait mériter plus. Sont seuls à peu près complètement étudiés : la Suisse, la Belgique et le Canada. On pouvait s'en tenir là, d'autant qu'il n'y a pas grand rapport entre les pays de langue française et ceux où les œuvres françaises ont tout à fait le caractère d'une exception. Certaines époques sont sacrifiées à d'autres. La Hollande française, c'est presque uniquement Bayle, Jurieu, Le Clerc, Basnage, et les écrivains du Refuge ou les libraires du XVIIIe siècle. L'Allemagne, c'est Frédéric II, et encore les pasteurs protestants (Leibnitz n'a pas plus de lignes qu'un d'Abbadie ou un Beausobre ; Heine et de Humboldt sont seulement nommés), tandis qu'ailleurs, pour la Belgique et la Roumanie, par exemple, la place est largement donnée au XIXe siècle.

D'autre part, il n'y a pas beaucoup de méthode. M. V. Rossel n'a pas voulu faire, en même temps que l'histoire de la littérature française hors de France, l'histoire de l'influence littéraire française à l'étranger, deux choses qu'il paraît pourtant impossible de séparer. Qui veut-il donc nous faire connaître ? Les auteurs « étrangers » qui ont écrit en français. Cela est si vrai qu'il écarte même ceux qui, étrangers de naissance, ont été comme naturalisés Français par leur long séjour à Paris, tels Grimm, Hamilton, etc. A quel titre alors nous parler d'écrivains « français » comme Saint-Évremont, Descartes, d'Argens, les réfugiés protestants, tous ceux enfin qu'un hasard a jetés hors de France, non pas même en leur jeunesse, mais dans leur maturité et quand ils étaient déjà formés ? A quel titre, si ce n'est à cause de l'influence française qu'ils ont apportée de leur pays ? Car ils n'ont rien d'étranger. On ne peut cependant pas faire une histoire rationnelle en prenant pour criterium le pays de l'imprimeur !

Si M. Rossel n'écarte pas de son livre, comme Français, des auteurs

qui le sont absolument, et de naissance et d'éducation, il y fait généralement une place restreinte aux grands auteurs qui depuis longtemps font partie de la littérature française classique : Froissart, Commines, J.-J. Rousseau, Mme de Staël, B. Constant, etc. Cela se comprend : de tels écrivains n'ont vraiment pas besoin de nous être révélés.... Mais alors on fait cette remarque que, sauf de bien rares exceptions, tous ceux-là sont connus, admirés, étudiés, qui ont mérité de l'être : et l'intérêt est mince de faire défiler devant nous une interminable suite de théologiens, de sermonnaires et de pamphlétaires huguenots, desquels l'auteur, malgré sa complaisance pour le protestantisme et la littérature des réfugiés, déclare à maintes reprises qu'ils n'eurent aucun sentiment de l'art, et qu'ils sont responsables du caractère lourd et ennuyeux de la littérature suisse. Le vrai moyen de nous intéresser à ces petites France à côté de la grande, c'est, pour le passé, de nous faire l'histoire de la pensée française en ces pays ; et alors la première place dans cette histoire revient, « quelle que soit leur nationalité, » aux écrivains français qui ont eu au dehors l'influence la plus féconde. Pour le présent, au lieu de nous faire ces longues nomenclatures d'écrivains suisses, belges, ou roumains, loués par pure camaraderie, quelquefois reconnus médiocres par l'auteur lui-même, ou tout à fait sans valeur, ce qu'il faut, c'est mettre en relief les tendances générales, grâce à l'étude d'un petit nombre d'œuvres caractéristiques, et ne proposer à notre sympathie ou à notre admiration que ceux qui en sont dignes.

En résumé, ce livre, — œuvre d'un travailleur qui a beaucoup lu, mais qui, pour avoir voulu trop faire à la fois, n'a cependant pas lu tous les écrivains qu'il prétend juger et nous faire connaître, — est une compilation tantôt incomplète, tantôt trop complète, écrite tantôt d'après des jugements personnels, tantôt sur la foi d'ouvrages de seconde main, mais qui cependant, par quelques aperçus intéressants, surtout par les listes d'auteurs et d'ouvrages qu'elle renferme, peut rendre des services.

GABRIEL AUDIAT.

L'Art d'écrire un livre, de l'imprimer et de le publier, par EUGÈNE MOUTON. Paris, H. Welter, 1896, in-8 carré de 410 p. — Prix : 6 fr.

Pourquoi ne le déclarerions-nous pas tout de suite : M. Eugène Mouton ne nous avait préparé que d'une manière assez problématique au travail qui va être examiné. Cet écrivain, qui a signé, tant de son nom que du pseudonyme synonymique de « Mérinos, » des romans pleins d'humour, se montre ici sous un jour tout nouveau. Brusquement, sans crier gare, peut-on dire, il se révèle comme critique et comme philosophe et aussi comme homme de métier, très expert. Inutile d'ajouter,

pour qui connaît M. Mouton, qu'en ce qui touche l'esprit, le goût et la fine psychologie, il apparaît ce qu'il est toujours : sous ce triple aspect, au surplus, il a peu d'égaux et encore moins de supérieurs.

Vingt-deux chapitres composent cette remarquable étude. Les huit premiers se ressentent beaucoup de la rhétorique, mais combien élevée et intéressante ! Les chapitres XI, XII et XIII pourront, il nous semble, être considérés comme se rattachant, en les complétant, aux huit premiers, bien qu'il y ait là des choses que l'enseignement des écoles n'apprend que d'une façon insuffisante. M. Mouton est un maître original dont la pensée et les principes s'imposent agréablement. L'ensemble que nous venons de noter explique, de brillante façon, les règles générales ou particulières qu'il convient d'observer pour concevoir et écrire un livre. L'auteur aborde du reste les différents genres pouvant être traités, et cela avec une précision et une lucidité qui frapperont tout le monde.

Le chapitre IX est relatif à l'installation du travailleur, aux outils qu'il doit employer de préférence et aux habitudes dont il peut utilement se faire une loi. Le chapitre suivant est consacré en entier à ce que M. Mouton appelle, avec l'autorité que donne l'expérience, l'hygiène du travail : on dirait la causerie d'un médecin spécialiste. Avec les chapitres XIV et XV, nous sommes édifiés longuement sur les rapports des auteurs et des éditeurs, et nous faisons une incursion bien intéressante et fort précise dans le domaine de la jurisprudence pratique en ce qui concerne les traités à conclure et la propriété littéraire.

Le livre étant composé, l'éditeur trouvé, les conditions fixées entre auteur et éditeur, nous abordons un sujet que l'on ne trouve exposé ordinairement que dans des ouvrages spéciaux, le plus souvent d'une façon technique et, partant, assez rebutante pour le plus grand nombre. Les jeunes écrivains, et même les anciens, qui possèdent l'expérience, sauront certainement gré à M. Mouton de leur apprendre ou de leur rappeler, dans les plus complets détails, clairs et nullement ennuyeux, ce que sont les épreuves d'imprimerie, comment elles doivent se lire et quelles sont les règles à suivre pour les corriger : cela fait l'objet des chapitres XVI et XVII. Le chapitre XVIII vise les coquilles d'imprimerie : c'est l'un des plus curieux du volume. Les deux chapitres qui viennent ensuite traitent de l'impression du livre et de la composition typographique. Les auteurs trouveront là tout ce qu'il leur importe de connaître pour mener à bien l'exécution matérielle d'une œuvre, depuis le titre jusqu'à la couverture.

Enfin, c'est dans les deux dernières divisions de son volume, que nous n'hésitons pas à qualifier dans son ensemble d'intéressant, de curieux, de pratique et de savant, que M. Mouton offre une preuve nouvelle de son talent d'observation. Dans « la Vie et la mort du livre » et « la Carrière, » l'auteur chante l'apothéose ou procède à l'enterrement

de la masse formidable des productions plus ou moins intellectuelles qui encombrent la librairie contemporaine.

Nous avons dit que M. Mouton est un fin psychologue. S'il était nécessaire d'établir le bien fondé de notre opinion, nous pourrions noter beaucoup d'amusantes pensées dont les pages que nous venons de savourer fourmillent littéralement. Bornons-nous à signaler celle-ci, des plus typiques : « Nous n'avons pas à revenir sur la nécessité de la modestie. Mais cette modestie doit être, qu'on nous permette l'assonance, modérée et plus sous-entendue que trop avouée, car autrement vos amis, c'est-à-dire vos ennemis les plus dangereux, vous prendraient au mot et iraient partout colporter vos aveux en disant : « Il en convient « lui-même ! »

Voilà qui nous paraît aussi juste que simple et profond : nous en avons ri et nous en rions encore de bon cœur. L'humanité est telle.

L'exécution typographique de ce volume est parfaite, nécessairement : il faut bien prêcher d'exemple lorsqu'on se pose en législateur.

E.-C. Gaudot.

HISTOIRE

Geschichte des kirchlichen Benefizialwesens von seinen Anfängen bis auf die Zeit Alexanders III, von Ulrich Stütz. Tome Ier, 1re partie. Berlin, Müller, 1896, in-8 de 371 p. — Prix : 15 fr.

Die Eigenkirche als Element des mittelalterlich-germanischen Kirchenrechtes; Antrittsvorlesung gehalten am 23 october 1894, von Ulrich Stütz. Berlin, Müller, 1895, in-8 de 45 p.

M. Ulrich Stütz, professeur à l'Université de Bâle, a entrepris une histoire du bénéfice ecclésiastique depuis les origines jusqu'à l'époque d'Alexandre III. La première partie du premier volume est parue; le plan et l'idée générale de l'ouvrage ont été exposés par l'auteur dans une leçon d'ouverture faite à Bâle le 23 octobre 1894, et publiée en brochure. Sa thèse est que l'esprit germanique a exercé sur le développement du droit canonique une influence profonde et jusqu'ici méconnue. Il croit en trouver la preuve dans le sujet qu'il traite.

Il commence par exposer le régime de la propriété ecclésiastique à l'époque romaine. A l'origine, toute propriété ecclésiastique dépend de l'évêque, dont le pouvoir d'administration n'est limité que par quelques règles (inaliénabilité des biens d'Église, obligation de faire des revenus quatre parts égales pour l'évêque, les clercs, l'entretien des bâtiments, les pauvres), et par le devoir de donner aux clercs un *stipendium* convenable. Au cours des ve et vie siècles se constitue un nouveau genre de propriété ecclésiastique; les paroisses rurales se fondent par l'initiative privée, et souvent les fondateurs, en les dotant, mettent à

leurs donations des clauses qui enlèvent à l'évêque l'administration des biens donnés; peu à peu l'évêque en vient à n'avoir plus guère que la nomination du desservant. En même temps, les évêques prennent l'habitude de donner aux clercs leur *stipendium* sous forme de terres concédées en précaire; il y avait là une tendance qui pouvait conduire à un démembrement de l'ancien patrimoine ecclésiastique encore resté aux mains de l'épiscopat. A ce moment, les envahisseurs germains apportent avec eux l'idée (entièrement nouvelle, s'il faut en croire M. Stütz) qu'une église est susceptible d'être propriété privée, et exploitée comme telle par son propriétaire. C'est ici qu'apparaît la thèse, et d'une manière un peu paradoxale. Que les Germains aient eu une conception particulière du droit de propriété, c'est possible, mais non suffisamment prouvé; car j'ai quelques doutes sur la légitimité du procédé qui consiste à appliquer aux Germains du VIe siècle ce que nous savons du droit religieux de l'Islande à une époque bien plus récente. Et l'idée, en fondant une église, de se réserver sur elle certains droits, me paraît tellement naturelle que j'hésite à y voir une conception spécialement germanique. Si en Italie, au VIIIe siècle, les fondateurs d'églises et leurs héritiers conservent d'ordinaire la nomination du desservant et l'usufruit d'une part des revenus; si en Gaule, à la même époque, nombre d'églises sont la propriété privée du Roi, des laïques, de monastères, qui les font exploiter à leur profit par des desservants nommés par eux, ces usages me semblent pouvoir s'expliquer par le développement des institutions antérieures, sans qu'il faille faire intervenir l'esprit germanique. Naturellement d'ailleurs, le bouleversement causé par les invasions a pu hâter la transformation de la discipline ecclésiastique. Au reste, l'espace me manquerait pour discuter à fond cette question, épisode de la querelle des « romanistes » et des « germanistes. » Après avoir montré comment les églises sont devenues objet de propriété privée, M. Stütz expose les efforts de Charlemagne et de Louis le Pieux pour remédier aux inconvénients de cette situation. Leur législation a pour objet d'assurer l'existence des églises et l'intégrité de leurs biens, de relever la situation des desservants vis-à-vis des patrons laïques et de les soumettre à l'évêque. Mais le principe même, la légitimité de la propriété privée s'exerçant sur des églises, ne subit aucune atteinte; il est défendu par Hincmar dans un traité spécial; il n'est plus contesté du IXe au XIe siècle. Il finit par s'imposer même aux évêques. Désormais, quand ceux-ci fondent une église rurale, ils la dotent en morcelant le patrimoine diocésain. Ce morcellement, on avait communément admis que les évêques avaient commencé de très bonne heure à le provoquer eux-mêmes, par l'usage répété du précaire. M. Stütz s'inscrit en faux contre cette explication; d'après lui, l'ancien patrimoine diocésain était encore presque intact aux VIIe et VIIIe siècles, et c'est alors seulement que les évêques l'auraient

démembré en imitant les procédés des autres fondateurs d'églises. Ici encore, je ne sais s'il n'y a pas un peu d'exagération dans les vues de M. Stütz, et s'il ne généralise pas plus que de raison les renseignements que nous possédons pour Rome et Ravenne.

Quoi qu'il en soit, l'ancien principe de l'unité de patrimoine et d'administration dure quelque temps encore pour les biens spécialement affectés à l'église cathédrale (non pas, d'après M. Stütz, par suite d'une influence monacale, mais par la simple persistance des anciens usages); puis il disparaît là aussi. A partir de la fin du IXe siècle on voit commencer par endroits la division des biens de l'église cathédrale en mense épiscopale et biens du chapitre subdivisés en prébendes.

M. Stütz termine cette première partie de son ouvrage en examinant la situation faite à l'évêque par cette transformation. Désormais, vis-à-vis d'une bonne partie des églises de son diocèse, celui-ci se trouve dans la situation d'un propriétaire privé, exploitant, aliénant, échangeant ces églises absolument comme pourrait le faire tout autre propriétaire.

Si j'ai cru devoir, à propos de quelques-unes des idées de M. Stütz, parler de paradoxe, il n'est que juste de reconnaître que son livre témoigne d'une connaissance étendue des sources et d'un véritable talent d'exposition ; qu'il est très suggestif et, somme toute, très digne d'être étudié.

E. Jordan.

La Religion de Jésus (Iaso ja-kyô) ressuscitée au Japon dans la seconde moitié du XIXe siècle, par Francisque Marnas, vicaire général honoraire du diocèse d'Osaka. Lyon et Paris, Delhomme et Briguet, 1897, 2 vol. in-8 de XXIV, 645 et 588 p. — Prix : 12 fr.

Cet ouvrage est d'un puissant intérêt. L'auteur, pour le composer, a consulté des sources nombreuses et, en général, très autorisées. De bonnes phototypies reproduisent les traits des principaux apôtres du Japon et quelques-uns des sites les plus intéressants de cette contrée encore si peu connue de la plupart des lecteurs, si ce n'est par les romans de M. Pierre Loti.

L'auteur commence par jeter un coup d'œil rétrospectif sur une première évangélisation du Japon, au XVIe siècle, par saint François-Xavier. Le catholicisme, après une assez rude persécution, allait s'étendant avec rapidité dans ces îles de l'Extrême-Orient, lorsque les Hollandais réussirent à l'en faire chasser, en provoquant l'édit destructeur de Yeyasu Tokugawa (1614). En 1642, cinq jésuites se firent débarquer au Japon pour recommencer l'œuvre évangélisatrice de saint François-Xavier. Ils furent mis à mort, comme l'avaient été, en 1577, les vingt-six martyrs dont Pie IX devait décréter la canonisation. Au XVIIIe siècle, un prêtre italien, Sidotti, essaya à son tour de convertir le Japon, mais il mourut à la peine. Dans la première moitié de ce siècle, mêmes tentatives in-

fructueuses. Enfin, M. Forcade parvint à s'installer aux îles Riu-Kiu, de 1844 à 1848, avec un autre missionnaire, M. Leturdu. Le premier fut nommé vicaire apostolique du Japon, puis chargé de la préfecture apostolique de Hong-Kong. Lors d'un voyage qu'il fit à Paris en 1847, il se heurta à l'indifférence du gouvernement. De là il se rendit à Rome; il dit à Pie IX, en parlant de M. Guizot, l'un des ministres de Louis-Philippe et le seul qui fût protestant : « C'est celui que j'ai trouvé le plus catholique. » Les traités de 1858 finirent par ouvrir le Japon aux missionnaires, mais de combien d'obstacles, de pièges, de périls, leur route ne fut-elle point semée ! D'un côté le Mikado, de l'autre le Shogun, employèrent tous leurs efforts à retarder la marche des missionnaires et ne reculèrent devant aucune infamie pour les discréditer et rendre vain leur zèle. M. Petitjean débarqua vers ce temps à Yokohama et commença cette vie apostolique si éprouvée, mais si féconde en résultats. A partir de cette époque (1858) l'histoire de l'évangélisation du Japon est celle même de cet intrépide missionnaire. Un des incidents les plus remarquables de sa carrière évangélique fut la rencontre qu'il fit des chrétiens de la vallée d'Urakami (17 mars 1865). Ces pauvres gens avaient trouvé le moyen de garder leur foi depuis plus de deux siècles, malgré les persécutions de leurs compatriotes païens et l'absence complète de prêtres, durant un laps de temps aussi considérable. Rien de plus édifiant que les pages consacrées au récit des mœurs simples et pures de ces croyants, précieux débris de la chrétienté établie autrefois dans ces îles par le grand saint que l'Église vénère sous le titre d'Apôtre du Japon. Une dernière persécution d'une violence extrême essaya d'arracher la foi de cette population, mais elle ne réussit qu'à lui inspirer plus vivement que jamais le désir d'avoir des missionnaires. Devenu vicaire apostolique du Japon, Mgr Petitjean s'intéressa d'une façon spéciale aux chrétiens d'Urakami ; M. Laucaigne, son confrère, l'aida puissamment dans sa tâche.

La dernière persécution qu'eurent à subir les fidèles du Japon dura huit ans, de 1867 à 1875. Non seulement les chrétiens d'Urakami en furent les victimes, mais encore ceux d'Omura, de Kurosaki et de Shittsu. Les détails des souffrances endurées par les confesseurs de la foi sont navrants; mais ce qu'il y eut de plus navrant encore, ce fut de voir l'indifférence avec laquelle les gouvernements européens, et spécialement celui de la France, laissèrent maltraiter et massacrer même leurs nationaux, au nom de la religion chrétienne; ou si parfois ils protestèrent, ce fut avec une telle discrétion qu'ils ne firent que donner au Mikado plus d'audace encore et plus d'insolence en face de leurs timides représentations. Les bonzes, tremblant pour leur culte caduc, activaient la rage du persécuteur. C'est ainsi que les vaillants chrétiens d'Urakami furent déportés en masse et périrent en grand nombre. Bien peu revinrent de cet exil qui se prolongea plusieurs années. En 1875 fut enfin

inauguré un régime de tolérance qui permit au catholicisme de se développer librement. La mission du Japon fut divisée en deux vicariats; Mgr Petitjean s'établit à Osaka, tandis que son nouveau collègue, Mgr Osouf, s'installait à Yokohama. Puis vinrent, comme auxiliatrices des missionnaires, les dames de Saint-Maur, les religieuses du Saint-Enfant-Jésus (de Chauffailles) et les sœurs de Saint-Paul (de Chartres). Ces femmes dévouées s'occupèrent tout spécialement de l'éducation des jeunes filles. De plus, trois séminaires furent établis à Tokyo, à Osaka et à Nagasaki pour la formation d'un clergé indigène.

Le 11 août 1884, un décret du Conseil suprême dépouillait le bouddhisme et le shintoïsme de leur caractère officiel. Mgr Petitjean ne survécut que deux mois à la publication de ce décret qui lui faisait entrevoir, pour le catholicisme au Japon, une ère nouvelle de prospérité. Il mourait au moment même où il allait jouir du fruit de ses sueurs et de ses prières. Le 11 février 1889, fut promulguée la constitution qui régit encore actuellement l'empire japonais, et la liberté des cultes fut proclamée. Quelque temps après, Léon XIII établissait la hiérarchie au Japon.

Voilà un aperçu bien incomplet des questions et des faits traités dans cet ouvrage vraiment magistral. L'auteur, merveilleusement informé, y donne les renseignements les plus abondants et les plus curieux.

Toutefois, nous lui signalerons, non pas une lacune, puisqu'il ne s'occupe que du catholicisme, mais un desideratum. Nous aurions aimé savoir les efforts que multiplie le protestantisme pour s'emparer, lui aussi, de ces îles du Japon où déjà, nous dit-on, il est parvenu à fonder quatre Universités ou établissements d'enseignement supérieur, alors que le catholicisme n'en compte pas un seul. Il nous eût été également utile de connaître un peu mieux ce fameux bouddhisme japonais qui essaie de se régénérer en empruntant à la religion catholique, sinon ses dogmes dont il ne peut vouloir sans se suicider, du moins son organisation extérieure et jusqu'à ses degrés hiérarchiques. A. Roussel.

Histoire des relations de la France avec Venise, du XIIIe siècle à l'avènement de Charles VIII, par P.-M. Perret, précédée d'une notice sur l'auteur par Paul Meyer. Paris, Welter, 1896, 2 vol. in-8 de xlxii-596 et iv-469 p. — Prix : 20 fr.

Auteur d'un bon travail sur l'amiral de Graville et de diverses notices sur la diplomatie du xve siècle, P.-M. Perret avait entrepris un travail considérable sur les relations franco-vénitiennes, lorsque la mort est venue le surprendre, non pas inopinément (car sa santé était depuis longtemps affaiblie), mais trop tôt pour lui permettre de terminer ce livre qu'il avait longuement préparé. Le directeur de l'École des chartes a pieusement accompli les vœux du jeune érudit, et, avec l'aide de M. Alf. Spont, a mis le manuscrit au point et surveillé l'impression. Ces

deux volumes sont bien l'œuvre de Perret, car son manuscrit était pour ainsi dire terminé quand notre ami a été enlevé à l'affection de tous ; d'ailleurs ses longs séjours à Venise lui avaient permis d'entreprendre un dépouillement complet et sérieux des registres du Sénat de Venise jusqu'à la fin du xve siècle, et ses précédents travaux l'avaient admirablement préparé à écrire l'ouvrage que nous possédons désormais.

On sait quels merveilleux agents diplomatiques étaient les Vénitiens; on peut donc supposer *à priori* que la diplomatie jouait un rôle considérable dans la République, et que pour la Seigneurie l'action de ses agents à l'étranger était l'un des principaux soutiens de sa puissance. Il ressort du livre de Perret que les relations de Venise avec la France, établies dès le xiiie siècle, ne se manifestèrent guère d'une manière régulière qu'à partir du milieu du xive ; que Venise fut très raisonnée dans ses alliances, et que la République chercha toujours à juxtaposer les rapports politiques aux rapports commerciaux, les uns se confondant avec les autres et se comprenant aussi par eux.

Lorsque la dynastie angevine faisait valoir ses droits sur Naples, ou que la famille d'Orléans cherchait à dominer à Milan, il est bien certain que Venise avait tout intérêt à suivre de près cette politique et à prendre à l'égard des Français telle mesure qu'elle jugeait nécessaire pour le développement de son influence et de son commerce. Avec Charles VII le vent est à l'alliance ; avec Louis XI, au contraire, l'inimitié s'accentue au point que la Seigneurie accepte et suit la politique de Charles le Téméraire, qui lui sera néfaste, jusqu'au jour où, le duc de Bourgogne mort, elle reprend la tradition de l'alliance française. Le travail s'arrête au début des guerres d'Italie, et la conclusion manque. Perret n'a pas eu le temps de l'écrire, mais on la peut deviner. Et l'on peut affirmer avec certitude que Venise a toujours eu le désir, en même temps que de développer son commerce, de se maintenir au-dessus des autres républiques italiennes, dont elle craignait la trop grande influence et dont elle cherchait volontiers à déjouer les ambitieux projets.

Le livre est sobrement et simplement écrit ; on le lit sans ennui et sans fatigue et on prend intérêt à y suivre le développement d'une diplomatie toujours un peu enchevêtrée. La part d'érudition et de critique y est plus que satisfaisante, et l'on sent un auteur maître de son terrain, parce que les fondations ont été préalablement établies avec conscience et sûreté. Aux pièces justificatives les éditeurs ont joint la publication intégrale d'un « Traité du gouvernement de la cité et seigneurie de Venise » au xve siècle, d'après deux manuscrits (Bibliothèque nationale et bibliothèque de Chantilly). H. Stein.

Die Französische Legislative und der Ursprung der Revolutionskriege (1791-1792), von Hans Glagau. Berlin, Ebering, 1896, in-8 de xiii-368 p.

Cet ouvrage, qui constitue le premier fascicule d'une série d'études historiques publiées à Berlin, devait être primitivement, dans la pensée de son auteur, une étude biographique sur le comte de Narbonne et son rôle comme ministre de la royauté constitutionnelle de Louis XVI. Des recherches heureuses aux archives secrètes de Berlin et surtout aux archives de Cour et d'État de Vienne l'ont transformé en un travail d'histoire politique générale, en un commentaire partiel de certain livre bien connu de Ranke (*Ursprung und Beginn der Revolutionskriege*). M. Glagau veut nous montrer comment la guerre de 1792, qui brisa l'alliance de 1756 et mit aux prises la France et l'Autriche, est née non seulement de conflits diplomatiques, mais du jeu des partis dans l'Assemblée législative, pendant les derniers mois de 1791 et les premiers de 1792. Il a surtout étudié et éclairé les démarches officieuses que les chefs des Feuillants, La Fayette, Lameth, etc., firent auprès de la cour de Vienne afin de prévenir la rupture. Leur intermédiaire était le Provençal Pellenc, ancien secrétaire de Mirabeau et pensionné de Thugut; mais ils eurent à lutter à l'intérieur contre les meneurs de l'Assemblée et du club des Jacobins (Brissot, Isnard, Robespierre, etc.) et leur chute, en déchaînant la guerre, amena à bref délai le renversement de Louis XVI. — L'intérêt de cet ouvrage, pour les lecteurs français, consiste principalement dans un appendice contenant trois séries de documents : 1° huit dépêches de Mercy à Kaunitz, datées de Bruxelles; 2° vingt-deux lettres de Pellenc, datées de Paris, au comte de la Marck; 3° cinq pièces diverses; le tout constituant une sorte de gazette politique assez curieuse pour les sept premiers mois de l'année 1792. L. P.

Histoire de la troisième République. — La Présidence du Maréchal, par E. Zévort. Paris, Alcan, 1897, in-8 de 549 p. — Prix : 7 fr.

Quel mauvais et méchant livre ! L'histoire de la présidence de M. Thiers par le même auteur pouvait faire présager ce que serait son histoire de la présidence du maréchal, et l'événement a répondu à notre attente. M. Zévort croit peut-être qu'il a écrit l'histoire de France du 24 mai 1872 au 30 janvier 1879. Il s'est borné à décrire l'état d'esprit de son parti pendant cette période, et il ne paraît pas avoir cherché ses informations ailleurs que dans des collections de journaux radicaux de sous-préfectures. Les graves motifs pour lesquels tant d'hommes considérables ont cherché à éviter à la France les malheurs et l'abaissement qu'elle doit à la république et aux idées républicaines lui échappent complètement. Il avait certes beau jeu, étant donné son état d'esprit, à railler les hésita-

tions et les échecs de la politique des droites; mais il eût été équitable de montrer au lecteur les mobiles qui faisaient agir et les difficultés peut-être insurmontables qu'il eût fallu surmonter pour réussir. Au lieu de cela, l'admirateur de Gambetta, qui qualifiait ses collègues républicains de sous-vétérinaires, préfère railler presque sans exception les hommes de droite qui ont le plus honoré les fonctions publiques. Quand M. Zévort n'a pas un grief précis à articuler contre un député de la droite, il le qualifie d' « obscur. » C'est son épithète favorite et une des plus indulgentes dont il se serve. Je laisse à penser comment sont traités M. le duc de Broglie et M. Buffet.

Il n'y a rien à dire du plan de l'ouvrage, qui suit la marche chronologique des événements. Quant à l'exactitude des informations, il y aurait peut-être lieu de la vérifier; ainsi, à la page 393, M. Zévort fait mourir « l'ex-reine Isabelle » en 1878. Nous sommes heureux de pouvoir lui donner, en 1897, d'excellentes nouvelles de la santé de Sa Majesté, et nous espérons qu'il en est des causes que M. Zévort déclare à jamais vaincues comme des personnes dont il annonce la mort.

M. Zévort salue à la fin de son volume l'arrivée au Sénat d'une majorité républicaine et l'avènement de M. Jules Grévy comme la fin de la lutte pour l'établissement en France de « la forme de gouvernement la mieux appropriée aux sociétés modernes. » Il y a dix-huit ans que ces choses se sont passées, et l'exemple de la République française a servi à détourner les nations qui montent de cette forme de gouvernement. Quant à notre malheureuse patrie, de plus en plus supplantée par les nations rivales, elle n'a peut-être pas encore traversé de période où elle ait eu plus à rougir de son gouvernement. Ah! nous comprenons pourquoi M. Zévort a passé si légèrement sur le procès d'Arnim, et pourquoi la plume lui est tombée des mains quand il aurait fallu expliquer au lecteur pourquoi l'empereur d'Allemagne favorisait l'établissement de la république en France.

Les hommes politiques liront avec profit cet ouvrage, non pour y trouver des renseignements, mais pour se rendre compte des idées que cherche à répandre, avec l'approbation évidente du gouvernement de la République, un des plus hauts fonctionnaires de l'Université de France. Il faut connaître l'ennemi pour le vaincre. EUGÈNE GODEFROY.

Histoire du droit et des institutions de la France, par E. GLASSON. Tome VII. *La Féodalité* (fin). *Le Droit civil.* Paris, Pichon, 1896, in-8 de XXIV-699 p. — Prix : 10 fr.

Après une bibliographie générale qui ne comprend pas moins de vingt pages, cinq chapitres (chap. XIII-XVII) nous entretiennent de la condition des personnes, de la famille, des biens et de la propriété, des biens dans leurs rapports avec la famille, et des obligations.

Il fallait tout le talent d'exposition joint à la profonde et saine érudition de l'auteur pour embrasser, dans une synthèse aussi savante et aussi lumineuse, les principes qui régissaient l'organisation complexe de la société du moyen âge, la condition des personnes comme celle des terres. M. Glasson est parvenu à dissiper les obscurités du sujet en groupant d'une façon saisissante et rationnelle les diverses classes de personnes et les différentes formes de tenure. Il nous montre avec beaucoup d'exactitude les nobles correspondant aux fiefs, les vilains aux censives, les serfs aux tenures serviles. Il nous fait voir qu'à aucune époque la condition des hommes (clercs, nobles, vilains, roturiers, bourgeois, esclaves, serfs, étrangers, lépreux, juifs, lombards, bâtards) n'a été à la fois plus variée et plus inégale, mais que si du gentilhomme de la condition la plus élevée au roturier de la plus basse classe la distance est considérable, à tout le moins il existait entre ces deux degrés extrêmes de l'échelle sociale des échelons intermédiaires fort nombreux, dont aucun n'était infranchissable et dont on suit sans peine l'insensible gradation. Il faut savoir un gré infini à M. Glasson d'être arrivé, en dépit des difficultés de toute nature inhérentes à une tâche de ce genre, à nous faire assister à la lente mais incessante évolution qui a fini, sous des influences diverses, parmi lesquelles l'action de la Royauté paraît avoir été prépondérante, par conduire les hommes du servage à la liberté. N'oublions pas non plus les éloges mérités dus à la belle étude de la condition des mineurs et des femmes, qui termine le chapitre XIII.

De toutes les institutions du passé, c'est principalement l'Église qui a imprimé à la famille du moyen âge sa plus forte empreinte : c'est à elle, à vrai dire, qu'elle doit son caractère (Voy. chap. XIV). L'Église lui donne pour base le mariage, qu'elle a pour premier soin de moraliser et de réglementer. A la rigoureuse puissance paternelle de l'antique Rome elle substitue une autorité qu'elle pétrit de toutes pièces, qu'elle refaçonne, en quelque manière, et qui sort de ses mains amendée et épurée. La forme primitive de la famille germanique, le compagnonnage, s'efface peu à peu et son idée tend de jour en jour à disparaître davantage. Si elle se perpétue dans la *mesnie*, du moins cette dernière institution offre-t-elle un sens vague, dépourvu de tout effet juridique, dans la partie du moyen âge au cours de laquelle il est possible d'interroger des textes précis. Tout le chapitre relatif aux biens et à la propriété (chap. XV) est à méditer à raison du très réel profit que l'on en peut tirer. Nous signalerons comme particulièrement instructive l'étude de cette catégorie de biens intermédiaire entre les meubles et les immeubles, que reconnaissaient certaines coutumes du nord de la France : les « cateux. » A relever aussi comme très remarquable la théorie de la propriété mobilière protégée, d'après les lois barbares, par une action personnelle *ex delicto*, et même aussi, dans certains cas, suivant M. Glasson, par une action réelle.

Un dernier point doit être mentionné dans l'analyse de ce chapitre. Nul n'a oublié la célèbre controverse à laquelle ont donné naissance les communaux à l'époque franque, entre M. Fustel de Coulanges et M. Glasson ; les historiens du droit y trouveront résumée, avec autant de netteté que de précision, la délicate question de l'origine des biens communaux, en même temps qu'ils y rencontreront des détails fort curieux sur les communautés des serfs, sur l'administration des biens des villes, sur les biens vacants, sur les droits d'usage dans les forêts et sur la vaine pâture.

L'intérêt croît encore, lorsque, avec le chapitre XVI, on aborde l'étude des biens dans leurs rapports avec la famille. L'auteur y reprend la question toujours si discutée des origines de la communauté entre époux. Écartant le système qui la fait sortir de ces communautés taisibles, dont la fréquence dans la vie rurale au moyen âge est bien connue, il estime qu'elle s'est formée petit à petit sous l'influence de l'Église et surtout par le développement graduel et la définitive éclosion des germes qui existaient dans les lois barbares et dont on distingue les vestiges dans certains usages de l'époque franque. C'est également dans ces lois barbares et dans l'action de l'Église que M. Glasson trouve la source de l'institution du douaire coutumier, à laquelle la veuve devait de voir assurée son existence après la dissolution du mariage.

Quant au régime successoral, le savant professeur nous en fait apercevoir les variations, en nous transportant tour à tour dans les différentes régions de la France. Si on fait abstraction des pays de droit écrit, où il s'inspirait du droit romain d'une façon à peu près exclusive, ce régime avait généralement pour fondement soit les traditions germaniques, soit le droit féodal : aux premières avaient été empruntés la division des biens d'une même personne en plusieurs masses indépendantes et distinctes les unes des autres, le rejet de la représentation, et le principe de la copropriété de famille, auquel se rattache l'exclusion des héritiers testamentaires ; du droit féodal découlaient certaines règles spéciales et caractéristiques de ce droit : distinction des biens en nobles et roturiers, droit d'aînesse et privilège de masculiniste.

Après avoir ainsi considéré les biens dans leurs rapports avec la famille, M. Glasson se trouvait logiquement conduit à nous parler des obligations (chap. XVII). Il commence par nous montrer que c'est dans le droit des obligations que l'influence du droit romain s'est fait le plus promptement et le plus complètement sentir. Il nous fait voir ensuite qu'au formalisme rigoureux et persistant de l'époque franque, qui s'est perpétué dans la première partie du moyen âge, a succédé, lors de la renaissance du droit romain, cette doctrine jusqu'alors inconnue et définitivement acceptée et consacrée par tous les jurisconsultes coutumiers, que tout pacte doit être respecté et muni d'une action en justice, et, finalement, qu'au milieu de quelques contradictions et des hésitations du début,

le droit romain, désormais victorieux des unes et des autres, pénètre de toutes parts la matière des obligations et lui imprime un caractère tout nouveau. Après quoi, l'auteur s'explique sur les modalités des obligations, sur les conditions des contrats, dont il passe en revue les principaux, sur les contrats de garantie (plégerie, gage et hypothèque, acte sous sceau, serment, foi), sur le quasi-contrat, le délit et le quasi-délit, et enfin sur les causes d'extinction des obligations.

Telles sont les grandes lignes de cette étude vraiment substantielle et forte, dans laquelle M. Glasson a magistralement déterminé les origines et a suivi le développement, les péripéties, les vicissitudes et les progrès du droit civil dans la société féodale. Aussi bien pouvons-nous affirmer sans crainte que le volume dont nous venons de donner un aperçu sommaire constitue une des pages les plus importantes et une des parties les plus attachantes de sa belle *Histoire du droit et des institutions de la France.* X.

La Vie privée d'autrefois, par Alfred Franklin. Paris, Plon et Nourrit, 1897. *Les Animaux,* in-12 de 336 p. — *La Vie de Paris sous la Régence,* in-12 de 347 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

M. A. Franklin vient d'ajouter deux volumes à la vaste collection où il a entrepris de raconter la vie privée d'autrefois. Mais, disons-le franchement, l'un de ces livres est tout à fait en dehors du plan de l'auteur. C'est le volume qui porte le sous-titre : *Les Animaux.* Il est consacré à des renseignements zoologiques, les uns empruntés à de fabuleuses compilations, les autres à des œuvres érudites, les unes nous parlant d'animaux réels, les autres nous donnant des détails sur les gryphons, les sphinx, les sirènes et même les amazones. Dans cette série de contes, nous ne nous rappelons pas avoir vu citer certains poissons qui, au dire de Gutierre Gomes, « volent sur l'eau, » et sur lesquels Belleforest a raconté bien des choses merveilleuses (*Histoires prodigieuses*, chap. XVIII). Vraiment, toutes ces recherches ne trouvent pas leur place dans une histoire de la vie privée. Elles sont néanmoins assez curieuses. M. Franklin a dédié ce volume à la mémoire de son chien Tobie, son tendre et fidèle ami. Chose bizarre, l'auteur, qui aime tant les chiens, déteste la chasse et se fait une gloire de n'en avoir jamais parlé. Elle occupait cependant une place notable dans l'existence de nos aïeux.

— Le volume qui accompagne celui-ci est, au contraire, tout à fait propre à figurer dans les recherches de M. Franklin. C'est le journal intéressant et amusant même du voyage qu'un Allemand, Nemeitz, conseiller du prince de Waldeck, fit à Paris sous la Régence. C'est un Joanne ou un Baedeker de ce temps-là. Usages, modes, hôtelleries, monuments, bibliothèques, carrosses, petits-maîtres, théâtres, rien n'y est oublié de tout ce qui a pu frapper un étranger, et une quantité de con-

seils très pratiques sur les relations à avoir avec de grands personnages, sur les dangers de sortes diverses à éviter, achèvent de compléter cette relation qui nous fait revivre plus d'un siècle en arrière. Sur quelques points les changements n'ont pas été aussi énormes qu'on le croirait. Alors, comme aujourd'hui, on risquait d'être volé et assassiné si l'on sortait la nuit, l'encombrement des rues causait de nombreux accidents — qu'est-ce que notre voyageur aurait dit des bicyclettes? Les cochers de fiacres n'étaient pas plus polis que maintenant, seulement ils étaient satisfaits d'un pourboire de vingt-cinq sols pour la journée. Quant aux pièces d'un franc, elles s'en allaient insensiblement les unes après les autres — comme à présent. Il y avait de nombreux cafés, on y trouvait quelques journaux, par exemple on n'y fumait pas, « car il y a en France très peu de personnes de condition qui aiment le tabac à fumer. » Notable différence avec de nouvelles habitudes. Le voyageur paraît aimer la France et n'en dit pas de mal. Notable différence aussi avec la manière d'être des Allemands modernes. TH. DE P.

Lettres sur l'origine de la chouannerie et sur les chouans du Bas-Maine, par J. DUCHEMIN DES CÉPEAUX. Nouvelle édition ornée de cinq portraits et augmentée d'une table de noms de personnes et de lieux. Laval, Goupil, 2 vol. in-8 de 399 et 422 p. — Prix : 8 fr.

Mémoires épistolaires sur la Révolution à Laval, avec une notice sur M. Duchemin de Villiers, par l'abbé A. ANGOT. Paris, A. Picard, in-8 de 246 p. — Prix : 4 fr.

Jean Chouan et la chouannerie, par MICHEL DE R. Abbeville, C. Paillart, in-8 de 237 p. — Prix : 1 fr.

— C'est avec un pieux respect que j'ai relu ces lettres dont les pittoresques récits avaient charmé mon enfance. Ce ne sont pas là des épopées guerrières composées en l'honneur de chefs illustres, c'est l'impartiale, très impartiale (t. II, p. 50) narration des hauts faits de ces héroïques paysans dont nous nous vantons d'être les descendants. Dans leur simplicité, nos pères criaient vive le Roi ! parce que ce cri avait pour eux la même signification que celui de : Dieu le veut ! (I, 39.) M. des Cépeaux les a fort justement rattachés aux faux-sauniers du Maine, aux adroits fraudeurs, dont Louis XVI avait gracié un des principaux, Jean Cottereau dit Jean Chouan. C'est lui qui se soulève le premier, qui organise ces bandes de partisans les derniers à prendre les armes. Des landes du bois de Misdon sortait la terreur des armées républicaines, cette terreur qui ne s'exerçait jamais sur des ennemis désarmés, qui pardonnait aux dénonciateurs et parfois même aux traîtres, et qui ne fut sanglante pour eux que quand ils eurent employé toutes les lâchetés et accompli toutes les cruautés. L'arrestation et l'assassinat des sœurs de Jean Chouan (I, 338), les sauvages tortures infligées à la famille Le Dauphin (II, 304),

sont là pour démontrer avec quelle barbarie les républicains exécutaient leurs persécutions. Et celles-ci soulèvent le cœur de Treton dit Jambe d'Argent, Moulins, Julien l'Éperon, Pierre Cottereau, Taillefer, Coquereau, et tant d'autres qui ne sont pas des gentilshommes, mais des héros. Ce n'est pas que nos aïeux n'aient à maintes reprises réclamé des chefs dignes, par leur naissance et leur instruction, de les commander. La conduite de Jean Cottereau à la bataille du Mans vis-à-vis du prince de Talmont est là pour l'affirmer, ainsi que les nombreuses démarches faites par eux vis-à-vis de M. Jacques (de La Merozières). La prise du Mans par Bourmont prouvera plus tard qu'ils savaient s'organiser et vaincre. Mais ce ne sera plus là cette période fameuse d'une guerre surhumaine, où quatre contre cent décidaient la victoire, où les arbres, couverts par enchantement de feutres empanachés de blanc, frappaient l'ennemi de terreur, où le rosaire trompait les ennuis du guet, où la « ferte » avait l'avantage sur les fusils et les baïonnettes; où, pour avoir la paix, les républicains vaincus étaient contraints d'offrir de la poudre.

A ceux qui, dans les temps présents, même au pays du Maine, ne savent plus que jeter bas les armes et embrasser les genoux des athées triomphants, il serait bon de faire lire et méditer ces pages écrites sans phrases par un des leurs, afin de dire la passion et la mort des martyrs.

Nous devons remercier M. Goupil de nous avoir fourni l'occasion de relire ces pages réimprimées avec une coquetterie typographique remarquable.

— Ce sont les pièces justificatives, pour ainsi dire, que M. l'abbé Angot a publiées en un volume recueilli par M. le chanoine Couanier de Launay et contenant toute la correspondance adressée à M. Duchemin de Villiers pendant la Révolution. Cousin de l'auteur des précédentes lettres, il fut président du tribunal civil de Laval sous la Restauration et se démit avec honneur le 12 août 1830, préférant « ne pas se rallier à un régime issu de l'insurrection et qui méconnaissait les traditions chrétiennes de l'ancienne monarchie » (p. 20). Dès lors il s'adonna à l'étude de la botanique, en collaboration avec sa sœur, l'auteur principal des lettres que nous avons à analyser ici. Ces documents sont d'un intérêt poignant. La vaillante royaliste y parle de tout, du prix de la viande et du beurre. Parfois elle est obligée de révérer les clubs du quintidi et les représentants du peuple qui y paradent (p. 94); parfois avec une émotion sans bornes, mais aussi sans faiblesse, elle raconte les actes des martyrs (168 à 175). Quelle différence avec cet enthousiasme des premiers jours où l'on se « bouchonnoit comme il faut. » Éditées avec un soin et une correction remarquables, ces lettres émanées d'un milieu éclairé jettent un jour très précis sur la période de 1789 à 1815 (les chouans avaient été alors, hélas! remplacés par les cosaques!). Elles font honneur à leur savant éditeur et à la *Société historique du Maine*, qui les a accueillies

dans ses publications. Je n'ai noté qu'une seule erreur de nom propre : lisez Bonteville (p. 28 et 29) au lieu de Bouteville.

— M. Michel de R. a eu la bonne idée de tirer du premier de ces ouvrages un petit volume, consacré à la chouannerie et qui mérite vraiment d'être recommandé d'une façon particulière pour le bien qu'il est appelé à faire parmi les lecteurs des bibliothèques populaires. A. D'E.

Geschichte Russlands bis zum Ende des 18. Jahrhunderts, von A. Brückner. Band I. Gotha, 1896, in-8 de xxi-638 p. — Prix : 15 fr.

Cette nouvelle histoire de Russie est le dernier grand travail de l'infatigable travailleur qu'était M. Brückner. La mort est venue le surprendre au moment où il préparait le second volume qui aurait complété son œuvre. Il est à regretter qu'il n'ait pu l'achever, car mieux que personne il était préparé à exécuter le programme de M. Lamprecht.

En effet, l'histoire avait été de tout temps la passion de M. Brückner. Il s'était consacré spécialement à l'histoire de Russie. Son époque de prédilection était le xviie et le xviiie siècle; ses deux travaux les plus considérables ont pour objet Pierre le Grand et Catherine II. Mais, s'il a moins écrit sur les temps plus reculés, leur histoire ne lui était pas étrangère, et il en a fourni la preuve dans d'excellents articles. Armé de ces connaissances multiples, il était parfaitement en état de donner une esquisse substantielle du développement historique de la Russie, sans s'égarer dans les détails et sans rester dans le vague et le superficiel. Tel est le caractère général de ce premier volume, le seul que l'auteur ait eu le temps de faire paraître.

Les cinq livres qui le composent portent les titres suivants : *L'Europe et la Russie; — Peuple et pays; — Byzance; — Tatarisation* (Tatarisierung); — *La Russie et l'Europe.* Ces titres indiquent déjà par eux-mêmes la marche des idées et la manière dont le sujet est traité. La mystérieuse Russie est d'abord révélée à l'Europe par des étrangers qui pénètrent dans le sein même du pays ou qui se font renseigner par des indigènes. On regrette de ne pas trouver ici le nom d'Antonio Possevino, qui a compris mieux que les autres le mécanisme du gouvernement moscovite, et dont les *Commentaires* complètent opportunément l'ouvrage classique de Herberstein. Cent pages (169 à 270) sont ensuite consacrées à la description géographique et ethnographique du pays et des habitants. Cette partie est très complète. Le chapitre sur la « mortalité, » très neuf et très fouillé, mérite surtout d'attirer l'attention. On verra quels ravages les famines et les épidémies ont faits en Russie. Dans le troisième livre, c'est plutôt l'élément historique qui domine : il contient l'exposé de l'influence que Byzance a exercée sur les Russes, à savoir : l'introduction du christianisme, l'organisation de la hiérarchie, la fonda-

tion des monastères. Un chapitre spécial est réservé aux cultes étrangers qui ont paru plus tard en Russie, un autre aux innombrables sectaires. Mais le cours régulier des événements a été arrêté par l'invasion des Mongols. C'est durant cette triste époque que Moscou s'est élevée peu à peu, qu'elle s'est annexé les principautés voisines, qu'elle est devenue le noyau du futur colosse russe. Tous ces faits singulièrement complexes sont expliqués avec beaucoup de clarté. Les XVe et XVIe siècles ont été moins bien partagés que les autres, car dans le cinquième et dernier livre, l'auteur passe immédiatement à Pierre le Grand et à ses précurseurs.

Du reste, il rentrait dans l'intention de M. Brückner de faire ressortir les grandes lignes, de montrer comment la Russie est entrée dans le concert européen; et, à ce point de vue, il a parfaitement réussi. Le livre produit une impression d'ensemble, l'on se trouve constamment sur des hauteurs, et l'on voit sans peine où aboutissent les chemins si souvent tortueux de l'histoire. Les faits principaux sont bien résumés et surtout bien coordonnés, de manière à faire ressortir les facteurs intellectuels et les éléments de progrès. Il manquerait quelque chose à ce rapide compte rendu, si nous négligions de dire que M. Brückner était un protestant d'origine allemande, et l'on s'en aperçoit dans quelques endroits, surtout lorsque le « fanatisme » des catholiques est en cause ou lorsqu'il s'agit d'apprécier l'influence des étrangers sur la Russie. P. S. P.

La Serbie chétienne. Étude historique par A. D'AVRIL. Paris, Bureau des œuvres d'Orient, 1897. In-8 de 134 p. (Extrait de la *Revue de l'Orient chrétien*).

M. le baron d'Avril réunit en un volume les articles qu'il a consacrés à l'église serbe. Avec son habituelle richesse d'informations, il présente au public un savant tableau de la situation politique des pays du Danube inférieur, mais, écrivant dans une revue qui a pour principal objet l'étude des questions relatives à l'union des églises orientales, il insiste plus spécialement sur le côté ecclésiastique des événements, qu'il expose; il montre l'origine du patriarcat d'Ipek, aujourd'hui transféré à Carlovitz, et éclaire d'un jour nouveau le problème compliqué des nationalités yougo-slaves.

Pleine d'intérêt est l'histoire de ce peuple qu'au siècle dernier et au commencement encore de celui-ci on appelait les Serviens et qu'on prenait pour un rameau de la race grecque. Établis dans la péninsule des Balkans au VIIe siècle, tour à tour alliés, ennemis, sujets et maîtres des Bulgares, ils ne se sont jamais mélangés avec leurs voisins, et les deux histoires se côtoient sans que jamais une fusion ait commencé à se faire sentir entre les deux peuples. Aujourd'hui, les Serbes constituent quatre groupes séparés par les destinées de la politique, mais intimement

rapprochés par les aspirations unitaires d'un ardent patriotisme. Deux de ces groupes sont indépendants : les Serbes proprement dits, qui se sont graduellement émancipés, au cours de notre siècle, de la suzeraineté ottomane et forment le royaume de Serbie; les Monténégrins, qui, défendus par la structure de leur pays, chaos inaccessible de montagnes, ont pu défendre et conserver leur autonomie pendant que les étendards turcs flottaient depuis Sparte jusqu'à Presbourg. Un troisième groupe est passé sous la protection de l'Autriche, à mesure que les conquêtes des Habsbourg refoulaient les armées ottomanes vers le Danube; un quatrième, composé des Serbes de Bosnie et d'Herzégovine, est rattaché seulement depuis le traité de Berlin à la monarchie austro-hongroise. Ces derniers aspirent bruyamment à se réunir à l'une ou à l'autre fraction des Serbes autonomes, et résistent par les voies légales aux tentatives assimilatrices de leurs nouveaux maîtres. Périodiquement, ils dénoncent dans des mémoires imprimés les rigueurs dont ils sont ou se disent l'objet de la part des agents impériaux; j'ai sous les yeux leur dernier manifeste, longue pétition datée du 19 avril 1897 (Supplément à l'*Ouskok*, n° 39), et dans laquelle ils vont jusqu'à annoncer qu'ils vont recourir à S. M. Abd-ul-Hamid, « leur souverain légitime, » pour « faire cesser l'arbitraire qui règne dans leur patrie. » On ne peut s'empêcher de bondir en voyant le Sultan transformé pour les besoins de la cause en vengeur du bon droit et en protecteur des opprimés.

Toute la difficulté pourrait bien avoir son principe dans la question religieuse; les Serbes d'Autriche appartiennent, comme leur congénères de Serbie et du Montenegro, à la confession dite orthodoxe; ils reprochent au gouvernement autrichien non pas tant de les molester dans l'exercice de leur culte que de montrer quelques préférences pour les Croates catholiques romains qui vivent dans les mêmes provinces; ces griefs, invoqués à tort ou à raison, enveniment encore une question déjà très brûlante et compromettent, quoi qu'on dise, la situation de l'Austro-Hongrie dans les pays de nouvelle annexion.

A ces quatre groupes tranchés, il faut joindre les Serbes établis à l'état sporadique dans les provinces demeurées ottomanes, et principalement en Macédoine. Mélangés aux Turcs, aux Grecs, aux Bulgares, dans des proportions qui varient d'un canton à l'autre, ils s'imaginent on cherchent à faire croire qu'ils sont la majorité, et que, par suite, le pays est destiné à faire, à bref délai, retour à la couronne du roi Alexandre. Les Bulgares en disent à peu près autant. Les Grecs avaient jusqu'à ces derniers temps la suprématie religieuse et c'était le patriarcat du Phanar qui désignait les évêques, choisis naturellement parmi les prélats grecs de langue et de tendances. Les Turcs enfin assistaient tranquillement à ces conflits qui consolidaient leur autorité; ils se contentaient d'encourager les dissensions, et si le calme menaçait de se rétablir, ils

n'avaient qu'à favoriser quelque peu l'un des partis pour rallumer la guerre. On connaît cette question des évêchés serbes et bulgares de Macédoine; c'est une des plus obscures qui se soient présentées depuis longtemps en Orient; elle n'avance d'un pas que pour reculer aussitôt de deux; si un titulaire est désigné pour un siège, la nomination ne tarde pas à être retirée devant les protestations furibondes de tous ceux qu'elle lèse ou paraît léser. Dire que c'est peut-être pour de pareilles querelles que la paix de l'Europe sera compromise quelque jour !

La même question se pose à propos des écoles : dans les localités où la population est mixte, chacun veut faire de sa langue maternelle la langue d'enseignement imposée à tous les élèves. Un curieux travail a paru dernièrement sur ce point (*Les Écoles serbes dans le villauet* [*lisez :* vilayet] *de Kossovo*, par Svet. Simitch. Édition de l'Association *Ouskok*. Belgrade, Smilyevo, 1897); en le parcourant on peut constater combien nous sommes loin du jour où on verra l'union des peuples chrétiens préparer le triomphe de la Croix sur le Croissant, et c'est assurément de quoi contrister les hommes exempts de préjugés de parti et de rancunes mesquines ! P. Pisani.

Le Duc de Richelieu en Russie et en France (1766-1822), par Léon de Crousaz-Crétet. Paris, Firmin-Didot, 1897, gr. in-8 de xii-512 p. — Prix : 10 fr.

On annonçait, il y a quelques années, une biographie complète du duc de Richelieu par le duc d'Audiffret-Pasquier. Paraîtra-t-elle un jour? En tout cas M. de Crousaz-Crétet a trouvé avec raison opportun d'en écrire une. De précieux documents publiés depuis peu ou des pièces manuscrites devenues accessibles étaient à sa disposition ; pour la partie russe, le tome LIV du Recueil de la Société d'histoire de Russie; pour la partie française, les correspondances de 1815 à 1822 conservées à nos archives des affaires étrangères. En joignant à ces sources les nombreux renseignements contenus dans les volumes récents sur Villèle, de Serre, Pozzo di Borgo, etc., M. de Crousaz n'a pas eu de peine à composer un récit varié, se dédoublant en deux tableaux, l'un d'histoire sociale, l'autre d'histoire politique. Il s'agit, dans la première partie, de la création d'une grande ville et du développement de la civilisation au milieu de peuples encore barbares; dans la seconde, de la restauration des Bourbons et de l'établissement du régime parlementaire en France. Richelieu, bien que n'ayant qu'une intelligence moyenne, à force d'application à ses devoirs, de dévouement au bien d'autrui et à la paix du monde, a accompli avec succès ces deux tâches.

Dans son exposition, M. de Crousaz-Crétet a réuni une multitude de faits intéressants, sans peut-être les fondre suffisamment dans un récit où la note personnelle se fasse vivement sentir et s'impose. Presque à

chaque page, il passe la parole à des contemporains très autorisés sans doute, mais s'efface un peu trop derrière eux. Encore ne les a-t-il pas tous cités, et il est telle conversation de Richelieu citée au tome IV des *Mémoires* de Barras qui eût illustré d'une façon originale le dernier chapitre de son ouvrage. De plus, en contrôlant plus rigoureusement certaines assertions les unes par les autres, il eût évité, par exemple, de transformer en Français (p. 83) Pictet de Rochemont, qu'il qualifie avec raison de Genevois (p. 90). Dans son ensemble, cette biographie, écrite avec conviction, se lit avec facilité; elle trace de celui qui en est l'objet un portrait assurément définitif dans ses lignes essentielles. Le duc de Richelieu, au service de l'autocratie ou de la monarchie légitime, a su inspirer une si profonde et si constante estime à ses maîtres, à ses amis et à ses administrés, que ce sentiment s'est transformé, dans le domaine historique, en celui d'une sincère et unanime admiration. . L. P.

Alexis de Tocqueville et la Démocratie libérale. *Étude suivie de fragments des Entretiens de Tocqueville avec Nassau William Senior (1848-1858)*, par Eugène d'Eichthal. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-12 de 354 p. — Prix : 3 fr. 50.

Très connu par ses œuvres : *La Démocratie en Amérique* et l'*Ancien Régime*, Tocqueville ne nous a été vraiment révélé que par sa *Correspondance* et surtout par ses *Souvenirs* publiés en 1893 par son neveu. Bien qu'ils n'embrassent qu'une période de quinze mois, ils peignent au vif l'homme avec son intelligence, son sens pratique, son caractère décidé, son esprit mordant et dédaigneux, plein d'ardeur pour la défense de ses idées, sans souci du péril, sans souci non plus des personnes, ni même de ses amis, à qui il pardonnera des erreurs, des faiblesses et des vices peut-être, mais dont les défauts lui sautent aux yeux et qu'il flagelle d'un mot impitoyable, d'autant plus terrible qu'il est toujours juste. On a cru pouvoir le comparer en ceci à Saint-Simon ; j'espère qu'il a mis dans ses portraits plus de vérité que n'a voulu y laisser le noble duc, mais pour le trait, il est, en effet, identique et il frappe au cœur. Aussi ses *Souvenirs* sont-ils la lecture la plus piquante du monde, écrits dans cette langue alerte d'une simplicité nerveuse, qui est le bon français.

En tête du premier volume de sa *Correspondance*, son ami Gustave de Beaumont a tracé une « Notice » bien faite. Avec ces *Souvenirs* que nous a donnés son neveu le comte de Tocqueville, voilà ce que nous possédons de « biographie » sur ce spirituel homme d'État ; c'est trop peu encore, et il serait fort à souhaiter que nous eussions bientôt entre les mains les lettres qu'il écrivit à sa femme et qu'on nous promettait dès 1866, ses lettres à son ami M. de Corcelle, qui ne peuvent manquer d'être instructives et curieuses, enfin ce « Bulletin » quotidien que pendant l'Assemblée nationale il envoyait à son autre ami de Beaumont. En

attendant ces documents intéressants et nécessaires, M. Eugène d'Eichthal a eu la bonne pensée de nous apporter une contribution nouvelle.

Il s'agit des « Conversations » échangées, de 1848 à 1857, par M. de Tocqueville avec un personnage anglais, économiste bien connu, qui fut lié avec un grand nombre d'hommes politiques : Nassau William Senior. Ses conversations forment plusieurs volumes publiés en Angleterre; celles qu'il échangea avec Tocqueville ont été traduites par M. d'Eichthal, qui nous les donne aujourd'hui, à peu près inédites pour nous, par conséquent. Elles ont un grand cachet d'authenticité, car elles passèrent jadis sous les yeux de Tocqueville lui-même, qui les annota en divers endroits. Elles eurent lieu à Paris, à Sorrente, où Tocqueville allait rétablir sa santé, aux environs de Tours, dans la solitude champêtre où il préparait son livre sur *l'Ancien Régime*. Il faut signaler des remarques bien curieuses sur les vices de la monarchie de Juillet et du pouvoir personnel de Louis-Philippe (p. 237), — sur l'égalité en France (p. 246), — les travaux historiques de Thiers (p. 257), — les petits côtés de Napoléon (p. 258), — les *Mémoires* qu'aurait laissés Louis XVIII (p. 304), — les fautes de Napoléon III lui aliénant les gens raisonnables (p.339). On y rencontre vingt et vingt traits bien topiques et un peu à l'emporte-pièce, comme Tocqueville les affectionnait. Ça et là aussi des réflexions assez mal éclairées sur la politique religieuse que son interlocuteur anglais et protestant exagérait assez aisément dans son sens antiromain. On est frappé de quelques aperçus prophétiques sur les dangers d'une Prusse puissante voisine de la France et du besoin de sécurité qui poussera notre pays dans les bras de Henri V, après la chute de Napoléon III. On sait trop comment cet élan nécessaire et réparateur qui nous eût, en effet, sauvés, fut arrêté par les politiques d'alors; mais il est bien remarquable d'avoir deviné cela en 1855. Toutefois M. d'Eichthal ne s'est pas contenté de publier ces fragments très dignes d'être conservés; il les a fait précéder d'une véritable étude d'ensemble sur M. de Tocqueville, examinant sa vie pour mieux comprendre ses travaux. Il nous donne ainsi, en des pages vraiment fort savantes, la genèse de *la Démocratie en Amérique* et de *l'Ancien Régime;* il résume la vie politique de député et de ministre de leur auteur, et nous retrace ses dernières années et sa mort prématurée. L'esprit de Tocqueville nous y apparaît singulièrement alerte et éveillé ; sa valeur est indéniable, comme aussi sa probité et son ambition. C'était certainement une intelligence très fine, qui a déployé une ardeur considérable à étudier, à écrire, à parler, à agir, dans les Chambres et au ministère. M. d'Eichthal le fait remarquer en bons termes et il y a lieu de souscrire à beaucoup de ses conclusions ; celles qu'il tire toutefois de la fin de Tocqueville méritent de fortes réserves : d'après lui (p. 216), il serait mort, fort respectueux en principe des vérités chrétiennes, mais dans un scepticisme assez vague pour ne s'at-

tacher à aucune confession précise; et il n'aurait reçu les derniers sacrements que pour complaire à sa femme. Pour tracer ce tableau inexact, il faut se réclamer du témoignage de Mignet, dont la mauvaise foi en matière religieuse ne compte guère, et aussi d'une phrase, en effet très affirmative dans ce sens, de M. de Beaumont. Grâce à Dieu, il existe des témoignages plus consolants et plus précis pour affirmer la fin très catholique de Tocqueville. Ampère, qui avait été appelé par son ami quelques jours avant le moment suprême, a voulu consigner le récit de sa « fin chrétienne comme sa vie » (*Correspondant* du 25 juin 1858). M. de Loménie a écrit : « Pour tous ceux qui l'ont connu, il n'y a point lieu de s'étonner qu'il soit mort, comme il avait vécu, en chrétien » (*Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1859). M. de Beaumont lui-même (Introduction à la *Correspondance*, p. 120) semble infirmer tout à fait les autres restrictions de sa plume : « La fin de Tocqueville a été toute chrétienne ; c'est à tort qu'on a parlé de conversion, il n'a point eu à se convertir. » Le frère de Tocqueville, voulant protester publiquement contre les omissions volontaires de Mignet, qui avait passé sous silence les sentiments religieux de celui dont il croyait faire l'éloge, a publié les détails les plus circonstanciés des derniers jours de son frère et de ses raisons à accomplir « son devoir pascal.» Enfin, Mgr Baunard (*La Foi et ses victoires*, II, p. 245) a rapporté la longue conversation qu'il tenait du curé de Cannes, le confesseur même de Tocqueville, et qui ne peut laisser planer aucun doute ni subsister aucune restriction.

Ce point méritait d'être pleinement mis en lumière. Il porte toute la morale d'une existence attachante par sa valeur intellectuelle, l'intelligence des choses de l'avenir et particulièrement des questions sociales, vues de haut, ce qui arrive trop rarement aux hommes d'État.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Études balzaciennes. Autour de Honoré de Balzac, par le vicomte DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de XIV-294 p. — Prix : 3 fr. 50.

Chaque fois que j'aperçois le nom de M. le vicomte de Lovenjoul accolé sur la couverture d'un livre au nom de Balzac, qu'il connaît si bien et qu'il fait si bien connaître, l'eau me vient à la bouche, pour parler comme un vulgaire gourmand. Si le grand Honoré pouvait encore s'agiter en notre monde, nul doute que M. de Lovenjoul ne reçût aussitôt sa visite et ses remerciements. A défaut de son héros, tous les balzaciens, dont je suis, ne manqueront pas de féliciter l'auteur. J'ai été vraiment heureux de parler ici (t. LXXIX, p. 257-258) de l'ouvrage précédent de M. de Lovenjoul : *Un Roman d'amour*. J'éprouve le même sentiment en présentant à nos lecteurs le curieux volume *Autour de Honoré de Balzac*. Celui-ci complète celui-là. Universellement, la presse

quotidienne et certaines revues ont réservé le meilleur accueil à ces pages suggestives : nous ne ferons pas entendre, en ce qui nous concerne, de note discordante dans le concert d'éloges si justes que mérite cette œuvre nouvelle.

Tout d'abord, je m'arrêterai sur l'*Avant-propos :* c'est une fine étude psychologique sur l'illustre romancier. A mes yeux, elle n'a que le tort d'être un peu courte. Après cet excellent morceau, vient un important chapitre sur *Honoré de Balzac et Théophile Gautier*. Il en résulte clairement que le grand styliste que fut « Théo » a prêté son concours à Honoré en plusieurs circonstances, notamment quand ce dernier écrivit, en 1831, *le Chef-d'œuvre inconnu*.

Chacun sait que le créateur de *la Comédie humaine* rêvait les gloires et surtout les profits du théâtre ; ses affaires étaient fort embarrassées, et, en ses illusions tenaces, il escomptait d'avance des bénéfices extraordinaires. Son ami Gautier, loin de le dissuader, le poussait dans cette voie, où il ne devait éprouver que des déboires. Pour s'en rendre compte par un exemple, il faut lire *les Aventures de « l'École des ménages, » tragédie bourgeoise en cinq actes*, dont M. de Lovenjoul a découvert, au hasard des catalogues de livres d'occasion, le seul exemplaire imprimé connu à ce jour. En fait de bénéfices, cette tentative théâtrale n'a guère abouti qu'à grever le budget de son auteur d'une dette complémentaire de près de six cents francs.

M. de Lovenjoul nous entretient ensuite d'un portrait de Balzac peint par Boulanger et qui se trouve en Ukraine, au château de Wierzchownia. A ce sujet, il reproduit un article de Théophile Gautier, publié dans *la Presse* du 6 décembre 1836 et complété par un passage du *Salon* de 1837 que le même écrivain a fait paraître dans le même journal, le 18 mars 1837. Mais aussi il mentionne un second portrait de Balzac exécuté au daguerréotype, puis deux autres, des pastels d'Eugène Giraud et de J.-A. Girard-Séguin. Tout cela est intéressant.

Dans les « trois lettres » que M. de Lovenjoul nous donne en un chapitre spécial et qui sont signées de l'éditeur Hetzel, de Laurent-Jan et de Barbey d'Aurevilly, la première nous a paru surtout digne d'attention ; elle a trait à la préface de *la Comédie humaine :* jamais Balzac n'a été mieux ni plus spirituellement conseillé.

Le volume se termine par l'*Essai d'une bibliographie des lettres d'Honoré de Balzac, parues, jusqu'au 31 décembre 1895, dans les journaux, les recueils et les volumes*. Ledit « Essai » comprend quatre-vingt-dix numéros. En appendice, l'auteur a rappelé au lecteur, au moyen d'une note brève et de trois citations, les causes d'une petite discussion qu'il a eue avec M. Gaston Deschamps, collaborateur du journal *le Temps;* il s'agissait là de Théophile Gautier, accusé d'ingratitude littéraire à l'égard de Charles Nodier.

Il nous semble avoir donné une idée suffisante des choses particulièrement attachantes que l'on trouve dans *Autour de Honoré de Balzac*. Remercions M. de Lovenjoul et faisons des vœux pour qu'il nous serve encore, avant qu'il soit longtemps, pareil régal à propos du grand homme. E.-C. GAUDOT.

Les Aventures de ma vie, par HENRI ROCHEFORT. T. I et II. Paris, Paul Dupont, 1896, in-12 de XII-378 p. et 385 p. — Prix : 7 fr.

Le célèbre pamphlétaire, qui n'est pas sans talent comme romancier, vient d'écrire sa biographie, ou mieux ses « aventures, » car sa vie fut singulièrement traversée d'incidents romanesques, oscillant du tragique au comique. S'il a raccourci son nom du titre et de la particule auxquels il avait droit, M. Henri Rochefort n'en rappelle pas moins avec quelque complaisance, au seuil de ses Mémoires, l'ancienneté de sa race et la puissance de sa lignée. Les marquis de Rochefort possédaient autrefois tout le village de Gargilesse, proche de Nohant, et exerçaient sur le pays « haute, basse et moyenne justice. »

Le grand-père du directeur de l'*Intransigeant* émigra; son père, après avoir administré quelque temps l'île Bourbon, collabora au *Drapeau blanc* de Martainville et devint auteur dramatique. M. Rochefort a certainement reçu en héritage une parcelle de l'orgueil ironique de son aïeul et une bonne part de l'esprit paternel. Il y a ajouté des haines politiques et une singulière absence de principes et de scrupules qui ne tardèrent pas à lui créer une extraordinaire notoriété. Après avoir criblé de coups d'épingle Napoléon III et son gouvernement, M. Rochefort entama la lutte au couteau dans sa fameuse *Lanterne*, dont les *Aventures de ma vie* rappellent les origines et le succès. Ses articles à l'emporte-pièce, où les jeux de mots se mêlaient aux outrages, parurent aussi dans le *Rappel*, que fonda Victor Hugo, et dans la *Marseillaise*, où écrivirent Millière et Raoul Rigault. Mais c'est quand les électeurs de la première circonscription de Paris l'envoyèrent siéger au Corps législatif que M. Rochefort parut surtout redoutable à l'Empereur et à ses ministres. La mort de Louis Noir, la manifestation qui se produisit à ses funérailles, l'arrestation du « lanternier, » surexcitèrent la population parisienne, agitèrent les ferments révolutionnaires qui devaient éclater pendant le siège de Paris et aux journées de mars.

Les Aventures de ma vie fourmillent d'humour et d'esprit. Elles ne constituent pas une contribution à l'histoire, car M. Henri Rochefort est avant tout un pamphlétaire et se soucie plus de croquer une scène, imagée et imaginée, de faire un mot plaisant, de décocher un trait incisif, que de reproduire des tableaux véridiques et de buriner des jugements impartiaux. Le tome second s'arrête à la répression de la Commune par le gouvernement de M. Thiers. ROGER LAMBELIN.

L'Archivio comunale di Cagliari, da Silvio Lippi. Cagliari, Valdès (Muscas di P.), 1897, gr. in-8 de 272 p. et 11 planches.

Voici un excellent travail, comme il serait à désirer que toutes les archives d'Italie, — et de bien d'autres pays ! — pussent en mettre à la disposition des travailleurs. Après quelques pages (p. 7-29) de renseignements historiques sur cet *Archivio*, — l'énumération des précédents travaux de classement, son état avec le classement actuel, et son importance locale et historique, — M. Lippi donne : 1° l'inventaire des parchemins, volumes et liasses, constituant la section ancienne de ces archives ; 2° l'index alphabétique fort complet des noms de personnes, de lieux et de choses remarquables ; 3° l'index analytique et chronologique des parchemins (c'est un véritable *régeste* de la commune), qui ne compte pas moins de cinq cent cinquante-trois documents, répartis entre les années 1070 et 1802 ; 4° le tableau des documents exposés dans les vitrines (p. 257-263) ; 5° l'index analytique et chronologique de la collection de lettres royales avec signatures autographes des souverains de la Sardaigne, de Pierre IV d'Aragon à Victor-Emmanuel II de Savoie (trente numéros). Les planches reproduisent : les armes de la ville de Cagliari avant et après le décret du 17 mai 1766 (qui les modifia par adjonction de la croix de Savoie) ; les fac-similés des signatures royales ; les reproductions des sceaux de Jacques II, d'Alphonse IV (en plomb et en cire), de Pierre IV (*idem*), de Jean Ier, de Ferdinand Ier, d'Alphonse V, de Jean II, de Ferdinand II, de Philippe V et de Charles-Emmanuel III ; bien que ces phototypies soient assez médiocres, on peut y suivre aisément les progrès de la décadence de l'art sphragistique. L'inventaire de M. Lippi sera de la plus grande utilité pour quiconque voudra désormais étudier l'histoire, encore mal connue, de la Sardaigne.

L.-G. Pélissier.

BULLETIN

Histoire sainte *à l'usage des cours supérieurs dans les petits séminaires, collèges et maisons d'éducation.* 1re partie d'une *Histoire de la religion catholique*, par l'abbé Ch. Menuge. Bourges, Auxenfans, 1897, in-12 de xii-308 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce petit volume traite, sur un plan à la vérité plus restreint, du même sujet que l'*Histoire de l'Ancien Testament*, de M. l'abbé Pelt, du tome Ier de laquelle il a été rendu compte dans le *Polybiblion* (t. LXXIX, p. 198). C'est un abrégé didactique, par paragraphes numérotés, du récit de la Bible, éclairé et corroboré, lorsqu'il y a lieu, par les données soit de l'histoire profane, soit de l'archéologie. Le sujet s'étend de la création du monde à la fin de la mission des Juifs après la Résurrection et la Pentecôte.

D'une doctrine très sûre et d'une prudence extrême, le pieux auteur montre peut-être, à mon humble avis, une timidité par trop grande au regard des modifications à apporter à certaines interprétations anciennes des textes sacrés, modifications que la marche en avant des sciences rend de

plus en plus opportunes. Les vues de M. l'abbé Pelt, dans son ouvrage précité, sont plus larges sans être moins sûres. Puis M. l'abbé Menuge ne paraît pas, en matière d'assyriologie, renseigné suffisamment sur les derniers pas de la science : il désigne sous le nom d'*Izdubar* le Nemrod assyrien, alors que cette lecture est aujourd'hui bannie de la langue scientifique et remplacée par celle de *Gilgames* ou *Gilgamès*.

Au résumé, cette *Histoire sainte* est d'ailleurs un précieux *memento* pour ceux qui savent, et pour les autres une utile préparation à l'étude du récit sacré. JEAN D'ESTIENNE.

Institutiones juris ecclesiastici.... auctore P. CH. MAKÉE. Parisiis, apud A. Roger et F. Chernoviz, 1897, 2 vol. in-18 de IV-500 et 505 p. — Prix : 7 fr.

M. l'abbé Makée vient de donner en deux volumes un cours d'Institutions de droit canonique qui rendra de réels services aux étudiants des séminaires, en particulier à ceux qui préparent leurs premiers examens pour suivre ensuite les cours de texte dans les Universités catholiques. Les cent premières pages du tome Ier sont consacrées aux notions fondamentales et au droit public : nature de la société, rapports des sociétés entre elles, applications pratiques faites aux relations de l'Église et de l'État, etc. Le droit privé est exposé dans le reste de l'ouvrage. Après une rapide étude des sources et des principes d'interprétation des lois, l'auteur traite des personnes, des choses, des jugements, des délits et peines. Le mariage a été laissé délibérément de côté, comme rentrant dans le domaine de la théologie. C'est une conception que nous ne partageons pas, mais qui est autorisée par l'exemple d'un assez grand nombre de canonistes pour que nous n'en fassions pas une objection à l'auteur, d'autant plus qu'il a eu soin de traiter en un autre endroit des dispenses matrimoniales.

M. Makée a composé un bon manuel que nous aurions seulement aimé à voir un peu plus chargé d'indications bibliographiques, afin d'entr'ouvrir devant l'esprit des élèves quelques aperçus sur le vaste champ des sciences historiques et philosophiques, dont l'étude du droit ecclésiastique doit toujours s'inspirer pour être progressive et féconde. G. PÉRIES.

Les Pensées d'un Yoghi, par PAUL MASSON. Paris, Vanier, 1896, in-12 de 86 p. — Prix : 3 fr.

J'ai lu, par nécessité de métier et très rarement par plaisir, beaucoup de recueils de pensées, et j'estime depuis longtemps que c'est la forme préférée dont on enveloppe les choses qui ne méritent pas d'être imprimées; ce n'est pas la seule, j'en conviens volontiers, mais c'est la plus abondante et la plus commune, et ce n'est pas pour les « Pensées d'un Yoghi » que je suis tenté de faire une exception. Pourquoi d'un Yoghi? tout simplement sans doute pour avoir le plaisir, si c'en est un, de les dédier à la très sainte mémoire de Çakia Mouni, le roi libère de Kapilavastru. Je n'y vois point d'autre raison. Car de croire que l'on se fait ainsi mieux lire, je pense bien, en dépit de son aphorisme n° 1, que l'auteur ne conserve pas cette illusion. Dites d'une voix mordante, avec un air de pince-sans-rire, toutes ces choses-là étaient peut-être très drôles; imprimées, c'est de la lave refroidie sans chaleur et sans éclat, et sauf quelques exceptions assez rares, où l'auteur montre du bon sens et une fine observation, un vulgaire recueil de coq-à-l'âne et de calembredaines. En voici quelques-unes : « Je ne sais pourquoi la foi du charbonnier me paraît toujours un peu intéressée. N'aura-t-il pas à alimenter les feux éternels? » — « Les taches de la lune sont sans doute

les cicatrices des nombreux trous qu'on lui a faits. » — « L'amour est une harpe éolienne qui résonne d'elle-même; le flirt, un harmonica nécessitant l'emploi des mains; le mariage, un harmonium qui ne marche qu'à coups de pied. » Je fais grâce du reste. Mais franchement, l'auteur lui-même, se relisant à tête reposée, trouve-t-il cela spirituel ? Moi pas. Sans compter que beaucoup de ces aphorismes fleurent un scepticisme et une impiété assez déplaisants. Je prie l'auteur de se rappeler son aphorisme n° 99 : « L'acéré du trait ou la plénitude du sens excusent seuls le genre démodé de l'aphorisme. » Peut-être alors se trouvera-t-il sans excuse; je l'estime encore capable de cette forme de repentir. P. TALON.

Les Lianes, *vers et prose*, par HENRI TAMINIAU. Alençon, l'auteur, 1897, in-8 de 296 p.

Le présent ouvrage consiste en un mélange de prose et de vers, dans lequel, toutefois, la part principale de beaucoup se trouve réservée à la prose. Il contient divers articles fantaisistes, écrits d'une plume vive et alerte, ainsi qu'un intéressant travail historique, intitulé *Doria et Barberousse*, et qui avait déjà paru il y a deux ans environ. La guerre aux habitants de l'air et des eaux n'est pas sans tenir sa place dans les préoccupations de l'auteur, comme le prouvent les articles intitulés : « Une chasse à l'écureuil » et « Pêcheurs à la ligne. » Ces honorables citoyens y trouveront un motif de consolation pour toutes les mauvaises plaisanteries que parfois on se permet sur leur compte. La verve ironique de l'auteur se déploie spécialement dans le chapitre concernant la dépopulation en France. Il indique, par exemple, comme cause de la diminution des naissances ces logis aux étages innombrables et qu'une femme enceinte a peine à gravir, indique comme remède l'accaparement par l'État de tous les héritages. Cedit remède aurait sans doute pour effet infaillible de supprimer les difficultés de l'existence en rendant celle-ci tout à fait impossible. Recommandons le livre de M. Taminiau à quiconque veut se reposer d'un travail fatigant par quelques instants d'une lecture agréable et facile.

COMTE DE CHARENCEY.

Précis d'histoire ancienne de l'Orient et de la Grèce, par CH. NORMAND. Paris, Alcan, 1894, in-18 de 536 p., avec grav. — Prix : 3 fr. 50.

Comme tous les précis d'histoire publiés par la maison Alcan sous la direction de M. Gabriel Monod, cet abrégé d'histoire ancienne témoigne d'une parfaite entente des besoins de l'enseignement. Les élèves consacrent à telle ou telle étude un temps parcimonieusement mesuré et leur attention a des limites fort restreintes; il convient donc de leur présenter les faits historiques sous une forme à la fois très claire et très brève qui ne les décourage pas cependant par sa sécheresse. Il faut scrupuleusement élaguer tout ce qui n'est point indispensable, toute phraséologie inutile. C'est ce qu'a su réaliser M. Ch. Normand en condensant l'histoire complète de l'Orient et de la Grèce. Son volume correspond aux classes de sixième et de cinquième de l'enseignement classique et à la classe de sixième de l'enseignement moderne. Chaque leçon est précédée d'un résumé succinct qui facilite une revision rapide. La bibliographie placée en note de chaque chapitre, quoique très courte, fournit les renseignements nécessaires. Nous regrettons seulement, ainsi que nous avons eu plusieurs fois occasion de le faire ici, que la date des ouvrages ne soit pas toujours indiquée. Huit cartes fort nettes permettent de trouver rapidement les noms

géographiques cités dans le texte. Enfin, quatre-vingt-six gravures, habilement choisies et fort bien exécutées, contribuent à donner aux jeunes lecteurs de ce précis quelques idées justes sur les mœurs, les coutumes, les monuments et les arts du monde ancien. L'on ne rencontre point dans l'ouvrage de M. Ch. Normand cette hostilité aux idées religieuses, qui se montre malheureusement dans quelques ouvrages de la même collection. A. I.

Histoire du moyen âge (395-1270) pour la classe de troisième, par A. Grégoire et H. Gaillard. Paris, Delagrave, 1895, in-18 de 626 p., cartonnage toile. — Prix : 4 fr. 50.

Les auteurs de ce cours ont traité chacun séparément une période de l'histoire du moyen âge où ils distinguent une époque de destruction, les invasions barbares, et une époque de reconstruction, la féodalité. La première (chapitres Ier à XVII) a été traitée par M. A. Grégoire; la seconde (chapitres XVII à XXXII) est due à M. H. Gaillard. De cette collaboration est sortie une œuvre homogène qui partout se recommande par les mêmes qualités. Pour l'exactitude des faits, l'impartialité des jugements, la clarté et l'agrément du style, ce précis mérite d'être placé au nombre des meilleurs parus depuis une dizaine d'années. Les auteurs se sont efforcés d'être aussi clairs que possible et de n'introduire dans leur récit que ce que des élèves peuvent aisément retenir sans un trop grand effort de mémoire. Peut-être même ont-ils été un peu loin dans cette voie, et les pages consacrées à la civilisation du moyen âge auraient-elles mérité de plus larges développements. La part des éloges faite, l'on nous permettra de formuler quelques critiques de détail qui d'ailleurs ne diminuent pas de beaucoup la valeur de l'ensemble. — Il n'est pas absolument vrai de dire que le comté est l'ancienne *civitas* (p. 247); il y correspond souvent, mais pas toujours. Les formes Testry (p. 210), Fontanet (p. 265), auraient dû être remplacées par les formes plus régulières Tertry et Fontenoy (en Puisaye). Pourquoi ne pas adopter partout la forme Normands et écrire de temps à autre Northmans (p. 273) ? Que signifie encore ce pluriel archaïque antrustionz (p. 108) ?

MM. Grégoire et Gaillard se sont conformés à l'usage maintenant adopté de mentionner, à la fin de chaque chapitre, les sources principales et les ouvrages les plus importants où les élèves studieux pourront trouver des renseignements plus amples sur tel ou tel fait qui les intéressera particulièrement. La règle pour dresser cette bibliographie devrait être de citer peu et bien. En ce qui concerne les sources, auxquelles des collégiens peuvent si rarement recourir, même avec la meilleure volonté, il faudrait toujours donner quelques détails très brefs et très précis sur la personne de l'auteur, l'étendue et la valeur de son œuvre, la meilleure édition qui en a été faite; toutes indications que l'on rencontre rarement dans le présent ouvrage. De même pour les ouvrages dont on conseille la lecture, il est indispensable de mentionner la date de la première édition et, s'il y a lieu, de l'édition à laquelle ils doivent se référer. L'omission de la date peut conduire des lecteurs inexpérimentés aux plus fâcheuses confusions, à prendre par exemple Le Nain de Tillemont et du Boulay, dont les ouvrages figurent à côté de ceux d'auteurs contemporains, pour des historiens de notre siècle. Par contre, des renvois à telle ou telle littérature française sont inutiles; si quelque élève éprouve le désir de compléter les notions de littérature contenues dans le chapitre consacré à la civilisation du moyen âge, il se reportera tout naturellement à l'ouvrage qui lui aura été mis entre les mains. Il

nous paraît aussi superflu de citer à tous les chapitres les *Lectures historiques* de M. de Crozals, éditées par la librairie Delagrave. Il suffisait d'avertir une fois pour toutes dans la préface que ce livre forme le complément naturel, indispensable si l'on veut, du manuel de MM. Grégoire et Gaillard.

Quant aux cartes, qui devraient être d'autant plus soignées que les élèves sont moins disposés à se servir d'un atlas pour l'étude de l'histoire, elles sont tout à fait insuffisantes et trop semblables à celles que l'on rencontre dans tous les manuels. L'on n'y trouve pas les localités peu connues des élèves et qu'ils pourraient avoir la curiosité d'y chercher; par exemple les forteresses élevées en Saxe par Charlemagne, comme Ehresbourg, Lippstadt, Siegbourg. Les auteurs pourraient facilement faire droit à ces quelques desiderata dans une seconde édition que leur livre mérite. A. I.

L'Église romaine en face de l'Église grecque schismatique (extrait de la *Revue anglo-romaine*), par V. Ermoni. Paris, Poussielgue, 1896, in-8 de 64 p.

L'Église orthodoxe gréco-russe. *Controverse d'un théologien catholique romain avec un théologien orthodoxe schismatique*, par J.-B. Röhm, chanoine de Passau, traduit par E.-M. Ommer. Bruxelles, Société belge de librairie, 1897, in-18 de x-198 p. — Prix : 2 fr. 50.

Argumenta contra orientalem ecclesiam a P. Joanne-Bapt. Baur, a Sterzinga, ord. cap. Innsbrück, Rauch, 1897, in-18 de 100 p. — Prix : 2 fr. 70.

Nous avons signalé déjà aux lecteurs du *Polybiblion* (t. LXXVII, p. 437) l'ouvrage où M. l'abbé Duchesne examine et réfute les accusations que le patriarcat grec a formulées en répondant à la lettre où Léon XIII appelait à l'union les églises dissidentes. Si le patriarche schismatique et son synode se fussent contentés de repousser les avances du Souverain Pontife, il n'y aurait point eu lieu à controverses, on aurait pu seulement déplorer au fond du cœur une pareille résolution. Mais le Phanar a voulu légitimer sa conduite : si le schisme s'est produit, disent les Orientaux, et s'il se perpétue, tous les torts en retombent sur l'Église de Rome, qui a introduit une foule d'innovations et qui ne veut pas les rétracter. Il y avait là, comme on le voit, une grave accusation contre l'Église romaine; dès lors une réfutation était nécessaire pour rétablir la vérité et venger l'Église catholique de ces injustes accusations, et cette réfutation n'a pas tardé à se produire : M. Duchesne a répondu en se plaçant surtout au point de vue historique, dans son volume *Autonomies ecclésiastiques;* l'auteur de cet article a publié une réfutation dans la *Revue de l'Orient chrétien;* un théologien grec catholique a opposé, dans un savant mémoire, l'enseignement des Pères de l'Église orientale à la soi-disant doctrine des sept conciles œcuméniques. M. Ermoni, prêtre de Saint-Lazare, s'est placé sur le terrain de la théologie pure ; il oppose aux Phanariotes une suite de thèses qui mettent à néant leurs arguments sophistiques. Nul ne pourra désormais traiter la question de l'union sans avoir pris connaissance de ce travail qui donne, sous une forme condensée, un aperçu fidèle et complet de la controverse. Enfin, pour que ses lecteurs puissent recourir sans peine aux documents officiels, M. Ermoni a fait suivre son étude du texte de la constitution *Praeclara* et de la lettre encyclique et synodale où les Grecs ont réuni leurs objections.

— Ce n'est pas avec le patriarcat du Phanar que discute M. le chanoine Röhm, professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Passau, mais avec le docteur Maltzev, protopapas, ou prévôt, de l'église impériale russe de Berlin et Potsdam. Le théologien orthodoxe a publié plusieurs traités de controverse avec les catholiques et particulièrement, en 1893, la *Dogma-*

tische Erörterungen zur Einführung in das Verständniss des orthodox-catholischen Auffassung in ihrem Verhältniss zur römischen und protestantischen. Le professeur Röhm a relevé les attaques du docteur Maltzev, et c'est la traduction de cet écrit polémique dont nous annonçons la publication. Il faut noter que depuis l'apparition du livre du chanoine Röhm, le docteur Maltzev a publié en 1896 une réplique, où il reproduit ses griefs sans y ajouter d'ailleurs aucun argument nouveau qui vienne les corroborer.

Nous trouvons dans la dernière partie la réponse un peu sommaire aux objections ordinaires : usage du pain azyme, omission de l'*epiklesis*, communion sous une seule espèce; les répliques sont brèves et se bornent à une réfutation de l'argument sur lequel l'adversaire s'était appuyé; tout cela ne présenterait qu'un médiocre intérêt si nous n'y constations que l'Immaculée Conception, rejetée avec indignation, au nom des Sept conciles, par les théologiens de Constantinople, est admise sans difficulté par le docteur russe, qui insère et recommande les litanies de la Sainte Vierge avec l'invocation à Marie conçue sans péché.

On lira avec profit les chapitres historiques consacrés tant aux origines du schisme qu'à la question de la primauté pontificale; tout le passage relatif aux vieux catholiques est des plus instructifs pour le lecteur français. Enfin la première partie, par laquelle je termine cette analyse, est la plus originale; car elle nous montre : 1° le théologien catholique faisant retomber sur le protestantisme les objections de l'Église orientale; 2° le théologien allemand attaquant l'Église russe avec une ardeur toute patriotique. Dans les chapitres intitulés « le Synode, persécutions religieuses, la liberté de conscience, piété du peuple russe, » nous trouvons l'écho des doléances que font entendre les Allemands protestants des provinces baltiques. Que l'auteur prenne la défense des Polonais et même du « polonisme, » il n'y a rien là qui doive nous surprendre, mais quand on le voit plaider en faveur des luthériens de Courlande ou de Livonie, on se demande quelle cause il prétend servir. — En général, cette première partie tranche sur les deux suivantes par son ton plus batailleur et moins scientifique, je dirais même moins ecclésiastique. Ce ne sont plus des savants théologiens qui sont cités dans les notes, mais des œuvres de polémique courante ou simplement des journaux protestants ou sémites, comme la *Gazette de la Croix*, la *Frankfürter Zeitung*, ou la *Neue freie Presse*. Adversaire des protestants sur le terrain du dogme, l'auteur devient leur second sur le terrain national, et ce n'est pas la particularité la moins curieuse du livre; au lecteur français se révèle un état d'esprit qui nous est absolument étranger; nous trouvons là des raisonnements que nous ne saurions pas inventer, puisque nous avons même de la peine à les comprendre. C'est là la partie vivante et instructive de l'ouvrage. Il est à regretter que la traduction, faite en Belgique, manque fréquemment d'élégance et parfois de précision; on n'en saura pas moins gré à M. Ommer d'avoir mis le public français à même de connaître cette œuvre originale et intéressante.

— Un Père capucin tyrolien, en résidence à Smyrne, a entrepris, lui aussi, de répondre à l'encyclique des Grecs. Il étudie dans une première partie les caractères de la véritable Église, catholicité, orthodoxie, apostolicité, sainteté; il examine également ce qu'a été l'Église des neuf premiers siècles et cherche le moyen d'y reconnaître cette « Église des sept premiers conciles » mise en avant par les théologiens de Constantinople. Dans la seconde partie, il reprend un à un les griefs de l'encyclique en consacrant près de quarante pages à la question de la primauté du siège de Rome. Ce qui distingue la polémique du P. Baur, c'est qu'elle s'appuie exclusivement sur des docu-

ments et des ouvrages provenant de l'Église grecque : le *Pidalion*, ou collection de canons, dont la dernière édition est de 1841, le catéchisme publié en 1886 par l'archimandrite Constantin Vafidas, aujourd'hui métropolite de Maronia, l'histoire ecclésiastique de l'archimandrite Philarète Vafidas, professeur au séminaire de Chalki, depuis métropolite de Castoria, et un certain nombre d'autres. Il est assez piquant de voir les Grecs se réfuter eux-mêmes et fournir des armes à leur contradicteur. Il faut bien reconnaître que cette méthode d'argumentation *ad hominem* ne donne pas que des réponses absolument indiscutables et que parfois la démonstration manque un peu de solidité, mais il n'est pas moins surprenant de voir combien ondoyant est un enseignement qui contient en lui-même le moyen de renverser chacune de ses conclusions. Le P. Baur a fait preuve d'une érudition et d'une patience peu communes en recueillant tous ces textes contradictoires qu'il cite dans le texte original, avec une traduction latine à l'usage des hellénistes qui ne sont pas familiarisés avec le grec moderne.

P. Pisani.

La Fin d'une mystification, par le R. P. Portalié, S. J. Paris, Retaux, 1897, in-8 de xvi-128 p. — Prix : 1 fr. 25.

Tout le monde connaît le cynique aveu fait, il y a quelques mois, par M. L. Taxil, à la salle de la Société de géographie, déclarant publiquement sa conversion un mensonge et les Mémoires de Diana Vaughan un pur roman de son invention. Il avait essayé de soutenir son imposture au congrès antimaçonnique de Trente; mais serré de près par les journaux et les écrivains catholiques, il a mieux aimé se glorifier d'une habileté de mauvais aloi, que de se laisser surprendre en flagrant délit de mensonge.

Cette séance, si pénible pour quiconque a un sentiment de dignité, n'avait pas encore eu lieu au moment où le R. P. Portalié a publié son volume; du moins l'auteur n'y fait aucune allusion. Il raconte les premiers doutes mis en avant sur l'existence de Diana Vaughan par le R. P. Gauber et la *Gazette de Cologne*, les discussions suscitées au congrès, les décisions de la commission d'enquête, les aveux du docteur Bataille, qui s'est trahi lui-même en publiant sous son vrai nom un livre impie et injurieux contre les catholiques. Il réfute les partisans, encore assez nombreux naguère, de Diana Vaughan. Enfin, il fait ressortir ce que les *Mémoires* publiés sous ce nom, et l'ouvrage du docteur Bataille, *le Diable au XIXe siècle*, ont de contraire à la morale et aux lois de l'Église et montre, par des citations bien choisies, les invraisemblances dont ils fourmillent.

La morale de cette triste histoire, exposée avec beaucoup de clarté et de perspicacité par le R. P. Portalié, est qu'il faut se méfier des convertis qui font tant de bruit. Les révélations des maçons qui annoncent leur abjuration doivent être contrôlées avec soin. La plupart des faits racontés dans les Mémoires de Diana Vaughan doivent être tenus pour suspects.

Cela ne veut pas dire toutefois qu'il n'y ait point, dans les derniers fonds de la franc-maçonnerie, des mystères d'infamie. Peut-être, au contraire, l'un des buts de l'imposture imaginée par M. L. Taxil a-t-il été de discréditer d'avance ce qui pourrait en transpirer dans le public. D. V.

L'Angleterre suzeraine de la France par la franc-maçonnerie. *Mœurs anglaises*, par Louis Martin-Chagny. Paris, Chamuel, 1896, in-12 de vi-365 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans un précédent ouvrage, M. Martin-Chagny a traité et tranché par

l'affirmative la question : *l'Anglais est-il un juif?* J'ai fait connaître aux lecteurs du *Polybiblion* mon sentiment sur les arguments développés — arguments souvent puérils et faisant plus honneur à l'imagination qu'à la raison de l'auteur. La franc-maçonnerie est née en Angleterre vers 1717 et son action malfaisante n'a pas tardé à rayonner sur les nations du continent; mais il faut tout d'abord noter que cette institution n'avait pas autrefois les tendances subversives qu'elle manifeste aujourd'hui dans l'ordre religieux et social. Il convient aussi de remarquer que les loges britanniques ont rompu tous liens avec celles des autres pays d'Europe quand ces dernières ont fait profession d'athéisme. En tous cas, pour affirmer que l'Angleterre s'est servie de cette célèbre secte pour exercer une suzeraineté sur la France, il faudrait invoquer des faits acquis, et M. Martin-Chagny se borne à citer des articles de journaux et se lance fréquemment dans des digressions absolument étrangères au sujet qu'il a prétendu traiter. R. L.

Causes of the Maryland Revolution of 1689, by Francis Edgar Sparks (*Johns Hopkins University Studies*, 14e série, nos xi-xii). Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1896, in-8 de 109 p. — Prix : 2 fr. 50.

C'est aussitôt après la période la plus heureuse de l'histoire coloniale du Maryland qu'a éclaté dans ce pays la célèbre révolution de 1689. Pour quelles raisons? Aucun historien local n'avait encore pu le trouver. M. Sparks a repris cette délicate question, et il a eu le mérite de déterminer pour la première fois les causes de cette révolution. C'est une erreur, selon lui, de croire que pendant les trente années antérieures, les habitants du Maryland aient été en plein âge d'or; le gouvernement des propriétaires, qu'on représente généralement comme une cause de prospérité pour le pays, pesait lourdement sur lui et fut loin, après sa restauration en 1658, d'être accepté sans difficulté. La lutte des assemblées contre ce gouvernement remplit toute la période dont M. Sparks a retracé l'histoire dans son travail (ch. IV), après avoir fait connaître la constitution du Maryland entre 1658 et 1680 (ch. II) et le palatinat du Maryland (ch. III). Au mécontentement, tantôt apparent, tantôt latent, qu'il engendra, joignez l'influence indéniable exercée au Maryland par les événements qui se sont passés vers la même époque en Virginie et même en Angleterre; ce sont là, selon M. Sparks, les causes de la révolution du Maryland en 1689, et tout lecteur attentif de son étude, bien composée et bien écrite, finira par abonder dans son sens.

Henri Froidevaux.

Michel Katkoff et son époque. *Quelques pages d'histoire contemporaine en Russie, 1855-1887*, par Grégoire Liwoff. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 318 p. — Prix : 3 fr. 50.

Résumer en un petit volume une époque comme celle qui court de 1855 à 1887, en y joignant la vie de Michel Katkoff, n'est pas chose facile. L'auteur semble avoir voulu rendre la besogne encore plus compliquée en faisant des excursions dans le domaine des théories et en multipliant les longues citations. La conséquence inévitable de cette richesse de matériaux et de cette mise en œuvre a été le manque de cohésion dans le livre. Il est d'une lecture facile, il y a des passages intéressants, mais il ne donne pas de vue d'ensemble sur l'époque et ne fait pas connaître la personnalité originale de Michel Nikiforovitch. Sa physionomie nous apparaît comme à travers un brouillard. On ne parvient pas à se faire une idée nette des phases traversées par le jeune homme, de l'influence exercée par le jour-

naliste. Encore l'auteur s'est-il ménagé le droit de conclure avant la fin. La dernière note (p. 318) est ainsi conçue : « Les articles de Katkoff sur le panslavisme et sur la politique extérieure depuis la dernière guerre turco-russe, qui frisent la cacophonie diplomatique moderne, m'ont paru d'un intérêt moindre et n'entreront pas dans cette édition. » En somme, ce n'est pas un portrait, c'est une esquisse; et il y aurait des réserves à faire sur quelques opinions de l'auteur. P. S. P.

Apuntes sobre las Escrituras Mozarabes Toledanas, que se conservan en el Archivo nacional, por Don Francisco Pons Boigues. Madrid, Antonio Quilez, 1897, in-12 de 320 p. — Prix : 3 fr.

M. Boigues, archiviste aux Archives nationales de Madrid, vient de rendre un service signalé aux arabisants et à tous ceux qui s'occupent de l'histoire des musulmans d'Espagne, en classant et analysant méthodiquement un nombre considérable de papiers provenant de Tolède, et déposés pêle-mêle à l'*Archivo nacional* de Madrid. Les documents qui figurent dans le volume sur lequel j'appelle en ce moment l'attention s'élèvent au nombre de cent trente. Ils sont compris entre les années 1095 et 1290. Au point de vue historique, ils n'offrent qu'un intérêt médiocre, car la plupart ne sont que des actes de notaires, comme testaments, achats, ventes, échanges. Mais au point de vue social et statistique ils renferment mille renseignements curieux sur les mœurs et les usages du temps, sur le vestiaire, sur l'état des fortunes, etc. Dans une seconde partie (p. 252-312), l'auteur donne le texte arabe avec traduction castillane des huit principaux documents, dont il avait parlé antérieurement. Enfin, dans un avis final (p. 312-315) il annonce l'intention de poursuivre ce travail si les circonstances le lui permettent. Nous l'y encourageons de tout cœur, en lui conseillant d'y ajouter un index chronologique des documents, et une table alphabétique des matières afin de faciliter les recherches. X.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Avec M. Wilhelm Wattenbach, mort à Francfort-sur-le-Mein, le 20 septembre, l'érudition allemande perd un de ses maîtres les plus incontestés. Né à Rantzau dans le Holstein, le 22 septembre 1819, il étudia tour à tour dans les Universités de Bonn, de Goettingen et de Berlin. Il fut attaché, en 1843, à la préparation des *Monumenta Germaniae historica*, pour lesquels il alla recueillir des matériaux en Autriche ; se vit appeler, en 1855, au poste d'archiviste à Breslau, et mit à profit son séjour dans cette ville pour donner une collaboration importante au *Codex diplomaticus Silesiae*. La publication de son grand et remarquable ouvrage sur les sources de l'histoire d'Allemagne au moyen âge, qui reste son œuvre la plus populaire (1858), contribua à lui faire confier une chaire à l'Université d'Heidelberg (1862), qu'il ne quitta qu'en 1873 pour aller à l'Université de Berlin. Ses nombreuses et savantes publications, parmi lesquelles ses travaux sur la paléographie grecque et latine et son histoire de l'écriture au moyen âge méritent une mention particulière, lui valurent, en 1882, un fauteuil à l'Académie des sciences de Berlin. Nous citerons de l'éminent érudit, outre sa collaboration aux *Monumenta Germaniae historica*, à l'*Allgemeine deutsche Biographie*, à la collection des *Geschichtsschreiber der deutschen Vorzeit*, qu'il dirigeait depui 1886, et aux *Jahresberichte der Geschichtswissenschaft* de Jas-

trow où, depuis 1880, il faisait le rapport sur la paléographie, les écrits suivants : *De quadringentorum Athenis factione* (Berolini, 1842, in-8) ; — *Beiträge zur Geschichte der christlichen Kirche in Mähren und Böhmen* (Wien, 1849, in-8) ; — *Die slawische Liturgie in Böhmen und die altrussische Legende vom heil. Wenzel* (Breslau, 1857, in-4) ; — *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter bis zur Mitte des 13. Jahrhunderts* (Berlin, 1858, in-8 ; 2e édit., 1866 ; 3e édit., 1873-1874 ; 4e édit., 1877-1878 ; 5e édit., 1885-1886 ; 6e édit., 1893-1894) ; — *Urkunden der Klöster Rauden und Himmelwitz, der Dominicaner und der Dominicanerinnen in der Stadt Ratibor*, tome II du *Codex diplomaticus Silesiae* (Breslau, 1859, in-4) ; — *Monumenta balensia* (Breslau, 1861, in-4) ; — *Das Formelbuch des Domherrn Arnold von Protzan*, tome V du *Codex diplomaticus Silesiae* (Breslau, 1862, in-4) ; — *Registrum S. Wenceslai*, tome VI du *Codex diplomaticus Silesiae*, avec M. Grünhagen (Breslau, 1865, in-4) ; — *Algier*, dans la *Sammlung gemeinverständlicher Vorträge* (Berlin, 1867, in-8) ; — *Anleitung zur griechischen Paläographie* (Leipzig, 1867, in-8, avec atlas in-fol. ; 2e édit., 1877 ; 3e édit., 1895) ; — *Ludwig Häusser* (Heidelberg, 1867, in-8) ; — *Ninive und Babylon* (ibid., 1868, in-8) ; — *Anleitung zur lateinischen Paläographie* (Leipzig, 1869, in-4 ; 2e édit., 1872 ; 3e édit., 1878 ; 4e édit., 1886) ; — *Eine Ferienreise nach Spanien und Portugal* (Berlin, 1869, in-8) ; — *Petr. Luder, der erste humanistische Lehrer in Heidelberg, Erfurt, Leipzig, Basel* (Karlsruhe, 1869, in-8) ; — *Bemerkungen zu einigen österreichischen Geschichtsquellen* (Wien, 1870, gr. in-8) ; — *Die Siebenbürger Sachsen* (Heidelberg, 1870, in-8) ; — *Das Schriftwesen im Mittelalter* (Leipzig, 1872, in-8 ; 2e édit., 1875 ; 3e édit., 1896) ; — *Ecclesiae metropolitanae Coloniensis codices manuscripti*, avec Jaffe (Berlin, 1874, in-8) ; — *Stockholm* (ibid., 1875, in-8) ; — *Exempla codicum latinorum litteris majusculis scriptorum*, avec M. C. Zangemeister (Heidelberg, 1876-1879, in-fol.) ; — *Geschichte des römischen Papsttums* (Berlin, 1876, in-8) ; — *Schrifttafeln zur Geschichte der griechischen Schrift* (Berlin, 1876-1877, in-fol.) ; — *Exempla codicum graecorum litteris minusculis scriptorum* (Heidelberg, 1878, in-fol.), avec M. Velsen ; — *Scripturae graecae specimina in usum scholarum* (Berlin, 1883, in-fol.) ; — *Der allgemeine deutsche Schulverein zum Schutz bedrängten Deutschen im Ausland* (Berlin, 1884, in-8). M. Wattenbach a donné, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin : *Beiträge zur Geschichte der Mark Brandenburg* (1882, p. 587-612 ; 1883, p. 431-465) ; — *Antrittsrede* (ibid., p. 717-718) ; — *Ueber Hermann von Marienfeld aus Münster* (1884, p. 93-112) ; — *Ueber Ketzergerichte in Pommern und der Mark Brandenburg* (1886, p. 47-62) ; — *Bericht über die Monumenta Germaniae historica* (1887 et années suiv.) ; — *Ueber die Secte der Brüder vom freien Geiste* (1887, p. 517-548) ; — *Ueber die mit Gold und Purpur geschriebene Evangelienhandschrift der Hamilton'schen Bibliothek* (1889, p. 143-156) ; — *Die Briefe des Canonicus Guido von Bazoches, Cantors zu Chalons im XII. Jahrh.* (1890, p. 161-182) ; — *Lateinische Gedichte aus Frankreich im XI. Jahrh.* (1891, p. 97-114) ; — *Ueber erfundene Briefe in Handschriften des Mittelalters, besonders Teufelsbriefe* (1892, p. 91-126) ; — *Die Apologie des Guido von Bazoches* (1893, p. 395-420) ; — *Magister Onulf von Speyer* (1894, p. 361-386) ; — *Beschreibung einer Handschrift mittelalterlicher Gedichte* (1895, p. 123-162) ; — *Ueber Widukind von Corvey und die Erzbischöfe von Mainz* (1896, p. 339-352) ; — *Ueber die Legende der hl. Vier gekrönten* (1896, p. 1281-1304) ; — *Ueber die Quirinalien des Metellus von Tegernsee* (1897, p. 782-815) ; — dans les *Abhandlungen* de la même compagnie : *Gedächtnissrede auf Georg Waitz* (1886) ; — *Ueber die Inquisition gegen die Waldenser in Pommern und der Mark Brandenburg* (ibid.) ; — *Ueber das Handbuch eines Inquisitors in der Kirchenbibliothek St. Nikolai in Greifswald* (1888) ; — dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne : *Passio*

sanctorum quatuor coronatorum (t. X, 1853, p. 115-126); — dans l'*Archiv für Kunde österreichischer Geschichtsquellen*, publié par la même compagnie: *Ueber das Zeitalter der hl. Rupert* (t. V, 1850, p. 499-522); — *Die österreichischen Freiheitsbriefe* (t. VIII, 1852, p. 77-119); — *Iter Austriacum 1853* (t. XIV, 1855, p. 1-94); — *Candela rhetoricae. Eine Anleitung zum Briefstil aus Iglau* (t. XXX, 1863, p. 179-202); — *Bemerkungen zu einigen österreichischen Geschichtsquellen* (t. XLII, 1870, p. 493-522); — dans le *Notizenblatt* annexé à ce recueil : *Ueber das Zeitalter des hl. Rupert* (t. I, 1850, p. 129-138); — *Noch ein Wort über das Zeitalter des hl. Rupert* (ibid., p. 260-263); — *Bemerkungen über die Seeblätter* (ibid., p. 272); — *Notizen aus Handschriften der Stadtbibliothek zu Lübeck* (ibid., p. 382-384); — dans l'*Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtkunde*, de Pertz : *Verzeichniss der in den ersten zehn Bänden der Monumenta Germaniae enthaltenen Geschichtschreiber*, avec Pertz (t. X, 1851, p. 1-74); — *Reise nach Oesterreich in den Jahren 1847, 1848, 1849* (ibid., p. 426-693); — *Ueber das Chronicon Maceriense* (t. XI, 1858, p. 211-215); — dans le *Neues Archiv* de la même Société : *Briefe aus Heinrichs III. Zeit* (I, 1876, p. 173-174); — *Aus dem XII. Jahrhundert* (ibid., p. 186-190); — *Erfurter Urkunden* (ibid., p. 193-198); — *Verse aus England* (ibid., p. 600-604); — *Bericht über eine Reise durch Steyermark im August 1876* (II, 1877, p. 383-425); — *Aus Handschriften* (ibid., p. 435-446); — *Vita Gauzlini abbatis Floriacensis* (ibid., p. 605-607); — *Aus Verona* (III, 1878, p. 206-207); — *Ein Bericht über die Schlacht bei Hems am 23. December 1299* (IV, 1879, p. 207-208); — *Aus Handschriften* (ibid., p. 407-412); — *Ein Brief an Erzbischof Udo von Trier* (V, 1880, p. 207-209); — *Eine Hildesheimer Briefsammlung* (VI, 1881, p. 192-194); — *Aus Stuttgart und Schaffhausen* (ibid., p. 447-451); — *Vita Hildegundis metrica und andere Verse* (ibid., p. 531-540); — *Ueber eine unbenutzte Handschrift österreichischer Annalen* (VII, 1882, p. 135-142); — *Geschichtliche Handschriften der fürstlich Oettingen-Wallensteinschen Bibliothek in Mainingen* (ibid., p. 169-186); — *Aus Handschriften* (ibid., p. 396-400); — *Handschriftliches* (ibid., p. 620-629); — *Mittheilungen aus Handschriften* (VIII, 1883, p. 191-193); — *Nachricht von drei Handschriften in Eisleben* (ibid., p. 285-298); — *Die Handschriften der Hamiltonschen Sammlung* (ibid., p. 327-346); — *Verschiedenes* (ibid., p. 369-377); — *Das paläographische Prachtwerk des Grafen Bastard* (ibid., p. 449-472); — *Aus Handschriften der Berliner Bibliothek* (IX, 1884, p. 624-630); — *Aus Handschriften* (X, 1885, p. 192-195 et 407-411); — *Aus neueren Handschriften Verzeichnissen* (ibid., p. 196-197); — *Zur Vita Heinrici IV* (XI, 1886, p. 197-201); — *Urkunden und andere Aufzeichnungen* (ibid., p. 389-403); — *Zur Genealogia Karolorum* (ibid., p. 631); — *Die Abtheilung « Briefe » der Monumenta Germaniae* (XII, 1887, p. 239-245); — *Ottokar Lorenz und Georg Waitz* (XIII, 1888, p. 249-258); — *Papstbullen im Germanischen Museum* (ibid., p. 408-410); — *Ein gleichzeitiges Gedicht zum Preise des hl. Audoenus* (XIV, 1889, p. 171); — *Aus neueren Handschriften-Verszeichnissen* (ibid., p. 198-200); — *Aus den Briefen des Guido von Bazoches* (XVI, 1891, p. 67-113); — *Zu den Annales Bertiniani* (ibid., p. 607-609); — *Beschreibung der Hs. Cod. lat. 19411 aus Tegernsee in der kgl. Bibliothek zu München* (XVII, 1892, p. 31-47); — *Beschreibung einer Handschrift mittelalterlicher Gedichte* (ibid., p. 349-384, 460, 642; XVIII, 1893, p. 124); — *Beschreibung einer Handschrift der Stadtbibliothek zu Reims* (XVIII, 1893, p. 491-526); — *Erwerbungen der Nationalbibliothek in Paris von 1875-1891* (XIX, 1894, p. 241-246); — *Ein Brief des Bischofs Wazo von Lüttich* (XX, 1895, p. 223-224); — *Matthaeus Grabow* (ibid., p. 661-663); — dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte : Hartmann Schedel als Humanist* (XI, 1871, p. 349-374); — *Zwei Epitaphien*

(ibid., p. 621-622); — *Zum Mongolensturm 1241* (XII, 1872, p. 643-648; XVI, 1876, p. 370); — *Die Translatio S. Dionysii Ariopagitae* (XIII, 1873, p. 393-397); — *Fragmente eines böhmischen Formelbuches aus dem XIII. Jahrhundert* (XV, 1875, p. 213-238); — *Verbesserungen zu dem Gedicht über die Belagerung Accons* (XXII, 1882, p. 674); — dans la *Deutsche Rundschau*: *Von den Klöstern des Athos* (XXVII, 1881, p. 140-142); — dans l'*Historische Zeitschrift*: *Die Germanisirung der östlichen Grenzmarken des Deutschen Reichs* (t. IX, 1863, p. 386-417); — *Die Ehrenrettung des Ligurinus* (t. XXVI, 1871, p. 386-400); — dans l'*Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit*: *Die Wachstafeln der Salzsieder zu Schwäbisch-Hall* (XIII, 1866, col. 95-96); — *Magister Johannes Klenkok* (ibid., col. 344); — *Historia Neminis* (ibid., col. 361-367, 393-397); — *Deliciae cleri* (XIV, 1867, col. 1-4); — *Ein Schulbuch des XII. Jahrh.* (ibid., col. 109-112); — *Ueber einige Handschriften aus dem Kloster Salem* (ibid., col. 161-165); — *Nemo vir perfectus* (ibid., col. 205-207); — *Beschreibung einiger Handschriften der fürstlich hohenzollern'schen Bibliothek in Sigmaringen* (ibid., col. 235-239); — *Geistliche Scherze des Mittelalters* (ibid., col. 342-344; XV, 1868, col. 9-11, 38-41, 134-136, 163-166, 230-231, 285-287, 325-326); — *Wagen von Bronze* (XVI, 1869, col. 16); — *Ein Blatt aus der Bibliothek des Klosters Laach* (ibid., col. 39-42); — *Sigismund Meisterlin* (ibid., col. 70-71); — *Der deutsche Michel* (ibid., col. 164-166); — *Ein Briefsteller des XII. Jahrh.* (ibid., col. 189-194); — *Alchymey teuczsch* (ibid., col. 264-268); — *Eine altirische Handschrift der fürstlich Oettingen-Wallensteinischen Bibliothek* (ibid., col. 289-293); — *Lateinische Reime des Mittelalters* (XVII, 1870, col. 10-11, 35-37, 87-90, 124, 191-195, 320-323, 349-354; XVIII, 1871, col. 47-48, 104, 130-131, 202-203, 231-235, 263-266, 305-308, 339-343, 372-373); — *Marner* (XVII, 1871, col. 88); — *Friedberg in der Wetterau* (XIX, 1872, col. 10-11); — *Ueber eine Handschrift aus Gladbach* (ibid., col. 15-16); — *Eine alte Grammatik* (ibid., col. 119-122); — *Findling zu den lateinischen Reimen des Mittelalters* (ibid., col. 190); — *Ein Lobgedicht auf Albertus Magnus* (ibid., col. 214-215); — *Hugo genannt der Primas von Orleans* (ibid., col. 285-286); — *Edicta ludiera* (ibid., col. 311-313); — *Eine venetianische Urkunde im Archiv des germanischen Museums* (ibid., col. 337-340); — *Ein altes Trinklied* (ibid., col. 380-381); — *Aus dem Briefbuche des Meisters Simon vom Homburg* (t. XX, 1873, col. 6-8, 33-36, 70-77); — *Kirchlich politische Gedichte des 12. Jahrh.* (ibid., col. 99-103); *Klage über das Alter* (ibid., col. 131-133); — *Sprichwörter* (ibid., col. 217-221); — *Was man auf alten Bücherdeckeln findet* (ibid., col. 237-238); — *Chrismon* (ibid., col. 254-255); — *Verse gegen die Weiber* (ibid., col. 251-258); — *Bruchstücke einer Evangelienhandschrift des VI. Jahrh.* (ibid., col. 301-302); — *Sclavenhandel im Mittelalter* (XXI, 1874, col. 37-40); — *Zu den lateinischen Reimen des Mittelalters* (ibid., col. 148-149); — *Aus einer Humanistenhandschrift* (ibid., col. 212-216, 244-251, 272-278); — *Ein frommer Westfale* (ibid., col. 297); — *Handschriften der Stockholmer Bibliothek* (XXII, 1875, col 6-8, 37-40); — *Aus Petersburger Handschriften* (ibid., col. 72-74); — *Parodie des Doctrinale* (ibid., col. 149-151); — *Ein deutscher Herbarius* (ibid., col. 175-176); — *De apostolicis; de tribus sociis* (ibid., col. 215-216); — *De quodam juvene* (ibid., col. 312); — *De clericis et rustico* (ibid., col. 343-344); — *Klage über die schlechten Zeiten* (XXIII, 1876, col. 16); — *Schreibervers* (ibid., col. 46-47); — *Mittelalterliche Umarbeitung danischer lateinischer Dichtungen* (ibid., col. 75-77); — *Lob der Häuslichkeit für einen Priester* (ibid., col. 277-279); — *Erfurter Wachstafeln in Köln* (ibid., col. 279-280); — *Aehrenlese aus Münchener Handschriften* (ibid., col. 334-336, 356-360); — *Anulus et baculus* (t. XXIV, 1877, col. 14-15); — *Findling* (ibid., col. 340); — *Der Streit der*

Bauern mit dem Klerus (ibid., col. 369-372); — *Aus einer Halberstadter Handschrift* (t. XXV, 1879, col. 313-320, 345-350); — *Lateinische Verse aus einem Münch. Codex des XV. Jahrh.* (t. XXVI, 1879, col. 97-101); — *Der grosse Brand in Erfurt am 19. Juni 1472* (ibid., col. 129-132); — *Lateinische Verse aus einem Münch. Cod. des XIV. Jahrh.* (ibid., col. 164-165); — *Ulrich Gossembrot* (ibid., col. 197-204); — *Aus Baseler Handschriften* (XXVII, 1880, col. 137-139); — *Aus Münchener Handschriften* (ibid., col. 173-175); — *Samuel Karoch* (ibid., col. 184-188, 283-291; XXVIII, 1881, col. 93-96); — *Das Fest des Abb. von Gloucester* (XXVIII, 1881, col. 121-128); — *Aus der Weimarer Handschrift* (ibid., col. 161-166, 233-235, 267-268); — *Ulrich Gossembrot* (XXIX, 1882, col. 129-130); — *Johannes Klenkok* (XXX, 1883, col. 80); — *Femina perfida* (ibid., col. 121-124); — dans les *Mitteilungen aus dem germanischen Nationalmuseum : Zwei Indulgenzbriefe aus Avignon* (I, 1884-1886, p. 2-3); — *Einige Urkunden des 11. und 12. Jahrh. im germanischen Museum* (ibid., p. 146-149); — dans la *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins : Peter Luder der erste humanistische Lehrer in Heidelberg* (XXII, 1869, p. 33-127); — *Jakob Wimphelings poetischer Dialog über Peter von Hagenbach's Tod* (ibid., p. 390-396); — *Peter Luder's Lobrede auf Pfalzgraf Friedrich den Siegreichen* (XXIII, 1870, p. 21-38); — *Die Uebertragung der Reliquien des h. Genesius nach Schienen* (XXIV, 1871, p. 1-21); — *Regesten der auf der Grossh. Universitäts-Bibliothek zu Heidelberg verwahrten Urkunden-Sammlung* (ibid., p. 151-223); — *Sigismond Gossembrot als Vorkämpfer der Humanisten und seine Gegner* (XXV, 1873, p. 36-68); — *Nachträgliches über Peter Luder* (XXVII, 1875, p. 95-88); — *Samuel Karoch von Lichtenberg, ein Heidelberger Humanist* (XXVIII, 1876, p. 38-50).

— Le docteur Jules-Bernard Luys, de l'Académie de médecine, est mort le 21 août, à Divonne-les-Bains (Ain). Né à Paris, le 17 août 1828, interne des hôpitaux en 1853, docteur en médecine en 1857, médecin des hôpitaux en 1862, agrégé l'année suivante, il fut longtemps attaché à la Salpêtrière et à la Charité, en même temps qu'à la maison de santé d'Ivry. Son enseignement et ses publications ont surtout porté sur l'étude du système nerveux. On sait la part qu'il a prise aux discussions sur l'hypnotisme. Membre de l'Académie de médecine depuis 1878, le docteur Luys était aussi officier de la Légion d'honneur. Parmi ses publications, nous citerons, sans tenir compte des simples articles parus dans les périodiques, notamment dans l'*Encéphale*, fondé par lui en 1881 : *Études histologiques sur le mode d'apparition et l'évolution des tubercules dans le tissu pulmonaire*, thèse (1857, in-4); — *Du Microscope, de ses applications à l'anatomie pathologique, au diagnostic et au traitement des maladies* (1860, in-8); — *Des Maladies héréditaires* (1863, in-8); — *Recherches sur le système nerveux cérébro-spinal* (1865, in-8); — *Iconographie photographique des centres nerveux* (1873, in-8, avec planches); — *Des Actions réflexes cérébrales* (1874, in-8); — *Structure et fonctions du cerveau* (1876, in-8), dans *la Bibliothèque scientifique internationale*; — *Étude sur le dédoublement des opérations cérébrales et sur le rôle isolé de chaque hémisphère dans les phénomènes de la pathologie mentale* (1879, in-8); — *Traité pratique et clinique des maladies mentales* (1881, in-8); — *Nouvelles Recherches sur la structure du cerveau et l'agencement des fibres cérébrales* (1884, in-8); — *De la Locomobilité ou des changements de position du cerveau suivant les différentes attitudes de la tête* (1884, in-8); — *Recherches sur la mensuration de la tête à l'aide de nouveaux procédés céphalographiques* (1887, in-8); — *Les Émotions chez les sujets en état d'hypnotisme, études de psychologie expérimentale faites à l'aide de substances médicamenteuses ou toxiques impressionnant à distance les réseaux nerveux périphériques* (1888, in-8); — *Leçons cliniques à l'hôpital*

de la Charité sur les principaux phénomènes de l'hypnotisme dans leur rapport avec la pathologie mentale (1889, in-8); — *Hypnotisme expérimental. Les Émotions dans l'état d'hypnotisme et l'action à distance des substances médicamenteuses ou toxiques* (1890, in-8, avec atlas); — *Considérations générales sur la structure et les maladies du système nerveux* (1893, in-8); — *Des Folies sympathiques consécutives aux opérations gynécologiques* (1893, in-8); — *Des Procédés à employer pour l'étude anatomique et photographique du système nerveux* (1893, in-8); — *Du Développement compensatif de certaines régions encéphaliques* (1894, in-8); — *De la Persistance des impressions sensitives après les opérations* (1895, in-8); — *Documents statistiques pour servir à l'étude des conditions pathologiques de la paralysie générale* (1895, in-8); — *Études de psychologie sociale. La Foule criminelle* (1895, in-8); — *Catalogue d'une collection de cerveaux momifiés* (1895, in-8), avec M. Natanson; — *Structure du cerveau. Leçons faites à l'hôpital de la Charité* (1896, in-8); — *Nouvelles Recherches sur les facultés réactives des sujets mis en état d'hypnotisme* (1896, in-8).

— Un des plus illustres latinistes de notre époque et l'une des gloires de l'érudition italienne contemporaine, M. Tommaso Vallauri, est mort au début de septembre. Né à Chiusa, le 5 janvier 1802, c'est à son père qu'il dut sa première éducation et ses premières notions de latin. Il avait dix ans quand il fut mis au collège de Mondovi, qu'il quitta pour aller faire sa rhétorique et sa philosophie au séminaire de la même ville. Ses études secondaires terminées, il alla s'inscrire comme étudiant à la Faculté de droit de l'Université de Turin. Mais il ne tarda pas à se tourner tout entier vers les études littéraires, encouragé d'ailleurs par ses professeurs. En 1823, il fut envoyé comme maître à l'école d'Alba. Il passa de cette ville à Mondovi, à Fossano, à Verceil, à Alexandrie, à Turin, où il devint, en 1843, professeur titulaire d'éloquence latine à l'Université. Il avait déjà publié sa grande Histoire de la poésie dans le Piémont (1841), que suivit bientôt une histoire des sociétés littéraires et des universités de cette région. Il eut plusieurs fois maille à partir avec les érudits allemands; c'est ainsi qu'il combattit les idées de Ristchl sur Plaute et qu'il eut à défendre l'honneur de la science italienne, vivement prise à partie par Mommsen. Nous citerons de l'illustre savant, outre des éditions classiques d'auteurs anciens, et des articles publiés dans les *Atti* de l'Académie de Turin, les publications suivantes : *Riflessioni sugli scrittori del seicento* (Vercelli, 1833, in-12); — *De ludis et spectaculis Romanorum. De C. Crispo Sallustio ejusque operibus. De eloquentia. Della lingua italiana nel secolo XVII. Della tragedia* (Augustae Taurinorum, 1833, in-8); — *De Jos. Ignatio Avogadro a Motta* (Vercelli, 1834, in-8); — *Francesco Pecchio da Vercelli*, nouvelle (Vercelli, 1835, in-8); — *Camilla Faà da Casale*, nouvelle (Alessandria, 1836, in-12); — *Vita di Tommaso Valperga*, trad. du latin de C. Boucheron (ibid., 1836, in-8); — *Caroli Boucheroni specimen inscriptionum latinarum* (Augustae Taurinorum, 1837, in-8); — *Opere del Cav. C. Boucheron volgarizzate* (Torino, 1837, in-12); — *De Carolo Boucherono* (ibid., 1838, in-8); — *Institutiones oratoriae* (ibid., 1838, in-12); — *Storia della poesia in Piemonte* (ibid., 1841, 2 vol. in-8); — *De laudibus Caroli Alberti, Sardiniae regis* (ibid., 1841, in-8); — *De studio antiquitatis* (ibid., 1842, in-8); — *In nuptias Victoris Emmanuelis* (ibid., 1842, in-8); — *De laudibus regis Caroli Alberti* (ibid., 1843, in-8); — *De causis corruptae eloquentiae* (ibid., 1843, in-8); — *Fastos rerum gestarum a D. N. Rege Carolo Alberto digessit T. V.* (ibid., 1843, in-4); — *Ad Amadeum Ronchinium parmensem epistola de ara lapidea* (ibid., 1843, in-8); — *Delle società letterarie del Piemonte* (ibid., 1844, in-8); — *Fasti della R. Casa di Savoia* (ibid., 1845, in-4); — *Storia delle Università*

degli studî del Piemonte (ibid., 1845-1846, 3 vol. in-8, 2e éd. en 1875); — *De laudibus regis Caroli Alberti* (ibid., 1845, in-8); — *De studio historiae patriae* (ibid., 1846, in-8); — *Il Cavaliere Marino in Piemonte* (ibid., 1847, in-8, 2e éd. en 1875 sous ce titre: *Il Cavaliere Giambatista Marino in Piemonte)*; — *Osservazioni sul regolamento per il corso di belle lettere del 28 luglio 1847* (ibid., 1848, in-8); — *De eloquentia libertatis alumna* (ibid., 1848, in-8); — *M. Accii Plauti Menaechmi* (ibid., 1849, in-8); — *Historia critica litterarum latinarum* (ibid., 1849, in-8 ; plusieurs éditions); — *Christophori Cellarii breviarium antiquitatum romanarum* (ibid., 1850, in-8); — *F. Ludovici Vivis colloquia* (ibid., 1850, in-12); — *Universae latinae italaeque linguae manuale lexicon*, de Bazzavini et Bellini, édition revue (ibid., 1850-1854, 2 vol. in-4); — *Caroli Boucheroni inscriptiones perpetuis animadversionibus auxit T. V. Accedit vita Caroli Boucheroni* (ibid., 1850, in-8); — *Lexicon latini italique sermonis in usum scholarum* (ibid., 1850, in-4); — *De studio litterarum latinarum* (ibid., 1850, in-8); — *De vitiis in puerili institutione vitandis* (ibid., 1852, in-8); — *Orationes ab anno 1842 ad annum 1852* (ibid., 1852, in-8); — *Ausonii Popinae Frisii de differentiis verborum* (ibid., 1852, in-8); — *Vocabolario italiano-latino* (ibid., 1853, in-4, souvent réimprimé); — *M. Accii Plauti Aulularia* (ibid., 1853, in-8); — *M. Accii Plauti M. Gloriosus* (ibid., 1854, in-8); — *Caroli Boucheroni orationes cum adnotationibus* (ibid., 1854, in-8); — *M. Accii Plauti Trinummus* (ibid., 1855, in-8); — *De latinis christianae sapientiae scriptoribus* (ibid., 1855, in-8); — *Specimen inscriptionum latinarum* (ibid., 1855, in-8); — *P. Terentii comoediae* (ibid., 1855, in-12); — *Epitome historiae graecae* (ibid., 1856, in-16); — *Epitome historiae patriae* (ibid., 1856, in-16); — *Epitome historiae romanae* (ibid., 1856, in-16); — *Latinae exercitationes* (ibid., 1857, in-16); — *Il Barbiere del Rinchiuso*, nouvelle (ibid., 1860, in-16); — *Il Mago della Garzegna*, nouvelle (ibid., 1861, in-16); — *I Sinonimi d'un metodista*, nouvelle (ibid., 1862, in-16); — *L'Epigrafista di Monreal*, nouvelle (ibid., 1863, in-16); — *Le Bengodo dei Calandrini* (ibid., 1864, in-16); — *Novelle* (Firenze, 1864, in-32; nombreuses éditions); — *Inscriptiones* (Torino, 1865, in-16); — *De libris Anthologicon acroasis* (Augustae Taurinorum, 1865, in-8); — *De encyclopaedia* (Mutinae, 1866, in-8); — *La Maestra di scuola* (Firenze, 1866, in-16); — *Il Pedagogo subalpini* (ibid., 1867, in-16); — *De elenchis rerum in scholis tradendarum* (Mutinae, 1867, in-8); — *De disciplina litterarum latinarum* (Augustae Taurinorum, 1868, in-8); — *Il Castello della chiuse* (ibid., 1868, in-16); — *L'Apocoricosi* (ibid., 1869, in-16); — *Lo Spiritismo* (ibid., 1870, in-16); — *M. Accii Plauti comoediae* (ibid., 1870, in-8); — *De praecipuo scriptorum nostri temporis officio* (ibid., 1870, in-8); — *De optimis editionibus scriptorum latinorum* (ibid., 1871, in-8); — *Episodio drammatico* (Torino, 1871, in-8); — *Il Sogno di un pedante* (ibid., 1871, in-16); — *Le Nozze della filologia e di Mercurio* (ibid., 1872, in-16); — *De Italorum doctrina calumniis T. Mommsenii vindicata* (ibid., 1872, in-8); — *L'etimologista* (ibid., 1873, in-16); — *De utilitate ex latinis scriptoribus petendis* (Augustae Taurinorum, 1873, in-8); — *De causis neglectae latinitatis* (ibid., 1873, in-8); — *De optima ratione instaurandae latinitatis* (ibid., 1874, in-8); — *De satyra romana* (ibid., 1874, in-8); — *L'Antiquario della villa di Maira* (ibid., 1874, in-16); — *Una vendetta delle donne Torinesi* (ibid., 1875, in-16); — *De re epigraphica* (ibid., 1875, in-8); — *De lexicis latinis* (ibid., 1876, in-8); — *Opuscula varia* (ibid., 1876, in-8); — *M. Tullii Ciceronis orationes selectae* (ibid., 1877, in-16); — *C. Crispi Sallustii bellum catilinarium et jugurthinum* (ibid., 1877, in-16); — *Vita di Tommaso Vallauri scritta da esso* (ibid., 1878, in-16, 2e édit. en 1886); — *De fructu ex Plautinis fabulis percipiendo* (ibid., 1878, in-8); — *De Carolo Boucherono* (ibid., 1879, in-8);

— *Inscriptiones* (ibid., 1878, in-8); — *De Scriptoribus latinis sedulo perlegendis atque imitandis* (ibid., 1883, in-16); — *Aeroases factae studiis auspicandis* (Senis, 1886, in-8); — *Scriptiones criticae* (ibid., 1889, in-16); — *Inscriptiones in funere Georgii Oregliae* (S. l., 1892, in-4); — *Volgarizzamento di due orazioni di R. Trincucci* (Torino, 1892, in-16).

— L'illustre bénédictin dom Luigi Tosti, ancien abbé du Mont-Cassin et bibliothécaire à la Vaticane, est aussi mort dans le courant de septembre. Originaire d'une noble famille napolitaine, il entra jeune dans l'ordre de Saint-Benoît, et l'activité scientifique qu'il déploya dans le cloître a permis de dire que pendant de longues années il fut le centre de la vie bénédictine au Mont-Cassin. L'imprimerie établie en 1842 dans le vieux monastère fut employée en bonne partie à la publication de ses écrits, parmi lesquels nous citerons, outre sa collaboration à la *Bibliotheca Casinensis* et à divers recueils périodiques tels que les *Atti* de l'Académie de Naples : *Storia della badia di Monte Cassino* (Napoli, 1842, 3 vol. in-8); — *Storia di Bonifazio VIII* (Monte Cassino, 1846, 2 vol. in-8), traduite en français et en allemand; — *Istoria della lega lombarda* (ibid., 1848, in-8); — *Storia del concilio di Costanza* (Napoli, 1853, in-8); — *Della vita di S. Domenico* (de Sora), *abbate dell' ordine di S. Benedetto* (ibid., 1855, in-8); — *Storia di Abelardo* (Firenze, 1855, in-8); — *La Contessa Matilde e i pontifici romani* (ibid., 1859, in-8); — *Scritti vari* (Monte Cassino, 1871, in-16); — *La Conciliazione* (Roma, 1887, in-8), brochure par laquelle il voulait provoquer une entente entre les droits du Saint-Siège et les prétentions du pouvoir royal italien, et qui lui attira une censure de Rome. L'éditeur Pasqualucci a publié à Rome, de 1886 à 1892, un recueil des *Opere complete* de Tosti en dix-huit volumes, qui ne comprend pas certains ouvrages de l'illustre érudit (notamment la *Vita di san Domenico*) et qui renferme, par contre, quelques ouvrages entièrement inédits. Le recueil est ainsi divisé : I. *La Contessa Matilde;* II-III. *Storia di Bonifazio VIII;* IV-V. *Scritti vari;* VI. *Storia della lega lombarda;* VII. *Storia di Abelardo;* VIII. *Ricordi biblici* (contenant un roman biblique inédit : *Uriel*); IX-X. *Storia del concilio di Costanza;* XI. *La Congiura di Catilina e la guerra di Giugurta*, traduction inédite de Salluste; XII. *Prolegomeni alla storia universale della chiesa* (inédit); XIII. *Storia dell' origine dello scismo greco;* XIV-XVII. *Storia della badia di Monte Cassino;* XVIII. *Della vita di san Benedetto* (inédit).

— Don Luis Vidart y Schuch, mort le 9 septembre, était né en Andalousie d'une noble famille. Après s'être distingué dans la carrière des armes, et notamment par la part qu'il prit aux guerres d'Afrique, il obtint sa retraite avec le titre de lieutenant-colonel; député au congrès, où il soutenait les idées démocratiques, il donnait à la littérature le temps qui n'était pas pris par la politique, et il fit à l'Athénée de Madrid quelques conférences fort remarquées. Son bagage littéraire se compose surtout d'études militaires, d'écrits philosophiques où il combat les doctrines darwiniennes, d'essais sur la littérature espagnole et notamment sur Cervantès, et de dissertations sur l'histoire des découvertes maritimes. Ses recherches sur Vasco de Gama furent le point de départ d'une polémique avec l'écrivain portugais Luciano Cordeiro, de même qu'il soutint sur Christophe Colomb une discussion avec M. Henry Harrisse. L'Académie royale d'histoire lui avait ouvert ses portes en 1894. Il appartenait aussi comme membre correspondant à l'Académie des belles-lettres de Séville et à l'Académie des sciences de Lisbonne. Nous citerons du regretté publiciste : *El Panteismo germano-francés*, qui est une réfutation d'Ernest Renan (Madrid, 1864, in-8); — *La Filosofía española* (Madrid, 1866, in-8); — *Letras y armas* (Sevilla, 1867, in-8); — *Cervántes poeta épico*

(Madrid, 1878, in-4); — *Algunas ideas de Cervántes referentes á la literatura preceptiva* (ibid., 1878, in-4); — *Camoens* (ibid., 1880, in-4); — *El Quijote y la clasificacion de las obras literarias* (ibid., 1882, in-4); — *Don Francisco Villamartin* (ibid., 1883, in-4); publié aussi en tête des *Obras selectas* dudit écrivain (ibid., 1883, in-4); — *Los Biografos de Cervantes en el siglo XVIII* (ibid., 1886, in-4); — *Las Riformas militares* (ibid., 1887, in-8); — *Vita y escritos del teniente coronel capitán de artilleria D. Vicente de los Rios* (ibid., 1889, in-4); — *Colón y Bobadilla* (ibid., 1892, in-4); — *Colón y la ingratitud de España* (ibid., 1892, in-4); — *Un Discurso inaugural del Sr. Cánovas del Castillo* (ibid., 1892, in-8); — *Los Aciertos del Sr. Pinherio Chagas y los errores del Sr. Harrisse* (ibid., 1893, in-4); — *Descubrimiento del Nuevo Mundo* (ibid., 1893, in-8); — *Utilidad de las monografias para el cabal conocimiento de la Historia de España*, discours de réception à l'Académie d'histoire (ibid., 1894, in-4); — *El Descubrimiento de Oceania por los Portugueses* (ibid., 1895, in-4).

— On annonce encore la mort : de M. André DE BELLECOMBE, auteur d'une Histoire universelle restée inachevée, mort à soixante-quinze ans, à Neuilly-sur-Seine; — de M. le docteur BERNY, mort le 1er septembre, à Prats de Mollo; — de M. le docteur Louis BERTHELOT, médecin-inspecteur des enfants du premier âge, mort à soixante-cinq ans, le 26 août; — de M. Édouard BESNUS, directeur de *l'Idée libre*, mort à trente et un ans, le 3 septembre; — de M. Georges BÉTOLAUD, mort à cinquante-neuf ans; — de M. le docteur CAMUSET, médecin aliéniste, directeur de l'asile de Bonneval, mort à Chartres, âgé de cinquante-six ans; — de M. Charles CASANOVAS, professeur de rhétorique du lycée Louis le Grand, mort le 20 août; — de M. le docteur Victor CHAPUY, mort à soixante-seize ans, à Grenoble; — de M. Henri CHIVOT, fécond auteur dramatique, dont nombre d'œuvres sont populaires (*le Grand Mogol*, *Madame Favart*, *la Fille du tambour-major*, *la Mascotte*, etc.), mort, âgé de soixante-sept ans, au Vésinet; — du R. P. COSSERAT, lazariste, supérieur du petit séminaire de Hanoï; — de M. Lucien COUPIER, vice-président de la Société scientifique et industrielle de Marseille, mort le 7 novembre, âgé de trente-huit ans; — de M. CROISEY, mort à Saint-Hilaire-du-Harcouet, près de Morlaix; — de M. DEFRADAS, rédacteur au *Nouvelliste de Lyon*, mort à quarante-cinq ans, le 8 septembre; — de M. le docteur Jules DIDION, mort le 1er septembre; — de M. DORMENGHEM, mathématicien, mort à trente-six ans, au début de septembre; — de M. Victor DU PONTAVICE, ancien élève de l'École normale et inspecteur honoraire de l'Université, mort dans sa soixante-dix-septième année; — de Mgr DUVAL, ancien professeur au collège d'Yvetot, théologien distingué, mort évêque de Soissons, âgé de soixante-treize ans, le 23 août; — de M. Gabriel FERRET, prêtre de Saint-Sulpice, ancien professeur au grand séminaire d'Autun, mort à Palinges (Saône-et-Loire); — de M. Alix FOURNIER, musicien, mort à trente ans; — de M. le docteur GAUMÉ, mort à cinquante-six ans, à Quimper, le 20 septembre; — de M. le docteur A. GOIX, mort à la fin de septembre; — de M. Jules GRANDJEAN, professeur d'allemand au collège d'Arras, mort le 7 septembre, à Châlons-sur-Marne; — de M. Ernest JAVAL, ancien directeur de l'Institution des sourds-muets, mort le 1er septembre, âgé de cinquante-trois ans, à Plombières; — de M. JUBERT, tour à tour rédacteur à la *Croix de Reims* et à la *Croix d'Angers*; — de M. Richard DE LA HAUTIÈRE, professeur de philosophie au lycée Saint-Louis, mort le 2 octobre; — de M. Francisque LAVERRIÈRE, du *Pèlerin*, mort à cinquante-huit ans, le 23 septembre; — de M. le docteur LOMBARD, mort à soixante-treize ans, le 11 septembre; — de M. André MARIT, ingénieur des constructions navales, mort le 1er septembre, au château d'Equilly (Manche); — de M. MOLLAT, direc-

teur de *l'Espérance du peuple* de Nancy, mort dans sa soixante-quatorzième année, le 30 août; — de M. le docteur MOUGEOT, mort à soixante-quinze ans, le 8 septembre, à Bar-sur-Aube; — de M. Jean PAUWELS, rédacteur du *Temps*, du *Gil Blas* et du *Petit Parisien*, mort à Paris, le 10 septembre; — du R. P. PICUS, oblat de Marie, membre de l'Académie chablaisienne, ancien professeur de théologie au grand séminaire de Fréjus, mort le 3 septembre, à Nice, âgé de soixante et un ans; — de M. Auguste POUCHIN, collaborateur de la *Croix de la Manche;* — de M. Pierre QUINDRY, professeur au collège de Vire, mort à cinquante et un ans, le 1er septembre; — de M. le marquis DE ROCHAMBEAU, président de la Société archéologique et historique du Vendômois et qui laisse sur ce pays un important ouvrage, dont le tome I seul a paru, mort le 1er septembre; — de M. L. ROCHETIN, ancien président de l'Académie de Vaucluse, mort à cinquante-sept ans, à Arpaillargues, près d'Uzès (Gard); — de M. Paul ROSSIGNEUX, ingénieur des mines, mort à quarante-trois ans, le 24 août, au Vésinet (Seine-et-Oise); — de M. le docteur SERGENT, mort le 8 septembre; — de M. le docteur SURMAY, membre correspondant de l'Académie de médecine, mort le 29 août; — de M. le docteur TAILLARD, mort à Maîche (Doubs); — de M. THUAL, ingénieur des ponts et chaussées, mort à trente-sept ans, à Kermadec, près de Brest; — de M. le docteur VALETTE, mort à Tulle; — de M. Adolphe VARIN, membre de plusieurs sociétés académiques, auteur de publications érudites, particulièrement sur Reims, mort à soixante-dix-sept ans, à Crouttes; — de M. Alexis VENTEJOL, professeur au lycée Condorcet, mort à soixante-dix-sept ans, le 2 septembre; — de M. le docteur WIDHENT, mort le 8 septembre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Frederic de Forest ALLEN, professeur de philologie classique à Harvard College, qui laisse des éditions de plusieurs classiques grecs, mort le 4 août; — de M. William BACHE, journaliste et historien, mort à quatre-vingt-sept ans; — de M. J. A. BERNHEIM, fondateur du *Courrier de la Plata*, mort à Buenos-Ayres à la fin de septembre; — de miss Mary K. DALLAS, collaboratrice de divers *Magazines*, morte le 25 juillet, à New-York; — de M. Achille GODEAU, compositeur de musique, mort à quarante-cinq ans, à Morlanwalz (Belgique); — de Son Ém. le cardinal GUARINO, archevêque de Messine, mort à soixante-dix ans, le 22 septembre; — de M. H.-M. HIGGINS, poète américain, mort en Californie, le 14 juillet; — de M. Richard Holt HUTTON, auteur d'*Essays theological and literary* et éditeur du *Spectator*, mort, âgé de soixante et onze ans, le 9 septembre, à Crossdeep Lodge, à Twickenham; — de Mrs J. INGELOW, poétesse anglaise, morte le 20 juillet, à Kensington; — de M. T.-B. JOHNSTON, le fameux éditeur géographe d'Édimbourg, membre de la Société royale de géographie de Londres, de la Royal Society et de la Société des antiquaires d'Écosse, mort en septembre; — du général Philippe-Regis-Denis DE KEVEDERN, qui fut un temps éditeur de la *Revue du Nouveau Monde* (1849-1850) et du *Courrier des États-Unis* (1854-1861), mort à quatre-vingt-un ans, à Bayport (Long Island), le 25 juillet; — de M. le doyen KOPPALIK, professeur de théologie à l'Université de Vienne, mort le 21 septembre; — de M. Alessandro MAREGGIANI, directeur de la typographie vaticane, mort à soixante-deux ans, le 18 septembre; — de M. MELLIKEN, collaborateur du *Punch*, mort le 1er septembre, à Londres; — de M. Auguste MEYLAN, correspondant suisse du *Temps*, mort à cinquante-cinq ans, le 20 juillet, à Berne; — du Rév. docteur MONTGOMERY, doyen d'Édimbourg, mort en septembre; — de M. Arthur Middlemore MORGAN, poète anglais; — de M. William NORR, auteur de publications sur le sport et de *Stories of China-town*, mort le 25 juillet, âgé de trente-trois ans, à New-York; — du docteur OERTEL, laryn-

gologiste distingué, mort le 18 juillet, à Munich; — du marquis DI PASCAROLA, directeur de la *Gazzetta di Napoli*, mort en septembre; — de M. Franz PULSZKY, publiciste hongrois, mort à quatre-vingt-trois ans, le 7 septembre, à Budapest; — de M. Colin RAE-BROWN, poète anglais, collaborateur de périodiques divers; — de M. Sam Chester REID, qui laisse plusieurs ouvrages historiques et juridiques, mort le 13 août, à Washington, à quatre-vingts ans; — de M. William RICE, bibliothécaire de Springfield, mort à soixante-dix-sept ans, le 17 août; — de M. SANDERSON, auteur de la fameuse méthode pour l'enseignement des langues qui porte son nom; — de Sir John SKELTON, plus connu comme écrivain sous le pseudonyme de Shirley, mort le 20 juillet, à Londres; — du général baron V.-V. STEINHEIL, membre du comité scientifique de l'état-major général, mort à soixante-quatorze ans, à Saint-Pétersbourg; — de M. Frederick D. STONE, bibliothécaire de la Société historique de Philadelphie, et l'un des collaborateurs du *Pennsylvania Magazine of history*, mort le 12 juillet, à Germantown; — de M. James Hammond TRUMBULL, philologue américain, mort le 5 août, à Hartfort (Connecticut); — de M. Kornel UJEJSKI, auteur de l'hymne national polonais, poète distingué, mort âgé de soixante-quatorze ans, à Pavlov, en Galicie; — de M. Antonius VAN DER LINDE, qui laisse d'importantes monographies sur l'histoire de l'imprimerie et sur l'histoire des échecs, mort le 13 août, à Wiesbaden, âgé de soixante-quatre ans; — de M. A.-P. VARTOOGUIAN, écrivain arménien, qui a publié, entre autres ouvrages, *Armenia's ordeal*, mort le 20 août, à New-York.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 27 août, M. Héron de Villefosse a prononcé l'éloge de M. Léon Gautier, et la séance a été levée en signe de deuil. — Le 3 septembre, M. Oppert a lu un mémoire sur les différentes opérations commerciales et financières d'un dieu chaldéen de la ville de Sippara sur l'Euphrate, le dieu Samas ou dieu Soleil; M. Blanchet a rendu compte de ses fouilles à La Kalaa des Beni Hammael (province de Constantine). — Le 10, M. Deveria a présenté, de la part de M. Gérard, ministre de France en Chine, l'estampage d'une inscription du royaume de Si-Hia ou Tangout; M. M. Deloche a communiqué un mémoire intitulé : *Pagi et vicairies du Limousin*, qui doit servir de supplément à ses études de géographie historique du moyen âge insérées dans le *Recueil des Mémoires de l'Académie*. — Le 17, le R. P. Lagrange de Jérusalem a communiqué, au nom du R. P. Séjourné, le plan et les mosaïques avec inscriptions grecques d'une nouvelle église qu'il a découverte à Madaba au mois d'août dernier; M. Oppert a fait une communication sur une dynastie d'usurpateurs qui occupa deux fois le trône à Babylone : la première au printemps de l'an 561 av. J.-C., et la seconde du mois d'août 560 au 10 juin 556 av. J.-C.; M. Cagnat a présenté les photographies d'un diplôme militaire trouvé récemment en Bulgarie, non loin de Viddin, qui lui ont été communiquées par M. Dobrusky, conservateur du musée de Sofia; M. Cuq a lu un mémoire sur les conditions juridiques des colons du fundus Variani, et en général des colons romains d'Afrique d'après l'inscription d'Henchir-Mettich. — Le 24, M. Deveria a terminé sa communication sur la langue si-hia; M. Pierre Paris a signalé une remarquable sculpture provenant d'Elche, l'antique Illici, sur la côte d'Espagne, au sud d'Alicante; M. L. Dorez a lu un mémoire sur le palais édifié par les Savelli et particulièrement par le pape Honorius IV, sur le mont Aventin.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 4 septembre, M. L. Menard a terminé la lecture de son mémoire : *Le Cours royal inédit*, par les articles 46, 47, 48 des *Essais* du duc de Saint-Si-

mon *sur l'éducation d'un prince*. — Le 11, M. le secrétaire perpétuel a lu une lettre de M. de Boislisle, au sujet du mémoire lu par M. Menard le 4 septembre; M. Picot a lu une notice biographique de M. E. de Bude, de Genève, et sur le professeur Robert Chenet, propagateur de la méthode de Descartes, décédé en 1731. — Le 18, M. A. Fouillée a lu une notice sur la vie et les œuvres de l'éminent philosophe Secretan, de Lausanne. — Le 25, M. Levasseur a signalé les travaux les plus intéressants du congrès international de statistique tenu à Saint-Pétersbourg, du 30 août au 4 septembre; M. Bertrand, de Lyon, a exposé un plan complet d'enseignement intégral.

Concours et prix. — *Académie des sciences morales et politiques*. — M. Ducoudray a obtenu le prix Aucoc (6,000 fr.). Le sujet du concours était : *Le Parlement de Paris, depuis l'avènement de saint Louis jusqu'à l'avènement de Charles VII*.

— La Commission des Antiquités de la Côte-d'Or décernera en 1898 le prix Saint-Seine, destiné à récompenser les études historiques locales, au meilleur travail qui aura paru sur la Bourgogne depuis 1893. Toutes les branches des sciences historiques peuvent être traitées ; deux exemplaires de la publication devront être adressés aux Archives départementales, rue Jeannin, à Dijon, avant le 1er janvier prochain. Français et étrangers peuvent prendre part au concours, mais les ouvrages en langues étrangères ne seront pas admis.

L'Institut international de bibliographie. — L'Institut international de bibliographie de Bruxelles, qui vient de réunir un congrès que nous avons annoncé, continue à susciter des discussions entre les partisans et les adversaires de son système bibliographique et de son projet de bibliographie universelle. Parmi les premiers, nous citerons un bibliothécaire de la Bibliothèque nationale de Florence, M. D. Chilovi, et parmi les seconds, notre collaborateur M. Henri Stein. Le premier vient de publier la première partie d'une étude sur *I Cataloghi e l' Istituto internazionale di bibliografia* (Firenze, fratelli Bocca, gr. in-8 de 42 col.), où il prend la défense de la classification Dewey, qu'il déclare non point parfaite, il est vrai, mais la meilleure et la plus pratique qui se puisse imaginer, et fait le procès du Catalogue général de la Bibliothèque nationale, en cours de publication. M. Stein, au contraire, dans le numéro de mai-juin du *Bibliographe moderne*, insiste sur « la parfaite inanité et la réelle inutilité » du système décimal et du projet de bibliographie universelle.

Index. — La sacrée congrégation de l'Index, par décret en date du 13 septembre, a condamné l'*Histoire de France à l'usage des lycées et collèges*, de MM. Aulard et Debidour.

Paris. — M. l'abbé A. Bouillet vient de faire paraître le premier fascicule d'une publication qui promet d'être fort intéressante : *Les Églises de Paris (monographies illustrées)*, tel est le titre générique. Le fascicule en question vise *Notre-Dame. I. L'Extérieur* (Paris, Libr. de *la France illustrée*, gr. in-8 de 16 p. — Prix : 1 fr.). La monographie de la cathédrale de Paris comprendra trois livraisons : la première, que nous avons sous les yeux, décrit l'extérieur; les deux suivantes seront relatives à l'extérieur et au Trésor. L'illustration du premier fascicule ne comporte pas moins de vingt-trois fort belles phototypies (noir, bistre ou bleu foncé), dues à M. Ch.-G. Petit.

— Le vingt et unième fascicule du *Dictionnaire général de la langue française*, de MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas (Paris, Delagrave, gr. in-8) renferme, avec une bonne partie de la lettre N, depuis Negromance, la lettre O tout entière et le début de la lettre P jusqu'à Panicule.

Berry. — C'est l'histoire de Vierzon qui occupe la majeure partie du dou-

zième volume de la quatrième série des *Mémoires de la Société historique, littéraire, artistique et scientifique du Cher* que nous venons de recevoir (Bourges, Renaud; Just Bernard, in-8 de XVI-233 p., avec une grav. hors texte). Voici comment se compose ce volume : *Vierzon et ses environs, récits historiques et anecdotiques, d'après les pièces originales* (suite), par M. E. Tausserat. Les cent quatre-vingt-neuf premières pages sont remplies par cette partie de l'étude de M. Tausserat qui se rapporte aux XVIe et XVIIe siècles; — *Une Lettre inédite du prieur de Jalognes, tué au combat de Sens-Beaujeu, et quelques nouveaux éclaircissements sur la petite Vendée du Sançerrois*, par M. Lucien Jeny; — *Testament d'Hervé II, seigneur de Vierzon, au siège de Damiette (1218)*, traduit par M. le comte de Toulgoet-Tréanna, d'après un « Vidimus » de 1221 donné sous les sceaux du comte et de l'évêque de Nevers; — *Sur quelques plantes rares récoltées dans le Cher en 1896 et spécialement sur les Potamogeton*, par M. Ant. Le Grand; — *Halo lunaire, en forme de croix, observé à Bourges le 26 mai 1896*, par M. l'abbé Th. Moreux; — *L'Esprit vainqueur*, vers récités à la Saint-Charlemagne du lycée Henri IV, par M. Daniel Mornet.

Bretagne. — Nous recevons le septième volume de la septième série des *Annales de la Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure* portant la date de 1896 (Nantes, imp. L. Mellinet, 2 fasc. in-8 ensemble de 335-XC p., avec une carte en couleurs, un portrait et un fac-similé d'autographe). Nous y relevons les travaux suivants : *Notice biographique sur M. le Dr Laennec*, par M. le Dr L. Poisson; — *Notice sur M. le Dr Boiffin*, par M. le Dr Guillou; — *Impressions de voyage en Cochinchine*, par M. A. Delteil; — *Conférence sur Paul Verlaine*, par M. J. Marbeuf; — *Le Siècle de Victor Hugo*, poème lyrique, par M. Joseph Chapron; — *Dénombrement bactériologique de l'eau de la Loire*, par M. A. Andouard; — *Notice sur la vie et les travaux de James Lloyd*, par M. Émile Gadeceau; — *Notice nécrologique sur M. le Dr Thibault*, par M. Julien Merland; — *Les Grottes de l'île d'Yeu*, par M. le Dr Viaud-Grandmarais; — *Les Commanderies de Nantes*, par M. le chanoine Guillotin de Corson; — *Situation du vignoble de la Loire-Inférieure en 1896*, par M. A. Andouard; — *De l'agrément et de l'utilité des études botaniques*, par M. Émile Gadeceau; — *Rapport sur les travaux de la Société académique de la Loire-Inférieure pendant l'année 1895-1896*, par M. le Dr Guillou. Notons enfin que ce volume renferme aussi diverses poésies de MM. J. Marbeuf, Charrier, Julien Tyrion, D. Caillé et Mlle Éva Jouan.

— A l'occasion de la récente exposition organisée à Rennes du 6 mai au 6 juin dernier, lors du concours régional agricole, il a été publié un guide intitulé : *Rennes illustré* (Rennes, F. Simon, petit in-16 de 352 p., avec 50 grav. et un plan hors texte). Dû à la collaboration d'un certain nombre d'érudits et d'écrivains du pays, ce guide donne un aperçu de l'histoire de Rennes et décrit tous les monuments et les établissements publics de la ville. Il nous promène aussi aux environs et nous fait visiter successivement la Prévalaye, Blossac, Pont-Réan, Cesson, Saint-Laurent, la Roche-aux-Fées, etc. Très gracieux volume, admirablement imprimé et illustré et qui rendra de réels services aux personnes qui séjourneront ou même ne feront que passer dans l'ancienne capitale de la Bretagne.

Champagne. — Vient de paraître le tome Ier de l'année 1895-1896, formant le quatre-vingt-dix-neuvième volume des *Travaux de l'Académie nationale de Reims* (Reims, F. Michaud, in-8 de 449 p., avec 5 planches hors texte et de nombreuses vignettes dans le texte). Parmi les études et les rapports ayant trouvé place dans ce beau volume, nous signalerons :

Compte rendu des travaux de l'année 1895-1896, par M. Henri Jadart; — *Jeanne d'Arc, érection de sa statue à Reims*, par M. H. Paris ; — deux discours prononcés par MM. A. Gosset, Noiret, et un petit poème *A Jeanne d'Arc*, lu par M. Richardot lors de l'inauguration de la statue de Jeanne d'Arc sur le parvis de la cathédrale de Reims, le 15 juillet 1896 ; — deux allocutions prononcées par M. H. Jadart aux obsèques de M. le docteur A. Luton, directeur de l'École de médecine de Reims, et de M. Adolphe Dauphinot ; — *La Philosophie des tragiques latins et d'Ennius*, par M. Bourdel ; — *De l'Application des rayons Rœntgen à la paléontologie*, par M. le docteur Letnoine ; — *Voyage social en Allemagne*, par M. G. Blondel ; — *Le Babysme*, par M. J. Balteau ; — *Jeanne d'Arc Champenoise*, rapport sur la brochure de M. Misset, en réponse à celle de M. Poinsignon, par M. Froussard ; — *Une Contrefaçon de Jeanne d'Arc*, par M. l'abbé Charles ; — *Un Tableau de Rubens, découvert à Reims*, par M. le docteur Seuvre ; — *Découvertes et fouilles dans un cimetière gaulois, lieu dit le Montéqueux, territoire de Beine (Marne)*, par M. C. Coyon ; — *Causerie devant quelques toiles de l'École moderne en Russie*, par M. le baron de Baye ; — *Monographie de la basilique de Saint-Remy de Reims*, par M. A. Gosset ; — *Proses en l'honneur de saint Remy*, communication de M. l'abbé Misset ; — enfin *Vieilles Rues et vieilles enseignes de Reims*, par M. H. Jadart, dont nous allons parler spécialement.

— Noblesse oblige ; les fonctions aussi. C'est sans doute l'opinion de M. Henri Jadart, secrétaire général de l'Académie nationale de Reims. Car, en examinant le volume de cette compagnie pour l'année 1895-1896, chacun conviendra que le travail de M. Jadart intitulé : *Vieilles Rues et vieilles enseignes de Reims* (Reims, F. Michaud, in-8, tirage à part de VII-124 p. avec dessins d'E. Auger), est indiscutablement le plus important et le plus suggestif. L'auteur n'a pas de peine à démontrer combien il est nécessaire, au double point de vue historique et artistique, de sauvegarder les dernières traces des vieilles dénominations de rues et de quartiers de nos villes de province et de Reims spécialement. Il n'hésite pas à déclarer, et nous sommes pleinement de son avis, qu'il conviendrait « de ménager désormais les vieux noms en train de disparaître et de réserver, autant que possible, les vocables nouveaux aux voies nouvelles. » De la sorte la tradition serait respectée et l'on éviterait d'infliger aux rues de nos cités des appellations dénuées de toute originalité. Après des considérations fort judicieuses, M. H. Jadart passe en revue les vieilles enseignes de Reims qu'il décrit et explique, avec de jolis dessins de M. E. Auger à l'appui, et cela sans négliger les enseignes modernes. Puis il dresse la nomenclature des rues de la ville, en résumant les étymologies et la statistique des vocables. Quelques travaux de ce genre existent déjà pour d'autres localités ; mais il serait à désirer que l'exemple donné par M. H. Jadart fût suivi partout. Nous signalons son étude, comme un modèle à imiter, aux sociétés savantes et aux érudits de tous nos départements.

— M. Ernest Jovy a extrait du *Bulletin historique et philosophique* de 1896 *le Testament de Guillaume Le Roy, abbé de Hautefontaine*, trouvé par l'excellent chercheur aux archives de l'hôpital de Vitry-le-François (Paris, Impr. nationale, gr. in-8 de 12 p.). Le document émane d'un personnage qui eut une certaine célébrité (né à Caen en 1610, aumônier du Roi, chanoine de Notre-Dame de Paris, abbé commendataire de Haute-Fontaine, mort le 19 mars 1684, auteur de divers ouvrages) ; il contient des détails curieux sur ce fervent ami de Port-Royal et aussi sur quelques-uns de ses livres, le reste de sa très riche et très belle bibliothèque ayant été déjà vendu aux bénédictins de l'abbaye de Saint-Pierre de Châlons-sur-Marne.

Franche-Comté. — L'épithète d'infatigable a été rarement mieux appliquée qu'à M. le chanoine Suchet. Nous avons eu déjà l'occasion de dire qu'à l'âge où tant d'autres se reposent, M. Suchet, au contraire, continue à faire preuve d'activité en enrichissant sa province de travaux intellectuels variés. Tout d'abord, aujourd'hui, nous mentionnerons l'étude importante qu'il vient de publier sur l'*Histoire de l'éloquence religieuse en Franche-Comté depuis les origines du christianisme jusqu'à nos jours* (Paris, Retaux, in-8 de IV-307 p.). Cette œuvre, dont les lecteurs de la *Semaine religieuse* de Besançon ont eu la primeur, a visiblement coûté à son auteur une somme de recherches énorme. Très versé dans l'histoire de la Franche-Comté, le docte chanoine a traité son sujet avec une méthode parfaite et un charme réel. Nous faisons ici connaissance avec saint Colomban, saint Lupicin, saint Claude, pour ne parler que des plus illustres dans les temps anciens. Aux époques suivantes, nous trouvons, entre autres, le trop fameux Guillaume de Saint-Amour, qui prêcha surtout à Paris, le Père Élisée, duquel M. Suchet donne une véritable biographie, le Père Lejeune, etc., pour arriver enfin à Mgr Besson, mort évêque de Nîmes. De nombreux ordres religieux, frères prêcheurs, franciscains, frères mineurs et frères minimes, capucins, carmes, oratoriens, jésuites, sont largement représentés par des prédicateurs de plus ou moins grand talent. Les prêtres des paroisses, les évêques et les dignitaires ecclésiastiques n'ont pas été non plus oubliés. Il est à remarquer que les pages 223 à 306 pourraient facilement constituer une étude indépendante : elles sont relatives à Mgr Besson, pour qui l'auteur fait montre d'une sorte de prédilection, ce qui s'explique d'ailleurs par la connaissance approfondie qu'il a des œuvres oratoires du prélat. Travail précis et judicieux qui fait beaucoup d'honneur à M. le chanoine Suchet.

— Tout autre est l'étude que le même M. Suchet a consacrée aux *Châtellenies de Vuillafans* (Besançon, P. Jacquin, in-8 de IV-88 p.). Cette brochure, dont la matière a paru d'une façon assez intermittente dans les *Annales franc-comtoises*, forme une suite à l'*Histoire de deux villages, Vuillafans et Montgesoye*, que nous avons signalée en son temps (*Polybiblion*, t. LXXI, p. 378). Elle s'ouvre par un *Préambule* qui ne se trouve pas dans les *Annales* et qui résume bien l'ensemble. Les châtellenies en question sont celles de Châteauvieux et de Châteauneuf, que leurs possesseurs ont rendues célèbres dans la contrée et même plus au loin par leur humeur généralement batailleuse. On garde encore le souvenir de leurs faits et gestes dans la vallée de la Loue. « Les seigneurs qui possédèrent d'abord ces châtellenies appartenaient à l'illustre maison de Montfaucon, dont la puissance fut si considérable dans la Franche-Comté. Des alliances firent passer successivement Châteauvieux et Châteauneuf aux grandes familles de Chalon-Orange, de Neuchâtel-Suisse et de Neuchâtel-Montaigu. Puis, au XVIe siècle, nous voyons apparaître à Châtelneuf les seigneurs de Bauffremont, et à Châteauvieux ceux de Rye et de Poitiers. » Très intéressante monographie.

— Nous retrouvons encore M. Suchet avec *la Rose de Chambornay-lez-Bellevaux* (Besançon, P. Jacquin, in-8 de 14 p. et une grav.). Qu'il s'agisse de littérature, d'histoire ou d'archéologie, l'auteur se montre toujours bien informé et compétent. Une brochure de M. Suchet sur *la Rose de Saint-Jean* (de Besançon) a été récemment notée ici (t. LXXIX, p. 475) : celle-ci se fait remarquer par les mêmes qualités de discussion et d'observation ; aussi M. Rohault de Fleury, à qui une photographie de la « rose de Chambornay » a été envoyée, a-t-il pu dire : « Si ce marbre est bien authentique, il constitue vraiment un des plus beaux monuments de l'antiquité chrétienne. » M. L. Delisle, consulté, a estimé que ladite rose remontait au VIe siècle.

— Sous forme de causerie sans prétention, quoique pétillante d'esprit, M. Georges Riat nous présente *les Artistes franc-comtois aux Salons de 1897* (Besançon, imp. Cariage, in-8 de 29 p.). Le Champ de Mars occupe à peine neuf pages, alors que les Champs-Élysées tiennent les pages 4 à 20. Le critique a réparti les œuvres de ses justiciables en quatre divisions : le Paysage; le Portrait; la Peinture religieuse et de genre ; la Sculpture. Nous rencontrons ainsi, parmi les artistes originaires de la Franche-Comté (pays où des naïfs se sont imaginé longtemps qu'il ne naissait guère que des mathématiciens et des jurisconsultes) : MM. Pointelin, Isembart, Chartran, Enders, Giacomotti, Lobrichon, Gérôme, Just Becquet, Gustave Courtois, Dagnan-Bouveret, etc. Que les artistes que nous ne nommons pas (et ils sont nombreux) nous pardonnent! Ceux de nos lecteurs qui voudraient les connaître tous n'auront d'ailleurs qu'à recourir à la brochure de M. G. Riat ou à consulter le journal *les Gaudes*, de Besançon, d'où elle est extraite.

— Signalons une *Notice sur la vie de saint Marcoul et sur son pèlerinage à Archelange* (Lons-le-Saunier, imp. de la « Croix du Jura, » in-32 de 48 p.). Cet opuscule résume d'une façon intéressante la vie du saint, qui, né à Bayeux, vers l'an 490, fut abbé de Nanteuil et mourut en 558. L'église d'Archelange (Jura) possède une relique de saint Marcoul. L'auteur anonyme ne cite que deux guérisons miraculeuses qui se sont opérées récemment (en 1895 et en 1897) à la suite d'un pèlerinage à Archelange. Notons que la brochure se vend au presbytère d'Archelange, au profit de l'église.

Ile-de-France. — Un très gracieux *Guide de Fontainebleau* vient d'être publié par M. J. Bertot (Paris, imp. photographique de Neurdein frères, in-16 de 108 p., avec 46 photograv., 2 cartes et un plan). L'auteur donne d'abord l'itinéraire par le chemin de fer, puis trois autres par les routes vélocipédiques. Il passe ensuite aux renseignements pratiques sur les omnibus, tramways, voitures, hôtels, restaurants, etc. Après cela, il nous fait visiter la ville, le palais, le parc, les jardins et la forêt, sans oublier les environs de Fontainebleau : Melun, Milly, Barbizon, Nemours, Marlotte, Montigny, Moret, Avon et Thomery. Guide admirablement imprimé et illustré que nous recommandons vivement aux touristes.

Languedoc. — Une très intéressante étude sur *l'Imprimerie à Béziers au XVIIe et au XVIIIe siècle* nous arrive sous la signature de M. Émile Bonnet (Béziers, imp. J. Sapte, in-8 de 107 p., avec six vignettes, reproduisant autant de vieux bois). « Rechercher les origines de l'imprimerie à Béziers, retracer ses débuts et ses premiers pas, suivre son œuvre et ses vicissitudes jusqu'à la fin du siècle dernier, tel est le but que nous nous sommes proposé, » déclare l'auteur (p. 6). Il faut reconnaître qu'il s'est fort bien acquitté de sa tâche. C'est de 1612 que date avec certitude le premier ouvrage sorti des presses biterroises. Le premier imprimeur ayant fondé un établissement à Béziers s'appelait Jean Pech; il était aussi libraire. M. Bonnet nous raconte l'histoire de ce personnage dont le fils et les petits-fils continuèrent les traditions pendant plus d'un siècle (1612-1739). On trouve là l'indication d'un certain nombre de livres exécutés dans l'atelier de Jean Pech. L'auteur nous parle ensuite de Jean Martel, de Henry Martel, de Jacques Martel, de Pierre Claverie, de plusieurs imprimeurs du nom de Barbut, enfin de Joseph Fuzier, avec lequel nous arrivons à la période révolutionnaire. La brochure se termine par un appendice relatif aux *Origines de l'imprimerie à Lodève et à Saint-Pons de Thomières*. Il est fâcheux qu'une étude semblable ne soit pas complétée par des tables.

Lyonnais. — M. A. Vingtrinier, continuant ses études si remarquées sur *les Femmes de lettres lyonnaises*, s'occupe de la *Comtesse Sophie de Charpin-*

Feugerolles, née de Saint-Priest (21 août 1828, à Paris-27 juin 1883, au château de Feugerolles). L'excellent biographe vante beaucoup cette « grande dame simple, douce et modeste, » ajoutant que « c'est peut-être un exemple à offrir. » A ses propres éloges il ajoute ceux de l'*Archivio storico italiano* (article d'A. Gelli) rendant compte de l'*Histoire du château de Feugerolles* (Lyon, Perrin, 1878, in-8). Les autres travaux historiques de la comtesse de Charpin-Feugerolles sont tous énumérés dans cette attrayante notice.

— M. Guillet-Brossette publie une *Vie de François Cagnin, jésuite (1546-1617)*, par le P. Pierre Bullioud (Serrières-de-Briord, l'auteur; Lyon, Emmanuel Vitte, gr. in-8 de 70 p., avec deux vues). On lira avec édification et avec charme cette *Vie*, extraite des manuscrits déposés à la grande bibliothèque de Lyon. Non seulement M. Guillet-Brossette a reproduit avec fidélité le texte de Pierre Bullioud, non médiocre écrivain auquel l'abbé Pernetti a consacré une notice dans les *Lyonnais dignes de mémoire*, mais il a complété ce texte par des documents sur la famille Cagnin, extraits des *Archives départementales de l'Ain* et par une *Table des matières*.

Maine. — M. Legeay, un érudit manceau bien connu, a publié, dans le *Bulletin de la Société d'agriculture de la Sarthe*, une *Note sur l'église de Saint-Benoît, paroisse du Mans*, suivie d'un *Extrait des registres de l'église de Saint-Benoît, paroisse du Mans* (deux tirages à part. Le Mans, Ed. Monnoyer, in-8 de 88 p. et de 39 p.). Avec un soin minutieux, M. Legeay a recueilli tout ce qui pouvait se rappporter à Saint-Benoît, et surtout il a mis au jour une grande quantité de noms qui intéressent beaucoup de familles actuellement existantes. Il y a joint des notes sur *les Artistes de la Sarthe au Salon des Champs-Élysées en 1894, 1895 et 1896.*

— Dans la *Revue historique et archéologique du Maine*, M. Jules Chappée rend compte des fouilles qu'il a fait exécuter en 1895 et 1896 pour retrouver *les Sépultures de l'abbaye de Champagné* (Mamers, G. Fleury et A. Dangin, in-8 de 32 p.). Il a eu le soin de reproduire un certain nombre de tombeaux d'après Gaignières, mais on lui aurait été reconnaissant de donner quelques détails biographiques sur les personnages dont il a retrouvé les corps.

— En ouvrant le livre de M. Hippolyte Daguet : *Les Poètes contemporains du Maine* (Le Mans, G. Harel, in-18 de 292 p.), il nous a semblé entrer en l'insigne basilique de Saint-Julien, au chœur, au milieu d'un nuage d'encens, quand tous les chanoines se saluent et se donnent l'accolade. Il y a là cinquante poètes, tout au moins, que le thuriféraire honore tour à tour de nombreux coups de sa cassolette, pendant que chacun chante son antienne. Dire que les couplets sont mauvais est loin de notre pensée. Il y en a de bons, de fort bons même, et nous concevons qu'on les écoute dans un religieux silence, et qu'on les loue ! Mais la louange est comme le pâté d'anguille : en manger toujours ne vaut rien. Et M. Daguet n'a pas fait une critique ! Il est vrai qu'il va nous en faire une, car nous doutons qu'il aime l'église et nous venons de l'appeler : enfant de chœur !

— Les *Notes de théâtre*, de M. Gustave Harel (Le Mans, Harel, in-16 de 88 p.), sont les articulets d'un indulgent courriériste de théâtre, tel « l'ouvreuse du cirque, » qui connaît bien le personnel et les pièces et qui a réuni ses souvenirs *ne pereant*. Nous ne savons, par exemple, si beaucoup de Manceaux, en dehors des bibliophiles, achèteront ce coquet volume où les premiers sujets, en réalité, n'appartiennent pas à leur ville.

Normandie. — Il y a quelques années, le *Polybiblion* (t. LXX, p. 475) rendait compte de *l'Hiver en Normandie*. Aujourd'hui nous recevons *Saint-Pierre en Port, étude historique depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours et curiosités normandes des environs*, par M. J. Lefebvre (Fécamp, L. Durand, in-32 de

98 p., avec 12 grav. et 1 plan), qui nous cite une à une toutes les particularités intéressantes du pays et en donne soigneusement l'histoire. C'est, paraît-il, la quatrième édition de ce petit livre et nous ne nous étonnons pas, tant il est instructif et intéressant.

— M. l'abbé Soismier vient d'éditer une petite *Histoire de Sacey*, où il avait été curé (Saint-Lô, A. Jacqueline, in-16 de 112 p.). La préface est curieuse à plus d'un titre : elle annonce d'abord que le livre est donné gratuitement et non vendu, que toute recherche et critique de sources a été soigneusement rejetée, enfin que l'auteur a l'esprit singulièrement original. A vrai dire, il écrit d'une façon charmante, et son livre contient bien des détails curieux, notamment sur Renée Bude (p. 36 à 38).

— Nous trouvons dans le tome VIII de la *Revue de l'Avranchin* une bonne notice de M. l'abbé Rabel sur l'*Église d'Yquelon* (tirage à part, Avranches, J. Durand, in-8 de 14 p.). Une tombe intéressante est surtout à signaler.

— Depuis de longues années, les érudits normands attendaient avec une légitime impatience l'*Étude de la baronnie et l'abbaye d'Aunay-sur-Odon*, que vient enfin de publier M. Gaston Le Hardy (Caen, H. Delesques, in-8 de 438 p.). Cinquante-deux pièces justificatives, portant sur la période de 1077 à 1790, enrichissent ce travail, rédigé depuis 1879. Cette date suffit pour excuser les petites imperfections de détail qui ont pu se glisser dans cette monographie, rédigée avec beaucoup de soin, mais évidemment avec une méthode ancienne. Néanmoins, on ne peut que remercier l'auteur d'avoir livré au public des documents fort importants, qui sans lui dormiraient encore dans les archives départementales du Calvados, et qui éclairent à nouveau l'histoire de la propriété féodale et ecclésiastique. Des abbés d'Aunay la liste est longue, mais un seul est célèbre, c'est Huet, qui fut piqué au vif par une lecture faite au réfectoire. Il est vrai que le titre du livre était : *l'Abbé commendataire!* (p. 198.) Un soigneux tableau généalogique permet de se retrouver dans la liste longue et touffue des seigneurs d'Aunay, parmi lesquels il faut citer les de La Rivière, du Hommet, de Semilly, d'Harcourt-Montgommery, des Essars, Patry, Tessé-Lavardin et Saulx-Tavannes.

— Les ouvrages de M. Ch. Bréard sont toujours pleins de science, de verve et d'esprit. Le dernier ne déparera pas la série, tout au contraire. Dans *le Vieux Honfleur et ses marins* (Rouen, Léon Gy, in-8 de 370 p.), ce sont des pages vibrantes qu'il a écrites sur les grands marins de la cité normande. Pierre Berthelot, connu sous le nom du Vénérable Père Denis de la Nativité, eut la gloire du martyre à Sumatra, après avoir navigué dans les Indes. Baussard, lui, fut un apôtre, mais dans son pays natal, et d'une religion qu'il avait inventée. Apparoc et Chaudet naviguaient au Canada et au Brésil, Barbel armait pour Terre-Neuve, Degaule s'occupait des écoles d'hydrographie et perfectionnait les instruments nautiques, les deux Doublet se faisaient connaître jusqu'au Canada, les Lacoudrais et Premord fondaient un établissement fort important de marine commerciale, à Saint-Servan et à Toulon Pestel établissait des chantiers de construction maritime; mais ce sont surtout les guerres avec les Anglais qui illustrent les noms de Thirat, l'amiral révolutionnaire, de Siméon, de Desgarceaux et des deux grands Honfleurais, les contre-amiraux Hamelin et Motard. Le premier de ces noms est encore populaire dans la marine. Le second fut heureux, mais n'eut pas la gloire d'Hamelin, qui eut encore le bonheur d'avoir pour neveu l'amiral Ferdinand-Alphonse Hamelin. Après un voyage de découvertes sur le *Naturaliste*, où il ne fut pas ménagé par les Anglais malgré sa qualité de parlementaire, il embarqua sur la *Vénus* pour l'Inde, où il prit et brûla nombre de vaisseaux ennemis, ruina leurs établissements, et se signala par une acti-

vité extraordinaire. Sur la tombe de Motard on a pu inscrire les noms glorieux d'Aboukir, Saint-Domingue, Sillabar, Saint-Iacinthe et Saint-Paul. M. Bréard raconte ces hauts faits avec un charme tout particulier, mais ce qui nous séduit le plus, c'est la copieuse quantité de notes, de renseignements, de menus faits, de détails ignorés qu'il apporte sur la vie et l'organisation de la marine. Aussi aurions-nous préféré lui voir écrire un livre complet, qu'une suite de biographies qui flattent sans doute son patriotisme local, mais qui ne « rendent » pas suffisamment (s'il nous est permis de nous exprimer ainsi) sous sa plume si fine et si délicate.

— *Le Recueil des travaux de la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure*, pour l'année 1896 (Évreux, C. Hérissey, in-8 de LXIV-267 p.), nous apporte comme toujours un contingent de belles et bonnes œuvres. Discours de M. Fortier sur le bimétallisme, de M. Lecointe sur les champs d'expérience scolaires, de M. Joseph L'hôpital sur les enfants révoltés et les parents coupables (de M. Georges Bonjean), de M. Léon Duchesne sur la découverte du professeur Röntgen. M. Lapeltey a exposé les avantages que présenterait la plantation des routes en arbres fruitiers. M. Tastemain s'est occupé de la propriété immobilière. La production des betteraves a été examinée par M. Fortier; il a aussi jeté un coup d'œil instructif sur le département de l'Eure à l'exposition de Rouen. L'abbé Porée a rendu compte des découvertes archéologiques du R. P. de la Croix (dont nous avons parlé ici même, t. LXXIX, p. 550). La Société a inauguré une plaque commémorative en l'honneur de dom Massuet, à Saint-Ouen-de-Mancelles. Elle a rendu un pieux hommage à M. G. Prétavoine et à M. E. Izarn. Enfin, un de ses membres, bien connu de nos lecteurs, M. Louis Régnier, a continué ses excellentes recherches de bibliographie historique du département de l'Eure pour l'année 1896.

— Signalons, dans *le Bibliographe moderne*, un curieux article de notre collaborateur M. Henri Stein sur une *Imprimerie clandestine à Valognes* (numéro de mai-juin 1897). Cette imprimerie qui existait, paraît-il, sans autorisation, depuis la fin du XVIIe siècle, fut l'objet de poursuites ordonnées par le garde des sceaux; il y eut même, en 1780, saisie opérée du matériel de l'imprimerie; mais l'utilité que présentait cet atelier typographique, où l'on n'imprimait que des affiches et des menus travaux mais point de livres, et les protections dont son possesseur, le sieur Clamorgan, sut se couvrir, arrêtèrent les mesures de rigueur et lui permirent de continuer à fonctionner.

PROVENCE. — On goûtera fort *Victor de Laprade à Aix*. Lecture faite à la séance publique de l'Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix, le 22 juin 1897, par E. de Mougins-Roquefort (Grasse, imp. Crosnier, gr. in-8 de 49 p.). L'élégante plume du biographe a rappelé presque tous les hommages rendus soit au grand poète, soit au grand chrétien par Mgr Perraud, par Chateaubriand, par Lamartine, par M. F. Coppée, par le doyen Heinrich, par M. Edmond Biré, etc., joignant à cette riche moisson des indications spéciales sur le séjour de Laprade à Aix, où il étudia le droit (de 1832 à 1836), et où « sont écloses ses premières inspirations poétiques. » Après avoir été reçu licencié par la Faculté de droit de cette ville, il soutint, devant la Faculté des lettres (1848), deux thèses pour le doctorat, dont une consacrée au *Sentiment de la nature dans la poésie d'Homère*. M. de Mougins reproduit aussi trois *Sonnets sur la ville d'Aix*, écrits par V. de Laprade, encore étudiant (février 1835), sur un *Album* de son ami Gaszinski.

— Brochure très recommandable et qu'il faut non seulement lire, mais propager : *Faites-vous agriculteurs*. Discours prononcé à la distribution solennelle des prix aux élèves des frères des écoles chrétiennes de Manosque,

le 31 juillet 1897, par M. d'Ille (Forcalquier, Albert Crest, in-8 de 14 p.). L'orateur mérite d'être loué pour ce qu'il a dit au double point de vue religieux et social. On rapprochera avec plaisir et profit son beau discours du remarquable article que le comte A. de Calonne a donné dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août dernier sur l'*Enseignement pratique de l'agriculture dans l'école rurale.*

— M. Paul Cottin vient de publier une étude très remarquable, d'après une correspondance inédite, sur *le Siège de Toulon, l'Angleterre et les princes* (Paris, L. Maretheux, in-8 de 17 p.), dans la *Révolution française* du 14 juillet dernier. Elle démontre, preuves en main, que « les Anglais avaient empêché Monsieur de venir à Toulon. » Leurs négociations avec les royalistes du Midi avaient été au moins d'une telle importance, que ceux-ci avaient obtenu le rétablissement du culte catholique.

Vivarais. — Des documents inédits ont permis à M. Germain Martin d'écrire sur *les Papeteries d'Annonay (1634-1790)* un substantiel article dans le fascicule 3 (mai-juin 1897) du *Bibliographe moderne.* La fondation des moulins à papier d'Annonay par les deux frères Johannot, originaires d'Ambert, la transformation de ces fabriques en manufactures, qui eurent des magasins de vente dans les diverses parties de la France, les perfectionnements de l'outillage, les progrès de la fabrication, les difficultés apportées par les douanes à l'exportation, l'organisation de l'usine et le recrutement du personnel nous sont exposés par l'auteur.

Alsace-Lorraine. — M. l'abbé Ingold, continuant sa publication des œuvres inédites d'un des meilleurs historiens de l'Alsace, nous donne l'*État ecclésiastique du diocèse de Strasbourg en 1459*, par l'abbé Grandidier (Strasbourg, Imp. strasbourgeoise, in-4 de 70 p., plus IX p. pour l'*Index géographique.* Extrait du *Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace*, t. XVIII). C'est la plus ancienne statistique complète du diocèse de Strasbourg que l'on possède, et, comme elle précède de longtemps le protestantisme qui a changé tant de choses, son intérêt saute aux yeux.

Grèce. — Un étudiant en médecine de Montpellier, parti avec quelques camarades le 6 mars 1897, pour aller offrir ses services au gouvernement grec dans la guerre contre la Turquie, a livré à l'impression le journal qu'il avait rédigé pendant sa courte expédition, et l'a fait suivre de quelques réflexions générales sur les événements auxquels il a pu assister. Malgré les phrases déclamatoires auxquelles l'auteur a trop souvent recours, on ne lira pas sans intérêt ce récit d'un témoin qui a pris part à la piteuse expédition de Thessalie, et qui a constaté la déplorable incurie avec laquelle tout a été mené : *Guerre gréco-turque. Journal d'un volontaire. Réflexions générales*, tel est le titre que M. Louis Fuster a donné à ces quelques pages (Montpellier, imp. Ch. Boehm ; Paris, A. Fontemoing, in-8 de IV-73 p.).

Italie. — M. Pitrè vient, pour les *Nozze Lumbroso Besso* (Palermo, *Giornale di Sicilia*) de publier une brochure qui intéressera, puisque la mode napoléonienne continue ; elle renferme une série de chants populaires italiens sur Napoléon Ier (*Canti popolari d' Italia su Napoleone I°*, in-8 de 13 p.). M. Pitrè adresse cette curieuse collection au baron Alberto Lumbroso, qui s'est beaucoup occupé du grand empereur et de son époque.

— M. le chevalier Emmanuel Portal nous donne deux travaux d'un genre très différent, mais l'un et l'autre fort intéressants : une traduction en notre langue d'un récit castillan et un chapitre d'histoire littéraire également écrit en notre langue. Le récit a pour auteur un des plus célèbres écrivains de l'Espagne, Victor Balaguer : *La Messe du diable, légende aragonaise* (extrait

de la *Revue du monde latin*, Paris, gr. in-8 de 11 p.). Le chapitre d'histoire littéraire est consacré à *Azalaïs d'Altier et Clara d'Andaye, poétesses cévenoles* (Alais, typ. Brabo, gr. in-8 de 21 p.). La traduction est celle d'un homme qui connaît aussi bien la langue espagnole que la langue française. L'étude critique est d'un grand connaisseur de la littérature provençale. M. E. Portal, mettant à profit les travaux de M. Crescini et ceux de M. Schultz, a très bien complété, au sujet des relations d'Hugues de Saint-Cyr avec Clara d'Andaye et avec Azalaïs d'Altier, les précieux ouvrages de D. Victor Balaguer et de C. Chabaneau sur les troubadours.

Suède. — Il convient d'appeler l'attention sur une publication très considérable au point de vue iconographique qui paraît depuis quelques mois en Suède sous le nom de *Svenskt Porträttgalleri*. Cette entreprise, due à M. Hasse W. Tullberg (de Stockholm), permettra, une fois achevée, de posséder l'effigie de 18,000 contemporains suédois connus ou remplissant une fonction quelconque dans le royaume. Le programme de l'éditeur comprend environ quarante-cinq fascicules (dont le prix varie entre 2 et 18 kronor) consacrés à la famille royale, aux personnages de la cour, conseillers d'État, membres du Parlement, officiers de l'armée et de la marine, ecclésiastiques, universitaires, professeurs, médecins, académiciens, avocats, journalistes, industriels, commerçants, banquiers, architectes, peintres et sculpteurs, artistes dramatiques et lyriques, etc. ; la totalité reviendra à environ trois cents francs et donnera un état bien complet et bien curieux de l'iconographie suédoise au XIXe siècle. Chaque portrait en médaillon, très bien exécuté d'après des photographies choisies et tiré avec soin sur beau papier, est accompagné d'une notice biographique sommaire mais suffisante, avec la date des principaux événements publics de l'existence de chacun des personnages représentés. Les fascicules déjà parus sont les suivants : I (Famille royale, depuis Bernadotte) ; V (Représentants du pays aux deux Chambres en 1896, contenant 394 portraits) ; VII (Officiers supérieurs de l'armée et état-major) ; XI (Membres des universités et instituts, 400 portraits) ; et XXIII (Savants, artistes et écrivains, de 1862 à 1896, 874 portraits). On ne peut que désirer la rapide continuation d'une semblable collection.

Égypte. — C'est « à S. M. I. le sultan Ghazy Abd-ul-Hamid Khan II, à l'occasion de l'anniversaire de son glorieux avènement au trône, 31 août 1897, » que sont dédiées les quelques pages publiées sous le titre de *l'Espoir de l'Égypte* (Paris, imp. G. Lefèvre, in-8 de 16 p.), et empruntées à un ouvrage que le notable écrivain lyonnais, M. Aimé Vingtrinier, vient d'écrire sur l'Égypte au XIXe siècle. Au moment où l'on sort des massacres d'Arménie et des affaires de Crète, qui ont soulevé l'indignation des honnêtes gens en Europe, ce dithyrambe étrange en l'honneur du Sultan rouge étonne sous la plume d'un écrivain français. Qu'Abou-Naddara et les musulmans d'Égypte tournent leurs regards vers Yildiz et mettent dans Abd-ul-Hamid leur suprême espoir d'être délivrés de la tyrannie anglaise, cela peut être fort naturel ; ce qui ne l'est guère, c'est qu'un écrivain français respectable mette sa plume au service du « glorieux Calife, » « bon et généreux, » et rende « justice à la haute impartialité » du massacreur des trois cent mille chrétiens.

Publications nouvelles. — *Pontificale in usum ecclesiae Mediolanensis*, collegit, edidit et notis illustravit Dr M. Magistretti (in-8, Mediolani, Hoepli). — *Manuel de l'Évangile. Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par A. Hervo (in-32 cart., Roger et Chernoviz). — *Code civil allemand et loi d'introduction*, trad. et annotés par R. de la Grasserie (in-8, Pedone). — *Notions techniques sur la propriété en Chine*, par le P. P. Hoang (in-8, Chang-Hai, Imp.

de la Mission catholique). — *La Religion de la science et de l'esprit pur; constitution scientifique de la religion*, par J. Strada. T. II (in-8, Alcan). — *La Société et la morale*, notes et aperçus par H.-F. Secrétan (in-18, Alcan). — *La Volonté de vivre*, par V. Charbonnel (in-18, Colin et Cie). — *L'Éducation publique et la vie nationale*, par F. Pécaut (in-18, Hachette). — *Le Clergé et la Question sociale*, par J. Scheicher; trad. de l'allemand par C. Morel (in-18, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Traité complet de médecine pratique à l'usage des gens du monde*, par le Dr H. Vigouroux. T. II (in-8, Letouzey et Ané). — *Zoologie. L'Homme et les animaux*, par P. Constantin (in-18, J.-B. Baillière). — *Introduction à la géométrie différentielle, suivant la méthode de H. Grassmann*, par C. Burali-Forti (in-8, Gauthier-Villars). — *Traité élémentaire de mécanique chimique fondée sur la thermodynamique*, par P. Duhem. T. II (in-8, Hermann). — *Mon voyage de noces en Italie, souvenirs et impressions*, par Mme G. Duhamel (in-18, Société libre d'édition des gens de lettres). — *Folklore Catanese*, par J.-A. Trombatore (in-18, Fontemoing). — *Son Excellence!* comédie-vaudeville, par C. Le Roy-Villars (in-18, Bricon). — *Loigny et le drapeau du Sacré Cœur*, drame, par l'abbé L.-M. Dubois (in-8, Vanves, Imp. franciscaine missionnaire). — *Le Mannequin d'osier*, par A. France (in-18, Calmann Lévy). — *La Fée Surprise*, par Gyp (in-18, Calmann Lévy). — *L'Impossible Bonheur*, par P. de Champeville (in-18, Plon et Nourrit). — *Herbe folle*, par Clary d'Énilec (in-18, Plon et Nourrit). — *A la porte du paradis. Jugements de Mgr saint Pierre*, par A. Le Pas (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *L'Allemagne française entre Metz et Trèves*, par L. Vigneron (in-8, Tours, Mame). — *Sources for Greek History*, by G.-F. Hill (in-8 cart., Oxford, Clarendon Press). — *Papsttum und Kirchenstaat*, von Dr A.-J. Nürnberger T. I (in-8, Mainz, Kirchheim). — *Œuvres complètes de J. Michelet Histoire de France. Louis XV et Louis XVI*. T. XVI (in-8, Flammarion). — *Une Loge maçonnique d'avant 1789. La R.·. L.·. Les Neuf Sœurs*, par L. Amiable (in-8, Alcan). — *Carrier à Nantes*, par le comte Fleury (in-8, Plon et Nourrit). — *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise*, publié par J. Depoin (gr. in-8, 2e fasc. Pontoise, Société historique). — *Ordinaires de l'église cathédrale de Laon (XIIe et XIIIe siècles), suivis de deux Mystères liturgiques*, publiés par U. Chevalier (in-8, A. Picard). — *L'Abbaye de Fontaine Daniel*, par A. Grosse-Duperon et E. Gouvrion (in-8, Mayenne, imp. Poirier-Bealu). — *Cartulaire de l'abbaye cistercienne de Fontaine-Daniel*, publié et trad. par A. Grosse-Duperon et E. Gouvrion (in-8, Mayenne, imp. Poirier-Bealu). — *Chronique du monastère de Saint-Pierre de Solignac*, publiée par l'abbé A. Lecler (in-8, Limoges, imp. Ducourtieux). — *Histoire du comté et de la vicomté de Carcassonne*, par Cros-Mayrevieille. T. II (in-8, Carcassonne, Gabelle et Bonnafous). — *Histoire de la vicomté d'Aumelas et de la baronnie du Pouget (Hérault)*, par l'abbé A. Delouvrier (in-8, Montpellier, imp. Grollier). — *Histoire des paroisses du diocèse de Vannes*, par J.-M. Le Mené. T. II (in-8, Vannes, imp. Gables). — *Vocabolario araldico*, compilato dal conte Guelfo Guelfi (in-16 cart., Milano, Hoepli). — *Origines et débuts de l'imprimerie à Poitiers*, par A. Claudin (2 vol. in-8, Claudin). — *Repertorium hymnologicum*, par U. Chevalier. 4e fasc. A-Z (Louvain, imp. Polleunis et Ceuterick). — *Bibliographie des travaux scientifiques*, par J. Deniker T. I, 2e livr. (gr. in-8, Imp. nationale). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

I. Philosophie générale. — 1. *Éléments de philosophie chrétienne*, par le chanoine A. Gouin. Paris, Lethielleux, s. d., 2 vol. in-8 de 133-258-IV et de 86-60-115-204-III p., 6 fr.

II. Logique. — 2. *Précis de logique évolutionniste*, par Paul Regnaud. Paris, Alcan, 1897, in-12 de IV-215 p., 2 fr. 50. — 3. *La Modalité du jugement*, par Léon Brunschwig. Ibid., 1897, in-8 de 246 p., 5 fr.

III. Psychologie. — 4. *L'Évolution des idées générales*, par Th. Ribot. Paris, Alcan, 1897, in-8 de 260 p., 5 fr. — 5. *« Je pense, donc je suis, » introduction à la méthode cartésienne*, par L. Paul Viallet. Ibid., 1897, in-12 de 140 p., 2 fr. 50. — 6. *El alma de los brutos ante los filosofos españoles*, por Elloy Bullon Fernandez, con un prólogo de Don Fernando Araujo y Gomez. Madrid, imp. de los hijos de M. G. Fernandez, 1897, in-24 de 119 p.

IV. Métaphysique. — 7. *La Création et la Providence devant la science moderne*, par E. Maillet. Paris, Hachette, 1897, in-8 de XII-466 p., 7 fr. 50. — 8. *La Religion de la science et de l'esprit pur*, par J. Strada. Tome Ier. Paris, Alcan, 1897, in-8 de XVI-405 p., 7 fr.

V. Morale. — 9. *Nature et Moralité*, par Ch. Chabot. Paris, Alcan, 1897, in-8 de 290 p., 5 fr. — 10. *La Morale de Kant*, par A. Cresson. Ibid., 1897, in-12 de 203 p., 2 fr. 50. — 11. *L'Éthique. Le Psychisme social*, par E. de Roberty. Paris, Alcan, 1897, in-12 de 218 p., 2 fr. 50.

VI. Histoire de la Philosophie. — 12. *Le Kantisme et ses erreurs*, par le R. P. Tilmann Pesch, S. J., trad. de l'allemand par M. Lequien. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 336 p., 2 fr. 50. — 13. *La Philosophie de M. Balfour*, par J. Rey. Ibid., s. d., in-12 de II-199 p., 2 fr. 50. — 14. Blaise Pascal, *Opuscules et Pensées*, publiés avec une introduction, des notices et des notes par L. Brunschwig. Paris, Hachette, 1897, in-24 de IV-807 p., 3 fr. 50.

1. — Faut-il se plaindre de la multiplicité un peu encombrante des traités de philosophie? *Cours*, *Précis*, *Éléments*, ils sont légion, et beaucoup d'entre eux ne semblent, en rien, nécessaires. Mais plusieurs sont utiles, d'autres renferment des parties excellentes, des aperçus originaux, quelques-uns réunissent à l'exposition lucide la démonstration rigoureuse ; les voilà donc justifiés, eux et leurs auteurs. M. le chanoine Gouin n'a pas « la prétention d'enseigner des choses nouvelles ; » scolastique convaincu, il a voulu extraire « la moelle des doctrines et en donner un résumé, » œuvre certainement louable, et à laquelle il était préparé par l'expérience et l'étude. Son livre comprend quatre grandes divisions : Logique, Psychologie, Métaphysique, Morale, et bien que nous préférions ranger la Psychologie entre les parties de la Métaphysique spéciale, nous apprécions la valeur des motifs qui tendent à la séparer et à lui donner une existence propre. Peut-être même faudrait-il aller plus loin et serait-on fondé à considérer la Psychologie expérimentale comme

une science distincte de la philosophie ainsi que la Biologie et l'Anatomie, mais en resserrant alors d'autant plus, s'il est possible, les liens qui rattachent à la Métaphysique la Psychologie rationnelle. — L'auteur procède par questions et par réponses : cette méthode est aujourd'hui un peu démodée ; je ne dis pas qu'elle soit pour cela plus mauvaise ; je crains, pourtant, qu'excellente dans l'instruction élémentaire, elle ne convienne moins à un enseignement élevé. Elle scinde en effet et disjoint outre mesure, sans montrer la liaison, la hiérarchie des preuves et ce que je pourrais appeler le développement organique d'une question.

Je ne reprocherai pas à M. l'abbé Gouin le laconisme de certaines réponses et je préfère louer la doctrine très heureusement condensée en plusieurs d'entre elles ; pourtant je regrette que certaines parties soient trop brèves ; par exemple, l'appendice sur les beaux-arts (p. 76 à 84) est manifestement insuffisant. Je regrette aussi que l'auteur, en son dédain de la philosophie moderne, ait négligé, non pas seulement de réfuter, mais de faire connaître les objections adressées, de plusieurs côtés, aux thèses qu'il soutient. D'une allure calme et d'une âme sereine, il va jusqu'au bout de ses démonstrations sans un regard pour des adversaires qui, à défaut de vérité, ont souvent pour eux l'érudition, le talent et parfois le génie. Les jeunes gens concevraient une fausse idée de la philosophie s'ils croyaient qu'elle peut ainsi se développer, marcher et grandir, paisible et harmonieuse, sans efforts et sans combats. Le lecteur averti peut aisément se rendre compte que l'auteur n'ignore pas les systèmes dont il omet l'exposé, mais des « éléments de philosophie chrétienne » sont incomplets s'ils ne font pas au moins entrevoir l'état de la philosophie séparée et s'ils n'indiquent pas le moyen de résoudre les problèmes qu'elle nous oppose. Ces réserves faites, il est très juste d'affirmer la parfaite orthodoxie de M. Gouin, ses définitions exactes, ses arguments solides, la netteté de sa pensée et de son style.

2. — Si nous cherchons dans un ouvrage classique une définition de la logique, nous trouverons celle-ci : « La Logique est la science des conditions nécessaires et suffisantes de la preuve, » ou quelque autre, analogue. M. Regnaud exprime ainsi son objet : « La science qui traite d'une manière générale de l'origine, de la valeur et de l'usage des signes vocaux ou du langage » (p. 4). Et l'on voit, au premier abord, que l'auteur est plus grammairien que philosophe, plus philologue que logicien. Professeur de sanscrit à l'Université de Lyon, il s'efforce de montrer dans l'histoire du langage l'histoire de la pensée ; dans la formation du mot, celle de l'idée ; dans les modes transitoires des expressions vocales, les transformations successives des concepts et enfin de découvrir, par l'analyse du langage, la constitution même de l'esprit. Son *Précis de logique évolutionniste* est divisé en cinq parties : *Les Conditions du raisonnement. Les Catégories logiques. Le Raisonnement : ses auxiliaires et ses prin-*

cipales formes. Amphibologies et erreurs verbales. Erreurs logiques. Les Sophismes. Il se persuade que « la vraie nature et les relations de la proposition, de la définition et des axiomes prennent une évidence et une certitude, à la faveur de l'analyse linguistique, qu'elles ne pourraient recevoir d'ailleurs » (p. IV), et nous, ayant lu son livre, nous demanderons alors pourquoi ces notions se compliquent et s'obscurcissent au lieu de gagner, comme on nous le promet, en précision et en clarté ? La logique aristotélicienne satisfait l'esprit comme un merveilleux appareil d'idées, fermement et finement agencées, admirable pour diriger et protéger, aider et défendre l'intelligence dans la recherche du vrai, tandis que les considérations érudites de M. Regnaud l'embarrassent et l'embrouillent. Peut-être est-ce le défaut inhérent à la méthode évolutive qui, pour nous faire connaître le chêne ou le papillon, nous invite à étudier le gland ou la chenille. Il faudrait, au moins, préalablement à cette étude, une bonne description de l'arbre et de l'insecte. Fidèle à sa méthode, M. Regnaud nous affirme que « le cri est l'antécédent direct du langage articulé » (p. 6) ; le langage s'est appliqué d'abord au genre universel des objets propres à provoquer le cri, puis aux genres généraux qui caractérisent les diverses qualités, aux genres proprement dits, et enfin aux noms communs, simples variantes synonymiques, à l'origine, des noms adjectifs de la période précédente. A l'aide de cette hypothèse, l'auteur examine les noms d'objet, d'action et d'agent, les noms concrets et abstraits, les noms de nombre, les idées d'espace, de temps, d'infini. Avec ces éléments il explique la nomenclature, la terminologie, la classification, enfin la proposition, qui est, pour lui : « la désignation, la description, la détermination verbale ou simplement la dénomination d'un individu, d'un objet ou d'un phénomène général ou particulier, qui repose ou est censée reposer directement ou indirectement sur la perception ou l'observation » (p. 45). C'est un peu long, pas très clair et assez inexact, ou tout au moins arbitraire. M. Regnaud est un dogmatique, peu accessible au doute, affirmatif et tranchant ; il jouit en linguistique d'une autorité acquise par des travaux nombreux et considérables, pas toujours décisifs cependant, si j'en juge par la polémique qu'il soutient contre M. Victor Henry, son collègue et rival ; mais, très intéressant lorsqu'il expose les amphibologies verbales, par exemple, et les lois du langage, il est plus discutable lorsqu'il envahit le domaine du psychologue, et plus encore quand il extrait de la linguistique des enseignements pour le métaphysicien et le moraliste. La « distinction des genres » n'est pas un vain mot.

3. — J'éprouve un scrupule à ranger parmi les ouvrages de logique *la Modalité du jugement* de M. Brunschwig ; thèse de doctorat sans doute, digne d'estime par les vues personnelles, la réflexion féconde, l'ouverture d'esprit, mais plutôt essai de philosophie critique tout imprégné

de théories kantiennes et aboutissant au stérile et désespérant subjectivisme. Pour poser le problème, l'auteur analyse le concept, le jugement, le raisonnement, en essayant de ramener à la seconde de ces opérations toute l'activité intellectuelle dont le jugement « est l'acte complet et unique.... commencement et terme de l'esprit » (p. 24). Il aborde ensuite la catégorie de relation et enfin celle de modalité. On sait que celle-ci exprime les divers aspects de la pensée. Pour fixer les idées, supposons, par exemple, les trois propositions suivantes : Le tout est plus grand que sa partie ; le soleil est brillant ; la planète Mars est habitée. Les trois caractères de nécessité, de réalité, de possibilité conviennent respectivement à ces trois jugements. La copule *est* est donc prise en divers sens et l'on voit bien qu'elle est l'élément caractéristique du jugement et, en quelque sorte, son essence. Mais comment déterminer la nature, le degré d'être qu'elle renferme ? Poser la question, c'est examiner le droit que possède l'esprit d'affirmer l'être ; et donc, ce sera conclure d'une opération de l'esprit à l'existence des choses et « poser la question générale de la vérité et de l'être » (p. 41). Ainsi l'horizon s'étend, aux regards du penseur, bien au delà de la logique formelle, jusqu'aux sphères élevées et immenses de la métaphysique. La solution qui se présente la première à la raison : les choses sont intelligibles parce qu'elles sont l'œuvre d'une intelligence souverainement puissante et bonne qui a créé les esprits capables de les connaître telles qu'elles sont, n'est plus même l'objet d'un examen, et en rappelant la signification historique du problème, d'Aristote à Hegel, M. Brunschwig ne daigne même pas mentionner la solution indiquée par la philosophie du moyen âge. Il l'aborde lui-même directement et discerne deux formes : intériorité et extériorité, l'une qui est l'unité pure, l'élément idéaliste, la raison d'affirmer le monde intelligible ; l'autre, par laquelle l'esprit se reconnaît lié à quelque autre chose que lui ; deux catégories primitives, fondamentales, antérieures à tout le reste, qu'il faut poser comme un fait, même si elles sont inexplicables, affirmer comme une loi, même si elles sont injustifiables, puisqu'elles constituent le mode indispensable de notre activité intellectuelle. De leur étude découlent les conclusions suivantes : La forme d'intériorité est nécessaire ; elle détermine la nécessité idéale ; la forme d'extériorité est réelle ; elle détermine l'existence réelle ; la forme mixte, résultant des deux autres, est possible ; elle détermine la possibilité des êtres. Peut-on appliquer ces formes aux jugements humains ? Ce travail de vérification est indispensable. M. Brunschwig n'a garde de l'omettre. Dans l'ordre théorique, il applique les notions *a priori* qui découlent de l'étude de l'esprit aux diverses sciences : mathématiques et biologiques, physiques et esthétiques, naturelles et philosophiques ; puis, dans l'ordre pratique : à la douleur et au désir, à l'art et au mysticisme, à la sagesse et au dévoue-

ment, au droit et à la vie sociale. Les rares qualités du jeune professeur s'affirment avec éclat dans cette étude, qui révèle un esprit pénétrant et délié. On peut admettre que « la vérité absolue de la philosophie consiste à transformer tout jugement en une occasion de prendre conscience de cette unité profonde qui est le principe de la vie spirituelle » (p. 244). Il explique sa pensée en affirmant que « Dieu est intérieur au jugement ou plutôt qu'il est l'intériorité dont témoigne tout jugement intelligible » (p. 243). Mais il faut proclamer d'abord que les jugements sont déterminés par leurs objets, ce qui établit la réalité de ceux-ci, et que l'unité profonde dont ils témoignent n'est pas immanente mais transcendante. A ces conditions, le problème de la modalité du jugement devient le problème fondamental de la philosophie, celui qui détermine la possibilité, la réalité, la nécessité de l'être et nous permet d'affirmer le triple objet de la connaissance humaine : le monde, l'âme et Dieu.

Psychologie. — 4. — C'est par l'abstraction que l'esprit forme les idées générales ; quelle marche suit-il, depuis la perception où elles existent déjà (d'après M. Ribot) jusqu'aux concepts les plus élevés et les plus universels ? Tel est le but principal de *l'Évolution des idées générales*, résumé des leçons faites au Collège de France en 1895. L'auteur y traite des formes inférieures, moyennes et supérieures de l'abstraction. Les premières sont antérieures à la parole et se rencontrent chez beaucoup d'animaux ; elles procèdent plutôt des qualités de l'objet, de l'utilité qu'elles présentent ou du pouvoir d'attraction qu'elles possèdent que de la volonté du sujet. Aux ouvrages de psychologie comparée, le professeur emprunte des exemples dont il discute et établit la valeur. L'enfant ressemble à la bête et, comme elle, il procède par inférences simples. Mais les sourds-muets qui ont atteint un état intellectuel stable nous montrent le développement de l'imagination créatrice à laquelle sont dues les images génériques. Nous arrivons à la parole, qui « a vaincu le langage mimique, parce qu'elle valait mieux.... (p. 63). Son triomphe n'a pas été un hasard, mais un cas de suprématie naturelle du plus apte. » Le chapitre II est consacré à l'étude du règne proprement humain et caractéristique de notre race : principales hypothèses sur l'origine, le développement du langage. Cela nous amène aux formes moyennes de l'abstraction, qui se divisent en deux classes : celle où le mot a un rôle effacé, confiné aux images génériques dont il est un substitut utile, mais non indispensable ; celle où le mot est un instrument de substitution nécessaire quoique accompagné de quelque représentation sensible. Les classifications zoologiques « illustrent » cette théorie, en montrent les applications. Au-dessus planent les concepts à symbolisme pur, où le mot paraît le seul élément qui existe dans la conscience. Quelle est la nature psychologique de ces concepts, formes supérieures de l'abstraction ? Les mots justice, bonté, animal, force, nombre, cause, etc., qu'évoquent-ils

à l'esprit lorsqu'ils sont prononcés immédiatement et sans réflexion? Presque toujours une image du type concret, visuelle et typographique chez les hommes qui ont beaucoup lu, auditive pour d'autres, orateurs et musiciens, musculaire même chez quelques sujets. Mais l'image à part, l'idée générale se réduit-elle à rien? M. Ribot ne le pense pas et se défend d'être nominaliste. Pour lui, les idées générales sont quelque chose de réel, « des habitudes dans l'ordre intellectuel » (p. 149). La conscience ne conserve que les résultats, les indices ou les marques du travail utile qui se fait au-dessous d'elle. C'est la mémoire abstraite qui est le savoir latent, organisé, susceptible de réviviscence, qui soutient et coordonne les concepts. Donc il y a des idées générales : elles ne sont pas seulement des termes généraux ou une série indéfinie d'idées particulières, ou un système de tendances accompagné ou non d'une possibilité d'images, mais « les idées générales existent en ce sens que nous avons le pouvoir de concentrer notre attention sur certains éléments de la représentation individuelle et de laisser les autres dans une faible lumière. » Cette opinion de Höffding est celle de M. Ribot. Inutile de discuter une assertion qu'il fallait prévoir, étant données les doctrines de l'auteur. En réalité, l'idée générale est tout autre chose ; la réduire à une transformation de l'image, à une évolution, pour employer le terme à la mode, c'est méconnaître sa vraie nature : l'image est la matière avec laquelle l'esprit la forme, l'excitant qui la provoque en mettant en jeu son activité, le secours qui en soutient l'expression concrète, mais non le « germe. » L'idée est d'un ordre divers, supérieur, purement intellectuel. Nous ne saurions donc admettre les applications de la théorie sensualiste qui remplissent et constituent le chapitre V : *L'Évolution des principaux concepts*, nombre, espace, temps, cause, loi, espèce. N'oublions pas, cependant, que l'auteur a voulu surtout montrer comment la faculté d'abstraire et de généraliser s'est développée en fait. A cet égard, son enquête est entreprise et poursuivie selon les règles d'une méthode scientifique, et, à part certains points discutables, on ne peut que louer l'observation exacte, l'analyse juste, l'hypothèse ingénieuse, la déduction rigoureuse, surtout la remarquable lucidité d'un style admirablement approprié aux spéculations philosophiques. Les métaphysiciens devraient demander des leçons de clarté à ce psychologue dont la préoccupation est d'être intelligible plutôt que de paraître profond. Très souvent, une légère correction de la phrase rendrait la pensée vraie ; mais cette retouche indispensable, l'auteur ne l'essaiera pas ; il n'entend pas la faire. Parmi les innombrables philosophes dont il cite les opinions et les noms, il n'y a jamais un seul auteur scolastique ; ce dédain inqualifiable, — car ce ne peut être de l'ignorance, — est une faiblesse d'esprit. Il est aisé de retrouver chez les maîtres de la philosophie chrétienne presque tout ce qu'il y a de vrai dans les explications de

M. Ribot, et, dans les résultats les moins contestables de ses laborieuses enquêtes, la confirmation de leur doctrine.

5. — M. Paul Viallet commente le : *Je pense, donc je suis*, l'enthymème célèbre dont on voudrait faire sortir la psychologie moderne. Après une introduction par laquelle nous est présenté Descartes avec ses dispositions et son tempérament, l'auteur examine le doute hyperbolique, où il distingue quatre phases distinctes : scepticisme universel, réserve religieuse, qui met à part les dogmes théologiques, les vérités de la foi ; donc, certitude partielle, confiance en la raison qui est un don divin et par conséquent un moyen d'arriver au vrai, doute méthodique ou procédé d'élimination de ce qui est faux ou incertain, de recherche de ce qui est vraisemblable et plausible, d'affirmation de ce qui est certain et évident. Les caractères de ce doute sont l'activité, en ce sens qu'il est un produit spontané de l'âme, l'universalité, à raison de son objet, l'énergie, car il écarte les présomptions du bon sens, les préjugés, les passions, l'autorité, et cela est l'effort d'une volonté indomptable. Le but du doute n'est pas le doute lui-même, mais la certitude ; ses limites sont les vérités morales et religieuses. Partant de l'analyse de l'entendement, il explore les données des sens, de l'imagination, de l'esprit lui-même, et aboutit au *cogito, ergo sum*. On a dit que cette assertion est stérile, puisque le *cogito* = *ego sum cogitans ;* qu'elle est incertaine, car la pensée d'un être ne prouve pas son existence ; qu'elle implique un cercle vicieux, puisqu'elle suppose la véracité divine et que cet attribut requiert l'existence de Dieu connu seulement par ses créatures. Gassendi, Kant, Maine de Biran, objectent que cette notion n'est pas primitive et, par conséquent, que l'inférence dont elle est le principe est illégitime. M. Viallet répond que c'est à l'intuition que Descartes recourt pour justifier le principe de sa philosophie ; il s'efforce de concilier avec les nombreuses déclarations de Descartes les textes dans lesquels ce principe est donné comme la conclusion d'un raisonnement. Le syllogisme n'est, pour lui, qu'un instrument d'exposition, et si l'intuition suffit à ceux qui pensent, le raisonnement convient à ceux qui apprennent : c'est à ceux-là qu'il l'offre et pour eux seulement qu'il l'emploie. S'il fallait se prononcer sur le fond de la question, nous dirions que la philosophie, dont le *Cogito* est la base et la source, se défend mal contre les attaques du kantisme : cette base manque de fermeté ; cette source, d'abondance. Le subjectivisme et le positivisme ont pu se réclamer avec quelque apparence de raison d'un patronage que Descartes eût désavoué avec bonne foi, mais qu'autorisent les lacunes ou les inexactitudes du système qui porte son nom. M. Viallet l'a examiné avec conscience, sans négliger l'étude attentive du texte et des commentaires. Son travail révèle un esprit capable de penser par lui-même : il se montre judicieux autant que modeste dans cette œuvre de début très honorable.

6. — Le petit opuscule intitulé : *El alma de los brutos* est dû aussi à un jeune philosophe et renferme déjà plus et mieux que des promesses. Les animaux ont-ils une âme ? Le chanoine de Madrid auquel est due l'introduction de cette étude dit avec esprit : « Autant vaudrait demander s'il y a du soufre dans l'acide sulfurique ou de l'azote dans les azotates. » Cependant, comme l'étymologie est une méthode souvent trompeuse, toujours incomplète et assez éloignée, c'est dans les œuvres des philosophes espagnols que M. Eloy Bullon Fernandez cherche la réponse. Il commence à Sénèque « el primero de nuestros filosofos » et, puisque le moraliste stoïcien est né à Cordoue, on peut le ranger dans la série, mais sur ce sujet, comme sur tant d'autres, sa pensée, ou, peut-être, l'expression de sa pensée reste volontairement indécise. Les priscillianistes, qui accordent aux bêtes l'intelligence, n'ont guère approfondi la question, et il faut arriver à saint Isidore de Séville pour rencontrer un témoignage appuyé sur l'observation. Il fallait s'attendre à constater l'influence des idées panthéistiques sur les systèmes des Arabes et des Hébreux qui ont habité la péninsule ibérique. Les scolastiques, en Espagne comme ailleurs, ont reconnu aux animaux la vie sensitive avec les cinq sens extérieurs qui les mettent, comme nous, en rapport avec le monde, et les sens internes, parmi lesquels l'*estimativa*, mot heureux mais insuffisant pour résoudre tous les problèmes que font naître les divers instincts, souvent merveilleux, des bêtes. On trouve dans L. Vivés, Salazar et Louis de Grenade, l'exposé assez monotone des théories médiévales. Au XVIe siècle, le médecin Gomez Pereira se fait au moins remarquer par la nouveauté et la hardiesse : les animaux sont des automates ; telle est l'affirmation contenue dans l'*Antoniana Margarita*, vaste recueil ainsi nommé par l'auteur comme un gage de piété filiale envers son père Antoine et sa mère Marguerite. Pour refuser aux animaux la sensibilité, Gomez allègue que l'être qui sent est capable de juger, partant, de raisonner et de s'élever aux idées générales. Si on ne veut leur accorder ce privilège, il faut les réduire à de pures machines très perfectionnées. Il est assez curieux de se rendre compte du mécanisme par lequel les images agissent, d'après Pereira, sur le cerveau du cheval ou du chien pour déterminer leurs actes. Descartes a-t-il connu l'œuvre de son précurseur ? Les Français le nient, les Espagnols l'affirment, les uns et les autres l'ignorent. Quoi qu'il en soit, Palacios, Suarez, François Vallès et plusieurs autres réfutèrent le novateur : les bêtes doivent posséder une connaissance en rapport avec leur appétit sensitif ; telle fut leur thèse appuyée sur l'observation, suggérée par le bon sens, démontrée par la raison. La simplicité ou l'étendue de l'âme animale suscita des controverses ; probablement d'après les espèces et suivant les fonctions qu'elle doit remplir, l'âme est indivisible ou divisible. La reproduction par scissiparité des animaux

inférieurs fournit au Père Ulloa un sérieux argument pour affirmer que le principe vital des animaux, au moins pour ceux qui occupent les degrés les plus humbles de la série, est composé de parties. Destructible, puisqu'un être composé peut se réduire en ses éléments, sa disparition ne suscite aucune difficulté, mais il n'en est pas de même du principe indivisible des animaux supérieurs. M. Fernandez croit que, même après saint Thomas, la question reste ouverte. Le capucin François de Villalpando et le jésuite Antonio Eximeno ne voient aucune répugnance à ce que l'âme d'un animal devienne principe vital et sensible d'un autre corps? « Pourquoi, dira plus tard Balmès, la force qui vivifiait l'animal ne survivrait-elle point à l'organisme, pour servir à d'autres usages? » La solution n'est pas simplement curieuse et la réponse affirmative répandrait une bienfaisante clarté sur le problème du mal physique dans l'existence des animaux; une des objections les plus générales et les plus spécieuses contre la Providence serait, dès lors, écartée. Le petit volume de M. Bullon Fernandez est une contribution intéressante à la psychologie comparée ; il soulève plusieurs questions, aide à les résoudre et met en lumière la fécondité de cette noble terre d'Espagne.

Métaphysique. — 7. — J'ai fermé avec tristesse le livre de M. Eugène Maillet, à la pensée que celui qui a écrit ces belles pages est mort avant de les publier. *La Création et la Providence devant la science moderne*, voilà certes un sujet digne de passionner un vrai philosophe. Le regretté professeur du lycée Louis le Grand l'a traité avec une ampleur magnifique, et son ouvrage est un des plus importants qui aient paru en ces dernières années. Il se compose de trois parties : dans la première est examiné l'état présent des questions de théodicée, la seconde est une revue rétrospective sur les principaux systèmes; enfin la troisième est consacrée à des inductions et à une esquisse de philosophie religieuse.

M. Maillet marque d'abord la place de la théodicée, science rationnelle de Dieu, entre la théologie et la science; il y a une place, entre la révélation et la négation, pour la connaissance naturelle. Celle-ci est unie au sentiment religieux, dont il faut étudier la nature. Est-il vrai qu'il n'ait aucun rapport avec l'idée du parfait, comme l'affirme Lubbock; qu'il doive s'effacer et disparaître devant la philosophie, comme l'annonce Stuart Mill; qu'il ne réponde à aucune faculté, à aucun besoin, comme le proclamait M. Vacherot en ses premiers ouvrages? L'auteur réfute ces objections et fait consister le sentiment religieux dans l'émotion produite par l'idée de l'union intime, présente ou future, entre la divinité et l'homme. Mais la nature de Dieu n'est-elle pas inconnaissable, constituée d'éléments contradictoires? Son existence est-elle démontrable? Les preuves données par les philosophes n'impliquent-elles pas des antinomies? Les positivistes et les néo-criticistes l'ont prétendu. M. Maillet résume, analyse, discute, combat leur argumentation. Sa tâche demeu-

rerait incomplète si l'on pouvait soutenir, comme on l'a fait, que la création est « impensable, » qu'elle se heurte à des difficultés morales (développées par M. Guyau) et à des impossibilités métaphysiques (formulées par M. Mansel). Elle doit enfin s'achever par la définition de la Providence, distincte du miracle, quoi qu'en aient dit Draper et Renan, et diversement combattue au nom des théories issues des sciences naturelles. Enfin, les conceptions optimistes ou pessimistes de la vie viennent compliquer cette idée, les disciples de Leibnitz ou de Schopenhauer interprétant très différemment la doctrine du gouvernement du monde. A cette discussion, très bien menée, succède la partie historique. M. E. Maillet rattache tous les systèmes à deux formes de dialectique : celle qui s'élève à Dieu, en partant de ce qu'il y a en nous d'achevé et de stable : c'est la dialectique du théisme, plus conforme au génie des races sémitiques ; la deuxième, dont le point de départ est ce qu'il y a dans l'homme de mobile et de vivant : c'est la dialectique du panthéisme, plus conforme au génie des races aryennes. Éclairé par cette distinction, l'auteur résume les conceptions religieuses et philosophiques de la Grèce, de Thalès à Aristote, les caractères de l'idée juive qu'il retrouve, avec des modifications dans le jansénisme et avec des transformations dans le cartésianisme, en donnant à ce dernier système un sens et des formes qui s'éloignent un peu de ses origines. Puis il examine l'idée de la Providence dans le panthéisme, de l'Inde à l'Allemagne, des Védas à Hégel ; enfin, la création et la Providence dans la métaphysique chrétienne, en laquelle s'unissent et se concilient d'une certaine manière l'idée juive de la création et ce qu'il y a de fondé et de légitime dans l'idée aryenne de l'évolution. Maintenant, le terrain est disposé, les matériaux amassés et préparés pour l'édifice d'une philosophie religieuse. C'est dans la conscience que M. Maillet cherche la conception possible des rapports de Dieu et du monde ; et d'abord, il esquisse une théorie synthétique et analytique de cette conscience, dont la notion est si embrouillée par les rêveries allemandes, l'associationisme anglais et le phénoménisme français. Ces pages sont parmi les meilleures d'un livre qui en renferme tant d'excellentes. L'action de Dieu sur le monde est figurée par la conscience, créée à l'image de l'Être parfait. C'est en ramenant à lui par les causes finales la nature, qui est un enchaînement de causes efficientes, en faisant concourir à ses desseins l'activité de ses libres créatures, en établissant un rapport direct entre la nature humaine et la nature divine, que Dieu exerce sa providence dans la nature, l'histoire et la religion. Cette troisième partie est inférieure aux deux autres ; on y pourrait relever plusieurs assertions téméraires, hasardées ou même inexactes. La vraie pensée de l'auteur par rapport à la religion chrétienne ne se dessine pas avec une netteté suffisante. Dans la seconde partie elle-même, spécialement à propos du jansénisme, l'auteur attribue à

saint Paul et à saint Augustin des doctrines qu'ils n'enseignent pas; les citations sont trop détachées des textes qui leur rendent leur vrai sens. Il n'y a jamais d'indication qui puisse faire retrouver l'endroit où se trouvent des passages souvent essentiels. Mais la préface nous avertit que « la mort.... empêcha ce zélé professeur de faire profiter son livre des notes qu'il accumulait sans cesse et que lui seul eût pu employer » (p. XII). Nous sommes persuadés qu'il eût corrigé, amélioré, développé son œuvre; au surplus, il se défend d'être théologien; on ne peut donc lui reprocher sévèrement quelques propositions peu conformes à l'orthodoxie; mais c'est un devoir de les signaler, tout en reconnaissant qu'on peut les faire disparaître sans altérer la trame ferme et souple, sans affaiblir le raisonnement. Cela n'empêche pas de louer l'honnêteté profonde, l'esprit métaphysique, le sentiment élevé, la langue claire et élégante de ce philosophe disparu.

8. — *La Religion de la science et de l'esprit pur* est la solution du problème que « toutes les Fois et toutes les philosophies ont entrevu » sans le résoudre. Le moyen était pourtant bien facile : analyser le lien de l'esprit à l'objet à connaître. Ce lien s'opère par un médiateur, le Fait, qui révèle tout ce qui existe. C'est M. Strada qui l'a découvert; déjà, il avait trouvé l'*Ultimum organum*, ou Méthode générale pour résoudre le problème que « seul dans l'humanité, Pascal a vaguement entrevu et sous lequel il est mort écrasé. Je l'ai résolu, » dit-il simplement. Il s'en est pris ensuite à la loi de l'histoire : il fallait la constituer scientifiquement « problème que seul dans l'humanité a entrevu Vico et sous lequel il est resté accablé comme devant une fatalité. Je l'ai résolu, » confesse-t-il ingénument. On sait que l'accord de la Foi et de la Science préoccupe à divers titres d'excellents esprits; mais si l'une devient l'autre, l'union est faite. La religion n'a qu'à devenir science. Il n'y a pas de révélation : elle est remplacée par le fait qui est un rapport et s'étend à trois ordres : physique, numérique et antinomique ou métaphysique. Leur ensemble est la Science, cause de toutes les Fois, qui remplace toutes les hypothèses. Mais il faut, pour l'acquérir, une méthode ; celle-ci n'est pas seulement un moyen mais le criterium infaillible, absolu, impersonnel, le juge en dernier ressort, « le prononceur infaillible, qui domine toute la vie des hommes et des peuples par une fatalité nouvelle » (p. 152). C'est le Fait; il remplace tous les anciens médiateurs, les Incarnations, les Messies, les Rédempteurs et constitue la religion de la science qui, par les quatre aphorismes du bien, du vrai, du progrès et de la liberté, dit aux hommes : Soyez parfaits, soyez savants, soyez créateurs, soyez libres. Pourvu que l'humanité écoute la voix de M. Strada, elle marchera vers l'unité humaine et vers le bonheur. « L'*Ultimum organum* et la méthode générale sont les dates de cette conversion de l'humanité, comme le *Discours de la méthode* de Descartes a été la date

de la conversion de la philosophie au XVIIIe siècle » (*sic*). En vérité, l'humanité résiste un peu ; la lecture des pages de M. Strada est pénible. « Notre génération n'est pas faite pour comprendre Strada. » J'ignore le nom du « critique » auquel est due cette bonne parole, mais je le remercie ; il me console et me justifie. Je ne voudrais pas laisser les lecteurs de ce compte rendu sur une impression fausse : je n'ai pas dit — ce serait impoli sans être juste — que M. Strada soit un imbécile, mais il m'est difficile de le prendre au sérieux : c'est proprement et excellemment ce qu'on appelle un illuminé.

MORALE. — 9. — Les anciens traités de morale suivaient une marche uniforme : le bien, terme de l'action humaine, supposait un être libre qui tendait vers lui, éclairé par l'intelligence et soumis à la loi ; le bonheur était la conséquence et la récompense de l'effort de la lutte contre le mal, de la vertu. Les philosophes modernes ont changé cela et transformé surtout la terminologie traditionnelle. M. Chabot, fidèle à leurs méthodes, examine la forme de la moralité, le contenu de la moralité, le rapport de la morale et de la métaphysique : telles sont les trois parties de son livre : *Nature et Moralité*, qui fut, je pense, une thèse de doctorat. « Moralité et obligation sont inséparables, » telle est sa première parole et nous pouvons l'en féliciter, puisque d'autres ont prétendu fonder une morale sans obligation ni sanction. A l'obligation correspond l'autorité qui l'impose : on peut la supposer de trois espèces : religieuse ou métaphysique, sociale, subjective. La première : Puissance, Amour ou Raison infinie, est écartée, parce que, « en dernière analyse, c'est à mon sentiment, à ma volonté ou à ma raison qu'appartiennent l'autorité et l'efficacité décisives » (p. 7). Le Bien ne contient pas davantage la raison suffisante et nécessaire du devoir. La puissance sociale « est un colosse aux pieds d'argile, » sa force morale se compose de la cohésion des bonnes volontés dont chacune est libre de se donner et de se refuser. Donc, objectivement, le principe de l'obligation n'existe pas. Il sera donc subjectif. Écartons le plaisir, négation pratique de la loi ; le sentiment, mobile, capricieux, indirect ; l'intérêt particulier, qui n'est qu'un moyen dont le plaisir est la fin. Nous voici amenés à la raison. Mais, depuis Kant, la raison est pratique ou théorique ; deux espèces non pas distinctes seulement, mais autonomes, séparées, opposées. Il semble, au premier abord, puisqu'il s'agit de morale, qu'il faille s'adresser à la raison pratique : celle-ci débute par l'affirmation morale, sans l'expliquer, sans la justifier. Elle suppose l'existence nécessaire d'un absolu inconnaissable et met un mystère à la source du devoir. Or, un mystère est un objet de croyance, non de science ou de vision ; il peut fonder une religion, non une morale. La raison pratique est donc insuffisante. C'est la raison théorique qui avant l'action commande et après l'action juge, d'après une vérité plus ou moins clairement aperçue.

L'auteur cherche dans la réflexion la condition même de la volonté et la racine de l'obligation. C'est en cette opération de l'esprit que le sujet trouve sa loi, mais une loi intérieure que la volonté s'impose à elle-même, échappant ainsi à l'hétéronomie destructive de la vraie morale, qui est et doit être essentiellement autonome. Cette théorie, développée avec largeur, pénétration, abondante en aperçus originaux, en vues judicieuses, souvent très élevées, repose sur une confusion manifeste : la raison cherche, découvre, connaît, révèle l'obligation; elle ne la crée pas. Celle-ci découle en réalité de l'Intelligence divine, origine des essences, et de la volonté divine, cause des existences. C'est dans l'ordre des choses, dans l'harmonie ou le désaccord qui existent entre leurs opérations et leur nature que la raison découvre la loi directrice des actions humaines : et comme, d'une part, cet ordre dépend de la sagesse, de la puissance et de la bonté divines, et que, d'autre part, la raison humaine est une imitation, une participation, un reflet de la raison divine, saint Thomas a le droit de dire : *Manifestum est quod multo magis dependet bonitas voluntatis a lege aeterna, quam a ratione humana.* (S. Th., 1., 2., 19 a 4.)

Passons au contenu de la moralité. — L'objet moral est-il le Bien? — Le Bien jaillit de notre conscience par un effort qui le fera passer en acte; il ne serait rien s'il n'y avait pas un sujet pour le concevoir; c'est un terme générique applicable à l'agréable ou à l'utile, au vrai, au beau. C'est à l'esthétique qu'il convient de rattacher l'objet moral; il est une forme du beau. M. Chabot s'efforce de déterminer le véritable sens de l'esthétique morale qui permet seule, à son gré, de prendre le sujet de l'acte moral tout entier, sentiment et raison, imagination et volonté, de sauvegarder la liberté de son initiative en le soumettant à la grandeur de la loi et de dévouer toutes les forces de la nature à l'œuvre de la moralité. Au reste, on veut bien convenir que la métaphysique est le couronnement de la morale et qu'accorder la religion ne la détruit pas. J'ai déjà rendu hommage aux qualités de philosophe et d'écrivain de l'auteur de *Nature et moralité*, mais je crois, même après l'avoir lu avec attention et intérêt, qu'il y a des actions morales qui ne sont pas belles et des choses belles qui ne sont pas morales : la science du beau reste pour moi absolument distincte de la science des mœurs, et la métaphysique est la base essentielle de la morale.

10. — Nous retrouvons le langage de M. Chabot dans l'ouvrage que M. Cresson consacre à *la Morale de Kant*. L'Académie des sciences morales et politiques avait mis au concours le sujet de ce livre sous l'énoncé suivant : « Exposer et apprécier la morale de Kant. En examiner les fondements et la valeur intrinsèque. Montrer en quoi elle ressemble à la morale stoïcienne et à la morale chrétienne et par où elle en diffère. » L'auteur montre le philosophe de Kœnigsberg en opposition avec les philosophes qui l'ont précédé : il rejette la morale transcendante des

théologiens et les conceptions métaphysiques qui font de la recherche du bonheur ou de la tendance au bien le principe de l'obligation. Au reste, c'est la forme et non la matière de l'acte qui constitue la moralité. « Agis de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse toujours valoir en même temps comme principe de législation universelle. » Cette loi fondamentale suppose la liberté et engendre diverses formules dont M. Cresson montre à merveille l'enchaînement et l'évolution. Elle produit nécessairement la croyance à l'immortalité qui rend possible la réalisation du souverain bien en dehors du temps et de l'espace.

La matière de la vie morale est l'ensemble des actes que la loi morale ordonne ou défend d'accomplir. La moralité, c'est : faire son devoir par devoir ; mais encore faut-il définir les devoirs eux-mêmes. Ils sont exprimés en deux sciences distinctes : le droit et l'éthique. Les devoirs du droit dérivent de cette formule : « Agis extérieurement de telle sorte que le libre usage de ta volonté puisse s'accorder, suivant une loi générale, avec la liberté extérieure de chacun. » Précis, avec des limites exactes, ils produisent une obligation stricte, ils exposent à une contrainte légitime. Au contraire, les devoirs prescrits par l'éthique ou doctrine de vertu, sont larges, indéterminés, dirigeant la volonté selon ce précepte : « Agis d'après une maxime dont chacun puisse se proposer les fins suivant une loi générale. » Comment se rapportent au droit les règles qui concernent la propriété (acquisition, possession, violation, transmission), la famille (époux, enfants, domestiques), la société (politique, droit des gens, etc.), M. Cresson l'analyse avec une remarquable sagacité, l'éclaircit et l'expose. La perfection pour soi, le bonheur pour autrui, sont les deux fins vertueuses vers lesquelles l'agent moral doit tendre. Il a fallu discuter ici les idées de devoirs envers soi-même et les autres ; la tâche est accomplie avec mesure et finesse. L'examen critique justifie la sévère affirmation par laquelle l'auteur débute : « Plus on étudie la morale kantienne, moins on la trouve satisfaisante et acceptable » (p. 100). Il reproche au philosophe ses déductions parfois illogiques, ses principes gratuitement affirmés. « C'est une obligation morale de produire le souverain bien. » Pourquoi ? La proposition n'est pas évidente et elle est indémontrable si la critique de la raison pure est fondée. « Je dois, donc je peux, » mais si ma liberté n'est qu'un *noumène*, elle ne me sert à rien dans l'ordre phénoménal qui est celui de mes actions. La morale matérielle n'est pas impossible, mais malgré l'affirmation de Kant et si la volonté poursuit une fin, on peut, étant donnée la nature de cette fin elle-même, construire un système de conduite et par conséquent assigner à la moralité un contenu. Le troisième chapitre est encore excellent par la rigueur et la vigueur de la discussion. J'aurais des réserves à exprimer à propos de la situation de la morale de Kant dans l'histoire. J'admets pleinement que « le devoir n'est justifiable que si,

conçu comme l'expression d'une nature ou de la volonté de Dieu, il exprime les dispositions de cette nature ou les décisions de cette volonté » (p. 195), et je pense qu'il n'y a pas opposition irréconciliable entre ces deux points de vue, la nature étant l'œuvre de Dieu. Mais pourquoi un esprit si judicieux a-t-il voulu traiter les questions théologiques sans recourir aux sources authentiques ; il n'aurait pu écrire que « la vie du chrétien peut fort bien être celle d'un voluptueux intelligent qui remet le plaisir à plus tard pour être plus sûr de le mieux goûter et plus longtemps » (p. 188). La recherche exclusive du plaisir, sous quelque forme que ce puisse être, n'est jamais préconisée par la morale chrétienne. Ce n'est pas seulement l'Évangile qui l'interdit, mais les casuistes eux-mêmes, dont M. Cresson a parcouru peut-être les œuvres, mais qu'il n'a pas approfondis avec l'attention réfléchie et récompensée qu'il a employée à l'examen de la morale de Kant.

11. — M. de Roberty s'occupe aussi de morale, mais ce n'est pas un adepte de l' « impératif catégorique. » *L'Éthique* continue une série d'ouvrages qui doivent embrasser la philosophie tout entière. Les personnes qui suivent avec intérêt ses travaux, — il y en a peut-être, — savent en quel détestable esprit ils sont conçus. Il est difficile d'exprimer une opinion sur une morale dont la constitution nous sera livrée dans le troisième volume, qui nous est annoncé comme prochain. Pour le moment, nous sommes réduits à des généralités. — Chapitre Ier, *la Morale embryonnaire ;* nous y cueillons une affirmation curieuse : « La science en est encore à l'opposition du moi et du non-moi, de l'objectif et du subjectif, c'est-à-dire à la vaine opposition du même au même » (p. 6), et une exhortation touchante : « Appelons donc de nos vœux les bouleversements assainissants, les fortes secousses libératrices » (p. 36). Chapitre II, *l'Héritage du passé.* « La conception du psychisme collectif se trouve dans le grand fait de l'union, de la solidarité des hommes » (p. 47), et alors je demeure rêveur, je m'interroge sans trouver de réponse. Où est donc la nouveauté, l'originalité de cette doctrine? Chapitre III, *Erreurs et vérités confondues.* C'est ici peut-être que me sera révélée la solution désirée. Or, j'y trouve que « le psychisme collectif est une nouvelle et dernière complication de l'énergie répandue dans l'univers, » et cela me laisse perplexe, même quand j'ai appris que « la volonté ne possède pas d'existence propre et n'est qu'un préphénomène » (p. 88). Le chapitre IV a pour objet de montrer les rapports entre *la Vie et la socialité.* « La socialité est en quelque sorte la rationalisation progressive de la vie, du grand domaine organique et, par là, de l'univers entier » (p. 116). Et voilà la question éclaircie ! Cependant nous sommes avertis que la méthode des sciences biologiques ne saurait être appliquée sans complications ni corrections aux sciences sociales ; et ce sixième chapitre : *La Lutte pour l'existence*, malgré la diffusion de la pensée et la

lourdeur du style, est, incontestablement, le plus juste de l'ouvrage. On y lit pourtant des phrases telles que celles-ci : « Au nom de la loi et de la morale, nos magistrats, aidés de nos policiers, sous prétexte d'atteindre et de réprimer le crime social, l'attaque de la société par l'individu, continuent à perpétrer tranquillement le crime individuel, ou l'attaque, moins excusable peut-être, de l'individu isolé par la société tout entière. » Donc le gendarme est pire que le voleur, le juge plus coupable que l'assassin. Même doctrine au chapitre VII (*la Morale et la nature*), où nous apprenons que le bien et le mal sont des faits humains et purement subjectifs, et à la fin du livre (chap. VIII : *l'Égoïsme et l'altruisme*), où nous lisons que « le mal perpétré en pleine connaissance de cause est une des plus pauvres inventions de l'esprit religieux et de la morale métaphysique » (p. 181). A la bonne heure : les gendarmes et les magistrats ne sont pas plus coupables que les meurtriers et les voleurs. Cela m'est fort agréable. Mais, en résumé, quelle est l'idée maîtresse de cette morale ? — « La moralité est une conséquence de la socialité. » Tout au rebours, l'homme est sociable parce qu'il est moral, il est moral parce qu'il est raisonnable, il est raisonnable parce qu'il est créé par Dieu et à son image.

12. — Dans un précédent volume : *Kant et la Science moderne*, le R. P. Pesch avait commencé l'examen de ce grandiose système qui domine toute la philosophie moderne ; il a complété son sujet dans un second volume : *Le Kantisme et ses erreurs*, où l'œuvre du penseur allemand est étudiée de plus près. Cet ouvrage est une thèse : « La Critique de la Raison pure est, dans toutes ses parties, fausse et sans fondement. » Elle repose, en effet, sur trois contradictions : 1° Kant met en doute la valeur des facultés cognitives et emploie ces facultés mêmes à rechercher leurs fondements ; 2° il nie que nous puissions rien connaître de réel, et il prétend nous faire atteindre l'essence réelle du fait de la connaissance ; 3° il s'est donné pour mission de combattre le scepticisme, et son subjectivisme l'implique nécessairement. Parce que le philosophe de Kœnigsberg a supposé, comme base de son système, les jugements synthétiques *à priori*, le P. Pesch les rejette et donne de solides raisons pour en nier l'existence. Il établit ensuite la nature objective de la connaissance humaine et montre la dépendance de l'esprit vis-à-vis de son objet, ce qui renverse la théorie des concepts, « sorte de moules dans lesquels l'esprit reçoit, telle qu'un métal en fusion, la matière fournie par les sens. » Il est arbitraire de séparer la matière du phénomène de sa forme, le contenant de la connaissance de son contenu, la perception sensible de la conception intellectuelle, unies par une même activité de l'esprit. Les pages consacrées au temps et à l'espace nous semblent décisives ; elles éclairent ces difficiles questions et sont d'une lecture aisée, malgré leur caractère forcément abstrait. Les caté-

gories sont ensuite rétablies dans leur vraie notion, comme des formes de l'être en soi avant de devenir formes de notre propre conception. « Dieu, principe dernier de toutes choses, nous a donné la faculté de concevoir les choses avec les formes logiques mêmes selon lesquelles elles existent » (p. 182). Comment le philosophe de Kœnigsberg fut conduit inévitablement à nier le principe de causalité, pourquoi le *criterium* de vérité et la méthode subjective auquel il se réduit est une hypothèse gratuite, un procédé impuissant, et — pour employer la langue de Kant — une antinomie (puisque nous ne pouvons connaître, d'après lui, que ce qui tombe sous l'intuition empirique), enfin la nécessité pour sa doctrine d'aboutir au nihilisme, le R. P. Pesch le démontre péremptoirement. Du subjectivisme ou « solipsisme, » suivant la juste expression de Hartmann, de la négation du monde extérieur à l'idéalisme pur qui abolit le moi, et de l'idéalisme au nihilisme, la pente est fatale. Il est vrai que les noumènes nous restent. Faible ressource ! Ils ne nous révèlent, en effet, que la chose en soi, le grand inconnu. Le jugement du R. P. Pesch est sévère ; il faut reconnaître que les considérants paraissent hors d'atteinte, et pourtant nous ne sommes pas convaincu. Un grand système de philosophie recèle un monde d'idées qui ne peuvent toutes être fausses ; il faut qu'il y ait une « âme de vérité » en ces constructions idéales qui s'imposent à l'admiration non seulement par leur masse, mais par de merveilleux détails d'architecture et, par endroits, recèlent des matériaux de prix employés par l'architecte. Certes, le critique a raison, mais il a trop raison et triomphe un peu bruyamment. Les titres eux-mêmes de ces chapitres nous choquent, non par leur assurance, mais par l'expression un peu naïve qu'elle revêt : *Fantasmagorie des jugements synthétiques.... Puérilité des concepts ou formes de l'entendement.... Fabrication des phénomènes.* Autre regret : l'auteur suppose trop connu le système qu'il réfute ; sans doute, on pourrait le reconstituer par les fragments qu'il cite et les résumés qu'il présente aux lecteurs, mais un exposé méthodique vaudrait mieux et serait indispensable à ceux qui ne sont pas initiés à la terminologie spéciale du kantisme. Je crains que cette lacune ne détourne plusieurs jeunes gens de la lecture de cet excellent ouvrage et je le déplore d'autant plus que, dans le domaine intellectuel, aucune tâche n'est plus méritoire et plus urgente que de démontrer la malheureuse influence — hélas ! presque universelle — qu'a exercée sur la pensée contemporaine le pernicieux génie qui a écrit la Critique de la raison pure.

13. — On a beaucoup parlé, l'année dernière, du livre de M. Balfour, *The Foundations of belief ;* les récentes et toujours vivantes discussions sur l'objet et la méthode de l'apologétique ramènent l'attention sur cet important ouvrage, et M. Rey a bien fait de le faire connaître et de l'apprécier. Sans doute, il est traduit sous le titre : *Les Bases de la*

croyance, et précédé d'une de ces préfaces, dues à la plume de M. Ferdinand Brunetière, qui sont un événement littéraire. Je crains pourtant que plusieurs de ceux qui en parlent volontiers n'en aient point achevé la lecture et je suis sûr qu'il n'aura pas été compris par ceux qui ne sont pas familiarisés avec les associationistes et les agnostiques d'outre-Manche. M. Rey a raison de mettre hors de doute les sentiments et les intentions de M. Balfour, mais il s'en prend à sa méthode qui est une forme, à peine déguisée, de l'impuissant et dangereux fidéisme. Il faut mettre à part les premiers chapitres contre le naturalisme ; avec une science très étendue, une logique rigoureuse, une verve étincelante, M. Balfour le réduit à l'absurde, et M. Rey donne une idée très juste de cette démonstration victorieuse. Je lui reprocherai cependant de l'avoir un peu écourtée; certains développements et quelques citations seraient utiles pour en faire saisir la valeur philosophique et littéraire. Après avoir montré que l'esthétique, la morale, la science, sont inexplicables et impossibles dans l'hypothèse rationaliste, M. Balfour avait examiné les raisons de croire fournies par l'empirisme, l'idéalisme, le rationalisme et ce qu'il appelle l'orthodoxie rationaliste. M. Rey analyse ces pages et dit bien ce qu'il en faut penser, en gardant comme il le devait, non seulement ses réserves et ses objections les plus fondées et les plus considérables, mais sa nette et directe opposition à la troisième partie, qui traite des motifs de croire. Elle est toute contenue en cette affirmation : « Si nous pouvions trouver la qualité par laquelle nous dépassons le plus la brute, il faudrait la placer, non dans notre faculté de convaincre et d'être convaincus par l'exercice de la raison, mais par notre faculté d'influencer et d'être influencés par l'action de l'autorité. » M. Brunetière a mis en un puissant relief cette formule qu'il semble adopter; la fermeté de son esprit et l'éclat de son talent ne parviennent pas à la rendre vraie. M. Rey montre, qu'en dépit de son auteur et de son défenseur, elle conduit au scepticisme. Il combat pour la raison. C'est elle, en effet, qui est la marque propre de l'homme; rien de ce qui la contredit ne saurait être admis; insuffisante certes et dépassée par la foi, mais nécessaire pour démontrer les raisons est l'obligation de la croyance. Très judicieusement et dans une langue élégante, avec mesure et finesse, M. Rey a heureusement soutenu ses droits imprescriptibles.

14. — Quel est l'ordre naturel de l'apologie du christianisme dont les *Pensées* de Pascal sont les fragments? Question souvent posée, jamais résolue, ce n'est point la faute des éditeurs, qui, depuis Messieurs de Port-Royal jusqu'à l'abbé Guthlin, ont essayé une classification rationnelle et, si je puis ainsi dire, un ordre méthodique et organisé, un enchaînement des considérations et des preuves. Bien entendu, chacun de ces travaux garde les traces, porte l'empreinte des doctrines de ceux qui les ont entrepris : libres penseurs et protestants, jansénistes et catholiques.

M. Brunschwig a tâché, après tant d'autres, d'éclaircir le problème, et l'on ne saurait l'en blâmer, puisque nous ne possédons rien de décisif et de certain. Mais on se demande si, à condition qu'elle fût possible, cette reconstitution serait nécessaire? Nous n'aurons jamais que des fragments épars, et ce qu'il y a en eux d'inachevé ajoute peut-être à la profonde impression qu'ils produisent. Au reste, M. Brunschwig ne se fait aucune illusion sur le résultat de ses consciencieux et laborieux efforts : « Notre unique mais légitime ambition, c'est de présenter des fragments de Pascal de telle manière qu'ils puissent être compris par le lecteur moderne » (p. 269). Voici l'ordre qu'il a cru devoir adopter : Section I. Pensées sur l'esprit et sur le style. — Section II. Misère de l'homme sans Dieu. — Section III. De la nécessité du pari. — Section IV. Des moyens de croire. — Section V. La Justice et la raison des effets. — Section VI. Les Philosophes. — Section VII. La Morale et la doctrine. — Section VIII. Les Fondements de la religion chrétienne. — Section IX. La Perpétuité. — Section X. Les Figuratifs. — Section XI. Les Prophéties. — Section XII. Preuves de Jésus-Christ. — Section XIII. Les Miracles. — Section XIV. Appendice : fragments, polémiques. — Comparez cette classification à celles de Port-Royal ou de M. Havet et vous saisirez les différences des méthodes et des esprits. Une table de concordance très utile et très bien faite indique les lieux parallèles du manuscrit primitif, de ses deux copies, des éditions de Port-Royal, Bossuet, Faugère, Havet, Molinier, Michaut et Léon Brunschwig. Mais ce volume des *Pensées et opuscules*, très bien imprimé, quoique d'un format peu commode et d'aspect trop compact, renferme un autre travail important et original : c'est l'autobiographie de Pascal d'après ses opuscules et ses lettres rapprochés de telle ou telle époque de sa vie : à la période qui va de la naissance du philosophe à la mort de son père se rapportent la *Prière pour le bon usage des maladies*, le *Fragment d'un traité sur le vide;* à la période de sa vie dans le monde jusqu'à l'entrée à Port-Royal, *le Discours sur les passions de l'amour*, *l'Entretien avec M. de Sacy sur Épictète et Montaigne;* aux dernières années : *L'Esprit géométrique, trois discours sur la condition des grands, le Testament*, avec diverses lettres qui aident à pénétrer sa pensée. M. Brunschwig connaît et met à contribution à peu près tout ce qui compte parmi les travaux provoqués par la personne et les écrits de Pascal; il eût gagné à ne pas omettre des commentateurs catholiques qui l'auraient averti de certaines inexactitudes et confusions à propos du dogme. Cependant il faut reconnaître l'abondance et, au point de vue historique, la sûreté de ses informations. Son exégèse et ses remarques, ses notes et scolies sont très souvent justes et ingénieuses, et cette édition favorisera l'intelligence de l'œuvre magnifique et dangereuse, sublime et troublante de Pascal. L. Maisonneuve.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

I. — Romans, contes et nouvelles. — 1. *Stéphanette*, par René Bazin. Tours, Mame, s. d., in-12 de 275 p., illustré, 3 fr. — 2. *Monsieur le Neveu*, par Jean Thiéry. Paris, A. Colin et Cie, 1897, in-12 de 279 p., 3 fr. 50. — 3. *Ame vaillante*, par A. Aylicson. Paris, Firmin-Didot, 1897, in-12 de 334 p., 3 fr. — 4. *Cœurs naïfs*, par Marcel Luguet. Tours, Mame, s. d., in-12 de 285 p., illustré, 3 fr. — 5. *A travers les branches*, par Gustave Harel. Paris, Lecène et Oudin, 1895, in-12 de 229 p., 3 fr. 50. — 6. *Les Néluskine*, par Josèphe Eriamel. Paris, Delarue, 1897, in-12 de 269 p. — 7. *Contes pour tous les âges*, par le vicomte O. de Poli. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 326 p., 3 fr. — 8. *Germain Vandelle*, par Charles des Granges. Ibid., 1897, in-12 de 319 p., 3 fr. — 9. *Le Roman d'une princesse*, par Charles des Granges. Ibid., s. d., in-12 de 334 p., 3 fr. — 10. *Un Aïeul de Chapuzot*, par Jean Drault. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 297 p., illustré, 3 fr. — 11. *La Meilleure Route*, par Edmond Coz. Ibid., s. d., in-12 de 247 p., 2 fr. — 12. *Ma Tante Laure*, par Marie d'Ajac. Ibid., s. d., in-12 de 319 p., 3 fr. — 13. *Cruelle Méprise*, par Paul Gué. Ibid., s. d., in-18 de 242 p., 2 fr. — 14. *Laïcisé*, par Olivier des Armoises. Ibid., s. d., in-12 de 285 p., 3 fr. — 15. *A la porte du Paradis*, par André Lepas. 4e édition. Bruxelles, Société belge de librairie, 1897, in-8 de 338 p., illustré, 4 fr.

II. — Brochures théâtrales. — 1. *Loigny et le Drapeau du Sacré-Cœur*, par l'abbé Dubois. Vanves, Impr. franciscaine, 1897, in-8 de 121 p., 1 fr. 10. — 2. *Mazarin*, par Jacques d'Ars. Paris, Bricon, 1897, in-12 de 116 p., 1 fr. — 3. *Son Altesse*, par Antony Mars. Ibid., 1897, in-12 de 71 p., 1 fr. — 4. *Son Excellence*, par Ch. Leroy-Villars. Ibid., 1897, in-12 de 113 p., 1 fr.

I. — 1. — Les abonnés de la *Revue Mame* se sont délectés cette année dans la lecture de *Stéphanette*, une œuvre qui est une leçon pour les hommes de lettres. La leçon vient de haut : elle nous est donnée par un savant, un philosophe, un professeur de Faculté, un feuilletoniste des *Débats*, un romancier de la *Revue des Deux Mondes*. La leçon est complète : elle embrasse tout, elle s'adresse à tous. Quel est celui d'entre nous qui, une fois ou l'autre, n'a pas été tenté de chercher midi à quatorze heures ? Quand cette tentation nous reviendra, ouvrons le livre de M. René Bazin. Qu'y trouverons-nous de recherché ? Un cadre qu'on rencontre à deux pas d'ici : le pays des chouans. Le sujet, rebattu : une scène de la Révolution. L'intrigue : une histoire d'amour tellement simple et courte qu'elle ressemble à toutes nos histoires d'amour, pas à celles de M. Bourget, par exemple, et nous en rendons grâces à Dieu et à M. Bazin. Un style « honnête, » c'est-à-dire des mots que tout le monde comprend, des phrases comme tout le monde en ferait, comme personne n'ose en faire. Eh bien, osez seulement. Ce n'est pas aussi facile que vous le croyez, et il y a un joli travail dans ce qui vous paraît si banal. On comprendra que nous hésitions à analyser *Stéphanette*. En voici néanmoins l'argument, au risque de lui enlever son charme. Hudoux est un révolutionnaire sans peur et sans reproches, comme tous les révolutionnaires. Oh ! pas enfant ni détraqué ! Il sait que la Révolution, c'est simplement l'interversion des rôles : « Ote-toi de là, que je m'y mette. » En revenant de la guillotine — je vous recom-

mande la scène de la guillotine. Ceux qui vivent en contact journalier avec le « populo » vous affirmeront qu'elle n'a rien d'exagéré. — Hudoux, en homme pratique, comme tout bon socialiste, s'est mis aussitôt à capitaliser. Il a fait main basse sur tout ce qui appartenait à ses victimes. Leur enfant est devenue son esclave; leur mobilier, une collection de curiosités, et voilà notre brocanteur qui, du fond de sa boutique, surveille Stéphanette revendant aux visiteurs les objets qui leur ont été volés. Un jour, se présente au magasin un noble orphelin, fils adoptif et neveu de l'ex-châtelain qui doit à Hudoux sa misère et son veuvage. Bientôt Jean aime Stéphanette et en est aimé, mais il renonce résolument à l'épouser, quand son oncle, parti aux informations, vient à s'entendre dire qu'elle est la fille du brocanteur. Bourrelé de remords à ses derniers moments, Hudoux révèle la vérité à Stéphanette, qui court porter cette nouvelle au marquis de la Hansaye. Ainsi on aboutit au mariage du chevalier Jean de Trémière avec sa cousine Stéphanette de la Tremblaye. Quinze gravures, tirées en camaïeu et de teintes variées, s'ajoutent à tout le reste pour faire de *Stéphanette* un ornement de bibliothèque.

2. — Encore un livre dont la lecture décourage parce que l'on désespère d'écrire aussi bien. Style alerte, limpide, naturel, tout à fait correct, avec un certain cachet de distinction, mais une distinction du meilleur aloi. *Monsieur le Neveu* a tout pour plaire et rien pour déplaire. Ceux mêmes qui jouent ici le mauvais rôle n'ont pas cette physionomie odieuse que les romanciers vulgaires se croient obligés de donner à quelques-uns de leurs personnages pour moraliser le lecteur. *Monsieur le Neveu* n'en est que plus moral. Jean-Noël, que l'on appelle « Monsieur le Neveu, » parce qu'il est le neveu du curé, Jean-Noël aime Dilette jusqu'au dernier degré de la délicatesse et du dévouement. Loin d'être jaloux de son rival, de chercher à l'amoindrir, il ne songe pas à le supplanter. Bien mieux, dès qu'il s'aperçoit que Dilette lui préfère Henri Sarière, il fait le possible et l'impossible pour aplanir les difficultés qui s'opposent au mariage de Henri avec Dilette. Enfin Dilette se laisse toucher et se rend compte en même temps de la juste valeur de M. Sarière. Elle devient la femme très aimante de Jean. C'est ainsi que les jeunes filles ne doivent pas, au premier abord, mépriser un parti qui leur vient de la campagne pour se laisser ensuite éblouir par les prétendants que la ville leur prodigue. — *Cendrillon* est l'héroïne d'une petite nouvelle qui termine le volume. Madeleine, c'est son véritable nom, aime Roger, qui aime Reine. Celle-ci lâche Roger pour s'attacher à un Anglais, Williams, qui est digne d'elle et dont elle est digne. Alors Roger revient à Madeleine, qui fera son bonheur, car ces deux jeunes gens se conviennent. Et Madeleine mérite d'être récompensée pour s'être dévouée de la même manière que Jean-Noël. Même style, un peu plus de banalité et moins de drame que dans *Monsieur le Neveu.*

3. — Dans les éloges que, d'accord avec tout le monde, nous voulons décerner au roman intitulé : *Ame vaillante*, nous ne reprocherons que deux choses à Mme Aylicson : 1° de temps en temps une accumulation de détails plus ou moins superflus, qui ressemble à de la longueur; 2° une ou deux fois, l'expression impropre. Ainsi un employé des chemins de fer crie : « En voiture! » et non pas « en wagon! » Et un enfant de cinq à six ans fait hausser les épaules quand, s'adressant à ses parents, il dit « père, mère, » au lieu de « papa, maman. » *Ame vaillante*, qui, selon nous, convient mieux aux jeunes filles qu'aux mères de famille, a le rare mérite d'offrir à ses lecteurs un modèle très imitable. Rien d'artificiel, rien d'exagéré, pas de situation forcée. Mme Aylicson nous fait voir comment un homme sérieux peut toujours, même sur cette terre, espérer le bonheur, et comment une âme vaillante sait lutter contre le deuil, la ruine, la gêne et contre son propre cœur pour remplir jusqu'au bout ses devoirs de jeune fille honnête et bien élevée, de femme chrétienne et de mère adoptive. L'abnégation courageuse et persévérante de Noëlle Savenay est récompensée par un mariage qui satisfait les inclinations de son cœur et lui rend la fortune. Un livre très chrétien et bien écrit, c'est une consolation rare.

4. — Avec *Cœurs naïfs*, nous sortons de la catégorie des ouvrages que l'on peut louer sans restriction notable. Mais nous ne descendons encore que d'un cran. Contrairement aux projets de son père, Engilbert ne veut pas d'autre femme que sa cousine, Giselle de Malieune. Ces deux adolescents, qui s'aimaient déjà quand ils n'étaient encore que des enfants, finissent, en dépit des obstacles, par s'épouser. Si je ne me trompe, le but de M. Marcel Luguet serait de favoriser les mariages d'inclination. Aux âmes qui calculent, à la vie factice des civilisés de la ville, il oppose les cœurs naïfs de ceux qui vivent, en pleine nature, de la vie simple de la campagne. Personne ne contestera la bonté de sa cause, mais si l'on entre dans les détails, on remarquera bien vite que l'auteur, dans l'intérêt de sa thèse, se montre nécessairement quelque peu injuste à l'égard de Paris, et peut-être trop confiant dans l'avenir de ceux qui n'écoutent que leur cœur. Ah! c'est que le cœur et les idées changent avec le temps comme tout le reste, et de bien des choses il ne reste à la fin.... que le souvenir ému. Malgré quelques longueurs, qui tournent au sermon parfois, — par exemple quand il est parlé d'un bonheur infini (que plus d'un lecteur sait n'être pas indéfini) — malgré certaines phrases torturées et lourdes, l'écrivain nous intéresse et nous apparaît comme un homme de beaucoup d'esprit. Ses caractères sont tous bien dessinés; ses études de mœurs, très justes. M. Sagitot et Mlle Fabrice forment un couple délicieux qui suffirait amplement à entretenir la gaieté. Pourquoi donc un troisième rôle comique, joué par un prêtre, au risque de voir beaucoup de lecteurs conclure du particulier au général, ce qui

arrive presque toujours, surtout en pareil cas? Le danger est d'autant plus grand que le livre est franchement chrétien et que l'abbé Claudius est, malgré sa gourmandise et autres défauts très bourgeois, un excellent mentor, aux réflexions très justes, aux observations pleines d'à-propos. Même édition illustrée que celle de *Stéphanette.*

5. — Voici un charmant recueil de récits où les enfants, tout en se délassant, trouveront des leçons de morale, de philosophie, d'histoire, de patriotisme, de politesse, etc. *Tentative de meurtre* est le titre sinistre d'une aventure très gaie. Dans *Ma Première Pipe*, l'auteur pose un problème dont la solution ne se présentera pas nettement à l'esprit des jeunes lecteurs. *Contraste* est la comparaison impartiale de la ville avec la campagne, comparaison qui amène à dire avec M. Harel : Décidément la ville a du bon. J'aime mieux cela que la manière de M. Marcel Luguet, qui fait ressortir démesurément les mauvais côtés des villes et se tait sur tout le reste. Très émouvant, *Souvenir patriotique. L'Histoire du grand-père*, aussi. *Trop parler nuit*, surtout en voyage, lorsque l'on ne connaît pas ses compagnons de route. *Le Petit Abandonné* offre un exemple de beau dévouement. Ne nous lassons pas de louer les plumes qui ne sont pas maniérées. Il faut tant de courage aujourd'hui pour échapper au mauvais goût. Donc, une louange à M. Harel.

6. — Ceux que domine la passion du jeu feront bien de lire *les Néluskine.* Si quelque chose peut leur inspirer l'horreur de ce vice, c'est bien l'histoire de Dmitri Néluskine. On le voit tour à tour se ruiner lui-même, ruiner son frère Serge, qu'il fait mourir de chagrin ; calomnier Boris, le dévouement personnifié ; commettre des faux en écriture, se livrer aux juifs et enfin se donner la mort. A cause de certaines pages trop passionnées et de quelques passages où l'amour est peint trop vivement (p. 82-84, 121-122), ce livre ne devra pas être laissé à la portée des jeunes gens. Une comparaison regrettable, c'est celle que l'auteur établit entre l'amour terrestre et les « extases béatifiques. » L'enthousiasme de M. Josèphe Eriamel pour l'alliance franco-russe lui fait dire des choses comme celle-ci : « .... le plus beau trône de l'Europe.... » (le trône de Russie). Oh, Monsieur !

7, 8, 9. — La librairie Delhomme et Briguet nous envoie un recueil de contes et deux romans, inspirés tous trois par l'amour de nos traditions royalistes, écrits par des fidèles de l'ancien régime pour des enfants de bonne famille. Les contes de M. de Poli conviennent à tous les âges. *Petit Pierre* nous donne une idée de ce que pourraient être les rapports des grands avec le peuple, si le dicton

Poignez vilain, il vous oindra,
Oignez vilain, il vous poindra,

pouvait jamais cesser d'être vrai. N'oublions pas les larmes versées par

le duc d'Aumale, encore enfant, le jour où il vit son voisin de classe fouler aux pieds avec haine la moitié de pêche qu'il venait de lui offrir si gracieusement. *Autour d'un berceau* nous fait assister aux fêtes qui eurent lieu à l'occasion de la naissance de Louis XVII. *Mariée par Jeanne d'Arc* contient des détails historiques du plus vif intérêt. La dernière ligne de *Pied couronné* est celle-ci : « La charité est le passeport du Paradis. » *Une Fleur du passé* renferme (p. 158) une erreur sur la date de la fête de sainte Anne. Le dernier conte, *Notre-Dame de la Mère*, est comme une légende du Fil de la Vierge. Dans ces contes, qui souvent n'en sont pas, car on y trouve un grand nombre d'histoires vraies, on relit avec un plaisir toujours nouveau les gais refrains royalistes d'autrefois. L'auteur sait donner une forme attrayante aux petites instructions qu'il glisse par-ci par-là, suivant l'occasion. Si les *Contes pour tous les âges* remplaçaient un jour les contes qui sont mis entre les mains des enfants dans les écoles laïques, l'on n'aurait plus la « satisfaction » d'entendre des jeunes filles, d'ailleurs très édifiantes, débiter toute espèce d'horreurs contre la noblesse jusque dans la cuisine de leur curé.

— *Germain Vandelle* est une critique sur toute la ligne du nouveau régime et des nouvelles couches sociales. Comme cadre à cette critique, l'histoire d'un neveu de curé qui aime une congréganiste de la paroisse. Le neveu est un artiste en musique; la jeune fille, une excellente chanteuse. Pendant un voyage que Germain fait à travers l'Europe pour perfectionner son talent de musicien, Rose se laisse produire dans une fête archimondaine, puis emmener à Paris, d'où elle s'engage comme actrice à la Scala de Milan, qui la ramène à Paris, à l'occasion d'une tournée faite en France. C'est là que Germain, revenu de voyage, va un jour la surprendre et l'accabler d'amers reproches. La réconciliation faite entre les deux fiancés, qui sentent croître leur affection mutuelle, Germain entre chez les trappistes, et Rose, devenue sœur Germaine, part pour la Martinique, où elle soigne nos soldats malades de la fièvre jaune. Il y a dans ce roman, honoré d'une préface de M. Jean Rameau, un épisode de la Révolution, un chapitre sur la vie du trappiste et un autre chapitre sur l'exécution des décrets de 1880. Il n'y a pas lieu de répéter ici que les bons livres font plus de mal que les mauvais, parce qu'ils empêchent de lire les meilleurs. *Un Dynamiteur sous Charles IX* fait suite à *Germain Vandelle*. Même genre.

— Le *Roman d'une Princesse* est du même auteur que le précédent, et en forme, pour ainsi dire, le contre-pied. Nous retrouvons ici les représentants de la royauté et de l'aristocratie de tous les pays. René d'Elbène, fils d'un pauvre artiste de Paris, éprouvé par la guerre franco-allemande, fait la connaissance, à Pau, de la princesse espagnole Béatrix, que la guerre des Carlistes tient éloignée de son pays. René a les idées

de son père. Béatrix est une ultra-légitimiste. Les deux enfants s'attachent l'un à l'autre, et Béatrix promet à René de l'épouser, à condition qu'il se battra pour Don Carlos et saura retrouver une épingle d'or que Béatrix a mystérieusement cachée dans un arbre connu d'elle seule. Cette dernière condition, très étrange, la petite Béatrix en a eu l'idée un jour que son institutrice, miss Mary, lui avait raconté je ne sais quelle légende romanesque d'Écosse. La mère de Béatrix, qui veut avant tout un mariage de convenance, a conçu le projet d'unir sa fille à un membre de la famille régnante d'Angleterre, lord Williams. Quand elle apprend ce qui se passe, elle se fâche contre sa fille, et lord Williams contre miss Mary. Cependant, persuadée que la seconde condition ne pourra jamais être remplie, la mère consent au pacte. Mais après mille péripéties et par un véritable miracle de la Providence, René parvient à remplir les deux conditions, et c'est Don Carlos lui-même qui lui donne la main de Béatrix, tandis que Williams, qui au fond est un homme de rare valeur, épouse miss Mary.

10. — *Un Aïeul de Chapuzot* clôt la série des Chapuzot, série qui a paru tout entière dans l'*Ouvrier*, y compris le Chapuzot que nous avons sous les yeux et dont voici l'analyse. Chapuzot a retrouvé dans des papiers de famille les lettres de son grand-père, Jean-Baptiste Chapuzot, lettres qui nous donnent un aperçu de ce qu'était la vie des soldats de la République comparée à la vie des soldats de l'Empire. La comparaison n'est pas à l'avantage de la République. Style leste, spirituel, humoristique, où l'argot domine. Ce livre, à la couverture enluminée, illustré d'une foule de caricatures, absolument inoffensif, fera passer un bon moment à tous ceux qui le liront.

11, 12, 13. — Les trois romans qui suivent ont été donnés comme prime aux abonnés de *l'Ouvrier*. Ils font partie, ainsi que *Laïcisé* et *Un aïeul de Chapuzot*, de la collection Henri Gautier. Style de *l'Ouvrier*, du feuilleton de journal à un sou. Cela sent un peu le procédé. Faut-il, pour autant, condamner ces humbles romans? Non, mille fois non. Nous devons au contraire les encourager et savoir en reconnaître les qualités. Les encourager : car nous voyons, par le tirage des mauvais petits journaux, combien la vogue est aux feuilletons à bas prix. Et si les romans populaires et bon marché sont tous mauvais, que deviendra la masse des Français? — *La Meilleure Route* est celle que suivent et font suivre aux autres le docteur Lauroy et son ami Hugues de Valbert. Le pire chemin est celui où se sont d'abord engagés les de Lestoc, qui font le malheur des autres par leur braconnage, leurs courses folles à bicyclette, surtout par une accusation lancée sottement contre Josette, une brave fille fiancée au garde-chasse Peyradral, lequel est un modèle de charité, même à l'égard des de Lestoc, qui n'ont jamais manqué de lui nuire, finissent par s'amender, de telle sorte que, en terminant le roi

le monde est dans la meilleure route, et les mariages sont la conclusion de tout, comme d'habitude.

— Le premier livre de Marie d'Ajac, *la Femme chez elle et dans le monde*, était écrit pour les mères de famille. *Ma Tante Laure* est destinée aux jeunes filles. Cette histoire d'une jeune personne qui renonce généreusement au mariage pour se consacrer à l'éducation d'enfants qui ne sont pas les siens est comme le recueil des impressions personnelles de l'auteur sur l'éducation des femmes, recueil riche en précieux enseignements, mais non pas exempt de quelques petits défauts. Madeleine parle de sa mère comme Lamartine de la sienne. Or il y a des qualités que le respect nous empêche de remarquer chez nos parents, et qui ne peuvent être vantées que par des personnes qui ne sont pas leurs enfants. Puisque, dans un livre du genre de *Ma Tante Laure*, il est nécessaire d'indiquer non seulement ce qu'il faut faire, mais encore ce qu'il faut éviter, il serait sensiblement moins choquant de mettre la narration dans la bouche de Berthe, qui raconterait elle-même humblement ses sottises, que dans celle de Madeleine, qui est une petite perfection, et qui oppose, avec une satisfaction trop visible, sa tante Laure à l'institutrice de Berthe. Le style manque un peu de fermeté. Livre qui convient à la classe moyenne.

— *Cruelle Méprise* que celle d'un homme qui, pour pouvoir payer les dettes de son père défunt, se marie avec une femme qu'il n'aime pas. Jeanne sait bientôt tout. De là, jusqu'à la fin du volume, une gêne perpétuelle entre elle et Richard, son mari ; gêne qui envahit le lecteur. La droiture et l'honnêteté des deux malheureux époux doivent avoir leur récompense. A la dernière page, éclate la réciprocité de leur affection. Richard et Jeanne sont enfin soulagés, — et le lecteur aussi.

14. — Un voyou assassine, pour le voler, le père du prêtre Elzéar. Celui-ci est soupçonné parce qu'il a besoin d'argent pour son école libre ; mais le voyou, par reconnaissance à l'égard d'Elzéar, son bienfaiteur, va se dénoncer lui-même, et meurt en chrétien sur l'échafaud, assisté par le prêtre qu'il vient de sauver. *Laïcisé* est la peinture de ce que serait la nature d'un enfant chrétiennement cultivé, et de ce que devient cette nature une fois qu'elle est imbue des principes de l'école laïque.

15. — Finissons par un livre comme on en voit peu, un livre écrit pour tout le monde, et que nous ne conseillerons à personne de lire, car personne n'a un besoin absolu de connaître les défauts de son prochain. Il est même préférable que les vices des riches ne sautent pas trop aux yeux des pauvres et que les péchés des prêtres demeurent ignorés des opulents. *A la porte du Paradis*, M. saint Pierre dit à chacun ses vérités. Il a successivement affaire à un prêtre, à une dévote, à un fonctionnaire, à un homme d'État, à un gouverneur, à un pontife, à

une dame de charité, à un pauvre, etc. Les débats de chaque procès, très lumineux assurément, n'ont qu'un tort, celui de n'avoir pas lieu à huis clos. De plus, M. saint Pierre y sermonne excessivement les riches et presque pas les pauvres, qui en ont cependant aussi besoin que les riches, surtout en 1897. Ce livre n'ayant pas été édité en France, il ne faut pas être trop sévère pour les fautes d'impression. Mais nous ne dirons pas avec quelqu'un que cet ouvrage a « enrichi la littérature française, » car le style en est un peu enchevêtré et manque de facilité. Expressions peu élégantes.

II. — 1. — *Loigny et le Drapeau du Sacré-Cœur*, drame en trois actes et en vers, dans lequel ne paraissent que des femmes. Sept personnages et un nombre indéfini d'ambulancières. Le premier acte est précédé d'une biographie militaire du général de Sonis. Ce drame, pétri d'émotions et de nobles sentiments, est à recommander aux pensionnats de jeunes filles de la classe élevée. Mme de Brière, qui s'est faite ambulancière auprès des zouaves du Pape, après lui avoir donné ses trois fils ; sa fille Gabrielle, si patriote, si résignée, si charitable ; Alice, qui meurt après avoir trahi sa patrie, voilà les principaux rôles. Tout en rendant hommage à la science théâtrale de M. l'abbé Dubois, nous sommes forcé de reconnaître que ses vers ressemblent souvent à de la versification plutôt qu'à de la poésie. Deux chants avec musique complètent la brochure.

2. — *Mazarin* est encore un drame historique en trois actes, mais cette fois pour jeunes gens. Onze personnages. Pièce intéressante, instructive, moralisatrice, qui ne peut être jouée devant un public ordinaire, les valets étant ici d'honnêtes gens, et les nobles, des vauriens pour la plupart. La scène se passe à Paris et dans les environs, vers le milieu du XVIIe siècle. Rôles comiques : deux Hollandais, de Jermont, ambassadeur, et son secrétaire, Paw. Mazarin est un personnage très difficile à peindre. Peut-être eût-il mieux valu tourner la difficulté.

3, 4. — Deux comédies-vaudevilles : *Son Altesse*, en deux actes; *Son Excellence*, en trois actes. *Son Altesse* comporte dix personnages et des soldats. La scène se passe en Russie. Bischoff, soldat, et le prince Alexis captivent toute l'attention. Comédie très bonne, faite pour passer aux envieux la démangeaison de prendre la place des riches.

— *Son Excellence*, Lampistral, est bien à plaindre. Après avoir été, de la part de ses congénères et compatriotes, l'objet d'une obsession crispante, il se voit dépouillé de son portefeuille. Vanité des grandeurs démontrée d'une façon hilarante, voilà le mérite de cette pièce, où l'on tourne en ridicule tout ce qui donne aux méridionaux leur cachet et leur réputation, tel que l'aioli, le galoubet, la bouillabaisse, la familiarité légendaire, etc. La scène se passe à Tartaboule-en-Avignon. Six personnages et de jeunes paysans.

ARBEY.

THÉOLOGIE

Tractatus pastoralis de Sacramentis, a P. Hilario de Sexten, O. C. Mainz, Kircheim, 1895, in-8 de xx-842 p. — Prix : 16 fr.

Ce volume contient toute la théologie sacramentaire envisagée au point de vue pratique, si intéressant et si utile, de la théologie pastorale. L'auteur le dédie aux clercs qui pendant la quatrième année de séminaire se préparent immédiatement au sacerdoce, et aux prêtres voués au ministère des âmes. Nous ne connaissons pas d'ouvrage mieux fait pour donner aux premiers la science qui est le point de départ de l'expérience, et aux seconds les règles sûres dont la sage expérience ne doit s'écarter jamais.

La théologie pastorale est pour la théologie dogmatique et morale ce que les fruits sont pour l'arbre et pour les branches. Le P. Hilaire résume avec grand soin la doctrine, expose en détail les règles de la morale, et, prévoyant les cas possibles, montre comment les règles s'y appliquent et donne des solutions claires et précises. Il suit les maîtres les plus autorisés et surtout saint Alphonse de Liguori, qu'il explique et complète avec Marc Lehmkuhl, Ballerini, d'Annibale, Palmieri et autres. Nous avons remarqué l'exactitude avec laquelle il note les décisions émanées du Saint-Siège, et elles sont nombreuses, qui régissent ces matières. A la fin de chacun de ses chapitres, comme pour mettre ses lecteurs au point et graver dans leur esprit tout ce qu'il vient de leur rappeler et de leur apprendre, il place un article qui nous montre en lui un maître plein d'expérience. Cet article est intitulé : *Momentum doctrinae pro sacerdotibus ministris et pro omnibus fidelibus.*

L'ouvrage se divise en deux parties. La première traite des sacrements en général, c'est-à-dire de la nature, du ministre, du sujet des sacrements et des conditions à remplir pour qu'ils soient administrés *valide*, *attente*, *rite*, *digne*. Suit, en forme d'appendice, un petit traité des sacramentaux. La seconde partie comprend sept chapitres, un pour chaque sacrement. L'étendue de ces chapitres est en proportion de la plus ou moins grande abondance des matières : le Mariage et la Pénitence forment à eux seuls les deux tiers du volume. Nous ne parlerons que de la Pénitence. C'est un traité complet renfermant toute la doctrine théologique augmentée de la méthode de direction. A propos de la satisfaction, il parle très en détail des indulgences, décrit celles qu'il est opportun de recommander et les conditions à remplir pour les gagner. Nous aurions aimé le voir adopter, sur la réviviscence des mérites, l'explication si simple qui considère les mérites comme des droits acquis; le péché survenant, ces droits ne peuvent plus obtenir leur effet; l'état de grâce succédant à l'état de péché, les mérites se retrouvent être ce qu'ils étaient auparavant. Nous ne pouvons pas cependant lui reprocher d'embrasser

l'opinion assez commune d'après laquelle les mérites revivent dans la proportion des bonnes dispositions du pénitent. Au sujet de la confession des péchés douteux, il rapporte assez au long la thèse de Berardi, qui est la plus conforme à la pratique mais qui ne détruit pas la probabilité de l'opinion contraire. Il est aussi complet que possible pour tout ce qui touche à la juridiction, à l'absolution des cas réservés, à la science et aux autres qualités du confesseur, à la manière dont on doit se comporter avec les différentes classes de pénitents.

Cet excellent ouvrage sera surtout très apprécié par les directeurs de séminaire qui ont à former les futurs confesseurs, les futurs pasteurs.

LAMOUREUX.

JURISPRUDENCE

Les Traités de protectorat conclus par la France en Afrique, 1870-1895, par E. ROUARD DE CARD. Paris, Pedone, 1897, in-8 de 299 p. — Prix : 5 fr.

Certaines parties de notre empire colonial ont été « annexées » purement et simplement, c'est-à-dire que les souverainetés locales ont été supprimées. Sur d'autres points « la France n'a pas jugé à propos de procéder à des annexions proprement dites. Presque toujours elle s'est bornée à promettre sa protection aux rois, sultans et autres chefs indigènes, qui ont consenti, dans son intérêt, à restreindre plus ou moins leur propre souveraineté » (p. 7).

Dans le livre que nous annonçons, M. Rouard de Card expose successivement, pour chacun des États protectorés, la nature des traités, lesquels diffèrent naturellement les uns des autres, et les effets qu'ils ont produits. Ce n'est pas tout : un copieux appendice reproduit le texte même de ces documents diplomatiques. Cette publication, composée avec beaucoup d'ordre et de clarté, constitue un véritable manuel des protectorats, qui sera très utile, on pourrait dire indispensable, aux diplomates, aux publicistes et surtout aux administrateurs coloniaux.

Le mouvement africain continue. Pour ne parler que de la région comprise entre le lac Tchad et le haut Nil, les aspirations françaises, belges, et.... anglaises sur le Bahr-el-Gazal, l'extension ou l'extinction de l'empire de Raban amenèrent bien des novations dans les titres. On ne saurait donc trop engager M. Rouard de Card à tenir au courant sa judicieuse publication, par des suppléments qui seront accueillis avec la même faveur intéressée que ses *Traités de protectorat*. A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

Reiseeindrücke und Beobachtungen eines deutschen Neuphilologen in der Schweiz und in Frankreich, von K. A. Martin Hartmann. Leipzig, Stolte, 1897, in-8 de viii-194 p. — Prix : 3 fr. 75.

M. Hartmann, que nous avons eu le plaisir de voir plusieurs fois pendant son séjour à Paris, vient de publier ses Impressions de voyage et ses observations relatives à l'enseignement des langues modernes en Suisse et en France. Nous regrettons que les missions que notre ministère de l'instruction publique confie parfois à ceux qu'il honore de ses faveurs soient et trop rares et trop courtes pour produire des effets durables. M. Hartmann, qui exerce une activité multiple à Leipzig, comme professeur au Gymnase et comme secrétaire de la ligue pour la diffusion des langues modernes, avait été envoyé en France par le ministère saxon, pour y étudier l'enseignement des langues modernes. Il a pris cette mission au sérieux, il y a consacré son temps et toute son activité; aussi a-t-il laissé, dans quelques pages écrites avec un ferme bon sens, le souvenir durable de son passage parmi nous. Pendant un séjour de cinq mois, tant en province qu'à Paris, M. Hartmann a pu visiter soixante-douze établissements d'instruction publique, et voir à l'œuvre près de deux cent cinquante professeurs. Grâce à sa méthode, qui consistait à prendre des notes pendant la classe à laquelle il assistait et à les rediger le soir, il a pu faire comme un instantané de notre enseignement à l'heure actuelle. L'auteur est loin de prétendre avoir épuisé son sujet, — il faudrait, en effet, plusieurs années pour appliquer cette méthode à la France entière — mais il est sincère, il est même bienveillant et toujours juste.

Nous n'avons pas le loisir d'analyser ce compte rendu, qui est presque un traité et dont la portée est considérable; il nous est permis cependant d'en indiquer le plan et de signaler les observations si vivantes sur l'enseignement des langues dans nos lycées. M. Hartmann consacre d'abord une vingtaine de pages à son voyage pédagogique en Suisse, et nous communique ses impressions sur l'organisation de cet enseignement spécial à Saint-Gall et à Genève. Il nous raconte ensuite comment il fut reçu en France, et se félicite de l'accueil bienveillant que lui firent d'une part l'autorité universitaire, d'autre part les professeurs dans leur classe. Il entre ensuite au cœur même de son sujet, et n'en sort plus : nous suivons avec intérêt cet homme compétent et clairvoyant dans ses pérégrinations en province et à Paris, à travers nos universités, nos écoles primaires, nos lycées, et même dans les cours particuliers qui jouissent de quelque renom. Chemin faisant, l'auteur discute les méthodes, les programmes, la formation de nos maîtres, et

même l'agrégation. Si vous voulez des renseignements exacts sur la méthode Gouin que la ville de Paris fait pratiquer rue Saint-Jacques, dans cette salle fermée aux professeurs indigènes de nos lycées, vous n'avez qu'à ouvrir le livre de M. Hartmann, et vous verrez, en deux ou trois pages, ce que cette méthode a d'original, de séduisant et aussi d'incomplet et de défectueux. Partout il y a à approuver, et souvent aussi à profiter. J'estime pour ma part que ce rapport, qui, somme toute, nous est plutôt favorable, ne doit pas seulement servir à éclairer l'opinion publique en Allemagne sur une question spéciale, il doit aussi provoquer dans les rangs de l'Université, et au dehors, cette féconde initiative qui répare les lacunes et comble les vides. L. Mexscu.

Réunion royaliste d'études sociales à Reims. Paris et Poitiers, Oudin, 1897, gr. in-18 de 202 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce volume est le compte rendu *in extenso* des débats de la réunion royaliste d'études sociales, tenue à Reims les 5 et 6 décembre 1896, sous la présidence de M. le colonel de Parseval. L'appel du comité d'initiative définissait la réunion : « Une réunion d'études politiques et sociales propres à la préparation intime d'une déclaration publique, où le programme des principales réformes qui sembleraient à nos amis les plus nécessaires au relèvement de la France apparaîtrait comme un faisceau formé des droits méconnus et des intérêts légitimes sacrifiés dans les régimes basés sur les faux dogmes imaginés par la Révolution. »

Ce programme a été rempli ponctuellement, et les travaux de la réunion sont le point de départ de l'élaboration d'un corps de doctrine politique et sociale approprié à la Monarchie et pour l'application duquel la monarchie traditionnelle est nécessaire.

La préoccupation des éminents promoteurs de la réunion était de montrer que les problèmes sociaux posés à l'heure actuelle, loin d'être sans rapport, en France, avec la question de forme du gouvernement, sont au contraire étroitement liés à cette question.

Tous les hommes politiques, à quelque parti qu'ils appartiennent, devront lire ces pages, sous peine de ne pas connaître la théorie scientifique de la monarchie française, que, jusqu'à aujourd'hui, personne, à notre connaissance, ne s'était préoccupé de dégager des déclamations et des polémiques journalières. D'ailleurs les titres des rapports et les noms des rapporteurs indiqueront mieux qu'aucune analyse l'intérêt des sujets traités : rapport d'ensemble présentant la synthèse des considérations religieuses, sociales et politiques qui ont déterminé l'ordre du programme, par M. le comte de Mayol de Lupé ; rapport sur le droit d'association, par MM. Le Cour-Grandmaison et Taudière ; rapport sur la représentation des intérêts, par M. le comte de Mayol de Lupé ; rapport sur la décentralisation administrative, par MM. de Ramel, Delalande et

Urbain Guérin ; enfin rapport sur l'appropriation du gouvernement à l'organisation sociale, sur la monarchie traditionnelle et le régime représentatif, par M. le marquis de la Tour-du-Pin. La lecture de chacun de ces rapports a été suivie de discussions d'un haut intérêt et de l'adoption d'une « déclaration » qui résume les vues des membres de la réunion. Le volume se termine par les discours prononcés au banquet qui a clôturé la réunion et par un télégramme de remerciement de Monsieur le duc d'Orléans.

L'intérêt du compte rendu est d'autant plus actuel que la réunion de 1896 doit être suivie, à la fin de 1897, à Paris, d'une nouvelle réunion provoquée par la même initiative et destinée à poursuivre les études entreprises à Reims par les royalistes. EUGÈNE GODEFROY.

Quesnay et la Physiocratie, par YVES GUYOT. Paris, Guillaumin, 1896, in-18 de LXXIX-99 p. avec portrait. — Prix : 2 fr. 50.

Léon Say. *Finances publiques, liberté du commerce,* par J. CHAILLEY-BERT. Paris, Guillaumin, 1896, in-18 de XLV-280 p. avec portrait. — Prix : 2 fr. 50.

Quesnay, « à qui revient le mérite incontesté d'avoir établi le premier système strictement scientifique d'économie politique, » naquit à Mantes en 1694, d'un père avocat au Parlement. Reçu chirurgien, il exerça d'abord dans sa ville natale, puis vint à Paris, où Le Peyronnie l'établit secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie, qu'il venait de fonder, et débuta par de nombreux mémoires sur des questions de thérapeutique. Chirurgien ordinaire en la prévôté de l'hôtel, puis premier médecin ordinaire du roi, il fut en réalité le médecin de Mme de Pompadour, qui avait en lui toute confiance, et ce fut dans l'entresol au-dessus des appartements de la marquise, au château même de Versailles, qu'il institua et développa la célèbre secte des physiocrates, qui devait avoir sur l'œuvre financière de la Constituante une si prépondérante influence. Après avoir rappelé la vie de Quesnay, M. Yves Guyot, prenant pour base ses *Maximes générales du gouvernement économique d'un royaume agricole*, s'attache à dégager les principes qu'il a posés, les trois grandes découvertes que lui doit la science sociale : 1° l'affirmation de la propriété individuelle et de la liberté de la propriété ; 2° la démonstration de la nécessité de la liberté du commerce et de la plus grande concurrence possible ; 3° la nécessité d'établir la législation positive sur les lois naturelles et la conception que les pouvoirs publics n'ont pas pour objet de limiter la liberté des individus, mais de la garantir. Il n'a garde, bien entendu, d'oublier cette autre découverte de Quesnay, que les contemporains considérèrent comme la principale, la fameuse théorie du « produit net. » L'introduction est suivie de l'*Analyse du tableau économique*, tiré des *Maximes générales du gouvernement économique d'un royaume agricole*, d'un mémoire sur *le Droit naturel*, d'un autre mémoire extrait

de la physiocratie et consacré à l'étude des effets de l'impôt indirect.

— Parisien, protestant, libéral, homme d'affaires, lettré, érudit, économiste, libre-échangiste, financier et homme d'État, tels ont été, suivant M. Chailley-Bert, les traits principaux de Léon Say. Petit-fils de l'illustre fondateur de l'économie politique en France, entré au *Journal des Débats* par son mariage avec une fille d'Armand Bertin, il fut, sous le second Empire, de l'opposition libérale et s'attacha à la fortune de M. Thiers. En 1871, une double élection le fit entrer à l'Assemblée nationale, comme représentant à la fois de Paris et de Seine-et-Oise; quelques mois après, il était appelé à la préfecture de la Seine, et, en décembre 1872, remplaçait Pouyer-Quertier au ministère des finances. Il devait y revenir souvent. De 1872 à 1882, il occupa ce ministère pendant plus de six années, et ce n'est pas exagérer que de dire que dans les intervalles il gardait autant d'influence que le ministre titulaire. En 1880, il atteignait à son apogée politique. En même temps que l'Académie des sciences morales et politiques l'appelait à siéger dans son sein, le Sénat l'élevait à la présidence, lui conférant ainsi la seconde dignité de l'État. Son dévouement au pays le fit tôt après descendre du fauteuil présidentiel pour reprendre dans le cabinet Freycinet le portefeuille des finances. Il y resta six mois à peine et n'eut le temps de faire, comme il le disait, qu'un budget et qu'un discours, pour se trouver ensuite relégué jusqu'à sa mort (avril 1896) dans la réserve du parti républicain par l'ingratitude et l'intolérance du nouveau parti, qu'il avait malheureusement plus que tout autre contribué à faire monter au pouvoir.

L'œuvre principale de Léon Say, dit M. Chailley-Bert, a été son œuvre financière (lois, budgets, discours, ouvrages); après cela vient sa défense de la liberté commerciale (ligues, conférences, brochures, discours), et enfin ses rudes attaques contre le socialisme (rapports, discours et livres). Cette division semble, en effet, justifiée. La bibliographie, placée à la fin du volume, en adopte une autre : I. Science économique; II. Liberté commerciale, libre-échange, douanes; III. Administration financière; IV. Économie sociale; V. Contre le socialisme; VI. Politique; VII. Divers. Des deux cent soixante et onze mémoires qui y sont inscrits, l'éditeur a choisi et reproduit à la suite de son introduction les *Considérations sur la comptabilité en partie double*, mémoire lu le 19 décembre 1885 à l'Académie des sciences morales et politiques; le *Rapport fait au nom de la Commission du budget de 1875, sur le paiement de l'indemnité de guerre*, et les questions de change qui en ont été la conséquence; le discours prononcé à la Chambre des députés le 27 juillet 1882 sur le *Budget de 1883;* le discours prononcé au Sénat, le 20 juillet 1883, sur la *Création du 3 pour 100 amortissable;* les discours des 10 et 12 mai 1891 à la Chambre des députés sur le *Tarif des douanes*.

COMTE DE LUÇAY.

LITTÉRATURE

Essai de Sémantique (science des significations), par Michel Bréal. Paris, Hachette, 1897, in-8 de 347 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il n'y a que les maîtres qui puissent faire des *Essais* de ce genre.

M. Bréal nous indique tout d'abord l'idée mère de son travail. Il laisse de côté les changements de phonétique, qui sont du ressort de la grammaire physiologique, pour étudier les causes intellectuelles qui ont présidé à la transformation de nos langues. Il range les faits sous un certain nombre de lois, expression qu'il invite le lecteur à ne point prendre dans un sens impératif. Il a soin d'avertir qu'il ne s'agit point de « lois aveugles » et sans exception, comme le seraient celles de la phonétique, s'il fallait en croire quelques philologues de nos jours. « Faire intervenir la volonté dans l'histoire du langage, cela ressemble presque à une hérésie, tant on a pris soin, depuis cinquante ans, de l'en écarter et de l'en bannir. » Et cependant, « il faut fermer les yeux à l'évidence pour ne pas voir qu'une volonté obscure, mais persévérante, préside au changement du langage. » L'auteur donne son travail comme une simple introduction à la science qu'il appelle « Sémantique » ou la science des significations, par opposition à la « Phonétique, » ou la science des sons.

Trois parties divisent l'ouvrage. La première traite des lois intellectuelles du langage, lois de spécialité et de répartition, irradiation, survivance des flexions, fausses perceptions, analogie, acquisitions nouvelles, extinction de formes inutiles. Dans la seconde, l'auteur recherche comment s'est fixé le sens des mots ; il étudie les prétendues tendances des mots, la restriction du sens, son élargissement, la métaphore, les mots abstraits et l'épaississement du sens, la polysémie, la cause particulière de polysémie, les noms composés, les groupes articulés, la façon dont les mots sont appliqués aux choses. Enfin la troisième partie a pour objet la formation de la syntaxe. Dans une série de chapitres aussi instructifs qu'intéressants à lire, l'auteur examine les catégories grammaticales, la force transitive, la contagion, certains outils grammaticaux, l'ordre des mots, la logique du langage, l'élément subjectif, le langage éducateur du genre humain. Suivent deux appendices sur la pureté de la langue et sur l'histoire des mots. Un index termine l'ouvrage et facilite les recherches.

Cette sèche nomenclature des matières traitées par l'auteur ne saurait donner qu'une idée bien imparfaite de leur importance. Surtout elle ne laisse nullement deviner l'ampleur avec laquelle sont développées ces questions si intéressantes pour l'histoire du langage. A l'encontre de la plupart des philologues, l'auteur ne procède point par système de parti pris. Il se borne à citer des faits et à en tirer les conclusions qui lui semblent légitimes et qui, d'ailleurs, s'imposent le plus

souvent. Ces faits, il les emprunte au sanscrit, au grec, au latin et aux principaux idiomes de l'Europe. M. Bréal peut être, à bon droit, considéré comme le créateur de la Sémantique, à laquelle il a consacré la meilleure partie de sa vie studieuse; du moins il l'a renouvelée à un tel point qu'elle ne ressemble plus à ce qu'elle était jusqu'ici, où il s'agissait moins d'une science à proprement parler que d'une suite de théories plus ou moins brillantes et dépourvues de base solide. Elle lui doit donc plus que son nom, son existence même. A des connaissances variées, à une érudition aussi sûre qu'elle est vaste, l'auteur joint une merveilleuse clarté d'exposition, et ce livre, qui lui a coûté beaucoup d'efforts, n'en demande aucun au lecteur, tant les faits et les aperçus philologiques dont il est plein sont groupés avec art et présentés avec charme. Nous ne saurions trop le recommander, non seulement aux philologues de métier, mais, en général, à tous ceux qu'intéresse la vie des mots qui est, dans une large mesure, celle des idées qu'ils expriment. Ils trouveront dans la lecture de cette magistrale étude à la fois plaisir et profit.

A. Roussel.

Chrestomathie française, *morceaux choisis de prose et de poésie*, avec prononciation figurée à l'usage des étrangers, par Jean Passy et Adolphe Rambeau. Précédés d'une introduction sur la méthode phonétique. Paris, H. Le Soudier; New York, Henry Holt, 1897, in-8 de xxxv-250 p. (*Association phonétique internationale*). — Prix : 5 fr.

Ce livre rendra de grands services aux étrangers qui étudient la prononciation de notre langue, et je le crois appelé à un grand succès : il se compose de textes français notés phonétiquement, c'est-à-dire sans souci de l'orthographe, au moyen de signes spéciaux représentant aussi exactement que possible la grande variété de sons de notre langage parlé. L'éloge de la méthode phonétique de MM. Passy et de leur école n'est plus à faire, et il faut convenir que la clef de leur système n'est pas aussi difficile à trouver qu'elle le semble d'abord et s'acquiert assez vite. La valeur littéraire n'est guère entrée en compte dans le choix des morceaux qui composent cette chrestomathie : les auteurs ont bien fait d'admettre des textes de médiocre valeur qui conviennent bien à la prononciation familière dont ils veulent donner des spécimens ; je crois qu'ils sont cependant allés un peu loin dans cette voie et je regrette des historiettes fort niaises, le livre n'étant pas destiné aux enfants, des calembredaines dignes de la *Lanterne de Boquillon* et des calembours imbéciles ; ces derniers servent, il est vrai, à fixer plus sûrement dans la mémoire quelques particularités phonétiques, mais s'ils n'étaient empruntés à un recueil danois, les Parisiens pourraient craindre pour la réputation d'esprit qu'ils aiment à s'attribuer. On y trouve encore de la prose de M. Thiers, des chansons de Bérenger, des romances de Frédéric Bérat, et sans doute fort étonnés de se trouver dans une telle com-

pagnie, d'excellents morceaux de Taine, de M. G. Paris, des fables de La Fontaine, quelques chefs-d'œuvre de Lamartine, de Victor Hugo, de Musset, de Verlaine, etc.

La prononciation que M. Passy cherche à reproduire est celle de Paris ; avec beaucoup de raison il y introduit quelques modifications pour la rendre plus conforme à la prononciation normale de la France : ainsi il note comme facultatif l'*h* initial aspiré dont le Parisien de Paris a actuellement complètement perdu la notion ; il aurait pu encore, ce me semble, proscrire moins sévèrement les liaisons que d' « honnêtes gens » font encore entendre sans aucune affectation, donner un son un peu plus ouvert à l'*e* des mots comme *les*, *mes*, *tes*, *ses*, et faire sentir quelques doubles lettres, par exemple les *ll* dans *illettré*. Étudiée dans ces nuances si légères, la prononciation varie, même chez un seul individu, suivant l'interlocuteur, l'impression du moment ou toute autre cause : les auteurs ont donc eu raison de chercher à donner une idée de cette variété ; leur notation phonétique n'est pas toujours identique ; la latitude dans la prononciation que se permet M. Passy n'est pas tout à fait celle que j'admettrais ; je serais, je l'avoue, beaucoup plus conservateur. Est-il possible de prononcer le *Lac* de Lamartine, d'un rythme si parfait, d'un lyrisme si élevé, comme de la prose de M. Francisque Sarcey ? Les auteurs content une anecdote à laquelle ils semblent attacher beaucoup d'importance : à un étranger auquel on conseillait de prononcer *i* au lieu de *il*, un puriste s'écriait : *i ne savent ce qu'i disent*, violant inconsciemment une loi qu'il défendait avec chaleur ; faut-il pour cela proscrire dans tous les cas la prononciation *il* et lire ce vers du *Lac* :

Un soir, t'en souvient-*i*?

Pourquoi, dans la romance bien connue de Chateaubriand, noter *l* facultatif :

Te souvient-*i* de notre mère ?

Dans les deux cas il est essentiel ; que deviendrait, avec ce système, le rythme si musical de la célèbre *Guitare* de Victor Hugo :

Comment, disaient-ils,
Avec nos nacelles,
Fuir les alguazils ?

Il n'est personne ayant quelque peu le goût de la poésie qui ne proteste contre cette prononciation.

Dans un joli récit d'un ton familier que M. Alphonse Daudet met dans la bouche d'un ouvrier de Paris, les auteurs prétendent reproduire quelques traits de la prononciation du peuple ; cela peut présenter quelque curiosité, mais il est au moins inutile de signaler à un étranger les prononciations *esporter* (exporter), *quesouvoulez* (qu'est-ce que vous

voulez), *menúsier* (menuisier); il y a là, si je ne me trompe, quelque inconvénient : un étranger qui écorche tant bien que mal les vieilles règles de nos grammaires, que M. Passy méprise comme trop surannées, se fait toujours en France écouter avec sympathie ; notre prononciation négligée reproduite avec maladresse, ou des mots d'argot employés à contresens seraient tout à fait ridicules.

Quelle que soit la valeur de ces observations, on ne saurait trop recommander aux Américains et aux Anglais d'étudier la méthode de MM. Passy ; ils en retireront sans aucun doute un grand profit.

J. C. P.

La Petite Légende dorée de la Haute-Bretagne, par P. Sébillot. Nantes, Société des bibliophiles bretons, et Paris, Lechevalier, 1897, in-16 de 230 p. — Prix : 5 fr.

Contes espagnols, par le même. Paris, Charavay, in-4 de 144 p. — Prix : 1 fr. 50.

M. Paul Sébillot, l'éminent auteur de tant d'excellents ouvrages bien connus de tous les folkloristes, qui nous a redit les contes populaires de la Bretagne, les contes des paysans et des pêcheurs, les contes des marins, etc., vient d'ajouter à cette précieuse collection un charmant volume dont il a patiemment recueilli les éléments bien près de disparaître. Le titre : *Petite Légende dorée de la Haute-Bretagne* indique parfaitement la nature du livre. Ce sont des saints locaux dont l'auteur a voulu nous parler et dont la mémoire n'a souvent survécu qu'à l'état fragmentaire : la mer conserve la trace des saints qui l'ont parcourue, les rochers portent les empreintes qu'ils y ont laissées, on montre les fontaines qui ont jailli sous leurs pas; des chapelles, des croix érigées par la piété du peuple gardent le souvenir de touchants et apocryphes miracles. M. Sébillot, dans une charmante préface, élève comme un gracieux portique à tout cet édifice qui s'écroule et, chose beaucoup plus difficile qu'on ne le croirait, raconte tant de légendes avec une simplicité et un ton de bonne foi qui conservent à ces récits toute leur saveur.

Mais la Bretagne ne suffit pas aux investigations de M. Sébillot ; il a demandé à l'Espagne les matériaux d'un élégant volume illustré par Schulz et destiné aux enfants. Les contes espagnols nous sont peu connus et sont très dignes de se placer dans les environs du classique volume de Perrault. Ceux qui ont été traduits dans ce recueil ont été empruntés à divers écrivains catalans et castillans. Nous y rencontrons, sous le titre : *Le Comte Sol*, une romance que nous avons jadis traduite (*Petit Romancero*, p. 129). La romance finit par une petite moralité qu'il eût été bon de conserver.

Quien de lo ajeno viste
Desnudo suele quedar.

Soupçonnant trop d'arrangement littéraire dans les contes de Fernan Caballero, M. Sébillot ne leur a pas fait d'emprunt ; il y en a de bien jolis cependant dans le volume *Cuentos y poesias populares andaluces,* mais peut-être ont-ils déjà été traduits. TH. P.

Histoire et description des manuscrits et des éditions originales des ouvrages de Bossuet, *avec l'indication des traductions qui en ont été faites et des écrits auxquels ils ont donné lieu à l'époque de leur publication,* par H.-M. BOURSEAUD. 2e édit. augmentée de l'Inventaire des manuscrits du grand séminaire de Meaux. Paris, Picard ; Saintes, Clénet, 1897, gr. in-8 de XXXIX-232 p. — Prix : 10 fr.

Œuvres oratoires de Bossuet, édition critique complète par l'abbé J. LEBARQ. Tome VI (1670-1702). Paris, Desclée, de Brouwer et Cie, 1896, in-8 de 560 p. — Prix : 6 fr.

Bossuet est de plus en plus à la mode, si l'on peut employer un mot aussi léger à propos d'un si grand génie. Prêtres et laïques, membres de l'Université et critiques, conférenciers et professeurs de diction, tous étudient chaque jour avec un goût plus marqué et, on pourrait dire, avec une passion plus acharnée cette œuvre gigantesque, fruit de soixante années du travail le plus persévérant. M. Floquet a laissé des imitateurs qui ne l'ont pas tous égalé. C'est à qui maintenant trouvera du Bossuet inédit, ou, à défaut de nouveau, examinera de plus près les textes, les confrontera avec les manuscrits ou les éditions anciennes, pour les débarrasser des fautes ou des interpolations dues à de maladroits éditeurs.

Les bibliophiles aussi se sont mis de la partie et se disputent avec fureur les éditions originales de M. de Meaux, sorties des presses de Sébastien Mabre-Cramoisy ou d'Anisson, revêtues du « privilège » du Roy et portant l' « achevé d'imprimer » pour la première fois, surtout si les marges sont grandes et les « témoins » nombreux. Et telle oraison funèbre, qui autrefois se vendait quinze sols, atteint aujourd'hui un prix supérieur à celui d'un exemplaire des œuvres complètes, l'édition fût-elle de Lebel ou de Lachat. C'est pour répondre à ce double besoin, commun à tous les amateurs de Bossuet, connaître mieux les manuscrits qui nous restent de lui et le lire dans les éditions originales, que M. l'abbé Bourseaud a écrit le livre dont nous avons relaté plus haut le titre. Son ouvrage est une œuvre de patience et suppose des recherches nombreuses. Nul désormais ne pourra s'en passer, de ceux qui se sont fait une spécialité d'approfondir Bossuet.

Après une courte préface, dans laquelle il montre l'utilité de son travail, M. l'abbé Bourseaud aborde, dans une Introduction assez longue (p. V-XXXI), l'histoire générale des manuscrits et des éditions originales de son héros, les phases par lesquelles les premiers sont passés, et les soins que l'auteur prenait pour les secondes. Puis il traite en détail de l'histoire particulière, et il fait la description des manuscrits et des édi-

tions princeps de tous les ouvrages de Bossuet, en les groupant sous sept chefs différents. On comprendra sans peine que nous ne puissions pas le suivre sur ce vaste terrain. Ses informations sont généralement exactes, ainsi que les énoncés bibliographiques des éditions qu'il décrit. Nous avons rencontré cependant çà et là quelques erreurs inévitables et même des omissions. M. Bourseaud ne connaît pas sans doute l'édition in-18 (177 p. chiffrées, plus deux pour le « privilège ») du *Sermon sur l'unité de l'Église*, parue, en même temps que l'édition originale in-4, chez Féderic (*sic*) Léonard, non plus que l'édition des *Traitez du libre arbitre et de la concupiscence*, de 1742, qui est la reproduction exacte de celle de 1731. Mais ce sont là des vétilles qui n'empêchent pas son ouvrage d'être remarquable et d'offrir de précieux renseignements aux travailleurs.

— Avec le tome sixième s'achève la publication des *Œuvres oratoires de Bossuet*, dont nous avons déjà plusieurs fois entretenu les lecteurs du *Polybiblion*. Nous n'avons pas à revenir sur le mérite de cette édition absolument remarquable, tant au point de vue du texte et de l'ordre chronologique des sermons qu'au point de vue de l'impression, qui fait véritablement honneur à la maison Desclée. Ce volume commence avec l'esquisse d'un panégyrique prononcé en 1670. Bossuet avait encore trente-quatre ans à vivre, pendant lesquels il prodigua la parole sainte à ses ouailles. C'est cependant la période la plus courte et la plus pauvre pour les œuvres oratoires. A part les grands discours, imprimés du vivant même de leur auteur, comme les *Oraisons funèbres*, le *Sermon sur l'unité de l'Église* et le *Sermon pour la profession de Mme de La Vallière*, on ne trouvera, dans ce dernier tome, que des fragments, des analyses ou des canevas. Combien ces magnifiques restes ne doivent-ils pas nous faire regretter la perte de tant d'homélies, d'allocutions, de prônes, de sermons, où l'incomparable orateur, qui était en même temps un apôtre infatigable, a versé comme à pleines mains les trésors de son éloquence !

Qu'il nous soit permis, en terminant, de rendre un hommage ému à la mémoire de M. le chanoine Lebarq, dont la tombe, prématurément ouverte, proclame plus haut que nous n'avons pu le faire l'ardeur qu'il a mise à poursuivre pendant vingt ans la tâche, pénible et laborieuse entre toutes, de la revision des sermons de notre grand orateur. Une chose doit consoler ses amis, c'est que désormais son nom restera attaché à celui de Bossuet, et qu'il participera en quelque manière à la gloire de ce dernier. Avant de mourir, M. Lebarq a eu le temps de mettre la dernière main à une *Table analytique* des *Œuvres oratoires*, mais elle ne nous est pas encore parvenue.

LÉON CHARPENTIER.

Les Grands Écrivains français. Beaumarchais, par André Hallays. Paris, Hachette, 1897, in-8 de 189 p. — Prix : 2 fr.

M. André Hallays vient de consacrer, dans la collection des *Grands Écrivains français*, un excellent et substantiel volume à l'une des figures les plus étranges et les plus discutées de la fin du XVIIIe siècle, Caron de Beaumarchais. C'est une biographie très complète et en même temps une étude très fine de l'homme et de son œuvre. Le chapitre intitulé *les Deux Réputations* résume et analyse parfaitement les divers aspects de sa physionomie. Caron de Beaumarchais a, en effet, deux faces et deux réputations. Il est à la fois frondeur et courtisan, désintéressé parfois, mais plus souvent avide d'argent, homme de famille, mais surtout homme d'intrigues. Ses amis l'aiment obstinément, son père et ses sœurs l'adorent ; ardent à l'attaque et prompt à la riposte, il n'a cependant point de rancune ; il est, dit-il lui-même gaiement, « le meilleur de tous les méchants hommes. » A force d'habileté et de souplesse, il réussit à se pousser dans le monde ; le fils du petit horloger Caron devient M. de Beaumarchais, gentilhomme par la grâce de la place qu'il achète, favori de Mesdames, bien vu des ministres qui l'emploient ; mais malgré tout, il faut se rallier à cette opinion de Jules Sandeau : « Il manquera toujours à sa mémoire cette fleur d'estime que ne remplacent ni la renommée ni la gloire et qui s'appelle tout simplement la considération. » L'histoire du voyage à travers l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne, à la poursuite du juif Angelucci, auteur d'un libelle contre Marie-Antoinette, histoire si bien racontée par M. Hallays, peint l'homme et le juge. Autre contraste : peu d'écrivains ont plus contribué à la Révolution que Beaumarchais : il a poursuivi de ses sarcasmes l'aristocratie, conspué l'ancien régime, ébranlé la Royauté, acclimaté en France, quoique non républicain, les idées républicaines qu'il a empruntées à ses amis les Américains, les Bostoniens, comme on disait alors. Et la Révolution l'a traité en ennemi. La populace a envahi et voulu piller sa maison ; lui-même a été poursuivi, proscrit comme émigré et presque ruiné, sans que les États-Unis, qu'il avait aidés de ses deniers, aient voulu solder les dépenses qu'il avait faites pour les soutenir. L'opinion publique, qu'il avait flattée, dont il avait fait une puissance, ne le payait qu'en ingratitude. « Ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux avec délices, orateur selon le danger, poète par délassement, musicien par occasion, amoureux par folles bouffées, j'ai tout vu, tout fait, tout usé. » « Telle a été la destinée de Figaro, dit justement M. Hallays, telle aussi la destinée de Beaumarchais. »

M. de la Rocheterie.

HISTOIRE

Sources for Greek history between the Persian and Peloponnesian Wars, collected and arranged by G. F. Hill. Oxford, Clarendon Press, 1897, in-8 de 421 p.

Les apprentis historiens, dit M. Hill dans sa préface, sont trop portés à s'initier à l'étude de l'histoire dans les ouvrages des écrivains modernes, plutôt qu'à la lumière des sources elles-mêmes. C'est un reproche qui atteint particulièrement les élèves de nos universités françaises aspirants à la licence ou même à l'agrégation, dont un grand nombre n'ont jamais lu Thucydide ni Xénophon, mais connaissent souvent à fond le lourd traité de Curtius ou d'autres plus intéressants, mais plus longs encore. La cause du mal et son remède nous sont justement indiqués par l'auteur. Donnez à l'étudiant en histoire, classées dans un livre commode et pour chaque période de l'histoire grecque, je suppose, toutes les sources de valeur, et il formera avec plaisir son jugement d'après celui des antiques témoins. C'est un manuel de ce genre que nous donne aujourd'hui M. Hill. Dans un élégant volume de quatre cents pages à peine, il a classé par chapitres (chaque chapitre correspondant à une série d'événements) les sources de toute la période de l'histoire grecque qu'on est convenu d'appeler la « Pentecontaetia, » c'est-à-dire l'époque des cinquante années qui séparent la fin des grandes guerres médiques et le début de la guerre du Péloponèse. L'exécution en est fort soignée, les fautes peu nombreuses, ce qui est d'autant plus louable que le recueil contient une foule de documents épigraphiques empruntés à tous les recueils et quelques-uns fort longs, comme la publication de toutes les inscriptions rappelant les Ἀπαρχαί, ou dîmes prélevées par les trésoriers de la déesse sur les tributs, ou φόροι, que les alliés d'Athènes versaient au trésor de la ligue.

Il est difficile, dans un manuel aussi court, d'obtenir une sélection irréprochable des documents, une distribution très rigoureuse des sources par chapitre. Le livre de M. Hill pèche par la classification et l'ordonnance des textes. Pourquoi se dispenser de citer les passages de Thucydide ou de la Constitution d'Athènes et renvoyer le lecteur au texte de ces sources importantes? Afin, est-il dit, de ne pas allonger un ouvrage dont le principal mérite doit être de rester court. Mais alors pourquoi ces longues citations de Plutarque, de C. Népos, ou de Diogène Laërce, quelquefois dénuées d'intérêt et de critique? Il faudrait aussi que les auteurs fussent présentés à l'élève, au moins par une date, qui les mettrait en garde, les éclairerait sur le degré de confiance qu'il faut leur accorder.

Les trois premiers chapitres, ceux qui concernent l'origine, l'organisation et la vie de la ligue athénienne, sont d'une ordonnance presque

irréprochable, quoique l'histoire des fortifications d'Athènes et du Pirée soit ici séparée à tort de celle de la confédération. Les deux chapitres suivants nous expliquent les grands travaux exécutés à Athènes et le mécanisme de la Constitution athénienne. Ils sont bien insuffisants. La vie grecque, dans ses conditions si nouvelles alors, devait faire l'objet d'un chapitre où l'on aurait réuni les sources principales capables de nous renseigner sur les hétairies, les écoles de rhétorique, le théâtre, le commerce d'Athènes, la transformation de la vie grecque. Un autre chapitre aurait dû être consacré à l'évolution merveilleuse de l'art grec. Les renseignements concernant les belles œuvres de cette époque sont coupés, semés et perdus dans des chapitres de sujets fort différents. Par contre, il était facile de supprimer ou de réduire à quelques indications indispensables le chapitre VI, intitulé « Chapitre biographique » et consacré aux vies de Pausanias, de Thémistocle, d'Aristide, de Cimon, d'Éphialte et de Périclès. Ces monographies nuisent à l'effet général de l'ouvrage. Les deux derniers chapitres, qui contiennent les sources de l'histoire du Péloponèse et des Grecs de Sicile, sont bien ordonnés.

En somme, malgré les fautes regrettables qui nuisent au bon effet de son livre, on peut dire que M. Hill a atteint son but, et qu'il a pourvu les étudiants en histoire d'un recueil indispensable pour une époque très intéressante de l'histoire grecque. J. Bernard.

Les Martyrs de Rome, d'après l'histoire et l'archéologie chrétiennes, par L. Le Bourgeois. T. I. *Les Martyrs des voies Nomentane et Tiburtine.* Paris, Lamulle et Poisson, 1897, in-8 de xxxi-417 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. l'abbé Le Bourgeois, déjà connu par une étude archéologique sur sainte Émérentienne, la sœur de lait de sainte Agnès, vient de publier le premier volume d'un grand ouvrage destiné à faire connaître tous les martyrs de Rome dont les documents ou les traditions ont gardé le souvenir.

Il y avait plusieurs manières de comprendre ce travail. On pouvait, en suivant l'ordre chronologique, mettre en lumière chacun des témoins du Christ qui, au cours des diverses persécutions, confessèrent sa religion devant les magistrats de la Ville éternelle. Mais on pouvait aussi, à l'exemple des pèlerins du viie et du viiie siècle, dont M. de Rossi a exhumé les précieux itinéraires, adopter l'ordre topographique. Comme, presque sans exception, les martyrs de Rome ont été enterrés dans sa banlieue, et ont reposé dans quelqu'un des cimetières qui s'échelonnaient le long des voies aboutissant à la capitale de l'Empire, on peut, en passant de l'une à l'autre, comme faisaient les visiteurs du commencement du moyen âge, faire successivement la connaissance des martyrs romains. A première vue, cette méthode paraît la moins vivante. Elle

a, en apparence, quelque chose de factice. Elle ne se prête pas aux idées générales. C'est ainsi que, si l'on part de Rome en suivant la voie Nomentane, on commencera par visiter les tombes de martyrs du IIe et du IIIe siècle, puis du IVe, pour revenir à un cimetière du IIe. Cet ordre paraîtra peu logique. Cependant, quand on connaît l'état des documents qui concernent les martyrs romains, on pensera que là est encore — pour quiconque veut faire de l'érudition, et non de l'histoire — la meilleure méthode. Rares sont, pour Rome, les relations authentiques de martyres. A côté de pièces vraiment contemporaines, comme les Actes de saint Justin, se placent d'innombrables récits plus ou moins légendaires, souvent de basse époque. Ces récits auraient peu de valeur, si une critique attentive ne leur reconnaissait de solides attaches topographiques. Ils ont été écrits quand les sépultures des martyrs étaient encore visitées, et par des hommes qui les ont vues, qui en ont lu les inscriptions : contestables en beaucoup de détails, ils attestent au moins une chose, l'existence historique du martyr. Celle-ci, pour les martyrs d'Afrique, par exemple, est suffisamment attestée par les pièces souvent excellentes qui parlent d'eux. Pour les martyrs de Rome, elle a surtout comme témoins leurs tombeaux. De là, pour qui veut leur consacrer une étude critique, la nécessité d'une exploration des sépultures. L'ordre qui paraît alors s'imposer est l'ordre topographique. Remonter l'une après l'autre les voies romaines, en relevant les noms des martyrs que les monuments attestent ou ont attesté avoir reposé là, est la manière la plus scientifique de passer en revue tous les témoins du Christ. C'est celle qu'a choisie M. l'abbé Le Bourgeois.

Ce qui vient d'être dit suffit à montrer le caractère de son livre. Ce n'est pas une histoire générale : on n'y trouve ni considérations sur le développement de la société chrétienne, ni tableau parallèle des destinées de l'Empire romain, ni psychologie des persécuteurs et des martyrs. Mais on y rencontre une suite de monographies, où l'auteur a condensé ce que l'archéologie et la critique des textes révèlent sur l'existence des saints immolés à Rome en haine du christianisme. Il commence par la voie Nomentane, et, s'enfonçant dans la banlieue de Rome, il va successivement de saint Nicomède à sainte Agnès, à sainte Émérentienne, aux saints Papias et Maurus, aux saints Alexandre, Éventius et Théodule. Puis, cette voie épuisée, il se rend à la voie Tiburtine, où l'appellent les tombeaux de saint Laurent et des martyrs de l'Agro Verano, celui du célèbre et énigmatique saint Hippolyte, et ceux de quelques autres martyrs qui reposèrent dans son cimetière.

Quand on a lu ces diverses monographies, on peut différer d'opinion avec l'auteur sur quelques points de détail, mais on a la satisfaction d'avoir parcouru avec un guide bien informé plusieurs des plus importantes catacombes, analysé un grand nombre de documents, posé sinon

résolu plus d'un problème. Le livre de M. l'abbé Le Bourgeois suppose et résume des lectures très étendues. Il révèle une connaissance très personnelle de Rome et de ses monuments. On ne saurait trop le recommander à quiconque veut se rendre compte de ce que nous savons de sûr ou de probable au sujet des martyrs romains. Espérons que le succès de ce premier volume encouragera l'auteur à nous donner bientôt les suivants. PAUL ALLARD.

Luther als Kirchenhistoriker, *ein Beitrag zur Geschichte der Wissenschaft,* von ERNST SCHÄFER. Gütersloh, Bertelsmann, 1897, in-8 de VIII-515 p.

Le livre de M. Schäfer comprend trois parties : 1° les études d'histoire ecclésiastique de Luther (formation de ses connaissances historiques; examen de ses principaux écrits dans la mesure où ils touchent à l'histoire). 2° Les sources historiques de Luther. M. Schäfer, d'après les citations ou les emprunts évidents de Luther, donne la liste des ouvrages historiques qu'il a connus, et autant que possible même les éditions utilisées; avec beaucoup de renseignements sur la publication de ces divers ouvrages et leur diffusion au temps de Luther. 3° Les connaissances historiques de Luther d'après ses écrits. Sur chacune des grandes périodes ou des grands hommes de l'histoire ecclésiastique, M. Schäfer a réuni et résume ou reproduit ce qu'en a dit Luther. Dans cette troisième partie il y a bien des choses inutiles. Il est intéressant assurément de connaître ce qu'un Luther a pensé sur des faits importants ou des hommes considérables, surtout quand il s'agit de jugements réfléchis et motivés, non d'un simple mot jeté en passant. Il est intéressant aussi, en voyant Luther rappeler incidemment quelque détail peu connu, de se rendre compte du point auquel il avait poussé ses études historiques. Mais à quoi bon perdre son temps à constater qu'il savait des choses que savaient autour de lui tous les théologiens tant soit peu instruits; et beaucoup des citations de M. Schäfer ne prouvent pas autre chose. Cette réserve faite, il faut ajouter que le travail de M. Schäfer se recommande par l'abondance des renseignements; il sera fort utile, comme tout ce qui peut permettre de mieux comprendre, par l'analyse, un génie tel que Luther. Quant à ses appréciations, il y a beaucoup à dire; et ses partis pris luthériens l'ont conduit à de grandes exagérations. Il a très bien montré que Luther a tout de suite compris le rôle que pouvait jouer l'histoire dans les polémiques religieuses qu'il déchaînait (l'importance attachée à l'histoire est un des points de contact entre la réforme et l'humanisme). Il a très bien prouvé également que Luther possédait des connaissances historiques qui, pour son temps, étaient sérieuses, et qu'il avait quelques parties d'un historien, entre autres le sens de la vie et le don de peindre. Mais quel singulier paradoxe que de

louer son objectivité ! Sans parler des exagérations évidentes et des violences souvent grossières de sa polémique, Luther lui-même, dans plus d'un passage cité par M. Schäfer, n'a-t-il pas déclaré qu'à ses yeux la principale utilité de l'histoire était de fournir des arguments à la polémique contre l'Église et le Saint-Siège ? (Il est vrai que quand Luther exprime le vœu qu'un historien « réunisse tous les exemples d'attentats contre les couronnes impériales ou royales commis par des Papes, » M. Schäfer en conclut qu'il « avait très vivement souffert du défaut d'ouvrages historiques objectifs ! » Le tout est de s'entendre sur le sens des mots.) — Quant à la critique de Luther, il est certain qu'il a souvent combattu avec raison des traditions sans valeur, accréditées au moyen âge, et que les écrivains catholiques de son temps se donnaient le tort de défendre. Mais à le voir accepter comme parole d'Évangile et propager les légendes les plus extravagantes (comme l'histoire de la croisade de Barberousse telle que la rapporte Barus dans ses *Vitae pontificum*), pourvu qu'elles soient injurieuses au Saint-Siège, on est en droit de se demander si sa clairvoyance sur d'autres points ne lui est pas inspirée par la haine de la Papauté beaucoup plus que par une saine et austère critique ; et il peut sembler insuffisant, pour excuser ses défaillances de jugement, de déclarer qu'il était « en droit, par sa propre expérience, de regarder comme vraisemblable tout crime pontifical, si horrible qu'il pût être. » La vérité est que ce n'est pas à une nature aussi passionnée que celle de Luther, et à un homme dont la vie s'est passée à lutter, qu'il faut demander l'objectivité et la critique ; il me semble aussi déraisonnable de lui attribuer ces qualités qu'il le serait de lui reprocher de ne les avoir pas eues. — La vraie question que suggère le livre de M. Schäfer (et qui ne me paraît pas y être traitée aussi à fond qu'il faudrait) est celle-ci : dans quelle mesure les doctrines de Luther ont-elles été formées par l'histoire ? Or il résulte des renseignements recueillis par M. Schäfer que Luther ne s'est mis que relativement tard aux études historiques ; et des aveux de Luther lui-même, que ses idées, notamment sur la Papauté, étaient déjà arrêtées dans son esprit quand il s'est préoccupé de les justifier par l'histoire. Enfin ces idées mêmes se seraient-elles formées dans un esprit qui aurait eu le sens du développement nécessaire de toute institution et de toute doctrine, c'est-à-dire une partie essentielle du véritable esprit historique ? E. JORDAN.

Le Grand Combat contemporain, ou l'Église et la Révolution, par L. DEGRON. 2e édit. Paris, Retaux, 1897, in-8 de XXVIII-436 p. — Prix : 5 fr.

Ce volume est écrit dans un esprit de dévouement à l'Église et au Saint-Siège que nous ne saurions trop louer. C'est l'histoire des épreuves supportées par l'Église pendant les trente dernières années. Elle com-

prend deux parties. Dans la première, l'auteur retrace la suite des événements qui, sous l'action secrète de la franc-maçonnerie, ont amené la chute du pouvoir temporel. La seconde est le récit, moins développé, de la lutte ouverte de la franc-maçonnerie pour détruire le catholicisme dans les différents pays et particulièrement en France. Quel a été le résultat de cette lutte ? Sans doute, l'Église en a souffert et en souffre; mais on peut constater, avec l'auteur, que son influence a grandi, que sa puissance spirituelle est intacte et que son action sur le monde est plus étendue que jamais.

La lecture de cet ouvrage nous paraît utile pour encourager les catholiques trop portés à désespérer au milieu des difficultés journalières. Nous le recommandons bien volontiers. Ce n'est pas que nous en approuvions toutes les idées. L'auteur touche à des questions de politique intérieure et extérieure sur lesquelles nous ne serions pas toujours d'accord avec lui. Voir la franc-maçonnerie dans ce grand effort antireligieux qui trouble les sociétés contemporaines, c'est voir juste. Mais, dans l'application, M. Degron nous paraît prêter parfois à certains personnages des intentions auxquelles ils ne songeaient probablement pas. Il semble confondre en quelques endroits la cause de la société chrétienne avec des théories politiques qui n'en sont pas la forme nécessaire, et il est amené à juger trop sévèrement de hautes personnalités catholiques qui, passant au pouvoir dans des circonstances difficiles, n'ont pas cru possible tout le bien qu'ils désiraient eux-mêmes. D. V.

La Gaule mérovingienne, par M. Prou. Paris, Société française d'éditions d'art, L.-Henry May, s. d., in-8 de 292 p. avec figures dans le texte. - Prix : 4 fr., broché; cartonné, 5 fr. (*Bibliothèque d'histoire illustrée.*)

La *Bibliothèque d'histoire illustrée*, entreprise par la librairie L.-Henry May, vient de s'enrichir (c'est bien ici le mot propre) d'un très remarquable ouvrage de M. Maurice Prou, nous offrant le tableau de la *Gaule mérovingienne*. L'auteur y a fait doublement preuve d'un très beau talent, comme érudit et comme vulgarisateur. Une solide étude l'a rendu maître de l'ensemble de son sujet, dont, par une composition excellente, il a réparti la matière en neuf chapitres, intitulés : I. L'Établissement des Barbares en Gaule. — II. Le Gouvernement central. Le Roi. Le palais. — III. L'Administration provinciale. Les Agents royaux. Les Finances. L'Armée. — IV. La Justice. — V. L'Église. — VI. La Condition des personnes et des terres. — VII. La Vie. L'Industrie et le commerce. Les Mœurs. Les Idées. — VIII. Les Lettres. — IX. L'Art. — Chacun de ces chapitres est subdivisé en paragraphes très nets et très bien conçus, ce qui, joint au style simple et franc de l'auteur, fait de son livre un fort bon modèle d'exposition historique. *La Gaule mérovingienne* est donc un ouvrage des plus instructifs et des plus intéressants. Pourtant il n'est

pas sans défauts. Le principal est que l'auteur, sans aucune mauvaise intention, mais par suite de la faible instruction religieuse commune aux savants de notre temps, s'est laissé influencer sur plusieurs points par les préjugés qu'a répandus dans les esprits la critique rationaliste ou protestante, préjugés qui ne sont pas plus conformes à la réalité des choses que les exagérations du « fidéisme, » soit ancien, soit contemporain. Il est particulièrement regrettable à ce point de vue que M. Prou n'ait pas mieux fait son profit des beaux travaux de M. Godefroid Kurth, qui lui auraient aussi suggéré plusieurs rectifications ou additions historiques importantes, notamment pour son chapitre VIII, consacré aux lettres, et où aucune part n'est faite à la littérature orale et populaire, qui dès lors préludait aux créations épiques et lyriques du moyen âge, comme cela résulte encore de plusieurs récents travaux de M. Gaston Paris. Notons, à ce propos, qu'il n'est pas exact de dire (p. 240) que la langue employée par Grégoire de Tours est « le latin vulgaire. » Le latin vulgaire était parlé, mais non pas écrit. M. S.

Histoire de Philippe le Long, roi de France (1316-1322), par Paul Lehugeur. Tome Ier : *Le Règne*. Paris, Hachette, 1897, in-8 de xxxi-475 p. — Prix : 7 fr. 50.

Philippe le Long « a cherché à réaliser une idée bien définie : étendre le royaume de France jusqu'aux limites de l'ancienne Gaule ; il a été un roi national » (p. 273). « La Royauté est le gouvernement du droit et de la justice, et Philippe le Long l'a ramenée à sa fonction, qui est de protéger les petits et les humbles » (p. 411). « La mort de Philippe le Long était une délivrance pour le parti féodal ; elle était une perte pour la France » (p. 466). Je note ces idées justes dans le livre que M. Lehugeur a eu la très bonne inspiration de consacrer au règne de Philippe le Long. Parmi les rois de France du xive siècle, Philippe V est certainement l'un des plus intéressants. En un règne de six ans à peine, il a su donner aux édits de ses prédécesseurs leur forme définitive, les codifier en quelque sorte, et ses ordonnances pour l'organisation du Parlement, de la Chambre des comptes, etc., sont à bon droit célèbres. Philippe le Long, devançant les siècles, a voulu en France l'unité des monnaies, des poids, des mesures, et il a, le premier chez nous, appliqué le régime parlementaire, puisque la session des États généraux, sous son règne, a été à peine interrompue.

Si Philippe V est un des rois auxquels tous les Français doivent le plus de reconnaissance, il me sera permis de regretter que, pour le glorifier, M. Lehugeur ait cru devoir être injuste pour ses deux frères, Charles IV qui l'a suivi, et Louis X qui l'a précédé sur le trône de France. Ce dernier, notamment, est l'objet des attaques persistantes de M. Lehugeur. On ne saurait oublier, cependant, que Louis X s'est

trouvé aux prises avec des difficultés inouïes ; qu'il a eu à procéder, en quelque sorte, à la liquidation très embarrassée de la succession politique de Philippe le Bel, et que, s'il a dû consentir quelques sacrifices, il a su, en somme, maintenir dans ses grandes lignes la politique paternelle. La vérité doit être que les trois fils de Philippe le Bel ont continué, avec le même personnel, la politique du grand Roi, mais que, servi par les circonstances, et sans doute plus intelligent, Philippe le Long a laissé dans l'histoire des traces plus durables de son court passage sur le trône.

L'*Histoire de Philippe le Long* aura deux volumes, dont nous n'avons encore que le premier, intitulé : *Le Règne*. Le second « sera consacré uniquement à l'étude du *Mécanisme du gouvernement*, c'est-à-dire à l'hôtel du Roi, au grand conseil, au Parlement, à la Chambre des comptes, à l'administration provinciale et à la Royauté même, au commencement du XIVe siècle. » Nous aurons donc à revenir sur l'ouvrage de M. Lehugeur, dont le premier volume, bien divisé : Régence de Philippe le Long, Pacification de la Flandre, de l'Artois, de la Picardie, Relations extérieures, Relations avec les nobles, le clergé, le peuple, est l'histoire sans doute définitive d'un roi excellent.

Ce premier volume est une thèse qui a valu à son auteur le titre de docteur ès lettres de l'Université de Paris. Je n'en ai éprouvé que plus de surprise d'y rencontrer trop souvent des expressions empruntées au jargon de ces dernières années du XIXe siècle. Parler dans l'histoire d'un roi du XIVe siècle de conseil de « concentration » (p. 115), et d' « épuration » des fonctionnaires (p. 116), y qualifier certaines gens de « ralliés » (p. 191), c'est faire preuve de peu de goût. L'histoire de Philippe le Long aurait gagné certainement à être écrite d'un bout à l'autre en bon français, en une langue solide et durable, et non dans un langage qui, dans quelque vingt ans, aura besoin d'un commentaire pour être compris.

J'ai toujours eu peu de goût pour la critique de détail, particulièrement mesquine quand elle s'exerce sur des ouvrages de haute valeur, comme le livre de M. Lehugeur. Je dois cependant observer qu'on ne retrouve pas toujours, dans ce livre, la précision qu'on est habitué à rencontrer maintenant dans les œuvres d'érudition. En moins de dix pages prises au hasard (p. 152-161), j'ai relevé plusieurs erreurs, qui attestent que M. Lehugeur a imprimé parfois les noms propres sans les avoir identifiés, ou bien en les identifiant ou en les traduisant d'une manière fautive. Ainsi, p. 161, note 2, au lieu de Warneton, canton *du* Quesnoy, il faut lire canton *de* Quesnoy-sur-Deule ; et même page, note 8, au lieu de « le château d'Helechin, » il aurait fallu Helchin, Flandre occidentale, arrondissement et canton de Courtrai. D'autre part, à la page 152, il est question d'un lieu dit « Saint-Léger de Tournay, » qui n'a jamais existé ; Saint-Léger-lez-Pecq est un village de l'arrondis-

sement de Tournay, canton de Templeuve. Enfin, à la page 153, il est parlé d'une église Sainte-Marie à Tournay. Il y a, dans la chronique latine que M. Lehugeur a ici utilisée, *Ecclesia Beate Marie Tornacensis*, ce qui veut dire Notre-Dame de Tournay, tout comme *Ecclesia Beate Marie Parisiensis* signifie en bon français Notre-Dame de Paris. Je pourrais signaler bien d'autres erreurs de ce genre. On me pardonnera d'en avoir relevé quelques-unes dans un livre qui, j'ai plaisir à le déclarer, est un beau monument élevé à la mémoire d'un roi qui le méritait.

ARMAND D'HERBOMEZ.

Mémoires du comte FERRAND, **ministre d'État sous Louis XVIII**, publiés pour la Société d'histoire contemporaine, par le vicomte DE BROC. Paris, Alphonse Picard et fils, 1897, in-8 de XVI-302 p., avec un portrait. — Prix : 10 fr.

M. le vicomte de Broc vient de publier les *Mémoires*, jusqu'à présent inédits, du comte Ferrand, ministre d'État sous Louis XVIII, et les a fait précéder d'une intéressante préface, écrite de la plume élégante et facile à laquelle nous devons déjà tant d'œuvres d'érudition et de vulgarisation.

Les *Mémoires du comte Ferrand*, ainsi qu'il le dit lui-même dans un court préambule, n'étaient destinés qu'à laisser à sa famille une idée exacte des circonstances qui l'avaient rapproché des princes au commencement de la Révolution et des principes qui avaient, depuis lors, réglé sa conduite politique. La gravité des événements, dont il fut tour à tour acteur et témoin, et que l'on peut juger maintenant, si on le veut, avec calme et impartialité, leur prête un grand intérêt. Ils commencent par un rapide exposé de la « position politique du Parlement (de Paris) en 1787. » M. de Broc rappelle fort à propos, dans une note de la page 19, que « d'après le chancelier Pasquier, Ferrand eut l'imprudence de dire (à cette époque) que les États généraux éclipseraient le Parlement et que celui-ci, dès lors, crut généreux de se sacrifier au bien public : « La plupart d'entre nous furent entraînés par la fausse démarche d'un homme de talent, qui a commencé en ce jour (le 17 novembre 1787) la série des maladresses qu'il a commises depuis » (*Mémoires*, t. I, p. 27). Nous pensons, nous, que ces maladresses, si tant est qu'elles méritassent ce nom, témoignaient du moins de l'honnêteté de l'homme. Cette honnêteté, qui fait si grande pitié à l'un de ceux qui se laissèrent le mieux duper (ou séduire) par les prétendus libéraux, valut cependant au comte Ferrand d'y voir, et dès le début, fort clair dans le développement de la tragi-comédie révolutionnaire. Qui peut croire d'ailleurs, de nos jours, à la générosité et à la clairvoyance du Parlement de Paris?

Bien que le cœur lui en saigne, l'ancien parlementaire est obligé de

reconnaître ce qui ne peut plus être nié, que l'effroyable crise, dans laquelle a disparu l'ancien régime, a été quelque peu provoquée par le corps néfaste auquel il a appartenu. On voit bien, sans qu'il ose le dire, qu'il l'a fait remonter au rappel du Parlement en 1774. Il laisse aux gens qui y sont intéressés le soin de chanter les louanges des Epremesnil et des Monsabert, comme de tout le reste de la volée d'étourneaux qui a perdu ce grand corps et, avec lui, les autres cours souveraines du royaume. Il ne cherche pas à pallier « l'intrigue et l'effervescence qui dominaient alors dans cette compagnie » et qui avaient étouffé sa voix, lorsqu'il avait combattu la demande des États généraux; » mais il rend loyalement justice à « quelques esprits qui, sans mauvaise intention, croyaient voir dans les États généraux le salut de la France. »

Le comte Ferrand émigra de bonne heure. Dès le mois de septembre 1789, on le retrouve auprès du prince de Condé, qui l'appelle dans ses conseils, puis à l'armée des princes. Après le 21 janvier 1793, il entre au conseil de régence, présidé par le futur Louis XVIII, dont il conquiert dès lors l'estime. Après avoir combattu la Révolution les armes à la main, il l'attaque de sa plume et publie, de 1793 à 1797, ses principaux ouvrages. Le retour de Louis XVIII combla ses vœux; la Restauration ne se montra pas ingrate envers le serviteur fidèle de la monarchie, et il justifia la faveur de son souverain par son zèle et sa constante application aux affaires. Il ne cessa de s'élever, dans ses conseils, « contre le dangereux système des concessions, » qui devaient perdre la monarchie constitutionnelle, après avoir causé la chute de l'antique royauté française. Pour lui, un seul parti, celui des royalistes sagement constitutionnels, méritait la considération du pouvoir; il confondait dans une même réprobation les jacobins, bonapartistes ou autres, les prétendus libéraux et les ultras. Avait-il bien tort? Les *Mémoires*, longtemps inédits, ramèneront l'attention sur la vie et les actes de cet homme de bien, moins préoccupé de plaire à son roi que de lui rendre des services, fût-ce au prix de sa situation. J. MEYNIER.

Louis-Napoléon et Mlle de Montijo, par IMBERT DE SAINT-AMAND. Paris, Dentu, s. d., in-12 de 552 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est le trente-deuxième volume des « Femmes des Tuileries » et le commencement d'une nouvelle série d'études sur le second Empire, après que l'auteur a parcouru le règne de Louis XVI avec Marie-Antoinette ; le Consulat et l'Empire avec Joséphine et Marie-Louise ; la Restauration avec la duchesse d'Angoulême et la duchesse de Berry ; la monarchie de Juillet avec Marie-Amélie. Car chacune de ces Souveraines est le prétexte, pour M. de Saint-Amand, de raconter, toujours par le détail et souvent fort au long, l'histoire de son temps. J'ai déjà dit que le tableau, dans ces conditions, faisait quelque peu éclater le cadre ; mais à

ramener les choses au point et à oublier le titre générique du travail, on est en présence d'un résumé assez vivant de l'histoire contemporaine. Ce défaut, pour mieux dire cet oubli volontaire du plan primitif, est plus visible que jamais dans ce dernier volume : de Mlle de Montijo il est fort peu question, et dans des pages assez rares; la « femme des Tuileries » n'existe absolument pas, puisque le livre se ferme au jour même où la nouvelle Impératrice entre dans sa brillante demeure. Nous nous trouvons donc en présence d'une énorme préface à laquelle fera suite la vie de la Souveraine dans des volumes subséquents. Voilà pour la composition générale. J'avais été bien souvent choqué de la rapidité trop cavalière de ces travaux et des erreurs de dates, particulièrement, qui en étaient la malencontreuse conséquence; sur ce point, ce volume est en très grand progrès : les quelques fautes typographiques qu'on y pourrait relever sont sans importance et ne nuisent plus en rien au récit.

M. Imbert de Saint-Amand a, par ses relations, la bonne fortune de pouvoir feuilleter des « Mémoires » inédits qui donnent beaucoup de piquant à ses chapitres. Pour la Restauration, par exemple, il avait eu connaissance des « Mémoires » de Mme de Gontaut avant leur publication; pour ce volume, il a pu mettre à contribution les « Souvenirs » du général Fleury, dont le tome I était seulement mis en vente hier. Toute la vie agitée et aventureuse de Louis-Napoléon est renfermée dans ce volume, depuis son enfance et sa jeunesse jusqu'à son mariage en 1853. Nous parcourons ainsi successivement : ses années d'exil, sa participation à l'insurrection de la Romagne, ses séjours à Arenenberg auprès de la reine Hortense, ses deux aventures de Strasbourg et de Boulogne, suivies de séjours en Amérique et à Londres, et de l'emprisonnement de Ham; l'évasion; l'élection présidentielle en 1848; le coup d'État de 1851 ; la proclamation de l'Empire en 1852, et enfin le mariage de Napoléon et d'Eugénie de Montijo. C'est donc par le dernier anneau de cette longue chaîne d'événements que le lecteur peut rattacher ce qui précède aux trente et un premiers volumes. Afin de ne pas trop ouvertement oublier ce dessein, l'auteur, de temps en temps, aux dates correspondantes, intercale quelques paragraphes relatifs à la naissance de l'Impératrice, à ses séjours en France, à sa brillante apparition dans le monde parisien, à ses succès de Fontainebleau et de Compiègne.

Tout ceci est écrit avec une grande réserve, avec le souci très visible de ne déplaire à personne, de ne choquer aucun camp, de ne blesser aucun parti. Sans doute que cette pensée rend assez monotone le récit et surtout donne à l'ensemble une teinte grisâtre dont se contenterait mal un talent plus accentué; la critique légitime en est également choquée, et l'histoire vraie demanderait des conclusions moins anodines. Mais, je le répète, nous sommes en présence de vulgarisation, où tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. G. DE G.

Histoire financière de l'Assemblée constituante, par Charles Gomel. T. Ier, *1789;* t. II, *1790-1791.* Paris, Guillaumin, 1896-1897, 2 vol. in-8 de xxxv-565 et 586 p. — Prix : 16 fr.

Sous ce titre modeste et dans un cadre restreint, c'est en réalité une histoire des trois premières années de la Révolution française que vient d'écrire en deux excellents volumes, faisant suite à ses magistrales études sur les finances de l'ancien régime, M. Ch. Gomel. Et en effet, pendant ces trois années, la question financière et la question politique sont intimement mêlées. C'est pour remédier au déficit des finances que les États généraux ont été convoqués ; mais dans les assemblées de bailliage, les électeurs n'ont pas seulement borné leurs vœux aux réformes financières ; ils les ont étendus plus encore aux réformes politiques et constitutionnelles. Et une fois réunis, les États généraux, ou plutôt l'Assemblée nationale qui n'a pas tardé à en prendre la place, ne se sont plus guère occupés des questions de finances ; ils se sont surtout attachés aux questions politiques. A vrai dire même, ils ont refusé par calcul de combler le déficit du budget, sentant bien que s'ils réussissaient à remplir cette première partie de leur mission, ils risquaient que, la Royauté n'ayant plus besoin d'eux, et ne se souciant pas de leurs réformes politiques, ne prît le parti de les dissoudre. Le déficit était une arme entre leurs mains, ils ne voulaient pas s'en dessaisir. Et ils ont cherché avant tout à affaiblir le pouvoir central. Erreur déplorable, mais explicable chez des gens nourris de théories philosophiques et absolument étrangers à toute notion pratique de gouvernement. Sous ce rapport les royalistes n'avaient guère moins d'illusions que les révolutionnaires. Leur grand objectif était de se défendre contre ce qu'ils appelaient le « despotisme ministériel. » Nous retrouvons cette présomption plus tard même chez les émigrés. La conséquence forcée de cette guerre au pouvoir fut le relâchement de tous les liens sociaux et administratifs, ce que M. Taine a si bien appelé « l'anarchie spontanée. » Le mal fut plus grand encore, lorsque, après les journées d'octobre, l'Assemblée se fut installée à Paris, sous la main de la populace et à la merci des émeutes. Plus d'autorité, ni dans la capitale, ni dans les provinces, ni dans l'armée ; le désordre et la violence partout. Et le peuple tirant, avec une logique que l'Assemblée ne soupçonnait pas, les conséquences des prémisses qu'elle avait posées, se refusait à payer des impôts que les députés avaient déclarés abusifs et qu'ils prétendaient néanmoins faire recouvrer. En fait, M. Gomel le remarque, le déficit, qui avait motivé la convocation des États, avait triplé, un an après leur réunion. La seconde erreur et non moins grave de l'Assemblée constituante fut son hostilité contre le clergé, ou plutôt sa méconnaissance des droits de l'Église. En déclarant les biens du clergé propriété nationale, elle posa le principe de la confiscation des biens particuliers que la Terreur ne tarda pas à appliquer en

grand, au préjudice de la plupart de ceux mêmes qui avaient posé le principe. Et cette mainmise sur les propriétés ecclésiastiques, qui lui donna l'illusion de ressources inépuisables, la conduisit à cette déplorable création des assignats, où s'engloutit la fortune de la France et qui aboutit forcément à la banqueroute. D'autre part, en décrétant la constitution civile du clergé, malgré la répugnance du Roi, elle froissa les catholiques, provoqua la résistance des populations fidèles à leur foi et creusa entre les consciences et les réformes libérales un fossé que le concordat ne put combler. Ruine financière, guerre civile, tel fut le double résultat de sa politique religieuse. Est-ce à dire que l'Assemblée n'ait commis que des fautes et qu'elle en ait commis seule? Assurément non. Le parti royaliste, lui aussi, a sa large part de responsabilité. Il a été trop souvent aveugle et provocant. Necker n'a su ni prévoir ni prévenir. Le Roi lui-même a largement contribué au mal par sa faiblesse. Avec une très grande sagesse et une rare impartialité, M. Gomel rend à chacun la justice qui lui est due. L'Assemblée, malgré ses erreurs, a eu le grand mérite de poser les règles principales de notre système financier et les fondements de nos institutions modernes. « Mais, comme le dit justement l'auteur en terminant, la reconnaissance que nous éprouvons pour ce bienfait ne doit pas empêcher l'historien de proclamer que ses fautes ont produit d'innombrables infortunes publiques et privées. »

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Impressions d'Allemagne, par HENRI RAMIN. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-12 de 249 p. — Prix : 3 fr. 50.

Une Éducation impériale : Guillaume II, par FRANÇOIS AYME. Paris, L. Henri May, s. d., in-12 de 252 p. — Prix : 3 fr. 50.

— Encore qu'on ait multiplié, depuis un quart de siècle, les volumes d' « impressions allemandes, » il n'y a point lieu de trouver superflu celui de M. Henri Ramin. Il est le résultat de « séjours faits en Allemagne à une époque où la guerre, déjà lointaine, avait été suivie par une période plus calme de travail et de lutte pour la vie. » Longtemps les études faites sur l'Allemagne eurent presque exclusivement pour objet la vie universitaire et la vie militaire ; que M. Henri Ramin ait été amené, par les nécessités de ses propres observations, à s'occuper aussi de la vie économique et commerciale, c'est là un symptôme instructif, qui atteste, tout ensemble, certaines nouveautés d'aspect dans les pays d'outre-Rhin, et certain renouvellement des points de vue dans notre façon de les envisager. Les divers endroits du livre où l'auteur laisse prévoir un duel économique entre l'Allemagne et l'Angleterre méritent d'être rapprochés de l'étude sur « l'Allemagne en 1896, » que M. Gabriel Monod publiait naguère à la revue *Cosmopolis*, et qu'il vient de reproduire dans son volume : *Portraits et souvenirs*. Ce qui fait le

prix du livre de M. Ramin, c'est qu'il nous montre, à proprement parler, l'Allemagne d'aujourd'hui vue par un Français d'aujourd'hui.

— Guillaume II a déjà trouvé des biographes, en particulier M. Harold Frederic, dont l'ouvrage anglais : *Un Jeune Empereur*, fut traduit en français en 1893. Le livre de M. François Ayme n'est point une biographie ; c'est un recueil de souvenirs. M. Ayme vécut à Cassel de 1875 à 1877 pour enseigner le français au futur empereur Guillaume, élève distingué, et à son frère le prince Henri de Prusse, élève médiocre. Par surcroît, il faisait la lecture à l'impératrice Augusta, et l'initiait, sur le tard, à la théorie des participes passés. « J'avais résolu, nous dit-il, d'afficher à la cour des idées de jacobin. Eh bien! cela fut inutile. Personne ne se soucia de mes opinions pour les approuver ou les blâmer. » Nous ferons au *Polybiblion* comme à la cour de Cassel, et, sans nous soucier des opinions de M. Ayme, souvent étalées en de trop longues digressions, nous saluerons, dans son livre, un recueil d'anecdotes fort curieuses, délicatement choisies, spirituellement racontées. Citons en particulier une conversation de M. Ayme avec le jeune prince Guillaume, qui, s'alarmant en 1876 des progrès de la France, lui dit : « Ce n'étaient pas cinq milliards qu'on aurait dû vous réclamer, mais dix ou quinze ; » la suite de l'entretien fit honneur au tact et à la dignité de M. Ayme. GEORGES GOYAU.

Freimaurerei Oesterreich-Ungarns. Wien, Herder, 1897, in-8 de VII-387 p. — Prix : 4 fr. 50.

Ce beau volume contient douze essais sur l'action de la franc-maçonnerie en Autriche et en Hongrie, quelques-uns signés par les plus grands noms de la monarchie autrichienne, les Esterhazy, les Zichy, etc.

A la suite du congrès antimaçonnique de Trente, on sentit la nécessité de faire une histoire plus complète et plus documentée de l'action de la franc-maçonnerie en Autriche. Dans ce but, une réunion privée a été organisée à Vienne, sous la présidence du prince-archevêque de Prague, les 30, 31 mars et 1er avril derniers. Dans cette réunion ont été lues les études qui composent le présent volume. Plusieurs sont d'un intérêt très général, traitant des principes de la franc-maçonnerie, de son rôle dans la Révolution française, de son action en Autriche depuis 1849, en Hongrie depuis 1867, etc.

Nous n'espérons pas qu'un livre écrit en langue allemande puisse trouver un grand nombre de lecteurs parmi nous, mais nous croyons très utile qu'il en soit fait une traduction française; ce serait le meilleur moyen de donner à la campagne antimaçonnique ouverte depuis peu une direction plus régulière et plus pratique. D. V.

Gli atti del congresso cispadano nella città di Reggio (27 dicembre 1796-9 gennaio 1797), pubblicati da Vittorio Fiorini. Roma, Soc. Edit. Dante Alighieri, 1897, in-8 de 250 p.

« Bologne, Modène, Reggio et Ferrare se sont réunis en congrès, l'enthousiasme le plus vif et le patriotisme le plus pur les animent ; déjà ils voient revivre l'ancienne Italie ; leur imagination s'enflamme, leur patriotisme se remue. » Ainsi parlait Bonaparte dans une lettre au Directoire, décrivant l'état des esprits dans la région cispadane. L'arrivée des Français, qui se présentaient comme des libérateurs, avait ranimé l'ancienne flamme de la vie communale. Les citoyens de ces quatre villes envoyèrent à Reggio des représentants pour tenter l'organisation d'un État « unique et indivisible, » comme le proclamèrent ces délégués : pour la première fois depuis de longs siècles, Bologne et Ferrare oubliaient leurs rivalités commerciales et leurs conflits hydrologiques, Modène et Reggio leurs picoteries (d'ailleurs ineptes) de suprématie, les deux villes pontificales leurs rivalités et jalousies de toute sorte contre les deux cités des princes d'Este. La réunion de ce congrès est donc un fait capital, — le fait initial du mouvement unitaire en Italie. Le congrès se réunit, travailla sérieusement, parvint à faire admettre par les moins audacieux de ses membres l'idée d'un gouvernement cispadan central, à vaincre l'obstination des Bolonais obstinés à proposer leur constitution spéciale. L'intervention de Marmont, le jeune représentant de Bonaparte, n'y fut pas inutile. Nous n'avons pas à raconter ici l'histoire même du congrès, et comment la constitution centrale, enfin votée, dut par ordre de Bonaparte, peut-être effrayé du mouvement qu'il avait déchaîné, rester purement théorique et effectivement suspendue, tandis que les quatre gouvernements provisoires étaient maintenus « avec tous les droits par eux jusqu'ici exercés. » Bonaparte s'en explique et donne ses raisons de cette brusque volte-face dans une lettre confidentielle à Marmont : (L'établissement d'un gouvernement central, dit-il) « doit être fait par des hommes qui n'auraient pas les préjugés locaux et qui auraient plus de travail de caractère et d'idées politiques que je n'en ai observé. Aussi, peut-être vaudrait-il mieux qu'ils laissassent les quatre gouvernements comme ils sont jusqu'à ce qu'ils aient mûri leur constitution et assemblé une Convention nationale, ils pourraient seulement former un comité pour la convocation de cette assemblée. » Ce ne fut qu'après Leoben que le sacrifice de la république de Venise sauva la république des peuples cisalpins, auxquels se joignirent ceux de Massa et Carrara et de la Romagne, qui prit alors le nom de République cisalpine. Bonaparte ne permit jamais à l'unité italienne de faire un plus grand pas.

Bien qu'il n'ait pas eu de conséquences positives immédiates, le congrès de Reggio n'en a pas moins une grande importance. Jusqu'à présent on ne l'avait connu et étudié que d'après le rapport publié après

leur dispersion et leur retour dans leurs villes par les délégués transpadans ou d'après d'autres sources indirectes. Les actes officiels n'avaient pas encore été publiés ni même étudiés. Il n'en existe qu'un seul texte officiel, manuscrit et conservé aux archives d'État de Modène : c'est d'après ce manuscrit que M. Fiorini publie aujourd'hui les procès-verbaux des seize séances tenues par les congressistes du 27 décembre 1796 au 9 janvier 1797 et quarante-deux pièces officielles annexes. L'édition est très soigneusement annotée et munie d'un index des noms de personnes et d'une table des matières très détaillée.

Cette publication est un excellent début pour la collection qu'elle inaugure, la *Biblioteca storica del Risorgimento Italiano*, dont la Société Dante Alighieri a confié la direction aux deux professeurs Fiorini (l'éditeur du présent volume) et Casini, et dont chaque mois verra paraître un volume. On annonce quinze volumes divers déjà en préparation, presque tous consacrés à des éditions de textes officiels, de mémoires, de correspondances : il y aura là plus tard les sources authentiques de l'histoire de l'Italie révolutionnaire et contemporaine.

LÉON-G. PÉLISSIER.

Études russes et européennes, par ANATOLE LEROY-BEAULIEU. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de IX-334 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Anatole Leroy-Beaulieu a réuni en un volume quelques articles parus à différentes époques dans la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue bleue*, *les Débats*, etc. A cause de la diversité des sujets, le livre ne se prête pas à une analyse succincte. Une large part a été faite dans ces études à la Russie (Alexandre II, l'Année de Cronstadt, Voyage en Orient du tsarévitch, Alexandre III, la Visite du tsár Nicolas II), cependant l'Allemagne, l'Angleterre et surtout l'Italie et la Triple alliance n'ont pas été oubliées. Enfin, un chapitre spécial est consacré à Léon XIII. La grande figure du Pontife est sympathique à l'auteur ; il ne croit pas « que dans toute la longue série des Papes, il s'en trouve beaucoup dont l'action ait été plus puissante et plus bienfaisante que celle de Léon XIII » (p. 221). Une seule citation suffira pour montrer à quel point de vue se place M. Leroy-Beaulieu par rapport à la France. Après avoir constaté que Léon XIII a fait, pour la paix religieuse, tout ce qui était en son pouvoir, il poursuit ainsi : « Dans son désir de paix, il (Léon XIII) n'a pas craint de froisser des sentiments respectables et de blesser de vieilles affections : il a convié ses prêtres et tous ses fils à se rallier loyalement à la république, malgré les coups portés par la république à son clergé, à ses congrégations, à ses missions. Cela suffira-t-il à désarmer la fanatique intolérance de ceux qui semblent n'avoir d'amour pour la France et pour la république qu'autant qu'ils espèrent les façonner à leur image? Non, certes, nous le voyons déjà ; la haine et

les préventions sont plus fortes, chez eux, que le patriotisme. Ils ne pardonnent pas à Léon XIII l'intérêt qu'il ose nous montrer ; mieux vaudrait, à leurs yeux, une France divisée, isolée et impuissante dans le monde qu'une France réconciliée et fortifiée par la paix et par la liberté religieuses. La question est de savoir si tel sera l'avis du pays. Puisse-t-il se décider pour la paix » (p. 232) ! Z.

Ἡ σύγχρονος Ἱεραρχία τῆς ὀρθοδόξου ἀνατολικῆς Ἐκκλησίας, ὑπὸ Γ. Ι. Παπαδοπούλου. Tome Ier. Athènes, Papageorgios, 1895, in-8 de VIII-670 p. — Prix : 11 fr. 50.

L'ouvrage devait, avant de paraître, ne comprendre qu'un seul volume. L'auteur ira sans doute jusqu'à six. A la manière dont celui-ci parle lui-même de ses propres ouvrages, il semble que l'épaisseur d'un volume exerce sur son esprit une fascination dont il a peine à ne pas subir l'entraînement. Je m'explique. M. Papadopoulos, déjà connu dans le monde savant par une *Esquisse historique de la musique ecclésiastique grecque*, a voulu, dans la Σύγχρονος Ἱεραρχία, tracer la biographie des patriarches et des évêques de toute l'Église orthodoxe. Une condition indispensable pour figurer dans cette galerie, c'est de compter encore parmi les vivants. On voit tout de suite ce que le plan peut avoir de défectueux : outre que la vérité pure risque de recevoir, par ce fait, de sensibles atténuations, il faut s'attendre à retrouver, sous ces physionomies d'ailleurs majestueuses, une foule de traits communs, pour ne pas dire vulgaires. En Grèce comme ailleurs, οὐ παντός ἐστι πλεῖν εἰς Κόρινθον. Comment échapper, dès lors, à l'uniformité, cette mère de l'ennui, sans trop diminuer le nombre des pages? C'est plus simple qu'on ne pourrait se l'imaginer : aux notices biographiques on mêle une foule de détails étrangers ; on échelonne, tout le long du livre, et souvent à la place où on s'y attendrait le moins, une série de documents ; ce sont même parfois des brochures entières qui s'étalent ainsi de leur mieux au bas des pages. Voici quelques exemples.

Anthime VII occupait, lors de l'apparition de ce premier volume, le siège patriarcal ; à ce titre, il ouvre la série, ou, comme on dit ici, la « théorie » des hiérarques orthodoxes. Or, comme il se trouvait être le deux cent cinquante-huitième pasteur de Byzance, M. Papadopoulos s'est cru obligé de nous fournir, en note, la liste de ses deux cent cinquante-sept prédécesseurs, en remontant, par un calcul que je n'ai pas à discuter ici, jusqu'à saint André (p. 3). Il est question, quelques pages plus loin, de l'élection d'Anthime : l'auteur en profite pour reproduire *in extenso* le texte des règlements généraux en vigueur dans l'Église orthodoxe, depuis la circulaire vizirielle qui les a provoq jusqu'au premier règlement des monastères (p. 10-45). Un des prédé seurs d'Anthime s'est trouvé porter le nom de Joachim III ; ce nomb

ordinal a besoin d'être expliqué, et tel est l'objet d'une longue note sur Joachim Ier et Joachim II (p. 57). Sous ce même Joachim III, le Phanar eut à traiter, avec la Sublime Porte, la question, longtemps pendante, des privilèges ; on nous fournit, à ce propos, soixante-six pièces de ce grave procès (p. 60-325 et passim). Force fut à ce patriarche malheureux de se retirer au mont Athos ; l'occasion est trop belle pour être négligée, et nous possédons, comme par anticipation, une liste et une courte biographie des moines qui ont illustré en ce siècle les huit μοναί et les douze κοινόβια de la montagne sainte (p. 325-344). On sait combien fut orageuse l'élection de Néophyte VIII, successeur immédiat de Joachim : M. Papadopoulos nous repose de cet affligeant spectacle en nous procurant la liste (p. 387-394) de tous les membres laïques qui ont siégé au Conseil mixte depuis son institution (1862).

Arrêtons ici cette nomenclature déjà trop longue ; aussi bien l'auteur glisse rapidement sur la vie des douze premiers métropolitains, qui termine le volume. Des deux cent quarante et une notes, la plupart rentrent dans la catégorie qui vient d'être signalée : ce sont simplement des hors-d'œuvre, du remplissage. Faut-il s'en plaindre outre mesure ? N'étaient les exigences de la critique, nous serions porté à l'indulgence, à cause de l'intérêt de ces documents.

Nous ferons à M. Papadopoulos un reproche plus grave : il abuse un peu trop du panégyrique, du moins à l'égard des personnages qui ont le don de lui plaire. En distribuant l'éloge d'une plume si libérale, il n'a garde de s'oublier lui-même. Une note (p. 418) nous initie discrètement à ses relations personnelles avec Denys V ; et, si l'on ne savait que l'auteur a été secrétaire général et président de deux sociétés musicales à Constantinople, on l'apprendrait vite en ouvrant la Σύγχρονος Ἱεραρχία. D'aucuns s'aviseraient peut-être, en Occident, de trouver ces confidences un peu naïves ; ici, on aime trop la vérité pure pour dissimuler ses propres mérites. Ce n'est pas que M. Papadopoulos ne connaisse point la sévérité ; il a parfois son franc parler, et il en use librement. Ainsi une note nous apprend incidemment que le « savant M. Gédéon » excelle à se plier aux circonstances et sait fort bien établir un jour le contraire de ce qu'il a prouvé la veille (p. 49). La façon dont il est parlé de la propagande occidentale se sent trop du milieu que fréquente l'auteur. Il est vrai que le clergé orthodoxe, j'entends le clergé inférieur, n'est pas épargné, non plus que les grands séminaristes de Halki ; parmi ces derniers, les non-aspirants à l'épiscopat sont, paraît-il, εὐάριθμοι, faciles à compter, très rares. M. Papadopoulos l'affirme ; il faut le croire.

Malgré tout, cet ouvrage rendra de précieux services à ceux qui s'occupent de l'Église orthodoxe contemporaine, et je souhaite de tout cœur, pour ma part, que le second volume, annoncé depuis trois mois, voie bientôt le jour.

LOUIS PETIT.

Les Le Rouge de Chablis, calligraphes et miniaturistes, graveurs et imprimeurs ; étude sur les débuts de l'illustration du livre au XVe siècle, par Henri Monceaux, conservateur du musée d'Auxerre. Paris, A. Claudin, 1896, 2 vol. in-8 de vii-309 et iv-332 p. avec 200 fig. — Prix : 40 fr.

Ce luxueux ouvrage est certainement l'un des plus consciencieux et des plus complets que l'on puisse consacrer à une famille d'imprimeurs. L'auteur n'a négligé ni son temps ni ses peines pour arriver à publier un travail définitif, dont tous les éléments lui ont été fournis directement : je veux dire qu'il a examiné un à un, et avec la plus grande diligence, la plupart des livres dont il parle et qu'il décrit avec une minutie d'observations qu'on doit louer sans réserve.

Originaire de Chablis en Bourgogne, la famille Le Rouge fit souche d'imprimeurs dès 1470, et émigra en différents pays. On trouve Jacques Le Rouge successivement établi à Venise, Pignerol, Milan et Embrun (1471-1490) ; Nicolas Le Rouge, à Venise (1479) ; Pierre Le Rouge, le plus célèbre, à Paris et à Chablis (1478-1493) ; Jean Le Rouge, à Chablis, Troyes et Paris (1483-1486) ; Guillaume et Nicolas Le Rouge, à Paris et à Troyes (1489-1531). La parenté de tous ces typographes est désormais établie d'une façon définitive, et s'il se trouve encore, malgré les recherches étendues de M. Monceaux, une lacune dans la biographie de quelques-uns, on peut se déclarer satisfait du résultat acquis. La bibliographie des ouvrages sortis des presses de tous les Le Rouge, soit pour leur propre compte, soit pour le compte de libraires parisiens, tels qu'Antoine Vérard et Denis Roce, est dressée avec un soin tout particulier, et l'auteur, en examinant tous ces ouvrages (Calendrier des Bergers, Danse des morts, Mer des Histoyres, Art de bien vivre, Bréviaire de Troyes, Postilles, Évangiles en françois, Heures de la Vierge, etc.), a vu surtout le côté artistique des livres, ce qui l'a amené à constater que la plupart des belles illustrations ornant les livres d'Antoine Vérard, et dont on a fait à cet éditeur comme un titre de gloire, ont eu pour auteur un des Le Rouge. En effet, Pierre et Jean Le Rouge, avant de s'établir imprimeurs, avaient été de très habiles miniaturistes et calligraphes ; devenus typographes, ils mirent à profit leurs goûts artistiques et leurs talents d'illustrateurs pour produire des ouvrages ornés de planches très remarquablement exécutés : M. Monceaux nous en donne des preuves excellentes et aussi variées que possible, et a rendu ainsi à la science bibliographique un service considérable. On peut s'étonner que les Le Rouge, originaires d'une petite localité (Chablis) où ils introduisirent la typographie de très bonne heure, n'aient pas jugé à propos de s'établir dans la ville la plus voisine, Auxerre, où l'on ne connaît pas de livre imprimé avant 1580. Mais, quoique M. Monceaux ait découvert aux Archives de l'Yonne des contrats d'apprentissage qui permet-

tent de supposer l'existence d'imprimeurs à Auxerre dès 1504, ce point d'histoire à dû encore être laissé inexpliqué. C'est déjà beaucoup d'avoir pu réunir sur une famille aussi dispersée une somme de renseignements aussi précieux et aussi instructifs. H. STEIN.

Le Conventionnel Hyacinthe Richaud, par GEORGES MOUSSOIR. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-12 de XII-459 p., avec un portrait et un autographe. — Prix : 3 fr. 50.

Hyacinthe Richaud est le courageux maire de Versailles qui tenta, le 9 septembre 1792, au grand péril de sa vie, d'arracher au massacre « les prisonniers d'Orléans. » La minute du procès-verbal des événements de ce jour est encore aux archives de la ville. Nul récit, d'après M. Moussoir qui le cite en entier, ne peut valoir celui-là pour faire comprendre « avec quelle héroïque persistance » Richaud « s'attacha à l'accomplissement de son devoir, jusqu'au moment où il fallut employer la violence pour le sauver de la mort à laquelle il s'exposait avec un si généreux courage. »

Au mois de mars 1848, un arrêté municipal a donné le nom de Richaud à une rue de Versailles ; au mois de décembre 1854, la municipalité a fait placer, sur la fontaine des Quatre-Bornes, devant laquelle il avait failli « mourir pour la loi, » une plaque de marbre avec une inscription commémorative. M. Moussoir a pensé qu'à une époque où l'on est si prodigue de statues et de bustes, ses concitoyens lui devaient plus que ces modestes hommages ; en attendant le bronze, il lui a consacré un livre des plus attachants.

Richaud est une des rares figures sympathiques de la Convention, où il n'entra, d'ailleurs, qu'après le procès et le supplice de Louis XVI. Nommé député suppléant le 17 septembre 1792, il fut appelé, le 22 février 1793, à remplacer à l'Assemblée le député Kersaint, démissionnaire. Après avoir observé d'abord une attitude réservée, qu'on ne peut attribuer, étant donné l'homme, à une prudence calculée, il chercha à s'éloigner, pour ne pas continuer à sanctionner par sa présence des violences qu'il réprouvait. Il demanda à être envoyé en mission auprès des armées, et fut désigné, le 19 juillet, pour celle de la Moselle. C'est pendant cette mission, qui devait durer jusqu'au 12 frimaire an II, que commencèrent, entre Hoche, le général de Hédouville et Richaud, des relations amicales, dont le dernier ne devait jamais chercher à tirer profit pour lui-même. Richaud fut un de ceux qui, après thermidor, purent dire « qu'ils avaient vécu. » Après le 9 thermidor, il fut envoyé à Lyon, où il accomplit, avec les représentants Boisset, Tellier et Borel, une mission de clémence et de réparation. Le 22 vendémiaire, les Lyonnais témoignaient à Richaud leur reconnaissance pour sa bienfaisante administration, en le nommant membre du Conseil des Cinq-Cents.

Commissaire du Directoire près l'administration centrale de Seine-et-Oise, puis conseiller de préfecture de 1800 à 1827, il avait demandé à ses modestes fonctions un repos et un oubli qui ne lui furent pas refusés. La Restauration ne lui avait pas fait un crime du rôle qu'il avait joué pendant la période révolutionnaire. Le 10 septembre 1817, on célébrait à Versailles, dans l'église Saint-Louis, un service d'anniversaire pour le repos de l'âme des « prisonniers d'Orléans. » Richaud y eut la place d'honneur, entre le général de la Chevarderie, commandant le département, et le marquis de Lalende, maire de la ville. En 1821, Louis XVIII lui donnait la croix de chevalier de la Légion d'honneur, en souvenir de la journée du 9 septembre 1792, « comme la récompense tardive, mais bien méritée, de sa belle et généreuse conduite dans cette funeste journée. » Les dernières années de Richaud se sont écoulées, sans secousses, « au service d'un gouvernement qui donnait à la France le repos dont elle avait tant besoin. » Il mourut à Versailles, le 22 avril 1827, dans sa soixante-dixième année. J. Meynier.

Lamennais intime, d'après une correspondance inédite, par Alfred Roussel, de l'Oratoire. Paris, Lethielleux, s. d., in-16 de xvi-460 p. — Prix : 4 fr.

Les papiers d'un oratorien qui fut élève de Lamennais, le P. Houet, ont fourni il y a quelques années, à notre collaborateur le P. Roussel, la matière d'une importante publication sur le célèbre et malheureux écrivain (*Lamennais d'après des documents inédits*), publication dont il a été rendu compte ici même (t. LXVII, p. 533) et dont le succès a nécessité une seconde, puis une troisième édition (en vente chez Fontemoing, à Paris). Le P. Roussel a mis la main sur un autre fonds bien précieux, la correspondance d'Eugène Boré avec Lamennais. Comme il l'observe judicieusement, tandis que « [les] lettres non publiées [de Lamennais] ne nous apprendront rien sur sa personne que nous ne sachions déjà par celles qui ont vu le grand jour.... si nous désirons pénétrer plus avant dans la connaissance de cet homme extraordinaire, il ne nous reste qu'à nous adresser à ses correspondants; les plus humbles parfois et les plus ignorés sont ceux qui peut-être nous le peindront de la façon la plus exacte. » Les lettres de Boré, qui forment la matière du présent volume, ne sont pas pour donner un démenti à cette assertion.

Eugène Boré, qui termina en 1877, à l'âge de soixante-huit ans, dans la maison des Lazaristes dont il était devenu le supérieur général, une vie consacrée tout entière au service de l'Église et à l'apostolat chrétien, avait été, dans sa jeunesse, l'un des disciples chéris de Lamennais. La correspondance publiée de Lamennais contient plusieurs lettres au jeune homme qu'il appelait son Eugène, son enfant chéri, et qui rendait affection pour affection à son Père. Lorsque déjà plusieurs des amis et des

disciples du maître s'étaient séparés de lui avec éclat, Boré lui restait fidèle ; il fut l'un des derniers à refuser de croire à l'apostasie du grand homme, et même après il lui conserva une tendre affection. Si ces relations s'interrompirent, si l'échange de correspondance finit par cesser presque complètement, il ne paraît pas que ce silence ait été la marque de l'oubli, ni que les sentiments intimes se soient effacés.

Pendant la période à laquelle se rapportent les documents inédits publiés par le R. P. Roussel (1829-1836), l'intimité entre Lamennais et Boré, entre le « Père » et son « fils dévoué, » fut assez étroite pour que celui-ci ait consulté celui-là, même sur le détail de ses affaires matérielles. Cette correspondance nous fournit ainsi un précieux appoint à la connaissance intime de Lamennais, et l'intérêt qu'elle offre est d'autant plus considérable qu'elle se rapporte précisément à la période la plus critique de sa vie.

Le travail de l'éditeur ne s'est point borné à publier les documents qu'il avait entre les mains. Il les a reliés entre eux par un texte qui en forme le commentaire et aide à les mieux comprendre. L'auteur paraît avoir complètement perdu l'indulgence peut-être exagérée qu'il manifestait pour Lamennais dans son dernier ouvrage. L'intérêt de cette publication et de la précédente fait souhaiter de voir bientôt le P. Roussel livrer à la publicité les autres documents qu'il possède ou qui ont été mis à sa disposition, et, le cas échéant, mettre en œuvre tous ces documents et ceux que d'autres ont déjà fait connaître pour nous donner de l'illustre écrivain la biographie qui nous manque encore, malgré les essais publiés jusqu'ici. L.

Montalembert. Sa jeunesse *(1810-1836)*, par le R. P. Lecanuet, prêtre de l'Oratoire. Paris, Poussielgue, 1895, in-8 de IV-506 p. — Prix : 5 fr.

Montalembert, par le vicomte de Meaux. Paris, Calmann-Lévy, 1897, in-18 de 311 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons été longtemps, chose singulière, sans posséder une « vie » de Montalembert, écrite par un catholique et un Français. L'ouvrage de miss Oliphant paraissait encore la biographie la moins incomplète ; mais elle était due à la plume d'une Anglaise protestante. Tout permet de dire que cette lacune va être enfin comblée, et le premier volume du P. Lecanuet sur la « jeunesse » du grand orateur annonce le livre définitif, impatiemment attendu.

L'auteur possède toutes les qualités et tous les avantages nécessaires pour mener à bien l'entreprise : son caractère religieux, sa valeur personnelle, les documents jusqu'à ce jour soigneusement conservés et à lui confiés par la famille, proclament que ce travail sera impartial, éloquent et véridique. Ainsi en est-il, et le portique de l'édifice qui s'élève lentement nous promet un ensemble digne du sujet. La lecture de ces

pages est facile, agréable, attrayante. Aussi bien, le parfum de la plus vibrante jeunesse, de la foi la plus intense, du dévouement le plus généreux, de l'ardeur la plus entraînante, embaume ces premières années de Montalembert. Tous les succès de sa vie politique ne vaudront jamais, pour le lecteur, les ardents enthousiasmes de ses vingt ans, les prémices de son apostolat, les premiers accents de son éloquence enflammée. Le sujet portait donc l'auteur; c'est déjà un rare mérite de n'avoir pas été inférieur à une tâche si délicate et si impressionnante.

Ce volume nous conduit jusqu'en 1837, et il nous donne les détails de l'éducation, le passage à Sainte-Barbe et les amitiés de collège, les voyages en Suède et en Irlande à la recherche du grand O'Connell; les premières relations avec Lamennais et Lacordaire; la campagne de l'*Avenir*, ses débuts, ses labeurs et sa chute; les séparations douloureuses et méritoires; et les joies consolatrices pour l'esprit, dans la publication de ce chef-d'œuvre, *Sainte Élisabeth*, et pour le cœur, dans le mariage.

Il y aurait mille détails à retenir, cent passages à noter. Le lecteur fera lui-même une sélection si agréable. Mais de ce livre la partie caractéristique et profondément instructive qu'il faut signaler, ce sont les chapitres consacrés à l'*Avenir*. Un premier tableau d'ensemble groupe les « hommes » de l'*Avenir:* Lamennais déjà républicain, Lacordaire qui sera démocrate, Montalembert qui restera essentiellement aristocrate de cœur et d'esprit. Les « idées » de cette vaillante pléiade sur les rapports de l'Église et de l'État, sur la réforme sociale, et l'on trouve là la filiation la plus heureuse, la plus glorieuse aussi avec le grand mouvement catholique qui suivit la guerre de 1870, dont M. de Mun fut le chef et les cercles d'ouvriers l'expression : tout s'y retrouve jusqu'aux termes employés; la justice et la charité (p. 178); le rôle des corporations (p. 181); la revendication des libertés communales et provinciales (p. 193). — « L'action » de l'*Avenir*, sa propagande en province; le procès de l'École libre devant la Chambre des pairs. Et puis, hélas! les exagérations de Lamennais, son orgueil, son entêtement, sa condamnation, sa défection que stigmatise davantage la soumission de Montalembert.

Tous ces faits que l'on croirait bien anciens nous fourniraient sur la situation présente des enseignements aussi éloquents que précieux. Je signale une seule page (402) de Lacordaire sur le rôle de l'Église, « ne se passionnant pas pour une cause politique, ni légitimiste ni républicaine. Elle reconnaît les faits; elle verse de l'huile sur les plaies de la société comme elle peut.... » Mais ceci nous entraînerait trop loin, et tronquer ces citations serait les amoindrir.

Le P. Lecanuet s'est laissé impressionner par les beautés souveraines de la *Vie de sainte Élisabeth*, le chapitre qu'il lui consacre respire la vie artistique et littéraire telle que la comprend l'âme catholique; digne cou-

ronnement de ce volume où les sentiments les plus chevaleresques du chrétien portent l'esprit dans les régions de l'enthousiasme. Elles sont si belles, ces premières années de la jeunesse chez un homme comme Montalembert, à qui Dieu avait départi les dons, d'une réunion si rare, de la foi, de la vertu, de l'intelligence, de la naissance et de la fortune. Tous les détails fournis sur lui, ses entours, ses amitiés, ses relations et ses maîtres sont donc précieux; beaucoup sont nouveaux; des rapprochements heureux et des rectifications nécessaires augmentent encore l'attrait de ce livre.

— Ce ne sont point des détails, mais une vue d'ensemble que nous apporte M. le vicomte de Meaux. A connaître son sujet, personne ne pouvait être plus autorisé que lui à prendre la plume sur M. de Montalembert. Cependant, sa situation même de famille, l'alliance si étroite qui l'unit au grand orateur catholique, paraissent le gêner plus qu'elles ne pouvaient le servir. Il ne s'agit ici ni de partialité ni d'exagération ; les sentiments de M. de Meaux, son mérite et sa noblesse de pensée sont fort au-dessus de semblables mesquineries; mais sa préoccupation même de ne pas tomber dans le panégyrique ralentit sa marche et décolore parfois l'expression de son style. Peut-être aussi le livre du P. Lecanuet, d'une structure plus haute, d'une envolée plus large, d'un travail plus vaste et plus complet, vient-il atténuer le plaisir que procure la lecture de cette étude aimable et gracieuse. En vérité, ils ne se nuisent ni se complètent l'un l'autre; c'est autre chose, et voilà tout.

Six chapitres divisent fort nettement l'ouvrage de M. de Meaux (sur lequel j'aurai donné toute mon appréciation en disant qu'il m'aurait paru à sa place dans la collection Hachette des *Écrivains français*) : I. Les Origines; la première année. II. La Jeunesse; les premiers écrits. III. La Chambre des pairs; les premiers discours. IV. Les Assemblées républicaines; les derniers discours. V. Les Derniers Écrits. VI. La retraite. La Mort.

Tout ceci écrit d'une façon sobre, claire, respectueuse, bien informée et profondément sincère, comme il convenait au gendre de M. de Montalembert. Peut-être ce dernier aurait-il avoué des sentiments plus audacieux et plus ardents : il ne craignait pas les vivacités de paroles ni même d'idées, et ce serait le mal connaître que se le représenter comme un bénisseur et un « modéré. » Vingt traits de sa vie sentent furieusement la poudre, et il a toujours porté en soldat son épée d'académicien. Par charité et esprit d'apaisement, M. le vicomte de Meaux émousse parfois cette pointe qui a fait de profondes blessures; personne ne l'en blâmera, mais quelques traits caractéristiques manquent peut-être ainsi au noble portrait qu'il nous donne de son illustre beau-père.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Madame Craven, née la Ferronnays; *sa vie et ses œuvres d'après sa correspondance et son journal*, par Mrs. Bishop. Trad. de Mlle Marguerite Papin. Paris, Perrin, 1897, in-18 de 472 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est une traduction de deux volumes que Mme Bishop fit paraître en Angleterre, il y a quelques années, sur Mme Craven. Cette traduction est en même temps un abrégé; et pour le public français qui n'aime pas les longueurs, c'est fort bien fait, car Mme Bishop avait en vérité multiplié les détails. Mlle Papin s'est bornée à son rôle de traductrice avec beaucoup de modestie ; elle aurait pu, sans manquer à la discrétion, indiquer, par quelques mots de préface, qui était Mme Bishop et quelles raisons lui avaient fait aborder un difficile et délicat sujet ; nous respecterons son silence et ne dirons qu'un mot de la traduction : elle est fidèle, exacte, correcte, mais suit trop servilement le texte et manque de cette envolée qu'on eût pardonnée sans doute à qui se la fût permise.

Le véritable auteur, c'est Mme Bishop, qui avait entretenu avec Mme Craven des relations littéraires et cordiales pendant les dernières années de sa vie. Bien placée pour connaître celle qui fut Pauline de la Ferronnays, elle l'était moins bien peut-être pour la juger, n'ayant jamais pénétré avec elle que dans une intimité de surface, dont les affaires d'Angleterre et les questions de littérature pouvaient faire et faisaient tous les frais. Ce point est à signaler pour expliquer les deux gros défauts qui déparent ce livre. Il exagère furieusement non les sympathies mais les affections de Mme Craven pour l'Angleterre; il oublie trop la femme chrétienne pour ne voir que la femme auteur. Ces défauts ne sembleraient pas si considérables s'ils n'avaient des conséquences importantes : c'est que Mme Craven nous paraît moins Française qu'elle ne l'était, de pensée, d'esprit et de cœur; — c'est aussi qu'on est un peu fatigué par les préoccupations littéraires de cette chrétienne fervente, de cette grande dame accomplie, qui n'avait pas que ce souci et qui, chez Mme Bishop, semble ne pas en connaître d'autres. Je vois très bien le motif de cette erreur, dont la sincérité de Mme Bishop, tout à fait hors de cause, aurait été la première à gémir si elle l'avait su plus tôt, c'est qu'elle s'en est trop rapportée aux lettres que Mme Craven lui écrivait, aux conversations qu'elles échangeaient, aux confidences qu'elle lui faisait. Et cela sans connaître les autres correspondances, les autres amis, les autres confidents. Elle n'a entendu qu'une cloche, son livre ne rend plus qu'un son : il n'est pas menteur, mais il est un peu faux, parce qu'il est inexact et incomplet. On touche du doigt ce défaut, quand on parcourt la table des matières : sur soixante chapitres, quarante sont consacrés aux vingt dernières années d'une femme qui est morte à quatre-vingt-trois ans. C'est parce que Mme Bishop, ne l'ayant connue qu'à cette époque, s'est étendue sinon sans mesure, du moins sans proportion, sur ces années-là. On ne pouvait pas, vraiment, sans ridicule, appeler cette étude : « Histoire des

relations de Mme Craven et de Mme Bishop ; » mais c'eût été le titre le plus scrupuleusement vrai.

Et malgré ces réserves, il est facile de reconnaître que cette étude est intéressante et pleine de charme ; car la personne de Mme Craven est faite de ces dons précieux. Plus on entrera dans son intimité, plus on goûtera les beautés de son âme. Chrétienne admirable en face des adversités, des souffrances, elle est partout et toujours amie fidèle, compatissante, dévouée. Sa largeur de vues égale son élévation d'esprit ; son cœur ardent, sympathique à tout ce qu'elle croit juste et vrai, vibre à l'unisson des plus grands cœurs et sous la bannière des plus nobles causes. Il eût été à propos d'insister davantage sur sa soumission immédiate aux décisions du concile, avec un cœur plus délivré d'arrière-pensée que beaucoup de ses propres amis. Comme à Rome, en 1870, elle avait tenu avec éclat un salon où se pressait la « minorité, » comme elle y fut des plus éloquentes parmi celles qu'on nommait les « matriarches, » il est juste de ne laisser subsister aucune équivoque sur cette figure à la fois si distinguée, si sincère et si soumise.

Au point de vue bibliographique, on aurait bien des restrictions à soumettre à l'auteur : le rôle de Rio, en 1830, auprès de la famille de la Ferronnays, est singulièrement exagéré. Les chapitres sont trop morcelés et leur composition est inégale. Les lettres nombreuses de Mme Craven sont jointes les unes aux autres, bout à bout, à peine reliées par un commentaire très médiocre ; c'est une collection de pièces, plus qu'un livre rédigé à loisir. Cela tient à la précipitation avec laquelle il a été composé. J'ai dit pourquoi et comment les « sources » anglaises étaient trop nombreuses ; je n'y reviendrai pas ; mais c'est là le défaut capital. Pour mettre les choses en balance, il faudrait d'autres documents recueillis avant tout en France, et aussi en Allemagne, en Italie, où Mme Craven a longtemps vécu et compté de nombreux amis.

Un dernier mot, tout technique, sur la traduction : quelques fautes d'impression déparent çà et là les noms propres : Lancy, pour Lamy, le cardinal Ruffio, pour Ruffo, etc. Mais ce sont des bagatelles, et dont il faut peu se préoccuper en lisant un livre qui, malgré ses lacunes et ses défauts, dégage une impression d'édification très réelle, et rend un hommage respectueux à Mme Craven. Les admirateurs du *Récit d'une sœur*, et ils sont légion, aimeront à lire ce résumé de la vie de « Pauline, » encore qu'elle soit un peu trop travestie en « bas-bleu. » G.

Éléments de paléographie, par le chanoine Reusens, professeur à l'Université catholique de Louvain. 1er fascicule. Louvain, l'auteur, 1897, gr. in-8 de 184 p. avec 20 pl. et dessins dans le texte. — Prix pour l'ouvrage complet : 15 fr.

M. le chanoine Reusens n'est pas un inconnu pour nos lecteurs, et à

diverses reprises son nom s'est rencontré sous notre plume. Comme ses précédents ouvrages, celui que nous annonçons ici a droit à nos éloges et mérite un accueil favorable. Bien au courant des travaux de ses devanciers, ajoutant à leur expérience le fruit de la sienne propre, faisant valoir une érudition étendue et sûre par la clarté de son exposition, M. le chanoine Reusens a composé un *Manuel* qui rendra des services.

Le premier fascicule, seul paru jusqu'ici, comprend, avec une brève introduction, les chapitres I à V de l'ouvrage, où l'auteur traite tour à tour des divisions de l'écriture (chap. I) soit au point de vue des dimensions des lettres (majuscule et minuscule), soit au point de vue du temps qu'on met à les tracer (écriture posée et écriture cursive, à laquelle l'auteur rattache, assez naturellement, les notes tironiennes) ; — des écritures dites nationales : mérovingienne, irlandaise, anglo-saxonne, visigothique, lombardique, à propos de laquelle l'auteur traite, sans qu'on en voie bien la raison, de la *scrittura bollatica*, enfin carolingienne (chap. II) ; — des abréviations (chap. III) ; — des autres causes rendant difficile la lecture des écritures anciennes (chap. IV) ; — de l'orthographe et de quelques usages anciens, que l'auteur considère comme d'autres causes de difficulté.

M. le chanoine Reusens s'est visiblement appliqué à donner à son œuvre un caractère pratique, à exposer avec simplicité et clarté les règles et les principes qui doivent guider les débutants et à leur aplanir autant que possible les difficultés. Des exemples bien choisis, des fac-similés d'une bonne exécution, accompagnés d'une transcription exacte, et suivis de remarques explicatives où les particularités sont soigneusement notées, viennent appuyer l'exposé théorique. Des références bibliographiques nombreuses et précises font connaître les ouvrages auxquels on pourra recourir pour trouver soit des reproductions d'écritures anciennes, soit des notions plus développées sur tel ou tel point.

Les Éléments n'échappent pourtant pas à toute critique. L'auteur n'a pas évité absolument la confusion dans le chapitre des abréviations. La cryptographie est un mode d'écriture spéciale et l'on ne saurait la considérer avec l'auteur comme une des « causes rendant difficile la lecture des écritures anciennes. » Est-il aussi bien naturel de faire rentrer dans ce chapitre la connaissance des signes de ponctuation et des chiffres usités dans les manuscrits? Les fautes de transcription sont-elles une caractéristique des écritures anciennes? Qu'on mette en garde contre elles le bon sens de l'apprenti paléographe, soit; mais faut-il leur consacrer solennellement un sous-chapitre spécial des « causes rendant difficile la lecture des anciennes écritures? » J'en dirai de même des indications contenues dans le dernier chapitre; l'orthographe, passe encore à la rigueur; mais l'explication de termes juridiques, tels que *tradere per festucam*, sous prétexte qu'il faut

comprendre un texte pour le bien déchiffrer ! Mais alors, où s'arrêter ? Qu'un professeur de paléographie, en faisant lire un texte à ses élèves, leur en explique les termes difficiles, cela se conçoit aisément; mais que l'auteur d'un *Manuel* aille chercher quelques expressions embarrassantes pour en donner la clef à ses lecteurs, cela n'a plus guère sa raison d'être. Il suffisait d'indiquer, — ce que fait d'ailleurs M. le chanoine Reusens, — les glossaires où l'on trouve l'explication de la langue des documents anciens. Le reste, sans être perdu pour qui consultera le volume, est du superflu. Ajoutons que nous ne voyons pas bien en quoi il est plus naïf et plus bizarre d'appeler Jésus-Christ « Monseigneur » que « Nostre Seigneur, » ou d'appliquer à une sainte le titre de « Madame, » que celui de « Notre-Dame » à la Vierge immaculée.

Si cette surabondance d'indications est un mal, il vient de l'excès du bien et du désir qu'a eu l'auteur de rendre son travail le plus pratique et le plus utile possible. L'on peut dire que l'ouvrage atteint, en somme, son but, et l'on ne peut que souhaiter la prompte publication de la deuxième partie, qui comprendra des spécimens d'écriture en latin, français et flamand du xve au xviiie siècle, et des notions sur les matériaux et instruments employés pour l'écriture, ainsi que sur la forme des manuscrits et des documents. E.-G. L.

Catalogue général des bibliothèques publiques de France. Départements. Tome XXXII. Besançon, par Auguste Castan. Tome Ier. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-8 de xxxv-1015 p. — Prix : 15 fr.

Vingt ans après la conquête de la Franche-Comté par Louis XIV (1674), seize ans après le traité de Nimègue (1678) qui cédait définitivement au grand Roi cette possession espagnole, c'est-à-dire le 27 novembre 1694, Jean-Baptiste Boisot, abbé de Saint-Vincent de Besançon, léguait aux bénédictins de son abbaye ses collections de livres, de tableaux, d'antiques et de médailles, à la condition que le tout formerait un dépôt public. — Telles furent les origines de la Bibliothèque de Besançon. — « La meilleure partie des collections de l'abbé Boisot, dit M. L. Delisle dans une *Introduction* remarquable, se composait des débris de la magnifique bibliothèque du cardinal de Granvelle, qu'il avait acquis en 1664 du comte de La Baume-Saint-Amour, et auxquels il avait ajouté beaucoup de volumes recueillis en France, en Italie et en Espagne. Ce qu'on y devait surtout admirer, c'était une série de manuscrits telle qu'avait pu la former au xvie siècle un prélat très instruit, un des plus puissants hommes d'État de son temps et un amateur dont la richesse égalait la curiosité. »

La Bibliothèque de Besançon s'est enrichie, de 1701 à la veille de la Révolution, grâce aux libéralités de l'avocat Duchasne, de Claude Boisot,

grand chantre de la cathédrale bisontine, du conseiller Bouhélier de Sermange, de l'abbé de Camus et de plusieurs autres. En 1791, la bibliothèque de l'ordre des avocats lui fut octroyée, en exécution d'une délibération de l'ordre en date du 1er décembre 1790. Ajoutons aussi qu'elle ne tarda pas à bénéficier d'une notable partie des livres ayant appartenu aux communautés et aux corporations supprimées en vertu des lois révolutionnaires, ou provenant des émigrés et des déportés. L'ensemble des ouvrages ainsi confisqués dépassa cinquante mille. Enfin, depuis la Révolution, ce dépôt considérable n'a pas cessé de s'accroître, soit par des acquisitions intelligentes, soit par des dons importants mentionnés aux pages VIII et IX de l'*Introduction*.

C'est à M. L. Delisle que l'on doit la préface du *Catalogue des incunables de la Bibliothèque publique de Besançon*, signalé ici même (t. LXXI, p. 453-455). Comme c'est lui encore qui présente l'énorme volume que nous avons sous les yeux, nous allons lui laisser la parole : mieux que personne, d'ailleurs, il est qualifié pour nous apprendre comment a été exécuté le travail :

« Le Catalogue dont le premier volume paraît aujourd'hui est l'œuvre d'un homme qui a consacré toute sa vie et toutes ses éminentes facultés à une Bibliothèque dont il appréciait l'importance et qu'il aimait avec passion. Pendant les trente-huit années qu'il l'administra, d'abord en qualité de conservateur adjoint (1855-1866), puis en qualité de conservateur en chef (1866-1892), son plus grand souci fut d'en étudier à fond les diverses collections, pour mieux faire jouir le public de trésors ignorés ou imparfaitement connus. Une mort prématurée l'a surpris au milieu de labeurs dont l'étendue et la complication dépassaient les forces d'un homme. Il ne lui a pas été donné de voir se produire au grand jour les travaux qu'il avait entrepris pour décrire les deux séries les plus importantes du dépôt confié à ses soins : les incunables, c'est-à-dire les livres imprimés au XVe siècle, et les manuscrits.

« Quand Castan fut enlevé à la science, en 1892, par un coup soudain, il avait mis la dernière main, on peut le dire, au catalogue des incunables, et il avait corrigé les premières épreuves d'un livre dont le mérite a depuis été hautement reconnu en France aussi bien qu'à l'étranger. La préparation du catalogue des manuscrits était un peu moins avancée, mais la partie essentielle et fondamentale en était terminée depuis longtemps. La rédaction en avait été commencée et conduite très loin d'après le plan tracé en 1841, et qui a été suivi pour les sept volumes du *Catalogue des manuscrits des bibliothèques des départements*, publiés de 1849 à 1885. C'est en vue d'une insertion dans cette collection que Castan avait établi son manuscrit. Un nouveau plan ayant été adopté pour la seconde série du *Catalogue général*, dans lequel devaient trouver place les notices des manuscrits de Besançon, il a fallu, tout en conservant

le fond de la rédaction de l'a :, r l'ordre des n sposer des paragraphes, supprimer çà et là des descriptions les développements ne cadraient plus avec le nouveau plan, et les aplacer parfois par des détails qui n'avaient pas été demandés dans les premières instructions. Mais si la forme a subi des modifications, le fond est resté intact, et c'est bien l'œuvre de Castan.... »

Nous coupons court à notre citation, forcément, car la place nous manque; mais ceux qui tiendraient à être renseignés d'une façon plus complète n'auront qu'à se reporter à l'*Introduction* de M. Delisle et mieux encore à l'article très étudié qu'il a publié sur ce tome Ier dans le *Journal des savants* (septembre 1897, p. 528-541).

L'examen, nécessairement rapide, que nous avons fait du travail de Castan nous a cependant permis de constater que le plus grand nombre des manuscrits existant à la Bibliothèque de Besançon concernent, à des titres divers, l'histoire particulière de cette ville et de la Franche-Comté en général. Plusieurs même ont été imprimés, au moins en partie; mais ce qui reste à publier ou à utiliser est énorme. Grâce à Castan, l'on saura maintenant où trouver nombre de choses précieuses peu connues ou même ignorées jusqu'ici. Les notes biographiques, historiques ou descriptives qui accompagnent chacun des douze cent quatre-vingt-seize numéros composant le volume ont été rédigées avec un soin extrême, comme tout ce qui sortait de la plume de Castan.

N'est-ce pas le cas de dire qu'avant le travail de son regretté bibliothécaire, la ville de Besançon possédait un superbe château dont elle n'avait pas les clefs? En voici déjà quelques-unes; quand le tome II du Catalogue aura paru, le trousseau sera complet. E.-C. Gaudot.

BULLETIN

La Science de la vie enseignée à la jeunesse, par L. Penasson. Paris, Bloud et Barral, 1896, in-12 de vii-396 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. Penasson a été instituteur pendant trente ans, instituteur officiel peut-être, mais instituteur chrétien, à une époque où les instituteurs officiels pouvaient encore l'être; dans cette longue expérience de la jeunesse, il n'a pas eu de peine à constater que ce qui perdait les jeunes gens, c'étaient les mauvaises influences qui s'exerçaient sur eux et les mauvaises lectures qu'ils faisaient à la sortie de l'école, et c'est pourquoi il a entrepris de leur donner un bon livre ou, comme il le dit lui-même, de les munir d'un bagage de principes moraux qui les accompagnent dans le chemin de la vie. Ce livre n'est pas un traité théorique et méthodique de la matière : c'est tout simplement un recueil de pensées empruntées aux bons auteurs ou simplement puisées au fonds commun de la sagesse des nations, et commentées par l'auteur dans quelques pages marquées au coin de l'expérience et du bon sens. Et je ne doute pas qu'un tel livre ne puisse faire du bien. Dans les moments de découragement, d'incertitude, il suffira pour ainsi dire de l'ouvrir au hasard pour y trouver la pensée qui soutient et qui console, le con-

seil et l'indication qui vous détournent des mauvais chemins. Je recommande aux maîtres chrétiens et aux jeunes gens sortis de l'école ce bon livre, qui leur sera un conseiller précieux et utile et un compagnon bienfaisant. P. TALON.

Guide pour le soufflage du verre, par le docteur H. EBERT, traduit sur la 2e édition et annoté par P. LUGOL. Paris, Gauthier-Villars, 1897, in-18 de IX-191 p. avec 63 fig. — Prix : 3 fr.

Bien que nous ne soyons plus au temps où le physicien, au dire de Franklin, devait savoir limer avec une scie et scier avec une lime et que l'habileté professionnelle des constructeurs lui offre des ressources auxquelles il est souvent sage d'avoir recours, la dextérité manuelle et l'art de savoir construire par soi-même beaucoup de petits appareils n'ont pas cessé d'être de la plus haute utilité au physicien et au chimiste. Ils sont surtout indispensables pour ceux qui n'habitent pas les grandes villes et même un petit nombre de villes particulièrement favorisées.

A ce double point de vue, comme exercice et comme ressource, rien n'est aussi utile que le soufflage du verre. C'est d'ailleurs un art fort complexe; il comporte quant à l'outillage, au choix des matériaux, aux tours de main, une infinité de détails qu'il faut apprendre d'un ouvrier habile ou d'un livre bien fait sous peine de perdre son temps en essais infructueux. Ce serait folie de vouloir réinventer un art qui doit tant à une expérience séculaire. Le petit volume que nous avons sous les yeux nous semble être le meilleur guide en cet art. Après une introduction consacrée à la description de l'outillage et à l'étude des verres, il fait passer le lecteur par cinq séries d'exercices gradués; après avoir commencé par nettoyer, couper ou courber un tube, on en vient à construire des appareils plus ou moins composés et des appareils à vide. Cet ouvrage est indispensable à ceux qui entrent dans la carrière de l'expérimentation; il sera encore utile à beaucoup de ceux qui y ont vieilli. E. V.

Costumi ed usanze dei contadini di Sicilia, delineati da SALVATORE SALOMONE MARINO. Palerme, Remo Sandron, 1897, in-12 de 430 p. — Prix : 4 fr.

Il y a longtemps que, pour la première fois, le nom de l'auteur de ce livre a paru dans le *Polybiblion*, et depuis cette époque éloignée, souvent nous avons eu à le répéter, de même que celui de son ami et collaborateur Giuseppe Pitrè. Tous deux se sont avec passion occupés de la Sicile, surtout de ses traditions et de sa littérature populaire; tous deux sont à la tête d'une des plus importantes revues d'Italie. Le nouveau volume de M. Salomone Marino forme comme le complément de ses travaux précédents : c'est une étude des plus attachantes sur le paysan sicilien tel qu'il était il y a peu d'années encore, mais se transformant sous l'influence de situations nouvelles qui lui donneront un autre type et peut-être moins bon, *e forse meno buono*. — Le lecteur qui s'occupe d'ethnologie lira avec intérêt le volume de M. Salomone Marino, mais ce volume a de quoi plaire aussi au lecteur moins érudit. C'est tout un musée de charmants tableaux que l'on parcourt. La vendange, la cueillette des olives, les fêtes du mois de mai, les cérémonies nuptiales, la messe du dimanche, le nouvel an, tous les épisodes de la vie rustique sont peints avec une vérité, un éclat séduisants. On peut ne pas se préoccuper du sort ou du caractère d'un contadino des environs de Palerme, mais on est obligé de lire avec entraînement tant de jolies pages écrites à son sujet et dans lesquelles l'observateur sagace se montre un écrivain si distingué. TH. DE P.

Contre ce temps, par Louis Lumet; préface de Jean Baffier. Paris, Bibliothèque de l'Association de l'art, s. d., in-8 carré de IX-140 p.

C'est entendu, notre siècle est mauvais; il en est qui s'efforcent d'en corriger les vices ou d'en soulager les misères par le dévouement, par le bon exemple, et s'ils ne font pas beaucoup de bruit, ils font du bien, ce qui vaut mieux. M. Lumet n'est pas de ceux-là : il attise le feu en y soufflant la haine et verse sur les plaies saignantes le vinaigre de ses blasphèmes. M. Jean Baffier, ouvrier sculpteur, proclame naturellement le génie de M. Lumet et M. Lumet rend hommage au génial statuaire Jean Baffier, car ces braves gens professent les uns pour les autres une admiration mutuelle qui ressemble fort aux vices et coutumes, tant maudits par eux, d'autrefois. Au fond, les uns et les autres ne sont que d'orgueilleux ratés qui se vengent d'une société dont le plus grand tort, bien qu'ils n'en disent rien, est de les méconnaître. Ils affectent de se moquer de la critique et au fond ils sont très avides de réclame. Gardons-nous de leur en faire. Ces gens-là ne sont pas tous sans talent; mais ils font tout ce qu'ils peuvent pour le perdre; ils y parviendront sans trop de peine. P. Talon.

La Jeune Mariée. *Conseils donnés en 1393*, par L. de la Brière. Paris, Chailley, 1896, in-32 de 158 p. — Prix : 4 fr.

Voici un petit livre qui, pour être vieux, au moins dans sa forme première, n'en est pas moins tout à fait charmant. Il est l'œuvre d'un gentilhomme de la maison du duc de Bourgogne, Pierre de Roubaix, qui l'a écrit pour sa jeune femme, Marguerite de Ghiselles. Resté manuscrit pendant cinq siècles, il fut publié une première fois dans son entier par la *Société des bibliophiles français*. M. L. de la Brière le réédite aujourd'hui, mais en le dégageant de ses longueurs et de ses obscurités, tout en conservant, dans une langue modernisée, le charme naïf de l'original. Livre à faire lire aux jeunes femmes chrétiennes : il est plein de bons conseils exprimés de façon naïve et charmante, et j'imagine que les maris ne se plaindront pas si leurs jeunes femmes en font la règle de conduite de leur vie. Car tout cela est sensé, pratique, très pur, très chrétien. Je plains les époux qui ne sauraient le goûter, le comprendre et l'appliquer. P. Talon.

Registres des protestants de Nantes, Blain, le Ponthus, Sucé et Vieillevigne, par le marquis de Granges de Surgères. Nantes, chez l'auteur, 1897, in-8 de XI-72 p.

Pour faire suite au travail considérable publié il y a quelque temps et signalé dans le *Polybiblion*, le marquis de Surgères vient de faire paraître un nouveau répertoire consacré exclusivement aux actes de l'état civil des protestants dans le pays nantais. A cet effet, il a compulsé les registres des baptêmes, mariages et enterrements conservés au greffe du tribunal civil de Nantes et concernant les paroisses de Nantes, de Sucé, du Ponthus et de Vieillevigne, en y annexant, pour Blain, le registre rédigé par Philippe le Noir, sieur de Crevain, déposé au greffe de Saint-Nazaire. Les actes les plus anciens ne remontent pas au delà de 1651.

Ce recueil est intéressant pour l'histoire des familles; la plupart des noms cités appartiennent à la noblesse et à ces familles de la haute bourgeoisie, sorte d'aristocratie locale, qui tenait le milieu entre la noblesse et la roture. Dans son *Avant-propos*, M. de Surgères insiste sur ce fait que la Réforme dut ses rapides progrès à la politique plus encore, peut-être, qu'à la religion. Aux XVIe et XVIIe siècles la noblesse, fixée dans ses domaines,

voyait ses revenus diminuer sensiblement, tandis que les établissements religieux devenaient de plus en plus opulents. De ces circonstances économiques serait née une sorte d'antagonisme tendant à « renverser l'état de choses existant pour retourner à la féodalité. » Je crois que, sans la contredire complètement, il ne faut pas pousser trop loin l'opinion émise par le marquis de Surgères; en effet, à cette époque, grâce aux commendes et aux aliénations forcées, on peut constater l'état de dénuement de nombre d'abbayes et de prieurés. La lecture attentive de la belle étude que le baron de Ruble vient de publier sur Jeanne d'Albret peut éclairer singulièrement les personnes curieuses de connaître les mobiles des réformés.

A. DE B.

L'Islande avant le christianisme, d'après le gragas et les sagas, par A. GEFFROY. Paris, Leroux, 1897, in-18 de II-199 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce petit volume est une publication posthume, ou mieux la réimpression d'un mémoire publié en 1864, avec un appendice trouvé dans les papiers de M. Geffroy. L'œuvre n'est donc pas telle dans les détails qu'elle le serait si l'auteur avait pu la mettre au courant de ce qui a été fait depuis cette époque dans les pays scandinaves et en Allemagne. Mais M. Geffroy était un critique et un homme de goût, parfaitement versé dans l'histoire et la littérature des peuples scandinaves, et curieux d'érudition à une époque où l'érudition n'était guère en honneur dans l'Université. Les temps ont changé depuis lors; mais la curiosité ne se porte pas davantage vers le nord scandinave. Ce tableau de l'Islande avant le christianisme garde donc toute sa valeur pour le public français désireux d'en connaître les origines historiques et les institutions politiques et judiciaires; car M. Geffroy a souvent développé les questions politiques.

H. G.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Frédéric-Eugène GODEFROY vient de mourir âgé de soixante et onze ans. Né à Paris le 13 février 1826, il avait fait ses études au petit séminaire dirigé par Mgr Dupanloup. Une bonne partie de son temps a été consacrée à l'enseignement, pour lequel il a fait de nombreuses publications, tant ouvrages techniques qu'éditions classiques d'auteurs français. Publiciste, il a dépensé beaucoup de son activité dans les revues et journaux conservateurs et catholiques : *Patrie*, *Univers*, *Contemporain*, *Correspondant*, *Revue du monde catholique*, etc. Son titre principal est ce vaste *Dictionnaire de l'ancienne langue française* (1880-1896, 10 vol. in-4, supplément en cours de publication), fruit de longues recherches et d'un énorme labeur, et qui, malgré les critiques qu'on en a pu faire, rend chaque jour aux hommes d'étude d'inappréciables services. Voici la liste des autres ouvrages dus au regretté savant : *Histoire de la littérature française depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. Études et modèles de style* (Paris, 1859-1867, in-8); — *Lexique comparé de la langue de Corneille et de la langue du XVIIe siècle en général* (Paris, 1862, 2 vol. in-8); — *Notice sur M. J.-F. Dubner* (Besançon, 1867, in-8); — *Massillon. Œuvres choisies, précédées d'une étude sur Massillon* (Paris, 1868, 2 vol. in-8); — *Poètes français des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles* (Paris, 1869, in-12); — *Prosateurs français des XVIIe et XVIIIe siècles* (Paris, 1868, in-12); — *Prosateurs français du XIXe siècle* (Paris, 1870, in-12); — *L'Instrument de la revanche. Etudes sur les principaux collèges chrétiens* (Paris, 1872, in-8.

I. *Le Petit Séminaire de La Chapelle Saint-Mesmin.* II. *L'École de Pontlevoy.* III. *Les Maisons d'éducation de l'Oratoire)*; — *Morceaux choisis des prosateurs et des poètes français. Cours préparatoire* (Paris, 1873, in-8. 6e édition, ibid., 1890); *Premier cours* (13e édition, 1890); *Deuxième cours* (15e édition, 1893); *Cours supérieur* (2e édition, 1882); — *La Tradition et la routine. Discours prononcé au petit séminaire de Folletin, le 28 mai 1873, à l'occasion de la fête semi-séculaire* (Paris, 1873, in-8); — *Les Caractères de La Bruyère précédés des Caractères de Théophraste et suivis du discours à l'Académie française; édition classique* (Paris, 1874, in-18; 5e édition, 1889); — *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle* (Paris, 1877, in-8); — *Histoire de la littérature française depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours* (Paris, 1878-1881, 10 vol. in-12); — *Histoire de la littérature française au XIXe siècle* (Paris, 1880, in-8); — *Théâtre classique à l'usage des pensionnats et des collèges* (Paris, 1880, in-12); — *Boileau. Œuvres poétiques* (Paris, 1881, in-18); — *Voltaire. Lettres choisies. Édition classique* (Paris, 1881, in-18); — *Examen du brevet supérieur. Voltaire. Charles XII* (Paris, 1882, in-12); — *Fénelon. L'Éducation des filles, précédé d'une étude sur la pédagogie et les principaux éducateurs, suivi d'une analyse critique du livre II de l'Émile de J.-J. Rousseau* (Paris, 1882, in-8); — *Molière, les Femmes savantes, le Bourgeois gentilhomme* (Paris, 1882, in-12); — *Corneille. Le Cid, Horace* (Paris, 1882, in-12); — *Racine. Britannicus, Athalie* (Paris, 1882, in-12); — *Les Classiques pour tous. Choix de lettres de Mme de Sévigné* (Paris, 1877-1882, 4 vol. in-32); — *Les Classiques pour tous. Corneille* (Paris, 1882, 3 vol. in-32); — *Leçons sur la littérature française* (Paris, 1883, in-18); — *Leçons sur la littérature française depuis les origines jusqu'à nos jours, accompagné de morceaux choisis et suivi d'études générales et de notes sur la littérature étrangère* (Paris, 1883, in-18); — *Grammaire française, cours supérieur, avec des explications et des remarques tirées de l'histoire de la langue* (Paris, 1885, in-12; 2e cours, 1885); — *Petite Grammaire française élémentaire* (Paris, 1885, in-18); — *Réponses à quelques attaques contre le Dictionnaire de l'ancienne langue française* (Paris, 1890, in-8); — *La Gloire de la France. De la part qui doit être faite à l'étude de la littérature française dans l'éducation classique* (Paris, 1873, in-8); — *Fables choisies de La Fontaine; édition à l'usage des classes élémentaires* (Paris, 1895, in-16); — *Le Livre d'or français. La Mission de Jeanne d'Arc* (Paris, 1891, in-8). — M. Frédéric Godefroy a publié dans la *Revue du monde catholique : Le Critique Fréron* (t. XLIX, 1877, p. 188-205); — *Une Étape à Cap-Breton* (t. LVIII, 1879, p. 913-923); — *Le Roman au XIXe siècle* (t. LIX, 1879, p. 672-693; LX, 1879, p. 78-94; LXI, 1880, p. 367-378, 488-500); — dans le *Correspondant : Le Dictionnaire de l'Académie* (t. XVII, 1878, p. 897-907).

— Nous donnons ici la liste des publications de Léon Gautier que nous n'avions pu insérer dans le fascicule où nous avons annoncé sa mort : *Comment faut-il juger le moyen âge?* (Paris, 1858, in-8); — *L'Entrée en Espagne. Chanson de geste inédite renfermée dans un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise. Notice, analyse et extrait* (Paris, 1858, in-8, extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*); — *Essai d'une théorie catholique sur l'origine du langage* (Gand, 1858, in-18); — *Histoire des proses antérieurement au XIIe siècle* (Paris, 1858, in-18); — *Histoire abrégée des proses jusqu'à la fin du XIIe siècle* (Paris, 1858, in-18); — *Quelques mots sur l'étude de la paléographie et de la diplomatique, deuxième édition précédée de quelques mots sur l'École des chartes* (Paris, 1859, in-16); — *Définition catholique de l'histoire* (Paris, 1860, in-12); — *L'Amour, par un catholique* (Paris, 1860, in-18); — *Scènes et nouvelles catholiques* (Paris, 1861, in-12. 2e édit., ibid., 1875); — *Voyage d'un catholique autour de sa chambre* (Paris, 1862, in-18. 2e édit., ibid., 1872);

— *Benoît XI; étude sur la Papauté au commencement du XIVe siècle* (Paris, 1863, in-8. 2e édit., Tours, 1876); — *Choix de prières tirées des manuscrits du XIIIe au XVe siècle et traduites pour la première fois*, 2e édit. (Paris, 1863, in-32); — *Études historiques pour la défense de l'Église* (Paris, 1864, in-12); — *Études littéraires pour la défense de l'Église* (Paris, 1865, in-12); — *Pour la famille; douze sujets de genre d'après les premiers peintres de l'Allemagne; précédé d'une introduction sur l'art allemand* (Paris, 1865, in-4); — *Les Psaumes, traduction nouvelle, première partie contenant le premier livre du psautier* (Paris, 1865, in-8); — *Les Épopées françaises; études sur les origines et l'histoire de la littérature nationale* (Paris, 1865-1868, in-8. 2e édit., ibid., 1878-1897, in-8); — *Cours d'histoire de la poésie latine au moyen âge. École des chartes. Leçon d'ouverture* (Paris, 1866, in-8); — *Études et controverses historiques* (Paris, 1866, in-12); — *De l'avenir des études historiques* (*Revue des questions historiques*, t. I, 1866, tiré à part. Paris, 1866, in-8); — *L'Idée religieuse dans la poésie épique du moyen âge* (Paris, 1867, in-12); — *Portraits littéraires* (Paris, 1868, in-18. 2e édit., ibid., 1881); — *Questions du jour. L'Infaillibilité devant la raison, la foi et l'histoire* (Paris, 1870, in-18); — *Le Livre de tous ceux qui souffrent* (Paris, 1870, in-32. 2e édit., ibid., 1872); — *Œuvres des cercles catholiques d'ouvriers. Publications du conseil des jeunes ouvriers* (Paris, 1873, in-18); — *Questions du jour. Appel aux hommes de bien* (Paris, 1873, in-18); — *Portraits contemporains et questions actuelles* (Paris, 1873, in-12); — *Appel aux ouvriers* (Paris, 1873, in-12); — *Choix de prières d'après les manuscrits du IXe au XVIIe siècle* (Paris, 1874, in-32. 6e édit., ibid., 1879); — *Prières à la Vierge* (Paris, 1874, in-32. 5e édit., ibid., 1879); — *Quand Dieu voudra; le livre de tous ceux qui souffrent*. 3e édit. (Paris, 1874, in-16); — *Histoire de la charité* (Paris, 1874, in-32. 2e édit., ibid., 1877); — *Voyage d'un catholique autour de sa chambre. L'Amour chrétien dans le mariage*. 2e édit. (Paris, 1875, in-12); — *Les Conférences publiques. Discours prononcé le mardi 18 avril 1876 à la séance d'ouverture de la session des comités catholiques* (Paris, 1876, in-8); — *Lettres d'un catholique* (Paris, 1876-1879, 2 vol. in-8); — *Notice sur un livre liturgique appartenant à M. le professeur G. Stephens de Copenhague* (Nogent-le-Rotrou, 1877, in-8); — *Les Sept Œuvres de miséricorde* (Paris, 1877, in-18); — *Choix de prières d'après les manuscrits du IXe au XVe siècle* (Paris, 1878, in-16); — *La Première Communion; précédée d'une lettre de Mgr Mermillod* (Paris, 1878, in-32); — *Vingt nouveaux Portraits* (Paris, 1878, in-18); — *20 juin 1880. A Jules Quicherat, au nom de ses confrères et de ses anciens élèves* (Paris, 1880, in-fol.); — *Appel aux ouvriers* (Rennes, 1881, in-16); — *Au coin du feu. Nouvel album pour la famille et pour les enfants* (Paris, 1882, in-fol.); — *La Chevalerie* (Paris, 1884, in-4. 2e édit., ibid., 1890); — *Pour les enfants* (Paris, 1885, gr. in-8); — *Histoire de la poésie liturgique au moyen âge. Les Tropes*. I (Paris, 1886, in-8); — *La Poésie religieuse dans les cloîtres des IXe et XIe siècles* (Paris, 1887, in-8); — *Société de l'École des chartes. Cinquantième anniversaire de notre fondation. Banquet du 13 juin 1889* (Paris, 1889, in-8); — *Portraits du XVIIIe siècle* (Paris, 1890, in-18); — *Études et travaux historiques* (Lille, 1890, in-8); — *La Littérature catholique et nationale* (Lille, 1894, in-8); — *Portraits du XIXe siècle* (Paris, 1894-1895, 4 vol. in-8. I. Poètes et romanciers. II. Historiens et critiques. III. Apologistes. IV. Nos adversaires et nos amis); — *Portraits du XVIIe siècle, suivis d'études sur les deux derniers siècles* (Paris, 1895, in-8). — Il faut y ajouter: *Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor, précédées d'un essai sur sa vie et ses ouvrages* (Le Mans, 1858-1859, 2 vol. in-18); — *Histoire universelle de l'Église catholique, par l'abbé Rohrbacher. Table générale* (Paris, 1865-1867, in-4. 7e édit., ibid., 1877); — *La Chanson de Roland. Texte criti-*

que, accompagné d'une traduction nouvelle et précédé d'une introduction historique (Tours, 1872, 2 vol. gr. in-8. 3e édit., ibid., 1873); — *La Chanson de Roland. Texte critique, traduction et commentaire, grammaire et glossaire.* 4e édit. classique (Tours, 1884, in-12. 6e édit., 1876); — *La Chanson de Roland. Édition populaire* (Tours, 1872, in-8. 22e édit., ibid., 1895); — *Esprit du Père Faber. Extraits de ses œuvres classés méthodiquement et présentant un exposé de sa doctrine* (Paris, 1874, in-12); — *Polyeucte martyr, introduction* (Tours, 1889, gr. in-4); dans les *Procès-verbaux de la Société archéologique d'Eure-et-Loir : Sur les jongleurs au moyen âge*, t. VII, p. 392. Chartres, 1886); — dans la *Revue des questions historiques : L'Enfance d'un baron* (t. XXXIV, 1882, p. 396-463); — *La Jeunesse d'un baron* (t. XXXIV, 1883, p. 364-424); — dans la *Revue du monde catholique : A quoi servent les pauvres* (I, 1861, p. 31-35); — *L'Immaculée Conception* (ibid., p. 622-624); — *Les Sept Péchés capitaux* (ibid., p. 689-720); — *Pensées d'Eugénie de Guérin* (V, 1862-1863, p. 62-68); — *Benoît XI, étude sur la Papauté au commencement du XIVe siècle* (ibid., p. 362-385, 502-535, 699-719; t. VI, 1863, p. 47-67); — *Les Acta Sanctorum* (t. VII, 1863, p. 291-312); — *Esquisse d'une histoire de la littérature catholique* (ibid., p. 622-640; t. VIII, 1863-1864, p. 97-109); — *L'Évêque de Tulle* (t. X, 1864, p. 765-776); — *L'Idée religieuse dans la poésie épique du moyen âge* (t. XIX, 1867, p. 665-695; t. XX, 1867-1868, p. 224-265); — *Les Livres à l'Exposition* (ibid., p. 530-540); — *L'Érudition en 1868* (t. XXIII, 1868, p. 399-434); — *L'Achèvement des Acta Sanctorum* (ibid., p. 625-626); — *La France sous Philippe-Auguste* (t. XXVII, 1869, p. 765-796; t. XXVIII, 1870, p. 230-252, 518-541, 678-698; t. XXIX, 1870, p. 191-215, 358-385, 839-859; t. XXX, 1870, 676-690; t. XXXIV, 1872, p. 232-255); — *La Guerre, chants en prose* (t. XXXI, 1871, p. 81-87); — *Appel aux ouvriers* (t. XXXVI, 1873, p. 589-610); — *Georges Seigneur* (t. XLIV, 1875, 794-798); — *Quelques mots sur Jeanne d'Arc* (t. XLVI, 1876, p. 244-246); — *Mélanges, voyage au pays des livres* (t. XLVII, 187, p. 631-635); — *Le Style des chansons de geste* (t. L, 1877, p. 353-373, 503-520); — *Pie IX orateur* (t. LIII, 1878, p. 539-550); — *Voltaire* (t. LIV, 1878, p. 481-500); — *Mélanges. Adieux à l'Exposition* (t. LVI, 1878, p. 459-466); — *L'Enseignement de l'histoire de France* (ibid., p. 603-617); — *M. Bonnetty* (t. LVIII, 1879, p. 139-141); — *Les Origines de la chevalerie* (t. LXXII, 1882, p. 29-52); — *Le Code de la chevalerie* (t. LXXIII, 1883, p. 504-526, 680-700; t. LXXIV, 1883, p. 53-72, 351-362); — *L'Entrée dans la chevalerie* (ibid., p. 703-715; t. LXXV, 1883, p. 72-90, 213-234); — *La Poésie religieuse dans les cloîtres du IXe au XIe siècle* (t. XCI, p. 221-248, 479-483). Léon Gautier a publié sous le pseudonyme de Christian Defrance : *Lettres sincères* (Mulhouse, 1893, in-32); — *Croquis honnêtes* (Mulhouse, 1893, in-32); — *De la Consécration épiscopale d'après le pontifical romain* (Paris, 1893, in-4); — *Le Sacrement de l'Ordre, d'après le pontifical romain* (Paris, 1895, in-4).

— Le savant orientaliste espagnol don Pascual Gayangos y Arce est mort à Londres, le 5 octobre, à quatre-vingt-huit ans. Né le 21 juin 1809 à Séville, c'est en France qu'il fit ses études classiques et reçut sa première éducation; et c'est aussi à Paris qu'il vint compléter, sous la direction de Silvestre de Sacy, la connaissance de l'arabe, qu'il avait appris du P. Artigas. Rentré en Espagne en 1831, après un voyage en Afrique, il fut nommé interprète des langues orientales près le ministère d'État (1831-1836). Membre surnuméraire de l'Académie d'histoire dès 1844, il fut reçu, en 1847, comme membre ordinaire de cette compagnie, dont il était le doyen. Professeur d'arabe à l'Université de Madrid (1843), directeur de l'instruction publique en 1881, sous le ministère Sagasta, il ne tarda pas à renoncer à ces fonctions pour entrer au Sénat. Depuis plusieurs années il vivait presque toujours à

Londres, occupé de travaux d'érudition. Parmi ses publications nous citerons : *History of the Mohammedan dynasties in Spain* (London, 1841-1843, 2 vol. in-24); — *Historia de la literatura española, por M.-G. Ticknor, traducida al castellano, con adiciones y notas críticas*, avec D. Enrique de Vedia (Madrid, 1851-1857, 4 vol. in-4); — *El Cancionero de Juan Alfonso de Balna (siglo XV)* (Madrid, 1851, in-4), avec MM. Duran et le marquis de Pidal; — *Libros de caballerias*, t. XL de la *Biblioteca de autores españoles* (Madrid, 1857, in-4); — *Escritores en prosa anteriores al siglo XV* (Madrid, 1860, in-4), t. LI de la *Biblioteca de autores españoles;* — *Cartas del cardenal D. fray Francisco de Cisneros dirigidas á D. Diego Lopez de Ayala*, avec D. Vicente de la Fuente (Madrid, 1867, in-4) ; — *Fifth Letter of Hernando Cortés to the Emperor Charles V* (London, 1868, in-8), dans les *Works issued by the Hakluyt society;* — *Calendar of letters, despatches and state papers relating to the negotiations between England and Spain* (London, 1873-1887, 7 vol. in-8); — *Catalogue of the manuscripts in the Spanish language in the British Museum* (London, 1875-1894, 4 vol. in-8). Nous rappelons encore dans les *Memorias de la Real Academia de la Historia : Sobre la autenticidad de la crónica denominada del Moro Rasis* (t. VIII, 1852, in-4 de 100 p.), et dans la *Revista de España* une série d'articles sur *Cervántes en Valladolid* (1884 et 1885).

— Le professeur Francis-William Newman, frère du regretté cardinal, vient de mourir à un âge fort avancé. Né en 1805, à Londres, il commença son éducation à Ealing, et la poursuivit avec de brillants succès à l'Université d'Oxford. Attaché comme fellow à cette institution, il la quitta par scrupule de conscience, voyagea en Orient, et, après son retour en Angleterre, accepta une chaire de professeur de langues classiques à Manchester (1840). Six ans après, il passait comme professeur de latin à l'Université de Londres, où il resta jusqu'en 1863. Ses études, au lieu de le mener, comme son illustre frère, au sein de l'unité catholique, le conduisirent au doute, et longtemps il y eut entre les deux frères une cessation complète de tous rapports. Esprit brillant et facile, orientaliste, mathématicien, latiniste élégant, le professeur Newman a écrit sur les sujets les plus variés. Voici, sans tenir compte de sa collaboration aux périodiques d'outre-Manche, l'indication de ses principales publications : *A Grammar of the Berber language;* — *Lectures on logic* (1838, in-12) ; — *The Difficulties of elementary geometry* (1841, in-8) ; — *History of the English Universities*, trad. de Hüber (1843, 3 vol. in-8); — *Catholic Union : Essays towards a church of the future and the organization of philanthropy* (1844, in-8) ; — *A State Church not defensible* (1848, in-8) ; — *A History of the Hebrew monarchy from the administration of Samuel to the Babylonish captivity* (1847, in-8) ; — *Four lectures on the contrast of ancient and modern history* (1847, in-12) ; — *An Appeal to the middle classes on the urgent necessity of numerous radical reform financial and organic* (1848, in-8) ; — *On the constitution and moral right, or wrong of our national debt* (1849, in-8) ; — *The Soul* (1849, in-8) ; — *Phases of faith; or, passages from the history of my creed* (1850, in-8, 2e édit. augmentée de *A Reply to eclipse of faith*, de M. Henry Rogers, en 1853) ; — *A Collection of poetry for the practice of elocution* (1850, in-8) ; — *The Crimes of the House of Hapsburg against its own liege subjects* (1851, in-8) ; — *Lectures on political economy* (1851, in-8) ; — *Regal Rome : an introduction to Roman history* (1852, in-8) ; — *The select speeches of Kossuth* (1853, in-12) ; — *The Odes of Horace translated* (1853, in-12) ; — *Personal narratives in letters principally from Turkey in the years 1830-1833* (1856, in-8) ; — *The Iliad of Homer faithfully translated* (1856, in-8) ; — *Solomon's song of songs* (1857, in-12) ; — *Theism doctrinal and practical* (1858, in-8) ; — *Homeric translation in theory and*

practice (1861, in-8); — *The Hiawatha rendered into Latin* (1862, in-12); — *The Text of the Inguvine inscriptions* (1864, in-8); — *English Institutions and their reforms* (1865, in-8); — *A Handbook of modern Arabic* (1866, in-8); — *Translations of English poetry into Latin verse* (1868, in-8); — *Miscellanies* (1869-1889, 3 vol. in-8); — *Dictionary of modern Arabic* (1871, 2 vol. in-8); — *Europe of the near future* (1871, in-8); — *Hebrew Theism : the Basis of Judaism, Christianity and Muhammedanism* (1874, in-8); — *Religion not history* (1877, in-8); — *Morning prayers in the household of a believer in God* (1878, in-12); — *Reorganization of English institutions* (1880, in-8); — *What is christianity without Christ?* (1881, in-8); — *Libyan vocabulary* (1882, in-8); *A Christian commonwealth* (1883, in-12); — *Essay on diet* (1883, in-12); — *Christianity in its cradle* (1884, in-12); — *Comments on the text of Aeschylus* (1884, in-8); — *Rebilius Cruso : Robinson Crusoe in Latin* (1884, in-8); — *Life after death* (1887, in-8); — *Kabail vocabulary* (1888, in-8); — *Mathematical tracts* (1888-1889, 2 vol. in-8); — *Reminiscences of two exiles* (*Kossuth and Pulszky*) *and of two wars* (*Crimean and Franco-Austrian*) (1888, in-8); — *Anglo-Saxon abolition of negro slavery* (1889, in-8); — *Elliptic integrals* (1889, in-8); — *Higher trigonometry super rationals of second orders* (1892, in-8).

— Avec Sir Peter Le Page Renouf, l'Angleterre perd un égyptologue distingué. Né dans l'île de Guernesey en 1822, il y commença ses études classiques, qu'il poursuivit à l'Université d'Oxford. A vingt ans (fête de Pâques 1842), il abjura le protestantisme et rentra dans le sein de l'Église romaine. Le cardinal Newman, qui avait distingué ses qualités, l'appela, en 1855, à remplir les chaires d'histoire ancienne et de langues orientales à l'Université catholique d'Irlande, qui venait de s'ouvrir. Nommé, en 1864, inspecteur des écoles par le gouvernement de la Reine, il en remplit les fonctions jusqu'en 1886. Il devint alors conservateur des antiquités égyptiennes et assyriennes au Musée britannique. Le bagage scientifique de Sir Peter Le Page Renouf est assez considérable, si l'on y fait rentrer sa collaboration à diverses revues (*Home and Foreign Review*, *Chronicle*, *North British Review*, *Atlantis*, *Academy*, *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, *Proceedings and transactions of the Society of Biblical archaeology*, dont il fut un temps le président, etc.). Nous nous contentons ici d'indiquer les principaux ouvrages qui sont sortis de sa plume : *The Doctrine of the catholic Church in England on the Holy Eucharist* (1841, in-8); — *The Greek and Anglican communions* (1847, in-8); — *Note on some negative particles of the Egyptian language* (1864, in-8); — *Prayer from the Egyptian ritual* (1862, in-8); — *Sir G. C. Lewis on the decipherment and interpretation of dead languages* (1863, in-8); — *A few words on the supposed Latin origin of the Arabic version of the Gospels* (1863, in-8); — *University education for English catholics* (1864, in-8); — *Miscellaneous notes on Egyptian philology* (1866, in-8); — *The Condamnation of pope Honorius* (1868, in-8); — *The Case of pope Honorius reconsidered* (1869, in-8); — *Note on Egyptian prepositions* (1874, in-8); — *Lectures on the origin and growth of religion as illustrated by the religion of ancient Egypt* (1880, in-8); — *The Egyptian Book of the dead* (1893, in-fol.).

— Le savant historien danois Adolf Ditlev Jörgensen est mort le 5 octobre, âgé de cinquante-sept ans, à Copenhague. Né le 11 juin 1840, à Gravenstein, il commença par professer dans l'enseignement secondaire, mais ne tarda pas à s'établir à Copenhague (1864), où il devint attaché (1869), puis directeur des archives du royaume (1883). Nous donnons la liste de ses publications, qui le placent au premier rang des historiens danois : *Harald Hårdråde i Limfjorden* (Köbenhavn, 1870, in-8); — *Bidrag til Nordens historie i Middelalderen* (ibid., 1871, in-8); — *Det ældste Köbenhavn*

(ibid., 1872, in-8) ; — *Den nordiske Kirkes grundlæggelse og förste udvikling* (ibid., 1874-1878, 2 vol. in-8), dans les publications de la *Selskab for Danmarks Kirkehistorie ;* — *Sönderjyderne i den danske Hær* (ibid., 1876, in-8) ; — *Den gamle danske Köbenhavn* (ibid., 1879, in-8) ; — *Absalon og Venderne* (Odense, 1880, in-8), fasc. 1 des *Fyens Forsvarforen. Smaaskrifter ;* — *Georg Zoega* (Köbenhavn, 1881, in-8) ; — *Fyrretyve fortællinger af Fædrelandets historie* (ibid., 1882, in-8), fasc. 123 de *Folkelæsning ;* — *Udsigt over de danske Rigsarkivers Historie* (ibid., 1884, in-8) ; — *Nils Stensen* (ibid., 1884, in-8) ; — *Hans Adolf Brorson* (ibid., 1887, in-8), série II, fasc. 1 des *Smaaskrifter til Oplysning for kristne ;* — *Johannes Evald* (ibid., 1888, in-8) ; — *Om Kampen for den danske nationalitets fevarelse i Nordslesvig* (ibid., 1889, in-8) ; — *Fortællinger af Nordens historie* (ibid., 1893, 2 vol. in-8) ; — *Peter Schumacher Griffenfeld* (ibid., 1893-1894, 2 vol. in-8) ; — *Prof. Phisters og Fru Södrings Kritik af Fru Heibergs Erindringer* (ibid., 1893, in-8). — Il y faut ajouter quelques articles dans les revues danoises, notamment dans l'*Historisk Tidskrift* et dans l'*Arkiv for nordisk Oldkyndighed.*

— Un érudit et un littérateur distingué, M. Giovanni DE CASTRO, est mort le 28 juillet dernier, à Bellagio. Traductions, drames, romans, critique littéraire, histoire, il a, non sans succès, abordé les genres les plus divers. Parmi ses nombreuses publications, nous nous bornerons à rappeler les suivantes, renvoyant nos lecteurs, pour plus de détails, à la bibliographie fort complète qui a paru dans le dernier numéro de l'*Archivio storico lombardo*, dont il était depuis de longues années le collaborateur : *Il Mondo secreto* (Milano, 1864, 9 vol. in-32) ; — *Arnaldo da Brescia* (Livorno, 1875, in-16) ; — *Fulvio Testi e le corti italiane* (Milano, 1875, in-16) ; — *La Storia nella poesia popolare italiana* (Milano, 1879, in-8) ; — *Milano durante la dominazione napoleonica* (Milano, 1880, in-16) ; — *Storia d'Italia dal 1799 al 1814* (Milano, 1881, in-8) ; — *Milano nel settecento* (Milano, 1887, in-16) ; — *Milano e le cospirazioni lombarde, 1814-1820* (Milano, 1896, in-12).

— On annonce encore la mort : de M. l'abbé Charles BARNAVE, ancien professeur au lycée de Marseille, directeur fondateur de l'école Salvien à Marseille et l'un de nos hellénistes les plus distingués, mort le 21 octobre, âgé de soixante-huit ans ; — de M. Alexandre BILLAULT DE GÉRAINVILLE, économiste, mort dans sa soixante-dixième année, à Paris ; — de M. BOELLMANN, organiste de Saint-Vincent de Paul et compositeur distingué, mort à Paris, âgé de trente-cinq ans ; — de M. l'abbé Jean-Marie BUFFÉ, prédicateur distingué, mort à Rennes, le 20 septembre, âgé de quatre-vingt-neuf ans ; — de M. le docteur O'Donnell CHALLIER DE GRANDCHAMP, mort le 17 octobre, à Paris ; — de M. DELHOMME, l'un des directeurs de la grande maison catholique de librairie Delhomme et Briguet, mort à cinquante ans, le 26 octobre ; — de M. Gaston DUBOIS-GUCHAN, ancien élève de l'École des chartes, érudit distingué, mort le 25 août, à Sées ; — de M. DUPONT-VERNON, professeur au Conservatoire ; — de M. Jean-Louis FERRIÉ, libraire à Montauban, mort le 7 octobre ; — de M. Louis JOVIE, du barreau de Paris, mort à Lourdes ; — de M. Édouard KIMEL, éditeur parisien, mort le 25 octobre ; — de M. l'abbé LEGRAND, chanoine de Bayeux, membre de la Société des antiquaires de Normandie ; — de M. l'abbé MARESCAL, ancien professeur au séminaire de Villieux, mort âgé de quatre-vingt-trois ans, à Caen, le 13 octobre ; — de M. DE MÉNORVAL, ancien conseiller municipal, collaborateur de l'*Éclair* et auteur d'une *Histoire de Paris*, publiée il y a quelques années, mort le 26 octobre, à Paris ; — de M. l'abbé MONNET, professeur à la maîtrise de Saint-Claude, mort le 15 octobre, âgé de trente-cinq ans, à la Rixouse ; — de M. MOUSTON, l'un des directeurs de la *Dépêche algérienne ;* —

de M. le chanoine PAUL, ancien supérieur du petit séminaire de Castres, mort le 16 octobre, à soixante-huit ans ; — de M. l'abbé PAYAN D'AUGERY, vicaire général de Marseille, prédicateur distingué ; — de M. Jacques-Amable REGNAULT, voyageur, auteur de la *Revue anecdotique des Champs-Élysées*, mort dans sa quatre-vingt-dix-neuvième année, le 20 octobre ; — de M. Édouard SIMON, collaborateur de l'*Estafette*, mort le 22 octobre ; — de M. Gaetan SIMON, proviseur de divers lycées de province, mort âgé de soixante-quatre ans, le 19 octobre, à Meaux ; — de M. Joseph TRANNOY, avocat, mort le 29 août ; — de M. VIOLETTE, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Lille, mort à soixante-quinze ans, le 19 octobre, à Lille ; — de M. WAGNIER, du barreau de Paris, mort le 26 octobre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Maksimilian M. ARNOLD, rédacteur de l'*Odeskii Viestnik*, mort le 29 avril, à Odessa ; — de M. Léopold AUERBACH, professeur de physiologie à l'Université de Breslau, mort à soixante-dix ans, le 1er octobre ; — du docteur F. W. BARRY, mort à Birmingham, le 13 octobre ; — du sénateur Domenico BARTOLI, mort à soixante-dix-sept ans, à Palerme ; — de M. Rud. BERLIN, connu par ses travaux ophtalmologiques, mort le 12 septembre, âgé de soixante-quatre ans, à Linthal en Suisse ; — de Mgr BERNARDI, ancien professeur d'histoire au lycée Sainte-Catherine, à Venise, mort à quatre-vingt-quatre ans, dans cette ville ; — de M. Alexander BILLING, connu par ses recherches d'histoire littéraire, mort le 9 septembre, âgé de cinquante et un ans, à Berlin ; — de M. Tit K. BLONSKII, littérateur et rédacteur du *Slovo*, mort en septembre ; — de sir G. C. BOASE, archéologue anglais distingué, mort le 4 octobre ; — de M. Timof. Ivanovitch BOGOMILOV, professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Kharkov, mort le 29 juin, à Pratigorsk ; — de M. Conrad BOHN, mathématicien, mort le 14 septembre, à Aschaffenburg ; — de M. Aleks. Nikit. BOUKHOVTSEV, musicien, auteur d'une méthode de piano, mort le 25 juillet ; — de M. Max BURCHARD, professeur d'ophtalmologie à l'Université de Berlin, mort à soixante-six ans, le 26 septembre ; — de M. Ivan Ivanovitch CHIMKO, historien, mort le 7 août, à Moscou ; — de M. Mikhail Ivanovitch CHOLKORSKII, ingénieur russe ; — de M. William Robert CORNISH, chirurgien anglais, mort le 21 octobre ; — de M. L. O. CHTCHETKIN, directeur du *Roussko-frantsouskii Viestnik*, mort en octobre ; — de Mme Auguste COUVREUR, correspondante belge du *Times*, morte le 24 octobre à Bruxelles ; — de M. Charles A. DANA, directeur du *Sun* de New York, mort à soixante-dix-huit ans, en octobre ; — de M. Arthur DIX, publiciste, mort le 17 octobre, à Dantzig ; — de M. Edmund DRECHSEL, professeur de chimie à Berne, mort à cinquante-quatre ans, le 22 septembre, à Naples ; — de M. Alexander DUNCKER, l'éditeur bien connu, mort à quatre-vingt-cinq ans, le 23 août, à Berlin ; — du R. P. EGIDI, S. J., philosophe et mathématicien distingué, mort à soixante-trois ans, à Rome ; — de M. A. EROCHKIN, mort le 18 mai ; — de M. Félix Maria FALGUERA, membre des Académies des belles-lettres et des sciences et arts de Madrid, naturaliste et littérateur, mort à la fin d'août à Barcelone ; — de M. Aleksiei Petrov. GEMILIAN, éditeur du *Rousskoe Sadovodstvo*, auteur d'une étude sur Alfred de Musset et d'autres ouvrages littéraires, mort à Moscou le 2 septembre ; — de Mme Elena Serg. GORTCHAKOVA, poétesse russe, morte le 5 septembre, à Moscou ; — de M. I. O. GOTTWALD, orientaliste, mort le 7 août, à Kazan ; — de M. Fr. GUTSCH, poète allemand, mort à cinquante-neuf ans, à Carlsruhe ; — de M. Hjalmar HEIBERG, professeur d'anatomie pathologique à Christiania, mort le 25 septembre, à soixante ans ; — de M. Edmund R. VON HOFMANN, professeur de médecine légale à l'Université de Vaime, mort le

27 août ; — de M. Richard HODERMANN, auteur de travaux estimés sur l'histoire théâtrale, mort le 25 septembre, à Gotha; — de l'archimandrite IGNATIUS, auteur d'ouvrages d'édification, mort le 17 mai ; — de Mme Maria ILNITSKAIA, romancière, morte à Varsovie ; — de M. Petr. Ivanovitch KALACHNIKOV, auteur dramatique, mort le 20 mai ; — de M. Georgii Ilitch KANANOV, directeur de l'Institut Lazarev, mort à Moscou, le 5 juin ; — de M. Aleks. Aleksandrovitch KHOMIKOVSKII, rédacteur du *Knijnyi Viestnik*, mort le 8 mai, à Saint-Pétersbourg ; — de M. Eugenii KORSCH, ancien directeur de la *Gazette de Moscou* et directeur du Musée Roumiantsev, mort à Moscou, en octobre ; — de M. Georg LAENGIN, historien, mort le 13 septembre, à soixante-dix ans, à Fribourg-en-Brisgau; — de M. Joh. Friedr. August LANSKY, pédagogue, mort le 3 octobre, âgé de quatre-vingts ans, à Dresde ; — de M. Nikolai Aleksieevitch LIOUBIMOV, professeur de physique à l'Université de Moscou, auteur d'une histoire estimée de la physique, mort le 6 mai ; — de M. Edw. MAITLAND, le distingué romancier anglais, mort le 9 octobre ; — de Mgr Ernesto MAZZELLA, archevêque de Bari, mort le 17 octobre, dans sa soixante-cinquième année ; — de M. Enrique MORENO Y ALBERTOS, membre de l'Académie royale de jurisprudence, mort le 5 octobre ; — de M. MOSSISSOVICS VON MOJSVAR, professeur de zoologie à l'Université de Graz, mort à quarante-huit ans, le 27 août ; — de M. Johann Christian NEHLS, mort en septembre ; — de M. Francis Turner PALSGRAVE, professeur à l'Université d'Oxford, mort à soixante-treize ans, le 24 octobre ; — de M. PERSICHINI, musicien ; — du chevalier Moritz VON PICHLER, ingénieur, mort le 19 août, à Velden ; — de M. Franz POMEZNY, germaniste, mort le 26 septembre, âgé de vingt-six ans, à Pozega en Croatie ; — de M. Wilhelm PÜCKERT, historien, mort âgé de soixante-huit ans, le 13 septembre, à Leipzig ; — de M. Franz PULSZKY, directeur du Musée hongrois à Budapest, mort le 9 septembre, à quatre-vingt-trois ans ; — de M. Alex. ROMAN, professeur de langue et de littérature roumaines à Budapest, mort à Mühlbach le 27 septembre ; — de M. Charles S. ROY, mort à quarante-trois ans, en octobre, à Cambridge ; — du colonel ROTHPLETZ, professeur de sciences militaires au Polytechnicum de Zurich, mort à soixante-treize ans, le 16 septembre ; — de M. RZETKOWSKI, poète et journaliste polonais, mort en octobre ; — de M. Hans SCHACHL, entomologiste, mort âgé de soixante-quatorze ans, à la fin de septembre ; — de M. Gustav SCHUMANN, humoriste, mort à quarante-sept ans, le 6 octobre, à Leipzig ; — de M. Anton SMITAL, romancier, mort le 14 septembre, âgé de trente-cinq ans, à Vienne ; — de M. STOBER, savant russe, mort dans l'ascension du mont Ararat ; — de M. Aleks. Mikhailovitch SVIETCHIN, auteur dramatique et romancier russe, traducteur de *Ruy Blas* et de *le Roi s'amuse*, mort à Kislovodsk ; — de M. James Thomas VIZETELLY, écrivain anglais, mort à la fin d'octobre ; — de M. Hermann WELCKER, professeur d'anatomie à l'Université de Halle, mort le 13 septembre, âgé de soixante-seize ans, à Winterstein ; — de M. Georg WOLF, philologue, mort le 13 septembre ; — de M. Arnold Lvovitch ZISSERMANN, rédacteur du *Novoe Vremia*, du *Rousskii Viestnik*, auteur d'une biographie de Bariatinskii, mort le 4 septembre.

— Nous recevons de notre collaborateur M. H. Gaidoz la note suivante : « Je viens de lire, avec autant de profit que d'intérêt, la très riche bibliographie de l'œuvre de W. WATTENBACH dans le dernier numéro du *Polybiblion* (p. 363 et suiv.). Ayant eu, quand j'ai fondé la *Revue celtique*, l'honneur de la collaboration de M. Wattenbach, je signalerai, dans le tome Ier de cette revue, deux articles, publiés en français, qu'il convient d'ajouter à cette bibliographie : 1° Pages 27-31, *Sur un évangéliaire à miniatures, d'origine*

irlandaise, dans la bibliothèque princière d'Oettingen-Wallerstein; 2° pages 262-264, *Un autographe de Marianus Scottus.* — Le premier de ces articles est traduit de l'*Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit;* mais le second est original et ne paraît pas avoir été publié ailleurs. »

Institut de France. — La séance publique annuelle des cinq Académies a eu lieu le 25 octobre. Après le discours du président, M. A. Sorel, et la lecture du rapport sur le concours de 1897 pour le prix Volney, M. E. Picot a lu une notice sur *la Mère des Gondi*, et M. Moissan, une notice sur l'*Université de Chicago;* M. G. Lafenestre, une notice sur *Jean de La Fontaine et les artistes de son temps*, et M. A. Himly, une notice sur *M. de Brazza et les origines du Congo français.*

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 1er octobre, M. Heuzey a ajouté quelques indications à celles qu'il avait déjà fournies, au nom de M. Pierre Paris, sur la figure de femme découverte à Elché, en Espagne; M. Collignon a communiqué la photographie, exécutée par les soins de M. Jouguet, d'un groupe funéraire en pierre calcaire conservé au musée gréco-romain d'Alexandrie; M. S. Reinach a présenté quelques observations au sujet de l'autel de Mavilly (Côte-d'Or); M. Deloche a donné une seconde lecture de son mémoire sur les Pagi et Vicairies du Limousin. — Le 8, M. Héron de Villefosse a prononcé l'éloge de G. Wattenbach, récemment décédé; M. E. Picot a communiqué un mémoire intitulé: *La Mère des Gondi, notice sur Marie Catherine du Pierrevive, dame du Perron*, et M. S. Reinach, un mémoire sur *le Voile de l'oblation;* M. Barbier de Meynard a rendu compte du congrès des orientalistes tenu à Paris, au mois de septembre dernier; M. Vidal de la Blache a examiné un texte de Pausanias relatif au pays d'origine de la soie. — Le 15, M. Héron de Villefosse a prononcé l'éloge de Don Pascual de Gayangos, récemment décédé; M. H. Weil a annoncé la découverte faite par M. Nicole, de Genève, de nouveaux fragments de Ménandre; M. Tannery a fait une communication sur la *Géomancie.* — Le 22, M. Clermont-Ganneau a commencé la lecture d'un mémoire sur une ancienne inscription arabe en caractères coufiques récemment découverte à Jérusalem; M. Schwab a entretenu l'Académie de la transcription hébraïque de quelques mots latins du moyen âge.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 2 octobre, M. Ch. Huit a lu un mémoire intitulé *Descartes et Platon;* M. Lefèvre-Pontalis a rendu compte du congrès de Zurich pour la protection ouvrière. — Le 9, M. M. Raffalovich a donné lecture d'un mémoire sur la Mandchourie, et M. Picot a lu une notice sur Jean Chouet. Le 16, M. E. Levasseur a donné lecture de sa notice sur la vie et les œuvres du général Francis-Amasa Walker, de Boston; M. Guibal, d'Aix, a commencé la lecture d'un mémoire *Sur les origines du mouvement fédéraliste à Marseille en 1793*, et M. Petit-Dutaillis, de Lille, a commencé la lecture d'un mémoire sur *les Classes ouvrières en Angleterre au XIVe siècle.* — Le 23, M. Guibal et M. Petit-Dutaillis ont terminé leurs lectures commencées le 16.

Congrès. — Il n'est que temps d'appeler l'attention de nos lecteurs sur le Congrès national catholique qui se réunit à Paris du 30 novembre au 5 décembre. Il y aura trois sections : 1° Œuvres religieuses et charitables (Œuvres du saint Sacrement, catéchisme, repos et sanctification du dimanche, pèlerinages, retraites, apostolat, œuvres militaires et œuvres de mer, œuvres hospitalières, œuvres pontificales, etc.); 2° Œuvres d'intérêt social et charitable (Union catholique d'œuvres, enseignement, presse, conférences et propagande, franc-maçonnerie, œuvres industrielles, commerciales et ouvrières, œuvres pour les campagnes, patronages, cercles de jeunes gens);

3° Défense des intérêts catholiques, action et organisation des catholiques. Le prix de souscription au Congrès est de 10 fr. C'est au secrétaire général, M. Hyacinthe Le Franc, 3, rue du Canivet, qu'on peut s'adresser pour tous renseignements.

Un Écrit inédit de Bossuet. — M. l'abbé Henri de Surrel de Saint-Julien a eu la bonne fortune de trouver, dans la Bibliothèque Angelica de Rome, *Une Relation autographe inédite de Bossuet sur le quiétisme;* il la publie dans les *Annales de Saint-Louis-des-Français* (numéro d'octobre 1897. Tiré à part. Rome, imp. de Philippe Cuggiani, in-8 de 17 p. — Chez l'auteur, via de' Zingari, 13). On ne la lira pas seulement avec intérêt à cause du nom de l'auteur, mais l'attention sera aussi fixée, comme le dit l'éditeur, par « la manière dont Bossuet présente à la cour de Rome certains détails, les points sur lesquels il appuie davantage et la suprême noblesse d'expressions de cet évêque juge de la foi, zélateur de la vérité et fils très soumis de l'Église romaine. »

Almanachs. — Les feuilles sont tombées; au coin du feu, après une admirable journée de novembre, toute resplendissante du soleil de la Saint-Martin, on parcourt les premières pages de l'almanach pour 1898. Vous savez, amis lecteurs, que la Société bibliographique publie le sien sous le titre du *Bon Français*. Jamais épithète ne fut mieux méritée. Les histoires sont exquises, la revue des événements les plus marquants de 1896-1897, faite avec talent et dans une note spéciale. Lisez, entre autres, le récit de la catastrophe du Bazar de la charité et la notice biographique sur le duc d'Aumale. Lisez la sublime pensée de Bellarmin qui clôt et termine le volume comme un point vers l'éternité.

De pieuses pensées pour chaque jour, vous les trouverez dans les calendriers à effeuiller que nous offre la maison Desclée, de Brouwer et Cie, sous l'invocation de la Sainte Vierge, de la Sainte Famille, de saint Joseph, saint Antoine de Padoue, saint Alphonse de Liguori, saint Ignace, saint Jean Berckmans, saint Vincent de Paul, saint Dominique, saint Augustin, saint François de Sales, saint François d'Assise, sainte Thérèse, ou encore extraites de l'admirable Imitation de Notre-Seigneur. — Dans la même maison, nous trouvons l'almanach *populaire pour tous*, pour *les Familles*, pour *les Enfants* (ravissant, comme toujours), pour *les Enfants de Marie*, pour *les Jeunes Filles chrétiennes*, en l'honneur de *saint Antoine de Padoue*. — Les *Familles chrétiennes* trouveront encore leur almanach chez Benziger, d'Einsiedeln, qui a édité aussi un petit livre fort touchant pour *les Enfants de la première communion*.

C'est une bonne action que d'acheter l'*Almanach de Dom Bosco* à Lille, le petit *Almanach de la Propagation de la foi*, et l'*Almanach des Missions* toujours si remarquable, publiés tous les deux chez Delhomme et Briguet. — L'*Almanach de la jeunesse* est édité par la maison Mame. On ne saurait trouver mieux comme variété d'articles. Note résolument chétienne; illustrations soignées. — Mais l'écho de nos bois retentit encore de sons du cor: n'oubliez pas l'almanach de la *Chasse illustrée* (Firmin-Didot).

Paris. — Il y a quelques années, M. Robert Kastor a publié les portraits des quarante membres de l'Académie française. Mais depuis des vides se sont produits parmi les immortels, vides bientôt comblés. C'est pourquoi M. Kastor donne aujourd'hui, sous le titre de *Supplément à l'Académie française* (Paris, Société française d'éditions d'art, L.-H. May, gr. in-4. — Prix : 7 fr.), neuf portraits à l'eau-forte, de : MM. Henry Houssaye, Jules Lemaître, Anatole France, Costa de Beauregard, Gaston Paris, André Theuriet, Albert Vandal, Albert de Mun, Gabriel Hanotaux. Rappelons que les deux premiers académiciens ont été élus en 1895, les cinq suivants en

1896 et les deux autres en 1897. Les huit premiers de ces portraits sont accompagnés d'un fac-similé d'autographe et d'une signature; le dernier (celui de M. Hanotaux) n'est appuyé que par la simple signature du ministre académicien. Ces neuf eaux-fortes ont beaucoup de relief.

— Les affaires d'Abyssinie ont trop mis en relief *Mgr Makaire*, pour qu'il soit utile d'insister longuement sur l'intérêt que présente l'étude que vient de lui consacrer dans le *Correspondant* M. le vicomte de Noailles (tirage à part, Paris, imp. L. de Soye, in-8 de 15 p.). L'auteur de l'article ne nous donne pas seulement un portrait en quelques lignes de l'homme remarquable qui, à trente ans environ, se trouve élevé à un si haut grade de la hiérarchie catholique, il nous retrace les événements qui ont amené la création du patriarcat copte; il nous fait le récit de l'ambassade auprès de Ménélick.

— M. Henry Omont nous fait connaître (*Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LVIII, tiré à part. Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, in-8 de 6 p.) *Un Traité de physique et de chimie du XVe siècle en écriture cryptographique*, récemment acquis par le département des manuscrits de la Bibliothèque nationale (N. Acq. lat. 635). Quatre pages du manuscrit dont il donne la photographie, accompagnée d'une transcription, permettent de se rendre compte de ce genre d'écriture secrète, basée sur des combinaisons du cercle et de la ligne droite.

— Nous avons dernièrement mentionné ici le bel éloge funèbre de M. Edmond Le Blant. L'orateur n'a pas été moins inspiré dans son éloge d'un autre éminent membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (*Discours de M. Héron de Villefosse, président de l'Académie, à l'occasion de la mort de M. Léon Gautier*, lue dans la séance du vendredi 27 août 1897. Paris, Firmin-Didot, in-4 de 9 p.). M. Héron de Villefosse a loué la « carrière scientifique si bien remplie, si féconde de Léon Gautier, » « sa vie consacrée tout entière à l'étude, au bien, à la défense de ses plus chères convictions. » Nous aimons à citer les dernières lignes de l'éloquent discours : « Le jour de la Saint-Louis, fête du pieux roi qui, comme lui, aima si passionnément l'Église et la France, il s'est éteint, plein de sérénité, dans les bras de la fidèle compagne qui avait partagé avec lui les bons et les mauvais jours, laissant à ses enfants l'exemple d'une vie noble et simple, utile à la science et au pays. »

— Parmi les notices destinées à honorer la mémoire de M. Eugène de Rozière (cf. *Polybiblion*, t. LXXVII, p. 78), nous signalerons tout particulièrement celle que M. Noël Valois lui a consacrée dans le *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France : Notice nécrologique sur Eugène de Rozière, membre de l'Institut, sénateur, inspecteur général honoraire des archives, membre de la Société nationale des antiquaires de France* (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, in-8 de 12 p.).

— Notre collaborateur M. l'abbé G. Péries vient de faire paraître chez Roger et Chernoviz : *l'Index, commentaire de la constitution apostolique « Officiorum. »* Son but est de faire connaître l'histoire et la portée actuelle de la discipline relative à la prohibition des ouvrages dangereux. Les auteurs et les libraires, les confesseurs et les étudiants de nos séminaires, enfin, les censeurs diocésains préposés par Nosseigneurs les évêques à la revision des livres, y trouveront toutes les informations historiques et juridiques, ainsi que les renseignements d'ordre pratique dont ils peuvent avoir besoin.

— Nous nous bornons à signaler le *Chemin de croix eucharistique, avec hymnes et amende honorable pour fêtes d'adoration*, par M. l'abbé Irénée Mauri, chanoine honoraire, curé-doyen de Saint-Jean de Pézenas (in-16 de 68 p., chez l'auteur). Il n'y a pas là un pur exercice de subtilité mystique, un de

ces jeux de l'esprit où se complaisait, vers la fin du moyen âge, la piété naïve et ergoteuse des scolastiques restés des écoliers. L'idée en est tirée de la théologie la plus sûre et la plus directe : le saint Sacrifice de la messe est le renouvellement du sacrifice du Calvaire. Comment dans chacune des quatorze stations du Chemin de la Croix on retrouve, avec l'histoire de Jésus crucifié, l'histoire de Jésus eucharistique, et quelles leçons se dégagent de ce rapprochement, c'est ce que M. Mauri explique avec l'aisance et la clarté d'un esprit à la fois très souple et très droit, et surtout avec l'onction pénétrante d'un cœur possédé par l'amour de l'Eucharistie. Son œuvre est plutôt une prière qu'une démonstration; c'est une effusion de l'âme devant la croix qui surmonte le tabernacle, un acte d'amour envers l'Hostie clouée sur l'une, enfermée dans l'autre.

— Les lois aujourd'hui ne sont plus motivées, et les jugements le sont. C'est le contraire d'autrefois. On sait que les rois de France faisaient précéder leurs ordonnances d'un préambule destiné à en montrer la raison d'être. M. Albert Babeau, le savant historien des institutions de l'ancien régime, a eu l'heureuse pensée d'analyser *les Préambules des ordonnances royales* (Paris, A. Picard, in-8 de 64 p. Extrait des *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales*) pour y rechercher les idées directrices et les principaux mobiles de la politique de nos rois. Il a classé le résultat de ses investigations sous sept rubriques : l'opinion, la religion, la gloire et l'amour, la justice, l'utilité publique, les finances et l'administration, la liberté et la souveraineté. Peut-être son étude eût-elle été encore plus instructive s'il avait examiné les motifs des ordonnances par rapport aux diverses matières qu'elles réglementaient. Telle qu'elle est néanmoins, cette étude se lit avec intérêt et suffit pour bien faire connaître les grands principes sur lesquels s'appuyait l'autorité royale.

Anjou. — *Les Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers* (Angers, Lachèse, in-8 de 385 p.) contiennent une importante notice sur la vie du premier recteur de l'Université catholique, Henry Sauvé, par M. J.-M. Delahaye; sur l'archéologue M. Victor Godard Faultrier, par M. d'Espinay. Mais ce qu'il faut priser surtout, ce sont les bons travaux de M. X. de la Perraudière sur les traditions et superstitions locales de l'Anjou; de M. Joseph Denais, sur la chapelle de La Barre et les sculptures de Pierre Biardeau; de M. Louis de Farcy, sur les sépultures de René d'Anjou, d'Isabelle de Lorraine et de l'évêque Ulger; de M. l'abbé Urseau, sur la fête des époux à Brain-sur-Allones, le 10 floréal an VI. M. le docteur Maisonneuve, l'aimable et savant secrétaire général, a écrit avec beaucoup de verve l'histoire d'un chien et d'un grillon et nous a relaté une expérience sur la virulence du venin des serpents. L'espace nous manque pour tout citer, mais il faut encore deux lignes pour relater le très heureux résultat du concours Daillière, qui a mis en vedette un lieutenant de génie, M. Albin Sabatier.

Berry. — Au cours de l'année qui s'achève, nous avons eu bien rarement, en ce qui concerne les sociétés savantes de province, l'occasion de signaler un volume aussi remarquable que celui que nous recevons de la Société des antiquaires du Centre et qui forme le vingt et unième tome de ses *Mémoires* (Bourges, Tardy-Pigelet, in-8 de xlv-281 p., avec de nombreuses planches). Nous voudrions pouvoir dire quelques mots de chacun des travaux dont se compose ce très intéressant ensemble; mais la place nous est si mesurée que nous sommes dans la nécessité de nous résigner à de simples indications ; il est vrai que les titres parlent d'eux-mêmes. Nous citerons donc les études que l'on trouve ici dans l'ordre où elles sont impri-

mées : *Musée de Bourges. Description des bronzes figurés antiques*, par M. D. Mater; — *Rapport sur les fouilles exécutées à Bengy-sur-Craon (Cher), les 7, 8, 9, 10 et 11 octobre 1895, par le capitaine Grandjean;* — *Notes archéologiques sur le Bas-Berry*, par M. Émile Chénon ; — *Fouilles à l'église de la Comtale, 1896 (salle du lycée)*, par M. de Kersers ; — *Cinq fers à hosties du diocèse de Bourges*, par M. le comte Alphonse de la Guère ; — *Mémoire historique et descriptif du palais construit à Bourges par Jean de France, duc de Berry*, par M. P. Gauchery ; — *Compte des obsèques d'un chancelier de France sous Louis XII (Jean de Ganay, 1512)*, publié par M. le marquis des Méloizes ; — *Généalogies berruyères. La Famille Trousseau*, par M. le comte de Maussabré ; — *Bulletin numismatique (n° 19)*, par M. de Kersers.

Bretagne. — M. Arthur de la Borderie publie une fort piquante brochure (*Un Pamphlet contre le cidre au XVIIIe siècle, par un ami du duc d'Aiguillon.* Rennes, imp. Simon, gr. in-8 de 18 p. Extrait du t. XXVI du *Bulletin de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*). Le savant bibliophile analyse fort spirituellement une très rare brochure intitulée : *Réflexions sur l'agriculture*, imprimée en 1764 à Saint-Malo, dédiée à « Monseigneur le duc d'Aiguillon, » consacrée tout entière à la Bretagne et faisant connaître des faits curieux à noter. Il indique, dans ce factum rédigé par un courtisan hostile aux Bretons, quatre points principaux : 1° un réquisitoire contre le cidre et les pommiers ; 2° un réquisitoire contre le blé noir ; 3° une exhortation à la culture de la vigne en Bretagne ; 4° un panégyrique de la pomme de terre. Un passage de l'opuscule anonyme prouve que la pomme de terre était cultivée en Bretagne dès 1752, c'est-à-dire plus de vingt ans avant la propagande de Parmentier.

Champagne. — Le soixantième tome de la collection des *Mémoires de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube*, qui, daté de 1896, forme aussi le tome XXXIII de la troisième série (Troyes, P. Nouel. gr. in-8 de 442 p. avec 5 planches), se fait remarquer par l'importance des travaux qui le composent. Mentionnons : *Musée de Troyes. Numismatique. Monnaies gauloises. Catalogue descriptif et raisonné*, par M. Lorin Le Clert. Y compris une ample *Table des matières*, ce catalogue ne comprend pas moins de cent cinq pages ; — *Épisodes de la guerre de Cent ans à Troyes et dans les environs (1431)*, par M. Alphonse Roserot ; — *Lettres inédites de Grosley, écrites de l'armée d'Italie en 1745 et 1746*, publiées par M. Albert Babeau ; — *Notes sur les nodules et bois minéralisés trouvés à Saint-Parres-les-Vaudes (Aube), dans les grès verts infracrétacés*, par M. P. Fliche ; — « *Promptuarium* » *et* « *Meslanges historiques* » *de Nicolas Camusat. Tables de matières et de documents*, par M. Alphonse Roserot ; — *Les Champignons de mon jardin. Supplément à la* « *Flore cryptogamique de l'Aube,* » par M. Camille Jourdheuille ; — *L'Ancienne Paroisse de Sacey*, par M. l'abbé A. Prévost ; — *Notice biographique sur Frédéric-Eugène Piat*, par M. Victor Champier ; — *Musée de Troyes. Art décoratif (Musée Piat), Catalogue descriptif et raisonné*, par M. Louis Le Clert.

— M. Henri Jadart publie une curieuse notice sur *les Portraits de Louis de Gonzague et de Christophe de Savigny* (Dole, impr. Bernin, in-8 de 12 p. Extrait de la *Revue artistique ardennaise*, d'août dernier). En tête ont été reproduits les portraits peu connus et très remarquables, si bien étudiés en leur histoire par le savant archéologue, de Louis de Gonzague, duc de Nevers et de Rethel, gouverneur de Champagne, et de Christophe de Savigny, auteur d'une sorte d'encyclopédie des connaissances humaines fort en avance sur son époque et dédiée au prince par le docte gentilhomme. M. Jadart expose les rapports des deux personnages à propos de cette pu-

blication imprimée à Paris par Jean et François de Gourmont en 1587.

DAUPHINÉ. — *Le Dauphiné et les Dauphinois dans la charge et la caricature*, de M. Paul Guillemin, dont nous avons déjà parlé (t. LXXX, p. 87-88), en est actuellement à son septième fascicule, qui s'arrête au nom d'Émile Augier. La devise : « De bien en mieux » pourrait très justement figurer en tête de l'œuvre. L'auteur a eu l'idée excellente de tirer à part tout ce qui concerne *Émile Augier* et *Mme Agar*. De la sorte, il a donné deux admirables fascicules (Grenoble, imp. Joseph Baratier, in-4 de 32 et de 14 p.). L'une et l'autre de ces luxueuses brochures se présentent sous une couverture illustrée de grande allure. Le travail sur Émile Augier comprend huit reproductions curieuses; l'étude concernant Mme Agar n'en comporte que deux. A propos d'Agar, nous rappellerons que ses origines ont été fort contestées : on ne lui a pas assigné moins de quatorze localités comme lieu de naissance. Il appartenait à M. P. Guillemin de fixer définitivement, preuves à l'appui, le pays où est née la grande artiste. Ce pays est Sedan. L'auteur a rectifié aussi la date de la naissance, qui est du 18 septembre 1832, alors que Vapereau et Larousse, entre autres, ont donné l'année 1836. Le père de Marie-Léonide Charvin dite Agar, maréchal des logis au 8e régiment de chasseurs à cheval, alors en garnison à Sedan, était originaire de Faramans (Isère), et sa mère de Vienne (même département). M. et Mme Charvin s'étaient mariés à Vienne, le 13 septembre 1830. M. Guillemin a donc bien raison de considérer Agar comme Dauphinoise. Tirés, le premier à cinquante exemplaires, le deuxième à soixante, numérotés et revêtus de la signature de l'auteur, ces deux fascicules se vendent : celui concernant Émile Augier, 15 fr., et celui relatif à Agar, 6 fr.

— Dans sa *Notice sur le bréviaire manuscrit n° 1285 du fonds latin de la Bibliothèque nationale à Paris* (Valence, imp. Jules Céas, in-8 de 12 p.), M. le chanoine Ulysse Chevalier, avec la compétence que chacun lui reconnaît, montre que ce bréviaire n'appartient pas plus au diocèse de Vienne, comme l'a cru le P. Dreves, qu'à celui de Digne, comme l'ont dit les Bollandistes. Si l'absence de calendrier et d'indications particulières dans les litanies ne rend pas facile l'attribution à un diocèse, une comparaison minutieuse des hymnes particulières du bréviaire avec celles des autres livres liturgiques connus permet d'affirmer que l'on a affaire à une église du sud-est. Le savant auteur du *Repertorium hymnologicum* va plus loin et croit pouvoir attribuer avec vraisemblance le bréviaire à l'église d'Embrun; il reproduit l'office de saint Marcellin, fondateur de l'église d'Embrun, contenu dans ce bréviaire.

— Voici un livre plein de jeunesse, d'ardeur et d'esprit qui se présente sous ce simple titre : *En montagne* (Grenoble, imp. Allier, in-8 de 181 p.). L'auteur, M. J. Gauthier, y raconte, avec une verve et une bonne humeur rares, les heures joyeuses ou troublées de la vie dans les grands monts du Dauphiné et de la Savoie; la littérature alpine compte peu de livres d'où se dégagent des impressions aussi saines et aussi profondes. Ajoutons que l'impression en est tout à fait charmante, et qu'une centaine de jolies photogravures éclairent le texte. C'est là un beau livre de bibliothèque qui fera les délices des Alpins pendant les soirées d'hiver.

— Heureuse, deux fois heureuse, est l'Académie delphinale, lorsque, entreprenant des courses archéologiques, elle a comme guide M. l'abbé Petit et M. Marcel Reymond. Dans *Beauvoir et Saint-Antoine* (Grenoble, Allier, in-8 de 48 p.), on relève, après le compte rendu de l'excursion, deux excellentes notices sur la célèbre abbaye gothique qui reste un des joyaux du Dauphiné.

— M. J. Buffaud sait rapporter des grandes manœuvres autre chose que

des impressions fugitives. Dans sa plaquette *De Valence à Gap*, causerie faite à l'Association des anciens élèves de la Martinière (Lyon, Rey, in-8 de 15 p.), il s'entend à merveille à faire défiler les plus beaux sites du Dauphiné et quelques points de son histoire. La revue est rapide comme un commandement militaire, mais elle est suffisamment détaillée.

— Il y a beau temps qu'on sait que les rivières de France n'auront bientôt plus de poissons et qu'un élément de la richesse nationale va disparaissant. Dans la famille de Galbert, qui possède un château où abondent les sources fraîches, à la Buisse, au pied du massif de la Chartreuse, on s'est occupé de pisciculture, de père en fils, avec une intelligence et un succès remarquables. Dans sa notice : *Établissement de pisciculture* (La Buisse, par Voiron (Isère), in-8 de 16 p.), M. le comte de Galbert fait l'historique du sujet et raconte les heureux résultats obtenus par lui-même, après de longs essais; mais ses vœux de préservation générale seront-ils exaucés ?

— En 1896 est décédé à Lyon un haut-alpin qui fut un commerçant notable, un écrivain de quelque valeur, en même temps que le meilleur et le plus vertueux des hommes. Sous ce titre : *M. Honoré Pallias* (Grenoble, in-8 de 7 p.), M. le comte de Galbert, en sa qualité de président de l'Académie delphinale, fait un éloge délicat de M. Pallias, lequel a un titre tout particulier à la reconnaissance de l'Académie : il lui a légué par testament une somme de dix mille francs. M. Pallias a fait d'autres legs à la Société d'archéologie de la Drôme, à la Société d'études des Hautes-Alpes ; c'est là un acte de générosité trop rare pour ne pas en conserver le souvenir.

— Prendre comme texte d'un discours de réception à l'Académie delphinale la vie de H. Gariel, ancien conservateur de la bibliothèque de Grenoble, c'est passer en revue une longue et importante période de l'histoire de la cité. C'est ce qu'a fait, d'une bien remarquable façon, M. Hardouin, professeur à l'École du génie de Grenoble, dans sa plaquette : *Hyacinthe Gariel, notice biographique et bibliographique* (Grenoble, Allier, in-8 de 65 p.). Le rôle joué par Gariel, ses écrits, sont appréciés avec méthode, avec esprit, et parfois avec une sévérité nécessaire. Peut-être eût-il fallu signaler le « Catalogue de lettres autographes et de livres » dont la vente a eu lieu, par le ministère de M. Charavay, en décembre 1858. Cette vente est celle de la bibliothèque de M. Gariel, à qui elle attira de violentes critiques. Deux portraits sont ajoutés à cet excellent travail.

Foix. — M. Henri Courteault publie un intéressant recueil d'*Ordonnances et règlements relatifs à l'administration du comté de Foix au quinzième siècle* (Foix, imp. Gadrat, gr. in-8 de 27 p. Extrait du tome VI du *Bulletin de la Société ariégeoise des sciences, lettres et arts*). L'énumération des huit documents tirés d'un manuscrit appartenant aux archives départementales de l'Ariège montrera mieux que toute analyse l'importance du recueil pour l'histoire administrative du pays de Foix : I. Ordonnance de Jean Ier, prescrivant dans toute l'étendue du comté de Foix l'obédience au pape schismatique Benoît XIII, 22 octobre 1412. — II. Ordonnance du même sur les monnaies. 20 janvier 1421, n. st. — III. Ordonnance du sénéchal de Foix sur la sûreté du pays. 9 septembre 1425. — IV. Ordonnance du sénéchal de Foix réglementant le prix des vivres et des logements. 20 octobre 1425. — V. Ordonnance des consuls de la Bastide-de-Sérou sur le règlement des successions de notaires. Sans date. — VI. Ordonnance de Jean Ier prescrivant une réformation du comté de Foix et fixant les attributions des divers fonctionnaires seigneuriaux. Sans date. — VII. Instructions données par Jean Ier aux commissaires chargés de procéder à la réformation d'une partie du comté de Foix. 9 avril 1425. — VIII. Commission donnée par

Gaston IV à Vidal Sans pour vérifier la légitimité de la possession par certains particuliers de biens de mainmorte. 12 décembre 1444.

Franche-Comté. — A diverses reprises, M. Émile Longin a utilisé la *Gazette de France*, que Théophraste Renaudot publiait sous la haute surveillance ou la direction de Richelieu, pour les études qu'il a faites sur les guerres dont l'issue finale a été la réunion de la Franche-Comté à la France il y a plus de deux siècles. Aujourd'hui, nous avons à signaler un dernier tirage à part, très documenté, des *Annales franc-comtoises*, que l'auteur a intitulé : *La Franche-Comté et la Gazette de France de 1633 à 1644* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 45 p.). Il confirme parfois et rectifie souvent le « gazetier, » dont les informations sont passées au tamis d'une critique aussi sévère que juste. Ces pages forment une contribution de premier ordre à l'histoire de la lutte si longue des Comtois contre les Français, et, au fond, se présentent tout à l'honneur des deux partis. Il paraît que certains amis de l'auteur, à propos de ses consciencieux travaux historiques, sont allés jusqu'à l'accuser de « manquer de patriotisme. » Accusation pour le moins puérile. L'histoire est l'histoire, et M. Longin remplit avec une parfaite impartialité, à la lumière des documents, son rôle d'historien. Pour conclure absolument d'accord avec lui, nous croyons qu'il n'est pas, de Saint-Loup à Saint-Amour et de Dole à Pontarlier, dans cette grande province de Franche-Comté, un seul natif qui ne se trouve heureux d'être Français et qui, s'il parle encore de l'Espagne, ne considère cette puissance que comme une amie d'autrefois, et pas davantage. M. Longin fera donc bien de poursuivre sa voie, sans s'inquiéter autrement d'observations qui portent à faux.

— Très suggestif le discours que M. Albert Mallié a prononcé lors de sa récente réception comme membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon. Il a pour titre : *Le Mouvement artistique contemporain à Besançon* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 24 p.). Après quelques considérations sur l'art en général, le nouvel élu esquisse les physionomies artistiques de quelques célébrités franc-comtoises, Gigoux, son élève Baron, Courbet, Bavoux et Baille. C'est la peinture qui occupe dans ce discours la place prépondérante, ce qui n'empêche pas son auteur de noter, quoique brièvement, la gravure, la sculpture et même l'architecture. Nous devons signaler d'une façon spéciale une page où M. A. Mallié, dans un tableau brillant, nous fait entrevoir, comme s'il tirait un rideau, les superbes paysages dont les rives du Doubs, de la Loue, de l'Ognon et du Dessoubre ont fourni les sujets aux artistes franc-comtois.

— M. le chanoine Suchet, qui a occupé, le mois dernier, dans le *Polybiblion* une place d'honneur, a eu l'excellente idée d'extraire de son important ouvrage sur *l'Éloquence religieuse en Franche-Comté* le chapitre consacré à *Mgr Besson orateur* (*1845-1888*) (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 89 p.). Cette brochure, qui nous fait si bien connaître dans l'ensemble et dans les détails les plus typiques l'œuvre de l'éminent évêque de Nîmes, est digne de tous les éloges.

— Sous le titre de *Promenades et excursions dans les montagnes du Doubs et autour de la Mouillère-les-Bains près Besançon* (Besançon, imp. Millot frères, in-16 de 24 p., illustré), le syndicat d'initiative de Besançon et de Franche-Comté vient de lancer une brochurette luxueuse. Le but est certainement de présenter sous un jour agréable la station balnéaire bisontine; nous devons reconnaître que le but est parfaitement atteint. Imprimé avec goût, cet opuscule donne des détails pratiques, précis et succincts sur les excursions que les baigneurs peuvent faire aux environs de la ville, qui sont

admirables. Le style est parfois un peu télégraphique. On trouve là neuf belles phototypies de la maison Delagrange-Louys, de Besançon, plus un plan de la ville et une carte du massif jurassien français.

— Un nouveau bon point à l'*Almanach jurassien pour l'an de grâce 1898* que nous recevons (Lons-le-Saunier, imp. C. Martin, gr. in-8 de 106 p., illustré). En ce temps où les almanachs pullulent, une publication du genre, si bien faite qu'elle soit (ce qui est le cas de l'*Almanach jurassien*), n'a de chances réelles de s'imposer dans un département que si les choses locales ne sont point négligées. Or, ledit almanach nous donne une série d'histoires, légendes et récits franc-comtois très intéressants, parmi lesquels les lecteurs remarqueront tout d'abord les pages, ornées d'un portrait, consacrées au célèbre chef de partisans Lacuzon, qui défendit la Franche-Comté contre les Français au XVIIe siècle. Il y a là aussi une bonne notice sur *Notre-Dame du Chêne*. Mais si nous complimentons sincèrement à nouveau les rédacteurs de cet almanach chrétien, nous ne nous lasserons pas de leur conseiller encore de développer davantage la partie locale.

— Signalons une petite brochure intitulée : *Souvenirs et espérances. Notre-Dame de Montciel et son ermitage à Lons-le-Saunier* (Lons-le-Saunier, imp. C. Martin, in-32 de 36 p.). L'auteur n'a pas signé son travail; c'est regrettable, car il est parfaitement rédigé. L'opuscule présente l'historique complet, à travers les âges, du sanctuaire que les trop fameux décrets ont fait fermer le 30 juin 1880. Nous nous associons aux vœux prophétiques de l'auteur, qui attend une « nouvelle ère de paix qui sera le triomphe de Notre-Dame de Montciel. »

— De M. Ch. Thuriet nous recevons une plaquette intitulée : *Les Cheveux de Madeleine* (Besançon, Dodivers, petit in-16 de 30 p.). C'est une nouvelle poétique qui plaira beaucoup aux cœurs simples.

Guyenne et Gascogne. — Indiquons comme très curieuses les *Marques de besoignes des artisans, XVIe et XVIIe siècles*, publiées par L. Roborel de Climens (Extrait du tome XXXI des *Archives historiques du département de la Gironde* (Bordeaux, imp. Gounouilhou, in-4 de 16 p. suivies de 10 planches). Le docte paléographe rappelle que les artisans illettrés traçaient à la plume, comme signatures, sur les actes notariés, des emblèmes qui rappelaient le plus souvent leur profession, et que presque tous les artisans d'une même corporation reproduisaient le même objet, l'outil ou le travail qu'ils confectionnaient ordinairement. Il donne les fac-similés d'un certain nombre de ces marques, relevées sur des actes de notaires (1575 à 1720).

— M. Émile Belloc, dont les études limnologiques sur le midi de la France font autorité, a présenté en 1896, au congrès des sociétés savantes, un intéressant travail sur les *Flore et faune* microscopiques *des lacs littoraux d'eau douce du golfe de Gascogne*, dont la *Revue des travaux scientifiques* a publié un résumé. Rédigée avec la conscience scrupuleuse que M. Belloc apporte à tous ses travaux, et pleine de faits précis, cette étude, qui a été tirée à part, prouve qu'il pourrait être fructueux et utile pour la science de soumettre à des recherches suivies tous les lacs littoraux d'eau douce du golfe de Gascogne.

Languedoc. — M. Frédéric Donnadieu publie deux brochures dont l'intérêt n'est pas seulement local : *Musiciens et compositeurs biterrois. Porro (Pierre-Jean), compositeur et éditeur de musique, 1759-1831. Mazas et Guibal du Rivage, violonistes et compositeurs. Notices biographiques* (Béziers, imp. J. Sapte, gr. in-8 de 28 p.). — *La Vie et les œuvres du vicomte Auguste de Margon. La Nouvelle Installation et les travaux de la Société archéologique* (ibid., gr. in-8 de 18 p.).

— M. Émile Bonnet nous donne un excellent catalogue des manuscrits que possède la Société archéologique de Montpellier. Ce catalogue comprend cent six articles pour chacun desquels l'auteur donne des pièces qu'il a eues sous les yeux une description suffisamment complète, qu'il fait suivre au besoin d'éclaircissements. L'opuscule se termine par une table alphabétique sommaire des auteurs; une table des matières n'aurait pas été inutile. La publication porte pour titre : *Collections de la Société archéologique de Montpellier. Catalogue des manuscrits* (Montpellier, imp. de Jean Martel aîné, in-8 de 44 p.).

Lorraine. — Il convient de signaler tout de suite, comme le premier livre d'étrennes paru pour 1898, que l'on peut se procurer au prix de 4 fr., un petit bijou typographique et artistique qui s'étale aux vitrines de la librairie G. Boudet et qui a pour titre : *Césarin, histoire d'un vagabond* (in-4 mesurant 16 centimètres 1/2 sur 11, de 72 p., illustré). Le personnage dont M. Albert Cim nous retrace drôlatiquement la singulière existence appartient à l'espèce des types excentriques comme l'on en rencontre dans certaines villes de province. Les gens de Bar-le-Duc, dont Césarin était le compatriote, n'ont pas dû le regretter au même degré. Ivre plus souvent qu'à son tour, ce vagabond loustic faisait un peu le procès à tout le monde, magistrats et préfet compris, et cela en pleine rue, sans éclat, tranquillement. Les petits scandales qu'il suscitait ainsi amusaient fort les spectateurs; mais aussi ses incartades lui valurent de nombreuses condamnations qu'il purgeait philosophiquement dans l'hospitalière prison barisienne dont le gardien-chef le gâtait quelque peu. C'était l'hiver surtout que le pittoresque Césarin se faisait loger et nourrir aux frais de l'État; il appelait cela: aller à sa maison de campagne. En été, il travaillait en amateur, au hasard des circonstances, buvant sec dès qu'il possédait quelques pièces de monnaie dans son gousset. Ledit Césarin est mort, il y a un an, à l'hôpital de Bar-le-Duc, des chagrins qu'il éprouva d'avoir été accusé d'un vol qu'il n'avait pas commis, du reste. Les pages 42 à 54 de ce petit livre sont occupées par la relation d'une fantastique scène de tribunal dont le joyeux et spirituel traîne-chausses fut le héros. Les illustrations, dues à un artiste de grand talent, M. Heidbrinck, sont des plus suggestives.

Lyonnais. — Dans *Une Découverte française. Les Deux Moyens d'éducation* (Atur, par Périgueux, Imp. catholique, in-8 de 26 p.), le docteur Gallavardin, le savant homéopathe lyonnais, insiste sur l'utilité qu'on peut retirer de la médecine et des médicaments pour guérir les défauts « de caractère, d'intelligence, de sentiments religieux, quand ils sont de nature non spirituelle, mais de nature corporelle, » et expose les résultats qu'il a obtenus depuis dix ans.

Normandie. — Une *Étude sur les procès de sorcellerie en Normandie*, tel est l'attrayant sujet qu'avait choisi M. le docteur Giraud pour son discours de réception à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen (Rouen, Léon Gy, in-8 de 54 p.). Ce sont surtout les faits du xvie siècle qu'il rapporte. En 1670, Jacques Le Gastillois était sorcier à la Haye-du-Puis et allait au sabbat sur le bois d'Étenclin. Son procès eut du retentissement et les registres secrets du parlement de Normandie attestent quels soucis il causa aux magistrats. M. Giraud a cité en entier leurs curieuses délibérations et vraiment on n'est point étonné de lire l'arrêt du conseil d'État qui annule leurs procédures. Ne se tenant pas pour battus, ils voulurent se servir de l'édit et déclaration du Roi sur la fourberie et le sacrilège pour punir le sortilège. Et c'est ainsi qu'ils réussirent à frapper de mort le berger de Vesly et sa femme ! Au xviiie siècle, le curé de Bully fut au contraire con-

damné pour avoir trop légèrement exorcisé, et Le Vavasseur était acquitté par le Parlement normand des poursuites accueillies par les juges de Beaumont-le-Roger. Dieu merci, il avait fini « l'un des derniers, sinon le dernier, par reconnaître son erreur. »

— Curieuse histoire que celle contée par M. J. Cochon, sous le titre : *Un Remplacement militaire dans les dernières années du premier Empire* (Nancy, Berger-Levrault, in-8 de 48 p. Extrait de la *Sabretache*). Il s'agit d'un conscrit fortuné, Louis-Pierre-Auguste Demées, qui faisait tranquillement son droit à Caen en 1812. Son père, président du tribunal d'Alençon, put, grâce à sa fortune et au concours des présidents du voisinage, ses amis, trouver un remplaçant pour lui, le faire nommer dans la magistrature avant l'âge, enfin l'exempter même des services d'honneur de l'Empereur, puis du Roi. Son beau-frère, un chef d'escadron de gendarmerie en activité, avait pourtant proposé de le prendre comme gendarme-élève. Il mourut à vingt-neuf ans, « victime de sa faible constitution. » Cette sèche analyse ne rend pas le charme de « cette consciencieuse étude de mœurs locales » qui intéresse d'une manière toute particulière l'histoire générale. On y voit ce que la « grande époque napoléonienne » a fait souffrir en France.

— Le théâtre des Folies Caennaises a donné une revue locale, intitulée *Li-Hung-Caen*, un titre de circonstance (Caen, A. Le Boyteux, in-8 de 36 p.), qui eut tant de succès qu'elle fut reprise deux fois. Il y a des couplets fort drôles, notamment sur le dictionnaire biographique des hommes célèbres du Calvados; voire même d'un peu risqués : *Le Château*, mais bien spirituels pour qui connaît Caen. Sarcey dirait : « Comment, pas un seul mot en patois ? » — Vraiment, c'eût été là le couplet à faire !

Poitou. — *Le Fer à hosties de Lencloître*, que Mgr Barbier de Montault nous fait connaître avec sa précision habituelle (Caen, imp. Henri Delesques, in-8 de 6 p. Extrait du *Bulletin monumental*), bien qu'il ne soit « qu'un échantillon de l'industrie vulgaire » et qu'il ne remonte qu'à la fin du xviie siècle, méritait cependant d'être signalé à cause de son originalité qui se manifeste dans sa forme (palette découpée en olive), dans la réduction de son contenu à deux seules formules et dans son symbolisme (crucifix « planté sur la cime du Calvaire, où gît le crâne d'Adam.... Sur ses pentes poussent de hautes herbes, qui se terminent en épis, » emblème des religieuses, *frumentum electorum*).

Belgique. — Le R. P. A.-J. Delattre, S. J., qui n'est pas seulement un assyriologue éminent, mais un homme de goût et d'esprit, nous fait assister à *Un Congrès d'intellectuels à Gand en février 1897* (Louvain, imp. Polleunis et Ceuterick, in-12 de 123 p.). Il s'agit de la réunion tenue les 20 et 21 février dernier par des représentants de la jeunesse littéraire, où l'on a daubé de belle manière sur Boileau et notre grande école française du xviie siècle. Le P. Delattre remet les choses au point; avec verve, il montre à ces jeunes gens qu'à force de se proclamer intellectuels, ils ont fini par perdre l'intelligence des choses dont ils parlent.

Espagne. — A diverses reprises, nous avons signalé les publications de M. Léo Rouanet, relatives à la littérature espagnole. Il publie aujourd'hui un manuscrit acquis par lui à la vente Salva et qui renferme une curieuse pièce de théâtre écrite en 1605, par un poète anonyme. Le titre *Auto sacramental nuebo de las pruebas del linaje umano y encomienda del hombre* (Paris, H. Welter; Madrid, M. Murillo, in-16 de xii-95 p.), indique assez le sujet et le genre de cette pièce à vingt personnages. M. Léo Rouanet l'a publiée avec grand soin, en respectant scrupuleusement son manuscrit. Comme le texte renferme beaucoup de citations des livres saints, quelque peu écor-

chées, il a donné en note la leçon correcte. Peut-être eût-il été bon de donner aussi le texte latin des passages traduits en espagnol. Tous ceux qui s'intéressent à l'ancienne littérature espagnole seront reconnaissants à M. Rouanet du nouveau texte qu'il leur met entre les mains, et souhaiteront de le voir continuer ses études fructueuses.

— Les jeux floraux de Barcelone ont un éclat qu'ils ne semblent pas près de perdre. Cette année, trois cent vingt et un concurrents se disputaient les prix dont disposait le jury. Dix-huit seulement ont pu être récompensés; on trouvera leurs travaux, avec les actes officiels du consistoire du 1er mai, et avec les discours du président D. F. de S. Maspons y Labros et du secrétaire D. Luis Duran y Ventosa dans le joli volume intitulé : *Jochs florals de Barcelona, any XXXIX de llur restauracio* (Barcelona, stampa la Renaixensa, in-8 de 463 p.) dont l'impression élégante fait honneur aux presses d'où il est sorti. Poésie et prose, morceaux d'imagination et histoire se mêlent harmonieusement dans ce volume. Citons au moins les noms des lauréats et les titres de leurs compositions. D. F. Matheu y Fornell, *Tardania;* D. G. A. Tell y Lafont, *Nit;* D. A. Gual, *Lo Llach encantat;* F. Rahola, *la Tramontana;* dona Dolors Moncerdá de Maciá, *la Caputxa catalana;* M. J. Colell, *los Almogavars al Parthenon;* D. Pere Palau y Gonzalez de Quijano, *Cántich;* D. A. V. Santandreu, *lo Mes de maig;* D. F. Tomás y Estruch, *Anima forta;* toutes pièces d'un beau mouvement poétique, parmi lesquelles nous recommanderons surtout la première et la quatrième; D. C. Plana y Font, *Per la vida;* J. Ruyra, *Narracions curtes;* D. A. Gual, *la Vicari novi;* D. Enrich de Fuentes, *Miniatura,* quatre jolis morceaux où la poésie ne manque point, bien qu'ils soient écrits en prose; D. A. Bori y Fontesta, *la Conquista de Menorca;* D. M. Folch y Torres, *Istolaci é Indortes;* C. Vidal, *Oda a Sitger;* trois pièces en vers. Plus graves et d'un intérêt plus sévère sont la *Noticia historica sobre una poblacio catalana* (Sampedor, Sanctus Petrus de Auro), par M. Anton Vila e Sala; et la *Determinacio de les comarques naturals é historiques de Catalunya,* par D. Norbert Font y Sagué. Le volume se termine par le discours de remerciement de D. Miquel S. Oliver.

Hollande. — Du vaste ouvrage que M. E.-W. Moes, bibliothécaire adjoint de l'Université d'Amsterdam, a entrepris sur l'histoire des imprimeurs et des éditeurs d'Amsterdam au xvie siècle (*De Amsterdamsche boekdrukkers en uitgevers in de zestiende eeuw.* Amsterdam, C.-L. Van Langenhugen, 4 fr. 10 la livraison) vient de paraître le deuxième fascicule. Nous aurons sans doute l'occasion de revenir sur cette importante publication.

Italie. — Dom Pierrugues vient de publier un intéressant manuscrit déposé aux archives du Doubs, dont la copie lui a été envoyée autrefois par feu Auguste Castan, bibliothécaire de la ville de Besançon. Dédié à la mémoire du regretté érudit, ce document a fait l'objet d'une jolie brochure dont voici le titre complet : *Giornali del principe d'Orange nelle guerre d'Italia dal 1526 al 1530 (sacco di Roma, guerra di Napoli, assedio di Firenze), coll' elenco dei gentiluomini della casa militare del principe e dei capitani, agenti ed uffiziali dell' Imperatore e del Papa nella guerra di Firenze* (Firenze, Giuseppe Pellas, in-18 de 79 p., avec portrait et reproduction de pierre sépulcrale). Le journal du prince, qui succéda au connétable de Bourbon dans le commandement de l'armée impériale, commence le 1er décembre 1526, se continue à travers l'année 1527 jusqu'au 31 mars 1528, avec trois notes pour septembre et octobre de la même année. Après cette époque, on constate une lacune occasionnée probablement par la perte des registres. Il reprend en juillet 1530 pour se terminer le 23 octobre suivant. Le véritable intitulé de ce document est : *Journaux de campagne et de dépenses du prince*

d'Orange pendant les guerres d'Italie ; il a été écrit par un intendant de ce général. On trouve là de très curieux détails se rapportant au sac de Rome, au siège de Florence et à la marche du prince contre Ferruccio. La mort de ce chef d'armée est mentionnée par cette note brève : « Le 3 [août 1530]. Ce jour, mort de Monsr. » Les dernières pages du document sont relatives à l'embaumement, aux funérailles et au transport des restes du prince d'Orange de la chartreuse de Florence à l'église Saint-Désiré de Lons-le-Saunier, où ils furent inhumés. La brochure comporte des annotations nombreuses ; elle se termine par l'état des gentilshommes de la maison militaire du défunt et des capitaines, agents et officiers de l'Empereur et du Pape, dressé d'après les comptes des dépenses du siège de Florence, les lettres des ambassadeurs siennois et des commissaires et agents de l'Empereur et du Pape au camp impérial, et les lettres du Pape à Charles V.

— M. D. Chilovi fait paraître la seconde partie de son étude sur *I Cataloghi e l'Istituto internazionale di bibliografia* (Firenze, Fratelli Bocca, gr. in-8 de 26 col.), dont la première partie a été signalée dans notre dernière chronique. Dans ce nouvel article, laissant de côté les bibliothèques publiques, il s'efforce d'établir l'intérêt qu'il y aurait pour les libraires à accepter le catalogue à fiches avec la classification décimale.

Portugal. — Nous avons donné, l'année dernière (*Polybiblion*, t. XLIV, p. 167), un compte rendu du recueil de nouvelles que le *Diario de Noticias* de Lisbonne avait offert à ses lecteurs en 1894 et en 1895. Nous venons de parcourir avec plaisir la brochure qui correspond à l'année 1896 : *Brinde aos senhores assignantes do Diario de Noticias em 1896* (Lisboa, typ. universal, in-12 de 97 p.). Elle contient trois morceaux en prose, *Terra-Mater*, *Jeanne de Goerschen*, et la continuation des *Mémoires sur Ferdinand II*. Nous n'insisterons pas sur leur mérite littéraire, qui est incontestable, ni sur leur valeur morale, qui est irréprochable à tous les points de vue. A côté de ces petits chefs-d'œuvre signés des noms connus de Coelho, Torrezao et Bulhao Pato, le *Brinde* du *Diario de Noticias* renferme une délicieuse série de poésies, intitulée *Chrysanthèmes :* odes, sonnets, chansons, paraboles, fantaisies, etc., de Candido de Figueiredo, qu'on lit d'un bout à l'autre avec ravissement.

— Le 20 octobre dernier, la maison Ferin, de Lisbonne, a mis en distribution le premier fascicule d'une *Revista portugueza colonial e maritima* (15 fr. par an pour l'Union postale), publiée sous le patronage du roi et sous la direction de MM. Ernesto J. de Vasconcellos, Jeronymo da Camara Manoel, et João F. Marques Pereira, pour traiter toutes les questions relatives aux colonies et à la marine portugaises. Les discussions techniques et les recherches historiques auront également place dans la Revue. Chaque numéro contiendra un résumé en français.

Russie. — Le 1er novembre a commencé de paraître à Kiev, sous la direction de M. Aleksiei Graen, privat-docent à l'Université, une revue hebdomadaire dont le titre suffit à indiquer l'objet : *Rossiia i Aziia*. La Revue, dont le siège est à l'Université de Saint-Vladimir de Kiev, et qui s'est assuré la collaboration de spécialistes (21 fr. par an), s'occupe particulièrement des Juifs, du Caucase, de la Sibérie, du Turkestan et de la politique russe en Orient : histoire, géographie, ethnographie, traditions populaires, littérature, y trouveront place à côté de romans, poésies et drames traduits des langues de l'Orient.

Publications nouvelles. — *Histoire de l'Ancien Testament*, par l'abbé J.-B. Pelt. T. II (in-18, Lecoffre). — *Les Origines des troisièmes chrétiens*, par H. Rodrigues (gr. in-8, Calmann Lévy). — *L'Évangile et le temps présent*,

par l'abbé E. Perrin (in-18, Retaux). — *Liturgies eastern and western*, edited with introductions and appendices by F. E. Brightman. Vol. I. *Eastern liturgies* (in-8 cart., Oxford, Clarendon Press). — *Praelectiones dogmaticae*, auctore C. Pesch. T. V. *Tractatus dogmatici* (in-8, Friburgi Brisgoviae, Herder). — *Manuel de piété à l'usage des Enfants de Marie*, par la comtesse A. de La Rochefoucauld (petit in-16, Lamulle et Poisson). — *Manuel et directoire du Rosaire*, par l'abbé J. M. B. (in-18, Desclée et de Brouwer). — *Le Purgatoire*, par le R. P. Faber (in-18, Retaux). — *Lettres de Mgr de Ségur à ses fils spirituels*, publiées par le marquis de Ségur (in-18, Retaux). — *Comment naissent les mythes*, par P. Regnaud (in-18, Alcan). — *Origine et développement historique de la distinction des biens en meubles et immeubles*, par G. Goury (in-8, Nancy, Bibliothèque de la conférence Rogéville). — *Les Dessins et modèles de fabrique. Doctrine, Législation, Jurisprudence*, par A. Vaunois (in-8, Chevalier-Marescq). — *Sous la robe*, par E. Demolder (in-18, « Mercure de France »). — *Institutiones psychologicae secundum principia S. Thomae Aquinatis ad usum scholasticum* accommodavit T. Pesch. Pars I. *Psychologiae naturalis*. Liber alter. Vol. 2 (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Psychologie*, par l'abbé T. Dubot. T. I (in-8, Retaux). — *John Locke*, von Dr E. Fechtner (in-8, Stuttgart, Frommans). — *La Vie, mode de mouvement*, par E. Préaubert (in-8, Alcan). — *La Lutte contre le mal*, par J.-J. Clamageran (in-18, Alcan). — *Société. État. Patrie*, par P. Fabreguettes. T. II (in-8, Chevalier-Marescq). — *Le Congrès de l'humanité*, par Amo et Decrespe (in-18, Chamuel). — *P.-J. Proudhon, abrégé de ses œuvres* (in-18, Flammarion). — *Principes sociologiques*, par C. Mismer (in-8, Alcan). — *Mélanges féministes*, par L. Bridel (in-18, Giard et Brière). — *Le Développement mental chez l'enfant et dans la race*, par J.-M. Badwin. Trad. de l'anglais par M. Nourry (in-8, Alcan). — *Dyspepsies nerveuses et neurasthénie*, par le docteur P. Glatz (in-18, Alcan). — *Précis d'anatomie comparée et de dissections*, par A. Gruvel (in-18, Deyrolle). — *Promenades à travers l'histoire naturelle*, par le docteur P. Maisonneuve (in-8, Toulouse, Privat). — *Notions générales sur l'écorce terrestre*, par J. de Lapparent (in-18, Masson). — *Cours de physique à l'usage des candidats aux écoles spéciales*, par J. Chappuis et A. Berget (in-8, Gauthier-Villars). — *Le Laboratoire d'électricité, notes et formules*, par J.-A. Fleming; trad. de l'anglais par J.-L. Routin (in-8, Gauthier-Villars). — *Les Ballons-sondes de MM. Hermite et Besançon et les ascensions internationales*, par W. de Fonvielle (in-18, Gauthier-Villars). — *La Peinture française du IXe siècle à la fin du XVIe*, par P. Mantz (in-8, May). — *Qu'est-ce que le progrès?* par N. Mikhaïlowsky; trad. du russe revue par P. Louis (in-18, Alcan). — *L'Allemand simplifié*, par E. Bauer (in-8, Librairie illustrée). — *L'Anglais simplifié*, par M. Engelbrecht (in-8, Librairie illustrée). — *Folklore de l'Ille-et-Vilaine. De la vie à la mort*, par A. Orain (in-18 cart., Maisonneuve). — *Studies in the Arthurian Legend*, by J. Rhys (in-8 cart., Oxford, Clarendon Press). — *Les Amours d'Ovide*, trad. littérale en vers français par P. Martinon (in-8, Fontemoing). — *Toute la lyre, l'humanité*, par V. Hugo (in-18, Hetzel). — *Premiers Vers*, par J. André et M. Mérys (petit in-8 carré, Vanier). — *Poèmes en prose*, par G. de Lautrec (in-18, Vanier). — *Le Livre d'images*, par G. Kahn (in-18, « Mercure de France »). — *Poèmes (1887-1897)*, par Stuart Merrill (in-18, « Mercure de France »). — *Essais de morale*, par A. de Riozé (in-18, Retaux). — *Les Amants byzantins*, par Hugues Le Roux (in-18, Calmann Lévy). — *Pâques d'Islande*, par A. Le Braz (in-18, Calmann Lévy). — *Le Rêve de Yanniri*, par J. Psichari (in-18, Calmann Lévy). — *Lettres d'une amoureuse*, par Brada (in-18, Calmann Lévy). — *L'Éternelle Faiblesse*, par L. Miral (in-18, Calmann Lévy). — *L'Age du muscle*, par Riquet (in-18, Calmann Lévy). —

L'Imagination fait le reste...., par J. de la Brète (in-18, Plon et Nourrit). — *Amours de sous-préfet*, par J. Bouvattier (in-18, Plon et Nourrit). — *Sale Juif!* par L. Dollivet (in-18, Colin et Cie). — *Sans mari*, par Mme V. Le Coz (in-18, Colin et Cie). — *Au sortir du couvent*, par Cat (in-18, Perrin). — *Temple d'amour*, par R. Saint-Maurice (in-18, Lemerre). — *Le Fier Sicambre*, par J. de Monthéas (in-18, Firmin-Didot). — *Rêve d'enfants*, par J. L'Hopital (in-18, Firmin-Didot).— *Le Rachat d'une âme*, par L. Énault (in-18, Hachette). — *La Canne de jaspe*, par H. de Régnier (in-18, « Mercure de France »). — *Avant l'amour*, par M. Tinayre (in-18, « Mercure de France »). — *Les Reflets du miroir*, par G. Danville (in-18, « Mercure de France »). — *Mes communions*, par G. Eckhoud (in-18, « Mercure de France »). — *Le Roman de l'ouvrière*, par C. de Vitis (in-18, Tours, Mame). — *Mon Dernier Livre*, par Z. Fleuriot (in-18, Oudin). — *Le Mari d'une autre*, par Labillois-Gassy (in-18, Noblet). — *Le Nouveau Vicaire savoyard*, par F. Ayme (in-18, Godfroy). — *Cœur d'enfant*, par Max Lyan (in-18, Société libre d'édition des gens de lettres). — *Jean Poigne d'acier*, par le vicomte O. de Poli (in-18, Limoges, Barbou). — *Tapfer und Treu*, von J. Spillmann (2 vol. in-18, Freiburg im Breisgau, Herder). — *La Question homérique. Variétés littéraires*, par G. Bertrin (in-18, Poussielgue). — *Les Grands Écrivains de la France. Saint-Simon.* T. XIII. *Mémoires* (in-8, Hachette). — *Morts et vivants*, par A. Mézières (in-18, Hachette). — *Notes d'art et de littérature*, par J. Capperon (in-18, Colin et Cie). — *Études sur la littérature française*, 2e série, par R. Doumic (in-18, Perrin). — *Le Musée de la conversation*, par R. Alexandre (in-8, Bouillon). — *Croquis de Grèce et de Turquie, 1896-1897*, par H. Avelot (in-8, Mame). — *Terres mortes. Thébaïde, Judée*, par A. Chevrillon (in-18, Hachette). — *L'Algérie*, par M. Wahl (in-8, Alcan). — *Onze mois au Mexique et au Centre-Amérique*, par Lambert de Sainte-Croix (in-18, Plon et Nourrit). — *Sainte Cécile et la Société romaine aux deux premiers siècles*, par Dom Guéranger (2 vol. in-18, Retaux). — *Historiographia ecclesiastica*, accommodavit G. Stang (in-18, Friburgi Brisgoviae, Herder). — *Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens*, publiées par P. Quesvers et H. Stein. T. I (in-4, A. Picard et fils). — *La Bienheureuse Jeanne de Portugal et son temps*, par J.-T. de Belloc (in-8, Retaux). — *Les Compagnons de Jeanne d'Arc*, par H. Chapoy (in-8, Bloud et Barral). — *Marie-Antoinette, Dauphine*, par P. de Nolhac (in-18, Calmann Lévy). — *Napoléon a-t-il été un homme heureux?* par P. Audebrand (in-18, Calmann Lévy). — *La Révolution française vue de l'étranger, 1789-1799. Mallet du Pan à Berne et à Londres*, par F. Descostes (in-8, Tours, Mame). — *Mémoires et notes de Choudieu, représentant du peuple (1761-1838)*, publiés par V. Barrucand (in-8, Plon et Nourrit). — *La Carrière du maréchal Suchet, duc d'Albufera*, par F. Rousseau (in-18, Firmin-Didot). — *Le Mont Saint-Michel « au péril de la mer, »* par E. Goethals (in-8, Savaète). — *Histoire de la Bresse louhannaise*, par L. Guillemaut (2 vol. in-8, Louhans, imp. Romand). — *Mémoires d'un grenadier anglais (1791-1867)*, par W. Lawrence. Trad. par H. Gauthier-Villars (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Monde slave*, par L. Leger (in-18, Hachette).— *Les Parures préhistoriques et antiques*, par Avenceau de la Grancière (in-8, Leroux). — *La Stèle chrétienne de Si-Ngan-Fou.* IIe partie, par le P. H. Havert (in-8, Chang-Haï, imp. de la Mission catholique). — *Les Mémoires de M. Goron, ancien chef de la Sûreté* (in-18, Flammarion). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *Jeanne d'Arc racontée par l'image, d'après les sculpteurs, les graveurs et les peintres*, par Mgr Le Nordez. Paris, Hachette, 1898, gr. in-8 de iv-394 p., illustré de 16 planches en taille-douce et de 300 grav. dans le texte. Broché, 20 fr. ; relié, 30 fr. — 2. *L'Écosse, souvenirs et impressions de voyage*, par Marie-Anne de Bovet. Paris, Hachette, 1898, gr. in-4 de 365 p., orné de 167 grav., dont 110 reproduisent les aquarelles exécutées d'après nature par G. Vuillier. Broché, 30 fr.; relié, 40 fr. — 3. *La Danse*, par Gaston Vuillier. Paris, Hachette, 1898, gr. in-4 de 388 p., illustré de 19 planches et de 400 grav. dans le texte. Broché, 30 fr. ; relié, 40 fr. — 4. *Album historique*, publié sous la direction d'Ernest Lavisse. *Le Moyen âge*, par A. Parmentier. Paris, Colin et Cie, 1896-1897, 2 vol in-4 de 247 et 267 p., avec nombreuses grav. Brochés, 30 fr. ; reliés toile, fers spéciaux, tr. dorées, 40 fr. — 5. *Les Héros de la Marine française*, par G. Contesse. Paris, Firmin-Didot, s. d. (1898), gr. in-4 de 391 p., illustr. d'après les dessins et aquarelles de Léon Couturier et Eug. Courboin. Broché, 15 fr.; relié, 20 fr. — 6. *Jeanne d'Arc et la Guerre de Cent ans*, d'après les chroniqueurs de Froissart à Monstrelet ; texte abrégé, coordonné et traduit par Mme de Witt, née Guizot. Paris, Hachette, gr. in-8 de 794 p., orné de 8 pl. en chromolith., 48 grandes compositions et 344 grav. Broché, 15 fr. ; cartonné, 20 fr. — 7. *Espagne. Le Généralife, sérénades et songes*, par Zacharie Astruc. Paris, Société française d'éditions d'art, Henry May, 1897, gr. in-8 de 309 p., illustré de 15 compos. hors texte et de 70 grav. dans le texte, par V. Chéca. Broché, 20 fr. — 8. *Mémoires du sieur* de Pontis, *officier des armées du Roy, contenant plusieurs circonstances des guerres et du gouvernement, sous les règnes des Roys Henry IV, Louys XIII et Louys XIV*. Publiés d'après l'édition originale par J. Servier. Paris, Hachette, 1898, gr. in-8 de 345 p., avec 12 planches hors texte et des illustrations de Julien Le Blant et A. Giraldon. Broché, 15 fr. ; relié, 20 fr. — 9. *La France chrétienne à Reims en 1896. 14e centenaire du baptême de Clovis et des Francs*. Ouvrage publié sous le haut patronage de S. Ém. le cardinal Langénieux, archevêque de Reims. Paris, Firmin-Didot, 1897, in-4 de iii-501 p. et 10 pl. Broché, 12 fr. ; relié, 20 fr. — 10. *Petites Méditations sur les litanies de la Vierge*, par le T. R. P. Ollivier. Paris, Laurens, s. d. (1898), petit in-18 de 74 p., avec compositions de M. P. Verneuil. Relié, 12 fr. — 11. *Récits de la vieille France. François Bûchamor*, par Alfred Assolant. Paris, Delagrave, s. d. (1898), gr. in-4 de 381 p., illustr. et aquarelles de Job. Broché, 20 fr. ; relié toile, fers spéc., tr. dorées, 25 fr. — 12. *Le Roi des jongleurs*, par A. Robida. Paris, A. Colin et Cie, 1898, gr. in-4 de 237 p., illustrations dans le texte et hors texte par l'auteur. Relié plaque spéciale, biseaux, tr. dorées, 10 fr. — 13. *Les Pirates de Venise*, par Louis de Caters. Paris, Delagrave, gr. in-8 de 296 p., compositions de Ed. Zier. Broché, 10 fr. ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 13 fr. — 14. *Le Sphinx des glaces*, par Jules Verne. Paris, Hetzel, s. d. (1898), gr. in-8 de 449 p., avec 68 illustrations de Georges Roux et 20 grandes grav. en chromotyp. et une carte. Broché, 9 fr. ; relié toile, fers spéciaux, or et couleurs, 14 fr. (Édition en 2 vol. in-18 de 327 et 303 p., illustré. 3 fr. le vol. broché.) — 15. *Au Pôle Sud en ballon*, adapté du polonais de W. Uminski, par MM. Hellé. Paris, anc. lib. Furne, Société d'édition et de librairie, s. d. (1898), gr. in-8 de vii-243 p., avec 72 grav. d'après les dessins de Liéger. Relié toile, tr. dorées, plaques couleurs, 9 fr. — 16. *Les Montagnes de France. Le Jura et le pays franc-comtois*, par G. Fraipont. Paris, H. Laurens, s. d. (1898), gr. in-8 de iv-412 p., orné de 130 dessins inédits de l'auteur. Broché, 10 fr. ; relié, 13 fr. — 17. *Autour de la Méditerranée. Les Côtes latines. L'Italie (De Vintimille à Venise)*, par Marius Bernard. Paris, Laurens, s. d. (1898), gr. in-8 de 400 p., avec 120 illustrations par H. Avelot et

une carte. Broché, 10 fr. ; relié, 13 fr. — 18. *Voyage d'un petit Parisien. De Paris à la mer*, par CONSTANT DE TOURS. Paris, Société française d'éditions d'art, Henry May, s. d. (1898), gr. in-4 de 293 p., orné de 220 illustrations. Broché, 10 fr. ; cartonné, 12 fr. — 19. *Promenades à travers Paris*, par E. DE MÉNORVAL. Paris, Société française d'éditions d'art, Henry May, gr. in-4 de 320 p., orné de 150 illustrations. Broché, 6 fr. ; relié, 8 fr. — 20. *Mon vieux Paris*, par ÉDOUARD DRUMONT. 2e série. Paris, Flammarion, s. d. (1897), in-18 de XI-435 p., avec 100 dessins de Gaston Coindre, 3 fr. 50. — 21. *Les Saints, par les grands maîtres, hagiographie et iconographie du saint de chaque jour*, par CHARLES PONSONAILHE. Tours, Mame, 1898, in-4 de VIII-407 p., orné de 147 grav. Broché, 5 fr. 75. Relié, plats toile, tr. dorées, 10 fr. — 22. *Les Contes de Bonne Perrette*, par RENÉ BAZIN. Tours, Mame, 1898, petit in-4 de 325 p., avec 40 dessins d'après Vulliemin ; relié percal., ornements en or et en couleurs, tr. dorées, 10 fr. — 23. *La Mer, la Forêt, la Montagne*, par Mme CAROLINE LIAIS. Illustré de compositions de Louise Abbema. Paris, Delagrave, s. d. (1898), petit in-4 de 100 p. ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 10 fr. — 24. *Dictionnaire de la femme ; Encyclopédie-Manuel des connaissances utiles à la femme*, par G. CERFBERR et M. V. RAMIN. Paris, Firmin-Didot, s. d. (1898), in-8 de 732 p., illustré de 400 grav. Broché, 12 fr. ; cartonné, 15 fr. — 25. *Le Dressage des animaux et les combats de bêtes*, par PIERRE HACHET-SOUPLET. Paris, Firmin-Didot, s. d. (1898), in-8 de IX-238 p., illustré de 100 dessins par Bogaërt et Jouard. Broché, 8 fr. ; cartonné, 12 fr. — 26. *L'Illustration et les illustrateurs*, par ÉMILE BAYARD. Paris, Delagrave, 1898, in-4 de 384 p., orné de vignettes des principaux artistes et de portraits par l'auteur. Broché, 5 fr. ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 6 fr. 50. — 27. *Nouvelles grecques*, par D. BIKÉLAS ; trad. du marquis DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE. Paris, Firmin-Didot, 1897, in-8 de 187 p., illustrations de Giallina, Gyzis, Jacobides, Lytras, Phocas, Ralli et Rizo. Broché, 10 fr. ; relié, 16 fr. — 28. *Tap-Truyen (récits à la bouche)*, par PAUL D'ENJOY. *Contes et légendes annamites*. Paris, Mendel, 1897, in-8 de 198 p., orné de nombr. grav. ; relié par la tranche, à la chinoise, 10 fr. — 29. *Le Vœu de Madeleine!* par REMY-ALLIER. Paris, Ducrocq, s. d. (1898), gr. in-8 de 499 p., orné de 100 compositions de Joannon, etc. Broché, 7 fr. ; relié, 10 fr. — 30. *Les Malices de M. Jean et de Mlle Yvonne*, par OLIVIER DARC. Paris, Ducrocq, s. d. (1898), in-4 de 245 p., orné de 80 compositions de Joannon. Broché, 5 fr. ; relié avec biseaux et fers spéciaux, tr. dorées, 6 fr. 75. — 31. *Les Contes de* PERRAULT. Paris, Laurens, s. d. (1898), gr. in-4 de IV-107 p., illustrés par E. Courboin, Fraipont, Geoffroy, Gerbault, Robida, etc. Broché, 6 fr. ; relié, 9 fr. — 32. *Impressions de première jeunesse*, adaptation de VÉRA JÉLIKHOVSKA, par L. GOLSCHMANN et E. JAUBERT. Paris, Hennuyer, 1898, petit in-4 de 280 p., illustrations russes de S. S. Solomko, têtes de chapitre par Achille Sirouy. Broché, 5 fr. ; relié, 7 fr. — 33. *Un Honnête petit homme*, d'après E. GELLIBRAND. *Suivi d'autres Honnêtes petits hommes et des histoires de mes nièces*, par J. LERMONT. Paris, Hetzel, s. d. (1898), in-8 de 250 p., illustr. par G. Roux, J. Geoffroy, Semeghini, Dumont. Broché, 4 fr. 50 ; cartonné toile, fers spéciaux, tr. dorées, 6 fr. — 34. *Monnaie de singe*, par Mme P. DE NANTEUIL. Paris, Hachette, 1898, in-8 de 308 p., illustré de 80 vignettes dessinées par A. Paris. Broché, 4 fr. ; cartonné, 6 fr. — 35. *Un Petit Monde d'autrefois*, par ANTONIO FOGAZZARO. Paris, Hachette, s. d. (1898), in-16 de 515 p., illustré de 56 grav. d'après Vulliemin. Broché, 3 fr. 50 ; cartonné, 5 fr. — 36. *De Marseille à Tamatave*, par LOUIS BRUNET. Paris, Delagrave, 1898, in-8 de 239 p., avec de nombr. grav. Broché, 2 fr. 30 ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 3 fr. 90. — 37. *Gros Pierre*, par Mme JULIE DE MONCEAU. Paris, Société française d'éditions d'art, Henry May, s. d. (1898), in-18 de 302 p., illustré par Mlle C. Chalus, Broché, 2 fr. 25 ; relié, 3 fr. — 38. *Le Filleul de Mutte*, par PIERRE DU CHATEAU. Paris, Delagrave, 1898, gr. in-8 de 127 p., illustr. de Ed. Zier. Broché, 1 fr. 90 ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 4 fr. — 39. *Rip ; Le Fiancé fantôme ; La Légende du Vallon endormi ; Le Legs du Maure*, par WASHINGTON IRVING, trad. de GEORGE ELWALL. Paris, Delagrave, 1898, in-8 de 123 p., illustr. de F. Gottlob. Broché, 1 fr. 90 ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 4 fr. — 40. *Le Royaume des Roses*, par P. FORNARI ; trad. de l'italien par SOLEDADE DA SELVA. Paris, Delagrave, 1898, in-8 de 48 p., illustr. de L. Rudnicki. Broché, 1 fr. 25 ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 2 fr. 75. — 41. *Histoires de bébés pour les bébés*, par JACQUES LHEUREUX. Paris, Henry May, s. d. (1898), in-18 de 127 p., illustré par Edyck. Broché, 0 fr. 80 ; cartonné, 1 fr. 25.

II. — Périodiques et Albums. — 1. *Le Tour du monde. Nouveau Journal des voyages*, fondé par Édouard Charton et illustré par nos plus célèbres artistes. *Année 1897*. Paris, Hachette, gr. in-4 de 635-422-LXIV p. Broché, 25 fr. — 2. *Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré. Année 1897*. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de chacun 418 p. Broché, 20 fr.; relié, 26 fr. — 3. *Musée des familles. Tomes LXXVIII et LXXIX*. Paris, Delagrave, 1897, 2 vol. gr. in-8 de chacun 380 p., avec de nombreuses illustrations. 14 fr. à Paris; 16 fr. dans les départements. — 4. *Saint Nicolas*, journal illustré pour garçons et filles. Tome XVIII. Paris, Delagrave, 1897, gr. in-8 de 832 p., avec de nombreuses illustrations. Broché, 18 fr.; relié, tr. dorées, 22 fr. — 5. *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des enfants réunis*. 33e année. Nouv. série. Tomes V et VI. Paris, Hetzel, 1897, 2 vol. gr. in-8 de 388 et 380 p., avec de nombr. grav. Brochés, Paris, 14 fr.; départements, 16 fr.; union postale, 17 fr.; cartonnés, 18 fr.; reliés, 20 fr. — 6. *Le Magasin pittoresque, 1897, 65e année*. Paris, ancienne maison Furne, gr. in-8 de 412 p., avec de nombr. illustr., plus un Supplément de 48 p. Broché, 10 fr.; cart., 11 fr. 50. — 7. *La Revue Mame*. Année 1896-1897. Tours, Mame, 1897, gr. in-4 de 840 p., plus des *Suppléments* illustrés formant 200 p., avec de très nombr. grav. Broché, France, 8 fr.; relié toile, 10 fr. Broché, pour l'étranger, 11 fr. 50. — 8. *Mon Journal, 1896-1897*, recueil illustré en couleurs pour les enfants de 8 à 12 ans. Paris, Hachette, 1897, gr. in-8 de 835 p. Broché, 8 fr.; cart., 10 fr. — 9. *Le Petit Français illustré*, journal des écoliers et des écolières. 7e année, 1897. Paris, A. Colin et Cie, gr. in-8 de 628 p., avec de nombr. illustr. et un Supplément illustré. Broché, 6 fr.; relié, tr. dorées, 7 fr. 50 et 9 fr. — 10. *Le Musée des enfants* (11e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1897, in-4 de 384 p., nombr. illustr. Broché, 6 fr. — 11. *Le Musée des jeunes filles* (8e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1897, in-4 de 384 p., nombr. illustr. Broché, 6 fr. — 12. *Missel*, nouvelle édition préparée au trait pour l'enluminure. 80 compositions inédites dans le style égyptien, par P.-R. RAPARLIER. Paris, veuve Leullier, s. d. (1898), in-8 dans un cartonnage, 15 fr. — 13. *Marie, Mère de Jésus, histoire, réflexions et prières*, par le R. P. LIBERCIER. Paris, Léon Gruel, petit in-4 en feuilles non paginées, orné de 32 compositions par André des Gachons. 20 fr. — 14. *Les Héros de France. Histoire du chevalier Bayard racontée à mes enfants*, par THÉODORE CAHU. Paris, anc. libr. Furne, Société d'édition et de librairie, s. d. (1898), album illustré par Paul de Sémant. Relié toile, tr. dorées, plaques or, argent et couleurs, 10 fr. — 15. *Album de timbres-poste. I. Europe*. Paris, A. Colin et Cie, 1898. Album oblong, rel. toile, fers spéciaux, avec 110 planches, 600 reproductions et 3,000 timbres décrits, 6 fr. — 16. *Le Dernier des Lions*, par EUGÈNE MOUTON. Paris, Delagrave, in-4 de 31 p., illustrations de A. Vimar. Relié, 5 fr. — 17. *Les Voyages de Gulliver*, par TANTE NICOLE. Paris, Delagrave, s. d. (1898), in-8 de 48 p., avec 12 compositions de Jean Geoffroy. Cartonné, 3 fr. — 18. *Suzanne et Suzette*, texte par J. LERMONT. Paris, Hetzel, s. d. (1898), in-8 de 44 p., dessins de A. Lalauze. Broché, 2 fr.; cartonné, 4 fr. — 19. *Un Premier Jour de vacances*, dessins en couleurs de R. TINANT. Paris, Hetzel, s. d. (1898), in-4 de 8 p. Cartonné, 1 fr. — 20. *Perdus au Jardin des Plantes*, par ARSÈNE ALEXANDRE. Paris, Société française d'éditions d'art, Henry May, s. d. (1898), petit in-4 de 32 p., illustrations en deux tons par Gumery. Cartonné, 1 fr. 50.

III. — Nouvelle Collection à l'usage de la jeunesse, 1re série, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 jésus à 7 fr. brochés; cart. en percaline à biseaux, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Le Roi du timbre-poste*, par G. DE BEAUREGARD et H. DE GORSSE, illustré de 80 grav. d'après les dessins de E. Vulliemin, 310 p. — 2. *Au Pays du mystère*, par PIERRE MAËL, illustré de 50 dessins par Alfred Paris, 310 p.

IV. — Collection Hetzel, in-8, illustrée. Vol. à 7 fr. brochés; reliés, plaques spéciales, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Gérard et Colette. Les Chercheurs d'or de l'Afrique australe*, par ANDRÉ LAURIE, dessins de G. Benett, 312 p. — 2. *Double Conquête*, par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, illustr. de Paul Destez, 281 p.

V. — Bibliothèque illustrée format in-4, 1re série, publiée par la maison Mame, de Tours, 1898; 5 fr. 75 le vol. broché; relié percaline, ornements en noir et or, plaques spéciales, tr. dorées, 8 fr. 50. — 1. *Guerre du Canada, 1756-1760.*

Montcalm et Lévis, par l'abbé H.-R. Casgrain, illustré de 72 grav., 392 p. — 2. *Les Écoles professionnelles*, par Alexis Lemaistre, illustré de 72 grav., 400 p.

VI. — Bibliothèque illustrée, format in-4, 2e série, publiée par la maison Mame, de Tours, 1898; 3 fr. 50 le vol. broché; relié, fers spéciaux, tr. dorées, 7 fr. — 1. *Les Fêtes de nos pères*, par Oscar Havard, avec 42 grav., 288 p. — 2. *Les Chasseurs d'épaves*, par Georges Price, avec 22 grav. d'après Mucha, 270 p.

VII. — Bibliothèque illustrée, format in-4, 3e série, publiée par la maison Mame, de Tours, 1897. Chaque volume relié en percaline rouge, plaque spéciale en or et en noir, biseautée, tr. dorées, 5 fr. — 1. *Vélocipédie et automobilisme*, par Frédéric Régamey, avec 73 grav., 214 p. — 2. *Le Cirque et les forains*, par Henry Frichet, orné de 70 grav., 158 p.

VIII. — Bibliothèque rose illustrée, pour les enfants et adolescents, publiée par la maison Hachette, 1897. Vol. in-16 à 2 fr. 25 brochés, et à 3 fr. reliés. — 1. *Rose et Violette*, par Mme Charlotte Rieder, illustré de 57 grav. d'après Lecoultre, 285 p. — 2. *Mon Jacques*, par François Deschamps, illustré de 41 grav. d'après Robaudi, 288 p. — 3. *Merle blanc*, par Mme Chéron de la Bruyère, illustré de 42 grav. d'après Ed. Zier, 255 p.

IX. — Bibliothèque du « Petit Français, » publiée par la maison A. Colin et Cie. Vol. in-18 jésus, riche reliure toile, tr. dorées, 3 fr. — 1. *Histoire d'un honnête garçon*, par Mme Jeanne Leroy, illustré par Émile Bogaert, 275 p. — 2. *L'Apprentie du capitaine*, par Pierre Perrault, illustré par M. Lecoultre, 288 p. — 3. *Les Filles du clown (Tante Dorothée)*, par Mme Marie Delorme, illustré par Ch. Weisser, 295 p.

X. — Petite Bibliothèque blanche, publiée par la maison Hetzel, 1897. Vol. in-16; brochés, 1 fr. 50; cartonnés, tr. dorées, 2 fr. — 1. *Frisonne l'engourdie*, par A. Mouans, avec grav. de Bigot-Valentin, 137 p. — 2. *Les Chasseurs de girafes*, par Mayne-Reid, avec des grav. de Riou, 142 p.

I. — 1. — C'est sous les auspices de « Jeanne la Pucelle » que s'ouvrira notre revue des publications illustrées. Nous ne pouvons la présenter sous un meilleur patronage. Aussi bien le volume que Mgr Le Nordez vient d'écrire, et que nous offre la maison Hachette, est à coup sûr un des plus beaux parmi ceux que l'approche des étrennes a fait éclore, et en même temps l'un des plus intéressants au point de vue artistique. Il vient prendre dignement sa place à côté de tant d'autres, sans faire double emploi, apportant sa part originale à cette collection précieuse que tout amateur a placée dans un rayon choisi de sa bibliothèque.

« Adonné depuis douze ans à l'étude de la vie de Jeanne d'Arc, nous dit Mgr Le Nordez, et désireux d'étendre son culte populaire, je formais depuis longtemps le dessein de la faire connaître en réunissant en un même ouvrage les principales œuvres que lui ont consacrées les arts de la Peinture, de la Sculpture, de la Gravure et du Dessin. Il sera touchant de voir les artistes de notre pays, les plus connus depuis quatre siècles, apporter tour à tour à la vierge de Vaucouleurs (pourquoi pas de Domremy?) l'hommage de leur admiration et de leur talent. Avec nous, on pourra, au cours des siècles qui nous séparent de la vie et du martyre de Jeanne, selon le génie de chaque artiste et de chaque époque, suivre l'étude patiente de nos sculpteurs et de nos peintres, leur recherche pieuse de cette figure de Jeanne, à la fois douce et forte, simple et su-

blime, de cet idéal fait de choses diverses et même opposées dont la foule attend encore, et peut-être attendra longtemps, sinon toujours, la parfaite et définitive réalité. »

Ces pages ne sont donc point « une œuvre d'érudition pure. » — Elles sont « moins le récit détaillé de la vie de Jeanne d'Arc que l'âme même de cette vie rendue visible. » Nous avons ici l'iconographie complète de notre héroïne chrétienne, dans l'ordre chronologique. Après l'avoir contemplée dans la statue si noblement inspirée de Paul Dubois, qui sert de frontispice à l'ouvrage ; dans la statuette de bronze de la fin du xve siècle, dans la statue de Frémiet érigée récemment à Nancy, nous la voyons à Domremy « parlant à Dieu, » d'après un dessin de Dubois-Ménant ; « dans les champs, » d'après un tableau de Mme Demont-Breton ; avec sa houlette de bergère, d'après un tableau de J. Henner ; « écoutant ses voix, » d'après la statue d'Albert Lefeuvre ; ravie à l'apparition de saint Michel, d'après le tableau de Cabanes ; récitant l'*Angelus*, d'après le tableau de H.-J. Lucas ; dans le jardin de son père, d'après le tableau de Bastien Lepage ; pressée par ses voix d'aller en France, d'après la peinture murale du Panthéon, de Lenepveu. Voici sa maison à Domremy, dans son état actuel ; la porte d'entrée, l'église de Domremy, une vue de la vallée où se trouve le village, deux vues de sa chambre, d'après des photographies. — Jeanne est à Vaucouleurs : Lenepveu nous fait assister à son premier départ, au moment où, revêtue d'un costume masculin, elle va monter à cheval ; Benouville nous la montre électrisée par ses voix ; Lorin décrit le cortège au milieu duquel elle s'avance ; Gaston Melingue la peint suppliant Baudricourt de lui laisser prendre la route de Chinon ; un dessin de Malatesta la présente sortant des murs de Vaucouleurs, et la scène du départ est retracée par le pinceau de Scherrer. Nous la contemplons à genoux, dans l'extase, d'après le marbre de Chapu. Voici un curieux portrait, attribué au roi René ; Jeanne d'Arc en marche, d'après le carton de Grellet. — Jeanne est à Chinon : vue du château ; réception de Jeanne par le Roi ; sa présentation d'après une miniature. — Jeanne est à Poitiers ; son interrogatoire d'après une aquarelle de Dumont ; d'après un dessin de Bida et d'après une aquarelle de Boutet de Monvel. — Jeanne est à Blois, puis à Orléans : elle est armée chevalier (dessin de Dumont) ; elle envoie son message aux Anglais ; elle attaque les Tournelles (carton d'Albert Meignan et dessin de Dumont ; entrée triomphale à Orléans (Scherrer et Lenepveu) ; elle prend la Bastille (peinture de Lenepveu) ; elle est blessée (dessin d'A. de Neuville) ; délivrance d'Orléans (tableau d'Aman Jean). — Jeanne à Loches (aquarelle de Boutet de Monvel). — Jeanne à Jargeau et à Patay. — Jeanne à Reims (tableau de Dumont, peinture de Lenepveu, tableau d'Ingres, carton de Lionel Royer). — Jeanne devant Paris. — Jeanne prisonnière. — Jeanne à Rouen. — Je m'arrête, car l'énumération serait

trop longue. Les gravures se multiplient, un peu trop parfois, car certaines ne méritaient pas l'honneur d'être reproduites.— C'est, on le voit, un véritable musée de Jeanne d'Arc. — La place nous manque pour parler comme il conviendrait de le faire du commentaire donné à cette riche illustration par Mgr Le Nordez. Disons seulement qu'il y a fait preuve d'un véritable talent; et, en félicitant la maison Hachette de nous avoir donné cette splendide publication, signalons l'intelligent concours prêté à l'auteur par M. A. Prunaire pour la recherche de cette longue suite de gravures, dont un grand nombre sont inédites.

2. — Pour comprendre *l'Écosse*, il faut l'infatigable activité d'un touriste, l'érudition d'un historien, l'âme d'un poète. Mlle Marie-Anne de Bovet possède tout cela, et le superbe ouvrage que vient d'éditer la maison Hachette est sans conteste le plus beau monument élevé jusqu'à présent au royaume de Marie Stuart, à la patrie de Walter Scott. Quand on a visité les rues du vieil Édimbourg, l'abbaye de Melrose, la chapelle de Rosslyn, le palais d'Holyrood, quand on a parcouru le champ de bataille de Culloden, on s'est senti pénétré de cet esprit du passé qui s'harmonise si étroitement avec le sol d'Écosse. Les luttes politiques et religieuses ont marqué profondément leur empreinte dans les moors, dans les ravins tourmentés, sur ces côtes déchiquetées par les vagues furieuses de l'Océan et de la mer du Nord, et l'on conçoit les rudes combats livrés entre les clans, la guerre de partisans s'éternisant dans les forêts et les montagnes, les romantiques aventures de Flora Mac Donald et la dramatique odyssée du prince Charlie. Mlle Marie-Anne de Bovet ne s'est pas contentée de visiter l'Écosse continentale; elle a franchi le détroit de Pentland et exploré ces archipels des Orkney et des Shetland si peu connus des voyageurs et si grandioses dans leur sauvage tristesse. Elle a dépeint ces formidables falaises voisines de Stromness, hautes de trois cents pieds, les *black Craigs*, que les embruns franchissent pendant les bourrasques d'hiver, le *Old man of Hoy*, décapité par les vagues, mais qui monte encore la garde en fidèle sentinelle devant cette côte de granit; les *Stauding Stones*, semblables à nos menhirs bretons, et les maisons de Picts qui jalonnent la route de Kirkwall traversant la *Main Island*. L'art scandinave apparaît à Lewrick comme dans la capitale des Orkney, et la cathédrale de Saint-Magnus, en grès rouge, mérite bien une consciencieuse description. Son style sévère est d'une uniformité parfaite, et cependant l'église, commencée en 1133, par le jarl Rognwald, ne fut achevée que quatre siècles plus tard. Si l'extérieur est bien conservé, on ne saurait en dire autant de l'intérieur; les presbytériens, dans leur vandalisme, ont détruit la chaire, la stalle du comte et muré les chapelles latérales. Nous conseillons vivement à nos lecteurs de faire ou de refaire le voyage d'Écosse, en compagnie de Mlle de Bovet. M. G. Vuillier a illustré ce beau volume d'un grand nombre de gravures,

dont la plupart reproduisent des aquarelles exécutées d'après nature.

3. — Le nouveau livre de M. Gaston Vuillier sera pour beaucoup une surprise et pour tout le monde un émerveillement. Jusqu'à présent, l'auteur s'était contenté de marquer sa place parmi les artistes du plus haut mérite, les écrivains les plus charmants de notre temps et aussi parmi les voyageurs, ce qui était déjà bien quelque chose. Tour à tour, le *Polybiblion* a rendu compte des ouvrages suivants de M. Vuillier : *Les Iles ignorées* (t. LXV, p. 484-485), *la Sicile* (t. LXXIV, p. 485) et *la Tunisie* (t. LXXVIII, p. 488), trois superbes volumes, bien accueillis. Après cela nous dirons donc que notre étonnement a été grand quand nous avons vu M. Vuillier traiter de *la Danse*, sujet si en dehors de ses habitudes. Mais hâtons-nous d'ajouter qu'il l'a envisagé, ce sujet, avec une science et une maestria tout à fait remarquables. C'est donc une œuvre sérieuse où M. Vuillier a largement donné sa mesure en tant que poète et artiste, et aussi comme érudit. Voici d'abord comment il définit la danse : « La danse est un poème rythmé qui développe devant nous, en de vivants tableaux, la beauté plastique dans la perfection de ses formes et de ses attitudes. » Définition simple, claire et qui pourrait bien, dans sa concision, devenir classique. — Veut-on savoir maintenant ce que l'auteur s'est proposé en écrivant son livre? Nous lisons à la page VII de l'*Avant-propos :* « En entreprenant cette œuvre, nous avons eu surtout pour but de résumer, rendre intelligibles pour tous, vulgariser en quelque sorte les études et les réflexions, en grande partie techniques, de savants devanciers. » De fait, M. Vuillier laisse souvent parler ses devanciers eux-mêmes, auxquels il sait faire à propos de très heureux emprunts. L'ouvrage nous apparaît sous le triple aspect historique, humoristique et même philosophique. L'anecdote et la légende y trouvent souvent place, et combien charmantes! Avec un tact que l'on ne saurait trop louer, l'auteur a su éviter toute description malséante; il sait respecter son lecteur sans rien omettre d'essentiel. De sorte qu'il a pu dire sans trop d'outrance : « L'histoire de la danse est aussi celle de la civilisation et des mœurs. Plus durable que la pierre des monuments, légère et diaphane, la danse a traversé tous les peuples, toutes les coutumes, toutes les religions, et c'est elle encore qui fournira aux siècles futurs les meilleurs éléments pour mesurer notre degré de politesse et de civilisation. » Dans les onze chapitres qui composent cet admirable volume, M. Vuillier décrit d'abord les caractères et les diverses significations de la danse dans l'antiquité, chez les Égyptiens, les Grecs et les Romains; il nous promène à travers le moyen âge, en Espagne et en France principalement; il consacre une étude spéciale au début des grands ballets; enfin il arrive aux temps de Louis XIV et de Louis XV. Il ne tarde pas alors à passer à la danse moderne et retrace avec autant de talent que de précision les danses champêtres en France et à l'étranger. La valse, la polka,

les danses étrangères en général, les bals publics et surtout la danse au théâtre offrent des détails curieux. A propos de la « danse moderne, » nous cueillons ce joli passage — une perle ! — qui clôt certain aperçu des bals de cour, sous le second Empire, et des bals mondains : « Des bals officiels qui sont donnés soit à l'Élysée, soit à l'hôtel de ville, nous en dirons rien : le pittoresque n'y peut guère trouver place. Les mécontents se plaignent que la foule y soit parfois trop compacte et, çà et là, l'étiquette un peu négligée. Serait-ce à dire qu'une démocratie n'a ni le droit ni la faculté d'exiger de tous ses invités un brevet de distinction ? A d'autres d'examiner la question. Ce ne sont point là nos affaires. »

Avec une personnalité de goût délicat comme M. Gaston Vuillier, l'on devait s'attendre à une illustration parfaite. Parfaite est une épithète insuffisante ; c'est splendide qu'il faut dire : les reproductions de documents rares, antiques, anciens ou modernes, pullulent littéralement. Et depuis les dessins de toutes les époques et d'artistes divers jusqu'aux tableaux de plusieurs célébrités contemporaines, tout se trouve là réuni pour le charme des yeux. Les caricatures mêmes n'ont pas été oubliées. Assurément, nous ne sommes point en face d'un livre à l'usage des échappés de collège ; mais les lettrés, les érudits, les gens du monde dont le goût est éclairé, les vrais bibliophiles enfin ne manqueront pas d'en enrichir leur bibliothèque.

4. — L'on se préoccupe de plus en plus de diminuer pour les élèves l'aridité de l'étude en donnant aux ouvrages qui leur sont destinés une forme attrayante. L'histoire a, naturellement, profité dans une large mesure de cette tendance, et, depuis quelques années, l'on voit se multiplier les manuels illustrés. Mais dans un manuel, l'image ne peut tenir une grande place, et pourtant que d'objets pour lesquels une description que n'explique pas un dessin reste morte pour l'intelligence ! Comment bien comprendre la vie de nos ancêtres, pénétrer dans les secrets de leur habitation, de leur costume, de leurs affaires et de leurs jeux, si l'imagination est obligée de travailler sur des textes pour restituer ce que nous n'avons point vu ? Ce besoin a été senti par M. A. Parmentier, et c'est ainsi qu'il a été amené à nous donner, sous la direction de M. Lavisse, un *Album historique* qui mette « à la portée du public, comme les éléments d'un musée où chacun pourra puiser, tous les renseignements qui lui seront nécessaires pour avoir une vue nette du passé. » Les deux volumes parus jusqu'ici nous initient à la vie politique, civile, religieuse et militaire du moyen âge depuis les origines jusqu'à la fin du xve siècle. Un texte sobre condense une masse de renseignements que l'on ne trouve guère dans les manuels, et des centaines de gravures, empruntées pour la plupart aux documents originaux (quelques restitutions de monuments ou de scènes de la vie médiévale se mêlent à ces pièces authentiques), nous montrent l'homme du moyen âge à la cour,

à la guerre, à ses occupations, dans ses jeux; nous font assister aux variations de son costume et aux changements de ses mœurs. Une liste des ouvrages consultés et trois index alphabétiques des noms de lieux, des noms propres (pourquoi y avoir fait entrer des mots comme *anges*, *chemin de croix*, *Cluny (hôtel de)*, etc.), et des matières complètent heureusement chaque volume. Professeurs et élèves, aussi bien les étudiants de nos Facultés que les enfants de nos lycées et de nos écoles, ne peuvent manquer d'accueillir avec faveur cette riche collection de gravures bien choisies, bien exécutées, et qui se présentent sous une élégante couverture. Heureux temps, où les instruments de travail et les livres d'étude peuvent être donnés comme livres d'étrennes, sûrs de contribuer autant au plaisir qu'à l'instruction de celui qui les possédera !

5. — C'est vraiment un magnifique ouvrage que celui qui vient de sortir des presses de la maison Firmin-Didot sous ce titre : *Les Héros de la marine française*. L'auteur l'a dédié à l'amiral Gervais, et certes, il a eu raison de placer sous le patronage de l'éminent marin ce brillant récit des fastes de la marine française depuis Mgr de Sourdis, archevêque de Bordeaux et le premier des amiraux français, jusqu'au glorieux Courbet. M. Contesse, avec une compétence remarquable, détaille les exploits de nos grands marins, chefs d'escadre et corsaires; il n'a garde de tomber dans l'erreur de beaucoup d'historiens qui placent ces deux catégories sur la même ligne et ne craignent pas d'égaler Jean Bart à Tourville; mais il n'en est pas moins prodigue d'éloges pour les exploits aventureux des porteurs de lettres de marque. Avec raison, il sème ses récits d'anecdotes amusantes qui abondent dans l'existence mouvementée de nos hommes de mer; mais il nous semble qu'il eût pu avantageusement glisser sur certaines aventures romanesques qui n'ont rien de bien édifiant, notamment dans la jeunesse de Tourville et toute l'existence de Forbin. Du reste, il faut convenir que l'esprit de cet ouvrage est excellent, tant au point de vue religieux qu'en politique. Enfin, il est très luxueusement édité; les gravures sont très belles et plusieurs sont fort bien coloriées.

6. — Le beau volume que Mme de Witt nous donne cette année chez Hachette est consacré à *Jeanne d'Arc et à la guerre de Cent ans*. Huit belles chromolithographies représentent Charles V, le sacre de Charles VI, les fêtes du tournoi en l'honneur d'Isabeau de Bavière, Charles VI recevant la dédicace d'un livre, l'assassinat de Jean sans Peur, le dauphin recevant la nouvelle de la mort de Charles VI, Charles VII donnant une audience, enfin Philippe le Bon. En outre, plus de quatre cents gravures illustrent le volume. C'est, nous le répétons comme l'an dernier à propos de *Saint Louis et les Croisades*, le meilleur et le plus utile cadeau à faire à un jeune collégien qui aime l'histoire et qui n'est pas encore assez avancé pour faire de l'érudition pure et

en savourer les charmes. Personne mieux que Mme de Witt ne sait accomplir l'œuvre commencée sous les auspices de son illustre père.

7. — *Le Généralife* est, comme on sait, une partie de l'Alhambra, sa *Casa de campo*, comme disent les Espagnols, le Trianon de l'ancien Alcazar des princes maures. M. Zacharie Astruc, dans le livre qu'il vient de publier sous ce titre, imagine que placé au faîte de ce palais, aujourd'hui cependant bien ébréché, il aperçoit, dans une vision, l'histoire poétique, légendaire et architecturale de l'Espagne qui se déroule devant lui. Cette histoire, il essaie de la synthétiser en quelques ébauches où son amour pour ce pays du soleil éclate à chaque ligne. Ce poème en prose, illustré de très jolies aquarelles de V. Checa, sera goûté de tous ceux qui s'intéressent à ces *Cosas de España* parfois si étranges, si insolites, mais dont la bizarrerie même a un attrait profond.

8. — A toutes les époques, les Mémoires ont joui en France de la faveur particulière du public. Est-ce le ton, la plupart du temps familier, de ce genre de relations qui captive le lecteur, est-ce la pensée que des événements racontés par ceux-là mêmes qui en ont été les acteurs ne peuvent être relatés qu'avec sincérité ? Quel que soit le motif de cette inclination, qui prend aujourd'hui, à propos des Mémoires sur le premier Empire, le caractère d'un engouement irréfléchi, il est certain qu'elle existe, qu'elle a toujours existé. Et comme les gens qui ont dessein d'apporter leur contribution à notre histoire nationale connaissent ce goût du public, ils adoptent, ils ont toujours volontiers adopté dans notre pays cette voie facile, ce moyen moins solennel et plus à la portée de tous d'entrer en relations avec leurs contemporains et plus tard avec la postérité : d'où la liste interminable de souvenirs, de journaux, de cahiers, dont fourmillent nos bibliothèques, nos archives, tous les endroits, publics ou privés, où sont recueillis ces éléments de notre histoire nationale générale. Le XVIe et le XVIIe siècle, en particulier, virent éclore un nombre infini de mémoires, qui eurent, à l'heure où ils parurent, un prodigieux succès. C'était une mine qu'on savait cultiver, à cette époque comme aujourd'hui, et les véritables mémorialistes venant à manquer, on en fabriqua de faux, qui n'eurent pas moins de lecteurs que les authentiques. On sait la verve inépuisable de ce Courtilz de Sandras, l'auteur des fameux Mémoires de d'Artagnan, fameux surtout depuis qu'Alexandre Dumas en a tiré ses *Mousquetaires*. Courtilz mit toute l'histoire de France en Mémoires et ne laissa pour ainsi dire pas un personnage de quelque notoriété sans lui attribuer la paternité de souvenirs dont il était en réalité bien innocent. Mais tous les Mémoires du XVIIe siècle ne sont pas de ce légendaire mystificateur : il en est même un grand nombre — et ce ne sont pas, heureusement, les moins intéressants — dont les auteurs sont bien réellement les personnages dont le nom figure sur la couverture, et parmi ces derniers les *Mémoires du sieur de Pontis* tiennent

une place particulièrement honorable. Né en 1576, Pontis, cadet d'une vieille maison dauphinoise, part pour Paris, en quête, comme d'Artagnan, d'une situation dans le monde! Admis dans le régiment des gardes, il prend part, en qualité de volontaire, aux campagnes contre les protestants, assiste à tous les sièges de Guyenne et de Gascogne, se bat devant La Rochelle, va de là en Piémont, dans la Flandre française, en Allemagne, se trouve partout où il y a un coup à donner ou à recevoir. Entre temps, il fait son chemin : peu à peu il est devenu lieutenant aux gardes, a su gagner la faveur du Roi, et, au-dessous du prince, celle de tous les généraux sous lesquels il sert, car Pontis n'est pas seulement un vaillant soldat, un ferrailleur émérite, c'est encore un officier distingué, ayant du coup d'œil sur le champ de bataille et cette aptitude au commandement qui fait les capitaines. Toutefois, il connaît lui aussi la disgrâce. Trop fier pour se plier à certaines exigences, trop droit pour admettre certaines capitulations de conscience, il ne veut dire que ce qu'il pense, et parfois il le dit trop haut. Il s'aperçoit alors qu'on lui tient rancune de sa franchise, qu'on n'admet en haut lieu que les vérités qui plaisent. Et ce vieux soldat, qui a passé plus d'un demi-siècle à courir les routes, qui a laissé un peu de son sang et de sa peau sur trente ou quarante champs de bataille, qui porte vingt cicatrices d'honorables blessures, se retire modestement de ce monde qui ne veut plus l'entendre, se contentant, pour toute récompense, du souvenir d'une carrière si pleinement, si honorablement remplie. Pontis passa les dernières années de sa vie à Port-Royal et y mourut en 1770, à quatre-vingt-quatorze ans, ayant conservé jusqu'au bout la pleine possession de son intelligence. C'est là qu'il rédigea ses Mémoires, nous initiant avec une bonhomie charmante, avec une bonne foi naïve, aux détails multiples de sa vie extraordinairement remplie. Ce qu'il y a de coups d'épée, d'assauts, de camisades dans ces trois cents pages, est incalculable : c'est un véritable roman de cape et d'épée que ce volume de souvenirs d'un soldat de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV, mais un roman d'où se dégagent de salutaires exemples et un enseignement fortifiant. A une époque où les grandes, les nobles qualités qui mirent jadis hors de pair le caractère français semblent se déprimer dans une atmosphère délétère et malfaisante, c'est une pensée juste que de mettre sous les yeux de nos jeunes gens une figure comme celle de Pontis. Ils verront dans ces Mémoires quels hommes créaient autrefois ces vertus qu'on trouve trop lourdes aujourd'hui à pratiquer : le dévouement à la Patrie et au Prince qui, alors, la symbolisait glorieusement, le désintéressement, l'abnégation, la foi, l'attachement aux vieilles croyances. Il est bon de répéter, de ne point laisser oublier de telles vérités, car de leur connaissance dépendent le salut, la résurrection morale de notre patrie. De merveilleuses illustrations de Le Blant, des aquarelles d'un grand mérite artistique rehaussent encore la valeur

de ce beau livre et en font à tous les titres une publication remarquable.

9. — Comme pendant et complément au bel ouvrage dont la renommée n'est plus à faire : *La France chrétienne dans l'histoire*, la maison Firmin-Didot a publié cette année sous ce titre : *La France chrétienne à Reims*, un recueil destiné à perpétuer le souvenir des incomparables fêtes qui ont eu lieu dans la cité de saint Remi à l'occasion du quatorzième centenaire du baptême de Clovis et de la nation française. Ce recueil est précédé d'une introduction due à M. J. Beller et ainsi divisée : I. L'Idée du centenaire. II. Les fêtes du centenaire. III. Conclusion. — Il comprend en premier lieu les *Actes officiels :* Actes de Sa Sainteté Léon XIII. — Actes de Son Ém. le cardinal Langénieux. — Acte de rénovation des promesses baptismales de la France chrétienne. En second lieu, il contient les *Discours* prononcés soit pour l'ouverture du jubilé, soit pendant le triduum célébré à la cathédrale, soit durant les solennités accomplies à Saint-Remi, soit pour la clôture du centenaire. Le lecteur sera heureux de trouver ainsi rassemblés ces monuments de foi, de patriotisme et d'éloquence. Vient ensuite la liste des évêques, abbés et prélats qui ont assisté aux solennités du centenaire. Enfin quatorze documents ou morceaux divers, publiés en appendice, achèvent de faire de ce beau volume, orné de dix planches hors texte, un très utile et très précieux *Memento*.

10. — Les *Petites Méditations sur les litanies de la Vierge*, par le R. P. Ollivier, des Frères-prêcheurs, sont un livre de dévotion et en même temps une œuvre artistique. Ce joli volume est orné de soixante-dix compositions de M. P. Vermeuil, tirées en deux couleurs, au trait, servant d'encadrement au texte. Chacune de ces compositions symbolise les différents vocables sous lesquels l'Église célèbre la Sainte Vierge. Rien de plus gracieux que ces dessins variés, très habilement exécutés. Quant au texte du célèbre dominicain, il est un pieux commentaire destiné surtout à la jeunesse et qui sera lu avec autant d'édification que d'intérêt. Un élégant cartonnage, ou une reliure artistique, contribuent à faire de ce volume un vrai bijou.

11. — *Les Récits de la vieille France*, *François Bûchamor*, nous parlent d'une « vieille France » d'hier : c'est celle de la Révolution et de l'Empire. En quelque sorte, M. Alfred Assolant sert ici de secrétaire à un soldat des grandes et terribles épopées de la fin du siècle dernier et du commencement de ce siècle. Les deux premières parties du livre, intitulées : *Valmy* et *Zurich*, de même que les deux suivantes : *Iéna* et *la Campagne de France* (*1814*), sont loin de n'être que des récits de guerre : on y trouve aussi des peintures de mœurs et des histoires de famille d'une rusticité qui ne fait pas toujours plaisir. Du patriotisme, certes, il y en a, de bons sentiments aussi, et même de temps à autre la pensée religieuse se fait jour ; mais bien des ombres s'étendent sur

les brillants tableaux militaires ou sur les esquisses de la vie des champs. Au fond, nous sommes en face d'un roman qui glorifie discrètement la Révolution. L'Empire est montré, bien entendu, comme une époque sanglante où les nations s'égorgeaient entre elles pour satisfaire l'ambition d'un seul homme. L'auteur s'est bien gardé de tirer la morale naturelle, nécessaire par conséquent, qui s'imposait : la France, de 1792 à 1814, a été malheureuse, misérable même, malgré des succès qui s'éclipsèrent en un jour, tout simplement pour avoir rompu avec la tradition en reniant la monarchie séculaire qui, après l'avoir créée, l'avait faite grande et forte. L'illustration est admirable, la reliure luxueuse; mais ce roman démocratique, quoique très aristocratiquement présenté, ne saurait nous plaire sans réserve que par son côté matériel.

12. — M. Robida nous donne cette année un livre aussi artistiquement illustré que désopilant par son texte, sous le titre de : *Le Roi des jongleurs*. C'est le récit tragi-comique des mésaventures d'un « escholier » en rupture du collège Montaigu. Peu satisfait du maigre ordinaire de l'établissement et des étrivières trop généreuses qui lui sont distribuées, Jehan Picolet, fils du Roi des jongleurs parisiens, neveu du fou du roi Charles VI et aussi d'un maître-queux renommé, se sent peu de goût pour la science qu'on prétend lui infuser au collège. Invinciblement attiré vers la profession paternelle, il s'évade, certaine nuit, du collège Montaigu, gagne la campagne et commence une odyssée extravagante en compagnie d'une troupe de pauvres hères qui s'en vont par les chemins, grands et petits, exercer leurs talents de comédiens. Ladite troupe jeûne fréquemment, et Jehan de même, jusqu'au moment où notre héros empêche une surprise de Paris par les Bourguignons. L'on se méprend un instant sur le rôle joué par lui en cette affaire, et son père, qui y est mêlé, passe d'assez mauvais quarts d'heure en la prison du Châtelet. Aux derniers chapitres, tout s'arrange : Picolet père est remis en liberté et Jehan, reçu avec honneur dans la confrérie de Saint-Julien, autrement dit dans la corporation des musiciens et ménétriers de la capitale, finit par succéder à l'auteur de ses jours dans la charge de roi des jongleurs. La reliure de cet ouvrage est fort belle : une scène curieuse, frappée en relief sur peau gris-perle, est entourée d'une rosace en or du plus brillant effet.

13. — *Les Pirates de Venise*, par M. Louis de Caters, nous offrent une description colorée de Venise, de ses mœurs, de ses fêtes surtout. Le récit devient dramatique lorsque l'auteur nous fait suivre pour ainsi dire pas à pas les intrigues sanglantes qui s'agitent dans le palais même du provéditeur, et nous retrace les tentatives incessantes des Uscoques qui troublent et ruinent le commerce maritime de Venise. Le livre est conçu dans un bon esprit, et écrit avec agrément, quoique un peu trop surchargé de circonstances multiples.

14. — Après avoir relâché aux îles Falkland pour s'y réapprovisionner et compléter son équipage en vue d'une campagne au pôle sud, le capitaine Len Guy, un taciturne, qui commande la goélette *l'Halbrane*, s'élance à la recherche de son frère William et des matelots disparus dans les régions glaciales à la suite du naufrage, remontant à plusieurs années, de la goélette *la Jane*, naufrage dont Edgar Poë a tiré l'un de ses « contes extraordinaires. » Len Guy a reçu à son bord, non sans avoir longtemps hésité, un M. Jeorling avec lequel peu à peu il se lie d'amitié. En même temps qu'il accepte ledit M. Jeorling, le capitaine engage un matelot d'habitudes et d'attitude étranges, le silencieux Hunt, Américain mâtiné de Peau-Rouge. Autour de ces trois personnages, M. Jules Verne a groupé le lieutenant Jem West, le bosseman Hurliguerly, type fort comique, d'autres encore, bons ou mauvais. L'expédition est dirigée d'après des indications précises. En route, elle recueille des renseignements complémentaires et arrive enfin, non sans des difficultés de diverses sortes, au but de son voyage, l'île Tsalal, dans le voisinage du pôle, où malheureusement les gens de l'*Halbrane* ne trouvent pas ceux qu'ils cherchaient. La bonne harmonie ne tarde pas à être troublée à bord; les uns veulent continuer la campagne, les autres entendent revenir vers le nord. M. Jeorling intervient en promettant une forte prime, et la goélette poursuit sa marche vers le sud. Mais bientôt les aventures se succèdent, toutes plus terribles les unes que les autres. L'*Halbrane* sombre et l'équipage sauvé se divise : plusieurs fuient sur le canot de la goélette, abandonnant leurs compagnons sur un ice-berg où ils se sont réfugiés. Ces derniers abordent enfin une côte désolée où ils s'installent provisoirement. C'est là qu'un jour ils recueillent, dans une embarcation s'en allant à la dérive, les derniers survivants de la *Jane*, parmi lesquels le capitaine Len Guy a la joie de reconnaître son frère William. Non loin de là, alors qu'ils s'éloignent tous de cette côte inhospitalière, se produit une dernière catastrophe provoquée par une montagne aimantée dont la forme est celle d'un sphinx : *le Sphinx des glaces* a failli les faire périr jusqu'au dernier. Ils échappent cependant à ce nouveau danger et, montés sur un canot indigène, ils s'aventurent sur l'Océan, franchissent à temps la banquise et sont recueillis par un navire américain. Comme tous les précédents ouvrages de M. Jules Verne, celui-ci est parfaitement illustré et brillamment relié. Ajoutons qu'en divers endroits de ce palpitant récit, la pensée de Dieu se manifeste avec netteté.

15. — Le livre de M. W. Uminski, *Au Pôle Sud en ballon*, a été inspiré par la téméraire entreprise de M. Andrée, parti pour le pôle nord il y a six mois et dont on n'a reçu aucune nouvelle. Si donc l'aventure racontée par l'auteur polonais n'est pas vraie, elle est du moins quelque peu vraisemblable. Du reste, ses hypothèses sont établies à la manière

ordinaire de M. Jules Verne. Il suppose qu'un savant a inventé un système nouveau pour faire marcher les ballons avec une assez grande vitesse et, par conséquent, rendre leur course indépendante de la direction du vent; il se propose de profiter de cette invention pour aller à la découverte du pôle antarctique, et s'adjoint pour cette expédition un capitaine au long cours et un pilote. Ils arrivent à leur but après les plus émouvantes péripéties, mais leur ballon a donné tout ce qu'il pouvait, et désormais il ne peut les ramener vers le monde civilisé. Ils s'abandonnent à la dérive sur un glaçon et, parvenus dans des mers moins polaires, ils rencontrent un baleinier qui les recueille. Il est à regretter que M. Uminski n'ait pas agrémenté son récit très dramatique et ses théories très scientifiques des plaisanteries de quelque personnage humoristique comme n'a pas manqué de le faire M. Jules Verne dans *le Sphinx des glaces*, et surtout qu'il n'y ait pas glissé la moindre pensée religieuse, comme il eût été facile de le faire alors que les voyageurs se croyaient condamnés à une mort certaine.

16. — A la fois littérateur et artiste, M. G. Fraipont a entrepris de nous promener à travers *les Montagnes de France*. Après les Vosges, il s'occupe du Jura. Cette région, trop négligée parce qu'elle touche à la Suisse, mérite d'être parcourue par les touristes intelligents, qui seront surpris d'y trouver des merveilles. Nous ne doutons pas qu'après avoir lu *le Jura et le pays franc-comtois*, nombre de petites bourses et même de grandes ne se décident à excursionner dans cette belle région. L'auteur n'est point morose ; tout en décrivant bien ce qu'il voit, il n'oublie ni l'anecdote amusante, ni la légende, ni la peinture de mœurs. L'ensemble vit et palpite, et quand M. Fraipont nous parle de certains monastères comtois tels que l'abbaye d'Acey ou l'abbaye de la Grâce-Dieu, ce qu'il en dit est respectueux et même sympathique par le fond sinon absolument par la forme : l'auteur rit à tout propos. Le Jura français, tel qu'il nous le présente et qu'on doit le comprendre, s'étend aux trois départements du Doubs, du Jura et de l'Ain. Aussi M. Fraipont nous conduit-il de Dole à Besançon, de Baume-les-Dames à Montbéliard, Pontarlier, Salins, Morez, Saint-Claude, qu'il appelle « l'apothéose du Jura, » pour continuer par Nantua et Bourg, et finir par Lons-le-Saunier, Baume-les-Messieurs et Poligny. Nous pourrions bien relever çà et là quelques erreurs historiques, quelques fautes dans l'orthographe des noms de lieux et de personnes, mais ceci est peu de chose dans un ouvrage qui vise principalement à renseigner d'une manière générale en amusant. Les gravures sont réussies le plus souvent et représentent les sites ou les monuments avec beaucoup de vérité et d'exactitude.

17. — M. Marius Bernard publie le sixième volume de ses voyages *Autour de la Méditerranée*, consacré entièrement à *l'Italie*. Quoique son itinéraire suive surtout les côtes, il ne néglige de toucher aucun

point important de la péninsule et conduit ainsi son lecteur à Florence et à Sienne. On lira d'agréables chapitres sur la Sardaigne, la Sicile et Malte. Tout est sans doute bien rapide, mais a souvent l'intérêt des descriptions de choses vues. Ce livre, orné de cent vingt illustrations, peut convenir à la jeunesse, malgré quelques nuances voluptueuses, et d'ailleurs discrètes, dans les descriptions de Venise. Au point de vue des questions sur Rome, qui prêtent à discussion et touchent aux choses religieuses, l'auteur est fort correct et évite les points irritants ; quand il parle (p. 96) des écussons et des tiares, « stigmates du passé, » on voit clairement, par le contexte, que c'est là une simple impropriété d'expression. Ces indications étaient bonnes à donner à l'auteur d'un livre aimable, faisant partie d'une série qui doit avoir du succès, puisque les voyages en Méditerranée semblent devenir à la mode.

18. — *De Paris à la mer!* Voilà un voyage que chacun peut entreprendre, sans monter sur la péniche où le « Petit Parisien » s'embarque pour descendre la Seine. M. Constant de Tours, l'auteur de ces guides que le *Polybiblion* a signalés, nous donne un rapide croquis de tout ce qui se rencontre sur les bords du fleuve. Et d'abord, il fait une longue station à Paris, dont la description « fluviale » occupe plus de la moitié du volume ; Paris, « premier port de France, » comme l'établit la statistique prouvant que le mouvement maritime de la capitale dépasse sept millions de tonnes. Voici des notions techniques sur le cours navigable de la Seine, depuis Méry-sur-Seine jusqu'à son embouchure, sur un parcours de cinq cent soixante-treize kilomètres, et deux plans du cours du fleuve ; voici des ponts depuis le Pont National jusqu'au viaduc d'Auteuil ; voici les monuments qui bordent ses rives, sur lesquel nous jetons un coup d'œil au passage en remontant jusqu'au Panthéon que l'auteur nomme, avec Edgar Quinet, « l'âme éternellement vivante de la France, » appellation qui conviendrait bien mieux à Notre-Dame. Pourquoi aussi appeler, avec Henri Martin, le factieux Étienne Marcel, qui livra Paris à l'ennemi, « la plus grande figure du XIVe siècle? » Pourquoi citer (p. 120) des vers du *Lutrin* de Boileau où les « chanoines vermeils » de la Sainte Chapelle sont qualifiés de « pieux fainéants? » Ce sont là de fausses notes qui détonnent sur l'ensemble de l'ouvrage. A chaque page, des gravures, au nombre de trois cent vingt, font passer sous nos yeux les vues et les monuments. Enfin, nous voici en route, le long des

Bords fleuris
Qu'arrose la Seine.

Rouen nous arrête au passage, après un coup d'œil sur Poissy, où naquit « Louis IX, » c'est-à-dire saint Louis ; sur Mantes, dont la belle église ne fut jamais une « cathédrale, » et nous arrivons au Havre, dont nous contemplons le port, avec ses immenses transatlantiques ; après quoi,

nous poussons jusqu'à Honfleur, gravissant la côte de Grâce, « but de pèlerinage quelquefois, de promenade toujours. » — C'est le contraire qu'il faudrait dire ; — à Trouville, « la plus renommée des plages de la Basse-Normandie, la reine des côtes du Calvados, où « débarquent, bon an mal an, plus de cent mille touristes » — c'est lui faire beaucoup d'honneur, — et nous revenons, après une promenade sur la plage, à travers les crabes, les équilles et les crevettes, au Havre, pour rentrer, à la vapeur, à Paris par la voie ferrée. Malgré les petites réserves que nous venons de faire, nous devons donner à ce volume les éloges qu'il mérite et vanter surtout l'illustration, que la maison May a prodiguée à toutes les pages.

19. — Très joli livre, admirablement imprimé et illustré, mais dont l'inspiration ne saurait mériter nos suffrages : tel nous apparaît le volume de M. E. de Ménorval : *Promenades à travers Paris*. Les quarante chapitres qui le composent sont fort variés et les sujets intéressants et bien choisis. Malheureusement l'auteur fait trop souvent preuve d'un esprit sectaire qu'atténuent cependant quelques sentiments de pitié pour de grandes et nobles victimes de nos révolutions. Le style, très vivant en somme, ressemble plutôt au style du journal boulevardier qu'à celui adopté pour les études sérieuses.

20. — Si l'illustration soignée fait le livre d'étrennes, il n'y a pas à discuter, *Mon vieux Paris*, de M. Édouard Drumont, malgré son petit format et son prix modeste, a le droit de figurer avec honneur dans la catégorie susdite. M. G. Coindre a jeté à profusion, à travers les pages si intéressantes de M. Drumont, des dessins d'une finesse qui fait songer à de mignonnes eaux-fortes. Dans la première série (que nous n'avons point reçue d'ailleurs) de cet ouvrage, l'ardent publiciste qui dirige *la Libre Parole* et auquel l'on doit *la France juive*, a fait place à un écrivain calme, mesuré, presque toujours judicieux, et qui nous promène agréablement à travers la grande ville, qu'il envisage sous des aspects fort curieux. M. Drumont, dans la deuxième série de *Mon vieux Paris*, se révèle à la fois comme historien, artiste et archéologue. Pourquoi la librairie Flammarion ne publierait-elle pas de cet ouvrage une édition de grand format où M. G. Coindre affirmerait une fois de plus son talent par des planches hors texte qui compléteraient l'ensemble de ses ravissantes vignettes ?

21. — La maison Mame nous donne, dans le volume intitulé *les Saints par les grands maîtres*, une œuvre d'un haut intérêt artistique, et en même temps un livre qui a sa place sur toutes les tables de famille. « Pendant des siècles, dit le P. Olivier, qui a signé l'« Avis au lecteur, » la lecture de la vie des saints a fait partie des habitudes pieuses auxquelles nos aïeules attachaient le plus grand prix. » Il est bon d'y revenir, et nous devons remercier à la fois l'éditeur et l'auteur. Celui-ci,

M. Ch. Ponsonailhe, n'a point voulu faire un travail original : il s'est contenté de citer et de résumer des notices empruntées aux auteurs les plus autorisés. C'est ainsi que Ludolphe le Chartreux, Dom Ruinart, Jacques de Voragine, Ribadeneira, Baronius, les Bollandistes, Le Nain, de Tillemont, Godescard, le P. Giry, Montalembert, Mgr Turinaz, etc., ont fourni les éléments de ces vies de saints. Quant à l'illustration, elle est empruntée aux tableaux les plus célèbres, et ces nombreuses reproductions (147), dans des planches hors texte, d'une parfaite exécution typographique, font de ce livre un véritable album. Tout se réunit donc pour assurer le succès de cette belle publication, que nous recommandons entre toutes à nos lecteurs.

22.— *Les Contes de Bonne Perrette* n'occupent qu'une moitié du volume portant ce titre. L'auteur, M. René Bazin, a d'abord voulu « expliquer en quel lieu ces histoires lui ont été apprises; avec quel esprit disposé à l'aventure il les écoutait et les retenait, et quelle fut l'humble femme qui les lui récita. » Certes les *Souvenirs d'enfant* qui précèdent les *Contes* sont pleins de cœur et de sentiment; mais la poésie qui se dégage desdits contes est intense. Il n'y a pas de choix à faire dans ce délicieux recueil; le mieux est de tout lire, posément, sans hâte, et puis d'y revenir, car l'imagination, le cœur et l'esprit y trouvent satisfaction. Ajoutons que la morale y est parfaite, car elle est chrétienne, et disons aussi que les leçons de charité y abondent. Écrit dans un style ferme et coloré tout ensemble, ce beau volume, gracieusement illustré et richement relié, forme un enviable cadeau d'étrennes pour tous les âges. L'on peut dire que les *Contes de Bonne Perrette* (p. 145-325) sont du « folklore » très littérairement traduit.

23. — Poétique d'autant plus que Dieu est souvent l'objet des hommages et de la reconnaissance pieuse de l'auteur, *la Mer*, *la Forêt*, *la Montagne*, est un livre délicat d'inspiration. C'est une peinture charmante de tout ce qu'il y a de plus beau dans la nature. Descriptions, anecdotes, légendes, forment la trame de ce délicieux volume, dont les gravures sont de petites merveilles et la reliure un vrai bijou. Quoique écrites pour la jeunesse, les jolies pages de Mme Caroline Liais, illustrées par Mme Louise Abbema, seront feuilletées avec plaisir par les grandes personnes qui aiment à se délasser un instant dans la lecture ou la contemplation de tout ce qui est beau et bon.

24. — *Le Dictionnaire de la femme*, par MM. G. Cerfberr et M.-O. Romin, est « une encyclopédie-manuel des connaissances utiles à la femme. » Tous les articles sont rangés par ordre alphabétique et une table méthodique les réunit. Voici le classement de celle-ci : arts, modes, économie domestique, histoire, professions, sport, savoir-vivre, usages, droit, morale, hygiène, médecine, recettes et conseils. Ajoutez à cela quatre cent quatre-vingt-sept gravures dans le texte. Nombre de femmes

seront heureuses des notions très sommaires parfois *(Maigre)*, parfois aussi très étendues (voyez *Divorce*), que contiennent ces petites lignes qui leur permettront de se mener utilement à la ville et à la campagne, mais pas à la *Cour*, devant les *Princesses*, avec *Étiquette*. Comme il n'y a plus rien de tout cela en France, on voit une femme qui se dit bien formée aux bonnes manières s'agenouiller (c'est le mot) devant l'héritier d'un trône étranger!

25. — « Homo sum et nihil humani a me alienum puto.» C'est à ce titre que nous avons lu avec le plus vif intérêt *le Dressage des animaux et les combats de bêtes*, par M. Pierre Hachet-Souplet. N'ayant jamais dressé de chiens de cirque, nous n'en avons pas moins admiré leurs travaux et nous sommes heureux de relire leurs exploits. Du singe on obtient moins, mais du cheval (un camarade, un ami), que ne sait-on pas faire ! L'éléphant est plus lourd; entrons à la ménagerie, un coup d'œil aux « plazas de toros, » si poignantes, et lisons bien vite une délicieuse étude sur les animaux féroces; très simple, très curieuse et très juste, la théorie du domptage (p. 169). Perroquets, phoques, cochons, serpents, crocodiles, rien n'est oublié. Livre parfait et complet, car il y a même une table alphabétique des dompteurs et dresseurs.

26. — Sur une centaine de noms que M. Émile Bayard a justement cités dans son beau livre sur *l'Illustration et les illustrateurs*, il faut retenir, après Callot et Carrache, Victor Hugo lui-même, les Johannot, les Deveria, C. Vernet, Charlet, Raffet, Bida, Meissonnier, Bertall, notre grand ami Gustave Doré, Lix, Riou, de Neuville, Yan d'Argent, D. Vierge, Scott, Giacomelli, H. Pill, etc., etc. Beaucoup de portraits, de nombreuses pages bien choisies, un texte bien écrit, bourré d'érudition : le livre fait le plus grand honneur à la maison Delagrave, qui a su lui donner une couverture simple, mais artistique, avec, dessus, et tout vivant, le beau portrait d'Émile Bayard, le père.

27. — Lorsque les *Nouvelles grecques* de M. Bikélas parurent, il y a dix ans, elles furent accueillies avec une faveur méritée qui ne pourra que croître, aujourd'hui qu'elles se représentent sous la forme d'un coquet livre d'étrennes orné d'illustrations du meilleur goût. Il n'est pas jusqu'aux événements politiques de cette année qui n'ajoutent à l'attrait d'un recueil où les mœurs grecques contemporaines, dans ce qu'elles ont de plus attrayant, sont pour ainsi dire photographiées sur le vif, pendant qu'une de ces nouvelles (et non la moins touchante) a précisément pour scène l'insurrection crétoise de 1867. Tout ici est intéressant ou instructif, ou même l'un et l'autre à la fois. Ce sont des récits sans prétention, d'une trame très simple, écrits par une plume délicate et fine, assaisonnés de réflexions morales dont le sérieux n'a rien de banal ; c'est par la peinture des plus saines affections ou de quelque gracieux souvenir de jeunesse que l'auteur excelle à éveiller ces douces et bienfaisantes

émotions, mêlées parfois de rires innocents, qui font vibrer en nous les meilleures cordes du cœur. Pour tout résumer en deux mots, il semble que ce livre contienne un écho de l'aimable familiarité de Coppée et de l'exquise tendresse d'âme de Lamartine.

28. — Sous le titre *Tap Truyên* (Récits à la bouche), M. Paul d'Enjoy a recueilli et transcrit un certain nombre de contes et légendes du pays d'Annam. On y retrouve la poésie, la naïveté des riverains du Fleuve Rouge, le chaud coloris du ciel de l'Extrême Orient. La plupart de ces légendes chantent les arroyos et les rizières du Tonkin, d'autres s'inspirent des vieux mythes chinois et expliquent les maximes philosophiques du sage Confucius. *Le Sacrilège de la Pagode aux cent Bouddahs*, *la Légende du Bétel, l'Origine des sampans*, dont les yeux farouches ont pour objet d'effrayer les monstres aquatiques, sont autant de contes délicieux où se révèlent l'imagination et l'âme de la race indo-chinoise. L'éditeur Charles Mendel a particulièrement soigné l'œuvre de M. Paul d'Enjoy. Le volume est broché à la mode chinoise ; les feuillets repliés sur eux-mêmes sont fixés par un fil d'or. Chaque conte est accompagné de l'un de ces curieux et fantastiques dessins que reproduisent sur leurs bahuts de trach les incrustateurs de Nam-Dinh. Les bibliophiles, les sinologues et les lettrés réserveront dans leur bibliothèque une place de choix aux *Tap Truyên*.

29. — *Le Vœu de Madeleine!* tel est le titre du nouveau livre, très agréablement illustré, de M. Rémy-Allier. A vrai dire, il n'ajoute guère à la réputation de l'auteur, déjà lauréat de l'Académie française. Une histoire un peu banale, où figurent, à la façon des drames, un père faible, une belle-mère marâtre et un enfant persécuté, des récits dramatiques de naufrage et autres aventures émouvantes, voilà, en peu de mots, le roman de M. Rémy-Allier. Autour de ce simple noyau, l'auteur a su grouper avec habileté des détails intéressants et de jolies descriptions. Toute une partie du livre se passe en Auvergne, à quelques lieues de Thiers, chez de braves fermiers qui ont gardé à leur charge le pauvre persécuté qu'on leur a abandonné. La vie simple et droite de ces bonnes gens, leur naïf bon sens, tout cela ressort vivant et pittoresque dans *le Vœu de Madeleine!* Enfin, comme tout roman, même destiné à l'enfance, ne peut se passer d'une page d'amour, l'auteur a imaginé une petite idylle campagnarde qui se dénoue à la fin d'une manière gracieuse, mais, hélas ! bien invraisemblable. Il n'y a guère que dans les récits de M. Rémy-Allier que de grands artistes épousent de petites paysannes sans dot ; dans la vie pratique, ils se bornent à les prendre parfois comme modèles.

30. — *Les Malices de M. Jean et de Mlle Yvonne* sont un peu cousues de fil blanc par M. Olivier Darc, mais elles sont bien joliment contées, et elles feront la joie des parents et des enfants. Dieu merci ! la forêt

de Fontainebleau, où se sauve le coupable, n'est pas l'Amérique; grâce à un bon chien et à un enfant remarquablement intelligent, on retrouve l'exilé volontaire ; le braconnier est puni, mais sa famille est sauvée et la vertu est récompensée. Tout cela est gentiment conté pour les tout petits, avec des notes qui leur permettent de tout lire et de tout savourer. Avec cela une belle reliure, et des gravures suffisantes : il y a de quoi faire « écarquiller » les deux yeux, quand on a de six à douze ans.

31. — La partie artistique de l'élégant volume donnant divers *Contes de Perrault* a été confiée à MM. Courboin, Fraipont, Geoffroy, Gerbault, Morin, Robida, Vimar, Vogel et Zier. Ils ont pu commenter le texte du conteur à l'aide de toutes les inspirations d'une fantaisie dont rien n'entravait l'essor. Aussi leur œuvre collective, pleine d'une originalité capricieuse, ne peut-elle manquer de charme pour les enfants grands et petits auxquels elle est destinée.

32. — Les *Impressions de première jeunesse*, de Mme Véra Jelikhovska, ont eu d'excellents traducteurs et adaptateurs en MM. L. Golschmann et E. Jaubert. Ce gros volume, qui nous mène de Saint-Pétersbourg au Caucase, qui nous introduit dans le monde aisé, dans le cercle de la bourgeoisie russe, est fort curieux et fort intéressant. Il contient sans doute beaucoup d'idées qui ne sont pas nôtres, et qui étonneront à première vue la jeune fille de treize à quinze ans, qui le lira. Mais ce sont là choses d'étrangère, qu'il faut apprendre et connaître, ne pas critiquer ferme d'abord, quitte à les excuser ensuite. Bien des leçons de la petite Russe seront profitables à ses amies françaises.

33. — L'admiration que nous professons pour le talent de M. J. Lermont n'a fait que croître en lisant *Un honnête petit homme*. A côté, il y a une dizaine d'histoires charmantes, qui prouvent le bon cœur, l'intelligence et la générosité de certains enfants. Il y en a une : *Tommy le dévoreur de livres* , qui fera bondir de joie le créateur des bibliothèques circulantes, l'éminent secrétaire général de la Société bibliographique. Le ton du récit, simple et charmant, la couverture ravissante avec ses bluets, impose ce cadeau aux jeunes enfants dont les parents aiment à voir le « débrouillage » physique et moral s'exécuter rapidement.

34. — Jean de Mauny, vaillant soldat, est tombé mortellement frappé, à Waterloo. Il laisse derrière lui une aimable veuve sur le point de devenir mère. Grâce à la faveur de l'Empereur, qui a augmenté sa fortune personnelle, il laisse des biens considérables, qui doivent revenir à son héritier. Mais il a un cousin, Gaston, aussi lâche qu'il est courageux, aussi avide d'argent qu'il est généreux, aussi coquin qu'il est bon. Et Gaston s'est mis en tête de s'emparer de la fortune et du titre de son cousin. Comment il cherche à se débarrasser du légitime héritier, qu'il veut faire assassiner et qui est mis aux Enfants trouvés ; comment l'enfant, devenu grand, est à moitié adopté par sa mère, qui cherche tou-

jours son fils ; comment un vieux scélérat, complice de Gaston, trouve moyen de faire réclamer l'enfant par des saltimbanques, ses soi-disant parents; comment Gaston et son digne acolyte sont châtiés par une mort terrible au moment où ils s'apprêtent à faire disparaître le malheureux, qui est enfin reconnu par sa mère; comment la fille élevée par celle-ci, et qu'elle croyait avoir été substituée indûment à son fils, se trouve être la jumelle de celui-ci, née quelques moments après, quand sa mère était à moitié évanouie, c'est ce que nous raconte Mme de Nanteuil, avec le talent auquel elle nous a habitués. Et l'on voit comment parfois, en ce monde, un coquin comme Gaston Mauny se trouve payé en *Monnaie de singe*, quand il plaît à Dieu de rendre inutiles ses tortueuses machinations et de le laisser prendre dans ses propres filets. Récit bien mené.

35. — *Le Petit monde d'autrefois*, de M. Antonio Fogazzaro, a ému plus d'une lectrice de *la Mode pratique*, que publie si heureusement la maison Hachette. Ces dames le retrouveront sous un élégant format « per le strenne. » Le frontispice et le cul-de-lampe du titre sont là pour l'affirmer. C'est l'Italie d'hier, avec ses aspirations d'unité, ses affirmations d'irrédentisme (p. 166), c'est d'une saveur particulière que certains trouveront un peu âcre, un peu étrange, mais qui, pour d'autres, sera au contraire exquise, encore qu'on n'en ait pas le goût habituel. — Mais pourquoi l'illustrateur, si soigneux, si exact observateur, a-t-il mis parfois un rabat français aux prêtres italiens?

36. — Le voyage *De Marseille à Tamatave*, de M. Brunet, député de Bourbon (ou de la Réunion, style officiel), est fort intéressant. L'auteur, dont la compétence est indiscutable, décrit les diverses étapes de la route, profitant de toutes les occasions pour faire un peu d'histoire ou conter des anecdotes. Parmi celles-ci il en est de charmantes, comme l'idylle parfaitement pure du capitaine Henry et d'une princesse malgache. M. Brunet parcourt aussi la côte de la grande île, s'arrêtant aux points principaux : Majunga, Diego-Suarez, Tamatave, Fort-Dauphin. Partout il trouve de curieux détails à donner. L'auteur est un ardent patriote, très Français et aussi très bourbonien, mais républicain et libre penseur, ce qui ne l'empêche pas de faire l'éloge des missionnaires et des sœurs avec une louable impartialité.

37. — Il est bien difficile d'analyser *Gros Pierre*, écrit par Mme Julie de Monceau pour faire suite au *Journal de mon petit père*. C'est plein de bonnes intentions, c'en est pavé. Il n'y a pas un mot qui puisse choquer les enfants, mais c'est un peu lourd, un peu embarrassé, cette histoire d'un orphelinat, pension, voyage d'excursion en Suisse, etc., etc. — avec innocent flirt à la clef de Gros Pierre et de Luce et fêtes de l'arrivée du Tzar à Paris, « denique tandem. » Notes un peu grises, teintes de décembre!

38. — *Le Filleul de Mutte*, par M. Pierre du Château, est l'histoire d'un petit enfant trouvé mourant dans la cathédrale de Metz le soir de la bataille d'Iéna, au moment où la grosse cloche nommée la Mutte, mise en branle par ses vingt-quatre sonneurs, annonçait la victoire. Jean-Marie, recueilli par de pauvres vieilles gens, revient à la vie et est élevé par eux; malheureusement l'éducation manque de fermeté; l'enfant, au caractère faible et emporté tout à la fois, subit l'influence de mauvais camarades et devient ingrat envers ses parents d'adoption. Il souffre de leur pauvreté et rêve la richesse acquise sans effort; mais à chaque échappée de la mauvaise nature le son grave de Mutte, pour laquelle Jean-Marie professe un véritable amour, lui rend de bonnes résolutions, vite oubliées. Enfin, après un dernier épisode très mouvementé, la Mutte, aidée de la gentille Marie, ont vaincu; Jean-Marie devient un brave ouvrier, grâce à un nouveau protecteur, artisan de talent. Ce livre, illustré par l'habile crayon de Zier, convient sous tous les rapports à la jeunesse.

39. — Les quatre contes de M. Washington Irwing : *Rip*, *Le Fiancé-Fantôme*, *La Légende du Vallon endormi*, *Le Legs du Maure*, agréablément traduits par M. George Elwall, renferment de charmantes descriptions de pays et de mœurs; mais, à notre sens, le fantastique, encore accentué par l'illustration, y tient une place un peu trop considérable, ce qui peut n'être pas sans inconvénient pour de jeunes esprits.

40. — La librairie Delagrave nous donne chaque année du féerique : saluez aujourd'hui *le Royaume des Roses*, par M. P. Fornari, traduit par S. da Selva. Beaucoup d'humour, beaucoup d'esprit, un peu trop même pour qu'il soit entièrement compris par les tout petits, mais un esprit qui charmera certainement les grands. Les illustrations de L. Rudnicki sont à la hauteur de ce conte de fées, qui est en même temps une puissante satire et un excellent enseignement.

41. — Les *Histoires de bébés*, par M. Jacques Lheureux, sont vraiment faites pour les bébés. Tout est gentil, très mignon, très juste, à lire et à faire relire, parce qu'il y a sous chaque titre une petite leçon finement donnée. Lisez notamment : *De bons mauvais biscuits*. C'est parfait.

II. — 1. — Le beau volume annuel du *Tour du monde* se compose, comme toujours, d'un texte orné de très nombreuses et excellentes illustrations (636 p.), et d'une partie accessoire comprenant sous le titre : *A travers le monde*, des nouvelles géographiques, et l'analyse rapide de divers récits de voyage (421 p.). Le texte est formé des relations suivantes : *A travers l'Afrique*, par le comte de Goetzen (p. 1 à 60); *L'Expédition de Madagascar*, par le docteur Ed. Hocquard (p. 61 à 156); *Quinze mois à l'île de Chypre*, par E. Deschamps (p. 157 à 192 et 469 à 504); *Aux sources de l'Irraouaddi*, par E. Roux (p. 193 à 276); *En Norwège*, par Ch. Rabot (p. 277 à 288); *En Suède*, par le même (p. 289

à 312) ; *En Allemagne*, par E. Müntz (p. 313 à 348) ; *Les Villes mortes du Siam*, par L. Fournereau (p. 349 à 396) ; *Aux terres de Kerguelen*, par E. Mercié (p. 397 à 408) ; *En Écosse* (suite), par M.-A. de Bovet (p. 409 à 468) ; *En Californie*, par F. de Longe (p. 505 à 576) ; enfin, *Au pays des Bouriates*, par Chimkiévitch (p. 577 à 624).

2. — Voici encore une fois notre vieil ami, le *Journal de la jeunesse*. Nous avons sous les yeux les tomes XLIX et L, et nous y trouvons, avec le même luxe d'illustration : 1° des récits, que nous offrira, en volumes séparés, la « Nouvelle collection in-8 à l'usage de la jeunesse, » savoir : *Au pays du mystère*, par Pierre Maël ; *le Roi du timbre-poste*, par G. de Beauregard et H. de Gorsse ; 2° d'autres nouvelles : *le Donjon de Kergoat*, par le commandant Stany ; *le Chemin de Damas*, par Danielle d'Arthez ; *l'Écuyer de la Reine*, par Arthur Dourliac ; *Monnaie de singe*, par Mme P. de Nanteuil, dont on déplore la mort récente ; 3° des articles d'actualité : *Les Événements de Crète*, par H. Jacottet ; *le Tombeau de Pasteur*, par Ferd. Merlet ; *la Reine Victoria*, par Daniel Bellet ; *les Progrès de la Grande-Bretagne depuis soixante ans*, par le même ; *le Roi de Siam*, par Ét. Leroux ; 4° des articles de voyages : *La France en Indo-Chine et au Soudan*, par Louis Rousselet ; *Sur la côte des Somalis*, par Ét. Leroux ; *les Tourbières d'Irlande*, par le même ; *l'Hiver américain*, par le même ; *Excursions de vacances : la Vallée de la Loire*, par Louis Rousselet ; 5° une série d'articles sur *les Secrets de la prestidigitation*, par S.-J. de l'Escap ; 6° des articles d'histoire naturelle et de science : *Les Calaos*, *les Chemins de fer aériens*, *la Truffe*, *le Houx*, *les Lignes téléphoniques à grande distance*, *les Canons*, *les Rayons X*, *le Pain normal*, etc. ; 7° des articles d'histoire et de biographie : *La Bataille de Courtray ; Dagobert et les saints martyrs*, par Mme Barré ; *Beethoven*, *Félicien David*, *César Frank*, *Donizetti*, par Mlle H. Heinecke ; *Beaumarchais*, *Meissonier*, par E. Duhousset ; une série d'articles sur *les Timbres-poste*, par Lucien d'Elne, met au courant des nouvelles émissions ; *les Lettres du régiment*, de Louis d'Or, font pénétrer le lecteur dans le quartier de cavalerie, la vie du troupier en garnison, etc. ; M. Anthyme Saint-Paul poursuit ses études sur *les Origines des villes françaises ;* Mme Barbé continue de décrire *le Costume en France* aux diverses époques ; M. Charles Diguet parle de *la Chasse* avec son humour et son entrain habituels ; Mlle Heinecke fait le tableau de *la Vie universitaire en Allemagne ;* M. Edmond Renoir traite, d'une façon pratique, du *cyclisme* et de la *bicyclette*. La photographie, le sport, le yachting, font l'objet d'articles divers. Nous n'avons rien à ajouter à cette énumération, qui atteste la variété de la rédaction, où l'on regrette toujours l'absence presque systématique d'un élément aussi important qu'attrayant : notre histoire nationale.

3. — Pas n'est besoin de s'attarder longtemps au *Musée des familles*.

Constatons simplement que, toujours semblable à lui-même, il est à la fois amusant et instructif en raison de la grande variété des récits et des articles qui le composent. S'étant bien gardé de renier ses origines chrétiennes, le *Musée des familles*, malgré quelques légères défaillances que nous avons signalées à propos de romans de moralité absolue d'ailleurs, reste sans conteste l'une des meilleures lectures qu'il convienne de recommander à la jeunesse. Cette année, nous avons plus particulièrement remarqué dans cette revue bihebdomadaire le grand roman de M. L. de Caters : *Les Pirates de Venise* (Voir plus haut, p. 493) et l'importante étude de M. E. Bayard sur *l'Illustration et les illustrateurs* (Voir p. 499).

4. — Pour les enfants des deux sexes de neuf à onze ans, il ne nous paraît pas que l'on puisse faire choix d'un périodique hebdomadaire meilleur que le *Saint-Nicolas*. En premier lieu, il faut noter que la pensée de Dieu s'y montre très suffisante ; ensuite, que les leçons de morale et de patriotisme y abondent. Et si l'on ne s'instruit pas énormément en parcourant ces pages si gracieusement illustrées, du moins s'y amuse-t-on beaucoup. En somme, ne faut-il pas le temps pour toutes choses, surtout lorsqu'on n'a pas encore fait sa première communion ou qu'on vient seulement d'accomplir ce grand acte de la vie?

5. — Dans nos précédentes revues des publications illustrées pour étrennes, nous avons eu déjà l'occasion d'insister sur la beauté des reliures de la librairie Hetzel. Il n'est que juste de continuer cette année. Ainsi le *Magasin d'éducation et de récréation* publié par cette maison nous arrive, pour 1897, sous une parure qu'il convient de qualifier d'étincelante. C'est de l'or et du noir sur de la toile rouge, simplement; mais combien le dessin est gracieux ! Les deux tomes V et VI de la nouvelle série de ce « Magasin » sont réunis en un seul volume. Nous signalerons en premier lieu le discours sur *l'Idée de Patrie*, où M. Brunetière, en défendant l'idée religieuse avec un tact parfait, sans oublier de critiquer le triste personnage que fut Renan, exalte comme il convient, pour un pays aussi éprouvé que le nôtre, *l'Idée de Patrie*. A méditer par notre jeune génération. Nous trouvons là aussi le nouveau roman de M. Jules Verne : *Le Sphinx des glaces*, dont nous avons parlé élogieusement plus haut (p. 494) ; puis *la Double Conquête*, de M. Dupin de Saint-André; *Gérard et Colette*, par M. André Laurie, et *Frisonne l'engourdie*, dont il est question plus loin. A côté de ces récits, nous noterons des articles instructifs sur *la Crète et les Philippines*, par M. Sevyn-Desplaces; *l'Hiver en Russie*, par M. H. Lanos, et toute une série d'entretiens curieux, de M. Loudemer, compris sous le titre de : *Pêche et chasse sur les côtes de France*. La pensée de Dieu, quoique très inégalement répartie, n'est pas absente de ce périodique.

6.— Que de fois n'avons-nous pas regretté ici que le *Magasin pittor*

ne puisse être recommandé sans restrictions à tous les âges! Toujours intéressant, varié, instructif, il offre une quantité d'articles curieux. C'est une sorte de musée universel. Archéologie et architecture, biographie et histoire, géographie et voyages, littérature, mœurs, coutumes, beaux-arts, sciences, toutes les connaissances humaines sont représentées dans ce recueil. Le volume de 1897, que nous avons sous les yeux, mérite l'attention. Nous n'y avons pas relevé de choses vraiment mauvaises. Parmi les notices amusantes nous avons trouvé celle qui concerne le député musulman de Pontarlier (p. 52-54). A signaler aussi la courte biographie, respectueusement sympathique, que M. J. Le Fustec a consacrée au Frère Joseph, supérieur de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes (p. 99); les détails que M. G. Cerberr donne sur le duc d'Aumale (p. 169-171) et la physionomie si digne d'admiration de Madame Adélaïde que nous rappelle le même auteur (p. 185-187). Nous ne voulons voir aujourd'hui que les bons côtés de ce beau volume, avec le désir et l'espoir que celui de l'an prochain sera meilleur encore. La note religieuse résonnant franchement de temps à autre ne nuirait pas au succès de ce périodique.

7. — Outre un certain nombre de romans inédits très intéressants qui, tirés en volumes à part, ont servi à composer en partie les diverses *Bibliothèques illustrées* dont nous parlons plus loin en détail, la *Revue Mame* de 1896-1897 renferme encore d'autres publications analogues et aussi des études variées, instructives, pittoresques, imprimées soit dans le corps de la Revue, soit dans un riche Supplément illustré. Ce Supplément est formé, pour le présent volume, avec *Cœurs naïfs*, de M. Marcel Linguet; *le Bateau-des-Sorcières*, par M. G. Toudouze; *Amour d'antan*, par M. Champol, et *la Roche-qui-tue*, par M. Pierre Maël. Comme tous les périodiques illustrés visant la jeunesse, la *Revue Mame* a dû donner aux œuvres d'imagination une place prépondérante; mais l'on ne saurait méconnaître qu'elle s'applique de son mieux à jeter à travers ses colonnes une multitude d'extraits de livres sérieux, nouveaux ou déjà publiés, dans le but louable d'éclairer à propos certains points historiques. Il faut aussi signaler des biographies de célébrités de genres divers et surtout des chroniques et des articles spéciaux d'actualité qui rappelleront, parmi les choses les plus mémorables, que l'année qui s'achève a été, par excellence, « l'année russe. » Nous allions omettre de dire que la note chrétienne vibre à tout instant dans la *Revue Mame*; mais cela ne va-t-il pas de soi?

8. — Nous trouvons entre autres, dans *Mon Journal*, un roman semi-républicain, semi-royaliste, qui se passe en Vendée sous la Révolution: *Vit-Ayant*, par M. J. Jacquin, lequel roman, malgré ses charmantes vignettes en couleurs, ne nous satisfait qu'imparfaitement. Malgré cela, nous conserverons nos sympathies à *Mon Journal*, espérant que l'an pro-

chain il ne prêtera pas le flanc à une observation du même genre. Ajoutons d'ailleurs que, bien que moins fréquentes que dans le volume précédent, les tendances religieuses sont encore assez nettes dans celui portant la date de 1896-1897, pour que nous comptions ce brillant recueil hebdomadaire parmi ceux pouvant faire la joie de nos enfants.

9. — Si l'on en excepte une nouvelle signée A. M., intitulée *Frères de lait*, et qui n'est autre qu'un épisode militaire et sentimental de la Révolution, où l'on se marie cependant à l'église, le volume du *Petit Français* portant la date de 1897 mérite un genre d'éloges que nous n'avons pas jugé jusqu'à présent pouvoir lui décerner. Au point de vue religieux, il a fait en avant quelques pas qui méritent que nous lui en témoignions nettement notre satisfaction. Notons en outre que l'illustration devient de plus en plus soignée. Le *Petit Français* est très varié : on y trouve des notices instructives et amusantes sur toute sorte de sujets, des biographies et des relations de voyages ; mais ce sont les romans qui forment le fonds principal de ce périodique. Parmi les meilleurs, nous signalerons : *Histoire d'un honnête garçon*, par Mme J. Leroy ; *l'Apprentie du capitaine*, par Mme P. Perrault, et enfin et surtout *les Filles du clown (Tante Dorothée)*, par Mme Marie Delorme. L'on verra plus loin (§ IX) ce que nous disons de ces trois bons romans pour la jeunesse.

10 et 11. — Le *Polybiblion* doit la vérité à tout le monde, à ses amis surtout. Or, le *Musée des enfants* et le *Musée des jeunes filles*, édités par la Société de Saint-Augustin, ont compté, dès le premier jour de leur apparition, parmi ses amis les meilleurs. L'an dernier, tout en reconnaissant l'excellence du but poursuivi, nous conseillions aux directeurs de ces deux périodiques de s'attacher davantage aux images en couleurs. Il serait fâcheux que ces *Musées*, si profondément chrétiens, se contentassent de piétiner sur place sous le rapport si important de l'illustration, alors que leurs rivaux, de tendances religieuses moins accentuées ou même neutres, font des efforts dans le sens en question. Donc, tout en recommandant toujours aux familles catholiques ces intéressantes petites revues mensuelles, nous exprimerons plus instamment encore notre désir d'y voir des gravures en général plus soignées et tirées en couleurs chaque fois que cela sera utile et possible.

12. — M. Leullier, successeur de Vaton, a entrepris une « Collection celtique » dont l'illustration est empruntée au style égyptien des IXe et Xe siècles. Il vient de faire paraître un *Missel*, contenant : 1° l'ordinaire de la messe ; 2° la messe et les cérémonies du mariage ; 3° diverses prières. L'ornementation, due à M. P.-R. Raparlier, inspirée des plus beaux motifs de l'art égyptien, comprend quatre-vingts dessins donnés au trait, pour faciliter l'enluminure, dont dix rappellent les principales scènes religieuses qui se sont passées en Egypte. C'est sur les bords du Jourdain,

alors sous la domination égyptienne, que Melchisédech institue le premier symbole du sacrifice divin ; là aussi, qu'Abraham est sur le point d'immoler son fils par obéissance à la volonté de Dieu, comme plus tard, Dieu lui-même devait s'immoler pour nous en la personne de son fils. C'est le Nil, dont les roseaux dérobent Moïse à la vigilance des Pharaons. Le mont Horeb est tout illuminé encore des éclairs de la toute-puissance divine donnant un législateur au monde, après avoir guidé partout la longue et glorieuse épopée du peuple de Dieu. — Un modèle d'enluminure est fourni avec chaque volume de cette collection, œuvre artistique de réelle valeur. Le *Missel* est tiré à cinq cent cinquante exemplaires numérotés, dont cinquante sur japon (dix de ces exemplaires ont été réservés pour être enluminés de la main de l'artiste).

13. — C'est une ravissante plaquette que nous donne M. Léon Gruel, dans *Marie, mère de Jésus*, dont le texte est dû au R. P. Libercier, et l'illustration à M. Andhré des Gachons. « Ce n'est, dit Mgr Soulé, archevêque de Léontopolis, dans une lettre à l'auteur, qu'un simple résumé de l'Évangile, d'anciennes prophéties, de saintes traditions, des sentiments les plus purs et les plus tendres qui ont animé les cœurs fidèles de tous les temps, mais c'est cela ! » Nous avons là une vie abrégée de la Sainte Vierge divisée en trente et un chapitres, composés d'un court récit historique, suivis de réflexions pieuses et terminés par une prière. C'est donc un *Mois de Marie*, d'un genre particulier, tout à fait original, qu'accompagnent, à chaque page, de charmantes gravures en couleur qui font le plus grand honneur au sentiment et au talent de l'artiste.

14. — « Une nation doit garder précieusement ses traditions guerrières. Toute nation qui perd ses instincts belliqueux, chevaleresques, se rapetisse, et voit diminuer son influence dans le monde. » Nous aimons à lire cette déclaration dans le joli album où M. Théodore Cahu poursuit ses récits intitulés *les Héros de France*. Après *Jeanne d'Arc* et *Du Guesclin*, il nous donne *Bayard*. La vie du « chevalier sans peur et sans reproche » est intercalée dans un cadre humoristique, au milieu d'une promenade à Chambord, coupée par les réflexions des enfants qui écoutent la relation de leur père, et entremêlée de jolies gravures en couleur. Nous n'aurions que des éloges à donner aux pages dues à la plume habile de l'auteur, si nous ne rencontrions deux appréciations sur les Papes, qui n'avaient ici aucune raison d'être (p. 29 à 46) dans un ouvrage destiné à la jeunesse, et si nous ne constations que M. Th. Cahu a systématiquement dénaturé une des recommandations que la mère de Bayard adressa à son fils au moment où il partait pour la cour du duc de Savoie. Elle ne lui dit pas « d'être toujours honnête et loyal, » mais « que sur toutes choses, vous aimiez, craigniez et serviez Dieu. » C'est ainsi qu'on procède, dans ce triste temps de laïcisation !

15. — La maison Colin vient de publier un *Album de timbres-poste*,

très gracieusement relié en toile rouge, avec fers spéciaux. Ce n'est encore qu'un tome Ier, car le volume n'a trait qu'à l'Europe. Il est divisé en dix parties, savoir : I. France.— II. Grande-Bretagne.—III. Danemark, Suède et Norwège. —IV. Russie. —V. Allemagne. —VI. Belgique, Pays-Bas. —VII. Autriche-Hongrie.—VIII. Italie, Suisse. — IX. Espagne, Portugal. — X. Turquie, Grèce. — L'album débute par quatre pages contenant des *Conseils aux collectionneurs.* L'ensemble est très bien compris ; aussi les jeunes philatélistes qui le recevront à titre d'étrennes en seront-ils enchantés. Mais il est certain qu'ils attendront impatiemment le ou les compléments qu'appelle cet album, notamment en ce qui concerne les pays d'Amérique, où les timbres-poste sont aussi nombreux que variés.

16. — M. Eugène Mouton, le spirituel conteur qui s'est rendu célèbre sous le nom de « Mérinos, » nous offre un récit fantastique, intitulé : *Le Dernier des lions.* Sir Gobmouch a fait le voyage d'Algérie pour tuer un lion. Il y trouve le fameux Jules Gérard. « On n'a jamais su ce qui s'était passé ; mais le fait est que Sir Gobmouch retourna en Angleterre avec une blessure qu'il n'avait pas reçue par devant...., » et qui l'exposa à recevoir force quolibets. Il jure de se venger et repart pour l'Algérie. Là, il est exploité par deux Arabes, auxquels il promet douze cents francs s'ils lui font tuer un lion. On part, et après une longue marche au milieu du désert, on aperçoit le lion. L'Anglais veut prendre sa carabine à balle explosible ; mais les Arabes l'assurent qu'il faut qu'il emploie leur fusil à pierre. Le lion tombe, mais pour se relever bientôt et se mettre à valser en faisant le beau.... Si vous voulez connaître la suite de cette abracadabrante histoire, ouvrez l'album si joliment illustré par Vimar, et vous verrez ce que devint Sir Gobmouch et son lion.... Son lion était apprivoisé !

17. — Tante Nicole nous raconte les *Voyages de Gulliver*, illustrés de douze compositions par Jean Geoffroy. Naufrage de Gulliver dans l'île de Lilliput, où il se trouve au milieu d'un essaim de minuscules créatures, grandes comme la main, qui lui font fête. On lui donne des repas monstres ; six cents cuisiniers, trois cents tailleurs sont mis à son service ; il est nommé général des trois mille hommes d'infanterie et mille hommes de cavalerie composant l'armée du roi de Lilliput ; amiral de la flotte ; il part en guerre contre le roi de Bléfouscou, et revient victorieux. Mais on craint que son appétit formidable n'amène la famine, et on le congédie avec honneur. Revenu dans sa famille, Gulliver repart bientôt, et est jeté dans l'île de Brobdingnac. Là, il trouve non plus des nains, mais des géants. Il est l'objet de l'admiration générale et y passe deux ans, au milieu d'aventures fantastiques. On se demande quel plaisir tante Nicole a pu trouver à résumer dans ces pages l'œuvre de Swift, sans tirer la moralité qui en ressort.

18 et 19. — La maison Hetzel nous offre deux albums : *Un Premier*

Jour de vacances, récit des mésaventures de Jean-Jean, avec de jolies gravures en couleur, de Tinant. — *Suzanne et Suzette*, par J. Lermont, illustrations de A. Lalauze, faisant partie de la « Bibliothèque de Mlle Lili et de son cousin Lucien, » deux gentilles petites sœurs qui s'adorent, jouent, travaillent ensemble et font assaut de gentillesse.

20. — *Perdus au Jardin des Plantes* est une historiette dans laquelle s'encadre une description des animaux. Le texte, signé Arsène Alexandre, est écrit d'une plume alerte, et semé de nombreuses aquarelles.

III. — 1. — Il est un mot auquel ni Littré ni l'Académie française n'ont donné asile dans leurs vocabulaires et que l'on emploie cependant assez communément. C'est le mot « tordant. » Ce qui ne nous empêchera pas de nous en servir pour caractériser l'impression que nous a laissée la lecture du *Roi du timbre-poste*. Donc, le livre de MM. G. de Beauregard et H. de Gorsse est « tordant. » Essayons, en quelques lignes, de justifier cet adjectif fin-de-siècle. Le président du *Philatelic-Club* de New-York, M. William Keniss, annonce, certain soir de banquet, à ses confrères des deux sexes, qu'il vient de mettre la main sur un timbre mirifique dont il n'existe que deux exemplaires émis par le souverain (détrôné depuis) du Brahmapoutre. Ce second timbre reste donc à trouver, et c'est une jeune fille, miss Betty, de New-York également, qui annonce à toute la société qu'elle va se mettre à sa recherche, d'après les quelques indications fournies par M. Keniss. Aussitôt celui-ci, plus timbrophile (en sa qualité de « roi du timbre-poste ») que parfaitement galant, déclare à son tour que, lui aussi, entend s'emparer du deuxième exemplaire. Tel est le point de départ d'aventures tantôt désopilantes, tantôt dramatiques, que détermine la singulière chasse à laquelle se livrent concurremment les deux rivaux à Londres, à Paris et à Naples. Miss Betty est accompagnée par une camériste dévouée ; mais M. Keniss est doublé d'un domestique non moins dévoué, de sorte que la lutte s'étend à ces quatre personnes. Il en résulte une série de scènes tragi-comiques qui trouvent leur fin dans un double mariage, après, toutefois, que miss Betty a été mise en possession du fameux timbre par son rival même. Les timbrophiles ne feront pas seuls leurs délices de cet amusant volume; les collectionneurs de tout acabit se l'arracheront également.

2. — C'est un poignant roman d'aventures, aussi savant par les connaissances géographiques qu'il recèle qu'émouvant par les convictions religieuses qu'il met en jeu, que M. Pierre Maël a publié sous le titre : *Au pays du mystère*. Ce pays, c'est le Thibet; et c'est toute la région au nord de Calcutta que nous explorons à la suite de deux pauvres enfants, ravis par le farouche fanatisme des Hindous pour devenir leurs dieux. Mœurs, hommes, femmes (la vaillante Cécile Derrien); outlaws, des Européens de ces contrées encore sauvages pour ainsi dire; vie des

indigènes, faune et flore des forêts et des rivières, tout est mis en relief avec une intensité de vie surprenante, sans que le récit ou l'intrigue en souffre. Le sentiment religieux et patriotique y donne sa note large et sonore.

IV. — 1. — Comme M. Jules Verne, M. André Laurie sait à merveille utiliser l'actualité pour ses romans. Et si le premier a inventé les « voyages extraordinaires, » le second peut revendiquer la paternité des « romans d'aventures. » Il y a une parenté sensible dans l'idée. Mais M. Jules Verne affirme à nos yeux un avantage, disons une supériorité qui ne saurait lui nuire dans aucun milieu : il n'oublie pas Dieu. C'est sous ce rapport que pèche M. Laurie. Dans *Gérard et Colette*, l'auteur raconte les terribles vicissitudes par lesquelles passe une famille de braves gens qui a quitté Paris pour aller au Transvaal, à la recherche de l'or. L'histoire débute par un naufrage qui disperse en quatre groupes la famille Massey : le fils aîné atterrit à Aden, la mère à Madagascar, et les autres en deux endroits différents de la côte d'Afrique. Tous finissent cependant, au prix de fatigues, d'émotions et de périls sans nom et sans nombre, à se retrouver au Transvaal, où nous les quittons juste au moment où la fortune commence à leur sourire. Roman captivant, absolument irréprochable au point de vue moral, mais auquel, nous venons de le regretter, manque la vivifiante pensée religieuse qui devait se manifester naturellement au milieu des dangers, des désespoirs et des espérances de nos héros, parmi lesquels il y a plusieurs femmes. Reliure fort belle ; illustration soignée.

2. — La *Double Conquête*, de M. Dupin de Saint-André, est un fort joli volume bien relié et bien illustré. Il pourrait avoir pour sous-titre : *Plus fait douceur que violence*. Il prouve qu'une jeune Parisienne, quand elle a du cœur, peut être heureuse même dans un petit trou de province, en dépit des ennuis, des inconvénients, des maussaderies. Souhaitons que beaucoup de jeunes filles lisent ce livre, où la raison triomphe des nerfs, où de braves gens tout simples ont de généreux sentiments et des attentions délicates. On y voit des acteurs, qui ne jouent pas un drame à grand orchestre, ou une comédie préparée *ad hoc*. Non ! c'est la vie de tous les jours, de tous les instants, qui se déroule avec ses hauts et ses bas; l'histoire finit bien. C'est peut-être en cela qu'est la fiction ! Mais il faut un peu de bleu dans les romans; et pour notre part nous regrettons toujours quand on n'ouvre pas, surtout aux femmes, un coin du ciel !

V. — 1. — M. l'abbé Casgrain est l'auteur de nombreuses études historiques très estimées dans les deux mondes. Celle qu'il fait paraître à la maison Mame : *Guerre du Canada, 1756-1760, Montcalm et Lévis*, est la réédition d'un ouvrage important paru en deux volumes à Québec; mais l'auteur a supprimé un certain nombre de détails qui lui

ont paru faire longueur. Tel quel, c'est encore un récit très complet de cette désastreuse guerre qui coûta une magnifique colonie à notre patrie. M. l'abbé Casgrain flétrit justement le gouvernement de Louis XV, de sa favorite Mme de Pompadour et des créatures de celle-ci, Choiseul et autres. Là-dessus, rien à redire. Mais là où il se montre un peu partial, c'est lorsque, dans son enthousiasme pour le chevalier de Lévis, il s'efforce d'amoindrir la grande figure de Montcalm pour amener au premier plan celle de son héros de prédilection. Certes, l'un et l'autre furent des hommes de guerre éminents, mais chacun avait ses défauts et ses qualités, et il ne faut pas méconnaître que Montcalm soutint trois années de suite la lourde charge de résister aux attaques des Anglais avec des ressources bien insuffisantes. En bon Canadien, l'auteur lui en veut d'avoir été un peu dur, et peut-être injuste, envers les colons et les indigènes. C'est sans doute pour la même raison qu'il montre une véritable animosité à l'égard de Bougainville, officier de mérite, cependant. En revanche, le marquis de Vaudreuil, idole des Canadiens, n'était pas souvent d'accord avec Montcalm, conséquence aussi naturelle que fâcheuse du dualisme dans le commandement. M. l'abbé Casgrain ne manque pas de faire un tableau saisissant des scandaleux désordres de l'intendant Bigot et de ses séides. En somme, ouvrage de haute valeur, bien conçu, bien écrit et fort intéressant; les éditeurs ont eu raison de le revêtir d'une splendide couverture aux armes des Montcalm et des Lévis; les cartes et les illustrations sont bonnes.

2. — M. Alexis Lemaistre, dans *les Écoles professionnelles*, a étudié de manière à en donner une idée suffisante, c'est-à-dire en se bornant à tracer les grandes lignes du sujet, les établissements spéciaux de Paris qui sont destinés à former des ouvriers de choix, des contremaîtres et parfois même des directeurs de fabriques et d'usines. L'auteur fait défiler tour à tour sous nos yeux le Conservatoire des arts et métiers, l'Institut agronomique, l'établissement Saint-Nicolas, que dirigent les Frères des écoles chrétiennes, l'Orphelinat si connu d'Auteuil, l'école Diderot, les écoles Estienne, Boulle, Germain-Pilon, Bernard-Palissy, Gutenberg, enfin les écoles d'arboriculture, de physique et de chimie industrielle et l'École d'horlogerie. La vie intime et les travaux des élèves de ces diverses institutions, dépendant de l'État ou de la ville de Paris ou créées par l'initiative privée, sont décrits de façon à intéresser le lecteur sans le fatiguer de détails trop techniques. Livre instructif qui plaira certainement aux jeunes gens portés vers les sciences ou vers les arts industriels.

VI. — **1.** — Instruire en amusant et en édifiant, ce n'est point là une tâche aisée. M. Oscar Havard a cependant admirablement atteint ce triple résultat en retraçant *les Fêtes de nos pères*. Depuis le « Premier Jour de l'an » jusqu'à la fête des saints Innocents (28 décembre), l'auteur, en observant l'ordre du calendrier, a passé en revue toutes les fêtes chré-

tiennes plus ou moins solennelles, plus ou moins populaires. Sans prétention aucune, il a fait œuvre d'érudition, mais de cette érudition spéciale qui s'adresse indistinctement aux lettrés et aux simples. A des points de vue différents, les uns et les autres y trouveront donc leur compte. Ce beau livre jette un jour curieux sur les mœurs et les coutumes du temps passé, dont l'on retrouve encore de nombreuses traces en parcourant nos provinces françaises ou en voyageant à l'étranger. Cantiques et chansons n'ont point été oubliés, et M. Havard a eu l'heureuse idée de reproduire la musique de plusieurs. La reliure, fort belle, représente, en or et en noir, sur le premier plat, une procession de Pardon en Bretagne.

2. — Un jeune homme, Ventura Novellarès, fils d'un général de la Nouvelle-Cordoue condamné à la détention perpétuelle sous l'inculpation fausse de trahison, a pris la résolution de prouver l'innocence de son père. Il est secondé dans son noble projet par un ami, professeur de danse à Nantes, M. Rémy Siffadaux. Tous deux s'embarquent en Angleterre, sur le *Scavenger*, dont le but est de détruire les épaves qui, flottant à la surface de la mer, occasionnent de nombreux sinistres. Le désir des héros de M. G. Price est d'attirer l'attention du commandant du *Scavenger* sur l'épave de la *City of Boston*, dont les flancs recèlent les preuves de l'innocence du général Novellarès. Mais le *Scavenger* a pour concurrent un autre navire, hispano-américain celui-là, *la Banderilla*, dont le capitaine n'entend pas travailler dans de simples vues humanitaires. Or, il se fait que ce capitaine est un misérable qui, coupable, a fait autrefois condamner à sa place le père de Ventura. Il en résulte entre une partie du personnel des deux navires une lutte plus ou moins occulte, aux péripéties dramatiques, qui, finalement, tourne au profit des bons et à la confusion des méchants. L'innocence du général est proclamée, il est remis en possession de ses biens confisqués et de son grade, et Ventura épouse une jeune fille qu'il croyait à tout jamais perdue pour lui. Autour des personnages principaux des *Chasseurs d'épaves* s'agitent des types sympathiques ou haïssables, tragiques ou amusants, qui relèvent encore par leurs faits et gestes l'intérêt de l'ensemble. La note chrétienne résonne souvent dans ce joli volume qui, sous sa reliure chatoyante, fera indistinctement un livre d'étrennes ou de prix très enviable pour les jeunes gens.

VII. — 1. — La *Vélocipédie et l'automobilisme* sont tellement à la mode que nous eussions été fort étonné si l'intelligente maison Mame n'eût pas tiré un beau livre, dédié à ces dieux du jour. C'est M. F. Régamey qu'elle a chargé du soin de brûler l'encens et la myrrhe, et il nous semble s'être acquitté de ce soin avec le tact et même la malice nécessaires. Il n'a rien négligé de ce qui est si moderne, si usuel pour ainsi dire, et en même temps, pas un mot malsonnant (bien entendu),

pas une allusion malheureuse. Les parents peuvent donner son œuvre à tous les enfants, et tout le monde en sera content, foi de *Polybiblion!* Car notre chère revue aura peut-être, dans un avenir très proche, un automobile pour servir ses abonnés de Paris ! Aussi engageons-nous particulièrement son éminent directeur, son administrateur et son gérant à étudier les ennemis et les dangers du vélo. Dieu merci, l'érudit M. Sarcey a trouvé son chemin de Damas ! Mais l'histoire du vélo n'est pas finie. Qui le démonte, le nettoie, le règle, l'apprend, doit se soumettre à tous les règlements, connaître la jurisprudence, avoir un costume, suivre les règles de l'hygiène, s'entraîner. Êtes-vous simple T. C. F., ou bien coureur ? Parmi ceux-ci, il y a des vicomtes authentiques. Ce qui prouve qu'en fait d'excentricités, d'utopies et d'inventions diverses, l'automobilisme est roi. — Prote, à la machine ! Roulez notre compte rendu !

2. — Qui d'entre les petits, les moyens, les grands et les vieux ne sera heureux de lire *le Cirque et les Forains?* Depuis le Cirque de la foire, du Trône ou de Carpentras, jusqu'au Nouveau Cirque, en passant par Bidel, en saluant les grandes écuyères, en s'inclinant bien bas devant le lauréat de l'Académie française, Mlle Bonnefois, M. Henri Frichet a su tout dire et bien dire. Ce n'est pas roulant, c'est documenté, c'est bien écrit, c'est vrai, c'est muni de cette note qu'ont seuls les hommes de cheval, ceux qui risquent leur vie le matin à la répétition, ou le soir aux lumières sur le trapèze. C'est un des meilleurs livres d'étrennes de cette année, un de ceux que goûteront beaucoup les petits jeunes gens, mais qui séduira plus d'un vieux père recroquevillé au coin du feu, le soir d'une chasse à la bécassine, ou une jeune et élégante demoiselle qui n'a jamais vu Billey-Hayden (p. 91) que souriant. Il y a une intensité d'intérêt qui s'explique par l'avidité avec laquelle les Romains suivaient autrefois les exercices des belluaires. Aujourd'hui on n'est mangé que par accident, mais on n'en éprouve pas moins la grande, la suave émotion, lorsqu'on est acteur, d'envisager de sang-froid le danger, ou, lorsqu'on est un simple spectateur, d'applaudir la bravoure, la force et l'agilité de l'homme, du « roi de la création » (p. 8). Ajouterai-je, pour nos amis, que la religion n'est pas absente de ce volume et qu'un juste hommage est rendu, avec une foi communicative et une chaude reconnaissance, à la belle *Œuvre des Forains?*

VIII. — 1. — Le sujet de *Rose et Violette* n'a pas coûté à Mme Charlotte Rieder de grands efforts d'imagination, mais elle a développé les scènes enfantines dont il se compose avec un tact remarquable. Il y a dans ces pages écrites sans prétention un sens réel d'observation. Visiblement, ainsi qu'il appert du reste de la *Dédicace*, l'auteur est une mère de famille qui sait fort bien élever ses enfants. Les grandes personnes feront leur profit de ce petit livre tout aussi bien que les lecteurs et les lectrices habituels de la *Bibliothèque rose*. Et de quoi s'agit-il, au fond ?

De quelques semaines passées au bord de la mer, à Cabourg, par une famille composée du père, de la mère et de deux fillettes ornées de qualités que ne parviennent pas à obscurcir quelques légers défauts faciles à corriger. De la gaieté, de l'entrain, de bons conseils, de la morale pratique, tel est le bilan de ce gracieux ouvrage.

2. — Avec *Mon Jacques*, nous sommes encore en villégiature. Ici, les personnages sont nombreux, trop même. Beaucoup de décousu, des incidents drôlatiques, assez peu dignes, en réalité, de fixer l'attention. Cela se passe en Normandie et en Bretagne : dans un tel cadre, on pouvait, ce semble, placer un récit plus captivant.

3. — Nous réservons pour la bonne bouche de ce paragraphe VIII le *Merle blanc*, de Mme Chéron de la Bruyère. Parfait de tous points, ce petit livre, car, outre l'intérêt du récit, son inspiration est chrétienne. C'est l'histoire d'un orphelin qui trouve un refuge chez un oncle et une tante très positifs et des cousins qui, tout jeunes, sont taillés sur le même modèle que leurs parents. Robert Dreyens a de qui tenir : son père mort juste, au moment où la fortune et la gloire allaient le récompenser de ses efforts, était un peintre de haut mérite ; son fils entend marcher sur ses traces, alors que son oncle et tuteur s'efforce inutilement de le jeter dans les mathématiques. De guerre lasse, après divers incidents qui éclairent ledit oncle, Robert est laissé libre de suivre sa voie, mais à la condition qu'il obtiendra son baccalauréat. Il parvient à ce but sans trop de peine, et se lance dans la carrière artistique, où son père s'est illustré. Il deviendra donc un peintre distingué et épousera une charmante jeune fille, son amie d'enfance. Une jolie perle de plus dans l'écrin littéraire, si riche déjà, de Mme Chéron de la Bruyère.

IX. — 1. — A diverses reprises, nous avons reproché à la *Bibliothèque du Petit Français* sa neutralité au point de vue religieux, tout en reconnaissant son mérite littéraire et aussi sa parfaite moralité. Cette fois, nous ne comprendrons dans cette neutralité que *l'Histoire d'un honnête garçon*, de Mme Jeanne Leroy. Ce n'en est pas moins un très bon livre de morale utilitaire : nous le voudrions voir répandu à profusion dans tous les grands centres ouvriers, où il peut servir à combattre le socialisme envahissant. Ajoutons que si la pensée de Dieu n'en était pas absente, ce petit volume serait une vraie perfection. On voit là comment une pauvre veuve et son fils, par leur seul travail persévérant et intelligent, une honnêteté scrupuleuse, une conduite hors de toute critique, parviennent peu à peu, en partant de la misère absolue, à s'élever au plus haut rang de leur milieu. Les dernières pages nous montrent le petit ouvrier horloger Jean Harivel transformé en un puissant industriel. Ah ! il n'est pas ici question de révolte contre les patrons ni de grève ruineuse ; aussi l'exemple donné par Jean Harivel peut-il être offert salutairement à tous les travailleurs des villes.

2. — Avec *l'Apprentie du capitaine*, la fâcheuse neutralité est rompue. L'auteur, Mme Pierre Perrault (un pseudonyme), n'hésite pas à parler de Dieu ni à le faire invoquer fréquemment par ses héros. Sauf un personnage secondaire, tous les personnages qui s'agitent ici sont de braves gens. La trame du récit est charmante : une fillette orpheline, dont le frère est appelé au régiment, trouve asile chez son parrain, un digne commerçant, qui a pour ami un vieux capitaine peu endurant à qui personne n'ose dire ses « quatre vérités. » La petite Jocelyne Buraldi, par suite de circonstances ultra-comiques, s'offre cette satisfaction et convertit à moitié le digne capitaine. Elle est cause aussi que celui-ci, un beau jour, retrouve un petit-fils qu'il croyait perdu. Plus ou moins directement encore, elle amène un mariage heureux entre son frère Anselme et sa grande amie Édith. Très bien !

3. — Mais c'est aux *Filles du clown* (*Tante Dorothée*), de Mme Marie Delorme, que la *Bibliothèque du Petit-Français* doit le plus cette année. Dans ces pages reposantes parfois, dramatiques le plus souvent, la note chrétienne résonne à ne pas s'y tromper. Un précédent volume du même auteur : *Les Filles du clown* (*Rita*), dont nous avons, du reste, parlé avec éloge (t. LXVIII, p. 514), nous a raconté l'enfance et la première jeunesse des personnages que nous retrouvons ici. Mme Delorme, dans ce nouveau volume, fait la peinture d'un intérieur heureux, quoique inquiété et bientôt troublé par les idées de grandeur d'une fille aînée et les aspirations indépendantes du plus jeune frère de celle-ci. Les événements les corrigent à propos l'un et l'autre, et finalement la famille entière, père, mère, frères, sœurs et tante triomphent des difficultés de la vie, et, par deux mariages bien assortis, voient leur bonheur se consolider pour toujours.

X. — 1. — M. A. Mouans a raconté dans un charmant petit volume, aussi délicieusement illustré que relié, de la collection Hetzel, l'histoire de *Frisonne l'engourdie*. C'est le dévouement en sabots, le dévouement d'une pauvre fille à ses maîtres, dévouement qui se traduit par un lien physique et moral. C'est écrit avec cœur et avec esprit. Les niaiseries sont toujours si fines, que vraiment « l'engourdie » devait faire mentir son surnom, et nous sommes sûr que cette enfant-là devait (quoique l'auteur ne le dise pas) faire sa prière matin et soir, car elle nous apparaît comme une petite sainte.

2. — Les garçons trouveront dans *les Chasseurs de girafes*, de Mayne-Reid, que la maison Hetzel vient de rééditer avec beaucoup de goût, un élément à leurs aspirations aventureuses. Les coups de fusil et les trahisons s'y succèdent, les hardiesses et les dévouements aussi. D'ailleurs, Mayne-Reid est si connu, qu'il serait puéril d'insister. En le relisant, cela nous rajeunissait de vingt ans et plus; Dieu veuille que ce livre produise le même effet à tous ses lecteurs !

VISENOT.

THÉOLOGIE

Les Sources théologiques : Les Conciles généraux et particuliers, par Mgr P. Guérin. 3e éd. Paris, Savaète, 1897, 3 vol. in-8 de LXX-578, 646, 881 p. — Prix : 20 fr.

Partant de ce principe, exposé par saint Charles, que, pour éclairer une discussion, vider un démêlé théologique, etc., il ne suffit pas de consulter séparément certains canons d'après les besoins du moment, mais qu'il faut se pénétrer de l'Esprit qui a vivifié l'Église à travers tous les siècles, Mgr P. Guérin avait voulu mettre à la portée du clergé un instrument plus maniable que les énormes collections de Labbe, de Mansi, etc., et surtout plus exact que les manuels et abrégés incolores dont la modicité de leurs ressources oblige trop souvent les ecclésiastiques à se contenter. Il jugea donc opportun, peu avant l'ouverture du Concile du Vatican, de rééditer l'ouvrage du P. Richard (1772-1777), qui avait été conçu avec le plan de tenir le milieu entre les grandes collections que les bibliothèques privées ne peuvent acquérir, et les abrégés incorrects auxquels on recourt faute de mieux. La réédition entreprise par Mgr Guérin a certainement été faite avec intelligence et peut rendre de réels services. Tous les conciles s'y succèdent chronologiquement avec un historique succinct des faits susceptibles d'éclairer les circonstances de leur convocation, sessions, principaux incidents, etc., un sommaire de leurs matières et une traduction française assez libre, mais scrupuleusement exacte quant au sens, de leurs décrets doctrinaux et disciplinaires. Sauf pour les conciles généraux dont le texte latin est reproduit, on a cru bon de se borner à cette traduction française. Enfin, et c'est là où se manifeste le caractère pratique de l'ouvrage, un commentaire, ou de simples notes à l'occasion, exposent les interprétations, les résultats de ces conciles et les phases diverses des erreurs contre lesquelles ils étaient dirigés. Nous souhaitons qu'il se répande abondamment parmi les presbytères de campagne, où l'impossibilité de recourir aux sources et même de connaître exactement leur contenu par des ouvrages de seconde main un peu complets, paralyse bien souvent des bonnes volontés qui ne demanderaient qu'à s'exercer. G. Péries.

Le Costume et les usages ecclésiastiques selon la tradition romaine, par Mgr X. Barbier de Montault. Tome Ier. *Règles générales, le costume usuel, le costume de chœur.* Paris, Letouzey et Ané, s. d., in-8 de 491 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cette fois, c'est un ouvrage d'un intérêt purement pratique que Mgr Barbier de Montault nous offre. Il a été écrit pour faire suite au *Traité pratique de la construction, de l'ameublement et de la décoration des églises*, que le même auteur a fait paraître il y a près de vingt

ans; il se rattache au même plan sur lequel Mgr Barbier de Montault travaille depuis de longues années; il poursuit le même objet, à la réalisation duquel il a consacré le meilleur de son intelligence et de ses forces : la parfaite union de toutes les églises avec Rome. L'auteur lui-même ne recule pas devant le mot « thèse » pour caractériser son traité : la thèse est que l'on doit partout se modeler sur Rome, adopter les usages romains et rejeter toutes les modes et les innovations particulières.

Mgr Barbier de Montault ne pouvait pas se contenter d'exposer ce qui se fait à Rome : il n'a pu se dispenser de parler d'usages particuliers qui s'en écartent, pour les critiquer : par exemple, le rabat dont le clergé français a tant de peine à se détacher. Mais s'il est sévère, peut-être à l'excès, pour tout ce qu'il regarde comme une innovation, il est trop fidèle à l'esprit romain pour ne pas faire subir dans la pratique un adoucissement à cette sévérité : c'est ainsi qu'il condamne l'application de telle peine disciplinaire (la suspense, par exemple) à un ecclésiastique pour telle désobéissance dans le port du costume.

Ce premier volume est divisé en trois livres, dont le premier, sous le titre : *Règles générales*, groupe « un certain nombre de documents (qui) aident à fixer la législation sur la matière » (textes du droit, brefs, édits, décrets des congrégations, etc.). Le livre II traite en vingt-six chapitres du *Costume usuel*, depuis les bas et la chaussure jusqu'au chapeau, sans oublier les menus détails de toilette ni même l'usage du tabac. Le livre III comprend trente-deux chapitres et traite du *Costume de chœur*.

Cet ouvrage, qui n'avait point de similaire dans notre littérature ecclésiastique, se recommande de lui-même à l'attention des lecteurs : la compétence de l'auteur, le soin qu'il prend d'appuyer ses dires, lorsque cela est nécessaire, par des décisions de la cour romaine, l'illustration sobre, mais suffisante, qui accompagne le texte, en font un travail que liront avec intérêt et profit ceux mêmes qui seraient tentés de trouver trop rigide la doctrine de l'écrivain. L.

JURISPRUDENCE

L'Avocat du clergé, par P. Caulet. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de xxiv-947 p. — Prix : 5 fr. 85.

C'est un livre excellent à tous égards et dont le besoin se faisait vivement sentir que celui que nous offre M. P. Caulet. Le prêtre, en effet, n'est pas ignoré par un État indifférent en matière religieuse : il est trop souvent considéré par les représentants de l'autorité comme un adversaire contre lequel toutes les armes sont bonnes. C'est dans la législation concernant le culte et ses ministres que les ennemis de l'Église trouvent des moyens de persécution contre elle, c'est là également que les catholiques, soucieux de leur liberté religieuse, doivent

étudier l'étendue de leurs droits et de leurs devoirs au milieu de la société civile. Depuis quelques années, le clergé a généralement senti davantage, aux conséquences funestes de sa négligence précédente, l'importance qu'il y a pour lui à être mieux familiarisé avec la législation civile-ecclésiastique : il ne pourra pas choisir un meilleur guide pour sa direction dans ce champ spécial d'études que l'ouvrage de M. Caulet. On comprend que nous ne puissions faire d'un livre de cette nature un compte rendu détaillé : l'énumération des grandes divisions suffira, nous l'espérons, avec l'expression de tout le bien que nous en pensons, pour engager les membres du clergé à se le procurer. Voici les huit parties comprises dans ce volume, auquel l'auteur semble s'engager déjà à en adjoindre un second consacré à la matière des *Congrégations religieuses :* I. Rapports de l'Église et de l'État. II. Les Ministres du culte. III. Circonscriptions et lieux d'exercice du culte. IV. Le Presbytère. V. Établissements publics ecclésiastiques. VI. Libéralités aux établissements ecclésiastiques. VII. Inhumations et pompes funèbres. VIII. Enseignement libre et patronages. G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

L'Enseignement supérieur et l'enseignement technique en France. Groupes universitaires, Facultés, écoles spéciales, techniques, etc., par Paul Melon. Paris, Colin et Cie, in-8 de xliii-342 p. — Prix : 6 fr.

En dehors de la préface, où sans doute nous aurions, à l'examiner de près, plus d'une chose à reprendre, ce livre n'est qu'un recueil de renseignements et qui, comme tel, peut rendre des services. C'est un ensemble de notices sur toutes les grandes écoles établies en France, avec l'indication des grandes bibliothèques et collections où les laborieux peuvent trouver des instruments de travail. La première partie est consacrée à l'enseignement supérieur, et tout naturellement Paris y occupe la plus grande place ; notons que l'enseignement supérieur libre y est à son rang et qu'il fait l'objet de notices sympathiques que l'auteur a dû sans doute demander à ces établissements eux-mêmes, en quoi il a été très bien inspiré. La seconde partie est consacrée aux écoles d'agriculture, sylviculture, hippiatrique, commerce, pédagogie, beaux-arts et arts appliqués à l'industrie, musique et art du théâtre, génie civil, art de l'ingénieur, industrie, art militaire, art naval ; il y a même un appendice pour les associations d'étudiants, et le cercle catholique du Luxembourg y a sa place. Il n'est question ni de l'enseignement secondaire ni de l'enseignement primaire, qui étaient en dehors du plan du livre, et qui d'ailleurs l'auraient démesurément grossi. En somme, un bon recueil documentaire et qui s'est efforcé d'être impartial et complet. Les parents

pourront y trouver des indications précieuses quand le moment sera venu de choisir une carrière pour leurs enfants. Il est à souhaiter toutefois que le livre soit rajeuni, si ce n'est déjà fait, pour se mettre au courant des nombreux changements qui ont dû se produire depuis quatre ans dans le programme, le personnel et les conditions des écoles. Publication utile et pratique. Il nous semble qu'un livre de ce genre ne peut aspirer à de meilleurs compliments. P. TALON.

L'idée de patrie, par LOUIS LEGRAND. Paris, Hachette, 1897, in-8 de XIX-335 p. — Prix : 7 fr. 50.

« Quand la patrie est attaquée du dehors, dit M. Legrand, c'est un devoir de se porter à sa défense. Il m'a paru que le devoir était le même quand elle est attaquée au dedans, quand elle est sapée dans ses fondements par des sectaires ou des égarés.... Des doctrines prétendues réformatrices travaillent à détourner les masses de l'idéal patriotique et à les attirer vers je ne sais quel internationalisme nuageux, qui leur promet.... en un mot la paix et la félicité universelles.... Le miroitement de toutes ces attrayantes facettes est malheureusement de nature à allécher la démocratie.... » Telle est l'inquiétude qui a inspiré à l'auteur une opportune publication, nourrie de faits et de pensées.

M. Legrand étudie successivement l'antiquité, les temps modernes, les conditions d'une patrie, la définition de la patrie, le cosmopolitisme, l'internationalisme, le patriotisme dans ses rapports avec l'esprit religieux. Ce point de vue appelle un temps d'arrêt.

Si l'Église n'a pas formé les nations, elle a servi à les façonner. Après cette appréciation fort juste, M. Legrand cite saint Augustin, Bossuet, Lacordaire, pour établir que l'esprit religieux n'est pas incompatible avec le patriotisme, et pour constater qu'il le préconise. L'auteur se demande si, dans certaines situations, le sentiment religieux ne pourrait pas devenir une difficulté patriotique. La réponse est que ce sentiment peut seulement « troubler. » A la suite de la pointe obligatoire, mais fort anodine, à l'encontre des jésuites, M. Legrand proclame que les missionnaires font œuvre patriotique. Finalement, il prêche la tolérance au nom de la patrie et il mentionne que le scepticisme a aussi ses sectaires.

Les chapitres suivants visent : les défauts du patriotisme, l'utilité et la grandeur de l'idée de patrie, les changements de nationalité, les devoirs envers la patrie, les devoirs des nations entre elles. Ici nous aurons la joie de citer textuellement ce qui concerne la conquête : « La victoire est impuissante à conférer un droit sur des territoires.... En est-il de même du traité qui consacre la cession?.... Il crée assurément un titre régulier en la forme ; aux yeux de la morale, il n'en reste pas moins la violation du droit sacré.... Pour détacher une province d'une nation, il faut le consentement de la province.... » Et ce n'est pas un rêve. La

vœu des populations a fonctionné diplomatiquement en Savoie et Nice (1859), en Vénétie (1866), et il avait été stipulé, aussi diplomatiquement, pour le Nord-Slesvig; mais....

L'auteur traite ensuite les conflits des devoirs, l'éducation nationale, l'avenir, la patrie française. M. Legrand ne croit pas que les nations doivent un jour se désagréger en communes libres. D'un autre côté, il affirme que si une nation disparaît, c'est toujours par ses fautes et ses erreurs. Ce n'est pas mon opinion. La Pologne, qu'il cite, avait certainement ses fautes et ses erreurs, comme la France a eu les siennes ; mais la Pologne serait encore debout comme État, sans la coquinerie de Frédéric II, sans la faiblesse de Marie-Thérèse, surtout sans la duplicité de Catherine II, qui fomentait les troubles et empêchait les réformes par la force.... L'histoire est là, comme pour le Hanovre, qui vient de disparaître en pleine vitalité et pour avoir fait son devoir. Il est téméraire de généraliser les causes de disparition. L'auteur admet d'ailleurs, et avec raison, que les patries qui ont fini peuvent renaître.

M. Legrand combat énergiquement et justement l'idéal de Bluntschli, « l'État humain, » même sous la forme républicaine. Ici, je me demande si l'on tient suffisamment compte de l'idée de race. Ainsi, malgré la division en plusieurs États, il y a un sentiment allemand qui entraîne une fédération : le docteur Sigl est un Allemand bavarois. La lutte est engagée, non sur le principe même d'une solidarité, mais sur les modalités et l'intensité du lien entre les membres de la « grande patrie » des Allemands, non des autres races. Pour le Danois du Nord-Slesvig, pour le Polonais de Posnanie ou de Silésie, la fédération allemande est une marâtre : il aurait pu s'affilier de plein gré à feu le Saint-Empire Romain, jamais à un « Empire allemand. » C'est ainsi que, même dans un seul État, le Slovaque, le Ruthène, le Roumain, le Saxon, le Serbe de la Voïévodie n'admettent pas « une patrie hongroise. » L'idée de race domine dans l'Europe orientale ou centrale et ailleurs. A. D'AVRIL.

Le Féminisme, examen de ses revendications, par MAURICE LAMBERT. Paris, A. Pedone, 1897, in-8 de 85 p. — Prix : 1 fr. 50.

C'est à faire le départ des avantages et des inconvénients du féminisme que M. Maurice Lambert consacre l'étude que nous signalons. Dans quelques pages bien documentées, d'une exposition claire, attachante, l'auteur envisage sous ses divers aspects la question féministe. Il retrace sommairement l'histoire des revendications qui deviennent passionnantes, et se demande si de nos jours, en plein christianisme, les femmes ont vraiment de sérieuses doléances à faire valoir. — Au point de vue du droit civil, la femme serait mal venue, à son avis, à réclamer plus d'indépendance, car « le code civil a fait à la femme une situation égale à celle de l'homme et même, à certains égards,

une situation meilleure, une situation privilégiée. » Dans le domaine du travail, les droits de la femme sont les mêmes que ceux de l'homme. Rien ne s'oppose à ce que tous les emplois soient accessibles aux femmes. Mais du moins doit-on souhaiter que les travaux auxquels elles s'adonnent ne les « éloignent point du foyer et ne soient jamais contraires aux conditions physiologiques, aux convenances et aux délicatesses de leur sexe. » Cette réserve subsiste même pour les professions libérales. Passe encore la femme médecin, la doctoresse. Mais la femme avocat, la femme avoué, la femme notaire, la femme ingénieur !.... On invoque contre de telles situations les convenances, les usages reçus. Or les usages se modifient; le sentiment de certaines convenances s'altère, et j'ai bien peur qu'au siècle qui vient, les faits ne donnent un formel démenti aux prévisions de M. Lambert. S'agit-il au contraire du droit public, M. Lambert se sépare moins des férus du féminisme. Il réclame pour la femme le droit d'être représentée. Le vote des femmes par mandataire ne saurait heurter aucunes convenances, et dans la crise actuelle de déchristianisation que nous traversons, en face des lois qui mettent en péril la foi des masses, qui compromettent l'éducation religieuse et morale des générations de demain, n'est-il pas opportun de réclamer l'appoint de l'influence de la femme chrétienne, car c'est au cœur de la femme, de la mère surtout, que se conservent et que grandissent ces grands sentiments de délicatesse, de vertu et d'héroïsme qui assurent le salut et le progrès des sociétés. G. Chevallier.

LITTÉRATURE

Études sur le drame antique, par Henri Weil. Paris, Hachette, 1897, in-16 de 329 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Weil a réuni dans ce volume une série d'articles composés à des dates et sur des matières différentes, mais reliés entre eux par l'étroite analogie des sujets. La plupart ont paru dans le *Journal des savants* à l'occasion des publications françaises ou étrangères dont les titres suivent : *La Structure de la vieille comédie attique*, de M. Zalinski (1888); — *Les Phéniciennes d'Euripide*, édition de M. Bernardakis (1889); — *L'Hercule*, du même poète, édition de M. de Wilamowitz-Mœllendorf (1890); — *Euripide et l'esprit de son théâtre*, de M. Decharme (1893); — *La Dramaturgie d'Eschyle*, de M. Richter (1894); — enfin *les Formes lyriques dans la tragédie grecque*, de M. Masqueray (1896). D'autres représentent des travaux plus personnels : ainsi les trois études sur le *Prométhée* d'Eschyle, — sur l'*Antiope* d'Euripide, — sur *la Règle des trois acteurs chez Sénèque*.

Mais, critique des théories d'autrui ou écrivain original, M. Weil se fait lire avec plaisir. D'abord à cause de sa compétence : je ne crois pas

qu'il y ait à l'heure actuelle, en Europe, un érudit à qui les productions de la scène athénienne soient plus familières. Ensuite à cause de sa modération : il a ses opinions, il les défend avec constance, mais sans jamais prendre à l'égard de ses contradicteurs ce ton rogue et méprisant qui a si aisément cours ailleurs.

On ne s'attend pas à ce que nous analysions ici des analyses, ou à ce que nous greffions un second débat sur un premier; il faut se borner à glaner çà et là quelques assertions propres à caractériser les tendances de l'auteur. Ainsi, M. Weil a raison de maintenir contre certaines objections contemporaines le caractère essentiellement pathétique du drame grec, et de blâmer des jugements portés sur l'antiquité au nom de règles toutes modernes : « Il faut en prendre son parti, et pour goûter Eschyle, se faire l'esprit antique, et très antique. » De même, sans aller, avec M. Bernardakis, jusqu'à saluer le modèle idéal et obligatoire de toute tragédie dans Euripide, il loue ce poète de ne pas s'être borné systématiquement, comme Socrate, à étudier l'âme humaine, et d'avoir conservé l'imagination ouverte aux grands spectacles de la nature. Dans les deux personnages d'Amphion et de Zéthos, l'*Antiope* nous montre le débat déjà ouvert, il y a deux mille quatre cents ans, entre les partisans de la « musique » et ceux de la « gymnastique » dans l'éducation, et Euripide affirme sans hésiter que « la lyre du poète rêveur est plus utile à la cité que la lance de l'athlète. » La façon dont M. Weil interprète la κάθαρσις aristotélicienne, ou dont il tranche le problème littéraire que soulève le *Prométhée* d'Eschyle paraîtra contestable à plusieurs : il est vrai qu'il s'agit ici de points obscurs, sur lesquels la lumière n'est pas près de se faire, malgré l'accumulation toujours grandissante des controverses.

C. Huit.

Malherbe, par le duc de Broglie. Paris, Hachette, 1897, in-18 de 190 p. avec portrait. — Prix : 2 fr. (*Collection des Grands écrivains français*).

La Fontaine, par Georges Lafenestre. Paris, Hachette, 1897, in-18 de 207 p., avec portrait. — Prix : 2 fr. (même collection).

« On lit assez peu Malherbe, » remarque l'éminent homme d'État, qui occupe ses loisirs à étudier les plus hautes questions d'histoire et de littérature, avec une souplesse de talent qui étonne à son âge. Nous avons peine à comprendre l'espèce d'enthousiasme qu'il a inspiré à ses contemporains et l'influence qu'il a exercée pendant deux siècles sur la poésie en France. Et cependant, à raison même de cette influence, Malherbe mérite une place à part dans le cortège de nos écrivains français. Né en plein xvie siècle, mort huit ans seulement avant le *Cid*, il forme la transition entre la Pléiade et Corneille. C'est le premier de nos grands poètes modernes, comme Descartes est le premier en date de nos grands prosateurs. Non qu'il ait précisément le génie, la flamme

qui fait les véritables créateurs. Mais par la rectitude de son esprit, la sûreté de sa méthode, la pureté de sa langue, il imprime à la poésie un cachet de noblesse et de gravité qui est la caractéristique même du XVIIe siècle. Venu au temps des François de Sales, des Bérulle, des Vincent de Paul, des Olier, Malherbe opère en littérature la même réforme que ceux-ci dans les mœurs et la discipline de l'Église. « C'était, observe judicieusement M. le duc de Broglie, comme une fermentation de l'esprit public, préparant le grand règne qui allait être celui de l'autorité et de la règle par excellence. Richelieu hâtait ce mouvement en y ajoutant sa forte impulsion. Malherbe, qui y avait applaudi dès le premier jour, en portait l'esprit dans sa réforme littéraire. »

On lira avec intérêt et avec fruit ces pages, écrites dans le style grand seigneur que l'on connaît à M. le duc de Broglie, et où il étudie successivement la vie, la doctrine, la mort et l'influence de Malherbe. Peut-être par endroits désirerait-on un tour de phrase plus vif, une forme moins flottante. Nous avons noté aussi quelques noms propres estropiés : *Bomport*, pour Bonport (p. 58) ; *Dugiez*, pour du Guez de Balzac (p. 134) ; *Ollier*, pour Olier (p. 149), et une distraction : « mais elle était *de ce* monde, » pour « elle était du monde, » dans les fameuses *Stances* à du Perrier. Mais ce sont là des imperfections qui n'empêchent pas que l'étude de M. le duc de Broglie ne soit fort remarquable.

— Plus homme de métier, plus « artiste, » M. G. Lafenestre nous a donné un *La Fontaine* qui mérite, ou peu s'en faut, d'être placé à côté du *Sévigné* et du *Saint-Simon* de M. G. Boissier. Le sujet, il est vrai, était bien fait pour inspirer. L'auteur a su le traiter avec goût et finesse. Il a partagé son étude en deux parties : *l'Homme* et *l'Écrivain*. La séparation de l'homme et de l'écrivain dans La Fontaine est-elle aussi tranchée que l'a voulue M. Lafenestre ? C'est ce dont nous ne sommes pas absolument convaincu. L'histoire du fabuliste tient tout entière dans ses ouvrages, et réciproquement ses œuvres le peignent tout entier. De là vient sans doute que les premières pages de la seconde partie du livre de M. Lafenestre rentrent complètement dans la première, comme celle-ci par endroits empiétait sur la seconde. Ce défaut, sensible encore aux pages 118 et 119, dépare ce charmant ouvrage. Pour le style, il n'y a qu'à louer ; il sera le régal des délicats. Nous ne croyons pas cependant qu'on puisse dire : *la* Sévigné. C'est une manière de parler qui ne convient pas à un homme de bon ton comme M. Lafenestre. Un reproche plus grave que nous lui ferons, c'est qu'il s'étonne que La Fontaine, même après sa conversion sincèrement chrétienne, ait conservé « son affabilité, son activité et sa sérénité » (p. 119). Où l'auteur a-t-il vu que le retour à la pratique chrétienne doive « attrister ? » Nous relèverons aussi une citation trop libre (p. 37), dont il aurait pu se dispenser, puisqu'il la trouve lui-même « indécente. » Aussi, malgré tous ses mérites,

son livre ne pourra-t-il être mis dans les mains des élèves de nos établissements d'enseignement secondaire. Et c'est fâcheux.

LÉON CHARPENTIER.

HISTOIRE

Sainte Scholastique, patronne du Mans, par Dom HEURTEBIZE et R. TRIGER. Solesmes, imprimerie Saint-Pierre, 1897, in-4 de XII-512 p. et 110 gravures. — Prix : 20 fr.

Le titre même de cet ouvrage en indique nettement la conception et l'étendue. Nul n'était mieux préparé pour retracer l'hagiographie de sainte Scholastique que Dom Heurtebize; nul ne savait mieux l'histoire du Mans que M. Robert Triger pour saisir le rôle protecteur de la sainte à travers les âges. C'est ainsi qu'ils se sont partagé le travail, contant dans un joli rapprochement, qu'aux jours solennels d'autrefois, « la châsse ne sortait jamais sans le concours de l'élément religieux et de l'élément civil » (p. x).

La sœur de saint Benoît, sœur jumelle de gloire et de sainteté, a une vie sinon universellement connue, au moins sur laquelle il n'y a aucun élément nouveau d'information. Dom Heurtebize les a tous réunis avec un soin pieux et une érudition patiente et les a présentés dans un style admirablement clair. Il faut citer tout particulièrement des notes inédites et charmantes de Dom Guéranger (p. 10 et 14) et la traduction des *Dialogues* de saint Grégoire par E. Cartier. Une belle photogravure nous permet d'admirer le cloître du Mont-Cassin. Car c'est de cette abbaye que le corps de saint Benoît fut transporté à Fleury-sur-Loire et celui de sainte Scholastique au Mans. Une érudite dissertation, conduite avec toutes les règles de l'art, nous permet de connaître cet événement, d'en apprécier l'authenticité et les circonstances. Il y a notamment une critique des sources mancelles (p. 41) à recommander aux amateurs. La date peut être ramenée entre 686 et 707. Ce qu'il y a de certain, c'est que pendant près de six cents ans, toutes les églises de l'Occident célébrèrent cette translation le 11 juillet (p. 45).

Cependant les Italiens avaient réclamé et réclament encore. Il fallut l'intervention de Carloman pour empêcher l'excommunication de tomber sur les Manceaux et les Orléanais. Et lors des invasions normandes, la citadelle du Mans eut l'insigne honneur d'abriter les précieuses reliques. C'est là que la reine Richilde, femme de Charles le Chauve, en prit un notable fragment pour le donner à l'abbaye de Juvigny qu'elle venait de fonder. Curieux et instructif chapitre d'histoire locale ! Notes, plans, gravures, abondent, sans que le récit souffre en quoi que ce soit, sans que l'intérêt se détache de l'objet principal.

En 1134, un incendie dévora une partie de ce qui restait. En 1471, le comte du Maine, Charles, fit un pieux pèlerinage à sainte Scholastique.

Mais c'est à la Renaissance que le cardinal Philip de Luxembourg, le grand évêque, établit le culte de la sainte dans toute sa splendeur. La fête de la translation doit être observée « sous peine de péché mortel » (p. 141). Une nouvelle châsse est offerte, les dons abondent, le Pape sanctionne lui-même la confrérie. Pendant les troubles de religion, non seulement les précieux restes sont sauvés, mais ils mettent en fuite les protestants le 11 juillet 1562. Désormais le peuple, les échevins regardent la sainte comme une sainte « municipale, » ainsi que la nommait un spirituel écrivain ; ils requièrent même, au nom de la ville, de solennelles processions (p. 196). Et la sainte arrête les incendies, fait tomber la pluie, fait régner la paix, pas toujours cependant parmi les chanoines (p. 221). Sous sa protection naît Louis XIV (p. 232). Les hymnes et les odes résonnent en son honneur, les pèlerinages se succèdent, et quand viendra l'heure de la Révolution, le peuple du Mans réclamera quand même « Madame sainte Scolasse » (p. 341). Elle sauva la vie à Houdon ; lisez pourquoi et comment (p. 352). Ses miracles sont innombrables, et cependant, dans la première partie de ce siècle, elle fut pour ainsi dire « en sommeil » au Mans. Ce n'est qu'en 1870 qu'on la voit à nouveau manifester sa protection, et ce n'est qu'en 1871 que son culte fut solennellement rétabli par un évêque et un prêtre, qui sont l'honneur du diocèse du Mans. Les reliques se retrouvent, épaves de la tourmente révolutionnaire. En 1896, la fête antique fut définitivement rétablie.

Telle est la sèche analyse d'un volume où pas à pas se retrouvent l'histoire d'une grande cité et les traces de la protection d'une grande sainte. A tous ceux qui ont le culte du bien et du vrai, aux pieux chrétiens comme aux fervents du patriotisme local, ce livre se recommande non seulement par l'érudition des deux auteurs, mais par une abondance de documents photogravés qui en font à la fois un bon et un beau livre. C. A. B.

Le Congrès universel des religions en 1900. Histoire d'une idée, par l'abbé V. Charbonnel. Paris, A. Colin et Cie, 1897, in-18 de 302 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je n'ai pas à traiter ici de la question du Congrès des religions; ni le caractère de cette revue ni l'espace dont je dispose ne me le permettraient. Je me contenterai de signaler le volume où l'un des promoteurs convaincus de l'entreprise a réuni les articles de revues et de journaux, parus sur la question, ainsi que les lettres qu'il a reçues de nombreux personnages auxquels il a demandé leur adhésion. Il faut rendre justice à l'impartialité avec laquelle M. Charbonnel cite les réponses défavorables aussi bien que celles qui l'encouragent; il faut convenir aussi qu'il est généralement modéré quand il apprécie ses contradicteurs; quelques alliés de la première heure l'ont abandonné, et c'est tout au plus s'il les accuse de timidité ou de faiblesse; pour quelques-uns, il ne parle que de pru-

dence, et nul ne trouvera qu'il ait tort. Ce n'est qu'en de rares occasions qu'il laisse son mécontentement se traduire en épithètes malveillantes.

Il ne s'ensuit pas cependant que toujours il ait vu clair dans les lettres qu'il reproduit; certaines formules polies lui paraissent cacher un acquiescement discret, et, même quand le refus est formel, il sait trouver un moyen de sauver la partie et, comme on dit, de se rattraper aux branches. Quand le cardinal Meignan écrit : « Je ne crois pas possible à Paris la tenue du congrès en question. L'Amérique n'est pas la France. Ni son peuple ni son clergé ne se ressemblent. Ce qui s'est réalisé une fois dans le Nouveau-Monde ne se fera pas ou se ferait mal en Europe, » je ne vois pas ce qui autorise l'auteur à dire que si le cardinal a été frappé des difficultés de la réalisation, il ne s'élève pas contre l'idée (p. 151-152); mais pourquoi, après cela, renouveler les plaisanteries connues sur le « *distinguo* » (p. 250) ?

Je ne suspecte pas la bonne foi de M. Charbonnel, je constate qu'il croit à son idée, qui, sous certains rapports, est généreuse; mais il ne voit peut-être pas assez clairement de quel côté lui viennent les encouragements. Un lecteur sans préjugés s'en rendra compte en feuilletant le volume.

P. Pisani.

Nota. — Ces lignes étaient écrites depuis longtemps quand nous est parvenue la douloureuse nouvelle de l'apostasie publique de l'abbé Charbonnel. Avions-nous tort de le croire de bonne foi?... En tout cas nous ne changerons rien à nos appréciations sur l'œuvre; quant à l'homme : *Parce sepulto !* P.

Adhémar de Chabannes. Chronique publiée d'après les manuscrits par Jules Chavanon. Paris, A. Picard, 1897, in-8 de LII-235 p. (20e volume de la *Collection pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*). — Prix : 6 fr. 50.

La chronique d'Adhémar de Chabannes, composée de trois livres qui racontent l'histoire de France depuis les commencements jusqu'en 1028, n'est originale qu'à partir du chapitre XVI du livre III; les deux premiers livres et la première moitié du troisième ne sont que la reproduction presque textuelle du *Liber Historiae (Gesta Regum Francorum)* et des *Annales Laurissenses majores*. Cela étant, le besoin se faisait-il sentir d'une édition complète de cet ouvrage, et ne suffisait-il pas d'en publier la partie originale, se contentant, pour celle qui ne l'est pas, de donner le commencement et la fin de chaque chapitre, plus les rares ajoutes qu'Adhémar y a faites? M. Chavanon a cru préférable de donner le tout, et il a peut-être raison au point de vue du but spécial de la *Collection de textes*, mais dans ce cas je lui ferai une autre chicane, qui s'adresse plutôt à l'éditeur. Le petit caractère employé pour désigner les parties non originales ne se détache pas assez nettement; il arrive qu'en feuilletant le volume pour y trouver les ajoutes de l'au-

teur on ne les découvre pas à première vue. Le caractère qu'il aurait fallu employer, c'est celui des notes; il suffit de jeter un coup d'œil sur le *Grégoire de Tours* de la même collection, où il sert à désigner les chapitres manquant dans certains manuscrits, pour constater la supériorité de cette combinaison. Je n'ai d'ailleurs rien à redire à l'édition de M. Chavanon, faite sur un bon plan et qui présente les qualités qu'on est en droit d'attendre d'un travail de ce genre. Qu'il me permette de lui suggérer une correction au chapitre XVII du livre III, où on lit : *Anno secundo post mortem domni Ludovici* (il s'agit de Louis le Débonnaire) *et Karolus et Ludovicus regnum partiti sunt sibi. Et post duos annos venit imperatris, mater Caroli Calvi, Turonis, obiit, sepulta apud Sanctum Martinum.* Ce passage me semble altéré en deux endroits. Après *Ludovici* il faut lire *Lotharius*, et au lieu de *venit* il faut lire *Judit*.

GODEFROID KURTH.

Souvenirs du baron DE BARANTE, *de l'Académie française, 1782-1866*, publiés par son petit-fils CLAUDE DE BARANTE. Paris, Calmann Lévy, 1894-1897. T. IV, V et VI, in-8 DE 575-575-647. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Le tome IV de cette vaste publication va d'août 1830 à mai 1832. En outre de la correspondance officielle de M. de Barante, alors ambassadeur à Turin, nous rencontrons comme correspondants ordinaires MM. Guizot, de Rémusat, Saint-Priest, Sainte-Aulaire, Decazes, Molé, Pasquier, les duchesses de Dino et de Broglie. La vie de Talleyrand en Angleterre, les journées de Saint-Germain l'Auxerrois, que M. Molé appelle « hideuses, » l'avènement du ministère Périer; l'occupation d'Ancône, l'embarquement de la duchesse de Berry pour la célèbre expédition de Vendée; le choléra enfin, auquel succombe Casimir Périer : tels sont les principaux événements sur lesquels discourent tous ces esprits distingués.

En général, Périer n'est pas goûté; mais on l'admire et on le suit. Rémusat est auprès de lui; ce sceptique, cet indolent en est, dit-on, ressuscité; « il travaille, il est animé et ne dit presque plus de mal de ce qu'il fait » (179). Decazes seul résiste à l'engouement général : « Casimir Périer est toujours furieux et contre tout le monde; il dit n'avoir pas d'amis et il s'applique, en effet, à se les aliéner tous. — Je n'ai pas d'amis, disait-il à quelqu'un, mais Richelieu et Mazarin n'en avaient pas non plus et ils n'en ont pas moins réussi. Voilà, ajoute Decazes, de l'histoire appliquée » (359). Il y reviendra, et, tandis que la maladie de Périer provoque les sympathies et les alarmes, Decazes écrit : « Périer est en complète démence; il rit, chante, fait sous lui sans s'en apercevoir. » On dirait un chant de triomphe.

L'affaire d'Ancône fut menée avec le sans-façon et la brusquerie familières au ministre : M. de Sainte-Aulaire, notre ambassadeur auprès du Saint-Siège, n'avait pas même été averti; il avait même donné des assu-

rances contraires. Quelle position pour lui! Il la subissait avec patience, tout en rêvant de donner sa démission dans les vingt-quatre heures, mais ne la donnant pas. Périer révoquait le commandant Gallois, fournissait des explications; Talleyrand, à Londres, s'émouvait de ces vivacités d'allure, qui troublaient les négociations entreprises sur d'autres points. Le Pape n'admettait pas ces moyens d'intervention, bien que l'Autriche y eût donné prétexte par l'arrivée de ses troupes à Bologne.

Les dépêches de M. de Barante sur la cour de Turin sont des plus curieuses. La révolution de 1830 avait provoqué des craintes qui avaient rejeté le Piémont dans les bras de l'Autriche. Charles-Albert arrivait au trône, désabusé de ses complices libéraux de 1821, sentant les difficultés, désireux d'affranchissement, ambitieux, mais circonspect à l'excès, jusqu'à faire douter de sa loyauté. Il y a dans ces dépêches une conversation du Roi sur les réfugiés italiens qui est à retenir et qui explique ses répugnances à paraître les avoir connus et pratiqués dans sa jeunesse.

J'ai hâte de signaler les lettres de la duchesse de Dino et de la duchesse de Broglie. Il en est de la première qu'on regrette : « Je crois (27 octobre 1830) qu'on ne saurait trop surveiller le faubourg Saint-Germain. Si vous en trouvez l'occasion, dites cela à Mademoiselle (il s'agit de la sœur du Roi) de ma part et qu'il est temps de frapper sur les carlistes. Cela me semblerait avoir d'autant plus d'avantage que cela permettrait de porter quelques coups non moins utiles sur la faction opposée » (11-12). Plusieurs lettres de la duchesse de Broglie sont des chefs-d'œuvre, où l'esprit et l'âme sont à la même hauteur (428, 482, 539), spécialement celles qui se rapportent à la mort de sa fille et aux douleurs domestiques qu'amène le choléra. M. de Rémusat a, sur ce dernier sujet, une remarque qui étonne presque sous sa plume : « Je crois, dit-il, qu'à aucune époque de tels maux n'ont été mieux soignés, mais ce dévouement est si professionnel, si administratif, qu'il touche peu. C'est dans de pareilles situations que l'absence du sentiment religieux se fait le plus sentir. Sous ce rapport, tout ceci a plus l'air d'une épizootie que d'une épidémie » (509-510). M. Molé perdit sa fille, Mme de la Ferté Champlâtreux, du choléra; la duchesse de Broglie dit à ce propos : « Le malheureux père est bien dépourvu de toute consolation religieuse, Dieu ne le laissera pas ainsi, il faut le croire » (515).

Je m'attarde à ce tome IV; il me faudra passer rapidement sur les tomes V et VI. Dans le tome V, le mariage ou plutôt les tentatives de mariage du duc d'Orléans en Allemagne, la succession des ministères en France, le changement de situation de M. de Barante par sa nomination à l'ambassade de Saint-Pétersbourg, introduisent de nouveaux correspondants : tel M. Thiers. M. de Barante reçoit les confidences des uns et des autres, celles des doctrinaires comme celles de Molé qui les juge : il le fait avec sévérité et en homme qui a déjà eu et qui sent qu'il

aura encore à s'en plaindre. Il vit avec M. Guizot, côte à côte, sans confiance, sans intimité : « C'est, dit-il, une singulière variété de l'espèce humaine : l'égoïsme politique y est porté à un degré qui ne laisse plus que fort peu de place pour la justice, la sympathie, la vérité » (509).

Avec le tome VI, M. de Talleyrand disparaît du monde, Mme la duchesse de Broglie meurt, M. de Barante retourne à Saint-Pétersbourg par la Méditerranée, la Grèce, Constantinople et Odessa. Bientôt se déroule la série des affaires de 1840, la chute de M. Thiers, le retour de M. Guizot au ministère, toutes ces négociations où la Russie eut si grande part et ce traité du 15 juillet 1840, qui laisse la France isolée en Europe. Ce volume, dans les circonstances que nous traversons, a un intérêt particulier; il suffit de le signaler sans y insister. Je ne le pourrais faire d'ailleurs qu'en dépassant de beaucoup les limites ordinairement assignées ici à nos articles. J'en ai dit assez, soit en m'étendant sur le tome IV, soit en analysant les tomes V et VI, pour avertir le lecteur du puissant intérêt de cette publication et de la variété qu'il y trouvera.

VICTOR PIERRE.

Histoire contemporaine. La Chute de l'Empire, le gouvernement de la Défense nationale, l'Assemblée nationale, par SAMUEL DENIS. T. I : *De la déclaration de guerre au 31 octobre 1870*. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-4 de 516 p. — Prix : 8 fr.

La lecture de ce volume nous a reposé de celle des ouvrages historiques de M. Zévort et nous fait attendre avec impatience que l'auteur nous donne la suite de l'étude historique qu'il a entreprise. Il serait superflu d'insister sur l'intérêt intrinsèque de la période à laquelle s'est attaché M. Samuel Denis. Nous n'avons à nous occuper ici que des mérites ou des défauts de l'ouvrage. Sur les défauts nous serons bref; nous n'osons dire qu'il n'en existe pas, mais très sincèrement aucun ne nous a suffisamment frappé pour que nous songions à le signaler.

Les mérites, au contraire, sont nombreux, et, en première ligne, nous voulons signaler la clarté. Dans l'exposé d'une suite d'événements aussi précipités et aussi importants que ceux qui se sont passés à cette terrible époque, un double écueil doit être évité : d'une part, celui de détacher trop complètement les uns des autres les groupes de faits, et, par suite, de n'en pas faire saisir l'enchaînement, et, d'autre part, celui de ne pas assez les distinguer et de produire ainsi dans l'esprit du lecteur une confusion inextricable. M. Samuel Denis a évité le premier écueil en faisant, au cours des différents chapitres, de fréquents renvois aux chapitres voisins ; il a évité le second par une division heureuse en chapitres formant autant de narrations distinctes et complètes. La première partie, intitulée « la Chute de l'Empire, » comprend les chapitres suivants : I. Les Origines de la guerre de 1870; II. La Déclaration de guerre; III. L'Entrée en campagne, les premiers revers, la chute du

ministère Olivier; IV. Le Ministère Palikao, la conférence de Châlons, le général Trochu gouverneur de Paris, la catastrophe de Sedan ; V. La Révolution du 4 septembre 1870. La seconde partie, intitulée : le Gouvernement de la Défense nationale, sera divisée en plusieurs livres dont le présent volume ne contient que le premier. Ce premier livre, qui s'arrête au 31 octobre, comprend six chapitres : I. La Révolution du 4 septembre et l'opinion publique; II. La Politique intérieure du gouvernement; III. La Politique extérieure, les négociations diplomatiques; IV. Les Opérations militaires autour de Paris, les deux premiers mois du siège; V. Les Opérations de l'armée du Rhin, la trahison du maréchal Bazaine, la capitulation de Metz; VI. Le 31 octobre.

Dans sa courte préface, M. Samuel Denis déclare très franchement qu'il veut être impartial, mais non indifférent, et il revendique avec dignité le droit pour l'historien d'être à la fois un narrateur et un juge. Il nous paraît avoir été l'un et l'autre. Comme juge, il mérite qu'on loue son impartialité. S'appliquant à cette triste époque, l'impartialité est, hélas ! presque synonyme de sévérité. L'auteur est sévère pour le régime impérial, sans tomber toutefois dans ce parti pris d'injure qui, par contre-coup, a servi à réhabiliter vis-à-vis de certaines personnes ce qu'il n'est pas possible de justifier. Il est également sévère pour le gouvernement de la Défense nationale, dont les hommes furent si habiles dans leur lutte contre l'Empire, puis contre les influences royalistes, et si profondément incapables dans leur lutte contre l'envahisseur et contre la démagogie. M. Gambetta, dans sa préoccupation trop exclusive d'établir la République, M. Thiers, dans son souci de ménager sa situation et d'éviter les responsabilités compromettantes, ne trouvent pas grâce devant lui. Ils ne le méritaient pas. D'autres encourent peut-être une critique : ce sont les représentants de ce grand parti royaliste qui avait sauvé la France en 1814 et en 1815, et qui n'eut pas, en 1870, la perspicacité suffisante pour sauver encore une fois la Patrie. Les royalistes de 1870 s'étaient, il est vrai, trop longtemps répété à eux-mêmes qu'« il n'y avait rien à faire, » et la rapidité de la catastrophe ne les trouva pas prêts. Et puis ils ont droit à de bien larges circonstances atténuantes ; presque tous soldats, ils voulaient d'abord chasser l'ennemi ; tous honnêtes, ils croyaient à l'honnêteté et à la bonne foi de rivaux que le hasard seul, semblait-il, avait mis provisoirement au pouvoir. D'ailleurs le premier volume seul de l'ouvrage a paru et M. Samuel Denis a encore le temps de formuler sur le rôle du parti royaliste un jugement qui, dans l'état actuel de l'ouvrage, ne résulte qu'indirectement de quelques citations intéressantes et dont le lecteur est en droit d'attendre la formule.

Ajoutons, pour donner une physionomie aussi complète que possible de l'ouvrage, que la partie militaire comporte de nombreuses citations de l'œuvre qui paraît définitive de M. le commandant Rousset, et que le

volume se termine par quelques pièces justificatives du plus haut intérêt, telles que la lettre du général de Palikao au général Soumain, lettre contenant les instructions destinées à assurer le maintien de l'ordre le 3 septembre au soir, le rapport de M. Thiers aux puissances neutres après l'échec de la tentative d'armistice du mois d'octobre, etc.

EUGÈNE GODEFROY.

Les Chemins de fer en France pendant le règne de Louis-Philippe, par ERNEST CHARLES. Paris, Fontemoing, 1896, gr. in-8 de v-281 p. — Prix : 6 fr.

La question des chemins de fer date, en France, de 1830. C'est alors qu'elle prend le caractère parlementaire. Antérieurement, quelques lignes secondaires avaient bien été concédées à l'industrie privée, et exécutées par elle, mais dans un intérêt purement local. C'est à l'avènement de Louis-Philippe seulement que la grande révolution économique, qui se préparait dans les voies de communication, s'impose définitivement aux préoccupations du pouvoir et prend place dans les discussions des Chambres. La loi du 27 juin 1833, rédigée par M. Thiers, alors ministre du commerce et des travaux publics, ouvrit le premier crédit pour études des chemins de fer. Il s'élevait à 500,000 francs. Cette loi, point de départ de tous les efforts ultérieurs du gouvernement de Juillet, procédait directement de l'idée initiale que les chemins de fer présentant un intérêt général, il y avait aussi un intérêt général à ce que le législateur s'occupât de leur exécution méthodique. C'est sous l'inspiration de cette idée que furent préparés et déposés les trois projets de loi de 1837, de 1838 et de 1842. Ce dernier seul aboutit. Véritable compromis entre les divers systèmes qui s'étaient fait jour, la loi du 11 juin 1842 a arrêté le plan d'ensemble du réseau général, avec Paris pour centre et point de départ, réglé le mode d'exécution du réseau par le concours de l'État, des localités et de l'industrie privée, déterminé les conditions de l'exploitation plus particulièrement réservée à des compagnies, assuré enfin les ressources financières par l'imputation tout au moins provisoire sur la dette flottante des dépenses à la charge de l'État. En 1842, le total des concessions ne dépassait pas 800 kilomètres ; il atteignait 4,034 kilomètres au 24 février 1848. Le vote de la loi de 1842 avait imprimé, en effet, aux entreprises nouvelles, un essor fécond : il avait déterminé, de la part des initiatives individuelles, un effort qui, tout considérable qu'il apparaît, l'eût été plus encore sans la crise économique que la spéculation, le renchérissement de la main-d'œuvre et des matériaux provoquèrent dès 1846, et qui se doubla d'une crise agricole.

Les principes posés par la loi de 1842 ont été loin d'être toujours exactement observés. Mais « en définitive, conclut M. Ernest Charles, les éléments de la question des chemins de fer, considérée dans l'intégralité de ses

développements historiques, ont été tous ou presque tous posés, discutés sous le règne de Louis-Philippe. Et telle est la généralité des études faites à cette époque, qu'il est impossible aujourd'hui de trancher la moindre difficulté concernant « le système des lignes de fer » sans se référer aux origines, à la période première de discussion, qui s'étend de 1830 à 1845. C'est indiquer la double importance intrinsèque et historique de la question des chemins de fer en France pendant le règne de Louis-Philippe. C'est dire son intérêt toujours actuel. »

La thèse, dans sa généralité, comporte, à mon sens, des réserves. Je n'en reconnais pas moins toute l'utilité de l'étude entreprise par M. Ernest Charles. Avec raison il ne s'est pas astreint à l'énumération, par ordre chronologique, des faits constitutifs de la question des chemins de fer ; il s'est proposé d'en grouper les faits essentiels et d'en dégager indistinctement de toutes les discussions les idées qui, sous la monarchie de Juillet, concoururent à l'élaboration de la théorie générale des voies ferrées, et directrices de leur exécution. COMTE DE LUÇAY.

Formation de la politique britannique, par R. SEELEY. Trad. par le colonel BAILLE. Paris, Colin et Cie, 1896, 2 vol. in-16 de XXIX-427 et 395 p. — Prix : 8 fr.

Après avoir publié, en 1883, ses fameuses conférences sur la politique extérieure de la Grande-Bretagne au XVIIIe siècle (« L'Expansion de l'Angleterre »), M. R. Seeley eut l'idée d'écrire une sorte d'introduction sur l'établissement des principes qui ont assuré la grandeur britannique après la révolution de 1688, et pour cela il dut, après de longs tâtonnements, se décider à prendre pour point de départ l'avènement d'Élisabeth. Il y trouve, en effet, le commencement de l'Angleterre moderne, systématiquement isolée du continent, la naissance de l'Allemagne moderne, pays d'équilibre entre les confessions religieuses, l'origine de la double maison des Habsbourg, le germe de la prédominance des Bourbons de France, etc. Trois grandes figures attirent l'attention de M. Seeley : Élisabeth, Cromwell et Guillaume III. Élisabeth rompt avec la diplomatie matrimoniale et dynastique du moyen âge, et ouvre à ses sujets la voie des colonies et du commerce océanique. Cromwell conçoit et essaie de réaliser prématurément ce que Guillaume III achève d'une façon définitive. La mort interrompit le travail de M. Seeley en janvier 1895, et c'est M. G.-W. Prothero qui mit ses épreuves au point. Il est regrettable que le professeur de Cambridge n'ait pu, comme il l'annonçait, étudier la période qui va du traité d'Utrecht à la chute de Napoléon. La traduction de ces deux volumes nous semble très soigneusement faite, et destinée à répandre chez nous les idées parfois paradoxales, mais toujours séduisantes, de M. Seeley. A. S.

La Macédoine, par Victor Bérard. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-12 de 308 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Macédoine est le point noir de la question d'Orient en Europe. L'une des causes est l'absence d'homogénéité dans une population composée de races différentes qui ne s'entendent pas entre elles. L'autre cause est le port de Salonique, auquel l'Autriche-Hongrie aspire et que les autres puissances ne sont nullement disposées à lui concéder. Cette contrée est habitée par des Serbes, des Grecs, des Bulgares, des Albanais et des Koatzo-Valaques. A l'exception de ces deux derniers, chacune des populations est adossée à un groupe de sa race constitué en État indépendant ou nominalement tributaire, et chacun de ces États aspire à s'annexer les *disjecta membra* de sa nationalité.

Le public éclairé accueillait naguère avec intérêt et nous avons analysé ici *la Turquie et l'Hellénisme contemporain* (Paris, Alcan). Le même ancien élève de l'École d'Athènes publie aujourd'hui *la Macédoine*. On la lira avec fruit et avec plaisir. Nous ne nous associerions pas aux solutions quelque peu fantaisistes de M. Bérard, surtout en ce qui concerne la destinée de Salonique, mais plusieurs chapitres méritent l'attention. Nous signalerons particulièrement les récits qui caractérisent la conduite ou plutôt l'inconduite des Albanais qui se sont infiltrés dans la Vieille-Serbie depuis le grand exode de 1690. Une mention spéciale est due au chapitre intitulé *Serrés*, lequel contient des informations intéressantes sur la contrée maritime qui est occupée par les Grecs, ainsi que la Chalcidique. A. d'Avril.

Congrès provincial de la Société bibliographique et des publications populaires. Session tenue à Nancy, les 1er, 2, 3 et 4 juin 1896. Nancy, Crépin-Leblond; Paris, au siège de la Société bibliographique, 1897, in-8 de 315 p. — Prix : 4 fr.

La session tenue à Nancy du Congrès provincial de la Société bibliographique n'a pas été moins brillante que les précédentes par le nombre et l'importance des rapports qui ont été présentés particulièrement à la deuxième section (*Étude*). Malheureusement, les fonds recueillis n'ont pas permis à la commission d'organisation de faire face à l'impression intégrale des travaux du Congrès. L'on ne trouvera même pas dans ce volume la liste des adhérents au Congrès ni les procès-verbaux des séances. De ces derniers, le rapport lu à l'assemblée générale par M. le comte de Bourmont sur les travaux des sections tiendra lieu jusqu'à un certain point. Ce qu'il dit des différents rapports augmente encore notre regret de ne pas les retrouver dans ce volume. Du moins, le choix qui nous en est offert est-il heureux et bien fait pour nous donner une idée avantageuse du mouvement intellectuel dans la Lorraine catholique.

Le plus gros morceau du volume est la *Bibliographie nobiliaire de*

la Lorraine, dressée avec un soin scrupuleux par M. le vicomte de Bizemont. Une courte communication de M. l'abbé Beugnet nous fait connaître les manuscrits conservés ou perdus des *Gesta episcoporum tullensium*. L'on regrette que M. l'abbé Jean n'ait pas joint le texte de la Charte de fondation de l'abbaye de Vergarville à la traduction et au commentaire qu'il nous en a donné. M. l'abbé A. Parisot, curé de Jezainville, a retracé les origines et l'histoire de la confrérie de l'Immaculée-Conception, fondée au XVIe siècle dans sa paroisse et qui y est encore prospère, bien que ne possédant plus les mêmes ressources qu'avant la Révolution. M. l'abbé Pierfitte a consacré une curieuse étude à *l'Année sainte de la maison de Lorraine*, ouvrage inachevé du P. Vinot de Froville, jésuite; nous regretterons que, ayant dressé la liste des ouvrages cités par son auteur et dont plusieurs lui semblent des ouvrages disparus, M. l'abbé Pierfitte n'ait pas joint à son mémoire cette liste qui n'aurait point manqué d'intérêt. Avec autant de sagacité que de patriotisme, M. l'abbé Humbert-Claude a restitué à un enfant des Vosges, Joseph Remy, natif de la Bresse, la gloire d'avoir inventé les procédés pratiques de la pisciculture. Le volume est clos par deux mémoires historiques fort intéressants, l'un de M. Mathieu sur Gerbéviller à la fin de l'ancien régime, l'autre sur les registres paroissiaux de Nancy pendant la Révolution française, par M. le chanoine Mangenot, qui a été l'un des plus actifs organisateurs du Congrès, et à qui revient en grande partie l'honneur de son succès. E.-G. L.

BULLETIN

Pour qu'ils soient des hommes, par LYDIE MARTIAL. Paris, Havard, 1897, in-8 de 57 p. — Prix : 2 fr.

Mme Lydie Martial est satisfaite que nous soyons en république; mais malheureusement l'état social n'est pas à la hauteur de l'état politique et nous souffrons « d'un mal pernicieux qui menace d'emporter les derniers vestiges de notre âme française, pétrie de crédulité, de joie de vivre et d'enthousiasme. » Et la cause? Mme Martial pense qu'elle tient à ce que la femme est mal préparée à ses devoirs et qu'on ne lui apprend pas à former des hommes. Et c'est pourquoi elle convie éloquemment la patrie à donner à la femme une éducation meilleure, très différente de celle qu'on lui donne dans les couvents d'où, paraît-il, la femme sort « ignorante de la vie, toute préparée pour la déception, le chagrin et l'isolement. » A cette méthode surannée, qui, j'en demande pardon à Mme Lydie Martial, ne me paraît pas aussi insuffisante qu'elle le pense, et j'ai des raisons très sérieuses de la juger autrement, elle propose d'en substituer une nouvelle qui consisterait à « insinuer dans l'instruction par des catéchismes sociaux, spéciaux pour chaque sexe, obligatoires pour toutes les classes de la société, le résumé des devoirs humains, présentés comme base de la dignité humaine, indispensable au bonheur de l'homme libre comme à toute civilisation supérieure. » Ce n'est pas plus difficile que cela. Je souhaite bonne chance à Mme Lydie Martial; mais je ne lui cacherai pas que je n'ai guère confiance dans son

système. Ce n'est pas à elle certainement que je serai jamais tenté de confier l'éducation de ma fille; j'aurais trop peur qu'elle ne ressemblât pas à sa mère. P. TALON.

Les Timbres for ever! *suivi de :* **Une Erreur de Daudet,** par EUG. LE GROS. Paris, Westhausser, 1897, in-18 de 240 p. — Prix : 3 fr.

Apôtre de la timbrologie, ou de la « postographie, » selon sa jolie expression, tel nous apparaît M. E. Le Gros, un pseudonyme probablement. Car en y regardant de près, après avoir assujetti notre binocle, il nous semble reconnaître, dans ces pages pétries d'esprit et de savoir « timbrologique, » l'une de nos sympathiques connaissances personnelles.

Visiblement, la matière de cet ouvrage a fait l'objet d'une série d'articles publiés dans une revue dont le timbre-poste est le sujet unique. Quand ils l'auront lu, les fervents collectionneurs de figurines postales se féliciteront de leur passion et les profanes seront bien dans le cas d'être touchés au bon endroit, au point de trouver là leur chemin de Damas; car ce diable de M. Le Gros sait être si persuasif, si amusant, et, n'ayons pas de fausse honte de le proclamer, si instructif. On peut dire que son livre est un livre de chevet pour les timbrophiles — pardon! pour les postographes.

Que si, maintenant, vous voulez savourer quelque chose de particulièrement désopilant, lisez *Une Erreur de Daudet.* Ici, M. Le Gros prend un peu à partie le célèbre créateur de Tartarin et démontre avec un sérieux ultra-comique que ledit Tartarin n'a jamais chassé le lion en Afrique — ce dont l'on se doutait un peu d'ailleurs — mais qu'en quittant Tarascon, le grand homme n'a eu pour objectif, très secret, que la conquête acharnée des timbres-poste en usage dans les États indépendants du centre africain (!). — Nous donnons acte à M. Le Gros de ses révélations peu moroses, en le congratulant sincèrement d'avoir rectifié ainsi un important chapitre d'histoire drôlatique et antinévralgique. E.-C. GAUDOT.

Portraits et silhouettes de musiciens, par CAMILLE BELLAIGUE. Paris, Delagrave, 1897, in-12 de 324 p. — Prix : 3 fr.

L'auteur consacre la plus grande partie de son ouvrage aux trois maîtres italiens : Palestrina (1524-1594), le « père de l'harmonie; » Marcello (1686-1739), le « maître grandiose; » Pergolèse (1710-1736), le « maître délicieux, » et à notre grand et tant regretté Ch. Gounod. Les pages suivantes contiennent, sous le nom de « Silhouettes, » des aperçus tout à fait originaux sur la plupart des grands musiciens classiques et romantiques, depuis Haydn, Mozart et Beethoven jusqu'à Wagner, en passant par Rossini, Auber, Mendelssohn, Schumann *e tutti quanti.* L'étude complète, biographique et critique, sur Gounod, et les notices sur les maîtres italiens sont un véritable morceau d'histoire de la musique dont nous recommandons tout spécialement la lecture aux véritables amateurs. ANDRÉ DE B.

Ubu Roi, par ALFRED JARRY. Paris, « Mercure de France, » 1896, in-32 de 171 p. — Prix : 2 fr.

J'ai lu le livre avant que la pièce obtînt à Paris l'honneur très immérité d'une représentation restée, je crois, sans lendemain, et je n'ai pas été étonné de son insuccès. C'est du théâtre grossier et vulgaire, absolument dénué d'intérêt. M. Jarry a peut-être cru faire du Shakespeare, et il continue sans doute à le croire, en dépit du rude démenti que le public lui a infligé.

Pour nous, nous n'avons aucun goût pour cette littérature où l'on ne trouve ni idées ni style. Car de mettre à tout propos dans la bouche de ses personnages le mot de Cambronne, cela ne passe pas encore pour un trait de génie. Et c'est pourtant, avec quelques locutions du même genre, la seule originalité de la pièce. Disons, à l'honneur de l'imprimeur, que ce qui le concerne est très réussi. Le livre n'a pas d'autre mérite. P. TALON.

Les Plaisirs gratuits de Paris *(Les Auteurs gais)*, par JULES CHANCEL. Paris, Flammarion (s. d.), in-12 de 278 p., illustrations par E. Gros. — Prix : 3 fr. 50.

Beaucoup de gens trouvent, paraît-il, le moyen de s'amuser pour rien à Paris. C'est le monsieur qui visite les appartements, le monsieur qui va à la Chambre, le monsieur qui a une pièce à l'Odéon, le prometteur, la marieuse, celle qui déjeune chez Sarcey, la sorbonneuse, la dame qui fera faire son portrait, combien d'autres encore que je ne nomme pas ! Et que de choses encore qu'on peut voir pour rien, depuis les premières au théâtre jusqu'aux enterrements ! Tels sont les gens et telles sont les choses que M. Jules Chancel a entrepris de nous décrire avec images à l'appui. Le livre est gai, léger, amusant au moins pendant un moment, car on se fatigue vite de toutes ces futilités et le livre devient bientôt monotone. On commence par rire, l'on finit par bâiller, et l'on trouve que les auteurs gais glissent rapidement à l'ennui. P. TALON.

Le Livre des masques, *portraits symbolistes, gloses et documents sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui*, par REMY DE GOURMONT. Paris, « Mercure de France, » 1896, in-12 de 270 p., avec 30 dessins de F. Valloton. — Prix : 3 fr. 50.

Comme tous les livres édités par le *Mercure de France*, celui-ci est très réussi au point de vue artistique et typographique : les « masques » sont bien dessinés, l'impression soignée et la disposition typographique originale : quant au fond, il y paraît de grandes prétentions à la nouveauté et le désir « exaspéré, » suivant un mot cher à l'école, de ne ressembler à personne. L'auteur a voulu dessiner trente portraits d'écrivains se rattachant plus ou moins à l'école symboliste. Quelques-uns sont très connus, d'autres ne le sont guère. Tout au moins le livre a-t-il une valeur de document et sera-t-il utilement consulté par la critique, si elle juge qu'il vaille la peine de s'occuper de cette petite école qui a sans doute, sauf exceptions, plus de prétentions que d'avenir. P. TALON.

Un peu de tout, par PAUL EUDEL. Tome Ier. Paris, Ollendorff, 1896, in-12 de XII-486 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans une préface enflammée et fortement empreinte de chauvinisme local, M. Olivier de Gourcuff exalte fort les mérites divers de M. Paul Eudel, Nantais comme lui. Il y a là un peu d'exagération et M. Paul Eudel n'a pas l'importance qu'on lui donne. C'est un aimable écrivain, qui sait superficiellement beaucoup de choses, tout juste de quoi donner l'illusion de la science aux lecteurs frivoles du boulevard. En vidant ses tiroirs pour faire un recueil de ses œuvres, nous trouvons qu'il a fait preuve de trop de complaisance pour lui-même ; en vérité, beaucoup de ses badinages spirituels ne méritaient pas d'être conservés pour la postérité. Ses compositions d'écolier, par exemple, ne présentent guère d'intérêt, et j'en dirai autant de quelques-unes de ses curiosités théâtrales, de ses contes vrais, de ses choses d'art et de ses pages vécues. Le volume aurait pu être allégé de moitié. Il est telle de ses études d'art qui dénote une connaissance bien vague

et insuffisante de l'histoire de l'archéologie et telles variétés, les fantaisies Eudel, pour n'en citer qu'une, qui n'offrent aucun intérêt. On y trouve des calembours, des niaiseries et même des fautes de français, qui ne réclamaient pas une nouvelle édition, et que les nécessités de l'improvisation journalière pouvaient seules excuser. Passons condamnation sur tout cela et disons tout de suite que, dans l'ensemble, le volume est agréable à lire. Ce que j'en aime le mieux, ce sont les promenades à l'hôtel Drouot et les récits de voyage. Je conseille à l'auteur, s'il publie de nouveaux volumes, d'être un peu plus sévère dans son choix. P. TALON.

Vacances d'un journaliste, par VICTOR FOURNEL. Paris, Téqui, 1897, in-12 de 324 p. — Prix : 2 fr.

Les articles où le charmant esprit que fut Victor Fournel racontait ses voyages de vacances méritaient les honneurs du volume. Les anciens lecteurs du *Français* et du *Correspondant* aimeront à les relire, ne fût-ce que par reconnaissance; quant à ceux qui les liront pour la première fois, ils éprouveront, j'en suis sûr, un étonnement douloureux en constatant que tant de verve, de bonne humeur, de science, de bon sens et d'esprit, ont été gaspillés au jour le jour et n'ont pas été employés à l'édification d'une œuvre durable, solide et glorieuse; il ne manque pas de « monuments » faits avec des matériaux moins précieux et par des ouvriers de moindre valeur. — Les *Vacances d'un journaliste* n'en ont pas moins leur place dans toute bibliothèque de lettré, à côté des *Voyages* d'écrivains plus célèbres. Ils n'ont aucune prétention au pittoresque de la description ni à la profondeur des « aperçus » historiques, ethnographiques, politiques et philosophiques; mais ils se font lire, ils intéressent, ils font sourire, et, en outre, ils font penser, — ce qui vaut mieux pour le lecteur que de regarder penser son auteur. M. Fournel nous promène à travers les Vosges, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche, sans jamais nous lasser ni nous ennuyer; — c'est un cicerone sans clichés ni pédantisme, un délicieux compagnon de route, érudit, artiste, homme de goût, homme de pensée, mais surtout homme de bonne compagnie, qu'on ne quitterait pas — et qui nous a quittés, hélas! trop tôt. C. A.

Les Dessous de l'histoire. — Le Pouvoir temporel et la Maison de Savoie (*1864-1896*), par A. CHANNEBOT. Paris, Dentu, s. d., in-12 de 223 p. — Prix : 2 fr. 50.

J'en fais l'aveu, j'ai compris peu de chose à ce petit livre, qui est un potpourri de souvenirs fort incohérents et peu curieux relatifs aux affaires d'Italie. L'auteur parle assez à tort et à travers des événements et des personnes; à l'entendre, il aurait vécu dans l'intimité de personnages considérables à Rome, sous le pontificat de Pie IX; que faisait-il là? On ne le voit guère. Si ce sont des « dessous de l'histoire, » ce sont de bien petits dessous : il n'est parlé que de racontars assez monotones, de conversations entre M. X et M. Y., et ces initiales ne nous apprennent pas grand'chose : le comte de Chambord, M. de Damas, Mgr de Mérode, le cardinal Antonelli, traversent la scène sans qu'on sache pourquoi, et M. Channebot (??) s'érige en trait d'union entre tous les partis sans qu'on puisse non plus dire pour quel motif et surtout avec quel mandat. Sa fonction paraît être le plus souvent de se vêtir de paletots de voyage « bien chauds » et de faire préparer des paniers de provisions « bien pleins; » il le mentionne sans relâche! Il s'agit aussi de fonder une banque, d'acheter des terrains, de faire des « affaires; »

M. Channebot (??) est fort courroucé contre le cardinal Antonelli, qui paraît avoir été un empêcheur de danser en rond. Tout cela ne se suit pas très bien, et la bataille de Mentana, qui vient au milieu de cet imbroglio, ne s'explique pas mieux. Du moins, l'auteur est-il fort convaincu des fautes et des coquineries de la maison de Savoie contre le Saint-Siège et la France; on ne peut que partager ses sentiments et le louer de les exprimer; mais, en vérité, il aurait bien fait de les coordonner davantage et de résumer sa pensée que je n'ai point devinée. G. DE G.

Torquemada et l'Inquisition, par ÉMILE DE MOLÈNES. Paris, Chamuel, 1897, in-12 de 236 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Bulletin de l'Académie d'histoire de Madrid a publié récemment, d'après un manuscrit retrouvé en 1887, les actes du procès intenté par le Saint-Office, en 1490-1491, à quelques juifs accusés d'avoir crucifié un enfant chrétien à la Guardia. M. de Molènes résume ou traduit ces documents; il les accompagne de réflexions sur la procédure suivie, dont il fait avec raison la critique, et sur la nature de l'Inquisition. Son livre, peu original quant au fond, est curieux par le contraste entre la modération réelle et méritoire des jugements avec un style déclamatoire et théâtral qui n'est guère à sa place dans un ouvrage d'histoire. Il se termine d'une façon singulière. A tous ses torts l'Inquisition joint, d'après M. de Molènes, celui d'avoir été inutile; car elle n'a pas pu arrêter le développement de l'anarchisme, issu de l'hérésie du moyen âge, et du satanisme. Suivent divers récits de messes noires empruntés, entre autres autorités, à M. Huysmans! Enfin, du moment que ce n'est pas à Diana Vaughan, il n'y a rien à dire !

E. JORDAN.

L'Ordre de Malte; le passé, le présent, par L. DE LA BRIÈRE. Paris, Chailley, 1897, in-18 de 262 p. — Prix : 3 fr. 50.

Peu de personnes savent que l'ordre de Malte existe toujours, qu'il existe à Paris. Seulement les chevaliers ne se servent plus de l'épée. Ils étaient toujours prêts à combattre lorsque, en Orient, ils avaient non seulement à soigner les pèlerins, mais encore à les défendre contre les musulmans aussi fanatiques jadis qu'aujourd'hui. Les temps ont changé, les chevaliers de Saint-Jean à la fin du siècle dernier ont été iniquement dépouillés et dispersés. Reconstitués à présent, ils ne s'occupent que des pauvres et des malades. Ils ont des hôpitaux dans tous les pays et un dispensaire à Paris.

M. de la Brière a su résumer en un petit nombre de pages le passé et le présent de l'histoire de l'ordre de Malte. On lit avec un vif intérêt les détails donnés par lui sur la fin du règne de l'ordre à Malte, et sa brutale dépossession favorisée par la faiblesse du grand maître; sur les derniers temps des chevaliers de Malte à Paris, période pendant laquelle les rêveries dissolvantes qui miroitaient aux yeux des Français de toutes les classes sociales eurent une influence délétère sur les Johannites; enfin sur la situation actuelle de l'ordre, qui aura peut-être dans l'avenir un rôle à remplir si, en France, ses membres pensent sérieusement à s'organiser, de manière à former un groupe qui ne se contente pas de représenter platoniquement les glorieuses traditions du temps passé. A. DE B.

Sur le vif! *Histoires du temps présent*, par JEAN DES TOURELLES. Préface de l'abbé Naudet. Paris, Lecoffre, 1896, in-12 de 372 p. — Prix : 2 fr. 50.

Les *Histoires du temps présent* ont paru dans *le Monde*, et se présentent

au public avec une préface de M. l'abbé Naudet, toute rutilante de métaphores. Les métaphores me paraissent assez médiocres, mais les louanges qu'elles enveloppent sont justes, car ces histoires sont charmantes. De chacune se dégage une leçon morale qui s'exprime en un mot de la fin généralement bien amené. Et les sujets? ce sont les sujets à l'ordre du jour, la bonne presse, l'enseignement laïque, le droit d'abonnement, les vingt-huit jours du clergé, l'appel comme d'abus, bref tous les vices, tous les ridicules, toutes les oppressions de notre temps, toutes ses lâchetés aussi et tous ses mensonges, vus de ce point particulier de défense religieuse et sociale où l'auteur s'est placé. Car Jean des Tourelles n'est pas un simple conteur, c'est un soldat; ce n'est pas pour amuser qu'il écrit, mais pour se battre, ce qui n'empêche pas que ses histoires ne soient fort agréables à lire. Je ne jurerais pas que quelques-unes ne sentissent un peu le terroir où elles ont germé, je veux dire ce continent démocratique et social dont M. l'abbé Naudet fut le Christophe Colomb méconnu; mais l'auteur y a mis de la discrétion. C'est à peine s'il se dégage de son joli bouquet un léger relent de feuille morte. Ce bouquet fera d'ailleurs bonne figure sur les rayons de nos bibliothèques chrétiennes. P. Talon.

Guerre et christianisme, par Jean de Triac. Paris, Firmin-Didot, 1896, in-12 de 399 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. de Triac prend à partie les opinions émises par Joseph de Maistre, Mgr Freppel, Mgr d'Hulst, M. l'abbé Frémont. Son argumentation est rigoureuse : elle témoigne de beaucoup de lecture et de réflexion. S'il s'agit d'une guerre suscitée par l'ambition, la cupidité, la haine, la vengeance, on conviendra généralement qu'une guerre de cette nature est contraire à la loi de Dieu et à l'enseignement de l'Église, et comme ce sentiment est parfois oblitéré, ou doit savoir gré à M. de Triac d'avoir secoué la torpeur des uns, démoli les sophismes des autres. Il faut cependant reconnaître que toutes les guerres ne sont pas inspirées par l'ambition, la haine ou la cupidité. Nous établirons d'abord que la guerre est active ou passive. J'attaque, ou je me défends. Il s'agit de savoir si j'ai eu le droit d'attaquer ou de me défendre. M. de Triac rappelle (p. 25) que saint Augustin et saint Thomas admettent les guerres justes et nécessaires et qu'ils les définissent ainsi : « Celles qui sont faites non par ambition mais par amour de la paix, pour réprimer les méchants et secourir les bons. » C'est vrai à l'actif comme au passif. Si j'attaque sans juste cause, je suis un malfaiteur devant Dieu et devant les hommes. — Si je me défends lorsqu'on m'attaque justement, je suis aussi coupable, car mon devoir serait de reconnaître mon tort et de le réparer. Il en est de même à l'actif. Je citerai un exemple d'agression juste. Les Turcs assiègent Vienne en 1683 : ils n'avaient pas attaqué la Pologne. Le roi Sobieski avait cependant deux raisons pour attaquer : 1° la possession de l'Autriche par le Sultan, déjà maître de la Hongrie, allait menacer la Pologne du même sort à brève échéance :

Nam tua res agitur paries quum proximus ardet.

2° Sans l'agression du roi de Pologne et du duc de Lorraine, le Turc s'emparait de Vienne; il faisait de Saint-Étienne une mosquée. Imaginez le reste : les chrétiens égorgés, les épouses outragées, les filles jetées esclaves dans les harems et musulmanisées de force; plus de victimes innocentes que l'agression chrétienne n'en a pu faire. Donc, la prudence humaine, la religion et l'humanité rendaient l'agression juste et nécessaire. La fin a justifié le moyen : il n'y en avait pas d'autre.

La guerre est toujours un malheur; mais où en est la cause efficiente? M. de Triac va nous le rappeler fort à propos par une citation de Lamennais : « Les maux qui affligent la terre ne viennent pas de Dieu, car Dieu est amour, et tout ce qu'il a fait est bon. Ils viennent de Satan, que Dieu a maudit, et des hommes qui ont Satan pour père et pour maître. »

Il surgira toujours des suppôts de Satan et des conflits entre les nations. Quel est le moyen d'empêcher que ces conflits n'engendrent le plus terrible des fléaux? M. de Triac le montre et le préconise chaleureusement; c'est l'arbitrage. A. D'AVRIL.

Die sogenannten Memoiren de Grandchamp und ihre Fortsetzungen und die sogenannten Memoiren des Marquis de Sassenage, von Dr SIEGMUND HELLMANN. München, Luneburg, 1896, in-8 de 160 p.

Cette dissertation un peu confuse fait partie des *Historische Abhandlungen*, dont elle forme le onzième fascicule. Elle tend à prouver que les deux documents publiés au commencement du XVIIIe siècle, l'un sur la *Guerre d'Italie*, attribué au comte de Grandchamp, l'autre sur la *Guerre d'Espagne, de Bavière et de Flandre*, attribué au marquis de Sassenage, sont absolument apocryphes, que leurs prétendus auteurs n'ont point été témoins des faits racontés et que les détails rapportés sont puisés dans des publications contemporaines, particulièrement dans les *Lettres historiques* qui, à partir de 1602, paraissaient tous les mois. L'auteur déploie la plus minutieuse érudition pour prouver la concordance entre les principaux passages des susdits Mémoires et les nouvelles fournies par les *Lettres historiques*. Il met les deux textes en regard, et il est difficile de ne pas constater le plagiat. De plus, d'après le procédé de composition employé, d'après la contexture des phrases, il démontre que les deux ouvrages connus sous les noms de Grandchamp et de Sassenage sont d'un même auteur; mais il n'a pas trouvé le compilateur. Ce travail curieux démontre la patience et les connaissances spéciales du docteur Hellmann. Malheureusement, l'histoire a peu de chose à y gagner; et nous ne sommes pas en présence d'un document, quelque petit soit-il, qui puisse éclairer même un épisode insignifiant des guerres de la vieillesse de Louis XIV. C'est bien ce qu'on peut appeler de la critique négative, d'autant que les ouvrages signalés jouissaient en France de peu de crédit. G. B. DE P.

Contributo alla storia della congiura spagnuola contro Venezia, da AMELIA ZAMBLER (Extrait du *Nuovo Archivio Veneto*, t. XI, fasc. 1). Venezia, fratelli Visentini, 1896, in-8 de 109 p.

Après le récit littéraire de Saint-Réal, la narration presque aussi fantaisiste de Daru, les travaux de Chambrier, Romanin, Cappelletti, Fulin; après *la Congiura spagnuola contro Venezia*, de Raulich, après les documents inédits publiés par Stefani dans *la Congiura d'Ossuna*, il restait encore dans les archives vénitiennes un fonds inexploré sur le célèbre complot du duc d'Ossuna, le fonds des *Inquisitori di Stato*, que diverses révolutions et autres accidents ont, du reste, singulièrement appauvri. L'auteur en a tiré de très intéressants détails sur les événements de 1617, 1618 et leurs suites, ainsi que sur quelques-uns des auteurs les plus méconnus et les moins dignes de l'être de cette retentissante aventure. Avec le duc d'Ossuna et le corsaire Jacques Pierre, c'est l'agent Spinosa, le traître Girolamo Grimani, indigne héritier d'une illustre race, qui sont ici remis en lumière. Les correspondances diplomatiques des ambassadeurs florentins, napolitains, urbinates, sont souvent aussi utilisées et fournissent tantôt des détails nouveaux, tantôt les

éléments d'une critique judicieuse des données antérieures. Il est fâcheux que la composition de cette étude très savante et remarquablement informée soit si confuse et si obscure : confusion que ne contribue pas à diminuer l'absence de toute division en paragraphes ou chapitres et de tout index. Mais si jamais quelque commentateur veut rééditer d'une façon critique le célèbre « chef-d'œuvre du genre historique » de Saint-Réal, il trouvera ici nombre de détails pittoresques pour rendre leur physionomie vraie à des personnages shakespeariens que notre seicentiste a trop habillés en héros de tragédie classique. LÉON-G. PÉLISSIER.

Chez nos amis les Russes, par FRANÇOIS BOURNAND. Paris, Téqui, 1897, in-12 de 443 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a beaucoup de choses dans ce livre. Les cinq parties qui le composent portent les titres suivants : *L'Empire russe.* — *L'Armée russe.* — *Les Villes principales de la Russie.* — *En Crimée.* — *En Sibérie.* L'auteur a lu un grand nombre d'ouvrages sur la Russie, et il semble avoir voulu donner les observations des autres plutôt que les siennes. Les citations sont, en effet, très longues, et, il faut le dire, elles sont en général bien choisies. Il est à regretter que le même procédé n'ait pas été appliqué à la page 132, où il est question de *Domostroï* (et non pas *Damstroï*). Il ne faudrait pas dire non plus que la plus ancienne description de Moscou se rapporte à l'an 1600 (p. 214). Assurément le capitaine Jacques Margeret nous a conservé de précieux détails ; toutefois bien d'autres, — Adelung a recueilli leurs noms, — ont décrit Moscou avant lui. Mais n'insistons pas sur les points particuliers : ces quelques inexactitudes sont rachetées par l'intérêt que présente l'ensemble. Z.

A study of Slavery in New Jersey, by HENRY SCOFIELD COOLEY (*Johns Hopkins University Studies*, 14e série, nos 9-10). Baltimore, the Johns Hopkins Press, septembre-octobre 1896, in-8 de 60 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. John Spencer Bassett a tout récemment étudié l'histoire de l'esclavage dans la Caroline du Nord ; au New-Jersey se rapporte le présent travail de M. Henry Scofield Cooley, dont les trois chapitres contiennent, sous des rubriques très nettes, tous les renseignements recueillis par l'auteur sur le sujet. Abandonnant avec raison l'ordre chronologique pour un ordre plus rationnel, M. Cooley s'est successivement occupé de l'histoire même de l'institution au New-Jersey, de son développement, de son déclin (ch. Ier), puis du gouvernement des esclaves, c'est-à-dire de leurs relations avec l'autorité publique (ch. II) ; — signalons à ce propos un curieux paragraphe sur les conspirations des nègres au New-Jersey (p. 42-44) ; — enfin de la situation légale et sociale des esclaves (ch. III). Peut-être l'auteur aurait-il pu développer davantage la deuxième partie de ce dernier chapitre ; elle nous a paru un peu écourtée et n'a pas complètement satisfait notre curiosité. En général, à vrai dire, M. Cooley ne la laisse pas en suspens ; des chiffres précis (p. 14, 30-31, par exemple), des faits bien étudiés, des personnages vraiment vivants (tels John Woolmann), une exposition lucide, une bibliographie soignée (p. 59-60), voilà ce qu'on trouve dans son travail. Ce sont les qualités grâce auxquelles un livre conquiert l'estime des historiens et des érudits. HENRI FROIDEVAUX.

CHRONIQUE

Nécrologie. — L'Église de France est de nouveau cruellement mise en deuil par la mort de Mgr Abel-Anastase Germain, évêque de Coutances. Né le 1er avril 1833, il entra, après avoir terminé au lycée de Caen ses études classiques, au grand séminaire de Bayeux, reçut en 1858 l'ordination sacerdotale et fut aussitôt nommé vicaire à la cathédrale, dont il devint plus tard curé. Il en exerçait encore les fonctions, quand il fut appelé au gouvernement du diocèse de Coutances (1876). Mgr Germain, qui s'est beaucoup préoccupé de la restauration du Mont-Saint-Michel, a rédigé, comme on le sait, un ouvrage considérable sur la fameuse abbaye, avec la collaboration de M. Corroyer. En dehors de cet ouvrage, il n'a guère publié que des panégyriques et discours prononcés en diverses circonstances et ses mandements. Nous citerons : *Notice biographique sur M. l'abbé Jordan* (Caen, 1867, in-8); — *Discours prononcé le jour du couronnement de la statue de saint Michel* (Coutances, 1877, in-8); — *Discours prononcé à l'inauguration du chemin de fer d'Avranches* (ibid., 1878, in-8). — *Discours prononcé à l'inauguration du chemin de fer de Coutances* (ibid., 1878, in-8); — *Discours prononcé à Caen dans la réunion des antiquaires de Normandie* (ibid., 1879, in-8); — *Panégyrique de saint Vincent de Paul, prononcé dans l'église des RR. PP. Lazaristes à Paris* (ibid., 1879, in-8); — *Saint Michel et le Mont-Saint-Michel* (Paris, 1879, in-8. 2e éd., ibid., 1883, in-12); — *Réponse à la notice sur l'état du chapitre de Coutances, soumise par M. l'abbé Lecanu au jugement du Souverain Pontife Léon XIII* (Coutances, 1880, in-4); — *Lettre aux catholiques de Cherbourg* (Cherbourg, 1880, in-4); — *Oraison funèbre de M. le comte d'Auxais* (Coutances, 1881, in-8); — *Oraison funèbre de M. l'abbé Desprez* (ibid., 1881, in-8); — *Oraison funèbre de Mgr Rousselet, évêque de Séez* (ibid., 1882, in-8); — *Oraison funèbre de M. Champin* (ibid., 1882, in-8); — *La Mauvaise Presse* (ibid., 1883, in-32. 10e éd., ibid., 1883, in-32); — *Oraison funèbre de M. l'abbé Ménant* (Mortain, 1887, in-8); — *Oraison funèbre de Mgr Hasley, archevêque de Cambrai* (Coutances, 1888, in-8); — *Panégyrique du bienheureux J.-B. de la Salle, prononcé dans l'église Saint-Sulpice, à Paris* (ibid., 1888, in-8); — *Panégyrique de saint Thomas d'Aquin* (ibid., 1891, in-8); — *Préface* à la *Vie de Léon XIII* de Bernard O'Reilly (Paris, 1892, in-8); — *Le Premier Centenaire d'un martyr. A la mémoire de Pierre-Adrien Tourlage, mis à mort à Coutances, le 13 octobre 1793. Discours prononcé à la cérémonie du centenaire dans l'église de Muneville-le-Bringard* (Avranches, 1893, in-8); — *Oraison funèbre de Mgr Le Coq, évêque de Nantes* (Coutances, 1893, in-8); — *Oraison funèbre de Mgr Arthur Ducellier, archevêque de Besançon* (Besançon, 1893, in-8); — *Oraison funèbre de M. l'abbé Lemains* (Avranches, 1893, in-8); — *Allocution prononcée aux obsèques de M. Léon Prémont, conseiller général de la Manche* (ibid., 1893, in-8). — Nous donnons ici le relevé des principaux mandements de Mgr Germain : *Œuvres de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance* (1876); — *L'Œuvre diocésaine des orphelins* (1876); — *A l'occasion de la mort de Mgr Bravard* (1876); — *Les Vocations ecclésiastiques* (1876); — *La Nouvelle Édition des statuts diocésains* (1877); — *La Loi du sacrifice* (carême 1877); — *Le Couronnement de la statue de saint Michel* (1877); — *L'Université catholique de Paris et le cinquantième anniversaire de la consécration épiscopale de notre Saint-Père le Pape Pie IX* (1877); — *La Consécration solennelle du diocèse au Sacré Cœur de Jésus* (1878); — *A l'occasion du décret de la Congrégation des Rites qui décerne à saint François de Sales le titre de docteur de l'Église* (1878); — *Sur saint Michel* (carême 1878); — *Mort de*

M. l'abbé Croulebois, vicaire général 1878 : — *L'Encyclique « Quod apostolici muneris, » de notre Saint-Père le Pape Léon XIII* 1879 : — *Sur le témoignage que le chrétien doit à sa foi* (carême 1879) ; — *A l'occasion du jubilé universel de notre très Saint-Père le Pape Léon XIII* 1879 ; — *L'Encyclique « Æterni Patris » de notre très Saint-Père le Pape Léon XIII* 1879 ; — *A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception* 1879 ; — *Sur le bienfait de la foi* (carêmes 1880, 1881, 1882) ; — *La Messe du dimanche* 1882 ; — *La Première Communion* 1882 ; — *Sur la réalité de la vie future* (carême 1883) ; — *Sur les mauvais livres* 1883 ; — *Sur le rosaire* (carême 1884) ; — *Sur l'obéissance* 1884 ; — *Sur l'encyclique « Humanum genus » de notre Saint-Père le Pape Léon XIII* 1884 ; — *Sur le bienfait de la loi du dimanche* (carême 1885) ; — *Sur les martyrs* (carême 1886) ; — *Couronnement de la statue de Notre-Dame sur Vire* 1886 ; — *Sur les luttes et le triomphe de l'Église* (carême 1887) ; — *Sur la royauté de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (carême 1888) ; — *Sur l'intempérance* 1888 ; — *Sur l'encyclique « Exeunte jam anno »* (carême 1889) ; — *Sur l'orgueil* 1889 ; — *Sur l'infaillibilité du Pape* 1889 ; — *Sur les grandeurs et les devoirs de la mère chrétienne* (carême 1890) ; — *Sur la cupidité* 1890 ; — *Sur les souffrances du Pape* (1890) ; — *Sur la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie* (carême 1891) ; — *Sur l'envie et du troisième centenaire de la mort de saint Louis de Gonzague* 1891 ; — *Sur le péché* (carêmes 1892 et 1893) ; — *Sur la colère* 1892 ; — *Sur les devoirs du mariage chrétien et au sujet de l'association de la Sainte-Famille* 1893 ; — *Sur la sixième demande de l'Oraison dominicale* (1893) ; — *Sur l'éternité des peines* (carême 1894) ; — *Sur l'étude de l'Écriture sainte* 1894 ; — *Sur le blasphème* (1894) ; — *Sur la divinité de la confession* (carême 1895) ; — *Sur le respect humain* (1895) ; — *Sur le précepte de la sainte communion* (carême 1896) ; — *Sur l'éducation* (1896) ; — *Sur la dignité de l'âme chrétienne* (carême 1897) ; — *A l'occasion du septième centenaire de Notre-Dame sur Vire* (1897).

— Le vénérable évêque de Vannes, Mgr Jean-Marie Bécel, est mort le 8 novembre. Né à Beignon, dans le Morbihan, le 1er août 1825, élevé au petit séminaire d'Auray, il en sortit pour entrer au grand séminaire et se préparer au sacerdoce. Missionnaire apostolique, il exerça son ministère non seulement dans le diocèse de Vannes, mais à travers la France ; quelque temps vicaire à l'église de la Sainte-Trinité, à Paris, il se vit rappeler à Vannes comme curé-archiprêtre de Saint-Pierre et chanoine. Il ne tarda guère à être promu à l'épiscopat et mis à la tête du diocèse qu'il a gouverné avec tant de zèle pendant trente-deux ans. Il a écrit : *Lettre de condoléance et de consolation à un jeune enfant au sujet de la mort de son père* (Paris, 1857, in-32) ; *La Charité chrétienne à notre époque* (ibid., 1859, in-16) ; — *Exhortation à de jeunes orphelins* (ibid., 1859, in-8) ; — *Souvenirs du pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray* (Vannes, 1860, in-8) ; — *Souvenirs funèbres d'Ingelmunster* (Paris, 1861, in-8) ; — *Discours à l'occasion du mariage de M. Ernest Héritte et de Mlle Viardot* (ibid., 1863, in-4) ; — *A la mémoire de Son Altesse Mme la princesse Baciocchi* (Vannes, 1869, in-8) ; — *A la mémoire du vénérable et discret Jacques Maingay* (ibid., 1871, in-8) ; — *Lettre à Mme de Sévigné* (ibid., 1871, in-8) ; — *A la mémoire de M. Henri de Kerhuel* (ibid., 1872, in-8) ; — *Casus conscientiae quos anno 1875 solemnes sacerdotes proposuit* (Quimper, 1875, in-8) ; — *Discours prononcés aux soldats de la garnison de Vannes* (Vannes, 1875, in-8) ; — *Discours en faveur des écoles pour séminaires catholiques* (Paris, 1875, in-12) ; — *Allocution [illegible] pour les grands séminaires* (Vannes, 1877, in-8) ; — *[illegible] Oraison funèbre de Mme la comtesse de Pontavice* (ibid., 1879, in-8) ; — *Oraison funèbre de Mme la comtesse de Pontavice* (ibid.,

1879, in-8) ; — *A la mémoire de Mme la vicomtesse de Perrien* (ibid., 1879, in-8) ; — *Souvenirs de première communion et de confirmation* (ibid., 1881, in-18); — *Oraison funèbre de Mgr David* (ibid., 1882, in-8) ; — *Discours prononcé à l'inauguration de la statue de Son Éminence le cardinal Brossays Saint-Marc* (ibid., 1884, in-8); — *Éloge funèbre de Mgr Guilloux* (ibid., 1885, in-8) ; — *Discours prononcé au mariage du comte d'Harcourt et de Mlle de Lanjuinais* (Paris, 1886, in-16); — *Discours pour une vêture* (Vannes, 1886, in-8) ; — *Chants pieux à l'usage des pèlerins du Roncier à Josselin* (ibid., 1886, in-12) ; — *Oraison funèbre de Mgr Le Hardy du Marais* (ibid., 1886, in-8) ; — *Oraison funèbre de Mgr Nouvel* (ibid., 1887, in-8); — *Éloge funèbre de Henri-Charles-Timoléon Cossé, comte de Brissac, prince de Robeck* (ibid., 1887, in-8); — *Éloge funèbre de la Révérende Mère Joséphine Petit, supérieure générale des Sœurs fidèles compagnes de Jésus* (ibid., 1888, in-8) ; — *Discours pour un mariage* (ibid., 1889, in-8) ; — *Discours prononcé au mariage de M. le marquis de Lambilly et de Mlle de Ravinel* (Reims, 1889, in-8) ; — *Éloge funèbre de Mme la comtesse de Lambilly* (Vannes, 1889, in-8) : — *Éloge funèbre de Mère Sainte-Aurélie, religieuse ursuline* (Ploërmel, 1890, in-16) ; — *Lettre aux séminaristes de son diocèse appelés sous les drapeaux* (Vannes, 1890, in-12) ; — *Discours pour une profession religieuse* (ibid., 1890, in-8) ; — *A MM. les Officiers des 116e et 62e d'infanterie* (ibid., 1891, in-8) ; — *Discours prononcé au mariage de M. le comte René de Lambilly* (Rennes, 1891, in-16) ; — *Éloge funèbre de M. le duc de Rohan* (Vannes, 1893, in-8); — *Éloge funèbre de M. le comte Gabriel de Lambilly* (ibid., 1896, in-8). Parmi les mandements et instructions pastorales de Mgr Bécel, nous rappellerons les suivants : *Sur la présence de Dieu* (carême 1867) ; — *Sur l'intervention indispensable de Jésus-Christ dans l'ordre religieux et social* (carême 1869) ; — *Réponse à l'appel aux évêques catholiques* (carême 1871) ; — *Érection canonique de la confrérie de Saint-Vincent Ferrier* (1871) ; — *Sur la présence réelle* (carême 1872) ; — *Sur la guerre faite à la vérité* (carême 1873) ; — *Sur la force chrétienne* (carême 1874) ; — *Sur le jubilé de l'année sainte* (carême 1875) ; — *Sur deux grands devoirs que les catholiques ont à remplir de nos jours* (carême 1876) ; — *Sur l'ignorance en matière de religion* (carême 1878) ; — *Sur l'enseignement chrétien* (carême 1880) ; — *Sur les dangers qui menacent la foi* (carême 1881) ; — *Sur le Pape* (carême 1883) ; — *Sur le culte des saints* (carême 1885) ; — *Sur la conservation de la foi* (carême 1887) ; — *Sur Léon XIII* (carême 1888) ; — *Du patronage de saint Joseph et de la Très Sainte Vierge* (1889) ; — *Sur les droits de Dieu* (carême 1892) ; — *Sur la famille* (carême 1893) ; — *Sur la propagation de la foi* (carême 1895) ; — *Sur l'Église* (carême 1896) ; — *Sur le prix du temps* (1897).

— M. Agénor Bardoux est mort à soixante-sept ans, le 23 novembre. Né à Bourges le 15 janvier 1829, il fit toutes ses études à Clermont-Ferrand. Reçu avocat, il se fit inscrire au barreau de cette ville, et ne tarda pas à devenir bâtonnier de l'ordre. Collaborateur de l'*Indépendant du Centre*, il défendit ce journal en justice au moment de l'affaire Baudin. Maire de Clermont en 1870, il fut envoyé à l'Assemblée nationale l'année suivante par le département du Puy-de-Dôme. Siégeant au centre gauche, il se fit remarquer par la vigueur avec laquelle il combattit la proposition de séparation des Églises et de l'État. Ministre de l'Instruction publique en 1877, il dut, deux ans après, abandonner ces fonctions, qui furent confiées à Jules Ferry. Battu en 1881 au scrutin d'arrondissement, il en fut dédommagé l'année suivante, par un siège de sénateur inamovible. M. Bardoux, qui n'était pas seulement un homme politique, mais aussi un écrivain distingué, avait déjà donné au public plusieurs travaux de droit et d'histoire, quand l'Académie

des sciences morales et politiques lui attribua, en 1890, le fauteuil laissé vacant par la mort de M. Ernest Havet. Nous citerons de M. A. Bardoux : Préface aux *Œuvres de Jacques Raimbaud* (Clermont-Ferrand, 1854, in-16); — *Notice biographique sur Alexandre Bedel* (Moulins, 1855, in-8); — *Les Légistes au XVIe siècle* (Paris, 1856, in-8); — *De l'influence des légistes au moyen âge* (ibid., 1858, in-8); — *Les Légistes au XVIIIe siècle* (ibid., 1859, in-8); — *Des grands baillis au XVe siècle. Jean de Doyat* (ibid., 1863, in-8); — *Note sur la correspondance de Thomas avec Direis* (Clermont, 1867, in-8); — *Notice sur la vie et les œuvres d'Andrieux* (ibid., 1868, in-8); — *Un Mot sur M. de Fos* (Clermont-Ferrand, 1870, in-8); — *Assemblée nationale. Séance du 5 décembre 1874. Première délibération sur la proposition relative à la liberté de l'enseignement supérieur* (Paris, 1874, in-8); — *Discussion au budget des cultes* (ibid., 1876, in-8); — *Les Légistes et leur influence sur la société française* (ibid., 1876, in-8); — *Lettre de Mayeux à Descloches* (Moulins, 1877, in-8); — *Études sociales et politiques. Le Comte de Montlosier et le gallicanisme* (Paris, 1881, in-8); — *Dix années de vie politique* (ibid., 1882, in-8); — *Études sur la fin du XVIIIe siècle. La Comtesse de Beaumont, Pauline de Montmorin* (ibid., 1884, in-8); — *La Bourgeoisie française, 1789 à 1848* (ibid., 1886, in-8); — *Études sociales et littéraires. Madame de Custine d'après des documents inédits* (ibid., 1888, in-8); — *Notice sur la vie et les travaux de M. Ernest Havet* (ibid., 1892, in-4); — *Études sociales et politiques. La jeunesse de La Fayette (1757-1792)* (ibid., 1892, in-8); — *Études sociales et littéraires. Les Dernières Années de La Fayette (1792-1834)* (ibid., 1893, in-8); — *Chateaubriand* (ibid., 1893, in-8); — *Guizot* (ibid., 1894, in-16).

— Dom Théophile Bérengier, le savant bénédictin de l'abbaye Sainte-Madeleine de Marseille, est mort le 9 novembre, à l'âge de soixante-dix ans. Né à Marseille le 1er août 1827, c'est à l'âge de vingt-sept ans, en 1854, qu'il fit sa profession dans l'ordre de Saint-Benoît. Son activité scientifique a eu pour objet principal l'histoire religieuse de la Provence. Il avait commencé, sur l'histoire de l'épiscopat provençal au XVIIIe siècle, une série d'études dont quelques-unes seulement ont vu le jour. En dehors de quelques articles publiés dans des journaux (*Univers, Croix, Gazette du Midi*), ou dans des revues (*Revue de Marseille, Revue du monde catholique, Revue de l'Anjou, Revue de l'art chrétien, Missions catholiques*), le savant religieux laisse les ouvrages suivants : *Les Martyrs uniates en Pologne. Récits des dernières persécutions russes, publiés d'après des documents originaux* (Poitiers, 1868, in-12); — *Vie de saint Turibe, archevêque de Lima et apôtre du Pérou (1538-1606)* (ibid., 1872, in-12); — *La Quarantaine de Noël* (Marseille, 1877, in-24); — *Vie du cardinal Odescalchi, mort religieux de la Compagnie de Jésus (1785-1841)* (Arras, 1877, in-8); — *Mgr de Belsunce et la Peste de Marseille* (Paris, 1879, in-18); — *La Nouvelle Nursie. Histoire d'une colonie bénédictine dans l'Australie occidentale (1846-1878)* (ibid., 1879, in-8); — *Excursion au pays de Mgr Belsunce* (Marseille, 1882, in-8); — *L'Épiscopat provençal au XVIIIe siècle. Notice sur Mgr Joseph-François de Cadenet-Charleval, évêque et comte d'Agde (1710-1759)* (ibid., 1884, in-8); — *L'Épiscopat provençal au XVIIIe siècle. Notice sur Mgr Joseph-Ignace de Foresta Collongue, évêque et prince d'Apt (1654-1736)* (ibid., 1885, in-8); — *L'Épiscopat provençal au XVIIIe siècle. Notice sur Mgr Jacques de Forbin Janson, archevêque d'Arles (1711-1741)* (ibid., 1885, in-8); — *L'Épiscopat provençal au XVIIIe siècle. Notice sur Mgr Pierre-François Lafitau, évêque de Sisteron et prince de Turs (1719-1764)* (Aix, 1886, in-8); — *L'Épiscopat provençal au XVIIIe siècle. Vie de Mgr J.-B.-M.-Scipion de Ruffo-Bonneval, évêque de Sénez* (Marseille, 1886, in-8); — *Vie de Mgr Henry de Belsunce, évêque de Marseille (1670-*

1755) (Paris, 1887, 2 vol. in-4); — *La Sainte Église d'Aix et d'Arles. Nos évêques. Mgr J.-B.-Antoine de Brancas, archevêque d'Aix* (*1693-1770*) (Aix, 1887, in-8); — *Une Correspondance littéraire au XVIIIe siècle entre dom de La Rue, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, et Mgr d'Inguimbert, évêque de Carpentras* (Avignon, 1888, gr. in-8); — *L'Épiscopat provençal au XVIIIe siècle. Notice sur Mgr J. B. de Brancas des comtes de Forcalquier, archevêque d'Aix* (Marseille, 1888, in-8); — *Vie de dom Malachie d'Inguimbert, de l'ordre de Cîteaux, archevêque de Carpentras* (*1683-1757*) (Avignon, 1888, in-8); — *L'Épiscopat provençal au XVIIIe siècle. Notice sur Mgr Joseph de Mesgrigny, évêque de Grasse* (*1653-1726*) (Marseille, 1889, in-8); — *L'Épiscopat français au XVIIIe siècle. Notice sur Mgr J.-B. de Surian, évêque de Vence* (*1727-1754*) (Marseille, 1895, in-8). — Dom Th. Bérengier a publié dans la *Revue des questions historiqnes : Journal du maître d'hôtel de Mgr de Belsunce durant la peste de Marseille* (t. XXIV, 1878, p. 566-586); — *Mgr de Belsunce, évêque de Marseille, était-il né protestant ?* (t. XXX, 1881, p. 210-232).

— M. Pierre-Alexandre Bessot de Lamothe, mort il y a quelques semaines, était né le 8 janvier 1823, à Périgueux. Sorti de l'École des chartes en 1864, avec le diplôme d'archiviste paléographe, il fut nommé archiviste du Gard, où il resta jusqu'en 1880. De nombreux voyages lui fournirent des matériaux pour les romans qu'il publia. Bien que les ouvrages d'imagination constituent la plus grosse partie de son bagage littéraire, il a pourtant donné quelques œuvres d'un caractère plus scientifique. Voici, abstraction faite de sa collaboration aux périodiques (*Revue de l'instruction publique*, *l'Ouvrier*, etc.), la liste de ses publications : *Mémoires d'un déporté à la Guyane française* (Paris, 1859, in-18 ; 2e édit., 1864); — *Les Soirées de Constantinople* (ibid., 1861, in-12) ; — *La Fée des sables* (ibid., 1865, in-8); — *Histoire d'une pipe* (ibid., 1866, 2 vol. in-12) ; — *Les Faucheurs de la mort* (ibid., 1868, 2 vol. in-12) ; — *Les Camisards* (ibid., 1868, 3 vol. in-12 ; 2e édit., ibid., 1890) ; — *Légendes de tous pays. Les Animaux* (ibid., 1869, in-12) ; — *Les Martyrs de la Sibérie* (ibid., 1869, 4 vol. in-12) ; — *Histoire populaire de la Prusse* (ibid., 1871, in-12) ; — *Marpha* (ibid., 1871, in-12) ; — *Les Mystères de Machecoul* (ibid., 1872, in-12) ; — *L'Orpheline des carrières de Jaumont* (ibid., 1872, in-12) ; — *Journal de l'orpheline de Jaumont, par Marguerite-Marie* (ibid., 1872, in-12) ; — *Le Taureau des Vosges* (ibid., 1872, in-12) ; — *L'Auberge de la mort* (ibid., 1872, in-12) ; — *Aventures d'un Alsacien prisonnier en Allemagne* (ibid., 1872, in-12) ; — *Le Gaillard d'arrière de la « Galatée »* (ibid., 1872, in-12) ; — *Coutumes de Saint-Gilles au XIVe siècle* (ibid., 1873, in-12) ; — *Les Métiers infâmes* (ibid., 1873, in-12 ; 2e édit., ibid., 1875) ; — *La Reine des brumes et l'Émeraude des mers, Londres-Dublin* (ibid., 1873, in-12) ; — *Le Roi de la nuit* (ibid., 1873, 2 vol. in-12) ; — *La Fille du bandit ; scènes et mœurs de l'Espagne contemporaine* (ibid., 1874, in-4) ; — *Exécutions de Camisards faites à Nîmes de 1702 à 1705* (Nîmes, 1875, in-8) ; — *Pia la san Piétrina* (Paris, 1876, 2 vol. in-12) ; — *Les Deux Romes* (ibid., 1876, in-12) ; — *Les Fils du martyr* (ibid., 1877, in-12) ; — *Le Proscrit de la Camargue* (ibid., 1877, in-12) ; — *Le Cap aux ours ; voyages et aventures par terre, par mer et par air* (ibid., 1878, in-12) ; — *A travers l'Orient ; de Marseille à Jérusalem* (ibid., 1879, in-12) ; — *Les Secrets de l'Océan. Le Capitaine Ferragus* (ibid., 1879, in-12) ; — *Fœdora la nihiliste* (ibid., 1880, in-12) ; — *Nadiège* (*suite de Fœdora la nihiliste*) (ibid., 1881, in-12) ; — *Le Puits sanglant, épisode de la Michelade à Nîmes* (ibid., 1881, in-12) ; — *Flora chez les nains* (ibid., 1882, in-12) ; — *Quinze mois dans la lune* (ibid., 1883, in-12) ; — *Les Secrets de l'Équateur* (ibid., 1882, in-12) ; — *Patrick O'Byrn* (ibid., 1882, in-12) ; — *Métamorphoses du citoyen préfet Tartarin Gribouille* (ibid., 1883, in-12) ; — *Histoire d'un denier d'or*

(ibid., 1884, in-12); — *La Fiancée du Vautour Blanc* (ibid., 1885, in-12); — *Gabrielle* (ibid., 1885, in-12); — *Esperit Cabassu. Exploits d'un mousse au Tonkin* (ibid., 1886, in-12); — *Jack Famine et Betsy Millions* (ibid., 1886, in-18); — *Les Grands Soucis du docteur Lidoine* (ibid., 1888, in-12); — *Les Moissonneurs de tempête* (ibid., 1890, in-12).

— M. Justin Winsor, l'un des historiens les plus distingués des États-Unis, est mort à Cambridge (Massachusetts), le 22 octobre dernier. Né à Boston le 2 janvier 1831, il prit ses grades à l'Université Harvard, puis vint se perfectionner aux Universités de Paris et de Heidelberg. Surintendant de la Bibliothèque de Boston en 1868, bibliothécaire de Harvard College, il fut l'un des fondateurs de l'*American library association*, dont il fut à plusieurs reprises président. Il exerça la même charge à l'*American historical association*. Nous citerons de lui : *History of the town of Duxbury, Mass.* (Boston, 1849, in-8); — *Songs of the Unity*, avec le Rev. Hepworth (ibid., 1859, in-8); *Bibliography of the original quartos and folios of Shakespeare* (ibid., 1874, in-fol.); — *Reports of the librarian of Harvard University* (Cambridge, 1878 et suiv., in-8); — *Library of Harvard University. Bulletin of more important accessions* (ibid., 1879 et suiv., in-8); —*Reader's handbook of the American Revolution* (Boston, 1880, in-16); — *Memorial history of Boston, including Suffolk county*, avec de nombreux collaborateurs (ibid., 1880-1881, 4 vol. in-8). M. J. Winsor a écrit l'introduction des trois premiers volumes, et dans le volume I les articles sur les sources de l'histoire de Boston et sur les anciennes cartes de la baie du Massachusetts; dans le volume IV, l'article sur les bibliothèques de Boston); — *Massachusetts* (Boston, 1882, in-12); — *Narrative and critical history of America*, avec un grand nombre de spécialistes (Boston, 1884-1889, 2 vol. in-8. M. J. Winsor, qui a dirigé la publication et qui a dressé les tables qui terminent l'ouvrage, est en outre l'auteur des *Notes* et des *Critical essays* qui accompagnent chaque volume, et a rédigé un assez grand nombre de chapitres, particulièrement ceux qui traitent de la bibliographie et de la cartographie); — *The Mayflower town* (Cambridge, 1887, in-8); — *Was Shakespeare Shapleegh?* (Boston, 1887, in-12); — *Library of Harvard University. Bibliographical Contributions* (Cambridge, 1887 et suiv., in-8); — *Christopher Columbus and how he received and imported the spirit of discovery* (Boston, 1891, in-8); — *Cartier to Frontenac. Geographical discovery of the interior of North America, 1534-1700* (ibid., 1894, in-8); — *The Mississipi Basin : the struggle in America between England and France, 1697-1763* (London, 1895, in-8); — *Cabot and the transmission of English power in North America* (New-York, 1896, in-8); — *Battista Agnese and American cartography* (Cambridge, 1897, in-8). Il a en outre collaboré à diverses revues des États-Unis et particulièrement à *The library journal*.

— Le fameux économiste américain M. Henry George est mort à New-York le 29 octobre. Né le 2 septembre 1839 à Philadelphie, fils d'éditeur, il commença lui-même sa carrière dans le commerce de la librairie. Il était établi à Oakland en Californie, quand il conçut l'idée du livre qui a fondé sa réputation : *Progress and poverty* (1880). Depuis lors, les ouvrages se multiplièrent, et au moment de sa mort il préparait un traité d'économie politique qui est presque complètement achevé. Voici la liste de ses publications : *Our land and land policy, National and State* (San Francisco, 1871, in-8); — *The subsidy question and the democratic party* (ibid., 1871, in-8); — *Progress and poverty: inquiry into cause of industrial depressions and of increase of want with increase of wealth* (New-York, 1880, in-8); — *Irish land question* (ibid., 1881, in-12); — *Social problems* (ibid., 1883, in-12); — *The land question, whar it involves and how alone it can be settled* (ibid., 1884, in-16); —

Protection of free trade (ibid., 1886, in-12); — *Property in land*, avec le duc d'Argyll (ibid., 1887, in-8); — *The labor movement*, avec M. Mac Neill et autres (ibid., 1887, in-8); — *The condition of labour : an open letter to pope Leo XIII* (ibid., 1891, in-12); — *A perplexed philosopher ; being an examination of M. Herbert Spencer's various utterances on the land question* (ibid., 1892, in-12). Les ouvrages de M. George, qui ont excité de vives polémiques, ont été traduits dans toutes les langues de l'Europe. Nous nous contenterons de rappeler ici les traductions françaises : *Progrès et pauvreté*, trad. par M. L. Le Monnier (Paris, 1887, in-8); — *Protection ou libre-échange*, trad. par M. L. Vossion (ibid., 1890, in-8); — *La Condition des ouvriers, lettre ouverte au pape Léon XIII* (Bordeaux, 1893, in-8).

— M. Giovanni Battista Cavalcaselle, l'éminent écrivain d'art, mort le 1er novembre, était né le 22 janvier 1820, à Legnago. L'insuccès de la guerre d'indépendance de 1848-1849, à laquelle il avait pris une part active, l'obligea de fuir en Angleterre. Le goût des beaux-arts qu'il avait eu dès son enfance et l'étude qu'il avait faite des œuvres artistiques de son pays lui firent confier par l'éditeur Murray, de Londres, le soin de préparer une édition des Vies des peintres de Vasari. Pour en préparer l'annotation il dut voyager beaucoup et aller étudier à travers l'Europe les œuvres des artistes dont le fameux écrivain nous a conté la vie ; mais les matériaux abondants qu'il recueillit au cours de ce voyage lui donnèrent l'idée de cette histoire de la peinture qu'il a écrite en collaboration avec M. Crowe, qui l'a précédé de quelques mois dans la tombe. La notoriété qu'il s'était acquise le fit rappeler en Italie en 1859. Appelé à Vienne pour travailler au Catalogue du musée du Belvédère, il fut, à son retour, nommé inspecteur du musée de Florence, puis attaché à la Direction des beaux-arts à Rome (1878). Il était, depuis 1872, correspondant de l'Institut. Sans revenir sur les ouvrages qu'il a publiés en collaboration avec M. Crowe et dont nous avons donné la liste ici même (*Polybiblion*, t. LXXVII, p. 463), nous devons rappeler ceux dont la rédaction lui appartient tout entière : *Sulla conservazione dei monumenti e degli ogetti d'arte e sulla riforma dell' insegnamento accademico* (Roma, 1875, in-8); — *Spigolature tizianesche* (ibid., 1891, in-4).

— Sir Frederick Pollock, éminent jurisconsulte anglais et membre correspondant de notre Académie des sciences morales et politiques, est mort à la fin de novembre. Né le 10 décembre 1845, il avait fait ses études à l'Université de Cambridge, dont il était devenu *fellow* en 1868, et où il avait rempli, de 1879 à 1881, les fonctions d'examinateur en droit. Professeur au Collège de l'Université de Londres (1882-1883), il fut attaché en 1883 à l'Université d'Oxford, comme professeur de jurisprudence. C'est sous sa direction que se publiait la *Law quarterly review ;* il était en outre, depuis 1895, l'éditeur des *Law reports*. Il a donné les ouvrages suivants : *Principles of contract at law and in equity* (1875, in-8, 5e édit. 1889); — *Digest of the law of partnership* (1877, in-8; 4e édit., 1888); — *Essays in jurisprudence and ethics* (1882, in-8); — *Land laws* (1883, in-8 ; 2e édit., 1887); — *Law of torts* (1887, in-8); — *Personal remembrances* (1887, 2 vol. in-8); — *Essays on possession in common law*, avec M. R.-S. Wright (1888, in-8); — *The history of English law*, avec M. Maitland (1895, in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Pierre Bertauld, ancien professeur de mathématiques au lycée Condorcet, mort, âgé de soixante-neuf ans, à Asnières; — de M. le baron de Brezetz, avocat près la cour d'appel de Bordeaux, mort à soixante-huit ans, le 11 novembre; — de M. L. Boëllmann, compositeur de musique, mort à Paris; — de M. Polycarpe Brisson de Leuharée, botaniste, mort le 28 novembre; — de M. l'abbé J.-B. Chauvin,

curé de Persac, poète et littérateur, mort le 10 novembre; — de M. le docteur Jules CHENANTAIS, professeur honoraire de l'école de médecine de Nantes, mort le 6 novembre; — de M. DELAROCHE, directeur du *Progrès de Lyon*, mort le 10 novembre; — de M. DENÉCHAUD, chanoine et supérieur du petit séminaire de Bordeaux, mort le 27 novembre; — de M. DESQUERS, administrateur de l'*Univers*, mort le 25 novembre; — de M. le chanoine DIVER, ancien supérieur du petit séminaire de Dinan, mort le 9 novembre, à Erquy (Côtes-du-Nord); — de M. DUPRÉ, avocat général à la cour d'appel de Montpellier, mort le 8 novembre, dans cette ville, à quarante et un ans; — de M. Émile DURAND, ancien élève de l'École centrale et ingénieur, mort à cinquante-cinq ans, à Saint-Germain-en-Laye; — de M. Louis ENOU, professeur à la Faculté de droit de Lyon, mort le 17 novembre; — de M. le docteur EVANS, dentiste éminent, mort le 15 novembre, à Paris; — de M. GADAUD, chirurgien distingué, sénateur et ancien ministre de l'agriculture, mort le 29 octobre, à Périgueux; — de M. Alfred GELLE, professeur honoraire au lycée Charlemagne, mort à soixante-dix ans; — de M. le docteur Abel GIRAUDEAU, mort le 17 novembre; — de M. l'abbé GUÉDON, curé de Saint-Ambroise, ancien professeur au petit séminaire de la Chapelle à Orléans, mort le 7 novembre, âgé de soixante-douze ans, à Paris; — du R. P. Jean HENRY, mort à soixante-cinq ans, le 11 novembre; — de M. JACQUEMET, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Montpellier, mort le 10 novembre; — de M. le docteur Ernest LEMIRRE, mort le 24 novembre; — de M. Armand LÉVY, l'éditeur artistique bien connu, mort à soixante-seize ans, le 20 novembre, à Paris; — de M. Nicolas-Henry MICHEL, professeur à la Faculté de droit de Paris, mort le 26 novembre, à cinquante-deux ans; — de M. F. MOLARD, archiviste de l'Yonne; — de M. le docteur DE MOLÈNES, mort le 11 novembre, à Domme (Dordogne); — de M. François MONS, auteur dramatique, mort le 22 novembre, à Paris; — du R. P. NISSER, ancien recteur de l'institution Saint-François de Sales, à Gien, et supérieur général des Barnabites, mort à soixante-deux ans, le 4 novembre, à Gien; — de dom Ch. RIGAULT, bénédictin, ancien secrétaire de Mgr Dupanloup, écrivain distingué, mort le 10 novembre; — de M. le docteur SCHINDLER; — de Mme la baronne DE SPARE, qui laisse diverses publications, morte le 3 novembre; — de M. le docteur TARNIER, membre de l'Académie de médecine, professeur de gynécologie à la Faculté de Paris, mort âgé de soixante-dix ans, le 22 novembre; — de M. VANGENROTH, directeur de l'*Indépendant de Saint-Maixent*, mort le 10 novembre, à Niort; — de M. l'abbé ZELLER, du petit séminaire de Notre-Dame de Liesse, mort le 3 novembre.

— A l'étranger, on annonce la mort de Don José-Luis ALBAREDA, ancien ministre de l'intérieur et des travaux publics d'Espagne, ancien ambassadeur à Paris (1885-1887), fondateur de divers journaux et de la *Revista de España*, l'une des principales revues d'Espagne, mort le 3 novembre, dans sa soixante-dixième année; — de Sir Rutherford ALCOCK, ancien ministre d'Angleterre à Péking, président de la Société royale de géographie, qui laisse, entre autres ouvrages, des *Elements of Japanese Grammar* (1861), et un ouvrage sur les arts et les industries d'art au Japon, mort à quatre-vingt-huit ans; — de M. Georges ALEXIANO, professeur à la Faculté de médecine de Bucharest, mort le 22 novembre; — de M. J. F. BAILEY, libraire de Londres; — de M. Henry-Charles BANISTER, professeur à l'Académie de musique de Londres, mort à la fin d'octobre; — de M. Karl BOLGIANO, professeur de droit et de procédure civils à l'Université de Munich, mort à quatre-vingt-un ans, le 29 octobre, dans cette ville; — de M. Q. B. BOTTERO, doyen des journalistes italiens, mort à cinquante

et un ans, le 20 novembre; — du Rév. T. E. Brown, auteur de *The Manx witch*, etc., mort le 31 octobre ; — de M. Ludwig Andreas Buchner, professeur de pharmacie à l'Université de Munich, mort à quatre-vingt-cinq ans, le 23 octobre ; — de M. Georges Chita, mort le 14 novembre, à Bucharest ; — de M. Charles A. Dana, journaliste et essayiste distingué, mort le 17 octobre, à soixante-dix-huit ans ; — de M. Anton Einsle, secrétaire de l'Association des libraires autrichiens, mort le 1er octobre ; — du R. P. Fleck, S. J., mort le 1er novembre, à Metz ; — de M. Charles Edward Fox, avocat anglais distingué, mort le 13 novembre; — de M. Kuno Frankenstein, connu par ses ouvrages sur l'économie politique, mort à peine âgé de trente-six ans, le 14 octobre, à Blankenburg, en Thuringe; — du docteur Freeman, médecin distingué, mort à Bath, à la fin de novembre ; — de M. Johannes Frenzel, directeur de l'Institut biologique de Müggelsee, mort le 21 octobre, à Friedrichshagen ; — de M. Constantin Karlovitch Grote, secrétaire d'État et écrivain, mort le 19 novembre, à Saint-Pétersbourg ; — de M. Paul Guterbock, professeur de chirurgie à l'Université de Berlin, mort à cinquante-trois ans, le 17 octobre, dans cette ville; — de M. Franz Hofmann, professeur de droit privé à l'Université de Vienne, où il est mort à cinquante-deux ans, le 25 octobre ; — de M. Aleks. Stepanovitch Jazenko, professeur de chirurgie à l'Université de Kiev, mort le 19 octobre; — du R. P. Kieffer, S. J., savant distingué, mort le 4 novembre, à Strasbourg ; — de M. F. Kuettner, grammairien allemand, mort le 2 novembre, à Berlin ; — de M. Legge, sinologue anglais, mort à quatre-vingt-deux ans, dans les derniers jours de novembre, à Londres; — de M. Ambrosius Mayr, poète et littérateur, mort à quarante-neuf ans, le 31 octobre, à Vienne ; — de Mme Auguste Moeder, auteur d'écrits pour la jeunesse, morte le 15 octobre, âgée de soixante-douze ans, à Eisenach ; — de M. Charles Mordaunt, à qui l'on doit notamment des *Annals of the Warwickshire hunt*, en collaboration avec M. Verney, mort le 15 octobre, à Londres; — de M. S. E. Mowbray, libraire d'Oxford ; — de M. Karl Mueller, directeur de la station de chimie agricole à Hildesheim, où il est mort le 26 octobre, âgé de cinquante ans ; — de M. Pavas Muhic, membre de l'Académie sudslave, mort le 17 octobre, à Agram, âgé de quatre-vingt-six ans; — de M. Charles Noël, professeur de langue française à Vienne, où il est mort à soixante-treize ans, le 17 novembre ; — de M. A. Okoski, professeur à l'Université de Varsovie ; — du docteur Hewitt Poble, de l'Université de Dublin, mort en novembre ; — de M. Emil Reimer, libraire berlinois, mort à soixante-quatre ans ; — de M. Friedrich Wilhelm Rocco, écrivain en bas allemand, mort à Halle, le 19 octobre, âgé de soixante-dix-neuf ans ; — de M. John Sartain, graveur et littérateur, mort à quatre-vingt-dix ans, le 25 octobre, à Philadelphie ; — de Mgr Giovanni Scavia, littérateur italien distingué, mort à soixante-seize ans, au début de novembre, à Castellazo Bormida ; — de M. le chevalier David von Schönherr, directeur des archives d'Innsbruck, correspondant de l'Académie des sciences de Vienne, mort à soixante-quinze ans, le 10 octobre ; — de M. N. Size, phrénologue, mort le 21 septembre ; — de M. Leonhard Sohnck, professeur de physique expérimentale à l'École technique supérieure de Munich, mort à cinquante-six ans, le 12 novembre ; — de M. Alex. Solon, préparateur naturaliste à l'Université de Bruxelles, mort au cours d'un voyage scientifique au Congo ; — de M. le docteur Stoughton, auteur d'une *Ecclesiastical history of England from the opening of the Long Parliament to the death of Cromwell;* — de M. Johann Jakob Thommann, doyen des journalistes suisses, mort à cent deux ans, à Hoellstein, le 11 novembre ; — de M. Van der Hoeven, journaliste et orateur hollandais, mort à Amsterdam ; — du docteur Charles

John VAUGHAN, doyen de Llandaff, qui laisse des sermons et divers ouvrages (*Memorials of Harrow sundays*, etc.), mort le 15 octobre; — de M. Otto VOLGER, minéralogiste, mort à soixante-quinze ans, le 18 octobre, à Salzbach; — de M. August WETZEL, publiciste, mort en novembre, à Tworkau; — du docteur Heinrich WIENER, mort au commencement de novembre.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 29 octobre, M. H. Weil a fait une communication sur les fragments de Ménandre découverts en Égypte et publiés par M. Nicole, de Genève. — Le 5 novembre, M. S. Reinach a lu une lettre de M. Cavvadias qui annonce la découverte, sur l'Acropole, d'une inscription qui nous apprend la date de la construction du temple de la Victoire Aptère à l'entrée de l'Acropole (vers 450 av. J.-C.); M. Clermont-Ganneau a achevé la lecture de son mémoire sur la basilique et la mosquée d'Omar. — Le 11 novembre, séance publique annuelle sous la présidence de M. Héron de Villefosse. M. Wallon a lu une notice historique sur les travaux de feu J.-B. Hauréau, membre de l'Académie, et M. S. Reinach, un mémoire sur le *Voile de l'oblation*. — Le 19, M. Ph. Berger a annoncé la découverte d'une inscription phénicienne à Avignon; M. Haussoullier a fait une communication sur le manuscrit du poète lyrique grec Bacchylidès récemment découvert en Égypte et acheté par le musée britannique; M. Dieulafoy a annoncé le succès décisif des fouilles de Martres-Tolosane (Haute-Garonne); M. de Vogüé a communiqué une note sur le voyage du P. Lagrange à Petra; M. Barth a fait une communication sur les manuscrits récemment découverts en Asie centrale; M. Schlumberger a donné lecture d'un mémoire de M. Diehl, de Nancy, sur les dernières années du règne de Justinien; M. Foucart a donné des renseignements sur l'importante découverte que la Société anglaise de l'*Egypt exploration Found* a faite, l'hiver dernier, à Oxyrrhincos; M. Foucart a signalé comme inédits des fragments d'un poème en mètre sapphique, probablement de Sappho même; M. Héron de Villefosse a annoncé que la seconde tablette du diplôme militaire de 139, trouvée en Syrie, a été retrouvée à Fick et donnée au musée du Louvre.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 6 novembre, M. A. Desjardins a lu un mémoire sur l'*Institut de droit international*. — Le 13, M. Waddington a lu un mémoire intitulé *Aristote moraliste*. — Le 20, M. Levasseur a fait une communication sur les progrès de l'agriculture dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. — Le 27 novembre, séance publique annuelle sous la présidence de M. Glasson, M. G. Picot a lu une notice sur la vie et les travaux de Mgr le duc d'Aumale.

CONCOURS ET PRIX. — *Académie des inscriptions et belles-lettres*. — Prix ordinaire. Est retirée du concours la question : « Étudier, d'après les inscriptions cunéiformes et les monuments figurés, les divinités et les cultes de l'Assyrie et de la Chaldée, » à laquelle est substituée pour 1900 la suivante : « Étudier la géographie de la Mésopotamie et des régions voisines, d'après les auteurs syriaques, en consultant de préférence les chroniques, les actes des martyrs et ceux des conciles nestoriens. » — Prix Bordin. Sujet proposé pour 1900 : « Étude générale et classement des monuments de l'art dit gréco-bouddhique du nord-ouest de l'Inde; constater les influences occidentales qui s'y manifestent et leur relation avec les monuments de l'Inde inférieure. » — Prix Bordin, l'Académie retire du concours le sujet précédent : « Étudier dans ses traits généraux le recueil des traditions arabes de Kitab-el-Aghani, etc., » et y substitue le suivant pour 1900 : « Étude sur deux commentaires du Coran, le Tefsir de Tabari et le Kachchâf de Zamakhshari. »

Académie des sciences morales et politiques. — Le prix Rossi (4,000 fr.) est

partagé entre M. Dumas, de Toulouse, et M. Boissonnade, de Poitiers; 500 fr. sont accordés à M. A. des Cilleuls et à M. L. Schoëne. — Prix du budget (2,000 fr.) : le sujet suivant proposé pour 1897 est maintenu et prorogé pour 1899 : Des rapports généraux de la philosophie et des sciences. — Prix Saintour (3,000 fr.), sujet pour 1900 : « la Philosophie de Nichte. »

— L'Union des banquiers des départements ouvre un concours sur la question des avantages des banques locales. Un prix de 5,000 fr., qui pourra être divisé entre plusieurs concurrents, est attaché à ce concours, qui sera jugé par un jury de sept membres, composé de MM. Adam, député du Pas-de-Calais; Beauregard, professeur à la Faculté de droit; Juglar, membre de l'Institut, professeur à l'École libre des sciences politiques; Liesse, professeur au Conservatoire; Lyon-Caen, membre de l'Institut, professeur à la Faculté de droit; Rouard, vice-président de la Chambre de commerce de Saint-Quentin, et Rogier, président de la Chambre de commerce d'Orléans, auquel les concurrents doivent envoyer leurs mémoires, avant le 30 juin 1898, avec un pli cacheté contenant leur nom et leur adresse et portant pour suscription une épigraphe reproduite en tête du mémoire.

Almanachs. — La nouveauté de l'année, ce sont les *Douze sports*, par le célèbre dessinateur anglais William Nicholson. Avec une maestria incomparable, M. Octave Uzanne nous initie à l'art et à la méthode du peintre. De nombreuses reproductions nous représentent les affiches et l'alphabet. Quant à l'almanach, il est tout simplement « génial, » seulement nous pensons qu'il stupéfiera les bourgeois français. — L'*Almanach catholique* en est à sa dix-neuvième année. Lire et admirer : saint Pierre Fourier, Deux nobles cœurs, Fra Angelico, Sursum corda, etc., etc. — Le *Grand Almanach Paul Dupont* continue dignement sa verve et ses succès. N'a-t-il pas pour auxiliaire, gai et luron, *le Troupier français?* Dans une note religieuse, il faut signaler le *Soldat*, le *Jean Bart*, pour les marins, le *Laboureur et le Vigneron*, le *Coin du feu*, l'*Atelier* et l'*Écolier*, que publie la Société de Saint-Vincent de Paul, chez V. Retaux. M. Henri Gautier, avec les *Chaumières* et l'*Ouvrier*, sacrifie à l'alliance russe, Félix et Nicolas. Allons vite nous *Kneipper* à la librairie Lethielleux pour saluer, avec l'année nouvelle, la *France illustrée*, toujours 46, rue La Fontaine, à Auteuil. — Une bonne année. Un point, c'est tout, amis lecteurs.

Le Testament de M. A. Prost et l'Histoire messine. — M. Aug. Prost (1817-1896), qui a travaillé toute sa vie à recueillir des documents et à publier des mémoires sur l'histoire de Metz, a voulu laisser après sa mort un témoignage de son amour pour sa patrie en léguant à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une rente de 1,200 fr. pour un prix annuel à décerner à l'auteur français d'un travail historique sur Metz et les pays voisins. « Ces dispositions, dit-il dans son testament, sont la conséquence de la funeste situation faite à notre malheureux pays et procèdent du sentiment qu'on ne doit pas le perdre de vue, ni cesser de s'occuper de lui, au sein de la grande famille française. » En même temps que par cette fondation il excitait le zèle des historiens à s'occuper du pays annexé, il leur facilitait le travail en léguant à la Bibliothèque nationale les collections manuscrites et imprimées qu'il avait formées sur l'histoire de Metz. Par les soins de M. H. Omont, conservateur adjoint du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, le catalogue de cette collection a été inséré dans le tome I des *Mettensia*, publiés par la Société nationale des Antiquaires de France (p. 57-166), avec une préface qui en fait ressortir l'importance et l'intérêt. Le Catalogue qui a été tiré à part (*Bibliothèque nationale. Catalogue des collections manuscrites et imprimées relatives à l'histoire de Metz et de la Lorraine léguées*

par M. Auguste Prost. Paris, in-8 de 114 p.) comprend : I. La collection sur l'histoire de Metz ; II. Divers manuscrits annexes ; III. Les manuscrits et pièces de la collection Emmery ; IV. Des plans manuscrits ; V. Des affiches et brochures.

Paris. — Le R. P. Coubé, de la Compagnie de Jésus, a prononcé le 18 juin dernier, à Saint-Thomas d'Aquin, un remarquable sermon en faveur de la Société bibliographique. Il a montré avec beaucoup d'éloquence l'utilité de l'œuvre, remarquant combien la misère intellectuelle, à laquelle elle veut porter remède, est aussi intéressante que la misère matérielle qui attendrit notre charité ; il a fait ressortir avec force qu'il ne suffit pas d'éviter les mauvaises lectures, qu'il faut en empêcher l'effet sur les autres et que le meilleur moyen est la diffusion des bons livres, diffusion à laquelle travaille l'œuvre en faveur de laquelle il prêchait. Ceux qui n'ont pas entendu ce discours voudront en prendre connaissance, et ceux qui l'ont entendu seront heureux de raviver par la lecture l'impression qu'il leur a certainement causée. Il vient de paraître sous ce titre : *Le Livre, sermon de charité en faveur des bibliothèques circulantes de la Société bibliographique* (Paris, 5, rue Saint-Simon, in-8 de 15 p.).

— Nous avons déjà signalé, l'année dernière (t. LXXVII, p. 553), la *Revue du droit public et de la science politique*, fondée en 1894 par M. Ferdinand Larnaude (Paris, Chevalier-Marescq). Tandis que d'autres publications périodiques visent surtout à l'actualité et traitent les questions de la politique courante, celle-ci étudie avec plus de calme, mais aussi plus à fond, les questions d'organisation constitutionnelle et politique, de science financière, de législation sociale, de droit international, de droit administratif, de législation coloniale, d'organisation judiciaire, etc. Parmi les articles de fond que cette revue a publiés dans le cours de l'année dernière (1896), nous remarquons principalement : *Des actes de gouvernement*, par M. Brémond ; *la Doctrine de Monroë à la fin du XIXe siècle* (à propos de l'attitude des États-Unis dans l'affaire de Cuba), par M. A. Mérignhac ; *les Partis politiques en Belgique*, par M. van den Heuvel ; *l'Application des méthodes biologiques dans les sciences sociales*, par M. Robert Beudant ; *la Libération de la France en 1872*, par M. Henri Doniol (l'auteur, prétendant que M. de Bismarck a fait des conditions plus dures à cause de la crainte qu'il avait de voir rétablir la monarchie, essaie d'en faire un grief à la droite de l'Assemblée nationale !) ; *les Droits de la femme*, par M. Edmond Villey ; *l'Initiative parlementaire en France depuis 1789*, par M. Louis Michon ; *les Constitutions cantonales de la Suisse et leur revision*, par M. J. Berney ; *le Sénat italien*, par M. Attilio Brunialti ; *la Police en Prusse*, par M. Edgar Lœning ; *les Origines et le développement de la législation industrielle et sociale en Angleterre*, par M. E. Stocquart. Les chroniques politiques, destinées à renseigner les lecteurs de la Revue sur les actes et les faits les plus importants de la vie publique en France et à l'étranger, sont signées de MM. Dejean, député, et F. Moreau, pour le mouvement constitutionnel et parlementaire en France ; Arthur Girault, pour la politique coloniale ; A. Rivière, pour les questions pénitentiaires ; R. Piloty, pour l'Allemagne ; L. Dupriez, pour la Belgique ; E. Berney, pour la Suisse ; Lopez Selva, pour l'Espagne ; Zanichelli, pour l'Italie, etc.

— La *Revue des grands procès contemporains*, qui paraît depuis 1883, a pris, sous la direction de M. Henri Chevalier-Marescq, un développement qui témoigne de l'intérêt et du succès de cette publication. Depuis le 1er janvier 1896, chaque livraison mensuelle comprend soixante-quatre pages ; la réunion des douze livraisons de l'année forme un beau volume grand in-8 jésus de

784 pages. Le volume de l'année dernière s'ouvre par le compte rendu d'un procès en contrefaçon, celui de l'eau de Botot, dans lequel ont plaidé Mes Pouillet, Bourdillon et Hugon. Puis vient le procès d'un ouvrier contre un syndicat qui l'a fait renvoyer par son patron. Nous trouvons ensuite le fameux procès du marquis de Nayve, avec la plaidoirie de son défenseur Me Albert Danet; l'amusante affaire de la mariée d'Asnières, qui « lâcha » son époux le jour du mariage ; l'affaire non moins curieuse du mariage d'Étincelle, où plaidèrent Mes Martini et Bardoux; la célèbre affaire Dupas-Royère, qui mit en si fausse posture MM. Loubet, Ribot, Bourgeois, tous anciens présidents du conseil. Voici enfin le procès en nomination de conseil judiciaire contre Max Lebaudy, qui aboutit au déplorable résultat que l'on sait, puis, sous le titre: *Autour de Max Lebaudy*, le procès en police correctionnelle des commensaux, parasites et exploiteurs du « petit sucrier. » Les comptes rendus presque *in extenso*, que publie la Revue, font revivre tous ces débats. Quels précieux documents ils fourniront aux historiens sur les mœurs de notre époque !

Franche-Comté. — La brochure de M. L. Billard : *Épisodes de l'histoire de Dole* (Dole, typ. Bernin, in-8 de 74 p.) comprend quatre études différentes. Dans la première : *Besançon et le Parlement de Dole*, l'auteur expose la longue rivalité de Dole et de Besançon pour la possession du Parlement, de l'Université et de la chambre des comptes de la province de Franche-Comté. Jusqu'à l'époque où Besançon fit, entre l'Espagne et l'Empire, l'objet d'un échange avec Frankendal, cette cité impériale libre, quoique « protégée, » moyennant finances, par le roi d'Espagne dont les domaines l'entouraient de toutes parts, fut certainement peu qualifiée pour enlever à Dole, ville comtoise par excellence, les avantages dont celle-ci bénéficiait. Mais il nous semble que lorsque Louis XIV eut réuni la province à sa couronne, il fit acte de bonne administration en accordant ses préférences à Besançon, ville plus populeuse, plus centrale, plus riche et qui paya largement au grand Roi sa nouvelle prépondérance. Dans *les Canons de Besançon, épisode du siège de Dole en 1636*, l'auteur fait l'exposé d'un litige entre les deux villes. Besançon était dans son droit absolu en réclamant une artillerie prêtée par elle à sa voisine menacée. M. Billard, en Dolois un peu partial, le reconnaît, mais avec quelque mauvaise grâce. — En arrivant aux *Couvents de Dole à l'époque de la Révolution*, on remarque que sur soixante-dix religieux, trente et un, au moment de la constitution civile du clergé, quittèrent le cloître, alors que sur cent trente religieuses, deux seulement renoncèrent à la vie en commun. — Quant au dernier sujet : *A propos des rues de Dole*, il mérite l'attention de l'édilité doloise : l'auteur voudrait que certains vocables d'universelle banalité qui sévissent sur les murs de Dole, comme en tant d'autres localités de France, fussent remplacés par des appellations rappelant les gloires et les grandeurs passées de l'ancienne capitale de la Comté. Nous approuvons cette manière de voir.

— La librairie Ferroud a publié une superbe édition d'*Inès de las Sierras*, de Charles Nodier. M. A. de Claye, dont les *Tablettes d'un bibliophile* (qu'il signe, dans le *Moniteur universel*, du pseudonyme transparent de d'Eylac) sont si justement appréciées, a été chargé de présenter au public cette édition. L'étude composée à cette occasion a fait l'objet d'un luxueux tirage à part intitulé : *Quelques notes sur Charles Nodier pour servir de préface à l'édition d'Inès de las Sierras illustrée de gravures en couleurs par Paul Avril* (Paris, Ferroud, gr. in-8 de xviii p.). Soit comme écrivain, soit comme conteur, soit comme bibliophile, Charles Nodier revit d'une façon intense en ces trop courtes pages. L'on a beaucoup écrit sur le célèbre bibliothécaire de l'Arsenal, mais l'on a rarement esquissé cette sympathique physionomie

avec autant de talent, de charme et d'exactitude. Entre bibliophiles de marque, l'on se comprend si bien!

NORMANDIE. — La *Bibliographie historique du département de l'Eure pendant l'année 1896* a été dressée par M. Louis Régnier et déjà signalée par nous (t. LXXX, p. 381) comme ayant paru dans les Mémoires de la *Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure*. Ce travail vient d'être tiré à part (Évreux, Ch. Hérissey, in-8 de 93 p.). Il y a lieu de remarquer les cotes consacrées au *Catalogue des actes de François Ier*, au *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Sainte-Geneviève*, à la *Normandie monumentale*, au *Catalogue général des manuscrits français de la Bibliothèque*, aux sept articles de M. Louis Régnier, etc., etc. Ce qui est à signaler comme toujours, c'est le soin avec lequel sont dressées les deux tables de noms de lieux et de noms de personnes, l'attention portée aux volumes dépouillés, la sagacité avec laquelle les pseudonymes ou les noms d'auteurs sont découverts ou rectifiés. Que n'avons-nous une bibliographie pareille pour tous les départements!

— Ce n'est pas un Normand que M. Émile Daniel, qui a fait l'éloge de *la Normandie et des Normands*, dans un discours prononcé au lycée Jeanne d'Arc, à Rouen, le 31 juillet 1897 (Rouen, Léon Gy, in-8 de 11 p.). Serait-ce un « Gascon, » comme dit La Fontaine? Les louanges sont bien un peu hyperboliques (p. 9). Il est vrai qu'il se rattrape sur « le Bas-Normand » (ibid.). Que vont dire les gens de Caen, monsieur le procureur de la République? — « Vantié, que vous seriez peut-être bien de Falaise. »

— Le *Granvillais*, journal républicain, du 7 août 1897, nous donne la clef des deux petits opuscules intitulés: *Les Villes sœurs, Granville-la-Victoire et Ville-Dieu-lez-Sault-Chevreuil* (Avranches, V. Letreguilly, in-16 de 40 p.), et *Vieux Granville, vieille chanson*, conférences et auditions, par R. V. Le Moutier (Granville, J. Goachet, in-8 de 12 p.). L'auteur, que nous venons de nommer, adore Granville, les Granvillaises et les sans-culottes; il a horreur des royalistes, il tonne contre l'Angleterre, et tout cela finit par une intime « beuverie, » des palmes d'or décernées au « Maître en attendant les palmes académiques, » et « une promenade fantastique et inénarrable de la bande joyeuse qui a été comme une apothéose. »

— C'est avec un pieux soin patriotique et littéraire que M. Émile Léger a recueilli tout ce qui concerne *le Seneschal d'Eu, sa famille, ses exploits, ses ballades* (Neufchâtel-en-Bray, Cœurderoy, in-8 de 64 p.). On sait que le marquis de Queux Saint-Hilaire a déjà publié (1868-1874) les *Cent ballades*.

— *L'Histoire de l'assistance par le travail au Havre* a été étudiée par la Société centrale havraise de secours et rédigée par son président, le docteur Lausiès (Le Havre, F. Le Roy, in-8 de 80 p.). Une préface hardie de M. Gaston Richard ouvre le volume. Quant à l'exposé, il est très nettement et très clairement fait et permet de se rendre un compte exact de l'œuvre et de ses résultats. Non seulement c'est un document très précieux pour l'histoire du Havre, mais c'est une contribution fort utile pour la constitution et le fonctionnement des œuvres de bienfaisance.

— Ceux qui n'ont pu assister aux *Noces d'argent du couronnement de Notre-Dame de la Délivrande, le 19 août 1897*, liront avec joie la *Notice* (Caen, A. Dornier, in-8 de 32 p.) qu'en viennent de rédiger les RR. PP. missionnaires du diocèse de Bayeux. Il est impossible de redire avec une piété plus délicate, des expressions plus choisies, ce que furent ces fêtes où la Basse-Normandie afflua tout entière, mais où, hélas! l'armée n'était pas, comme il y a vingt-cinq ans, pour ombrager l'autel « sous les plis du drapeau. »

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. L'Inspiration des divines Écritures d'après l'enseignement traditionnel et l'encyclique « Providentissimus Deus. » Essai théologique et critique (*l'abbé C. Chauvin*) 193
Notice du ms. Bibl. nat. fr. 6447 (Traduction de divers livres de la Bible. Légendes de saints) (*Paul Meyer*) 195
Vocabulaire de l'angélologie d'après les manuscrits hébreux de la Bibliothèque nationale (*Moïse Schwab*) 196
Questions bibliques (*l'abbé de Broglie*) 197
Histoire sainte à l'usage des cours supérieurs dans les petits séminaires, collèges et maisons d'éducation. 1re partie d'une Histoire de la religion catholique (*l'abbé Ch. Menuge*) 355
Doctoris ecstatici *D. Dionysii Carthusiani* opera omnia in unum corpus digesta. Tomus I. In Genesim et Exodum (I-XIX) 51
Judas Makkabaeus. Ein Lebensbild aus den letzten grossen Tagen des Israelitischen Volkes (*Dr Hugo Weiss*) 198
Die Irrtumslosigkeit Jesu Christi und der christliche Glaube (*Dr Paul Schwartzkopff*) 202
Jésus de Nazareth. Études critiques sur les antécédents de l'histoire évangélique et la vie de Jésus (*Albert Réville*) 199
In epistolas ad Titum, Philemonem et Hebræos (*Antonio Padovani*) . 203

Liturgie. La Vie liturgique (*l'abbé Eugène Chipier*) 108
Sacrae liturgiae Compendium (*Em.-J. Pourbaix*, episc. titul. Eudociad.) edidit *F. X. Coppin* 73
Le Costume et les usages ecclésiastiques selon la Tradition romaine (*Mgr X. Barbier de Montault*). T. Ier. Règles générales, le costume usuel, le costume de chœur 517
Missel (*R. P. Raparlier*) 501

Théologie. Pastoral Theology (*William Stang*) 237
Les Sources théologiques : Les Conciles généraux et particuliers (*Mgr P. Guérin*). 517
Des Vocations sacerdotales et religieuses dans les collèges ecclésiastiques (*le P. J. Delbrel*) 52
The Ambassador of Christ (*James, cardinal Gibbons*). 320
L'Ambassadeur du Christ (*S. É. le cardinal Gibbons*), trad. de l'anglais par l'abbé *André* 321

Théologie dogmatique. Précis de la doctrine catholique (*le R. P. Wilmers*) 101
Praelectiones dogmaticae quas in collegio Ditton-Hall habebat *Christianus Pesch* 319
Le Saint-Esprit. Son action depuis la création du monde jusqu'à nos jours (*la comtesse Saint-Bris*). 107
Tractatus pastoralis de Sacramentis (*P. Hilario de Sexten*) 412

Théologie parénétique. La Prédication. Grands Maîtres et grandes lois (*le R. P. G. Longhaye*) 97
Œuvres de saint François de Sales. T. VIII. Sermons. 98
La Voix de l'Evangile, ou Sujets d'homélies pour les dimanches et les fêtes (*l'abbé F. Allemand*) 100
Sermons et panégyriques pour les fêtes de l'année (*le P. Gondrand*). 99

Apologétique. Argumenta contra orientalem ecclesiam (*P. Joanne-Bapt. Baur*) 360
L'Église romaine en face de l'Église grecque schismatique (extrait de la *Revue anglo-romaine*) (*V. Ermoni*) 359
L'Église orthodoxe gréco-russe. Controverse d'un théologien catholique romain avec un théologien orthodoxe schismatique (*J. B. Röhm*). Trad. par *E.-M. Ommer*. 359

Ascétisme et piété. Les Évangiles des dimanches et des principales fêtes de l'année au point de vue historique et archéologique (*l'abbé G. Martin*) 100
Élévations dogmatiques. L'Incarnation, ou Jésus intime (1re série). — La Sainte Trinité, ou Dieu intime (2e série) (*M. Sauvé*) 102
L'Eucharistie et le mystère du Christ, d'après l'Ecriture et la tradition. Elévations et considérations (*le P. Marie-Bonaventure*) 104
L'Idée du sacrifice dans la religion chrétienne, principalement d'après le P. de Gondren et M. Olier (*l'abbé M. Lepin*) 105
Le Directeur des retraites de première communion (*l'abbé R. Turcan*) 106
Pie IX et la jeune communiante (*l'abbé Vincent*) 106
Jésus adolescent. Méditations pour le temps de la Septuagésime (*l'abbé Max. Caron*). 108
Marie Mère de Jésus, histoire, réflexions et prières (*le R. P. Libercier*) 508
Trente et un jours à la gloire de Marie (*l'abbé L. Arnoulin*) 109
Les Voix de Lourdes (*l'abbé E. Dunac*) 109
Petites Méditations sur les Litanies de la Vierge (*le T. R. P. Ollivier*). 492
Tribut quotidien de prières affectueuses et de louanges à la très sainte et immaculée Vierge Marie, mère de Dieu (extrait des œuvres de *saint Bonaventure*). Trad. de l'italien. 109
Le Mois de saint Joseph, à l'usage des maisons religieuses (*Mgr Dabert*) 110
Jeunesse et vie chrétienne (*le R. P. Lambert*) 110
La Retraite du Sacré-Cœur (*le R. P. Dehon*) 110
La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Lectures pendant le saint temps de carême 111
Venez à moi, vous qui souffrez. Consolations. Espérances 111
Petit Mois de saint Jean (*le P. Vincent Jeanroy*) 111
Le Petit Livre des tertiaires de Saint-François d'Assise (*le R. P. Venance de Roulers*) 112

JURISPRUDENCE

Droit international. Études de droit international et de droit politique (*Ernest Nys*). 315
Les Traités de protectorat conclus par la France en Afrique, 1870-1895 (*E. Rouard de Card*). 413
Du Principe des nationalités (*Pierre de Roquette-Buisson*) 317
Del commercio neutrale passivo dei generi di contrabbando (*Gaetano Vassallo Baglio*) 318

Droit canon et ecclésiastique. Codex sanctae catholicae romanae ecclesiae (*D. Henricus Maria Pezzani*) 52
Institutiones juris ecclesiastici. (*P. Ch. Makée*) 356
L'Avocat du clergé (*P. Caulet*) 518

Droit civil. Code civil allemand et loi d'introduction promulgués le 18 août 1896. Traduits et annotés par *O. de Meulenaere* 308
Supplement aux Principes de droit civil français de François Laurent (*Raymond Janssens, Jean Servais et Paul Leclercq*). 309
Traité des privilèges et hypothèques (*L. Guillouard*) 308
Traité théorique et pratique de code civil (*Théophile Huc*). 309
La Cautio judicatum solvi. Les Étrangers devant la justice en droit international privé (*Georges A. Mandy*) 309
Des Formalités du mariage simplifiées par la loi du 20 juin 1896 (*M. Loubat*) 310
De la Responsabilité du fait des choses inanimées (*Louis Josserand*) . 311
Traité théorique et pratique du contrat d'assurance sur la vie (*J. Lefort*). 311

Droit militaire. Loi du 25 juillet 1889 sur le recrutement de l'armée, mise à jour jusqu'en 1897 236

Droit pénal. Les Erreurs judiciaires et leurs causes (*Maurice Lailler* et *Henri Vonoven*). 312
Éléments de droit pénal et d'instruction criminelle (*J. Marie*). . . . 313
Notas sueltas sobra la pena de muerte (*Q. Newman*, con un apendice de E.-H. Bradley) 314
La Pena de muerte y el derecho de indulto (*el P. Jeronimo Montes*) . 314
L'Assistance hospitalière et le Secret professionnel (*Ch. Muteau*) . . 315
Chasse et braconnage, manuel juridique du chasseur (*Georges Morael*) 315

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités. Éléments de philosophie chrétienne (*le chanoine A. Gouin*) 385
Esquisse d'une philosophie de la religion (*A. Sabatier*) 54
Misère de la philosophie (*Karl Marx*) 11

Logique. Précis de logique évolutionniste (*Paul Regnaud*). 386
La Modalité du jugement (*Léon Brunschwig*). 387

Psychologie. L'Évolution des idées générales (*Th. Ribot*). 389
« Je pense, donc je suis, » introduction à la méthode cartésienne (*L.-Paul Viallet*) 391
El alma de los brutos ante los filosofos españoles (*Elloy Bullon Fernandez*). 392

Métaphysique. La Création et la Providence devant la science moderne (*E. Maillet*). 393
La Religion de la science et de l'esprit pur (*J. Strada*) 395
L'Idée de Dieu en nous (*le R. P. Lécuyer*). 267

Morale. La Question morale à la fin du XIXe siècle (*Paul Dupuy*) . . . 7
La Responsabilité morale (*Th. Desdouits*) 6
Horizons du monde moral et religieux (*l'abbé A. Richaud*). 103
Nature et Moralité (*Ch. Chabot*) 396
Science et Morale (*M. Berthelot*) 8
La Morale de Kant (*A. Cresson*). 397
L'Ethique. Le Psychisme social (*E. de Roberty*) 399
Philosophie morale et sociale (*le R. P. de Pascal*) 5
La Moralité de la doctrine évolutive (*F. Brunetière*) 9
L'Emploi de la vie (*S. John Lubbock*). Trad. de l'anglais par *E. Lovelacque* 10

Pensées. Les Pensées de *Pascal*, avec les variantes des principales éditions, précédées d'une introduction, d'un tableau chronologique et de notes bibliographiques par *G. Michaut* 240
Blaise Pascal, Opuscules et Pensées, publiés avec une introduction, des notices et des notes par *L. Brunschwig* 402
Les Pensées d'un Yoghi (*Paul Masson*) 356
Pensées humaines (*Alexis Chavanne*). 169
Contre ce temps (*Louis Lumet*) 456

Éducation. Enseignement. Les Écoles professionnelles (*Alexis Lemaistre*) 512

Histoire de la philosophie. Le Kantisme et ses erreurs (*le R. P. Tilmann Pesch*). Trad. de l'allemand par *M. Lequien* . . . 400
Saint Augustin et le Néo-platonisme (*L. Grandgeorge*). 152
Les Origines de la scolastique et Hugues de Saint-Victor (*l'abbé Mignon*) 238
Der Grundgedanke der cartesianischen Philosophie (*prof. Otten*) . . 153
La Philosophie de M. Balfour (*J. Rey*) 401
Karl Ernst von Baer und seine Weltanschauung (*Dr B. Stölzle*) . . . 322

Enseignement et éducation. L'Enseignement supérieur et l'enseignement technique en France. Groupes universitaires, facultés, écoles spéciales, techniques, etc. (*Paul Melon*) 519
La Science de la vie enseignée à la jeunesse (*L. Penasson*) 454
Pour qu'ils soient des hommes (*Lydie Martial*) 535
Reiseeindrücke und Beobachtungen eines deutschen Neuphilologen in der Schweiz und in Frankreich (*K. A. Martin Hartmann*) . . 414

Nouvelle Éducation de la femme dans les classes cultivées (*la vicomtesse d'Adhémar*) 55

Sciences sociales. Staatslexikon. 51
Le Socialisme et le droit de propriété (*A. Castelein*) 34
Socialisme et catholicisme (*Edouard Soderini*) 35
Le Triomphe du socialisme (*Hippolyte Verly*) 36
Handbuch des Socialismus (*Stegmann* et *C. Hugo*) 50
Principes de sociologie (*Franklin Giddings*) 36
Problèmes sociaux contemporains (*Achille Loria*) 37
Etudes d'économie sociale (*Léon Walras*) 38
Réunion royaliste d'études sociales à Reims 415
La Question sociale est une question de méthode (*A. Vazeille*) . . . 38
Paradoxes sociologiques (*Max Nordau*) 39
Les Mensonges conventionnels de notre civilisation (*le même*). . . . 40
Le Problème social (*Louis Ullmo*). 41
Voyages et découvertes de M. Faubert (*Yves Guyot*) 242
Brissonnet, ou Entretiens avec un ouvrier (*Charles Bertheau*) . . . 42
Entretiens familiers sur la question religieuse et sociale (*G. Bovier-Lapierre*) 42
Lettres d'un économiste classique à un agriculteur souffrant (*Ernest Brelay*). 42
Étude de sociologie pratique (*Eugène de Masquard*) 43
Société, Etat, Patrie (*P. Fabreguettes*) 43
L'Idée de patrie (*Louis Legrand*) 520
La Science sociale d'après les principes de Le Play et de ses continuateurs (*Vignes*) 44
Théories modernes sur les origines de la famille, de la société et de l'Etat (*Adolphe Posada*). Trad. de l'espagnol par *Frantz de Zeltner*. 56
La Viriculture (*G. de Molinari*). 45
L' Imposta progressiva (*E. Masè-Dari*) 45
Travail et salaires en Angleterre depuis le XIIIe siècle (*Thorold Rogers*). 46
Le Trade-unionisme en Angleterre (*Paul de Rousiers*) 47
Le Socialisme et le congrès de Londres (*A. Hamon*) 47
Praktische Massregeln zur Bekæmpfung der Arbeitlosigkeit (*Hans von Meyerrinck*) 48
Études sur les pensions ouvrières d'invalidité et de vieillesse (*Jules Dallemagne*) 48
Le Travail des couturières en chambre et sa réglementation (*Hector Lambrechts*) 49
Les Grèves et la conciliation (*Arthur Fontaine*) 49
Enquête sur la question sociale en Europe (*Jules Huret*). 49
Le Féminisme, examen de ses revendications (*Maurice Lambert*) . . 521
Lectures on justice, police, revenue and arms by Adam Smith (*Edwin Cannan*) 50
Quesnay et la Physiocratie (*Yves Guyot*) 416
Léon Say. Finances publiques, liberté du commerce (*J. Chailley-Bert*) 417

Biologie. Théorie nouvelle de la vie (*Félix Le Dantec*) 73
Le Déterminisme biologique et la personnalité consciente (*le même*) . 73
L'Evolution régressive en biologie et en sociologie (*Jean Demoor, Jean Massart, Emile Vandervelde*) 212

Anthropologie. Les Criminels dans l'art et dans la littérature (*Enrico Ferri*).Trad. de l'italien par *E. Laurent* 211
Crime and criminals (*Sanderson Christison*) 216
Le Suicide. Etude de sociologie (*Em. Durkheim*) 215
Psycho-physiologie du génie et du talent (*Max Nordau*). Trad. par *A. Dietrich* 212

Sciences médicales. Bulletin de la Société d'anatomie et de physiologie normales et pathologiques de Bordeaux 221
Le Médecin (*le Dr Guardia*) 213
La Défense de l'Europe contre la peste et la Conférence de Venise de 1897 (*le prof. Proust*). 204

Pathologie et thérapeutique. Les Injections massives de solution saline dans l'infection (*le Dr H. Etable*) 205
Contribution à l'étude de l'étiologie et du traitement de la chlorose (*le Dr Gosselin*) 205

Étude clinique du mal de Bright chez les vieillards (*le Dr R. Parmentier*) 206
Essai sur le sous-carbonate de soude et le bicarbonate (*le Dr Thubert*) 206
Le Purpura. Sa pathogénie (*le Dr Eug. Apert*) 206
Etude sur l'arsenicisme (*le Dr G. Brouardel*) 206
Etude médicale sur les ouvriers des houillères (anthracose et tuberculose) (*le Dr Oberthür*) 207
Cure marine de la phitisie pulmonaire (*le Dr Lalesque*) 208
La Cure d'altitude (*le Dr P. Regnard*) 208
Les Artérites, leur rôle en pathologie (*le Dr Brault*) 209
Artérites et scléroses (*le même*) 209
Morphinomanie et morphinisme (*le Dr P. Rodet*). 210
Genèse et nature de l'hystérie (*le Dr P. Sollier*) 210
Introduction à la médecine de l'esprit (*le Dr M. de Fleury*) 213
La Fatigue et l'entraînement physique (*le Dr Ph. Tissié*) 214

Psycho-physiologie et phénomènes extranaturels.
La Science et les faits surnaturels contemporains (*le P. Lescœur*) . . 216
Névroses et possessions diaboliques (*le Dr Ch. Hélot*) 217
Hypnotisme et religion (*le Dr F. Regnault*) 217
Les Etats profonds de l'hypnose (*A. de Rochas*). 217
L'Extériorisation de la sensibilité (Etude expérimentale et historique) (*A. de Rochas*) 218
L'Extériorisation de la motricité (recueil d'expériences et d'observations) (*le même*). 218
Les Effluves odiques (*le baron de Reichenbach*), avec Notice hist. sur les effets mécaniques de l'od, par *A. de Rochas* 219
La Force courbe cosmique (méthode de radiographie humaine) (*A. de Rochas*). 21
Introduction au spiritualisme expérimental (*Falconer*). Trad. par *Descormiers* 220
L'Ame humaine ; ses mouvements et ses lumières, et l'iconographie de l'invisible fluidique (*le Dr Hipp. Baraduc*) 219
Animisme et spiritisme (Essai d'examen critique des phénomènes médiumniques. Réponse à M. de Hartmann) (*Alexandre Aksakof*). Trad. du russe par *Berthold Sandow* 220
Les Miracles et le moderne spiritualisme (*A.-R. Wallace*). Trad. de l'anglais 221

Sciences naturelles. Flore forestière (*A. Mathieu*). Description et histoire des végétaux ligneux qui croissent spontanément en France et des essences importantes de l'Algérie. Quatrième édition revue par *P. Fliche* 324

Sciences mathématiques et physiques. Vorlesungen über Geschichte der Mathematik (*Moritz Cantor*) 58
Guide pour le soufflage du verre (*le Dr H. Ebert*). Trad. et annoté par *P. Lugol* 455
L'Astronomie pittoresque, descriptions et récits, monuments et médailles se rapportant à l'étude du ciel (*l'abbé J. Laridan*) 267

Sciences militaires. Dictionnaire militaire, 8e et 9e livr. (Désordres-Etat-Major). 232
La France administrative et l'armée (*l'intendant général Delaperrière*) 232
Indice analitico de las memorias, articulos y noticias que constituyen la collección del Memorial de ingenieros del ejército, desde el año de 1846 al 1895 236
Dans le rang. Notes d'un dispensé (*Féli-Brugière*) 146
La Normandie méridionale dans la défense de la France (*le commandant Biottot*). 149
Ronda volante. Episodios, narraciones y estudios de la vida militar (*Francisco Barado*) 231
Éducation et instruction des troupes. I. La Doctrine. II. La Méthode. Paroles selon Mikhael Ivanovitch (*Loukiane Carlovitch*) 233
Principes de cavalerie (*le chevalier de Boisdeffre*) 233
Die russische Kavallerie in Krieg und Frieden, unter besonderer Berücksichtigung der Kavallerie-Reglements vom Jahre 1896 (*Freiherr von Tettau*). 233

Essai sur l'instruction pratique des cadres dans la cavalerie (*le commandant P. S.*) 234
Artillerie et budget (*Gaston Moch*) 234
Règlement de manœuvres de l'infanterie allemande 235
Règlement sur le service en campagne de l'armée italienne 235
Problemas de balistica aplicados á la fortificacion y á la tactica (*Joaquin de la Llave y Garcia*) 235
El Estado actual de la cuestion del cañon de campaña segun el general Ville (*de la Llave*) 236
Règlement sur la remonte des officiers 236

Sports, etc. Dressage et menage (*le comte de Comminges*). 325
Le Dressage des animaux et les combats de bêtes (*Pierre Hachet-Souplet*) 499
Vélocipédie et automobilisme (*Frédéric Régamey*) 513
La Danse (*Gaston Vuillier*) 487
Le Cirque et les forains (*Henri Frichet*). 514

Arts. Timbrologie. Portraits et silhouettes de musiciens (*Camille Bellaigue*). 536
L'Illustration et les illustrateurs (*Emile Bayard*) 499
Les Timbres for ever ! suivi de : Une erreur de Daudet (*Eug. Le Gros*) 536
Album de timbres-poste Colin et Cie 508

Mélanges. Dictionnaire de la femme ; Encyclopédie-Manuel des connaissances utiles à la femme (*G. Cerfberr* et *M.-V. Ramin*) 498
Le Monde et la science (*Saint-Georges Mivart*). Trad. de l'anglais par *J. Segond* 214

LITTÉRATURE

Linguistique et philologie. Éléments de grammaire comparée du grec et du latin, d'après la méthode historique inaugurée par l'auteur. 2e partie. Morphologie (*Paul Regnaud*) 155
Essai de Sémantique (science des significations) (*Michel Bréal*) . . . 418
Antinomies linguistiques (*Victor Henry*) 157
Etude sur le grec du Nouveau Testament comparé avec celui des Septante. Sujet, complément et attribut (*l'abbé Joseph Viteau*) 194
Grammaire latine, simplifiée par l'étude des rapports de syntaxe entre le français et le latin (*le R. P. Dom Boussion*). 326
Les Formes typiques de liaison et d'argumentation dans l'éloquence latine (*J. Krekelberg* et *E. Remy*) 269
Chrestomathie française, morceaux choisis de prose et de poésie, avec prononciation figurée à l'usage des étrangers (*Jean Passy* et *Adolphe Rambeau*) 419
Lexicón etimológico, naturalista y popular del Bilbaino Neto, compilado por un Chimbo (*Emiliano de Arriaga*) 327

Folklore. La Petite Légende dorée de la Haute-Bretagne (*P. Sébillot*). 421
Contes espagnols (*P. Sébillot*) 421

Éloquence. Œuvres oratoires de Bossuet, édition critique complète (*l'abbé J. Lebarq*). T. VI (1670-1702). 423

Poésie. La Fin de Satan (*Victor Hugo*) 113
Les Féeries (*Jean Rameau*) 115
Gens de mer (poésies à dire) (*Yann Nibor*) 115
Les Mirages (*Pierre de Bouchaud*). 116
Dans la paix du soir (*Pierre Courtois*) 129
Ausone, Poèmes divers. Trad. par *Edouard Ducoté* 134
Les Chansons épiques (geste de Guillaume) (*Paul Delair*) 117
Poèmes (*lord Alfred Douglas*) 134
Le Butor, roman sans pas-sion (sic) (*Mathias Galli*) 134
Le Petit Savoyard. 134
Chants populaires pour les écoles (*Maurice Bouchor*), mélodies recueillies et notées par Julien Tiersot. 135
Sur la harpe (*Louis Thiercelin*) 130
Fables (*Edouard Ducoté*) 130
Visions d'épopée (*Blanche Sari-Flégier*). 130

L'Orient et les Tropiques (*Victor Orban*) 131
Sonnets à la Lune (*Le Lasseur de Ranzay*) 131
Poésies. Rimes retrouvées. Les Anniversaires (*Eutrope Lambert*). . . 131
Les Douleurs cadettes (*Charles-Adolphe Cantacuzène*) 131
Poèmes fabuleux (*Henri Rouger*) 132
Plaintes du cœur (*Edouard Quet*) 132
Pantomimes modernes (*Charles Aubert*). 132
Amour et Souvenir (*Caritas*) 132
En Carême (*Jacques Prabère*) 133
Lourdes, échos et souvenirs (*Étienne Laubarède*) 133
Le Récit évangélique, traduit et paraphrasé en vers français (*Rodolphe Hanquez*) 129
L'Enchantée (*Louis Mercier*). 118
Les Jeux rustiques et divins (*Henri de Régnier*) 119
Images tendres et merveilleuses. La Joie de Maguelonne. La Fée des ondes. Floriane et Persigaut. La Légende de sainte Liberata. Le Victorieux (*A.-Ferdinand Hérold*) 120
Ballades françaises (*Paul Fort*) 121
Chansons d'aube (*Henri Ghéon*). 121
Crépuscules. Les Vergers illusoires. Nuits d'Epiphanies. Les Estuaires d'ombre. Idylles et Élégies. L'Eau du fleuve (*André Fontainas*) . . 122
Squelettes fleuris (*Tristan Klingsor*). 122
Le Cygne rouge, mythe dramatique (*Albert Thibaudet*) 123
La Vie héroïque (*Marcel Réja*) 123
Les Soliloques du pauvre (*Jehan Rictus*) 124
La Poésie contemporaine (*E. Vigié-Lecocq*) 125
La Maison de l'enfance (*Fernand Gregh*) 125
Le Poème du Rhône (*Frédéric Mistral*). 126
De la Terre aux Etoiles (*Charles Grandmougin*) 126
Pièces et Morceaux (*Edouard Pailleron*) 127
L'Esprit qui passe (*Sébastien-Charles Leconte*) 127
Poésies et Poèmes (*Maurice Richard*) 128
Chants de la vie (*Henri Michel*) 128
Sur la route, chansons et monologues (*Aristide Bruant*) 129

Théâtre. La Cloche engloutie, conte dramatique en 5 actes (*Gerhardt Hauptmann*). Trad. par *A-Ferdinand Herold*. 117
La Mort de Roland, drame en 5 actes et en vers (*l'abbé Louis-Marie Eubois*), musique des romances par l'abbé Chérion 133
Le Connétable de Bourbon, drame en 5 actes et en vers (*G. Bizet*) . . 133
Enfances Guesclin, drame en un acte, en vers (*P.-H. d'Arras*) . . . 134
Haceldama. La Mère de Judas, mystère en un acte (*le comte de Larmandie*) 134
Ubu Roi (*Alfred Jarry*) 536
Loigny et le Drapeau du Sacré-Cœur (*l'abbé Dubois*) 411
Mazarin (*Jacques d'Ars*) 411
Son Altesse (*Antony Mars*) 411
Son Excellence (*Ch. Leroy-Villars*) 411

Romans, contes et nouvelles. Aventures (*Édouard Ducoté*). . 290
Les Lauriers sont coupés (*Edouard Dujardin*) 291
Quatuor (*Eugène Demolder*) 291
En Pique-Nique. Publication annuelle de la Société des gens de lettres. 291
Les Chroniques du péché (*Mirepoix*). 291
Chouette ! V'là des artisses (*Plume*) 291
Les Jeunes, ou l'Espoir de la France (*Henri Lavedan*) 292
Le Journal de Liliane (*le comte A. Wodzinski*) 292
La Fédor (*Alphonse Daudet*). 292
Poum (*Paul* et *Victor Margueritte*) 293
Le Carnaval de Nice (*les memes*) 294
Sur les marches du Temple. Récits grecs (*Henri Ouvré*) 294
Sur les Pointes (*Pierre d'Alheim*) 295
La Confession d'un autre enfant du siècle, recueillie par *Kist* 295
La Nichina (*Hugues Rebell*) 295
Les Chevaux de Diomède (*Remy de Gourmont*) 295
La Femme pauvre (*Léon Bloy*) 295
Le Cri de la chair (« *Un prêtre* ») 296
Coups de désir (*Paul Matthiex*) 297

Pauline Faustin (*Ernest Daudet*) 297
La Rue Saint-Jean et le Moulin (*Georges Beaume*) 297
Les Vendeuses d'amour (*Edouard Ducret*) [*Henri d'Avenel*] 297
La Vocation de Soledad (*Cat*) 297
Le Drame de Rochegrise (*Louis Létang*). 298
L'Amour d'aimer (*Louis de Caters*) 298
Les Baisers restent (*Gaston Homsy*) 298
Cow-Boy (*Auzias Turenne*) 299
Mieux que l'amour (*Destru*) 299
Les Deux Amours de Jean Seguin (*Martin Videau*) 300
Adoptée (*Mary Floran*). 300
Abandonnées (*Pierre Sales*) 300
Vainqueurs et vaincus du métier militaire (*Georges Bayard*) 300
Le Ladies' Club (*Charles Donos*) [*De Martrin-Donos*] 300
Le Curé de Favières (*Georges Ohnet*) 301
Un Vicaire parisien (*Paul Junka*). 301
Renée Orlis (*Henri Ardel*) 301
La Conquête du bonheur (*Champol*) 302
Bas-Bleu (*Henriette Bezançon*) 302
Ame d'artiste (*J. Vincent*). 302
Responsable (*la princesse Olga Cantacuzène-Altieri*) 303
Les Trois Filles de Pieter Waldorp (*Jean Bertheroy*) 303
Les Locataires de Mme Black, concierge (*Mlle Labillois-Gassy*) 304
Le Mariage de Gabrielle (*Daniel Lesueur*) 304
Dans la brume (*Léon de Tinseau*) 304
De toute son âme (*René Bazin*). 305
Ramuntcho (*Pierre Loti*) 306
Contes héroïques (*André Lichtenberger*) 13
Le Jardin des délices (*A. Lacoin de Villemorin*) 14
L'Œil du voisin (*Xanrof*) 14
Le Chapeau sur l'oreille (*George Auriol*) 14
La Petite Femme (*Alfred Ruffin*) 15
Les Rêves fols (*Gustave Randanne*) 15
Contes exotiques (*Mme Sierra*) 15
Les Joyeux Récits des péchés capitaux (*Lucien Colson*) 16
Les Hors nature (*Rachilde*) 16
Chair mystique (*Marcel Batilliat*). 16
Penses-tu réussir ? (*Jean de Tinan*) 16
La Conversion de Gaston Ferney, roman spirite (*Paul Guiraud*). . . 16
Le Roi de la mer (*Gabriel Sarrazin*) 17
Amitié amoureuse (*H. L. N.*). 18
Histoire naturelle pittoresque (*de la Blanchère*). 18
Olivier d'Anet (*Ernest Sageret*) 19
Vendus à l'ennemi (*Théodore Cahu*) 19
La Rançon de l'honneur (*le même*) 19
L'Enfant du péché (*Pierre Sales*) 19
Passions de jeune fille (*le même*) 19
Le Collier de cheveux (*Louis Létang*) 19
Rolande et Andrée (*Ernest Daudet*) 20
Une Cause sensationnelle (*Roger de Varennes*) 20
Le Roman de Claudine (*Achille Mélandri*) 20
Trouillard électricien (*J. Sageret*) 20
Partie du pied gauche (*Marie-Anne de Bovet*) 21
L'Amour dominateur (*Mme Hector Malot*) 21
Cœur de savant (*Vigné d'Octon*) 21
Le Prince Alex (*la baronne de Bouard*) 23
Fantoches ! Fantoches ! (*Charles Epry*) 23
Acte de raison (*Eugène de la Queyssie*) 24
Angette (*Georges Maréschal de Bièvre*) 24
Invincible charme (*Daniel Lesueur*) 25
Joies d'amour (*Gyp*) 26
Déchéance (*Jane Dieulafoy*) 28
L'Indestructible passé — es War (*H. Sudermann*). Trad. de l'allemand par *W. Volentin* et *M. Remens*. 29
Le Jardin secret (*Marcel Prevost*). 30
Le Maître de l'heure (*Hugues Le Roux*) 32
Récits de la vieille France ; François Bûchamor (*Alfred Assolant*) . . 492
Nouvelles grecques (*D. Bikélas*) 499

La Vie privée d'autrefois (*Alfred Franklin*). Les Animaux. La Vie de Paris sous la Régence. 334
Les Fêtes de nos pères (*Oscar Havard*) 512
La Jeune Mariée. Conseils donnés en 1393 (*L. de la Brière*) 456
Les Français avant, pendant et après la guerre de 1870-1871 (*Dr Edouard Koschwitz*), trad. française par *Jules Félix*. 269
Les Plaisirs gratuits de Paris (Les Auteurs gais) (*Jules Chancel*) . . . 537

Histoire militaire. Mémoires du sieur *de Pontis*, officier des armées du Roy, contenant plusieurs circonstances des guerres et du gouvernement sous les règnes des roys Henry IV, Louys XIII et Louys XIV, publiés par *J. Servier* 490
Guerre du Canada. 1756-1760. Montcalm et Levis (*l'abbé H. R. Casgrain*) 511
Campagne de l'an XIV (1805). Le Corps d'armée aux ordres du maréchal Mortier et le combat de Dürrenstein (*le capitaine Alombert*). . 140
Bautzen, une bataille de deux jours (20-21 mai 1813) (*le commandant Foucart*) 141
Les Hussards de Chamborant (2e hussards), 1735-1897, avec une introduction par *le colonel de Chalendar* 142
Campagne de 1870-1871. Le 13e corps dans les Ardennes et dans l'Aisne; ses opérations et celles des corps allemands opposés (*le capitaine Vaimbois*). 143
Le Maréchal Bazaine pouvait-il, en 1870, sauver la France? (*Ch. Kuntz*). Trad. de l'allemand par le colonel *E. Girard* 143
La Campagne de l'Est en 1870-1871 (Héricourt, la Cluse) (*Pierre Lehautcourt*) 144
Campagne du Nord en 1870-71. La Défense nationale dans le nord de la France (*le même*) 144
Les Combats d'Ablis, de Châteaudun et d'Alençon en 1870-71. Colonne mobile du général de Lipowski 145
La Bataille de Loigny, le 2 décembre 1870 (*H. Morel*) 145
Les Corps auxiliaires créés pendant la guerre 1870-71, 1re partie, Garde nationale mobile; 2e partie, Garde nationale mobilisée (*A. Martinien*) 145
Le Livre d'or de 1870 (*Gaston Armelin*). 146
Feuilles d'or de l'Ecole militaire d'infanterie. Avord et Saint-Maixent (*le capitaine Paimblant du Rouil*). 147
En Smaala (*Michel Antar*) 149
Opérations militaires au Tonkin (*le commandant Chabrol*) 150
Journal d'un commandant de la « Comète. » Chine, Siam, Japon (1892-1893) (*le commandant Louis Dartige du Fournet*) 255
Expédition de Madagascar. Carnet de campagne du *lieutenant-colonel Lentonnet*, publié par *H. Galli* 151

Histoire locale. Documents pontificaux sur la Gascogne (*l'abbé Guérard*) 250
Jeanne d'Arc et la Normandie au xve siècle (*Albert Sarrazin*). . . . 163
Registres des protestants de Nantes, Blain, le Ponthus, Sucé et Vieillevigne (*le marquis de Granges de Surgères*) 456
Mémoires épistolaires sur la Révolution à Laval, avec une notice sur M. Duchemin de Villiers (*l'abbé A. Angot*) 345
Lettres sur l'origine de la chouannerie et sur les chouans du Bas-Maine (*J. Duchemin des Cépeaux*) 344
Jean Chouan et la chouannerie (*Michel de R.*) 346

Histoire étrangère. L'Allemagne catholique au xixe siècle. Windthorst, ses alliés et ses adversaires (*G. Bazin*). 259
Impressions d'Allemagne (*Henri Ramin*) 437
Une Education impériale : Guillaume II (*François Ayme*) 438
Der deutsche Protestantismus und die Heidenmission im 19. Jahrhundert (*D. Carl Wirbt*). 171
Freimaurerei Oesterreich-Ungarns. 438
Formation de la politique britannique (*R. Seeley*). Trad. par *le colonel Baille* 533
Histoire de l'enseignement primaire en Hainaut (*Ernest Matthieu*). . 256
L'Islande avant le christianisme, d'après le gragas et les sagas (*A. Geffroy*). 457
Histoire de l'abbaye de Silos (*D. Marius Férotin*) 66
Florentia. Uomini e cose del quattrocento (*Isidoro del Lungo*). Il Poliziano in patria, in famiglia, in parentado, etc. 257

Carlo Emanuele I secondo i piu recenti studî (*Giovanni Curti*). . . . 171
Contributo alla storia della congiura spagnuola contro Venezia (*Amelia Zambler*) 541
Gli atti del congresso cispadano nella città di Reggio (27 dicembre 1796-9 gennaio 1797), pubblicati da *Vittorio Fiorini* 439
Rapport du *général Lamberti*, vice-gouverneur de l'Érythrée, sur la bataille d'Adoua (1er mars 1896) 152
L'Abyssinie et les Italiens (*H. Castonnet des Fosses*) 156
Les Italiens en Erythrée. Quinze ans de politique coloniale (*le capitaine C. de la Jonquière*) 151
Geschichte Russlands bis zum Ende des 18. Jahrhunderts (*A. Brückner*) 346
Ἡ σύγχρονος Ἱεραρχία τῆς ὀρθοδόξου ἀνατολικῆς Ἐκκλησίας, ὑπὸ Γ. Ι. Παπαδοπούλου. Τ. Ιον. 441
La Serbie chrétienne. Étude historique (*A. d'Avril*) 347
La Macédoine (*Victor Bérard*) 534
A study of Slavery in New Jersey (*Henry Scofield Cooley*) 542
Causes of the Maryland Revolution of 1689 (*Francis Edgar Sparks*). . 362
A French volunteer of the war of Independence (*The chevalier de Pontgibaud*) translated and edited by *Robert Douglas* 266
Histoire du palais épiscopal de Québec (*Mgr Henri Têtu*) 171

Biographie française. Les Héros de la marine française (*G. Contesse*) 489
Malherbe (*le duc de Broglie*) 523
La Fontaine (*Georges Lafenestre*) 523
Fénelon, Erzbischof von Cambrai (*Rich. Mahrenholtz*) 70
Les Lamoignon. Une Vieille Famille de robe (*Louis Vian*) 263
Le Cardinal de Loménie de Brienne, archevêque de Sens. Ses dernières années. Episodes de la Révolution (*Joseph Perrin*) 265
Marie-Antoinette. La Captivité et la mort (*G. Lenôtre*) 253
Le Conventionnel Hyacinthe Richaud (*Georges Moussoir*) 444
Hortense de Beauharnais (*C. d'Arjuzon*) 165
Le Général Souham (1765-1837) (*René Fage*) 139
Le Duc de Richelieu en Russie et en France (1766-1822) (*Léon de Crousaz-Crétet*). 349
Un Gouverneur de Paris. Le Général Lecointe. Les Buzot et les Caffieri (*Léon Tyssandier*). 147
Lamennais intime, d'après une correspondance inédite (*Alfred Roussel*) 445
Montalembert. Sa jeunesse (1810-1836) (*le R. P. Lecanuet*) 446
Montalembert (*le vicomte de Meaux*) 448
Madame de Craven, née la Ferronnays; sa vie et ses œuvres d'après sa correspondance et son journal (*Mrs. Bishop*). Trad. de *Mlle Marguerite Papin*. 449
Alexis de Tocqueville et la Démocratie libérale. Étude suivie de fragments des Entretiens de Tocqueville avec Nassau William Senior (1848-1858) (*Eugène d'Eichthal*) 350
Études balzaciennes. Autour de Honoré de Balzac (*le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul*) 352
Les Aventures de ma vie (*Henri Rochefort*) 359
Portraits intimes (*Adolphe Brisson*). Deuxième série. 74
Mes Parents (*Un Père de la Compagnie de Jésus*) 270

Biographie étrangère. Une Cour et un aventurier au XVIIIe siècle. Le Baron de Ripperda (*Gabriel Syveton*) 264
Mémoires de la comtesse Potocka (1794-1820), publiés par *Casimir Stryienski*. 254
Michel Katkoff et son époque. Quelques pages d'histoire contemporaine en Russie, 1855-1887 (*Grégoire Liwoff*) 362

Archéologie. Paléographie. Monuments grecs relatifs à Achille (*Félix Ravaisson*) 268
Sur la question mycénienne (*W. Helbig*) 268
Le Port des anneaux dans l'antiquité romaine et dans les premiers siècles du moyen âge (*M. Deloche*). 70
Éléments de paléographie (*le chanoine Reusens*). 450
Apuntes sobre las Escrituras Mozarabes Toledanas, que se conservan en el Archivo nacional (*Francisco Pons Boigues*). 363

Archives. Histoire de l'imprimerie. Bibliographie.
L'Archivio comunale di Cagliari (*Silvio Lippi*). 355

Les Le Rouge de Chablis, calligraphes et miniaturistes, graveurs et imprimeurs; étude sur les débuts de l'illustration du livre au XVe siècle (*Henri Monceaux*) 443
Bibliographie générale de la guerre de 1870-71. Répertoire alphabétique et raisonné des publications de toute nature concernant la guerre franco-allemande, parues en France et à l'étranger (*le commandant Palat*) 147
Catalogue général des bibliothèques publiques de France. Départements. T. XXXII. Besançon (*Auguste Castan.*). T. I. 452
Congrès provincial de la Société bibliographique et des publications populaires. Session tenue à Nancy, les 1er, 2, 3 et 4 juin 1896 . . . 534

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ADHÉMAR (la Vtesse) 55
ADHÉMAR DE CHABANNES 527
AJAC (Marie D') 410
AKSAKOF (Alexandre) 220
ALEXANDRE (Arsène) 510
ALHEIM (Pierre D') 295
ALLEMAND (l'abbé F.) 100
ALOMBERT (le capitaine) 140
ANGOT (l'abbé A.) 345
ANIS (Aug.-F.) 231
ANTAR (Michel) 149
APERT (le docteur Eug.) 206
ARDEL (Henri) 301
ARJUZON (C. D') 165
ARMELIN (Gaston) 146
ARMOISES (Olivier DES) 410
ARNOULIN (l'abbé L.) 109
ARRAS (P.-H.) 134
ARRIAGA (Emiliano DE) 327
ARS (Jacques D'). 411
ASSOLANT (Alfred) 492
ASTRUC (Zacharie) 490
AUBERT (Charles) 132
AURIOL (George) 14
AUSONE. 134
AVRIL (A. D') 347
AYLICSON (A.) 406
AYME (François) 438
BAILLE (le colonel) 533
BAMMER (Franz) 75
BARADO (Francisco) 231
BARADUC (le docteur Hipp.) . . . 219
BARANTE (le baron DE) 528
BARANTE (Claude DE) 528
BARBIER DE MONTAULT (Mgr X.) . 517
BATILLIAT (Marcel) 16
BAUR (P. Joanne-Bapt.) 360
BAYARD (Emile) 499
BAYARD (Georges) 300
BAZIN (G.) 259
BAZIN (René) 305, 404, 498
BEAUME (Georges) 297
BEAUREGARD (G. DE) 510
BEAUREGARD (J. DE) 226
BELLAIGUE (Camille) 536
BELLESSORT (André) 229
BÉRARD (Victor) 534
BERNARD (Marius) 495
BERTHEAU (Charles) 42
BERTHELOT (M.) 8
BERTHEROY (Jean) 303
BEZANÇON (Henriette) 302
BIÈVRE (Georges MARESCHAL DE) . 24
BIKÉLAS (D.) 499
BIOTTOT (le comte) 149
BISHOP (Mrs) 449
BIZET (G.) 133
BLOY (Léon) 295
BOIGUES (Francisco Pons) . . . 363
BOISDEFFRE (le chevalier DE) . . 233
BONAVENTURE (saint) 109
BOSSUET 423
BOUARD (baronne DE) 23
BOUCHAUD (Pierre DE) 116
BOUCHOR (Maurice) 134
BOURGOING (baron Pierre DE) . . 136
BOURNAND (François) 542
BOURSEAUD (H.-M.) 422
BOUSSION (le R. P. Dom) . . . 326
BOVET (Marie-Anne DE). . . 21, 486
BOVIER-LAPIERRE (G.) 42
BRANDT (Dr Alexander VON) . . 69
BRAULT (le Dr) 209
BRÉAL (Michel) 418
BRELAY (Ernest) 42
BRINN'GAUBAST (Louis PILATE DE). 74
BRISSON (Adolphe) 74
BROC (Vte DE) 433
BROGLIE (abbé DE) 197
BROGLIE (le duc DE) 523
BROGLIE (Emmanuel DE) 158
BROUARDEL (le Dr G.) 206

Bruant (Aristide) 129
Brück (Dr) 248
Brückner (A.) 346
Brunet (Louis) 502
Brunetière (F.) 9
Brunschwig (L.) 387, 402
Cahu (Théodore) 19, 508
Cannan (Edwin) 50
Cantacuzène (Charles-Adolphe) . 131
Cantacuzène-Altiéri (la Pss Olga) 303
Cantor (Moritz) 58
Card (E. Rouard de) 413
Caritas 132
Carlovitch (Loukiane) 233
Caron (Max) 108
Carra de Vaux (B.) 243
Cartault (A.) 60
Casgrain (abbé H.-R.) 511
Castan (Auguste) 452
Castelein (A.) 34
Castonnet des Fosses (H.) . . . 156
Cat. 297
Caters (Louis de) 298, 493
Caulet (P.) 518
Cépeaux (J. Duchemin des) . . . 344
Cerfberr (G.) 498
Chabot (Ch.) 396
Chabrol (le comt) 150
Chailley-Bert (J.) 417
Chalendar (le colonel de) . . . 142
Champol 302
Chancel (Jules) 537
Channebot (A.) 538
Charbonnel (l'abbé V.) 526
Charles (Ernest) 532
Chastenay (Mme de) 168
Chateau (Pierre du) 503
Chauvin (abbé C.) 193
Chavanne (Alexis) 169
Chavanon (Jules) 527
Chéron de la Bruyère (Mme) . . 515
Chipier (Eugène) 108
Christison (Sanderson) 216
Colson (Lucien) 16
Comminges (le comte de) 325
Consalvi (le cardinal) 167
Constant de Tours 496
Contesse (G.) 489
Cooley (Henry Scofield) 542
Coppin (F.-X.) 73
Courtois (Pierre) 129
Coz (Edmond) 409
Cresson (A.) 397
Crousaz-Crétet (Léon de) . . . 349
Curti (Giovanni) 171
Dabert (Mgr) 110
Dallemagne (Jules) 48
Darc (Olivier) 500
Dartige du Fournet (le comt Louis) 255
Daubeil (J.) 227
Daudet (Alphonse) 292
Daudet (Ernest) 20, 297
Davenel (Henri) 297
Degron (L.) 429
Dehon (le R. P.) 110
Delair (Paul) 117
Delaperrière (l'intendant général) 232
Delbrel (le P. J.) 52
Deloche (M.) 70
Delorme (Marie) 516
Demolder (Eugène) 291
Demolins (Edmond) 261
Demoor (Jean) 212
Denis (Samuel) 530
Denys le Chartreux 51
Deschamps (François) 515
Deschamps (Gaston) 61
Descormiers 220
Desdouits (Th.) 6
Destru 299
Dietrich (A.) 212
Dieulafoy (Jane) 28
Donos (Charles) 300
Douglas (Alfred) 134
Douglas (Robert) 266
Drault (Jean) 409
Driault (Edouard) 75
Drumont (Edouard) 497
Dubois (l'abbé) 411
Dubois (Marcel) 223
Duchemin des Cépeaux (J.) . . . 344
Ducoté (Edouard) . . 130, 134, 290
Ducret (Edouard) 297
Dujardin (Edouard) 291
Dunac (l'abbé E.) 109
Dupin de Saint-André (F.) . . . 511
Dupuy (Paul) 7
Durkheim (Em.) 215
Ebering (Dr Emil) 244
Ebert (le Dr H.) 455
Eichthal (Eugène d') 350
Elwall 503
Enjoy (Paul d') 500
Epry (Charles) 23
Eriamel (Josèphe) 407
Ermoni (V.) 359
Etable (le Dr H.) 205
Eubois (l'abbé Louis-Marie) . . . 133
Eudel (Paul) 537
Fabreguettes (P.) 43
Fage (René) 139
Falconer 220
Féli-Brugière 146
Félix (Jules) 269
Fernandez (Elloy Bullon) . . . 392
Férotin (D. Marius) 66
Ferrand (comte) 433
Ferreiroa (Don Urbano) 247
Ferri (Enrico) 211
Fiorini (Vittorio) 439
Fleury (Dr M. de) 213
Fliche (P.) 324
Floran (Mary) 300
Fogazzaro (Antonio) 502
Fontainas (André) 122
Fontaine (Arthur) 49
Fornari (P.) 503
Fort (Paul) 121
Fosses (H. Castonnet des) . . . 156
Foucart (le comt) 141
Fournel (Victor) 538
Fournet (le ct L. Dartige du) . . 255
Fraipont (G.) 495
François de Sales (saint) . . . 98
Franklin (Alfred) 343
Fricket (Henri) 514

Gaillard (H.) 358
Galli (H.) 151
Galli (Mathias) 134
Garcia (Joaquin de la Llave) 235, 236
Gardey (F.) 170
Gardthausen (V.) 159
Gebhart (Emile) 161
Geffroy (A.) 457
Gréon (Henri) 121
Gibbons (S. E. le cardinal) . 320, 321
Giddings (Franklin) 36
Girard (le colonel E.) 143
Glagau (Hans) 339
Glasson (E.) 340
Golschmann (L.) 501
Gomel Charles) 436
Gondrand (le P.) 99
Gorsse (H. de) 510
Gosselin (le Dr) 205
Gouin (le chanoine) 385
Gourmont (Remy de) . . . 295, 537
Grandgeorge (L.) 152
Grandmougin (Charles) 126
Granges (Charles des) 408
Granges de Surgères (Mlle de) . 456
Gregh (Fernand) 125
Grégoire (A.) 358
Guardia (le Dr) 213
Gué (Paul) 410
Guérard (l'abbé) 250
Guérin (Mgr P.) 517
Guillouard (L.) 308
Guiraud (Paul) 16
Guy (Camille) 223
Guyot (Yves) 242, 416
Gyp 26
Hachet-Souplet (Pierre) 499
Hallays (André) 424
Hamon (A.) 47
Hanquez (Rodolphe) 129
Harel (Gustave) 407
Harrisson (Frederic) 245
Hartmann (K.-A. Martin) . . . 414
Hauptmann (Gerhardt) 117
Hauvette (Amédée) 59
Havard (Oscar) 512
Heldig (W.) 268
Hellé 494
Hellmann (Dr Siegmund) . . . 541
Hélot (le Dr Ch.) 217
Henry (Victor) 157
Hérold (A.-Ferdinand) . . 117, 120
Heurtebize (Dom) 525
Hilaire de Sexten (le P.) . . . 412
Hill (G.-F.) 425
Homsy (Gaston) 298
Huc (Théophile) 309
Hugo (C.) 51
Hugo (Victor) 113
Huret (Jules) 49
Ignotissimus 269
Imbert de Saint-Amand . . . 434
Irwing (Washington) 503
Janssens (Raymond) 309
Jarry (Alfred) 536
Jaubert (E.) 507
Jeanroy (le P. Vincent) 111
Jélikhowska (Véra) 501
Jossi (Otto) 224
Joussand (Louis) 311
Jung (le général) 170
Junka (Paul) 301
Kist 295
Klingsor (Tristan) 122
Koschwitz (Dr Edouard) 269
Krekelberg (J.) 269
Kuntz (Ch.) 143
Labillois-Gassy (Mlle) 304
La Blanchère (de) 18
Laborie L. Lanzac de) 71
La Brière (L. de) . . 456, 539
La Bruyère (Mme Chéron de) . . 515
Lacoin de Villemorin (A.) . . . 14
Lafenestre (Georges) 523
Lailler (Maurice) 312
La Jonquière (le capitaine C. de) . 151
Lalesque (le Dr) 208
La Llave y Garcia (Joaq. de) 235, 236
La Marche (A. Lecoy de) . . . 64
Lambert (Eutrope) 131
Lambert (Maurice) 521
Lambert (le R. P.) 110
Lamberti (le général) 152
Lambrechts (Hector) 49
Lanzac de Laborie (L.) 71
La Queyssie (Eugène de) 24
Laridan (l'abbé J.) 267
Larmandie (le comte de) 134
Laubarède (Etienne) 133
Laurent (E.) 211
Laurie (André) 511
Lavedan (Henri) 292
Lavisse (Ernest) 488
Lebarq (abbé J.) 423
Le Bourgeois (L.) 426
Lecanuet (le R. P.) 446
Leclercq (Paul) 309
Leconte (Sébastien-Charles) . . 127
Lecoy de la Marche (A.) . . . 64
Lécuyer (le R. P.) 267
Le Dantec (Félix) 73
Lefort (J.) 311
Legrand (Louis) 520
Le Gros (Eugène) 536
Lehaucourt (Pierre) 144
Lehugeur (Paul) 431
Le Lasseur de Ranzay 131
Lemaistre (Alexis) 512
Le Nordez (Mgr) 484
Lenôtre (G.) 253
Lentonnet (lieutenant-colonel) . 151
Lepas (André) 410
Lepin (l'abbé M.) 105
Lepsius 262
Lequien (M.) 400
Lermont (J.) 501, 510
Le Roux (Hugues) 32
Leroy (Jeanne) 515
Leroy-Beaulieu (Anatole) . . . 440
Leroy-Villars (Ch.) 411
Lescœur (le P 216
Lesueur (Dani). 25, 304
Létang (Louis) 19, 297
Letellier (Maurice) 225
Lheureux (Jacques) 503
Liais (Mme Caroline) 498

Libercier (R. P.) 508
Lichtenberger (André) 13
Lipowski (le général de) 145
Lippi (Silvio) 355
Liwoff (Grégoire) 362
Longhaye (le R. P. G.) 97
Loria (Achille) 37
Loti (Pierre) 306
Loubat (M.) 310
Lovelacque (E.) 10
Lovenjoul (le Vte de Spoelberch de) 352
Lowel (A. Lawrence) 323
Lubbock (S. John) 10
Luguet (Marcel) 406
Lumet (Louis) 456
Lungo (Isidoro del) 257
Maçoudi 243
Maël (Pierre) 510
Mahrenholtz (Rich.) 70
Maillet (E.) 393
Makée (P.-Ch.) 356
Malot (Hector) 62
Malot (Mme Hector). 21
Mandy (Georges.-A.) 309
Marenschal de Bièvre (Georges) . 24
Margueritte (Paul) . . . 293, 294
Margueritte (Victor) . . . 293, 294
Marie (J.) 313
Marie-Bonaventure (le P.) . . . 104
Marino (Salvatore Salomone) . . 455
Marnas (Francisque) 335
Mars (Antony) 411
Martial (Lydie) 535
Martin (Alexis) 224
Martin (l'abbé G.) 100
Martin-Chagny (Louis) 361
Martinien (A.) 145
Martrin-Donos (de). 300
Marx (Karl) 11
Masé-Dari (E.) 45
Masquard (Eugène de) 43
Massart (Jean) 212
Masson (Paul) 356
Mathieu (A.) 324
Matthieu (Ernest) 256
Matthiex (Paul) 297
Mayne-Reid 516
Meaux (Vte de) 448
Mélandri (Achille) 20
Melon (Paul) 519
Ménorval (E. de) 497
Menuge (l'abbé Ch.) 355
Mercier (Louis) 118
Meulenaere (O. de) 308
Meyer (Paul) 195
Meyerrinck (Hans von) 48
Michaut (G.) 240
Michel (Henri) 128
Mignon (l'abbé) 238
Miramont (J.-T. de) 172
Mirepoix 291
Mistral (Frédéric) 126
Moch (Gaston) 234
Molènes (Emile de) 539
Molinari (G. de) 45
Monceau (Mme Julie de) 502
Monceaux (Henri) 443
Monod (G.) 75
Montault (Mgr X. Barbier de) . 517
Montes (el P. Jeronimo) 314
Morael (Georges) 315
Morel (H.) 145
Mouans (A.) 516
Moussoir (Georges). 444
Mouton (Eugène) 331, 509
Muteau (Ch.) 315
Nansen (Fridjof) 229
Nanteuil (Mme P. de) 501
Napoléon Ier 137
Newman (Q.) 314
Nibor (Yann) 115
Nicolle (Tante) 509
Noblemaire (Georges) 226
Nordau (Max) 39, 40, 212
Normand (Ch.) 357
Norvins (J. de) 71
Nys (Ernest) 308
Oberthür (le Dr) 207
Octon (Vioné d') 21
Ohnet (Georges) 301
Ollivier (T. R. P.) 492
O' Meard (Dr Barry E.) 138
Ommer (E.-M.) 359
Orban (Victor) 131
Otten (prof.) 153
Ouvré (Henri) 294
Padovani (Antonio) 203
Pailleron (Edouard) 127
Paimblant du Rouil (le capitaine) 147
Palat (le commandant) 147
Papadopoulos 441
Parmentier (A.) 488
Parmentier (le Dr R.) 206
Pascal (Blaise) 240, 402
Pascal (le R. P. de) 5
Passy (Jean) 419
Pélissier (Léon-G.) 137
Penasson (L.) 454
Perrault 501
Perrault (Pierre) 516
Perret (P.-M.) 337
Perrin (Joseph) 265
Pesch (le P. Christian) 319
Pesch (le R. P. Tilmann) . . . 400
Pezzani (H.-M.) 52
Pidal (Ramon Menéndez) . . . 246
Pilate de Brinn-Gaubast (Louis) 74
Pizzetta (J.) 224
Plume 291
Poli (le Vte O. de) 407
Pontgibaud 266
Pontis (de 490
Portalié (le R. P.) 361
Posada (Adolphe) 56
Potocka (comtesse) 254
Pourbaix (E.-J.) 73
Prabère (Jacques) 133
Prevost (Marcel) 30
Price (Georges) 513
Prou (M.) 430
Proust (le prof.) 204
Quet (Edouard) 132
R. (Michel de) 346
Rabot (Charles) 229
Rachilde 16
Ragey (le P.) 260

Rameau (Adolphe) 419
Rameau (Jean) 115
Ramin (Henri) 437
Ramin (M. V.) 498
Rance-Bourrey (l'abbé) 167
Randanne (Gustave) 15
Ranzay (Le Lasseur de) 131
Raparlier (P R.) 507
Ravaisson (Félix) 268
Rebell (Hugues) 295
Régamey (Frédéric) 513
Regnard (le Dr P.) 208
Regnaud (Paul) 155, 386
Regnault (le Dr F.) 217
Régnier (Henri de) 119
Reichenbach (le baron de) . . . 219
Réja (Marcel) 123
Remens (M.) 29
Remy (E.) 269
Rémy-Allier 500
Reusens (le chanoine) 450
Réville (Albert) 199
Rey (J.) 401
Ribot (Th.) 389
Richard (Maurice) 128
Richaud (l'abbé A.) 103
Rictus (Jehan) 124
Rieder (Mme Charlotte) 514
Robert (Pierre) 328
Roberty (E. de) 399
Robida (A.) 493
Rochas (A. de) . . . 217, 218, 219
Rochefort (Henri) 354
Rodet (le Dr P.) 210
Rogers (Thorold) 46
Röhm (J.-B.) 359
Roquette-Buisson (Pierre de) . . 317
Rossel (Virgile) 329
Rouard de Card (E.) 413
Rouger (Henri) 132
Rouil (le capitaine Paimblant du) 147
Rousiers (Paul de) 47
Roussel (Alfred) 445
Ruble (baron de) 252
Ruffin (Alfred) 15
Sabatier (A.) 54
Sageret (Ernest) 19
Sageret (J.) 20
Saint-Amand (Imbert de) . . . 434
Saint-André (F. Dupin de) . . . 511
Saint-Bris (la comtesse) 107
Saint-Georges-Mivart 214
Saint-Martin (Vivien de) . . . 222
Sales (Pierre) 19, 300
Sandow (Berthold) 220
Sari-Flégier (Blanche) 130
Sarrazin (Albert) 163
Sarrazin (Gabriel) 17
Sauvé (M.) 102
Schäffer (Ernst) 428
Schrader (Fr.) 222
Schwab (Moïse) 196
Schwartzkopff (Dr Paul) . . . 202
Sciout (Ludovic) 166
Sébillot (P.) 421
Seeley (R.) 533
Segond (J.) 214
Selva (Soledade da) 503
Servais (Jean) 309
Servier (J.) 490
Sierra (Mme) 15
Simon (Philipp) 244
Soderini (Edouard) 35
Sollier (le Dr P.) 210
Sparks (Francis-Edgar) 362
Spoelberch de Lovenjoul (le Vte de) 352
Springer (Dr Herman) 244
Stang (William) 237
Stegmann 50
Stölzle (Dr B.) 322
Strada (J.) 395
Stryienski (Casimir) 254
Stütz (Ulrich) 333
Sudermann (H.) 29
Surgères (Mis de Granges de) . . 456
Syveton (Gabriel) 264
Taminiau (Henri) 357
Tettau (Freiherr von) 233
Têtu (Mgr Henri) 171
Thibaudet (Albert) 123
Thiercelin (Louis) 130
Thiéry (Jean) 405
Thubert (le Dr) 206
Tinan (Jean de) 16
Tinant (R.) 509
Tinseau (Léon de) 304
Tissié (le Dr Ph.) 214
Tocqueville (Alexis de) 350
Tolstoï (le comte L.) 170
Tourelles (Jean des) 539
Tours (Constant de) 496
Toutée (le comte) 227
Triac (Jean de) 540
Triger (R.) 525
Turcan (l'abbé R.) 106
Turenne (Auzias) 299
Tyssandier (Léon) 147
Ullmo (Louis) 41
Uminski (W.) 494
Vaimbois (le capitaine) 143
Vallace (A.-R.) 221
Vandervelde (Emile) 212
Varennes (Roger des) 20
Varigny (H. de) 63
Vassal (l'abbé Auguste) 65
Vassollo-Baglio (Gaetano) . . . 318
Vaux (B. Carra de) 243
Vazeille (A.) 38
Venance de Roulers (le R. P.) . 112
Verly (Hippolyte) 36
Verne (Jules) 494
Viallet (L. Paul) 391
Vian (Louis) 263
Videau (Martin) 300
Vigié-Lecocq (E.) 125
Vigné d'Octon 21
Vignéras (S.) 227
Vignes 44
Villemorin (A. Lacoin de) . . . 14
Vincent (l'abbé) 106
Vincent (J.) 302
Vismara (Felice) 75
Viteau (abbé Joseph) 194
Vivien de Saint-Martin 222
Volentin (W.) 29
Vonoven (Henri) 312

Vuillier (Gaston) 487
Walras (Léon) 38
Weil (Henri) 522
Weiss Dr Hugo 198
Wilmers (le R. P.) 101
Wirbt (D. Carl) 171
Witt, née Guizot (Mme de) . . . . [illegible]
Wodzinski (le comte A.) . . . . [illegible]
Xanrof 14
Zambler (Amelia) 541
Zeltner Frantz de) 56
Zévort (E.) 339

CORRESPONDANCE

Lettre de M. le comte de Puymaigre à M. Geoffroy de Grandmaison, 76.
Réponse de M. Geoffroy de Grandmaison à M. le comte de Puymaigre, 78.

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Arneth (le chevalier von), 177. — Bardoux (Agenor), 545. — Becel (Mgr), 544. — Bérengier (Dom Théophile), 546. — Blanc (Hippolyte), 79. — Burckhardt (Jakob), 276. — Cánovas del Castillo (Don Antonio), 271. — Castro (Giovanni de), 463. — Cavalcaselle (Giovanni Battista), 549. — Comberousse (Charles de), 276. — Duméril (Alfred), 273. — Gautier (Léon), 270, 458. — Gayangos y Arce, 460. — George (Henry), 548. — Germain (Mgr), 543. — Godefroy (Frédéric-Eugène), 457. — Jörgensen (Adolf Ditlev), 462. — Kneipp (Mgr Sebastian), 81. — Lacaussade (Auguste), 177. — Lamothe (Pierre-Alexandre Bessot de), 547. — Le Blant (Edmond), 172. — Letamendi (José de), 179. — Luys (le Dr Jules-Bernard), 367. — Meilhac (Henri), 177. — Monescillo (le cardinal), 275. — Newman (Francis-William), 461. — Oliphant (Mrs Margaret), 82. — Pollock (Sir Frederic), 549. — Pougeois (Louis-Alexandre), 275. — Renouf (Peter Le Page), 462. — Simonet (Don Francisco-Xavier), 178. — Tosti (Dom Luigi), 370. — Vacherot (Etienne), 176. — Vallauri (Tommaso), 368. — Vidart y Schuch (Luis), 370. — Winsor (Justin), 548. — Wattenbach (Wilhelm), 363, 465.
Institut, 85, 466.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 85, 181, 278, 373, 466, 542.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 85, 182, 278, 374, 466, 542.
Concours et prix, 86, 182, 278, 374, 542.
Congrès, 86, 279, 466.
Mélanges : L'Institut international de bibliographie, 374. — Livres à l'Index, 183, 374. — Concours d'affiches, 184. — Une Province et ses célébrités dans la caricature (le Dauphiné), 87. — Les Prédicateurs du XVIe siècle, 184. — Un Ecrit inédit de Bossuet, 467. — Marguerite de Valois, 183. — Le Testament de M. A. Prost et l'Histoire messine, 553. — Almanachs, 467, 553.
Nouvelles : Paris, 88, 184, 280, 374, 467, 554. — Angoumois, 282. — Anjou, 469. — Artois, 282. — Berry, 282, 374, 469. — Bourgogne, 185. — Bretagne, 90, 185, 375, 470. — Champagne, 283, 375, 470. — Comtat-Venaissin, 186. — Dauphiné 186, 471. — Foix, 472 — Franche-Comté, 186, 283, 377, 473, 555. — Guyenne et Gascogne, 187, 284, 474. — Ile-de-France, 90, 378. — Languedoc, 91, 284, 378, 474. — Limousin, 91. — Lorraine, 475. — Lyonnais, 284, 378, 475. — Maine, 188, 379. — Normandie, 188, 379, 475, 556. — Pays basque, 190. — Périgord, 189. — Picardie, 91, 190. — Poitou, 91, 190, 285, 476. — Provence, 91, 191, 381. — Quercy, 191. — Velay, 191. — Vivarais, 382. — Alsace-Lorraine, 285, 382. — Allemagne, 92. — Belgique, 285, 476. — Espagne, 92, 285, 476. — Grèce, 382. — Hollande, 477. — Italie, 93, 191, 285, 382, 477. — Portugal, 478. — Russie, 191, 478. — Suède, 383. — Suisse, 192. — Chine, 192. — Afrique, 192. — Egypte, 383.
Publications nouvelles, 94, 286 383, 478.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Dispense de maigre à l'occasion de visites officielles, 96. — Palafox, 96.

ERRATA

Page 76, ligne 31, *au lieu de :* Corcelle, *lisez :* Corvetto.
Page 188, ligne 26, *au lieu de :* tourteau, *lisez :* tombeau.
Page 477, ligne 38, *au lieu de :* Dom Pierrugues, *lisez :* M. Ant. Dom. Pierrugues.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.